



**HAL**  
open science

# Généalogie de la prospective : L'anthropologie prospective de Gaston Berger : une philosophie pour le XXI<sup>e</sup> siècle ?

Jean-François Simonin

► **To cite this version:**

Jean-François Simonin. Généalogie de la prospective : L'anthropologie prospective de Gaston Berger : une philosophie pour le XXI<sup>e</sup> siècle ?. Philosophie. Université Paris-Sorbonne - Paris IV, 2015. Français. NNT : 2015PA040205 . tel-04291056

**HAL Id: tel-04291056**

**<https://theses.hal.science/tel-04291056v1>**

Submitted on 17 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

**ÉCOLE DOCTORALE : ED V (ED 433) - Concepts et Langages**

Laboratoire de recherche : N° EA 2559 - **Rationalités contemporaines**

## THÈSE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Discipline : Philosophie

Présentée et soutenue par :

**Jean-François Simonin**

le 30 novembre 2015

## **Généalogie de la prospective**

L'anthropologie prospective de Gaston Berger : une philosophie pour le XXI<sup>e</sup> siècle ?

### **Sous la direction de :**

Mr. Jean-Michel BESNIER – Professeur, Université Paris-Sorbonne

### **Membres du jury :**

Mr. Francis CHATEAURAYNAUD – Directeur de Recherche, GHPR - EHESS

Mr. Yvon PESQUEUX – Professeur, CNAM (Conservatoire National des Arts et Métiers)

Mr. Pierre-Henri TAVOILLOT – Maître de Conférences HDR, Université Paris-Sorbonne

Mr Thierry GAUDIN – Ingénieur X-Mines, Docteur en sciences Info/Com., Paris X - Nanterre

Mr. Bernard GINISTY – Philosophe, spécialiste de Gaston Berger et de la prospective

## Remerciements

Mes principaux remerciements vont à Monsieur Jean-Michel Besnier, mon directeur de thèse, pour toute son aide apportée au démarrage et lors des différents cadrages de ce projet, ainsi que pour ses conseils et la disponibilité dont il a témoigné pour son suivi et ses réorientations.

J'ai aussi beaucoup apprécié les échanges et expériences avec plusieurs organismes dédiés à la prospective, plus particulièrement dans les équipes *Futuribles* à Paris et au *GREP* à Toulouse : ces échanges ont largement inspiré nombre des développements esquissés dans la présente thèse.

J'ai également une pensée pour Bernard Cazes, décédé pendant mon travail sur cette thèse, à qui je dois beaucoup en raison de sa grande expérience dans le monde de la prospective, et également en raison des documents qu'il m'a transmis, en particulier, mais pas seulement, autour de G-H. Wells.

Enfin je remercie chaleureusement l'équipe qui m'a aidé à organiser, vérifier, et corriger ce travail, en plusieurs étapes et jusqu'à sa version finale, et notamment Danièle Choisselet, Benoit Choley, Pierre Dufau, Camille Fiadzo, Claudia Garrisi, Florence Loppinet, Hélène Silbermann, Marina Simonin et Michel Simonin.

# Généalogie de la prospective

*L'anthropologie prospective de Gaston Berger : une philosophie pour le XXI<sup>e</sup> siècle ?*

Introduction	5
<b>1. L'anticipation à l'ère de l'Anthropocène</b>	<b>30</b>
1.1. De profonds dérèglements dans la civilisation occidentale	31
1.2. Le potentiel renversant du concept d'Anthropocène	53
1.3. Des projets technologiques et industriels qui affecteront l'avenir de l'humanité	77
1.4. La catastrophe comme perspective rationnelle. Et après ?	93
1.5. L'énigme de la longue durée au XXI <sup>e</sup> siècle	118
1.6. Impossible anticipation collective dans les démocraties libérales	136
1.7. La civilisation occidentale titanique par manque de modèle	154
<b>2. Des révolutions dans l'histoire de la temporalité</b>	<b>170</b>
2.1. La lente mise au point d'une grammaire du futur	174
2.2. L'Antiquité et ses figures explosives de l'avenir	187
2.3. Perspective, histoire, progrès et utopies bousculent le temps	205
2.4. Nietzsche et le profit de l'avenir	224
2.5. L'avenir, force motrice de la civilisation occidentale	239
<b>3. Gaston Berger, la prospective et la crise de l'avenir au XXI<sup>e</sup> siècle</b>	<b>257</b>
3.1. La naissance de la prospective au milieu du XX <sup>e</sup> siècle	258
3.2. Aux fondements de la pensée prospective de Gaston Berger	277
3.3. L'anthropologie prospective, science de l'homme à venir	304
3.4. Expertise, modélisation et scénarisation : les méthodologies de la prospective	325
3.5. Crise de l'avenir et anticipation au XXI <sup>e</sup> siècle	348
3.6. L'avenir, vu de l'extérieur de l'Occident	373
<b>4. Eléments pour une théorie générale de l'anticipation</b>	<b>393</b>
4.1. Le Principe Prospective, pour ouvrir le futur	395
4.2. Aux origines de l'anticipation	415
4.3. L'avenir, affaire de synchronisation	438
4.4. L'anticipation comme sagesse, la sagesse comme anticipation	458
4.5. Synthèse, ruptures et vigilance	478
4.6. Mondialisation, responsabilité et émancipation	495
4.7. Politique et cosmopolitique de l'avenir	514
<b>5. La Table des situations stratégiques au début du XXI<sup>e</sup> siècle</b>	<b>537</b>
5.1. L'avenir, affaire de cartographie	544
5.2. L'avenir, affaire d'institution	565
5.3. Le besoin d'une grille de lecture en direction de l'avenir	579
5.4. Croiser les regards pour prendre la main sur le futur	602
5.5. Les quatre piliers de la Table des situations stratégiques	616
5.6. Qu'est-ce qu'un enjeu contemporain de civilisation ?	632
5.7. Panorama des principaux enjeux stratégiques au XXI <sup>e</sup> siècle	653
<b>Conclusion : consolider l'infrastructure d'une responsabilité prospective</b>	<b>677</b>
Tableaux synoptiques des enjeux de civilisation	692
Bibliographie segmentée et sommaire détaillé	695

## Principaux termes utilisés

*Futur et avenir* : pas de véritable distinction de signification. Futur est toutefois plutôt compris comme étant de l'ordre du prévisible, centré sur un sujet précis. L'avenir est plutôt un futur qui a un sens. L'avenir ouvre sur les horizons de l'événement, de l'attente, de l'espérance, de la construction de projets globaux.

*Avenir de l'humanité à l'horizon du xxi<sup>e</sup> siècle* : fil conducteur proposé ici pour émettre des diagnostics et porter des évaluations à propos d'enjeux stratégiques pour l'avenir à long terme de l'humanité.

*Principaux acteurs de la civilisation occidentale, ou Big Players* : renvoie principalement à la centaine d'États, multinationales et autres institutions qui détiennent l'essentiel du pouvoir, des richesses matérielles, et donc de l'avenir de la planète.

*Civilisation occidentale (CO) et humanité* : la civilisation occidentale est vue ici comme une civilisation qui s'étend jusqu'à remettre en cause la capacité de survie d'autres types de civilisation. Elle est à l'origine des principales évolutions de l'humanité dans son ensemble, mais aussi des principaux dérèglements qu'il s'agit ici de pointer. C'est pourquoi elle a un rôle et une responsabilité bien particuliers vis-à-vis de l'avenir de l'humanité dans son ensemble.

*Technico-économique* : ensemble des forces qui orientent actuellement le développement de la civilisation occidentale. Sachant que selon le point de vue qui prévaut dans cette analyse, ces deux principales forces sont la recherche d'innovations techno-scientifiques et la recherche de croissance et de profit dans la logique libérale telle qu'elle se déploie sous nos yeux depuis deux siècles, et plus spécifiquement encore depuis que, voici deux décennies environ, nous sommes entrés dans une économie à la fois franchement mondialisée et financiarisée.

*Table des Situations Stratégiques Universelles*, souvent désigné sous le seul terme *Table* par souci de simplification : dispositif conceptuel qui ambitionne de structurer la réflexion stratégique en direction de l'avenir, au périmètre de l'humanité, et à l'horizon du xxi<sup>e</sup> siècle. La Table cherche à représenter une grille d'analyse et de négociation des *enjeux de civilisation*, ces sujets dont dépend l'avenir de l'humanité. La construction de la Table est l'objet de la section 5 de la présente étude.

*Enjeux de civilisation* : désigne les enjeux les plus significatifs pour l'avenir de l'humanité, les situations, phénomènes ou dangers pour (et par) lesquels une évolution incontrôlée pourrait porter atteinte aux conditions de vie d'une part importante de l'humanité. Sont identifiés 16 enjeux de civilisation à la fin de cette étude, 16 sujets prioritaires sur lesquels il est souhaitable de mettre en place un mode de diagnostic, d'évaluation et de contrôle démocratique des stratégies des principaux acteurs technico-économiques mondiaux.

## Introduction

La présente thèse cherche à identifier les conditions à réunir pour que l'humanité puisse atteindre le xxii<sup>e</sup> siècle sans accident majeur. Pour cela elle cherche d'abord à pointer l'ensemble des risques encourus dans les décennies à venir, puis à évaluer et hiérarchiser ces risques, et enfin à proposer une méthode d'appréhension de l'avenir qui permettrait d'éviter les impasses stratégiques les plus problématiques pour l'avenir l'humanité.



La civilisation occidentale éprouve depuis quelques décennies de fortes craintes quant à l'avenir : on parle de dangers technologiques, génétiques, énergétiques, climatiques, démographiques, numériques... C'est-à-dire de nouveaux dangers liés au mode de développement de la civilisation. Ces dangers seraient très significatifs, potentiellement destructeurs de l'humanité. En quelques décennies nous serions passés de la perception d'un avenir globalement prometteur à la perception d'un avenir globalement menaçant. Mais notre futur est-il réellement plus dangereux que celui de nos ancêtres ? S'agit-il de dangers réels ou de nouvelles versions des catastrophismes antérieurs ? Peut-on faire quelque chose pour préciser, anticiper ces dangers et modifier ce qui tend à apparaître aujourd'hui comme le cours inéluctable de l'histoire ?

L'objet de cette thèse est d'interroger la capacité de la prospective à apporter une aide dans ce contexte de questionnement et d'incertitude. La prospective, entendue comme l'ensemble des réflexions, techniques et disciplines contemporaines visant à investiguer le futur, peut-elle permettre d'éclairer réellement le champ des possibles de la civilisation occidentale en ce début du xxi<sup>e</sup> siècle ? Est-elle capable d'affiner le diagnostic quant à nos véritables craintes et espoirs collectifs, de faire le tri entre les questions éphémères, aux répercussions ponctuelles ou locales et les phénomènes plus structurels, ceux qui posent réellement problème pour l'avenir de l'humanité ? Saurait-elle inventorier les véritables enjeux de la civilisation, en dresser la cartographie ? Peut-elle fournir des moyens, des leviers pour anticiper efficacement et guider l'action collective ? Peut-elle aider à dessiner les contours du nouveau projet de civilisation planétaire dont nous pressentons la nécessité ? Si elle ne le peut pas, qui pourra y parvenir ?

Il s'agira de défendre l'idée que la prospective est peut-être devenue une discipline centrale pour l'avenir de la civilisation occidentale, qu'elle détient éventuellement la clé de notre avenir collectif en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle. Mais pourquoi donc défendre une telle thèse ? Chacun sait bien qu'il ne sert à rien de conjecturer, que l'avenir est inanticipable. Tout change trop rapidement, le nombre de facteurs à étudier est trop grand, les interactions entre ces facteurs sont trop complexes. D'ailleurs, aucune des découvertes importantes du XX<sup>e</sup> siècle n'a été anticipée, et aucune des anticipations des prospectivistes et autres prophètes ne s'est vérifiée dans les faits depuis bien longtemps. Et lorsque, certainement par hasard, l'un d'eux annonce quelque chose qui finalement se concrétise pour de bon, il est rare qu'il parvienne à se faire entendre par anticipation, et son « exploit » restera, de fait, inutile. S'il est une idée qui fait consensus en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est bien que l'avenir s'obscurcit. Même les adeptes d'un indéfectible optimisme acquiescent à l'idée d'une opacité croissante de l'avenir au fur et à mesure du développement de la civilisation, et ce depuis au moins deux décennies.

Pourquoi et comment défendre alors cette thèse ? Parce que même fragilisée par la somme de nos erreurs passées, amputée par les sombres accidents du XX<sup>e</sup> siècle, ébranlée par la somme des incertitudes et crises de toutes sortes qui affectent le XXI<sup>e</sup> siècle naissant, la capacité d'anticipation collective de la civilisation occidentale reste son plus solide espoir de franchir les décennies à venir en évitant les innombrables pièges ou impasses qui jalonnent son chemin vers le XXII<sup>e</sup> siècle – c'est à dire le troisième âge pour nos enfants d'aujourd'hui, l'âge adulte pour nos petits-enfants.

Ce qui motive plus particulièrement cette thèse, c'est le constat d'un incompréhensible *déni de destruction* qui sommeille au fond de nombreuses décisions politiques, technologies, économiques qui engagent l'avenir de la planète et de ses occupants. Manifestement nous ne voulons pas voir quelles sont les conséquences de nos actions alors qu'elles sont devenues potentiellement dévastatrices pour la survie de l'humanité depuis plus d'un demi-siècle.

Pour qui s'intéresse à la marche des principales affaires du monde, par exemple aux principaux développements technologiques, aux orientations géopolitiques des grandes puissances mondiales, aux choix stratégiques des multinationales, au fonctionnement et au poids devenu déterminant des marchés financiers, au rôle des lobbies et des cabinets conseil dans les processus de prise de décision dans les grands groupes... deux choses sautent aux yeux : d'une part personne ne comprend rien aux orientations globales de la civilisation occidentale, il n'existe aucune logique qui permette d'en saisir les ressorts, les motivations, les directions. D'autre part on ne trouve aucune trace d'acteur(s) susceptible(s) d'avoir la moindre légitimité pour proposer une direction, prendre des décisions engageant le monde dans son ensemble. Les acteurs traditionnels, hommes politiques d'envergure ou révolutionnaires, chefs religieux charismatiques, capitaines d'industrie aux projets novateurs, artistes remarquables ou intellectuels engagés sont d'emblée délégitimés ; on ne parvient même pas à imaginer d'où pourrait venir une vision, et encore moins une voix claire qui indiquerait le chemin à suivre. Plus l'économie technicisée, mondialisée et financiarisée se déploie sur l'ensemble de la planète, moins le projet d'ensemble de la civilisation occidentale semble compréhensible. Même la notion de révolution a perdu son contenu mobilisateur, sa visée émancipatrice. Elle devient vaine et sans objet durable.

Seule reste la légère angoisse d'appartenir à un collectif qui ne sait pas où il va, qui ne sait pas ce qu'il veut, mais qui pressent prendre des directions qu'il n'a pas choisies, des directions qui s'imposent à lui malgré lui, qui semblent le conduire à des affrontements qu'il n'a pas souhaité, et pour lesquels son savoir, sa technologie et son industrie n'apportent pas de solution claire.

Soit nous ne voulons pas voir, soit nous sommes incapables de voir : il faudra tenter d'élucider cette question – question très complexe qui nous mènera aux confins de plusieurs problématiques structurantes, au-delà des techniques et méthodologies propres à la prospective, qui touchent en fait à la capacité de la civilisation occidentale d'envisager son propre avenir : c'est notamment tout l'édifice construit autour de nos concepts de raison universelle et de temporalité linéaire qui semble questionné. Il faudra écouter, décrypter et comprendre les différents aspects de la *crise de l'avenir* qui frappe actuellement la civilisation occidentale. Un type nouveau de prospective pourrait-il résister, et éventuellement répondre aux nouvelles questions qui émergent derrière l'édifice chamboulé de notre modernité tardive ? Saura-t-il proposer mieux que le silence face à nos enjeux contemporains de civilisation ?

Tel est donc l'objectif de cette thèse : interroger la prospective dans sa capacité à éclairer l'avenir – je dirai plus loin *chercher l'architecture du devenir* ou encore *configurer l'avenir*. Rester bien campé dans cette optique en dépit de toutes les – très réelles – difficultés et limites de l'exercice, comprendre les principales étapes de l'histoire de l'anticipation collective (qui reste à écrire), comprendre en quoi la prospective se distingue ou non des précédentes méthodes d'envisager le futur, tirer parti des premiers travaux de prospective réalisés au cours des dernières décennies, tenter de cartographier et hiérarchiser les principaux enjeux actuels de civilisation, voir dans quelle mesure ce nouveau type de prospective pourrait représenter ou non une grille d'analyse pertinente, et proposer enfin une ligne de conduite – ou *une plateforme de négociation* - pour les décisions qui engagent l'humanité.

Pour ce faire je m'appuierai fortement sur la philosophie de Gaston Berger, l'industriel philosophe inventeur du substantif « prospective » en 1955, qui s'est déjà posé ce type de question voici plus d'un demi-siècle. Berger a jeté les bases d'une façon originale d'envisager l'avenir dans les sociétés modernes ; plusieurs de ses concepts méritent d'être sortis de l'oubli dans lequel ils sont aujourd'hui tombés, de façon à être confrontés aux enjeux du début du XXI<sup>e</sup> siècle. Car le contexte a naturellement beaucoup changé entre l'euphorie des Trente Glorieuses et nos préoccupations contemporaines teintées d'inquiétude. Mais cette thèse aura aussi pour objectif de montrer comment plusieurs concepts forts de la pensée de Berger restent tout à fait féconds, bien qu'oubliés ou méconnus, pour affronter la « crise de l'avenir » qui caractérise la période contemporaine. Enfin cette thèse n'hésitera pas à prolonger les réflexions qu'aurait pu avoir Berger s'il n'était décédé prématurément, avant d'avoir pu théoriser plus complètement ses stimulantes réflexions sur l'avenir – ceci naturellement sans chercher à lui faire porter la responsabilité de mes éventuelles divagations, plutôt pour rendre hommage à l'exceptionnelle vigueur de ses réflexions, un peu comme Berger lui-même n'a pas hésité à

puiser dans les philosophies de Maurice Blondel et d'Edmund Husserl pour renforcer ses propres intuitions.

### *De 1914 à 2014 : à un siècle de distance, le futur retourné*

Quelle incroyable différence entre les débuts du xx<sup>e</sup> siècle et ceux du xxi<sup>e</sup> siècle ! Comment a-t-on pu passer du formidable optimisme affiché au début des années 1900, de cette indéfectible confiance dans la science et dans l'avenir en général qui conduisait chacun à rechercher une amélioration de ses conditions de vie pour lui-même et pour les générations suivantes, à cette perspective temporelle rabougrie et craintive, recroquevillée sur son présent, au début des années 2000 ? Deux Guerres Mondiales sanglantes, l'expérience de divers types de totalitarisme, trois décennies de guerre froide dans la crainte d'un hiver nucléaire, des accidents industriels et des crises financières à répétition, des développements technologiques et économiques hors de contrôle des pouvoirs politiques, tout cela compte certainement pour beaucoup dans ce revirement de perspectives et sentiments vis-à-vis de l'avenir. Les innombrables erreurs des prévisionnistes ont sûrement accentué cela : en un certain sens on peut dire que rien de ce qui s'est produit d'important dans la société tout au long du xx<sup>e</sup> siècle n'a été anticipé, et que d'un autre côté aucune des anticipations imaginées ne s'est concrétisée. Dans le fond, la difficulté d'anticiper ne date donc pas du xxi<sup>e</sup> siècle. Peut-être sommes-nous aujourd'hui tout simplement plus conscients de cette impossibilité.

Marcel Gauchet, qui a analysé en détail les mutations de la civilisation occidentale tout au long de la Révolution moderne, a situé aux alentours des années 1970 la rupture profonde qui nous laisse sans perspective au sortir de la crise du libéralisme, libéralisme entendu ici comme à la fois politique et économique. Nous reviendrons longuement sur son analyse. Du coup, nous attaquons selon lui le xxi<sup>e</sup> siècle sans avoir retrouvé la formule de « synthèse » susceptible d'encadrer efficacement l'agir humain dans toute son étendue.

Nous sommes sous le coup, en 2000, de la dislocation de cette synthèse si péniblement conquise. La vague de démocratisation a changé la démocratie en donnant de nouvelles proportions à chacune de ses branches et en redéfinissant entièrement ses priorités. Elle a, ce faisant, détruit l'équilibre qui s'était lentement construit entre la gestion de l'historicité, les ressources du politique et les exigences du droit. Nous sommes de nouveau partagés entre des injonctions contradictoires et poussés en tous sens par des tendances incompatibles. De nouveau la formule globale de notre monde nous échappe, et d'une manière d'autant plus troublante que les clés de notre destin nous ont été solennellement remises et qu'officiellement nous jouissons de la maîtrise de nous-mêmes. La synthèse est à refaire... L'entreprise ne s'annonce pas moins difficile, pour autant, que ne le fut la construction initiale. Car l'acquis est un frein autant qu'un support, et les victoires du passé préparent mal aux batailles du futur.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Marcel Gauchet, *La révolution moderne*, p. 50.

C'est autour des notions de changement global, d'Anthropocène, puis de renversement de notre rapport au monde qu'une lecture d'ensemble se laisse approcher.

Résumons la situation : nous sommes face à des risques d'impasses stratégiques majeures pour la civilisation, qui obligent à un sursaut de la réflexion pour éviter que ces impasses ne se transforment en catastrophes. L'homme, pour la première fois de son histoire, dispose des moyens d'anéantir l'humanité, ou de la mutiler dans des proportions importantes, et on ne voit pas comment l'humanité pourrait échapper à une série de catastrophes techniques ou industrielles majeures. Pour la première fois, l'idée que nous nous faisons de l'homme lui-même n'est plus définitivement fixée, et s'apprête à évoluer. Pour la première fois le développement économique et démographique de l'humanité se heurte aux limites de la biosphère, et il paraît à présent certain que nous n'atteindrons pas le milieu du <sup>xxi</sup> siècle sans bouleversements importants de nos équilibres socio-économiques actuels. Enfin, et encore pour la première fois depuis plusieurs siècles au moins, nous éprouvons la crainte que l'avenir de nos enfants ne soit moins prometteur que le nôtre. La notion de progrès est une idée morte. Nous craignons de leur léguer un monde éventuellement non vivable, en tout cas pas selon les différents *ways of life* actuellement en vigueur dans les sociétés occidentales.

D'où les chiffres impressionnants qui caractérisent le profond pessimisme des Européens<sup>2</sup>. Quelle catastrophe a bien pu nous toucher, quel virus a bien pu nous envahir pour que l'avenir nous paraisse aussi bouché ? Mais remarquons d'abord à quel point la situation est extrêmement différente entre le début du <sup>xx</sup> et le début du <sup>xxi</sup> siècle. Il y a là une saisissante différence de perception de l'avenir d'un siècle à l'autre. Qu'a-t-il bien pu se passer pour motiver une telle évolution dans la perception du devenir collectif ? Comment est-on passé d'un avenir si solide et prometteur au début du <sup>xx</sup> siècle, un véritable moteur de propulsion de la civilisation occidentale, à un avenir aussi court, bouché et menaçant un siècle plus tard ; un avenir qui a perdu sa force motrice, un avenir en crise, un avenir qui semble même parfois « en retard sur la marche du monde »<sup>3</sup>. Pourquoi est-on passé parallèlement d'utopies à caractère de rêves à des utopies à caractère de cauchemar ? Le cortège d'horreurs du <sup>xx</sup> siècle y est certainement pour quelque chose, avec ses guerres mondiales et autres dérives meurtrières. Mais nous verrons que cette explication ne suffit pas. Car il faudra répondre à cette question si l'on veut comprendre pourquoi la civilisation occidentale se retrouve actuellement face à un avenir perçu comme menaçant.

Observons en attendant l'écart de perception du champ des possibles à un siècle de distance. L'analyse rétrospective des options politiques et stratégiques opérées n'est pas sans intérêt, malgré (et peut-être grâce à) la saisissante différence d'état d'esprit entre 1914 et 2014 par exemple. L'exercice permet de

---

<sup>2</sup> L'Enquête Ipsos-Publicis de mars et avril 2013, publiée dans Le Monde du 06 mai 2013, indiquait que 93 % des Européens, et même 97 % des français, avaient un sentiment négatif sur l'avenir de leur pays et le sort de leurs concitoyens.

<sup>3</sup> Ariel Colonomos, *la politique des oracles*, 2014.

pointer quelques lourdes erreurs d'appréciation faites à l'époque. *A priori* les mêmes erreurs ne sont guère envisageables, mais ne serions-nous pas en train d'en commettre d'autres, de nature différentes mais pourquoi pas aussi graves ? Jean-François Devret s'est récemment interrogé en ce sens<sup>4</sup> ; il a pointé trois calculs erronés et de grande ampleur à l'orée de la Première Guerre mondiale, qui ont tous trois produit des effets diamétralement opposés aux effets escomptés : l'alliance franco-russe, qui était pensée comme un facteur de maintien de la paix, s'est révélée être un instrument de généralisation de la guerre ; le plan Schlieffen qui, en violant la neutralité belge au nom de l'efficacité militaire, a poussé au contraire l'intervention britannique, facteur finalement déterminant de la défaite allemande de 1918 ; enfin l'échec de la stratégie française de l'attaque à outrance, qui a fauché inutilement des centaines de milliers d'hommes. Devret s'interroge alors :

Ce qui aurait dû être un élément producteur de sécurité a eu des effets exactement contraires : censés rendre une guerre plus difficile, les alliances ont facilité son déclenchement. Aujourd'hui, dans une économie mondialisée par la libre circulation des capitaux, est-on certain que les mécanismes régulateurs sont bien en mesure d'enrayer la propagation d'une nouvelle crise ? En 2008 comme en 1914, on a surestimé le rôle des stabilisateurs et il n'est pas démontré que l'on soit maintenant mieux protégé.<sup>5</sup>

Qu'est-ce qui nous garantirait aujourd'hui une meilleure capacité d'anticipation ? La fiabilité de nos outils de prospective ? Certainement pas. L'état-major prussien par exemple disposait déjà à cette époque d'un système élaboré de planification et de test des opérations militaires projetées. D'une part Devret s'interroge sur la façon dont les pays émergents disposent ou non des mécanismes régulateurs leur permettant d'éviter les mêmes erreurs que leurs confrères européens un siècle plus tôt. Qu'en est-il réellement en Chine ou en Inde, où la puissance des armes est déjà actuellement sans commune mesure avec celles des européens vers 1900, et où le gigantisme des populations concernées pourrait conduire à des pertes humaines extrêmement élevées en cas d'accident du même type. Il souligne notamment le délai extrêmement long qui aura été nécessaire à l'état-major français pour mesurer l'inefficacité évidente d'un programme de charge massive à la baïonnette alors que l'efficacité des mitrailleuses, dont les armées françaises et allemandes sont également pourvues, est reconnue depuis longtemps. Combien de milliers de morts entre l'ordre d'offensive à outrance et la prise de conscience du caractère inutile, perdu d'avance, de ce type de stratégie ?

D'autre part Devret pointe, dans un tout autre registre mais de façon incisive, une certaine similitude entre la focalisation des dirigeants politiques sur les affaires militaires et la préparation de la guerre au début du xx<sup>e</sup> siècle, avec la focalisation actuelle de nos dirigeants sur les affaires financières au début du xxi<sup>e</sup> siècle. Est-on bien certains que la gestion de nos économies ne souffre pas d'erreurs de calcul comparables ? « En France comme en Allemagne, et pour des raisons différentes, les militaires sont parvenus à se placer au-dessus du contrôle des civils, comme tente aujourd'hui de le faire la haute

---

<sup>4</sup> Jean-François Devret, « La prospective et la préparation de la guerre de 1914-1918 », in *Futuribles*, N° 400, Mai-Juin 2014. p. 111-117.

<sup>5</sup> *Ibid*, p. 113.

finance internationale, sans se soucier des conséquences. »<sup>6</sup> L'arrogance des banquiers au début de ce xxi<sup>e</sup> siècle par exemple aurait des points communs avec celle des militaires au début du xx<sup>e</sup> siècle. Le pouvoir politique dans les sociétés occidentales n'est-il pas en train, sur un autre terrain, celui de l'accompagnement de la financiarisation de l'économie, de commettre le même type d'erreur par abandon de pouvoir ? On pourra prolonger le raisonnement : la manière dont nous apprécions aujourd'hui les effets de la prolifération nucléaire, du réchauffement climatique, de la perte de la biodiversité, est-elle adéquate pour une préparation efficace de notre avenir ? Certes nous disposons *a priori* de davantage de moyens que nos grands-parents pour parer à ce type de risque, mais qui pourrait dire que nous saurons en réduire réellement l'occurrence ou l'amplitude ?

A coup sûr quelque chose s'est rompu au cours du xx<sup>e</sup> siècle au sein de la civilisation occidentale, son moteur est à présent en panne, son élan brisé, ses espoirs creux, son avenir semble très sombre et l'on ne voit pas spontanément d'où pourraient venir les motifs d'une inversion de tendance. L'autopsie de ce retournement de perspectives au cours du xx<sup>e</sup> siècle méritera largement un chapitre dédié.

### *Le monde en 2030 vu par la CIA*

Les exercices de prospective représentent un excellent aiguillon pour la réflexion collective au sujet de l'avenir. Ils sont trop peu analysés par les philosophes, dont les points de vue sur l'avenir seraient pourtant actuellement très précieux. Le fait que la multiplication de ces exercices prospectifs parfois insipides et contradictoires brouille la donne ne doit pas représenter une excuse pour éviter de tirer les leçons souvent très pertinentes de ces analyses. Le dernier rapport de la CIA sur la vision américaine de l'avenir représente par exemple une bonne occasion de s'interroger sur ce qui se joue actuellement dans la préparation du futur, à l'échelle mondiale.

Depuis le début des années 2000, tout nouveau Président des États-Unis inaugure son mandat par l'édition d'un vaste rapport de prospective : *Global Trends*. Ce rapport est préparé par la NIC<sup>7</sup>, l'agence de R&D de la CIA qui observe avec méthode toutes les tendances lourdes et signaux faibles à l'échelle du monde. Tous les quatre ans elle fait connaître son diagnostic, d'abord dans les antichambres du pouvoir, ensuite dans le public. Il s'agit d'indiquer le nouveau cadrage conceptuel et d'aider les décideurs économiques et politiques à préparer l'avenir, à coordonner leurs initiatives dans le sens des *Global Trends* « officielles ».

La dernière édition de ce rapport, *Le monde en 2030 vu par la CIA*<sup>8</sup>, est particulièrement intéressante. Elle identifie quatre grandes tendances de développement du monde selon des logiques à l'œuvre

---

<sup>6</sup> *Ibid*, p. 116.

<sup>7</sup> NIC : National Intelligence Council : cellule de veille et d'intelligence économique de la CIA.

<sup>8</sup> *Le monde en 2030 vu par la CIA*, traduction intégrale du rapport *Global Trends 2030 : alternative Worlds*, Editions des Equateurs, 2013, préface de Flore Vasseur.

depuis quelques temps : émancipation des individus, dispersion de la puissance, évolutions démographiques, tensions autour des ressources naturelles. Sur cette base elle envisage six « catalyseurs du changement » : économie mondiale sujette aux crises, vacance de la gouvernance, accroissement des risques de conflits, élargissement des champs d'instabilité, rôle moteur des évolutions technologiques, et rôle des États-Unis à l'avenir. Pour enfin déboucher sur quatre scénarios pour 2030 : un scénario *pessimiste*, « quand les moteurs calent » ;, un scénario *optimiste*, « Fusion » ; un scénario *d'accroissement des écarts* et des inégalités (revenus, ressources...) et enfin un scénario de *prolifération d'acteurs* privés influents, « un monde non étatique ». Derrière ces chapitres le rapport établit d'importants constats et pose nombre de questions : nous serons plus âgés en 2030, plus nombreux et nous manquerons de ressources. Nous serons plus riches mais plus vulnérables. Un individu seul aura la capacité de détruire la planète, et ceci de plusieurs façons. La part des pays occidentaux dans l'économie mondiale va être divisée par deux. La moitié de la population mondiale manquera d'eau potable. Ce rapport qui pointe, derrière les angoisses de la puissance américaine (ses rapports avec la Chine, l'Iran, l'énergie, les gaz de schiste, les réseaux sociaux, le pouvoir des technologies, l'avenir du libéralisme...), un nombre conséquent de questions clés pour l'avenir de la civilisation occidentale et de l'humanité toute entière.

Etranges réflexions, en première analyse, de la part d'une agence de renseignements qui poursuit Wikileaks et espionne la terre entière, mais offre au monde sa vision du futur. D'autant plus étrange qu'il ne s'agit pas d'envisager réellement le futur : l'inconnu et l'improbable sont d'emblée rangés dans un chapitre spécial intitulé « les Cygnes Noirs ». Le rapport ne cherche même pas à en faire un véritable sujet de réflexion. Il accepte dès le départ l'idée d'un trou noir de la pensée stratégique. Pas un mot sur l'évolution des mentalités, les aspirations de ces 8,4 milliards d'individus en 2030, sur le besoin de nouveaux modèles sociaux ou économiques. Le rapport pointe les impasses stratégiques des logiques actuellement à l'œuvre mais ne propose que l'accélération, dans les mêmes directions, pour éviter les obstacles. Nous reviendrons longuement sur les questions que pose cette attitude et sur les conditions à réunir pour tenter de la dépasser.

Dans sa courte et percutante préface à la dernière édition de ce rapport, Flore Vasseur apporte un point de vue complémentaire quant à la vocation de ce type d'analyse. Depuis la première édition de ce rapport en 1999, dit-elle, la CIA cherche sa raison d'être dans un monde débarrassé de la menace soviétique. La CIA s'interroge : « à quoi sert-elle ? Comment éviter un nouveau Pearl Harbor ? Elle est le fruit d'une Amérique qui doute et tente de poser les bonnes questions. Un effort louable pour s'ouvrir au monde et mieux le comprendre.<sup>9</sup> ». « Le monde en 2030 pose tous les quatre ans la doxa de la politique américaine. » Mais l'intention est « d'engager un dialogue sur le futur avec des experts non gouvernementaux », les États-Unis s'interrogeant sur l'avenir de la position américaine dans un monde en pleine recomposition. Jusqu'où se poursuivra leur déclin ? C'est cette question qui selon F Vasseur hante *Le monde en 2030 selon la CIA*.

---

<sup>9</sup> Flore Vasseur, préface à l'édition française de *Le monde en 2030 vu par la CIA*, op. cit.

En matière de prévisions, les bonnes nouvelles sont de mauvaises augures : en 2030, l'avènement d'une classe moyenne mondiale (et donc de l'éradication de la grande pauvreté) va accélérer la dégradation de l'environnement et créer d'explosifs problèmes d'accès à l'eau. Le vieillissement de la population s'accompagnera d'un abaissement du niveau de vie. Le gaz de schiste garantira aux États-Unis l'indépendance énergétique mais conduira les pays pétroliers à la ruine et le climat à sa perte. Au niveau mondial, la distribution du pouvoir politique posera les bases d'un monde plus ouvert (le Nigeria, la Colombie, l'Indonésie sont les petits frères des BRICS) mais ingérable. La technologie apportera des solutions inédites, des ruptures, permettant de gagner des points supplémentaires de productivité. Nous serons tous beaucoup plus capables, physiquement résistants, efficaces. Les terroristes aussi.

Le <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle pourrait effectivement être celui de tous les désastres technologiques, biologiques, écologiques, anthropologiques. Vasseur rappelle que nombre de grandes civilisations se sont écroulées en une décennie : les Incas en 1530, la dynastie Ming au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, la monarchie française en 1789, l'empire ottoman en 1922, et voit le rapport de la CIA, qui a saisi « le sens de l'histoire, mais pas son rythme », comme une tentative désespérée d'éviter le suicide environnemental, financier et spirituel de l'Occident, suicide qu'elle semble pressentir sans en dire un seul mot. Pour l'éviter la CIA propose à tous les puissants de ce monde d'entrer dans ses schémas d'appréhension du futur, pensant sans doute qu'une solide cohérence mondiale autour de ses propres objectifs la disculperait en partie des dommages infligés au monde par la stratégie techno-libérale qu'elle promeut.

Il faut lire ce rapport qui pose une centaine de bonnes questions, et n'apporte aucune réponse à ces questions. Il faut le lire et méditer l'ensemble des difficultés qu'il pointe. Car dans le fond il ne parle pas spécialement des difficultés des États-Unis dans leur volonté d'asseoir leur emprise sur le monde ; il parle surtout des limites de la civilisation occidentale et de ses impasses stratégiques majeures. Ce rapport n'a fait l'objet d'aucune analyse sérieuse de la part des intellectuels. C'est une erreur, à moins qu'il ne s'agisse d'un aveu d'impuissance. Oublions un instant la principale critique qui lui est adressée, à savoir que ce rapport est un exercice d'évitement qui en dit long sur les États-Unis et leurs contradictions. Ce rapport est pertinent, riche, visionnaire, il pointe une somme considérable de dangers qui pourraient, dans le meilleur des mondes, faire l'objet d'anticipations ; il ouvre un immense chantier, pose énormément de questions cruciales. En premier lieu comment comprendre par quel mystère nous restons sans réponse vis-à-vis de ces immenses enjeux qui concernent si manifestement l'avenir de l'humanité toute entière.

### ***Le problème mondial N° 1 et l'idée d'une Table des Situations Stratégiques Universelles***

La question centrale à laquelle la présente analyse souhaite se confronter se caractérise en quelques mots : *nous ne disposons d'aucune sagesse mondiale alors que nous disposons à présent de nombreux moyens d'action d'envergure mondiale*. Il découle de ce décalage toute une série d'inadéquations entre les intentions et les réalisations, entre les moyens et les fins, entre le possible et le souhaitable, entre le

court et le long terme. D'où l'impression d'un monde dont les multiples acteurs déploient des stratégies incohérentes, subissent des injonctions contradictoires et, dans ces tensions, sont amenés à prendre des options dangereuses pour les autres tant ils ne visent qu'à promouvoir leurs intérêts propres. Les principaux acteurs de la société technico-économique sont dépourvus de repères et d'outils susceptibles de les aider dans leurs orientations stratégiques concrètes, tandis que les peuples sont dépourvus d'autres moyens que de faire valoir leurs intérêts durables au travers des faibles leviers de court terme que leur confère leur statut d'électeur, de consommateur, de client/fournisseur, d'actionnaire ou de salarié. Notre confiance dans l'action humaine s'étiole, le caractère irréversible de nombre de nos actions apparaît soudainement, nous devenons clairement dubitatifs quant aux implications du génie créatif humain, nous pressentons le besoin d'une capacité d'anticipation d'un genre nouveau.

Tout se passe comme si nous étions entrés à petits pas dans l'Anthropocène sans nous en apercevoir, guidés par notre foi dans le progrès technique, dans une croissance matérielle illimitée et dans les bienfaits de cette croissance. Mais nous arrivons aujourd'hui au point où nous craignons de rencontrer toutes sortes de limites à cette situation. C'est l'unique raison qui impose à notre époque ce devoir si particulier, celui d'inventer rapidement un nouveau modèle de civilisation – en langage de stratégie d'entreprise on parlerait d'un besoin de restructuration rapide – pour sortir d'une impasse stratégique majeure. De façon caricaturale, en introduction de la présente recherche, la situation pourrait être résumée ainsi : il s'agit de retrouver la capacité de penser face à deux fléaux qui menacent l'avenir de la civilisation, l'innovation technologique débridée et le fondamentalisme marchand qui l'accompagne et en décuple les implications. A eux deux, ces fléaux représentent à présent l'équivalent d'un énorme bug dans le logiciel de la civilisation occidentale. Ils se traduisent par une incapacité à anticiper à la hauteur de nos pouvoirs d'agir. Un bug resté longtemps caché car inoffensif tant qu'il ne menaçait pas des pans entiers de la civilisation et de ses habitants. Un bug inoffensif tant qu'il se traduisait par des duels ou petites guerres locales.

Est-il encore possible de réfléchir en ces termes, n'est-ce pas déjà trop tard ? Ce qui fait aujourd'hui de ce bug le souci N° 1 de l'avenir de l'humanité est le formidable saut effectué par l'humanité dans son rayon d'action au cours des dernières générations. Science, technologie, économie et mondialisation ont modifié la donne dans les équilibres planétaires, mais nous n'avons aucune maîtrise des conséquences de ces évolutions. Le monde entier en a d'abord pris conscience avec l'utilisation de l'arme atomique au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, mais nous avons fini par nous habituer aux dangers véhiculés par la mise au point de cette technologie, par ailleurs utile en matière de production d'énergie. Nous commençons à percevoir une autre manifestation de l'envergure prise par les actions humaines avec le problème du réchauffement climatique. D'autres enjeux du même ordre apparaissent dans la foulée du développement de la civilisation, comme l'accroissement démographique, le vieillissement de la population mondiale, les perspectives de manque de ressources naturelles, la croissance des inégalités, la perspective de mutation génétique du vivant, ainsi que d'autres enjeux de cette nature pour lesquels je tente de réaliser à la fin de cette étude une cartographie exhaustive.

Si notre incapacité à anticiper collectivement représente bien le souci majeur pour l'avenir de l'humanité, la tentative de comprendre cet état de fait et d'y remédier représentera alors son enjeu prioritaire. C'est l'objectif de la présente thèse, objectif tellement énorme qu'il est nécessaire d'explicitement d'emblée quelques-uns des partis pris destinés à en cadrer les contours : parti pris de considérer qu'il n'est pas encore interdit d'envisager un changement de direction ; parti pris de considérer qu'il n'existe aucun démon à la manœuvre et notamment pas de démon qui viserait explicitement à l'extinction de l'humanité ; parti pris de considérer que les orientations suicidaires vers lesquelles se dirigent les sociétés occidentales ne proviennent pas d'un excès de rationalité, mais au contraire d'un défaut de rationalité au sens bien compris du terme, c'est-à-dire incluant la prise en compte du long terme pour l'humanité ; parti pris de considérer que l'orientation de la civilisation dans son ensemble, avec ses sept milliards d'individus au début du *xxi*<sup>e</sup> siècle et ses innombrables processus politiques, industriels, culturels enchevêtrés est une question trop monumentale pour pouvoir être travaillée d'un seul bloc, comme pourrait le faire un Dieu, mais que cette orientation globale est le produit d'un certain nombre d'enjeux sur lesquels il n'est pas inimaginable d'envisager des normes de comportement qui éviteraient des impasses stratégiques irréversibles pour l'humanité ; parti pris de considérer que ces normes auraient prioritairement à s'imposer aux principaux acteurs de la civilisation présente, les *big players*, individus ou collectifs, qui configurent au travers de leurs œuvres technoscientifiques, économiques et politiques le futur de pans entiers de la civilisation ; parti pris d'imaginer que même pour ces *big players* la question de l'avenir devrait représenter un souci majeur, ne serait-ce que pour la poursuite et le perfectionnement de leurs activités, même si ce n'est pas actuellement le cas en raison de la faiblesse du poids du futur dans les processus de prise de décision, notamment dans les sphères politiques et économiques – la question du temps, et donc de l'avenir, n'ayant jamais existé dans la pensée scientifique. En d'autres termes il s'agit de parier sur l'idée qu'il est encore temps d'éviter des sorties de routes définitives pour la civilisation avant le *xxii*<sup>e</sup> siècle. Tout cela est clairement utopique, mais d'un utopisme que j'espère réaliste – réaliste au sens où la force de la raison pourrait encore faire bouger les stratégies internationales des principales puissances publiques et privées à la surface du globe.

Dans ce cadre le présent programme de travail pourrait se résumer ainsi : il s'agit d'*apprendre à prendre l'avenir au sérieux*, ce qui n'est absolument pas le cas aujourd'hui, nous aurons largement l'occasion d'y revenir. En d'autres termes encore, il s'agit d'*identifier les conditions de possibilité d'une survie à long terme de l'humanité*, possibilité de survie qui semble largement remise en cause au regard de la situation et des perspectives de la civilisation mondiale sur plusieurs enjeux stratégiques contemporains. Réfléchir en terme d'avenir pour l'humanité : aussi complexe et possiblement vain et illusoire que puisse paraître cet objectif, c'est certainement la seule façon de faire face aux nouvelles questions que pose la mondialisation.

Devant un tel programme il n'est envisagé ici que de faire quelques tous petits pas. Quelques pas visant à mieux comprendre les raisons de ce bug que représente l'incapacité de la civilisation

occidentale à anticiper à la hauteur de ses capacités d'action, et de proposer un début de réponse au traitement de ce problème au moyen d'une « Table des Situations Stratégiques Universelles », c'est-à-dire d'un dispositif qui cherchera à définir un cadre d'évaluation des principaux enjeux de la civilisation dans une optique de longue durée. Un cadre destiné à analyser, évaluer et négocier toute action d'envergure planétaire avant prise de décision et mise en œuvre ; un cadre représentant l'infrastructure d'une réelle prise en compte de l'avenir à long terme de l'humanité avant toute prise de décision engageant l'avenir de cette humanité.

Mais serait-on capable de jeter les bases d'une telle méthode d'évaluation ? Ce que nous cherchons à faire est à la fois énorme et modeste : élaborer une grille d'analyse permettant d'une part de repérer les sujets à propos desquels une réflexion mondialisée semble nécessaire avant poursuite dans certaines directions qui posent problème ; de proposer une méthode qui permette de visualiser les différentes options et négociations possibles à propos de tous ces sujets dont nous aurons établi qu'ils ont une importance d'ordre planétaire, c'est-à-dire qu'ils sont susceptibles d'impacter les « conditions pour que l'humanité atteigne le <sup>XXII</sup><sup>e</sup> siècle sans encombre ». Vaste sujet, mais il vient à l'idée que cet objectif est tellement incontournable, qu'il devient tellement *évident* qu'une rapide cristallisation d'énergies nouvelles n'est pas à exclure. Une nouvelle conscience mondiale des enjeux stratégiques de la civilisation, dynamisée par les moyens de communication contemporains, pourrait voir le jour. Dans cette optique l'existence d'une Table comme celle esquissée plus loin sera utile pour structurer la réflexion d'ensemble. Il s'agit alors de mettre en place un début de réflexion organisée vis-à-vis de questions centrales pour l'avenir de l'humanité, questions à propos desquelles il n'existe à ce jour aucun dispositif d'évaluation organisée démocratiquement. Il s'agirait idéalement de proposer un dispositif capable d'adresser des questions aussi diverses que celles-ci : doit-on envisager une réponse de type « géo-ingénierie » face au réchauffement climatique ? Quelle attitude adopter face à la demande d'investissement de l'Iran dans le nucléaire ? Est-il souhaitable de recourir aux OGM et à quelles conditions ?

Il faut bien voir que se sentir responsable pour l'ensemble de l'humanité ou de la planète conduit à une situation tout à fait étrange, tant individuellement que collectivement : rien n'a préparé la civilisation occidentale ni aucune autre civilisation à cela. Il s'agit d'un enjeu tout à fait original et nouveau. À aucune période de l'histoire un peuple ne s'est senti responsable de l'avenir de la planète dans le sens où l'Anthropocène nous invite à le faire aujourd'hui, c'est-à-dire comme projet de sauvegarde du milieu de vie de l'humanité, comme « maison de l'Être » pourrait-on dire. Tout est ici à inventer, car cela semble la dernière chance qu'il subsiste de sauver le monde de la logique suicidaire dans laquelle il est embarqué. Mais une chance bien réelle. Chacun a déjà expérimenté combien les bugs peuvent parfois se corriger rapidement, efficacement, et modifier totalement les perspectives d'utilisation du logiciel réparé.

Retrouver la capacité de nous projeter sur longue durée est le challenge collectif primordial qui nous attend pour les prochaines décennies. Soit en retrouvant dans l'analyse de notre passé une capacité d'anticipation éventuellement perdue, soit en inventant une modalité résolument nouvelle d'envisager l'avenir. Il s'agit d'une question vitale pour la poursuite de l'aventure de la civilisation occidentale, en fait pour la survie de l'humanité. La présente recherche vise à identifier quelques petites pierres destinées à cet immense édifice dont nous devons engager la construction. Peut-être que ce challenge n'est pas totalement hors de notre portée, peut-être qu'il n'est pas moins atteignable que l'objectif de construire des pyramides pour l'Égypte ancienne.

Le projet principal de l'humanité au  $\text{xxi}^{\text{e}}$  siècle, c'est de parvenir au  $\text{xxii}^{\text{e}}$  siècle en bon état, sans accident majeur, et sans obérer le champ des possibles pour les générations ultérieures. Ce projet représente l'objectif majeur autour duquel il faut envisager la construction d'un projet collectif d'envergure planétaire. Cette idée représente potentiellement la clé de voute d'une civilisation technico économique qui chercherait à éviter les impasses technologiques, économiques et politiques dans lesquelles l'humanité semble aujourd'hui dramatiquement engagée. L'idée d'inscrire l'expérience humaine contemporaine, avec ses espoirs et ses angoisses, dans la perspective d'un monde durable, n'a pas été poussée aux limites de sa capacité d'intégration et d'harmonisation de tous les domaines d'activité de la civilisation. L'objet de la présente analyse est d'essayer de faire quelques pas dans cette direction.

Le nouveau rapport au futur dont nous avons besoin est de l'ordre de l'attention spontanément portée aux enfants par les parents, un rapport qui veille à ce que leurs enfants bénéficient d'un avenir ouvert. La pensée prospective dont nous avons besoin aujourd'hui doit abandonner définitivement l'idée de maîtriser l'avenir, mais elle doit accroître ses ambitions en matière de prévention et d'analyse globale des évolutions sociétales à venir. Elle doit abandonner l'idée de repérer toutes les avancées technico-économiques possibles sur tel segment de marché ou tel territoire et laisser ce champ d'investigation au marketing dont c'est le métier. Elle doit se recentrer sur l'anticipation, le décryptage et l'évaluation des évolutions globales et sociétales qui ne font l'objet d'aucune investigation collective organisée alors même que nous envisageons, craignons, spéculons... sur des évolutions possiblement irréversibles, des mutations profondes qui vont jusqu'à interroger la survie même de l'humanité du fait de l'agir humain. Un agir qui s'est émancipé de toute capacité d'anticipation et de tout contrôle collectif. Ce que nous devons en premier lieu à nous-même et aux générations futures, c'est un avenir ouvert. Un futur qui ne soit pas déjà préempté par l'État, l'entreprise, les fondamentalismes de toutes sortes – fondamentalismes techno-scientifiques, marchands, religieux, terroristes –, un futur qui ne se sera pas laissé coincé définitivement dans nos impasses climatiques, génétiques, capitalistiques, technologiques, anthropologiques, eugénistes. Il est probable que l'avenir de l'humanité ne pourra exister qu'à la condition d'apprendre à anticiper dans des proportions jamais encore expérimentées par la civilisation occidentale.

Envisager un système d'évaluation valable à l'échelle planétaire ? Cela paraît un peu provoquant, certes, mais à bien y réfléchir il serait plus provoquant encore d'en abandonner le dessein. A partir du

moment où la prise de conscience de notre entrée dans l'Anthropocène a retourné notre façon de considérer le sens de l'histoire, il devient carrément inconcevable de ne pas s'interroger sur les conditions à réunir pour reprendre en main l'orientation de tout ce qui touche, *a minima*, aux conditions de vie future de l'humanité. Depuis toujours la réflexion philosophique cherche à comprendre qui nous sommes, où nous allons, et ce que nous pouvons et devons faire dans cette histoire. S'il est vrai que la philosophie avait abandonné la légitimité de ce type de question aux sciences au prétexte de leurs extraordinaires succès pratiques depuis deux siècles, il n'en est que plus urgent qu'elle ré-investigue ces questions, en lien avec les enjeux que les analyses prospectives aident à pointer.

En d'autres termes la présente thèse est sous-tendue par l'idée qu'il manque essentiellement une carte et une boussole aux sociétés occidentales. Une carte pour se repérer, une boussole pour s'orienter. La présente thèse cherchera à dessiner les premiers traits de cette carte. Je ne pense pas être en mesure de proposer une boussole, ni même l'esquisse d'une boussole. Eventuellement une carte qui mentionnerait quelques directions à privilégier, quelques impasses stratégiques à éviter. Une carte qui permettrait, ce sera son objectif prioritaire, de dresser un premier diagnostic des enjeux de civilisation, diagnostic partageable à l'échelle de la planète.

La présente étude est donc l'ébauche d'une théorie de l'anticipation qui voudrait représenter un outil de diagnostic et d'aide au traitement des plus grands enjeux qui se profilent à l'horizon pour l'humanité. Elle ambitionne de combler cette stupéfiante lacune des sociétés contemporaines : l'absence d'enceinte, de théorie, de loi, d'outil de diagnostic pour évaluer les risques et opportunités, sur le long terme, des options stratégiques que cette même civilisation prend quotidiennement sur des sujets structurants pour l'avenir de l'humanité ; l'absence de théorie qui permette de confronter les points de vue techniques, économiques, écologiques, politiques, anthropologiques sur toute question d'envergure planétaire, et d'évaluer leurs conséquences à terme avant poursuite ou non des projets envisagés. La *table des situations stratégiques* envisagée ici voudrait représenter un dispositif de vigilance pour prévenir la civilisation occidentale de toute impasse stratégique majeure qui conduirait à rétrécir l'avenir des générations futures. Elle ambitionne de devenir un outil d'identification, de diagnostic, d'évaluation et d'aide à la négociation sur tout sujet d'ordre planétaire.

### ***Ma démarche par rapport à celle Jonas ou Dupuy***

Il peut être utile de situer l'objectif de la présente recherche par rapport à des travaux antérieurs bien connus. Dans cet esprit je propose de caractériser sommairement ma démarche par rapport à celle de Hans Jonas et de Jean-Pierre Dupuy.

Jonas est un grand philosophe de la fin du xx<sup>e</sup> siècle sans qui la réflexion écologique serait encore moins avancée qu'elle ne l'est aujourd'hui dans la conscience collective. Jonas pense que la première nécessité philosophique est de mettre au point une théorie de la responsabilité qui, étant donnés les

nouveaux pouvoirs technologiques conquis par l'homme, fait défaut jusqu'à présent. Il y a décalage entre les immenses pouvoirs de l'homme contemporain et son faible sentiment de responsabilité à l'égard des conséquences de ses actes individuels et collectifs. Jonas prend l'éthique et sa nécessaire évolution comme point de départ de son interrogation sur les menaces que recèle l'avenir. « L'essence de l'agir humain s'est transformée ; et comme l'éthique a affaire à l'agir, l'affirmation ultérieure doit être que la transformation de la nature de l'agir humain rend également nécessaire une transformation de l'éthique.<sup>10</sup> » Il est conduit à introduire dans les fondements de sa démarche un postulat métaphysique : « la suprême obligation de conservation » de l'espèce humaine, accordant aux individus, mais non à la civilisation, le droit au suicide. Il fait de « la prophétie de malheur » son instrument de sauvegarde de « la présence de l'homme dans le monde ». Il propose une « heuristique de la peur » pour maintenir les consciences éveillées et attentives aux conséquences, même les plus lointaines dans l'espace et dans le temps, de notre surpuissance technologique. Lorsque Jonas s'interroge sur ce qui pourrait servir de boussole, sa réponse tient en quelques formules devenues célèbres. La boussole sera « l'anticipation de la menace elle-même » Car ...

... c'est seulement dans les premières lueurs de son orage qui nous vient du futur, dans l'aurore de son ampleur planétaire et dans la profondeur de ses enjeux humains, que peuvent être découverts les principes éthiques, desquels se laissent déduire les nouvelles obligations correspondant au pouvoir nouveau.<sup>11</sup>

La présente thèse part d'un diagnostic similaire à celui de Jonas, mais cherche un autre type de solution. Car je doute de l'intérêt et de l'efficacité du « repli stratégique » proposé par Jonas sur la « conservation de la vie » pour susciter une véritable réorientation des axes de développement incontrôlés de la techno-science. Moratoires en matière génétique, traités de non-prolifération en matière nucléaire, verrous de sûreté législatifs ne sont pas à négliger, mais peuvent-ils représenter une garantie de rester dans un cadre compatible avec le maintien d'un avenir ouvert pour l'humanité ? Je ne le pense pas. Il manque de mon point de vue à la réflexion de Jonas la dimension qui permettrait de traduire sa philosophie en source d'inspiration pour l'action collective – indépendamment de son heuristique de la peur dont je ne vois pas comment elle pourrait inspirer un projet collectif. Car on ne peut fonder une pensée ou une politique si elle doit puiser sa force dans le renoncement ou dans la peur. Nous ne devons donc pas simplement constater que la stratégie globale actuelle de la civilisation occidentale est vouée à l'effondrement, nous ne devons pas seulement attirer l'attention sur le fait qu'un ralentissement dans le progrès techno-scientifique ou une certaine retenue dans les développements économiques seraient bienvenus, nous devons également identifier des alternatives susceptibles de constituer un projet prometteur pour l'humanité.

A plusieurs occasions Jonas a indiqué que son ambition première était d'élaborer une réflexion visant à l'anticipation et à la responsabilité, mais dans les faits il a très profondément travaillé la question de la responsabilité, jusqu'à inspirer un grand nombre de chercheurs dans des domaines aussi divers que la

---

<sup>10</sup> Hans Jonas, *Le principe Responsabilité*, p. 21 et 78.

<sup>11</sup> Hans Jonas, *Le principe Responsabilité*, p. 16.

philosophie, la religion, la biologie, la politique ; et il a laissé en jachère la question de l'anticipation, même si plusieurs de ses remarques à ce sujet donnent à réfléchir<sup>12</sup>.

Je pense pour ma part qu'il est davantage prioritaire de sonder notre capacité à mettre au point une théorie de l'anticipation. Pourquoi ? Parce que Jonas raisonne dans la perspective d'une éthique individuelle. Il cherche, certes avec une abnégation et une profondeur inégalée, à comprendre ce qui pourrait conduire à une appropriation individuelle des nouvelles obligations résultant de la crainte que doit inspirer l'étendue de nos nouveaux pouvoirs. Sur ce point nous aurons à revenir sur les réflexions de Jonas lorsque, dans la conclusion de cette thèse, je chercherai à définir ce que pourrait être le projet de *culture d'un nouvel instinct du devenir*. Mais en attendant, je voudrais montrer où pèche la recherche de Jonas, et inscrire ma propre réflexion dans cette faille. Je prétends que la recherche d'une éthique individuelle au sens de Jonas n'apporte pas aujourd'hui, et n'apportera pas dans le futur, une réponse adéquate à la nécessaire anticipation dont nous avons à trouver ailleurs les véritables fondements possibles. Ceci pour deux raisons. D'abord je ne crois pas dans la force d'une heuristique de la peur comme motif constitutif d'une conscience planétaire adéquate pour traiter les problèmes qui nous occupent au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Qu'il s'agisse de grandes questions comme celle du recours aux OGM, à l'énergie nucléaire, de l'accroissement des inégalités, du réchauffement climatique, de la pollution, du terrorisme international ou encore de la réduction de la biodiversité, il ne semble pas que des évolutions significatives sur ces questions puisse provenir d'un cumul d'initiatives individuelles. Ensuite je ne crois pas à l'efficacité opérationnelle d'une éthique individuelle pour infléchir le sens des décisions stratégiques qui nous intéressent ici : étant donnés les modes de gouvernance en vigueur dans les démocraties libérales, le fonctionnement des processus de décision dans les instances publiques ou privées des principales entités mondiales ne résulte pas, ici non plus, d'une sommation d'un nombre de décisions individuelles ; une décision stratégique d'envergure mondiale résulte d'un jeu d'études de marché, de projets de R&D, d'investissements, de rêves, de publicités, de lobbies, de sondages, d'analyse de valeur, de retours sur investissements, et de soutiens tactiques divers. Mais en aucun cas, sauf exceptions où la morale parvient à se glisser dans le jeu des forces listées ci-dessus, de l'accumulation pure et simple d'avis personnels sur les projets étudiés. En revanche, je reste persuadé qu'à l'intérieur de ces processus de prise de décision, une plus grande place pourrait être réservée à l'anticipation - anticipation dans le sens d'éclairer le champ des possibles actuels et à venir, dans le sens de prolonger dans toutes les directions possibles ces projections de façon rationnelle. En effet, si le sens des choix stratégiques me semble peu susceptible d'être infléchi par les considérations éthiques, ces considérations stratégiques restent attentives à l'anticipation, voire au respect de normes, à la déontologie : c'est donc à ce niveau qu'il serait utile de travailler.

C'est pourquoi je crois de mon côté qu'il est plus efficace de tenter d'éclairer le champ des possibles dans sa totalité, menaces et opportunités comprises, aussi loin que l'on puisse le faire de façon rationnelle, au moyen d'une pratique de la *vigilance* dont nous reparlerons. En disposant les images de

---

<sup>12</sup> Je reviens en détail sur les aspects les plus intéressants de la pensée de Jonas pour ma propre problématique dans la section 4 de cette étude.

ces possibles de façon à ce qu'elles soient compréhensibles par tous, totalisantes, qu'elles ne laissent aucune zone du futur dans l'ombre, et en les préparant à de possibles *négociations*. En fait mon point de vue n'est pas en opposition avec la recherche éthique de Jonas : il se situe plutôt en amont de sa recherche éthique, il mise sur « la clarté de la vision » du champ des possibles pour que chaque partie prenante puisse régler la mire de son dispositif de perception de l'avenir. C'est la complexité des enjeux contemporains, plutôt que toute autre raison, qui représente le principal obstacle à une reprise en main démocratique de l'avenir de la civilisation. Pour Jonas, le décalage entre notre pouvoir d'agir et notre pouvoir d'anticiper pose un problème éthique. Je pense plutôt que ce décalage pose un problème pratique, le problème de la difficulté de discerner réellement le champ des possibles, associé à la difficulté de percevoir notre propre intérêt dans cette affaire. Je pense avoir plus de chance de proposer une réponse crédible au traitement des enjeux de civilisation actuels en jouant l'anticipation plutôt que l'heuristique de la peur. L'anticipation comme condition de reconstruction du futur.

Jean-Pierre Dupuy<sup>13</sup> part également de constats très similaires à ceux de Jonas, avec qui il partage le même souci d'éviter des catastrophes qui semblent inéluctables. Je partage l'intérêt de l'optique catastrophiste dans laquelle s'installe Dupuy. Par temps de doute et de dangers à propos d'enjeux majeurs, cette attitude correspond à la seule sagesse qui soit à la hauteur des problèmes soulevés. Dupuy a démontré que sur bien des sujets, *nous savons*, mais nous ne *croions* pas ce que nous savons. Je ne suis pas d'accord avec ce constat : il faudrait plutôt dire nous *savons*, mais nous ne *comprendons* pas, en tout cas assez intimement pour que cette connaissance invite à l'action. Prenons l'exemple du changement climatique : nous *connaissons* l'existence de ce phénomène, car il s'agit d'une question de notoriété publique, mais il est radicalement impossible de réellement *comprendre* ce phénomène. Personne ne peut comprendre intimement les tenants et aboutissants du réchauffement climatique. Notre connaissance à ce sujet transite par le truchement d'outils et de modèles excessivement complexes qui ne sont pas de l'ordre du compréhensible. Nous comprenons vaguement quels sont les facteurs qui concourent au réchauffement, nous comprenons encore plus vaguement qu'elles en seront les conséquences concrètes. Nous sommes en fait invités à *croire* au phénomène du réchauffement climatique sans l'avoir réellement *compris* au sens intime du terme. Or croire aux conclusions d'un appareillage technoscientifique sophistiqué pose un problème de fond dans la mesure où c'est exactement ce type d'appareillage qui a conduit la civilisation occidentale à prendre une grande partie des décisions qui conduisent par exemple à l'exploitation à outrance des ressources naturelles, à brûler en quelques décennies toutes les sources d'énergie fossile et donc à réchauffer la planète. Je ne pense pas qu'il s'agisse là d'une remarque à la marge de la pensée de Dupuy. Il s'agit, je crois, d'un problème fondamental, qui ne concerne pas que les citoyens du monde mais également les principaux acteurs de la civilisation mondialisée, qui au plus haut niveau ne s'estiment pas en devoir de mesurer les

---

<sup>13</sup> Essentiellement dans les ouvrages suivants : *Pour un catastrophisme éclairé* (2002), *Petite métaphysique des tsunamis* (2005), *La marque du sacré* (2008), et *L'avenir de l'économie* (2012).

conséquences de leurs décisions d'envergure planétaire justement parce qu'ils s'estiment en *droit* de ne pas avoir compris toutes ces conséquences avant de prendre une décision. Il s'agit d'une question centrale dans la présente thèse car elle impacte l'approche de nombreux autres enjeux stratégiques – nous y reviendrons longuement. A ce stade, je ne dirais pas, comme Dupuy, que notre connaissance intellectuelle ne nous émeut pas suffisamment pour se traduire en actes concrets ; je dirais plutôt que notre connaissance intellectuelle n'est pas suffisamment claire et profonde pour nous contraindre à réagir. Nous sommes en de nombreuses occasions invités à enregistrer une connaissance basée sur un acte de foi qui ne va pas de soi. Et d'ailleurs c'est heureux ainsi. Car une foi aveugle dans les données de la science serait déplacée. L'opinion mondiale a été largement trompée ces derniers temps par les données de la science, soit par les scientifiques eux-mêmes, qui souvent ne font qu'exprimer ce que leurs employeurs leur demandent d'exprimer, soit parce que leurs travaux sont récupérés à des fins politiques ou commerciales sans qu'ils s'en aperçoivent et sans que le public puisse en comprendre les tenants et aboutissants. La Table des Situations Stratégiques (TSS) dont nous parlerons ultérieurement aura pour objectif de proposer une architecture de raisonnement tenant compte de cet état de fait.

Toujours pour caractériser rapidement le positionnement de ma recherche, notons que je me reconnais assez bien dans un sentiment exprimé par Illich : un appel à la sagesse me paraît plus opportun et éventuellement efficace qu'un appel à la responsabilité. Car en un sens les appels à sauver la planète semblent en prolongement trop direct des politiques et des stratégies qui la saccagent tous les jours. Il y a dans l'expression *sauver la planète* une sorte de communauté d'approche avec *l'exploitation des ressources* de cette même biosphère. Nous ne vivons pas dans la biosphère mais dans un monde vivant, humanité parmi les animaux et les végétaux. L'appel à la sagesse dans l'esprit duquel se déroule cette étude se veut être affaire d'efficacité, d'orientation stratégique, d'action raisonnée – je suis tenté de dire que c'est affaire de rationalité même si j'emploie ce terme avec retenue pour des raisons qui s'éclairciront ultérieurement. Comme Illich, j'invoquerais plus facilement la décence ou la pertinence plutôt que la responsabilité.

J'objecte contre le fait d'appeler tout cela une activité responsable. C'est sage, c'est judicieux, c'est sensé. Mais de quoi se sent-on responsable ? ... Le fait d'agir prudemment, vertueusement, appartient à mon existence. Quand je me comporte d'une manière responsable, je m'inscris moi-même dans le système.<sup>14</sup>

De toute façon il est primordial d'intégrer le fait que lorsque l'on veut transformer un processus économique ou politique, la morale ne suffit pas, elle peut même servir de paravent à l'accélération des tendances en cours. Les acteurs majeurs de ces domaines peuvent déployer leurs stratégies sans être le moins du monde inquiétés par des jugements en terme de valeur ; seules de nouvelles descriptions de la réalité, capables de challenger l'efficacité concrète des modèles en cours d'utilisation, ont quelques chances de représenter des voies alternatives réellement praticables.

---

<sup>14</sup> David Cayley, *Entretiens avec Ivan Illich*, p. 352.

## *L'anthropologie prospective, pour défataliser l'avenir*

De nombreux philosophes font aujourd'hui le même constat : tout se passe comme si la notion d'individu restait à inventer – ou ré-inventer, pour qu'apparaisse enfin le type d'homme apte à prendre en charge ses nouveaux pouvoirs. Qu'il devienne soucieux de l'autre, sur une planète de bientôt dix milliards d'individus gourmands et « surpuissants », et soucieux de sa place dans le monde, apprenant à l'habiter à l'aide d'autres règles que celles du libéralisme économique qui formate l'essentiel de nos rapports avec ce monde au début du  $\text{xxi}^{\text{e}}$  siècle. Il devient clair que ce que nous avons pris durant deux siècles pour la panacée libérale est en fait aussi toxique que les anciennes calamités théologiques ou totalitaires desquelles le libéralisme devait nous sauver. Mais autant il devient clair que l'utopie d'un salut par l'augmentation sans fin de la richesse au sens libéral du terme conduit vers la dévastation du monde, autant la nouvelle Renaissance attendue tarde à émerger. Car *libéral* signifie surtout que l'homme se serait *libéré* de toute valeur, ce qui n'est finalement pas gérable collectivement. Cela aurait pu ne pas poser de problème fondamental en termes de survie de l'humanité si l'homme était demeuré moins puissant, moins gourmand, s'il n'avait pas été capable d'ouvrir l'ère de l'Anthropocène à lui tout seul. Cet individualisme poussé à l'extrême aurait conduit à quelques épisodes barbares somme toute assez « tranquilles », non susceptibles de remettre en cause la survie de l'humanité dans son ensemble. David Hume l'avait très tôt diagnostiqué : « Il n'est pas contraire à la raison, disait-il, de préférer la destruction du monde entier à l'égratignure de mon doigt. ». Mais tout prend des proportions nouvelles et inquiétantes lorsque sept milliards d'individus de plus en plus puissants, avides et outillés, déploient leur logique individualiste et concurrentielle à la surface du globe, sans autre modèle de pensée à laquelle ils pourraient tenter de se raccrocher pour entamer un virage stratégique global qui ré-ouvrirait les perspectives d'avenir pour la civilisation occidentale.

On est parfois tenté de penser que plus rien ne pourra sauver le monde de l'individualisme tel que le déploie depuis deux siècles l'Occident, que la machine est in-arrêtable, qu'il est devenu inéluctable d'assister au suicide collectif de l'humanité par simple application de la logique technico-libérale qui poursuit son œuvre de destruction tout en proclamant viser l'augmentation de la richesse générale. Effectivement l'Anthropocène nous révèle que la civilisation a entamé la descente des marches qui mènent « au gouffre de l'histoire », pour reprendre le mot de Valéry. Qu'au point où nous en sommes, l'objectif global bien compris de l'humanité serait d'accepter ce destin et de viser à présent un suicide aussi peu douloureux que possible.

Mais la conviction qui anime la présente thèse est différente : elle part de l'idée que ce qui condamne l'humanité est prioritairement l'absence de modèle alternatif de civilisation. Elle part de l'idée qu'il n'y a rien de fondamentalement mortifère ni dans la science, ni dans l'économie, ni dans l'homme. Mais nous sommes au début du  $\text{xxi}^{\text{e}}$  siècle dans une conjoncture où la techno-science surpuissante et débridée, le libéralisme économique dévergondé et les populations téléguidées par la publicité et les télécommunications en temps réel, qui échangent et agissent à présent plus vite qu'elles ne pensent,

conjoncture dramatiquement dépourvue de modèle d'organisation alternatif au libéralisme technico-économique – je veux dire d'un modèle alternatif valable à l'échelle mondiale, un modèle dans lequel à la fois les hommes, les peuples et les entreprises pourraient envisager une cohabitation praticable, attractive, ouverte sur la longue durée. Ce n'est pas la puissance de la science en elle-même, fut-elle devenue techno-science, ce n'est pas la puissance de l'idée libérale en elle-même, fut-elle à présent mondialisée, ce n'est pas une prétendue incapacité des individus ni des foules à cohabiter pacifiquement, même à sept milliards – rien de tout cela ne condamne définitivement la civilisation au début du *xxi*<sup>e</sup> siècle ; ce qui condamne la civilisation, c'est l'absence de modèle alternatif praticable à l'échelle mondiale. Ce qui condamne la civilisation actuellement, c'est la fascination exercée par le nihilisme contemporain, qui autorise finalement, par défaut d'autres perspectives plus tangibles et crédibles, la poursuite de toutes les stratégies toxiques et suicidaires.

Pour autant les voies alternatives sont étroites. Que devient le lien entre progrès et foi dans l'avenir lorsque la croyance dans les bienfaits du progrès s'affaïsse ? Lorsque l'on conserve le souvenir des carnages du *xx*<sup>e</sup> siècle, lorsque pointent à l'horizon des catastrophes écologiques, une robotisation mondialisée de l'existence humaine, un laisser faire de la planète entière vis-à-vis d'apprentis sorciers qui jouent avec les atomes et les gènes en n'ayant de comptes à rendre qu'aux marchés financiers ? Que devient ce lien lorsque l'attente fait place à l'inquiétude, lorsque la capacité de prévoir ne donne plus de sentiment de puissance mais au contraire un sentiment d'extension du champ des incertitudes, notamment au sujet des conséquences de nos propres actions ? La foi dans le progrès fait place au principe de précaution, dont on sait d'emblée qu'il ne suffit pas à nous prémunir pleinement du risque d'accident. C'est toute la désirabilité de l'avenir qui s'étiole avec l'accroissement de l'incertitude et la crainte d'entrer dans des impasses irréversibles. La machine technico-économique en furie qui fonce vers l'avenir suscite à présent craintes et inquiétudes, plutôt qu'enthousiasme. L'idée générale de mouvement vers le chaos est-elle en train de supplanter définitivement l'idée de mouvement vers le progrès ? Pierre-André Taguieff cherche à forcer le trait :

... l'idée de chaos est devenue, pour les interprètes désarmés que nous sommes, la plus redoutable concurrente de celle de progrès. L'idée de progrès régnait sur la conception dominante de l'Histoire, le chaos s'impose en tant que schématisation spontanée de la post-Histoire. Les promesses d'une unification rationnelle et paisible de l'espèce humaine, signe d'une fin de l'Histoire, se sont évanouies.<sup>15</sup>

S'agit-il d'un dysfonctionnement transitoire de la civilisation ? Nous travaillerons cette hypothèse en misant sur l'idée qu'il s'agit peut-être d'un défaut dans l'infrastructure conceptuelle de la civilisation occidentale, un défaut susceptible d'être corrigé par le développement d'une aptitude et d'une sagesse nouvelles en matière d'anticipation. Nous miserons sur l'idée qu'il n'est peut-être pas impossible de développer un sens de l'anticipation à la mesure de nos pouvoirs d'agir. Apprendre à anticiper à la hauteur de nos pouvoirs d'agir, ou apprendre à contenir nos actions à la hauteur de notre capacité à

---

<sup>15</sup> Pierre-André Taguieff, *Le sens du progrès*, p. 329.

anticiper, telle est le sens du dispositif dont nous parlerons dans les chapitres suivants. Cet apprentissage, nécessairement responsabilisant, sera le prix à payer pour défataliser le sens de la mondialisation technico-économique qui se répand, le seul moyen d'envisager les conditions nouvelles d'un contrôle par l'humanité de son propre destin. Pour cesser de se prosterner, tels les mondialisateurs béats, mais aussi pour ne pas laisser revivre les antiques millénarismes qui chercheront, par des chemins certainement diversifiés, à nous reconduire vers un âge d'or situé dans les profondeurs du passé. Tenter de défataliser l'avenir au travers d'une énergique reprise en main du rapport entre la réflexion et l'action humaine, reprendre au XXI<sup>e</sup> siècle en la poussant à bout l'intuition de Gaston Berger d'une *anthropologie prospective* comme idéal régulateur pour orienter la réflexion et l'action en direction de l'avenir, et finalement surtout en direction du présent.

Sur cinq ans, principalement de 1955 à son décès en 1960, Berger a consolidé son intuition d'un besoin de prise en considération de l'avenir dans la préparation des orientations de la société. Il a nommé « prospective » la discipline qui aurait à structurer une nouvelle réflexion à ce sujet. Car « Demain ne sera pas comme hier. Il sera nouveau et il dépendra de nous. Il est moins à découvrir qu'à inventer. L'avenir de l'homme antique devait être révélé. Celui du savant d'hier pouvait être prévu. Le nôtre est à construire — par l'invention et par le travail ». <sup>16</sup>

Berger expliquait combien la démarche pouvait surprendre, proposer des options originales, et surtout permettre d'engager un débat collectif sur les orientations à retenir pour la préparation du futur.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que la prospective ne puisse donner que de faibles assurances. Comme elle ne cherche pas à prédire, et qu'elle ne s'intéresse pas aux événements mais aux situations, elle n'a pas à fournir de dates, ou si elle en indique c'est avec une très large approximation. Aussi peut-elle atteindre un degré élevé de certitude. C'est que les prévisions ont plus de chances d'être exactes lorsqu'elles portent sur une période longue que sur une période courte. <sup>17</sup>

A la suite de Berger de nombreux auteurs et acteurs de la prospective se sont lancés dans les années soixante dans la fabrication de schémas prospectifs, de visions du futur, au moyen d'un dosage aléatoire de prévisions, de modèles, d'anticipation, de promesses, de prophéties de toutes sortes, parfois teintées d'utopie ou de dystopie, selon les sujets, les tempéraments, la nature de la commande ou le type de publics visés. Parfois l'une de ces conjectures a été reprise par des personnalités dotées d'une certaine écoute médiatique, ce qui lui a donné une accélération ou une trajectoire inattendues. Détection des signaux faibles, repérages des faits porteurs d'avenir, examen des trajectoires de tout ce que l'on sait modéliser, veille stratégique, intelligence économique... remplacent abondamment oracles et prophéties avec l'objectif de repérer les inflexions de tendance, pour être les premiers informés, les premiers à percevoir les ruptures, pour réagir efficacement aux alertes précoces, pour repérer les potentialités nouvelles, pour identifier les termes qui vont susciter une mobilisation rapide des acteurs

---

<sup>16</sup> Gaston Berger, « L'idée d'avenir » [1960], in *PTP*, p. 231.

<sup>17</sup> Gaston Berger, « Le monde en devenir : histoire, évolution, prospective », *L'encyclopédie française*, T. XX, 1959.

dans une nouvelle direction, pour garantir à ses clients de maximiser leurs avantages compétitifs dans un monde concurrentiel. C'est un nouveau segment de l'activité économique contemporaine, une véritable industrie... dont les fondements épistémologiques restent extrêmement faibles, certainement pas plus solides que ceux de la prophétie classique, qui donnait souvent clairement à percevoir la toile métaphysique ou religieuse sur laquelle elle s'adossait.

Nous essayerons de comprendre pourquoi il a fallu attendre le milieu du xx<sup>e</sup> siècle pour initier cette démarche nouvelle qui représente une véritable révolution dans les modes de décision politique et économique. Il s'agit d'une façon d'envisager l'avenir avec un maximum de rationalité, avec la sérénité qui sied aux hommes de science et aux milieux des affaires. En rupture nette avec la divination, la prophétie, les haruspices, qui représentaient des transgressions, ou du moins des tentatives de transgression par rapport au cours normal des choses.

Mais les prospectivistes ont rapidement oublié les exigences initiales de Berger, et notamment ses recommandations en matière *d'anthropologie prospective*. Du coup, la grande majorité des études prospectives n'a plus aucun rapport avec l'analyse des situations dans lesquelles l'homme risque de se retrouver. Il me semble donc que cette anthropologie prospective au sens que lui avait donné Berger n'a pas eu la postérité qu'elle mérite. D'une part elle a constitué une avancée conceptuelle très significative à sa naissance, d'autre part elle représente certainement le meilleur programme d'approche de nos enjeux contemporains au début du xxi<sup>e</sup> siècle. La présente thèse cherchera à prolonger cette intuition pour la confronter aux questions qui nous préoccupent aujourd'hui. Car ces questions sont assez différentes de celles qui se posaient à Berger dans le contexte de la reconstruction d'après-guerre, et en plein milieu des Trente Glorieuses.

### *Plan de la thèse*

Pour ce faire je m'appuierai sur toutes les réflexions déjà engagées dans cette direction, pour autant que j'aie pu en prendre connaissance. Le recours à trois œuvres bien spécifiques, en plus de celle de Berger, m'auront été particulièrement utiles : celles de Hans Jonas, de Günther Anders, et de Daniel Innerarity, ces quatre auteurs faisant partie des très rares philosophes qui prennent la question de l'avenir au sérieux. Jonas essentiellement pour son intuition du besoin d'étendre la responsabilité humaine au périmètre de sa capacité d'action. Anders pour son intuition du besoin d'une herméneutique pronostique, dans un monde qui se fait à présent tout seul, sans intervention humaine consciente. Innerarity pour sa compréhension du fait que nous sommes à présent condamnés à connaître le futur par nos propres moyens humains, en régime durable d'incertitude généralisée, et qu'une des tâches essentielles du xxi<sup>e</sup> siècle est de trouver le moyen de redonner du poids au futur dans nos processus de prise de décision collectifs - ce qui me semble prolonger d'une certaine façon l'intuition initiale de Berger contenue dans son concept d'anthropologie prospective.

Cette thèse est organisée en cinq sections qui comprennent environ six chapitres chacune. Soit au total trente chapitres environ, trente angles de vue sur la même question, celle de notre capacité d'anticipation au regard des perspectives de l'humanité sur longue durée, à l'horizon du xxii<sup>e</sup> siècle.

- La première section cherche à identifier toutes les raisons pour lesquelles la civilisation occidentale est exposée à de profonds bouleversements, et pour lesquelles elle semble jusqu'à présent en état de paralysie, incapable de modifier sa trajectoire apparemment suicidaire. Cette section propose de considérer que la prise de conscience récente de notre entrée dans l'Anthropocène représente peut-être une opportunité de revoir en profondeur l'évaluation de nos stratégies actuelles de développement.
- La seconde section cherche dans l'histoire des exemples de situations dans lesquelles se sont produites de profondes remises en cause des modèles d'organisation de la pensée et de la société, avec l'idée de repérer tous les enseignements qui pourraient nous aider à sortir de notre incapacité à envisager la longue durée au xxi<sup>e</sup> siècle. Elle cherche à comprendre comment l'avenir avait pu devenir un moteur aussi puissant qu'il l'a été durant les deux derniers siècles dans les sociétés occidentales, et à saisir toutes les implications d'un éventuel recul durable de sa capacité d'entraînement.
- La troisième est consacrée à l'analyse généalogique de l'apparition de la prospective comme discipline spécialisée dans l'appréhension de l'avenir. Elle en cherche les origines dans la politique américaine d'anticipation des applications possibles de tout progrès technoscientifique pour consolider sa domination sur le monde, d'abord d'un point de vue militaire, puis industriel et économique – et dans la pensée prospective de Gaston Berger, qui s'appuie davantage sur le corpus de la philosophie et des sciences sociales pour proposer une approche résolument humaniste de l'avenir. Cette section tente aussi de faire le point sur les composants de la crise de l'avenir dans laquelle semblent enfoncées les sociétés occidentales en ce début de xxi<sup>e</sup> siècle, et cherche hors de l'Occident quelques repères plus solides en matière d'approche de la temporalité.
- La quatrième et la cinquième section tentent de jeter les bases d'une nouvelle façon d'envisager l'avenir en prenant au sérieux l'objectif d'assurer les conditions de survie de l'humanité à l'horizon du xxii<sup>e</sup> siècle. La quatrième de façon théorique, la cinquième de façon plus opérationnelle. La quatrième regroupe les plus solides arguments qui militent pour une reconfiguration de notre approche de l'avenir autour d'une sorte de *principe prospective*. Elle cherche à recenser toutes les nécessités et implications qui résulteraient d'une réelle et profonde ambition de mettre la longue durée au centre des réflexions et actions de la civilisation occidentale. Elle cherche à comprendre par où les composantes d'une nouvelle conscience et d'une nouvelle *sagesse* mondiales pourraient s'immiscer dans la rationalité occidentale jusqu'à peser réellement sur les processus de prise de décision collective dans les domaines de la technoscience, de l'économie et de la politique.
- La cinquième et dernière section cherche à définir les objectifs, règles de fonctionnement et modalités d'emploi de la Table des Situations Stratégiques Universelles : elle cherche en fait à concevoir et dessiner le dispositif qui servirait de toile de fond à l'identification, l'évaluation et la négociation de tous les enjeux stratégiques les plus structurants pour l'avenir à long terme de l'humanité. Les unités d'œuvre de cette Table seront des *Enjeux de Civilisation*, c'est-à-dire des

sujets susceptibles de représenter des questions qui peuvent engager à eux seuls l'avenir de l'humanité toute entière, questions sur lesquelles la Table propose naturellement d'avoir une approche stratégique résolument nouvelle, consistant notamment à soumettre toute décision stratégique concernant ces enjeux au débat public avant autorisation d'engagement.

J'ai bien conscience d'avoir recours dans cette étude à certains concepts quelque peu grandiloquents : humanité, enjeux de civilisation, civilisation occidentale, agir humain, stratégies planétaires et d'autres termes largement sollicités ici mériteraient certainement davantage de retenue, de pudeur pourrait-on dire. Je prie le lecteur de bien vouloir m'excuser pour cette tonalité si présomptueuse. Je n'ai pas trouvé le moyen de dégager mon étude de ces qualificatifs pompeux sans m'éloigner de ce qui fait le cœur de mon sujet : la réflexion prospective sur la possibilité de reprendre en main certaines questions d'envergure qui semblent nous conduire vers des impasses stratégiques douloureuses. Sujet peut être déjà très présomptueux en lui-même, mais dont j'assume complètement la prétention à la pertinence.

Il est décidément surprenant que les réflexions de Berger n'aient pas fait l'objet d'analyses significatives dans le champ de la philosophie et qu'il soit à ce point oublié. Car il y a un lien évident entre histoire, philosophie et prospective, particulièrement dans les moments où les interrogations sur l'avenir côtoient d'évidents dysfonctionnements au présent. Cela aussi, Berger l'avait bien vu.

La prospective qui doit tant à l'histoire et à la philosophie, ne pourrait-elle à son tour leur rendre quelques services ? Ce ne serait peut-être pas impossible, car l'étude des transformations qui s'opèrent sous nos yeux semble bien susceptible de nous éclairer non seulement sur l'avenir qui se prépare mais sur le mouvement qui s'est développé à travers toute l'aventure humaine et sur le sens même de notre existence.<sup>18</sup>

Remémorons-nous alors, pour nous donner des forces, l'injonction de Lénine en 1902 à l'attention des intellectuels de son temps. Non plus pour stigmatiser comme Lénine pouvait le faire les intellectuels et les inviter à sortir des ornières de la pensée de son époque. Plutôt pour leur redonner confiance dans leur capacité à challenger les logiques technico-économiques à l'œuvre, surtout depuis l'expansion de la mondialisation, sur toute la surface du globe. Cessez de répéter ce que nous connaissons bien, leur disait-il, et penchez-vous sur ce qui pose problème. Nous n'avons que faire de la bouillie de la seule « politique » économique, prémâchée, que l'on nous sert au quotidien. Ces connaissances opérationnelles que nous attendons de vous...

... vous pouvez les acquérir, vous autres intellectuels, et il est de votre devoir de nous les fournir en quantité cent et mille fois plus grande que vous ne l'avez fait jusqu'ici, non pas de nous les fournir seulement sous forme de raisonnements, brochures et articles (auxquels il arrive souvent d'être – pardonnez-nous notre franchise ! – un peu ennuyeux), mais absolument sous forme de révélations vivantes sur ce que notre gouvernement et nos

---

<sup>18</sup> Gaston Berger, « L'attitude prospective » [1958], in *TFFP*, p. 60. Conclusion de l'article.

classes dominantes font précisément à l'heure actuelle dans tous les domaines de la vie. Acquitez-vous avec un peu plus de zèle à cette tâche qui est la vôtre...<sup>19</sup>

La présente thèse avance qu'une réflexion de nature anthropologique et prospective est susceptible de constituer un réel contrepoids face aux fondamentalismes aveugles et suicidaires à l'œuvre au <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, notamment dans les domaines techno-scientifiques et économiques. Il existe aujourd'hui un gigantesque besoin de sagesse au sein des instances dirigeantes de la civilisation occidentale. Notons qu'à l'époque où Lénine écrivait ces lignes, l'avenir était nettement plus ouvert qu'aujourd'hui, il portait davantage de promesses que de menaces, les logiques financières étaient plutôt moins prégnantes qu'aujourd'hui. Raison de plus pour nous pencher avec davantage de force sur cette injonction qui reste totalement d'actualité, le fossé n'ayant jamais été aussi large entre réflexion et action, entre démocratie et capitalisme.

---

<sup>19</sup> Lénine, 1902, dans un opuscule « Que faire ? » cité par Alain Badiou et Marcel Gauchet, in *Que faire ? Dialogue sur le communisme, le capitalisme et l'avenir de la démocratie*, p. 7.

# **1. L'anticipation à l'ère de l'Anthropocène**

## ***1.1. De profonds dérèglements dans la civilisation occidentale***

L'histoire n'a certainement jamais été un long fleuve tranquille, mais il semble que notre époque contemporaine, en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, soit particulièrement agitée de questions très lourdes. Des questions qui pourraient engager l'avenir de l'humanité. On parle de dangers d'ordre nucléaire, biologique, génétique, technologique, numérique ou encore sociétaux, et surtout d'une convergence de ces dangers qui seraient susceptibles de conduire la civilisation occidentale sur des chemins mortels. En disant cela, il faut éviter de tomber dans la pensée-piège que nos soucis actuels seraient les plus cruciaux de l'Histoire. On imagine facilement que toute époque a eu à résoudre des questions qui lui paraissaient très importantes, voire vitales.

Ce qui caractérise notre époque, c'est peut-être moins l'importance de ces questions que l'absence de réponse à ces questions. Une absence d'un type nouveau, résultant d'une difficulté nouvelle de projection dans l'avenir : face à ces questions nouvelles, la civilisation occidentale semble à court d'idées, incapable d'élaborer des diagnostics précis, de proposer des stratégies de rebond lors de ses différentes crises. Car toute époque a eu ses mythes, ses utopies, ses croyances. L'époque présente semble plutôt confrontée à la disparition des traditionnels ingrédients constitutifs des projets collectifs.

Ce postulat doit être précisé car il est loin d'être intuitif. Etant donnée la formidable amélioration de la qualité de vie d'un point de vue matériel, dont ont bénéficié des millions d'individus sur les deux derniers siècles, conséquences principalement d'un progrès technique et d'une croissance économique sans équivalent tout au long de l'histoire de l'humanité, les scénarios de catastrophes évoqués aujourd'hui font figure à la fois de balivernes douteuses ou de mauvais rêves à effacer le plus rapidement possible de la conscience. Les millions de morts de faim annuellement au début de ce troisième millénaire, les millions de morts provoquées par les dernières guerres mondiales, sont-ils des problèmes réellement sérieux si l'on considère qu'ils n'ont pas empêché la population mondiale de croître sans discontinuer depuis à présent trois siècles ? Les pertes ont été largement compensées par les naissances, et il semble qu'il en sera ainsi pour quelques décennies au moins, c'est en tout cas ce que semble indiquer le consensus des démographes. Il en est de même pour l'accroissement de la qualité de vie individuelle : selon les économistes, la croissance mondiale va repartir de façon forte et durable, et le « panier moyen » du consommateur occidental, voire du consommateur mondial, va continuer à augmenter, apportant ainsi à chaque individu quelques nouveaux éléments de bien-être. Par ailleurs, doit-on écouter les prophètes de malheur qui cherchent à attirer notre attention sur les signes de problèmes à venir : ne seraient-ils pas en train de nous effrayer pour mieux nous captiver,

nous vendre leurs services inutiles ? Pour se concocter de confortables petites niches bien juteuses, un peu comme la prolifération des sectes donne un bon modèle d'exploitation de la souffrance humaine dans un but lucratif, sans réellement changer quoi que ce soit à la dite souffrance.

Plusieurs signaux semblent indiquer que nous sommes peut-être arrivés au bout de ce que peut proposer le progrès de la civilisation occidentale. En tout cas l'idée sera ici de prendre au sérieux les signes de dérèglement qui pointent à l'horizon. Mais de quels dérèglements parle-t-on précisément ?

### *Nouveaux enjeux de civilisation*

Construire une vision panoramique de tous les sujets stratégiques d'importance pour la civilisation occidentale est une tâche extrêmement ardue : nous y reviendrons plus loin. Je souhaite simplement à ce stade lister quelques-uns de ces sujets pour donner à comprendre l'orientation générale de la réflexion qui va suivre.

Commençons un bref aperçu des principaux bouleversements qui doivent attirer notre attention : explosion et vieillissement démographique, conflits armés plus ou moins persistants, désastres industriels, pollution généralisée, épuisement des ressources non renouvelables, insuffisance des ressources renouvelables, évolution du climat, réduction de la biodiversité, croissance des inégalités, crise financière et risque de dépression économique généralisée, recul des acquis sociaux sous l'effet du déploiement d'une mondialisation financiarisée, accroissement des disparités Nord/Sud, chaos et autodestruction qui semblent régner dans les pays pauvres du Sud, tendances socio-centriques en Extrême Orient, montée des extrémismes... voici là quelques sujets qui doivent interpeller à tous niveaux citoyens du monde et gouvernants. Ajoutons à ce panorama quelques effets combinés potentiels de ces dérèglements, comme par exemple des mutations génétiques non contrôlées, le vieillissement des stocks d'armements nucléaires plus ou moins surveillés et entretenus, l'accentuation des catastrophes naturelles liées au réchauffement climatique, l'apparition de gigantesques mégalo-poles aux règles de fonctionnement incertaines, l'accroissement simultané des taux de chômage, des taux de profit et des cours de la bourse, le déclenchement de pandémies, les virus létaux qui se propagent avec le tourisme international, les bactéries de plus en plus résistantes aux antibiotiques, la phénoménale fabrique de méthane que constitue le cheptel de ruminants destinés à satisfaire le régime de plus en plus carné de la planète, la libanisation de régions entières qui se décomposent sous l'effet des conflits ethniques ou de guerres civiles ouvertes ou larvées...

Pensons également à toutes les innovations dont on ne mesure pas encore l'ensemble des conséquences : l'intervention sur le génome humain, la PMA, les nanotechnologies, le rôle des lobbies, et tous les changements dont on perçoit spontanément plutôt les avantages, tout en suspectant que leurs implications généralisées pourraient bien constituer à terme des mutations anthropologiques

d'importance. Internet et la communication interplanétaire en temps réel, le déploiement de la géolocalisation, les cellules souches, l'impression additive... Mentionnons également les absents non excusés pour cette photographie d'ensemble : pas de gouvernance mondiale, pas de réduction de l'arsenal militaire mondial, pas de solution à l'extrême pauvreté, pas d'accord pour empêcher le climat de se réchauffer.

Enfin il faut souligner le caractère non directement perceptible de ces nouveaux risques. Ils sont généralement inaccessibles à nos organes des sens qui n'offrent aucune aide en matière de détection ou de protection face à ces risques : la perturbation des grands équilibres de la biosphère, les mutations génétiques, l'extinction des espèces, les évolutions climatiques, l'importance du trou dans la couche d'ozone, la présence de nanoparticules ou de micro polluants, la dispersion de la puissance, la dérégulation des taux d'intérêt et des taux de change, la croissance des inégalités, l'énorme retard de développement du continent africain, tout cela reste étranger à nos cinq organes des sens ... Nous n'avons pas de perception directe, et par conséquent aucune connaissance intime de ces nouveaux dangers, comme si l'évolution des espèces n'avait pas prévu que l'homme puisse opérer sur ces nouveaux terrains de jeu rendus accessibles par le développement techno-économique de la civilisation occidentale. Le repérage, la mesure de ces phénomènes ne sont possibles que par l'intermédiaire d'un appareillage techno-scientifique sophistiqué, dont les bilans ne sont pas toujours bien clairs ni fiables, non exempts de considérations marketing ou industrielles.

Enfin, les risques d'accidents industriels ou de méga pollution nucléaire, chimique, virale à grande échelle, parfois avec effets irréversibles (Bhopal, Three Miles Island, Seveso, Tchernobyl, AZF, Fukushima...), explosion de plateformes pétrolières, fuites et explosions en tout genre, sont le résultat le plus directement manifeste de l'emprise humaine sur le sort de la terre.

Ce qui frappe dans ce panorama très approximatif, c'est l'éclatement des nouvelles problématiques auxquelles la civilisation occidentale est confrontée, la prolifération de sujets de vaste envergure, l'absence de logique d'ensemble, au final l'impressionnant potentiel de contradiction des temps présents. « Un monde se meurt, un nouveau monde tarde à apparaître, dans ce décalage peuvent apparaître des monstres » : un monde se meurt car il engendre à présent des bouleversements structurels qui le font vaciller sur ses propres bases historiques. Un nouveau monde tarde à apparaître, car aucune stratégie alternative de civilisation ne ressort clairement ni des faits ni des idées contemporaines, en aucun lieu de l'univers. Des monstres peuvent apparaître dans ce décalage : s'agit-il de véritables nouvelles créatures menaçantes pour la civilisation occidentale, ou seulement de vieux fantômes fatigués de ses angoisses de jeunesse ? Simples vieilles craintes qui n'auraient plus lieu d'être ? C'est dans ce décalage que je souhaite interpeller la prospective, ses méthodes et ses enseignements : peut-elle nous éclairer sur ces monstres qui se profilent à l'horizon en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, peut-elle nous aider à discerner quels sont les vrais et les faux monstres, les bons et les méchants ?

Prévoir la façon dont la civilisation occidentale réagira à ces tensions ou accidents au fur et à mesure de leur apparition est un véritable défi pour l'intelligence collective, un défi d'abord en matière d'anticipation : quel est le véritable champ des possibles dans ces affaires complexes et enchevêtrées ? Peut-on démêler les espoirs et les craintes suscitées par les évolutions de nos sociétés avancées ? Où se situent les urgences ? Peut-on élaborer une cartographie qui soit compréhensible par tous ?

La présente thèse partira du principe que la civilisation occidentale est aujourd'hui confrontée à plusieurs problèmes de fond d'un genre nouveau, problèmes qui théoriquement exigeraient des réponses de type nouveau. Lorsque l'on cherche à comprendre l'origine et les éventuelles conséquences des questions rapidement évoquées ci-dessus, il apparaît que ces questions bouleversent nombre de nos certitudes immédiates. Parmi ces certitudes, trois d'entre elles me paraissent devoir être interrogées frontalement : la question de notre croyance dans la possibilité d'une croissance économique infinie dans un monde fini, le problème de nos développements technoscientifiques non maîtrisés et potentiellement dangereux pour la survie de l'humanité, et enfin un problème d'ordre plutôt anthropologique ou politique, celui de la gouvernance de bientôt neuf milliards d'individus au moyen d'un idéal de fonctionnement démocratique qui devra certainement beaucoup évoluer pour prétendre gérer correctement l'avenir de l'humanité. Ces trois sujets, croissance économique, progrès technique et idéal démocratique, restent à l'heure actuelle de puissants moteurs de la civilisation occidentale, mais il est possible que ces moteurs soient à présent déréglés et qu'ils nous conduisent dans des impasses stratégiques aux conséquences potentiellement dramatiques pour l'humanité. Ces sujets faisaient l'objet de multiples présuppositions positivistes qui ne valent plus à l'heure actuelle. Une interrogation prospective de l'avenir de la civilisation occidentale ne peut faire l'impasse sur ces questions.

### ***Les impasses du développement économique à l'infini***

Lorsque l'on s'efforce d'envisager les orientations de la civilisation occidentale sur longue durée, la première des idéologies à vaciller pour de bon au début du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est le mythe d'une possible croissance économique à l'infini. Certes, ce mythe est attaqué en théorie depuis longtemps, de nombreux auteurs ont pointé depuis les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle les divers risques liés à ce mythe, notamment à la suite du premier rapport du Club de Rome<sup>20</sup> qui a attiré dès le début des années 1970 l'attention sur le problème de l'inadéquation du stock de ressources naturelles avec le niveau des besoins de nos sociétés en plein développement démographiques et économiques. Mais ce

---

20 Donella et Dennis Meadows, Jorgen Randers, « Rapport au Club de Rome », *Halte à la croissance ? ou Rapport sur les limites de la croissance. (The Limits to Growth)* [1972].

mythe reste toujours vivace dans la mesure où l'ensemble de la société civile demeure toute entière aujourd'hui, en période de crise économique, tendue vers le *retour de la croissance*. Il est inutile de lister les multiples exhortations à « libérer la croissance », à « aller chercher la croissance avec les dents » : le développement économique, la recherche de croissance restent la toile de fond de toutes les stratégies gouvernementales et entrepreneuriales, dans l'ensemble des diverses sociétés formant la civilisation occidentale. Mais il semble bien que ce soit devenu, définitivement, cause perdue : nous n'avons aucune chance d'assumer les conséquences d'une extrapolation de notre style de vie actuel à l'échelle des neuf milliards d'individus à venir de la planète. Et c'est tout l'édifice de la civilisation occidentale qui va s'en trouver fortement ébranlé. Et donc pour ce qui nous concerne l'édifice de la prospective classique dont les fondements conceptuels sont clairement ancrés dans l'idée d'une anticipation de cette croissance, soit pour la capter (prospective à destination des entreprises privées), soit pour la redistribuer (prospective sur commande publique). Il est clair que ce type de prospective conçue comme accompagnatrice d'un développement illimité est devenu parfaitement inutile, voire nocive.

Il faut dire quelques mots sur la façon dont ce mythe est en train de s'éteindre, ne serait-ce que pour préciser le sens sur lequel nous chercherons ici à réorienter la réflexion en matière d'anticipation. Car les conséquences à long terme de ce changement de paradigme seront extrêmement importantes. Tant sur les plans économique que politique et anthropologique, elles modifieront radicalement l'organisation de la société dans des proportions qui ne sont pas directement intuitives mais dont il nous appartiendra au final de proposer un mode d'appréhension. Toutefois l'objet n'est pas ici d'investiguer de façon approfondie la question du rythme de développement économique envisageable pour les décennies à venir ; il est de mesurer ses implications sur le long terme, et surtout de montrer comment nous devons nous préparer à construire un nouveau paradigme.

Il existe une série de raisons pour lesquelles il semble définitivement hors de portée de retrouver durablement de forts rythmes de croissance, particulièrement dans les pays occidentaux :

Il est tout d'abord indispensable de comprendre à quel point nos repères quant à ce qui serait un « rythme naturel » de croissance économique sont erronés : nous restons souvent accrochés à l'idée d'une croissance forte telle que nous l'avons connue en Europe durant la période des Trente Glorieuses. Nous parlons alors, avec l'espoir d'en sortir rapidement, des « trente piteuses » dans lesquelles nous serions provisoirement embourbés, avec l'espoir de retrouver rapidement la *croissance qui nous est due*. Rien n'est plus mal fondé, historiquement, que cet espoir : sur longue durée les Trente Glorieuses ont représenté une exception jamais égalée ni dans le temps, ni dans l'espace, sauf en ce qui concerne des phénomènes finalement très ponctuels de rattrapage, comme en Europe après la seconde Guerre Mondiale, en Chine aujourd'hui, en Inde demain, vraisemblablement en Afrique après-demain.

Les fortes croissances économiques ne font souvent qu'accompagner de fortes croissances démographiques. Ce ralentissement du développement démographique est perceptible dans les pays

occidentaux dès à présent, et s'étendra aux pays en développement dans les décennies à venir. Or, ce ralentissement du développement démographique conduira mécaniquement à un ralentissement économique.

La question des ressources naturelles représentera aussi un frein au développement économique, et ceci en dépit de toutes les incantations des managers de l'exploitation à outrance et du pillage planétaire : à partir du moment où notre empreinte écologique globale est supérieure à la capacité annuelle de régénération des ressources naturelles, nous sommes pris *la main dans le sac*, en flagrant délit de rafle dans le capital planétaire, dont nous réduisons clairement l'héritage pour les générations futures. C'est une très lourde question de savoir comment, même dans l'optique d'un tassement de la croissance dans les pays occidentaux, les pays asiatiques et africains pourraient atteindre le niveau de consommation des occidentaux sans déstabiliser brutalement les équilibres de la biosphère.

Par ailleurs il est de plus en plus clairement perceptible que la *main invisible du marché*, qui a certainement occasionné et facilité bien des échanges économiques jusqu'à présent, à qui l'on doit vraisemblablement une bonne partie de l'extraordinaire accroissement du niveau de vie global au sein de la civilisation occidentale, est actuellement en train de toucher ses limites en tant que « système de régulation mondial ». Sans entrer dans les détails nous voyons plusieurs phénomènes prendre des proportions asphyxiantes, si ce n'est létales, tant pour les peuples que pour les individus : mondialisation, financiarisation, endettement et pollution généralisés, inégalités croissantes, réduction de la biosphère, autant de phénomènes qui témoignent de nouveaux types de vulnérabilité qui pourraient bien entraîner la civilisation occidentale dans des impasses catastrophiques de divers types, conséquences directes d'une croissance de la consommation de sept milliards d'individus qui resteraient focalisés sur l'augmentation de leur pouvoir d'achat dans notre optique consumériste actuelle.

Enfin, dans un autre registre, nous ne percevons pas spontanément ce qu'impliquerait *mécaniquement* une croissance forte sur une longue période. Les effets des progressions exponentielles défient l'intuition : rappelons qu'une croissance de 1 % par an implique une progression de 35 % sur trente ans, ce qui est déjà considérable, une multiplication par trois en un siècle, et une progression de plus de vingt mille en un millénaire. Notons pour l'exemple qu'une croissance d'environ 2.2 % par an conduit à un doublement en une seule génération<sup>21</sup>. De telles progressions conduiraient, comme elles l'ont fait pendant la courte période des Trente glorieuses, à des modifications très profondes des sociétés concernées. Assurément, il y aurait quelque chose d'explosif dans la perspective d'une croissance forte sur longue période, et il n'est même pas certain que cette perspective, de toute façon impossible pour des raisons de *stock d'intrants disponibles*, ou de *stock sortants absorbables par la biosphère*, soit souhaitable.

---

<sup>21</sup> Voir par exemple la série de projections effectuées par Serge Latouche sous le titre *De l'équation du nénuphar à la sagesse de l'escargot* dans sa postface à *Réinventons l'humanité*, d'Albert Jacquard et Hélène Amblard, Sang de la Terre, 2013, pages 63 à 89. Projections illustrant les effets surprenants de différents rythmes de croissance économique sur longue durée.

Thomas Piketty vient opportunément de rappeler à quel point nous devons plutôt nous attendre tout au long du *xxi*<sup>e</sup> siècle naissant à un tassement de la croissance économique qui aura deux conséquences significatives en matière sociale.

D'abord Piketty rappelle qu'un des problèmes structurels du libéralisme économique consiste dans l'accroissement des inégalités qu'il engendre. Or, il faut bien voir qu'une croissance faible sera créatrice de plus fortes inégalités. En effet, toutes choses par ailleurs égales, une forte croissance tend à égaliser les chances de chacun à la naissance. La croissance est « source d'égalisation des destins » car elle diminue l'importance des patrimoines provenant de l'héritage : chaque génération peut en quelque sorte se construire elle-même, chaque individu détient les leviers de sa propre prospérité économique dans une proportion nettement plus importante que dans une société sans croissance démographique ni économique. Les implications d'un ralentissement généralisé du développement économique à la civilisation occidentale seraient considérables d'un point de vue politique, en termes d'organisation de la démocratie. Car la stagnation de la démographie et de l'économie, et ce serait pire encore en cas de diminution (ou de décroissance, subie ou organisée), de récession durable, accroît le poids du capital accumulé par les générations précédentes. Tout porte à penser que, de ce point de vue, nous nous dirigeons de nouveau vers le type de société des siècles passés, où il n'était guère envisageable par exemple de changer de classe sociale en une seule génération.

Ensuite Piketty poursuit son analyse sous un autre angle également instructif, celui de la mesure de l'impact que peut avoir un ralentissement de la croissance sur le taux de rendement du capital :

avec une croissance faible, il paraît en outre assez plausible que le taux de rendement du capital dépasse nettement le taux de croissance, condition dont nous avons noté qu'elle était la principale force poussant vers une très forte inégalité de la répartition des richesses sur le long terme... un écart en apparence limité entre le taux de rendement du capital et le taux de croissance peut produire à long terme des effets puissants et extrêmement déstabilisants sur la structure et la dynamique des inégalités dans une société donnée.<sup>22</sup>

Il faut donc s'attendre à d'importantes conséquences du ralentissement économique pour la dynamique d'accumulation du capital et pour la structure des inégalités. Dans les sociétés où la croissance est nulle les différentes fonctions, les différents statuts sociaux, les différents types d'activité se reproduisent à l'identique d'une génération à l'autre. C'est en tout cas ce que nous enseigne le passé. Pourrait-il en être différemment à l'avenir ? Il est vrai que les nouvelles technologies sont susceptibles de modifier ici la donne, notamment en matière de communication, dans des proportions dont l'étude du passé ne nous livre pour l'instant aucun modèle.

Cette approche originale de Piketty donne à penser que la relation entre développement économique et mode d'organisation démocratique sont peut-être liés d'une façon dont nous n'avons pas spontanément conscience ; allant jusqu'à interroger fortement la capacité de la civilisation occidentale à demeurer d'essence démocratique en cas de récession économique durable (question que ne pose

---

<sup>22</sup> Thomas Piketty, *Le capital au *xxi*<sup>e</sup> siècle*, p. 131.

pas directement Piketty); il faudra se souvenir de cette éventualité dans la suite de nos développements.

On le voit, un regard sur les questions démographiques et économiques sur longue durée pose de lourdes questions. Tout conduit à penser que nous nous dirigeons, au moins en Occident, vers un retour à une faible croissance tout au long du *xxi*<sup>e</sup> siècle, et que cette perspective correspondrait à une véritable révolution en matière d'organisation des vies collectives et individuelles - si toutefois cette perspective n'est pas bousculée entre temps par d'autres considérations militaires, techniques, climatiques... Ce dont nous serons ici nettement moins certains que Piketty.

En effet, si la thèse de Piketty est intéressante à plusieurs égards et notamment dans l'effort qu'elle réalise pour donner une perspective temporelle longue à ses analyses, elle réussit *l'exploit* regrettable, en presque mille pages centrées sur la question du capital au *xxi*<sup>e</sup> siècle, de faire totalement l'impasse sur la question du capital ou des ressources naturelles, des matières premières, des entrées/sorties de l'économie industrielle, des rejets industriels et de leur gestion, comme si ses considérations économiques par ailleurs approfondies et souvent pénétrantes pouvaient être de bout en bout considérées en « hors sol », dans une totale déconnexion des questions d'environnement notamment.

En fait tout semble trop sage dans les projections de Piketty. Il y a fort peu de chances que l'avenir soit au rendez-vous de ses courbes prévisionnelles. Car une multitude d'évènements sont à imaginer, qui risquent de reléguer ses analyses au rang *d'alertes techniques*, dans un monde qui va évoluer pour des motifs autres qu'économiques au sens strict dans lequel ses analyses restent confinées. Écoutons certains points de vue plus provoquants, qui vont jusqu'à imaginer la nécessité de sortir littéralement de nos modes actuels d'organisation socio-économiques.

Dans ces approches c'est l'ensemble du monde économique qui est à la dérive. Et c'est une sortie du capitalisme, et non des aménagements, qu'il faut envisager à présent, notamment en raison de l'incapacité du capitalisme à assurer sa propre *soutenabilité*. Cette conviction, depuis longtemps illustrée de diverses façons par exemple par André Gorz, était restée confidentielle jusqu'à récemment. Après la crise des *subprime*, elle pointe fréquemment à la surface de l'explication des désordres actuels. Comme le note Patrick Viveret, ce sont plutôt des acteurs situés en plein cœur du capitalisme qui avancent cette idée, plutôt que les courants politiques ou syndicaux et encore moins des agences de prospective, dont on attendrait davantage d'investissement ou au moins d'analyse sur le sujet. Avant 2008 et la dernière crise financière importante, les meilleures anticipations des dérèglements à venir émanaient plutôt d'anciens acteurs de cette économie-monde qu'ils n'hésitent pas à fustiger à présent : Alan Greenspan, ancien patron de la Fed, avant même d'avoir estimé s'être lourdement trompé en pensant que le système bancaire était apte *par essence* à s'autoréguler, pointait dès 2005, dans son essai sur *Le Temps des turbulences* que la finance mondiale était totalement à la dérive, telle un bateau ivre. De même Jean Peyrelevade, ancien directeur du Crédit Lyonnais, qui explicite à quel

point le système financier est incapable d'investir au-delà du court terme. Viveret cite également deux ouvrages dont les titres sont explicites en eux-mêmes, écrits tous deux par Patrick Artus, directeur de la recherche dans la banque Natixis, et Marie Paule Viard, rédactrice en chef à l'époque d'Enjeux-Les Echos, avant la crise des subprime : ils ont écrit *le capitalisme est en train de s'autodétruire* en 2005, puis *Globalisation, le pire est à venir* en 2008.

La page de garde de leur dernier ouvrage, rédigé quelques mois avant l'explosion du système en septembre 2008, est un bel exemple d'avertissement non entendu. « Le pire est à venir de la conjonction de cinq caractéristiques majeures de la globalisation : une machine inégalitaire qui mine les tissus sociaux et attise les tensions protectrices ; un chaudron qui brûle les ressources rares, encourage les politiques d'accaparement et accélère le réchauffement de la planète ; une machine à inonder le monde de liquidités et à encourager les irresponsabilités bancaires ; un casino où s'expriment tous les excès du capitalisme financier ; une centrifugeuse qui peut faire exploser l'Europe. »

Il est symptomatique que ce soient des acteurs de l'intérieur du système, plutôt que des hommes politiques, des syndicalistes ou des intellectuels, qui jouent le rôle de lanceurs d'alerte et illustrent le mieux les théories de Naomi Klein<sup>23</sup> sur le *capitalisme du désastre* qui résulte implacablement des « *stratégies du choc* » mises en œuvre autant par les gouvernements publics que par les multinationales, et souvent de façon coordonnée entre eux. Quelle conclusion doit-on tirer de cela au moment où l'on réfléchit sur la capacité ou non de la civilisation occidentale à anticiper au sujet d'enjeux globaux ? Comment sortir de ce cercle vicieux où la vision s'affine, le constat se précise, les limites se rapprochent, mais rien ne change ? C'est le sens de la question posée depuis longtemps par Gorz : comment éviter la *sortie barbare du capitalisme* ? Que l'on doive quitter le capitalisme ne fait pour Gorz aucun doute, la vraie question est de savoir si un virage acceptable sera négociable avant une crise profonde. Ou bien doit-on considérer que la civilisation occidentale a déjà connu deux accidents du type de celui qui nous attend de nouveau : les deux guerres mondiales du xx<sup>e</sup> siècle ? Fascisme, nazisme ou stalinisme sont-ils de nouveaux nos futurs horizons incontournables, indépassables ?

Nous sommes donc certainement au bout du modèle en matière de développement économique dans les termes où on l'entend actuellement, il est temps d'essayer de voir les choses sous un autre angle. Envisager l'avenir avec en toile de fond une perspective de croissance économique à l'infini est un leurre, qui expose à présent à de trop gros risques d'erreur. Pour autant, rien n'indique clairement comment la civilisation occidentale pourrait trouver facilement un substitut à la force motrice de ce paradigme fatigué et devenu dangereux pour les raisons écologiques qui seront analysées ultérieurement. Car la croissance économique a peut-être été sur le dernier siècle l'événement le plus remarquable, le phénomène qui a le plus profondément modifié la structure de sociétés occidentales. Il est donc certain qu'un avenir sans croissance perturbera dans d'importantes proportions nos habitudes

---

<sup>23</sup> Naomi Klein, *La stratégie du choc, la montée du capitalisme du désastre*.

de penser et de projection dans le futur. Le libéralisme pourra-t-il être réformé sans bouleversement massif de ses plateformes matérielles ?

### *Les impasses liées au développement des technosciences*

La seconde impasse stratégique pressentie au sein de la civilisation occidentale résulte du nouveau questionnement induit par le progrès technique lui-même. Ici également notre capacité d'anticipation est réduite à peu de choses, et nous craignons à présent de mauvaises surprises, sans pouvoir nous y préparer. Les risques liés à nos développements technoscientifiques ont été analysés par de nombreux auteurs, et notamment par Hans Jonas, Günther Anders ou Jacques Ellul, infatigables explorateurs des limites vers lesquelles nos dernières découvertes scientifiques, et surtout les perspectives d'exploitation industrielle non contrôlées de ces découvertes, nous engagent. L'idée générale est de considérer que les développements techniques ont jusqu'à une date relativement récente constitué des avancées globalement positives pour l'humanité, mais que cette date est à présent dépassée, et que tout nouveau développement comporte autant de dangers que d'avancées. Selon la célèbre formule de H. Jonas, les promesses de notre civilisation technologique « se sont inversées en menaces ». Tout nouvel outil peut se transformer en arme de guerre, précisait de son côté Jean Brun.

Plusieurs auteurs avaient depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle attiré l'attention sur un ensemble de risques liés au développement de notre savoir et de ses applications pratiques, avaient dénoncé le caractère souvent aliénant de notre économie industrielle, avaient questionné le caractère réellement bénéfique du bien-être procuré par notre engouement consumériste, mais ils étaient restés somme toute assez marginaux. D'ailleurs, ils restent aujourd'hui encore marginaux : le droit, l'éthique et la morale ne parvenant pas réellement à encadrer l'utilisation du potentiel industriel global de la civilisation occidentale. On fait des études de marché, on met au point des produits, on industrialise, on commercialise et on questionne éventuellement ensuite, lorsque les accidents sont suffisamment significatifs pour être relayés par les médias. Hormis le principe de précaution, qui reste d'une extrême faiblesse au regard de la puissance des logiques financières, et les quelques normes qui imposent dans certains secteurs industriels un questionnement élaboré avant mise en production (Reach dans la Chimie, AMF dans la pharmacie...), peu de contraintes s'imposent en fait aux industriels avant mise au point de leurs innovations et écoulement de leurs productions.

Les premières analyses critiques radicales du processus de progrès technologique de la civilisation occidentale se sont amplifiées au milieu du XX<sup>e</sup> siècle : le moment inaugural du basculement de l'évaluation globalement positive du progrès technique a été celui de l'emploi, en août 1945, des deux premières bombes atomiques de Hiroshima et Nagasaki. Ces événements ont illustré avec force, de façon mondialement visible, à quel point l'utilisation du potentiel des sciences pouvait devenir dangereux, éventuellement suicidaire pour l'humanité. Quelques années plus tard la prise de conscience de la Shoah, de son étendue et de l'inférel complexe d'administration raisonnée,

d'industrialisation et de logistique qui a conduit à ce génocide programmé, a encore élargi le cercle des doutes concernant la destinée à laquelle nous prépare le progrès scientifique et ses applications imprévisibles.

Depuis la fin du xx<sup>e</sup> siècle, la conviction selon laquelle la solution à tous les problèmes relatifs à la condition humaine peut trouver une solution d'ordre technico-scientifique est clairement remise en question par une grande partie des intellectuels, et une partie significative des citoyens. On parle de *technosciences* depuis quelques décennies pour caractériser ce nouveau contexte. Car la réalité contemporaine de la science moderne témoigne du fait qu'elle est devenue intrinsèquement technicienne. Il n'y a plus d'un côté la science, de l'autre ses applications. Science et industrie sont deux sous-parties d'un même processus de production. En effet le savoir que la science contemporaine produit est d'emblée un pouvoir, un pouvoir de faire, car la science est devenue mécaniquement active. Elle ne *découvre* pas réellement ses objets, elle les *conçoit et les fabrique*. Ainsi en va-t-il pour les nouvelles molécules en chimie, les nouveaux matériaux en plasturgie et métallurgie, les mutations génétiques en biotechnologie... La science secrète un ensemble de produits qui interfèrent avec le monde naturel, le modifient et ne peuvent plus s'en dissocier. Gilbert Hottois, artisan du terme technoscience, résume bien ce nouveau contexte et pointe les sujets socio-politiques vers lesquels doit à présent s'ouvrir toute tentative de démarche prospective dans les domaines technico-industriels.

D'où l'apparition, dès les années 1970, de la notion et du terme de « techno-science ». La techno-science ne laisse pas les choses telles qu'elles sont. Au contraire : des nouvelles particules aux nouveaux matériaux, des synthèses chimiques à l'ADN recombinant, de l'Intelligence artificielle aux nouveaux moyens de communication et d'information, sa puissance d'action et de production ne cesse de se développer et de faire apparaître tout le donné - la matière, le vivant, l'homme - comme transformable. Alors que la conception traditionnelle, pré-moderne et encore moderne, de la science la limitait à la représentation d'un donné naturel fondamentalement immuable, passible seulement de quelques adaptations techniques allégeant les servitudes matérielles de la condition humaine, les techno-sciences contemporaines ne cessent d'étendre l'éventail des possibles. Voilà pourquoi elles soulèvent nécessairement et intrinsèquement des questions de choix, de décision et de responsabilité. Voilà pourquoi la science est devenue, dès le projet de recherche, une affaire aussi économique, sociale, éthique et politique. La Recherche et le Développement techno-scientifiques ne sont plus supra ou extra sociaux : la R&D est dans la société, dépendante des composantes particulières de la société et des intérêts de ces composantes telles que les industries, les partis politiques, les communautés scientifiques, les associations de consommateurs, les banques, les Eglises, les collectifs de patients, etc.<sup>24</sup>

De plus en plus ce sont les humains qui produisent le monde ambiant, les matériaux, outils, processus et leurs diverses interactions... L'exemple de la chimie est éloquent : on dénombrerait actuellement seize millions de substances chimiques, et ce nombre s'accroîtrait de près de un million par an.<sup>25</sup> Collaboration croissante et éminemment productive entre technosciences physiques, chimiques, biologiques, génétiques, souvent assistée par ordinateur. On parle de convergence entre ces nouvelles technologies NBIC, en soulignant l'immense univers d'innovations qu'elles nous promettent. Les

---

<sup>24</sup> Gilbert Hottois, *Dignité et diversité des hommes*, p. 136.

<sup>25</sup> Idem, p. 187.

conséquences de cet état de fait en matière de prospective sont vertigineuses, et interrogent très profondément sur la possibilité même d'élaborer une pensée de l'anticipation apte à dépasser le court terme dans les domaines techniques. Il faut le dire, la prospective ne semble apporter que peu de prise pour imaginer les résultats futurs des développements scientifiques en cours ; ce n'est pas la prospective, ce sont plutôt les incitations et contraintes économiques qui encadrent - ou canalisent - les résultats de la recherche.

Doit-on alors abandonner l'idée d'anticiper dans ce domaine de l'expérience humaine ? Pour nous laisser bercer par les surprises qui apparaîtront au fur et à mesure des développements technoscientifiques, ou pour concentrer notre effort sur la bonne utilisation de ces développements *ex-ante* ?

... La dépendance des sciences et des techniques à l'égard de la société qui les produit est loin d'être unilatérale et manifeste dans les effets socialement intensément transformateurs des découvertes et inventions technoscientifiques : de la révolution copernicienne à la révolution génétique, l'histoire des sciences et des techniques en offre plein d'exemples. Les techno-sciences façonnent les sociétés au moins autant que celles-ci orientent celles-là. Cependant, non seulement les conséquences sociales, culturelles, économiques, morales d'une découverte-invention importante sont largement imprédictibles, mais, en outre, les découvertes et les inventions elles-mêmes sont imprévisibles, ce qui redouble la difficulté d'anticiper le futur de l'humanité que nous produisons, dès lors que l'on cherche à projeter l'avenir au-delà des prochaines années, au mieux de quelques décennies.<sup>26</sup>

Cette situation pose donc un problème redoutable en matière d'anticipation. Nous aurons à y revenir. Contentons-nous de noter qu'à ce stade la civilisation occidentale reste dirigée selon des règles qui maximisent les mises sur le marché de toute innovation selon le principe général de Gabon, très rarement contrarié, qui veut que « tout ce qui est réalisable doit être réalisé ». La futurologie américaine, qui inspire en grande partie les fantasmes de Wall Street, reste exclusivement dirigée par cette philosophie dont la *Rand Corporation* est le fer de lance depuis plus d'un demi-siècle. Les français ne sont pas en reste : voici comment Yves Coppens par exemple, professeur au Collège de France, à qui le Président Chirac avait confié la présidence de la Commission sur le développement durable et l'environnement, résumait ses réflexions :

Qu'on cesse donc de peindre l'avenir en noir ! L'avenir est superbe. La génération qui arrive va apprendre à peigner sa carte génétique, accroître l'efficacité de son système nerveux, faire les enfants de ses rêves, maîtriser la tectonique des plaques, programmer les climats, se promener dans les étoiles, et coloniser les planètes qui lui plairont. Elle va apprendre à bouger la Terre pour la mettre en orbite autour d'un plus jeune Soleil... Elle va conduire, n'en doutons pas, l'humanité vers une réflexion meilleure, une liberté plus grande encore et une plus grande conscience des responsabilités qui accompagnent cette liberté.<sup>27</sup>

Imaginons également le nombre et l'étendue des dérives possibles si d'aventure nous parvenions à nous rapprocher de quelques-unes de ces utopies. Ce type de rêves peut-il faire l'économie d'une méthode d'évaluation des opportunités et des dangers sous-jacents à ces projets ? L'horizon de ces

---

<sup>26</sup> Id. p. 139

<sup>27</sup> Le Monde du 03 septembre 1996. Cité par Serge Latouche, postface à *Réinventons l'humanité*, p. 87.

futurologues est comme préempté par la programmation technologique, dans la perspective de mise sur le marché d'innovations lucratives. On perçoit bien la connexion entre cette philosophie et le milieu économique et industriel où elle se déversera. Mais quel est le rapport entre ce type d'innovation et l'avenir au sens humain et politique ? Très difficile question, qu'il s'agira néanmoins d'adresser si l'on porte l'ambition de profiter de l'ensemble du potentiel d'émancipation de la science, tout en tâchant de se garder de ses effets collatéraux indésirables.

Nous avons gardé en mémoire les premiers mots de la préface du *Principe Responsabilité* de Hans Jonas : « Le Prométhée définitivement déchaîné, auquel la science confère des forces jamais encore connues et l'économie son impulsion effrénée, réclame une éthique qui, par des entraves librement consenties, empêche le pouvoir de l'homme de devenir une malédiction pour lui. ». C'est grâce à une « éthique du futur », adossée à une « heuristique de la peur » que Jonas voyait une possibilité pour l'humanité d'échapper à un destin funeste.

Toute sagesse héritée, relative au comportement juste, était taillée en vue de cette expérience. Nulle éthique traditionnelle ne nous instruit donc sur les normes du « bien » et du « mal » auxquelles doivent être soumises les modalités entièrement nouvelles du pouvoir et de ses créations possibles. La terre nouvelle de la pratique collective, dans laquelle nous sommes entrés avec la technologie de pointe, est encore une terre vierge de la théorie éthique... Dans ce vide (qui est en même temps le vide de l'actuel relativisme des valeurs) s'établit la recherche présentée ici. Qu'est-ce qui peut servir de boussole ? L'anticipation de la menace elle-même ! C'est seulement dans les premières lueurs de son orage qui nous vient du futur, dans l'aurore de son ampleur planétaire et dans la profondeur de ses enjeux humains, que peuvent être découverts les principes éthiques, desquels se laissent déduire les nouvelles obligations correspondant au pouvoir nouveau [...]. Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre.<sup>28</sup>

Je rappelle ces mots saillants et profonds de Jonas, maintes fois analysés et commentés dans la mesure où ils ont aidé à caractériser la nouvelle situation techno-scientifique dans laquelle la civilisation occidentale s'est découverte à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, pour situer mon propre effort de réflexion : là où Jonas réfléchit dans l'optique d'élaborer une *éthique du futur*, je chercherai ici à me concentrer sur l'élaboration d'un dispositif d'évaluation des choix stratégiques des principaux dirigeants de la planète. Car en effet, comment parler de bien et de mal comme le fait Jonas si l'on ne dispose pas d'une grille d'analyse qui permet justement de faire la part des choses entre ces notions ? Comment pourrait-on avoir une évaluation à la fois spontanée et pertinente, dans les affaires mondiales excessivement compliquées, aux paramètres technologiques, financiers et humains entremêlés, si l'on ne dispose pas d'une assistance au déchiffrement des tenants et aboutissants de ces affaires ? Par quel miracle la démocratie pourrait-elle fonctionner dans ce nouveau contexte sans mise en place d'un dispositif adapté à cette nouvelle situation ?

Face à un diagnostic sensiblement identique à celui de Jonas je chercherai à apporter une contribution à la fois plus modeste mais éventuellement plus opérationnelle, susceptible de fournir aux dirigeants une aide à la décision, et aux citoyens une aide à l'évaluation quant à la pertinence des choix

---

<sup>28</sup> Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, Une éthique pour la civilisation technologique. Préface.

stratégiques effectués à propos de tous les sujets susceptibles d'avoir une incidence sur l'avenir de l'humanité. Telle sera en tout cas mon ambition. Il s'agit donc, plutôt que d'élaborer une éthique du futur, de mettre en place un dispositif d'analyse critique de type nouveau. Je reprends ci-dessous les termes de Jean-Pierre Dupuy qui caractérisent assez bien l'idée qui sera ici travaillée, sans pour autant faire la promotion de son idée de *catastrophisme éclairé*, version adaptée de l'heuristique de la peur de Jonas.

... Ce qui est ici en question est la critique du *projet technicien* qui caractérise la société industrielle. J'entends par là la volonté de remplacer le tissu social, les liens de solidarité qui constituent la trame d'une société, par une fabrication ; le projet inédit de produire des relations des hommes à leurs voisins et à leur monde comme on produit des automobiles ou des fibres de verre. L'autoroute, le rein artificiel et l'internet ne sont pas seulement des objets ou des systèmes techniques ; ils trahissent un certain type de rapport instrumental à l'espace, à la mort et au sens. C'est ce rapport instrumental, le rêve de maîtrise qu'il recouvre que la critique se doit d'analyser pour en mesurer les effets délétères. Car il ne faudrait pas qu'en voulant dominer la nature et l'histoire par leurs outils, les hommes ne réussissent qu'à se faire les esclaves de leurs outils.<sup>29</sup>

Dans un autre ordre d'idée, il faudra compter avec le fait que les processus de recherche et développement, dépendants à présent en grande partie de groupes industriels privés, n'ont clairement pas pour objectif l'intérêt public. Francis Fukuyama y voit l'occasion de redonner à la philosophie, la théologie et la politique le pouvoir de décider de la légitimité des usages de la science.

Ce sont donc uniquement *la philosophie, la théologie et la politique* qui peuvent établir la finalité de la science et de la technologie que la science produit, et décider les objectifs qui sont bons et ceux qui sont mauvais. Les scientifiques peuvent aider à établir les règles morales concernant leur propre conduite, mais ils le font alors en tant que ressortissants scientifiquement formés d'une communauté plus large. Il y a beaucoup d'esprits brillants, dévoués, énergiques et réfléchis dans la communauté des chercheurs et des médecins qui travaillent dans le domaine de la biomédecine, mais leurs centres d'intérêt ne correspondent pas nécessairement à l'intérêt public. Beaucoup de scientifiques sont puissamment motivés par l'ambition et ils ont souvent des intérêts pécuniaires dans une technologie ou un médicament en particulier »<sup>30</sup>

Le problème, c'est que l'on ne voit pas bien comment cette idée peut se matérialiser dans les circuits de prises de décision des gouvernements ou des comités de direction dans les multinationales. Gardons toutefois en mémoire cet impératif de déconnecter l'évaluation des stratégies des principales entités technico-économiques mondiales des instances dirigeantes de ces entités.

La question du contrôle. Les moratoires. Le principe de précaution ? L'aboutissement totalitaire de la technique n'est peut-être pas incontournable. Mais comment parvenir à une maîtrise raisonnée de nos innovations ? Cela semble presque contradictoire dans les termes. Peut-on envisager de restreindre l'usage technoscientifique de la raison, envisager un retournement de la raison contre elle-même pour s'autolimiter ? Doit-on envisager une éthique du non pouvoir comme seul moyen de conserver un avenir pleinement ouvert aux individus ? Mais cet avenir serait-il pleinement ouvert s'il est amputé de

---

<sup>29</sup> Jean-Pierre Dupuy, *Le catastrophisme éclairé*, 2002, p. 27.

<sup>30</sup> Francis Fukuyama, *La fin de l'homme*, p. 323.

potentielles améliorations techniques ? Et si l'on ne peut plus séparer la science et ses applications techniques, un moratoire doit-il également concerner la recherche fondamentale ? Comment parler d'anticipation ou de projection sur longue durée sans avoir les idées plus claires sur nos perspectives d'innovation et leurs conséquences prévisibles et imprévisibles ?

### *Doutes sur l'efficacité des régimes démocratiques pour préparer l'avenir collectif*

La troisième impasse stratégique de la civilisation occidentale concerne le doute croissant quant à la capacité de la démocratie à assurer l'avenir collectif de l'humanité. En effet il est aujourd'hui douteux que les régimes démocratiques soient correctement outillés pour répondre aux questions posées par les enjeux actuels de civilisation – et ceci alors même qu'aucun autre mode d'organisation des sociétés n'apparaisse avec évidence. En exprimant ce doute je ne pense pas prioritairement à la montée des extrémismes ni aux imperfections techniques (modes d'élection, équilibres de pouvoirs, rôle de la publicité, du lobbying...) du fonctionnement des sociétés occidentales, sur lesquels il faudra revenir ultérieurement ; je pense prioritairement à la situation devenue problématique des trois composantes structurantes de l'idéal démocratique : les notions d'homme, d'État-nation et d'idéal social. Ces trois notions, nées voici deux siècles au sortir des Lumières et des Révolutions américaines et françaises, étaient conceptuellement relativement claires, se sont révélées concrètement opérantes et ont garanti jusqu'à un passé récent une certaine cohérence des sous-ensembles de la civilisation occidentale : l'homme se confondait avantageusement avec l'individu-unité d'œuvre de la société consumériste naissante ; L'État-nation était le réceptacle naturel des collectifs politiques en cours d'organisation, au gré de l'histoire et des rapports de force entre les peuples ; et l'idéal social correspondait à la projection dans l'avenir des diverses utopies sociales qui jouaient un rôle moteur dans les prises de décision à caractère collectif.

Mais ces trois concepts sont en phase de profonde reconfiguration et ne semblent plus suffisamment solides pour structurer l'édifice social occidental, notamment lorsqu'il s'agit de se projeter sur longue durée. Le concept d'homme, de personne, de sujet, d'individu est fragilisé pour toutes sortes de raisons anthropologiques qui vont jusqu'à impacter notre propre statut ontologique. Les concepts de milieu, de nature, de monde, de peuple, voire d'entreprise ou d'environnement... sont en pleine reconstruction suite aux progrès de nos connaissances scientifiques et sous l'effet des évolutions démographiques et organisationnelles des sociétés industrielles libérales. Le concept d'idéal social de son côté s'est évanoui, ou bien s'est éclaté dans une multitude de projections parcellisées qui effacent souvent l'idée de destin collectif. Précisons un peu tout cela, car nos considérations ultérieures sur la prospective auront à tenir compte de ces paramètres.

Observons tout d'abord comment plusieurs concepts très classiques qui illustraient jusqu'il y a peu notre insertion dans le monde sont à présent chamboulés, principalement sous l'effet des avancées technologiques et économiques constitutives des sociétés occidentales au cours du xx<sup>e</sup> siècle.

« L'homme mesure de toute choses », « ce qui dépend de nous », l'homme « maître et possesseur de la nature »... ces concepts que l'on croyait éternels, qui avaient en tout cas traversé les siècles sans dommage depuis la Renaissance se fragilisent et apparaissent tout à coup obsolètes pour penser notre situation présente et à venir dans le monde du XXI<sup>e</sup> siècle. Partons du résumé de Jürgen Habermas sur la nouvelle conscience de l'espace et du temps qui s'impose au sortir des révolutions enregistrées dans les domaines des transports et de l'information.

...du point de vue du changement à long terme de notre expérience quotidienne, l'effet d'accélération des techniques perfectionnées de communication et de transport à une tout autre importance. Les voyageurs qui, vers 1830, utilisèrent les premiers chemins de fer ont raconté leur nouvelle perception de l'espace et du temps. Au XX<sup>e</sup> siècle, la circulation automobile et l'aviation civile ont continué d'accélérer le transport des personnes et des biens, de réduire subjectivement les distances. C'est aujourd'hui par les nouvelles techniques de transfert, de stockage et de traitement de l'information que la conscience de l'espace et du temps est affectée... La presse populaire est, elle aussi, fille du XIX<sup>e</sup> siècle ; mais les effets accélérateurs des médias imprimés se sont intensifiés au XX<sup>e</sup> siècle à travers la photo, le film, la radio et la télévision. Les distances spatiales et temporelles ne sont plus « vaincues », elles disparaissent sans laisser de trace dans l'omniprésence des réalités dédoublées. Enfin, la communication digitale dispose d'une capacité et d'un rayon d'action qui dépasse tous les autres médias. Un plus grand nombre de personnes peuvent fournir, traiter et échanger instantanément, dans un temps plus réduit, des quantités plus importantes d'informations de bien plus diverses. Les conséquences mentales de l'Internet, plus difficile à intégrer aux habitudes du monde vécu qu'un nouvel appareil ménager électrique, sont encore difficiles à prévoir.<sup>31</sup>

D'autres analyses pourraient mettre en exergue les conséquences de l'industrialisation, de l'automatisation, de la création de nouvelles filières industrielles, ou plus récemment de la mondialisation, qui ont des répercussions structurantes sur la vie des individus et de leurs collectifs d'appartenance. Comment envisager l'avenir collectif au sortir de ces bouleversements ?

Mesurons les conséquences des révolutions dont il s'agit : en quelques générations nous avons inversé une grande partie du rapport que nous avons avec la nature. La part de ce qui dépendait de nous autrefois était assez minime, et la part des choses qui ne dépendaient pas de nous était immense. Au fur et à mesure de nos progrès technologiques, la part de ce qui dépend de nous s'est agrandie, et celle qui ne dépend pas de nous s'est rétrécie. Mais ce nouveau pouvoir a produit un effet paradoxal : il est apparu que nous en sommes venus à dépendre de ce qui dépendait de nous : la pollution, le réchauffement climatique, les maladies nosocomiales... sont bien nos propres productions. Il résulte de cette situation une perception largement modifiée de la place et du rôle de l'homme au sein de ses collectifs de référence.

Par ailleurs, la définition de l'homme lui-même n'a-t-elle pas évolué ? Si nous sommes à présent plus de sept milliards d'êtres humains sur terre, si notre espérance de vie a doublé, si nous pouvons interférer sur les processus de la naissance, de la mort, de la douleur ; si nos régimes alimentaires et nos habitats ont significativement évolué, si nous pouvons ingurgiter des potions et supporter des

---

<sup>31</sup> Jürgen Habermas, *Après l'État-nation*, p. 18.

prothèses qui modifient substantiellement nos facultés mentales et physiques ; si la question de la faim dans le monde est devenue un problème politique et financier et n'est plus principalement un problème d'accès aux ressources vitales ; si nous constatons à présent des écarts massifs et durables entre les très riches et les très pauvres ... la consistance du « Je » n'a-t-elle pas été modifiée ? Où allons-nous ? Vers une fin prescrite par nous-mêmes ? Si nous sommes capables de contrôler les deux extrêmes de notre destinée, et d'influencer considérablement les modes de vie entre ces extrêmes, nous ne sommes certainement plus les mêmes hommes, notre statut ontologique est modifié.

Michel Serres précise l'ensemble des révolutions récemment subies par l'homme sous l'effet de ses propres créations informatiques et numériques, et ouvre la porte aux immenses questions qui en résulteront pour la perception de la place de l'homme dans ses collectifs de demain.

De notre tête osseuse et neuronale, notre tête intelligente sortit. Entre nos mains, la boîte ordinateur contient et fait fonctionner tout ce que nous appelions jadis nos facultés : une mémoire plus puissante mille fois que la nôtre ; une imagination garnie d'icônes par millions ; une raison aussi, puisque autant de logiciels peuvent résoudre cent problèmes que nous nous n'eussions pas résolu seuls. Notre tête est jetée devant nous, en cette boîte cognitive objectivée... Voilà le savoir jeté là, objectif, collecté, collectif, connecté... Il faut donc reconnaître que les grandes facultés de l'esprit ont, au moins en partie, basculé dans nos ordinateurs. Cette externalisation n'en est qu'à ses débuts. Déjà, l'écriture et l'imprimante avaient permis de déposer la mémoire de l'humanité dans les livres. Là, il y a un nouveau dépôt, une nouvelle manière d'externaliser notre mémoire de notre savoir, qui va plus loin qu'avec le livre : il s'agit dorénavant d'externaliser nos facultés cognitives elle-même.<sup>32</sup>

Evolution de notre statut ontologique : au milieu de ses avatars, de ses profils, de ses pseudos, de ses prothèses et des différents statuts sociaux qu'il doit revêtir au cours d'une même vie, c'est l'identité même de l'homme qui est en cours de reconfiguration. A la périphérie de son pays, de sa région, de ses entreprises, de ses réseaux, de ses bases de données, de ses blogs, c'est sa place dans son - nouveau - monde qui est interrogée. Si les notions d'individu et de collectif sont ébranlées, que peut-il rester de la notion de démocratie, entendue comme mode de gouvernement du peuple par lui-même ? D'autant qu'à l'heure des élections numérisées, de la mainmise sur les réseaux d'information par les groupes industriels, de la place de la publicité et des lobbies dans la vie publique, l'illusion d'une capacité à « penser par soi-même » devient fragile.

Si l'idéal démocratique adossé aux états nations restait encore solide aux yeux de quelques-uns, serait-il apte à affronter les défis mondiaux qu'il s'agit à présent de résoudre ? Que pourrait-il faire à l'heure de la communication en temps réel à l'échelle mondiale, au sein d'échanges économiques à présent mondialisés et financiarisés, devant l'absence de contrôle politique des développements technologiques et commerciaux, et dans le contexte de l'éviction de la politique par le marché ? Les frontières étatiques sont clairement brouillées, le nombre de nations est en croissance débridée par explosion des conflits ethniques (on est passés de 50 à 200 pays sur les 60 dernières années), les instances de gouvernance internationale demeurent à l'état embryonnaire. Dans la mesure où la majeure partie des enjeux structurants de la civilisation occidentale sont d'envergure mondiale, la

---

<sup>32</sup> Michel Serres, *De Hermès à Petite Poucette*, p. 327.

question est aujourd'hui de savoir si, par-delà les états nationaux, il sera possible de contrôler à un niveau supranational et mondial la force explosive du capitalisme qui, aux plans écologique, social et culturel, se développe à l'échelle de la planète... Aujourd'hui, ce sont les états qui se trouvent enchâssés dans les marchés, plutôt que les économies nationales dans des frontières étatiques. Mais « la mondialisation économique est-elle une force incontrôlable et inexorable à laquelle la démocratie libérale succombe inévitablement ? »<sup>33</sup>. Il faut certainement garder espoir et travailler la question, mais à l'évidence la démocratie n'est pas actuellement prête à manager les forces explosives du progrès technique et de la croissance économique.

D'autant que l'on note parallèlement l'apparition de nouvelles vulnérabilités qui fragilisent elles aussi les entités politiques traditionnelles : outre les effets collatéraux des développements déjà évoqués, le fait qu'un seul individu puisse faire vaciller la plus grande puissance politique mondiale<sup>34</sup>, la probabilité que de petits groupes d'individus, au fond d'un garage, avec un ordinateur, un réseau et de modestes moyens techniques, puissent potentiellement mettre au point des armes chimiques, biologiques ou génétiques de destruction massive et de portée continentale, voire mondiale. Le fait que l'accroissement des transports d'hommes et de marchandises expose des peuples à des maladies pour lesquelles ils ne sont pas immunisés, l'éventualité que des virus informatiques puissent perturber la marche du monde à la mesure de la dépendance de ce même monde à l'utilisation de l'outil informatique... tous ces risques constituent de nouvelles fragilités pour lesquelles nous n'avons pas encore trouvé de système de défense bien structuré.

Enfin, question éminemment problématique pour notre propos, soulignons l'étrange incapacité des régimes démocratiques à se projeter dans la longue durée. Il est bien possible qu'il s'agisse là d'une tare devenue indépassable. En effet, si la force des utopies sociales au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle n'interdisait pas aux gouvernants de proposer à leurs peuples des projets à long terme, si la forte croissance durant les Trente Glorieuses a encore autorisé les démocraties occidentales à envisager certains programmes et investissements de long terme, notamment en matière d'infrastructure, de transport, de communication, de production énergétique, il semble que cette capacité s'est dramatiquement émoussée, pour se réduire à la durée des mandats électoraux des gouvernants. Et encore, s'ils restent candidats à leur propre succession, ces gouvernants ont tout intérêt à recentrer leur action sur les intérêts à court terme de leurs électeurs dès la moitié de leur mandat.

Nous ne croyons plus au temps long. Il nous est devenu impossible de nous projeter dans cette durée qui constitue pourtant le *rythme* de notre civilisation, comme des précédentes civilisations. Nous n'aspirons même plus à une *nouvelle époque*, encore moins à une *révolution*. Nous évoquons

---

<sup>33</sup> Jürgen Habermas, *Après l'État-nation*, p. 58

<sup>34</sup> Allusion aux scandales déclenchés courant 2013 par Edward Snowden suite à la mise en ligne sur Internet de documents classés confidentiels par la CIA. Et encore, notons que Snowden n'a tué personne, ni infecté les réseaux, ni propagé aucune substance problématique : il a simplement mis en ligne des informations classées confidentielles.

obstinément les « générations futures », mais ne faisons rien pour leur préparer le terrain : tout juste mentionnons-nous le fait que nous sommes à présent conscients de rétrécir le champ de leurs possibles. Comme si cette mention suffisait à nous dédouaner des conséquences de nos actions présentes. Nous aurons à revenir longuement sur cette quasi-impossible gestion du futur de moyen et long terme en régime de démocratie. Notons pour l'instant avec Daniel Innerarity l'apparente contradiction qui en résulte vis-à-vis de la nature des enjeux nouveaux de la civilisation occidentale.

Tout bien considéré, on peut se demander si la démocratie dans sa forme actuelle est en mesure de développer une conscience suffisante du futur, qui permette d'éviter les dangers éloignés dans le temps. La pensée et l'action à long terme, qui reposent sur une « prévision adéquate du futur », semblent entrer en contradiction avec les objectifs à court terme des individus consommateurs et avec la tactique politique toute entière orientée par le jeu des sondages.<sup>35</sup>

Pourtant, et c'est certainement souhaitable en l'absence d'autres modèles acceptables, les régimes démocratiques continuent de s'étendre au niveau mondial. Marcel Gauchet exprime très précisément le sentiment qui résulte des espoirs, mais aussi des limites qui viennent à l'esprit lorsque nous interrogeons la capacité de la démocratie à faire face à nos défis contemporains.

Nombreux sont les observateurs qui ont relevé ce qu'a de paradoxale la situation créée par le récent triomphe de la démocratie. Jamais elle n'a été aussi solidement installée ; jamais, simultanément, elle n'a paru aussi menacée par le vide et l'impotence. Son empire s'étend sans plus rencontrer d'opposition, ses règles et ses procédures prévalent avec une rigueur sans cesse accrue, son esprit entre dans les rapports sociaux et modèle l'identité des êtres avec toujours plus d'ampleur et de profondeur. Et, pourtant, un mal mystérieux ronge ce progrès euphorique. Quelque chose comme une anémie galopante dessèche ces formes qui s'élèvent à l'irréprochable. L'indéniable avancée de la réalité se solde par une non moins incontestable perte d'effectivité. La puissance réelle déserte la machinerie à mesure que ses rouages se perfectionnent.<sup>36</sup>

Nouvelle envergure, mais perte de puissance d'exécution des sociétés démocratiques, et surtout nouvelles vulnérabilités. D'où l'attrance, en l'absence de modèles plus attractifs, pour les stratégies de type *après moi le déluge*. N. Georgescu-Roegen l'avait noté voici déjà quarante ans : « tout se passe comme si l'espèce humaine avait choisi de mener une vie brève mais excitante, laissant aux espèces moins ambitieuses une existence longue mais monotone »<sup>37</sup> Cette philosophie est ouvertement érigée en stratégie libérale de conquête de marchés et de développement, quelles qu'en soient les conséquences écologiques et anthropologiques. En fait c'est l'ensemble de la civilisation occidentale qui a opté pour cette stratégie. C'est clairement sur cette base conceptuelle que se retrouvent et s'entendent aujourd'hui la quasi-totalité des principaux dirigeants économiques et politiques de la planète : ils se sont auto-octroyés l'autorisation de jouer avec des processus mondiaux tout en s'étant exonérés de réfléchir aux conséquences de ces processus. D'où parfois également des stratégies

---

<sup>35</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis*, p. 33.

<sup>36</sup> Marcel Gauchet, *La révolution moderne*, p. 19.

<sup>37</sup> Nicholas Georgescu-Roegen, *La décroissance. Entropie, Ecologie, Economie*, 1979, p. 80.

d'abandon, comme dans le stimulant petit livre au titre explicite de Fabrice Hadjadj *Si tout est en en voie de destruction...*

...à quoi bon, dans ces conditions, donner encore la vie ? À quoi bon éduquer encore ? Si l'horizon n'est que celui de l'abattoir par autodestruction, ou de la noyade par catastrophes naturelles, ou de l'obsolescence par technologie NBIC, pourquoi ne pas vivre comme des porcs, et nous anesthésier de spectacle pour oublier le couteau ?<sup>38</sup>

Ce type de sentiment s'exprime souvent, parfois de façon ironique, comme pour s'excuser d'avoir opté pour une décision dont on pressent qu'elle comporte de significatifs aléas en termes écologiques ou sociaux.

On pourrait presque parler de révolutions ontologique, cosmologique et métaphysique pour caractériser le nouveau mode de perception de la place de l'homme dans le monde, dans l'espace et dans le temps, et ceci en quelques décennies. Ces bouleversements sont tout à fait structurants pour notre propos, et il semble que la civilisation occidentale n'a pas encore retrouvé un équilibre politique adéquat pour envisager sereinement son avenir collectif. Revenons à notre question centrale. Que peut-il résulter de ces évolutions en matière d'anticipation collective ? Peut-on penser qu'en régime de démocratie la volonté politique pour des changements nécessaires et urgents soit capable de s'exprimer et se traduire par des décisions concrètes ? Sera-t-elle capable de faire quoi que ce soit dans le cadre de systèmes démocratiques faussés, aux mains de quelques groupes privés ou publics d'influence dont les objectifs ne sont pas orientés vers le souci de l'humanité à long terme ? Existe-t-il un système politique, si possible d'essence démocratique, qui soit capable de réfléchir aux problèmes de l'humanité dans son ensemble, sur longue durée ?

Le problème, c'est aussi qu'en dépit de nos énormes capacités d'intervention sur le monde, nous sommes restés biologiquement et culturellement très proches de nos ancêtres tribaux qui, étant isolés les uns des autres et n'ayant aucune vision planétaire, avaient un horizon limité. Aujourd'hui on dirait que notre perspective reste locale tandis que nos moyens d'action sont de portée mondiale. La démocratie est-elle capable de gérer cette contradiction, saura-t-elle circonscrire la puissance destructrice de l'humanité ?

C'est vraisemblablement toute l'articulation individu-entreprise-état-instances internationales qui devra être repensé si l'on veut envisager un modèle d'organisation sociale apte à affronter la longue durée.

---

<sup>38</sup> Fabrice Hadjadj, *Si tout est en voie de destruction*, p. 140.



Stoppons là ces développements. Il ne s'agit pas ici de travailler précisément ces sujets qui ont déjà fait l'objet de nombreuses analyses sérieuses et pertinentes, bien que souvent de façon trop séparées. Il s'agit simplement ici de mettre en évidence que la civilisation occidentale fait face à des dérèglements de toutes sortes, que ces dérèglements posent au moins trois questions primordiales qui se traduisent pour l'instant par des impasses stratégiques de civilisation sans solution à ce jour. Contentons-nous de résumer nos premiers constats :

À la question : peut-on craindre des effets dévastateurs d'une poursuite de notre activité économique sous la forme libérale et financiarisée qu'elle revêt actuellement ? Effets dévastateurs à entendre soit sous l'angle écologique, avec franchissement de seuils d'irréversibilité dans l'exploitation des ressources naturelles, le traitement de la pollution ou le réchauffement climatique, soit sous l'angle militaire avec de nouvelles guerres mondiales entre autre pour l'accès à ces ressources, soit encore sous l'effet non maîtrisé de l'industrialisation d'une nouvelle énergie, d'une molécule, d'une mutation génétique ou virale d'envergure planétaire ; la réponse est : oui.

À la question : dispose-t-on actuellement d'une connaissance et d'un pouvoir scientifique et technique qui, appliqués à tort ou par mégarde, ou encore en raison d'effets collatéraux non maîtrisés, sont susceptibles de détruire le genre humain, ou du moins d'en transformer l'existence dans des proportions telles que le reste de l'humanité en serait réduit à un exercice aléatoire de survie au quotidien ? La réponse est : oui

À la question : risque-t-on de graves bouleversements anthropologiques et politiques, susceptibles de remettre en cause notre idée actuelle de la démocratie, en raison de conséquences non maîtrisées de phénomènes aussi divers et profondément déstabilisateurs que l'accroissement démographique, le vieillissement démographique généralisé, les échanges d'informations gratuits et en temps réels à l'échelle planétaire, la dispersion de la puissance des États-nations... Existe-t-il un risque que le système démocratique qui prédomine actuellement ne soit pas adapté pour sécuriser l'avenir de l'humanité ? La réponse est : oui.

Dispose-t-on actuellement des moyens d'évaluer ces enjeux d'une manière qui fasse consensus au niveau mondial ? Saurait-on, le cas échéant, contrôler ces trois types de menaces ? Ici la réponse est : non.

Est-on en train d'atteindre un point critique au-delà duquel des changements irréversibles deviennent envisageables, peut-on préciser de quels changements il s'agirait en priorité, est-il envisageable de mettre au point une échelle de mesure de ces problèmes de façon à en préparer un mode de traitement ? C'est à ces questions qu'il s'agit à présent de réfléchir. S'il est avéré que la civilisation occidentale court des risques importants de déstabilisation lourde, et que nous ne disposons

actuellement d'aucun moyen d'apprécier et de résoudre ces problèmes, il est alors de la première importance de s'attaquer à cette question.

Une quelconque forme d'anticipation reste-t-elle concevable si l'on met entre parenthèses les concepts de progrès technique, de croissance économique et d'idéal démocratique ? Il serait peu judicieux de chercher à répondre à ces questions avant d'avoir pris la mesure des enseignements du récent concept d'Anthropocène.

## ***1.2. Le potentiel renversant du concept d'Anthropocène***

Un nouveau concept est né au tout début du XXI<sup>e</sup> siècle, le concept d'Anthropocène. Il n'a pas fait l'objet de toute l'attention qu'il mérite. Car il introduit une perspective proprement renversante pour toute réflexion en matière d'anticipation. Il bouleverse violemment toutes les certitudes de la civilisation occidentale, secoue jusqu'à nos plus profondes racines en termes de temporalité et de rationalité. Il peut paralyser la réflexion et la réaction dans un premier temps, mais il ouvre peut-être de nouvelles pistes sur lesquelles je souhaite ici attirer l'attention. Pour apprécier son potentiel de reconfiguration de la pensée anticipatrice, il faut partir d'un rapide bilan des bouleversements qui ont modifié nos repères ces dernières décennies. Bouleversements qui avaient déjà largement sapé nos capacités d'anticipation.

### ***Bouleversement global des repères traditionnels***

Ces bouleversements sont très déstructurants. Ils nous laissent sans réelle capacité d'adaptation car ils n'offrent en première analyse aucune prise pour opérer le retournement d'envergure susceptible de nous hisser à la hauteur des nouveaux défis posés. En effet nous voici face à d'importants dangers, avec la perspective de manquer de ressources et un problème de gouvernance, le tout à l'échelle planétaire. Il est bien sûr venu à l'esprit de certains d'imaginer un moratoire dans le développement de l'innovation, une retenue dans nos rythmes de consommation, un appel à la concorde planétaire... Il vient régulièrement à d'autres l'idée de minimiser ces dangers, voire de les ignorer : si je suis vraiment riche, je peux espérer faire partie d'une petite minorité qui saura peut-être se mettre à l'abri d'une façon ou d'une autre. Si je suis très pauvre, je n'ai de toute façon pas le loisir de me projeter au-delà du très court terme, polarisé que je reste sur mes enjeux de survie à court terme. Et si je suis dans « la classe moyenne mondiale », je me demande bien ce que je peux faire dans la mesure où aucune directive, philosophie, religion ou morale n'indique clairement une voie qui ferait sens au niveau planétaire ; aussi, dans l'attente d'y voir plus clair, je participe comme tout le monde à « l'administration du désastre » qui s'annonce. Dans mes meilleurs moments j'essaie d'avoir un comportement *responsable* à titre individuel mais je ne crois pas que cela suffira à inverser les tendances ; tout juste cela permettra-t-il de prolonger un peu les perspectives de survie du collectif sur ses bases actuelles.

Bien que certainement utiles, ces initiatives ne semblent cependant pas à la hauteur de nos nouveaux défis. Disons-le : aucune sagesse ne se dégage clairement, en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, au-delà de la prise de conscience de ces bouleversements. Pas de trace d'une sagesse qui soit à la hauteur de nos

pouvoirs. Tentons alors une autre voie : loin de minimiser ou de tenter d'oublier ces dangers nouveaux, cherchons plutôt à aller au fond de leurs conséquences, à tirer parti de leurs éventuels enseignements. Comment caractériser plus précisément la situation inédite face à laquelle nous nous retrouvons au début du XXI<sup>e</sup> siècle ? Quels sont les ingrédients propres à l'incertitude généralisée qui imprègne nos faits et gestes ? Quels ont été les faits déclencheurs de cette situation ? Sait-on en proposer une lecture d'ensemble ?

On parle pour simplifier de *la* catastrophe, mais il ne s'agit pas de désigner une perspective unique ; il s'agit de pointer un complexe de dangers, de franchissements de seuils critiques, de ruptures technologiques, écologiques ou anthropologiques, de discontinuités au-delà desquelles nous ne savons rien percevoir clairement d'une perspective globale que nous appréhendons sous la forme du suicide collectif. Par exemple, comment pourrait-on éviter des conflits majeurs entre grandes puissances consuméristes pour l'appropriation des dernières ressources naturelles, pour la propriété des dernières terres arables, pour les dernières gouttes de pétrole ?

Nous sommes une civilisation qui repose dans des proportions exorbitantes sur le développement technologique perpétuel, sur la croissance économique à l'infini et qui approche des franchissements de seuils irréversibles, susceptibles de la faire disparaître. André Lebeau a dressé un tableau de ces perspectives dans le cadre de ce qu'il a nommé « l'enfermement planétaire ». Il cite ici, dans « l'engrenage de la technique », un texte où Von Neumann insiste sur la nécessité de mettre sur pied des moyens de prévision et d'action correctrice de grande envergure.

John Von Neumann, dans un texte inspiré où il expose sa vision de l'avenir du monde, identifie les sources de ce conflit. Elles ne se résument pas à une désadaptation de la population humaine aux ressources que peut lui fournir la Terre et aux altérations irréversibles de l'environnement. Un conflit plus immatériel émerge entre le morcellement politique du monde et la capacité de la technique à l'affecter dans sa globalité. De nouvelles formes d'instabilité à grande échelle du système politico-économique se manifestent, qui étaient simplement inconcevables avant que n'apparaissent les moyens modernes de transports et de communications, et pour lesquelles manquent : les moyens de prévision et d'action correctrice. Von Neumann en assignait la cause à « l'environnement dans lequel le progrès technologique doit se réaliser [et qui] est devenu à la fois trop étroit et sous-organisé ». Cette conjoncture n'a pas de précédent dans l'histoire et la capacité de l'homme à l'affronter est le problème majeur de notre temps.<sup>39</sup>

Le fait inédit qui caractérise la civilisation occidentale est que nous nous sommes rendus capables de déclencher des processus d'ampleur planétaire, sans réellement le savoir, sans réellement l'avoir voulu, en tout cas pas sous la forme que ce pouvoir est en train de prendre actuellement, où il déborde nos capacités de réaction, et davantage encore nos capacités d'imagination. La présente thèse se déroule à l'intérieur d'une intime conviction de profonds bouleversements à venir, son objet est d'imaginer comment ces bouleversements pourraient ne pas être seulement *subis*.

---

<sup>39</sup> André Lebeau, *L'engrenage de la technique*, p. 18.

La mondialisation des échanges, l'accélération des changements, l'intuition de changements globaux, et un sentiment d'imprévisibilité généralisée sont certainement parmi les principales origines de nos angoisses contemporaines. Nous aurons à revenir sur les implications de ces nouvelles catégories de l'expérience humaine. Elles opèrent à la manière de plaques tectoniques qui seraient en train de glisser et, en conséquence, de déstabiliser les repères classiques de la représentation du passé, du présent et surtout des perspectives de la civilisation. Contentons-nous ici de les caractériser pour montrer à quel point elles vont bientôt converger vers une nouvelle urgence, un nouvel impératif, le besoin d'apprendre à anticiper dans des proportions encore jamais imaginées ni expérimentées par la civilisation occidentale.

*La mondialisation d'abord* : nous sommes à présent très nombreux, sur une planète rendue plus petite à la fois par la surface et les ressources disponibles par personne, et surtout par l'extraordinaire extension et intensification des échanges au-delà des frontières nationales, grâce notamment aux révolutions conjuguées des transports, des télécommunications et des échanges culturels et marchands de toute nature. Très récemment les tendances à la mondialisation se sont encore trouvées amplifiées - dans des proportions dont nous n'imaginons pas toutes les implications - par les nouvelles technologies aéronautiques, spatiales, électroniques, numériques et au déploiement d'un réseau mondial de télécommunication en temps réel. Elles configurent « *une nouvelle constellation politique* » au sens d'Habermas :

Les tendances à la mondialisation s'affirment à de nombreux niveaux. Le terme politique s'applique aussi bien à l'extension intercontinentale des télécommunications, du tourisme ou de la culture de masse qu'aux risques qu'entraînent la haute technologie et le commerce des armes, qui ne connaissent pas de frontières, aux effets secondaires des écosystèmes surmenés ou de la coopération transnationale des organisations gouvernementales et non-gouvernementales.<sup>40</sup>

C'est dans le domaine de l'économie que la mondialisation a atteint son niveau le plus élevé. Les transactions économiques à l'échelle mondiale se déroulent à présent à un niveau qu'aucune époque antérieure n'avait expérimenté, et exercent une influence directe sur les modes de vie et les économies nationales sur l'ensemble de la planète. J. Habermas a bien décrit l'effet cumulatif de ces changements, et pointé les problèmes qu'ils posent en matière de gouvernance. « Par leur effet cumulatif, ces évolutions entraînent une intensification notable de la concurrence internationale... Par rapport à l'ancrage territorial de l'État-nation, le terme de « mondialisation » évoque en effet l'image de rivière en crue qui sape les contrôles aux frontières et risque de provoquer l'effondrement de l'édifice

---

<sup>40</sup> Jürgen Habermas, *Après l'État-nation. Une nouvelle constellation politique*, p.54.

national. »<sup>41</sup> Nos repères en sont totalement bouleversés, pas seulement dans le domaine politique, sans que nous sachions proposer un cadre de réflexion adapté à ces changements accélérés.

Ensuite la notion de *changement global* : elle vient de naître simultanément dans plusieurs domaines (climat, génétique, pic pétrolier, finance, politique.. sans même parler des technologies NBIC, qui portent en germe ce type de changement global par convergence de leurs potentiels d'innovations croisées). Des changements globaux, extrêmement rapides, ne sont pas à exclure ; ils vont apparaître vraisemblablement dès le franchissement de certains seuils écologiques. Souvent évoqués au moyen d'une connotation franchement catastrophiste, avec dangers, peurs et angoisses en première ligne. Or depuis la fin du xx<sup>e</sup> siècle, les discours catastrophistes ne proviennent plus des représentations religieuses mais de discours *rationnels* en provenance de plusieurs disciplines scientifiques. Pour la première fois, les *experts* parlent d'un risque de suicide de l'humanité. Que faire de ces sombres prévisions de nombre de spécialistes, ingénieurs, savants dans de si nombreuses disciplines scientifiques ? Doit-on les classer au rayon de simples professeurs d'apocalypse, au même titre que tous ceux que l'humanité a connu jusqu'ici, sans aucun égard pour leur statut d'experts dans leur domaine ? Et finalement se dispenser de les écouter ? S'en dispenser totalement, ou bien juste un peu ? Passer à autre chose, revenir au *business as usual* le plus rapidement possible ?

La notion de *vitesse et d'accélération* du changement vient également configurer de façon radicalement neuve notre perception du futur. Elle avait été bien illustrée par Gaston Berger dès les années cinquante au travers de sa fameuse métaphore de l'automobile qui augmente ses risques d'accident en accélérant dans la nuit. « Notre civilisation est comparable à une voiture qui roule de plus en plus vite sur une route inconnue lorsque la nuit est tombée. Il faut que ses phares portent de plus en plus loin si l'on veut éviter la catastrophe »<sup>42</sup>. Berger y voyait naturellement une bonne raison d'engager une réflexion prospective d'un type nouveau, et cette exigence n'a pas pris une ride aujourd'hui : il reste toujours aussi théoriquement nécessaire d'accroître la visibilité en phase d'accélération. Il faut, disait Berger, faire de cette accélération un objet d'étude spécifique, car elle a des implications qui ne sont pas intuitives et risquent de nous dépasser si nous ne savons les décrypter à temps.

Cependant, si l'accélération est devenue un fait d'expérience, elle n'est pas encore, le plus souvent un objet de pensée. Nous la subissons sans y croire. Le monde que nous sentons et dans lequel nous vivons ne correspond plus en effet au monde de nos opinions et de nos habitudes. Le devenir est en avance sur nos idées.<sup>43</sup>

Ce constat était naturellement à la base de la nécessité d'opérer la « conversion du regard » qui caractérisera son idée de la prospective. Mais il faut bien reconnaître que depuis ce constat de Berger, nous avons fait davantage de progrès en matière de vitesse que d'anticipation. Ce phénomène de l'accélération vient de faire l'objet de multiples analyses, notamment par Paul Virilio et Harmut Rosa,

---

<sup>41</sup> Jürgen Habermas, *Après l'État-nation. Une nouvelle constellation politique*, p.54.

<sup>42</sup> Gaston Berger, *L'attitude prospective*, in « Les textes fondamentaux de la prospective », p 88.

<sup>43</sup> Gaston Berger, « L'accélération de l'histoire et ses conséquences pour l'éducation », in *HME*, p. 127.

qui ont largement pris en compte toutes les récentes évolutions survenues entre autres en matière d'électronique et de télécommunication.

Dernière importante catégorie nouvelle de l'expérience de la modernité tardive : *l'imprévisibilité croissante du futur*, notamment en lien avec le développement des sciences et techniques. Paradoxalement, le progrès du savoir ne semble pas avoir amélioré, mais plutôt diminué l'exactitude et la validité de nos pronostics. Comme si notre arsenal de savoirs et d'outils ne servait à rien pour nous orienter dans notre nouveau cadre de vie. Dans les tentatives pour prévoir l'avenir, le degré d'incertitude s'accroît au fur et à mesure que les différentes disciplines scientifiques précisent l'objet de leurs recherches et augmentent leur horizon de projection. Cela est vrai des phénomènes physiques les plus banals mais surtout des phénomènes humains et des mouvements collectifs qui caractérisent les sociétés avancées. On parlera alors d'un recul de la capacité à imaginer notre futur collectif, malgré l'amoncellement des théories, des outils et techniques à notre disposition. Là réside un des plus importants symptômes (à moins qu'il ne s'agisse d'une cause) de notre incapacité à envisager un avenir collectif.

Tout s'emmêle donc lorsque l'on cherche à préciser le diagnostic : éclatement des savoirs, fin du progrès, crise de l'avenir, incapacité à se projeter collectivement, risques majeurs et incertitudes lourdes... Comment le formidable développement des sciences et outils (mathématiques, statistiques, probabilités, modélisation, informatique, datation des événements du passé, bases de données...) pourrait-il n'être d'aucune utilité pour envisager l'avenir ? Pourquoi avons-nous l'impression de nous rapprocher toujours plus du point de rupture, d'une catastrophe majeure ? Illusion d'optique ? Pessimisme coupable ? Projection pessimiste d'une civilisation vieillissante, qui ne trouve plus la ressource suffisante pour identifier de nouveaux chemins d'émancipation ? Ou est-ce simplement parce que le progrès nous a conduits devant des problèmes de plus en plus complexes sans nous fournir la formule pour les résoudre ? A-t-on irrémédiablement franchi le cap après lequel il est devenu impossible, avec la psychologie de l'inventeur d'un nouveau procédé techno-scientifique, d'en comprendre et prévenir toutes les dérives potentielles à terme ? Et comment lier ces nouveaux risques avec l'accroissement de la volatilité démocratique et économique à l'œuvre dans les sociétés avancées, à la dispersion de la puissance constatée au niveau mondial ?

### ***Anthropocène : naissance et définition***

Le concept d'Anthropocène permet de jeter un nouveau regard sur quelques-unes de ces lourdes interrogations. De quoi s'agit-il ? D'un concept potentiellement révolutionnaire, nettement trop peu mis en lumière jusqu'à présent. Car passé l'effet de choc qui résulte des premières rencontres avec ce concept, on s'affranchit de ses conclusions excessivement sombres et on entrevoit la possibilité d'un changement radical de point de vue sur les voies de sortie possibles de nos impasses stratégiques.

Ce concept a vu le jour au tout début du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, en février 2000, lors d'un colloque de Géophysique qui se tenait au Mexique à Cuernavaca. Lorsque la discussion s'est trouvée animée autour de la question de l'intensité des impacts humains sur la vie de la planète, Paul Crutzen, prix Nobel de chimie 1995 pour ses travaux sur la couche d'ozone, a semé le trouble en s'écriant : « Non ! Nous ne sommes plus dans l'Holocène, nous sommes dans l'Anthropocène. » Il s'est ensuite expliqué : nous sommes entrés dans une nouvelle époque géologique ; il faut ajouter un nouvel âge à nos catégories classiques. Au sein du Quaternaire qui s'est ouvert depuis 2,5 millions d'années sur le Pléistocène, nous sommes passés à l'Holocène voici 11 500 ans environ, à la fin de la dernière glaciation ; nous pensons généralement que nous sommes toujours dans cette période, mais c'est devenu faux : « il semble approprié de nommer 'Anthropocène' l'époque géologique présente, dominée à de nombreux titres par l'action humaine. »<sup>44</sup>

Crutzen a ensuite précisé sa pensée sur le sujet : « L'empreinte humaine sur l'environnement planétaire est devenue si vaste et si intense qu'elle rivalise avec certaines des grandes forces de la Nature en termes d'impact sur le système Terre. »<sup>45</sup> A partir de là s'ouvre une série de questions, dont beaucoup restent sans réponse : est-ce plausible ? Est-ce scientifiquement validé ? Depuis quand ? Qu'est-ce que cela implique ? Aucune réponse n'est vraiment claire, mais l'essentiel est saisi dans cette idée qui a fait couler beaucoup d'encre dans les années qui ont suivi les premières définitions du concept d'Anthropocène : il est temps d'inverser notre regard sur les rapports de l'homme à son environnement.

Mesurons plus précisément ce dont il s'agit. D'abord il est à présent clair que les changements climatiques sont d'origine anthropique. Ensuite il devient clair également que la biosphère, le tissu généralisé de la vie sur terre, est affecté par le poids des activités humaines étendues à près de sept milliards d'individus et notamment par l'envergure de nos activités industrielles. L'Anthropocène se caractérise surtout par un accroissement inouï de la consommation humaine d'énergie. Ce saut énergétique a conduit à une transformation majeure de plusieurs cycles auparavant équilibrés sur de longues périodes. La planète, à présent labourée, urbanisée, s'en trouve largement modifiée : l'ensemble des pâturages, cultures et villes représentaient 5 % des surfaces du globe au début de l'ère industrielle, il en couvre aujourd'hui le tiers. On estime qu'environ 83 % de la surface de la planète est à présent sous influence humaine directe<sup>46</sup>. On parle de notre entrée dans la « sixième extinction des espèces » depuis l'apparition de la vie sur terre, avec un taux de disparition qui serait de plusieurs centaines de fois supérieure au taux normal de rotation des espèces. En ce sens plusieurs des « services » rendus par la terre à l'humanité seraient en voie de ralentissement : capture du carbone, pollinisation, protection contre l'érosion, régulation climatique, régulation des circuits hydrauliques...

---

<sup>44</sup> Paul J. Crutzen, *Geology of mankind*, Nature, Vol. 415, 2002, p 23.

<sup>45</sup> W. Steffen, J. Grinevald, P.J. Crutzen et J. R. McNeill, *The Anthropocene : Conceptual and historical perspectives*, Philosophical transactions of the Royal Society, 2011, p. 842-867.

<sup>46</sup> Erle C. Ellis, *Anthropogenic transformation of the terrestrial biosphere*, Philosophical Transactions of the Royal Society, 2001, p. 1010 à 1035.

Les scientifiques pointent la situation perturbée d'autres cycles globaux qui portent la marque de la domination de l'homme sur la terre (azote, phosphate, phosphore...) mais nous n'entrerons pas ici dans ces analyses complexes. Contentons-nous d'admettre que près du tiers de la biomasse continentale est à présent absorbée par l'humanité et ses sept milliards d'individus, ce qui représente environ une fois et demie ce que la planète peut approvisionner sur un mode durable.

Crutzen et Stoermer résumant l'essentiel de leur diagnostic à la fois complexe et monumental dans ce court et éloquent bilan.

L'expansion de l'humanité... a été phénoménale.... Au cours des trois derniers siècles, la population a été multipliée par dix, pour atteindre 6 000 millions d'individus, cet accroissement s'accompagnant de celui, par exemple, du bétail qui compte 1 400 millions d'individus (à peu près une vache par famille de taille moyenne)... En quelques générations, l'humanité est en train d'épuiser les énergies fossiles produites sur une période de plusieurs centaines de millions d'années. Le relâchement de CO<sup>2</sup> ... dans l'atmosphère par la combustion de charbon et de pétrole est au moins deux fois plus important que la somme de toutes les émissions naturelles... ; plus de la moitié de la quantité d'eau douce accessible est utilisée par l'humanité ; les activités humaines ont intensifié le rythme d'extinction des espèces par un facteur mille, et jusqu'à dix mille dans les forêts naturelles.<sup>47</sup>

Tout cela bouleverse profondément nos façons de considérer et de reconsidérer l'histoire et, partant, nos perspectives futures. Jusqu'à une période très récente, les historiens considéraient l'histoire de l'évolution humaine comme une donnée d'entrée de leurs raisonnements. Ils pensaient que l'évolution était une réalité, qu'il s'agissait d'un processus encore en mouvement, mais à un rythme si lent qu'il n'avait pas d'influence sur les histoires qu'ils pouvaient retracer. Dipesh Chakrabarty résume sobrement cette nouvelle situation de laquelle nous aurons à tirer des conclusions en matière de stratégie globale : « Malheureusement, nous sommes désormais devenus nous-mêmes un agent géologique et nous en sommes arrivés à troubler les conditions dont dépend notre existence. »<sup>48</sup>

Les écosystèmes naturels sont dotés d'une capacité d'auto génération et d'autorégénération qui leur permettent de s'autoréguler et d'évoluer dans le sens de la complexité. Cette capacité peut-elle être mise en difficulté par les activités humaines ? Telle est la question importante, dans une approche globale de la situation écologique planétaire. Cette capacité peut-elle être endommagée par des produits ou technologies d'origine humaine qui viendraient perturber leurs équilibres naturels de fonctionnement ? Edgar Morin notait déjà voici plus de trente ans que nous sommes pris ici dans un engrenage qui interroge fortement. « Nos déferlements technologiques perturbent non seulement les cycles biologiques, mais les boucles chimiques primaires. En réponse, on développe des technologies de contrôle qui soulignent les effets de ces maux tout en développant les causes. »<sup>49</sup>

---

<sup>47</sup> Crutzen et Stoermer, « *The Anthropocene* », IGBP Newsletter, N° 41, 2000.

<sup>48</sup> Dipesh Chakrabarty, *Le climat de l'histoire : quatre thèses*. Repris dans *La Revue des Livres*, N° 008, nov/déc. 2012, p. 4.

<sup>49</sup> Edgar Morin, *La vie de la vie*, Le Seuil, 1980, p. 94-95.

Mentionnons trois points qui font aujourd'hui encore largement débat autour de ce concept : la date d'entrée dans l'Anthropocène n'est pas claire : Crutzen a proposé l'année 1784, date du dépôt de brevet de James Watt sur la machine à vapeur, façon de souligner le parallélisme entre la naissance de l'Anthropocène et celle de l'entrée de la civilisation occidentale dans la consommation massive des énergies fossiles. Mais cette date est discutable, certains proposent plutôt la date d'entrée de l'humanité dans la sédentarisation et le début de l'agriculture, d'autres en revanche proposent une date nettement plus tardive, par exemple la fin de la seconde Guerre Mondiale et l'entrée dans la période nucléaire, électronique et pétrochimique mondialisée.

Second point à mentionner : les scientifiques spécialisés ne s'accordent pas sur la mesure des caractéristiques stratigraphiques susceptibles d'officialiser le passage à l'Anthropocène. A tel point que plus de dix ans après l'émergence de ce concept il ne figure plus à l'ordre du jour des séminaires spécialisés : serait-il déjà un concept périmé, car trop peu caractérisé, pour les scientifiques ?<sup>50</sup>

Ensuite, à bien y réfléchir, il n'était pas nécessaire d'attendre l'apparition du concept d'Anthropocène en l'an 2000 pour prendre conscience du poids des activités humaines sur les équilibres de la biosphère. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Nietzsche en avait eu des intuitions fulgurantes, et dans son sillage de nombreux philosophes, dont Valéry qui préparait clairement le terrain, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, au concept d'Anthropocène.

D'abord toute la terre est occupée : plus de terre libre. Ensuite, égalisation technique croissante des peuples – d'où diminution des causes de prééminence des nations de type européen. Puis, besoin toujours croissant d'énergie physique – et, par conséquent, des matières qui en produisent par leur transformation (charbon, pétroles). Enfin, accroissement rapide et fantastique des moyens de communication et de transmission.<sup>51</sup>

Dans un autre registre la noosphère de Teilhard de Chardin était également une sorte d'anticipation de l'Anthropocène. Dans *l'homme et le mystère du cosmos* en 1955, Teilhard rappelle que toutes les générations pensent vivre un tournant de la civilisation humaine. Mais il y a selon lui accélération à l'époque où il écrit :

Nous, avec notre courte existence, nous avons la chance et l'honneur de vivre une mutation de la noosphère. Nous nous situons dans une phase chargée de troubles et de tensions, où le présent et le futur se mélangent au sein d'un monde effervescent, face à toute la grandeur de phénomène humain (d'une envergure jamais atteinte)<sup>52</sup>.

Enfin les écrits de Günther Anders, antérieurs eux aussi à la conceptualisation de l'Anthropocène, sont également très instructifs pour réfléchir en termes de prophétie de la « fin du monde ». En effet les implications de l'entrée de l'humanité dans « l'ère atomique » ont, à bien des égards, des similitudes avec les implications de notre entrée actuelle dans « l'ère de l'Anthropocène » : dans les deux cas la prophétie de fin du monde qu'elles contiennent doit être réfléchie de façon performative, dans la

---

<sup>50</sup> Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'évènement anthropocène*.

<sup>51</sup> Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, p. 99.

<sup>52</sup> Teilhard de Chardin, *L'homme et le mystère du cosmos*.

perspective d'éviter qu'elle ne devienne réalité. « Nous ne sommes apocalypticiens que pour avoir tort »<sup>53</sup> précise Anders au sujet du contexte atomique qu'il a particulièrement étudié. C'est dans le même esprit qu'il s'agit à présent d'engager l'analyse des implications de l'Anthropocène. Tout au long de cette thèse je m'appuierai sur les analyses d'Anders, parfois en parallèle des analyses de Jonas : tous deux sont allés très loin dans leur tentative obstinée d'identifier des voies d'accès humainement acceptables et politiquement praticables vers le futur. Dans un sens, en tout cas dans la perspective qui nous occupe ici, ils prolongent la pensée de Gaston Berger. Leurs analyses seront précieuses pour avancer dans la tentative d'élaborer une nouvelle approche de l'anticipation.

Donc il n'est pas certain que l'Anthropocène soit un concept philosophiquement réellement nouveau. Je persiste toutefois à penser qu'en raison de son caractère totalisant et clairement responsabilisant le concept d'Anthropocène est susceptible de permettre une cristallisation sans précédent des conséquences globales de l'agir humain sur les perspectives de l'humanité. Il est davantage susceptible d'avoir à terme une résonance planétaire que les seuls écrits de Valéry, De Jouvenel, Picht, Jonas ou Anders. A tel point que nous devons plutôt demander, comme Bruno Latour : peut-on se permettre de ne pas raisonner avec l'Anthropocène ? Peut-on feindre d'oublier les enseignements de l'Anthropocène ? La civilisation occidentale peut-elle poursuivre sa route sans mettre ce concept au centre de ses préoccupations ?

Est-ce que l'on peut même encore choisir de ne pas penser avec cette notion ? Comment ne pas laisser prise à l'effet de sidération que peut provoquer une telle affirmation, dû tout autant à l'autorité scientifique résultant de la nomination *mondialisée* d'une nouvelle ère, qu'à la séduction contenue dans l'affirmation selon laquelle « nous serions devenus une force géologique », ou encore au sentiment inverse et pourtant concomitant d'écrasement l'accompagnant ?<sup>54</sup>

### ***Anthropocène : histoire et mise en perspective***

Comme le disent Crutzen et ses confrères : depuis l'ouverture de l'ère industrielle, « la terre opère sous un état sans analogue antérieur »<sup>55</sup>. Aucun penseur, aucun homme politique, aucun artiste n'avait imaginé que l'homme puisse se hisser au niveau des fleuves, des vents, de l'érosion, des cycles du carbone pour interférer sur le cours des choses sur la terre. En raison de son échelle, l'Anthropocène est un repère à partir duquel nous pouvons envisager une réévaluation de notre histoire et de nos perspectives.

Les chercheurs et promoteurs de ce concept considèrent pour l'instant l'Anthropocène comme une possible époque géologique, une époque placée au même niveau hiérarchique que les époques du Pléistocène ou de l'Holocène, située dans la période quaternaire, et postérieure donc à l'époque de

---

<sup>53</sup> Günther Anders, *Le temps de la fin*, p. 29.

<sup>54</sup> Collectif, *De l'univers clos au monde infini*, p. 13.

<sup>55</sup> P. Crutzen et Will Steffen, *how long have we been in the Anthropocene area ?* Climatic Change, 61, 2003, p 263.

l'Holocène qui serait alors terminée. Selon O. Morton<sup>56</sup> la civilisation occidentale consommerait à l'heure actuelle 12 térawatts à tout instant, et on se dirigerait vers une consommation de 100 térawatts si le mode de vie américain venait à s'étendre à toute la planète, donnée énorme si l'on considère que les forces issues de la tectonique des plaques ne représentent que 40 térawatts d'énergie. De tels constats bouleversent tous nos repères. Songeons par exemple à la perception que nous pouvons avoir de la crise appelée « crise financière » dans laquelle nous restons empêtrés depuis 2008. Passée la prise de conscience du concept d'Anthropocène, cette crise nous paraît bien différente :

L'histoire humaine a déjà connu plusieurs crises, mais la dite *civilisation globale* – appellation pompeuse donnée à l'économie capitaliste basée sur l'énergie produite à partir des combustibles fossiles – ne s'est jamais vue confrontée à une menace comme celle qui se présente. Ce n'est pas uniquement du réchauffement global dont nous parlons, mais aussi de l'imminence du dépassement ... des limites du système planétaire :: les changements climatiques, l'acidification des océans, la diminution de la couche d'ozone stratosphérique, la consommation mondiale d'eau douce, le taux de diminution de la biodiversité, l'interférence humaine avec les cycles de l'azote et du phosphore, les changements d'exploitation des sols, la pollution chimique, la pollution atmosphérique par les aérosols. Tout mène à croire que nous sommes à deux doigts d'entrer (ou même déjà entrés) dans un régime du Système Terre entièrement différent de tout ce que nous avons connu jusqu'ici. Le futur *proche* devient imprévisible, sinon même inimaginable hors des cadres de la science-fiction ou des eschatologies messianiques.<sup>57</sup>

Avec l'Anthropocène, une chose devient évidente : nous franchissons actuellement des seuils, des points de retournement, les choses évoluent de façon excessivement rapide, mais pas pour le bien de l'humanité au sens où nous percevons actuellement ce que doit être ce bien... Et nous peinons à comprendre comment réagir à cette prise de connaissance. Comment faire pour qu'Anthropocène ne rime pas avec Apocalypse ?

Si l'homme pensait toujours se sentir à la pointe d'un mouvement de progrès perpétuel, c'en est vraiment terminé avec l'Anthropocène. Si après Darwin nous avons réussi à surmonter la déconvenue de nous découvrir une espèce parmi d'autres, c'était souvent en situant l'espèce humaine comme la fine fleur de l'évolution des espèces. Voire en percevant l'homme comme une sorte de moteur de l'évolution des espèces : nous étions à la pointe du développement des espèces, en avance sur toutes les autres, et pouvions depuis ce poste privilégié porter une évaluation sur le reste du règne du vivant. Cette vision est totalement anéantie par le concept d'Anthropocène. Car au lieu de cela il s'avère que nous sommes le principal agent perturbateur des équilibres biosphériques immémoriaux. Dominique Bourg résume ainsi la nouvelle perception qui résulte de cette prise de conscience :

Au bout du compte nous avons puissamment fragilisé la biosphère au sens global, c'est-à-dire l'enveloppe de viabilité qui entoure la terre et qui comprend les basses couches de l'atmosphère, l'hydrosphère et la couche superficielle de la lithosphère, dont la pédosphère. Cette enveloppe de viabilité a été hautement favorable à

---

<sup>56</sup> O Morton, *Eating the sun*.

<sup>57</sup> Collectif, *De l'univers clos au monde infini*, p. 227.

l'épanouissement du genre humain durant l'holocène, à savoir l'ère géologique qui a suivi le précédent âge glaciaire au point d'ailleurs que certains géologues avancent l'hypothèse de notre entrée progressive depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, avec la diffusion de l'usage des énergies fossiles, dans une ère géologique nouvelle, l'Anthropocène. Le recours à l'énergie fossile a fini par provoquer, à compter des années 1950, une explosion de tous les flux de matière sur terre ainsi qu'un doublement en 50 ans, de 1950 à 2000, de la masse démographique humaine. Il en découle l'apparition de problèmes environnementaux inconnus jusqu'alors.<sup>58</sup>

La terre n'est clairement plus immense et infinie : elle devient toute petite et fragile.

Depuis qu'on voit la planète Terre avec des yeux de satellite de l'extérieur, ce qui n'était que base est devenu problème par excellence. ... manifestement la terre ne pourra plus faire très longtemps ce qu'elle semblait faire jusqu'ici. Elle est surmenée par la définition qu'on lui a imposée comme *theatrum cosmopoliticum*. Ses destinations historiques – servir de camp de base à l'exode historique, être disponible pour fournir des matériaux de construction et des carburants, être le théâtre et l'objet d'entreprises cosmopolitiques – ne seront plus compatibles dans un avenir proche avec sa propre existence.<sup>59</sup>

L'homme est clairement le principal agent de transformation de cette terre dont certains équilibres se trouvent gravement menacés : l'Anthropocène nous invite à une révolution copernicienne, nous interdit de poursuivre sur les chemins consuméristes actuels de la civilisation occidentale, nous impose de réintroduire la notion de temps long dans la gestion des affaires bioéconomiques planétaires.

La situation est inédite : nous sommes la première génération humaine qui constate à la fois les limites des ressources de la planète et sa capacité à détruire son propre milieu de vie. Nous sommes engagés dans un conflit entre l'évolution technico-économique de la civilisation occidentale et la survie de l'humanité. Mais que penser, que faire dans ces circonstances ? Par exemple de nombreuses espèces sont déjà en voie de disparition depuis quelques décennies, mais que faire précisément ? L'Anthropocène assène un choc, il ne livre aucune solution toute faite. Les outils de résolution des problèmes qu'il soulève ne sont pas fournis. Il ne fait que mesurer le problème et insister sur la nécessité pour la civilisation occidentale de reprendre en main les orientations de son développement. Comment faire alors ? Berger parlait *d'inverser le regard* afin d'envisager l'avenir de façon appropriée, mais il ne pensait pas à l'Anthropocène. Doit-on inverser le regard jusqu'au point où l'on chercherait à regarder *derrière* la civilisation occidentale ? Comme par exemple Isabelle Stengers,<sup>60</sup> qui propose de penser le ravage de nos milieux comme un point de départ de la réflexion plutôt que comme un point d'arrivée ? Ou comme certains peuples Amérindiens pour qui la destruction, la crainte, le désespoir sont à l'origine du monde, et dont les savoir-faire et les rites consistent justement à surmonter ces handicaps initiaux ? De qui se rapprocher pour trouver des ressources ou des protections susceptibles de nous mettre à l'abri des conséquences de l'Anthropocène ? Qui pourra nous inspirer pour conserver des ambitions émancipatrices face à de telles fermetures ? Bruno Latour propose de faire la distinction entre les « humains » qui finalement se comportent comme s'ils avaient en réserve quelques planètes à

---

<sup>58</sup> Dominique, Bourg, *Pour une sixième république écologique*, p. 47.

<sup>59</sup> Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, p. 302

<sup>60</sup> Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes*.

disposition, (vraisemblablement des étoiles *terraformables* assez rapidement pour qu'elles puissent servir de camp de retranchement, une fois la terre épuisée ou détruite), et peuvent donc consommer et saccager celle-ci sans crainte, et les « Terriens », c'est-à-dire des humains également, mais persuadés qu'aucun échappatoire hors de cette planète n'est envisageable concrètement, en tout cas pas pour une dizaine de milliards d'individus, et souhaitent donc l'habiter d'une façon qui la préserverait pour les générations à venir. Mais Latour ne donne pas beaucoup de précisions sur les modes de vie de ces Terriens. Quels sont leurs rêves, leurs projets, quelle est leur culture ? Tout cela reste certainement à inventer.

Je trouve fascinante cette idée que les humains puissent être à l'origine d'une nouvelle ère géologique de la planète, en quelque sorte un nouvel âge de l'humanité. Que ce concept ne soit pas encore reconnu officiellement par la communauté scientifique, qu'il n'apporte pas encore toutes les garanties que nous vivons à une époque caractérisée par des signaux stratigraphiques et autres suffisamment prononcés scientifiquement pour justifier du terme d'« Anthropocène », cela ne remet pas en cause la lumière qu'apporte ce concept nouveau pour caractériser les effets de la domination de l'espèce humaine sur la planète. On voit à présent quels liens peuvent unir des processus jusqu'alors appréhendés comme indépendants les uns des autres : l'histoire de la formation de la terre, l'histoire de la vie, l'histoire du capitalisme... Pourrait-il y avoir un lien par exemple entre le début de l'utilisation à outrance des réserves d'énergie fossile et la fin de l'esclavage ? Car l'utilisation de l'énergie fossile a progressivement rendu le travail humain moins rare, et le recours au travail forcé comparativement moins profitable.

### *Nouveaux enjeux et changements d'échelles*

L'Anthropocène invite à une vaste reconsidération des échelles de temps et d'espace à disposition de la civilisation occidentale. Il impose d'abord un changement d'échelle pour comprendre notre réel positionnement dans l'univers. Nous transformons les conditions de vie sur la terre dans des proportions gigantesques : personne n'avait imaginé à quel point l'humanité pèse sur les équilibres de la biosphère. L'ampleur du phénomène confère à l'Anthropocène le statut de concept à la fois scientifique, philosophique, écologique, anthropologique et surtout politique. Il met par ailleurs en relation directe des éléments et événements qui semblaient aux générations précédentes totalement déconnectés, comme Valéry l'avait mis en lumière depuis longtemps, bien avant la découverte de l'Anthropocène.

Dans l'état actuel du monde, le danger de se laisser séduire à l'Histoire est plus grand que jamais il ne fut... Les phénomènes politiques de notre époque s'accompagnent et se compliquent d'un *changement d'échelle* sans exemple, ou plutôt d'un *changement d'ordre des choses*. Le monde auquel nous commençons d'appartenir, hommes et nations, n'est qu'une *figure semblable* du monde qui nous était familier. Le système des causes qui commande le sort de chacun de nous, s'étendant désormais à la totalité du globe, le fait résonner tout entier à chaque ébranlement ; ... L'histoire, telle qu'on la concevait jadis, se présentait comme un ensemble de tables

chronologiques parallèles, entre lesquelles quelques fois des transversales accidentelles étaient çà et là indiquées. Quelques essais de synchronisme n'avaient pas donné de résultats, si ce n'est une sorte de démonstration de leur inutilité. Ce qui se passait à Pékin du temps de César, ce qui se passait au Zambèze du temps de Napoléon, se passait dans une autre planète. Mais l'Histoire *mélodique* n'est plus possible. Tous les thèmes politiques sont enchevêtrés, et chaque événement qui vient à se produire prend aussitôt une pluralité de significations simultanées et inséparables.... Dans l'avenir... rien ne se fera plus que le monde entier ne s'en mêle, et l'on ne pourra jamais prévoir ni circonscrire les suites presque immédiates de ce que l'on aura engagé.<sup>61</sup>

Nous nous étions crus technologiquement libérés des souffrances imposées par la nature, nous pensions pouvoir échapper à la finitude d'un monde fermé, nous pensions que l'ouverture vers l'infini était notre destinée, mais voici que s'affaisse le sol sur lequel nous prenions tous nos élans. En fait l'Anthropocène mélange plusieurs échelles qui restaient jusqu'ici relativement distinctes. Souvenons-nous à quel point les échelles géologiques sont longues, le rythme d'écoulement des temps géologiques extrêmement lent. Rappelons-nous à quel point nous sommes éloignés de l'ère des dinosaures ou de l'Australopithèque. Mais que nous dit l'Anthropocène ? Que certains choix de civilisation pourraient produire des effets géophysiques plus rapides que l'évolution naturelle des espèces.

... voilà que soudain, par un renversement complet, nous voyons les géologues sidérés par le rythme rapide de l'histoire humaine ; un rythme qui les contraint de placer un « repère doré » dans un segment de 200 ou même 60 ans, (selon que l'on choisit une frontière temporelle courte ou très courte pour délimiter l'émergence de l'Anthropocène). La formule *temps géologiques* est maintenant utilisée pour un événement qui est passé plus vite que l'existence de l'Union soviétique !<sup>62</sup>

On sait que de tous temps l'humanité a modifié son environnement terrestre. Dès la sédentarisation et le déploiement d'une agriculture organisée, dès l'émancipation de son statut de chasseur-cueilleur l'homme a profondément impacté plusieurs paramètres de son « environnement naturel ». Mais avant l'entrée dans notre ère industrielle, les humains ne devaient leurs découvertes qu'à leurs tâtonnements au hasard, et ces tâtonnements n'avaient jamais l'envergure nécessaire pour impacter la composition chimique de l'atmosphère ou des océans. C'est donc surtout l'entrée dans l'ère industrielle et l'utilisation massive des énergies fossiles qui conduit à un basculement monumental dans la dynamique du « système terre », et ceci dans une spirale inquiétante car l'exploitation de cette énergie, au moyen de dispositifs d'extraction et de manufacture mondialisés, décuple la puissance transformatrice de l'humanité. L'effet de surprise est énorme. Encore tout affairés à devenir comme « maîtres et possesseurs » de la nature en toute bonne conscience, nous découvrons tout à coup un verdict aussi inattendu qu'inquiétant : notre avenir, et peut-être à court terme, est menacé.

Nous ne sommes clairement pas au bout des enseignements à tirer de ce nouveau concept. « Mais depuis quand le monde risque-t-il de mal tourner ? Comment le danger de mal façon est-il entré en

---

<sup>61</sup> Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, p. 35.

<sup>62</sup> Collectif, *De l'univers clos au monde infini*, p. 32.

jeu ?» demande P Sloterdijk<sup>63</sup>? Nous nous concentrerons ici sur les implications de ce concept en matière de prospective. Nous sentons intuitivement que l'Anthropocène remet sur le devant de la scène l'obligation de maîtriser les conséquences de l'agir humain sur le long terme ; c'est sur ce point que nous reviendrons plus en détail tout au long de la présente recherche.

L'Anthropocène propose à l'humanité une nouvelle appréciation de sa capacité à configurer son propre avenir : mais que nous puissions encore reprendre en main notre destinée, rien n'est moins sûr. Sous nos pieds se sont sédimentés d'énormes résidus techniques, industriels, culturels et nous sommes durablement orientés par des rampes de lancement très rigides, dont la poussée produit une accélération permanente, et dont nous avons pour l'instant perdu le contrôle.

Des choses se sont mises en marche – et pas seulement des escaliers roulants – qu'on n'a nullement prévues et dont on doit raisonnablement douter qu'elles puissent jamais être reprises par une action humaine pour être dirigées dans des voies non fatales... Le processus de civilisation... se révèle être une curiosité ontologique de premier ordre, car ce qui y devient un fait accompli n'est ni plus ni moins qu'une catastrophe naturelle autoréflexive. Comme tout ce qui est fatal, cela est aussi philosophiquement intéressant... Aujourd'hui l'homme, l'avalanche qui pense, n'est plus mis en danger par la seule tempête de la vie, il met lui-même en mouvement les masses qui peuvent l'ensevelir.<sup>64</sup>

Ce qui est donc radicalement nouveau depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est la conscience de la finitude, non plus seulement individuelle mais collective, de l'espèce humaine. Non plus seulement de la société, mais bien de la présence de l'humanité sur la terre. D'un côté la « dimension humaine » prend du poids, mais d'un autre côté s'imposent des changements d'évaluation et de pratiques face auxquelles nous sommes pour l'instant désarmés. Latour en dresse une première liste :

Il s'agit là d'un geste scientifique considérable, ne serait-ce que par ses conséquences : quel régime d'existence distinct de celui de l'holocène est censé caractériser cette nouvelle période ? Quel prolongement dans les sciences humaines doit-on attendre d'un changement d'époque géologique ? S'agit-il de nouvelles coordonnées pour la pensée venant remplacer la Nature des Modernes ? Quels sont les enjeux politiques d'une Géo-histoire ? D'un Géo-savoir ?...<sup>65</sup>

Comment nous organiser dans ce nouveau contexte, comment vivre avec le sentiment d'une culpabilité pesante envers la biosphère et sa diversité menacée par nos actions désordonnées ? Comment ne pas piétiner d'avance les perspectives des générations futures ? Tristan Garcia résume bien l'état d'esprit général qui résulte de cette nouvelle perception de nos perspectives rabougries :

Nous nous sentons des enfants coupables devant la Terre-mère toute entière, sous son atmosphère, à laquelle nous devons de respirer et que nous étouffons des rejets de nos activités, sur son sol auquel nous sommes redevables de tout ce qui y pousse et nous nourrit, que nous asséchons et dont nous rabougrissons les forêts-poumons... Tout ce que nous pouvons espérer c'est que l'avenir nous libérera de cette chaîne sentimentale et sentimentale, infantilissante et régressive, qui nous attache désormais à la planète Terre comme au boulet de

---

<sup>63</sup> Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, p. 313.

<sup>64</sup> Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, p. 25.

<sup>65</sup> Collectif, *De l'univers clos au monde infini*, p. 13.

notre destinée, pour penser et sentir pleinement un avenir de notre espèce qui regarderait de nouveau vers les étoiles, les contrées inconnues, les territoires mystérieux, la nouveauté du lointain, l'appel irrésistible de la découverte d'un ailleurs, plutôt que simplement « ici »... La pensée et la connaissance nous font déjà redécouvrir les choses, la Nature, les représentations hors de nous, de notre connaissance et de notre pensée : c'est ce qu'il y a de beau dans notre adieu au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle qui n'a cessé de se rapporter jusqu'à l'épuisement à ses propres rapports ; mais nos conditions de vie, puisque nous avons abandonné l'exploration spatiale, nous renvoient à l'écologie d'un environnement fermé, d'un tout petit cosmos planétaire, un monde qui n'a plus rien d'ouvert. La planète Terre est sans doute un lieu clos d'appartenance plus progressiste, plus large que le village, la communauté, la classe, la nation ou la race ; mais elle n'en reste pas moins une forme de destinée fermée pour l'Idéal.<sup>66</sup>

L'Anthropocène va jusqu'à éclairer sous un jour nouveau les principaux problèmes politiques planétaires. La chaîne des responsabilités dans les désordres mondiaux actuels et à venir s'en trouvent modifiée. La distance entre terrorisme et surconsommation énergétique par exemple se réduit. Selon François Heisbourg il s'agit de :

répartir les défis entre ceux qui sont le produit délibéré de la volonté d'acteurs agissants explicitement (ce sera le cas de la prolifération nucléaire, du militantisme intégriste et de l'hyper terrorisme), et ceux qui sont le fruit d'actions qui ne répondent pas à une intention d'aboutir au risque considéré : ainsi les problèmes énergétiques, climatiques, épidémiologiques... Cette dernière caractérisation ne vaut pas absolue : l'Amérique de Bush ou la Chine communiste savent parfaitement bien quelles sont les conséquences de leur voracité énergétique sans frein ou de leurs politiques irresponsables de rejets de gaz à effet de serre. Leur objectif premier n'est cependant pas de réchauffer la planète ou de provoquer des épidémies, alors qu'un pays qui tente d'acquiescer l'arme nucléaire ou un groupe terroriste qui organise un attentat est mû par une attention spécifique correspondant au moyen recherché.<sup>67</sup>

On le voit, la prise de conscience de l'Anthropocène bouleverse de nombreux points de vue : tant qu'ils l'ignorent, les humains peuvent jouer leur rôle d'apprentis maîtres et possesseurs de la nature en toute bonne conscience, même lorsque les dégâts du développement deviennent assez visibles : on *peut* encore, à la maison ou en famille, on *doit* encore dans les comités de directions des groupes industriels et dans les cabinets ministériels, continuer comme si rien ne posait fondamentalement problème, comme s'il s'agissait vraiment de « retrouver le chemin de la croissance », avec les promesses de progrès social et de bonheur associées à cet idéal. On titane encore par mer calme. Dès que l'on prend conscience de l'Anthropocène et de ses multiples implications nos rêves de développement se heurtent à toutes sortes de limites ; feindre d'ignorer ces limites devient clairement suicidaire. Des chasseurs-cueilleurs qui deviennent subitement et sans s'en être aperçus, comme « à l'insu de leur plein gré », avec leurs petits bras et leur grosse tête, une « force géologique » : qu'est-ce que cela signifie ? Passé l'effet de sidération, comment réagir ? Notre espèce serait devenue si nombreuse et si puissamment active qu'elle rivalise avec les plus grandes forces de la nature en termes d'impact sur le fonctionnement global du système Terre ? En fait, on ne peut pas dire que l'on ne savait pas, de multiples alertes avaient été données - depuis près d'un siècle. Par ailleurs, si l'industrie humaine est

---

<sup>66</sup> Tristan Garcia, in *Le Débat... sur l'avenir intellectuel en 2010*, p. 428.

<sup>67</sup> François Heisbourg, *L'épaisseur du monde*, p. 158.

capable de déclencher des changements globaux, rien n'indique qu'elle soit capable de les entraver, les contrôler, les réorienter. On titanique à présent en eaux profondes, par mer agitée. Latour va jusqu'à parler d'une « nouvelle pièce à jouer » pour l'humanité, à savoir « définir l'échelle, la forme, la portée et le but de ces nouveaux peuples qui sont involontairement devenus les nouveaux agents de la géohistoire. Une chose est sûre : cet acteur qui fait ses débuts sur la scène du Nouveau Théâtre du Globe n'a jamais joué auparavant de rôle dans une intrigue aussi dense et aussi énigmatique. »<sup>68</sup>

Comment retrouver le goût et la force d'engager de nouvelles aventures ? Comment desserrer l'étreinte étouffante de la civilisation occidentale sur ses propres perspectives ? On pressent l'énormité du retournement conceptuel à opérer pour retrouver une orientation de civilisation émancipatrice. L'idée sera ici d'imaginer comment c'est notre rapport au temps, et notamment à la projection dans l'avenir, qui doit prioritairement être réinterrogé.

### *Retournement de perspective*

En fait l'Anthropocène est un mot-obus, il assène un choc. A certains égards et tout en restant très controversé aux yeux des paléontologues, il prolonge les grandes découvertes qui ont occasionné des bouleversements de la pensée occidentale : la découverte de Galilée, celle de Darwin, celle de Freud, celle d'Einstein. Tout comme ces célèbres blessures narcissiques<sup>69</sup> infligées à l'égo humain, l'Anthropocène impose une reconfiguration du regard que l'on peut porter sur l'humanité et ses perspectives. Galilée, Darwin, Freud, Einstein ont imposé divers réarrangements de nos grilles d'évaluation et de nos logiques d'action. En complément de ces réarrangements, l'Anthropocène impose de la même façon de prendre un nouveau départ pour l'ensemble de la civilisation. Dès que l'on reprend ses esprits suite à ce choc, une intuition se dessine : tout, dorénavant, devrait être anticipé dans des proportions que la civilisation occidentale n'a jamais imaginées. Il faudrait pour nous guider apprendre à agir dans le cadre par exemple d'une utopie de la *vigilance parfaite*, là où nous avons appris à obéir à des réflexes de *progrès maximum*. C'est en ce sens que l'Anthropocène va immanquablement devenir un instrument important pour la pensée, la politique, la science, la vie au quotidien. Notons que nous n'en sommes pas là. Pour l'instant, la grande majorité des pouvoirs en place cherchent à présenter l'Anthropocène comme une sorte de crise *immobilière*. Crise planétaire, certes, mais elle ne toucherait que le mobilier d'agrément de la planète : espèces animales pas vraiment indispensables, récifs de corail lointains, nappes phréatiques invisibles, régions côtières misérables. Rien d'essentiel, les banques, les portefeuilles boursiers ne sont pas touchés, ils pourraient même bénéficier de la volatilité induite par ces menus changements. Jusqu'à ce jour, aucun des enseignements de l'Anthropocène n'est pris en compte dans les choix de gestion des pouvoirs en place.

---

<sup>68</sup> Collectif, *De l'univers clos au monde infini*, p. 34.

<sup>69</sup> L'expression, devenue célèbre, est de Sigmund Freud.

Mais il faut se rendre à l'évidence : avec la science, bras neuronal de l'homme, l'humanité a perdu la bataille contre le destin. L'anthropocène sonne le glas de toutes les utopies scientistes. L'idée du progrès entendu comme bataille contre la nature est terminée. Reste l'idée, à reconstruire à la base, d'un progrès qui inclurait le plus profondément possible les conséquences de ses actes dans ses plans d'action. Savoir si nous pouvons restructurer cette idée de progrès sans avoir à détruire les bases actuelles de la plateforme technico-économique libérale est une question centrale au début du xxi<sup>e</sup> siècle. Avec l'Anthropocène la marche vers le pire semble bien engagée, mais elle est déconnectée d'une quelconque téléologie. Aucune puissance négative n'est à l'œuvre pour saccager nos conditions de vie. Le verdict est terrible, le pire est ce qu'il y a de plus vraisemblable, mais il restera notre œuvre, avec toutes les possibilités qui nous restent d'en modifier le cours. L'Anthropocène repose soudainement la question de façon crue : une société peut-elle se passer de réfléchir à son avenir global ? Peut-elle renoncer à l'idée d'une action collective orientée par un objectif collectif, aussi minimal puisse-t-il être ? Les pouvoirs politiques peuvent-ils continuer à déléguer leurs initiatives les plus structurantes alors que l'Anthropocène nous avertit que les décisions prises au cours des deux derniers siècles, et plus spécialement au cours de dernières décennies, selon ce mode de délégation, ont été suicidaires ? Peut-on avancer selon ce mode de délégation et laisser les marchés, les multinationales et les gouvernements prendre des orientations en matière de géo ingénierie, de réalité augmentée, de manipulation génétique, de recours ou non à la technologie nucléaire sur la base de leurs seuls objectifs particuliers de puissance ou de profit, hors de tout cadre d'analyse et d'évaluation mondiales ?

Nous sommes sur une pente qui devient plus claire : nos désirs, capacités et connaissances commencent à contrôler le cours de l'évolution. Nous créons de nouveaux matériaux, de nouvelles formes de vie à travers l'agriculture, le génie génétique et bientôt les biotechnologies. En parallèle nous stressons nombre d'espèces végétales et animales jusqu'à en faire disparaître une proportion significative. Nous sommes sur le chemin de la re-création de la réalité grâce à la pensée humaine, une réalité qui devient *humaine* pour de bon cette fois-ci. Un nouveau monde se déploie donc. Soit. Mais deux problèmes structurants apparaissent : nos pouvoirs techniques et économiques devancent largement notre compréhension ; la majeure partie de nos innovations et de leurs effets indirects résultent de l'improvisation la plus totale. D'autre part nous avons suscité des changements si profonds et rapides que nous en avons perdu la vision panoramique, nous sommes devenus incapables d'assimiler, comprendre et analyser notre œuvre, cette œuvre dont l'Anthropocène nous indique qu'elle approche de la fin. Pour marquer les esprits, Christian Schwärgerl évoque la naissance d'une nouvelle discipline, la neuro-géologie.

L'Anthropocène constitue aussi bien un phénomène neurobiologique que géologique. Une nouvelle planète naît de nos pensées, sentiments, devoirs, habitudes, décisions et prévisions. Nous vivons le début d'une neuro-

géologie. La richesse de la nature est devenue inséparable de celle de la culture. D'une manière ou d'une autre, la jonction se fera durant l'Anthropocène, au cours d'un procédé d'évolution bio-culturelle.<sup>70</sup>

Nous, les acteurs de l'Anthropocène, avons donc mis au point sans le savoir une neuro-géologie dont les effets sont gigantesques. Avec le temps, disait Bergson bien avant d'avoir sous les yeux de tels effets, on oubliera certainement la Révolution française, mais on n'oubliera pas la machine à vapeur, ses tôles et ses pistons qui ont une présence indestructible, s'imposent aux paysages pour longtemps, tant leur matérialité est ostensible.

Nous savons combien la modernité était caractérisée par l'écartement toujours plus grand entre les retours d'expérience hérités du passé et les exigences toujours plus impatientes à l'égard du futur. Son moteur, c'était la certitude qu'un progrès évident et clair, au bénéfice de tous, pouvait libérer les énergies humaines dans cette course à l'innovation et à la croissance tous azimuts, sans limites car la modernité avait en parallèle instauré le passage d'un monde clos à un univers infini, déployé en d'autres termes une véritable métaphysique de l'infini pour ce qui est des aspirations humaines, une ontologie de l'infini pour ce qui concerne son rapport avec le monde et ses ressources, un monde dont, rappelons-le, la vocation essentielle était de passer sous domination humaine. Las, au moment où nous devenons effectivement capables d'actions de grande envergure sur le monde et sur nous même, au moment où nous envisageons de fabriquer un monde et des hommes *augmentés*, le concept d'Anthropocène vient percuter brutalement cette stratégie globale : il menace la survie de l'humanité à court terme – sans que l'on sache exactement de combien de générations ce court terme sera composé. Certains en tirent la conclusion qu'il faut effectivement se dépêcher de fabriquer cette réalité augmentée, pendant que nous le pouvons encore, tant que nous disposons des ressources (physiques, biologiques, culturelles, politiques) pour envisager d'y parvenir. D'autres en revanche pensent qu'il est urgent d'encadrer l'agir humain avant qu'il n'ait détruit toutes les ressources de la civilisation.

La présente thèse se situe à la jonction de ces deux positions : d'une part elle cherche un dispositif d'évaluation de ces stratégies à la hauteur des questions posées par l'Anthropocène, d'autre part elle entend que cette méthode garantisse des échanges et une transparence suffisants pour que ce processus d'évaluation soit de nature *démocratique* - c'est-à-dire pour que cessent les stratégies locales qui engagent l'avenir de l'humanité, sans mesure de leurs effets globaux. Nature démocratique qui ne représente pas nécessairement une assurance tout risque contre les accidents de civilisation, il faudra revenir sur cette question. Pour l'instant, les mutations technologiques et économiques s'opèrent sans aucun contrôle ni suivi démocratique, par le jeu des prises de décision d'entités qui n'ont finalement de comptes à rendre à personne (investissements, délocalisations, cessions-acquisitions, R&D confidentielle, circuits de services et de capitaux mondialisés,...) et là réside une des sources les plus manifestes de la dérive accélérée vers les situations de déséquilibre à propos desquelles nous alerte l'Anthropocène.

---

<sup>70</sup> Christian Schwärger, *L'âge de l'homme. Construire le monde de demain à l'ère de l'Anthropocène*, p. 35.

## Repenser l'anticipation et la stratégie

L'Anthropocène devient le cadre pertinent pour comprendre les perspectives futures de l'humanité. Il implique une sorte de révolution copernicienne dans l'approche du devenir. L'homme n'est plus un lutin impuissant dans un monde éternel aux ressources infinies. Il a une empreinte écologique globale négative depuis le milieu des années 1980. L'homme est devenu un acteur puissant, maladroit et souvent inconséquent, qui a modifié et consommé une bonne partie des ressources de son environnement et dont la vocation première doit consister à présent à reconstruire un avenir praticable sur longue durée.

Il s'agit alors de reconstruire un cadre d'évaluation de l'agir humain à la lumière de ce retournement, de fournir aux principaux acteurs de la civilisation un projet alternatif au projet cartésien toujours en cours de déploiement au début du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, un projet qui se substitue à la recherche de la domination des conditions naturelles de l'existence au profit d'une recherche des conditions de préservation d'un avenir ouvert pour les siècles à venir. Un projet alternatif, ou si cet objectif est trop inatteignable dans un premier temps, d'imaginer au moins un cadre rigoureux d'appréciation de l'exposition aux risques d'impasses stratégiques. James Lovelock avait parlé voici longtemps déjà d'un *manuel utilisateur de la civilisation*. Il faudrait pouvoir élaborer une grille d'analyse et d'évaluation des politiques publiques, des stratégies des entreprises multinationales, et de tout enjeu fondamental pour l'avenir de l'humanité. Jusqu'ici, la liberté politique et stratégique avait consisté à poursuivre des fins que la nature et la culture avaient instituées pour nous, en tout cas sans notre intervention réfléchie, au gré des progrès techniques ou des utopies sociales qui s'étaient avérées *a posteriori* les plus attractives. Le type d'histoire qui découle de cette stratégie globale touche à sa fin, il vient butter sur la triple limite que constituent la non maîtrise de nos pouvoirs surdimensionnés, la capacité limitée de résistance de la biosphère au poids de l'humanité et l'incapacité de la démocratie de prendre la main sur la marche de la civilisation.

L'Anthropocène n'impose qu'une seule chose, mais il en fait une question de vie ou de mort : que la civilisation reprenne en main son orientation vers le futur. Il ne suggère rien quant aux orientations alternatives à privilégier, ni quant à la méthode à utiliser. Il ne donne même pas de délai très précis à respecter. En revanche il mentionne clairement que toute reprise en main qui ne serait que partielle, locale ou sectorielle ne ferait que retarder les échéances. L'avertissement de l'Anthropocène est planétaire. On objectera qu'il est difficile d'imaginer les règles d'une éthique planétaire dans la mesure où nous apprenons, parallèlement, que suite à l'effondrement de tous les *grands récits* classiques d'émancipation, nous ne savons pas - ou plus - où va l'histoire. Certes, cela ne simplifie pas la tâche, mais cela ne nous exonère pas du devoir de préparation du futur. Nous avons à imaginer une action historique sensée, dont la politique globale pourrait consister à *élargir l'avenir*, à chaque évaluation d'un choix à opérer sur une question stratégique sensible. Je reviendrai en détail sur cette notion centrale d'un *avenir ouvert*, à promouvoir prioritairement dans la mesure où, en régime

d'Anthropocène, la majeure partie des développements technoscientifiques ont tendance à *rétrécir l'avenir*.

Tout est à réinventer : pensée, valeurs, partage, universel, progrès, émancipation, vigilance ; tout est à restructurer, à reconfigurer. Mais le trait commun, massif, le *style* que nous avons à créer, à inventer, est celui de l'anticipation. Nous avons à inventer une pensée, une pratique, une morale, une politique de l'anticipation, en lieu et place d'une pensée du progrès.

Ce sont les projets d'origine humaine qui façonnent notre sentiment nouveau de fragilité, ou plutôt c'est l'absence d'une pensée adéquate susceptible d'en encadrer les divers déploiements qui pose problème. Le rejet de tous ces déploiements en bloc ne serait pas pertinent : la modernité a permis de nombreux acquis que personne n'envisagerait de perdre sans souffrance ou déception. Parmi ces acquis, nombreux sont ceux qui n'ont aucune incidence problématique sous l'angle de l'Anthropocène. Par ailleurs il faut noter que l'issue des impasses désignées par l'Anthropocène ne semble pas modifiable au moyen d'une *révolution* : notre civilisation est devenue un tel complexe d'hommes-machines-réseaux que ce complexe aurait toutes les chances de s'effondrer en cas de *révolution* brutale. Enfin ce n'est pas le progrès en lui-même qui pose prioritairement problème, c'est l'absence d'encadrement du déploiement des applications technoscientifiques qui en découlent. Et la clé de résolution de cet état de fait ne peut résider dans une heuristique de la peur, comme Jonas l'avait imaginée. L'éthique de la responsabilité qu'il a proposée, sur fond d'heuristique de la peur, a certes permis de consolider les réflexions publiques en matière de développement durable ou de principe de précaution et c'est déjà beaucoup. Mais cette philosophie souffre de deux limites majeures : il s'agit d'une pensée défensive, qui cherche à maximiser la vigilance sur fond de stress généralisé quant aux conséquences de l'agir humain dans son ensemble ; d'autre part elle n'est pas conçue pour venir impacter concrètement les stratégies de déploiement aux lieux et aux moments adéquats, dans la chaîne des prises de décision des principaux acteurs des dérèglements constatés. Or, c'est vers l'action que doivent orienter les enseignements de l'Anthropocène. Je défends ici l'idée qu'il est peut-être envisageable d'atteindre les résultats globaux attendus en procédant de façon sélective, par une action rapide et ciblée sur les « enjeux de civilisation », c'est-à-dire les questions qui sont présentement les plus problématiques vis-à-vis des enseignements de l'Anthropocène.

A la lumière de l'Anthropocène s'avance un autre soupçon, le soupçon d'un *bug* dans la programmation du progiciel de la civilisation occidentale : il se pourrait que la crise de la civilisation ne tienne ni à ses méthodes, ni à ses réalisations, ni même peut-être à ses résultats, mais plutôt à un phénomène de *fuite en avant*. On admet à présent que c'est l'idéologie du progrès qui nous aurait entraînés dans cette fuite en avant, attirés que nous aurions été par les perspectives d'un progrès sans fin de notre bien-être au sens très général du terme. Très bien. Et alors ? En quoi cette utopie impliquait-elle d'aller jusqu'à mettre en péril l'avenir de l'humanité ? Pourquoi cet idéal a pu conduire au dépassement de plusieurs seuils critiques, dans plusieurs domaines stratégiques pour l'humanité, sans déclencher aucun système

d'alerte ? On n'a pas assez insisté sur l'étrange fait que la civilisation occidentale n'a pas, en parallèle de ses immenses pouvoirs, mis au point de stratégie globale d'encadrement de ces pouvoirs. Là réside peut-être une piste de réflexion dont la pertinence nous est suggérée par l'Anthropocène : rétrospectivement il est vrai, la question se pose de comprendre pourquoi aucun système d'autorégulation ne s'est développé spontanément. Est-il encore temps d'y réfléchir ? Peut-être ne s'agit-il que d'un dysfonctionnement conjoncturel ? Raison de plus pour essayer d'imaginer une solution sous l'angle de l'action ciblée en direction des sujets cruciaux pour l'avenir de l'humanité.

La plupart des hommes n'éprouve aucun intérêt à réfléchir aux voies de développement collectif à long terme. Il est déjà assez difficile de savoir et d'intégrer que la vie a une fin, les problèmes du présent sont déjà si importants, pourquoi devrions-nous nous préoccuper de l'avenir à long terme ? Après tout, aucune génération dans le passé n'a éprouvé ce besoin. Le monde est si solide, pensait-on jusqu'il y a peu de temps, que les déboires conjoncturels des hommes ne sont d'aucun poids sur le cours de l'Histoire. L'Anthropocène vient rompre cette tranquille confiance dans l'existence d'un monde solide et ancré dans la très longue durée ; en tout cas l'existence de l'humanité à son bord pose à présent question. Les pouvoirs publics ont ici l'opportunité de jouer un nouveau rôle. Nous observons à quel point l'action politique fonctionne actuellement de façon craintive, réactive : réaction aux bouleversements écologiques, aux marchés financiers, aux accidents industriels, aux agences de notation, aux mutations sociales. Elle ne se manifeste plus sur le mode de la prise d'initiative, elle n'ose plus s'autosaisir de quelque question que ce soit, notamment par crainte d'une mauvaise allocation de ressources qui pourrait lui être reprochée par le monde de l'économie qui supporte de moins en moins que la récolte fiscale soit utilisée à des fins non directement utilitaires. L'exigence monumentale d'anticipation qui s'avance pourrait être une formidable opportunité pour l'action publique de reprendre l'initiative sur un sujet caricatural d'utilité publique : la survie de la civilisation, actuellement menacée par l'action privée incontrôlée en régime de libre concurrence.

Revenons par exemple sur notre perception spontanée du phénomène de la croissance économique après ce rappel du cadre général de réflexion ouvert par le concept d'Anthropocène. Un esprit contemporain, ayant appris à croire au mythe du développement matériel continu, prend cette croissance pour un paradigme « naturel » alors qu'en fait il résulte de la pensée des Lumières. Les développements scientifiques, industriels proviennent directement de l'idée de progrès constants réalisables, d'améliorations sans fin. Ce mythe s'est trouvé comme confirmé par des découvertes scientifiques majeures, transformées en applications techniques nouvelles, à l'origine de l'évolution spectaculaire de la qualité de vie de millions d'individus depuis maintenant plus de deux siècles... Notamment le concept de croissance illimitée sur le plan matériel fait à présent partie du bagage culturel de chaque individu occidental de façon telle que toute critique vis-à-vis de ce type de progrès est assimilée à un primitivisme douteux teinté d'ignorance scientifique et de promotion au retour à une société statique. Il est tout simplement devenu difficile à un esprit occidental de comprendre cette évidence qu'une croissance illimitée dans un monde fini n'est pas possible sur le long terme : en effet cet esprit occidental, ne voyant pas que l'extraordinaire croissance des deux derniers siècles résulte

uniquement du pillage et de l'exploitation à outrance des ressources de la terre et notamment de ses énergies fossiles, prend ces deux siècles de développement exceptionnel pour une tendance naturelle, extrapolable à l'ensemble de la planète, pour l'ensemble des siècles à venir... Or, c'est bien l'inverse qui se profile : l'épuisement des ressources et les conséquences de la pollution à l'échelle planétaire vont nous imposer de bouleverser profondément le mode d'organisation actuel des sociétés occidentales. Notre rythme actuel de croissance, même faiblissant quelque peu en pourcentage, reste impressionnant lorsqu'on le considère au niveau mondial, et n'a aucune chance d'être matériellement praticable durablement. Il nous expose à de multiples crises, et nos timides projets de restriction volontaire risquent de s'avérer bien insuffisants.



Tout le monde n'est pas sensible à la nécessité d'un grand changement dans nos modes de penser et de vivre. Il est vrai que l'Anthropocène, cela concerne surtout l'époque des *hommes à venir*, à la limite les jeunes gens nés récemment. Une bonne partie des adultes en situation de prendre des décisions aujourd'hui, c'est-à-dire en 2015, est moins directement concernée, si ce n'est à titre d'empathie pour les générations futures - ce qui ne représente manifestement pas une grande force de motivation. D'où la force des politiques actuelles qui ne visent qu'à poursuivre la stratégie du *business as usual*. C'est également tout le problème des limites de l'heuristique de la peur imaginée par Jonas : elle n'a pas de force opérative.

Ce qui est certain, c'est que la crise ouverte par l'entrée dans l'Anthropocène oblige à une reprise en charge de l'orientation du futur. Et le concept d'Anthropocène, en vertu de sa dimension historique et planétaire, pourrait être l'occasion de fédérer toutes les initiatives locales, sectorielles ou individuelles, qui avaient fait depuis longtemps de la défense du monde vécu leur objectif. Il pourrait permettre une relecture d'ensemble de multiples analyses critiques de la modernité et offrir ainsi une opportunité de réflexion globale dans le sens de l'intérêt de l'humanité et du monde vivant dans sa dimension planétaire. Mais il ne saurait se contenter de dresser un bilan de la situation planétaire, il doit préparer à l'action. C'est pourquoi il impose en parallèle un réexamen des capacités d'anticipation de la civilisation occidentale, réexamen qu'il est possible d'envisager à la lumière du retour d'expérience à effectuer après un demi-siècle de développement de la prospective. Notons en effet que nous nous retrouvons dans une situation similaire, bien qu'inversée, à celle qu'ont dû affronter les pères fondateurs de la prospective au milieu du xx<sup>e</sup> siècle. Comme Berger l'a fait dans le contexte de la reconstruction et de la relance économique d'après-guerre, nous avons à imaginer la méthode de projection sur plusieurs décennies d'un immense bouleversement démographique, technique, économique et social. Mais là où Berger réfléchissait dans le sens de l'exploitation maximale de ressources infinies et d'un avenir garanti, l'Anthropocène nous intime d'oublier ces utopies et de revenir à la réalité, réalité constituée de ressources limitées, et pour une durée à présent raccourcie

dans des proportions exorbitantes. Certains postulats de la prospective classique n'y résisteront pas. Il est toutefois possible que ce soit dans les origines de la pensée prospective que nous trouvions les plus solides repères pour nous orienter dans cette nouvelle aventure.

Autant il n'est pas inutile que l'Anthropocène assène un choc psychologique destiné à prendre conscience de l'importance des enjeux en présence pour assurer la sauvegarde de l'humanité, autant il serait contreproductif que ce choc se traduise par une paralysie de la volonté de réorienter le sens du développement de la civilisation. Même si notre capacité à nous projeter dans le long terme est temporairement en panne. Penser à la situation du début du siècle passé peut aider à prendre conscience de la formidable capacité de retournement des situations les plus difficiles à imaginer : les hommes spéculaient sur l'avenir, comme nous le faisons aujourd'hui, mais ils étaient radicalement incapables d'imaginer tout ce qui constitue aujourd'hui notre environnement quotidien en 2015 : déchiffrement du génome humain, Internet, smartphones, GPS à portée de chacun... En partant de ce constat tout paraît possible à horizon 2115, y compris de franchir les épreuves que l'Anthropocène dresse devant notre quotidien dérégulé. Mais il impose quelques efforts : il va nous falloir allier raison et imagination dans des proportions pour lesquelles nous n'avons pas encore trouvé la bonne formule. Et en premier lieu c'est notre capacité d'anticipation au sens global du terme qui est sollicitée.

On parle par exemple, dans le domaine de changement climatique, de nettoyer l'atmosphère de ses excès de CO<sup>2</sup>, des chercheurs de Palo Alto proposent de construction de très hautes tours semblables à de gros climatiseurs, des autres imaginent de créer une banquise artificielle pour éviter le dérèglement du Gulf Stream. Pourquoi pas, car certains d'entre nous vivent avec un cœur artificiel, de faux reins, des prothèses et s'en portent très bien. Mais l'Anthropocène n'invite pas prioritairement à accélérer la livraison de la réalité augmentée. Il milite plutôt pour la construction de l'homme éclairé, celui qui saura prendre - ou reprendre- en charge la question globale du futur.

C'est peu dire que le XXI<sup>e</sup> siècle s'ouvre sur une situation inédite à l'échelle de l'Histoire : nous sommes placés devant l'obligation de trouver des solutions à un problème dont nous parvenons difficilement à cerner toutes les implications. Sauf erreur de diagnostic ou pessimisme exagéré, il s'agit d'une question de vie ou de mort pour la civilisation. Nous verrons que c'est peut-être justement le côté *assommant* de cette prise de conscience qui représente notre meilleur atout pour tenter un virage dans les orientations stratégiques de nos entreprises publiques et privées, individuelles et collectives. Mais il nous faudra *a minima* apprendre à penser et à agir *global* dans des proportions jamais expérimentées jusqu'ici. Nous allons certainement devoir anticiper dans des proportions qui nous sont pour l'instant inconnues, qui n'ont encore jamais été expérimentées. Nous disposons d'un bon point de départ pour traiter la question : lorsqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle les protagonistes de la guerre froide ont renoncé à détruire la planète à coups d'explosions atomiques, c'est parce qu'au pied du mur ils ont fait le choix de la survie. Nous n'avons pas encore très bien compris pourquoi ni comment se sont déroulées les réflexions et négociations à ce sujet, mais toujours est-il que la planète et la majeure partie de ses

occupants sont toujours présents. C'est un constat réconfortant pour aborder les questions qui vont nous occuper.

### ***1.3. Des projets technologiques et industriels qui affecteront l'avenir de l'humanité***

La conjonction des pouvoirs technoscientifiques humains à présent extrêmement puissants et des logiques marchandes en vigueur dans les sociétés occidentales engendre des réalités totalement nouvelles, et d'ici la moitié du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, nous aurons vraisemblablement modifié radicalement les paramètres de notre environnement physique et culturel. Certaines de ces réalités auront des impacts irréversibles sur l'avenir de l'humanité. C'est le cas avec certains projets ou programmes nucléaires, biotechnologiques, numériques par exemple, qui secrètent dans leur sillage un nouveau monde, un nouveau type de réalité : ils recouvrent l'être traditionnel d'une nouvelle substance, d'une nouvelle couche de « nature » produite par le cerveau, la main et l'industrie de l'homme. Ils modifient déjà aujourd'hui, et risquent de modifier dans les décennies à venir l'environnement humain dans des proportions gigantesques. Un trou dans la couche d'ozone, un réseau social, un gaz de schiste ou encore l'euro sont des réalités nouvelles. De nouveaux matériaux, de nouveaux systèmes d'écriture participent à la constitution du monde, tout autant que les anciens. Or, personne n'a réellement réfléchi ni déterminé ces nouveaux modes d'être, ni individuellement, ni collectivement. Même une analyse rétrospective échouerait à reconstituer la chaîne des intentions sédimentées qui ont abouti à « l'existence », par exemple, de la *monnaie*.

Nous commençons à produire des choses réellement stupéfiantes, des « objets monde » comme les nomme Michel Serres. Des satellites par exemple, des missiles balistiques, des déchets nucléaires, des bombes atomiques. On parle de dupliquer le génome humain... Avec ces objets monde, nous nous rapprochons vraiment du statut de « maîtres et possesseurs de la nature », capables de produire des machines équipotentes à la nature, de produire de l'artificiel d'envergure équivalente aux plus grandes créations naturelles ou divines.

#### ***S'immiscer explicitement dans les équilibres de la biosphère***

Cet état de fait prend actuellement des proportions qui doivent retenir l'attention. Car nous envisageons à présent des projets de nature technico-industrielle qui visent explicitement à résoudre certains de nos problèmes contemporains d'envergure planétaire. C'est inédit. Jusqu'à récemment, aucun de nos projets industriels n'avait cette ambition explicite : ils avaient acquis leur statut d'objets monde un peu par hasard, petite innovation que le désir des hommes, puissamment relayé par le marketing et la mondialisation, avait « planétarisé »... On parle aujourd'hui de trouver des réponses d'ordre technico-industriel de grande envergure pour aider l'humanité à sortir de certaines de ses

impasses stratégiques comme la faim dans le monde, la réduction des inégalités, le réchauffement climatique ou encore la montée de l'insécurité pour ne citer que ces exemples. La technoscience échafaude notamment des réponses de toute sorte aux défis écologiques contemporains : on pourrait certainement refroidir l'atmosphère, lutter contre l'acidification des océans, empêcher la fonte des glaciers, mais aussi inhiber toute forme d'aspiration à la violence, surveiller la planète entière en permanence... On parle d'agro-carburants, de biologie de synthèse, de drones-abeilles pour remplacer la biodiversité mise à mal par les produits phytosanitaires... Rappelons que les forestiers, vers 1800, ont appelé à passer au charbon afin de sauver le climat, que les promoteurs du nucléaire parlaient d'utiliser la puissance atomique pour aménager les déserts... les promoteurs du bouclier antimissile voulaient protéger les populations des risques d'agression de l'Est, les fabricants d'OGM veulent aujourd'hui nourrir plus facilement l'ensemble de la population mondiale, les géo climaticiens veulent protéger la terre entière du réchauffement climatique.

Ces projets d'un nouveau type apparaissent à présent sur le bureau des conseils d'administration des multinationales. Sur la base de quoi ces projets pourraient-ils être évalués, hormis leur perspective de rentabilité à court ou moyen terme ? Qu'est-ce qui pourrait se substituer à cette recherche de rentabilité pour guider l'humanité dans ces orientations délicates ? Les perspectives de long terme ? Mais comment faire entrer le long terme dans les processus de prise de décision en régime démocratique et capitaliste ? Nous verrons au chapitre suivant qu'il s'agit là d'un problème à ce jour sans solution. Observons en attendant comment s'avance la justification d'intervention technoscientifique pour résoudre un problème d'origine technoscientifique, et ceci jusque dans l'élaboration de projets d'une envergure jamais égalée à ce jour, d'une envergure susceptible de modifier le contexte ontologique et cosmologique de l'aventure de l'humanité.

Il est symptomatique de constater que Crutzen lui-même, qui a mis à jour le concept d'Anthropocène, poursuive sa réflexion en proposant une « intendance planétaire » pour répondre au changement global tel qu'il l'a perçu. Il invoque la technologie moderne pour aider à résoudre les problèmes provoqués par la civilisation industrielle. Il préconise une nouvelle couche de technologie, en quelque sorte, pour recouvrir les imperfections des technologies précédentes.

Si des réductions considérables de gaz à effet de serre ne se produisent pas et que les températures croissent rapidement, alors l'ingénierie climatique, telle que présentée ici, est la seule option disponible pour réduire rapidement l'augmentation de la température et contrer d'autres effets climatiques... Si les effets bénéfiques sont plus grands que les effets négatifs, on devrait considérer sérieusement la stratégie de modification de l'albédo.<sup>71</sup>

Mais la définition de l'Anthropocène doit-elle s'accompagner forcément d'une telle promotion de solutions géotechniques ? S'en remettre à l'optimisme scientifique qui mise sur de nouvelles innovations pour nous sortir des impasses où les technosciences nous ont guidées, n'est-ce pas risquer d'engendrer

---

71 Paul Crutzen, cité par Bonneuil, Christophe, et Fressoz, Jean-Baptiste, in *L'évènement anthropocène*.

des monstres qui nous détruiront en retour ? Ou nous plongeront dans une sorte de coma mécaniquement assisté ?

### *Souçons de non maîtrise du destin humain*

Avant de plonger plus en détails dans l'analyse de quelques-uns de ces projets qui font l'objet d'intenses réflexions en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, il est instructif de se remémorer comment certains penseurs particulièrement clairvoyants avaient caractérisé cette orientation très particulière de la civilisation occidentale. Nietzsche par exemple avait vu le premier que nous sommes embarqués sur un vaisseau ivre : pressentant les immenses potentialités de nos technologies, il entrevoyait les impasses vers lesquelles, dès la fin du XIX<sup>e</sup>, nous pourrions nous diriger, et il la dramatisa comme lui seul sait le faire.

Nous avons quitté la terre et nous sommes embarqués ! Nous avons rompu les ponts derrière nous – plus encore, nous avons rompu la terre derrière nous ! Et désormais, petit vaisseau ! Prends garde ! Autour de toi s'étend l'océan, c'est vrai, il ne rugit pas toujours, et quelquefois il s'étend comme soie et rêverie de bienveillance. Mais il viendra des heures où tu reconnaîtras qu'il est infini, et qu'il n'y a rien de plus effrayant que l'infinité. Oh quel pauvre oiseau qui s'est senti libre et qui désormais se heurte aux murs de cette cage ! Malheur si la nostalgie de la terre te saisit, comme s'il n'y avait eu là-bas plus de *liberté* – il n'y a plus de 'terre'.<sup>72</sup>

... et il poursuit avec son intuition décrivant un déchaînement de la terre de son soleil, et de la mort de Dieu, préparant la disparition de l'horizon et l'errance de l'homme dans l'infini. « Qui nous donna l'éponge pour faire disparaître tout horizon ? Que fîmes-nous en détachant cette terre de son soleil ? Où l'emporte sa course désormais ? Où nous emporte notre course ? Loin de tous les soleils ? Ne nous abîmons-nous pas dans une chute permanente ? »<sup>73</sup>. Chez Nietzsche, les esprits créateurs seront ceux qui sauront s'alléger du fardeau du passé et se diriger vers de nouvelles voies, vers de nouveaux « grands larges ». Je rappelle ces passages célèbres parce qu'ils caractérisent avec une profondeur exceptionnelle le fond des questions auxquelles nous avons aujourd'hui à nous confronter, mais aussi pour rappeler qu'il n'est peut-être pas complètement vain de nous interroger aujourd'hui sur la forme prospective à propos des directions concrètes que prennent nos orientations technoscientifiques actuelles. Que Nietzsche soit parvenu, près d'un siècle et demi avant nous, à deviner aussi précisément qu'il l'a fait les contours de notre environnement techico-culturel actuel, nous donne un motif pour tenter d'imaginer les conséquences à long terme de nos choix stratégiques d'aujourd'hui.

Voyons plus précisément le caractère si particulièrement *provocateur* de la technique. En effet la technique, comme l'a montré Heidegger, n'est pas une caractéristique de la modernité parmi d'autres. Elle est différente de l'économie, de la science, de la démocratie par exemple. Elle est l'essence de l'humanité, elle représente le dispositif *d'accaparement* (*Gestell*) des énergies de la nature en vue

---

72 F Nietzsche, *Le gai savoir*, § 124

73 F Nietzsche, *Le gai savoir*, § 125

d'une mise au service de l'homme. Car ces énergies ne sont pas directement à disposition de l'homme, comme on pourrait le croire en première analyse, mais à disposition de la technique elle-même dont le pouvoir s'accroît au fur et à mesure de nos innovations concrètes. Heidegger utilise le terme *d'arraisonnement* pour illustrer la façon dont la technique va chercher au fond des terres, des océans et peut-être bientôt de l'espace les énergies cosmiques dont elle modifie le cours naturel, en utilise la toute puissance et la soumet à la raison. Il en est ainsi pour tous les types d'énergie actuellement exploités (solaire, éolienne, fossile, géothermique, nucléaire...) : c'est la technique qui en exploite le potentiel et met ce potentiel au service de la raison et de ses industries. Elle se projette elle-même en avant dans sa recherche effrénée de nouveauté, et ni la politique, la culture ou la morale ne sauront en encadrer et encore moins en maîtriser ce mouvement en avant.

D'un autre point de vue Hannah Arendt a souligné comment l'homme, grâce aux pouvoirs exorbitants de la technique, avait transféré le point d'Archimède de la connaissance, qui trouvait initialement son point d'appui sur la terre, dans l'univers.

Sans nous tenir réellement en ce point dont rêvait Archimède, liés encore à la terre par la condition humaine, nous avons trouvé le moyen d'agir sur la terre et dans la nature terrestre comme si nous en disposions de l'extérieur, du point d'Archimède. Et au risque même de mettre en danger le processus naturel de la vie nous exposons la Terre à des forces cosmiques, universelles, étrangères à l'économie de la nature.<sup>74</sup>

Ces profondes analyses n'ont pas pris une ride. Elles pointent toujours aussi précisément la source du problème évoqué ici, bien qu'elles négligent au moins deux éléments constitutifs de notre contexte global en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle : la mondialisation et la numérisation, qui modifient en l'amplifiant encore le diagnostic de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Que deviennent *l'horizon* dont parlait Nietzsche lorsque l'on tente de désolidariser la Terre de son soleil, *l'arraisonnement* de Heidegger, le *point d'Archimède* d'Arendt à l'ère de la mondialisation, de la technoscience aux développements incontrôlés, de la numérisation de la planète entière, que deviennent-ils à l'ère de l'Anthropocène ?

Observons quelques-uns de ces projets à l'aune du *décalage* décrit par Anders : « *le décalage entre notre capacité de représenter et notre capacité de produire.* »<sup>75</sup> Pour tenter de comprendre ce que recèlent ces projets en matière de risques et menaces, sur le long terme, pour l'humanité. Et si possible en tirer quelques enseignements en termes d'anticipation, ou plus simplement en termes de règles de conduite pour l'anticipation. Il faut bien voir que la vision d'ensemble qui se dégage en matière d'innovation, c'est la vision d'une évolution à la fois profonde, rapide, en accélération, incontrôlée et certainement incontrôlable, prenant des directions inconnues, imperceptibles à nos yeux humains, incompréhensibles à notre entendement raisonnable. Voyons alors ce qu'il en est avec certains exemples qui reviennent régulièrement dans les controverses contemporaines, par exemple le

---

<sup>74</sup> Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, p. 295.

<sup>75</sup> Günther Anders, *Hiroshima est partout*, p. 37. Mais ce thème est en fait un fil conducteur tout au long de l'œuvre d'Anders

nucléaire, la réalité augmentée, la création de nouvelles espèces, la transformation du génome humain, la géo-ingénierie.

### *Nucléaire, réalité augmentée, transformation des espèces*

Prenons l'exemple du nucléaire militaire : nous sommes engagés là de façon irréversible. Comment pourrait-on annuler le potentiel d'extermination que représente le dispositif nucléaire disséminé sur l'ensemble du globe ? C'est certainement impossible. Même si nous mettions au point des instruments capables de les détruire, par des méthodes et technologies encore plus puissantes et destructrices (ce qui est déjà douteux, ou du moins excessivement dangereux, et ce sans que l'on imagine précisément ce qu'il en résulterait concernant les déchets nucléaires), songeons à l'énorme expertise politique qui serait nécessaire pour coordonner une telle stratégie à l'échelle planétaire – nous qui ne parvenons pas à nous entendre pour ralentir le réchauffement climatique.

En fait les conséquences de notre activité nucléaire débordent littéralement de toute possibilité humaine de contrôle. Appuyons nous encore une fois sur Anders pour aller directement au fond de la question, c'est-à-dire au point où l'humanité met en branle des processus irréversibles.

...nos essais nucléaires par exemple, sont devenus des *événements mondiaux irrévocables*. Leur somme devient quelque chose qui n'a absolument plus rien à voir avec des expériences, quelque chose qui constitue plutôt incontestablement un *état du monde réel*. Les effets de nos actes sont irréversibles et prennent fermement de l'extension.<sup>76</sup>

Notons sur cet exemple du nucléaire combien nos technologies atomiques sont irréversibles dans l'espace, pourrait-on dire (au sens où des contrées qui n'ont rien à voir avec l'origine du conflit, ni cause, ni objet de la sanction, ces contrées totalement étrangères à un conflit nucléaire pourraient se retrouver dévastées) mais surtout dans un sens temporel. Ce qui bouleverse nos repères spatio-temporels classiques.

Notre *malédiction* ne consiste donc plus, comme c'était encore le cas récemment, dans le fait que nous soyons condamnés à la finitude de l'existence, c'est-à-dire à la mort mais au contraire dans celui que nous ne puissions pas endiguer ou dépasser l'infinitude et l'immortalité (les effets de nos actes). Si paradoxal que cela paraisse, ce qui nous limite (c'est-à-dire ce face à quoi nous restons désemparés), c'est l'infinitude des effets de nos actes. L'omnipotence est notre défaut le plus fatal.<sup>77</sup>

Observation particulièrement intrigante en matière de prospective. La technique moderne comme annexion de l'avenir ? Poursuivons le raisonnement d'Anders : détruire ou annuler de quelque façon des instruments capables d'exterminer est, lorsque c'est possible, plus complexe encore que produire des instruments capables d'exterminer. Le sens temporel dans lequel le risque nucléaire vient s'inscrire

---

<sup>76</sup> Günther Anders, *La violence : oui ou non, une discussion nécessaire*, p. 116.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 116.

lui confère un parfum d'éternité. C'est pourquoi les bombes nucléaires sont comme les idées platoniciennes, dit Anders. Elles sont « immortelles et impossibles à jeter. »<sup>78</sup> Cet exemple du nucléaire (militaire seulement dans cette réflexion d'Anders, nous reviendrons ultérieurement sur les questions posées par l'utilisation du nucléaire civil) nous plonge dans une dimension temporelle vertigineuse : annexion de l'avenir, événement mondial irrévocable, effets quasi éternels... ne seront pas des concepts à prendre à la légère en matière d'anticipation.

Voyons à présent, dans un autre registre qui fait actuellement couler beaucoup d'encre, comment nous nous dirigeons vers une *véritable transformation de la nature humaine*. Nous approchons sérieusement du moment où nous pourrions transformer les organismes vivants en général, et celui de l'homme en particulier. Sans que l'on puisse dire que cet objectif ait été clairement posé sur la table, à aucun moment de l'histoire (sauf depuis le début du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, nous y reviendrons), ni qu'il résulte d'un programme construit de volonté de maîtrise du processus évolutif. Mais le fait est là qu'aujourd'hui nous nous rapprochons du croisement de trois chemins d'évolution de nos capacités d'intervention : la maîtrise de la génétique, surtout depuis la fin du décryptage du génome humain, le développement des appareils qui simulent les capacités du cerveau, et enfin l'augmentation de nos capacités d'intervention vers l'infiniment petit. Les perspectives ouvertes sur ces chemins, ainsi que la convergence de leurs implications croisées, sont proprement gigantesques, pas même imaginables concrètement. Car on ne parle plus seulement d'éradiquer la souffrance, de réaliser des greffes, de renforcer le corps avec des prothèses, de multiplier nos moyens psychiques par apports de substances adéquates ; on envisage d'agir sur le génome et sur le cerveau, en d'autres termes sur l'histoire sédimentée de l'évolution biologique, ainsi que sur le support des acquis culturels qui déterminent la personnalité et les comportements collectifs. Ces perspectives ont naturellement suscité de nombreuses réflexions philosophiques. Je pense notamment ici, entre autres, aux analyses de H. Jonas, J. Habermas ou J.M. Besnier. Ce qui est ici en jeu, c'est le statut de l'individu et l'intégrité de l'espèce telle qu'aujourd'hui définie. Disons qu'à ce stade le problème est posé, mais à ma connaissance aucune limite solide n'est fixée aux développements engagés : il est peu probable que les interdictions ponctuelles (par exemple l'interdiction de cloner le génome ou les embryons humains) ou le principe de précaution puissent représenter des garanties contre les avancées (les dérapages ?) de toute sorte qui sont envisageables.

Si l'homme lui-même commence à faire partie des objets voués à la manipulation technoscientifique, si *l'homo faber* applique sa panoplie d'outils sur lui-même et cherche à se réinventer, nous touchons là des questions réellement stratégiques. A quoi pourrait aboutir cette ambition ? Ce type de perfectionnement extrême de notre capacité de domination sur la nature et le vivant pourrait aussi bien signifier la victoire de la technique sur l'homme. Pourrions-nous ici faire autre chose que constater *a posteriori* les conséquences de nos expériences ? Que signifiera anticiper dans ce domaine ? Anticiper pour l'individu ou pour l'espèce ? Va-t-on aller vers un eugénisme généralisé ? Qui profitera à qui ? À tout le monde ? Aux plus puissants ? Aux plus riches ? Aux plus méritants ? Selon quels critères ?

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 119.

Devons-nous aller jusqu'à réduire l'agressivité humaine par pacification électronique ou chimique de certaines régions cérébrales ? Devons-nous susciter des sentiments de bonheur grâce à la panoplie de nos solutions pharmacologiques ? Devons-nous développer des systèmes de sauvegarde des mémoires individuelles sur des supports matériels rechargeables ? Avons-nous le droit de prendre ces décisions ? Sommes-nous qualifiés pour jouer ce rôle démiurgique ?

Je rappelais pour introduire cette question que cet état de fait contemporain, concernant par exemple la possibilité de transformation de la nature humaine, ne résulte d'aucune volonté clairement identifiée dès le départ de l'aventure occidentale. Nous en sommes arrivés là probablement un peu *par hasard*. Mais cette question prend actuellement une autre tournure, et interpelle violemment la réflexion prospective : depuis une bonne décennie, les futurologues du courant *posthumaniste*, restés assez marginaux jusqu'à un passé récent, trouvent à présent des relais dans les milieux industriels qui engagent actuellement d'importants projets de recherche et réalisent des études de marché dans ce domaine. Il est probable que nous allons assister dans la décennie qui vient à une déferlante de nouveaux produits et services qui proposeront de nous faire entrer dans une toute nouvelle dimension.

Que dirons-nous des extensions opératives, sensorielles, cognitives qui sont à notre disposition à présent ? Que de moyens étranges à notre portée : prothèses mécaniques, électroniques, organes ou quasi machines transplantables, robotique, le pacemaker et son rythme étranger incorporé, le sommeil provoqué grâce aux anesthésiques, les émotions inconnues provoquées par psychotropes, grossesses venant d'ailleurs, d'utérus artificiels ou de prothèses placentaires, ultra prothèse grâce aux cellules souches, sondage de nos organes par les nanotechnologies, nos organes qui dialoguent directement avec des machines et répondent à notre place à la question de savoir si nous allons bien. Et la génétique, qui nous « ordonne » de somatiser comme ceci ou comme cela. Se profilent à l'horizon des ontologies latérales, prothétiques, des ontologies à la carte en fonction de notre pouvoir d'achat, des cosmologies virtuelles, sur étagère ; jusqu'où aller ou s'arrêter, accélérer, accepter de franchir les seuils, plonger dans l'inconnu, dans l'infigurable ?

De la même façon la *création de nouvelles espèces* pose question : la biologie de synthèse peut-elle suppléer les pertes en biodiversité ? Craig Venter, ancien directeur général de Celera, l'entreprise qui a séquencé le génome humain, a annoncé qu'il comptait mettre au point de nouveaux microbes susceptibles de répondre à nos problèmes de pollution, d'accès à l'énergie et de réchauffement climatique, rien que cela. Il parle de fabriquer un chromosome artificiel en partant d'environ cinq cent gènes dont le génome aurait été détruit par radiation : il obtiendrait ainsi de nouveaux microbes dont certains se nourriraient du dioxyde de carbone de l'atmosphère (et donc combattraient l'effet de serre), en convertissant ce carbone en produits chimiques organiques ayant des propriétés voisines de celles du pétrole et du gaz... Il parle également de la création de nouveaux champignons qui ingéreraient le plastique de polyuréthane et le détruiraient, réduisant ainsi une des grandes causes de la pollution mondiale... Stoppons là cette énumération, mais notons à quel point elle nous mène aux confins du réel, à la lisière de l'imaginaire, au lieu où se mêlent certainement la raison et le désir pour configurer la réalité de demain.

Les risques liés à la *convergence inopinée d'innovations distinctes* au départ représentent également un énorme chantier en matière d'anticipation : ces dernières années, les scientifiques nous annoncent de nouvelles panacées ou de nouvelles menaces - il est bien difficile de les distinguer - qui pourraient déterminer, pour une bonne part, l'avenir de l'humanité. Il s'agit des applications humaines qui pourraient résulter d'une *convergence* nouvelle entre les dernières technologies les plus avancées. En d'autres termes les technologies NBIC seraient porteuses à la fois de promesses délirantes et de dangers non maîtrisés : nanotechnologie, biotechnologies, sciences de l'information et sciences cognitives sont en train de converger et ouvrent des perspectives vertigineuses, dans lesquelles une multitude d'entreprises s'engouffrent sans retenue, attirées les perspectives de profit lié à la valorisation potentielle de ces innovations. « Ce nouveau paradigme à la mode attire sur lui des milliards de dollars et fait déjà l'objet d'une concurrence féroce à l'échelle mondiale, scientifique et technologique, mais aussi industriel et militaire. »<sup>79</sup> Je renvoie ici à l'ensemble de la littérature spécialisée à ce sujet, car il n'entre pas dans mon propos de porter une quelconque appréciation sur ces sujets explosifs : je souhaite simplement mentionner à quel point ces innovations nous mènent aux confins du figurable, vers des contrées proprement inimaginables et pour lesquelles toute anticipation semble vaine. Il semble bien qu'en ces domaines nous soyons déjà dépassés, sans capacité de réaction, par nos propres créations.

Le concept de *réalité augmentée* implique les mêmes questions : avec l'apparition des systèmes d'information, des puces, des nano-capteurs, de RFID, on aboutit aisément à l'idée d'une « réalité augmentée ». Serait-ce une chance pour l'humanité ? Doit-on faire la promotion de la rupture et de la convergence, ne pas hésiter à rapprocher le possible scientifique du faisable technologique, promouvoir la convergence entre toutes les disciplines qui pétrissent les formes élémentaires de la matière, de la vie, de l'intelligence ? Doit-on en fait empêcher, contrôler ou promouvoir une modification de pratiques qui vont jusqu'à toucher l'ontologie classique ? Nous voyons par exemple les multiples questions que pose le cas Kevin Warwick, enseignant en cybernétique en Angleterre, qui s'est fait implanter dans le bras un dispositif lui permettant d'actionner un membre artificiel à partir de ses propres nerfs moteurs.

### *Le cas de la géo-ingénierie*

Le concept de géo-ingénierie vise la manipulation délibérée du climat terrestre pour contrecarrer les effets du réchauffement climatique. On en parle de plus en plus. Il fait l'objet d'intenses réflexions depuis quelques temps, et bénéficie depuis peu de forts investissements technoscientifiques, industriels et politiques. Des groupes industriels y réfléchissent, et commencent à préparer des programmes d'intervention dans ce domaine. Il s'agit en quelque sorte d'élaborer une prestation

---

<sup>79</sup> Jean-Pierre Dupuy, *La marque du sacré*, p. 43.

d'intendance planétaire, qui pourrait aller jusqu'à « climatiser » la planète. Quels sont les constituants les plus récurrents de cette utopie scientifique ?

Rappelons la nature du problème : à l'origine, c'est la crainte que les changements climatiques ne deviennent très importants, avec de graves conséquences, notamment que des mécanismes de rétroaction multiplient les conséquences de ces changements climatiques. Un courant d'opinion avance actuellement l'idée que la géo-ingénierie permettrait d'éviter des dégâts qui seraient, sans intervention de type géo-ingénierie, dès à présent inévitables. En quoi cela pourrait-il consister plus précisément, comment prendre conscience de la nature des solutions envisagées, ainsi que des risques et opportunités qui y sont associés ?

Sont évoqués plusieurs moyens opérationnels pour matérialiser cette géo-ingénierie. Ils ont d'emblée une dimension planétaire qui interroge fortement. On parle par exemple de parasol spatial : il s'agirait d'envoyer dans l'espace des milliards d'écrans destinés à dévier les rayons du soleil, ceci pour diminuer la température de la Terre. On parle également de déverser du sulfate de fer sur les déserts marins planctoniques : ainsi on fertiliserait l'océan Austral par développement d'algues planctoniques capables de stocker d'impressionnantes quantités de carbone. On évoque aussi la création de puits de carbone, l'idée étant ici de stocker le gaz carbonique selon des moyens qui éviteraient la fuite du carbone dans l'atmosphère. L'idée de mettre à profit le désert du Sahara est également étudiée : il s'agirait là de créer artificiellement un mécanisme de condensation d'eau, à l'aide de tours autogénératrices d'air humide destiné à enclencher un cycle d'évaporation et de précipitations en jouant sur les différences d'altitude et de température... Enfin l'augmentation de la quantité d'aérosols dans l'atmosphère est également citée avec insistance : c'est le moyen préconisé par Crutzen qui développa cette idée à la suite de l'éruption du Mont Pinatubo en 1991. Cette année-là, les cendres projetées par l'irruption volcanique dans l'atmosphère ont assombri suffisamment la Terre pour la refroidir d'environ 0.5 degré pendant une année. Il s'agirait donc d'utiliser volontairement du soufre ou certains dérivés soufrés pour produire massivement des aérosols qui limiteraient l'éclairement en surface de la Terre, et donc son réchauffement. La question de comprendre la nature des effets collatéraux de cette technologie, ou encore la question du contrôle et de la maintenance de ce filtre solaire artificiel, n'est pas résolue – elle-même pas vraiment posée en fait. Cependant ce dernier projet pose un problème d'autant plus sérieux que son coût estimé serait de quelques milliards de dollars, soit un coût totalement marginal par rapport aux investissements nécessaires pour réduire à la source les émissions de CO<sup>2</sup>. De ce fait des initiatives inopinées ne sont pas à exclure : ainsi, en l'absence d'autorité mondiale, un petit pays (ou pourquoi pas une multinationale) pourrait décider seul du lancement d'un tel projet, malgré tous les doutes qui lui sont attachés. Les conséquences de cette initiative *locale* ou *nationale* seraient clairement *internationales*, mais aucune instance internationale n'a la prérogative d'apprécier ce type de risque, et encore moins d'entreprendre une politique répressive à son encontre. Aucun texte n'interdit explicitement à un individu de déployer un bouclier solaire par projection d'aérosols soufrés dans l'atmosphère. Dans les années 1990, ce genre de projet de manipulation délibérée du climat était classé dans le genre science-fiction. Depuis l'entrée dans le XXI<sup>e</sup> siècle la géo-ingénierie est sortie des

cercles scientifiques et académiques pour entrer dans les arènes de la négociation intergouvernementale. Les lobbies ont largement investi la question. Des industriels vont bientôt présenter des projets qui deviendront financièrement d'autant plus attractifs que nous tergiverserons à mettre en place une politique mondiale de réduction des émissions de carbone. N'oublions pas que ces projets pourront également être présentés comme moteurs de croissance, et trouver alors dans les milieux politiques en période de récession économique de puissants relais. Au total, comme le pointe D Bourg :

... il n'est pas impossible en dépit des risques encourus qu'on recoure à des techniques de géo-ingénierie, et donc à des tentations de manipulation de la biosphère en enrichissant le plancton ou en répondant de gigantesques miroirs dans l'espace. Là encore, on décèle un nouveau moteur de croissance, et cette fois avec une volonté directe de diminution de certains flux (CCS, capture à la source et stockage de carbone) ou de remédiation aux dégâts dus à leur emballement.<sup>80</sup>

On le voit, l'envergure de ces projets de géo ingénierie, l'immense halo d'incertitude qui enveloppe ces projets, l'importance des risques qui pourraient en découler, la tentation qu'ils peuvent représenter en raison de leur coût apparemment très accessible, l'inexistence d'institutions susceptibles de légiférer et de contrôler ce type d'initiative, mais également la montée du risque de réchauffement et l'incapacité des démocraties libérales de venir à bout de ce problème avec des moyens de prévention ou de correction de ses pratiques consuméristes actuelles, tout ceci expose l'humanité à de lourdes incertitudes sur le moyen-long terme. Ici également, on touche du doigt l'immensité du problème. Ici également, l'anticipation, c'est-à-dire la projection sur très longue durée du profil de futurs envisageables en matière d'évolution climatique, en dépit de toutes les incertitudes liées à ce type de projection, représente certainement la seule possibilité (hors solution de type totalitaire) d'imaginer une mise en commun des perspectives globales pour l'humanité.

### *Scénarios d'effondrement global*

Tous ces projets d'intervention humaine dans les équilibres de la biosphère sont clairement risqués. Ils font craindre des effets collatéraux non souhaités à leur périphérie. Essayons de poser des mots et des images sur les craintes contemporaines d'effondrement ou d'apocalypse pour mieux en cerner le contenu et les contours. Simple tentative de résumer en quelques scénarios type l'impressionnante littérature catastrophiste contemporaine. Sans aucune prétention à l'exhaustivité, je crois distinguer cinq grandes catégories de risques :

.1. – Scénario de basculement général des écosystèmes suite à un réchauffement climatique accéléré, par exemple une élévation de la température moyenne du globe de quatre degrés. Nous pourrions alors nous diriger vers un mix de dégradations continues et de franchissements d'effets de seuils aux

---

<sup>80</sup> Dominique Bourg, *Pour une 6<sup>me</sup> République écologique*, p. 41.

conséquences douloureuses, entraînant un effondrement de la production alimentaire et des biens de première nécessité. La moitié de la population humaine pourrait en pâtir.

.2 – Conséquences d'une transition énergétique manquée : par un effet en cascade, l'extinction des ressources d'énergie fossile conduit à un effondrement global de la civilisation, dont on ne s'était pas aperçu à quel point elle était dépendante de ces ressources fossiles. Des conflits pour l'accès à ces dernières ressources se traduisent par des conséquences dramatiques pour une large part de l'humanité.

.3 – Rappelons aussi tout simplement le scénario de type Club de Rome : effondrement global résultant d'une incapacité de la planète à supporter durablement la croissance démographique et économique à leurs rythmes actuels. Insuffisance de ressources et pollution généralisée conduiraient à un effondrement généralisé, à des pénuries, catastrophes et conflits extrêmes, en attendant une hypothétique stabilisation après réduction drastique de la population mondiale et vraisemblablement des retours en arrière significatifs du point de vue anthropologique et social.

.4 – La dispersion de la puissance conduit à mettre dans les mains de millions d'individus devenus incontrôlés et incapables de s'autoréguler des armes de destruction massive. Prévision d'enchaînement d'accidents volontaires et involontaires de type nucléaire, viral, génétique, chimique, et effondrement généralisé par convergence de ces enchaînements entre eux.

.5 – Enfin, une série d'innovations de type convergence NBIC, alliée à la mise au point de nouveaux matériaux, de l'énergie issue de la fusion nucléaire, d'une robotique généralisée, la mise au point de nouvelles et nombreuses espèces vivantes... sur fond d'économie libérale incontrôlée... conduisent à des mutations rapides dans l'environnement et dans le statut ontologique de l'homme et de la biosphère : nous basculons rapidement, par exemple en deux générations, dans l'univers de l'homme et de la réalité modifiée, augmentée ou diminuée, impliquant de lourdes mutations anthropologiques et ontologiques, aux conséquences infigurables en l'état de nos capacités cognitives actuelles...

Dans ces cinq scénarios il n'est pas exclu d'aboutir à une quasi disparition de la civilisation et de la majorité de ses effectifs, certainement dans les larmes et le sang, à l'issue d'une série d'épisodes plus régressifs les uns que les autres. L'ensemble de ces effondrements ne concernera pas que l'humanité, mais l'ensemble des espèces. Sauf cataclysme total, de type hiver nucléaire, chimique ou génétique, qu'il ne faut pas totalement exclure, l'espèce humaine devrait en ressortir extrêmement réduite, pas forcément totalement anéantie, mais avec un niveau d'organisation technologique, économique et industriel très réduit, et ceci pour un temps indéterminé.

Ce que je veux souligner ici, c'est la façon dont notre perception du champ des possibles semble se réduire, et non plus s'élargir, au contact des innovations à venir, comme si les nouvelles innovations apportaient davantage de contraintes ou de dangers que d'opportunités d'émancipation. Comme si nos développements, à présent qu'ils ont atteint une dimension planétaire, avaient de plus fortes probabilités de nous conduire au chaos. Comme s'ils étaient devenus d'une nature irrémédiablement

*stressante*. Ce que ce panorama (panorama quelque peu rapide et grossier, mais l'objectif n'est pas ici d'approfondir cette perspective) de nos craintes apocalyptiques nous enseigne est donc intrigant : d'un côté nous ne voyons pas comment échapper à ces orientations auxquelles la logique technico-économique qui gouverne le monde nous condamne, d'un autre côté nous percevons que ces orientations risquent de réduire, et non d'élargir nos perspectives d'avenir.

Quelles pourraient être les implications de tout ceci en matière d'anticipation ? Autant les prophéties de malheur abusent des raisons de craindre le pire, autant la foi aveugle dans les prodiges à venir survalorise les bienfaits des innovations en perspective. En effet nous disposons certainement de marges de manœuvre pour éviter ces catastrophes, et certaines des innovations en gestation nous apporteront encore des satisfactions individuelles et collectives. Mais c'est pourtant dans ce brouillard conceptuel que se meut et avance rapidement, et sans voir clair, la civilisation. En cherchant à nous placer à la pointe des implications de ces innovations, nous n'en apercevons pas plus clairement une ligne de conduite pour préparer l'avenir collectif à long terme. Que faire par exemple vis-à-vis de l'augmentation du niveau de la mer consécutif au réchauffement climatique ? Doit-on autoriser un industriel à financer des messages publicitaires indiquant qu'il n'y a pas de changement climatique d'origine anthropique ?<sup>81</sup> Doit-on mettre en place une taxe carbone en pensant qu'il s'agit là de la seule mesure envisageable ? Doit-on cesser toute activité susceptible de conduire directement ou indirectement au réchauffement climatique ? Doit-on maximiser nos capacités en ingénierie et en construction dans l'optique de bâtir des murs toujours plus hauts et plus solides pour prévenir la montée des eaux ou pour compenser le risque croissant d'orages violents ? Doit-on envisager des usines sophistiquées et à haut rendement pour dessaler l'eau de mer afin de compenser la baisse des eaux douces en provenance des rivières ?

Plus les mesures correctrices sont élaborées, plus les problèmes se compliquent : dès que nous sommes dans le champ des disciplines élaborées et spécialisées, chaque solution apporte en fait son lot de complications, d'effets collatéraux. Prenons l'exemple bien connu de la capacité faiblissante de la planète, aux ressources limitées, à nourrir une population mondiale en forte augmentation. D'une part des scientifiques s'affrontent sur le fait de savoir si une exploitation raisonnée de la totalité des ressources permettrait de nourrir durablement plutôt 5 ou 23 milliards d'individus (je schématise ici, selon deux hypothèses extrêmes qui ont souvent été citées dans les controverses à ce sujet) mais d'autre part nous sommes tributaires, pour ne pas dire prisonniers, des choix de monocultures intensives qui ont été effectués voici plusieurs décennies. Choix qui ont conduit à la spécialisation de chaque contrée sur le segment de production pour lequel elle disposait d'avantages compétitifs significatifs (conformément à la théorie des avantages comparatifs en vigueur depuis son énoncé par Ricardo au XIX<sup>e</sup> siècle). Nous percevons bien actuellement quelles sont les limites de ce choix, mais n'envisageons cependant pas de traiter la source du problème, c'est-à-dire questionner ce modèle de

---

<sup>81</sup> Cf le cas d'un industriel de l'immobilier en Californie, qui a massivement placardé des panneaux publicitaires « démontrant » qu'il n'y avait pas de risque de réchauffement climatique, et donc pas de risque d'augmentation du niveau de la mer, sur les terrains qu'il cherche à vendre en bord de mer.

monoculture intensive ou encore la question de la croissance de la population et des éventuelles aides à apporter à une maîtrise de cette croissance démographique. Au contraire, prisonniers d'un complexe de stratégies politiques, industrielles et financières indémêlables, nous persistons dans la promotion de cette monoculture si consommatrice d'engrais et de pesticides, tout en mesurant le côté *fuite en avant* de cette option stratégique, et nous cherchons à présent dans le génie génétique la solution au problème. Nous percevons à présent clairement que les conséquences de ces manipulations génétiques ne sont absolument pas maîtrisées sur le long terme, qu'elles peuvent avoir une série impressionnante d'effets collatéraux imprévisibles, bien trop complexes pour qu'un scientifique ou un homme politique puisse les identifier ; mais rien ne semble pouvoir faire obstacle aux stratégies des industriels qui ont décidé de maximiser leurs profits sur cette niche : dans les faits aucune force politique, éthique, morale, ou encore religieuse n'est plus en mesure d'encadrer les orientations stratégiques d'une filière industrielle mondialisée.

Rappelons comment, dans d'autres registres, de lourds investissements financiers dans des projets parfois clairement utopiques parviennent à modifier le *cours des choses*. Voyons par exemple comment Elon Musk<sup>82</sup> est en train d'entraîner une refonte de l'industrie mondiale des lancements spatiaux : il promeut l'idée d'un programme d'implantation humaine dans l'espace, en commençant par viser Mars. Fort de ses succès passés dans d'autres industries, il explique avec force conviction et investissement financier combien ce projet est d'un intérêt vital pour l'humanité. Il invoque justement le nouveau type de vulnérabilité auquel l'humanité doit faire face pour développer des programmes encore plus techno centrés. « Un astéroïde pourrait détruire la terre, et nous faisons face à des risques que les dinosaures ne connaissaient pas, eux ; un virus créé en laboratoire, la création par inadvertance d'un trou noir, un réchauffement climatique hors norme ou une technologie encore à venir qui nous emporte », explique-t-il dans un quotidien destiné au monde des affaires<sup>83</sup>. Que ces idées suscitent de nombreux doutes ou paraissent farfelues reste secondaire pour mon propos : elles sont déjà suffisamment attractives pour attirer l'attention des marchés financiers, pour engager des milliards de dollars d'investissements, pour se traduire par une baisse des coûts de lancement des satellites et pour entraîner une restructuration de l'industrie mondiale des lancements. Voyons comment, et avec quels moyens financiers extrêmement lourds, Google vise à transformer ses outils en « assistants de pensée » pour l'humanité entière, tout en investissant de lourds moyens dans la recherche visant à progresser en direction de l'immortalité. Ou encore comment Facebook explique que « la vie privée est un concept dépassé ». Dans le fond, ces projets visent l'instauration d'un paradis terrestre. Ils ne représentent que des étapes sur la route de ce paradis terrestre. Cela devient la toile de fond de leur stratégie globale.

Le pouvoir d'agir est actuellement dans les mains des partisans d'une foi extrême dans les bienfaits systématiques liés à l'innovation. Dans une logique technico-économique mondialisée, la voie officielle

---

<sup>82</sup> Elon Musk, jeune industriel milliardaire qui a développé et a revendu en 2002 à eBay son système PayPal de paiement en ligne sécurisé, et investi actuellement le fruit de cette vente dans divers projets technoscientifiques de grande envergure.

<sup>83</sup> Elon Musk, *Les Echos*, 12 janvier 2015.

de salut pour l'humanité réside dans un investissement maximal dans les technologies émergentes, capables à la fois de nous apporter de nouveaux bienfaits et de nous aider à parer aux risques liés aux précédentes innovations. Dans cette logique, être les premiers en matière d'innovation est une nécessité dans un monde régi par la concurrence, ceci n'a pas à être discuté. On peut dire que le danger naît plus particulièrement là où les projets industriels deviennent autonomes, là où les intérêts du capital l'emportent, là où les décisions de justice sont plutôt faites pour constituer des barrières à l'entrée que pour sauvegarder les intérêts des consommateurs. Rappelons-nous également que les risques nucléaires, le réchauffement climatique, la pollution, la destruction de la biodiversité, tout cela représente aussi des opportunités de développement de nouveaux business, argument toujours puissant dans les sociétés occidentales, particulièrement en période de récession économique.

### ***Sédimentation-somatiation du progrès et conséquences ontologiques***

En fait, il ne nous appartient déjà plus d'enrayer le progrès technologique, où qu'il puisse nous mener. Il nous appartient seulement de gérer au mieux cette situation inédite, d'anticiper au mieux les conséquences de ce progrès, de reprendre la main là où cela sera possible, de parer aux accidents quand cela sera nécessaire. Ce que l'homme peut faire aujourd'hui dépasse tout ce qui a été imaginable au cours des siècles passés, et notre analyse vise à comprendre en quoi nous pourrions éclairer au mieux le chemin de l'humanité dans ce contexte. Il y a démesure dans le succès remporté par la technique moderne dans sa lutte initiale pour s'affranchir des conditions de sa vie « naturelle ». On s'en aperçoit très clairement aujourd'hui, mais ce constat jusqu'à récemment réservé aux initiés de la réflexion historique ou philosophique se répand dans la conscience collective depuis que cette technique atteint des sommets dont avait rêvé depuis des siècles l'humanité. Les succès en matière de conquête spatiale à la fin du xx<sup>e</sup> siècle avaient déjà donné à ces innovations une dimension planétaire ; mais à sa suite, lorsqu'on a parlé de clonage génétique, de géo ingénierie, ou lorsque l'on vise ouvertement à remettre en cause la mortalité de l'homme, lorsqu'on prend connaissance des énormes moyens financiers engagés pour aboutir à des résultats concrets dans ces directions, il devient de notoriété publique que la donne planétaire est en train de changer. Nos repères en matière d'ontologie vacillent : il est patent que les définitions classiques *d'homme* et de *nature* sont en pleine mutation. Mais vers où vont-elles ? Personne ne semble le savoir.

L'aventure de la technoscience téléguidée par les marchés financiers, avec ses risques extrêmes, exige une révolution dans notre conception de l'anticipation sous peine de mort prochaine dans un accident technologique dont l'occurrence ou les effets n'auront pas été imaginés à temps. Il y a là une nouvelle exigence qui ne fait pourtant l'objet d'aucun investissement à la hauteur de l'enjeu en question.

La technoscience contemporaine permet des actions d'un ordre tellement nouveau, crée des objets tellement inédits, qui impliquent des conséquences anthropologiques et ontologiques tellement bouleversantes qu'ils modifient radicalement la nature de l'avenir de l'humanité : certaines de ces

nouveautés semblent élargir les potentialités humaines, d'autres semblent les réduire, tout cela sans que l'anticipation ou la volonté humaine n'y soient pour quoi que ce soit : ces innovations résultent de micro nouveautés qui, s'imbriquant et se démultipliant les unes les autres aboutissent à des reconfigurations irréversibles de l'environnement humain. A force d'études de marché, d'innovations technologiques, de stratégies marketing, de naissance de nouveaux besoins, de rapports de forces ... les perspectives de l'humanité s'en trouvent bouleversées. Sloterdijk avait tenté d'aller au bout de cette logique dans son texte fameux *Règles pour le parc humain*. S'il est vrai que la destinée de la civilisation est d'aller de crise en crise vers l'accroissement des inégalités et du mal-être généralisé, vers la destruction de l'environnement, vers une dispersion de la puissance qui nous exposera tôt ou tard à une destruction de l'humanité, le mieux est peut-être de profiter des possibilités de reconfigurations actuellement envisageables de l'humain (biotechnologies, pharmacologie) pour tenter d'en téléguider l'évolution. Ne pas tenter cette chance, c'est peut-être risquer de passer à côté d'une opportunité historique d'éviter la catastrophe - estimée par ailleurs inévitable. Notre destinée serait alors d'aller au bout de nos capacités d'intervention sur l'humain et la planète, parce qu'en l'état actuel de son développement, la civilisation occidentale ne peut plus se contenter de rester sur ses rails actuels sans prendre ce type de risque. Parce que l'Anthropocène nous explique que nous avons déjà dépassé des seuils de retournement dans les équilibres de la biosphère, et que les sédiments cumulés de nos activités anthropo-industrielles ne pourront s'évaporer ou se dissoudre sans laisser de traces « mortelles » pour notre avenir.

Le ressentiment contre la technique ne peut mener nulle part. Certaines communautés peuvent tout juste s'enfermer temporairement dans un imaginaire pré technique, mais cela ne paraît pas durablement vivable. Nous ne pourrions certainement pas faire l'économie de repenser notre ontologie au contact de la machine d'un côté, et au contact d'un monde réanimé de l'autre. Une réflexion sur l'anticipation ne peut éviter de regarder dans ces directions où la dimension psycho historique de l'homme impose de sortir des dualismes cartésiens, de quitter les bases assurées du matérialisme et de l'idéalisme pour plonger dans cet entre-deux où une grande partie du monde environnant de l'homme est à présent fait de sa propre main, tandis qu'une autre partie, côté biosphère, ne se laissera jamais intégrer à ses calculs manipulatoires. Comme l'exprime Sloterdijk, il faut devenir technologue à l'époque contemporaine pour pouvoir être humaniste, mais « d'une technoculture qui veut être plus qu'une barbarie pragmatique à succès... si l'on parvenait à intégrer les machines intelligentes de l'avenir dans les relations semi-personnalistes et semi-animistes avec les humains, on n'aurait pas à redouter de voir l'homme lier amitié avec son robot. »<sup>84</sup>

Notre situation actuelle, avec ses constats hérités du passé et ses projets de transformation pour le futur, pose un redoutable problème à la recherche des conditions de possibilité de l'anticipation collective. Nous pressentons des changements si radicaux qu'on ne peut les inclure dans aucune prévision rationnelle. La sorte de pronostics dont nous aurions besoin risque d'être hors de portée de

---

<sup>84</sup> Peter Sloterdijk, *Essai d'intoxication volontaire*, suivi de *L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, p. 271.

l'imagination, tout comme de l'intelligence prédictive au sens strict. Mais l'aptitude à affronter l'existence dans toutes ses dimensions, cosmique et humaine, est aujourd'hui la première des conditions requises pour un développement *humain*. L'homme ne peut passer à côté de ces dimensions au moment même où il en devient le principal initiateur. Nous devenons, dans des proportions inconnues jusqu'à présent, créateurs de nouveaux objets, cause de nouveaux effets collatéraux à nos actions, porteurs de nouvelles représentations et, sûrement, de nouvelles responsabilités. L'anticipation pourrait-elle retrouver son mot à dire dans ce contexte ? L'humanité pourrait-elle poursuivre sa route sans retrouver le moyen d'anticiper ? Savoir repérer au mieux, au plus vite, les impasses de civilisation, parvenir à identifier les risques de changements irréversibles, présenter ces constats dans un vocabulaire accessible à tous, dans une grammaire qui rendra possible une négociation planétaire le cas échéant, tel pourrait être l'objet d'une théorie de l'anticipation adaptée aux réalités du *xxi<sup>e</sup>* siècle. De façon à parvenir à anticiper, dans des proportions inconnues jusqu'à présent.

## ***1.4. La catastrophe comme perspective rationnelle. Et après ?***

Les dangers inhérents à la civilisation occidentale nous renseignent-ils en matière d'anticipation ? On parle de catastrophes, d'effondrements, on dit que cette civilisation titanique... Il vient à l'idée qu'une perspective *catastrophique* assez rapprochée devient l'issue la plus probable pour la civilisation occidentale. Non pas une issue qui s'échelonne sur les millénaires à venir, qui ne nous concernerait donc que très théoriquement, mais plutôt une catastrophe qui se produirait dans les décennies à venir, c'est-à-dire une catastrophe qui nous concernerait directement, nous-mêmes ou nos proches descendants, éventuellement donc dans notre propre chair. Je souhaite ici aller au fond de ces idées, sans toutefois revenir sur le degré d'occurrence, déjà analysé, de ces catastrophes. Que perçoit-on, du fond de ces perspectives ? Existe-t-il plusieurs types de catastrophes ? Peut-on tenter une herméneutique de ces idées catastrophistes ? Représentent-elles autre chose qu'un laisser-aller ou une paresse intellectuelle devant les difficultés présentes ? Que reste-t-il par exemple derrière les idées de *fin du monde* ? Que penser d'une heuristique de la peur telle qu'elle a été formulée par Jonas et quelques autres penseurs dans sa suite ? Les vrais catastrophistes sont-ils ceux qui examinent de près les dangers de la civilisation ou ceux qui feignent d'ignorer ces dangers pour se réfugier dans un positivisme méthodologique ? Une logique de la précaution peut-elle faire office de théorie de l'anticipation ? Existe-t-il au fond de ces idées un substrat que nous saurions isoler, puis reproduire pour éventuellement l'utiliser comme vaccin culturel pour les générations à venir ? Ou à l'inverse, perçoit-on mieux, depuis la fin du monde, quelles seraient les conditions de sauvegarde de la civilisation présente ? Discerne-t-on au moins quelques moyens d'interférer sur le cours de nos événements mondialisés ? Quelles sont les dispositions que nous devrions cultiver pour agir ou réagir au mieux face aux défis qui s'annoncent ? Telles sont les questions posées dans ce chapitre.

Et d'abord, les catastrophes dont nous pressentons le danger expriment-elles la capacité d'interpellation des savants vis-à-vis des instances dirigeantes de la planète ou l'inverse, la domination de ces instances dirigeantes sur les pauvres savants, travailleurs de l'ombre, qui ne font que mettre en musique les plans de domination commandés par les entreprises ou les nations qui les rémunèrent ?

### ***Aliénation technico-économique positiviste ?***

Je souhaite avant tout émettre une réserve sur l'opportunité d'employer le terme de « risque » pour qualifier les dangers ultimes dont nous allons parler. En effet, parler de risque donne à penser que la situation est gérable. Dans un sens, cela ne condamne pas par avance celui qui est opposé à ce risque, cela désigne la marge de manœuvre qui fait place à l'anticipation. Parler de risque est donc plutôt

rassurant, le terme sous-entend que la situation risquée est gérable, contournable, négociable. Mais dans un autre sens, parler de risque face à des situations dont on ne maîtrise pas les tenants et aboutissants, cela tend à minimiser le problème réel, en laissant entendre qu'il suffirait de s'en occuper, ou de prendre une *police d'assurance* adaptée à la situation. Or, l'Anthropocène nous place devant des problématiques absolument non gérables, pour lesquelles aucune police d'assurance ne saura nous dédommager. Qui donc saurait assurer l'humanité (et assurer qui, d'ailleurs, au sein de l'ensemble des sociétés qui composent cette humanité ?) devant le problème du réchauffement climatique, de l'acidification des océans, de l'épuisement des ressources fossiles ?

C'est pourquoi il faut revenir sur ce terme utilisé mal à propos. Je parlerai donc ici ostensiblement de *dangers* pour désigner les problématiques pour lesquelles aucune assurance claire ne paraît établie. Par exemple je parlerai de *danger* climatique, et non de risque climatique : le terme danger semble plus propice à maintenir l'état de vigilance adéquat sur un enjeu stratégique pour lequel la civilisation reste en situation d'impasse stratégique.

La prise de connaissance des argumentaires précédant les principales décisions d'envergure planétaire nous en convainc : le fond de pensée des principaux décideurs de la planète est resté à ce jour résolument positiviste. Un positivisme devenu lui aussi mondialisé en quelque sorte. Manifestement les conseils de prudence qui proviennent de tous côtés, cristallisés ou non dans le concept d'Anthropocène, ne sont pas parvenus aux oreilles des principaux dirigeants de la planète. La stratégie globale consiste toujours à pousser à fond les manettes de l'innovation technologique et de la croissance économique, de façon à maximiser les résultats en termes de développement et de profit. On s'écharpe pour savoir s'il vaut mieux privilégier une stratégie de l'offre ou de la demande, une politique destinée à réduire l'endettement ou au contraire à relancer la consommation, à la limite on s'interroge sur la façon optimale de faire participer les pays émergents aux circuits de l'économie mondiale, mais en aucun cas on ne déroge à la stratégie d'accroissement de la valeur, entendue comme rentabilisation maximale des capitaux investis, et ceci quels que soient les secteurs d'activité concernés. Seules les considérations de souveraineté, et donc les activités militaires, parviennent parfois à se hisser au-dessus des impératifs de rentabilité financière, mais cela devient de plus en plus rare, et souvent les arsenaux militaires sont au contraire mobilisés pour la défense des intérêts patrimoniaux des États nations dans les sociétés occidentales. Les contraintes liées à la pollution, à la responsabilité sociale des entreprises, à la réduction des inégalités, à la transparence financière, à la préservation des générations futures, aux conséquences de l'entrée dans l'Anthropocène... rien de tout cela n'intervient significativement dans les schémas de prise de décision économique ou politique en régime libéral. Rien de tout cela ne pèse suffisamment pour infléchir les stratégies en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Certes on parle parfois de développement durable, de principe de précaution, de responsabilité sociale des entreprises – ces concepts font effectivement référence à des modèles technicoéconomiques alternatifs, mais ils ne sont à ce jour d'aucun poids réel dans les choix stratégiques des États nations ou des entreprises transnationales.

Or, ces stratégies de maximisation du développement et de la rentabilité sont érigées sur des métaphysiques du néant. La conséquence de cet état de fait sur longue durée, exprimée en termes historiques ou philosophiques, est proprement alarmante.

Les hommes ne font pas l'histoire. Le développement technologique effréné, l'accélération des changements culturels et sociaux – de plus en plus d'événements se produisent sur des durées de plus en plus courtes –, la loi d'airain des marchés, la mondialisation, forment aujourd'hui les structures du temps historique. Affranchis de tout contrôle, ils esquisser les contours d'un nouveau destin. L'histoire mondialisée va beaucoup trop vite pour qu'on puisse espérer la « faire ». L'action des hommes politiques fait figure d'une piètre agitation médiatique qui reste à la surface des choses ou à la remorque des événements. Nous vivons à l'ère de la technique, de l'arraisonement généralisé de la nature – *le Gestell* – qui est selon Heidegger sans sujet. Bien plutôt le sujet est-il lui-même l'objet privilégié de la technique, qui le soumet à sa fatalité et le frappe d'obsolescence. L'homme n'est plus qu'un rouage dans une machine qui le dépasse et finira un jour par marcher sur lui. L'aliénation technologique se double d'une aliénation économique, fruit d'un capitalisme financier qui se joue des frontières entre les États. La crise récente des *subprimes*, en 2008, a démontré de manière éclatante l'incapacité de ce capitalisme à se réguler lui-même, donnant le sentiment inquiétant que la question « qui est responsable ? » n'a pas de sens. Nouvelle version de l'histoire comme procès sans sujet ni fin.<sup>85</sup>

Pourra-t-on en rester là ? L'histoire ne peut-elle se constater qu'à la fin, lorsqu'elle est déjà faite, déjà passée ? Est-il définitivement trop tard d'envisager de « faire l'histoire », au moins d'y participer activement ?

Nous le verrons plus tard, les modèles alternatifs ambitieux, praticables et respectueux de l'avenir font cruellement défaut. Il faudrait déjà s'entendre sur ces trois qualificatifs, ce qui n'est pas une mince affaire si on vise un consensus mondial. Pour autant, on pourrait esquisser un bilan des profits et pertes de la civilisation, par exemple sur les deux derniers siècles, d'où il découlerait vraisemblablement un résultat nettement positif jusqu'à présent, constitué notamment d'un recul de la faim, de la douleur, de la guerre, avec l'accroissement de l'espérance de vie et de l'amélioration des conditions de vie... Il ne s'agit donc pas de perdre un seul instant à tenter un procès de la civilisation occidentale quant à son histoire passée, mais bien d'enquêter sur les conditions de possibilité de sa survie.

### ***Déni de danger et protection contre les Cassandre***

Notons d'abord que la nature de la catastrophe pressentie a fortement évolué au cours de la dernière période, jusqu'à prendre au début du XXI<sup>e</sup> siècle une figure franchement anthropique : Il est symptomatique que les craintes apocalyptiques traditionnelles (invasion par des extraterrestres belliqueux, chute d'une météorite sur la terre, disfonctionnement cosmologique...) se soient estompées : ce n'est pas que l'occurrence ou la gravité de ces événements se trouveraient à présent amoindries, c'est qu'elles paraissent à présent moins probables que les craintes résultant d'un pouvoir de destruction provoqué par la civilisation elle-même. Le risque d'occurrence des catastrophes

---

<sup>85</sup> Bouton, Christophe, *Faire l'histoire*, p. 7.

naturelles n'est ni plus grand, ni plus petit aujourd'hui qu'hier, et nous n'avons pas réellement évolué dans nos capacités à les affronter. Qu'il s'agisse des cyclones, séismes, irruptions volcaniques, sécheresse, des risques de chute d'astéroïde sur la planète, (voire pourquoi pas des risques d'invasion par des extraterrestres)... La technique n'offre aucun moyen d'agir sur les causes de ces événements car les énergies qu'elles mettent en jeu et la nature de leurs faits générateurs sont hors de portée des actions humaines : tout juste peut-on en prévenir l'occurrence et tâcher d'en minimiser les risques pour l'humanité. Les progrès dans la connaissance de la nature et des mécanismes de ces catastrophes naturelles ne permettent pas d'intervention humaine pour en atténuer l'occurrence, mais simplement une meilleure capacité à s'abriter de leurs effets. Au total, concernant les risques strictement « naturels », on peut dire que rien n'a changé concernant leur probabilité, mais que l'on a fait quelques progrès à leur sujet en matière de prévention de leurs conséquences. La situation est toute autre en ce qui concerne les dangers résultant de l'agir humain : les craintes d'apocalypse nucléaire, chimique ou génétique, ainsi que les craintes de fort réchauffement climatique, tous ces principaux risques sont à présent clairement d'origine anthropique. Ils sont clairement en augmentation, et nous ne voyons même pas clairement comment nous pourrions éviter leurs potentielles conséquences apocalyptiques. Ainsi, dans notre actuelle situation d'angoisse généralisée, il ne serait pas extrêmement surprenant d'apprendre que venons subitement d'enregistrer de profonds bouleversements génétiques, climatiques ou financiers conduisant à l'extinction d'une très grande partie de la biodiversité, avec disparition probable à moyen terme de la moitié de l'humanité. Tout se passe comme si nous étions graduellement éduqués à comprendre, enregistrer et accepter l'occurrence de ce genre d'événement, éduqués à comprendre qu'il s'agit là d'un risque possible, que nous devons l'accepter sans chercher à dérégler la machine technico-économique dont le bon fonctionnement doit être protégé coûte que coûte, quels que soient les risques qu'il puisse faire supporter à l'humanité.

Essayons toutefois d'aller plus au fond des perspectives qui nous sont présentées par le concept d'Anthropocène, fussent-elles funestes : ce n'est pas en négligeant ces perspectives que nous nous y préparerons au mieux. L'idée est ici de mieux comprendre la nature des risques et dangers inhérents à l'orientation de notre développement. La tâche est ardue, car il semble bien qu'avec le temps l'Occident s'est davantage protégé contre les annonceurs de catastrophes que contre les catastrophes elles-mêmes, et ceci peut-être à bon escient si l'on considère qu'à son stade actuel de maturité et en dépit des lourds problèmes qu'elle a à gérer, le bilan global de la civilisation occidentale est positif. Il faut promouvoir énergiquement le changement, et savoir « prendre des risques », telles sont les premières leçons de tous les enseignements des cours de stratégie d'entreprise. Il existe des catalogues entiers de modules de formation pour aider les managers à « décider en régime d'incertitude », c'est-à-dire pour les aider à oublier les dangers qui peuvent résulter de leurs décisions, et leur donner la force suffisante pour « prendre des risques ». Cassandre est la figure la plus honnie des sphères du pouvoir, on dispose de tout un arsenal pour la contrer. Arthur Koestler disait que l'aveuglement menteur est héréditaire. « Le monde semble être bien protégé, non contre les catastrophes mais contre leurs prophètes... prophètes bruyants, dispersés dans leur solitude

respective. »<sup>86</sup> constate de son côté Zygmunt Bauman. Aurions-nous donc besoin de subir des catastrophes réelles pour reconnaître rétrospectivement leur probabilité d'apparition ? Notre capacité d'anticipation, souvent si précise sur des micro-sujets (météorologie, études de marché, prévisions boursières...) reste-t-elle totalement inefficace devant les questions d'envergure planétaire ? Il semble effectivement que nous en soyons là. Ce qui n'a jamais posé jusqu'à une période récente un véritable souci dans la mesure où notre pouvoir était resté de portée locale ou régionale. La nouveauté à laquelle nous sommes confrontés, c'est que la puissance de nos outils et la mondialisation de nos échanges et communications confèrent à présent à ce constat un caractère *définitif*.

En 1755, à l'issue du tremblement de terre de Lisbonne, on pensait que la plupart des catastrophes n'étaient pas causées par les actes des hommes, qu'elles étaient impossibles à éviter. C'est l'inverse de nos jours, on pressent que la plupart des dangers qui nous guettent sont d'origine humaine, ce qui modifie, ou devrait modifier, le mode d'anticipation de ces dangers.

Historiquement, avant la prise de conscience de l'Anthropocène, c'est de la pensée des démographes et des économistes qu'était née la première intuition d'une limite aux développements possibles de l'humanité, développements qui devaient à un moment ou à un autre être confrontés aux limites de l'environnement. Mais quand on voit quel déchainement de réactions violentes ont suscité les théories de Malthus ou du premier rapport du Club de Rome, on perçoit à quel point la notion de limite a pour la pensée socio-économique un caractère fondamentalement dérangeant. L'énergie avec laquelle les économistes notamment s'efforcent à minimiser l'importance ou l'échéance de ces limites laisse penser que nous avons encore de fortes probabilités de prendre de nombreuses décisions de caractère suicidaire avant reformatage complet de la pensée économique. Bien sûr Malthus et le Club de Rome se sont trompés dans leurs calculs d'échéances ; bien sûr ils n'avaient pas suffisamment pris en compte le fait que jusqu'ici les progrès de la technique permettaient de pallier à de nombreux problèmes et de reculer ainsi les échéances. Mais ces imperfections de leur diagnostic ne doivent pas remettre en cause l'importance de l'alerte qu'ils ont déclenchée.

### ***Rationalisme et catastrophisme***

La myopie généralisée dont nous craignons les dégâts collatéraux ne puise certainement pas sa source dans la technique ni dans l'économie elles-mêmes, mais plutôt dans la rationalité qui les animent. Or, la raison analytique n'est plus qu'un outil parmi d'autres, elle a perdu la force de rassembler ses propres lignes de production pour dessiner des projets collectifs. Plusieurs analyses philosophiques pénétrantes vont jusqu'à expliquer comment ce sont nos concepts de vérité et d'erreur qui deviennent inopérants, d'autant qu'ils ne nous livrent aucune recette pour imaginer comment nous pourrions les remplacer. D'où les perceptions catastrophistes qui se font jour à présent : les visions de fin du monde étaient jusqu'à un passé récent l'apanage des représentations religieuses ; elles résultent aujourd'hui des

---

<sup>86</sup> Zygmunt Bauman, *Les riches font-ils le bonheur de tous ?* p. 118.

descriptions « rationnelles » en provenance de plusieurs disciplines scientifiques. Il s'agit d'un bouleversement complet, qui peut laisser les décideurs face à un certain désarroi au moment où ils doivent opérer des choix structurants sur le long terme. La rationalité occidentale *bifurque* donc actuellement, et nous ne voyons pas clairement comment elle pourrait retrouver le chemin d'un développement harmonieux et concerté à l'échelle pertinente aujourd'hui, c'est-à-dire à l'échelle de la planète.

Qu'est-ce qui relie les multiples alertes, en provenance de différentes disciplines, que nous avons précédemment analysées ? Qu'il s'agisse de haute technologie, de nucléaire, de génétique, d'automatisme, elles désignent l'impossibilité de poursuivre les développements en cours sans butter sur des limites physiques ou sur des risques d'évolution irréversibles, au-delà desquelles notre équipement culturel, et en premier lieu notre rationalité occidentale, ne permet plus d'envisager un développement autre que catastrophique, au sens étymologique du terme (événements qui provoquent de graves bouleversements, des morts). C'est ainsi que la catastrophe s'impose graduellement comme la perspective la plus rationnelle pour l'ensemble de la civilisation : d'une part parce que nous serions arrivés au bout d'une série de développements qui buttent à présent sur la finitude (finitude des ressources, fin de l'exploration terrestre), d'autre part parce que nos utopies traditionnelles d'émancipation se seraient éteintes et ne désignent plus aucune voie nouvelle à explorer.

Cette rationalité peut s'approcher sous plusieurs angles. D'abord sous l'angle d'une évidence qui se serait avancée, masquée, mais qui apparaît soudain comme une révélation : en effet à partir du moment où l'on envisage les choses sous cet angle catastrophiste, on peut se dire que, malgré les dénis,

... chacun sent que la catastrophe a déjà commencé. Déjà, on le sait, la Terre est malade et présente d'inquiétants symptômes, comme la réduction de la diversité des espèces qui fait courir des risques accrus de pandémies et de propagation virale ; comme la disparition progressive, inexpliquée à ce jour, des insectes, dont les abeilles, sachant qu'un tiers de l'alimentation mondiale dépend de la pollinisation par les insectes ; comme l'épuisement des ressources naturelles en ressources fossiles et en eau, principe vital ; comme les pollutions des sols, des eaux, de l'air, qu'elles proviennent de la production industrielle à outrance, des pesticides, des résidus de l'industrie atomique ou des nano éléments de plus en plus utilisés sans véritables études d'impact sur les êtres vivants ; comme l'apparition de bactéries résistantes à tous les antibiotiques ; comme le réchauffement climatique qui produit déjà des phénomènes extrêmes (canicules, inondations, fonte des glaciers et élévation du niveau des mers, sécheresses, cyclones...) ; comme le risque nucléaire qui ne peut plus être nié après Tchernobyl et Fukushima.<sup>87</sup>

Ensuite, on peut apprécier la perspective rationnelle des effondrements à venir comme la conséquence d'un échec de la civilisation à maîtriser ses propres productions, notamment techniques : la technique représente dans cette perspective un coefficient multiplicateur de risques et d'incertitudes dans un monde qui échoue politiquement à en maîtriser les usages et à relever les défis de la mondialisation.

---

<sup>87</sup> Dany-Robert Dufour, *L'individu qui vient... après le libéralisme*, p. 299.

Effectivement sous cet angle les risques d'accidents d'envergure semblent croissants et conduisent à redouter de nouveaux dangers, que l'on qualifiera, avec Innerarity, d'échecs technoscientifiques.

...en plus des techniques qui nous ont été bénéfiques, nous sommes désormais entourés de techniques qui ont échoué. La fuite de pétrole dans le golfe du Mexique en 2010, la crise économique provoquée en bonne partie par l'échec des dispositifs technologiques sophistiqués que sont les produits financiers, les changements climatiques qui remettent en question notre modèle de développement, ne sont pas seulement des désastres aux répercussions sociales graves, ce sont surtout des échecs technologiques retentissants.<sup>88</sup>

A l'inverse on peut également apprécier les dangers qui nous guettent comme le motif de mise en œuvre d'un nouveau projet de civilisation. Patrick Viveret par exemple ne pose pas la question sous la forme de l'étude des conditions de possibilité de poursuite de la civilisation dans sa configuration actuelle, mais comme le besoin d'une nouvelle recherche de salut laïc pour l'homme, une fois la quête du salut par l'économie révolue.

Nous pouvons poser l'hypothèse que nous sommes en train de sortir du cycle historique du salut par l'économie – à la fois parce que les promesses de salut n'ont pas été tenues et parce que les dégâts écologiques, sociaux, technologiques ont été considérables. Toute cette modernité a conduit aussi bien à du « meilleur » qu'à du « pire ». Le pire, c'est la solution finale, Hiroshima, ou encore cette capacité inouïe de maltraitance dont fait preuve l'espèce humaine, non seulement à l'égard d'autres espèces, mais à l'égard d'elle-même... Non seulement le salut par l'économie ne tient pas ses promesses, mais on peut dire que la question du salut dans sa formulation laïque est de retour. Lorsqu'on est confronté à des défis aussi considérables qu'ils le sont aujourd'hui, ce n'est pas tomber dans le catastrophisme de dire que l'humanité risque la sortie de route. C'est bien la question de son salut qui se pose à nouveau. L'expression courante selon laquelle il faut « sauver la planète » masque le vrai problème. Notre planète, la Terre, a encore plusieurs milliards d'années devant elle avant son absorption par le soleil. Elle existait bien avant l'humanité, elle poursuivra sa route bien après elle. Ce qu'il faut sauver, ce n'est pas la planète, c'est l'humain.<sup>89</sup>

Enfin la rationalité des risques d'accidents globaux s'apprécie également comme conséquence quasi naturelle d'innovations technologiques non maîtrisées. Pour André Lebeau par exemple, homme de science qui a passé sa vie au milieu des technologies de pointe et a beaucoup réfléchi aux rapports entre science et culture, la question n'est plus de savoir si nos technologies sont ou non porteuses de risques, elle est de chercher des dispositifs adaptés à ces nouveaux dangers directement issus de la pratique technoscientifique contemporaine. Lebeau résume ainsi la situation :

La technique est par nature porteuse d'accidents statistiquement inévitables. Leur dimension a crû au même rythme que la puissance de la technique. Accidents fortuits ou provoqués par un individu ou un groupe, peu importe, la menace est la même ; seule change la probabilité de la voir se concrétiser. La croissance des risques accidentels engendrés par l'évolution technique fascine beaucoup d'auteurs, parmi lesquels nombre de scientifiques bien placés pour apprécier les usages pervers auxquels se prêtent leurs découvertes.<sup>90</sup>

---

<sup>88</sup> Daniel Desroches, *Entretiens avec D. Innerarity*, p. 186.

<sup>89</sup> Patrick Viveret, *La cause humaine, du bon usage de la fin d'un monde*, p. 64.

<sup>90</sup> André Lebeau, *l'engrenage de la technique*, p. 230.

Martin Rees de son côté est allé jusqu'à recourir aux probabilités pour mesurer les dangers qui nous guettent. Il évalue les chances de survie de l'humanité à l'issue du *xxi*<sup>e</sup> siècle à 50 % seulement. Et il chiffre les accidents possibles en nombre de vies humaines. C'est une autre façon d'apporter aux perspectives catastrophistes contemporaines une forme de matérialité et de rationalité qu'elles n'avaient jamais revêtues auparavant : il avait ainsi parié mille dollars en 2003, naturellement sans souhaiter gagner ce pari, qu'« avant l'an 2020, une erreur ou un acte de terrorisme biologique aura tué plus d'un million de personnes »<sup>91</sup>. Tout en souhaitant que Rees perde son pari, nous devons admettre que ce type d'accident pourrait assez facilement se produire dans la configuration actuelle de la gouvernance mondiale en matière de stratégie dans le domaine de la biologie... qui n'est d'ailleurs pas le seul domaine dans lequel un accident de cette envergure pourrait se produire.

Notre situation actuelle par rapport à ces dangers se complique du fait qu'il n'est pas possible d'identifier les responsables directs de ces dangers. Perspective catastrophique d'autant plus rationnelle, donc, que comme Thomas Friedman<sup>92</sup> l'a noté, la vérité la plus élémentaire de la globalisation, c'est que plus personne n'est responsable de rien : le pouvoir s'est en grande partie déplacé des états nationaux vers des sociétés anonymes mouvantes, aux localisations éphémères, échappant à tout contrôle politique et n'ayant de compte à rendre à personne. La complexité généralisée du monde contemporain se double d'une sorte d'irresponsabilité généralisée. Malheureusement il ne semble y avoir aucun coupable bien identifié dans cette affaire de dérive mondiale : la libido, l'argent, le diable, le mal... y sont certainement pour quelque chose mais de façon très diffuse, et ne semblent pas réellement responsables.

Et si tel est le cas, est-il encore temps de faire quelque chose pour éviter le pire ? Peut-on encore prendre des décisions, revenir sur nos pas, contrôler les conséquences malheureuses de nos technologies, prendre des mesures correctrices ? Rien n'est moins sûr. Mais deux enseignements paraissent dès à présent évidents : d'une part il s'agit de prendre au sérieux ces dangers qui guettent l'humanité, il s'agit de produire un mode de résistance à ce destin qui paraît profondément catastrophique. D'autre part il ne faut pas penser que ces nouveaux dangers ne feraient que prolonger les craintes d'apocalypse d'antan. La catastrophe que nous craignons aujourd'hui n'est pas un revenant, il ne s'agit pas d'un millénarisme revenu sous de nouveaux habits : elle représente une nouvelle menace. Il y a surexploitation aveugle des ressources naturelles, et ceci au moyen de dispositifs techno industriels dont nous ne maîtrisons pas tous les effets. Nous jouons aux apprentis sorciers du remodelage de la planète sans bien mesurer les conséquences de nos actes, sauf en ce qui concerne nos estimations en termes de retours sur capitaux investis. Pour le reste, Sloterdijk rappelle avec humour comment :

---

<sup>91</sup> Martin Rees, *Notre dernier siècle ?*, p. 74. Rees, Membre de la Royal Society et enseignant à Cambridge, est également l'astronome officiel de la cour d'Angleterre.

<sup>92</sup> Thomas L. Friedman, *La Terre est plate*.

nous prenons l'habitude d'accueillir tous les indices de la catastrophe qui se rapproche comme le produit d'un genre relevant du documentaire de l'horreur, et (nos) intellectuels se montrent dignes de leur réputation de *detached cosmopolitan spectators* lorsqu'ils déconstruisent jusqu'aux avertissements les plus sérieux pour en faire un genre discursif et classer leurs auteurs dans la catégorie des fanfarons.<sup>93</sup>

Nous l'avons ignoré pendant longtemps, puis nous avons feint de l'ignorer, pensant que nous avions le temps de nous en préoccuper : l'avenir de la civilisation planétaire est gros de multiples catastrophes potentielles, technologiques, nucléaires, biologiques, écologiques, terroristes, climatiques, sanitaires, humanitaires, financières... nous sommes devenus les acteurs majeurs des considérables transformations que nous faisons subir à la terre et à l'humanité, il devient donc incontournable de prendre la mesure et la responsabilité de cette affaire, à moins que l'on préfère jouer notre avenir à la roulette russe.

### ***Le catastrophisme : une catégorie historique de la réflexion ?***

Nous ne pouvons plus adhérer à l'espérance des Lumières de voir se réaliser tranquillement la marche de l'humanité vers le mieux. Nous craignons au contraire qu'elle nous mène vers le pire. Nous sommes entrés dans un espace-temps de grande fragilité. Pas par la fragilité d'une humanité nouvellement vouée à la mort par essence. Une fragilité issue de ce constat brutal que l'homme est devenu trop dangereux pour l'homme. L'homme s'est jeté tête baissée dans tous les domaines où ses pouvoirs lui permettaient d'étancher ses désirs et d'étendre ses réalisations sans s'apercevoir qu'il refermait en fait ses perspectives sur longue durée. Il a rétréci son avenir à long terme pour accroître ses capacités d'extraire, pétrir, consommer, rejeter tous les matériaux du présent et au présent. Il lui aurait fallu, parallèlement à l'extension de ses pouvoirs, déployer une pensée et des pratiques adaptées à la maîtrise de ses nouveaux pouvoirs, afin de pouvoir les « gérer en bon père de famille ». Il n'a pas su édifier une pensée de l'anticipation qui lui aurait permis de se repérer un peu mieux au milieu de ses nouveaux pouvoirs et de ses nouveaux objets. C'est comme s'il avait laissé ses jambes courir plus vite que lui et le dépasser. Nous subissons en fait la tyrannie de nos propres désirs de jouissance immédiate, dont certains vont à l'encontre d'enjeux vitaux à long terme pour l'humanité. Cela commence à imprégner la conscience collective. Nous sommes entrés dans un régime d'inquiétude extrême dans notre rapport au monde car nous sommes entrés dans une nouvelle dimension du pouvoir humain.

Changement de paradigme au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle. Nous passons donc du temps des révolutions au « temps des catastrophes<sup>94</sup> ». Auparavant nous étions dans une série d'horizons d'attente, sur la voie de la concrétisation de telle ou telle utopie. Au temps des catastrophes le progrès s'est retiré, le temps se replie sur lui-même, privé de sa capacité de projection dans l'avenir. Les catastrophes écologiques et les accidents technoscientifiques sont des désastres qui nous guettent pour un avenir rapproché, et

---

<sup>93</sup> Peter Sloterdijk, *tu dois changer ta vie*, p. 367.

<sup>94</sup> François-Xavier Albouy, *Le temps des catastrophes*, 2002.

malgré toutes les stratégies de communication visant à les ignorer, les minimiser, cette conviction s'implante dans la conscience collective, suscitant des réactions débridées, tantôt de révolte et d'initiative « citoyenne » de portée plus ou moins visible, tantôt pour justifier les tactiques visant à maximiser l'exploitation des ressources du présent en faisant fi des conséquences de ces options tactiques pour l'avenir. D'où l'hédonisme frénétique des masses éduquées à consommer les dernières gouttes de la gourde du monde sans réfléchir, d'où le cynisme morbide des intellectuels qui traitent beaucoup trop légèrement de la question de l'avenir de l'humanité. Nous sommes entrés dans l'ère des catastrophes inévitables, seule la date à laquelle ces catastrophes risquent de se manifester reste objet d'incertitude. Il y a aujourd'hui contamination des utopies par la catastrophe. Comme si nous nous mettions en devoir d'en précipiter la venue. Tout se passe comme si l'utopique technico-économique et la perspective apocalyptique s'interpénétraient, déteignant l'un sur l'autre, s'attisant l'une l'autre pour accélérer la course vers l'inconnu.

Ulrich Beck parle d'évolution effrénée de la civilisation, d'un *destin civilisationnel* conditionné par le processus de modernisation et l'inflation des risques qui lui est consubstantiellement attachée, sous le déguisement de la normalité. Il parle également du pouvoir que confèrent les catastrophes et

qui est tout à fait susceptible de croître avec les dangers jusqu'à atteindre, voire dépasser, le rayon d'action politique des révolutions. La société du risque n'est donc pas une société révolutionnaire, elle est bien plus que cela : elle est une société de la catastrophe. L'état d'exception menace d'y devenir l'état normal.<sup>95</sup>

L'approche des enjeux de civilisation par la gestion des risques confirme les constats entrevus précédemment : on assiste à la fin de l'opposition entre des risques qui seraient d'origine naturelle et d'autres qui seraient d'origine sociale. Il devient inopérant d'appréhender la nature indépendamment de la société, et inversement de chercher à appréhender les phénomènes sociaux hors de leur environnement naturel. La nature n'est plus un donné extérieur à l'humanité ; elle est un équipement interne du monde civilisé. Comme Hannah Arendt le pressentait dès le milieu du xx<sup>e</sup> siècle : sécheresses, cyclones et autres catastrophes que l'on dit naturelles seront les produits inattendus des processus militaires ou industriels de grande envergure que nous aurons mis au point pour d'autres desseins. Nous sommes bien une civilisation qui table sur le développement sans frein des technosciences et qui a de grandes chances d'en périr, soit par destruction guerrière, soit par destruction de son milieu de vie, ces deux moyens pouvant aisément se combiner pour précipiter la fin de la civilisation, et vraisemblablement de l'humanité. Nous courons, comme persuadés de nous rapprocher d'un nouvel Eden, vers une catastrophe assurée. Pendant plusieurs décennies l'action politique pouvait se penser comme une révolution à accomplir, elle doit à présent se penser dans le cadre d'une apocalypse à éviter.

---

<sup>95</sup> Ulrich Beck, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, p. 143.

Tout se passe comme si nous ne doutions plus que la trajectoire actuelle conduit au désastre, mais que nous restons dans l'incapacité de la modifier. Nous l'accompagnons de façon de plus en plus critique, avec de moins en moins d'adhésion, du fond de nos petites stratégies individuelles défensives. Non, cela ne peut pas durer. Même si de tous temps on a redouté des catastrophes, celle que nous craignons aujourd'hui dépasse tout : explosion démographique, manipulation génétique, réchauffement climatique, énergie et arsenaux nucléaires, toutes ces merveilles mises au point par l'homme durant le xx<sup>e</sup> siècle modifieront la trajectoire de l'humanité dans des proportions importantes, d'une façon ou d'une autre.

Notons bien que la catastrophe dont on parle aujourd'hui est spéciale : qu'elle soit de nature nucléaire, génétique, climatique... elle prend la figure de l'apocalypse – terme que l'on entend aujourd'hui comme *catastrophe finale*. Or, ce terme recouvrait dans son sens ancien à la fois l'idée de catastrophe et celle de révélation, de salut. Les apocalypses antiques étaient déclenchées par de forces étrangères, gigantesques, mais qui ne cherchaient pas à détruire le monde dans son entier, qui laissaient des portes ouvertes sur le futur. Il semble que l'idée de catastrophe ou d'apocalypse qui s'avance aujourd'hui a ceci de particulier qu'elle ne débouche sur aucun salut. Elle est purement destructrice, elle tend vers une totale *fin de l'humanité*. Que cette idée paraisse peu crédible dans sa radicalité (on a souvent dénoncé la *prétention* contenue dans cette idée d'apocalypse ; l'apocalypse d'origine anthropique comme dernière expression de la vanité occidentale) est une chose ; notons qu'elle semble concerner la *totalité de l'humanité*, et non plus la *fin du monde*, qui paraît inaccessible, quoiqu'il arrive, à nos moyens humains. Il y a une certaine « légitimité » croissante du catastrophisme en ce sens que sa probabilité paraît tellement forte, notamment dans le grand public, qu'il pourrait conduire à justifier de grands sacrifices pour « sauver la planète » ; comme par exemple l'abandon de la démocratie si une autre forme du pouvoir savait incarner cet objectif, ou diverses autres manifestations eugénistes.

La perspective semble déjà différente de celle de la guerre froide, époque qui vivait sous la hantise de l'hiver nucléaire. Certes ce risque n'est pas amoindri aujourd'hui, il s'est même certainement accru depuis la fin de l'organisation mondiale bipolaire, avec prolifération et dispersion de la puissance.... Il est davantage probable que le risque soit celui d'une contamination généralisée de la planète (chimie, pollution, mutations génétiques, manque ou perversion des ressources naturelles...) plutôt que le risque d'une explosion généralisée. Mais rappelons ici l'avertissement de Beck au sujet de ce qu'il nomme « l'ironie du risque ».

La narration du risque global est une narration de type ironique. Elle a pour objet la manière dont les institutions hautement développées de la société moderne – la science, l'État, le commerce et l'armée – essaient, dans un comportement marqué par la satire involontaire et la futilité optimiste, d'anticiper ce qui ne peut l'être... L'ironie du risque est que la rationalité, c'est-à-dire l'expérience du passé, encourage l'anticipation d'un mauvais genre

de risque, celui que l'on croit pouvoir calculer et contrôler alors que la catastrophe a son origine dans le fait que l'on ne peut ni savoir ni contrôler.<sup>96</sup>

Nous oscillons en permanence entre optimisme naïf et catastrophisme castrateur. Et il faut bien reconnaître qu'il est difficile de sortir de ces ornières traditionnelles de la pensée et de l'action politique. Car oui, notre civilisation a un bilan jusqu'ici plutôt positif, elle permis des avancées que nulle autre civilisation n'a apportées : espérance de vie, paix, confort, voyages... Et d'autres importants progrès ne semblent pas hors de portée : réduction de la pauvreté, de la douleur, pacification généralisée, élargissement de champ de l'expérience humaine grâce au numérique... Il n'empêche, comme le dit Innerarity, la catastrophe a pris une véritable dimension empirique :

Les hommes doivent anticiper le futur tout en sachant que cela n'en fera pas une réalité docile. L'anticipation de l'avenir est une tentative provisoire. La tentative de prévoir le futur est aussi rationnelle que la disposition à corriger nos prévisions en comparant celles-ci avec le passé... Il y a toujours eu des attentes apocalyptiques dans chaque culture, mais on pourrait dire que présentement, l'apocalypse a atteint une dimension empirique. Depuis quelques années, l'influence d'une littérature scientifique spécialisée a augmenté et annonce les résultats de quelques tendances annoncées empiriquement : on arrive à la conclusion que ces tendances finiront en catastrophe si nous ne faisons rien pour les freiner ou pour en dévier le cours... Au fur et à mesure qu'augmente l'accélération historique, l'analyse objective des situations tend à être remplacée par la futurologie. Si voir signifie toujours anticiper, le fait de prévoir devient beaucoup plus nécessaire dans une civilisation dynamique où ceux qui ne tiennent pas compte de ce qui se passe ne comprennent même pas ce qui se passe. L'imagination prend une bonne partie de l'espace qui relevait autrefois de l'observation.<sup>97</sup>

Mais on sait bien, depuis Cicéron, que la question du futur est trop importante pour être laissée dans les mains des seuls futurologues.

Fini le progrès, l'espérance. Les grands récits porteurs d'espérance sont remplacés par les craintes de fin du monde. Retombée dans le temps cyclique ? Fini le temps fléché ? Là où le Christ était venu donner la preuve de l'existence de Dieu, et donc d'une vie après la mort, l'Anthropocène vient inverser le cours du développement : non, nous ne retombons pas dans un temps cyclique, il y a bien progression, mais progression vers la fin de l'humanité. Rappelons que la théorie des catastrophes selon son promoteur René Thom a pour objectif de prédire « le saut que le système doit faire pour échapper à la destruction<sup>98</sup> ».

---

<sup>96</sup> Collectif, *Vivre avec le risque global*, in Innerarity, Solana, p. 42.

<sup>97</sup> Dominic Desroches, *Entretiens avec Daniel Innerarity*, p. 133.

<sup>98</sup> Cité par Dominique Janicaud, *La puissance du rationnel*, p. 217.

## Empêcher la catastrophe ?

Nous sommes donc entrés dans une civilisation dans laquelle la charge explosive du risque est suffisamment lourde pour gâter le goût de l'avenir. L'explosion est proche, et la chose commence à se savoir mais paradoxalement cela ne semble pas aider à corriger les trajectoires. Comme si la dynamique échappait au contrôle humain. La trajectoire de la machine technicoéconomique occidentale est-elle modifiable ou ira-t-elle titaniquant jusqu'à l'écrasement ?

Si nous examinons la relation que les démocraties occidentales actuelles entretiennent avec l'avenir, il nous faut conclure, selon moi, que malgré toute notre liturgie de la nouveauté et les diverses rhétoriques de l'illusion, le début du <sup>xxi</sup> siècle se dessine sur un arrière fond de défiance radicale... L'omniprésence du principe de précaution indique que nous n'entretiens pas avec le futur une relation amicale : l'arrivée de la nouveauté est toujours accompagnée de l'ombre de la peur et nous situons instinctivement le nouveau à la frontière du monstrueux.<sup>99</sup>

Explosions des domaines en phase de mise au point des technologies les plus renversantes, multiplication des discours d'experts sur la nature des dangers encourus, estimations scientifiques divergentes qui alimentent des doutes sur la validité scientifique elle-même, exposés divers sur la gestion des risques, tout cela sur fond de diffusion mondialisée par les nouvelles technologies de l'information et leur caractère planétaire, stimulé par les pressions croissantes de compétitivité économique et de rentabilité financière, stressé sous l'œil de nombreux observatoires mondiaux de la quasi-totalité des composantes de l'agir humain. On dit que « gouverner, c'est prévoir ». Mais ce n'est plus possible à présent, car il est devenu impossible de prévoir : plus précisément, il est impossible de connaître les effets à long terme de nos technologies, et cette situation va aller en s'aggravant. Le contrôle du devenir collectif semble ne plus être à notre portée. C'est pourquoi la science devient de plus en plus nécessaire, mais aussi de moins en moins suffisante pour guider la réflexion stratégique. Les risques, dit Beck, sont des produits parasites que l'on inhale en même temps que leur support. Ils sont les « *passagers clandestins* » de la consommation normale. L'objectif de la société du risque telle que la présente Beck, c'est que tous puissent être épargnés par ce qui, dans l'évolution des sociétés contemporaines, est toxique.

Ce qui pourrait nous arriver de moins désastreux serait un effondrement semblable à celui de l'empire romain : que la civilisation s'éteigne lentement, sur plusieurs siècles, en laissant le temps à ses contemporains de venir la remplacer pour relancer l'humanité sur de nouveaux rails, voilà qui serait rassurant, une vraie bonne nouvelle relativement à tous les scénarios qui tombent sous le sens commun au début du <sup>xxi</sup> siècle. J.A. Tainter, qui a analysé en détail *l'effondrement des sociétés complexes*, est moins optimiste. Il s'appuie sur :

---

<sup>99</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, p. 160.

les écrivains et les producteurs de films à succès qui ont développé une image cohérente de ce que pourrait être la vie après l'effondrement de la société industrielle. Avec quelques variations, le tableau qui émerge est celui d'une guerre hobbesienne de tous contre tous, à l'image de la situation que connaissent les Iks, étendue sur la planète. Seuls les forts survivent ; les faibles sont persécutés, volés, tués. Il y a une lutte pour la nourriture et le combustible.<sup>100</sup>

Il vaut la peine de mentionner en passant les raisons de l'effondrement de Rome telles que les perçoit Tainter à l'issue de sa minutieuse analyse. Ces raisons sont identiques à celles qu'il avance pour expliquer la chute de l'Empire Maya ainsi que l'effondrement des Chacoans.

La chute de Rome ne fut pas provoquée par les barbares, car l'empire était plus fort que ses assiégeants sur le plan économique, organisationnel et militaire. Elle ne fut pas non plus provoquée par les faiblesses intérieures car, pour l'essentiel, l'Empire demeura intact pendant plusieurs siècles. L'effondrement de Rome fut provoqué par les coûts excessifs imposés à la population agricole pour maintenir un vaste empire dans un environnement hostile.

Excessive complexité d'organisation et rendements marginaux décroissants sont pour Tainter les principales causes d'effondrement des empires dont il a étudié la chute. Au moment de tirer les enseignements de son étude historique pour nos perspectives contemporaines, Tainter rappelle certains fondamentaux que les préceptes de Ricardo nous avaient fait oublier. Un effondrement peut

être dévastateur quand une grande partie de la population n'a pas l'occasion ou la capacité de produire des ressources alimentaires de base. Beaucoup de sociétés contemporaines, en particulier celles qui sont fortement industrialisées, relèvent de cette catégorie. L'effondrement de telles sociétés entrainerait presque certainement des bouleversements et des pertes écrasantes en vies humaines, sans parler d'un niveau de vie beaucoup plus faible pour les survivants.<sup>101</sup>

Tainter clôture son ouvrage sur ces mots :

Bien que nous aimions nous considérer comme des êtres spéciaux dans l'histoire du monde, les sociétés industrielles sont en fait soumises aux mêmes principes qui ont provoqué l'effondrement d'anciennes sociétés. Si la civilisation s'effondre à nouveau, ce sera à partir d'un échec à tirer profit du sursis actuel, un sursis paradoxal qui est la fois nuisible et essentiel pour le futur que nous anticipons.

Que se passe-t-il donc depuis quelques décennies ? L'homme occidental était encore tout frais, tout pétulant, imprégné de l'envie d'en découdre avec les forces de la nature pour poursuivre la course à ses progrès grisants et consolants, et voici que l'Anthropocène lui assène un coup de poing en plein visage : nous serions des parasites, une espèce nocive, de la race de la hyène qui s'auto dévore les membres inférieurs avant de s'apercevoir qu'elle est en train de se condamner. Notre serions une « espèce

---

<sup>100</sup> Joseph A. Tainter, *L'effondrement des sociétés complexes*, p.22.

<sup>101</sup> Joseph A. Tainter, *L'effondrement des sociétés complexes*, p.241.

endémique et invasive dont l'influence a aujourd'hui transformé l'atmosphère, ravagé l'hydrosphère, décimé la biosphère et modifié la lithosphère »<sup>102</sup>. A nous tous seuls.

Le développement tel qu'il a été conçu en Occident, en tant que système technicoéconomique propulsé par ses deux réacteurs que sont l'innovation technologique et la croissance économique, est dans une impasse stratégique globale et majeure, et nous ne ferons vraisemblablement pas l'économie de catastrophes de grande ampleur, d'un effondrement dont il ne reste plus qu'à espérer que certains survivants pourront s'échapper. Comment se déroulera cet effondrement ? Brutalement, ou en relative douceur ? Quelle sera l'ampleur et l'envergure des changements à attendre ? Est-il encore évitable ? Une partie significative de l'humanité pourra-t-elle passer le cap ? Un morceau de culture y résistera-t-il également ? Il n'y a aucune raison de penser que Dieu ou la Nature vont se charger d'assurer notre avenir ni celui de notre espèce : ils ont fait ce qu'ils ont pu, mais à présent nos « père et mère » nous ont transmis la quasi-totalité des pouvoirs susceptibles de déterminer nos prochaines conditions de vie. Croire encore que nous ne sommes pas les principaux agents de transformation du monde relèverait de l'auto-aveuglement, du déni de réalité. Viveret pose la question :

Comment pouvons-nous sortir positivement, *par le haut*, des temps modernes ? En sortir par le bas, on sait ce que cela veut dire : on appelle cela l'intégrisme ou le fondamentalisme. Mais en sortir par le haut, c'est être capable de faire un tri sélectif et d'aller saisir le meilleur de la modernité, et d'effectuer le même exercice du côté des sociétés de tradition, lesquelles, tant du point de vue historique que géographique, représentent encore la plus grande partie des sociétés mondiales.<sup>103</sup>

### **Un monde à dominer, transformer, saccager, ou sauvegarder ?**

Si la catastrophe peut prétendre au rang de nouvelle catégorie de la pensée, peut-on également parler d'un nouveau type de devenir ? Parler par exemple d'un *devenir contemporain* dans le sens où nous aurions à construire un nouveau type de rapport à notre avenir ? Un *devenir contemporain*, assurément il y aurait dans cette expression même tout un paradoxe : comme s'il pouvait y avoir (ou y avoir eu) différents types de devenirs, à différentes époques, sur différents continents. Mais pourquoi pas, après tout ; nous reviendrons ultérieurement et sous plusieurs angles sur cette question. Tâchons ici, en introduction à notre tentative de mettre à jour l'architecture du devenir tel qu'il pourra être perçu actuellement, d'illustrer en quoi l'Anthropocène vient configurer de façon originale notre nouvelle perception de l'avenir. Et pour cela revenons sur quelques images fortes qui ont caractérisé le « positionnement stratégique » (ou conception ontologique) de l'homme dans le monde. Autorisons-nous à jouer un instant avec ces quelques images qui ont traversé les siècles, pour observer comment elles ont pu varier avec le temps. Un rapide *flash-back* sur les deux derniers millénaires fait ressortir un

---

<sup>102</sup> L. Laurius et L. Carpentier, *Voyage dans l'Anthropocène. Cette ère nouvelle dont nous sommes les héros*, p. 75.

<sup>103</sup> Patrick Viveret, *La cause humaine, du bon usage de la fin d'un monde*, p. 65.

quasi retournement des rôles et responsabilités ontologiques entre l'homme et le monde, une quasi inversion des images motrices de l'émancipation au cours des âges.

« Croissez et multipliez, soumettez le monde et les animaux » a certainement été le support de l'un des premiers projets de civilisation en Occident. Rappelons les passages de la Genèse dans lequel le Seigneur dit « faisons l'homme à notre image, et qu'il domine... sur toute la Terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la Terre »... et comment il enjoint aux êtres humains « d'être féconds et de se multiplier pour remplir la Terre et l'assujettir... ». Message puissant et profond, mobilisateur sur deux millénaires, et dont il n'est pas certain que nous soyons sortis aujourd'hui. On perçoit le côté conquérant du message : on part de loin, l'homme et sa famille sont tous petits et fragiles sur cette Terre sur laquelle on s'exerce tout juste à réaliser des projets qui excèdent le cycle des saisons et le périmètre du clan familial. Message suffisamment mobilisateur pour engager des croisades et produire par exemple une psychologie de constructeurs de cathédrales, permettant à des individus et à des peuples de planifier leurs actions sur plusieurs générations - chose qui nous est devenue impossible aujourd'hui.

Nous avons compris très récemment, disons depuis un demi-siècle, à quel point le projet cartésien de rendre l'homme « comme maître et possesseur de la nature » avait oblitéré de façon irréversible notre éthique et notre façon d'habiter le monde. Nous avons mis cinq siècles à nous en apercevoir, mais c'est à présent irréversible, ce projet technicien a modifié en retour l'homme et le monde, jusque dans ses définitions ontologiques, ses préceptes éthiques, ses aspirations métaphysiques. Bien loin de préserver quoi que ce soit, il s'agissait en fait d'appréhender, de triturer, de transformer le donné naturel pour en faire une production humaine. Nous étions loin alors des sagesse indiennes qui « empruntent le monde à leurs enfants » et s'abstiennent de toute décision stratégique dont on ne sait « mesurer les incidences sur les sept générations suivantes ».

Décidément, « ce qui dépend de nous » a beaucoup changé au cours des âges. Cournot nous avait bien imaginés comme « concessionnaires de la nature », mais personne n'en avait tenu compte, en tout cas aucun industriel, aucun dirigeant politique en Occident. En revanche, l'homme moderne est devenu, plus encore que chez Protagoras, « la mesure de toutes choses ». C'est l'homme qui détient les droits, c'est lui qui donne le sens, c'est lui qui décide de la mort ou non de Dieu. Du moins il l'a cru pendant quelques siècles. Car La Bruyère avait finalement tout faux :

Dans cent ans, disait-il, le monde subsistera encore en son entier. Ce sera le même théâtre et les mêmes décorations. Ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tous ceux qui se réjouissent sur une grâce reçue, ou ceux qui s'attristent et se désespèrent sur un refus, tous auront quitté la scène. Il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes, qui vont jouer une même pièce, les mêmes rôles. Ils s'évanouiront à leur tour, et ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus.<sup>104</sup>

---

<sup>104</sup> La Bruyère.

Qui aurait pu imaginer que La Bruyère se trompait voici encore cinquante ans ? Qui aurait douté de la sagesse éternelle qui consistait à penser que les hommes vont et viennent sur cette terre, « même théâtre » immuable des expériences humaines ? Qui aurait pu penser que ce socle terrien puissant et inébranlable était finalement si fragile et pourrait être si profondément modifié par ces petits êtres si chétifs ? Car c'est l'inverse qui s'avance aujourd'hui : les acteurs peuvent rester les mêmes, leur longévité peut même s'accroître jusqu'au moment où le décor aura vraisemblablement profondément changé, éventuellement jusqu'à compromettre grandement leurs conditions de vie. On parle de viser l'immortalité pour l'homme dans un monde ultra fragilisé, qui ne pourrait survivre que grâce à nos innovations technoscientifiques. Le plus surprenant dans cette affaire, c'est que ces petits hommes ne semblent plus en mesure de s'arrêter, ou plutôt d'arrêter ou de modifier leurs jeux : comme G. Anders l'a résumé, le mode se fait à présent tout seul, et la question est de savoir comment l'homme pourrait y remettre la main. Il ne s'agit plus de conquérir le monde, de le transformer, de le saccager, mais bien plutôt de le sauvegarder. Je suis devenu « conservateur en matière d'ontologie », résume Anders, qui ouvre là un nouveau chapitre pour l'humanité, sans toutefois y annexer la méthodologie.

C'en est arrivé à tel point que je voudrais déclarer que je suis un « conservateur » en matière d'ontologie, car ce qui importe aujourd'hui, pour la première fois, c'est de conserver le monde absolument comme il est... Il y a la célèbre formule de Marx : « les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières, ce qui importe, c'est transformer » mais maintenant elle est dépassée. Aujourd'hui il ne suffit plus de transformer le monde ; avant tout, il faut le préserver.<sup>105</sup>

Maîtres et possesseurs de la nature ? Quelle bêtise, nous voyons bien que nous sommes de la race des jardiniers, non des fabricants (des créateurs). Nous ne sommes ni le légume au milieu des champs, ni le créateur, nous sommes le jardinier ; nous avons vraisemblablement le même type d'impact sur notre environnement que le jardinier sur son jardin. Sloterdijk semble parfois penser que l'idée d'une capacité de survie autonome du jardin occidental doit être définitivement abandonnée.

Pour nous, la terre n'est plus la « constructrice-porteuse » infiniment patiente, telle qu'elle est apparue à presque toutes les générations passées. C'est par le processus historique et les deux événements majeurs qui l'ont marquée, la haute technicité et les missions en faveur des droits de l'homme, que la terre a été déstabilisée dans sa capacité de porter. Ce qui s'appelait autrefois nature et qu'on opposait comme totalité pré humaine aux institutions culturelles est désormais fatalement inclus dans le maelström des constructions humaines. Si ce qu'on a convenu d'appeler la nature se maintenait en vie, sa persistance ne résulterait plus de son autarcie – elle l'a perdue depuis plusieurs siècles au profit de sa pénétration par un esprit scientifique et technique. Elle ne peut survivre que grâce à un nouveau geste démiurgique, accompli par des hommes pour lesquels il est devenu une évidence que la sauvegarde de la scène est le jeu lui-même.<sup>106</sup>

La sauvegarde de la scène comme enjeu stratégique central, jusqu'à devoir encadrer le système d'évaluation des politiques technicoéconomiques contemporaines. Finie l'époque durant laquelle on pouvait croire qu'il suffisait de progresser en termes de scientificité pour progresser en termes de

---

<sup>105</sup> Gunther Anders, *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?* p. 76.

<sup>106</sup> Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, p. 304.

compréhension de l'ordre de monde. Berger avait parfaitement anticipé cette mutation. Dès l'élaboration des fondements de la prospective il avait pointé cette sorte d'inversion des rôles et responsabilités entre l'homme et son milieu de vie.

En outre nos forces, encore maladroites et limitées dans la synthèse, s'avèrent capables déjà de destructions profondes. Nous voyons ainsi se substituer à la notion de « soumission à la nature » comme obéissance à une autorité puissante et sage, la notion toute moderne de « protection de la nature ». Tels des enfants appliqués à défendre leur mère affaiblie, nous prenons conscience de notre devoir de protéger la nature contre les accidents qui la menacent et d'abord contre nos propres interventions, maladroites ou coupables.<sup>107</sup>

Il y a, et c'est plus manifestement évident encore depuis le déploiement de la mondialisation des échanges, un véritable kidnapping du monde par les pouvoirs impériaux et mercantiles, qui s'estiment à présent en quasi-droit de se livrer à une véritable destruction de l'environnement terrestre... Manifestement, nous avons même perdu le droit, les concepts, le vocabulaire, la grammaire, le langage pour nous maintenir à la hauteur de cette culture de l'action sous emprise de fondamentalisme économique. Il n'existe plus aucune conception du monde qui soit susceptible de rivaliser avec le culte de l'action *risquée* tel qu'il se déploie dans l'univers technicoéconomique contemporain. Sur un plateau télévision ou sur une plate-forme de *crowdfunding*<sup>108</sup> un promoteur de l'innovation à tour de bras trouvera toujours davantage de soutien qu'un promoteur de la tempérance et de la mesure. Produire de plus en plus de résultat financier, en moins en moins de temps, quoi qu'il en coûte au monde, et sans avoir de comptes à rendre à quiconque : voilà le fond de pensée – ou d'impensé – sur lequel se déploient les stratégies des groupes multinationaux. Il paraît clair que la convergence de l'hyper puissance technologique avec l'hyper puissance financière comporte de nombreuses options qui peuvent faire éclater l'humanité. Les entreprises évoluent dans un monde libéré du fardeau du futur.

L'homme mesure de toute chose ? Où en est-on ? Diderot affirmait dans son Encyclopédie : « L'homme est le terme unique d'où il faut partir et auquel il faut tout ramener ». Mais plus nous mettons cette maxime au centre de nos actes, plus nous renforçons notre individualité à force de consommation ajustée à nos besoins, plus nous nous entourons d'outils dédiés à notre personne privée, plus la mesure humaine semble se perdre. L'homme mesure de toutes choses ? En fait cet étalon a beaucoup changé car notre civilisation en a sérieusement touché le patrimoine culturel : naissance planifiable, mort ajournable, corps opérable dans des dimensions inimaginables jusqu'ici, sentiments modifiés par la pharmacologie, sexualité et reproduction disjointes, situations psychiques sophistiquées façonnées par

---

<sup>107</sup> Gaston Berger, *Sciences humaines et prévision*, 1957.

<sup>108</sup> *Crowdfunding* : ou recherche de financement participatif. Méthode alternative de recherche de financement, en plein essor depuis le déploiement du web et des réseaux sociaux. Ce mode de recherche se fait en contournant les acteurs traditionnels du financement, on dit qu'il est *desintermédié*. Des sommes importantes peuvent ainsi être mobilisées très rapidement pour financer d'importants investissements.

la pensée rationnelle, le travail, la publicité et la mode, droits de l'homme et individualisme en découlant, sans parler de toutes les avancées promises par le post-humanisme. On devra parler au minimum d'une modification de la structure anthropologique du sujet, cet étalon. On est parfois tenté de penser que ce sujet perd la qualité de *fin* et prend les habits d'un *moyen* : moyen de travailler, de consommer. De quoi un moyen peut-il être la mesure ?

Le commandement biblique : « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la Terre et soumettez la ; ayez autorité sur les poissons de la mer et sur les oiseaux des cieux, sur tout ce qui est vivant et qui remue sur la Terre » aura certainement eu une grande influence sur les orientations prises par bien des actions collectives. Il invite clairement à modifier la Terre en fonction des besoins humains. Personne d'ailleurs n'avait remarqué un problème manifeste depuis l'édition de ce commandement, aux origines de la civilisation occidentale, jusqu'à la fin du xx<sup>e</sup> siècle car la Terre était alors perçue comme infinie, ses ressources inépuisables. Valéry avait pressenti la fragilité de la civilisation occidentale et l'avait formulée au travers de quelques paroles extraordinaires : « L'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde », disait-il devant les massacres qu'il pressentait depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle. Mais il ne pensait vraisemblablement pas à un engouffrement de l'humanité dans sa totalité, idée que l'Anthropocène avance comme envisageable, conséquence simplement logique et naturelle de la poursuite de nos modes de développement occidentaux.

Les figures de l'émancipation ont donc profondément évolué : de la conquête à la maîtrise, puis à la transformation, enfin à la conservation, éventuellement en régime de « cogestion » entre l'homme et la terre. Les économistes souhaiteront peut-être intercaler ici leurs projets de monétarisation de la planète, voire de mondialisation des échanges, mais cela ne modifiera ni le début ni la fin de l'histoire. Que l'émancipation ait davantage à voir avec la préservation du monde qu'avec sa transformation, voilà une conclusion qui méritera de réviser les théories de l'anticipation et les méthodes prospectives. Nous y reviendrons sous cet angle.

### ***Le fondamentalisme technico économique selon Anders***

Poursuivons encore l'examen de ces images motrices des projets collectifs au cours des âges, pour finir sur les images proposées par Heidegger et Anders pour caractériser les images qui inspirent aujourd'hui les sociétés occidentales. Ils proposent quatre figures intéressantes dans notre optique : celles du berger, du forgeron et du manager de l'univers, ainsi que celle de la marchandise.

Les réflexions d'Anders notamment représentent une belle illustration du soupçon de fondamentalisme technico-économique qui imprègne les démocraties libérales, ou si l'on préfère du rôle démiurgique que s'est attribué l'homme à l'abri de cette conception économique-technique de l'univers, et du soubassement métaphysique de cette nouvelle *religion* :

Tandis que l'homme d'aujourd'hui ne voit d'emblée dans le monde pris dans son entier qu'un matériau, il préfère s'imposer de nouveaux besoins plutôt que de laisser la nature intacte et inutilisée, et veut travailler, transformer et « achever » le monde dans son ensemble. Sa prétention n'est certainement pas moindre ni moins universelle que celle des religions ou des systèmes philosophiques. Il est le forgeron de l'être, ou du moins son berger.<sup>109</sup>

Anders retombe ici sur des termes heideggériens « à l'issue d'un raisonnement qui n'a rien d'heideggérien ». Cela lui donne l'opportunité de faire une digression intéressante entre les notions de *berger* et de *forgeron* de l'être selon Heidegger, bien avant l'énoncé du concept d'Anthropocène : malgré les apparences il n'y a pas tant de distance, nous dit Anders, entre la fonction de « berger de l'être », fonction exécutée par l'entremise du « langage » entendu comme « maison » de l'être, et celle du forgeron, qui grâce à sa technique va « arraisonner » le monde. Car dans le fond

il est indiscutable qu'ils ont quelque chose en commun : le présupposé au plus haut point que l'être aurait besoin de notre aide, qu'il aurait besoin d'avoir un toit, qu'il ne pourrait pas vivre un instant ni se suffire à lui-même s'il ne trouvait chez nous le gîte et le couvert.<sup>110</sup>

Dans les deux cas nous faisons ce que nous pouvons pour trouver notre place dans l'univers, et semblons ne pas être capables de concevoir cette place sans la rendre du coup centrale, voire construite *par* notre propre regard. Dans les deux cas il s'agit d'une « protestation désespérée contre l'actuelle place de l'homme dans l'univers »... les deux philosophies disent l'indicible difficulté d'assumer cette absence de privilèges et de l'endurer : car toutes deux essaient de rendre en douce à l'homme une position privilégiée, une mission, et de le proclamer à nouveau *indispensable au monde*. Un berger ne se confond pas avec ses moutons, il est bien au centre du troupeau, c'est lui qui le dirige et l'oriente, il y a bien une différence ontologique entre lui et ses bêtes. Idem pour le forgeron, on pourrait aussi bien dire l'entrepreneur, c'est encore plus évident tant sa puissance de transformation l'apparente encore plus facilement à un dieu.

Il s'agit bien avec ces deux philosophies d'un *anthropocentrisme honteux* d'une espèce nouvelle, car ce qu'elles affirment, ce n'est pas que le monde est là pour l'homme, mais à l'inverse, que *l'homme est là pour le monde*. Dans les deux cas, le rôle attribué à l'homme est celui d'un *altruiste universel*, celui d'un *manager de l'univers*, qui ne possède pas en propre ce qu'il gère mais qui pourtant ne veut que du bien au monde et à l'être.<sup>111</sup>

Deux décennies plus tard Anders radicalisera encore ces points de vue : il parlera d'une dangereuse et effrayante « métaphysique de l'industrialisme » qui en dernière analyse prend sa source dans la Genèse et enjoint à l'homme de se comporter comme « l'exploiteur de l'étant »<sup>112</sup>. On mesure à ces paroles l'incroyable effort conceptuel qui serait nécessaire pour remettre l'homme à la place qui lui est assignée aujourd'hui par l'Anthropocène : est-ce simplement possible, concevable, imaginable ? Comment expliquer à la raison, aux usines, aux nations, qu'elles fonctionnent à l'envers ? En effet, s'il

---

<sup>109</sup> Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, t.1, p. 214.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>112</sup> Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, T2, p. 381.

est vrai que l’empreinte écologique globale de la civilisation occidentale est négative, l’urgence serait plutôt de créer des matières premières, de la biodiversité, des terres arables...

En même temps, cette pensée d’Anders, poussée au bout de sa logique, nous tend une perche pour l’avenir : si le retournement dont on pressent le besoin paraît trop gigantesque pour être réalisable, du moins commence-t-il à devenir *concevable* : nous commençons à *concevoir* que la catastrophe, pour être rationnelle, n’en est peut-être pas inévitable. En tous cas elle ne l’est pas *théoriquement*. Quant à savoir comment passer du statut de possibilité théorique à une pratique collective, ce sera l’objet des chapitres suivants. Disons à ce stade qu’il s’agira en premier lieu de fonder une théorie de l’anticipation qui intègre pleinement la perspective de catastrophes comme perspective la plus probable.

Anders a parlé dans son œuvre majeure de « l’obsolescence de l’homme » pour souligner cette idée que l’humanité ne croit plus en elle-même. Cette humanité dont la permanence est, comme pour les produits industriels dont la durée de vie est programmée, temporaire, en attente d’extinction. Humanité résignée à sa propre disparition, pour laisser sa place à ses propres productions, plus élaborées, mieux finies. Mais Anders cherche à se défaire de ce sentiment, il recherche ce qui permettrait d’arrimer de nouveau l’humanité à une ambition, à l’infini, à une capacité d’émancipation qui saurait perdurer, au-delà de la « honte prométhéenne », la honte qui consiste à constater l’infériorité de l’homme par rapport à ses propres productions. Infériorité en termes de capacité cognitive et de mémoire par rapport à un ordinateur, en termes de longévité par rapport à nombre de ses produits manufacturés, en termes de puissance par rapport à un tracteur. Mais que l’être humain se soit laissé assimiler aux produits qu’il fabrique met clairement en lumière une déchéance, non pas une émancipation. Anders montre combien le projet de penser l’humanité en termes de naturalité est sans issue, car il conduit inmanquablement au constat d’un homme de plus en plus périmé à mesure des avancées technico industrielles de la civilisation. Tout l’enjeu consiste selon Anders à considérer l’homme comme un être, au lieu d’une chose, et de définir les limites à ne pas franchir pour ne pas abdiquer son humanité. Anders refuse de « faire son deuil de l’idée de l’homme », mais il nous aide aussi à comprendre que l’histoire ne travaille pas spontanément dans cette direction, bien au contraire. Nous en sommes à un tel point de projection des caractéristiques humaines sur un fond de naturalité que cette humanité est à bien des égards, perdue, ou plutôt à reconquérir. Ce constat devra imprégner toute réflexion en matière d’anticipation.

Mais comment cesser d’articuler la rationalité de l’homme sur sa naturalité, son animalité ? Notion d’humanisme qui aurait épuisé ses ressources. Un nouveau projet de préservation du monde pourrait-il se substituer au projet plusieurs fois centenaire de projection de l’homme dans sa naturalité ? Notion d’insuffisance ontologique pour penser jusqu’au bout l’humanité de l’homme, sans retomber en cours de route sur sa naturalité. Heidegger déjà cherchait dans « l’éclaircie de l’être » comment l’homme pourrait se déprendre de ses déterminations naturalistes. Et on se souvient de l’exemple célèbre de la centrale hydroélectrique d’Heidegger sur le Rhin, qui « sommit » le fleuve de lui livrer de l’eau en bonne et due forme et quantité. Mais il n’y a finalement pas que la technique qui « somme » la nature de lui fournir une prestation de service, il en va de même pour les agences de notation et les marchés

financiers, qui somment les gouvernements de leur fournir l'environnement adéquat au développement des stratégies technicoéconomiques de leurs acteurs les plus puissants. Sans compter la publicité qui somme le consommateur d'ingurgiter ceci ou cela.

Dans « le monde comme fantôme et comme matrice », l'essai central de *l'Obsolescence de l'homme*, Anders propose un prolongement de ces réflexions et une critique radicale du monde des *simulacres* dans lequel nous sommes à présent plongés. Anders cherche à pointer nos représentations sous-jacentes du monde comme voué à la dévastation et de l'homme voué à l'obsolescence. Le consommateur de produits industriels, de radio, de télévision, dit Anders (et nous pourrions aujourd'hui y adjoindre les ordinateurs, les téléphones portables, les jeux vidéo, les réseaux sociaux) fait défiler la réalité devant ses yeux en appuyant sur un bouton, décide de « la fin du monde » en appuyant sur le bouton *stop*. Nous sommes dans un monde livré à domicile, les distances sont annulées et c'est la structure de notre être-au-monde qui s'en trouve affectée, déformée par une vision du monde en cercles concentriques autour de nous. Et dans ce monde de simulacres sur lesquels l'homme détient le quasi pouvoir de création et d'annulation, dans cette ontologie ou réalité et fantasmes se mêlent indissolublement, les relations humaines, familiales, professionnelles ne concernent plus que « des simulacres d'hommes ». Comme si un excès de réalisme conduisait à dissoudre la réalité. « Le monde, ni présent, ni absent, devient un fantôme<sup>113</sup> » – et nous retrouvons là la problématique inversée qui pourrait servir de support à une pensée de l'anticipation informée de ces ambiguïtés : besoin d'une matrice de « rétention du monde » pour faire contrepoids avec la rationalité dissolvante d'une civilisation technicoéconomique. Anders se situe dans cet essai au-delà des recherches classiques, dans l'approche humaniste traditionnelle, d'un monde plus juste pour situer sa réflexion en direction d'une préservation de l'existence de l'homme et du monde, sur fond de danger d'extinction. Je raisonne, dit-il, « tout simplement pour que continue d'exister un monde.<sup>114</sup> »

Tout comme il y a existé et il existe encore des fondamentalismes religieux il existe aujourd'hui un fondamentalisme technoscientifique et un fondamentalisme économique qui vivent à l'obscurantisme et qu'il s'agit d'éradiquer. L'analogie est forte entre la réaction du croyant face à l'assertion « Dieu est nocif », celle du scientifique face à l'assertion « tes produits sont nocifs » et celle du manager devant l'assertion « ta croissance est nocive ». Croissance des progrès techniques et croissance des inégalités constituent un cocktail explosif : la conjonction de l'hyperpuissance financière acquise par certains groupes ou individus avec l'hyperpuissance des moyens techniques actuels pourrait provoquer des lésions irréversibles dans le patrimoine naturel, génétique et culturel de l'humanité. Approchons-nous du moment où les écarts de moyens seront tels qu'ils susciteront le sentiment d'un écart de droits en matière de conditions de vie, le sentiment d'un état prioritaire ? Les écarts de puissance sont à présent tels que les plus puissants pourraient être tentés de sortir de leur état d'humains traditionnels, devenir

---

<sup>113</sup> Günther Anders, *l'obsolescence de l'homme*, t. 1, p. 151.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 13.

post-humains, en abandonnant la quasi-totalité de l'humanité à son triste sort biologique, écologique et politique. S'ils ont bien compris les leçons de l'Anthropocène, ils ne manqueront pas d'avancer bientôt l'argument que leur évasion représente peut-être la meilleure chance de survie pour l'humanité toute entière – humanité qui n'a déjà plus beaucoup de capacité d'envisager une sortie durable, pour tout le monde, des impasses stratégiques déjà visibles aujourd'hui. Cette menace représente encore une autre raison d'envisager énergiquement une reprise en main démocratique des commandes de la civilisation occidentale. Si nous échouons, si nous persistons à titaniquer à vue, nous n'aurons plus que le choix entre l'éventuelle sauvegarde d'une minorité privilégiée et le naufrage de l'humanité toute entière.

Ce n'est pas l'utile en lui-même qui pose problème, c'est la perversion de l'utile, sa traduction en un maximum de profit à court terme, sans égard pour ce qu'on puise dans les stocks disponibles. Husserl tentait d'observer les phénomènes sous « le voile de raison » qui les recouvre. Nous devons aussi à présent chercher à voir cette autre face du réel qui se loge sous « le voile d'utilité » avec lequel nous recouvrons toutes choses : nous extrayons, transformons, fabriquons, organisons, capitalisons, rejetons en quantités gigantesques. Nous avons d'abord recouvert la réalité d'un voile de raison avec la science, puis lorsque la science est devenue technoscience, nous avons grâce à ses puissants outils transformé la nature en une réserve de matières premières à notre disposition. Sommes-nous encore capables de percevoir réellement sous ce voile d'utilité ? Il n'est vraiment pas exagéré de parler de fondamentalisme ; la situation actuelle est cocasse et il serait intéressant de savoir comment les générations futures vont pouvoir l'analyser : critiquer le capitalisme est le plus sûr moyen de se marginaliser, discuter de la sortie ou d'une mutation du capitalisme est considéré comme irréaliste. En revanche, rien n'interdit de dissenter ouvertement, y compris dans la presse économique, sur les perspectives d'effondrement de la civilisation ou les risques de disparition de l'humanité pour cause d'activités humaines incontrôlées.

Fondamentalisme technicoéconomique sur fond de gnose progressiste, dont les Trente Glorieuses avaient représenté le chant du cygne. Ce fondamentalisme sans perspective d'émancipation collective suscite les comportements les plus destructeurs. Car si le progrès ne suscite plus de croyance collective, il n'y aura plus aucune raison de penser que l'avenir devrait être meilleur que le passé, ou que le présent. La disparition de l'optimisme laïc de la modernité démocratique pose un problème de fond pour l'organisation de la vie collective. La formation d'humains qui n'ont rien à espérer, et donc plus rien à perdre, représente la plus dangereuse création des démocraties libérales. L'avènement de l'Anthropocène force à poser la question : le modèle technicoéconomique occidental est-il capable d'arrêter la dévastation écologique qu'il a lui-même engendrée, et cela dans les courts délais restant avant l'impasse irréversible ? Peut-on raisonnablement penser que le capitalisme saura trouver une autre priorité stratégique que celle de la maximisation de ses profits à court terme, y compris en situation de désastres avancés ? Peut-il faire autre chose que considérer la contrainte écologique comme un nouveau segment de marché, et y développer des solutions de survie pour ses quelques clients les plus solvables ? Peut-on laisser le destin de l'humanité à la merci d'un modèle

technicoéconomique dont les seuls moteurs sont l'innovation, la croissance et le profit ? Ne court-on pas le risque d'y laisser la survie de l'humanité ?

### *Recadrer la pensée du futur*

Nous sommes livrés au futur de la pire des façons : en aveugle, sans aucune capacité de réaction clairement identifiée, alors même que nous nous dirigeons les yeux ouverts dans la direction de l'abîme. On ne peut même plus dire, comme Valéry voici près d'un siècle, que nous allons vers l'avenir à *reculons* : non, nous y allons en marchant droit devant, mais sans capacité de freiner ou de prendre un virage qui nous permettrait d'éviter les impasses tragiques que nous pressentons.

On souligne souvent l'apparent paradoxe suivant : plus la terre se rapetisse et s'unifie sous l'effet des technologies de toutes sortes et plus particulièrement des moyens modernes de communication, moins nous en maîtrisons le cours. Mais il s'agit d'un effet d'optique. Cette assertion est fautive : nous n'avons jamais maîtrisé le cours des choses au niveau où l'entrée dans l'Anthropocène nous impose aujourd'hui de le faire. Simplement, notre incapacité à maîtriser le cours du destin n'avait jamais représenté une menace pour l'avenir de l'humanité, parce que notre rayon d'action n'était jamais allé jusqu'à interférer avec les forces de la biosphère. Les dangers qui nous guettent paraissant incontournables, regardons à présent si nous disposons encore d'un délai suffisant pour y déployer une stratégie alternative, pour envisager le retournement suggéré.

Prendre au sérieux les risques de catastrophe, entrer en ligne de compte le caractère tout à fait nouveau des dangers contemporains, tels sont les deux principaux enseignements d'une plongée dans l'univers contemporain de la catastrophe. Les optimistes passent leur temps à minimiser sans relâche la démesure de la menace. Toute tentative de faire passer pour « catastrophes naturelles » les maux résultant de la civilisation occidentale sont des tentatives d'effacer notre responsabilité. Tel est le plus grand crime à l'ère de l'Anthropocène : donner aux conséquences de nos actions la forme de catastrophes naturelles. C'est malheureusement la pensée dans laquelle nous laissons les dirigeants de la planète déployer les stratégies d'optimisation de leurs positions à court-terme. Je pressens que seront bientôt présentés aux instances dirigeantes de la planète des projets de sacrifice de pans entiers de la biodiversité, voire de l'humanité, afin de sauvegarder les intérêts minoritaires des plus nantis. Et rien, dans les modes de fonctionnement actuels de nos démocraties libérales, ne paraîtra susceptible de modifier ces stratégies, pour peu que l'on se donne la peine de les présenter comme inéluctables.

La nécessité d'un profond « retournement » de la pensée du temps serait le troisième enseignement implicite à l'issue de ce chapitre. En effet, le nœud du problème réside dans l'absence d'une pensée qui

fasse de l'avenir sur longue durée son objectif prioritaire. Or, un recadrage de la question du futur s'impose car nous naviguons actuellement de façon aléatoire, suicidaire ou assassine, en l'absence d'une véritable théorie ou méthode d'anticipation, entre des perspectives d'ouverture maximale (tout est possible, et tout ce qui est possible doit être réalisé) et des fermetures maximales des angles de vue (une seule issue pour éviter l'apocalypse à venir). Parler d'un *devenir contemporain* aurait-il donc un sens ? Peut-on donner un contenu plus précis à ce concept ?

## ***1.5. L'énigme de la longue durée au XXI<sup>e</sup> siècle***

La question de la longue durée se pose au début du XXI<sup>e</sup> siècle dans un contexte nouveau dont nous n'avons pas encore pris toute la mesure. Il s'agira ici d'insister sur la particularité introduite par une série de bouleversements récents dans notre perception du temps en général, du temps long en particulier, et des conséquences de ces bouleversements en matière d'anticipation collective. Car loin d'être une évidence, la longue durée reste à ce stade une énigme, un concept aussi difficile à saisir théoriquement que pratiquement.

Revenons un instant sur le paradoxe caractéristique de la configuration inédite dans laquelle nous nous retrouvons en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Car cette configuration a une incidence très forte sur la façon dont elle rend actuellement caduque la perspective temporelle longue dans les analyses stratégiques contemporaines. En vision historique et de façon très schématique, il s'avère que nous sommes passés de la perception d'un avenir « cyclique », principalement calé sur l'enchaînement des saisons (depuis le début de l'humanité jusqu'à l'apparition des religions monothéistes), à celle d'un futur indépendant de nous, extérieur à toute emprise humaine (depuis l'avènement du christianisme en Occident, qui a imposé l'idée d'une certaine flèche du temps, donc d'une irréversibilité du temps, jusqu'à la Renaissance environ), ensuite à celle d'un futur que l'on croyait domestiqué et maîtrisé, ou en tout cas domesticable et maîtrisable (depuis la Renaissance, mais plus franchement encore depuis les Lumières et le début de l'ère du développement scientifique et industriel, jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle), enfin à un futur dont nous découvrons aujourd'hui l'opacité fondamentale, sans espoir d'éclaircissement véritable hors de quelques champs du savoir proches de la physique (depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle). Pourquoi, dans ce contexte, parle-t-on d'un besoin de reconsidérer la question de la longue durée ?

### ***Deux moteurs en panne***

Les principales raisons de s'intéresser au long terme, et plus particulièrement le besoin de renouveler notre approche du long terme en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, tiennent au fait que les deux principaux moteurs de la civilisation occidentale, à savoir le progrès technique et le développement économique, donnent depuis quelques années de sérieux signes de dysfonctionnements. Nous avons vu que ces deux moteurs semblent s'essouffler, ou nous conduire en roue libre vers des impasses ou des zones à haut risque. Au moment où l'homme semble avoir les rênes de sa destinée entre les mains, grâce à sa science élargie et prodigieusement efficace, il ne sait plus vers quelle direction orienter son action, notamment par incapacité à se représenter les composantes de son avenir collectif.

Sur le volet technique tout d'abord. Il devient impératif de s'intéresser aux conséquences à long terme des décisions que nous prenons aujourd'hui : car la formidable puissance acquise par les sociétés occidentales, au travers de ses lourds et puissants dispositifs technologiques et industriels, impose de mesurer le plus précisément possible les conséquences à long terme des choix technologiques, industriels, politiques, au moment où l'on effectue ces choix. On pressent que ces conséquences pourraient s'avérer désastreuses en cas d'erreur technique ou humaine, ou tout simplement en cas d'incapacité à anticiper la totalité des implications de ces choix, particulièrement dans les secteurs du nucléaire, de la chimie, des biotechnologies, de l'agroalimentaire... Sans entrer ici dans le détail de ces sujets profonds, disons que dans plusieurs secteurs d'activité nous commençons à douter du fait que le progrès technique puisse continuer à nous apporter davantage de bienfaits que de nuisances. La balance avantages/inconvénients qui servait d'arbitre à la recherche de la nouveauté scientifique et technique était jusqu'à présent très clairement inclinée vers les avantages, et ceci depuis environ deux siècles ; bon an, mal an, les innovations technologiques ont conduit à un substantiel accroissement du niveau de vie des sociétés occidentales, et les « accidents » liés à ces progrès ont été relativement mineurs, qu'il s'agisse des accidents industriels type Seveso, Tchernobyl, AZF, Fukushima... ou de la vache folle, du sang contaminé, du virus H1N1... Et on pressent que de nouvelles vulnérabilités sont en train de naître et de se développer : s'il est vrai que l'accident nucléaire d'envergure planétaire, tant redouté tout au long de la guerre froide, ne s'est pas produit, nous pressentons que le même type de danger planétaire d'origine anthropique est en train d'apparaître avec les biotechnologies, la génétique, la connectique. Par ailleurs, on peut s'interroger sur la façon dont le prochain Hitler utilisera les moyens modernes de communication. Bref, nous craignons de nouvelles vulnérabilités au moment où nous perdons la capacité à nous projeter dans la longue durée munis de nos nouveaux pouvoirs.

Le second moteur des sociétés occidentales a été, et reste jusqu'à présent, le *développement économique*. Il est lui aussi sujet depuis quelques temps à plusieurs types de questionnements, notamment depuis ses récentes évolutions en direction de la *financiarisation* de pans entiers de l'activité humaine et de la *mondialisation* des échanges. Les termes de *dérive* sont de plus en plus employés pour qualifier ces évolutions. L'idée que le développement des échanges participe à l'instauration de la paix universelle reste bien vivante (encore que le principe de libre concurrence de l'économie libérale prend parfois des allures guerrières), mais l'idée que ce même développement conduise à des améliorations des conditions de vie est à présent sujette à bien des questionnements. L'idée qu'à l'issue des crises financières récentes les sociétés occidentales libérales puissent continuer à faire leurs petites affaires sur le mode *business as usual*, avec reprise de la croissance et des profits, - oubli des inégalités croissantes, de la limite de certaines ressources, des pollutions massives - a pris du plomb dans l'aile. Il devient de plus en plus patent qu'en toile de fond des dernières crises économiques se profile plutôt une crise de civilisation. Crise de civilisation au sens où d'importantes modifications sont à prévoir dans notre approche des échanges économiques, échanges qu'il semble incontournable

d'encadrer par une vision et des règles de fonctionnement calée sur une représentation commune de l'avenir sur longue durée.

Mais nécessité ne fait pas loi. Force est de constater que la majeure partie des décisions stratégiques se prennent aujourd'hui sans égard pour leurs conséquences sur le long terme. Il faut dire que le long terme est un concept beaucoup plus difficile à cerner qu'on ne le croit en première analyse.

### *Quatre bouleversements dans la perception du temps*

Oublions un instant la connotation technico-économique de notre questionnement contemporain sur la longue durée et observons les évolutions historiques les plus marquantes de ce concept. Depuis un siècle environ deux modifications lourdes s'étaient introduites dans la perception de la durée au sein des sociétés occidentales : la synchronisation de l'ensemble de l'expérience humaine au travers de l'instauration d'un temps universel, et la découverte de la très longue durée. Depuis quelques décennies, deux autres révolutions accentuent encore la modification de nos rapports classiques avec la temporalité : la prise de conscience de l'Anthropocène modifie grandement les échelles respectives des durées humaines et inhumaines, et les télécommunications numérisées diffusent sur la surface du globe une information instantanée qui bouleverse de fond en comble notre expérience de la temporalité. Notons que ces bouleversements n'ont pas encore touché toutes les populations sur terre de la même façon, ce qui complique la perception de leur poids réel sur les représentations collectives de la longue durée.

*Premier bouleversement, datation et synchronisation du temps.* D'une part nous sommes presque devenus capable de tout dater, d'autre part nous savons tout synchroniser, et ceci au niveau planétaire. Pour la première fois dans l'histoire, toutes les disciplines scientifiques savent dater leur objet : le paléontologue sait dater chacune des espèces existantes, voire disparues, le linguiste sait dater l'apparition des langues, l'astronome connaît la date de naissance de l'univers, des galaxies, le géophysicien sait dater l'âge de la Terre...

Pour ce qui concerne la synchronisation nous sommes graduellement passés du cadran solaire à la clepsydre, puis au sablier, aux horloges à folio, au pendule, puis à la montre à quartz... Et nous sommes tous à la même heure depuis un siècle (En France depuis 1891, et au niveau mondial depuis la loi de 1911 qui instaure un temps universel). Aujourd'hui, à bord de chaque satellite GPS, sont embarqués de multiples horloges atomiques qui fournissent des références temporelles très précises, transmises au monde entier par les récepteurs GPS, dont l'horloge est synchronisée à celle des satellites. Quiconque est connecté au réseau mondial peut alors déterminer l'heure à cent milliardièmes de seconde près, sans avoir à se soucier de la fabrication, de l'achat, ni même du fonctionnement de ces horloges atomiques. Pour davantage de précision encore, on utilise l'UTC (méthode de calcul du Temps Universel

Coordonné). Réseaux électriques, de télécommunications, de transports, marchés financiers sont ainsi synchronisés, et les experts estiment que nous ne sommes pas au bout des extraordinaires applications de cette révolution dans la mesure d'un temps universel. Mesure-t-on la profondeur des implications de cette révolution dans la vie de tous les jours ? En deux ou trois générations nous passons d'une époque au cours de laquelle nous avons toutes les peines du monde à connaître notre propre âge ou celui de nos parents, et encore plus de travail pour synchroniser ce type d'information au niveau régional, national, et, en de très rares occasions, au niveau mondial – à une époque de mesure du temps en temps réel et synchronisé au niveau mondial. On dirait que « l'univers entier est entré dans le temps<sup>115</sup> ». On pourrait penser que notre perception du temps s'en trouve simplifiée, mais il n'en est rien : c'est plutôt l'idée de contingence qui en ressort renforcée. Comme le résume M. Serres,

il s'agit d'articuler un ensemble bariolé de paysages et de temporalités d'ordre différent. Comme par exemple l'histoire des galaxies et l'histoire des espèces. Ces histoires contiennent des bifurcations totalement contingentes qui émergent comme des coups de théâtre, certes, mais au voisinage de l'impossible, comme une sorte de miracle, comme des événements à très faibles probabilités et pourtant, en articulant tous ces événements, tous ces rythmes, toutes ces dimensions incommensurables, on parvient à un récit « sensé ». En tournant notre regard de l'avenir impossible à prédire vers le passé consommé, le contingent devient presque nécessaire... Il faut admettre une nouvelle signification au mot. C'est un récit qui a intégré la théorie du chaos, qui sait que l'avenir est imprévisible, qui sait que, quand on se retourne, il est pourtant déterminé, qui sait qu'il y a des choix aléatoires.<sup>116</sup>

*Second bouleversement, la découverte scientifique de la très longue durée.* Nous venons de découvrir, principalement au travers de plusieurs découvertes fondamentales entre la fin du XIX<sup>e</sup> et jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, l'immensité du temps. Qu'il s'agisse de géologie, de paléontologie, d'évolution biologique, d'astrophysique, nous nous retrouvons « subitement » confrontés à des durées sans commune mesure avec les durées historiques qui constituaient nos principaux repères temporels jusqu'il y a peu de temps. Immensité du temps vers le passé, immensité vers l'avenir. Perspectives globalement vertigineuses, désespérantes ou enthousiasmantes selon le moral de chacun. La dimension abyssale du futur qui ressort de ces découvertes n'est pas encore réellement assimilée par le sens commun, n'inspire pas encore réellement nos pensées, nos actions, et encore moins nos politiques. Mais nous oublions qu'il s'agit de découvertes relativement récentes. Lorsque nous invoquons la nécessité d'intégrer la longue durée dans nos raisonnements politiques, nous ne mesurons pas vraiment l'exceptionnel effort de retournement de la pensée que cette nécessité implique. Raymond Ruyer trouvait « surprenant » le retard des philosophes et des politiciens à « utiliser le temps long, vraisemblablement promis à l'humanité historique »<sup>117</sup>, dans leurs réflexions ou programmes d'action : surprenant qu'après Darwin ils continuent à « penser petit pour l'avenir humain ».

---

<sup>115</sup> Michel Serres, *d'Hermès à Petite Poucette*, qui cite S. Hawkins, p. 300.

<sup>116</sup> Michel Serres, *d'Hermès à Petite Poucette*, p. 312.

<sup>117</sup> Raymond Ruyer, *Les cent prochains siècles*, p. 230.

Ruyer n'aurait pas dû en être étonné : il oubliait vraisemblablement que voici quelques décennies on nous expliquait encore que Dieu avait créé le monde voici six mille ans environ ; que cette création était principalement destinée à ménager à l'homme une expérience transitoire, qui prendrait fin collectivement lors du jugement dernier, et que l'essentiel de l'expérience humaine consistait à tendre vers un salut extra-terrestre. En regard de ces paramètres qui ont forgé et forgent encore certainement en grande partie les structures de la conscience collective occidentale<sup>118</sup>, les perspectives ouvertes par les sciences contemporaines sont proprement vertigineuses et perturbent naturellement nos capacités d'anticipation collective. Gilbert Hottois résume l'envergure du problème auquel nous avons à faire face.

... On nous parle de plus en plus, en ce tournant du millénaire, de hasards infiniment nombreux, de contingence radicale, de passé incommensurablement ancien – dix, quinze milliards d'années – et d'un futur vertigineusement ouvert sur une durée encore plus longue et évidemment inanticipable... Tels sont les récits cosmologiques et néo-darwiniens contemporains : l'apparition de l'espèce humaine y est décrite comme le produit non nécessaire d'un nombre extrêmement élevé d'événements aléatoires non programmés, un produit dont l'avenir est radicalement indéterminé ; certaines cosmologies surenchérisent en supposant que l'apparition de l'univers lui-même et du temps est l'effet contingent d'une fluctuation du vide quantique éternel qui pourrait d'ailleurs, selon certains physiciens et mathématiciens, réengloutir l'univers, brusquement et sans préavis... Comment *faire sens* avec de pareilles histoires qui n'en ont pas, comment faire sens sans se replier sur la seule gestion et jouissance de l'instant et du local ou dans le giron des attitudes religieuses qui entérinent l'impuissance et l'insignifiance de l'humanité face à l'infini, fût-il le vide quantique éternel ou l'inconcevable antérieur au Big Bang ?<sup>119</sup>

Gardons seulement en mémoire que lorsque nous invoquerons le temps long dans les chapitres à venir, il ne s'agira pas d'une mince affaire : tout reste à construire en matière de longue durée en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'en matière d'anticipation. Là où l'anticipation a consisté pendant des siècles à se préparer pour l'Au-delà, sans avoir à aucun moment à prendre en charge la destinée des générations à venir, elle doit chercher à présent des moyens et des raisons de vivre non seulement aujourd'hui, pour nous-mêmes mais également demain, pour d'autres après nous.

*Ensuite et très récemment, les conséquences de l'Anthropocène en matière de perception du temps. Ce que l'Anthropocène met à jour en ce qui concerne l'échelle du temps, c'est l'hypothèse d'un renversement des perspectives temporelles telles qu'elles formaient la toile de fond de notre perception spontanée de l'enchaînement des événements. C'est en fait la naissance d'un « nouveau temps du temps »<sup>120</sup>. Avec l'Anthropocène la différence de magnitude entre l'échelle de l'histoire humaine et l'échelle biologique et géophysique diminue brusquement, au point de menacer de s'inverser : notre environnement pourrait à présent changer plus rapidement que notre culture. La*

---

<sup>118</sup> Cf. les analyses de Marcel Gauchet à ce sujet, qui situe aux alentours des années 1970 seulement le basculement à partir duquel ces repères traditionnels du christianisme ont commencé à être réellement mis en question dans les démocraties occidentales.

<sup>119</sup> Gilbert Hottois, *Dignité et diversité des hommes*, p. 152.

<sup>120</sup> Collectif, *De l'univers clos au monde infini*, p. 291.

Terre passe ainsi du statut de refuge solide et paisible à celui d'un décor fragile, mis à mal par les affaires humaines. Du coup elle en devient menaçante, éventuellement imprévisible, capricieuse, incompréhensible.

Cette nouvelle perception est très récente. Elle date du tout début du *xxi*<sup>e</sup> siècle. Car c'est une chose de savoir, comme nous le savons depuis un siècle environ, que la terre va disparaître dans quelques milliards d'années, et que l'espèce humaine va donc s'éteindre à une échéance indéterminée ; c'en est une autre de bien saisir que les scientifiques expliquent à présent comment les générations proches, très proches, celle de nos enfants, nos petits-enfants, auront à vivre dans un milieu appauvri. Nous parlerons ici d'avenir *rétrécit* pour caractériser cet état de fait à la naissance pour les générations à venir. Cette nouvelle perception n'est pas encore réellement diffusée dans les sociétés occidentales, elle n'a pas encore imprégné nos modes de penser, et encore moins nos politiques, elles non plus.

Enfin, la communication instantanée telle qu'elle se construit sous nos yeux *grâce à de prodigieuses innovations technologiques dessine un espace-temps d'un genre nouveau*. Technologies de l'information, réseaux sociaux, réticulation planétaire, terminaux mobiles toujours plus puissants et légers, tout cela contribue à consolider une connectivité en cours de généralisation. Nous utilisons aujourd'hui des applications inimaginables voici dix ans. Dans dix ans, *data mining* et géolocalisation, entre autres innovations, auront certainement fait voler en éclat les frontières aujourd'hui établies entre sphère privée et sphère publique. Et bien d'autres fondamentaux actuels de la définition de l'homme seront touchés également : la notion de proximité tend à se centrer autour des *amis* rencontrés sur les réseaux sociaux ou des *favoris* sur les réseaux professionnels ; une décision prise à un endroit quelconque de la planète peut avoir des implications quasi instantanées très loin de sa source. Enfin ces moyens techniques contribuent à une sorte de compression du temps qui se manifestera selon deux axes sur lesquels nous reviendrons en détail ultérieurement : le flux des informations qui émane de ces moyens techniques nouveaux produit une sensation d'accélération de l'histoire, ou confère à ces sensations un caractère plus éphémère. Dans tous les cas la perception intime du *temps vécu* s'en trouve bouleversée.

Au total il devient plus facile de comprendre pourquoi les sociétés occidentales peinent à mettre au point des stratégies cohérentes vis-à-vis des enjeux relativement récents auxquelles elles ont à faire face aujourd'hui. Ces sociétés ont vécu depuis un siècle, et continuent à vivre actuellement, de véritables bouleversements dans leur perception du temps. Il serait quasi miraculeux qu'elles parviennent spontanément à s'accorder sur des échéanciers ou des calendriers d'action politique sur longue durée. En fait le concept de temps long, ou de longue durée, est un concept qui reste en cours de définition. Et tant que ce concept ne sera pas mieux stabilisé, il y a fort à parier que les choix stratégiques, fussent-ils porteurs de dangers bien réels, resteront déterminés en fonction de critères de court terme.

## *Le présentéisme, l'urgence*

Les sociétés occidentales traversent depuis quelques décennies une véritable *crise de l'avenir*. C'est-à-dire une période au cours de laquelle notre rapport au futur est devenu très complexe, problématique, sujet à davantage de soucis que d'espoirs. Une majorité de penseurs s'accorde pour dire que la fin des années 1970 représente un tournant à ce sujet. Ce sujet fera l'objet d'une analyse approfondie dans les chapitres ultérieurs, mais je souhaite dès à présent souligner en quoi le *présentéisme* qui caractérise notre situation contemporaine est corrélatif à la difficulté croissante d'envisager la longue durée.

Selon François Hartog, ce *présentéisme* a succédé au régime moderne d'historicité précédant le *futurisme*, qui avait prévalu de 1789 à 1989. « Tels sont les principaux traits de ce présent multiforme et multivoque : un présent monstre. Il est à la fois tout (il n'y a que du présent) et presque rien (la tyrannie de l'immédiat) »<sup>121</sup>. Le futurisme se caractérisait par le primat de l'horizon d'attente sur le champ de l'expérience humaine. Dans le présentéisme au sens de Hartog, passé et futur fusionnent en une sorte de présent perpétuel qui aura tendance à oublier le passé et à négliger l'anticipation de l'avenir. Le rythme des innovations technologiques, le temps court des réseaux sociaux et des médias, l'exigence de retours rapides sur investissements, l'accroissement des inégalités et les risques de précarité qui en découlent, ainsi que le sentiment d'accélération de l'histoire sont certainement les principales causes de cette nouvelle logique de l'urgence. Au final Il n'est pas exagéré de dire que le très court terme, voire le présent lui-même, exerce une véritable tyrannie sur nos modes d'organisation : dans le régime d'historicité qui est le nôtre, le présent règne en maître absolu : tout se passe comme si la surdétermination du moment présent visait à compenser la disqualification du futur, ou inversement que la disqualification du futur n'était que la conséquence de l'hypertrophie du présent.

Nous sommes en permanence sollicités par notre environnement connecté à divers réseaux, nous sommes agressés par les événements que les médias relayent et amplifient en exigeant des réponses rapides, immédiates. Nous sommes entrés dans une société de satisfaction plus immédiate de nos désirs, de nos attentes, qui impose une temporalité courte. Ce présentéisme gagne progressivement toutes les sphères de l'économie, de la politique, de la culture. Innerarity parle d'une véritable tyrannie exercée par le présent sur les modes de prises de décision dans la société contemporaine :

L'une des conséquences de la crise tant de fois proclamée de l'idée de progrès réside dans le fait que le futur est devenu pour nous un problème et le présent un absolu. Dans le régime d'historicité qui est le nôtre, le présent est seigneur et maître absolu. Cette tyrannie du présent, c'est celle de la législature en vigueur, de l'action à court terme, de la consommation, de la génération présente, de la proximité... C'est celle de l'économie qui privilégie la logique financière, le bénéfice au détriment de l'investissement, la réduction des coûts au détriment de la cohésion de l'entreprise. Nous pratiquons un impérialisme qui n'est déjà plus spatial mais temporel, celui

---

<sup>121</sup> François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentéisme et expériences du temps*, 2003. Le terme de « présentéisme » a été proposé par Hartog pour caractériser cette nouvelle attitude des sociétés contemporaines à donner une importance croissante au présent, au détriment du passé et surtout de l'avenir.

du présent qui envahit tout. Il y a une colonisation du futur qui consiste à vivre à ses dépens, un impérialisme du présent qui absorbe et parasite le temps futur, ce que Bertman a nommé « le pouvoir du maintenant », de ce présent qui ne s'engage dans aucune autre dimension du temps, qui substitue le court terme au long terme l'immédiateté à la durée, le transitoire au permanent, la sensation à la mémoire, l'impulsion à la vision...<sup>122</sup>

Cet homme au présent est un homme qui éprouvera des difficultés à se projeter dans l'avenir : si seul compte le présent, il n'y a pas à chercher à comprendre la totalité, pas de nécessité à envisager la longue durée, pas de réel besoin d'anticiper. Nous aurons à nous interroger sur cette atteinte portée à *l'homme perspectif* tel qu'il était apparu dès la Renaissance. Mais peut-être ne s'agit-il que d'une difficulté passagère à concevoir la longue durée ? Par ailleurs, doit-on faire le rapprochement entre notre actuelle difficulté à concevoir l'avenir collectif pour nous, civilisation vieillissante, et le développement de la maladie d'Alzheimer qui atteint un nombre toujours plus grand d'individus ? L'horizon temporel des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer est de plus en plus focalisé sur le moment immédiat, voire sur l'instant présent. Comme l'ensemble de la civilisation occidentale dans sa dérive *présentéiste* ?

### **Accélération de l'histoire? Nouveaux « générateurs » de temps ?**

Nous ressentons également depuis quelques générations une certaine accélération du temps et de l'histoire qui n'est pas sans incidence sur notre capacité à envisager la longue durée et la question de l'anticipation. C'est un fait aujourd'hui banal mais relativement nouveau à l'échelle de l'histoire que de constater qu'un homme qui arrive à l'âge de la retraite aura vécu dans plusieurs mondes différents. Berger avait beaucoup réfléchi à cette question.

Si l'accélération est générale, et si elle est constante, que s'est-il passé d'original à notre époque ? Simplement que le phénomène est maintenant à l'échelle humaine. Il est devenu immédiatement perceptible. Il existait autrefois à l'échelle cosmique ou à l'échelle historique. Voici qu'il se produit sous nos yeux. Ce n'est plus une théorie ou un concept, ce n'est même plus un élément objectif dont seul le savant aurait à tenir compte. C'est un fait banal de notre existence quotidienne. Un homme, qui a aujourd'hui une soixantaine d'années, a vécu dans trois mondes différents. Loin d'être inconscientes, les transformations nous harcèlent et nous posent mille problèmes...<sup>123</sup>

C'est toute notre capacité à configurer le temps qui vient d'évoluer fortement entre les sociétés traditionnelles et les sociétés modernes : tout se passe comme si se constituaient depuis la modernité de nouveaux *générateurs de temps*, comme la technique, l'économie, les marchés, les médias, le travail, la retraite... qui impriment à la société de nouveaux rythmes. Le temps n'est plus régi par les cycles naturels ni les desseins divins, il obéit aux vastes mouvements de synchronisation imposés par ces nouveaux générateurs de temps. Prenons d'abord l'exemple de la technique : il est possible que la prééminence du présent dont nous avons parlé précédemment résulte partiellement du primat actuel

---

<sup>122</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, p. 25.

<sup>123</sup> Gaston Berger, *L'accélération de l'histoire et ses conséquences pour l'éducation*, in HME.

accordé à l'ordinateur et à l'informatique. En effet comme l'a analysé Jacques Ellul, l'ordinateur est avant tout une machine à comprimer les temps d'élaboration, de production, de gestion, et permet de réduire le temps en particules de plus en plus fines. De ce fait, il est l'instrument du primat absolu du présent sur le passé et l'avenir, qui devient du coup « le repère central du devenir social ». Cette impression d'accélération généralisée doit certainement beaucoup à la *compression* du temps que permettent d'autres moyens techniques comme les technologies de l'information et internet, qui confèrent au savoir un caractère éphémère. De même le congélateur, les magnétophones, les systèmes d'archivage modifient de façon extrêmement forte nos pratiques sociales quotidiennes et notre perception de la durée. Le génie génétique, dans un autre registre, permet de transformer rapidement des cellules et des tissus, les marchés financiers font évoluer les valeurs d'énormes actifs financiers à la nanoseconde... Or, ces mutations technologiques sont intervenues sur un intervalle de quelques générations et renforcent encore cette impression d'accélération de l'histoire. Cette impression est très déstabilisante car elle modifie les pratiques techniques et les relations sociales à travers les modes de vie et les conditions de travail. Elle aussi renforce le besoin d'anticipation, tout en rendant cette anticipation plus problématique : lorsque l'on roule plus vite de nuit sur une route chaotique, les phares du véhicule doivent éclairer plus loin pour éviter tout accident ; mais d'un autre côté tout accroissement de la vitesse s'accompagne d'une diminution proportionnelle de la portée de la vision.

Innerarity prolonge cette réflexion et pointe le problème essentiel posé par l'accélération ainsi définie :

L'accélération fait naître le désir de se rapprocher toujours davantage du futur au moment où en réalité elle l'élimine en tant que dimension stratégiquement configurable. Quand l'accélération tend à annuler le temps d'attente, les délais qui permettent de penser et de réfléchir, le temps long de la stratégie devient impossible. Les hommes ne peuvent penser et agir pour transformer le réel s'ils n'ont pas confiance dans leur pouvoir de configurer le futur. Mais à une époque où tout devient instantané et simultané, ce futur configurable cède la place à un présent fugace vécu comme source exclusive de satisfaction et d'intérêt. C'est l'une des raisons de l'écart croissant entre le futur que nous devrions prendre en compte et celui que nous considérons effectivement : alors que nos actions se répercutent jusque dans le futur le plus lointain, nous confinons nos perspectives et nos occupations dans le cadre opérationnel du présent.<sup>124</sup>

On voit ici à quels nouveaux défis serait confrontée une prospective de nouvelle génération qui chercherait à prendre en compte ces nouveaux paramètres de l'expérience humaine contemporaine.

### *Limites des stratégies de court terme*

Dans l'absolu, le fait que les régimes politiques ou les entreprises soient gouvernés en fonction de critères de court-terme ne posait pas de véritable problème jusqu'à un passé récent. Des décisions prises dans l'urgence, sous la pression des événements, les changements brutaux de stratégie au gré des événements, rien de tout cela n'avait jamais représenté une menace pour la poursuite de

---

<sup>124</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, p. 27.

l'aventure humaine. Il s'agissait de simples défauts d'anticipation, rien de plus. Car voici deux siècles, ce qui se passait en Chine, en Afrique ou aux États Unis à l'époque des campagnes de Napoléon Bonaparte se déroulaient en fait dans des mondes distincts. Rien ne conduisait à juxtaposer ces événements, et encore moins à en faire la somme pour en mesurer leurs répercussions globales sur l'avenir de l'humanité. Les éventuelles angoisses des Chinois, Africains, Américains ou Européens voici deux siècles n'étaient en rien liées à la perception d'une menace planétaire, de quelque ordre que cela soit : les notions de marché mondial, de risque systémique, de ressources limitées, de réchauffement climatique, de pollution généralisée résultant de l'activité humaine, rien de tout cela n'effleurait la conscience des uns ni des autres.

Mais deux siècles de développement technoscientifiques et économiques intenses modifient clairement la situation qui se trouve de plus exacerbée par les phénomènes de mondialisation et de financiarisation, ainsi que par les nouveaux moyens de communication en temps quasi réel au périmètre de la planète. La question de l'importance et de la visibilité au niveau mondial des conséquences des grandes initiatives stratégiques politiques, technologiques et économiques actuelles devraient commencer à devenir un problème majeur, ainsi que nous aide à en prendre conscience le concept d'Anthropocène. Mais jusqu'à présent il n'en est rien. Au contraire nous entrons dans une *démocratie et un capitalisme trimestriels*<sup>125</sup>, pour reprendre l'expression d'Al Gore. On comprend spontanément ce dont il s'agit : tant dans la sphère politique que dans la sphère économique, les horizons d'action se sont raccourcis. Les décideurs doivent rendre des comptes à leurs concitoyens ou actionnaires à des échéances de plus en plus rapprochées. De nombreuses études ont détaillé cette question : au final il semble que les horizons de réflexion dans le domaine politique ne peuvent qu'exceptionnellement s'extraire du cycle des élections dans les régimes démocratiques. Seules des circonstances particulières, comme par exemple la priorité donnée à la reconstruction en Europe suite à la seconde guerre mondiale, qui a donné lieu à un consensus social pour engager des « grands projets » comme le lancement d'un programme nucléaire, ou des coups d'État ou situations assimilées sont susceptibles de créer les circonstances propices à la réflexion, puis aux décisions engageant le long terme. Et dans les entreprises, sauf pour les cas de plus en plus rares où le pouvoir est détenu par des familles d'industriels, c'est le régime des résultats financiers annuels, voire trimestriels qui scande le véritable rythme des prises de décisions. C'est ainsi que l'économie se met à la remorque de la valeur actionnariale actualisée, la technologie à la remorque de la dernière innovation sensationnelle, la politique à la remorque des sondages, le tout dans une logique de *juste à temps, zéro stock*, avec recherche de *flexibilité* maximale, pour tendre une organisation dont la stratégie fondamentale se résumera à viser le maximum de *réactivité* à court terme.

Les orientations très libérales adoptées par l'économie mondiale depuis deux décennies conduisent à un raccourcissement très significatif des horizons de management. Le poids croissant des critères financiers tend à focaliser l'attention sur le court terme, ce qui rend plus que problématique la question

---

<sup>125</sup> Al Gore, *Le futur. Six logiciels pour changer le monde*, p. 28 et 29.

de l'anticipation sur longue durée. Car les stratégies de court terme ne résultent pas d'une erreur de jugement ou d'un effet de myopie conjoncturel des décideurs. En effet, d'un strict point de vue financier il est avéré que les stratégies de court terme sont souvent les plus efficaces : dans les systèmes d'analyse de la valeur en vigueur dans l'économie mondialisée en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, toute projection à long terme impose une *prime de risque*, qui décote *aujourd'hui* la valeur d'un actif (un brevet, une ligne de produit, une part de marché, un actif immobilisé...) qui ne donnera ses fruits que *demain*. En langage financier la valeur future d'un actif doit être *actualisée*, c'est-à-dire diminuée, par application d'un taux qui en pondère la valeur présente selon les risques et l'horizon d'attente des bénéfices liés à cet actif. Au total, si une orientation long terme pertinente est éventuellement intéressante d'un point de vue financier, c'est rarement au motif qu'elle produirait des bénéfices immédiatement, c'est surtout parce qu'elle permet d'éviter des erreurs d'aiguillage, des investissements non rentables ou des impasses stratégiques coûteuses. Et encore nous verrons que les projections à long terme deviennent si problématiques qu'en bien des domaines un opportunisme systématique, organisé sous la forme d'une réactivité commerciale et industrielle optimisées, consistant à maximiser à très court terme toutes les opportunités qui s'offrent de façon impromptue sur un segment de marché spécifique, ou grâce à l'industrialisation d'une nouvelle technologie prometteuse, sera souvent la stratégie la plus immédiatement payante. Une préoccupation de long terme ne pourra devenir clairement rentable que si elle s'inscrit dans la logique d'une *carte des situations stratégiques universelles*, c'est-à-dire un dispositif qui reste à inventer – dispositif dont je chercherai à poser les premières pierres dans les chapitres suivants.

Dans ce contexte, en l'absence de repères solides sur longue durée, il n'est pas surprenant que les stratégies collectives bafouillent, se concentrent sur le très court terme ou se contredisent du jour au lendemain, et accroissent elles aussi finalement le sentiment d'incertitude qui envahit notre perception du moyen et du long terme. Or la focalisation des stratégies contemporaines sur la croissance et le profit, stratégies en train de s'étendre à l'échelle du monde et de ses sept milliards d'habitants, est clairement vouée à l'échec. Il y a quelque chose de proprement suicidaire dans plusieurs orientations actuelles de la civilisation occidentale. Point n'est besoin d'être très catastrophiste dans l'âme pour percevoir plusieurs types de menaces qui interrogent quant à la survie possible de l'humanité : risques industriels liés à la formidable puissance récemment acquise grâce aux nouvelles technologies, risques d'épuisement des ressources naturelles, risques écologiques avec le réchauffement climatique, atteintes portées à la biodiversité et importance prise par la question de la pollution au sens large, risques politiques avec l'explosion démographique récente et le vieillissement démographique à l'échelle planétaire.

Les crises financières, économiques, environnementales, sociales se succèdent et mettent en évidence aussi bien l'échec des stratégies de court-terme que l'échec de la logique de croissance à long terme qui leur sert de toile de fond, dans la mesure où cette logique n'est ni réfléchie ni guidée par aucune vision déterminée. On perçoit, pas toujours très clairement il est vrai, ce qui est théoriquement nécessaire

pour infléchir les orientations problématiques de la civilisation, mais on ne voit pas comment cela pourrait se traduire par un diagnostic partagé, et moins encore par une politique internationale cohérente.

Il existe un fossé entre l'état des connaissances au sujet des risques liés au développement de la civilisation sur longue durée et les actions entreprises pour manager ces risques. Pour une bonne part, l'incapacité à agir résulte vraisemblablement du travail mené par certains individus ou collectivités privilégiés qui misent toute leur stratégie sur le maintien de leur position dominante au détriment assumé de leurs concitoyens. Mais cette question n'est pas au centre de mon interrogation. Ce fossé est surtout dû à la complexité de ces enjeux planétaires, de leur enchevêtrement et des gigantesques problèmes d'échelle que soulèvent ces nouveaux enjeux. Car nous nous retrouvons souvent à présent, et il s'agit d'une situation nouvelle, aux prises avec deux échelles de temps radicalement différentes, que l'on peut qualifier d'échelle *humaine* et *inhumaine*. Cette situation est parfaitement illustrée par les enjeux planétaires que sont la pollution, le développement du génie génétique, ou le changement climatique. Sur ce dernier exemple du changement climatique, nous avons beau savoir que nous agissons à présent sur des échelles de temps énormes (il faudra « x » siècles pour éliminer le CO2 produit en une seule année au rythme actuel de production/consommation) nous restons cependant plus prioritairement préoccupés par des enjeux moins structurants sur le long terme, mais d'un poids plus important pour la prise de décision en milieu familial ou politique, comme le temps qu'il fera le *week-end* prochain. Par ailleurs, lorsqu'il arrive que nous posions sur la table la question du long terme, sur quel horizon devons-nous nous projeter ? En d'autres termes, de combien de générations qui nous suivent devons-nous nous préoccuper ? 1, 5, 25, 200 ?

Il faut reconnaître que nous sommes nettement plus avancés dans les analyses qui pointent notre incapacité à connaître le futur qu'en matière de tentative de « restructuration » de ce futur. La prospective doit retravailler la question de la longue durée. Il faudra s'atteler à la tâche de « configurer » l'avenir, ou de « faire monde ». S'attaquer au défi nouveau qui est le nôtre à l'heure de l'accélération de l'histoire, de la communication planétaire instantanée et de la mondialisation. Structurer le futur d'une manière nouvelle. Mettre au point des méthodes et des solutions qui permettent de nous dégager de la tyrannie du court terme pour nous tourner vers des horizons de longue durée. C'est dans cette direction que je chercherai à faire quelques pas dans les chapitres suivants.

Au total, non seulement le fameux *décalage* entre notre agir et notre capacité de comprendre les conséquences de nos actes ne fait que s'accroître, mais encore nous découvrons que les dirigeants des sphères scientifiques, économiques et politiques sont de plus en plus emprisonnés dans le court terme : la science et la culture tirées par la seule recherche de l'innovation et de la nouveauté, l'économie par les impératifs de rentabilité à court terme d'une économie mondialisée et financiarisée, et la politique par la logique des sondages et de la satisfaction la plus rapide possible des besoins des

électeurs/consommateurs, ceci dans un univers de communication immédiate et planétarisée. Dans ce contexte, de nombreux penseurs ont pointé la force avec laquelle s'imposent le « présentisme », la tyrannie du présent. Or nous pressentons que la myopie qui résulte de ce « court-termisme » est suicidaire. Il s'agira ici de prendre la question à bras le corps : est-il encore imaginable qu'il en soit autrement ? Et plus précisément la prospective, cette discipline qui nous a donné à plusieurs occasions l'impression, au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, de pouvoir éclairer l'avenir, ne serait-ce que furtivement ou localement, peut-elle nous apporter encore quelques lumières, une méthode, ou au moins un dispositif de vigilance susceptible de structurer un regard collectif sur le futur, une capacité collective d'anticipation ?

### *Le souci du long terme dans les sociétés libérales*

On le voit, se pencher sur la problématique du long terme et de son articulation avec une politique de l'anticipation est une question à multiples facettes. Il ne suffit pas de s'imprégner du souci du long terme en général pour que cela se traduise de façon simple en une pratique de l'anticipation. Pierre Rosanvallon a analysé les difficultés de concrétisation de ce *souci du long terme* dans le fonctionnement des démocraties occidentales depuis leur origine à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.<sup>126</sup> Il rappelle la force du traditionnel respect de la temporalité des ancêtres à laquelle il reste encore aujourd'hui difficile d'échapper. Il mentionne également combien la question du long terme avait été massivement laissée aux bons soins des différentes perceptions du salut dans les plus importantes religions occidentales, durant plus de deux millénaires. Il se remémore comment Rousseau par exemple trouvait « absurde que la volonté se donne des chaînes pour l'avenir ». Il souligne combien l'État et ses plus grands représentants se sont nettement plus spécialisés dans la défense du passé, la conservation de la mémoire, la gestion du patrimoine de la nation, au détriment d'une orientation vers l'avenir. Les deux principales tentatives d'appréhender le long terme dans les démocraties occidentales, explique Rosanvallon, ont consisté tout d'abord à s'en remettre à certains « prêtres du temps long », en fait des personnalités qui semblent à un moment donné apporter une capacité nouvelle d'anticipation, et à qui on a donc accordé certains pouvoirs et moyens de faire valoir leurs points de vue. Gaston Berger a pu à la fin des années cinquante incarner ce type de personnalité, ainsi que les principaux dirigeants du Plan jusqu'à la fin des années soixante. D'autre part, à l'instauration de systèmes bi caméristes, avec mise en place de certaines « chambres du futur », des esquisses de « parlement du futur » dont les représentants se trouvent dotés de mandats plus longs de façon à les extraire des contingences des politiques de court terme. En France le Sénat est parfois présenté comme cette institution destinée à faire vivre le souci du long terme dans la vie politique nationale. Mais on voit que ces tentatives ne sont pas à la mesure des enjeux auxquels nous devons répondre aujourd'hui. Il s'agirait, dit Rosanvallon, d'aboutir à un État qui se verrait « conservateur de l'avenir », comme les questions du réchauffement climatique ou de la transition énergétique nous poussent à l'envisager. Nous en sommes bien loin, et

---

<sup>126</sup> Pierre Rosanvallon, « Sortir de la myopie des démocraties », *Le monde*, 07 déc. 2009.

aucun modèle de ce type ne semble émerger à ce jour. Notons au passage, nous y reviendrons plus en détail ultérieurement, que Rosanvallon attire lui aussi l'attention sur le fait qu'il ne pourra vraisemblablement pas y avoir de véritable révolution du long terme sans la naissance et la consolidation d'un « sujet humanité ».

En attendant, devra-t-on parler d'un *éclatement de la temporalité* ? Par ce terme générique je cherche à figurer la profonde modification du rapport au temps qui s'est introduite tout au long du xx<sup>e</sup> siècle pour les sociétés technoscientifiques contemporaines, et qui nous laisse quelque peu démunis, au début du xxi<sup>e</sup> siècle, pour penser les nouveaux rapports que nous pouvons entretenir avec le passé, le présent et l'avenir, et ceci de façon plus criante encore lorsqu'il s'agit d'essayer de raisonner à long terme. De façon tout à fait nouvelle nous parlons à présent d'accélération de l'histoire, de crise de l'avenir, de tyrannie du présent, et nous découvrons les concepts de conflit des temporalités, de guerre des temps, de dumping temporel, de nos devoirs vis-à-vis des générations futures... Ces sujets sont réellement nouveaux, ils n'existaient que de façon très théorique voici quelques décennies, par exemple lors du lancement au milieu du xx<sup>e</sup> siècle des principaux chantiers de prévision, de prospective ou de planification. Ils perturbent largement nos modes traditionnels d'anticipation et contribuent très directement à nos difficultés actuelles de projection dans le long terme.

Revenons encore, avec Rémi Brague, sur la principale composante de l'ambiguïté contemporaine vis-à-vis de la longue durée : le décalage, potentiellement conflictuel, entre les différentes expériences de la durée telles que nous les vivons dans les sociétés contemporaines.

Il existe, dit-il, un fait nouveau dans nos sociétés démocratiques : la durée la plus longue pendant laquelle le politique peut orienter une société est beaucoup plus brève que la durée la plus courte de la génération. Si l'on peut dire : la durée décisive est beaucoup plus brève que la durée décisive. L'histoire montre à l'évidence que les cités démocratiques peuvent traiter des questions qui se posent à long terme, qu'elles y parviennent mieux que les autres. Cependant, les problèmes qu'elles ont à résoudre, et qu'elle maîtrisent bien, concernent avant tout ce qu'elles ont à faire des citoyens présents, et moins le souci même de leur perpétuation, c'est-à-dire de savoir s'il faut que la cité, voir le genre humain, continuent à être. Cette perpétuation allait jusqu'à présent de soi, confiée qu'elle était à l'instinct. Ce n'est désormais plus le cas. Dans les sociétés pré-démocratiques, les « anciens régimes », trônait un prince qui se souciait du très long terme, et qu'il le pouvait parce qu'il le devait. Le roi pouvait rester au pouvoir plus longtemps qu'une génération : ainsi, Louis XIV a régné de 1661 à 1715, c'est-à-dire 54 ans.... C'est pourquoi les édits des rois de France s'adressaient « à tous, présents et à venir. » D'une manière générale, la noblesse avait pour premier devoir d'acquiescer à une descendance, parce qu'elle savait que tel avait été le premier souci de ses ancêtres... Un des traits caractéristiques de nos sociétés est l'absence de toute instance qui serait compétente et responsable pour le très long terme. Or les problèmes les plus graves sont souvent justement ceux qui concernent ce très long terme : éducation, protection de l'environnement, démographie. Il s'agirait donc de trouver pour nos démocraties, aux yeux desquels l'autocratie appartient heureusement au passé, un équivalent conscient et voulu de la fonction que les monarques étaient jadis bien obligés de remplir... La durée démesurément longue que supposait Darwin pour rendre compte de l'évolution des espèces est finie. Elle s'arrête... Aujourd'hui. Le passé de l'espèce humaine ne dépend pas de nous. Ce qui

nous a fait appartient au passé ? Dépend de nous, en revanche, ce que nous faisons, l'avenir, et si cet avenir sera aussi long que le passé.<sup>127</sup>

### *Dumping temporel et guerre des temps*

Aujourd'hui, conséquence paradoxale de la synchronisation universelle dont nous avons parlé, on constate une plus grande hétérogénéité des expériences temporelles. Une pluralité d'architectures temporelles structure l'expérience contemporaine et conduit à une coexistence de temps distincts. Le monde avance à des vitesses différentes et il peut en résulter une certaine désynchronisation temporelle. Cette coexistence de temps différents peut se révéler source de conflits. Ces logiques temporelles distinctes s'avèrent parfois incompatibles ou antagonistes : le temps des jeunes est à présent plus radicalement distinct du temps des personnes âgées ; le temps de la consommation entre en conflit avec celui du renouvellement du stock de ressources ; la vitesse de l'innovation est freinée par la lenteur du droit, le temps de l'investissement est accéléré par le temps des marchés financiers, le temps de la réflexion est perturbé par le temps des médias...

C'est pourquoi, comme l'explique Innerarity, l'objectif politique contemporain consiste à retrouver de quoi rythmer la vie sociale sur la base d'un temps le plus unifié possible ; à éviter la désynchronisation inhérente à notre contexte technico-économique numérisé, qui comprend quantité de nouveaux générateurs de temps.

De nos jours, les conflits sont fondamentalement des guerres de temps. On pourrait avancer l'hypothèse qu'avec la perte de signification du territoire, l'espace a cédé au temps sa fonction centrale dans les conflits humains. La discrimination entre les sexes, les conflits d'intérêts, les exclusions sociales, les formes subtiles de pouvoir s'articulent davantage à une domination du temps qu'à une possession de l'espace. Il ne s'agit plus tant, à présent, de conquérir des pays exotiques que de contrôler les ressources temporelles des autres. La maîtrise de l'espace a cédé la place au contrôle du temps, la chrono-politique est devenue plus importante que la géostratégie. Les mécanismes d'exclusion sont moins aujourd'hui des occupations territoriales que des appropriations du temps des autres, sous la forme de l'accélération, de l'impatience ou de l'absence de ponctualité. Voilà le nouvel axe des conflits sociaux : imposer le temps.<sup>128</sup>

Tout se passe comme si les nouvelles frontières entre les peuples ou les entités économiques étaient déterminées par un rapport de force avec le temps des autres : il s'agit à présent d'établir notre hégémonie sur le temps, prendre le temps d'autrui pour nous l'accaparer. Pour se faire, il faut savoir accélérer et ralentir en imposant notre propre rythme : les nouvelles frontières se créent par la vitesse davantage que par le déplacement. C'est particulièrement visible dans l'univers économique mondialisé, où l'on assiste à une véritable course aux innovations technologiques et marketing pour conquérir de nouvelles parts de marché. Nous devons questionner cette manière de faire main basse sur le futur. Les conséquences directes ou collatérales de nombre de nos choix stratégiques

---

<sup>127</sup> Rémi Brague, *Modérément moderne*, p. 270.

<sup>128</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, p. 94 et 95.

représentent des conséquences néfastes du présent envers le futur. Il s'agit à l'évidence d'une irresponsabilité organisée qui menace de devenir létale. Je propose de nommer *dumping temporel* cette stratégie qui consiste à attaquer, depuis le temps présent, le reste des temps à venir : elle tend à reporter sur le futur (le futur des clients à qui on propose des produits à risque, le futur des salariés à qui on demande flexibilité et précarité sans garantie d'employabilité à long terme, le futur de l'environnement (notamment depuis que notre empreinte énergétique globale excède la capacité de régénération de la planète), ses principaux risques actuels d'exploitation, maximisant ainsi sa valeur présente au détriment de perspectives d'avenir appauvries. Le fait de consommer à grande vitesse les stocks mondiaux d'énergies fossile accumulées sur des millions d'années est une autre forme de *dumping temporel*. Le problème est qu'il s'agit d'une stratégie hautement rémunératrice, car le futur n'a pas d'avocat ; vous pouvez le saccager en toute impunité.

Il faut prendre au sérieux ces nouveaux concepts de *dumping temporel*, de *guerre des temps*. Ils donnent à comprendre qu'à certains égards nous traitons le futur comme une poubelle dans laquelle nous nous déchargeons de toutes nos difficultés passées et présentes. La question de notre legs aux générations futures prend dans ce contexte une importance nouvelle. La plupart de nos décisions politiques ont des impacts sur les générations futures. Les questions de déséquilibres démographiques, de protection de la santé, d'assurance chômage, de retraite ne peuvent plus être traitées dans une perspective longue qui engloberait la totalité des scénarios futurs. Jusqu'où peut-on léguer aux générations futures des déchets nucléaires non gérés, un environnement pollué, un régime de retraite déséquilibré, une dette publique importante ? Pour qui se replie sur son seul présent, il est effectivement tentant de repousser sur les générations à venir nos principaux problèmes, d'autant que nous jouissons d'une certaine impunité dans la sphère temporelle du futur. A certains égards nous consommons le futur des autres, nous les exproprions de leur avenir, nous considérons l'avenir de nos descendants comme une ressource gratuite et immédiatement disponible pour nous. Plus nous nous concentrons sur la dimension temporelle de notre propre présent, plus il nous est difficile de respecter le présent qui sera celui des autres. Cet état de fait prépare vraisemblablement d'épineux problèmes intergénérationnels pour les décennies à venir. Il renforce ici encore la nécessité de disposer d'une perspective suffisamment longue pour que plusieurs générations puissent regarder ensemble dans une direction commune, ce qui n'est plus vraiment le cas actuellement.

### ***La longue durée comme impératif***

Il est courant d'exhiber notre difficulté à anticiper pour nous réfugier dans les perspectives de court terme. Car il est vrai que la tâche de projection à long terme est devenue extrêmement délicate, souvent impossible comme nous avons commencé à le montrer. L'assurance dont nous pouvons témoigner voici quelques décennies pour nous projeter dans l'avenir, notamment à l'époque des Trente

Glorieuses et de la planification, paraît bien loin. Nous sommes déjà à présent aussi loin des perspectives de croissance infinie que des lendemains qui chantent, et l'idée de faire fonctionner la méthode des scénarios et les modèles mathématiques pour nous projeter de façon insouciant dans l'avenir est définitivement révolue, totalement obsolète en matière de support à la prise de décision d'ordre stratégique.

Le rabattement de nos perspectives temporelles sur le présent ou les courtes durées n'empêche pas une certaine désynchronisation temporelle, avec conflit entre des temporalités distinctes. Le monde avance manifestement avec des vitesses distinctes et fait apparaître des lignes de fracture entre les différentes dynamiques temporelles à l'œuvre dans la société. Apparition de logiques temporelles distinctes, incompatibles, parfois antagonistes : on assiste à de véritables désynchronisations entre les logiques des jeunes et anciennes générations, entre le rythme frénétique des avancées technologiques et la rigidité des mœurs, entre le temps scientifique et le temps médiatique, entre le temps de l'économie et celui de la politique, entre le temps de la production et celui de l'épuisement des ressources, entre le temps de la consommation et celui des écosystèmes, entre le temps de la mode et celui des religions. C'est un problème très récent, un véritable défi politique nouveau que celui de maintenir une certaine synchronisation de ces différentes temporalités qui semblent s'écarter inexorablement avec le développement des sociétés libérales, à l'intérieur même de ces sociétés. Les conséquences de ce constat en matière de projection à long terme sont très perturbantes : d'un côté elles invitent à une très grande prudence en matière d'identification des finalités collectives, d'un autre côté elles semblent imposer avec une nouvelle vigueur la nécessité de porter un regard totalement holistique, synthétique, planétaire sur l'ensemble des facettes du développement humain. Si nous devons abandonner l'idée de maîtriser notre développement, peut-être pouvons-nous encore conserver l'espoir d'en piloter quelques événements critiques, là où la civilisation serait en état d'avoir une visibilité suffisante, de partager un diagnostic et de se mettre d'accord sur des futurs souhaitables ou des mesures d'urgence en cas de dérive lourde.

Trouver le moyen de faire en sorte que la longue durée devienne un préalable à tout jugement de valeur et imprègne nos modes de penser et de vivre est devenu un impératif. Mais quel objectif ! Derrière cet impératif qui paraît si clair et évident se dissimule en fait un objectif titanesque.

Conserver l'avenir, préparer l'avenir, faire en sorte que la longue durée devienne un souci pour l'opinion publique, institutionnaliser l'organisation de forums de l'avenir sur tous les sujets structurants pour l'avenir de l'humanité, aider à la construction d'un nouvel horizon temporel de la citoyenneté. Faire du long terme une dimension du quotidien, préparer les conditions d'existence d'une conscience internationale sur les sujets structurants, décoloniser l'avenir, l'extraire de certaines logiques technico économiques qui l'accaparent à leur seul profit... Gardons en mémoire ces objectifs ambitieux, nous tâcherons de voir comment ils peuvent s'articuler sur une *table des situations stratégiques* qui aurait

explicitement pour but d'en promouvoir l'approche généralisée. Mais c'est à un véritable retournement de la perspective temporelle que nous serons alors invités.

Kant s'étonnait devant le fait que les générations antérieures aient travaillé péniblement pour les générations suivantes. Nous en venons aujourd'hui, inversement, à nous étonner devant ce fait : notre manière d'absolutiser le présent a cette conséquence que les générations futures travaillent involontairement pour nous.<sup>129</sup>

Si les dénonciations de l'effacement (ou disparition, effritement, présentisme,...) de l'avenir sont nombreuses, les tentatives de structuration du futur restent rares. Jusqu'à présent l'aspiration de l'homme à se situer dans la longue durée n'a été prise en compte que par la pensée religieuse. La rationalité occidentale échoue pour l'instant à produire un schéma temporel laïc suffisamment solide pour y projeter nos aspirations de long terme. Nous touchons là aux ambiguïtés des processus du devenir. Pourtant, ce n'est peut-être pas « l'urgence et sa prétendue tyrannie qui empêche d'élaborer des projets à long terme, c'est l'absence d'ambition et de projets à long terme qui nous condamne à vivre soumis à la tyrannie du présent ». <sup>130</sup> Dans ce champ actuellement largement délaissé du long terme, la moindre avancée serait intéressante et susceptible d'apporter une valeur ajoutée propre à éclairer l'analyse stratégique et faciliter la prise de décision collective. Vis-à-vis d'un futur de plus en plus perçu comme opaque, voire menaçant, la moindre petite lumière pourra être appréciée et appréciable. D'autant que cette nouvelle exigence peut également comporter de significatifs enjeux d'émancipation d'un genre nouveau.

Avec la disparition de la sécurité garantie par le contrôle idéologique sur le cours de l'histoire, un futur plus surprenant et novateur que celui que nous avons l'habitude d'imaginer, plus aléatoire, plus accidentel, imprévisible et même risqué et dangereux, peut désormais se frayer une voie. Une telle indétermination renforce le rôle des hommes, alors que l'image d'un futur irrésistible fournissait des raisons pour se soumettre ou des excuses à la passivité.... Il nous faut passer d'un futur assuré à un futur ouvert, fragile, dépendant en grande partie de notre liberté, un futur qui est le lieu de notre responsabilité.<sup>131</sup>

---

<sup>129</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis*, p. 35.

<sup>130</sup> Jérôme Bindé, « L'éthique du futur. Pourquoi faut-il retrouver le temps perdu ? » in *Futuribles*, n°226, 1997.

<sup>131</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis*, p. 170-171.

## ***1.6. Impossible anticipation collective dans les démocraties libérales***

La question sera ici de comprendre plus précisément en quoi consiste la réelle difficulté d'anticiper de l'intérieur même des processus de prise de décision collective. Pourquoi sommes-nous incapables par exemple d'élaborer une pensée, une éthique ou même une simple doctrine politique qui fasse consensus sur des sujets qui semblent pourtant d'un intérêt universel, comme par exemple l'utilisation du nucléaire, le recours aux OGM, ou encore à la géo-ingénierie climatique ? Pour nous qui entrons dans l'ère de l'Anthropocène au début du  $xx^e$  siècle, pour nous qui sommes en tout cas la première génération à y pénétrer en pleine connaissance de cause, anticiper et décider sont en passe de devenir les clés de notre avenir collectif. Or, tout se passe comme si anticiper devenait plus compliqué à mesure que nos moyens de diagnostic, d'analyse et d'action se renforcent. Qu'elle est l'origine de ce mystère, s'agit-il d'une situation transitoire ou définitive, comment pourrait-on espérer en sortir ? Quelles sont les relations entre anticipation et prise de décision ? Sont-elles immuables ou pourraient-elles s'adapter un jour aux nécessités contemporaines ?

Voici quelques décennies, certaines choses semblaient encore assez claires : la science était encore porteuse de plus d'espoirs que de craintes, le libéralisme économique semblait garantir, bien qu'avec de lourds dysfonctionnements, une élévation de niveau de vie global sur la planète et, bon an mal an, permettait à chacun de se rapprocher du bonheur sur terre. Par ailleurs, si le capitalisme en était venu à faiblir, le communisme aurait représenté une alternative digne d'intérêt. Au total la démocratie comme modèle d'organisation des sociétés semblait représenter un modèle acceptable même si le mot célèbre de Churchill, indiquant dès le milieu du  $xx^e$  siècle que la démocratie « était le moins bon système politique à l'exception de tous les autres », représentait déjà une façon d'en pointer certaines limites. La perspective d'une extension du progrès technico-économique et de la démocratie à l'échelle du globe représentait un gage de sécurité et de stabilisation pour l'ensemble de la civilisation. Cette extension indiquait l'horizon non formulé mais néanmoins sous-jacent à la plupart de nos schémas de pensée. C'est cet horizon qui fournissait jusqu'à la fin du  $xx^e$  siècle le principe régulateur de nos projections scientifiques, économiques, morales et politiques. Il assurait l'homogénéité des points de vue en *dernier recours*. Il permettait des alliances économiques et politiques de long terme entre partenaires, souvent d'histoires différentes mais d'aspirations finalement peu divergentes, toutes orientées vers le progrès technique, la croissance économique et l'idéal démocratique.

Mais comme nous l'avons détaillé dans nos premiers chapitres, nous sommes entrés dans un contexte sociétal inédit, un contexte pour lequel nos catégories conceptuelles traditionnelles, nos méthodes

d'analyse et de prévision, notre conception de l'action collective ne permettent plus de projection collective crédible. Les lieux communs de type « On n'arrête pas le progrès », « le sens de l'histoire », ou encore « l'avenir vaincra » sonnent totalement creux à présent. Qui oserait aujourd'hui imaginer une nouvelle théorie d'ensemble, une clé d'explication du monde susceptible d'ouvrir un champ de travail pour plusieurs décennies, comme ont su le faire le marxisme, la psychanalyse, la pensée analytique, le structuralisme ? La prospective a paru se saisir de cette question sur une très courte période, puis elle a reculé, pour finalement s'absenter totalement des débats les plus vifs concernant l'avenir en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle.

Et pourtant, on pressent que le nouveau contrat social qu'il s'agit de fonder devra prendre en compte les perspectives de long terme comme jamais nous n'avons été en mesure de le faire jusqu'à présent, comme jamais il n'avait été *nécessaire* d'en faire un objectif prioritaire. Innerarity s'interroge sur les diverses modalités de cette nouvelle obligation de *donner du poids à l'avenir* dans la prise de décision politique au sein des démocraties occidentales.

Est-il moralement acceptable de transmettre aux générations futures les déchets nucléaires, un environnement dégradé, une dette publique considérable ou un régime de retraite indéfendable ? Il faut, en partant de nos critères de justice, questionner les transferts intergénérationnels, l'héritage et la mémoire, mais aussi les attentes et possibilités qui sont léguées aux générations futures, en termes de capital physique, environnemental, humain, technologique et institutionnel. Nous devrions passer de la propriété privée, c'est-à-dire générationnelle, du temps à une propriété collective, intergénérationnelle, tout particulièrement du temps futur... Le contrat social, qui jusqu'ici a été compris comme régissant les obligations entre contemporains, doit être élargi aux sujets futurs, avec lesquels nous entretenons une relation totalement asymétrique. Il existe une inégalité fondamentale entre le présent et le futur qui n'existe pas entre les contemporains...<sup>132</sup>

Quand les choix de développements technoscientifiques ou les décisions politiques peuvent avoir des implications temporelles d'envergure planétaire, sur des horizons très éloignés dans le temps, il devient clairement coupable de laisser au hasard la gestion des effets, explicites ou implicites, de nos actions. La puissance et le dynamisme de notre société impose la définition d'une nouvelle relation au futur, l'établissement d'une véritable politique de l'anticipation, un nouveau cadrage de l'agir humain.

Quand les décisions politiques ont des implications temporelles très éloignées, on peut parler à bon escient d'une 'politique de postérité'. La politique ne projette pas seulement les intérêts actuels dans le futur, elle devrait également être en mesure d'articuler les exigences que le futur impose au présent, exigences qui découlent du fait que le futur est affecté par les décisions et omissions du présent. L'action responsable à l'égard du futur pourrait être formulée de cette manière : l'hypothèque que le futur fait peser sur le présent doit primer sur l'hypothèque que le présent fait peser sur le futur.... Nous vivons dans une société si dynamique que, sans un effort de l'imagination, le futur pourrait nous échapper dans l'agitation des occupations quotidiennes. La haute complexité favorise un *présentéisme* dénué de toute perspective.<sup>133</sup>

---

<sup>132</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis* p. 39.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 48.

Rien pourtant n'est orienté aujourd'hui dans cette perspective. Nombre de décisions structurantes se prennent dans les grandes entreprises sans aucun égard pour l'avenir collectif dans les filières voisines, ou dans le cadre de politiques publiques déterminées par le souci du court terme des États nations qui n'ont qu'occasionnellement le réflexe de coordonner leurs décisions à l'échelon mondial. Et on tombe de haut quand on découvre que des conséquences inouïes se précipitent sur nous sans qu'on ait pu les anticiper. Néanmoins tout se passe comme si nous étions devenus incapables de penser un autre type de société, un type de société qui saurait prendre en charge sa destinée ; qui saurait tout d'abord coordonner ses réflexions en matière d'anticipation collective. C'est vraisemblablement par-là que de premiers pas seraient envisageables. Mais il y a quelque chose de désespérant dans notre incapacité à mettre en débat ce qui pose question. C'est sur cette difficulté que je souhaite dans ce chapitre porter l'attention. A observer de près les raisons de cette difficulté, on est surpris par le nombre de ses origines possibles.

### **Rappel : nous n'avons jamais su anticiper**

En fait il n'est pas certain que nous ayons réellement reculé en matière d'anticipation. Il est même douteux que nous ayons été, à quelque époque que ce soit, en capacité d'anticiper au sens où l'Anthropocène nous impose aujourd'hui d'y parvenir. A bien y réfléchir, les modes passés d'anticipation devraient aujourd'hui être classés au rayon des utopies – utopies plus ou moins durables, plus ou moins locales, souvent à connotation religieuse – jamais elles n'ont représenté des programmes laïcs d'anticipation au sens planétaire où nous l'entendons ici. Certes le cas du marxisme pourrait faire ici l'objet d'une analyse particulière mais cette analyse a déjà été faite, et je me contenterai de renvoyer à ces travaux, par exemple celui réalisé par H. Jonas.<sup>134</sup>

Avec du recul nous pouvons le dire : il y avait quelque chose de tout à fait illusoire dans la façon dont le monde faisait par exemple une confiance illimitée au *progrès*. Une période d'optimisme généralisé mais naïf ne doit pas être considérée, *a posteriori*, comme une véritable capacité d'anticipation. Peut-être même devrait-on se sentir soulagés par la perte de cette illusion. Car à l'analyse, cette illusion recouvrait deux aspects : l'un, de type moral, correspondait à un excès d'optimisme et l'autre, de nature intellectuelle, correspondait à une incapacité à percevoir la réelle complexité du monde environnant. Plus la connaissance avance, plus elle découvre l'immensité de ce qui reste inconnu. Plus nous comprenons certains enchaînements naturels et sociaux, plus il semble vain de rechercher une clé de compréhension unique de l'expérience humaine.

Plus nous comprenons, écrit Marc Augé, plus se démêle une complexité dont il n'est pas question de trouver l'ultime secret. Je crois que nous sommes en train d'apprendre à changer le monde avant de l'imaginer, à nous convertir à une sorte d'existentialisme pratique. L'avenir fut longtemps porteur d'espoir pour de nombreuses

---

<sup>134</sup> Hans Jonas, *Le principe Responsabilité*. Cet ouvrage comporte plusieurs chapitres consacrés à l'analyse très fouillée du marxisme comme système universel d'anticipation.

civilisations. Un présent immobile s'est désormais abattu sur le monde, désactivant l'horizon de l'Histoire aussi bien que les repères temporels des générations. Durant des siècles et des siècles, le temps fut porteur d'espoir pour les sociétés humaines. On attendait que l'avenir apporte, selon les cas, apaisement, évolution, maturation, progrès, croissance ou même révolution. Ce n'est plus la circonstance. L'avenir semble avoir disparu. Un nouveau régime s'instaure. Il influe sur la vie sociale au point de nous faire douter de la réalité. La démocratie et l'affirmation individuelle prendront des rues inédites dans ce nouveau panorama que nous sommes en train de commencer à apercevoir seulement à présent. La catastrophe serait de comprendre trop tard que, si le réel est devenu fiction, il n'y a plus d'espace possible pour la fiction, ni pour l'imaginaire.<sup>135</sup>

Dans ce contexte la prise de décision collective nécessite de nouveaux arguments, implique de nouvelles analyses et notamment une analyse de risque, sur laquelle nous reviendrons ultérieurement. Cette évolution trouve sa plus criante illustration dans le fonctionnement des institutions politiques contemporaines, dont Innerarity note qu'elles sont devenues plutôt des facteurs de *ralentissement* de la décision collective.

Le système politique se trouve face à un grave dilemme. D'un côté, il doit s'adapter au développement accéléré de la science et de la technique pour intégrer leurs innovations au système social, mais d'un autre côté il n'est pas en mesure de suivre le rythme de la production du savoir. Tandis que la technique progresse de manière extrêmement rapide, la vitesse des décisions politiques est limitée par les procédés propres à la sphère politique. C'est la raison pour laquelle l'État, qui a surgi comme un élément dynamisant dans les sociétés modernes, apparaît aujourd'hui comme une figure du ralentissement social. Les administrations, la bureaucratie, sont présentées comme des paradigmes de lenteur, d'inefficacité et de rigidité.<sup>136</sup>

Mais comment remplir le gouffre qui sépare à présent notre capacité d'agir de notre capacité de prévoir ? La prospective peut-elle faire quelque chose dans ce contexte ? Doit-on viser une « prospective inversée » ? Une sorte de mode d'espionnage pour repérer les directions prises, sans nous en avertir, par les sociétés technicoéconomiques ? Nous commençons à pressentir le besoin d'une théorie universelle de l'anticipation pour mettre de l'ordre dans ces concepts.

### ***La difficulté liée à la complexité du monde contemporain***

Il est probable qu'une des difficultés majeures de la projection dans l'avenir tient à l'énormité de notre savoir contemporain. Déjà à titre individuel, se projeter dans l'avenir dans toutes les dimensions sur lesquelles nous avons accumulé des connaissances est une opération qui se complexifie à mesure de l'augmentation de notre connaissance du présent. On conçoit qu'il en soit de même à titre collectif.

La disparition des « hommes universels » tels qu'en a produit la Renaissance ou le classicisme allemand, les Descartes, Léonard de Vinci, Goethe, est certainement le résultat de cette *énormité* du savoir contemporain : la quantité de savoir accumulé aujourd'hui rend impossible l'existence de telles personnalités. Il est frappant de constater à quel point le savoir très pointu des spécialistes

---

<sup>135</sup> Marc Augé, *La guerre des rêves*, p. 193.

<sup>136</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis*, p. 114.

contemporains d'une discipline s'accompagne souvent d'une méconnaissance avouée dans des domaines parfois très proches de cette discipline. En fait le spécialiste d'une branche n'en sait pas plus que le profane sur les branches connexes à la sienne et, lorsqu'on l'interroge sur les implications globales de son travail, il répugne à les envisager et s'en remet au sens commun : le besoin d'information générale pour se repérer dans la globalité de l'expérience humaine semble aujourd'hui le même pour tous, spécialistes et profanes. On pressent que la prospective ne pourra plus être l'apanage des spécialistes d'une discipline particulière.

Une réforme de la connaissance s'impose, dit Edgar Morin. Nous vivons sous l'emprise d'une pensée disjonctive (qui sépare ce qui est in séparé) et d'une pensée réductrice (qui réduit le complexe au simple). Or nous sommes arrivés à un point où l'organisation disjonctive de la connaissance scientifique et technique produit des connaissances morcelées et séparées qui empêchent leur association en connaissances fondamentales et globales : d'où le paradoxe d'une connaissance qui produit plus de cécité que de lucidité <sup>137</sup>

Morin, qui s'est largement penché sur les implications diverses de la complexité qui nous entoure, parle d'un sous-développement croissant de notre faculté à contextualiser.

Dans la mesure où elles sont mal perçues, sous-évaluées, disjointes les unes des autres, toutes les crises de l'humanité planétaire sont en même temps des crises cognitives. Notre système de connaissances, tel qu'il nous est inculqué, tel qu'il est engrammé dans les esprits, conduit à d'importantes méconnaissances... Notre mode de connaissance a sous-développé l'aptitude à contextualiser l'information et à l'intégrer dans un ensemble qui lui donne sens. Submergés par la surabondance des informations, nous pouvons de plus en plus difficilement les contextualiser, les organiser, les comprendre. Le morcellement et la compartimentation de la connaissance en disciplines non communicantes rendent inaptés à percevoir et concevoir les problèmes fondamentaux et globaux. L'hyperspécialisation brise le tissu complexe du réel, le primat du quantifiable occulte les réalités affectives des êtres humains. <sup>138</sup>

Notre connaissance s'étend, s'élargit, mais elle crée aussi de nouveaux objets qui viennent pour ainsi dire s'empiler les uns sur les autres, ajoutant de ce fait à l'épaisseur naturelle du monde et complexifiant encore la projection au-devant de cette masse, vers le futur. Notre production technosymbolique est au total impressionnante, jamais stabilisée, toujours en cours de fabrication d'une extraordinaire foison de signes, matériaux, outils, processus qui secrètent leurs propres interactions et convergences dont le nombre ne cesse de croître. C'est la discipline de la chimie qui offre l'exemple le plus évident de cette création perpétuelle : on dénombrait à la fin du xx<sup>e</sup> siècle seize millions de substances chimiques, et ce nombre continue de s'accroître de près d'un million par an. <sup>139</sup> Qu'appellera-t-on anticiper ici ? La création est une sorte d'anticipation et de ce point de vue, on mesure à quel point le potentiel créatif de la technoscience contemporaine reste en pleine expansion. La question de l'anticipation se précise donc à l'aide de cet exemple. L'anticipation au sens global dont nous cherchons la clé dans cette étude concerne notre capacité à mesurer les conséquences globales,

---

<sup>137</sup> Edgar Morin, *La voie*, p. 84.

<sup>138</sup> Edgar Morin, *La voie, pour l'avenir de l'humanité*, p 145.

<sup>139</sup> Gilbert Hottois, *Généalogies philosophique, politique et imaginaire de la technoscience*.

et non seulement chimiques d'ailleurs, de cette création perpétuelle. Ne fait-on que manipuler des composants passifs en laissant inchangés les équilibres du milieu de vie de l'humanité, ou bien est-on en train de modifier structurellement ces équilibres, et en quel sens, avec quelles implications probables ?

Cet obstacle d'un avenir apparemment condamné à rester obscur, la prospective se fixait comme objectif de le travailler. Distinguer entre les futurs possibles et les futurs souhaitables était bien l'enjeu central de la prospective. C'est ainsi qu'il avait été énoncé dès la naissance de la prospective par Berger. Mais la complexité croissante de la connaissance et de ses implications imprévisibles, dont nous avons aujourd'hui une conscience plus nette, condamne-t-elle toute tentative de penser l'avenir. Cette complexité croissante nous force-t-elle à nous contenter de l'action à courte vue et au pragmatisme des faits, à la démission de tout constructivisme social devant cette complexité croissante ?

Afin de maintenir vivante l'idée que le temps est bien l'affaire des hommes, Jean Chesneaux invitait à réfléchir à la fin du xx<sup>e</sup> siècle en terme de transgression et de temporalité active.

Face aux défaillances manifestes du progrès positiviste, desquels témoignent à l'envi des désordres planétaires qui foisonnent à l'aube du troisième millénaire, ne faut-il pas nous interroger sur la troisième rupture, sur une transgression « de troisième type » ? Laquelle serait peut-être aussi radicale par rapport à ses devancières que ne le furent, en leur temps, celle du temps orienté des chrétiens par rapport au mythe cyclique, et celle des Lumières par rapport au plan divin selon saint Augustin. Ne faut-il pas réfléchir à une temporalité de responsabilité active, précisément fondée sur la conscience aiguë des aléas et des chaos où se fourvoie si aisément le devenir humain ?... Comment réagir, comment maintenir la conviction que le temps reste l'affaire des hommes au lieu de se dérober, qu'il est le champ propre de leur conscience sociale, le cadre de leur capacité à penser leur devenir, à lui donner corps ?<sup>140</sup>

Il ressort une implication concrète de cette complexité croissante en ce qui concerne tout objectif d'anticipation : il devra être pluridisciplinaire dans des proportions nouvelles. Un peu comme l'écologie ou les sciences de la terre sont déjà des disciplines pluridisciplinaires. Qu'il s'agisse de l'étude des perspectives à long terme en matière de santé, de climat, d'innovation, de connectique, de génétique, d'énergie, de phénomènes urbains, partout est évident le besoin d'une approche pluridisciplinaire, voire transdisciplinaire. Mais on pressent que pour être en mesure d'anticiper efficacement, une réorganisation complète du savoir serait nécessaire. D'où cette autre précision de Morin qui interroge la validité de la causalité au sens classique dans le cadre de la pensée complexe dont il attend l'émergence pour répondre à nos défis contemporains.

La transdisciplinarité n'est une solution que dans le cadre d'une pensée complexe. Il faut substituer une pensée qui relie à une pensée qui disjoint, et cette reliance requiert que la causalité unilinéaire et unidirectionnelle soit remplacée par une causalité en boucle, multi référentielle, que la rigidité de la logique classique soit corrigée par une dialogique capable de concevoir des notions à la fois complémentaires et antagonistes, que la connaissance

---

<sup>140</sup> Jean Chesneaux, *Habiter le temps*, p. 115.

de l'intégration des parties dans un tout soit complétée par la connaissance de l'intégration du tout à l'intérieur des parties. La réforme permettra de freiner la régression démocratique que suscite, dans tous les champs de la politique, l'expansion de l'autorité des experts, spécialistes de tous ordres, qui rétrécit d'autant la compétence des citoyens, condamnés à l'acceptation aveugle de décisions émanant de ceux qui sont censés savoir, mais, en fait, pratiquent une intelligence parcellaire et abstraite, qui brise la globalité et la contextualité des problèmes. Le développement d'une démocratie cognitive n'est possible que dans le cadre d'une réorganisation du savoir, laquelle appelle une réforme de la pensée qui permettrait non seulement de séparer pour connaître, mais de relier ce qui est séparé.<sup>141</sup>

La plupart des études prospectives revêtent déjà actuellement un certain caractère pluridisciplinaire. Mais pas dans les proportions requises, qui devraient aller jusqu'à intégrer différents types de causalité ou de temporalité dans leurs exercices d'anticipation. Tentons de clarifier ces notions complexes.

### *La difficulté liée à l'éclatement des savoirs*

Nous vivons et pensions jusque très récemment, et ceci depuis les Lumières et l'établissement des Droits de l'Homme, dans l'idée d'une raison universelle qu'il suffisait de déployer sur la surface du globe pour obtenir richesse, bien-être et perspective d'accumulation illimitée de toutes sortes de bénéfiques matériels, dans le prolongement du projet cartésien de rendre l'homme « comme maître et possesseur de la nature ». L'intérêt de ce projet stratégique s'est trouvé largement confirmé par l'accroissement extraordinaire, sur les deux derniers siècles, du niveau de vie moyen dans les sociétés d'économie libérale. C'est ainsi qu'il a pu servir de matrice à la fois pour les projections individuelles et pour les projections collectives. Et c'est encore lui qui sert de rampe de lancement aux méthodes d'analyse stratégique actuellement en vigueur dans les entreprises. Mais le prolongement de cette stratégie pose actuellement problème : outre la question des *limites* à cette stratégie de développement, sur laquelle nous reviendrons ultérieurement, se pose le problème de l'éclatement des savoirs. Ce que l'on appelait *la science* se trouve actuellement dispersé dans une multitude de disciplines qui fonctionnent en silos, obéissant à des logiques d'expérimentation, de marché et de financement séparés les unes des autres, et nous nous découvrons totalement orphelins de tout moyen de coordination de ces différents pans d'évolution de nos sociétés. C'est tout notre concept de rationalité universelle, qui a servi de base à toutes les évaluations et tous les arbitrages scientifiques, économiques, politiques et culturels sur les deux derniers siècles, qui semble actuellement « bifurquer » dans plusieurs directions simultanément.

En plus de la nouvelle profondeur qu'apporte chaque discipline à notre niveau global de connaissance, il faut donc composer avec l'éclatement des savoirs contemporains. Cet éclatement provoque, lui aussi, une désorientation de la pensée. En se fragmentant à l'extrême l'espace de la connaissance

---

<sup>141</sup> Stéphane Hessel et Edgar Morin, *Le chemin de l'espérance*, p. 50.

contemporain n'apporte plus les mêmes points de repère. La connaissance est actuellement éparpillée en divers lieux plus ou moins officiels, sûrs, connus ou confidentiels.

Disciplines, sous-disciplines, secteurs, domaines, sujets : tout figure sur le même plan, tout semble équivalent. Dès lors, comment distinguer l'essentiel de l'accessoire ? En l'absence de boussole, les premiers tâtonnements peuvent être très longs. Aussi la tentation de se replier sur un micro-sujet, soigneusement balisé, n'en devient-elle que plus forte. Sans doute n'a-t-il jamais été simple de s'orienter dans la pensée. Mais lorsque la possibilité de se procurer une vue d'ensemble du paysage intellectuel fait défaut, la tâche n'en devient que plus ardue. Par où commencer, s'il n'y a plus d'espace public mettant en scène les grandes tendances de la recherche ? A quoi se raccrocher lorsque les disciplines, qui jouaient un rôle capital dans la transmission du savoir entre les générations, éclatent en mille spécialités sans histoire ?<sup>142</sup>

On progresse vers l'infiniment grand, vers l'infiniment petit, on progresse en extension et en profondeur du savoir. Ce qui accroît encore la difficulté à nous positionner précisément entre ces perspectives qui tendent vers l'infini : anticiper pourquoi, comment, dans quelle direction ? Se replier sur notre présent ? Incontestablement la question se complexifie. Comment se repérer dans cette formidable complexité de notre environnement global ? Serait-t-on capable d'identifier certains enjeux prioritaires ? Devra-t-on constater avec Lewis Mumford que ce savoir restera sans usage pour la vie ?

Et à mesure que croissent leur taille et leur éloignement, la possibilité d'unir et d'ordonner rationnellement les éléments séparés s'évanouit. Aujourd'hui, l'accroissement quantitatif des connaissances, même dans les secteurs les plus limités d'une science, d'une technique, excède la capacité de communication effective, d'appréciation rationnelle ou d'assimilation des personnes. Si ce n'est quand il peut être exploité pratiquement dans des buts militaires, médicaux ou industriels, une proportion de plus en plus vaste de ce magnifique fonds de connaissance reste lettre morte, sans usage pour la vie.<sup>143</sup>

En raison de l'organisation en silo des disciplines scientifiques, la synthèse des visions de toutes ces disciplines dans l'analyse de l'état de la planète est quasi inexistante. « La science essaie d'être globale et d'aller au-delà d'une collection de disciplines distinctes, mais ceux-là mêmes qui empruntent une démarche scientifique systémique seraient les premiers à admettre que notre compréhension du système terrestre n'est guère meilleure que celle qu'un médecin du XIX<sup>e</sup> avait de son patient. »<sup>144</sup> Même au niveau des seules sciences de la nature, avant même d'envisager l'impact des activités industrielles ou politiques, il n'existe pas de diagnostic partagé, et l'objectif d'un tel diagnostic semble largement hors de portée dans les cadres de réflexion aujourd'hui en vigueur dans les démocraties libérales. Quand on mesure le temps et les moyens nécessaires pour envisager un diagnostic planétaire sur le seul sujet de l'évolution climatique, quand on analyse les innombrables résistances à toute proposition de tenter une stratégie mondiale sur cette question, on mesure à quel point un diagnostic et une politique globale de traitement de la question des risques de rétrécissement du futur de la civilisation semblent totalement hors de notre portée. Oui, nous avons de sérieux risques d'aller vers des impasses

---

<sup>142</sup> Olivier Ferrand, *De quoi l'avenir intellectuel sera-t-il fait ? Enquêtes 1980- 2010*, Le débat p. 408.

<sup>143</sup> Louis Mumford, *Les transformations de l'homme*, p. 148-149.

<sup>144</sup> Lovelock, *La revanche de Gaïa*, p. 6.

stratégiques majeures sans capacité de réaction. Oui, l'éclatement des savoirs en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle participe de cette paralysie. En termes triviaux nous entendons parfois dire que « nous fonçons vers un mur avec le pied sur l'accélérateur », mais il faut bien voir que cette image retrace assez fidèlement la réalité. Ici encore la difficulté du problème se traduit par l'abandon de tout volontarisme face aux logiques technico-économiques.

C'est pourquoi certains annoncent la « fin de la politique » ; d'autres, en réponse à « l'ingouvernabilité » des sociétés complexes, recommandent une dérégulation qui représente en fait une capitulation face aux impératifs du mouvement économique. C'est la raison pour laquelle notre plus grand défi consiste à défendre les propriétés temporelles de la formation démocratique de la volonté politique, ses procédés de délibération, de réflexion et de négociation, face à l'impérialisme des exigences technico-économiques et face au temps hystérique des médias.<sup>145</sup>

Mais qui croire ? Les scientifiques eux-mêmes ne sont pas d'accord ; les plus inquiets sont-ils des illuminés, qui ne savent plus quoi faire pour se faire remarquer ? Les défenseurs des technologies les plus controversées ne font-ils que protéger les disciplines qui organisent et financent leurs analyses ? Chaque camp propose ses méthodologies, ses analyses et ses conclusions, et invite à conclure, par exemple sur les cas du réchauffement climatique, de la pollution ou des effets possibles des OGM, qu'il n'existe pas de vérité. Que signifie cette situation lorsqu'elle perdure ? Qu'il n'existe pas de vérité scientifique, ou bien que l'un des deux camps passe son temps à mentir ou se tromper ? Ou encore que notre niveau actuel de maîtrise de ces questions ne permet pas encore d'avoir les idées claires sur ces sujets ? A moins que ces sujets ne soient trop complexes, composés de trop de sous-disciplines scientifiques incapables de coordonner et synthétiser leurs analyses ? Qu'en quelque sorte un excès de spécialisation rende impossible la synthèse dans un domaine aux multiples considérants ? Ou bien encore que la vérité en ces domaines complexes ne ressortira pas de considérations scientifiques, mais peut-être de considérations morales, politiques, pourquoi pas économiques ?

D'ailleurs, peut-on s'en remettre à nos connaissances scientifiques en cas de catastrophe majeure ? Chacun se rappelle la ronde des scientifiques sur les médias pour nous abreuver de données contradictoires quant aux conséquences probables de l'accident nucléaire de Tchernobyl. Complexité et éclatement des savoirs, perte de crédit de l'expertise peuvent également déboucher sur un relativisme qui désamorcera toute velléité de maintenir ouvert le futur. Nous sommes à l'époque des connaissances à la carte, accessibles depuis un moteur de recherche. Dans ce contexte l'espace public risque de s'apparenter à une immense blogosphère, une accumulation d'informations mises en ligne au fur et à mesure de leur élaboration, sans validation préalable. Informations diverses prêtes à nous livrer des vérités sur demande.

La technologie appuyée sur la science, ou technoscience, est une sorte d'usine qui nous fournit de la vérité à la mesure de nos besoins. Ou, si l'on veut une autre image, elle est une planche à billets qui émet toute la vérité

---

<sup>145</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis*, p. 116.

que nous voudrions. Nos dépenses étant d'emblée couvertes, nous pouvons nous permettre de jouer à mettre en doute la vérité.<sup>146</sup>

### *Obsolescence des outils d'aide à la décision*

Les difficultés que nous mentionnons ici sont relativement nouvelles, elles sont le plus souvent inconnues des décideurs en poste, et de toutes façons elles ne comportent à ce stade aucun début de solution claire en matière de conseil stratégique.

Les décisions stratégiques se prennent aujourd'hui encore sous l'égide du concept de raison universelle dans son sens le plus primitif, un sens proche d'un certain darwinisme social étendu aux sphères politiques et économiques dans les principales entités qui composent la civilisation occidentale. Tout se passe comme si le critère de la scientificité pour toutes les disciplines, y compris les sciences de la société, était leur capacité à modéliser le réel en s'appuyant sur des méthodes mathématiques, par mimétisme avec les sciences physiques. Or nous avons vu qu'étant donné le niveau actuel de développement technoscientifique, d'enchevêtrement des intérêts économiques et de complexité des activités humaines, c'est l'imprévisibilité qui s'impose à présent et devient la règle. Or, les mathématiques financières n'ont pas une capacité de prévision à grande échelle vérifiable, elles ne sont pas capables de prévoir, par exemple, les effets de contagion d'une crise économique ou boursière, et encore moins les effets d'une éventuelle rupture technologique majeure, d'un accident sanitaire à l'échelle d'un continent. Et il semble clairement illusoire d'escompter des progrès significatifs dans la prévision des phénomènes financiers et économiques. Mais si les limites de la rationalité universelle commencent bien à apparaître au grand jour, il faut bien reconnaître que les lignes de conduite alternatives ne sont pas aussi clairement balisées. C'est certainement pourquoi les tentatives de projection à long terme sont le plus souvent abandonnées, car les dirigeants ne savent pas par quel bout prendre le problème.

Au contraire, souvent très loin de ces considérations philosophiques, l'ensemble des activités humaines est régi selon des codes qui orientent très concrètement les activités socioéconomiques dans l'optique de minimiser les implications de leurs stratégies sur le long terme. On parle ouvertement d'optimisation fiscale, façon poétique d'exprimer une politique visant ouvertement à contourner les dispositifs fiscaux en vigueur dans un environnement donné. On parle d'optimisation des facteurs de production, de délocalisation, de dumping social sans aucune considération pour les dépenses énergétiques, les problèmes sociaux et les conséquences de tout cela en matière d'épuisement de ressources ou de pollution. Les logiques de recherche de puissance pour les états-nation, les logiques de recherche de croissance et de profit pour les entreprises privées écrasent toute autre considération dans des proportions qui interrogent sur la nature des outils et des méthodes de management dans les principales entités composant la civilisation.

---

<sup>146</sup> Brague, Rémi, *Modérément moderne*, p. 214.

Or, il s'avère que c'est l'ensemble du dispositif des indicateurs et des règles de gestion qui pose question. Nous connaissons bien à présent les multiples lacunes de certains indicateurs comme le PIB (Produit Intérieur Brut) : le PIB omet de comptabiliser les échanges non marchands, il agrège les activités économiques et toutes leurs externalités négatives, il ignore complètement les considérations humaines et écologiques ainsi que les problèmes de stock, par exemple les stocks d'énergie fossile ou de matières premières. Pourtant, il a un rôle véritablement entraînant en tant qu'indicateur universellement employé pour orienter nombre de décisions gouvernementales. Il en est de même, de façon moins connue mais tout aussi prégnante dans le monde des entreprises : les sociétés sont « anonymes » ou à « responsabilité limitée » ; les cycles optimaux de rotation des managers sont de trois années, ce qui impose des prises de décision à effet de très court terme et dilue la responsabilité de tous en matière d'implication à long terme de décisions souvent prise sans recul et dans la précipitation. Les bilans des entreprises ne comprennent toujours aucune mention des questions relatives aux hommes, à la santé, à la pollution, au degré de recyclage des intrants. Les entreprises privilégient depuis les années 1980 les notions de juste à temps, de zéro stock, de flux tendus, de flexibilité, de réactivité. Elles cherchent des retours rapides sur investissement, et pour cela raisonnent et prennent leurs décisions en fonction des perspectives de *résultats futurs actualisés*, c'est-à-dire de perspectives rapportées à leur valeur *présente*. Cette méthode d'évaluation s'est dernièrement répandue à l'ensemble des économies libérales dans des proportions surprenantes au regard de son faible fondement conceptuel. Il est probable que la valeur de la quasi-totalité des actifs dans le monde dépend actuellement plus ou moins directement de cette méthode d'évaluation qui tend à rabattre l'intérêt de tout projet économique sur la somme de ses bénéfices futurs actualisés. Les marchés financiers prônent parfois « le changement pour le changement », sans autre objectif que de « secouer » les valeurs boursières pour tirer parti de la volatilité qui résultera de ces secousses. Les écarts de valeurs sont alors mesurés « à la nanoseconde », sachant que les opérateurs financiers toucheront leur part à la hausse comme à la baisse des cours boursiers.

Nous sommes ici très loin d'un mode de gestion qui pourrait incorporer les questions de longue durée dans ses évaluations et ses processus de prise de décision. Le fond d'une stratégie de court terme repose sur l'idée suivante : la stratégie la plus payante est celle qui se constitue les avantages compétitifs immédiats les plus marquants en matière de dumping fiscal, social, environnemental, temporel. Tel est le fond de la pensée économique qui anime les prises de décision les plus courantes en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, toute autre considération restant très secondaire. Le principe de prudence impose normalement aux comptables de déprécier la valeur des actifs en fonction des risques d'exploitation liés à ces actifs, mais encore faut-il que les comptables ainsi que leurs contrôleurs aient connaissance de ces risques, et ils n'ont pour cela aucune formation, et ne sont surtout pas recrutés en fonction de cette aptitude. Quant aux agences de notation, elles sont à classer au rayon farces et attrapes du capitalisme le plus court-termiste, celui qui navigue inconscient des dettes écologiques et

sociales qui plombent à présent les sociétés occidentales : leur normes d'anticipation des risques n'ont pas la moindre ambition de prendre en compte les enjeux de civilisation, elles se contentent de répertorier les risques vis-à-vis de la propriété privée des plus gros créanciers de la planète, elles cherchent à repérer les risques de défaut de paiement des débiteurs.

D'où le constat d'une totale obsolescence des outils de gestion au regard de la nature des enjeux qu'ils ont à manager : nous en sommes arrivés au point où les bilans, la comptabilité, la monnaie, c'est-à-dire les outils de base de l'économie occidentale, ne parviennent plus à mesurer réellement certaines richesses ni certains risques. Il s'agit d'une situation gravissime dans la mesure où aucun diagnostic ne paraît donc possible, ne paraît partageable : comment s'entendre alors sur l'urgence d'une situation, la gravité d'un problème, la hiérarchie des priorités à respecter ? Si l'économie spéculative masque les ordres de grandeur réels, si la sophistication croissante des produits financiers permet de s'enrichir autant sur les risques que sur les avancées réelles, si la crise des systèmes comptables leur interdit d'une part de mesurer les réalités économiques et d'autre part d'effectuer ces évaluations selon des normes vérifiables et acceptables à l'échelle mondiale ? Sans aller jusqu'à attendre des outils capables de dresser un compte de résultat et un bilan global de la civilisation occidentale, il est indispensable de progresser au moins dans tous les domaines où l'on pressent l'émergence d'un risque global pour l'humanité.

Anticiper en 2015 ce n'est plus extrapoler sur la base d'une exploitation accélérée de ressources terrestres gratuites grâce à une puissance technologique démultipliée. Ce n'est plus positionner ses activités à la frontière la plus proche du non-droit en matière de dumping social, fiscal, environnemental, temporel. Anticiper, c'est intégrer franchement la question de la longue durée, c'est repérer les principaux « enjeux de civilisation » et préparer le terrain pour une meilleure visibilité des impasses stratégiques planétaires. C'est réorienter en permanence sa stratégie en fonction des menaces/opportunités identifiées dans la lignée de ces enjeux, afin que ceux-ci se transforment en enjeux de transition, c'est-à-dire en terrain de réflexion, d'investissement, de négociation de façon consciente et transparente. Toutes les grandes nations et les grandes entreprises ont elles aussi, dès à présent, un besoin vital d'une grille d'analyse et de repérage de ces enjeux pour pouvoir poursuivre leurs activités en minimisant leurs risques d'orientations suicidaires.

La présente étude restera focalisée sur l'idée que seules les organisations mafieuses peuvent aujourd'hui faire fi des risques d'impasses stratégiques planétaires, et donc que la grande majorité des acteurs socioéconomiques aura besoin de cette grille dans les régimes démocratiques libéraux. Mais cette grille d'analyse n'existe pas à l'heure actuelle, et la Table se propose d'apporter quelques premières contributions à cette grille.

Résumons la situation : la projection à long terme est indispensable pour un prolongement maîtrisé du développement des sociétés occidentales, mais cette même projection est rendue impossible en raison de la complexification et de l'imprévisibilité qui accompagnent nos progrès techniques et économiques. La tendance globale est au repli par défaut sur le court terme, voir sur le seul présent. Nous en sommes

là en ce qui concerne les outils d'aide à l'analyse stratégique et d'aide à la décision collective : outils de gestion et orientations méthodologiques des cabinets de conseils en stratégie proposent des politiques visant à renforcer des avantages compétitifs de court terme, sans aucune considération pour les enjeux de long terme. Autant dire que nous sommes devenus myopes et que nous n'avons pas encore mis au point les lunettes qui nous permettront de retrouver notre vision au loin. Les états modernes, les collectivités, les entreprises sont comme des mouches enfermées dans un bocal : elles se déplacent sans direction réfléchie, sont à la fois craintives, éblouies et affolées au moindre rayon de soleil, se heurtent à tout ce qu'elles rencontrent sans rien pouvoir anticiper, et doivent faire preuve d'une agressivité et d'une compétitivité redoublées pour assurer la défense de leur seul petit espace d'existence à très court terme. Le recul du mythe du progrès porte un coup sérieux à la capacité des sociétés à se projeter collectivement dans le futur. Emmanuel Levinas l'avait pointé voici déjà plus de vingt ans dans *Le Monde* « Il nous est indispensable à nous, Occidentaux, de nous situer dans la perspective d'un avenir prometteur »<sup>147</sup>. L'effacement d'un avenir suffisamment attractif comme bannière de ralliement de toutes les stratégies sectorielles, territoriales et politiques laisse un trou béant dans le mode d'organisation des démocraties libérales. Redonner un poids suffisamment lourd à l'avenir collectif sera certainement le projet philosophique et politique le plus structurant du début du XXI<sup>e</sup> siècle.

### *La difficulté d'envisager un avenir collectif*

La difficulté d'anticiper passe aussi par la difficulté spécifique à mettre en commun des perspectives, à envisager un avenir collectif. Sous cet angle nous avons à régler la mire entre deux forces contradictoires : d'un côté l'individualisme croissant - à multiplier par un nombre croissant d'individus résultant de l'explosion démographique sur le dernier siècle. De l'autre le développement d'un langage commun, d'une homogénéisation des désirs dans la culture consumériste mondialisée, et du réseau mondial de communication. Autant d'atouts qui pourraient théoriquement simplifier la mise en commun d'une réflexion sur un avenir souhaitable au niveau planétaire. À ce jour, il n'en est rien : les enquêtes d'opinions sur la perception de l'avenir nous disent par exemple que nous sommes statistiquement plutôt optimistes à titre individuel, mais pessimistes à titre collectif. Pour nous, le futur est devenu *d'abord* une question individuelle, *ensuite* seulement une question collective qui pourrait relever par exemple de l'engagement politique, associatif, religieux. Lorsque les jeunes témoignent d'un intérêt pour la chose commune, ils ne s'y intéressent pas de manière collective, mais de manière individuelle. Nous avons en quelque sorte fragmenté, puis privatisé l'avenir. Faiblesse congénitale de notre individualisme contemporain ou fatigue des utopies qui parvenaient jusqu'il y a peu à nous faire lever les yeux vers d'anciens destins collectifs ? L'espace public n'est plus le lieu de l'élargissement de

---

<sup>147</sup> Emmanuel Levinas, « Entretiens », *Le Monde*, 2 juin 1992.

l'expérience humaine, il n'est plus qu'environnement destiné à livrer des prestations à notre petite sphère privée. Perte définitive d'espoir dans le collectif, ou abandon temporaire, devant l'amoncellement des menaces et complications de toutes sortes, et refuge dans un individualisme transitoire dans l'attente d'un renouveau du collectif ? Nous pressentons vaguement que rien de collectif à l'échelle planétaire ne pourra s'instaurer sans l'établissement d'une nouvelle transcendance adaptée à nos questionnements contemporains.

En attendant, nous pouvons reprendre la citation de Gorbatchev qui fait du concept d'humanité la pierre angulaire d'une possible reconfiguration de nos valeurs. Elle a le mérite d'exprimer très clairement un objectif qui n'en est pas moins colossal.

Nous – l'humanité tout entière – sommes embarqués sur le même navire et nous n'avons pas d'autre possibilité que de sombrer ou de voguer ensemble... Nous devons tous gagner sinon nous perdrons tous. L'épine dorsale du nouveau mode de pensée est la reconnaissance de la priorité donnée aux valeurs humaines ou pour être plus précis à la survie de l'humanité.<sup>148</sup>

Aucune recette n'est cependant fournie pour transformer cette idée en levier d'action pour l'action politique. Avançons ici deux raisons qui rendent cet objectif difficile à atteindre : l'éclatement des centres de décision, face auxquels nous n'avons pas encore réussi à forger collectivement une anthropologie du futur. En effet un certain pluralisme caractérise l'exercice du pouvoir dans les sociétés libérales contemporaines : gouvernements, entreprises, lobbies, médias, associations, syndicats, organisations gouvernementales, instances de régulation juridiques et financières... interviennent dans les processus de prise de décision. L'enchevêtrement des compétences, responsabilités et moyens d'action des uns et des autres conduit à une sérieuse complexification des mécanismes de prise de décision. Complexification encore accrue ces dernières décennies par l'emprise croissante de l'économie mondialisée sur l'autonomie des États souverains, qui se traduit par certaines pertes de pouvoir des États par rapport à des entités économiques devenues parfois gigantesques et non contrôlées.

Dans ce contexte il s'agirait d'organiser l'avenir comme un horizon culturel, de concevoir l'humanité et ses perspectives comme un chapitre central de l'histoire à écrire du XXI<sup>e</sup> siècle. C'est le programme d'une *anthropologie de l'avenir* proposé par Arjun Appadurai autour d'un concept d'humanité renouvelé.

Enfin, comme ne cessent de nous le rappeler ceux qui s'intéressent de près au réchauffement climatique, à la dégradation de l'environnement et à l'avenir (peut être limité) de notre espèce en tant qu'architecte en chef de la nature, il est vital d'envisager de construire en collaboration une robuste anthropologie de l'avenir. Cela exige un engagement total quant à la diversité d'idées sur le bien-être humain et sur la « bonne vie » dont nous sommes entourés aujourd'hui et qui survit dans nos archives du passé. Cette recherche ne peut plus se contenter d'analyser le cabinet de curiosités que l'anthropologie avait d'abord mis devant nos yeux. Elle exige un débat à grande échelle sur la meilleure façon de concevoir l'humanité dans ce qui pourrait être le dernier

---

<sup>148</sup> Michael Gorbatchev : *Vues neuves sur notre pays et le monde*, p. 207.

chapitre de la mystérieuse histoire de la nature. En ce sens, l'anthropologie de l'avenir et l'avenir de l'anthropologie peuvent s'offrir mutuellement d'excellentes énergies critiques.<sup>149</sup>

Il s'agit de comprendre les mécanismes par lesquels l'avenir s'est « bouché » à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, pourquoi le long terme est devenu impraticable, comment nous sommes entrés dans un libéralisme et une démocratie « trimestrielles ». En quoi notre démission actuelle envers l'avenir à long terme risque de nous faire glisser dans l'obscurantisme. Introduire l'idée que la préservation de l'avenir comme pluralité des possibles devient l'enjeu majeur de la civilisation. Interdire toute forme de privatisation de l'avenir. Proscrire toute stratégie qui risque de restreindre le champ des possibles, de réduire les perspectives d'avenir globales de la civilisation.

### *Myopie et paralysie des principaux acteurs économiques et politiques*

L'anticipation collective se heurte également à une certaine myopie inhérente à l'action politique. Cette myopie a plusieurs origines. Tout d'abord, comme l'écrivait Bertrand de Jouvenel pour caractériser la situation spécifique des hommes politiques, « à intelligence égale, la prévision est minimale chez l'homme qui se trouve au pouvoir »<sup>150</sup>. Mais il s'agit là d'une remarque qui s'applique vraisemblablement depuis que les sociétés humaines sont organisées. Je ne cherche pas ici à m'interroger sur les conditions d'exercice du pouvoir en général, uniquement dans leur rapport avec les questions posées par notre entrée dans l'Anthropocène. Quels pourraient être les raisons de cette incapacité particulière des dirigeants du xxi<sup>e</sup> siècle à proposer des choix stratégiques crédibles vis-à-vis de nos enjeux stratégiques contemporains ?

Court-termisme congénital, évolution naturelle des décideurs vers le centre, absence d'institutions mondiales à la mesure des enjeux mondiaux et incapacité à promouvoir un réel travail de promotion du futur sont parmi les principales causes de l'incapacité des dirigeants de la planète à affronter sérieusement les enjeux les plus stratégiques pour la survie de l'humanité. Il en résulte une sorte de paralysie de l'action politique vis-à-vis d'enjeux qui représentent pourtant un intérêt vital pour l'ensemble de la population mondiale. L'évolution naturelle des décideurs vers le centre, c'est-à-dire vers le lieu de convergence des intérêts immédiats de la majorité des électeurs et des actionnaires, condamne en fait toute ébauche d'alternative, toute politique de sortie du modèle dominant. Ce constat a été étayé par Robert Cox :

« Tous les hommes politiques évoluent vers le centre ; dans la compétition qui les oppose, ils souhaitent affirmer à la fois leur personnalité et leur capacité à faire en sorte que l'économie et la société s'adapte à la concurrence mondiale... L'idée d'une alternative globale en matière économique et sociale s'est évanouie. »... « Depuis 1989,

---

<sup>149</sup> Appadurai, Arjun, *Condition de l'homme global*, p. 13.

<sup>150</sup> Bertrand de Jouvenel, *L'art de la conjecture*, 1964.

un nombre croissant de responsables politiques semblent se dire ceci : puisque nous sommes incapables de résoudre les conflits nous devons à tout le moins désamorcer le regard critique qui les transforme en défis. »<sup>151</sup>

Il faut dire que la connexion généralisée d'une multitude d'acteurs change profondément la donne pour les décideurs. Internet est en passe de produire une révolution aussi importante que la découverte de l'Amérique ou la révolution communiste. Aujourd'hui la quasi-totalité des populations nord-américaine et européenne sont connectées à Internet. Demain certainement la majeure partie de la population mondiale y aura accès. Certains réseaux sociaux comprennent des populations supérieures à celle de certaines nations. Les informations y circulent presque en temps réel, sans que l'on fasse aisément la part des choses entre les informations, la publicité, les approximations et les canulars. Comment élaborer une stratégie durable et pertinente dans ce contexte ?

La seule politique réellement « coordonnée » actuellement à l'échelle de la planète, c'est la politique de compétition qui se déploie sous nos yeux dans le cadre de l'économie mondialisée. Les États nations, dépourvus de leurs utopies progressistes, en sont réduits à garantir que sur leur territoire cette compétition pourra se jouer sans entrave pour les entreprises privées. L'économie étant régulièrement transformée par les innovations technologiques, dont il est impossible de prévoir la nature, l'amplitude et la date d'arrivée, les gouvernements nationaux perdent régulièrement de leur capacité de contrôle et de pouvoir. D'où une profonde incapacité à anticiper. Ils se retrouvent eux-mêmes soumis aux lois de l'économie mondialisée, elle-même non dirigée : c'est ainsi que nous nous retrouvons gouvernés par une économie mondiale dépourvue de gouvernement mondial.

Proposer une stratégie cohérente reposant sur une vision de long terme est donc un objectif titanesque dans la configuration économico-culturelle actuelle des sociétés occidentales. L'anticipation au sens où nous l'entendons ici ne dispose pas de modèles dans le passé. En aucun cas il ne s'agit de se réaligner sur d'anciennes utopies pour retrouver un semblant de capacité d'initiative. Du coup, l'action politique en devient singulièrement compliquée. Il s'agit en fait de questionner notre volonté de faire l'histoire – au sens rationnel du terme –, de reprendre la main sur des processus qui nous échappent et dont les effets nous condamnent, avec tous les risques que cela peut comporter. Nous ne disposons pas d'un grand réservoir d'expériences sur ce terrain. Doit-on alors se contenter de titaniquer à perpétuité, à poursuivre la dérive actuelle de la civilisation avec ses accidents, ses incertitudes, son instabilité, ses sombres perspectives ? Titaniquer, certes, mais ne pas parler, en pensant à la mer, que du mal de mer. Il ne faut pas que le désespoir devienne cette nouvelle sorte de douceur, de facilité qui annihile toute velléité de transformation des logiques en cours de déploiement. Ne pas s'abstenir d'envisager un avenir désirable. Affronter le pragmatisme qui considère que l'intelligence se gaspille à chaque fois qu'elle perd son temps à tenter d'imaginer l'avenir, à chaque fois qu'elle se prend pour un oracle au lieu de se contenter d'être un instrument. Ne pas se contenter de douter des orientations de la civilisation occidentale, sortir également de la fausse évidence qui veut que la société technoscientifique et industrielle serait indestructible. Mais l'avenir n'est pas fait que de pressions

---

<sup>151</sup> Robert Cox, cité par Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis*.

fatales, il reste indéterminé en bonne partie. Il faudra certainement beaucoup de solidité, mais aussi beaucoup de souplesse pour résister aux chocs à venir du futur.

### *Sur l'absence de gouvernance mondiale*

Absence d'institutions mondiales d'une envergure suffisante pour gérer démocratiquement les enjeux stratégiques planétaires contemporains : il est trivial de rappeler ce constat, je ne m'y attarderai pas. Deux phénomènes de nature différente pourraient ouvrir de nouvelles perspectives à ce niveau : l'extension considérable de nouvelles institutions, ainsi que de nouvelles formes de pouvoir et d'expertise qui s'organisent mondialement pour traiter de divers sujets de résonance planétaire : après les fameuses institutions issues de l'ordre institutionnel de Breton Woods au sortir de la seconde guerre mondiale, le panorama s'est enrichi d'un nombre considérable de nouvelles entités extra nationales, sur une grande variété de sujets nouveaux, dont la vocation est d'organiser les réflexions, de proposer des alternatives aux points de vue gouvernementaux. Le second phénomène émergent tient à l'extension d'un courant de pensée politique, le *cosmopolitisme*, qui met au centre de ses réflexions la dimension mondiale de ses préoccupations. Ces deux mouvements, extension des organismes parapublics à vocation internationale et pensée cosmopolitique sont susceptibles d'introduire un nouveau type de gouvernance globale qui permettra peut-être à terme de sortir de la paralysie qui condamne nos régimes de gouvernance actuels à l'immobilisme, c'est-à-dire au laisser faire dans les directions suicidaires identifiée par l'Anthropocène.

L'OTAN, l'OMC, le FMI, la BM, la FAO, le TPI, les organismes de normalisation, les marchés financiers, les agences de notation, les ONG représentent de nouvelles instances de réflexion et parfois d'action à une échelle extra nationale. La liste de ces instances s'allonge régulièrement, et la question est de savoir si nous pourrions compter sur l'extension de ces organismes pour prendre en charge les enjeux de civilisation tels que nous cherchons ici à les appréhender. Ce n'est pas certain car l'idée qu'une société puisse se prendre en charge elle-même démocratiquement n'a connu jusqu'ici de mise en œuvre qu'à un niveau national. De plus, nous butons ici également sur l'inexistence d'une conscience mondiale, sur l'absence d'un concept d'humanité qui pourrait peut-être servir de point d'Archimède à l'exercice d'un pouvoir mieux légitimé de ces nouvelles institutions. Tant que les populations mondiales ne donneront aucune prime à ce concept d'humanité on ne pourra attendre, ni des gouvernements installés, ni de ces nouvelles institutions régionales ou internationales, qu'ils opèrent le changement de perspective nécessaire à l'appréhension de nos enjeux de civilisation. Habermas aboutit à la conclusion que les institutions contemporaines, nationales ou extra nationales

...doivent être prêtes à élargir leurs perspectives au-delà des « intérêts nationaux », afin d'intégrer les impératifs d'une réglementation politique à l'échelle de la planète... Dans la mesure où les élites gouvernementales doivent, dans leur arène nationale respective, chercher le consentement de la population pour se faire réélire, il ne faut pas qu'elles soient pénalisées du fait qu'elles n'opèrent plus dans le strict cadre national mais s'associent aux procédures de coopération d'une communauté cosmopolite. Si les élites politiques ne trouvent pas de

résonance dans les valeurs *préalablement réformées* de leur population, aucune innovation ne sera possible. Or, si la conception que les gouvernements capables d'agir à l'échelle de la planète ont d'eux-mêmes ne change que sous la pression d'une modification préalable du climat de politique intérieure, la question décisive est la suivante : verra-t-on se développer, dans les sociétés civiles et les espaces publics politiques des régimes en voie d'unification à grande échelle, ici en Europe, une conscience cosmopolitique, c'est-à-dire en quelque sorte une conscience de solidarité cosmopolitique ?<sup>152</sup>

Mais comme le précise Habermas, les enjeux de civilisation auxquels nous sommes confrontés ne peuvent prendre place dans les agendas politiques que s'il existe un destinataire légitime (et légitimé) dont la vocation est d'entreprendre une transformation de la société. Or aujourd'hui, d'une part il n'existe pas vraiment d'acteur légitime pour entreprendre ce type de transformation, d'autre part il est à craindre que toute velléité dans ce domaine risquerait une remise en cause dès le départ au motif qu'il introduirait une perturbation dans la logique de mondialisation qui nous sert de cadrage par défaut de la pensée.

---

<sup>152</sup> Jürgen Habermas, *Après l'État-nation*, p. 126.

## 1.7. La civilisation occidentale titanique par manque de modèle

### Infigurable avenir au XXI<sup>e</sup> siècle

Notons rapidement à ce stade, nous y reviendrons en détail lorsque nous chercherons à comprendre les raisons de la crise contemporaine de l'avenir, que nous faisons face à une difficulté toute particulière de *figuration* de l'avenir en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle. La projection dans le futur se complexifie parce que la représentation que nous pouvons nous faire de cet avenir s'est complexifiée. Gauchet a parlé d'une sorte *d'infigurabilité de l'avenir* dont il situe l'apparition dans les années 1970. On pourrait presque parler d'une incapacité devenue quasi physique de représentation de l'avenir.

Plus sa préoccupation est présente et pèse dans la vie sociale, plus son organisation comme organisation du changement mobilise de moyens, occupe de gens, secrète d'institutions destinées à le connaître, à le préparer, à en encadrer le cours, moins il est enfermable dans une représentation définie. La multiplication et la concentration au présent des instruments tournés vers lui et dévoués exclusivement à sa cause, la création d'un véritable pouvoir d'avenir, loin de nous assurer une maîtrise croissante de son dessein, ont pour effet d'en ouvrir toujours plus radicalement l'horizon. Sa béance et son incertitude s'élargissent avec les ressources et les soins que nous lui consacrons. Plus nous sommes pénétrés de l'idée que nous le faisons, plus s'affirme notre sentiment de responsabilité à son égard et le souci, partant, de comprendre comment nous le faisons, par quelles voies, vers où, et plus son visage, son nom, se brouillent, se dérobent, disparaissent, moins nous savons ce qu'au bout du compte il sera. L'institutionnalisation massive de l'avenir destitue infailliblement figurations, prédictions et religions de l'avenir.<sup>153</sup>

Cet « avenir sans visage »<sup>154</sup> n'est plus synonyme de volonté et programme. Il nous échappe, car « demain sera autre ». Plus difficile à se représenter, il en devient plus difficile à articuler dans une vision collective. Cette altérité nous renvoie-t-elle aujourd'hui à notre responsabilité, ou bien rend-elle celle-ci de plus en plus difficile, voire chimérique ? Est-ce que la décomposition de nos représentations de l'avenir nous conduit à plus de liberté, dans la ligne de la *tabula rasa* des modernes, ou bien à l'inverse nous prive de la médiation de nos scénarios et de nos projets ? Un « avenir pur », compris comme création indéfinie et illimitée, est-il raisonnablement humain ?

Giorgio Agamben parlait récemment du contemporain comme « celui qui reçoit en plein visage le faisceau des ténèbres qui provient de son temps. »<sup>155</sup> Il est certain que la profonde crise de l'avenir dans laquelle nous sommes entrés et dans laquelle il semble que nous continuions à nous enfoncer au

---

<sup>153</sup> Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, p. 265-266.

<sup>154</sup> Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, p. 267.

<sup>155</sup> Giorgio Agamben, *Qu'est-ce que le contemporain*, p 22.

début du <sup>xxi</sup> siècle représente un obstacle de taille dans l'élaboration d'une vision commune de l'avenir. Une série de figures imposées de l'existence contemporaine porte implicitement atteinte à nos capacités de « futurition » collective. Les « échéanciers », les « projets d'investissement » expriment des temporalités transitoires, et de courtes durées. Le temps de la technique et le temps de l'économie impliquent des mutations très semblables, coordonnées, qui se renforcent et conduisent à la multiplication et l'accélération de ces temporalités transitoires.

À leur façon, les scénarios de la technoscience et les calendriers de financement prennent bien en compte le futur, mais c'est pour le rationaliser et l'organiser selon leur logique réductrice ; ils ne proposent aux humains qu'un avenir auquel ceux-ci seraient comme étrangers. Comment rétablir le futur comme horizon ouvert ? Comment affirmer et retrouver nos capacités de futurition ?<sup>156</sup>

Saurons-nous faire en sorte que ces temporalités transitoires ne se referment sur elles-mêmes ? Peuvent-elles ménager un accès vers une temporalité globale et de longue durée ? Car notre temps personnel semble, selon l'expression de Jean Chesneaux, comme « frappé d'alignement » par la pression conjointe des impératifs économiques et des contraintes techniques.

Nous éprouvons un sentiment d'impuissance devant le déferlement des événements. Voyons ce début de <sup>xxi</sup> siècle : il regorge d'événements inattendus qui semblent être de moins en moins le fruit de nos actions délibérées. L'idée même de faire des prévisions devient dérisoire. Et dès lors que le futur est complexe et opaque, la tentation de ne rien faire, de rester collés au présent, devient grande. Il s'ensuit une sorte de fermeture d'esprit généralisée qui représente le principal obstacle à la prise de décision en matière d'anticipation. D'où l'idée qu'une reconsidération de nos moyens d'envisager la longue durée sera une condition nécessaire, mais peut-être pas suffisante, pour retrouver un minimum de capacité d'anticipation collective.

### *La fin des utopies, le futur qui pose problème*

Autre angle d'attaque pour cerner notre handicap contemporain en matière d'anticipation collective : le futur nous pose problème à présent car il s'est progressivement vidé des utopies qui lui avaient prodigué une formidable force motrice, notamment tout au long du <sup>xix</sup> et jusqu'au milieu du <sup>xx</sup> siècle. Il est vrai que nous ne sommes clairement plus à l'époque de la modernité triomphante et le futur s'est petit à petit transformé en une réalité qui pose problème. Disons pour simplifier qu'à partir du milieu des années 1970, avec les premières crises pétrolières, les doutes sur la possibilité d'une croissance illimitée, l'apparition des problèmes écologiques, l'avenir s'est brusquement assombri. Nos vieilles certitudes relatives au futur en ont été durablement fragilisées et le mode de relation avec l'avenir s'en est trouvé très perturbé. A partir de cette période, l'avenir n'est plus spontanément perçu comme le lieu d'une configuration à portée d'homme, mais plutôt comme une réalité qui pose intrinsèquement problème. Nous sommes entrés dans la société du risque et nous recherchons alors des outils

---

<sup>156</sup> Jean Chesneaux, *Habiter le temps*, p. 34.

d'anticipation de ces risques. Le début du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle se joue dans un décor de suspicion. Nous accueillons à présent la nouveauté avec méfiance : l'innovation est porteuse d'accidents et de perte d'emplois, la communication cherche à manipuler, l'économie à piller la planète pour enrichir une minorité, l'éducation abrutit et l'hôpital tue... L'heure des promesses semble durablement révolue, les sociétés occidentales se mobilisent plus facilement autour d'énergies négatives de la résistance au changement, de l'indignation, de la victimisation.

Les grands systèmes porteurs d'espérances collectives font défaut : seule la mondialisation représente, (mais bien souvent par défaut - une dystopie incontournable ?), un objectif capable de mobiliser de lourdes troupes dans une direction donnée. Ce manque de perspective entraîne un défaut d'action politique d'envergure. Dans ce contexte Innerarity parle d'« espérance limitée », ou d'un « léger désespoir » pour caractériser notre relation contemporaine au futur.

Notre sentiment de la vie n'est pas particulièrement tourné vers l'espérance, mais nous n'avons pas non plus avec le futur cette relation assurée et dramatique que constitue le désespoir devant la catastrophe ou l'inévitable décadence. On pourrait parler, pour qualifier cette tonalité affective, d'un léger désespoir, étranger aux certitudes négatives que suscite l'idée d'un futur inéluctable, mais dans lequel l'absence de désastre ne suffit pas à projeter un futur qui rende l'espérance véritablement possible. On pourrait dire que nous vivons dans des *sociétés à espérance limitée*. Parler d'espoir ou de désespoir n'a de sens que si l'on compte avec le long terme, si cette perspective reste d'une manière ou d'une autre présente. Sans elle, il ne reste qu'une forme de désespoir qui consiste à limiter le champ de conscience à la gratification immédiate. L'ère postmoderne n'a de relation ni épique ni tragique avec le futur. Nous évoluons à mi-chemin entre l'espérance limitée et le désespoir soft. Et dans cet intervalle, c'est à peine s'il y a une place pour le futur proprement dit, absent quand l'idée de progrès s'épuise, négligé là où règne la tyrannie du présent, privatisé dans la nouvelle configuration des aspirations utopiques, et rien moins que feint dans les rhétoriques de l'innovation.<sup>157</sup>

Non seulement nos vieilles utopies se sont volatilisées, mais nous n'en produisons plus de nouvelles. Elles sont devenues des curiosités, des illustrations de notre ancienne naïveté, des objets d'étude. Tout ce que nous sommes encore capables de produire collectivement, ce sont des dystrophies, des contre utopies articulées autour de la perception des dangers qui nous entourent. Pour la première fois peut-être depuis la naissance de la civilisation occidentale, nous sommes dépourvus de toute image constructive et globalement partagée du futur. S'agit-il d'une incapacité à produire de nouvelles utopies, ou d'une perte de croyance en nos illusions ? Difficile à dire, mais nous avons en tout cas perdu la capacité de renouveler à temps les images du futur, futur qui semble du coup nous dépasser, ce qui accentue encore la difficulté d'anticiper.

### ***Complexité croissante du décryptage des phénomènes sociaux***

La puissance croissante de nos capacités technoscientifiques rend paradoxalement la direction des affaires humaines plus compliquée. Il est vrai que le contraste est saisissant entre un pouvoir humain

---

<sup>157</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis*, p 162.

croissant sur la nature non humaine, et un contrôle globalement faiblissant sur les processus sociaux. Pensons ici aux situations toujours plus complexes des relations entre les États, dont le nombre s'accroît régulièrement, au fonctionnement des mégalopoles, aux crises financières à répétition, aux explosions sociales extrêmement rapides et imprévisibles. Norbert Elias précise :

Non seulement les êtres humains, jusqu'ici, ne sont pas parvenus à accepter le fait que l'univers physique est totalement indifférent à leur égard et ne correspond pas à leurs désirs, mais, en plus, ils n'ont pas pris conscience que les niveaux humains de l'univers, les sociétés qu'ils forment ensemble, bien que maintenus en mouvement par eux-mêmes, se meuvent encore et toujours dans des directions totalement inattendues, bien souvent contraires à leurs propres désirs et aujourd'hui encore largement incontrôlables, même pour ceux qui entretiennent ce mouvement.<sup>158</sup>

C'est souvent l'association entre cette maîtrise humaine croissante sur les phénomènes physiques ou biologiques, et la crainte de voir ces superpouvoirs utilisés à des fins primitives qui sont au centre des avènements cauchemardesques contemporains. Une grande majorité de nos peurs résulte de cette association entre technologie de pointe et pratiques sociales ancestrales, comme l'illustrent les dictatures depuis le milieu du xx<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. La résultante en somme d'une sorte de décalage au sens d'Elias, un décalage différent du décalage pointé par Anders, mais provoquant un malaise de même type, ces deux décalages pouvant possiblement se cumuler pour perturber davantage encore les logiques de prise de décision dans les sociétés contemporaines. Notons également, dans un registre voisin, cette remarque suggestive d'André Gorz - sans l'approfondir car cela représenterait un lourd sujet en soi - s'interrogeant sur le processus de vieillissement, celui des personnes comme celui des sociétés.

Le vieillissement, écrivait-il, gagne les sociétés de la même façon que les individus sociaux : par l'engluement dans une pratico-inertie de plus en plus encombrante. Les recommencements, les changements de cap, les refondations "radicales" sont interdites aux sociétés vieilles par la complexité pesante de leur machinerie et la nature de leurs connaissances. Elles ne sont plus capables de se penser par l'union de tous leurs membres ni de se projeter vers un avenir commun à tous... Nous savons que le moment est proche où le dernier quintal de combustible fossile sera consommé; que notre mode de vie n'est ni généralisable ni durable ; et qu'il faudra inventer une civilisation planétaire radicalement nouvelle. Sciemment ou non, nous sommes en rupture avec notre passé. Nous sommes moins vieux que quarante ans plus tôt, et beaucoup plus jeunes par notre conviction qu'"un autre monde est possible"<sup>159</sup>.

Qu'est-ce qui fait qu'une prédiction sera entendue au moment où elle est formulée ? Quelles sont les conditions à réunir pour qu'une prédiction soit entendue, entendable ?

Cela dépend des institutions établies qui ont l'opportunité et le pouvoir d'utiliser ces prévisions et de les mettre en pratique, explique encore Elias. Ces institutions sont souvent aveugles. Elles sont souvent incapables

---

<sup>158</sup> Norbert Elias, *L'utopie*, p. 116.

<sup>159</sup> André Gorz, dans un texte de 2005, retrouvé dans ses archives laissées à l'Imec (Institut Mémoires de l'édition contemporaine).

d'accepter les savoirs qui semblent menacer les fondements de leur pouvoir et aller à l'encontre de leur statut et de leur prestige.<sup>160</sup>

Cette série de remarques relatives aux possibles biais spécifiquement humains intervenants dans les processus de décision illustre une autre facette de notre difficulté contemporaine d'anticiper.

### *Des décideurs en panne d'idées et d'outils*

Nous l'avons précédemment identifié : les principaux décideurs de la planète semblent souffrir d'un manque d'idées, de modèles, d'outils pour mettre au centre de leurs réflexions stratégiques les plus lourds enjeux de civilisation. Mais peut-être qu'il n'y a pas d'incompatibilité radicale à envisager la direction des affaires du monde d'une façon cohérente par rapport aux enjeux à long terme de la civilisation. Peut-être que le principal problème de ces décideurs ne réside pas dans une incapacité radicale et définitive à envisager un avenir collectivement, peut-être que, plus fondamentalement, ils ne disposent pas des moyens concrets pour y parvenir : vision du monde, concepts opérationnels, échelle de valeur, équivalents culturels adéquats, monnaie d'échange pour le type de négociations en vue dans ces domaines... C'est certainement une question de ce genre que cherchait à formuler P. Sloterdijk :

Pouvons-nous continuer à pratiquer la philosophie de l'histoire et à conseiller les sujets de l'évolution ? Pouvons-nous expliquer aux directeurs des multinationales et aux présidents des puissances mondiales ce qu'il faut faire ? A cette question, la majorité des intellectuels contemporains répond résolument par la négative, et à juste titre. Non par modestie, mais parce que la qualité de nos visions a totalement changé.<sup>161</sup>

Et Sloterdijk d'expliquer comment l'intellectuel n'a plus d'autre proposition à formuler que des visions d'apocalypse, d'explosion, des vues certes larges mais accablantes, car il est devenu « aujourd'hui impossible aux intellectuels qui philosophent d'être joviaux... Il n'existe pas de théorie contemplative des explosions. »<sup>162</sup> Or, les dirigeants en exercice ne peuvent se contenter de visions accablantes pour faire fonctionner leurs entreprises. Faute de vision de long terme ou d'outils leur permettant de construire des stratégies alternatives ils doivent *a minima* assurer le présent et, s'il le faut, se contenter d'une stratégie opportuniste de maximisation des intérêts à court terme de leurs entreprises. Un dirigeant conscient du problème dont nous parlons ici aurait le choix entre démissionner et optimiser ses facteurs de production à court terme selon le mix classique de satisfaction des intérêts de ses actionnaires, clients, fournisseurs, salariés. Nous commençons à percevoir que l'anticipation des enjeux de civilisation ne pourra provenir de l'intérieur des logiques technico-économiques qui, pour évoluer, auraient besoin de modèles qu'elles ne sauront pas promouvoir elles-mêmes.

---

<sup>160</sup> Norbert Elias, *L'utopie*, p. 132.

<sup>161</sup> Peter Sloterdijk, *Essai d'intoxication volontaire*, suivi de *L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, p. 55.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 55.

Dans l'incapacité d'opérer collectivement un virage par rapport aux orientations actuelles de leurs stratégies les dirigeants en poste actuellement pourraient-ils aller jusqu'à orchestrer un *suicide universel*, comme le redoutait Lewis Mumford ?

L'homme moderne s'est déjà dépersonnalisé si profondément qu'il n'est plus assez homme pour tenir tête à ses machines. L'homme primitif, faisant fond sur la puissance de la magie, avait confiance en sa capacité de diriger les forces naturelles et de les maîtriser. L'homme post historique, disposant des immenses ressources de la science, a si peu confiance en lui qu'il est prêt à accepter son propre remplacement, sa propre extinction, plutôt que d'avoir à arrêter ses machines ou même seulement à les faire tourner à moindre régime. En érigeant en absolu les connaissances scientifiques et des inventions techniques, il a transformé la puissance matérielle en impuissance humaine : il préférera commettre un suicide universel en accélérant le cours de l'investigation scientifique plutôt que de sauver l'espèce humaine en la ralentissant, ne serait-ce que temporairement... En bref, le pouvoir et l'ordre, poussés à leur comble, se renversant en leur contraire : désorganisation, violence, aberration mentale, chaos subjectif.<sup>163</sup>

Cette crainte est-elle fondée ? La politique démocratique et les entreprises privées sont-elles alors définitivement rivées au présent ? Sont-elles définitivement *aveugles* quant aux enjeux de long terme ? Quelles sont alors les raisons profondes de cette focalisation autiste sur le seul présent ? La périodisation électorale et les impératifs de bénéfices trimestriels, premières motivations qui viennent à l'esprit pour expliquer cet état de fait, ne représentent peut-être pas des contraintes aussi inamovibles qu'on ne le pense aujourd'hui. Posons alors la question différemment : quelles seraient les conditions de possibilité pour qu'il en soit autrement, qu'est-ce qui rendrait concevable un autre mode d'organisation des entités motrices de la civilisation ?

Le monde actuel privilégie le présent ou le court terme, notamment parce qu'il est devenu extrêmement difficile de se projeter dans le long terme : nous manquons d'idées, de méthode et d'outils pour ce faire, même si nous pressentons qu'il serait particulièrement intéressant et utile de pouvoir le faire ; nous sommes proprement incapables de mesurer toutes les implications de nos actions d'aujourd'hui, et nous sommes dans l'incapacité radicale de prévenir les ruptures technologiques, sociétales, culturelles... qui résultent de nos propres choix de développement. Dès que l'on s'éloigne de l'observation des phénomènes physiques l'incertitude s'accroît à mesure de l'empilement de nos connaissances, de nos découvertes et de nos théories. Pendant un demi-siècle, les sciences humaines nous ont entretenus dans l'idée d'une extension du domaine de la rationalité en direction des phénomènes sociaux, mais nous constatons aujourd'hui que les évolutions économiques, culturelles, familiales, politiques... sont radicalement imprévisibles. Même les évolutions météorologiques et les équilibres des marchés financiers restent largement hors de portée de nos capacités prédictives.

---

<sup>163</sup> Lewis Mumford, *Les transformations du monde*, p. 171.

Creusons encore un peu les raisons de cette difficulté, en repartant de deux idées déjà soulignées précédemment. Tout se passe comme si c'était l'ensemble de notre appareil conceptuel (le « logarithme occidental ») qui était mis à mal suite aux évolutions majeures qui viennent de se produire sur les dernières décennies, comme je l'indiquais en introduction. Nous avons notamment à faire face à deux expériences totalement inédites qui nous laissent à présent, dans l'ensemble des sociétés occidentales, en difficulté pour concevoir collectivement l'avenir de nos sociétés. D'une part nous découvrons avec effarement que la rationalité occidentale est en train de *bifurquer*, qu'elle s'éclate en savoirs épars, incohérents, inaptes à servir de colonne vertébrale pour construire des perspectives de long terme et jeter les bases d'un avenir collectif. D'autre part nous assistons à un *éclatement* de la notion de temporalité telle que nous la connaissions depuis plusieurs siècles : l'accélération de l'histoire, suite à deux siècles de développement technologique et économique, conduit effectivement à une sorte d'éclatement des expériences temporelles, à la coexistence de temporalités désynchronisées et parfois antagonistes, et ouvre la voie à une multitude de situations incohérentes et déstabilisantes qui viennent s'écraser dans le présent faute de repères dans la longue durée.

L'écrasement du temps dans l'immédiat va en effet de pair avec le brouillage des temporalités. Calibré, modélisé, fonctionnalisé, le temps n'est plus évalué qu'en fonction de sa rentabilité immédiate... Ce sens, si incertain et pourtant si vital, s'inscrit dans l'axe temporel qui va du passé à l'avenir via le présent et se nourrit à la fois du parcours effectué, et de l'évaluation qu'on en fait, de la lucidité critique face au présent, et des projets, des espérances en direction de l'avenir. Dans nos sociétés ce sens est désormais en suspens.<sup>164</sup>

Et il menace de rester en suspens tant que nous n'aurons pas trouvé le moyen de reconfigurer l'avenir en tenant compte de tous les paramètres qui composent notre expérience contemporaine : et si la clé du problème résidait dans l'incapacité des intellectuels à proposer un nouveau mode de promotion de l'avenir ?

### *Le sens d'une anthropologie prospective*

La difficulté à concevoir des images constructives du futur au début du *xxi*<sup>e</sup> siècle est donc un fait avéré. Et nous commençons à soupçonner que cette difficulté joue un rôle central dans l'inaptitude des dirigeants à proposer des directions alternatives aux orientations stratégiques actuelles. La question de savoir comment sortir de cette difficulté est donc certainement cruciale pour la poursuite de l'aventure de la civilisation dans des conditions plus sécurisées.

Nous voici alors rendus à la question que Berger proposait de faire avancer avec son programme d'élaboration d'une *anthropologie prospective* entendue comme projet de dessin de l'environnement de l'homme à venir :

---

<sup>164</sup> Chesneaux, Jean, *Habiter le temps*, p. 7.

Il est un domaine dans lequel la prévision, au sens spécial où nous l'envisageons ici, est particulièrement indispensable : c'est celui des conditions générales dans lesquelles se trouvera placé l'homme, d'ici une dizaine ou une quinzaine d'années. Les philosophes parlent souvent aujourd'hui d'anthropologie pour désigner non l'étude d'une nature humaine, constante dans ses traits essentiels et variable dans ses modes, mais celle des situations dans lesquelles l'homme peut se trouver ou se trouve effectivement engagé et qui fournissent les données des problèmes qu'il doit résoudre. Si nous appliquons à une telle entreprise les remarques qui précèdent, l'idée s'impose d'une anthropologie prospective, appliquée à déterminer, assez tôt pour qu'on puisse en tenir compte, les traits et les caractères des situations dans lesquelles nous allons sans doute être placés.<sup>165</sup>

Ce programme reste d'actualité aujourd'hui, si ce n'est que la complexité de la tâche s'est accrue en raison de l'éclatement des savoirs et techniques dans de multiples directions non anticipées par Berger, et que l'horizon de dix ou quinze ans envisagé ici n'est plus suffisant pour encadrer la réflexion de façon appropriée à la puissance qu'ont acquis nos outils et dispositifs techniques et industriels contemporains. Toute la force, l'ambition et la lucidité du projet de Berger sont parfaitement exprimées dans ce projet d'encadrement de l'action collective :

L'anthropologie prospective veut donner à nos actions un cadre précis, des fins valables et des bases solides. Elle ne prétend pas nous épargner la responsabilité de choisir. Malgré ses efforts, bien des choses resteront toujours obscures, bien des choses aussi dépendront de ce que nous aurons décidé. Elle n'esquisse pas la figure d'un ordre auquel nous serions inéluctablement condamnés ; elle dessine à grands traits plusieurs mondes possibles dont l'un seulement sera promu à l'existence. Elle ne tend pas à nous dispenser de juger, mais à éclairer notre jugement et à nous permettre de le former assez tôt pour qu'il soit encore efficace. Elle ne veut faire de nous ni des surhommes libérés des servitudes temporelles, ni des mécanismes aveugles : seulement des hommes, conscients de leurs limites et de leurs faiblesses, mais attentifs à leurs devoirs et prévenus des risques qu'ils courent.<sup>166</sup>

Assurément il nous faut reprendre ce programme de travail et tenter de l'adapter à nos enjeux plus contemporains.

Actuellement deux auteurs contemporains me semblent renouveler ce projet, bien qu'en des termes très différents : Daniel Innerarity, qui met au centre de ses réflexions le moyen de « configurer le futur », et de donner davantage de poids au futur dans les processus de décision politique, et Arjun Appadurai, qui propose plusieurs idées fortes en ligne avec un projet de promotion du futur tel qu'il est requis aujourd'hui : ses analyses des « conditions de fabrication du futur », ses concepts « d'anthropologie du futur », de « futur comme fait culturel », à construire et consolider, ainsi que son idée de « l'anticipation en tant qu'élément décisif de l'étude du futur comme fait culturel »<sup>167</sup>, tous ces concepts semblent travailler le même souci de dresser pour le futur un chemin praticable pour une conscience universelle lucide et responsable.

---

<sup>165</sup> Gaston Berger, « Sciences humaines et prévision » [1957], in *TFFP*, p. 60.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>167</sup> Arjun Appadurai, *Condition de l'homme global*, p 367.

Appadurai observe le monde « depuis *Mumbai* » et rappelle à l'analyste occidental quelques ordres de grandeur en matière démographique. Il insiste notamment sur la nécessité d'éclairer l'avenir pour les populations les plus déshéritées.

Pour le grand pourcentage de la population mondiale que l'on peut considérer à l'état de « vie nue », nous n'avons pas encore trouvé le moyen d'articuler les façons dont s'organisent l'anticipation, l'imagination et l'aspiration dans le travail de fabrication du futur. Car même la vie nue n'est jamais dépourvue de formes et de texture morale, elle ne fonctionne jamais en dehors d'un cadre affectif complexe. Dans un monde où l'habitus n'a cessé de s'éroder sur les pressions de l'improvisation, le futur n'est certes pas un espace neutre ou technique pour tous ceux qui occupent l'espace de la possibilité plutôt que de la probabilité. Pour la plupart des gens ordinaires, et à n'en pas douter pour les gens qui vivent dans la pauvreté, l'exclusion, les déplacements, la violence de la répression, l'avenir se présente souvent comme un luxe, un cauchemar, un doute, ou une possibilité qui va en se rétrécissant. Pour les sociétés ou le groupe aujourd'hui confronté à une grande souffrance, à la dislocation, au désastre ou à la maladie – soit environ 50 % de la population mondiale –, le futur apparaît avant tout comme un traumatisme infligé au présent par la survenue de crises de toutes sortes. L'espoir se mêle donc souvent à la nausée, à la peur et à la colère pour les populations subalternes. Cette crise affective, qui habite en outre une géographie qui n'est pas uniforme, planétaire ou universelle, doit être pleinement abordée par ceux qui cherchent à concevoir le futur, ou même à concevoir en vue du futur, en tenant compte du fait que le futur n'est pas un espace vierge où viendraient s'inscrire et les lumières technocratiques ou les oscillations à long terme de la nature, mais un espace de design démocratique qui doit s'ouvrir sur la reconnaissance que le futur est un fait culturel.<sup>168</sup>

Dans notre quotidien se conjuguent crise économique structurelle, risques technologiques majeurs, défis environnementaux et enjeux sociaux fondamentaux. Nous titaniqons au milieu de raretés et d'abondances, d'innovations et d'obsolescences, privés de futurs collectivement réfléchis et souhaités ancrés dans la longue durée. Reprendre ou poursuivre les projets de construction de futurs souhaitables reste aujourd'hui un enjeu majeur, même et surtout si nos idéaux de croissance et de progrès deviennent incapables de garantir un avenir optimiste.

### *La coupable démission des philosophes*

Evoquant le manque de modèles à disposition des citoyens, des salariés, des dirigeants, nous devons questionner l'apport des intellectuels quant aux idées, théories ou images de l'avenir qu'ils sont à même de proposer. Sont-ils responsables de cet état de fait ? Peut-on leur imputer ce manque de modèles et, si oui, en comprendre la raison ? Les philosophes notamment, au croisement des questions de puissance, de changement, d'inégalités, de risques tels que nous les constatons, ont-ils quelque chose à proposer ?

Ce qui est ici frappant, c'est le silence de la philosophie. Alors que le management des affaires du monde requiert de plus en plus clairement une aptitude à la sagesse, la philosophie semble avoir

---

<sup>168</sup> Arjun Appadurai, *Condition de l'homme global*, p. 372.

déserté ce terrain depuis longtemps. C'est un prêtre qui le dit « Il est arrivé un malheur : les philosophes se sont tus »<sup>169</sup>. Dupuy renchérit sur ce thème, tout en pointant bien l'anomalie et l'anachronisme de ce silence.

Les uns et les autres sont persuadés, et je partage cet avis, que ces techniques avancées ont en puissance de quoi bouleverser jusqu'à la définition même de l'être humain, son rapport à l'espace, au temps, à son corps, à sa finitude. Elles vont modifier en profondeur l'organisation des sociétés, le rapport au travail, la vie économique. Elles pourront peut-être s'attaquer avec succès aux menaces qui pèsent sur l'avenir de l'espèce, le climat, l'énergie... Elles permettront la mise au point d'armes terrifiantes, radicalement nouvelles, qui bouleverseront les équilibres géopolitiques. Bref, il n'y a pas un sujet auquel les intellectuels s'intéressent qui ne sera complètement transformé par le développement des technologies nouvelles. Et ceux-ci bayent aux corneilles pendant que l'on débat, ou plutôt ne débat pas, de ces transformations. C'est à désespérer de la faculté que les hommes ont, ou plutôt avaient, de penser ce qu'ils font.<sup>170</sup>

A moins que les philosophes ne continuent à s'exprimer, mais que personne ne les écoute et ne relaie leurs propos dans les médias ? Ou peut-être doivent-ils se contenter de disséminer quelques devinettes à caractère prospectif, au gré de leur compréhension partielle des enjeux en présence ?

Or, parallèlement aux investisseurs économiques, les intellectuels jouent là un rôle tout à fait essentiel d'aruspices, au point qu'il est légitime de se demander si les devinettes prospectives ne constituent pas un mode privilégié de la conscience de soi à l'époque présente. On a pu constater l'effacement, relativement récent, des « grands récits légitimateurs » (Lyotard) mais on peut se demander si, par le biais de l'imagination fururissante, les intellectuels ne sont pas en train de perpétuer leur fonction de « récitants », extrayant des entrailles du présent des petits bouts d'histoire, appelés ailleurs et pas pour rien « scénarios ».<sup>171</sup>

Nous l'avons souligné précédemment, la disparition des *hommes universels* tels que Descartes ou Léonard de Vinci résulte en partie de l'énormité du savoir contemporain. Ce savoir est si spécialisé et parcellisé qu'il devient tout à fait inhumain de conserver un point de vue généraliste sur ce savoir. Par ailleurs, la production d'une éthique ou d'une morale dans le contexte contemporain devient une affaire excessivement complexe dans la mesure où les responsabilités sont de moins en moins claires. Tout serait plus simple s'il suffisait de désigner des coupables devant les dangers identifiés. Mais il n'y a pas de coupable. Il n'y a pas de responsable de la crise économique mondiale, il n'y a pas de responsable de l'insécurité généralisée qui s'étend, il n'y a pas de responsable du réchauffement climatique. On peut tenter d'incriminer le *terroriste*, la *multinationale*, le *président* de tel ou tel pays. Dans notre actuel contexte d'échanges mondialisés, financiarisés, numérisés, accélérés, les agents actifs sont invisibles, deviennent *irresponsables*. La complexe division des tâches dans la civilisation contemporaine implique une certaine a-responsabilité généralisée.

---

<sup>169</sup> Maurice Bellet, *La traversée de l'en-bas*, p. 37. M. Bellet est prêtre et psychanalyste, théologien et philosophe.

<sup>170</sup> Jean-Pierre Dupuy, in *Le Débat... sur l'avenir intellectuel en 2010*, p. 232.

<sup>171</sup> Gérard Dupuy, in *Le Débat... sur l'avenir intellectuel en 2010*, p. 55.

Les intellectuels craignent-ils d'avoir perdu leur crédit d'antan pour s'être fourvoyés naïvement dans plusieurs impasses stratégiques au cours du xx<sup>e</sup> siècle ? Effectivement, ils sont nombreux à avoir frayé avec les plus sombres totalitarismes voici quelques décennies, il est à craindre que certains d'entre eux ne passent actuellement leur temps à promouvoir aussi naïvement les libéralismes de tous poils. Estiment-ils que leur crédit est ruiné ? Il l'est peut-être, en effet, mais pas davantage que le crédit des militaires, des économistes, des scientifiques, des gouvernants des principaux régimes politiques de la planète. Ils sont surtout devenus surtout trop timides, alors que l'état du monde réclame un gigantesque besoin de sagesse.

C'est le problème de la direction des affaires humaines au sens général du terme qui est posé, un problème de management des entreprises, des nations, des peuples... On hésite à poser ainsi la question tant elle paraît tentaculaire. Elle était déjà pointée par Freud voici près d'un siècle lorsqu'il se demandait quel destin ultérieur attendait la civilisation occidentale, et quels changements elle devait s'apprêter à subir. « Il y n'a que peu de personnes capables d'avoir une vue d'ensemble sur le fonctionnement humain dans toutes ses extensions. Pour la plupart, la limitation à un seul domaine, ou à un petit nombre, est devenue nécessaire ; or, moins quelqu'un en sait sur le passé et le présent, plus son jugement sur l'avenir s'en trouvera incertain. »<sup>172</sup> Devant les avancées de la civilisation, pour éviter des drames collectifs, il faudrait disait-il, compter sur « de nouvelles générations, éduquées avec gentillesse et dans le respect de la pensée, ayant connu précocement les bienfaits de la civilisation... », grâce à :

... des institutions susceptibles d'influencer les êtres humains de la sorte, et ce dès l'enfance. On peut douter qu'il soit possible, en général ou dès maintenant, vu notre niveau actuel de domination sur la nature, de produire de telles institutions ; on peut se demander d'où devrait provenir la quantité de chefs supérieurs, intransigeants et altruistes, nécessaires pour agir en éducateurs des générations futures ; on peut s'effrayer devant l'énorme somme de contraintes qui sera inévitable avant de réaliser ces intentions. On ne saurait contester que ce plan soit grandiose et capital pour l'avenir de la civilisation humaine.

Si Freud pointait déjà le « niveau actuel de domination sur la nature » en 1927, on mesure combien cette domination s'est encore accrue aujourd'hui, et combien de problèmes se posent pour les dirigeants actuellement. Anne Dufourmantelle s'est interrogée dans ce contexte sur *la vocation prophétique de la philosophie*. Elle souligne la crainte des philosophes de devoir mesurer, en s'aventurant sur les chemins de l'avenir, leurs risques de défaillance.

Pour les mêmes raisons qui la font s'écarter des zones obscures de l'inspiration, de la poétique ou de la mystique, la philosophie sait trop qu'à vouloir discerner l'avenir, elle risque de mesurer sa propre défaillance. Sa rigueur lui interdit de se risquer en ces zones troubles qu'elle nomme, à défaut d'autres mots, des *utopies*. Or, les utopies dissimulent souvent un désir de pouvoir sans partage, elles peuvent aussi être une tentative pour se prémunir contre l'incertitude de l'avenir en érigeant un modèle.<sup>173</sup>

---

<sup>172</sup> Sigmund Freud, *L'avenir d'une illusion*, p 37.

<sup>173</sup> Anne Dufourmantelle, *la vocation prophétique de la philosophie*, p. 52.

Complexité et énormité du savoir contemporain, difficulté de cerner les responsabilités et d'identifier les stratégies prometteuses, crainte de ne pas avoir un crédit d'emblée suffisant pour affronter les enjeux de civilisation sont autant de bonnes raisons pour les philosophes de rester modestes. Mais pas de rester silencieux. Car la « perte de sens » dans les sociétés contemporaines paralyse l'action individuelle et collective. D'un côté les sociétés modernes nous ont appris à développer un individualisme proactif consubstantiel à la société de consommation, d'un autre côté cet individu se retrouve déraciné de son passé, et incapable de se projeter dans un avenir collectif qui semble improbable, évanescent, et dont la portée à l'intérieur de l'immensité du temps cosmique semble devenue insignifiante. Pour autant, le besoin de disposer d'un cadre de référence reste aussi vital que par le passé, tant à titre individuel que collectif.

Il faut naturellement s'adapter aux évolutions de contexte : les routines économiques, diplomatiques, financières ou politiques au début du <sup>e</sup>xxi siècle s'expriment et se négocient à présent en anglais, en dollar, à l'aide de marques mondiales, par l'intermédiaire de lobbies professionnalisés... routines de la mondialisation qui tentent d'installer sept milliards d'individus dans la temporalité d'un monde commun, universel et homogène. Il devient de plus en plus incontournable de proposer un cadre de référence cohérent et compréhensible à l'échelle du monde. Mais plus que jamais la célèbre formule de Tocqueville résonne à nos oreilles : « Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres ». Car comment intégrer ces immenses questions de la puissance de la technologie, de l'immensité du temps, de l'évolution de l'ontologie, et de la contingence dans une pensée économique et politique praticable à l'échelle mondiale aujourd'hui et valable sur longue durée ? Le chemin qui est proposé ici, c'est d'aller au bout de l'analyse de la vocation anticipatrice de la philosophie, et d'étudier si philosophie et prospective peuvent unir leurs analyses pour proposer un cadre de réflexion praticable pour l'analyse des enjeux de longue durée.

### ***La civilisation occidentale titanique***

La civilisation occidentale *titanique*. Titaniquer : avoir perdu le gouvernail d'un navire qui titube en haute mer, au milieu de menaçants icebergs. Impossibilité d'arrêter le moteur de ce navire qui avance sans savoir où il va. Entre avancer vers le suicide, avoir peur, incapacité d'espérer globalement, mais conserver quelques espoirs fragmentaires malgré tout... Paralysie de l'imagination, incapacité d'opérer un virage. Se contenter « d'administrer le désastre ». La civilisation titanique se perçoit comme simple gestionnaire d'une dérive suicidaire dont les causes, les conséquences et les remèdes lui échappent, lui sont inconnus. Elle est comme *poussée dans le dos* par la croissance, par le progrès, mais dans l'incapacité d'anticiper les changements inhérents à ce mouvement, donc en perpétuel état de crainte et de désarroi devant les dégâts potentiels de ces changements. Comment remédier à cela ? Koroneos parle d'un état d'hypnose à dissiper.

Le <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle est fondamentalement conditionné par la peur. Pressions économiques, mirages idéologiques, désinformation, robotisation, drogue, divertissements variés dissimulent le fonctionnement d'un appareil guerrier (militaire) gigantesque mais Frankenstein lui-même jouit d'une marge de manœuvre réduite, équivalente à celle de ses automates. L'hypnose le maintient captif... Être capable de survivre signifie « être capable de dissiper l'hypnose » pour dissiper et pour suspendre l'avancement de l'humanité vers le suicide, l'homme doit s'engager dans une logique existentielle d'inclusion (le Pasco), et donc de symbiose.<sup>174</sup>

Ce sentiment de dérive ne date pas du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle. Rémi Brague, parlant de Cournot et de la métaphore de la navigation des sociétés modernes vers des rivages inconnus, rappelle que chez Cournot déjà « la modernité est comparée à un bateau ». Ce bateau est lancé dans une croisière « aventureuse, hasardeuse » dit Cournot. L'adjectif signifie d'abord « risquée »...

Nous voguons vers des eaux inconnues, sans être sûrs qu'elles sont limitées par un rivage. Là aussi, l'image est lourde de sens : lorsque Cournot écrit ces lignes, Rimbaud venait, en 1871, de composer son *Bateau ivre*. Et dix ans plus tard, Nietzsche devait généraliser l'image des amarres larguées et de l'errance dans un espace infini qui devait suivre cette « mort de Dieu » qu'il annonçait en tremblant.... Pour Cournot, le Moyen Âge reste à bord des temps modernes et en constitue une partie intégrante ; lui aussi est du voyage. Mais il n'est pas non plus une boussole. Il est bien plutôt le lest. Un lest peut être ressenti comme un fardeau, de sorte que la tentation menace de le passer par-dessus bord. Mais la conséquence serait que le bateau coulerait corps et biens.<sup>175</sup>

Sur la question de l'anticipation, René Char avait ce diagnostic profond : « notre héritage n'est précédé d'aucun testament ». Ou bien, comme l'exprime Lovelock<sup>176</sup> en terme plus opérationnels, nous avons égaré le « manuel utilisateur » de la civilisation. Le fait est que la rationalité occidentale a transformé le monde de façon telle que nous nous sommes très éloignés des conditions de vie sociale au sens classique. Nous faisons face à des problèmes résolument nouveaux, à des énigmes *a priori* indéchiffrables parce que, disait Valéry, « un monde transformé par l'esprit n'offre plus à l'esprit les mêmes perspectives et les mêmes directions que jadis ». La vocation anticipatrice de la pensée s'en trouve pour cette raison également ébranlée.

... Nous nous sommes de plus en plus éloignés des conditions primitives de toute vie, entraînés que nous sommes, avec une rapidité qui s'accélère jusqu'à devenir inquiétante, dans un état de choses dont la complexité, l'instabilité, le désordre caractéristique nous égarent, nous interdisent la moindre prévision, nous ôtent toute possibilité de raisonner sur l'avenir, de préciser les enseignements qu'on avait coutume de demander au passé, et absorbent dans leur emportement et leur fluctuation tout effort de fixation et de construction, qu'elle soit intellectuelle ou sociale, comme un sable mouvant absorbe les forces de l'animal qui s'aventure sur lui...<sup>177</sup>

---

<sup>174</sup> Koroneos, *Faut-il inventer le réel ?* p. 287.

<sup>175</sup> Rémi Brague, *Modérément moderne*, p. 26.

<sup>176</sup> James Lovelock, *La revanche de Gaïa*.

<sup>177</sup> Paul Valéry, *Réflexions sur le monde actuel*, p. 185.

D'où l'apparition depuis quelques décennies de nouvelles images pour figurer la catastrophe. On ne parle plus directement d'apocalypse. Nous serions par exemple, selon l'expression de Georg Picht, « au bord du gouffre »<sup>178</sup>, c'est-à-dire que nous déployons nos modes de vie au bord d'un précipice où nous pourrions sombrer en cas de franchissement de certains seuils technologiques ou écologiques. Nous risquons « d'aller dans le mur », c'est-à-dire de nous diriger vers des impasses sans issue où la civilisation pourrait se fracasser. Nous allons dans le mur « en accélérant » et « en klaxonnant » précisent ceux qui ont une conscience aigüe de ce risque, mais ont choisi de ne pas se tracasser outre mesure pour cela : devant le manque de solutions claires face à ces dangers le plus judicieux serait peut-être « d'administrer au mieux le désastre » qui s'annonce.

Le terme qui récemment s'est imposé pour caractériser la perception du danger global qui nous guetterait est celui d'*effondrement* : la civilisation occidentale, si elle ne s'éteint pas pour cause d'hiver nucléaire ou d'affrontement planétaire pour l'exploitation des dernières ressources fossiles, pourrait *s'effondrer*, c'est-à-dire s'écrouler sous son propre poids suite à un dérèglement de nos fragiles équilibres socioéconomiques. Les dernières crises financières ont donné l'impression d'un possible dérèglement massif des équilibres financiers planétaires, au moment-même où ce pouvoir financier, par le truchement de places financières informatisées et mondialisées, s'impose sur toute autre considération politique, religieuses ou morale. Mais la finance commence à dicter sa loi aux principales orientations de la civilisation occidentale au moment-même où il devient ouvertement douteux que la main invisible du marché puisse conduire la modernité tardive sur des sentiers sécurisés et souhaitables. Plus personne aujourd'hui ne peut imaginer que les lois du marché peuvent suffire à gouverner le monde.

Autre question clé dans ce contexte : qui est à la barre de ce navire qui titanique ? Qui sont les rares acteurs à pouvoir agir au niveau planétaire ? Comment créer une vision (Habermas dit : une politique) capable de se hisser à la hauteur des enjeux technico-économiques mondialisés, une carte pour se repérer dans tous ces enjeux nouveaux ? Certains de ces acteurs ont vraisemblablement un début de conscience *cosmopolitique*, nous l'avons vu précédemment, mais ils ne disposent pas d'échelle de valeur, de système de hiérarchisation des risques et opportunités globales de la civilisation. Pour cesser de titaniquer il leur faudrait disposer d'une carte des situations stratégiques mondiales, une carte suffisamment détaillée pour éviter tout écueil, même en haute mer, et suffisamment globale pour repérer toutes les dérives stratégiques possibles à l'échelle de la planète entière. Vaste programme auquel nous chercherons à apporter des débuts de réponse dans les prochains chapitres.

---

<sup>178</sup> Georg Picht, *Au bord du gouffre*.

## *Quid de la prospective quand la civilisation titanique ?*

Pour cesser de titaniquer, il faudrait tout d'abord que l'horizon soit clair. Mais que se passe-t-il quand c'est la perspective elle-même qui disparaît ? Jusqu'à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, la civilisation occidentale était en marche vers un avenir prévisible, dont le sens global n'était pas massivement mis en question, et qui donnait sens aux pensées, actions, comportements, identités individuelles et collectives. Nous entrons dans une période de rapport au temps inédit. Comment sortir du sentiment d'impuissance qui nous assaille ? L'objet de cette thèse est de centrer la réflexion sur ce point : comment comprendre le fait que l'avenir semble s'effacer ? Est-ce une simple illusion, qui résulterait d'un rythme de changement inhabituel ? Si c'est une affaire de rythme, comment reprendre pied dans une histoire ouverte et prometteuse ? Est-ce seulement notre représentation de cet avenir qui s'évanouirait, mais alors en quoi consisterait un avenir qui parviendrait à subsister hors de notre représentation ? Il faudra vraisemblablement retrouver ce que la prospective a trop largement délaissé, et ceci depuis sa naissance, à savoir le moyen de conserver une mise en perspective pertinente entre passé, présent et avenir. Là résidera vraisemblablement une forme d'adhérence pour les anticipations collectives avec l'histoire, la responsabilité, l'environnement, et finalement l'avenir et les générations futures. Marcel Proust avait cette formule évocatrice « nous nous représentons l'avenir comme un reflet du présent projeté dans un espace vide, tandis qu'il est le résultat, souvent tout prochain, de causes qui nous échappent pour la plupart »<sup>179</sup>. Qu'est-ce que la prospective, la conjecture, la futurologie dans ce contexte ? Est-il réellement vain de faire des prévisions, d'essayer d'anticiper ? Est-il réellement dérisoire d'essayer de faire autre chose que dériver au mieux au gré d'évènements qui semblent effectivement de plus en plus imprévisibles. Doit-on réellement cesser d'essayer de comprendre vers où va la civilisation ? Peut-on se contenter de gérer cette dérive, au moment même où nous prenons conscience que l'avenir, même si nous ne comprenons pas vraiment pourquoi ni comment, résultera majoritairement de nos actions présentes ? Oui, la civilisation occidentale titanique et l'avenir est incertain ; non, nous ne pouvons ni devons abandonner la question de notre pouvoir sur cet avenir, car il est à présent avéré que nous avons un très grand pouvoir de configuration (en aveugle) de cet avenir. Tocqueville nous avait averti « Le présent grandit ; il cache l'avenir qui s'efface et les hommes ne veulent songer qu'au lendemain ».

Se pourrait-il que notre incapacité à prendre en compte le long terme ne soit qu'une infirmité temporaire, que les sociétés occidentales soient en convalescence ? Suffirait-il que nous en retrouvions la clé ? Comment avons-nous réussi à obtenir ce « droit » de négliger les conséquences de nos actes pour les générations futures ? S'agit-il d'une simple incapacité à projeter les conséquences de nos actions, ou s'agit-il d'autre chose ? Notre focalisation actuelle sur le court terme pourrait-elle prendre fin, comme par exemple l'esclavage a pris fin, lui qui paraissait naturel aux familles propriétaires de

---

<sup>179</sup> Marcel Proust, *La prisonnière*, Gallimard, Folio, 1976, p. 385.

plantations, ou encore comme le droit de vote des femmes, qui fait aujourd'hui partie du paysage de la normalité en régime démocratique, mais depuis très peu de temps seulement ?

Faut-il imaginer de nouveaux *dispositifs* pour appréhender l'avenir sans avoir à tomber dans l'optimisme béat mais fatigant ou dans un pessimisme castrateur et finalement confortable? C'est l'option qui est ici choisie et sera ébauchée sous la forme d'une *table des situations stratégiques* dont l'objectif est de proposer une méthode d'anticipation adaptée aux choix stratégiques pour les principaux enjeux contemporains de civilisation.

## 2. Des révolutions dans l'histoire de la temporalité

Nous sommes avec l'Anthropocène plongés dans une situation inédite depuis la naissance de l'humanité, et nous ne percevons spontanément aucune piste alternative à la perspective apocalyptique qui s'avance. Nous avons vu à quel point cette situation est préoccupante dans la mesure où l'accroissement rapide et non maîtrisé de nos moyens d'action sur la biosphère, couplé à notre incapacité de distinguer les évolutions souhaitables et celles qui semblent comporter des risques pour la survie de l'humanité, nous expose à de très lourds accidents et à des évolutions irréversibles. L'objet de ce chapitre est d'essayer de comprendre si de telles situations, ou des situations similaires, se sont déjà produites depuis la naissance de la civilisation occidentale, et de comprendre quelle suite leur a été donnée. Plus précisément il s'agit d'observer comment certaines figures de la temporalité, leurs évolutions, modifications, retournements au cours de l'histoire, peuvent nous instruire relativement à l'effort de reconsidération que nous avons à opérer dans nos pratiques d'anticipation au début du XXI<sup>e</sup> siècle.

L'idée est de saisir les moments de l'histoire où l'anticipation se double d'un renouvellement de modèle dans la façon de considérer l'avenir. Comprendre la survenue de ces moments, les conditions d'apparition de nouvelles perspectives, les implications qu'elles ont eues sur le cours des événements par la suite, ce qui en a découlé pour la perception du champ des possibles et les populations concernées... Dans ma perspective qui cherche à prendre au sérieux la possibilité d'un effondrement de la civilisation, je ne cherche pas à me concentrer sur les modalités d'advenue de la catastrophe, je cherche à comprendre ce qui se passe au moment où les perspectives de catastrophe se présentent, quels sont les ingrédients de son dépassement... Ces moments-là ont-ils quelque chose à nous dire face à nos enjeux contemporains ?

## *L'intérêt d'une histoire de la prospective*

Certes une véritable histoire de l'anticipation reste à écrire, mais ce n'est pas l'objet du présent chapitre. Il ne s'agira ici que de lancer quelques regards sur les notions d'avenir et d'anticipation depuis « les profondeurs de l'histoire » ; identifier les spécificités de la prospective, les mettre en exergue, montrer en quoi elle ne fait que prolonger les précédents moyens d'envisager l'avenir, et en quoi elle introduit quelque chose de nouveau, que ce soit en terme d'ambition, de méthode ou de capacité de configurer le réel ; se demander en quoi la prophétie biblique, les oracles, la divination, l'astrologie, la perspective, l'utopie, la science-fiction ont offert tout au long de l'histoire de véritables points de vue nouveaux sur le devenir de l'humanité, ont ouvert de nouvelles voies vers l'avenir ; repérer au sein de chaque « révolution dans la façon de concevoir l'avenir » ce qui concerne le destin de l'humanité, l'avenir collectif. Comment évolue dans le temps, et en fonction de quels paramètres, le rapport entre optimisme excessif et catastrophisme exagéré ? Comment les civilisations passées se sont-elles senties titaniques, comment y ont-elles réagi ? Apprécier en quoi ces enseignements du passé peuvent nous éclairer aujourd'hui, aveuglés et tétanisés que nous sommes par les sombres perspectives résultant de notre entrée dans l'Anthropocène. Pour envisager le <sup>XXII</sup><sup>e</sup> siècle depuis notre situation présente, peut-être devons-nous être capables de réveiller nos modes de pensée les plus archaïques. Et la *matière* à anticiper, où va-t-on la chercher ? Dans les journaux du matin, sur le Web ? Pas seulement, peut-être également dans le passé et l'histoire.

Il est toujours frappant de constater à quel point les histoires, les mythes, les cultes semblent avoir constitué l'ossature de la vie antique. Dans les sociétés archaïques les oracles et les prophètes exerçaient la fonction qui est devenue à l'époque moderne celle de la planification et de la prospective. La prospective, vue sous cet angle, n'est que l'ultime tentative de domestiquer l'anticipation jusqu'à rendre le futur quasi programmable. Une mise en perspective des objectifs et méthode de la prospective par rapport aux méthodes plus anciennes et moins scientifiques de prédiction ou de construction d'avenirs souhaitables sera également intéressante.

Ressentant que notre avenir collectif est menacé, nous devons nous tourner vers l'analyse historique pour nous aider à imaginer la direction que pourraient prendre les événements contemporains, interroger en quelque sorte la signification historique de notre entrée dans l'Anthropocène. S'il est vrai que nombre de civilisations anciennes ont disparu, l'histoire semble avoir su opérer quelques virages conduisant à de véritables retournements de situations qui ont parfois redistribué les cartes de l'avenir. Même si rien dans l'histoire ne ressemble exactement au diagnostic actuel de danger pour la survie de l'humanité toute entière. Ce n'est peut-être pas la première fois que la civilisation titanique, ce n'est peut-être pas la première fois dans l'histoire que l'horizon semble bouché : comment s'en est-on sorti ? Par l'initiative humaine, par la prière, l'attente, le calcul, l'oubli, le divertissement, l'apparition d'événements qui ont subitement permis une reconstruction des perspectives collectives ? Cherchons

dans ce chapitre à nous rendre aussi sensibles que possible à l'écoute de ce qui s'est passé lors de quelques « révolutions » passées dans l'histoire de l'anticipation...

La quête d'intelligibilité du devenir et de son sens à travers une vision cohérente du temps prend certainement sa source dans les temps les plus reculés. Certes les Anciens n'avaient pas le regard tourné vers l'avenir comme nous pouvons l'avoir depuis l'avènement de la modernité. Ils regardaient plutôt vers le passé, un âge d'or qu'ils pensaient avoir quitté suite à quelque faute de leurs lointains ancêtres. L'homme n'était pas pour eux la mesure de toute chose, c'était plutôt à la nature, le cosmos, les dieux. Aujourd'hui notre perception a changé bien que notre appareil physiologique et nos organes sensoriels ne soient pas différents. L'homme de l'époque dédivinisée ne verra plus les choses de la même façon qu'à l'époque où les dieux habitaient toute chose. Mais il nous faut creuser les quelques moments de *paroxysme prospectif*, selon l'expression d'Yves Barel, au cours desquels la civilisation a cherché à sortir de certaines crises aiguës, bien que différentes du type de crise dessinée aujourd'hui par l'Anthropocène.

A première vue, il peut sembler que la prospective, phénomène naturel, ne puisse avoir d'histoire, hormis l'histoire socio-naturelle de sa lente ascension vers les formes supérieures de l'auto-conscience, de la détermination complexe, de l'extensibilité temporelle, et de la scientificité. A y regarder de plus près, on aperçoit, à l'intérieur de ce processus millénaire, de vastes mouvements de flux et de reflux, et des moments de paroxysme prospectif. Il semble en particulier que ces moments de paroxysme aient souvent coïncidé avec des périodes de crise aiguë dans le domaine spirituel, économique, social, ou politique, des moments où l'ordre existant chancelle. Quand Hippodamos de Milet, architecte et spécialiste des sciences célestes, calque sa Cité parfaite sur l'harmonie du Cosmos, Milet est en flammes. Les guerres du Péloponnèse attisent la réflexion de Platon sur la République. Le prophétisme juif s'exacerbe dans la lutte de survie contre Rome. Quand saint Augustin écrit la Cité de Dieu, Alaric et les Goths entrent à Rome, et l'Empire s'écroule. Le moine Campanella est un conspirateur calabrais, de cette vieille terre qui a vu les réformes agraires des Gracques et la révolte de Spartacus. Qui sait si « l'explosion » prospectiviste actuelle ne sera pas vue par nos descendants comme un des signes de la crise de civilisation de la deuxième partie du xx<sup>e</sup> siècle ?<sup>180</sup>

Qu'est-ce que l'anticipation avant la raison ? Comment percevoir, analyser, approcher, comprendre les événements et mutations qui occasionnent les crises des différentes figures du temps ? En quoi la crise actuelle de notre perception de l'avenir est-elle originale ? Comment est-on ressortis de situations similaires, s'il en a existé, au cours de l'histoire ? L'avenir s'est-il déjà trouvé « bouché » dans un sens équivalent par le passé ? Par respect pour nos descendants et leurs perspectives d'avenir, mais surtout pour nous-mêmes, nous sommes à présent tenus d'observer les arrières mondes dans lesquels nous nous mouvons. Nous devons, au risque de prendre des directions irréversibles sans les avoir désirées, faire l'effort de replacer nos décisions, investissements, dans le « sens de l'histoire ». Si l'on dit que dans toute société les êtres humains se sont dotés de procédés visant à rendre l'avenir prévisible, comment ont évolué ces procédés ? Quels étaient leurs prémisses, leurs postulats, leur logique, vers quoi cherchaient-ils à aboutir ? Comment leurs mots ont-ils permis de décrire et de pronostiquer le monde ? Par où se fait la prise en moi de l'idée d'infini ? Comment a-t-elle pu surgir à la naissance de la

---

<sup>180</sup> Yves Barel, *Prospective et analyse de système*, p. 12.

civilisation occidentale, et qu'advient-il de cette idée à l'ère de l'Anthropocène ? Le préavis de finitude signifié par l'Anthropocène est-il négociable ? Nos ancêtres ont-ils déjà eu à négocier de tels contrats ? Quels en ont été le prix, les modalités de paiement, les conditions d'application ?

Bernard Cazes parle de « figures de l'avenir<sup>181</sup> », sortes d'invariants dans les postures d'anticipation, figures dans lesquelles la prospective serait venue piocher pour raviver le questionnement contemporain au sujet du futur. Mais ces figures ne sont pas vraiment figées, car les méthodes d'anticipation du futur sont indissociables des contextes qui incluent, en les modifiant, les croyances religieuses, les logiques scientifiques et les conceptions métaphysiques de l'univers et du destin des hommes. Ce que je cherche à identifier, c'est une *forme d'actualité permanente*, comme dit Sloterdijk, ou une certaine forme de perception du temps qui serait susceptible de franchir les siècles, et pourrait nous servir de colonne vertébrale pour nous maintenir debout devant l'Anthropocène.

L'Antiquité – ou l'antique – ne constitue pas une phase dépassée de l'évolution culturelle, une phase qui serait seulement représentée dans la mémoire culturelle et qui pourrait être citée au gré du bon vouloir culturel. Elle constitue plutôt une forme d'actualité permanente, un temps des profondeurs, un temps de la nature, un temps de l'Être, un temps qui continue à courir en dessous du théâtre de la mémoire et de l'innovation du temps culturel.<sup>182</sup>

---

<sup>181</sup> Bernard Cazes, *Histoire des futurs*.

<sup>182</sup> Peter Sloterdijk, *Tu dois changer ta vie*, p. 52.

## 2.1. La lente mise au point d'une grammaire du futur

### *La détermination active du temps selon Elias*

On ne peut faire l'économie d'une réflexion, même sommaire, au sujet de la naissance de la conscience du temps si l'on veut comprendre comment la temporalité contemporaine se trouve aujourd'hui chamboulée par les enjeux contemporains de civilisation. Que nous disent les analyses des penseurs qui se sont intéressés à cette question, comme Husserl, Bergson, Elias... ? Ils nous font replonger à l'époque d'une forte intrication du social et du physique dans la mise au point de la mesure du temps. Dans les sociétés primitives, on peut imaginer qu'il n'existe pas de réelle « conscience du temps » : ce qui préoccupe les humains à ce stade, ce sont des problèmes immédiats, comme celui de la disponibilité de la nourriture, voire celui de l'épuisement des provisions. A ce stade sont encore imbriqués la production des moyens de subsistance et les activités culturelles. Ici les premières opérations de détermination du temps tiendront beaucoup de la collecte de signes (les cycles du jour et de la nuit, celui des saisons, le passage des oiseaux migrateurs...) et certainement pas de l'existence d'une horloge céleste universelle. L'expérience du temps n'est pas encore celle d'un flux continu. Les hommes parviendront finalement à remplacer les mouvements du soleil et des autres astres – les repères chronologiques assez irréguliers – par un réseau toujours plus serré de mesures artificielles du temps.

Selon Elias, de tous temps les hommes ont jugé nécessaire de pratiquer ce qu'il appelle *l'opération de détermination du temps*, opération qui représente peut-être la plus haute forme possible de synthèse des conditions de l'expérience humaine – forme qui revêt donc naturellement de très différentes figures au cours du temps, au gré de la complexification des relations sociales et des capacités concrètes de mesure du temps.

La détermination du temps n'a pu atteindre son niveau de finesse actuel qu'à travers une lente évolution qui s'est étendue sur des millénaires, en liaison réciproque avec des besoins sociaux qui ont évolué au cours des temps. Au cœur de cette synchronisation se sont croisés sur des siècles le déroulement des affaires humaines et celui des processus physiques extérieurs à l'homme. Ce type de besoin ne s'est pas rencontré dans toutes les sociétés humaines, et notamment pas dans les sociétés qui sont restées éparpillées, nomades, peu structurées. On peut imaginer que le besoin de fixation du temps est resté assez frustré dans les peuplades restées proches du stade chasseur-cueilleur, et s'est progressivement développé lors de la sédentarisation et l'apparition des pratiques agricoles saisonnalisées, avec introduction des activités de semence, de récolte et de stockage dans le domaine végétal, ou la gestion d'un cheptel dans le domaine animal, avec maîtrise des activités cycliques de reproduction, sélection, abattage et conservation morts ou vifs des animaux. Plus les sociétés se

sédentarisent, s'urbanisent et s'organisent selon des fonctions sociales de plus en plus complexes, plus le besoin social de mesurer le temps pour maîtriser la chaîne des interdépendances humaines se précise et suscite en parallèle une conscience du temps de plus en plus unifiée. Pour Elias, il serait tout à fait naïf de penser que notre type actuel de conscience du temps pourrait représenter une notion intemporelle et universelle. Notre concept même de temps universel est très récent, et tous nos ancêtres, sur tous les continents, se sont passés jusqu'il y a peu de temps de ce concept : tant qu'ils ont vécu en petites communautés de chasseurs-cueilleurs ils se sont passés de nos horloges, voire de tout instrument de mesure du temps, et même le cycle assez régulier des saisons et des astres dans le ciel n'avait pas suffi à leur fournir un mode de gestion synchronisé de leurs activités entre tribus distinctes. Nous devons donc faire cet effort peu intuitif d'interroger la routine du temps, de laisser à distance la notion de temps que nous a légué la génération précédente, car ce n'est peut-être pas la représentation qui permettra à nos enfants de s'organiser le plus efficacement.

Jusqu'à l'Anthropocène, nous avons tendance à penser qu'il existe quelque chose de solide et stable derrière le devenir, par exemple des lois éternelles de la nature ou de la raison, ou encore une conscience de l'espace et du temps immuable en toile de fond de l'expérience humaine. A force d'instrumentalisation et d'universalisation, la recherche de quelque chose d'immuablement stable derrière la danse des phénomènes dans le temps est devenue une quête humaine qui s'est exprimée d'abord dans la physique, puis par extension dans la totalité des champs de recherche de la civilisation.

Qu'elle ait pu ainsi acquérir et conserver un statut aussi élevé s'explique par le fait qu'elle fournissait aux hommes, jusqu'à un certain point, de meilleurs instruments d'orientation et de contrôle, et en partie parce qu'elle coïncidait avec un schéma axiologique traditionnel, lui-même enraciné dans des préoccupations humaines n'ayant rien à voir avec l'orientation du monde. Ce schéma ne procédait pas de la quête de la connaissance pour elle-même, mais de quelque chose de tout à fait différent, à savoir la nostalgie d'une permanence derrière l'incessante transformation de toutes les données observables, la recherche d'une réalité impérissable et intemporelle derrière la fugacité des choses humaines. La haute valeur accordée à ces symboles cognitifs de la permanence en vint à constituer une échelle de mesure hétéronome recouvrant la valeur cognitive intrinsèque, instrumentale, que comporte la représentation symbolique d'une série de mutations par quelque chose d'immuable.<sup>183</sup>

Il est probable que la raison pour laquelle la quête d'harmonisation de la détermination du temps est devenue une sorte de challenge universel, en tout cas au périmètre des sociétés occidentales, réside vraisemblablement dans l'angoisse que chacun éprouve devant sa propre précarité, en d'autres termes la peur de la mort. Notons que l'extension du recours à la mesure du temps selon les étalons universels est globalement contemporaine de la découverte de l'évolution des espèces à la suite de Darwin, du rôle de l'inconscient avec Freud, de la relativité avec Einstein. Il y a certainement quelque chose de légèrement rassurant à savoir que ma propre finitude, même courte et fragile, s'est déroulée dans un

---

<sup>183</sup> Norbert Elias, *Du temps*, p. 143.

décor éternel aux lois et ordres immuables. Cela me confère, même temporairement, une sorte de prise sur l'éternel.

Longtemps on avait surmonté ce sentiment de précarité par la croyance dans une vie au-delà de la mort, avec différentes conceptions de ce qui pourrait constituer une garantie de salut. Mais ensuite, surtout en Occident, la quête du paradis terrestre s'est substituée à la recherche de salut dans l'éternité. L'idéologie du Progrès a orienté notre recherche vers l'élargissement, au cours d'une vie individuelle, des aspirations et des expériences auxquelles nous pouvions prétendre ; élargissement au cours d'une vie terrestre, mais raccourcissement dramatique à l'issue de cette vie. La raison universelle s'est recroquevillée à l'échelle non plus de l'espèce, mais d'une vie individuelle. Pour « l'homme mesure de toute chose », les repères ont évolué. Elargissement du présent, raccourcissement ou rétrécissement simultané du passé et du futur. L'Anthropocène n'est pas trop grave dans cette façon de voir les choses, pourvu qu'il n'implique pas la fin du monde dans le cours de ma propre vie personnelle.

La perception du futur a évolué au fur et à mesure de l'évolution de la perception du lien entre expérience du temps et civilisation. Dans les sociétés primitives, une manière d'agir polarisée sur la satisfaction des besoins immédiats était peu propice au développement d'une conscience élaborée de l'avenir. Au fur et à mesure de l'organisation de ces sociétés l'agir humain s'est trouvé encadré par différents types de disciplines, voire à un certain stade par des règles d'autodiscipline qui ont secrété dans leur pourtour une conscience structurée de l'avenir. Une manière d'agir et de planifier ses actions, parfois pour un avenir éloigné, nécessite la capacité de subordonner les exigences du présent à celles du temps à venir. On soupçonne que complexification des relations sociales et capacité d'autodiscipline individuelle se sont développées de pair. La perception globale de l'avenir s'est peu à peu structurée en différents horizons de court, moyen ou long terme au fur et à mesure du besoin d'envisager avec plus de précision à quel moment du futur on souhaitait reporter telle ou telle action. Croissance démographique (avec comme corollaire un besoin de progression en terme de coordination des hommes), progrès technologiques et spécialisation régionale et professionnelle ont considérablement modifié et complexifié la chaîne des interdépendances humaines et instrumentales. Jusqu'à susciter l'emploi généralisé à l'ensemble de la planète d'un temps universel depuis environ un siècle. Nous ne faisons là que répondre au même besoin que celui de nos ancêtres chasseurs-cueilleurs qui devaient, sur la base de quelques empreintes laissées sur le sol, imaginer à quel moment ils allaient pouvoir croiser leur proie.

C'est cet ensemble de relations qui constitue, dans la pensée de Norbert Elias, un *processus de civilisation*. Un processus de civilisation, de ce point de vue, évolue au gré des modèles sociaux d'autodiscipline, et plus précisément au gré de l'évolution des notions de « raison » ou peut-être aussi de « conscience morale.<sup>184</sup> »

---

<sup>184</sup> Norbert Elias, *Essai sur le temps*, p. 163.

Répétons-le : l'autorégulation en matière de « temps » que l'on rencontre dans presque toutes les sociétés avancées n'est ni une donnée biologique liée à la nature humaine ni une donnée métaphysique liée à quelque *a priori* imaginaire, mais une donnée sociale, un aspect de l'évolution sociale de la structure de personnalité qui, en tant que tel, s'intègre à part entière dans l'individualité de chacun.<sup>185</sup>

Mais nous ne sommes pas passés de la soumission au temps à la détermination du temps d'une façon claire et tranquille. C'est une véritable révolution, ou plutôt une série de révolutions qui a rendu possible ce passage. Mircea Eliade nous rappelle à quel point la sortie de la conception de l'éternel retour a dû être lente et laborieuse.

Ce qui nous retient principalement dans ces systèmes archaïques est l'abolition du temps concret, et partant leur intention antihistorique. En dernière instance nous déchiffrons dans tous ces rites et toutes ces attitudes la volonté de dévalorisation du temps. Poussés à leurs limites extrêmes, tous les rites et toutes les attitudes tiendraient dans l'énoncé suivant : *si on ne lui accorde aucune attention, le temps n'existe pas...*<sup>186</sup>

L'autorégulation temporelle n'est clairement pas une propriété intrinsèque de la nature humaine, mais le produit d'un mode de détermination du temps qui s'est lentement consolidé au fil des siècles. La prise de conscience de l'Anthropocène peut-elle impliquer un nouveau mode de détermination du temps ? Car pour la première fois l'humanité se trouve devant l'objectif de mettre en place un mode de détermination du temps qui lui permette de retrouver une *éternité perdue*.

### ***Pas d'anticipation hors du règne humain***

Il s'agit ici de capter l'anticipation à sa naissance, dans l'Antiquité. L'idée d'un avenir que l'on peut construire à sa main découle d'une vision moderne dans laquelle les hommes se sont dégagés du cadre de la religion et des traditions. Cette idée moderne, implicite dans la pensée utopique, devenue explicite dans la futurologie contemporaine, résulte d'une lente maturation depuis trois millénaires. Elle trouve son origine dans les religions iraniennes, puis juive, puis chrétienne, pensées qui ont occasionné plusieurs basculements et permis de sortir l'humanité de la conception cyclique du temps qui représentait l'environnement conceptuel caractéristique des sociétés archaïques.

Le contemporain ne connaît pas davantage son futur que l'homme antique. Mais son incertitude devant l'avenir est certainement plus difficile à supporter aujourd'hui pour lui qui a fait tant de progrès dans la configuration concrète de la vie quotidienne. Or ces progrès ont accru les questionnements vis à vis du futur dans des proportions importantes. L'homme antique avait besoin d'anticiper sur ses réserves de nourriture, sans doute pas beaucoup plus. L'homme d'aujourd'hui voudrait anticiper sur l'évolution du prix des marchandises, sur le temps qu'il fera demain matin à Londres et l'hiver prochain dans les Alpes, sur le retard des trains, les cours de bourses, l'évolution des stocks d'énergie fossile. Il est intéressant de se plonger un instant à l'époque où ces questions n'avaient pas encore de sens.

---

<sup>185</sup> Norbert Elias, *Essai sur le temps*, p. 166.

<sup>186</sup> Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 129.

Mais nous devons rester attentifs dès le départ de la réflexion à l'extraordinaire pouvoir des mots, et particulièrement des verbes dans l'élaboration progressive des figures de l'avenir. La plus grande prudence est de mise avant de tirer quelque enseignement que ce soit de nos regards sur le passé lointain. A coup sûr nous resterons très proches du simplement *probable*. Nous reviendrons ultérieurement sur ces questions à l'aide de Georges Steiner.

Qui sait si, pour reprendre la distinction de Kierkegaard, les doutes à l'écart des temps passés sont pas « amusements d'esthète » ? Le statut du futur du verbe est au cœur de l'existence. Il modèle l'image qu'on se fait du sens de la vie et de la relation personnelle à cette signification. Aucun individu, aucune culture n'est capable de dresser un tableau complet des notions du futur. Chacune des catégories concernées – ontologie du futur ; métaphysique, poétique et grammaire des temps du futur ; rhétorique des futurs politique, sociologique, utopique ; logique modale de la conséquence future – est une discipline majeure en soi. Plusieurs n'en sont qu'à un stade rudimentaire. C'est pourquoi je ne peux guère que suggérer des orientations<sup>187</sup>

... dit Steiner dont les réflexions permettent tout de même d'ouvrir très large les fenêtres sur l'avenir telles qu'ont dû les percevoir les hommes du passé.

Nous ne trouverons aucune trace d'anticipation au sens où nous l'entendrons ici hors du règne humain. Anticipation et prévision sont affaires exclusivement humaines. On peut certes remarquer qu'animaux et végétaux conforment leur comportement à un futur prévisible à leur échelle, par exemple à la succession future des saisons. On notera également que l'alternance des jours et des nuits impose les cycles circadiens de la veille et du sommeil. Mais ce type d'anticipation reste enfermé dans le cycle des phénomènes physique de l'environnement proche ; parlons plutôt ici d'adaptation à la marge aux légères modifications périodiques du milieu. Certains animaux apprennent à reconnaître les signes précurseurs d'un événement contingent et à l'affronter. Certes, mais il n'en ressort rien de construit au sens où nous chercherons ici à en comprendre les mécanismes. Seul l'homme s'est attaqué à une quête active du futur. Seul il exprime et communique ses prédictions. Il n'y a que chez l'homme que l'on peut décrypter les comportements à la lumière de la vision du futur qu'il s'est forgée. *A fortiori* il n'y a que chez l'homme que nous pourrions analyser comment on cherche à appréhender les éléments du futur pour en faire un avenir.

La conscience du temps semble jouer un rôle fondateur dans cette affaire. Pour l'animal, tout est au présent. Pas de futur, pas de passé, l'expérience entière est au présent, ou n'est pas du tout. Toutes ses facultés se déploient et s'épuisent dans l'instant, alors que celles de l'homme peuvent revenir en arrière, se projeter dans le futur. Seul l'être humain peut revenir sur le passé pour en tirer des enseignements pour l'avenir. Tout se passe comme si l'homme, le plus fragile de tous les animaux à la naissance, compensait sa faiblesse en *habitant* le temps. Et en découvrant le temps, parallèlement, il a pris conscience de sa propre mort. Il est intéressant de s'interroger à ce sujet au moment où nous prenons conscience de notre capacité à remodeler notre patrimoine génétique. Car nous vivons ce

---

<sup>187</sup> Georges Steiner, *Après Babel, une poétique du dire et de la tradition*, p. 202.

moment original où l'interaction entre ce que font nos mains comme outils et ce que fait notre esprit comme grammaire et fiction produit une convergence exceptionnelle. Cette convergence permet de viser l'hybridation du naturel et de l'artificiel jusque dans la façon dont l'homme va pouvoir lire, relire, et modifier son patrimoine génétique et l'écriture dont il est l'expression. Le voulons-nous ? Souhaitons nous abandonner notre vieux corps organique pour un corps machine refait, renforcé, perfectionné ?

### *Les premières traces d'anticipation dans l'humanité*

Nous ne pouvons que spéculer à propos des pratiques d'anticipation dans le monde antique. Cela tient tout d'abord au fait que l'expérience du temps n'est pas perçue comme suffisamment dégagée du monde ambiant pour que des opérations de détermination du temps y soient envisageables. Comme l'a écrit Cornelius Castoriadis, l'institution du temps n'y est pas vraiment effectuée.

L'institution explicite du temps dans une société archaïque n'est pas en réalité, ou pas essentiellement, celle d'un flux homogène dans lequel quelque chose grandit sans fin (comme elle l'est dans le capitalisme), mais beaucoup plus celle d'un cycle de répétitions, scandé par la récurrence d'événements naturels pleins de significations imaginaires ou de rituels importants.<sup>188</sup>

La vie collective archaïque reste terre à terre. La routine de l'existence est liée au cycle des saisons : gel, dégel, pluies, sécheresses, canicules contraignent de très près les semailles et la récolte, l'accouplement des animaux, et certainement le mariage des hommes et des femmes. À cette époque l'anticipation se borne à mettre de côté un surplus pour la saison suivante. Dans les temps archaïques le principal effort de l'homme consiste à préserver l'équilibre de cette vie. Il s'agit essentiellement d'assurer sa subsistance et celle de son entourage proche. À ce stade la meilleure façon de préserver l'avenir est sans doute de rester fortement accroché au passé, et notamment à ses ancêtres. Tous les historiens mettent en avant la vénération des ancêtres et les mille façons de leur demander conseil lorsque l'on se trouve confronté aux aléas de la vie. A aucun moment l'anticipation n'est sensée trouver ses tenants et aboutissants dans la parcelle individuelle d'existence de l'homme antique. On imagine plutôt qu'à cette époque on recule devant le nouveau et on cherche à vivre heureux sans sortir du modèle des ancêtres. Sagesse et anticipation consistent d'abord à assurer que l'avenir sera à la hauteur du passé. « Si cet environnement archaïque était limité, il était taillé à la mesure de l'homme : tout y était à sa portée. Ces limitations mêmes procuraient à chacun le sentiment d'y avoir sa place. Cela contraste avec notre époque, où l'homme se sent d'autant plus insignifiant que s'ouvre à lui un monde plus vaste<sup>189</sup> ». D'où le caractère plutôt politique des premières traces d'anticipation, dont Georges Minois tente le dessin. La divination correspond...

... à un but politique et sociologique. La plupart des prédictions de ces époques anciennes concernent ainsi l'avenir du groupe ethnique, du peuple et de sa forme organisée, la cité ou le royaume. La consultation des

---

<sup>188</sup> Cornelius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, p. 309.

<sup>189</sup> Lewis Mumford, *Les transformations du monde*, p. 48.

devins, des oracles, des prophètes officiels, permet à l'autorité dirigeante de réaliser le consensus, de légitimer ses décisions en les présentant comme conformes à la volonté des dieux. C'est le garant du succès de ces entreprises, aussi bien que l'excuse de leur échec : dans le premier cas, le souverain revendique la protection divine, qui justifie son action ; dans le second il rejette la responsabilité sur les devins, qui se sont trompés dans l'interprétation des signes. Cela peut aller jusqu'à l'exécution des mauvais prophètes. La politique divinatoire est infaillible : qui contesterait la légitimité d'une entreprise qui a les faveurs divines ? Cette conception confère aux devins et prophètes un rôle éminent et dangereux. Elle ouvre aussi la porte à toutes les manipulations à partir du moment où la réflexion rationnelle s'introduit dans le système<sup>190</sup>.

C'est la dérive que l'on constatera lorsque l'on s'intéressera au monde gréco-romain. Il ne faudrait cependant pas considérer l'avenir comme un apport trop spécifiquement moderne. De tous temps la volonté d'anticipation de l'homme a excédé la capacité ou l'instinct de l'animal mettant de côté des provisions pour l'hiver : la pratique préhistorique des funérailles implique le souci de l'avenir. De même la construction d'édifices permanents, la plantation des arbres, la reproduction, voire la sélection des animaux sont des actes de prévoyance qui ne peuvent que résulter d'une forte volonté de dépasser le cadre des besoins immédiats et de se préparer à des considérations futures. Disons plutôt que l'homme ne pouvait pas se fier à son seul pouvoir d'agir, qu'il soit individuel ou collectif, sans le support des dieux. Et les dieux sont partout dans le monde antique. Cachés ou bien visibles, ils orientent l'action au quotidien.

Dans la société primitive, l'avenir lointain, distinct du court espace de temps allant du jour au lendemain ou d'une génération à l'autre, a été laissé aux soins des dieux : l'homme manquait des capacités intellectuelles aussi bien que matérielles pour donner à ses projets l'ambition de traverser les siècles, ou décider des transformations générales affectant toutes les institutions de la société. Mais le passage d'une attitude essentiellement tournée vers le passé en une attitude tournée vers l'avenir n'est qu'une affaire d'accentuation : l'une et l'autre étaient présentes, semble-t-il, dans les cultures les plus primitives, et toutes deux sont nécessaires pour qu'une culture, aujourd'hui encore, soit vivante. *L'homme regarde l'avant et l'après, et il forme des projets pour ce qui n'existe pas.*<sup>191</sup>

### ***Comment les formes grammaticales du futur conditionnent la vision de l'avenir***

Il a vraisemblablement été impossible de distinguer les séquences du temps tant que les formes verbales ne permettaient pas de distinguer clairement entre passé, présent et avenir. Aucune opération de détermination active du temps n'a dû être envisageable avant que les mots pour la concevoir ne soient bien distincts. Berger avait noté ce point et cherchait à formuler son projet d'élaboration de la pensée prospective en prolongement de ce constat.

Il est capital, pour commencer, de se rendre compte combien notre notion de l'avenir comme dimension temporelle est récente, sommaire, primitive. Elle est un cas particulier — et le moins développé — de la conscience du temps, elle-même relative à un état donné de civilisation, liée à un état donné du langage et aux

---

<sup>190</sup> Georges Minois, *Histoire de l'avenir, des prophètes à la prospective*, p. 50.

<sup>191</sup> Lewis Mumford, *Les transformations du monde*, p.44.

habitudes d'esprit qu'il nous impose... Pour nous en tenir à la notion du futur, c'est à l'époque historique que nous la voyons se former. Il y a d'ailleurs un lien qui n'est point de pure coïncidence entre la formation, dans la conscience humaine, de la notion de temps (de type spatial) et le passage de la préhistoire à l'histoire. Dans les langues indo-européennes, c'est à des époques relativement récentes que nous voyons se créer les formes verbales du futur. Or qui oserait prétendre qu'il existe des notions clairement aperçues, tant que n'existe pas le support des formes verbales correspondantes ?<sup>192</sup>

Les hommes n'ont d'ailleurs pris conscience qu'assez tardivement de la signification du futur : les historiens précisent que les formes verbales du futur en indo-européen ne sont pas très anciennes. Avant l'élaboration de ces concepts il restait vraisemblablement impossible de s'extraire des cycles biologiques ou cosmiques dont la régularité et la mémoire apportaient les seules possibilités de projection – hormis l'intervention des chamanes dont nous verrons qu'ils restaient, eux aussi, très ancrés dans la matérialité du présent dans l'Antiquité.

Georges Steiner pousse très loin l'idée d'une configuration du réel et de ses évolutions par l'usage du verbe. Il montre comment le temps tout entier tel qu'on le postule et le vit peut être envisagé comme simple « fonction du langage, un système de localisation et de références dont les coordonnées essentielles sont linguistiques. Le langage édifie et découpe le temps dans une grande mesure.<sup>193</sup> » Intrigant point de vue. En fait nous le savions déjà, les classiques en avaient depuis longtemps émis l'idée. Mais les mots et les choses auxquels Steiner rapporte et applique ce point de vue sont stimulants pour la réflexion prospective.

Arrêtons-nous un moment sur ces pages extraordinaires où Steiner cherche à mettre le doigt sur la naissance du futur et les révolutions que cet événement peut occasionner aussi bien dans les collectifs que dans la vie individuelle - comme Steiner l'illustre sur sa propre découverte de la notion d'avenir lors de son enfance. Établir les mots du temps équivaut à créer un monde de toute pièce. Il faut s'émerveiller, dit Steiner, du simple fait qu'existe des formes futures du verbe,

... que les humains ont mis au point des règles de grammaire qui permettent de parler, de façon cohérente, de demain, de la dernière minute du siècle, de la situation et de la luminosité de Vega dans un demi-milliard d'années. Cet éventail flexible de projection linguistique, les distinctions qu'il autorise entre les nuances de l'attente, du doute, du provisoire, du probable, de la crainte, de la condition, de l'espoir, représentent peut-être le triomphe du néocortex, cette partie du cerveau qui distingue l'homme des mammifères plus primitifs. Je me rappelle le bouleversement éprouvé, tout enfant, le jour où j'ai compris qu'on pouvait, sans sortir des limites de la légalité, parler du futur éloigné. Je me revois près d'une fenêtre ouverte, envahi d'une angoisse physique à la pensée que, debout comme je l'étais dans un lieu très ordinaire, *maintenant*, il m'était permis de prononcer des phrases à propos des arbres d'en face et du temps qu'il fera dans cinquante ans. Les temps du futur, les futurs de l'éventuel en particulier, me semblaient possédés d'un véritable pouvoir magique. Pouvoir qui peut provoquer le vertige, tout comme les nombres infiniment grands (des spécialistes du sanskrit avancent que le développement d'une grammaire du futur a peut-être coïncidé avec l'étude des séries récurrentes de très grands nombres)... J'avais du mal à admettre que le *Code civil* ne limitait pas en quelque sorte les emplois du

---

<sup>192</sup> Gaston Berger, « Le temps », in *PTP*, p. 212.

<sup>193</sup> Georges Steiner, *Après Babel, une poétique du dire et de la tradition*, p. 192.

futur, que des puissances aussi occultes que le *futur actif*, le *futur composé*, le *futur antérieur* soit offertes à tous à volonté. Le futur proche, ce présent qui se penche légèrement en avant, était le seul à avoir une physionomie familière. Je me berçais de l'idée qu'il devait exister des Etats plus prudents que le nôtre, plus méfiants devant les dessins qui entrelacent langage et vie, et dans lesquels notre consommation éhontée de la prédiction, de l'hypothèse et du fallacieux était interdite. Dans ce genre de culture, on utiliserait le prédicat futur, l'optatif, les indéfinis du futur que dans les grandes occasions. Ils auraient le caractère inquiétant des mots tabous qu'on écarte de la langue courante mais qui figurent dans certains rites religieux. Il faudrait, pour jouer de l'inconnu et du futur à travers la langue, appartenir à une caste d'initiés, du moins, la marge d'action de la masse serait soigneusement réglementée (personne, dans cette capitale circonspecte, ne devrait dépasser, disons, une des douzaines d'énoncés par mois quant au futur)... Un tel raisonnement n'a rien d'impossible : on pense aux restrictions qu'imposent les sociétés à l'alchimie ou à la distillation des poisons. Le stalinisme a montré comment un régime politique est capable de mettre le passé hors la loi, d'attribuer aux vivants leur quote-part de souvenirs et aux morts leur dose d'oubli. On peut imaginer une exclusion pareille du futur, le problème étant que les temps situés au-delà du *futur proche* ne vont pas sans l'éventualité de changements sociaux. Que serait l'existence dans un présent total, totalitaire, au sein d'un parler qui restreindrait l'élan des phrases à lundi prochain ?... aux portes ouvertes de l'avenir sont postés le chaos et les terreurs anciennes.<sup>194</sup>

Cette longue citation charrie un impressionnant potentiel de configuration et reconfiguration de l'expérience humaine. Le rapport entre ces réflexions de Steiner et nos enjeux stratégiques contemporains n'est pas clair mais comment ne pas guetter le lien éventuel entre l'utilisation de nos verbes, leur conjugaison possible et la façon dont nous sommes devenus incapables de nous projeter dans la longue durée ? Notre perception d'un avenir bouché ou rétréci peut-elle résulter du fait, se demandait l'enfant Steiner, que nous aurions gaspillé « les vivres du temps » ? L'arrogance de nos propos futurologiques n'est-elle pas la première cause d'extinction du futur ? Car...

...la manière dont nous usons et abusons des « futurs » dans la vie de tous les jours à quelque chose d'hallucinant. Je me demandais, enfant, si la pléthore des phrases projetées vers l'avant, sur demain et ce qui suivra, ne risquait pas, comme le sort jeté par une sorcière, d'hypothéquer un futur jusque-là ouvert. Cette foule de verbes arrogants, leurs hypothèses, leurs espoirs, leurs intentions, leurs promesses ne gaspillent-ils pas les vivres du temps ? Les hommes avaient-ils toujours été aussi prodiges ou les proto-grammaires étaient-elles plus économes, ne se risquant que pas à pas dans le futur, comme on entre dans l'eau au petit matin quand il fait froid ? Personne n'en peut rien dire. La préhistoire des langues, j'entends une construction théorique de protolangues à partir de l'analyse comparée des formes phonétiques et grammaticales attestées, ne remonte pas au-delà de 4000 ans avant J.-C. Le fait que les petits-enfants n'emploient d'abord que des verbes dépourvus des marques des temps n'est pas nécessairement un indice quant à la genèse du langage. De toute évidence, nous n'avons pas d'histoire du temps futur.<sup>195</sup>

Steiner nous aide à comprendre combien nos langues structurent le temps, l'enchaînement du passé, du présent et du futur - et sont, conjointement, structurées par ceux-ci. Ce n'est donc que grâce au langage, et peut-être aux arts, mais peut-être pas grâce à la technologie ni à l'économie, que l'homme peut se libérer du temps qui passe et de sa petite perspective temporelle individuelle. Sa réflexion est fascinante car elle nous conduit vers des lieux et des époques où le verbe commençait seulement à

---

<sup>194</sup> Steiner, Georges *Après Babel, une poétique du dire et de la tradition*, p. 202.

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 205.

vouloir façonner le monde. Il cherche à aller derrière le pouvoir des verbes et pense repérer des évolutions dans les postures sociales vis-à-vis du passage du temps, avec le risque que la réflexion se perde aux confins du réel et du langage.

Beaucoup plus difficile à cerner que l'histoire des analyses formelles du futur en soi sont les avatars des « futurs » humains concrets et de l'optatif. Comme je l'ai fait remarquer précédemment une telle chronique n'existe pas et on n'a qu'une idée très vague de ce qui en constituerait le matériau et les témoignages. Pourtant, il est fort probable que la nature même des conventions sociales et psychologiques qui gouvernent le futur a changé, que des cultures différentes n'ont pas toujours utilisé les mêmes outils linguistiques pour rendre l'induction ou la prémonition. C'est manifeste dans la littérature, le rite, l'étude comparée des tournures idiomatiques. On ne ressent et on n'exprime plus les modalités de l'aléatoire, du fortuit, de la prévision comme le faisaient les Ioniens du sixième siècle avant J.-C. Comment, même en se faisant l'esclave de la philologie, peut-on espérer trouver le « futur du passé » si l'on se souvient que les concepts du futur sont à la fois la cause et le résultat d'un jeu de variables sociales, historiques, religieuses de la collectivité linguistique ? On risque une fois de plus de tourner en rond en se servant du langage pour expliciter et traduire des réflexes linguistiques antérieurs ou tombés dans l'oubli.<sup>196</sup>

La hauteur de vue de Steiner redonne des forces pour affronter le problème de la clôture de l'avenir au XXI<sup>e</sup> siècle, même si elle ne livre pas de solution toute faite. Elle rappelle l'immensité du temps, l'immensité du champ des possibles, et c'est déjà beaucoup.

Anthony Giddens attire notre attention sur une autre caractéristique des capacités de projection vers le futur : leur lien avec la pratique de l'écriture. Car dans les cultures orales, dit-il, y compris les plus traditionnalistes, on ignore en fait la tradition. Tant que l'écrit n'est pas devenu pratique courante, certains découpages spatio-temporels ne sont pas vraiment accessibles aux individus. C'est la possibilité même de mettre en perspective les événements de la vie courante qui fait défaut.

L'écriture accroît le niveau de distanciation spatio-temporelle et crée une perspective passé-présent-futur, dans laquelle l'appropriation réflexive du savoir peut être tirée de la tradition désignée. Cependant, la réflexivité se limite toujours, dans les civilisations prémodernes, à la réinterprétation et la clarification de la tradition, de telle sorte que dans la balance du temps le plateau du *passé* pèse beaucoup plus lourd que celui du *futur*. En outre, le fait de savoir lire et écrire étant le monopole d'une élite, la routinisation de la vie quotidienne reste liée à la tradition.<sup>197</sup>

### ***Le chamanisme, très peu décollé du présent***

La divination repose sur l'un des deux postulats suivants : ou bien les esprits connaissent l'avenir et envoient aux hommes des signes pour qu'ils puissent le deviner ; ou bien il existe des équivalences entre le fonctionnement de l'univers et celui des microcosmes, petits mondes des hommes, et il s'agit d'étudier l'un pour mieux comprendre l'autre. C'est à partir de ces postulats qu'ont été mises au point

---

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>197</sup> Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité*, p. 44.

des dizaines de techniques de divination allant de l'haruspicine à l'étude du mouvement des astres. Dans tous les cas il s'agit de guetter l'existence de signes, émergents dans un monde, donc certainement annonciateurs de phénomènes dans l'autre monde.

Il faut rappeler ce statut très particulier de l'avenir dans l'Antiquité, pour autant qu'on parvienne à en reconstituer la perception : d'un côté l'homme antique ne doute pas un instant de la possibilité de connaître l'avenir, de l'autre côté il n'est pas vital que la prédiction se réalise. Au niveau de la vie politique ou des décisions quotidiennes le recours aux prédictions répond à des besoins concrets. La vie forme un ensemble dont les parties sont solidaires, divinités et esprits compris, et ne cherchent pas à s'évader du commun.

La divination est l'ensemble des moyens permettant de sonder cette volonté, de consulter les entrailles de l'oracle prophétique d'un extatique en passant par le vol des oiseaux et l'astrologie ; il n'y a pas de frontière étanche entre tous ces moyens. Tout est signe, et les devins sont là pour les interpréter.... Contrairement à ce que nous affirmons parfois, l'homme « primitif » donne une explication à chaque chose ; l'univers qu'il se fabrique renferme beaucoup moins de mystères que le nôtre ; il « sait » que derrière chaque événement physique se manifeste un esprit mécontent ou satisfait. Explications illusoire que le travail de la science va détruire les unes après les autres. .... L'absence de connaissance scientifique au sens moderne du terme fait la force de ce système : puisqu'il ne dépend pas d'une vérité démontrable, il est inattaquable. Moins l'homme sait, plus il croit savoir ; le fait est bien connu ; rien de plus complexe et mystérieux pour un savant. L'homme ancien se rassure grâce à une explication mythique qui implique la possibilité de connaître l'avenir, par consultation des signes et inspiration divine<sup>198</sup>.

La croyance des anciens dans leurs mythes ne renvoyait pas à une question de véracité au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Les anciens n'étaient pas perturbés par le doute, et la véracité des mythes se situait d'emblée dans l'aléatoire. Ils ne croyaient dans leurs mythes que pour autant que ceux-ci étaient utiles à la société. Un peu comme nous aujourd'hui, pour qui l'idée de vérité est largement voilée par l'idéologie consumériste qui détermine nos faits et gestes individuels et collectifs. Et comme pour nous au XXI<sup>e</sup> siècle, une sorte de préférence présentiste préempte la signification du passé et du futur dans l'Antiquité. Seul le devin détient le savoir du passé, du présent et du futur. Mais François Hartog rappelle combien...

... ce savoir mantique, qu'il s'agisse du passé, du présent ou du futur, est toujours évoqué ou chanté au présent. Calchas voit ce qui irrite Apollon, Tirésias embrasse la destinée d'Ulysse jusqu'à son terme. Phémios chante, à la demande des prétendants, le retour douloureux des Achéens. Mais qu'il s'agisse de passé, de présent ou de futur n'a au fond aucune importance : ce sont pour le devin d'authentiques morceaux de savoir – situés sur le même plan – qu'il fait surgir, en fonction de la demande qui lui est adressée. Qu'importe au fond que certains

---

<sup>198</sup> Georges Minois, *Histoire de l'avenir, des prophètes à la prospective*, p. 49.

soient connotés comme passés et d'autres comme à venir. Doué de vision synoptique, qui est le propre de la divinité, il se borne à faire surgir, à révéler telle séquence ou telle autre. Nulle historicité là-dedans.<sup>199</sup>

Il reste délicat de tirer des enseignements de ces constats de la vie passée depuis si longtemps pour nous orienter aujourd'hui, mais il est déjà instructif de rappeler la plus grande proximité de l'anticipation avec les nécessités du pouvoir plutôt qu'avec les nécessités d'une quelconque vérité. Le chamane hier éprouvait la même difficulté que le prospectiviste aujourd'hui de décoller son regard du présent et de l'autorité des puissances du moment. Marcel Gauchet a montré comment le chamanisme offre un remarquable révélateur de la façon dont s'articulent réalités manifestes et forces occultes, ressources visibles et pouvoirs invisibles dans les religions primitives. Sans livrer d'interprétation définitive, son exposé rafraîchit le regard pour qui s'interroge sur l'enchaînement des causes, conséquences et formidables loupés dans l'anticipation de la dernière crise financière de 2008.

Voilà en effet des spécialistes initiatiques de la communication avec le monde des esprits et de la manipulation de ses représentants qui, en dépit de leur prestige parfois considérable et des craintes qu'ils peuvent susciter, restent au sein de leur société rigoureusement alignés sur le sort commun. C'est qu'en fait visible et invisible forment un seul monde, à l'intérieur duquel deux ordres se mêlent étroitement, et que passer momentanément au-delà des apparences, moyennant disposition et entraînement approprié, ce n'est pas se couper de ses semblables en acquérant une nature différente du fait de cette participation à l'autre monde. Le chaman demeure un *manipulateur* doté d'une faculté privilégiée de se déplacer entre les vivants et les morts, les âmes et les puissances magiques ; il n'est en aucune manière, de près ou de loin, un *incarneur* par la présence duquel s'effectuerait à titre permanent la jonction entre l'univers des hommes et la sphère des autres qui le cause et le règle... Au regard de cette coupure fondamentale, tous, chefs et chamans y compris, se retrouvent en fin de compte à égalité.<sup>200</sup>

Quand bien même il vivrait avec le temps au sens concret du terme, l'homme archaïque demeure profondément étranger aux catégories temporelles d'un temps orienté ou d'un temps cumulatif au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Le passé est dans le présent. Pour la pensée antique il n'y a pas d'incompatibilité entre le fait d'être un ancêtre très éloigné dans le temps et le fait de conserver des attributs importants au présent. C'est d'ailleurs la fonction des rites de transposer le passé dans le présent. Ce n'est pas que l'avenir soit totalement absent de la vie antique. Les cosmogonies primitives sont gorgées de présages. On interprète ces présages en consultant le ciel, en observant les entrailles de poulets. Mais cet avenir reste encadré dans le présent. Réfléchir à l'avenir, c'est regarder en direction du passé. C'est pourquoi les mythes antiques renvoient aussi bien à l'origine qu'à la fin. Et le fait que l'homme antique soit en proie au désir de l'origine le rend peu sensible à l'idée d'un devenir au sens que revêtent aujourd'hui nos concepts de futur ou d'avenir. Il n'est donc pas exagéré de dire, comme Zaki Laïdi, que le passé représentait l'avenir de l'homme archaïque. « On est bien en présence d'une triade temporelle intégrant passé, présent et avenir. Mais elle prend la forme d'un cercle plutôt que d'une flèche. Elle est soumise à une ontologie du temps fondée sur le passé. C'est donc le passé qui

---

<sup>199</sup> François Hartog, *Régimes d'historicité*, p. 73.

<sup>200</sup> Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, p. 61.

est l'avenir de l'homme archaïque.<sup>201</sup> » L'homme archaïque est d'une fidélité obstinée au passé et ne pourra sortir de cette attirance pour l'origine aussi longtemps que la flèche du temps n'aura pas été décochée par un événement extérieur à son système de pensée. Dans la pensée archaïque le mythe passé devient présent au premier contact de ce présent, notamment au travers des rites. La conscience se temporalise à partir du passé. Il faudra une véritable révolution dans la pensée antique, et bien des étapes durant deux millénaires, pour que la conscience moderne parvienne à se temporaliser par rapport à l'avenir.

Ainsi le désir d'anticiper a pris des formes différentes tout au long de l'histoire. Nous sommes passés de la divination d'un futur pensé comme réalité préexistante dans les sociétés archaïques à la volonté, comme nous le verrons ultérieurement, de produire et planifier ce futur à l'époque de la modernité. La caractéristique forte de l'Antiquité aura été de concevoir le futur comme un destin déjà joué mais pas encore connu. Divination, vaticinations, haruspices et oracles n'étaient que des sources privilégiées d'accès à cette connaissance. Que la prédiction soit vraie ou fausse n'était pas une affaire cruciale dans la mesure où personne ne recherchait pas un espace individuel de liberté d'action. Le futur existait déjà de toute façon, il s'agissait d'abord de le deviner, d'en interpréter les signes, de le raconter et parfois, pour les plus audacieux, ceux qui aiment jouer aux frontières de la folie ou de l'exclusion, de modifier quelque peu un destin préexistant.

---

<sup>201</sup> Zaki Laïdi, *Le sacre du présent*, p. 28.

## 2.2. L'Antiquité et ses figures explosives de l'avenir

### L'âge axial selon Jaspers

Dans les mythes cosmogoniques les dieux façonnent le monde naturel et humain à partir d'un chaos originaire. Les dieux ne font pas disparaître ce chaos, ils lui permettent de s'organiser temporairement, et chaque mort d'un être vivant traduit un retour au chaos originaire. La menace du chaos concerne tout ordre humain qui ne peut qu'exister temporairement en attendant de retourner à la corruption d'où il vient. Cette tension entre le désordre et l'ordonnement, entre la confusion et l'harmonie, c'est le combat, le style de vie qui caractérise la vie antique. Il lui faut pour cela l'idée d'un temps circulaire : le caractère cyclique du temps répond dans l'antiquité à l'adaptation sans cesse à réajuster contre la proximité permanente du chaos. Nous en sommes là, semble-t-il, pour l'ensemble des civilisations connues jusqu'il y a trois millénaires environ.

Et voici que pour la première fois Zoroastre en Iran annonce un combat qui sera le dernier et amorce ainsi l'idée d'un temps qui cesserait d'être circulaire.<sup>202</sup> Mais c'est surtout le monothéisme juif qui va s'engager en masse vers la croyance dans un temps fléché et tenter de mettre fin à la conception cyclique antique. L'unique et tout puissant Jahvé dirige l'histoire et la conduit vers son achèvement, qui sera grandiose et total. Il suffit de le suivre pour échapper à la menace du chaos, pour échapper aux cycles de la naissance et de la mort. Ainsi naît l'avenir, par substitution au futur, grâce à l'apparition des événements, c'est-à-dire l'apparition de ce type d'instant qui est voué à autre chose qu'à la simple répétition indifférenciée. L'apparition de l'événement ouvre la porte de l'histoire. Enorme invention que celle du temps fléché : elle suppose une possibilité d'amélioration au fur et à mesure de l'avancement de l'histoire. Elle suscite l'espoir, la croyance dans un progrès humain, tant individuel que collectif. Pour autant que nous puissions en comprendre rétrospectivement les implications, elle représente un vecteur de retournement complet des perspectives humaines, et donc de l'ensemble des projets et œuvres des peuples qu'elle a conquis. Le temps est à présent rempli de promesses, des sociétés entières s'organisent dans l'attente de quelque chose, et cette chose, comme son attente, peut revêtir bien des aspects. Il y a dans cette nouvelle idée d'avenir de quoi s'occuper une vie entière, de quoi forger des projets pour le monde entier.

Entre 800 et 200 avant JC, les empires et les royaumes qui se consolident voient se développer en parallèle une expression de type religieux nouveau. C'est Karl Jaspers qui l'a souligné en premier et a

---

<sup>202</sup> Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*.

désigné sous le nom *d'âge axial* l'apparition des Bouddha, Confucius et des prophètes de l'Ancien Testament. Durant cette période...

... il se passe des choses extraordinaires. En Chine, vivent Confucius et Lao-Tseu ; on voit naître toutes les tendances de la philosophie chinoise. En Inde, c'est le temps des Upanishad et du Bouddha ; toutes les possibilités philosophiques se font jour, allant jusqu'au scepticisme et au matérialisme, ou, comme en Chine, à la sophistique et au nihilisme. En Perse, Zarathoustra répand son âpre vision d'un univers déchiré par le combat du bien et du mal. En Palestine se lèvent les prophètes Elie, Isaïe, Jérémie. En Grèce, on trouve Homère, les philosophes, Parménide, Héraclite, Platon, les tragiques, Thucydide et Archimède. Tout ce que ces noms ne peuvent qu'évoquer s'est développé au cours de ces quelques siècles, presque en même temps, en Chine, en Inde et en Occident, sans que ces hommes n'aient rien su les uns des autres.<sup>203</sup>

Et Jaspers d'énumérer cinq « cultures de la percée », c'est-à-dire des interprétations du monde avancées, universalistes, susceptibles de promouvoir une pensée de l'humanité dans sa totalité : L'Inde, la Perse, la Chine, la Palestine et la Grèce, certains de ses collègues ou disciples invitant à ajouter également l'Egypte à cette liste.

Parallèlement sont apparus les philosophes. Des hommes ont osé, isolément, ne prendre appui que sur eux-mêmes pour envisager certains projets. Il y eu les ermites et les penseurs itinérants en Chine, les ascètes en Inde, les prophètes en Israël et les philosophes en Grèce. Ils n'avaient pas grand-chose à voir ensemble si ce n'est cette formidable fougue d'envisager le monde hors du seul cadrage de la tradition. L'homme devenait capable de s'arracher intérieurement au monde et de le poser froidement face à lui. Il découvrait en lui-même une liberté et une puissance qu'il n'avait jusque-là pas soupçonnées. Il devenait capable, pour le meilleur et pour le pire, de s'élever au-dessus de lui-même et du monde. Il faut s'interroger sur la façon dont les hommes de l'âge axial ont pu effectuer ce retournement gigantesque entre le monde de l'incertitude acceptée, naturelle, et le règne de la foi par lequel l'esprit s'adonne tout entier à une vérité unique, transcendante bien que largement exposée au doute. Dans un sens les Hébreux ont découvert la force que peut représenter la foi collective dans une idée forte, tandis que les Grecs, nous y reviendrons, ont mis au point la notion de vérité en cherchant à s'affranchir des mythes. La tradition et le mythe, explique Jan Patocka, ne représentent plus les seuls repères de l'expérience humaine et la seule sortie de ce cadre renouvelle tous les points de vue tout en responsabilisant davantage cet homme nouvellement éclairé.

Désormais cette totalité parle *directement* à la vie, sans le truchement de la tradition et du mythe, demandant à être acceptée et prise en charge par elle seule, à titre personnel. La vie vécue jusque-là sur le mode de l'acceptation est ébranlée de fond en comble, les piliers de la collectivité deviennent chancelants en même temps que les traditions, les mythes et toutes les réponses données avant les questions. Sans forcément disparaître, le sens modeste, mais assuré et rassurant, change de face – il devient problématique, aussi énigmatique que tout le reste, quelque chose à quoi l'homme n'est plus identique, dont le mythe n'est plus la parole. La vie s'est renouvelée, et c'est *tout* dès lors qui apparaît sous un jour nouveau. Les écailles tombent des yeux de l'homme libre, non pour qu'il voie de *nouvelles choses*, mais pour qu'il voie les choses d'une *manière nouvelle* : elles sont là comme un paysage nocturne, illuminé par l'éclair, où il se dresse seul, sans appui, renvoyé

---

<sup>203</sup> Karl Jaspers, *Origine et sens de l'histoire*, p. 9.

à ce qui se montre à lui, et ce qui se montre – c'est tout, sans exception ; c'est justement le premier feu de l'aurore créatrice, le premier jour de la 'création', énigmatique et d'autant plus irrésistible qu'il porte en lui et emporte dans son mouvement celui qui s'étonne.<sup>204</sup>

### *La prophétie biblique ou la sortie du temps cyclique*

On affirme généralement que c'est l'invention du monothéisme juif qui a rompu le cycle de l'éternel retour pour réorienter l'expérience humaine, pour donner un nouveau sens à l'histoire d'un peuple en proie à de multiples maux. Mais on ne mesure que rarement l'extraordinaire retournement de situation qu'a occasionné cet évènement voici environ trois mille ans. Nous sommes ici à hauteur d'Anthropocène. Les révolutions métaphysiques, ontologiques et morales dont nous aurions besoin au XXI<sup>e</sup> siècle pour sortir de nos logiques technicoéconomiques suicidaires et de leurs diverses impasses stratégiques ne sont peut-être pas plus importantes que les bouleversements induits par la découverte en Israël du monothéisme juif.

L'idée d'un temps orienté, avec un début et une fin, et un progrès entre les deux, n'est pas spontanément accessible à l'homme antique. La grande roue de l'éternel retour englobe le ciel et la terre dans ses boucles sans fin. L'invention du monothéisme, c'est un peu le ciel qui tombe sur la tête des hommes d'Israël. L'Eternel s'est révélé à Moïse, et même Pharaon serait responsable devant lui. Imagine-t-on idée plus subversive ? On peine à imaginer le châtement qui permettrait de faire oublier pareille injure. Les juifs quittent l'Égypte mais en fait, ils ne le savent certainement pas, ce n'est pas un lieu qu'ils délaissent, c'est une époque, presque un univers. Passée la Mer Rouge ce n'est pas une nouvelle contrée qu'ils retrouvent, c'est une nouvelle ère qu'ils ouvrent. La flèche du temps est décochée, elle ne s'arrêtera plus. Les juifs parcourent le monde et expliquent aux païens ébahis que leur sort n'est pas scellé pour toujours, que les pauvres peuvent devenir riches, que les faibles peuvent devenir puissants, que même les puissants d'aujourd'hui devront rendre des comptes devant l'Eternel. Que Dieu parle aux hommes, voilà une bien étrange nouveauté. Voilà qui change la donne, note Berger. « La pensée hébraïque redonne à l'homme quelque importance, puisque Dieu lui parle. Le devin s'adressait aux individus et prétendait leur révéler leur destin. Le prophète se tourne vers le peuple et l'éclaire sur sa destinée. La prophétie a un sens religieux. Elle manifeste aux hommes l'amitié ou la colère de Dieu. Elle annonce les châtements et parfois redonne l'espérance.<sup>205</sup> » Les prophètes d'Israël sont les premiers à avoir vu, à avoir pensé le futur. Ils ont conçu l'existence d'un avenir, c'est-à-dire d'un temps qui serait par rapport au présent ce que le présent est par rapport au passé, un morceau de temps non encore réel, raccordé en biais au présent, sans même avoir les mots pour le dire clairement, c'est-à-dire sans pouvoir en faire un sujet d'échange.

---

<sup>204</sup> Jan Patočka, *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire*, p. 75.

<sup>205</sup> Gaston Berger, « L'idée d'avenir », in *PTP*, p. 229.

...impatience de qui voit une perspective que les autres n'ont pas encore appris à voir, inaperçue et pour eux inexistante. Ainsi Esaïe, qui ne dispose pas en hébreu de forme verbale exprimant le futur, cherche (avec quelque véhémence) à montrer ce que les autres ne voient pas, n'arrivent pas à voir, se refusent à voir : l'avenir est là tout proche, l'avenir qui arrive sur ces aveugles entêtés, incapables d'ouvrir les yeux. Il essaie, il insiste, il y revient, comme le maître d'école avec des enfants bornés, par la démonstration, par l'image, par la semonce et la menace ... On comprend aussi bien l'exaspération du prophète que l'incompréhension du peuple d'Israël, incapable de concevoir et d'apercevoir cette dimension nouvelle que sa langue ne saisit pas. En l'absence de support verbal adéquat, il fallait, pour saisir cette perspective nouvelle du temps, un singulier effort d'imagination, des dons intellectuels peu communs, et le courage d'affronter les railleries de l'imbécile bon sens, la chose du monde la mieux partagée.<sup>206</sup>

### *Retournements consécutifs à l'avènement du monothéisme juif*

C'est certainement en Israël qu'est né le concept de révolution, cette idée prodigieuse que le monde peut être « secoué », qu'il est destiné à un avenir pour lequel l'humanité devra franchir des étapes difficiles pour gagner une vie meilleure par la suite. Nous avons là le prototype de concept révolutionnaire qui conduit au changement collectif, qui vise la libération. Avec le temps fléché on quitte les âges immobiles de la préhistoire et on entre dans le mouvement qui viendra jusqu'à nous, au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Supprimez cette flèche du temps, vous retombez immédiatement dans le temps circulaire qui représente peut-être la loi indépassable – durablement – de la condition humaine. D'autant qu'en parallèle est née *l'espérance*, seconde invention aussi prodigieuse que celle d'avenir.

La transcendance du monothéisme juif a pour la première fois « troué » la circularité du temps, a introduit une brèche par laquelle passe l'espérance, et par laquelle le progrès est devenu possible. Dans le temps circulaire il n'y a pas d'espérance, tout est déjà là. L'apparition de la transcendance crée une ouverture qui élargit à l'infini le champ des possibles. A vrai dire, tout devient envisageable. C'est ainsi que la révolte du progrès prend sa source dans la ferveur de l'espérance :: le monde futur change de forme, mais l'idée même d'un monde futur, différent de celui d'aujourd'hui et meilleur que lui, a dû germer préalablement.<sup>207</sup>

L'homme a la révélation de l'Être comme un tout et il se découvre en même temps nettement différent de toutes les autres catégories d'êtres. L'homme devient pour la première fois une question pour lui-même, et commence à s'interroger sur sa propre pensée. De nombreuses et fortes personnalités se rebellent contre tous les ordres ancestraux. Les sages, les ermites, les prophètes rompent avec toutes les traditions et se plongent dans une vie spirituelle entièrement nouvelle. Le prophète lit le présent avec d'autres yeux que ses contemporains. Il n'est assujéti à aucune obligation.

Voilà un peuple qui ne se considère plus lié aux cieux, aux astres, à la nécessité. C'est peut-être bien l'homme lui-même qui est le mieux à même de diriger la course du monde. Mais du coup, il devient

---

<sup>206</sup> Gaston Berger, « Le temps », in *PTP*, p. 212.

<sup>207</sup> Chantal Delsol, *Les pierres d'angle. A quoi tenons-nous ?* p. 145.

responsable de son destin. Il ne peut plus se contenter de lire son futur dans les horoscopes, ou de feindre de penser que ses soucis proviennent de la colère ou de la bêtise des dieux. Ils sont les auteurs de leur avenir et leur destinée dépendra de la réponse qu'ils apporteront à ce nouveau Dieu qui n'exprime pas la nécessité, qui n'impose pas ses choix, qui reste en retrait, laissant à l'homme nouveau une considérable marge de manœuvre pour prendre ses responsabilités individuelles et collectives.

Autrement dit, l'irruption de la transcendance dans le monde clos de l'immanence fait émerger en même temps la liberté humaine. Le Dieu unique qui apparaît se révèle comme une personne et parle à l'homme comme un interlocuteur-personne, c'est-à-dire un être libre. L'homme qui se soustrait au destin ne tombe pas sous la coupe d'une autre nécessité venue d'ailleurs : son propre sort lui revient. On imagine ce que cette rupture implique en termes d'angoisse et de tourment : l'être humain va se trouver dénudé au sein de l'histoire qui lui est confiée, livré à ses démons et sommé de rendre des comptes à soi-même. Pourtant l'espérance est ce qui s'engouffre par cette brèche : un air si pur, si nouveau, qu'on se demande comment nous pourrions désormais nous en passer... Une culture livrée au *fatum* se préoccupe du futur pour en arracher les secrets à qui les détient, les astres, les dieux. Elle voudrait savoir mais n'a rien à faire sinon apprendre à assumer ce qui vient. Une culture sans *fatum* sait que l'avenir dépend de ses décisions, et que ces décisions peuvent changer la figure de son monde. Ainsi est-elle tout naturellement fatiguée et fébrile. Le poids du futur lui pèse ainsi qu'un sac de plomb. « Souviens-toi du futur » dit le Deutéronome : n'oublie pas que la suite de l'histoire est entre tes mains ; ne te repose pas ; tiens tes promesses ; soit fidèle à toi-même.... L'espérance a été semée dans le monde, non pas une espérance de tel ou tel événement, mais l'espérance tout court, son idée même, sa nature nouvelle. Et sa trace est profonde comme les pas, dans les bois, d'un animal entièrement nouveau. Face à l'habitude mondiale et millénaire du temps circulaire, l'espérance est une nouveauté inouïe, et devant les sagesse toujours récurrentes et toujours là, elle apparaît comme un chemin d'aurore. Elle brise le temps circulaire, elle représente le seul terme qui puisse se substituer à lui. Partout le destin est répétition inéluctable du passé. Ici, l'anti destin signifie la jeunesse éternelle du monde.<sup>208</sup>

La grande innovation des prophètes du judaïsme par rapport aux prophètes des autres religions, très nombreux et contemporains du judaïsme, a été la mise au point d'une large conception téléologique de l'histoire dont les épisodes cruciaux sont situés dans le futur. Et ces épisodes futurs en retour vont jouer un rôle capital dans la configuration du présent, pour mettre le monde présent en ligne avec les échéances à venir. Avec le prophétisme biblique c'est donc l'avenir qui prend le pouvoir, qui détermine le présent, dans la perspective de la « promesse » messianique du salut.

Au cours de cette évolution bien des rôles et des responsabilités sont renversés ou évoluent. La place des prophètes eux-mêmes prend de l'importance. C'est à eux qu'il revient de creuser toutes les potentialités de l'expérience. A eux, en raison de leur proximité avec le divin, de fixer les limites de la liberté des hommes. Car ce Dieu prometteur mais exigeant s'est considérablement éloigné des hommes, il est de plus en plus difficile d'en cerner les attentes concrètes au-delà des grands principes promettant le salut. Un segment de marché s'ouvre là, en attente de compétences et de prestations d'un genre nouveau : il s'agit de discerner l'avenir, d'interpréter les signes venant du futur ou de l'au-

---

<sup>208</sup> Chantal Delsol, *Les pierres d'angle. A quoi tenons-nous ?* p. 127.

delà, d'en pénétrer les correspondances, de les traduire en conseils et règles de vie, de réajuster quand il le faut le dessein global de la communauté. Très large pouvoir, qui ne va pas sans quelques risques de délits d'initiés, comme le rappelle Gauchet. Le prophète...

... parle entièrement du dehors de la communauté de ses semblables, comme délié d'elle et en complète liberté vis-à-vis d'elle.... Double distance, de Dieu aux hommes et d'un parmi les hommes à tous les autres, l'une alimentant et en forçant l'autre : voilà le système prophétique dans sa logique circulaire. Plus le prophète fait entendre une voix singulière, hors la norme, plus Dieu prend proportion extra-cosmique, à part de tout le créé, et plus de la sorte il s'éloigne, plus son porte-parole est en droit d'exciper d'un lien personnel avec lui.<sup>209</sup>

Le prophète envoie des lettres recommandées à l'humanité, sans que l'on sache très bien s'il est le simple facteur de Dieu ou s'il a pris lui-même la plume. Anne Dufourmantelle insiste sur le fait que la prophétie est née d'une crise et que son principal objectif est d'envisager des solutions d'un type nouveau.

La parole prophétique naît de la perception aigüe d'une crise qui n'est pas seulement sociale mais atteint le destin d'un peuple. Dans la dénonciation de cette crise, les prophètes n'évoquent pas une loi naturelle ou un état idéal de droit pour justifier leur révolte, mais une vérité sur laquelle aucune autorité ne peut légiférer. L'idée nouvelle qui se fait jour, à travers eux, est qu'il ne s'agit pas seulement d'espérer, mais de permettre que l'inattendu, l'inespéré, puisse surgir de l'avenir et détourner le cours des événements. Ce qui fait irruption dans la parole prophétique c'est, à l'encontre de la fatalité, le surgissement possible d'un avenir non inscriptible à partir du passé. Les hommes doivent parvenir à la compréhension nouvelle des signes qui leur sont donnés par les prophètes. Ces signes ne viennent pas d'un savoir ésotérique mais d'une parole qui, parce qu'elle exprime une parole ineffable, ne peut le faire que dans la pénombre du langage, par analogie et métaphores. C'est pourquoi le message prophétique est générateur d'une longue tradition exégétique.<sup>210</sup>

La nouveauté de cette époque, c'est que partout l'homme prend conscience de l'Être dans sa totalité, de lui-même et de ses limites. Il fait l'expérience du monde redoutable et de sa propre impuissance. Il pose des questions essentielles et décisives et, devant l'abîme ouvert, il aspire à sa libération et à son salut. Tout en prenant conscience de ses limites, il se propose les buts les plus élevés. Il rencontre l'absolu dans la profondeur du sujet conscient et dans la clarté de la transcendance. La religion axiale promeut la redéfinition, la refonte même, de la personnalité humaine. Le prophète incarne des sentiments nouveaux. La vie qu'il vit et les valeurs qu'il exprime deviennent des modèles visibles par tous. D'autre part, et dans le prolongement de l'exemple du prophète, la vie individuelle prend le pas sur la vie sociale.

Que de bouleversements suite à l'avènement des monothéismes : flèche du temps, révolutions, autorité, futur, espérance, prophétisme... Des concepts parmi les plus structurants de la vie sociale ont été chamboulés, modifiés, amplifiés, inversés, donnant à la vie collective un contenu et une allure

---

<sup>209</sup> Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, p. 217.

<sup>210</sup> Anne Dufourmantelle, *La vocation prophétique de la philosophie*, p. 33.

significativement différente au fil des temps. Ce constat permet de relativiser nos questionnements contemporains. Il n'adoucit en rien le diagnostic de notre situation à l'entrée de l'Anthropocène ; mais l'histoire semble nous dire que de profondes réorientations de la vie collective ne sont pas impossibles, se sont déjà produites – nous-mêmes, civilisation occidentale, provenons d'une restructuration de ce genre. Mais ce que nous avons fait autrefois, inconsciemment, saura-t-on le refaire aujourd'hui, consciemment ?

Pourquoi, parmi toutes les tribus pastorales qui peuplaient le Moyen Orient à l'âge axial, un seul a choisi d'imaginer dans le Ciel un Père créateur unique de l'univers, un père sévère et exigeant mais prometteur, et d'en faire le fondement de sa Loi, jetant du même coup les bases d'une culture de l'espérance ? Pourquoi parallèlement, en Grèce, un petit peuple a choisi de faire du Logos une loi impersonnelle qui s'impose même aux Dieux, jetant du même coup les bases de la rationalité et de la démocratie ? Nous ne pouvons pas faire l'économie d'une tentative de resourcement de la pensée de l'anticipation au <sup>xxi</sup> siècle auprès de ces piliers de notre culture profonde. Car espérance, rationalité et démocratie sont aujourd'hui encore à la base des recettes qui nous permettent d'organiser l'agir collectif, on peut du moins le supposer, l'espérer justement. L'Anthropocène remet-il en cause les proportions entre espérance, rationalité et démocratie ? Remet-il en cause le besoin de l'un de ces ingrédients ? Propose-t-il d'autres ingrédients ?

### *La prophétie dans le monde grec*

La pensée grecque fut elle aussi une pensée du mythe. Mais elle en ébranla les fondements. Sans quitter la conception cyclique caractéristique des époques antiques, elle ouvrit une brèche dans les idées d'Etre, de vérité, de liberté, et par là s'engouffrèrent de premières aspirations à l'émancipation. Patocka parle d'un *coup d'envoi* de la pensée grecque, d'un premier *relèvement* de l'homme de ses conditions d'existence primitive.

L'Histoire prend naissance... quand l'homme comprend ... qu'il existe d'autres possibilités de vie que de s'échiner pour se remplir le ventre dans la misère ou de vivre des moments orgiaques privés ou publics. La *polis*, la poésie épique, la tragédie et la philosophie grecque sont divers aspects d'un même coup d'envoi qui signifie un relèvement de « l'état de déchéance. »<sup>211</sup>

Mais aussi structurante soit-elle dans le domaine de la physique, de la métaphysique, de la politique, la pensée grecque n'a pas directement apporté de modification significative dans la perception de l'avenir collectif. Ce constat paradoxal semble partagé par les spécialistes de la pensée hellénique, historiens et philosophes. Certes la vie pour les Grecs ne consiste plus seulement pour eux à subir, l'homme commence à déployer un regard interrogatif sur les enchaînements qui mènent au futur. D'ailleurs l'avènement du *Logos* est à lui seul une forme d'arrachement au mythe et à ses racines dans le passé. Et l'exercice structuré de la langue conduit à reconstruire à partir du temps : avant, après, demain, plus

<sup>211</sup> Jan Patocka, *Essais hérétiques*, p. 112.

tard... Les Grecs ont donc eu une certaine intuition nouvelle de la temporalité, mais ils n'ont pas opéré une révolution aussi violente que les Juifs au sujet du temps, et leur perception de l'avenir sera loin d'acquiescer la même force d'entraînement.

Il faudra attendre bien longtemps avant que l'idée d'un progrès futur commence à se faire jour nettement. Jusque-là, le cadre est fixé : des destins individuels qui dépendent des dieux mais qui ne sont pas inéluctables, et un futur collectif plutôt sombre. Comme tout cela se passe entre les dieux et les hommes, et que les communications sont possibles d'un monde à l'autre, les hommes inventent une multitude de moyens pour consulter les dieux sur leur avenir. Le monde homérique et mythique fourmille de devins et de prophètes, de toutes natures et de tous niveaux. Dans les cités évoluent des chresmologues, prophètes de type biblique, de basse origine et d'humble condition, souvent mendiants, qui vendent leurs oracles. Consultés sur les événements de la vie quotidienne par les citoyens ordinaires, ils sont totalement autonomes et ne dépendent d'aucun temple.<sup>212</sup>

Les grecs ne négligent aucun moyen de se renseigner sur l'avenir : on a pu recenser jusqu'à 230 méthodes divinatoires différentes, on connaît plus d'une trentaine de manuels sur le sujet. Mais ce détachement de la pensée mythique n'a pas permis à la pensée grecque de concevoir le temps sur le mode d'une réalité substantielle. Avec Socrate, on vise à remplacer la coutume par la métaphysique comme source et garante des valeurs caractéristiques de l'humanité. Socrate cherchait à extraire le noyau moral central des croyances traditionnelles fragilisées à ce moment-là de la vie athénienne, mais il n'en ressort aucune pratique de l'anticipation. D'ailleurs Socrate recourt volontiers à la divination en cas de coup dur.

Socrate, qui se montre ici moins rationnel et moderne que certains de ses contemporains, croit au pouvoir de la divination, qu'il n'hésite pas à pratiquer lui-même, interprétant les songes, déclarant que ses esprits sont défavorables à l'expédition de Sicile. D'après Xénophon, il aurait affirmé sans ambiguïté la légitimité de la mantique : 'lorsque nous ne pouvons prévoir ce qui nous sera utile dans l'avenir, les dieux ne viennent-ils pas encore ici à notre secours ? Ne révèlent-ils pas par la mantique, à ceux qui les consultent, ce qui doit arriver un jour ? Il ne faut cependant y recourir qu'en dernier ressort, car cela peut dégénérer en superstition et manipulation.'<sup>213</sup>

Pour Platon, le temps n'est que *l'image mobile de l'éternité*. Pour Aristote, le temps demeure avant tout une réalité dérivée du mouvement du nombre, il permet de mesurer le déplacement des mobiles. Entre perception cyclique et premières émancipations de ces cycles, Georges Steiner estime que les Grecs ont ébauché une première *logique des temps futurs*.

« Quand Aristote s'interroge sur la cause, le mouvement et l'entéléchie ou intention téléologique des formes vivantes, il ne peut évidemment laisser de côté les propositions au futur. La richesse de son raisonnement et la grammaire des contextes dans lesquels le problème se manifeste créent des obstacles quand on prétend dégager une doctrine unique. Le grec permet à Aristote de parler de « maintenant » d'une manière qui annonce les pluralités du relativisme moderne. Ailleurs, pourtant, il

---

<sup>212</sup> Georges Minois, *Histoire de l'avenir, des prophètes à la prospective*, p. 53.

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 74.

n'hésite pas à affirmer que les verbes des temps autres que le présent ne sont pas de vrais verbes, mais des « cas » semblables aux cas obliques du nom. On serre peut-être les faits au plus près en disant que sa conception d'un temps cyclique sans être exactement répétitif fournit matière à une logique des temps futurs générale plutôt que particularisée. L'entéléchie des formes à venir, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'un « prêt agencement » de potentiels, requiert une logique des énoncés futurs, logique qui, cependant, mise en demeure de formaliser des concepts comme le mouvement et la durée, se heurte à certaines anomalies.<sup>214</sup> »

Le futur a été considéré de tous temps comme une réalité obscure, impénétrable et en même temps inéluctable. Chez les Grecs, même les dieux n'ont pas de prise sur le futur puisque les dieux eux-mêmes sont soumis à la *moira* à laquelle rien n'échappe. Dans certains cas les dieux peuvent connaître le futur, mais ne peuvent pas en disposer. Cette perception implique une conception statique du temps : le futur existe déjà, il exprime la figure de la nécessité, de l'inéluctabilité. Car si un dieu (ou un devin, un oracle...) parvient à le connaître, il ne pourra pas le modifier, même en ce qui concerne les propres actions de cet observateur privilégié. C'est pourquoi les projections des Grecs en direction de l'avenir ont une portée modeste, peu profonde. Elles se déploient autour de l'action immédiate, réduite au pourtour de l'agir individuel et de ses capacités pratiques. Ils ne cherchent pas à s'extraire massivement du présent comme le feront les Modernes. Jamais ils ne tentent de tirer le futur vers le présent. Leur vision du changement concerne l'action et non l'Histoire. Jamais les Grecs n'auraient pu mettre au point la notion d'*actualisation* telle qu'elle encadre aujourd'hui la grande masse des échanges économiques et financiers au niveau mondial.

La conception grecque de la prophétie mérite d'être soulignée. Pour les Grecs, le prophète est un instrument passif, dépossédé de lui-même, tout juste humain. La Pythie ou la Sybille prononcent leurs oracles dans des états proches de la déconnexion avec le réel, et pourtant Platon ne met nullement en doute leur authenticité ni leur utilité. Dans le *Phèdre*, il montre le plus grand respect pour la prophétie.

La prophétesse de Delphes, les prêtresses de Dodone, ont en effet, et justement quand elles sont en proie au délire, rendu à la Grèce nombre de beaux services, d'ordre privé aussi bien que public, tandis que, lorsqu'elles ont toute leur tête, elles n'en rendent que de bien minces, ou point du tout. Et si maintenant nous devons parler de la Sibylle, de tous ceux qui, usant d'une divination inspirée, ont donné à nombre de gens, par nombre de prédictions, la droite direction en vue de leur avenir, nous allongerions inutilement notre propos par des considérations qui sont manifestes pour tout le monde.<sup>215</sup>

Platon envisageait même de faire de la divination un monopole d'état dans sa cité idéale. Vraisemblablement moins en rapport avec sa recherche de la vérité qu'en raison du grand pouvoir que procure la prévision en matière de gouvernance, dans le champ de la politique. A tel point, comme le note Minois, qu'il devient difficile de distinguer qui manipule qui entre les oracles et leurs clients. « Plus important est le rôle de la divination dans la politique et dans les affaires militaires, au point que l'on a

---

<sup>214</sup> Georges Steiner, *Après Babel, une poétique du dire et de la tradition*, p. 206.

<sup>215</sup> Platon, *Phèdre*, p. 244.

du mal à faire la part entre l'authentique et la supercherie, et à savoir dans quelle mesure les politiciens grecs manipulaient la divination pour la faire servir leurs fins, ou étaient manipulés par elle.<sup>216</sup> »

Anne Dufourmantelle s'est interrogée sur la *vocation prophétique de la philosophie*. Elle aussi estime que les Grecs sont restés proches d'une pensée cyclique du temps. « A la temporalité grecque, cyclique, que Jean-Pierre Vernant appelle 'une spatialisation concentrique du temps', s'oppose la temporalité hébraïque, puis chrétienne, originaire de notre conception du temps orienté, linéaire, eschatologique, porté en son origine par une espérance messianique qui signifierait, dans son accomplissement, l'abolition de l'histoire<sup>217</sup>. » Dufourmantelle insiste sur le côté *accablant* du savoir prophétique. « Pour les Grecs comme pour les juifs, la vocation prophétique est accablante, mais, pour les Grecs, la tragédie survient inévitablement quand l'homme, soumis aux passions, a oublié la loi du destin ordonnées par les Dieux. Dans ce contexte, le prophète est celui qui vient rappeler la dette qu'ont les hommes envers les dieux<sup>218</sup>. » Vocation accablante, mais également pleine de potentialités car le prophète se tient à la source du monde. Vernant voit dans cette nouvelle forme de prophétisme un début d'échange entre les dieux et les hommes. « Œdipe ne sait ni ne dit la vérité, mais les mots dont il se sert, pour dire autre chose qu'elle, la manifeste à son insu de façon accablante pour qui a le don de double oreille comme le devin de double vue. Dans le discours d'Œdipe s'affrontent et se nouent le discours humain et le discours divin.<sup>219</sup> »

La pensée grecque sur l'Être trouve une nouvelle voie avec l'apparition du concept de vérité, de même que le judaïsme, puis le christianisme. L'apparition d'une vérité métaphysique, puis religieuse en Occident à l'époque axiale, sonne l'avènement d'une mentalité radicalement nouvelle, bien différente des anciennes sagesse, devant les énigmes de l'existence. Une de ses idées fortes tient à ce que la connaissance de notre destin serait à notre portée. Il vaudrait la peine de l'attendre, voire de lui sacrifier quelques pans du bien-vivre au présent si ce sacrifice pouvait permettre de s'en rapprocher dans le futur. « Les juifs demandent des miracles, les Grecs cherchent la sagesse » dit-on. Il n'est pas certain que nous soyons à présent sortis de cet éventail d'options stratégiques.

### *L'oracle de Delphes*

Revenons un instant sur ce cas particulièrement intéressant pour une histoire des figures de l'avenir : le cas des oracles. La Grèce fourmille d'oracles, véritables agences de renseignements quant aux intentions divines. L'ensemble de ces institutions constituent un réseau incontournable pour qui veut capter les messages divins. Trois d'entre eux semblent avoir occupé une place durable sur l'échiquier de

---

<sup>216</sup> Georges Minois, *Histoire de l'avenir, des Prophètes à la prospective*, p. 83.

<sup>217</sup> Anne Dufourmantelle, *La vocation prophétique de la philosophie*, p. 51.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>219</sup> Jean-Pierre Vernant, cité par Anne Dufourmantelle, *La vocation prophétique de la philosophie*, p. 60.

la prophétie. Les deux premiers, Ammon et Dodone, s'exprimant au nom de Zeus, le troisième, l'oracle de Delphes, le plus prestigieux, qui restera en activité près de douze siècles, s'exprimant au nom d'Apollon. Il s'agit ici pour une divinité ou un esprit de parler par individu interposé. La Pythie de Delphes, qui entre en exercice peu après Homère, au VIII<sup>e</sup> siècle avant JC, est un humain élu par Dieu. Elle transmet des messages divins qui doivent être décodés par des « prêtres » accrédités pour ce décodage.

La Pythie boit l'eau de la fontaine et mâche des feuilles de laurier. L'esprit d'Apollon l'investit et lui dicte ses messages qu'elle retransmet, juchée sur un trépied, au travers de trances convulsives. Cette femme, âgée et ignorante, est un instrument tout à fait passif. Toute l'organisation de l'oracle repose sur le puissant clergé d'Apollon qui dicte les règles et veille au respect des formalités oraculaires. La consultation de l'oracle repose sur une procédure sophistiquée. Que ce dispositif ait pu tenir douze siècles durant, du VIII<sup>e</sup> siècle avant JC au IV<sup>e</sup> siècle après JC, est extrêmement difficile à comprendre. D'autant qu'il a été durement moqué et critiqué car on avait très tôt remarqué que l'oracle faisait de nombreuses erreurs de prédiction, et avait une fâcheuse tendance à envisager l'avenir de ses consultants en fonction de l'importance de leurs cadeaux. On lui a également reproché, mais manifestement sans lui en tenir réellement rigueur, de favoriser parfois d'abominables tyrans, ou encore de soutenir régulièrement les régimes aristocratiques contre les démocraties.

En fait l'oracle fait ses affaires de toutes les catégories de conflits humains, un peu comme les marchés financiers font aujourd'hui leurs choux gras de tout ce qui concourt à augmenter la volatilité des valeurs boursières. Pendant la guerre du Péloponnèse, l'oracle de Delphes continue à entretenir l'hostilité entre les Grecs. Là réside peut-être la clé de sa longévité.

Rien ne lui est plus favorable que la guerre, les deux camps venant le consulter dans l'espoir d'entretenir des avis favorables et de précieuses prédictions concernant le déroulement des hostilités... Pendant toute cette période, Delphes est le véritable centre de la diplomatie des cités grecques. Des délégations viennent d'un peu partout consulter Apollon, sur des sujets les plus divers, mais en grande majorité sur les affaires purement religieuses. Le sanctuaire est une sorte de Genève du monde méditerranéen, où l'on est parfaitement au courant de tous les événements politiques de ce secteur, grâce aux allées et venues des diplomates, des délégués, des marchands, des touristes et des pèlerins. Les oracles peuvent donc tenir compte de toutes ces données pour prononcer des prédictions en connaissance de cause, et ainsi étonner les consultants par leur clairvoyance. Delphes est le lieu par lequel le futur fait irruption dans le présent pour lui dicter ses décisions. Nous tenons là un cas unique de futurocratie.<sup>220</sup>

Notons également que les oracles ne se déplacent pas. Ils sont consultés et voient défiler tous ceux qui souhaitent s'enquérir de leur sort et de l'avenir de leurs projets. Le sanctuaire de Delphes par exemple est au centre d'une multitude d'activités très diverses et, le commerce attirant le commerce, l'oracle agit comme un aimant qui aspire et éblouit tous ceux qui passent à sa proximité.

---

<sup>220</sup> Georges Minois, *Histoire de l'avenir, des Prophètes à la prospective*, p. 60.

Contrairement à ce que l'on pense spontanément, il n'y a pas un si grand fossé entre ces méthodes et celles qui prévalent à l'âge moderne : celui qui annonce, qui prédit, permet aux décideurs, aux communautés d'adapter leurs actions, de mener leurs « politiques ». La prédiction a toujours eu une fonction première de conseil. Quand Berger écrit que « la prédiction ou la prophétie ne nous permettait pas d'agir puisqu'elle révélait l'inévitable<sup>221</sup> » au contraire de la prévision, faite pour l'action, sa vision est faussée, car la prédiction a toujours été utilisée en vue d'une action, justement pour adapter l'action à cette prévision. La divination n'est pas synonyme d'irrationalité : l'oracle de Delphes recevait, par exemple, des questions de type économique concernant les plantations, la direction des cheptels domestiques et pouvait fournir une réponse relativement rationnelle, dans la mesure où, centre de voyage éminent pour le monde grec, les membres du clergé d'Apollon disposaient de nombreuses informations. L'ambiguïté des messages delphiques fait inmanquablement penser à l'imprécision de certains exercices de prospective contemporains...

... dont nous connaissons bien la formule aujourd'hui. Plus le message est flou, plus il est facile, rétrospectivement, de le valider. Mais il serait trop rapide d'en conclure ici à la fourberie des oracles conjugués à la naïveté, la superstition ou l'ignorance de ceux auxquels ils s'adressent, ou plutôt de ceux qui s'adressent à eux. La relation entre les oracles et leurs adeptes, tout comme celle entre les savants d'aujourd'hui à leurs clients, est la clé de l'énigme du futur. Du rapport entre ces deux parties dépend les effets de la parole oraculaire ou prédictive. Celui-ci n'est pas univoque : chacune des parties est responsable du mode de communication qu'elle entretient délibérément avec l'autre.<sup>222</sup>

Pour Colonomos, il faut regarder plus loin. L'oracle de Delphes représente d'abord Athènes dans son devenir lointain qui peut bien, de temps en temps, supporter quelques aléas conjoncturels. L'oracle resserre les figures de l'avenir autour des cadres de la stabilité politique sur longue durée.

Le caractère énigmatique du message oraculaire a une autre signification et revêt une autre fonction. L'oracle est amené à se prononcer sur le futur lointain d'une cité ou d'un régime. Ainsi à Athènes, une prophétie se répandit particulièrement au début de la guerre contre le Péloponnèse. Les athéniens avaient fait le chemin de Delphes, où il leur avait été annoncé : « la ville d'Athéna, la déesse de la guerre, est bénie, elle a enduré de nombreux maux et souffert, elle deviendra un aigle qui voguera de tout temps parmi les nuages ». Encourageante, cette prophétie a une autre qualité : elle donne à voir, à long terme, l'horizon d'une grande stabilité.<sup>223</sup>

La prédiction pour rassurer et encadrer le champ des possibles. Il faudra se souvenir de cette idée pour en réévaluer l'intérêt au XXI<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>221</sup> Gaston Berger, « L'idée d'avenir », in *PTP*, p. 230.

<sup>222</sup> Ariel Colonomos, *La politique des oracles*, p. 34.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 35.

## *La divination romaine, monopole d'état*

Les Grecs et les Latins n'envisagent pas l'avenir de la même façon. Le Grec s'interroge sur ce que peut représenter l'avenir, sur la possibilité de le connaître, sur ce qu'il lui réserve. Le latin s'intéresse surtout à l'action présente et au futur immédiat ; ce qui lui importe, c'est que les dieux soient favorables à son projet et, s'il y a doute à ce sujet, le Latin s'interrogera sur les moyens à mettre en œuvre pour que les dieux changent d'avis, ou pour se frayer un chemin aux interstices des volontés divines. Le Latin n'est pas prioritairement dans le registre de la connaissance mais dans celui de l'action, de la pratique. La divination romaine est une technique destinée à interpréter les volontés divines, et à se montrer suffisamment habile pour jouer sa propre partie sans contrecarrer celle des Dieux. Le Latin ne subit pas un cours des choses qui s'imposerait totalement à lui, il fait face à la situation, il évalue le champ des possibles et veut rester maître de son destin. C'est en tout cas l'état d'esprit initial des romains, selon Georges Minois, avant la rencontre avec les cultures environnantes.

Cette attitude va s'altérer avec la conquête. Le contact avec les oracles grecs, la divination orientale va donner aux romains le goût de la véritable prédiction, ce qui va provoquer l'inquiétude des conservateurs, des 'vieux romains' et du Sénat qui, à partir du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, entreprend la lutte contre les nouvelles méthodes de divination. Puis, une fois l'empire établi, on assiste à une mainmise de l'État sur le futur, confisqué par les nouveaux maîtres. L'empereur interdit la pratique de la divination, et se réserve la consultation des astrologues, devins, haruspices et autres. La connaissance de l'avenir devient un cas de sédition, une vraie trahison, au mieux une dangereuse tromperie aux yeux d'un pouvoir qui vit de plus en plus dans la hantise des complots. Le futur est une affaire d'État, dont la connaissance est confiée peu à peu à un véritable ministère, et soumis au secret. L'Empereur a seul le droit de connaître l'avenir. La persécution à laquelle les astrologues et devins non officiels sont soumis prépare leur élimination par les empereurs chrétiens, qui n'admettent plus qu'une vision du futur : celle des prophètes de la nouvelle religion.<sup>224</sup>

Les oracles se prononcent essentiellement sur les décisions des gouvernants et sur le destin de leur communauté proche. Ils semblent d'ailleurs avoir accepté sans trop de récriminations d'être encadrés par la loi de la cité, qu'ils ne cherchaient pas à surplomber. Au contraire tout se passe comme s'ils s'étaient laissé institutionnaliser de bonne grâce, sans chercher à revendiquer la capacité à sortir, par leurs visions ou paroles, hors du cadre de la cité et de ses possibles politiquement autorisés. Ils s'exprimaient généralement depuis une tribune tout à fait officielle. Il en est d'ailleurs ainsi chez les Egyptiens, les Etrusques, les Grecs ou les Romains : les augures, haruspices, devins ou oracles délivrent leur parole depuis des temples officiels, dans le cadre d'institutions hiérarchisées.

Politiquement, l'Etat romain prend clairement en charge le futur. Cicéron l'explique ouvertement dans le *De Divinatione* : les oracles doivent être accrédités par Rome. Sans cela ils risqueraient de devenir source de nuisances pour la vie de la cité. Cicéron reconnaît l'utilité des oracles, au moins des oracles officiels, mais dénonce les effets perturbateurs de toutes les autres formes de divination qui auraient

---

<sup>224</sup> Georges Minois, *Histoire de l'avenir, des Prophètes à la prospective*, p. 89.

tendance à fragiliser la hiérarchie sur laquelle repose la cité. Rome est allée loin dans la sanction des dérives à ce sujet.

Il s'agit de réduire au silence les dieux anciens. En 385, l'empereur Théodose décrète la peine de mort contre ceux qui, 'par l'inspection du foie, et les présages tirés des entrailles, se berceraient de l'espoir d'une vaine promesse, ou, ce qui est encore pire, connaîtraient l'avenir par une consultation exécration. Un supplice plus terrible est réservé à ceux qui, contre notre défense, auraient cherché à savoir le vrai sur le présent ou sur l'avenir'.<sup>225</sup> » A. Colonomos rappelle que pour Platon déjà le devin devait être parfaitement contrôlé, dès sa formation. « Platon partage les mêmes inquiétudes politiques. Tout en acceptant, dans la parole oraculaire, une part d'intuition et de créativité, il critique ouvertement les devins libres et les charlatans afin de préserver la cité de la déraison. Le devin doit être subordonné à l'intérêt général. Si les devins ne sont pas contrôlés et unis au sein d'une même institution est formés par les mêmes méthodes, ils se livreront une guerre des dieux, dont le collectif dans son ensemble aura à pâtir. Dès l'origine du phénomène oraculaire, la question du rapport entre l'unité de la prédiction et la diversité des visions du futur est posée. La cité a besoin d'une somme d'oracles unis. La centralité des oracles possède ainsi trois composantes. Elle est spatiale (territoriale), sociale (relationnelle, attractive et affective), politique (institutionnelle).<sup>226</sup> »

Cette conception du futur à Athènes et à Rome fait inmanquablement penser à la promotion de la Rand Corporation aux États-Unis à partir du milieu du xx<sup>e</sup> siècle. La Rand, organisme quasi public, est l'instrument au travers duquel les États-Unis envisagent leur emprise actuelle et surtout future sur le monde. Les possibles technoscientifiques et économiques y sont travaillés et déployés avec force et méthode, ils cherchent à incorporer le tout de l'expérience humaine contemporaine dans leurs projections futurologiques qui formatent l'avenir autour des seules logiques technicoéconomiques en cours depuis quelques décennies. Le rapport du NIC, la cellule de R&D de la CIA, tous les quatre ans, en est un autre exemple dont nous avons déjà parlé : dans sa dernière version il s'agit de proposer la vision stratégique américaine à horizon 2030 afin d'engager « le dialogue sur le futur avec des experts non gouvernementaux », en d'autres termes de faire partager la vision américaine du futur à l'ensemble de la planète, et/ou de repérer à la source toute naissance ou apparition de vision alternative pour en faire un sujet de réflexion, puis éventuellement de réaction politique. Il y a incontestablement une similitude entre le fonctionnement de l'oracle de Delphes et celui des agences semi gouvernementales contemporaines de futurologie.

Nous verrons comment, par contraste, la prophétie chrétienne sera nettement plus ambitieuse. Les prédictions grecques et romaines demeurent modestes, de faible portée : elles restent dans le champ du futur proche, plus précisément dans le domaine de l'action pratique et politique concernant les romains. La prophétie chrétienne s'étendra à des vues nettement plus ambitieuses dans le temps et dans l'espace : elle prédira à l'échelle du monde et prolongera ses vues jusqu'à la fin des temps. Les oracles n'avaient pas cette ambition. Pourtant, deux constats nous interrogent à deux millénaires de distance avec le monde romain. D'une part cette conception franchement utilitariste de l'acte oraculaire ; en bien des aspects ce premier constat nous rappelle à la plus grande réserve quant à

---

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>226</sup> Colonomos, Ariel, *La politique des oracles*, p. 32.

l'indépendance et aux visées des agences prospectives contemporaines, privées ou publiques. D'autre part Rome, en tout cas Cicéron, avait développé une véritable réflexion à propos des mérites respectifs de la divination et de l'expertise pour la conduite des affaires humaines. « Dans chaque domaine, écrit Cicéron, les spécialistes sont plus capables que les devins de nous éclairer ; il vaut mieux faire confiance au médecin, au pilote, au physicien, au moraliste, au chef de guerre qu'au devin lorsqu'on a une décision à prendre. La divination n'est donc pas un art. Elle ne connaît pas les causes des événements, comment pourrait-elle les prévoir ? »<sup>227</sup> Mais pour lui, l'oracle de Delphes était à classer dans la catégorie des approches rationnelles. « ... si la divination n'était qu'une superstition sans fondement, cela se saurait, depuis des siècles qu'elle est pratiquée. L'oracle de Delphes serait-il aussi célèbre s'il ne disait pas la vérité ? »

### *La chrétienté ou l'industrialisation de l'espérance*

En lui-même, le passage de l'Antiquité païenne à la chrétienté ne modifie pas fondamentalement l'attitude des hommes vis à vis de la prédiction. Dans le monde païen comme dans le monde chrétien l'homme peut espérer déchiffrer le futur mais ce qui change, c'est le moyen d'accès, ainsi que le champ d'application de la connaissance du futur. Dieu seul connaît l'avenir et seule une communication directe de sa part est intéressante, le reste n'est que supercherie. De toute façon, l'avenir terrestre n'a plus qu'une importance très relative. Les événements politiques et militaires, le sort des souverains et de leurs empires, tout cela devient secondaire. Seules les informations relatives aux différentes étapes menant au salut sont réellement importantes : retour du Christ, présence de l'Antéchrist, fin du monde, voilà des sujets prioritaires. Pendant des siècles des générations de chrétiens vont mettre ces questions au premier rang de leurs préoccupations ; ils vont se mettre en mouvement autour de spéculations les plus hasardeuses suscitées par les images prophétiques des apocalypses. Plus qu'aucune autre, le christianisme sera une religion de l'avenir. Comme l'indique l'éminent théologien Jürgen Moltmann,

Le christianisme est tout entier eschatologie, il est espérance, perspective et orientation en avant, donc aussi départ et changement du présent... La perspective eschatologique n'est pas un aspect du christianisme, elle est à tous égards le milieu de la foi chrétienne. Il n'y a assurément qu'un seul problème réel en théologie chrétienne ; il lui est posé par son objet et, à travers elle, il est posé à l'humanité et à la pensée humaine : c'est le problème de l'avenir...<sup>228</sup>

... car, poursuit-il le Dieu judéo-chrétien a « le futur comme propriété ontologique ». La religion chrétienne, à partir des prophètes, est une perpétuelle projection dans le futur. Sa force motrice est le futur, au royaume de Dieu, loin devant. Jésus est le prophète par excellence, il connaît aussi bien le passé que le présent et l'avenir - sauf le jour et l'heure de la fin des temps. Il montre aux chrétiens comment vivre dans l'attente d'une promesse, et comment préparer au mieux l'avenir par une vie sans

---

<sup>227</sup> Cicéron, cité par Georges Minois, *Histoire de l'avenir, des Prophètes à la prospective*.

<sup>228</sup> Jürgen Moltmann, *Théologie de l'espérance*, p. 12

tache au présent. Le règne du futur a réellement commencé avec le Christianisme en ce sens que la conduite des chrétiens est à présent ordonnée en fonction d'événements à venir. Il marquera profondément la civilisation occidentale, jusqu'à nos jours. Il a définitivement brisé le cycle de l'éternel retour.

Dans le langage théologique de Moltmann, le christianisme a apporté au rapport de l'homme à la temporalité la brisure du temps en deux par l'événement décisif de l'Incarnation : naissance, mort et résurrection du fils de Dieu fait homme. Est alors apparu un nouveau temps pour le croyant : celui de l'attente. Nous sommes ici à la source de toute anticipation. « Dans la communion au Christ, nous faisons l'expérience des *avantages* et de l'*anticipation* du royaume de Dieu qui vient. Pour le dire d'un point de vue théorique, l'espérance se nourrit de l'*anticipation du positif* et ne comprend que la *négation du négatif*. Les deux vont de pair.<sup>229</sup> » Un des grands mérites du christianisme a été de valoriser la souffrance, de transformer la douleur d'un état négatif en expérience positive, en une sorte de *créance* sur l'avenir.

Notons bien tout ce qu'il y a de révolutionnaire dans l'invitation du Christianisme à bouleverser les ordres établis ici-bas. Comme l'a expliqué Gauchet, la force de l'idée de salut fait exploser toutes les anciennes pratiques collectives qui visaient à contenir le changement.

De l'essentielle acceptation de l'ordre des choses et de la loi du destin qu'organisait la religion primordiale du passé, on bascule, lorsque surgit l'écart entre ici-bas et au-delà, entre apparence et vérité, dans un refus religieux fondamental de ce monde au nom de l'autre monde, l'impératif de salut et l'accès à la vraie vie devenant la perspective et la règle en cette vie... Toute la puissance mobilisée depuis toujours au service du maintien de la reproduction d'un univers humain – naturel immuablement identique à lui-même, toute l'énergie déployée en vue de la neutralisation du changement – celui du monde environnant comme celui du lien ancestral – se voit ainsi, au terme de cette métamorphose de l'altérité religieuse, retournée contre la nature et mise au service d'un universel changement.<sup>230</sup>

Il faut mesurer à quel point la religion judéo-chrétienne a pu ouvrir une fenêtre de lumière dans la conception rigide et déterministe du futur des sociétés antiques. Le futur reste certes entre les mains de Dieu, qui en dispose selon sa volonté, mais l'apparition de ce nouveau type de Dieu est réconfortante selon deux aspects au moins : d'une part l'homme peut mettre sa confiance en ce Dieu éternel et fidèle, qui représente un solide point de repère dans le quotidien terrestre ; d'autre part sa venue ouvre des perspectives extrêmement motivantes et potentiellement mobilisatrices, bien que dans des directions différentes selon les perspectives juives ou chrétiennes. Dans la perspective juive l'issue positive peut se réaliser sur terre, notamment avec la venue du Messie. Dans la perspective chrétienne, elle revêt une dimension eschatologique dont les plus belles réalisations se concrétiseront après la fin du monde. On mesure les transformations probables de toutes les stratégies d'anticipation imaginables dans la suite de la découverte de ces nouvelles perspectives. Certes le futur reste essentiellement dans les mains de Dieu, mais c'est toute la région de l'espérance qui s'ouvre suite à la

---

<sup>229</sup> Jürgen Moltmann, *De commencements en recommencements*, p. 114.

<sup>230</sup> Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, p. 132.

venue de Dieu sur terre. Il n'est pas certain que le quotidien en soit profondément modifié dans les faits à l'état brut, mais il l'est dans les nouvelles perspectives qui viennent colorer ces faits et en modifier grandement la signification au quotidien, dans l'espoir qui peut venir habiter toute chose dans le pourtour de ce nouveau rayon de lumière. Pouvoir envisager une « vie bonne », en faire un projet collectif et viser une « vie éternelle », largement ouverte aux déshérités, voilà qui peut apporter un relief renversant aux perspectives humaines. A la lumière des questions qui se posent à nous à l'ère de l'Anthropocène, il faudrait pouvoir relire l'apparition de la religion judéo-chrétienne sous l'angle de l'*industrialisation* qu'elle a initiée, managée et produite en matière d'espérance. Une industrie de services plutôt que de manufacture, certes, mais une industrie quand même, avec des process, des normes, une organisation matricielle et internationale d'avant-garde, une offre de service qui s'étend de la naissance à la mort des individus, une culture du développement et du résultat, des parts de marché, certes très challengés, et une capacité bimillénaire à teinter d'espérance le quotidien de millions d'individus tout au long de leur vie – un type d'espérance toujours ouvert à la construction de projets collectifs, possiblement planétaires. Il n'est pas certain que la découverte de l'Amérique à la fin du xv<sup>e</sup> siècle représente une nouveauté aussi radicale et importante que l'apparition de cette perspective judéo-chrétienne proprement révolutionnaire, en tout cas en matière d'anticipation.

Pouvoirs extraordinaires de l'espérance chrétienne, dont Chateaubriand dira qu'elle est « plus longue que le temps », elle est capable donc d'aller chercher loin dans l'avenir les bonnes raisons d'agir au présent pour la construction d'œuvres collectives ici-bas. « Le départ et les pérégrinations d'Abraham et de Sara montrent qu'une promesse divine ne pointe pas seulement vers un avenir lointain qu'il faut attendre, mais que l'avenir promis possède une composante dans le temps présent et qu'elle mobilise les intéressés en suscitant leur espérance.<sup>231</sup> » Mais comment parler de l'avenir qui n'est pas encore là, comment peut-on informer d'événements futurs dont personne n'a été témoin ? S'agit-il simplement d'illusions ? De cauchemars ou de spéculations invérifiables ? Pour Moltmann l'espérance chrétienne ne parle...

... pas de l'avenir en tant que tel et encore moins comme d'un lieu vide de tous les changements possibles. Elle part d'une réalité historique précise dont elle annonce l'avenir, sa puissance et son aboutissement. La doctrine chrétienne de l'espérance traite de *Jésus-Christ et de son avenir*. C'est en son nom seulement que l'espérance est chrétienne. Elle se fonde sur le souvenir de la venue, de la mort et de la résurrection de Christ, et annonce la venue du ressuscité. Pour toute doctrine chrétienne de l'espérance, le fondement de toutes les attentes futures sur la personne et l'histoire du Christ est la pierre de touche qui la distingue des conceptions utopiques et apocalyptiques. L'espérance chrétienne s'enracine une fois pour toutes dans la *memoria Christi*.<sup>232</sup>

Leur projection résolue vers l'avenir, les chrétiens l'ont nommée *espérance*. C'est elle qui leur permet de braver la cruauté du destin. La flèche droite du temps rend les hommes coresponsables de la marche du monde. L'espérance chrétienne n'est pas seulement l'attente d'un autre monde, c'est d'abord la transformation de ce monde-ci en royaume à nettoyer de ses souffrances et imperfections multiples.

---

<sup>231</sup> Jürgen Moltmann, *De commencements en recommencements*, p. 15.

<sup>232</sup> Jürgen Moltmann, *De commencements en recommencements*, p. 110.

« Les Européens du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, qu'ils soient juifs, chrétiens, athées résolus ou agnostiques, doivent comprendre qu'ils sont les héritiers de cette *espérance* eschatologique, lointainement ancrée dans le messianisme juif et progressivement laïcisée au moment des Lumières<sup>233</sup>. » Sommes-nous en train de perdre ce « goût de l'avenir », de refermer vingt-cinq siècles passés sous le régime de l'espérance ? Devenons-nous résignés ? Et résignés à quoi ? A la plate acceptation de l'ordre établi, au règne de nos machines peut-être ? Finie la vitalité de l'espérance ? Nous pourrions peut-être essayer, à défaut de le dominer, de réparer le monde ? Ne sommes-nous pas, comme Fabrice Hadjadj invite à y réfléchir, face à la nécessité de retrouver une *capacité* à espérer ?

Il ne nous reste que cela, et cela est bien plus grand que nos beaux rêves saccagés : une immense et inévitable certitude d'apocalypse, c'est-à-dire la nécessité d'une espérance qui traverse la nuit obscure, l'exigence d'une vie appelée à se donner plus fortement que la mort, la nouveauté d'une existence féconde, qui ouvre des chemins dans l'impasse, qui manifeste la gloire à travers la Croix, qui porte une révélation au cœur du désastre.<sup>234</sup>

Ce message chrétien peut-il encore nous instruire ?

---

<sup>233</sup> Jean-Claude Guillebaud, *Une autre vie est possible*, p. 168.

<sup>234</sup> Fabrice Hadjadj, *Si tout est en voie de destruction...* p. 119.

### ***2.3. Perspective, histoire, progrès et utopies bousculent le temps***

Perspective, histoire, progrès et utopies sont de très profondes notions et il n'est pas envisagé de les étudier ici en détails. Il s'agira uniquement de saisir en quoi ils ont pu constituer des étapes particulières dans la perception du temps, avec l'idée de comprendre un peu mieux quels sont les déterminants des phénomènes d'ouverture et de fermeture de l'avenir, à différentes époques de l'histoire ; de comprendre en quoi ces notions ont pu représenter des modifications significatives dans la représentation de l'avenir entre le XVIII<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle ; et en quoi ces concepts, qui semblent avoir profondément modifié les façons de voir, de penser et d'agir dans un passé relativement proche, peuvent nous renseigner sur la façon d'envisager l'avenir depuis notre situation contemporaine dépourvue de perspectives de long terme. En effet, lorsque nous sommes tétanisés au début du XXI<sup>e</sup> siècle par les sombres perspectives ouvertes par l'Anthropocène, ou rendus hagards par la montée des incertitudes ou la croissance de l'imprévisibilité, il est bon de nous rappeler à quel point la conscience humaine a montré au cours de l'histoire de puissantes facultés d'adaptation. Peut-être ces facultés sont-elles encore à notre disposition ?

#### ***L'astrologie, première insertion de la science dans la prédiction***

On ne peut pas dire que l'astrologie a joué un rôle réellement central dans la conception de la temporalité. L'astrologie correspond à l'entrée de la science dans l'approche de l'avenir, événement certes peu banal. Mais cet événement n'a pas suscité de révolution massive dans la façon d'appréhender la temporalité. Ce sont les Grecs qui ont fondé l'astrologie, et qui l'ont utilisé en complément de la divination, de la Sybille et des oracles comme dernier moyen de renseignement sur le futur. Grâce aux mathématiques, les Grecs ont fait de l'astrologie une véritable science. Georges Minois estime qu'elle a comblé le vide laissé par la perte de confiance dans la divination traditionnelle, notamment dans les couches sociales élevées, vers le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Elle pénètre en Grèce par l'élite de savants et des philosophes. A côté des interprétations hasardeuses des oracles et des augures l'astrologie apporte de la rigueur, de l'objectivité. Quoi de plus rationnel et objectif que la mécanique céleste ? Pour les médecins, les stoïciens, les platoniciens, rattacher les destins individuels et collectifs au mouvement des astres participe à l'élaboration d'une science sociale, propose de faire de l'existence humaine une expérience compréhensible et rigoureuse.

Plus tard, la grande époque de l'astrologie se situera en Occident entre le XIV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, trois siècles pendant lesquels les hommes s'exercent à lire leur avenir dans ou au travers du ciel étoilé. Ce qui fait la force de l'astrologie, c'est son apparence scientifique. C'est pourquoi, en Occident comme

auparavant en Grèce, elle est plus particulièrement prisée des élites intellectuelles et politiques. Dès le xv<sup>e</sup> siècle la production d'ouvrages astrologiques est importante. La pratique des *pronostications* annuelles se répand : on annonce pour l'année en cours le temps qu'il fera chaque jour, les prévisions de récoltes, l'évolution des guerres et de tous les événements significatifs de la vie sociale. Dans un monde toujours aussi instable et imprévisible l'astrologie apporte des repères, dans le ciel, et rassure, même lorsqu'il est avéré que l'exercice de prédiction conduit à des séries d'erreurs d'anticipation. Manifestement on n'en veut aucunement aux prédictions de n'avoir aucune capacité de prédire avec exactitude, l'essentiel est d'occuper la fonction de remplissage de l'attente, afin de donner l'illusion de chasser le hasard de l'avenir. La lecture de Nostradamus au travers des âges est instructive à cet égard : les remises à jour périodiques de ses prédictions en fonction de l'actualité illustrent que les prédictions n'ont d'autre valeur que pour le présent.

L'astrologie restera indispensable tant qu'aucun moyen réputé plus fiable ne la remplacera. Et ce ne sont pas les progrès de la science qui proposeront ce remplacement. Ce sont plutôt les utopies sociales et l'économie politique qui proposeront de nouveaux schémas de projection vers l'avenir. Mais ce qui est remarquable avec l'astrologie, c'est le peu de conséquences sociales induites par l'entrée d'une démarche scientifique dans le fonctionnement d'un nouveau mode de prédiction. Ce constat peut nous interpeller à l'heure de l'Anthropocène. Se pourrait-il qu'à l'inverse nous soyons complètement aveugles aux implications des sciences dans les équilibres de la biosphère ?

### ***L'invention de la perspective ou l'entrée dans un monde en expansion***

Il n'en est pas de même avec l'apprentissage de la perspective, qui occasionne une véritable révolution à la fois dans la perception sensorielle et dans la pensée, et permettra à l'avenir de prendre un contenu de plus en plus humain. Avec la perspective c'est le spectateur qui devient central. Berger, nous y reviendrons, a été sensible à cette question.

Quand la culture est devenue anthropocentrique, les peintres ont inventé la perspective. Ils ont trouvé naturel de déformer la réalité conformément à la situation du spectateur, qui devenait le centre du monde. Pour le moderne, le monde est dans mon œil. Le chinois est dans le nuage, dans l'oiseau, dans la fleur.<sup>235</sup>

La perspective permet de rompre avec la bi dimensionnalité du Moyen-âge. Avec elle le monde gagne en profondeur. La perspective permet à l'homme d'embrasser l'univers d'un seul regard, comme peut le faire un Dieu. Le regard humain change littéralement de statut puisque s'y déploient à la fois une lumière réfléchie et la lumière de l'esprit. Il nous faut faire un effort considérable pour comprendre à quel point cet art devenu si familier aujourd'hui a exigé des artistes des déformations exceptionnellement subversives par rapport aux modes de perception sensorielle classiques avant la Renaissance. Car la perspective est un dispositif

---

<sup>235</sup> Maurice Bégart, *La mort subite*, p. 164. (Note de travail de Gaston Berger du 16 février 1960).

construit par l'homme, à partir d'un mode de conscience et d'imagination qui se substitue à la conception religieuse, fondée sur le sacré. Ce n'est qu'au xx<sup>e</sup> siècle, avec Panofsky, que l'on a redécouvert à quel point la perspective avait été un construit, qu'elle avait une histoire et s'inscrivait dans un long processus de conditionnement perceptif qui a tout à coup permis à l'artiste de donner à voir, dans le tableau, au-delà du tableau, un horizon d'attente et d'espérance. Berger nous laisse une autre trace de sa propre perception de cette conquête humaine et de ses implications en matière de perception de l'avenir.

Au Moyen Age, l'autre monde s'affirme comme plus important que celui où nous nous trouvons provisoirement. Aussi nos tristesses sont-elles allégées par l'espérance. Le monde n'est pas absurde puisque Dieu le règle et il n'est pas entièrement sombre puisque Dieu nous aime. Le destin, le *fatum*, s'efface derrière la destinée. Celle-ci, pourtant, voile encore la notion d'avenir.

Mais voici qu'à la Renaissance apparaît le sentiment que l'homme n'a pas seulement le privilège d'échapper en quelque sorte à la nature par l'immortalité de son âme. Il la domine par l'ingéniosité de son esprit. La science platonicienne nous détournait du monde, en nous entraînant à tourner « l'œil de l'âme » vers la perfection des idées ; la science cartésienne vient nous rendre « maîtres et possesseurs de la nature<sup>236</sup>. »

Le moment prophétique avait certes arraché l'homme archaïque au passé. Mais le futur qu'il proposait ne prêtait à la durée humaine aucun pouvoir productif. L'homme restait un spectateur plutôt impuissant devant l'éternité que les prophètes avaient ouverte. C'est la découverte de la perspective, à la Renaissance, qui donne à l'avenir un contenu proprement humain. C'est dans la profondeur de cette technique architecturale que pourront s'engouffrer les idées décisives de profondeur, projets, espérance. Il pourra en résulter une restructuration complète du rapport humain au temps. Cela prendra naturellement plusieurs siècles. Zaki Laïdi en a dressé l'histoire.

Elle commence avec le Quattrocento et la Renaissance et culmine avec les Lumières au xvii<sup>e</sup> siècle. Et même si l'idée de perspective connaîtra pendant ces trois siècles des fortunes diverses, elle irriguera progressivement l'ensemble des représentations. Si bien qu'au xix<sup>e</sup> siècle, elle apparaîtra non seulement comme une construction légitime – mais comme une expérience naturelle. L'homme s'habitua tellement à penser sur le mode perspectif qu'il finira par y voir une représentation presque naturelle et non historique du monde.<sup>237</sup>

En un sens les idées même de Salut, de Promesse doivent beaucoup à la découverte de la perspective. Jusqu'à Nietzsche qui exprime l'idée que le monde apparent n'est finalement que le résultat d'une « mise en perspective », donc d'un type de regard. Tentons de refaire le parcours de la perspective au début du xv<sup>e</sup> siècle. Laïdi fait remonter à Brunelleschi, « le plus génial des architectes italiens », l'idée que la construction « est avant tout affaire de point de vue et que l'unité de la construction passe par l'unité d'un point de vue.<sup>238</sup> » Primeur du projet, du plan, du projet de construction. Le projet précède

---

<sup>236</sup> Gaston Berger, « L'idée d'avenir », in *PTP*, p. 229.

<sup>237</sup> Zaki Laïdi, *Le sacre du présent*, p. 43.

<sup>238</sup> Laïdi, Zaki, *Le sacre du présent*, p. 45.

la réalisation. Cette percée se serait concrétisée à travers la construction du dôme de la cathédrale de Florence. Par un jeu de cônes et de miroirs Brunelleschi découvre la notion de profondeur là où on n'apercevait auparavant qu'un espace unidimensionnel. Il « fut l'inventeur d'une méthode et d'une forme de représentation – la perspective – qui allait devenir la figure emblématique de la Renaissance. Mais le véritable sens et la valeur de cette découverte ne furent véritablement assurés que par le *De Pictura* d'Alberti en 1435 ». Car c'est Alberti qui étendra la découverte de Brunelleschi à la peinture d'abord, puis théoriser la relation entre vision et représentation picturale.

Ce que dit Alberti est à la fois simple et décisif. Le tableau est une intersection plane de la pyramide visuelle. Or, dans la mesure où les lignes de fuite du tableau définitif sont déjà connues, il suffit de construire la pyramide visuelle en élévation latérale pour qu'apparaissent alors sur la verticale d'intersection les intervalles de profondeur. Tout est dit ici. Mais le sens de cette définition n'est pas pour autant épuisé. Car si, grâce à Alberti, on dispose désormais d'une règle universelle et mathématiquement fondée de la représentation picturale sur le mode perspectif, le potentiel de sa définition est encore bien plus grand. Il permet désormais de penser l'espace de manière à la fois cohérente et infinie et de rompre ainsi avec la vision aristotélicienne d'un monde encadré par la limite absolue du ciel... C'est, selon ses propres termes, une *fenêtre ouverte sur l'histoire*. « Mon premier acte, écrit-il, quand je veux peindre une superficie, est de tracer un rectangle, de la grandeur qui convient en guise de fenêtres ouvertes par où je puisse voir *l'istoria*. » *L'istoria*, c'est ici l'objet visuel du tableau, mais également l'action représentée par le peintre dans sa valeur narrative et morale... Un pas décisif vient d'être franchi. La perspective représente désormais un système de sens qui relie clairement la projection dans l'espace à la projection dans le temps... Mais il va plus loin. Il met ses techniques au service d'un projet cher à la littérature humaniste : celui de la cité idéale.<sup>239</sup>

La perspective a désormais valeur de vérité. D'abord de vérité géométrique, puis de vérité philosophique, et bientôt de valeur transcendante. Les traités de perspective se multiplient, les controverses techniques abondent. Aussi, quand l'Académie de Paris cherche plus d'un siècle et demi après sa découverte à ravalier la perspective au rang de technique mineure, c'est trop tard, car la perspective est largement sortie du cercle des peintres, elle irrigue déjà d'autres domaines où elle a modifié les modes de perception du réel : au théâtre, à la guerre, dans l'architecture, elle a établi la puissance de la notion de *point de vue*. « La perspective, écrit Merleau-Ponty, ne m'apparaît pas comme une déformation subjective des choses, mais au contraire comme une de leurs propriétés, peut-être la propriété essentielle<sup>240</sup> ». La perspective n'est donc pas le point de vue du sujet sur l'objet, elle est devenue une propriété de l'objet. La perspective est devenue l'une des modalités d'élargissement du monde, elle est donnée à tous, riches et pauvres, et rien ne la ramènera dans le giron d'un dieu ni d'un roi. Et surtout elle permet de se projeter dans l'avenir. Le temps se trouve alors dynamisé, historicisé, et résolument orienté vers l'avenir.

---

<sup>239</sup> Laïdi, Zaki, *Le sacre du présent*, p. 46.

<sup>240</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*, p. 96.

Il faut relire les quelques pages de la *Phénoménologie de la perception*<sup>241</sup> spécialement dédiées à l'analyse de ce phénomène pour mesurer tout ce que la perspective a chamboulé dans la perception sensorielle, la pensée, la vie, à partir de la Renaissance. Le temps suppose une vue sur le temps, explique Merleau-Ponty. Il n'est donc pas comme un ruisseau qui coule. « Si cette métaphore a pu se conserver depuis Héraclite jusqu'à nos jours, c'est que nous mettons subrepticement dans le ruisseau un spectateur de sa course. » C'est lorsque j'introduis un spectateur dans le paysage que les rapports au temps se renversent. Mais pour les choses-mêmes, « ce n'est pas le passé qui pousse le présent ni le présent qui pousse le futur dans l'être ; l'avenir n'est pas préparé derrière l'observateur, il se prémédite au-devant de lui, comme l'orage à l'horizon. »

Avec la perspective le monde entre en expansion, tout en s'éloignant toujours plus de son noyau central, celui du moi humain où ils étaient unis à l'origine - avant leur disjonction amorcée justement par cette mise en perspective.

### ***Le progrès et le basculement futurocentrique du temps***

Après le miracle grec et le miracle juif, le regard perspectif est à l'origine d'un nouveau miracle, le miracle de la profondeur du monde et du moi. Découverte de l'Amérique, découverte du sujet. C'est dans cette double perspective que va se construire l'idée de progrès. Grâce au progrès nous allons pouvoir passer des mondes clos aux univers infinis, pour reprendre ces mots célèbres d'Alexandre Koyré.

L'analyse de la naissance, de l'apogée et du déclin de l'idée de progrès sont instructifs pour notre propos. Le progrès n'est pas seulement ce qui, grâce notamment à la perspective, donne à voir l'ordre derrière l'apparence de désordre. La promesse nouvelle du xviii<sup>e</sup> siècle, c'est la promesse d'une connaissance simultanée de la capacité technique à agir sur les choses et de celle des individus de prétendre à une libération individuelle et collective. C'est la promesse d'un progrès généralisé. Promesse que Comte transformera au cours du siècle suivant en une véritable logique de système.

Cette idée d'un progrès collectif possible n'apparaît qu'en Occident, elle est clairement instruite par le christianisme. Elle était restée à l'état très balbutiant chez les Grecs et les Romains. On estime généralement que c'est à l'époque des Lumières que le progrès est passé de la transcendance à l'immanence.

Diverses théories du progrès ont émergé entre le xvii<sup>e</sup> siècle et le début du xx<sup>e</sup>. Elles sont à présent bien connues. Elles cherchaient à traduire le formidable élan qui propulsait l'Occident vers de nouvelles régions, de nouvelles découvertes, de nouvelles industries. Lorsque cette propulsion s'appuie sur le passé on l'appelle

---

<sup>241</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*. Entre autres, mais pas seulement, les pages 469 à 474.

développement ; lorsqu'elle impose une modification drastique des organisations sociales on l'appelle révolution. Notons qu'entre-temps le terme de révolution aura perdu son sens circulaire originaire pour signifier à partir de là son contraire : un mouvement vers l'avant.<sup>242</sup>

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle s'installe donc une nouvelle façon d'envisager l'avenir. L'idée s'accrédite que l'avenir, tout comme la nature, serait soumis à des lois, et que ces lois seraient à la portée de la connaissance des hommes. On pourrait donc savoir de quoi demain sera fait. C'est Laplace qui a porté le plus haut cette ambition dans son célèbre *Essai sur le calcul des probabilités*. « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si, d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule le mouvement des grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome ; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux ».

Chaque avancée de la science apporte plus ou moins rapidement un progrès de l'efficacité de l'action humaine. Efficacité par exemple dans la lutte contre la faim, la douleur, la maladie, la mort. La compréhension du rôle des microbes au XIX<sup>e</sup> siècle s'est traduite par des victoires définitives sur nombre de maladies. La découverte des mécanismes biochimiques, par la suite, a apporté de nouveaux moyens d'action dans le domaine de la santé. Il en est de même dans nombre de secteurs de la vie quotidienne. Tout n'est pas possible mais les rêves autrefois les plus inaccessibles deviennent envisageables. Dans un premier temps le progrès nous a apporté nombre de satisfactions sans réserve. Plus près de nous, lorsque l'on parlera de fabriquer des clones, donnant à un être humain des jumeaux plus jeunes, sources potentielles de pièces de rechange, la satisfaction se brouillera rapidement de questions troublantes. Mais nous n'en sommes pas là au XIX<sup>e</sup> siècle, et les manifestations du progrès dans la connaissance et ses applications sont clairement et massivement perçues comme positives. Le progrès est une pensée de l'optimisme : nous allons vers le mieux, et plus nous y allons vite, mieux il en ira pour tout le monde. Cet optimisme pourrait résister à l'énoncé de certains faits comme la colonisation, les guerres napoléoniennes, les guerres du XIX et du XX<sup>e</sup> siècle et autres externalités négatives, comme on dirait aujourd'hui, mais jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, il n'est pas vraiment remis en cause.

Le progrès participe au *basculement futurocentrique du temps*<sup>243</sup> décrit par Pierre-André Taguieff. Alors que les mythes traditionnels situaient toujours la perfection dans les temps révolus, la croyance dans le progrès va inverser cette perception et situer la perfection dans l'avenir. Pour les Anciens le temps éloignait inexorablement de l'âge d'or. Le devenir était déchéance, déclin, décadence, éloignement de la source première de la création, de la vie ; le devenir n'avait rien d'une ascension, il avait tout d'une descente. A partir de la modernité et notamment grâce à la foi dans le progrès la marche du temps ressemble à un processus d'amélioration dont le point d'aboutissement, la réalisation des fins de l'humanité, est située en avant, dans l'avenir. Par ailleurs, grâce au progrès le bonheur n'est plus réservé au sage ou au puissant, il vient à la portée de tous. Taguieff résume ainsi la situation nouvelle :

---

<sup>242</sup> Alain Rey, « Révolution » : *histoire d'un mot*, 1989.

<sup>243</sup> Pierre-André Taguieff, *Le sens du progrès* – Flammarion, 2004, chapitre IV : le basculement futurocentrique du temps.

« Le progrès est un processus nécessaire, continu, linéaire, cumulatif, irréversible et indéfini, illimité.<sup>244</sup> »

La temporalité progressiste est clairement orientée vers le futur car ce mouvement ne fera que rapprocher l'humanité de son point de perfection. Croire au progrès, c'est postuler que toute progression est porteuse d'améliorations. Avec le progrès on donne un sens à l'histoire sans avoir besoin de recourir à la Providence, en tout cas pas directement. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle Flaubert présentait encore le progrès comme un événement « tout nouveau dans l'histoire ». Et nous verrons ultérieurement comment Nietzsche a vu à la fin de ce même XIX<sup>e</sup> siècle dans le progrès et son corollaire, le sens historique, « le sixième sens » naissant de la civilisation européenne. Le progrès est une marche en avant. Jean-Marie Guyau disait qu'il représente « le fond actif de la notion de temps ». Il faut le désirer, disait-il, il faut le vouloir. C'est en marchant que nous créons l'avenir. En tendant la main nous ouvrons un espace vers l'avenir, nous étendons le monde, nous progressons. Progresser, c'est avancer, marcher vers quelque chose. Notons-le, car nous verrons bientôt comment la prospective cherchera à occuper ce nouvel espace et à structurer ce mouvement pour lui donner une connotation plus spécifiquement *humaine*.

La nouvelle conviction productrice d'enthousiasme progressiste est parfaitement exprimée dans ces mots célèbres de Saint-Simon au début du XIX<sup>e</sup> siècle, alors qu'il envisageait *La réorganisation de la société européenne* : « L'âge d'or du genre humain n'est point derrière nous, il est au-devant, il est dans la perfection de l'ordre social ; nos pères ne l'ont point vu, nos enfants y arriveront un jour : c'est à nous de leur en frayer la route.<sup>245</sup> » Le progrès global, c'est le mouvement du moins bien vers le meilleur, c'est en fait la marche et le sens de la civilisation, ou encore de l'histoire universelle. Une marche finalement perçue comme nécessaire, irréversible, un processus auquel on ne peut ni ne veut mettre fin car, disait Condorcet, « la nature n'a mis aucun terme à nos espérances. » Mais le progrès, tension vers l'avenir, présupposition d'une évaluation positive de tout changement et plus généralement valorisation positive de tout ce qui est orienté vers le futur, pourra se muer ensuite en croyance aveugle en un avenir toujours meilleur, même lorsque certains signes commenceront à en montrer les limites pratiques.

On peut poser la question de savoir si le progrès est quelque chose que l'on constate ou quelque chose en quoi l'on croit. Il comporte effectivement nombre des attributs de la foi. Le progressisme affirme la foi dans l'homme, dans l'humanité, dans l'avenir, avec des contenus de foi souvent très proches de ceux du christianisme. Mais il se perçoit aussi comme l'au-delà du religieux, il est animé par la certitude d'être l'au-delà objectif voué à éliminer les scories de l'âge du religieux. Il se voit comme une sorte de nouveau Nouveau Testament du christianisme.

---

<sup>244</sup> Pierre-André Taguieff, *Du progrès*, p. 58.

<sup>245</sup> Claude-Henri Saint-Simon, *De la réorganisation de la société européenne* [1814], t. XV, p. 247-248.

On peut dire que le progrès a fait l'objet d'une religion réellement, pas seulement métaphoriquement : il a été une institution sociale qui a relié les individus sur le mode de la croyance et sur une base dogmatique. Il a exigé des sacrifices de la part de ses croyants. Au nom du progrès on a sacrifié des catégories sociales, des corporations entières. Combien de vies gâchées dans les guerres, les essais thérapeutiques, les accidents du travail, combien de mobilités forcées dans les projets de délocalisation, combien de sacrifices environnementaux ou culturels pour permettre l'avancée du progrès ? Taguieff dit que cette « puissance spirituelle qu'exerce l'idée de progrès, c'est son efficacité symbolique, composante des croyances magiques<sup>246</sup>. » Le progrès a transformé l'avenir en objet de foi. Affirmer l'existence du progrès, c'est en même temps donner à penser que l'histoire a un sens unique, et que ce sens est un long processus d'amélioration des conditions de vie et des perspectives de l'humanité. Croire au progrès, c'est croire à l'infériorité du passé par rapport au présent et au futur.

Avec les humanistes de la Renaissance est venue au centre du jeu l'idée que l'homme pouvait être le forgeron de sa propre fortune. C'est devenu l'idéal concret de l'organisation d'une vie individuelle. Que cela doive passer par un processus de domination de la nature a pu être perçu comme une conséquence négligeable pendant deux siècles, grâce à la science et à ses applications techniques. La science, à la fois outil de connaissance, d'innovation, et d'action, permet de construire un nouveau monde dans lequel l'homme peut faire des prévisions, des calculs, des plans stratégiques.

On a certainement cru pour de bon qu'il y avait un réel Progrès dans l'histoire, que nous allions naturellement dans le sens de l'avènement d'un meilleur universel entre le début du XIX<sup>e</sup> et le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Mais dès la fin de la seconde Guerre Mondiale, la liste des barbaries intimement liées avec tout ce que la raison pouvait produire ou susciter est devenue si longue que les penseurs de l'histoire ont dû réviser leur jugement. Toynbee et Spengler avaient d'ailleurs alerté avant la seconde Guerre Mondiale, bientôt repris par d'autres. La question du progrès est naturellement connexe à celle de l'histoire, les deux notions ayant été dynamisées par la pensée de Kant. Avec la foi dans le progrès l'avenir devient la promesse de résolution de tous les problèmes de l'humanité. L'avenir, c'est la solution. Le progrès ainsi conçu relève à la fois du mythe, de la foi et de l'utopie.

Le mythe du progrès nous a plutôt bien servi, notamment ceux qui sont aux meilleures places de la civilisation. Mais le résultat global de cette affaire est mitigé. L'homme contemporain, celui que l'on dit vidé, fatigué, en perte d'appétit, ce contemporain est bien le produit du progrès. Il est le résultat anthropologique des progrès de la science en général, et des progrès de la technologie, de la médecine, de l'économie, des médias en particulier. Aujourd'hui, nous paraissions comme en bout de course du progrès. Progrès et innovation se métamorphosent en vertige, en devoir. Nouveau et bonheur s'identifient car le premier est censé apporter le second sur un plateau, et la routine de notre civilisation technicoéconomique planétarisée promeut encore prioritairement tout ce qui produit innovation et croissance, sans attention organisée aux conséquences de cette stratégie.

---

<sup>246</sup> Pierre-André Taguieff, *Le sens du progrès*, p. 93.

Il n'est pas faux de dire que l'Occident, après avoir utilisé l'espérance chrétienne comme principe régulateur de la vie des hommes pendant près de deux millénaires, lui a substitué celui du progrès vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit donc d'une sorte de second projet de restructuration du monde initié par l'Occident. Il se répand à présent sous la forme de l'universalisation, de la puissance technicoéconomique, de la conquête des marchés, de la globalisation, des connexions numériques planétaires. Le problème contemporain réside en ceci que la globalisation se poursuit de façon accélérée, ravageuse, violente, discriminante, polluante ; elle veut s'insinuer partout, comme sous l'effet d'une drogue, alors que le progrès est devenu une idée morte. La globalisation se poursuit, mais sans savoir pourquoi, et avec l'angoisse de foncer tête baissée vers des impasses stratégiques irréversibles, sans remède connu à ce jour pour freiner, arrêter, ou opérer des réorientations radicales. Au début du projet de restructuration occidental de la planète sous la forme du progrès existaient de véritables projets ambitieux et motivants. Peut-être illusoire mais stimulants : le *projet de paix perpétuelle* de Kant, l'idée d'un *tableau des progrès humains* de Condorcet, ou le *socialisme internationaliste* de Marx, représentaient de véritables forces motrices, capables de faire supporter bien des sacrifices tant leurs perspectives paraissaient attractives. Au lieu de quoi la mondialisation technicoéconomique contemporaine ressemble à une globalisation sans projet de civilisation. Recherche d'innovation pour l'innovation, fut-elle mortelle ; recherche de croissance pour la croissance, fut-elle asphyxiante. Le progrès continue sous forme de sous projets techniques épars, mais il n'existe plus comme valeur, comme projet collectif. Le contraste est saisissant, à tout juste deux siècles d'écart. L'Anthropocène met fin à l'avenir utopique. En entrant dans l'Anthropocène, nous franchissons les bornes écologiques et anthropologiques au-delà desquelles le progrès devient un problème. La promesse s'est inversée en menace, disait Jonas. Ajoutons que de *valeur*, le progrès se mue en *problème*.

On dit que l'idée de progrès est une résultante indirecte de l'histoire sainte judéo-chrétienne. Mais une fois sortis de l'idée des cycles, de l'éternel retour, on peut bien abandonner les idées de Dieu, du Jugement dernier, du Salut, on reviendra difficilement à la perception cyclique de l'éternel retour du même. On peut bien laïciser notre point de vue sur le monde, on n'abandonnera pas cette idée d'un espoir dans un progrès indéfini. C'est pourquoi le piège principal du progrès consiste à inviter à sacrifier l'avenir dans l'optique de maximiser les intérêts du présent. Après quelques siècles de récoltes surabondantes la civilisation sumérienne a littéralement épuisé et asséché la plaine d'Ur. La pratique intensive de l'irrigation a entraîné l'engorgement des sols par le sel car sur longue période l'irrigation ne produit finalement que des marais salants. « Même quatre mille ans plus tard, la terre qui les entoure demeure acide et stérile, encore blanchie par la poussière du progrès. Ur et Uruk avaient créé elles-mêmes le désert dans lequel elles s'élèvent aujourd'hui.<sup>247</sup> » On dénote le même comportement sur l'île de Pâques : on a adhéré à des croyances et pratiques inflexibles, on a gaspillé les dernières gouttes du capital naturel en une folle frénésie de richesse et de gloire, on a hypothéqué l'avenir pour gonfler le présent. Ni les sumériens, ni les pascaliens ne s'en sont remis consciemment au progrès, comme ont pu

---

<sup>247</sup>Ronald Wright, *La fin du progrès*, p. 84.

le faire les penseurs du XIX<sup>e</sup> siècle, pour justifier leurs débordements. Mais leurs progrès ont été comme dépassés par leur avenir, dont les manifestations concrètes ont englouti leur civilisation, comme nous sommes peut-être en train de le vivre en entrant dans l'Anthropocène.

La vraie question aujourd'hui à propos du progrès a été très bien formulée par Teilhard de Chardin. « La véritable difficulté posée par l'Homme n'est pas de savoir s'il est le siège d'un Progrès continué : mais c'est bien plutôt de concevoir comment ce Progrès va pouvoir se poursuivre longtemps, au train où il va, sans que la Vie n'éclate sur elle-même ou ne fasse éclater la Terre où elle est née.<sup>248</sup> »

### *L'histoire, trace de la volonté humaine sur le cours du temps*

Entre les concepts de progrès et d'histoire, il y a la place pour le jeu de la volonté humaine dans la configuration de l'avenir. L'histoire est un concept plutôt récent, apparu au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les civilisations précédentes avaient des rituels - souvent liés au cycle des saisons -, des contes, des mythes, des religions, mais n'avaient pas *d'histoire* au sens où nous l'entendons aujourd'hui. L'apparition du concept d'histoire modifie profondément la capacité d'anticipation collective et l'idée que l'on peut se faire de l'avenir. Et ceci de deux façons principales : tout d'abord avec l'idée que le présent, et certainement l'avenir, aura des racines dans le passé ; puis dans une sorte de légitimité nouvelle qui sera accordée à l'activité de conjecture. Si on peut comprendre l'histoire, comprendre comment l'actuel résulte en partie de configurations inscrites dans le passé, il n'y plus qu'un petit pas à franchir pour imaginer, chose tout à fait nouvelle au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'avenir comme future résultante du présent actuel.

La découverte essentielle propre à la conscience historique est extrêmement puissante, mais elle tient en peu de mots : le présent est issu du passé et il devient possible de comprendre comment. Ce que le progrès ne disait pas, en tout cas ne donnait pas directement à comprendre.

Un aspect frappant du passage à l'histoire réside dans sa composante intellectuelle : l'apparition de la conscience du temps modifie de part en part l'idée que l'humanité peut se faire de sa condition, ou plutôt ce qu'elle contient en germe pour opérer cette transformation, car il est bien clair que l'apparition de l'histoire, comme celle de la perspective auparavant, ne correspondra pas à une libération instantanée du temps. Marcel Gauchet a étudié avec beaucoup de profondeur la naissance de cette apparition dont il détaille certains épisodes clés.

Autour de 1800, une autre idée de la nature et des enjeux de l'aventure humaine dans le temps commencent à se faire jour en Allemagne. Le progrès cède la place à l'historicité proprement dite, en même temps qu'à un autre regard sur la rupture révolutionnaire. En France, la compression napoléonienne perpétuait à sa façon la problématique de la révolution ; elle maintient les esprits dans l'orbite des lumières. Mais en 1815 c'en est fini. La Restauration s'accompagne de l'invention du point de vue de l'histoire. Il ne va plus cesser de gagner en

---

<sup>248</sup> Pierre Teilhard de Chardin, « *Réflexion sur le progrès* », conférence de 1941. In *Construire la Terre*, p. 40.

ampleur et en force, dans les esprits comme dans les faits. Il se généralise. L'Angleterre lui apporte les leviers multiplicateurs de l'industrie et de l'économie. Se dessine dans son prolongement un projet politique d'une nature inédite, qui transfigure le point de vue du devenir en religion de l'avenir. L'orientation historique s'impose, en quelques décennies, comme le nouvel axe organisateur du monde humain – le basculement est acquis autour de 1850, entre la poussée décisive de l'industrialisation des parages de 1840 et le triomphe politique du libéralisme des parages de 1860. C'est dans le temps que se concrétise la liberté des hommes. ... Il se découvre ainsi un continent neuf de pensée et d'action qui s'élargit à mesure qu'on l'explore. Il offre un champ que l'on n'avait pas soupçonné aux entreprises tant individuelles que collectives. Il requiert le déchiffrement de cette dynamique du devenir à laquelle est suspendue de destin de l'humanité.<sup>249</sup>

Et ce qui s'est présenté en 1800 comme un changement radical de perspective pour quelques intellectuels ou hommes politiques éclairés aura pris des proportions énormes dès la fin de ce même siècle en matière de bouleversement des horizons collectifs. Le rapport pratique au futur tend à transformer le rapport au passé. Sous la capacité d'analyse historique, tournée vers le passé, se dissimule en fait une capacité non moins puissante de projection vers l'avenir.

Il aura fallu attendre les Lumières pour que l'histoire se libère de l'emprise divine et tente de se doter d'un sens autonome, adossé aux idées d'espérance et de progrès, avec l'idée qu'un monde meilleur est réalisable sur terre. L'histoire ajoute à la perspective la dimension de la volonté humaine. Elle surplombe le sens du monde et oriente la vie des hommes en alliant leur compréhension du sens et leur volonté d'action. Elle élargit l'expérience humaine dans des proportions gigantesques, elle multiplie le rayon d'action de la pensée, ouvert par la perspective, grâce à la force motrice de la volonté. Tout comme la perspective avait apporté de la profondeur au réel, la volonté lui apporte de la largeur. On voit d'emblée le lien profond entre histoire et politique. Entre histoire, politique et utopies sociales.

Notons que les Lumières n'avaient pas suffi à opérer complètement cet élargissement avec l'idée de progrès. Le rapport à l'avenir avait été pensé par les Lumières sur le mode de la foi, pas sur celui de l'histoire. Les Lumières n'avaient pas fait toute la place pour la volonté humaine et sa capacité à configurer l'avenir sur la base d'un projet résultant de la volonté des hommes. Ce qui est vraiment nouveau avec l'histoire, c'est que le temps ne vient plus du passé mais de l'avenir. Elle bouleverse la chronologie passé-présent-avenir en indiquant clairement que l'avenir précède le passé – un avenir sur lequel l'homme peut prendre la main en bien des occasions. L'agrandissement du réel grâce à l'action raisonnée et volontaire des hommes représente l'accession à la majorité dont Kant avait parlé. Ou plutôt, nous le verrons, l'illusion d'une accession à la majorité, car il ne suffit pas que la volonté humaine s'introduise dans le réel pour que le monde en devienne plus sage, bien au contraire, comme le montre notre entrée dans l'Anthropocène.

La vie, le devenir, l'économie, le travail, tous ces menus projets vont devenir des dimensions décisives de l'expérience humaine. Avec la figure centrale de la société qui devient, ou redevient, l'arène centrale de la vie terrestre. Marcel Gauchet lie cet événement avec la sortie de la dépendance au religieux.

---

<sup>249</sup> Marcel Gauchet, *La révolution moderne, l'avènement de la démocratie*, p. 163.

Le passage à l'histoire, c'est-à-dire la réorientation globale des activités en direction du futur, est, il est vrai, l'aspect le plus inattendu et le plus déroutant de l'autonomisation des communautés humaines... Il est indispensable, autrement dit, de replacer le passage à l'histoire à l'intérieur du processus de sortie de la religion pour en cerner les tenants et les aboutissants dans toute leur extension. Il en représente le couronnement. C'est avec le basculement vers le futur que le monde humain-social achève de s'émanciper organisationnellement de la dépendance religieuse<sup>250</sup>.

En deux siècles l'avenir aura pris le pouvoir sur le passé dans la civilisation occidentale. Mais cela pose davantage de problèmes que cela n'apporte de réponses à la question de savoir ce qu'il s'agit de faire de cet avenir. Les utopies se proposent généralement de répondre à cette question.

### *Utopies sociales et anticipation collective*

Le phénomène de l'utopie est riche d'enseignement lorsque l'on s'interroge sur nos perspectives d'avenir. Une utopie est un système philosophique dessinant une cité idéale. C'est un monde produit par l'esprit. Plus précisément c'est la représentation imaginaire d'une société, représentation différente de la société réelle dans laquelle vivent ceux qui nous proposent cette utopie au moment où ils nous la proposent. En fait une utopie indique comment on souhaite transformer la société, ou au contraire elle pointe des risques non souhaités de transformation. Le récit utopique est conçu comme le moyen de réfléchir à ce que pourrait, devrait ou ne devrait pas être une société. On peut supposer que les utopies se rapportent à des conflits aigus de la société émettrice de ces utopies, que ces conflits laissent présager des constructions souhaitables ou redoutées. Elles renseignent également sur les moyens envisagés par leurs concepteurs comme souhaitables ou non pour atteindre ces futurs souhaitables ou résoudre ces conflits redoutés. Cioran rappelle que l'utopie est justement apparue à un moment de mise en doute des vertus du Christianisme au regard des promesses montantes du progrès.

Tant que le christianisme comblait les esprits, l'utopie ne pouvait les séduire ; dès qu'il commença à les décevoir, elle chercha à les conquérir et à s'y installer. Elle s'y employait depuis la Renaissance, mais ne devait y réussir que deux siècles plus tard, à une époque de superstitions « éclairées ». Ainsi naquit l'Avenir, vision d'un bonheur irrévocable, d'un paradis dirigé, où le hasard n'a pas de place, où la moindre fantaisie apparaît comme une hérésie ou une provocation.<sup>251</sup>

Les utopies ont ceci d'intéressant qu'elles ouvrent des brèches dans les savoirs cloisonnés de leur époque d'origine, elles ouvrent des perspectives transverses par rapport aux différentes branches des sciences humaines de la société émettrice. « Les utopies, explique Norbert Elias, sont finalement des exemples d'objets de recherche qui transcendent à de nombreux égards les frontières des différentes disciplines académiques. Elles se prêtent particulièrement peu au morcellement en plusieurs aspects à

---

<sup>250</sup> Marcel Gauchet, *La révolution moderne, l'avènement de la démocratie*, p. 64.

<sup>251</sup> Cioran, *Histoire et utopie*, p. 109.

l'aide d'une langue spécialisée particulière... »<sup>252</sup> Jean Servier de son côté attire l'attention sur l'emploi tout à fait particulier de la rationalité dans la constitution des utopies.

L'utopie se caractérise par l'accent particulier donné à la connaissance rationnelle, poursuivant en cela sa fonction de rêve apaisant de toute anxiété. Peu à peu, les utopistes, préparant la voie de l'Occident, ont conçu un développement illimité de la science, du perfectionnement des techniques et, du même coup, des possibilités d'action de l'homme. Le rêve a dépassé la réalité sans pour autant la prévoir, car le rêve est beaucoup plus souvent une présentation particulière du passé qu'une prémonition.<sup>253</sup>

L'*Utopie* de Thomas More est l'ouvrage précurseur d'un genre nouveau qui va connaître son envol à partir du début du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>254</sup>, en prenant des aspects de plus en plus scientifiques ou rationnels aux XVII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Avec le recul on s'aperçoit que le rapport entre utopie et prophétie ou prédiction a pu évoluer au fil des époques, même si, selon le mot de Lamartine, « les utopies ne sont souvent que des vérités prématurées ». En fait, les analystes du phénomène utopique semblent unanimes, le rapport de l'utopie au présent et au futur a pu varier considérablement d'une utopie à l'autre. Le véritable trait commun des utopies, c'est qu'elles trahissent une insatisfaction à l'égard du présent, et qu'elles organisent, avec des dosages variables, un travail de la raison et de l'imagination pour construire une antithèse à la situation actuelle. En fait, l'utopie est une prédiction qui tend à l'autoréalisation.

L'âge du progrès est donc également l'âge de l'utopie. Il existe une grande variété d'utopies : religieuses, athées, rationnelles ou excentriques. Au-delà de la célèbre *Utopie* de Thomas More, les vues de Campanella, de Marx, de Fourier, de Leroux sont les grands archétypes des utopies sociales apparues dans le sillage de la découverte de la perspective, de l'histoire et du progrès. Il est intéressant de noter la façon dont l'utopie parvient à irradier la réalité. La force de l'utopie, c'est en effet sa capacité à étendre sur la réalité une influence qui n'est pas de l'ordre de la seule rationalité. L'utopie est aussi un enchevêtrement de rationalité et d'onirique, à moins qu'il ne s'agisse d'un reliquat du rêve dans une société qui n'est plus vraiment faite pour rêver. L'utopie est pour une pensée de l'avenir ce que les paradis perdus étaient pour les pensées tournées vers le passé.

Quel est le lien entre utopie et avenir collectif ? Il existe deux façons d'envisager la réponse à cette question. On peut dire que les utopies sont des spéculations fumeuses, n'ayant pas d'influence réelle sur le déroulement des choses. Mais on peut aussi considérer que les utopies clôturent l'avenir dans le sens où elles figent les profils de futur autour d'une vision qui restreint le champ des possibles. Contrairement à ce que l'emploi contemporain du terme laisse penser, l'utopie n'est pas forcément farfelue, ni inatteignable. Elle peut être réalisable, en totalité ou en partie. Les guerres civiles anglaises du XVII<sup>e</sup> siècle, la fondation des Etats-Unis, la Révolution française, le communisme ont des racines utopiques.

---

<sup>252</sup> Elias, Norbert, *L'utopie*, p. 37.

<sup>253</sup> Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, p. 372.

<sup>254</sup> Georges Minois, *Histoire de l'avenir, des Prophètes à la prospective*, p. 429. Minois a recensé plus de 30 récits utopiques écrits dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle, dont *La cité du soleil*, de Campanella, ou *Télémaque*, de Fénelon.

Il y a naturellement un lien étroit, ou en tout cas il devrait y avoir un lien étroit entre utopie et prospective. Les idées de Gaston Berger, d'Herman Kahn, du Club de Rome, du rapport Bruntland, les projections des futurologues américains, les projets post humanistes ou encore, bien que dans un sens plus spécifique, les études du Giec, comportent des dimensions utopiques et c'est bien en cela qu'ils sont d'un intérêt si particulier. L'utopie est l'ancêtre de la prospective car l'idée d'un avenir collectif que l'on peut construire, implicite dans l'utopie, deviendra centrale pour la prospective au milieu du xx<sup>e</sup> siècle. Le prospectiviste ne prédit pas l'avenir, mais il effectue une série de propositions à partir d'une analyse de la société dans laquelle il est immergé. C'est ensuite aux décideurs, les dirigeants des domaines de la stratégie et du politique, de faire leurs choix sur la base de ces propositions. Dans la pensée prospective de Berger le projet d'infléchir le cours des choses était au centre des préoccupations.

Alors apparaît un élément essentiel de l'idée d'avenir : le sentiment que nous pouvons infléchir, dans le sens qui nous paraît désirable, le cours des événements. L'ordre de la nature, que révèle la science, dit seulement ce qui peut arriver. A nous de déterminer ce qui arrivera effectivement. Les lois ne sont plus des commandements auxquels nous devrions nous soumettre, mais des recettes que nous pouvons utiliser. L'idée s'ébauche d'une technique rationnelle... La prédiction ou la prophétie ne nous permettait pas d'agir puisqu'elle révélait l'inévitable. Le véritable intérêt de la prophétie est purement religieux. Elle est un signe. Elle est faite pour la foi, non pour la pratique. La prévision, au contraire, est faite pour l'action. Elle est une synthèse de ce que les lois nous disent sur l'enchaînement des phénomènes et de ce que les inventaires nous apprennent sur les existences qui leur serviront de points d'appui. Depuis Descartes, la science moderne s'oriente vers cette utilisation du savoir qui est le positivisme : « Savoir pour prévoir afin de pourvoir. »<sup>255</sup>

La grande majorité des utopistes croient en la possibilité d'un monde meilleur. Que se passe-t-il alors s'il s'avère que l'idée de progrès meurt pour de bon ? Qu'advient-il de l'utopie ? Disparaît-elle en même temps ? Qu'est-ce que pourrait être une utopie sans progrès ? Comment peut se constituer un horizon, ou des horizons, sans progrès ? L'homme peut-il faire autre chose que se laisser manufacturer ou relooker gentiment par la technoscience, sans rien tenter de reconstruire pour la vie collective ? Peut-il faire autre chose que devenir l'homme unidimensionnel planétarisé par toute la panoplie des technosciences actuellement en exercice ? Pour Innerarity, une certaine forme d'utopie est définitivement dépassée, et elle doit plutôt s'attacher à présent à rouvrir l'avenir, avec méthode, afin de rendre de nouveau possible ce qui paraît souvent refermé.

D'une certaine manière, l'utopie est quelque chose de dépassé, tout particulièrement l'utopie conçue comme planification et comme design d'une société sans faille. Face à cela, il est maintenant possible d'imaginer une reformulation de l'idéal utopique en termes même opposés. De nos jours, l'utopie marche main dans la main avec l'imperfection et non pas la perfection. L'idéal normatif des sociétés est de configurer des processus ou de concevoir des institutions de façon à empêcher tout ce qui est délimité et définitif. Les sociétés doivent avoir un

---

<sup>255</sup> Gaston Berger, « L'idée d'avenir », in *PTP*, p. 230.

futur ouvert qui rend possible l'irruption de la nouveauté. Telle serait, je crois, la nouvelle reformulation de l'utopie au fil de la profonde déception causée par les anciennes utopies.<sup>256</sup>

C'est d'autant plus indispensable que nombre d'utopies ont viré en dystopies, en utopies négatives, porteuses de craintes plutôt que d'espairs. Comment s'est opéré ce renversement ? Pourquoi est-on passé, entre le XVI<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle, d'utopies à caractère de rêves à des utopies à caractère de cauchemar ? Est-ce vrai et, si oui, comment en est-on arrivé là ? On pourrait en première analyse penser qu'il s'agit là des conséquences résultant des expériences totalitaires des années 1930, ainsi que des monstruosité constatées durant les deux guerres mondiales. Mais cette explication ne suffit pas.

### *Naissance et signification des dystopies*

Il a dû se produire quelque chose de décisif pour que les utopies globalement positives jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle prennent ensuite l'allure de perspectives de cauchemar comme chez Huxley, Orwell, Wyndham et autres. Pourquoi les utopies à caractère de cauchemar ont-elles pris le pas sur les utopies à caractère de rêve ? Il faut répondre à cette question si l'on veut comprendre pourquoi la civilisation occidentale se retrouve actuellement face à un avenir perçu comme menaçant. A quel moment la confiance indéfectible dans le progrès s'est-elle brisée ? Il est difficile d'être précis à ce sujet. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle certaines voix, très minoritaires, s'étaient faites entendre pour dénoncer les mensonges du progrès, soit parce qu'il peut saper des valeurs traditionnelles, soit parce qu'il s'accommode trop facilement des inégalités ou souffrances qu'il engendre.

Pour Norbert Elias, c'est H.G. Wells qui se situe au tournant entre les utopies positives et les utopies négatives, et cette transition serait perceptible dans l'œuvre de Wells lui-même. D'un côté Wells reste persuadé d'une possibilité d'améliorer encore la société grâce aux bienfaits de la science, mais d'un autre côté il perçoit plus clairement que quiconque à son époque que la science peut provoquer des dégâts considérables, comme lorsque le docteur Moreau recourt à ses compétences en chirurgie pour greffer des éléments humains sur des animaux. Cette perception des perspectives offertes par la science, déjà ambivalente dans l'œuvre de Wells elle-même, est représentative de la montée d'un sentiment de crainte qui ne fait que s'accroître au cours du XX<sup>e</sup> siècle. On peut imaginer, rétrospectivement, plusieurs raisons à cette perception :

- l'amélioration des conditions de vie, qui tend peut-être à souhaiter en premier lieu à conserver ces nouvelles conditions (sauvegarder les acquis) plutôt que les améliorer encore. Peut-être craignons-nous une certaine fragilité croissante de nos organisations sociales, et peut-être souhaitons-nous en premier lieu assurer le *statu quo* ?
- Citons également les terribles égarements de la science, voire de la raison, l'incapacité des peuples à enrayer les dictatures naissantes, les massacres de millions d'êtres humains, la barbarie des camps de concentration, le recours aux bombes atomiques...

---

<sup>256</sup>B.N. Pardin et L. Vigneault, L., *Lire Daniel Innerarity, clés pour le XXI<sup>e</sup> siècle*, p. 35.

- On pense également aux souffrances infligées par certaines découvertes scientifiques, aux fameuses gifles à l'amour propre humain infligées par Galilée, Newton, Darwin, Freud... à la fin d'une conception égocentrée de l'univers, à la crainte de possibles souffrances ou déceptions émotionnelles traumatisantes dans les décennies à venir...

Elias tente une généralisation de ces suppositions, et l'étend jusqu'à la trop lente prise de conscience par l'homme du fait que les êtres humains sont finalement « les seuls êtres sur terre capables de produire du sens ». Avant d'avoir aussi manifestement construit ce présent si nettement amélioré par eux-mêmes depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les êtres humains pouvaient se plaindre, attendre qu'une divinité leur prépare un monde meilleur, reporter sur la nature ou d'autres instances non humaines leur déception. « Le choc traumatique, le deuil des illusions perdues, les empêche encore de prendre conscience du fait que personne d'autre qu'eux-mêmes ne peut rendre ce monde meilleur et lui donner un sens.<sup>257</sup> » Dans ces conditions, les progrès de la science ne font qu'intensifier « le triste et sinistre sentiment d'absurdité de l'univers physique. Jusqu'à présent, les êtres humains ne sont pas du tout parvenus à tirer les conclusions de la perte de ces illusions... »

La science elle-même n'est certes pas responsable des dérives qu'elle peut occasionner : le processus d'une découverte n'est pas réellement maîtrisable, et nombre de ces découvertes ont des implications et conséquences absolument non souhaitées au départ. Ces conséquences ne sont pas le résultat des découvertes elles-mêmes, mais des processus aveugles ou maléfiques qui les transforment en outils de destruction. Or, dit Elias, la prise de conscience des premiers gros accidents d'origine technoscientifique a pu occasionner un profond traumatisme dans la mesure où elle venait interrompre un paradigme auparavant franchement orienté vers la foi sans réserve dans l'idée de progrès.

Il y a de bonnes raisons de penser que l'effondrement des vieilles utopies sociales, qui consistaient par exemple à croire en l'automatisme du progrès et en la nécessaire progression de l'humanité vers le bonheur et la paix, a eu un effet traumatisant de ce genre. Le concept de progrès porte à présent le stigmate né du désenchantement de croyances autrefois chéries. Pour beaucoup, la science, avec sa tendance intrinsèque au progrès, est devenue l'un des symboles des espoirs perdus qui jonchent la scène européenne à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.<sup>258</sup>

Tout porte à penser qu'une partie des accusations portées envers la science représente en fait une peur des aléas des processus sociaux qui peuvent utiliser cette science pour servir des desseins dangereux ou malveillants. Il s'agirait plutôt alors d'une peur ou d'une méfiance envers les hommes eux-mêmes.

Pour Elias la nature profonde de l'utopie aurait donc changé parce qu'au XX<sup>e</sup> siècle, avec l'accroissement des interdépendances sociales, le monopole institutionnalisé de la violence par les états, le besoin de contention accru des comportements individuels, les projections dans l'avenir s'expriment plutôt en termes de craintes que d'aspiration au bonheur. On craint plutôt la privation de nos nouvelles libertés, ou leur restriction ; il nous paraît plus primordial de sauvegarder nos acquis que d'aspirer à de nouvelles options de bien-être. Pourquoi ?

---

<sup>257</sup> Norbert Elias, *L'utopie*, p. 111.

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 113.

Il faut bien voir qu'au cours des derniers siècles, le potentiel de concrétisation des utopies s'est largement accru : nos moyens de concrétiser des fantasmes humains nés d'un désir ou d'une crainte se sont largement perfectionnés, réduisant d'autant la distance entre l'utopie et sa possibilité de réalisation. Même s'il existe encore nombre d'utopies irréalisables, le recours systématique à la recherche, à l'expérimentation et le développement de nos technosciences modernes ont contribué à concrétiser nombre de nos rêves d'antan. Au xx<sup>e</sup> siècle, la ligne de séparation entre ce qui est possible et ce qui ne l'est pas est devenue de plus en plus floue. « L'accroissement de la marge de faisabilité implique alors un changement de signification du concept d'utopie, ou tout du moins une clarification de ce que l'on entend par utopie.<sup>259</sup> » Rappelons que pour More, il y avait peu d'espoir que ses rêves audacieux se transforment en réalités sociales. Au xx<sup>e</sup> siècle au contraire, de nombreuses utopies classées comme irréalisables en début de siècle sont devenues des réalités pleines et concrètes avant la fin de ce même siècle, sont considérées à présent comme allant de soi et font partie intégrante de la vie humaine - qu'il s'agisse de survoler la terre, de communiquer à l'autre bout du monde, de voir le fond des océans. Même le problème de la faim dans le monde est devenu un problème plutôt politique qu'un problème d'accès aux ressources vitales.

Mais justement, le fait que de nombreux domaines du rêve aient été intégrés dans les domaines contrôlés par l'homme, le fait que beaucoup de choses autrefois irréalisables soient à présent du domaine du réalisable, a en même temps contribué à engendrer une insécurité croissante. Il s'agit selon Elias de la manifestation indirecte d'un sentiment diffus mais accru de la responsabilité de l'homme sur la terre, qui lui fait à présent porter sur ses propres épaules ce qui autrefois était de la responsabilité divine, et lui autorisait un certain degré d'irresponsabilité quant aux conséquences de ses actions.

Autrefois ils pouvaient croire que tout ce qui advient est le destin, que tout doit nécessairement se produire comme cela s'est produit et que tout adviendra nécessairement comme cela est écrit. Aujourd'hui encore la pensée est largement dominée par les catégories de prédétermination et de nécessité. On voudrait pouvoir fermer les yeux sur le fait que, avec l'extension du domaine de faisabilité, la responsabilité partagée de tous les êtres humains sur le cours des événements se produisant sur terre s'est considérablement accrue. Cela aussi ne fait que renforcer l'insécurité. On est loin d'être prêt pour exercer cette responsabilité. Elle nécessite un niveau et un modèle d'autocontrôle qui, pour la plupart des êtres humains, étant donné la situation actuellement très inégale de développement social et les tensions qui en découlent, est encore irréalisable, 'utopique'.<sup>260</sup>

C'est la principale raison qui, pour Elias, a conduit les utopies positives à prendre l'allure de dystopies, c'est-à-dire d'utopies noires, au fur et à mesure de l'avancement dans le xx<sup>e</sup> siècle. L'accroissement de ces utopies négatives ne fait que refléter un climat d'angoisse et de peur dans de nombreuses sociétés étatiques. Le problème, c'est que nous ne semblons plus en mesure de produire d'utopie à la hauteur de nos questionnements les plus profonds. Par exemple, quelle utopie serait capable de nous donner à voir au-delà de l'Anthropocène ? Peter Sloterdijk formule un questionnement similaire lorsqu'il insiste

---

<sup>259</sup> *Ibid.*, p 97.

<sup>260</sup> *Ibid.*, p 98.

sur l'éventuelle impossibilité humaine de surmonter, même en imagination, la totalité des enjeux qui nous assaillent.

... Si la modernité postmoderne est aujourd'hui violemment agitée par des cauchemars caractéristiques de temps de la Fin, c'est aussi parce qu'elle sent diminuer ses forces pour ajourner l'extrême. Depuis des années, on assiste, à l'échelle mondiale, à la publication d'anthologies et de cahiers spéciaux sur l'apocalypse. De quoi s'agit-il ? Les contemporains constatent avec intérêt que la dé-fixation d'un délai pour un processus du monde échoue. Cela donne à réfléchir parce qu'ainsi le cœur chronologique de l'entreprise modernité est menacé. Les énergies qui autrefois se croyaient capables d'accomplir sur la base finie nommée Terre le projet infini de la modernité se sentent tout à coup dramatiquement raréfiées. La conscience d'être pressé par le temps menace tout ce qui est plus que moyen terme.<sup>261</sup>

Mais Elias attire notre attention sur un autre aspect du renversement des utopies positives en utopies négatives au cours du xx<sup>e</sup> siècle. Il a analysé en détail les modèles sociaux à l'œuvre dans les œuvres de More, Huxley et Orwell. Chez More il s'agit d'une utopie positive, dotée d'un caractère idéal. Chez Huxley et Orwell, il s'agit de contre-idéaux. Or, explique Elias, ces utopies et contre-utopies ont des caractéristiques communes. Par exemple dans les trois cas cités nous assistons à la description détaillée de la façon dont l'Etat compte réglementer toutes les activités des individus. Mais chez More, ce projet est vu comme un progrès alors que chez Huxley et Orwell il s'agit d'une perspective horrifiante. Pour More au xvi<sup>e</sup> siècle, le « *Big brother is watching you* » d'Orwell n'aurait pas fait figure d'épouvantail comme il peut le faire pour nous au xx<sup>e</sup> siècle. Entre temps, notre peur centrale est devenue la peur de perdre notre liberté individuelle. Pour Elias, ce qui explique ce différentiel de perception d'une même perspective d'évolution sociale, ce ne sont pas les différences concrètes des modèles envisagés, c'est le résultat d'une profonde évolution entre les deux époques émettrices de ces utopies. L'époque de More était marquée par la misère, la faim, le brigandage, en somme la mort à tous les coins de rue. Il a donc réservé le tableau imaginaire de sa société idéale à la correction des situations misérables qu'il avait sous les yeux. Longtemps encore après More les représentations idéales embellissant la réalité sont restées très prisées, puis se sont inversées : tantôt idéales, tantôt repoussantes dans l'œuvre de Wells au tout début du xx<sup>e</sup> siècle, elles sont devenues franchement négatives dès le milieu du xx<sup>e</sup> siècle. Lorsque la vie sociale a été mieux organisée, plus sûre, le genre littéraire de l'utopie semble s'être inversé en dystopie. Sans le dire clairement, Elias donne à penser que passée la satisfaction de leurs besoins vitaux, les humains auraient peut-être une tendance à avoir davantage à perdre qu'à gagner dans leurs visions de l'avenir.

Peut-on dire que plus la réalité est barbare et indésirable, plus les utopies littéraires brossant un monde idéal sont les bienvenues ; et que plus la vie commune des hommes est sûre, réglée et civilisée – pour l'essentiel – ; plus grand est leur besoin de représentation imaginaires littéraires inquiétantes, angoissantes, plutôt barbares ? C'est certainement simplifier la situation.<sup>262</sup>

---

<sup>261</sup> Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, p. 295.

<sup>262</sup> Elias, Norbert, *L'utopie*, p. 100.

Troisième origine de ce renversement selon Elias, le décalage entre le périmètre de notre rayonnement technico pratique et celui de notre vécu émotionnel : l'accroissement des capacités de réalisation des utopies a donc profondément modifié la structure de la société idéale, et nous n'avons pas encore le moyen de réconcilier ces deux modes de projection dans le futur...

Avec l'accroissement de la faisabilité des processus naturels et sociaux, les hommes se trouvent de plus en plus livrés aux hommes. La faisabilité croissante exige un éthos d'appartenance commune globale, et c'est encore loin de l'horizon ; tandis que les interdépendances réelles sont déjà internationales, le sentiment d'appartenance émotionnelle des êtres humains reste encore limité à des unités d'intégration locales, nationales. On peut supposer que l'insécurité profonde qui accompagne cette faisabilité croissante dans les domaines sociaux et naturels joue un rôle dans le passage aux utopies de peur.<sup>263</sup>

La Table des situations stratégiques dont nous parlerons ultérieurement visera à poser les premières pierres d'un projet de réconciliation de ces capacités humaines apparemment antagonistes.

---

<sup>263</sup> *ibid.*, p. 101.

## 2.4. Nietzsche et le profit de l'avenir

### *Nietzsche, véritable initiateur de la prospective ?*

Arrêtons-nous un instant sur quelques-unes des intuitions de Nietzsche à propos de plusieurs questions centrales pour la présente recherche des fondements possibles d'une pensée de l'anticipation. Je sais bien que les principaux apports de Nietzsche ont concerné l'analyse de *l'instant présent*, de la *création* à l'état pur, ou encore le *Surhomme*... questions plutôt éloignées de l'anticipation. Et c'est vrai qu'il y a chez Nietzsche plusieurs sortes de contradictions : d'abord il semble chercher sa pensée de l'avenir dans les pensées préchrétiennes, auprès d'Héraclite, Empédocle, Platon et Aristote, alors qu'en fait aucun Grec ne se préoccupait de l'avenir lointain. Ensuite il a invité plus bruyamment pour la pleine saisie du moment présent que pour la prise en compte de la longue durée. On pourrait lister ainsi plusieurs arguments qui iraient à l'encontre d'un appui trop fort sur la pensée de l'avenir selon Nietzsche pour étayer une réflexion aujourd'hui, au début du *xxi<sup>e</sup>* siècle, sur l'anticipation collective. Le présent chapitre va à l'encontre de cette idée : il cherche à toucher du doigt quelques intuitions nietzschéennes qui semblent toujours fécondes au moment où nous avons à renouveler notre regard sur l'avenir.

Car Nietzsche, c'est aussi explicitement l'ambition de définir une « philosophie de l'avenir ». Le sous-titre de *Par-delà le bien et le mal* est, rappelons-le, *Prélude à une philosophie de l'avenir*. C'est pourquoi, sans aucune prétention à réinvestir ici les gigantesques questions que représentent la *volonté de puissance*, *l'éternel retour* ou encore le *surhomme*, et sans méconnaître la priorité accordée par Nietzsche à la pensée de l'instant présent, je prétends que Nietzsche apporte un éclairage essentiel à propos de notre impératif contemporain de réinterroger les contours du devenir de la civilisation occidentale. A tel point que l'on pourrait aisément défendre une thèse qui ferait de Nietzsche le véritable initiateur de la prospective au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Et ceci même si les pères fondateurs « officiels » de la prospective, à commencer par Berger ou de Jouvenel, n'y ont fait que rarement référence, parfois en donnant l'impression d'être passés à côté de l'immense matériau que Nietzsche mettait à leur disposition pour soutenir leur propre effort de mise en exergue de la valeur *avenir*. Je n'aurai pas ici l'ambition d'ébaucher cette thèse, je chercherai seulement à rappeler quelques-unes des pistes de réflexions ouvertes par Nietzsche et qui peuvent aujourd'hui encore nous interpeller. Martin Heidegger résume précisément le sens que je souhaite ici donner à ma lecture « prospective » de certains des aphorismes de Nietzsche :

Zarathoustra ne veut rien perdre du passé de l'humanité, il veut tout jeter dans le creuset... Mais d'où vient ce cri d'alarme vers le Surhomme. Pourquoi l'homme d'autrefois et d'aujourd'hui n'est-il plus suffisant ? Parce que Nietzsche reconnaît l'instant historique où l'homme se prépare à accéder à la domination complète de la terre.

Nietzsche est le premier penseur qui pose la question décisive en se plaçant au point de vue de cette histoire du monde qui apparaît pour la première fois, et qui pense cette question dans sa portée métaphysique. La question est la suivante : l'homme en tant qu'homme, dans son être tel qu'il s'est révélé jusqu'ici, est-il préparé à assumer la domination de la terre ? Sinon, comment le transformer, pour qu'il puisse « se soumettre » la terre et ainsi accomplir la parole d'un Ancien Testament. L'homme d'aujourd'hui ne doit-il pas être conduit au-delà de lui-même pour être à la hauteur de cette mission ? S'il en est bien ainsi, le « Surhomme » correctement pensé ne peut être le produit d'une imagination dégénérée, sans frein et s'enfuyant dans le vide... Cette pensée, qui est tournée vers la figure d'un maître enseignant le Surhomme, nous concerne, elle concerne l'Europe, la terre entière, non seulement « aujourd'hui encore », mais surtout, et d'abord, demain...<sup>264</sup>

Nietzsche, dit encore Heidegger, veut « imprimer au devenir le caractère de l'être »... « Cette pensée prend sous sa garde, sous sa protection, le devenir<sup>265</sup> », auquel un heurt continu, la souffrance, est inhérent.

La seconde raison pour laquelle Nietzsche est incontournable pour une pensée de l'anticipation, c'est que ses intuitions vis-à-vis de l'avenir apparaissent, rétrospectivement, proprement époustouflantes et méritent à ce seul titre une attention particulière, surtout dans le contexte de la présente étude. Mieux que quiconque, il a perçu les principales impasses stratégiques de la Civilisation Occidentale, avant et peut-être même au-delà de nos actuels questionnements technologiques, climatiques, génétiques, énergétiques... Comme le dit Gauchet, Nietzsche est doublement prophète dans son analyse de la crise de fin du XIX<sup>e</sup> siècle. « Il l'est sciemment par sa lucidité quant à l'ampleur des développements qu'elle allait prendre. Il l'est involontairement, par son impuissance à se délivrer de ce dont il annonce la fin. Il réaffirme ce qu'il déclare intenable. Il anticipe en cela aussi sur les terribles contradictions du siècle qui suivra »<sup>266</sup> et dans lesquelles l'Anthropocène nous replonge avec force, appuyé sur une temporalité qui semble plus encore au début du XXI<sup>e</sup> siècle jouer contre l'humanité.

C'est dans la *Deuxième Considérations inactuelles*, dans les *Conférences sur l'avenir de nos établissements d'enseignements*, dans *Par-delà le bien et le mal* et dans le tome XIII des *Fragments posthumes* que nous trouverons le plus d'occasions de recueillir les meilleurs fruits de la pensée de Nietzsche au sujet de l'avenir.

Il y a chez Nietzsche une véritable tension vers le futur qui le distingue de tous ses prédécesseurs. « Ce que je raconte est l'histoire des deux prochains siècles »<sup>267</sup>, dit-il. En fait, des premiers aux derniers écrits de Nietzsche on retrouve le souci de l'avenir de l'homme et plus encore le souci de l'avenir de la civilisation. Là réside peut-être la plus solide unité de l'itinéraire de Nietzsche. Lorsqu'il parle du « faible », c'est souvent pour désigner l'homme qui a perdu le sens de l'avenir, l'homme qui n'a plus la

---

<sup>264</sup> Martin Heidegger, « Qui est le Zarathoustra de Nietzsche ? », in *Essai et conférences*, p. 122.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>266</sup> Marcel Gauchet, *La crise du libéralisme*, p. 27.

<sup>267</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 251.

confiance suffisante dans le futur pour savoir encore sacrifier son présent sans avoir à se détruire lui-même. Lorsqu'il parle du « fort » il évoque au contraire celui qui a la force d'embrasser d'un regard l'ensemble des possibles offerts par l'avenir.

Plus précisément la question de l'avenir de la civilisation est au centre de l'œuvre de Nietzsche avec une telle régularité que l'on peut relire aujourd'hui son œuvre comme une immense entreprise prospective. Le parallélisme entre la perception nietzschéenne du nihilisme européen à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et notre récente prise de conscience de l'Anthropocène, son sens de la longue durée, son sentiment d'un rétrécissement de l'horizon humain, la véritable *méthode* avec laquelle Nietzsche propose d'envisager le devenir, et enfin le lien substantiellement dynamique chez lui entre reconfiguration des valeurs et sens du devenir, toutes ces intuitions caractéristiques de la pensée de Nietzsche représentent des questions centrales pour notre propos.

Déjà Nietzsche notait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : « La presse, la machine, le chemin de fer, le télégraphe sont des prémisses dont personne n'a encore osé tirer les conclusions pour mille ans »<sup>268</sup>. Polarisé sur l'analyse des effets induits par les innovations de son temps, il entrevoyait déjà précisément la somme des questions posées par le développement du libéralisme économique et de la technologie. Redéfinir un horizon à la civilisation, fixer des valeurs auxquelles on s'identifie, ou bien disparaître, telles sont déjà les données du problème nietzschéen à ce moment-là. « C'est en philosophe de l'histoire qu'il interprète, à partir de *la généalogie de la morale*, la signification de l'essor de la connaissance dans le devenir des civilisations ; c'est en philosophe de la vie, sur le plan de l'espèce, à l'échelle des millénaires, qu'il décrypte derrière le déchaînement de la connaissance un élément de lassitude, une perte de confiance en l'avenir. »<sup>269</sup>

### ***Parallélisme entre nihilisme occidental et Anthropocène***

Nietzsche discerne donc clairement, largement en avance sur son temps, les signes de la crise qui s'avance dans l'Europe du début du XX<sup>e</sup> siècle. Il précise à de nombreuses reprises ses fortes intuitions du rétrécissement des horizons humains : « le désert croît », a-t-il dit plusieurs fois... « Connaissance et devenir s'excluent » ajoute Nietzsche qui cherche alors à jeter les bases d'un nouveau perspectivisme : « Une doctrine des perspectives des affects »<sup>270</sup> doit remplacer la théorie de la connaissance. Le nihilisme de Nietzsche, c'est le trouble des esprits saisis par les germes de dissolution inhérents à la rationalité, à la science, à l'histoire. Ce nihilisme résulte également du fait que « l'homme moderne ne

---

<sup>268</sup> Friedrich Nietzsche, *Le voyageur et son ombre*, p. 270.

<sup>269</sup> Philippe Granarolo, Nietzsche, *Cinq scénarios pour le futur*, p. 99.

<sup>270</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 30.

croit plus à aucune valeur »<sup>271</sup>. Il présente donc de larges similitudes avec le sentiment qui nous assaille aujourd'hui suite à la mise à jour de l'Anthropocène.

À l'époque de Nietzsche, la fin du devenir se fait essentiellement sentir à deux niveaux : d'une part l'évolution des espèces, récemment mise à jour par Darwin, montre que l'évolution ne comporte pas d'orientation identifiable. D'autre part l'histoire des sociétés, de son côté, ne semble elle non plus conduire à aucun aboutissement. La chute des valeurs traditionnelles dans les chamboulements de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en témoigne chaque jour. « L'homme n'est plus le collaborateur, et encore moins le centre du devenir ». Là réside l'origine du nihilisme occidental selon Nietzsche. « La déception quant à une prétendue fin du devenir est la cause du nihilisme. »<sup>272</sup>. Il n'est donc plus possible d'entreprendre le déchiffrement des codes de la nature dans l'espoir d'y apprendre quelque chose à propos de nous-mêmes. Et concernant la destinée humaine dans son ensemble, nous perdons ici tout espoir de pouvoir l'arrimer à une cosmologie qui lui fournirait le sens du bien ou du mal, ou ne serait-ce que sa direction générale.

Mais au bout du nihilisme européen, Nietzsche entrevoit les germes de la reconstruction qui nous intéresse ici. Au fond des apories de la rationalité ne siège pas forcément l'obscurité totale et définitive. C'est la force de la prophétie qui réapparaît ici, porteuse d'espoir et de sens. « ... Ce faisant, il découvre une issue. Au bout du nihilisme intégralement assumé, la perspective se renverse. L'impitoyable négation fait place à l'affirmation. La philosophie renoue avec la prophétie. ». Le nihilisme ne serait alors qu'un « état intermédiaire », comme l'a d'ailleurs plusieurs fois rappelé Nietzsche. Mais pour cela la tâche est immense, il s'agit « d'inverser toutes les valeurs ».<sup>273</sup> De retourner le nihilisme en quelque sorte. Saura-t-on sortir de nos dilemmes contemporains, déjà entrevus par Nietzsche avec une acuité extraordinaire voici plus d'un siècle ?

Notre culture européenne toute entière se meut depuis longtemps déjà, avec une torturante tension qui croît de décennie en décennie, comme portée vers une catastrophe. Inquiète, violente, précipitée : comme un fleuve qui veut en finir, qui ne cherche plus à revenir à soi, qui craint de revenir à soi.<sup>274</sup>

### ***Limites de la rationalité et anticipation de l'avenir***

Pour Nietzsche il s'agit en fait de réinterroger les raisons pour lesquelles nous cherchons à anticiper. Or la notion d'anticipation, dans l'analyse de Nietzsche, tire sa force de la notion de promesse. Rappelons la célèbre sentence sur laquelle s'ouvrait le deuxième traité de la *Généalogie de la Morale* : « Elever un animal qui ait le pouvoir de promettre, n'est-ce pas là cette tâche paradoxale que la nature s'est

---

<sup>271</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 250.

<sup>272</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 242.

<sup>273</sup> Marcel Gauchet, *La crise du libéralisme*, p. 42.

<sup>274</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 362.

donnée à propos de l'homme ? N'est-ce pas là le problème véritable de l'homme ? »<sup>275</sup> De là découle selon Nietzsche la filiation entre anticipation et rationalité, sur fond d'une promesse originaire ; « comme le fait quelqu'un qui promet », précise-t-il encore. Nous sommes comme dressés à disposer de l'avenir à l'avance et, afin de satisfaire cette attente, et pour que la promesse se fasse prévision, nous cherchons à soumettre l'ensemble de l'expérience humaine au calcul, avec l'arrière-pensée que de nos calculs résultera notre maîtrise, notre mainmise sur le monde.

Pour pouvoir à ce point disposer à l'avance de l'avenir, combien l'homme a-t-il dû apprendre à séparer le nécessaire du contingent, à penser sous le rapport de la causalité, à voir le lointain comme s'il était présent et à l'anticiper, à voir avec certitude ce qui est but et ce qui est moyen pour l'atteindre, à calculer et à prévoir – combien l'homme lui-même a-t-il dû d'abord devenir prévisible, régulier, nécessaire, y compris dans la représentation qu'il se fait de lui-même, pour pouvoir finalement, *comme le fait quelqu'un qui promet*, répondre de lui-même comme avenir ?<sup>276</sup>

Mais promesse de quoi ? « Salut », « Rédemption », « Providence » ? Du haut du XIX<sup>e</sup> siècle finissant il s'avère que la promesse s'est plutôt muée en *confiscation* de l'avenir : si tout est calculable, prévisible, la rationalité aboutit plutôt en réalité à éteindre la promesse de l'intérieur. Au fur et à mesure du recouvrement de l'imprévisibilité par le calcul et la prévision se referment les perspectives d'avenir, et là réside pour Nietzsche la définition du nihilisme européen. A force de rendre la vie humaine égale et prévisible la promesse a fini par se retourner contre elle-même et pourrait aller jusqu'à vider l'expérience humaine de toute valeur profonde. Car seules les valeurs portent en elles de véritables promesses d'avenir : au fur et à mesure des progrès constatés dans le calcul et la prévision se rétrécit la place laissée aux valeurs comme capacité d'orientation de la vie humaine. Tel est notamment le destin des valeurs positionnées à la pointe des promesses du christianisme. Et qu'advient-il lorsque les valeurs perdent leur sens ? L'avenir est vidé de toute attente. Le recul des valeurs du christianisme sous les avancées de la rationalité aboutit ainsi à restreindre tout désir d'avenir. « Voici que l'on comprend que le devenir n'aboutit à rien, n'atteint rien... Donc la déception quant à une prétendue fin du devenir est la cause du nihilisme... »<sup>277</sup> Dans un premier temps le nihilisme nietzschéen dévoile un certain désespoir de l'avenir, il pointe vers une perspective d'anéantissement. Passons rapidement sur l'ensemble des considérations qui renforcent ce point de vue, et venons-en à la perspective de renouveau consécutive à la conscience du nihilisme. Car c'est de l'intérieur du nihilisme lui-même que doit surgir une nouvelle promesse d'avenir. Ce sera cela ou rien.

Je loue, je ne blâme pas ici le fait qu'il (le nihilisme) vienne : je crois qu'il y aura une des plus grandes crises, un instant du plus profond revenir-à-soi de l'homme : savoir si l'homme s'en remettra, s'il maîtrisera cette crise, c'est une question qui dépend de sa force : cela est possible... Ce que je raconte est l'histoire des deux prochains siècles.<sup>278</sup>

---

<sup>275</sup> Friedrich Nietzsche, *La généalogie de la morale*, p. 291.

<sup>276</sup> Friedrich Nietzsche, *La généalogie de la morale*, p. 292.

<sup>277</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 46.

<sup>278</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 56.

Pourquoi l'anticipation de l'avenir en est venue à ce type de promesse ? Comment une promesse s'est muée en mode d'anticipation de l'avenir ? Pourquoi l'anticipation du futur doit-elle passer par une promesse de cet ordre ? Et vers quoi la critique de la culture et de la civilisation va-t-elle nous ouvrir ? Quel pourrait être le nouveau type de promesse des « siècles à venir » ? Les différentes réponses de Nietzsche à ces questions représentent l'objet même de sa pensée ; et elles ont largement varié tout au long de son œuvre. « Au fil conducteur des promesses de l'œuvre, c'est le travail même de la pensée nietzschéenne qui apparaît, comme un incessant revenir-à-soi – comme un revenir sur ce qu'on avait promis qui, à l'opposé de tout calcul, n'était pas acquis. »<sup>279</sup> Que vise-t-on ? Une rédemption, un salut ? De quoi doit-on être délivré ? Du déclin de la culture ? Des œillères de la raison ? De l'esclavage qui résulte de nos propres productions ? Comment devra-t-on s'y prendre ? Au moyen d'une œuvre d'art, d'une « grande politique », d'une nouvelle philosophie ? Au moyen d'un nouveau projet de civilisation ? Projet qui serait composé d'un peu tout cela ?

Les « philosophes de l'avenir » selon Nietzsche resteront sans doute des amis de la vérité, mais ils auront interdiction de demeurer dogmatiques. Ils devront également se garder d'avoir des idées communes avec beaucoup de gens. Ils devront avant tout être des esprits libres.

### *L'homme à venir en perspective de la longue durée*

Retenons à ce stade l'impératif de regarder simultanément en avant et en arrière, la nécessité de « revenir à soi » les yeux tournés vers l'avenir.

Celui qui prend ici la parole n'a en revanche rien fait d'autre jusqu'à présent que revenir à soi : en tant que philosophe et ermite d'instinct, qui trouvait son avantage dans le fait d'être à l'écart, dans l'en dehors, dans la patience, dans l'ajournement, dans le retardement : en tant qu'un esprit qui risque et qui expérimente, qui s'est déjà égaré une fois dans chaque labyrinthe de l'avenir : en tant qu'esprit augural, qui regarde en arrière lorsqu'il raconte ce qui va venir ; en tant que le premier parfait nihiliste de l'Europe mais qui a déjà vécu en lui-même le nihilisme jusqu'à son terme – qui l'a derrière lui, dessous lui, en dehors de lui.<sup>280</sup>

Quels sont les ingrédients concrets chez Nietzsche de sa promesse d'un « homme à venir », d'une « communauté à venir », d'une « pensée à venir » ? Le philosophe peut-il réellement dire encore quelque chose de l'avenir, au-delà de la critique du présent ? Que peuvent dessiner les « philosophes qui viennent », les « philosophes de l'avenir » ? Je résume ci-après les réponses apportées à ces questions par Marc Crépon<sup>281</sup> dans l'optique de la *relation ajustée au temps* telle qu'il l'a définie comme première caractéristique de la pensée de Nietzsche. D'abord oublier les prétendues lois universelles de la pensée, retrouver les instincts derrière les pensées. Comprendre ensuite quels instincts cherchent à dominer les autres, identifier la nature de la *volonté de puissance* dont procèdent les valeurs présentes.

---

<sup>279</sup> Marc Crépon, *Nietzsche, L'art et la politique de l'avenir*, p. 9.

<sup>280</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 190.

<sup>281</sup> Marc Crépon, *Nietzsche, L'art et la politique de l'avenir*, p 181-182.

Aller ensuite jusqu'à découvrir le temps comme incorporation, nous interroger sur le *devenir des corps*, là en somme où notre relation au temps assume vraiment, par *incorporation*, le poids de l'histoire – (cf le démantèlement par Nietzsche de la hiérarchie des instincts patiemment construite par dix-huit siècles de christianisme). Enfin l'enquête généalogique doit aller jusqu'à mettre à jour l'origine psychologique des idéaux sociaux et politiques du temps présent.

S'ajuster au temps signifie alors inverser le sens temporel de l'idéal, comprendre qu'il est moins un projet et une vision de l'avenir que le résultat d'une incorporation passée, l'aboutissement d'un long processus qui a conduit à la domination de l'instinct grégaire en imposant, comme seules vertus humaines légitimes, l'esprit communautaire, la bienveillance, la déférence, la diligence, le sens de la mesure, la modestie, l'indulgence, la compassion, au détriment des vertus propres à la nature distinguée.<sup>282</sup>

Car il n'y a selon Nietzsche rien à attendre de ce côté-là ; de ce côté-là il s'agit d'un rapport faussé à l'avenir, d'une morale de « troupeau ».

Si le concept de promesse permet à Nietzsche de maintenir la tension entre le passé et l'avenir, elle introduit aussi indirectement à donner une consistance particulière à la notion de durée, que Nietzsche considère comme une condition essentielle de la civilisation, malgré les dangers considérables qu'il associait à l'extension du savoir historique. Nietzsche impose de situer tout jugement dans la longue durée, c'est sa marque de fabrique, par-dessous toutes ses pérégrinations dans les labyrinthes de l'avenir.

De cette mise en perspective, peu d'œuvres témoignent de façon aussi durable et permanente que celle de Nietzsche. S'il est un souci de « justesse » qui traverse tous ses écrits, des textes de jeunesse aux derniers fragments posthumes, c'est celui d'une relation ajustée au temps... Ce faisant, rien n'est encore dit de la relation à l'avenir. Chacun des ajustements du passé et du présent (de l'un à l'autre et réciproquement) n'a de sens que rapporté à une telle relation. Pour chacun, il faut se demander quelle pensée de l'avenir il proscrit, et laquelle il autorise ou infléchit. Une relation juste avec le temps suppose qu'on sache s'il est possible d'en attendre quelque chose – ou ce qu'on peut en espérer. A moins que, précisément, cette relation proscrive toute expérience de cet ordre. Pour le philosophe, cela revient à savoir ce qu'il est en droit d'annoncer ou de prophétiser : un salut (comme, par exemple, celui que devrait procurer l'inversion à venir des rapports entre la connaissance et l'art), une « renaissance de la civilisation » - telle que Nietzsche réclame dans le sillage de Wagner -, des temps nouveaux, une fracture de l'histoire de l'humanité en deux, comme il le proclamera à l'issue de sa vie lucide, le dynamitage du christianisme.<sup>283</sup>

Promesse, durée, prophétie, gardons en mémoire ces ingrédients de l'avenir et observons comment Nietzsche cherche à les combiner avec la méthode qui lui est propre pour projeter son regard sur « les siècles à venir ».

---

<sup>282</sup> Marc Crépon, *Nietzsche, L'art et la politique de l'avenir*, p. 183.

<sup>283</sup> Marc Crépon, *Nietzsche, L'art et la politique de l'avenir*, p. 178.

## *Le discours de la méthode prophétique selon Nietzsche*

Pour Nietzsche, c'est la première fois dans l'histoire que nous nous retrouvons en capacité d'orienter le style d'humanité que nous souhaiterons : jusqu'ici promue par une succession d'étapes franchies par hasard, la civilisation peut à présent « produire ces conditions dans lesquelles semblable élévation est possible. »<sup>284</sup> Mais ce renversement ne s'opérera pas simplement, il faut l'orienter délibérément en direction de l'avenir.

La question que je pose ici n'est pas de savoir ce qui doit prendre la relève de l'humanité dans la succession des êtres (car l'homme est une fin) mais bien quel type d'homme il faut élever ; il faut se vouloir comme le plus riche en valeur supérieure, le plus digne de vivre, le plus assuré d'un avenir. Ce type d'homme d'une valeur supérieure s'est déjà bien souvent présenté, mais à titre de hasards heureux, à titre d'exception, jamais parce que voulu.<sup>285</sup>

Observons alors plus précisément avec Philippe Granarolo la *méthode* proposée par Nietzsche pour envisager concrètement cet avenir qu'il s'agit à présent de construire. « En étudiant les deux figures oraculaires que sont la pythie et l'haruspice, dont il va calquer tour à tour les démarches, nous tenterons précisément de rendre évidente la lutte qui oppose dans la sensibilité et l'intelligence du philosophe un mépris indéracinable du temps historique et une tension vers le futur qui le distingue de tous ses prédécesseurs. »<sup>286</sup>. Dans la plus pure orientation des premiers prospectivistes, notamment Berger, qui remettront un demi-siècle plus tard cette question sur la table.

Granarolo estime pouvoir distinguer cinq scénarios distincts dans l'ensemble des perceptives d'avenir telles que dessinées par Nietzsche tout au long de son œuvre, grâce à l'application d'une méthode mêlant de façon originale raison et prophétie.

.... Les cinq scénarios (on m'autorisera ce vocabulaire cher au futurologue de la fin du xx<sup>e</sup> siècle) que notre recherche nous a permis de distinguer au sein de la prospective nietzschéenne ne sont pas des visions successives et hétérogènes de l'avenir, ils sont l'aboutissement des efforts conjugués d'un haruspice aux méthodes rationnelles et d'une pythie aux facultés surprenantes. Nous démontrerons que le passé le plus lointain et l'avenir le plus éloigné ont toujours été saisis conjointement par Nietzsche. La fascination pour la Grèce présocratique engendre un premier scénario, celui d'une renaissance prochaine de la civilisation ; la généalogie de la morale et de la religion autorise ensuite la prophétie du règne des « esprits libres » ; les enseignements de la « nuit des temps » cosmologique et biologique laissent entrevoir la dégénérescence et peut-être la proche disparition de l'espèce humaine ; la mise à jour de l'archaïque invention du monde rend concevable, chez un être libéré des anciennes croyances et apte à assimiler le savoir scientifique, une nouvelle coloration de la réalité, le règne du Surhumain ; enfin, la généalogie du christianisme et la recherche désespérée d'une origine forte alimente les inquiétantes annonces du prophète de la « grande politique ». Le « portique » de l'instant que Zarathoustra, nous léguant son savoir le plus profond et le plus énigmatique, cherche à nous

---

<sup>284</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 85.

<sup>285</sup> Friedrich Nietzsche, *L'Antéchrist*, p. 162.

<sup>286</sup> Philippe Granarolo, *Nietzsche, Cinq scénarios pour le futur*, p. 19.

faire percevoir, est l'autre nom de cette « croisée des chemins » que nous venons d'esquisser. Pour penser le présent, Nietzsche n'a cessé de se situer au centre de cette croix qui clôt le passé et ouvre l'avenir.<sup>287</sup>

D'où les enseignements plus que jamais d'actualité que l'on retiendra de l'analyse de Nietzsche :

Premier penseur à avoir compris que l'enfermement dans un espace temporel réduit était le « péché originel des philosophes », il a recouvré l'innocence intellectuelle en situant l'ensemble de ces analyses au sein du temps long du cosmos et de la vie. Mettant sans cesse en conjonction l'archaïque qui survit en nous et l'avenir lointain dont nous portons déjà le filigrane, il a jeté sur le présent un regard si perçant qu'un siècle après lui aucune analyse approfondie de notre époque n'a pu être conduite qui ne soit la répétition, ou du moins qui ne s'inscrit dans le prolongement direct, de son herméneutique.<sup>288</sup>

Granarolo voit plus précisément dans la préface plusieurs fois remaniée des « cinq conférences » un véritable « discours de la méthode prophétique ». En effet Nietzsche livre dans cette préface à la fois son ambition prophétique et sa technique d'extrapolation du futur. « Vouloir être prophète est sans doute la plus grande des présomptions, si bien qu'il paraît ridicule de déclarer qu'on ne veut pas l'être. Personne n'aurait le droit de parler sur le ton de l'oracle de l'avenir de notre culture et de la question qui y est liée, de l'avenir de nos moyens et de nos méthodes d'éducation, s'il ne pouvait prouver que cette culture à venir est dans une certaine mesure déjà un présent et que dans une mesure plus grande encore elle doit s'atteindre pour exercer une influence nécessaire sur l'école et les institutions d'éducation. Qu'on me permette de deviner l'avenir, comme un haruspice romain, dans les entrailles du présent, ce qui, dans le cas qui nous occupe, ne signifie rien de plus et rien de moins que d'annoncer la victoire future d'une tendance de la culture qui existe déjà, bien que pour l'instant elle ne soit ni aimée, ni honorée, ni répandue. »<sup>289</sup>

Mais comment s'y prendre, plus précisément, pour « deviner l'avenir, comme un haruspice romain, dans les entrailles du présent » ? Essentiellement au moyen de deux règles déontologiques : trouver, comme nous le mentionnions auparavant, la relation la plus ajustée au temps, et rester campé sur l'analyse des orientations perceptibles depuis le temps présent. C'est ainsi que nous identifierons les plus « sûrs présages ».

Discours de la méthode prophétique, la préface, mais également l'avant-propos des cinq conférences, nous présente les exigences quantitatives auxquelles doit obéir celui qui prétend au succès. La première règle prescrit l'échelle que l'on doit adopter si l'on veut lire l'avenir déjà inscrit dans le présent qui nous entoure. Même si l'haruspice Nietzsche parle à la première personne, pouvant donner l'impression d'une difficulté idiosyncrasique d'embrasser un vaste horizon, l'échelle spatiale préconisée par lui ne saurait être réduite à une limitation subjective. « *Je songe encore moins à prophétiser l'avenir de l'éducation et des moyens d'éducation en embrassant tout l'horizon des peuples cultivés d'aujourd'hui : à contempler l'immensité de ce champ, mon regard devient aveugle, comme il perd son assurance à examiner les objets trop rapprochés* ».... La seconde règle, énoncée dans l'avant-propos, précise la limite que doit s'interdire de franchir l'herméneute. Pas question en

---

<sup>287</sup> Granarolo, Philippe, *Nietzsche, Cinq scénarios pour le futur*, p. 16.

<sup>288</sup> Ibid.,.

<sup>289</sup> Friedrich Nietzsche, *Conférences sur l'avenir de nos établissements d'enseignements*, Préface.

effet d'outrepasser la mise en évidence des grandes lignes du monde à venir qui peuvent se lire dans la réalité actuelle.<sup>290</sup>

Nietzsche met à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ses ambitions visionnaires à la disposition du décryptage des perspectives de l'âge scientifique à venir. Car la civilisation planétaire annoncée par l'haruspice Nietzsche sera celle des masses, elle sera commerçante, elle sera technique. Elle sera imprégnée également des craintes liées à l'explosion démographique sans précédent qui commençait à inquiéter des hommes à l'époque de Nietzsche.

Notre temps peut s'estimer heureux sous de nombreux rapports. Au regard du passé, nous jouissons de toutes les civilisations et de leurs œuvres, et nous nous nourrissons du sens du plus noble de toutes les époques... Quant à l'avenir, nous voyons pour la première fois dans l'histoire s'ouvrir à nous l'immense perspective de visées œcuméniques de l'humanité, embrassant toute la terre habitée... L'humanité peut d'ores et déjà faire absolument d'elle-même ce qu'elle veut.<sup>291</sup>

C'est dans cette perspective grandiose et angoissante que Nietzsche va déployer sa propre technique prophétique.

Il s'agit d'apprendre à repérer dans les forces qui animent le Soi le reflet de l'avenir, il s'agit de se mettre à l'écoute du corps et de laisser ainsi se révéler, en leur donnant l'occasion d'atteindre leurs limites, les instincts des plus profonds qui mènent le jeu de la civilisation, il s'agit d'inverser le temps en s'installant dans le futur pour évaluer le présent. Transformée par sa vision de l'avenir, la pythie apollinienne, même si son langage est parfois chiffré, ne cesse à aucun moment de parler la langue des Dionysos.<sup>292</sup>

Nous sommes ici clairement au-delà des ambitions classiques de la prospective. Et pourtant, c'est peut-être par abandon de ce type d'ambition que la prospective a perdu ses véritables capacités d'éclairer l'avenir.

### ***Sens historique et devoir d'expérimentation des philosophes***

Particulièrement lorsqu'il mêle *prophétie* et *valeurs* Nietzsche demeure éminemment suggestif vis-à-vis de nos préoccupations contemporaines. Car dans son élan prodigieux pour entrevoir « les siècles à venir » Nietzsche a besoin, on le sait, de renverser toutes les valeurs. « La sphère des valeurs dépassées et déchues augmente sans cesse ; le vide et l'intelligence en valeurs se font de plus en plus sensibles. »<sup>293</sup> Dans les *Fragments posthumes* Nietzsche parle d'un « Evangile de l'Avenir » et élabore de multiples pensées qui interpellent fortement lorsque l'on réfléchit à nos capacités d'anticipation, bien que de façon souvent équivoque. « Le point de vue de la 'valeur' est le point de vue des *conditions de conservation et d'intensification* eut égard à des formations complexes d'une relative durée de vie

---

<sup>290</sup> Philippe Granarolo, *Nietzsche, Cinq scénarios pour le futur*, p. 33.

<sup>291</sup> Friedrich Nietzsche, *Opinions et sentences mêlées*, § 179, cité par Philippe Granarolo, id, p. 79.

<sup>292</sup> Philippe Granarolo, *Nietzsche, Cinq scénarios pour le futur*, p. 48.

<sup>293</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 250.

au sein du devenir. »<sup>294</sup> C'est lorsqu'elle aboutit à son registre le plus radicalement prophétique que l'ambition de Nietzsche se fait la plus élevée, au risque de ne pouvoir être matérialisée. Puisse-t-elle servir d'inspiratrice à nos propres besoins contemporains.

Nous qui appartenons à une autre foi... où placerons-nous notre espérance ? Dans de *nouveaux philosophes*, nous n'avons pas le choix ; dans des esprits assez vigoureux et intacts pour amorcer l'avènement de valeurs opposées, pour réévaluer et retourner les « valeurs éternelles » ; dans des précurseurs, des hommes de l'avenir, capables de river le temps présent à la chaîne qui contraindra la volonté des millénaires à s'engager dans de *nouvelles voies*. Pour enseigner à l'homme l'avenir de l'homme, avenir qui sera sa volonté et qui dépendra d'elle, pour réaliser une grandiose entreprise d'éducation et de sélection et mettre fin par-là à l'effroyable règne du non-sens et du hasard qui s'est appelé « histoire » jusqu'à présent – le non-sens du « plus grand nombre » n'en est que la plus récente expression – pour accomplir de tels actes il faudra un jour ou l'autre une nouvelle sorte de philosophes et de chefs, auprès desquels tous les esprits secrets, terribles et bienveillants qui ont paru sur la terre sembleront pâles et mesquins. C'est la vision de tels chefs qui flotte sous nos yeux.<sup>295</sup>

La barre est haute, certainement inaccessible ; dans un premier temps, conservons seulement en mémoire l'indispensable liaison entre avenir et valeur pour quiconque se retrouve en position de gouverner. En fait les nouveaux philosophes devront avoir la foi, la foi dans la capacité à atteindre quelque chose. Pour cela ils devront expérimenter, à l'articulation du passé, du présent et de l'avenir, pour faire les premiers pas en direction de l'avenir : les philosophes de l'avenir « seront à coup sûr des expérimentateurs. » Ce qui garantira leur capacité à montrer la bonne direction, c'est *l'articulation de la critique à l'expérimentation*. Et expérimenter, ce sera en fait créer de nouvelles valeurs, puis légiférer pour imposer ces valeurs.

Les philosophes proprement dit sont des hommes qui commandent et qui légifèrent : ils disent « il en sera ainsi ! », ils déterminent la destination et la finalité de l'homme et disposent pour cela du travail préparatoire de tous les ouvriers de la philosophie, de tous ceux dont le savoir domine le passé ; ils tendent vers l'avenir des mains créatrices, tout ce qui est, tout ce qui fut devient leur moyen, instrument, marteau. Leur « connaissance » est création, leur création est législation, leur volonté de vérité est volonté de puissance. – Y a-t-il de tels philosophes ? Y eut-il déjà de tels philosophes ? Ne faut-il pas qu'il y ait de tels philosophes ?<sup>296</sup>

Ici Nietzsche cherche à nous dire que la relation à l'avenir restera ouverte si nous parvenons à clarifier toutes nos valeurs, tous nos héritages, et la cohorte des instincts qui les ont configurés.

L'homme est plus malade, plus incertain, plus changeant, plus indéterminé, plus inconsistant qu'aucun autre animal, il n'y a pas à en douter, – il est l'animal malade par excellence : d'où cela vient-il ? Assurément, il a plus osé, plus innové, plus bravé, plus provoqué le destin, que tous les animaux réunis : lui, le grand expérimentateur qui expérimente sur lui-même, l'insatisfait, l'insatiable, qui lutte pour le pouvoir suprême avec l'animal, la nature et les dieux, lui l'indompté encore, l'être de l'éternel futur qui ne trouve plus le repos devant sa force, poussé sans cesse par l'éperon ardent que l'avenir enfonce dans la chair du présent.<sup>297</sup>

---

<sup>294</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 234.

<sup>295</sup> Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, p. 126.

<sup>296</sup> Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, p. 145.

<sup>297</sup> Friedrich Nietzsche, *La généalogie de la morale*, p. 182.

Une autre originalité de Nietzsche réside dans la force avec laquelle il cherche à embrasser tous les modes de la temporalité qui englobent l'expérience. Ici s'exprime d'une autre manière encore son obsession du juste rapport au temps. Sans pouvoir en déterminer à ce stade la raison précise, j'ai l'intuition que cet élan Nietzscheen en direction d'une temporalité globale, surplombant le point de vue du passé et celui de l'avenir, reste très féconde pour apprécier l'intérêt et les dangers de nos innovations contemporaines d'envergure planétaire. Bien que, précise Nietzsche, Il n'existe pas de « conscience globale du devenir », de « puissance totalisante »<sup>298</sup> à la Hegel. L'analyse prospective de nos enjeux contemporains de civilisation aura vraisemblablement à s'inspirer de cet angle d'attaque Nietzscheen.

En effet : « Le manque de sens historique est le péché originel de tous les philosophes... Tout résulte d'un devenir ; il n'y a pas plus de données éternelles qu'il n'y a de vérités absolues »<sup>299</sup>. La lecture du présent est à la fois réactivation du passé (il s'agit souvent du passé grec chez Nietzsche), mise en jugement du présent et appel au combat pour l'avenir. « Il s'agit donc tout à la fois *d'actualiser* des puissances du passé, de dénoncer les prétentions de l'« actualité » à une supériorité du présent sur le passé, et de s'engager, par cette dénonciation dans une lutte pour que les puissances du passé transfigurent l'avenir. »<sup>300</sup> C'est le concept *d'inactualité* selon Nietzsche. La vision qui subsume passé, présent et avenir, c'est « l'éternité des puissances de transfiguration » que Nietzsche nomme le dionysiaque. « Il faut que le devenir apparaisse justifié à tout instant ... : le présent ne doit absolument pas être justifié en raison d'un avenir ou le passé en raison d'un présent. »

Comme le montrera plus tard Hannah Arendt, Nietzsche réclame, en faveur de l'avenir, une mémoire qui éternise la grandeur passée. « La parole du passé est toujours parole d'oracle : vous ne la comprendrez que si vous devenez les architectes du futur et les interprètes du présent ».<sup>301</sup>

Nietzsche cherche une théorie des conditions de possibilité de l'action juste, celle qui sert le présent tout en préparant l'avenir. « Se dessine ici, à travers le rapport juste entre connaissance et action, la genèse de toute une *éthique* qui nécessitera de rendre justice à notre passé et à notre avenir : alors, il s'agira de formuler dans ce but la double exigence d'une « philosophie historique » et d'une « philosophie de l'avenir »<sup>302</sup>. Déjà pour Nietzsche il s'agissait, comme nous aurons à l'envisager de nouveau, de déterminer les causes des dérèglements de l'actualité, de resituer nos enjeux dans un juste rapport entre le passé et l'avenir, entre la connaissance et l'action, d'identifier les leviers par lesquels nous pouvons interférer sur le passage de ce passé vers l'avenir. Nietzsche, pionnier dans la perception

---

<sup>298</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 233.

<sup>299</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 233.

<sup>300</sup> Dorian Astor, *Nietzsche : la détresse du présent*, p. 54.

<sup>301</sup> Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles*, tome II, §6, p. 135.

<sup>302</sup> Dorian Astor, *Nietzsche : La détresse du présent*, p. 75.

du rôle créateur de la civilisation dans « la constellation de la vie et de l'histoire », cherche à identifier les moyens par lesquels l'homme va pouvoir diriger ce char sur lequel il est lancé :

Ce n'est plus la vie qui gouverne seule et tient en bride la connaissance du passé : toutes les bornes sont arrachées, et l'homme est submergé par le flot de tout ce qui a jamais été. Toutes les perspectives sont prolongées à l'infini, aussi loin qu'il y eut un devenir. Nulle espèce n'a encore jamais vu se déployer à perte de vue un spectacle comparable à celui que présente l'histoire, cette science du devenir universel.<sup>303</sup>

D'un autre côté Nietzsche sait bien que la puissance vitale est à la fois mémoire et oubli, passé et avenir. D'où l'importance de l'oubli dans la deuxième *Inactuelle*. « Nous ne voulions rien signifier, rien représenter, ne rien nous proposer, nous voulions être sans avenir, rien que des bons-à-rien confortablement allongés sur le seuil du présent ». Grandeur de l'instant présent qui, grâce à l'oubli, permet de s'arracher à l'histoire, et permet également d'oublier que tout est devenir.

Représentez-vous, pour prendre un exemple, un homme qui ne posséderait pas la force d'oublier et serait condamné à voir en toute chose un devenir : un tel homme ne croirait plus à sa propre existence, ne croirait plus en soi, il verrait tout se dissoudre en une multitude de points mouvants et perdrait pied dans ce torrent du devenir...<sup>304</sup>

En fait le devenir chez Nietzsche, c'est l'éternité en action. Il n'y a rien en dehors du devenir, la durée est la seule réalité. Et l'éternité, inversement, ne peut s'évoquer qu'au travers du devenir. Autant on sent la profondeur de cette approche, autant il reste difficile d'en tirer toutes les implications à notre époque, à l'ère de l'Anthropocène. Réintroduire une sorte de « point de vue de l'éternité » à l'époque du nucléaire, des mutations génétiques, de l'épuisement des ressources naturelles, du réchauffement climatique – est-ce possible, est-ce envisageable ?

Pour Nietzsche il s'agit bien de partir à la conquête du devenir depuis le cœur même de l'instant. Il s'agit de traquer, dans l'illusoire stabilité de l'instant, tout ce qui reste possible, passage, écoulement, tout ce qui reste potentiel, multiple. Ou à l'inverse de traquer l'inactuel dans le présent. « C'est en ce sens qu'on peut dire de Nietzsche qu'il s'est fait visionnaire : non pas qu'il ait cru prévoir l'avenir (il était trop conscient de l'imprévisible chaos rendu possible par l'indétermination nouvelle), mais parce qu'il a tenté de formuler l'ensemble des possibles ouverts par une pensée... D'où le puissant paradoxe dont Nietzsche était parfaitement conscient : écrire pour des lecteurs qui n'existent pas encore. »<sup>305</sup> Nietzsche combat à la fois l'actualité éphémère des journaux et l'érudition pointue des spécialistes. A plusieurs égards la détresse de Nietzsche à l'égard de la modernité, du passé, de l'actualité et de l'avenir, cette détresse ressemble à la détresse de nos temps présents submergés par le pouvoir incontrôlé d'une civilisation qui titanique dangereusement. Saura-t-on tirer quelques enseignements de son immense tentative de retourner le nihilisme ? Que signifierait aujourd'hui devenir surhumains ? Au

---

<sup>303</sup> Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles*, tome II, § 4, p. 115.

<sup>304</sup> Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles*, tome II, § 1.

<sup>305</sup> Dorian Astor, *Nietzsche : la détresse du présent*, p. 528.

moins Nietzsche nous donne un peu de sa force pour affronter les lourdes questions qui nous occupent ici ; il nous apprend aussi à préserver « l'innocence du devenir ».

Sloterdijk identifie chez Nietzsche comme une impulsion décisive à « l'élaboration d'une science de l'avenir », qui serait « une science de la discipline considérée comme une encyclopédie des jeux de capacité. »<sup>306</sup>

### ***Ne pas viser le profit de la société mais plutôt le profit de l'avenir***

Que retenir de Nietzsche au moment où la civilisation occidentale doit redevenir capable de nouvelles projections ? Que l'avenir n'est pas le tableau composé des images provenant du savoir objectif, mais le théâtre pour un jeu nouveau, où « le philosophe-roi » devrait être en position de force. *Par-delà le bien et le mal* évoque avec insistance ces philosophes-roi de l'avenir qui « mettront fin au règne du hasard ». Quelles seront les considérations *inactuelles* qui nous aideront à reprendre en main le cours des évolutions *hasardeuses* de nos dernières innovations technicoéconomiques ?

Avec une même force, Nietzsche met à jour nos utopies rationalistes et montre la voie d'une reconsidération consciente du devenir : l'homme projette son impulsion à la vérité, il déploie ses propres intrigues dans ce qu'il appelle « la chose en soi ». « Son besoin en tant que créateur invente d'avance le monde auquel il travaille, l'anticipe : cette anticipation (« cette croyance » à la vérité) est son appui... Tout ce qui arrive, tout mouvement, tout devenir en tant que fixation de rapports de degrés et de forces, en tant que combat... ». Nous reprendrons ultérieurement cette intuition de Nietzsche de l'anticipation comme rapport de force, comme objet de négociation et l'éventuel besoin d'un renversement des valeurs...

Pour notre propos l'important fragment « les forts de l'avenir »<sup>307</sup> ouvre les voies difficiles, mais certainement incontournables, d'une reconsidération totale de l'appréhension du futur à l'échelle de la société. Voies difficiles car il faut bien remarquer que ce fragment mêle allégrement inversion de valeurs et « dressage d'une race plus forte », d'une « race affirmative » adossée à « la nécessité d'une distance, d'une hiérarchie » renforcées. Laissons de côté les relents eugénistes de ce fragment et concentrons-nous sur ce qu'ils pointent pour aider à surmonter la crise contemporaine de l'avenir :

Jusqu'à présent, *l'éducation* n'avait en vue que le profit de la société : non pas le profit le plus grand possible de l'avenir, mais celui précisément de la société existante. On ne voulait pour elle que des « instruments ». Admis que la *richesse en forces soit plus grande*, une SOUSTRACTION DE FORCES pourrait se concevoir, dont le but consisterait dans le profit, non plus de la société, mais de l'avenir, - semblable tâche serait à poser, à mesure que l'on comprendrait en quel sens la forme présente de la société se trouverait engagée en une transformation

---

<sup>306</sup> Peter Sloterdijk, *Tu dois changer ta vie*, p. 228.

<sup>307</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 85.

puissante, jusqu'au jour où *elle ne pourrait plus exister pour elle-même* ; mais rien qu'en tant que *moyen* aux mains d'une race plus forte.

On peut, sans dommage pour la force du propos central de Nietzsche, laisser de côté l'obsession de la recherche d'une « race plus forte » et lui substituer celle d'une survivance possible de « l'espèce tout court » à l'ère de l'Anthropocène. On ne peut manquer d'être sidérés par la capacité d'anticipation de Nietzsche. Plus d'un siècle après lui nous en sommes toujours là, mais nous n'avons pas franchi le moindre pas dans l'organisation de nos sociétés en vue de ce *profit de l'avenir*. Au contraire cet avenir semble se rétrécir de jour en jour...

L'ambition de Nietzsche donne toutefois le vertige. Est-elle vraiment accessible ? Il pointe en fait la nécessité d'un effort de recomposition de l'ensemble des paramètres de l'expérience humaine.

... Une sorte de stagnation du niveau de l'être humain. Une fois que nous aurons en main cette gestion totale de l'économie de la Terre, qui interviendra inévitablement, alors l'humanité pourra trouver son meilleur sens en tant que machinerie au service de cette économie : comme un énorme engrenage de roues de plus en plus fines, de plus en plus subtilement « adaptées » ; comme un devenir – superflu de plus en plus croissant de tous les éléments qui dominent et commandent ; comme une totalité de forces énormes dont les facteurs isolés représentent des *forces et des valeurs minimales*. A l'opposé de cette diminution et de cette adaptation des êtres humains à une utilité spécialisée, il est besoin d'un mouvement inverse, la création de l'être humain qui synthétise, totalise et justifie, pour qui cette machinalisation de l'humanité constitue la condition préalable de son expérience en tant que support sur lequel il puisse inventer *sa forme supérieure d'être...*<sup>308</sup>

On ne peut, à cette altitude, que rester vaguement concerné par l'ambition de Nietzsche. Citons également, sans entrer ici dans la problématique de la *volonté de puissance* nietzschéenne, ce passage de *Par-delà le bien et le mal* où l'auteur nous met sur la voie d'une conception de l'avenir comme construction humaine, comme volonté humaine, comme conséquence d'une orientation de civilisation.

Où devons-nous diriger nos espoirs ? – Vers de *nouveaux philosophes*. – nous n'avons pas le choix ; vers les esprits forts et assez neufs pour provoquer les appréciations opposées, pour renverser les « valeurs éternelles » ; vers les avant-coureurs, vers les hommes de l'avenir qui, dans le présent, trouvent le point pour forcer la volonté de milliers d'années à entrer dans des voies *nouvelles*. Enseigner à l'homme son avenir, c'est sa volonté, c'est affaire d'une volonté humaine que de préparer les grandes tentatives et les essais généraux de discipline et de sélection pour mettre fin à cette épouvantable domination de l'absurde et du hasard qu'on a appelée jusqu'à présent l'histoire – le non-sens du « plus grand nombre » n'est que sa dernière forme.<sup>309</sup>

Plus d'un siècle après Nietzsche le rapport de l'économie et de la technique aux différentes dimensions de la culture reste la pierre d'achoppement la plus visible des prospectivistes : ces derniers, souvent intarissables quant à la palette des déclinaisons envisageables pour chaque innovation technologique, restent la plupart du temps à court d'imagination pour décrypter les évolutions des mœurs et désirs de l'humanité, laissant dériver les masses humaines sans boussole sur les continents de l'économie numérique.

---

<sup>308</sup> Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, tome XIII, p. 116.

<sup>309</sup> Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, p. 206.

## ***2.5. L'avenir, force motrice de la civilisation occidentale***

Voyons à présent comment progrès, histoire et utopie se sont mutuellement stimulés pour préparer l'émergence de la prospective comme discipline rigoureuse d'investigation de l'avenir. Reprenons. Le temps monothéiste, et plus particulièrement encore le temps chrétien, introduit une dimension linéaire dans le fonctionnement traditionnel cyclique des temporalités antiques. Une ligne droite se substitue à la circularité pour représenter la marche de l'humanité depuis la chute originale à la rédemption finale. Aux débuts cependant, la circularité fut en partie préservée à l'intérieur de cette ligne droite : l'avenir au sens où nous l'entendons aujourd'hui restait comme « coincé » par la doctrine religieuse des fins dernières. Aucun horizon d'attente ne pouvait regarder derrière ces terminus de la pensée. Puis l'invention du Progrès a ouvert une brèche dans le mur des fins dernières : il a permis, sous certains angles de vue, de regarder au-delà des bornes de l'eschatologie chrétienne. Avec le Progrès, puis avec l'Histoire, l'avenir se libère ; nous vivons de moins en moins dans ce qui s'est déjà passé, et de plus en plus dans ce qui doit advenir. Les horizons d'attente s'ouvrent sur un champ d'expérience nouveau, en partie à la main de l'homme. Après l'idée de progrès, la conscience historique reconstruit en permanence un dévoilement toujours recommencé, travaille la matière en provenance du passé en vue d'une orientation optimisée en direction de l'avenir. Cette détente de l'idée d'avenir aura été une étape majeure de la conscience occidentale, elle aura conduit à un total basculement des repères temporels de l'expérience humaine, elle révolutionnera autant les sciences que, un peu plus tard, les mœurs et la politique et nous verrons à quel point la démocratie au sens occidental est empreinte de cette idée que les peuples ont un destin collectif à construire – avec tous les dangers que recèle cette ambition.

Avec l'avènement de la modernité une rupture s'est produite : non pas pour inscrire le présent, dont nous reparlerons, au centre des préoccupations de chacun, mais d'abord pour inverser l'ordre des temporalités et faire du futur, en lieu et place du passé, le lieu de convergence de tous les bienfaits à venir. Nous sommes passés de la condamnation de la décadence à la promotion de progrès, notamment au travers des différentes conquêtes de la science.

### ***La puissance du futur : considérations mécaniques***

C'est ainsi que nous sommes entrés dans un monde futuriste, et la prospective partira de ce mouvement, sans vraiment en questionner les implications. Progrès et histoire sont les deux importants concepts qui nous ont permis de passer du statut d'une société qui se perçoit comme *immuable* au statut d'une société qui se perçoit *en mouvement* ; ils permettent une relecture du présent comme le présent d'un projet, en transit depuis un passé de mieux en mieux connu vers un avenir de plus en plus souhaité, désiré, choisi. Il faut bien voir que la conscience historique naissante n'a pas conduit, fait

remarquable, à un comportement social nostalgique en direction du passé, mais a conduit à une reconstruction du présent et du futur sous la forme de projet, individuel et collectif. Elle ne se penche sur le passé que pour mieux nourrir le projet futuriste de construction du monde selon le désir des hommes. La conscience historique cherche le moyen de nous inventer dans le temps. Elle est « anti destin<sup>310</sup> », elle est prise de conscience de la liberté, de la puissance de la volonté et de l'agir humains. Elle marque une distance avec la conscience religieuse et ses vérités éternelles et un rapprochement avec la conscience scientifique et ses pratiques de l'expérimentation et de l'innovation. Rien de contemplatif dans cette nouvelle notion de conscience historique, elle invite dès le départ au bricolage avec les matériaux de l'expérience naturelle dans le domaine de la physique, de la chimie, et au façonnage du projet collectif dans le domaine du politique, projet qui seul pourra donner sens et cohérence à un monde dont tous les repères temporels se sont trouvés fragilisés par l'éloignement des finalités religieuses traditionnelles. Les sociétés occidentales ont ainsi dû basculer dans l'auto-institution en versant dans l'autonomie. Elles ont dû se reconstruire elles-mêmes comme projets collectifs orientés vers l'avenir, avec tout le lot des nouvelles difficultés que ces obligations imposeront.

Il y a vraiment eu quelque chose de révolutionnaire dans la façon dont on a cherché voici deux siècles à s'opposer aux conceptions cyclique ou religieuse de la temporalité. Il s'agissait de s'extraire d'un ordre temporel qui s'imposait jusqu'alors aux hommes, d'un ordre qui échappait totalement à l'emprise humaine. Les révolutionnaires ont véritablement pris le pouvoir temporel au sens où ils ont voulu faire du Temps le temps des hommes. Et ils ont pour cela construit un nouveau cadre temporel, imposé un nouveau calendrier qui remplacerait les usages locaux et permettrait d'unifier l'ensemble des usages jusqu'alors en vigueur, et ceci dans une perspective d'universalité. L'objectif des révolutionnaires était de dénoncer et bannir un passé fait d'injustices, de promouvoir un présent réparateur et de préparer un futur novateur.

Tel n'est plus l'ordre de nos priorités au début du XXI<sup>e</sup> siècle – même si le niveau des inégalités et des injustices dans les sociétés occidentales pourrait encore justifier bien des réajustements. Que le présent de notre passé tende à s'effacer n'est pas nouveau. La dévalorisation du passé au profit de l'avenir aura été un puissant moteur d'évolution des démocraties occidentales, qui sont par essence des sociétés *futuristes*. Ce qui sera nouveau en revanche dès la fin du XX<sup>e</sup> siècle, c'est la véritable crise que connaîtra l'avenir, voire le présent de l'avenir.

En marge de ses travaux plus classiques Kant avait déjà envisagé, de façon intrigante, que pour envisager le futur le plus simple était peut-être de le prendre en main. Dans les grandes lignes de son histoire augurale de l'humanité<sup>311</sup>, il situait le travail du philosophe et de l'historien à mi-chemin entre la prédiction scientifique, basée sur les lois de la nature qui font toutefois défaut dans la prédiction des actions humaines, et le discours prophétique. Comment peut-on élaborer une histoire du futur,

---

<sup>310</sup> Marcel Conche, *Temps et destin*, p. 83.

<sup>311</sup> Emmanuel Kant, *Le conflit des facultés*, cité par Christophe Bouton, *Faire l'histoire, de la révolution française au printemps arabe*, p. 42.

demande-t-il ? Comment une histoire est-elle *a priori* possible ? Réponse déjà citée de Kant « Quand l'augure fait et organise lui-même les événements qu'il annonce à l'avance ». La question était donc posée, dans les termes qui nous intéressent ici, depuis quelques temps. Christophe Bouton en tire la conséquence du primat grandissant de l'action sous le regard bienveillant de Dieu lui-même.

Qu'est-ce qui autorise en effet à penser que l'avenir prolonge le passé, à déduire ce qui sera de ce qui a été ? La seule façon de résoudre la contradiction entre la prétendue connaissance de l'avenir et son imprévisibilité rétive au savoir est de transformer celui-ci en un domaine de l'action. Autrement dit, le rapport à l'avenir doit être pratique et non plus théorique... Le principe de faisabilité de l'histoire désigne la possibilité et même l'obligation pour l'homme d'accomplir en toute connaissance de cause son avenir, par la volonté et l'action qui en découle. C'est parce que l'humanité a atteint un degré suffisant de maturité que Dieu peut lui confier la charge de mettre en œuvre le plan de la providence.<sup>312</sup>

Les Temps Modernes, ce sont d'abord une libération du passé, c'est l'inauguration du futur sous un jour nouveau. Lumières, inventions, progrès, accélération, action, telles sont les nouvelles catégories qui permettront de mettre la main sur ce futur. Le futur est gage d'amélioration, de bonheur. Il ne s'agit plus de copier le passé, il faut s'apprêter à gérer l'inédit. L'histoire veut cesser de répéter le passé, elle doit alors inventer le futur. Les grands changements n'auront plus besoin de siècles pour advenir, nous pourrions certainement en prendre connaissance et en tirer parti à l'horizon de nos propres vies personnelles.

Le sens de l'exposition universelle qui s'est tenue à Paris en 1889 a été manifeste : le globe est un vaste chantier qu'il s'agit d'exploiter au bénéfice de l'humanité. Nous sommes en pleine idéologie du progrès, les limites à cette stratégie ne sont pas encore palpables. C'est cet élan qui propulse l'aventure industrielle et commence à en faire un projet planétaire.

C'est surtout la dimension de l'historicité dont le rôle est le plus spectaculaire. Une fois introduite, elle entraîne et déplace toutes les autres. On pourrait penser qu'elle enveloppe et commande toute la vie. Il suffirait pour cela que l'avenir devienne plus directement moteur et l'on pourrait envisager une réalisation intégrale de l'autonomie humaine dans l'histoire, par le devenir. C'est ainsi qu'on assiste à la naissance de l'esprit prospectif au sens où il s'agit à ce moment-là de donner corps et d'investir toute l'épaisseur temporelle qui semble à la main de l'homme. D'où l'apparition au tournant du siècle d'une véritable poussée de l'histoire qui va bouleverser toutes les certitudes rétrospectives de l'histoire, jusqu'à en inverser les forces d'attraction, et faire la place à un tout nouveau besoin d'anticipation. Marcel Gauchet a longuement étudié cette question.

Le point de vue prospectif de l'action va s'imposer de plus en plus ouvertement et remettre en question le point de vue de la réflexion dans sa version initiale, comme savoir achevé de soi, comme coïncidence terminale entre ce qui est, ce qui fut et ce qui sera. Il va complètement le transformer, en le contraignant à se redéfinir en fonction de ses enseignements de ces exigences. La lecture rétrospective de l'histoire passée va devoir s'effectuer, non plus à la lumière de son accomplissement dans le présent, mais à la lumière de l'histoire en train de se faire et d'emmener le présent vers autre chose que lui. Encore ne sera-ce qu'une première étape... Encore

---

<sup>312</sup> Christophe Bouton, *Faire l'histoire, de la révolution française au printemps arabe*, p. 48 et 49.

l'avenir change-t-il lui-même de visage dans l'opération ; il ne cesse de s'éloigner, de se charger d'une différence espérée ou redoutée, pour finir par s'échapper dans l'altérité, à mesure que l'action historique présente acquiert davantage de consistance, accroît ses moyens, se systématisé. Mais plus, de la sorte, le présent déploie sa puissance de futur, plus il s'en reconnaît et s'en veut l'auteur, plus il se coupe du passé, plus il s'en écarte délibérément et plus il l'appréhende sous le signe de l'étrangeté. Il a beau s'en sentir toujours davantage le produit, développer la conviction qu'il n'existe que par lui, il lui obéit de moins en moins, en pratique, comme il s'y retrouve de moins en moins à l'identique – il ne parvient à se reconnaître que moyennant la traversée d'une distance qui ne cesse de s'élargir.<sup>313</sup>

L'avenir naît surtout d'un écartèlement croissant des temps passés, présents et à venir, qui donnera à percevoir une sorte d'expansion possible de « l'univers du devenir ». Cette dynamique du devenir disjoint tout ce qui était auparavant tenu ensemble par la tradition, elle fait exploser toutes les structures sociales en place à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Gauchet recense tout ce qui vole en éclat sous cette dynamique violente du devenir. Elle...

... disjoint tout ce qui était resté lié, elle sépare les gouvernants et gouvernés ; elle divise les classes ; elle éparpille les individus ; elle segmente le travail social. Le passé, le présent et le futur s'éloignent vertigineusement. D'où l'angoisse et la révolte qui montent devant un avenir où le déchaînement de la puissance des hommes de se faire les arrache à eux-mêmes en les rendant étrangers les uns aux autres, les prive du pouvoir sur leur monde et les plonge dans un état social invivable. Le problème devient celui de maîtriser cette puissance d'histoire qui s'avère incontrôlable et de reconquérir ce gouvernement de soi dont l'effectivité s'évanouit dans le moment où les principes qui la promettent triomphent.<sup>314</sup>

Apparition de la notion de projet, projet individuel, projet collectif. Le projet prend la place auparavant tenue par le tableau. Le projet devient le cadre dans lequel se formulent des attentes et s'élaborent des plans susceptibles de les matérialiser. Le projet a une composante de tendance, de volonté. Il devient le lieu précis où le futur prend place dans le présent. Dans un projet, c'est l'horizon futur qui capte et draine les énergies. Ainsi nouvellement conçu, le projet prend une épaisseur anthropologique considérable. Dans tout projet on trouve matière à dépasser, à oublier notre finitude humaine. Nous avons vu tout le battage intellectuel que Nietzsche a pu engager, de façon trop peu analysée, autour de cette perception du rôle créateur de l'avenir. D'ailleurs, la capacité humaine d'engager des projets n'est-elle pas ce qui nous distingue le mieux de la condition animale ?

Gauchet fait le lien entre cette entrée de l'avenir dans les préoccupations quotidiennes des hommes du début du XX<sup>e</sup> siècle pour souligner les nouveaux liens qui en découlent en matière d'organisation politique, avec en toile de fond une amorce de mouvement de l'univers du religieux.

Progrès, science, peuple : plus que trois notions fétiches, trois notions intégratrices qui vont fonctionner comme des schèmes, durant une cinquantaine d'années, en faisant entrer le triomphe de la liberté dans l'unité du genre humain avec lui-même. Car si, à compter de 1880, des incertitudes croissantes affectent et minent la

---

<sup>313</sup> Marcel Gauchet, *La révolution moderne*, p. 191.

<sup>314</sup> Marcel Gauchet, *La révolution moderne*, p. 195.

coappartenance des deux univers, jusqu'à la première guerre mondiale la promesse continue malgré tout de paraître tenable : l'univers de l'après religion ressemble, pour ce qui est en fait le principal, c'est-à-dire sa configuration ultime et intime, à l'univers de la religion.<sup>315</sup>

Mais la catégorie de l'individu agissant dans l'histoire s'est aussi complexifiée. A partir du moment où le projet devient une activité primaire de la pensée, c'est que la pensée se situe au même niveau que l'être. La pensée n'est plus seulement une conséquence de l'être, elle cherche à se placer sur le même plan. L'existence humaine, aussi faible soit-elle dans le vaste monde, n'a plus à attendre que les Lumières lui apportent visibilité et sens, elle peut se concevoir comme une offensive vis-à-vis de l'être.

Si les philosophies de l'existence au début du xx<sup>e</sup> siècle ont eu une portée historique, dit Sloterdijk, c'est parce qu'elles ont accompli de manière explicite le passage de la réflexion à la projection. Elles ont dégagé la vue sur la dynamique de la mobilité originellement lumineuse, préréflexive et pré inhibée. C'est là que réside leur rôle clé dans le virage entre la primauté du passé et celle du futur, un processus au cours duquel quelques auteurs contemporains, les analystes de systèmes et les futurologues, ont eu de bonnes raisons de reconnaître l'événement mental central de la civilisation occidentale du xx<sup>e</sup> siècle.<sup>316</sup>

Dans ce nouvel univers les systèmes assurantiels sont plus prisés que les réflexions philosophiques pour s'entourer des garanties nécessaires au déploiement et à la gestion en bon père de famille de cette existence terrestre nouvellement conçue.

### *Prendre ses ordres dans l'avenir*

C'est surtout en se définissant par rapport à la tradition, principalement religieuse, que les *grands récits* d'émancipation, temporels par définition, ont ancré leur vision de la réalité primordiale dans l'avenir. Nous avons vu comment la perspective, le progrès, l'histoire ont modifié la perception de l'avenir. Pour François Hartog, c'est l'avenir qui donne ses ordres au passé et au présent, à partir de la fin du xviii, jusqu'à la fin du xx<sup>e</sup> siècle à un point tel que lui, historien, estime que « l'histoire est devenue pour l'essentiel une mise en demeure adressée par le Futur au Contemporain<sup>317</sup> ».

Il est difficile d'envisager ces questions sans faire référence aux travaux, centraux, de l'historien Reinhardt Koselleck. La force du schéma interprétatif proposé par Koselleck<sup>318</sup>, qui articule la perception de la temporalité entre *champs d'expériences* et *horizons d'attente*, consiste en ce qu'il montre combien l'action humaine, à partir du moment où elle se prive des repères et de la garantie de la précédence, doit se légitimer dans un devenir. La distance croissante entre champs d'expérience et

---

<sup>315</sup> Marcel Gauchet, *La révolution moderne*, p. 249.

<sup>316</sup> Peter Sloterdijk, *Le palais de cristal. A l'intérieur du capitalisme planétaire*, p. 105.

<sup>317</sup> François Hartog, *Régimes d'historicité*, p. 146.

<sup>318</sup> Reinhardt Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*. Le schéma interprétatif de Koselleck, élaboré à la fin des années 1970, est à présent repris par un grand nombre d'historiens.

horizon d'attente, lorsqu'elle va jusqu'à faire du passé un passé révolu, entraîne une projection rétroactive de l'avenir sur le présent. C'est à l'avenir, en quelque sorte, que revient la tâche de justifier le présent. C'est la matrice du projet, en d'autres termes, appliquée à l'ensemble du devenir humain. Myriam Revault d'Allonnes a aussi étudié cela.

L'attente n'est pas déductible de l'expérience vécue et la tradition, au sens le plus large du terme, a perdu sa capacité à configurer le futur... On peut qualifier de « crise » ce fossé qui se creuse entre espace d'expérience et horizon d'attente... A cette idée d'une nouveauté sans précédent qui défait le continuum temporel s'ajoutent deux autres faits : l'idée d'une « disponibilité » de l'histoire, qui serait mise en quelque sorte à disposition du « faire » humain, et le sentiment d'une accélération qui engendre des impatiences de plus en plus grandes... L'homme, auteur de son histoire, peut repérer dans l'histoire effective, à travers certains événements (la révolution française), les signes révélateurs d'une disposition de l'espèce humaine à être la cause d'un progrès vers le mieux. Faire l'histoire est la capacité commune à ceux qui en sont les acteurs et à ceux qui en disposent en l'écrivant. Ce *topo* de la maîtrise ressortit à une mutation fondamentale qui voit le futur des hommes remis à leur propre arbitre.<sup>319</sup>

À partir des Lumières mais plus certainement encore à partir du XIX<sup>e</sup> siècle il est donc impossible d'envisager la constitution d'un monde historique sans le voir comme une transcription du devenir de l'humanité. Il ne peut être que l'œuvre de l'homme. C'est pourquoi l'homme est dans l'obligation d'anticiper, de se projeter dans le futur, d'accorder à ce futur une autorité, une sorte d'antécédence par rapport à ses actes et à leur signification. C'est une affaire de responsabilité et de maturité, pourrait-on dire. Seuls les inconscients peuvent ne pas se préoccuper de l'avenir ainsi conçu. L'avenir fait autorité mais, nous le verrons, le devenir n'est finalement voué à aucun accomplissement. Une discipline nouvelle y trouvera cependant matière à déployer de nouvelles techniques d'anticipation.

Il n'est pas possible de trancher pour savoir si la conscience historique a été cause ou conséquence de l'état d'esprit conquérant des Lumières et du siècle qui leur a succédé, il s'agit simplement de souligner le profond renversement qui s'est opéré là dans la conscience collective des sociétés occidentales. Est-ce d'un renversement de cette nature dont nous aurions besoin aujourd'hui pour intégrer ou regarder derrière les perspectives de l'Anthropocène ?

Aujourd'hui, on constate à la fois l'effondrement des espérances révolutionnaires et la disparition des utopies sociales qui avaient mis en mouvement les inconscients collectifs aux siècles passés. Nous avons pris l'habitude de nous définir en nous projetant vers l'avenir, au moyen de la critique du passé qui donnait la ligne d'horizon pour tous les combats à mener. Mais que reste-t-il à critiquer du passé au début du XXI<sup>e</sup> siècle ? Des broutilles vis-à-vis des énormités qui se profilent à l'horizon du XXI<sup>e</sup> siècle. C'est plutôt la faiblesse des images du futur que nous sommes en mesure de produire qui pose problème. Il ne s'agit plus prioritairement d'opérer des examens critiques du monde passé ni présent, il

---

<sup>319</sup> Revault d'Allonnes, *La crise sans fin*, p. 78.

s'agit d'assumer notre rôle actif dans la détermination du futur, mais remettant au centre de nos évaluations les notions de limites, de dangers et de durée qui caractérisent notre situation présente. Là où deux siècles d'euphorie scientifique nous avaient conduits à oublier ces notions, à les ignorer et les dévaloriser, nous devons apprendre à les remettre au centre de nos calculs et de nos projections. Là où nos écoles de management nous ont appris pendant deux siècles à viser la croissance coûte que coûte, à innover coûte que coûte et à privilégier les raisonnements à court terme dans la mesure où, quoiqu'il arrive, le moyen et le long terme ne pourront nous apporter globalement que de bonnes surprises. Il est probable que nous sortons actuellement d'un cycle qui avait débuté voici plus de deux siècles, avec les Lumières, qui avait été fortement accéléré par les multiples ressorts trouvés dans les développements technico industriels des sociétés occidentales, pour entrer à présent dans une nouvelle configuration.

### *Les deux méthodes d'accès au futur chez Wells*

Wells est parfaitement représentatif de la tentative de comprendre et théoriser cette nouvelle force motrice que représente l'avenir au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Sa conférence de 1902 *La découverte de l'avenir*<sup>320</sup> est à cet égard remarquable. Wells perçoit à cette époque deux attitudes distinctes envers l'avenir, deux dosages différents de « quantité relative de réflexion qu'ils lui donnent. Le premier de ces deux types d'esprit auquel appartient, je crois la majorité des hommes, est celui qui ne pense pour ainsi dire jamais à l'avenir, qui le considère comme une sorte de non existence ténébreuse sur laquelle le présent en marche tracera bientôt des événements. Le second type qui est, je crois, plus moderne, pense constamment, et de préférence aux choses à venir et ne s'intéresse aux choses présentes qu'en relation des conséquences qui peuvent en découler... » Le premier cherche simplement à récolter les fruits du passé, le second cherche à préparer l'avenir. Wells explore ainsi l'avenir selon deux pistes distinctes dans ses divers ouvrages, dans ses romans et dans ses essais, tous deux largement centrés autour de l'anticipation.

Wells laisse plus facilement libre cours à sa capacité prédictive dans ses romans, quand il ne cherche pas à justifier ses prédictions, car contrairement à un travail de prospective, le roman décrit une situation sans avoir à justifier toutes les évolutions qui l'ont amenée. Vu d'aujourd'hui il est clair que Wells a ainsi été plus pertinent dans ses romans d'anticipation que dans ses écrits « sérieux » de prospective. Dans un récit de 1903, il évoque des « cuirassés terrestres », dans un autre de 1914, il parle de bombes dont la puissance s'apparente aux bombes atomiques, visions clairement annonciatrices des moyens déployés quelques années plus tard par les armées européennes, alors que dans le même temps, il réfute ces projections dans ses travaux de « prospective »<sup>321</sup>. Wells est allé

---

<sup>320</sup> Georges Herbert Wells, *La découverte de l'avenir*.

<sup>321</sup> Bernard Cazes a relevé cette curiosité de l'œuvre de Wells et l'a étudiée en détail dans son *Histoire des futurs, les figures de l'avenir de saint Augustin au XXI<sup>e</sup> siècle*, 2008.

encore plus loin dans ses projections dans la mesure où il ne s'est pas « contenté » de prévoir certains développements technologiques et leurs conséquences directes pour les utilisateurs de ces technologies, il a anticipé plusieurs phénomènes de société qui n'avaient rien à voir avec les stricts progrès de la science, comme par exemple, pour rester dans le domaine de la guerre, l'apparition puis l'évolution des guerres de tranchées. Il est vrai que Wells, comme Nietzsche mais pour d'autres raisons, pourrait être considéré comme l'inventeur de la prospective et il est surprenant de le voir aussi rarement cité dans ce registre. Lui aussi, comme Gaston Berger le fera un demi-siècle plus tard, a distingué deux registres d'anticipation. A partir de 1900, il a élaboré des anticipations raisonnées de l'avenir<sup>322</sup> et exposé sa conviction qu'une exploration scientifique de l'avenir est possible. Comme Gaston Berger mais un demi-siècle plus tôt, il a opposé deux formes d'anticipation, l'une - la *pensée légale* - basée sur l'analogie, la répétition et l'extrapolation, et l'autre, qu'il met en exergue - *l'esprit législatif ou créateur* - qui « voit le monde comme un éternel chantier et s'attaque constamment à l'ordre établi des choses ». Il indique aussi les conditions pour que cette connaissance du futur se développe.

Mais André Mattelart attire notre attention sur l'intérêt et les limites du recours au récit d'anticipation chez Wells<sup>323</sup>. « En même temps, l'exemple de Wells ne doit pas laisser croire que l'anticipation littéraire aurait un génie supérieur à la prospective. Ce genre présente des faiblesses congénitales, la principale étant la tendance à opposer les dynamiques sociétales et les valeurs sur un mode binaire (l'individu contre le groupe signifié par un Etat totalitaire, etc.). »

### ***Husserl et la découverte du futur dans la conscience constituante***

La naissance, l'extension et les nombreux prolongements de la phénoménologie constituent des étapes structurantes de l'approche de l'avenir dès le début du xx<sup>e</sup> siècle et jusqu'aujourd'hui. En faisant de la *conscience intime du temps* un sujet d'analyse en lui-même, et en apportant à ce sujet novateur une profondeur d'analyse inégalée, Husserl a nourri directement ou indirectement la pensée de plusieurs générations de philosophes occidentaux, dont certains sont centraux pour la présente réflexion. Le propos n'est pas ici d'analyser de façon approfondie ce vaste sujet, mais seulement de comprendre comment la phénoménologie va indirectement structurer l'appréhension de l'avenir de plusieurs disciplines tout au long du xx<sup>e</sup> siècle.

La phénoménologie est partie, comme le rappelle Marcel Gauchet, de la recherche de ce qui distingue la perception humaine de la perception animale.

La phénoménologie au xxi<sup>e</sup> siècle insistera elle aussi beaucoup sur la capacité projective de l'homme en tant que capacité discriminante par rapport à l'animal. Ce qui définit l'homme, écrit Merleau-Ponty, ce n'est pas tant la

---

<sup>322</sup> Essentiellement dans son essai *Anticipations*, publié en 1900.

<sup>323</sup> André Mattelart, *Histoire de l'utopie planétaire, de la cité prophétique à la société globale*, Paris, La découverte, 1999. Un passage intéressant de cet ouvrage est dédié à l'œuvre de Wells des pages 179 à 187.

capacité de créer une seconde nature économique, sociale, culturelle, au-delà de la nature biologique, c'est plutôt celle de dépasser les structures créées pour en créer d'autres... Ainsi, à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le projet exprimera sous les formes les plus diverses ce souci d'étouffer l'inquiétude par l'espérance, une espérance construite par l'homme sans le secours d'une corde de rappel métaphysique. Il deviendra la structure élémentaire de toute action, qu'elle soit culturelle ou politique, sociale ou esthétique, philosophique ou éthique.<sup>324</sup>

L'approche de Claude Debru<sup>325</sup> qui fait de la mise à jour du « sens du futur » le fil conducteur de sa lecture des apports de la philosophie allemande au tournant du siècle dernier fournit une clé de lecture adaptée à notre propos. Il montre comment le futur prend une place grandissante chez de nombreux penseurs à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Il rappelle comment ces penseurs principalement allemands ont remis la question du temps au centre de leur questionnement, au carrefour de la psychologie, de la physiologie et de la philosophie, notamment chez J.F. Herbart, G.T. Fechner, H. Von Helmholtz, E. Mach, F. Brentano, W. Wundt pour aboutir chez Husserl à l'exploration de la structure de la conscience temporelle. Chacun de ces penseurs a réinterrogé, à la lumière des progrès réalisés dans leurs disciplines respectives, les trois dimensions de la conscience temporelle de l'homme, passé, présent et futur, en s'interrogeant diversement sur leur réalité, mais en donnant finalement toujours au statut de la mémoire et donc indirectement au passé, un certain privilège. Une mention particulière est attribuée à Brentano pour avoir mis à jour le concept d'intentionnalité, dont on pressent aisément tout le potentiel pour l'analyse husserlienne à venir en matière de projection, et pour avoir explicitement posé la question théorique de l'adhérence du passé au présent ou du futur au présent, ainsi que leur distance respective.

Mais avant Husserl ces auteurs ne seraient qu'imparfaitement parvenus, selon Debru, à réfléchir...

... avec suffisamment d'intensité sur la dimension du futur, d'incessante nouveauté, qui caractérise la conscience humaine (sans exclure les formes de conscience de certains animaux) ainsi que sur la structure temporelle fine de ce futur en train d'advenir qui n'est qu'en tant qu'il advient et qui est donc plutôt une sorte de perspective sans cesse ouverte dans la conscience (et peut-être pas totalement fermée dans d'autres états de vigilance).<sup>326</sup>

C'est donc surtout Husserl qui se posera la question du mode d'existence de ce futur en train d'advenir dans la conscience, en interrogeant largement le « sens du futur » et de ce qu'il est susceptible de représenter dans l'expérience moderne. Il faut voir par exemple comment était appréhendé le présent avant Husserl : soit comme terminaison d'un passé, soit comme commencement d'un futur, soit comme l'articulation entre le passé et le futur. Le présent en tant que présent constitue la terminaison du passé et le début du futur. Dans cette perspective, une chose devenant présente cesse d'être future et commence à devenir passée. Tout le travail de Husserl va consister à interroger, pour finalement récuser, ces sortes de coupure ou de terminaison au sein de l'acte de percevoir.

---

<sup>324</sup> Gauchet, Marcel, *La révolution moderne*, p. 249.

<sup>325</sup> Debru, Claude, *Le sens du futur, une science du temps au XIX<sup>e</sup> siècle*.

<sup>326</sup> *Id.*, p. 12.

Husserl va déterminer de façon neuve la structure de base de la conscience temporelle entendue comme conjonction d'un passé proche et d'un futur proche, comme projection sur la base d'une « intentionnalité » spécifique orientée vers le futur. En quelque sorte Husserl va conférer au futur le même poids que le poids accordé à la mémoire par les psychologues, les physiologistes et les philosophes de son temps. Grâce au concept d'intentionnalité, il va faire porter son analyse sur un futur « par essence ». Futur qui se retrouvera au même niveau que le passé immédiat dans la perception de l'objet temporel. L'intrication, en lieu et place de l'opposition, entre le passé immédiat et le futur proche, soit entre la *réretention* et la *protention* (termes que Husserl introduit dans le vocabulaire philosophique allemand), sera une grande avancée de la phénoménologie husserlienne. Cet effort ne se fera pas sans mal, sans changements, sans revirements dans la pensée de Husserl, qui rappelle les principales étapes de sa réflexion sur la conscience du temps), qui témoigne d'une « inventivité catégorielle qui est le signe infaillible de la philosophie dans son exercice le plus élevé »<sup>327</sup>.

Le fil conducteur de la pensée de Husserl sur la constitution du futur comme catégorie structurante de la perception temporelle peut être synthétisé autour de ses analyses de la question suivante : comment la perception d'une « durée d'objet » est-elle possible ? Pour approcher cette question Husserl a introduit successivement les idées de « souvenir primaire », puis de « rétention » en les comprenant comme des modalités intrinsèques de l'acte de percevoir lui-même (en s'écartant pour cela des conceptions de Brentano et de Meinong). Mais c'est surtout dans la description de la notion « d'attente » inhérente à l'acte de percevoir que Husserl dégage de façon déterminante la notion de *protention* si structurante pour notre propos.

L'exemple de la mélodie remémorée sert à illustrer la notion d'attente dont il s'agit de s'approcher ici. « Avec l'appréhension du son qui apparaît maintenant, qui est pour ainsi dire entendu maintenant, se fonde le souvenir primaire des sons pour ainsi dire entendus à l'instant et l'attente (protention) des sons en instance.<sup>328</sup> » Dans l'analyse de Husserl l'attente se distingue progressivement du souvenir, tout en devenant aussi « originaire et spécifique » que l'intuition du passé. « L'attente trouve son accomplissement dans une perception. Il appartient à l'essence de l'attendu d'être quelque chose qui devient perçu »<sup>329</sup>. Quand il pose la question de savoir si l'attente et le souvenir sont sur un même plan, Husserl note qu'elle peut effectivement être aussi claire que le souvenir, tout en laissant davantage de possibilités ouvertes.

Plus Husserl avance dans ce travail d'analyse de la structure temporelle de la perception, plus il donne à la protention un poids prépondérant. Plus les analyses de Husserl s'affinent, plus se fait jour l'idée que la conscience est orientée par le futur, dirigée par l'attente, par ce qui n'est pas encore, dans l'attente du remplissement de ce qui est attendu. L'attente pénètre tout le champ de la conscience, soit comme attente lointaine non remplie, soit comme attente en cours de remplissement dans le maintenant, soit

---

<sup>327</sup> R. Bernet, en introduction à *Sur la phénoménologie de la conscience intime du temps -1893-1917*, op cit.

<sup>328</sup> Edmund Husserl, *Sur la phénoménologie de la conscience intime du temps*, p. 51.

<sup>329</sup> *Ibid.*, p. 76.

encore dans son intrication avec les rétentions. Car il existe une véritable intrication entre les intentionnalités rétentionnelles et les intentionnalités protentionnelles dans la construction de la perception. On perçoit également dans les analyses de Husserl divers enchaînements possibles pour l'anticipation dans la mesure où il y a une continuité de protentions, tout comme il y avait déjà une continuité de rétentions : dans chaque phase de la conscience existe une protention remplie, qui était auparavant une protention vide, et ensuite une protention vide à remplir... De même qu'il existe un recouvrement dans le continu des rétentions et celui des protentions. « La protention est alors pro-souvenance et elle est une modification du ressouvenir, qui va au passé.<sup>330</sup> »

Husserl a intensément médité sur ce futur. ... L'intrication de la rétention (mémoire immédiate ou souvenirs primaires, rétention de ce qui en train de passer) et de la protention (attention d'un futur en train d'advenir) dans la structure temporelle fine de la conscience est un moment important dans l'étude de la conscience temporelle qui décrit quelque chose dont on n'a pas fini de parler... D'où vient cette capacité d'appréhension du futur en train d'advenir dans la conscience ? Résulte-t-elle de la coexistence, dans la structure ultrafine de la conscience, entre ce qui est en train de s'écouler et ce qui est en train d'advenir – selon les analyses d'Husserl ? ... Rétention et protention seraient donc contemporaines dans un présent plus ou moins étendu mais dont l'extension reste en tout état de cause limitée. L'orientation permanente vers le futur traduirait la création permanente d'activité croissante, exprimant la « spontanéité » cérébrale, soulignée par de nombreux auteurs. La protention serait la projection vers l'avenir (la dérivée positive en quelque sorte) d'une activité croissante, plus ou moins consciente, sa poursuite escomptée.<sup>331</sup>

Le retournement de perspective est énorme. En mettant en évidence le rôle de l'attente jusqu'à l'intérieur même de la perception, Husserl a significativement ouvert la voie à une conception nouvelle de l'avenir ;

Husserl est à la recherche de la protention pure, non orientée par l'expérience préalable, une protention capable d'accueillir une nouveauté dans un horizon ouvert... Le processus originaire n'est donc plus seulement caractérisé par le phénomène mécanique qui repousse continuellement le présent vers le passé, mais également par des anticipations, par des formes d'accroissement et d'affaiblissement de la clarté et de la plénitude de la conscience de donnée.<sup>332</sup>

De ce fait il a ouvert un immense champ d'étude, il a mis à jour un certain « sens du futur » qui selon Debru serait encore en cours d'exploitation par les neurosciences cognitives d'aujourd'hui. Rappelons bien cependant que les analyses de Husserl n'ont mis en évidence aucune véritable « perception du futur » ; elles n'ont fait que doter, mais c'est déjà beaucoup, la notion d'attente d'un potentiel et d'une force insoupçonnée avant la phénoménologie. Ouvrant par-là l'idée d'un constant renouvellement du présent, présent au sein duquel coexistent avec vigueur ce qui vient de se produire et ce qui est en train d'advenir, idée sur laquelle plusieurs interprétations et rebonds s'effectueront au cours du xx<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>330</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>331</sup> Claude Debru, *Le sens du futur, une science du temps au XIX<sup>e</sup> siècle*, p.13.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p. 229.

Husserl est donc incontournable pour nous dans la mesure où la phénoménologie a formaté profondément l'approche philosophique du xx<sup>e</sup> siècle, et continue d'ailleurs à l'inspirer aujourd'hui. Il est clair que les approches de Husserl sur le temps en général, et sur le futur en particulier, notamment au travers de la notion de protention, offrent théoriquement un cadre conceptuel de première importance pour la prospective. Or, il est remarquable qu'aucun lien n'ait été directement établi sur ce sujet par les spécialistes de cette discipline, hormis par Berger lui-même mais, comme nous le verrons, de façon incomplète, et par Duval, qui reprochera à l'inverse à Husserl de ne pas être allé assez loin dans la direction de l'avenir. En revanche, nous aurons à revenir plus précisément sur les analyses de plusieurs disciples de Husserl qui ont prolongé les travaux de l'initiateur de la réflexion phénoménologique, en des directions très opposées mais intéressantes à divers titres pour le sujet général de l'avenir : notamment Eugène Minkowski (qui s'écarte de la « psychologie traditionnelle » de son temps pour mettre l'avenir, plutôt que le passé, au centre du psychisme et du *temps vécu*), Maurice Merleau-Ponty (moins pour l'analyse de la phénoménologie de la perception, qui est un profond sujet en lui-même, mais déconnecté de la problématique ici étudiée, que pour les diverses manifestations de la *conscience constituante*, - c'est-à-dire les différentes formes d'*institutionnalisation* que Merleau-Ponty a cherché à mettre en évidence dans la dernière partie de ses recherches) et enfin Reinhardt Koselleck, (et notamment sa féconde analyse de l'écart qui se creuse, depuis l'avènement de la modernité, entre *champ d'expérience* et *horizon d'attente* tout au long de l'expérience de la modernité)

Selon Raymond Duval la notion d'avenir n'a pas bénéficié dans les travaux d'Husserl de toute l'attention qu'elle aurait méritée. « Il faut reconnaître que les analyses husserliennes de la durée et de la conscience du temps sont exclusivement consacrées au passé et au présent ; l'avenir n'y est pris en compte qu'incidemment avec la mention du phénomène de l'attente.<sup>333</sup> » L'attente est pour Husserl un « souvenir retourné ». Pour l'essentiel, l'ordre temporel de l'avenir est le symétrique du passé par rapport au présent actuel. La protention ne serait donc *que* l'intuition anticipatrice de l'instant postérieur à l'instant actuel ; tout comme la rétention est l'intuition modifiante qui maintient l'instant passé à l'instant actuel. Duval note que le terme de protention est utilisé de façon très parcimonieuse dans l'ensemble de l'œuvre de Husserl, et qu'elle ne joue aucun rôle véritable dans la perception husserlienne de la durée. D'où une pensée de l'anticipation qui se limite chez Husserl à l'organisation d'une action, sans signification d'avenir et sans conscience prophétique véritable, ce qui est regrettable selon Duval. L'enchaînement sur l'ultérieur ne se rapproche pas de la perception actuelle mais s'en éloigne. « On peut concevoir en principe une conscience prophétique... qui a sous les yeux chaque caractère de l'attente, de ce qui va être ; comme dans le cas, par exemple, où nous avons un plan déterminé, et qu'en nous représentant intuitivement ce que nous avons projeté, nous l'appréhendons pour ainsi dire en chair et en os comme réalité future.<sup>334</sup> » C'est peut-être ce qui expliquerait que

---

<sup>333</sup> Raymond Duval, *Temps et vigilance*, p. 69.

<sup>334</sup> Edmund Husserl, cité par Raymond Duval, *Temps et vigilance*, p. 70.

Berger, pourtant spécialiste de la pensée de Husserl, n'a pas recouru à cette notion de façon soutenue au moment de construire sa réflexion sur la prospective.

Nous reviendrons dans les chapitres suivants sur les développements de Duval dans cette direction. En effet, Duval aura à cœur d'investir cet espace de la protention et à le segmenter en plusieurs zones d'attentes qui correspondent à autant de stades de la conscience du futur sous les auspices de la « vigilance ».

Dans son ouvrage de 1933 sur le « temps vécu », Eugène Minkowski ouvre à la suite de Husserl d'autres perspectives. Lui aussi met l'avenir plutôt que le passé au centre de la vie psychique, mais d'une autre manière, notamment en faisant de l'anticipation et de la prévision des questions structurantes. Il part de son opposition avec la « psychologie traditionnelle » :

Celle-ci, en prenant pour point de départ les sensations, les perceptions et les représentations, quand il est question de phénomènes ayant trait au temps, pense en premier lieu à la mémoire. L'avenir n'est considéré alors que comme une image du passé projetée devant nous, de sorte que l'acte premier par lequel nous y pénétrons serait la *prévision*. L'idéal, dans ces conditions, consisterait à tout prévoir. Pourtant la pensée antique voyait déjà un bonheur divin dans la possibilité éternelle de chercher à connaître, et nous sommes restés fidèles à cette pensée. A la vérité toute faite nous préférons l'effort constant qui nous mène vers elle. C'est que le phénomène qui introduit primitivement le facteur de direction dans le temps vécu, ce n'est point la mémoire qui, conçue comme une reproduction, reste nécessairement *limitée*, rivée à ce qui a été réellement, mais c'est l'élan qui, *illimité* de par sa nature, crée et ouvre toute grande la perspective de l'avenir devant nous. L'avenir n'est point fait sur l'image du passé de la mémoire et c'est lui, au contraire, qui, en s'appauvrissant, donne vraisemblablement naissance à ce passé... L'avenir vécu nous est donné incontestablement d'une façon beaucoup plus primitive que par le passé.<sup>335</sup>

« Nous ne serons plus surpris de constater, dit encore Minkowski, que l'avenir nous paraît être le plus stable des points cardinaux du temps, si nous osons nous exprimer ainsi. Tandis que le présent, tout en se déployant, paraît plus ou moins fugace, tandis que le passé s'éloigne, au fur et à mesure, de nous, l'avenir, lui, ne bouge pas, du moins ne bouge pas en entier.<sup>336</sup> » Nous le voyons, le futur émerge de tous côtés au tournant du siècle précédent. Voyons ce qu'il en a été sur le volet politique et social à cette période.

### ***Futurisme et totalitarisme dans l'Europe du xx<sup>e</sup> siècle***

Le moins que l'on puisse dire est que la promotion du futur à la direction des affaires humaines ne s'est pas faite sans dommages. Le xx<sup>e</sup> siècle en porte les profonds stigmates. Il n'est peut-être pas inutile, au début du xxi<sup>e</sup> siècle, en pleine expansion de la mondialisation, d'essayer d'en dresser un rapide bilan car

---

<sup>335</sup> Eugène Minkowski, *Le temps vécu*, p. 34.

<sup>336</sup> Eugène Minkowski, *Le temps vécu*, p. 75.

il semblerait que futurisme et totalitarisme ne sont pas tout à fait étrangers l'un à l'autre. Pour François Hartog, le xx<sup>e</sup> siècle aura paradoxalement allié futurisme et présentisme. Il a d'abord été plutôt futuriste, puis il a fini plutôt présentiste.

Futuriste il l'a été avec passion, avec aveuglement, jusqu'au pire, chacun le sait désormais. Futuriste est à entendre ici comme domination du point de vue du futur. Tel est le sens impératif de l'ordre du temps : un ordre qui ne cesse de s'accélérer ou de se présenter comme tel. L'histoire se fait alors au nom de l'avenir, et elle doit s'écrire de même. Le mouvement futuriste a poussé cette posture jusqu'à l'extrême.<sup>337</sup>

Le futurisme de Marinetti au début du xx<sup>e</sup> siècle se veut une rupture retentissante avec les ordres anciens. La « splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse. » Le manifeste des peintres futuristes en a rajouté dans cette direction du futur à toute allure. « Camarades ! Nous vous déclarons que le progrès triomphant des sciences a entraîné des changements si profonds pour l'humanité qu'un abîme s'est creusé entre les dociles esclaves du passé et nous, libres et certains de la radieuse magnificence de l'avenir... Mais l'Italie renaît, et à son Risorgimento politique fait écho sa renaissance intellectuelle. »<sup>338</sup> Hartog pense que l'on peut déjà déceler dans le futurisme de Marinetti les amorces d'un passage au présentisme. De la manière dont le présent est systématiquement *futurisé*, on peut déduire qu'en un sens il n'y a déjà plus que du présent dans l'idéologie futuriste. On pourrait effectivement défendre l'idée que grâce à sa nouvelle vitesse mécanisée, le présent s'est déjà transformé en une sorte d'éternité sur place, immédiate. Notamment quand Marinetti proclame « Le temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons *déjà* dans l'Absolu, puisque nous avons *déjà* créé l'éternelle vitesse omniprésente. »

Au début du xx<sup>e</sup> siècle le mouvement futuriste avait élaboré toute une conception du futur visant à anéantir la nature avec des machines. Il s'agissait de fabriquer l'homme nouveau, un homme brutal dont l'objectif était la domination sauvage de son environnement. Le futurisme favorisait l'asservissement du vivant et la fascination pour les machines à carburant fossile. Ce mouvement a été lourd de conséquences et a pesé beaucoup dans l'imaginaire des peuples qu'il avait ainsi préparés à entrer dans les idéologies totalitaires émergentes à l'époque.

Tout au long de cette thèse nous évoquons sous divers angles l'intérêt de disposer d'une vision de longue durée, au moins à titre d'idéal régulateur, intérêt qui se mue certainement en nécessité lorsque qu'une civilisation, comme la nôtre actuellement, titannique. Cependant il nous faut rappeler à titre préventif l'énorme piège que peuvent receler les visions de long terme. En effet, c'est souvent au nom de ces visions qu'ont été perpétrés les plus lourds massacres de l'histoire. Les religions, les millénarismes, les utopies conquérantes, les nationalismes, les idéaux sociopolitiques ont directement ou indirectement représenté les manœuvres guerrières les plus préparées, organisées, planifiées, et au

---

<sup>337</sup> François Hartog, *Régimes d'historicité*, p. 149.

<sup>338</sup> Giovanni Lista, *Le futurisme*, p. 28 à 38.

final les plus destructrices ou meurtrières. Il est bien possible en effet que jamais les luttes pour l'accès à la nourriture, à certaines ressources naturelles, ou encore pour régler les classiques affaires de succession n'ont conduit aux bilans désastreux des crimes contre l'humanité provoqués par les conflits pour des idéaux. Nous avons là une sorte de preuve en creux de l'importante capacité d'entraînement d'un idéal, lorsqu'il existe. Comment comprendre plus finement ce lien entre visions de long terme et drames humains de grande envergure ? Ce lien est-il bien réel ? Est-il inévitable ? Peut-on le circonscrire ? Au cours du siècle dernier les plus clairs exemples du pouvoir destructeur des visions de long terme ont été illustrés par les fascismes : les fascismes espagnols, italiens et surtout le national-socialisme allemand, ainsi que dans un registre différent le stalinisme soviétique...

Pourquoi personne n'avait vu venir Marinetti et ses prophéties futuristes et fascisantes ? D'autres auteurs avaient, dans des registres très différents, prévu en grande partie les orientations de la première guerre mondiale : Wells et Marinetti. Tous deux éminemment préoccupés par l'avenir. Wells dans le genre anticipateur, avec le souci de l'éviter ; Marinetti dans le genre symptôme, avec le souci de l'accélérer. Dès 1909 Marinetti prône dans son article *Manifeste du futurisme* la mise en exergue de la vitesse, du risque, de l'orgueil, de la menace, de la révolte, de l'agressivité, de la violence, du militarisme, de la mécanique, des armes... Son Manifeste envisage la destruction des bibliothèques et des musées et incite à la haine envers les femmes, la culture... Mais personne n'a attaché d'importance à ce prophète de malheur, personne n'a anticipé qu'il allait pouvoir être utilisé aussi directement et efficacement par les fascismes naissants dont il célébrait la montée. Marinetti est un praticien du fascisme : il a contribué dès la fin de la première guerre mondiale à la création de réseaux fascistes, il est impliqué dans des meurtres aux relents d'épuration, et plus tard, après un compagnonnage avec Mussolini, il a célébré les guerres du régime fasciste, et a participé à un comité d'épuration qui condamnait les livres juifs. Ses idées ont été directement utilisées par Hitler. Toutes les dictatures emploient les mêmes recettes, explique Jürgen Moltmann : on mise sur la jeunesse et sa fougue pour bousculer plus rapidement les institutions en place.

Les dictatures modernes en Russie, en Italie, en Allemagne et en Espagne ont toutes débuté par la formation d'un parti national visant à contrôler tous les aspects de la vie du peuple. Elles ont toutes cherché à s'attirer les faveurs de leur jeunesse, estimant que « l'avenir appartient celui qui compte sur sa jeunesse ». Ils arrachèrent des enfants et les adolescents à leur famille et nationalisèrent leur éducation. Celui qui veut gravir les échelons dans un Etat totalitaire doit nécessairement appartenir à sa jeunesse. Grâce aux jeunes, les dictatures ont cherché à prolonger dans le futur leur domination du moment présent et à l'étendre. Elles s'opposaient à toute possibilité de construire un autre avenir, car elles excluaient tout avenir différent.<sup>339</sup>

Christophe Bouton a relevé certaines expressions directement liées à la visée millénariste des idées d'Hitler :: elles vont dans le sens de faire plier toutes choses sous la nécessité de l'idéologie nazie : « les valeurs d'éternité d'un peuple ne deviendront cet acier et ce fer dont on fait l'histoire que sous le

---

<sup>339</sup> Jürgen Moltmann, *De commencements en recommencements*, p. 38.

marteau de forgerons de l'histoire » ; « il est finalement indifférent de savoir quel pourcentage du peuple allemand fait l'histoire. L'essentiel est que les derniers à faire l'histoire en Allemagne, ce soit nous »... Dans l'idéologie totalitaire, le principe de faisabilité de l'histoire est bâti sur le double refus de l'ignorance et de l'impuissance : il s'agit de supprimer l'imprévisibilité, de planifier sur le long terme – le Reich de mille ans – et de plier les circonstances à la volonté érigée en absolu. Dans cette entreprise, Hitler a finalement échoué, « il a fait l'histoire – mais autrement qu'il ne l'avait pensé<sup>340</sup> ».

Le xx<sup>e</sup> siècle aura décidément été la période la plus instructive de l'histoire pour ce qui concerne les catastrophes provoquées par les hommes, et les plus grands projets de malheur semblent bien avoir un lien avec tout ce qui propose un seul et unique centre d'action. Arendt a illustré les mécanismes par lesquels une idéologie totalitaire peut prendre le contrôle d'une masse humaine qui se rangera ensuite derrière une minorité qui, par l'intermédiaire de la contrainte ou de la terreur, lui fera perdre son sens élémentaire du jugement. Il faut donc par principe se méfier de ceux qui prétendent connaître la destinée de leur société, et plus encore de ceux qui prétendent connaître la destinée de l'humanité. Ou de ceux qui estiment comprendre le sens de l'histoire, et classent tout événement présent dans la rubrique de préparatifs du destin qu'ils envisagent. Granarolo explique que, là encore, Nietzsche avait pressenti cette dérive dans l'absolu, et plus particulièrement dans son analyse de la montée du Reich allemand et des risques qu'il comportait pour lui-même et ses voisins.

Contemporain de la création du Reich allemand, Nietzsche est naturellement préoccupé de l'avenir de l'État politique qui vient de surgir bruyamment sur la scène de l'histoire. L'avenir de l'Allemagne à la lumière de la culture allemande, tel est la première étude prospective de l'auteur de *La naissance de la tragédie*, des *Conférences sur l'avenir de nos établissements d'enseignement* et des quatre *Inactuelles*. Contrairement à une légende encore solidement ancrée et qui voit en Nietzsche l'ancêtre du national-socialisme et le chantre du Reich à venir, le philosophe des années 1870 se montre à quiconque veut le lire comme un des tous premiers allemands à percevoir les dangers extrêmes que la nation qui vient de naître va faire courir à l'Europe. Sa lucidité est d'autant plus remarquable qu'il est habité alors par un patriotisme indiscutable.<sup>341</sup>

La terreur stalinienne de son côté s'est déployée au sein d'une société en plein développement technologique et économique, elle a accompagné et parfois accéléré la modernisation de l'URSS. Mais l'attirance pour l'avenir telle que la donne à ressentir le totalitarisme va au-delà des sciences et de la technique, elle imprime sa marque également à la conception individuelle et collective de l'humanité. Et il puise prioritairement ses ressources dans les souffrances endurées au présent. Chantal Delsol rappelle le lien maintes fois démontré entre les périodes de trouble social, les représentations apocalyptiques et les visions millénaristes qui cherchent à éloigner au maximum de ses souffrances qu'il s'agit de surmonter ou d'oublier.

---

<sup>340</sup> Christophe Bouton, *Faire l'histoire*, p. 166.

<sup>341</sup> Granarolo, Philippe, *Nietzsche, Cinq scénarios pour le futur*, p. 37.

Traqués par les Romains étaient les chrétiens du début de l'époque impériale. Traqués se sentent les Allemands de l'entre-deux-guerres qui croient leur pays et leur culture bientôt mis à mort. Traqués se sentent les léninistes par la représentation qu'ils se font du capital. Toujours, une atmosphère de fin du monde règne avant que celle-ci ne soit annoncée. Ici, le temps fléché s'incarne dans une sortie de l'histoire humaine. D'où la terreur et les catastrophes qui accompagnèrent inéluctablement les apocalypses « réalisées » du xx<sup>e</sup> siècle.<sup>342</sup>

Comme le dit un proverbe allemand, les idéologies commencent par être innocentes et finissent par être terribles. Il faut reconnaître que l'utopisme a fait mauvais usage de la confiance qui lui avait été accordée, c'est pourquoi son histoire s'apparente à une histoire de déceptions. Le xx<sup>e</sup> siècle a abusé des concepts d'innovation, d'alternative, de progrès : il a proposé une utilisation démocratique de ces notions pour finalement s'apercevoir que le futurisme a pactisé avec le fascisme, que l'imagination littéraire s'est engagée vers les totalitarismes souvent déshumanisants.

C'est peu dire que la technoscience et ses envies d'avenir accéléré se sont compromises dans le passé avec les idéologies totalitaires. Dans un sens l'Allemagne nazie a cherché à être à la fois plus scientifique et plus visionnaire que l'Angleterre et la France. En fait c'est la vérité scientifique elle-même qui a accouché des régimes idéologiques dans le courant du xx<sup>e</sup> siècle. Le stalinisme et le nazisme qui ont découlé de l'émergence de régimes idéologiques découlaient d'un scientisme conquérant. Ces deux idéologies revendiquaient des bases scientifiques, selon elles incontestables : le stalinisme prétendait s'appuyer sur l'analyse économique et l'évolution des sociétés selon l'approche marxiste, le nazisme se voulait une vision froidement scientifique fondée sur la « science des races ». Dans les deux cas les promoteurs de ces idéologies s'appuyaient sur les disciplines fraîchement construites autour des travaux de Darwin et de Marx. Il faut se souvenir à quel point c'est le soubassement scientifique de ces idéologies qui était mis en avant, et non quelconques arguments relatifs au bien ou au mal, à la morale. « Qui dit humanité veut tromper », a dit Carl Schmitt.

Le totalitarisme plonge clairement ses racines davantage dans l'avenir que dans le passé, dans un avenir fantasmé. Arendt, qui a étudié de près le phénomène totalitaire, ne dit pas explicitement qu'agir dans le sens d'une histoire à construire est en soi totalitaire, mais simplement que cette optique comporte des risques évidents de dérapage. Même si le totalitarisme se présente plutôt comme la pointe avancée de la modernité. La société sans classe marxiste ou le Reich millénaire nazi se veulent les projections d'une conception exigeante de l'avenir de l'humanité.

Le xx<sup>e</sup> siècle est certainement le siècle qui, au moins jusqu'à la fin des Trente Glorieuses en France et jusqu'à l'édition du premier rapport du Club de Rome, et comme l'avait prévu Nietzsche, a le plus *provoqué le destin*, a le plus manifestement invoqué le futur, le plus projeté, rêvé, construit, massacré et modifié les équilibres de la biosphère et des institutions traditionnelles en son nom. Comment a-t-on

---

<sup>342</sup> Chantal Delsol, *l'âge du renoncement*, p. 147.

pu aussi longtemps, soit pendant deux siècles environ, pousser aussi loin les feux de la raison universelle sur tous les fronts sans nous apercevoir qu'il y avait là-dessous une *problématique mondiale* ?

Nous envisagerons plus loin de promouvoir l'idée d'une compréhension et d'une évaluation plus précise de l'avenir de l'humanité en fonction des différentes options stratégiques qui pourraient résulter des grandes options de développement en cours de réflexion, dans les gouvernements et les entreprises multinationales principalement. Pour chercher, au travers d'une « Table des situations stratégiques », à élaborer une vision d'ensemble, mondiale donc, des principaux enjeux de la civilisation occidentale au début du *xxi<sup>e</sup>* siècle. Devra-t-on craindre que la Table et ses ambitions planétaires ne recèlent un poison totalitaire : effectivement il faudra avoir ce risque à l'esprit. Comme le dit Ulrich Beck, certes dans le contexte différent de ses analyses de risque, « l'imaginaire du cosmopolitisme n'a pas encore eu l'occasion d'utiliser sa force utopique.<sup>343</sup> » Il s'agit certainement d'une arme à double tranchant. Ce que l'on reproche aux idées internationalistes, - être un peu trop idéalisantes, sentimentales - ces idées pourraient-elles subitement se transformer en principe directeur totalisant en cas de passage à un programme politique concret ?

Il ne faut pas sous-estimer les risques auxquels peuvent conduire l'idée d'un bien suprême et la foi inconditionnelle dans ce bien. Par exemple, bien des politiques pourraient devenir inquiétantes ou tyranniques si l'on faisait des choix quantitatifs en matière de régulation de la population mondiale, ou en matière d'économie d'énergie. Koroneos semble percevoir dans la mondialisation en cours de déploiement le même type de risque qu'avec les totalitarismes d'inspiration politique.

Aujourd'hui, les forces destructrices attaquent la cohérence de l'homme qui, fasciné par l'utopie, s'ampute de sa faculté de jugement. Le projet utopique ne se limite pas au nazisme ou au stalinisme. L'omnipotence de l'argent et/ou l'emprise d'une technologie robotisante oppresse avec une comparable vigueur l'aube du *xxi<sup>e</sup>* siècle.<sup>344</sup>

Nous analyserons ultérieurement un sentiment similaire apparu à G. Anders au soir de sa vie<sup>345</sup>.

Ce qu'il faut comprendre, c'est que nous avons à présent les moyens de réaliser concrètement certaines de nos utopies. Certains des plus anciens rêves de l'humanité sont à notre portée grâce au dispositif technoscientifique actuellement à notre disposition. D'où le danger qui peut en découler car nous pouvons traduire certains de nos rêves dans la réalité, avec toutes les tentations pouvant en découler.

---

<sup>343</sup> Ulrich Beck, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?* p. 90.

<sup>344</sup> Koroneos, *Faut-il inventer le réel ?* p. 271.

<sup>345</sup> Günther Anders, *La violence : oui ou non, une discussion nécessaire.*

### **3. Gaston Berger, la prospective et la crise de l'avenir au XXI<sup>e</sup> siècle**

### ***3.1. La naissance de la prospective au milieu du xx<sup>e</sup> siècle***

L'apparition de la prospective tient à la nécessité croissante de prévoir et planifier l'avenir pour des raisons multiples : mûrissement des savoirs et des techniques, spécialisation et éclatement de la science dans des disciplines distinctes, qui ne communiquent plus entre elles ; accélération du changement économique et social ; apparition d'un risque technologique majeur avec le nucléaire, comprenant le risque d'un suicide de l'humanité ; aggravation de l'incertitude sociale liée aux récentes expériences totalitaristes ; et complexité de ces intérêts croisés qui détermineront pourtant, on en prend conscience, la configuration de la réalité à venir.

#### ***La poursuite de la prédiction par de nouveaux moyens***

Clausewitz a dit que la politique est « la poursuite de la guerre par d'autres moyens ». On pourrait dire de même de la prospective. La prospective, c'est la poursuite de la prédiction par d'autres moyens.

Les sociétés modernes cherchent à sortir de cette double forme de fatalité : celle selon laquelle l'avenir serait une réalité préexistante, et celle selon laquelle le destin serait inexorable. Elles cherchent à sortir de ce dilemme, commencent à percevoir qu'avec le progrès, l'histoire, la mise en perspective et les modes d'organisation collective, l'homme dispose de certains moyens d'influencer la marche du monde. L'histoire ne peut avoir pour seule fonction de réécrire le déroulement d'un destin déjà écrit. La force motrice du futur, celle dont nous venons de parler, peut certainement être déchiffrée, au moins en partie. Le futur doit devenir une spéculation sur les possibles, non l'inventaire de ce qui va nécessairement arriver. Nous devons apprendre à mettre les mains dans les ressorts de ce futur. C'est cette ambition qui motive un nouveau type d'investigation de l'avenir. Elle s'appellera prévision, futurologie, ou prospective en fonction des différents postulats, paramètres ou objectifs qu'elle souhaitera mettre en exergue - tantôt de nature économique, scientifique ou politique.

Avec la prospective il ne s'agira ni de prescrire, ni de deviner l'avenir, il s'agira de lui donner un sens. Il s'agira de construire une vision souhaitable du futur à partir de l'analyse de tous les futurs possibles. Selon le mot célèbre de Berger il s'agira de choisir, parmi tous les futurs possibles, celui que nous aurons choisi de promouvoir à l'existence. La perspective, le progrès et l'histoire nous ont montré que le futur est ouvert, il s'agit d'occuper cette ouverture et d'apprendre à y faire œuvre utile. Il faudra des spécialistes pour cette nouvelle discipline, ce seront des prévisionnistes, des futurologues ou des prospectivistes. Ils devront montrer aux grands de ce monde comment optimiser leurs stratégies de conquête du futur. Avant les conflits politiques qui se préparent pour les décolonisations à venir, mais en parallèle des premiers rêves de conquête spatiale, souvent perçus comme des projets de

colonisation de l'espace par les terriens, ils devront montrer comment coloniser l'avenir. Nous sommes aux prémices de la guerre des temps.

Ce qui surprend encore aujourd'hui à l'issue d'une analyse comparative des principales méthodes d'anticipation du futur, c'est le peu de différences entre toutes ces méthodes. La prospective présente des similitudes frappantes avec les oracles, surtout celui de Delphes (méthode Delphi) et l'utopie positive, notamment lorsqu'elle cherche à mobiliser autour d'un projet. Ariel Colonomos en a étudié les grandes rubriques :

... les grands registres du futur et ses mécaniques sociales n'ont pas fondamentalement changé. Ils se divisent en catégories qui ont pour effet de connoter le contenu des messages diffusés par des voies plus ou moins autorisées. Ses modes de pensée entérinent une division des ordres qui fait la part entre le futur comme divination plus ou moins institutionnalisée (les oracles et les *Futurists*), le futur comme jeu (la superstition, les dés jetés mais aussi les paris prédictifs des *bookmakers*), le futur comme raison prospective (la littérature d'anticipation, les scénarios) et le futur comme agrégation de choix rationnels (l'art de la guerre et les prédictions fondées sur des rapports coût-bénéfice)... Nos futurs se déclinent sous plusieurs registres. Les plus connus sont les audacieuses prédictions et les sages scénarios de la prévision. Maupertuis disait que la prévision est à l'avenir ce que le souvenir est au passé.<sup>346</sup>

Pour Colonomos, le futur est un produit comme un autre sur le vaste « marché des idées », plus ou moins mondialisées, de nos sociétés de la connaissance. « Il se situe, à ce titre, au point d'équilibre entre une offre et une demande... Il n'existe pas de science du futur qui pourrait servir de modèle de référence et rendrait les analyses des anticipations compatibles et uniformes.<sup>347</sup> » Ce qui, poursuit-il, n'empêche pas une remarquable conformité de toutes ces projections par rapport à une moyenne. Conformité qu'il attribue à la propension naturelle à se rejoindre entre les pourvoyeurs d'idées sur le futur et les dirigeants de ce monde, les uns et les autres étant issus des mêmes écoles de management.

Si le souci d'anticiper est aussi ancien que l'humanité, c'est le souci d'organiser et de rendre visible et compréhensible l'ensemble de la démarche qui est nouveau, et qui a conduit à la naissance de la prospective. C'est en cela qu'elle est une des grandes nouveautés apparues durant la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Elle cherche à professionnaliser et institutionnaliser l'activité de prévision<sup>348</sup> dans un objectif de préparation et de rationalisation de l'action. Dans une posture finalement assez peu différente de celle des oracles, elle utilise les moyens modernes que sont les statistiques, les probabilités, les bases de données, les sondages, la modélisation, dans le but de préparer l'action des pouvoirs militaires,

---

<sup>346</sup> Ariel Colonomos, *La politique des oracles*, p. 14.

<sup>347</sup> *Ibid.*, p.18.

<sup>348</sup> Les ouvrages de Bernard Cazes (*Histoire des futurs*) et de Fabrice Hatem (*La prospective, pratiques et méthodes*) fournissent de bonnes analyses de la professionnalisation et de l'institutionnalisation de l'approche du futur que représente la démarche prospective.

économiques et politiques au milieu du xx<sup>e</sup> siècle. Dans cette période instable, où l'accélération devient la norme, il faut anticiper pour être efficace. Gouverner, plus que jamais, c'est prévoir. La prospective deviendra donc une activité de professionnel, qui utilisera des méthodes scientifiques sans cesse affinées, fondées sur les mathématiques, et mettra ensuite en place des outils plus spécifiquement dédiés à son activité : matrices d'interactions, méthode des scénarios, probabilités, consultation d'experts.

La prospective se professionnalise car elle émane d'un travail d'équipe, elle recourt à des compétences spécialisées et reconnues, et elle doit produire des « livrables » dans lesquels figureront ses analyses, conclusions et préconisations le cas échéant, ainsi que les paramètres et méthodes qui auront guidé ou encadré l'analyse. Elle s'institutionnalise car la demande ne provient plus de simples personnalités (qui, en tant que personnalités, peuvent éventuellement continuer à recourir aux méthodes traditionnelles que sont l'astrologie, la prophétie, la divination, les horoscopes...) mais elle émane d'institutions publiques ou privées (gouvernements, collectivités, entreprises), qui dégagent des budgets pour les études prospectives et en attendent des résultats susceptibles d'être mis en œuvre.

Par ailleurs, ce monde qui bouge si vite est encore plus difficile à appréhender par ceux qui ne sont pas au pouvoir. C'est ainsi que la prospective, un peu plus tard, servira aussi à préparer les esprits chez les citoyens, les salariés, et diverses autres catégories sociales : lancer une étude prospective, c'est le meilleur moyen de préparer une collectivité ou un territoire à une réforme déjà décidée. La prudence reste de mise pour toutes les méthodes modernes de prospective, qui doivent plutôt être considérées comme des aides à la décision. Le but n'est pas tant de prévoir ce qui va arriver que d'éviter, par des actions appropriées, des orientations inappropriées. La prospective relève plutôt du domaine de la pratique que de celui de la connaissance.

On dit communément que la prospective aurait une dimension scientifique plus poussée, par contraste avec les méthodes antérieures qui auraient été plus irrationnelles. En fait, si la prospective introduit une certaine professionnalisation dans l'appréhension de l'avenir, c'est davantage en raison du travail collectif et de la transparence qu'elle va promouvoir dans les méthodes et les paramètres qui vont nourrir sa démarche. Car l'appréciation de la *scientificité* en elle-même de ses travaux mériterait une analyse plus approfondie.

Par ailleurs il y aurait beaucoup à dire à propos de la non-scientificité supposée des précédents modes d'anticipation de l'avenir. Il existe une littérature abondante, pas toujours intéressante, sur cette question. Je reprends ici la conclusion de l'analyse d'Yves Barel, qui correspond au point de vue global qui sous-tend la présente thèse. « Nous avons admis que toute prospective devait avoir un contenu 'raisonnablement' scientifique, sous peine de retomber dans le prophétisme. Mais rien n'empêche de distinguer des nuances dans ce contenu scientifique, et notre 'raisonnablement' admet nécessairement une certaine élasticité. Il n'est pas possible que la prospective soit devenue complètement scientifique,

pas plus qu'il ne serait judicieux de soutenir que le prophétisme et l'utopie étaient dénuées de tout élément scientifique<sup>349</sup> ».

Le point de vue synthétique de Barel sur la nouveauté introduite par la prospective est intéressant car il émane de quelqu'un qui a bien mesuré toute la nouveauté introduite par la pensée prospective. Il lui est arrivé de soutenir que la prospective englobe, comprend et dépasse à la fois la prophétie, la prévision et l'utopie. Pour autant, il résume parfaitement la question en indiquant que la prospective correspond plutôt à l'introduction d'un certain « noyau scientifique » dans l'histoire de l'anticipation.

... les « poussées » prospectivistes correspondent à des conjonctions particulières d'éléments objectifs et subjectifs qui ne sont pas uniformément répartis au long de l'histoire. En particulier, la recherche prospective met en cause les ressorts affectifs et moraux profonds de l'homme, et reflète d'une certaine manière tout son être et son vouloir-être. Il en va de même, bien entendu, à notre époque. Ce serait un contre-sens que de voir dans la prospective moderne, à prétention scientifique, le point d'aboutissement de la seule évolution interne de la science... C'est pourquoi la prospective, y compris sous sa forme scientifique moderne, baigne dans une mythologie, c'est-à-dire un ensemble de croyances, d'images, de traditions et d'imagination collectives, dont l'origine se perd quelquefois dans la nuit des temps. S'il y a quelque chose de nouveau dans la prospective moderne, ce n'est pas la disparition de cette mythologie, c'est l'apparition (ou plutôt le renforcement) d'un noyau scientifique au sein de la prospective mythologique. Une histoire intellectuelle de la prospective mythologique raconterait probablement les innombrables chocs, dosages et combinaisons de quatre idées simples et fondamentales : 1) la perfection est derrière nous ; 2) elle est devant nous ; 3) c'est l'homme qui fait son avenir ; 4) c'est hors de l'homme que se fait son avenir.<sup>350</sup>

Nous reviendrons dans un des chapitres suivants sur les trois principales innovations méthodologiques qui ont été introduites ou utilisées par la prospective, à savoir la consultation d'expert, la modélisation et la scénarisation. A ce stade, il semble que la prospective n'est pas une démarche réellement scientifique. Ce qui est d'ailleurs plutôt rassurant, car nous avons vu que la science et le futur ne font pas bon ménage. En revanche la prospective correspond à la volonté de s'attaquer à la question de l'avenir de façon rationnelle, ce qui est tout à fait différent, surtout si elle sait rester dans un registre critique. Ce que la prospective n'a pas su faire, – nous y reviendrons – et ce que la présente thèse tente de rendre de nouveau pensable et praticable.

### *Les deux principaux foyers d'origine de la prospective*

Les catastrophes représentées par la première puis la seconde guerre mondiale ont clairement refroidi les prétentions du futurisme, même si une partie de l'élan entretenu pour la reconstruction à partir du milieu du xxe siècle a encore largement recouru aux hymnes du progrès. La menace nucléaire

---

<sup>349</sup> Yves Barel, *Prospective et analyse de système*, p.20.

<sup>350</sup> *Ibid.*, p.20.

notamment a posé sur le futurisme un voile épais d'interrogations qui sont longtemps restées sans réponse. Sont apparus en Europe les impératifs de la reconstruction et de la modernisation, dont la planification sera un des fers de lance, et au niveau mondial, sous l'impulsion principalement des Etats-Unis, se déployaient la course aux armements en parallèle d'une compétition économique en voie de mondialisation. Se sont côtoyés alors en Europe le *miracle* allemand, *l'avenir radieux* socialiste et les *Trente Glorieuses* françaises sur fond de guerre froide et d'hégémonie économique américaine. Au total c'est dans un contexte géopolitique, technoscientifique et économique nouveau qu'est apparue la prospective. Les analystes s'accordent à penser qu'il a existé deux sources majeures de tentatives d'appréhender l'avenir de façon organisée. D'abord les Etats-Unis, avec l'objectif d'optimiser le potentiel technoscientifique de la nation dans une perspective de leadership mondial militaire. Ensuite la France, sur le modèle d'une critique de la décision stratégique à l'aide de ressources culturelles issues des sciences sociales naissantes à cette époque en Europe.

Il est difficile de dater précisément la naissance d'une discipline comme la prospective qui, interdisciplinaire par principe, ne figure dans les registres d'aucun domaine constitué. Les historiens font parfois remonter la première initiative de type prospectif au sens où nous l'entendons ici à la création en 1929 par le président Hoover d'une « commission présidentielle de recherche sur les tendances sociales », dirigée par des universitaires prestigieux à l'époque, W. Michell et W. Ogburn, commission chargée plus précisément d'étudier les tendances d'évolution dans ce domaine. Puis en 1933, W. Ogburn sera chargé par le président Roosevelt de rédiger un rapport sur « les tendances technologiques et la politique gouvernementale ». Il s'agit peut-être des premières manifestations d'une demande d'un type nouveau, commandée et financée par des pouvoirs publics, dans l'optique de préparer une décision politique sur la base des meilleures informations scientifiques disponibles.

Sur cette lancée les Etats-Unis vont s'organiser et professionnaliser leur approche, avec en toile de fond les énormes travaux réalisés dans le cadre du projet *Manhattan*, débuté en 1939 mais entré en phase de développement accéléré entre 1942 et 1946. Les principales étapes de cette organisation de la démarche prospective aux Etats-Unis auront été les suivantes : création en 1945 d'un groupe de travail de la *Douglas Aircraft Company* à la demande de l'armée américaine, pour tenir l'inventaire des progrès techniques de tous types pouvant avoir un intérêt militaire, puis création de la *Rand Corporation* en 1948, avec des compétences provenant de la *Douglas*. La *Rand* est un organisme chargé d'analyser et de comparer les choix alternatifs en matière de défense. Elle est composée de scientifiques représentant la majeure partie des sciences physicochimiques, ainsi que d'économistes et de psychologues. Elle vise à structurer la réflexion stratégique. La *Rand* élargit ensuite ses prérogatives et devient un laboratoire d'étude de méthodes prospectives. Elle met au point en 1953 la fameuse méthode *Delphi* de consultation d'experts, sur laquelle nous reviendrons. A partir des années 1960 la *Rand* va essaimer et plusieurs de ses leaders comme Herman Kahn ou Olaf Helmer vont créer leur propre organisme avec l'idée d'appliquer aux entreprises, administrations et collectivités les méthodes jusqu'alors réservées à la *Rand* pour les besoins militaires. Aujourd'hui encore on parle plutôt de futurologie que de prospective aux Etats-Unis, avec l'idée qu'il s'agit de comprendre prioritairement,

pour en optimiser l'utilisation dans la sphère industrielle ou militaire, toutes les opportunités de développement technoscientifique envisageables, en distinguant bien celles qui arrivent à maturité et celles qui nécessitent encore un soutien public en terme de recherche.

On s'accorde à penser que la prospective en France s'est plutôt constituée sur la base d'une demande de l'Etat qui, après 1945, n'avait pas pour objectif principal l'optimisation de ses savoir-faire dans le domaine militaire mais plutôt dans le domaine économique, dans la mesure où son administration contrôlait directement de vastes domaines d'activités dans la banque, l'assurance, la construction, le logement, l'urbanisme, l'énergie, les transports, et bien sûr l'éducation où Berger rencontrera de véritables questions d'essence *prospective* dans l'exercice de ses fonctions de Directeur de l'Enseignement Supérieur. En pleine période de reconstruction d'après-guerre, l'administration est directement confrontée à de véritables choix stratégiques concernant la reconstruction d'équipements ou la réalisation de nouvelles infrastructures. D'où le besoin de confronter les points de vue de l'administration, des industriels et des intellectuels avant d'engager certains choix. C'est dans ce contexte global qu'est née la prospective en France, démarche qui s'est cristallisée autour d'initiatives et de personnalités particulièrement audacieuses et innovantes, comme Gaston Berger d'abord mais également Bertrand de Jouvenel ou Jean Fourastié qui ont mis en place des organismes dédiés à l'élaboration, au développement et à la popularisation de cette méthode d'approche de la décision publique. Philosophes, politologues, économistes, ingénieurs et représentants des sciences sociales ont été amenés à se rencontrer tout d'abord, puis à confronter leurs idées autour – c'était la grande originalité de la démarche de Berger – de « l'analyse des situations dans lesquels l'homme serait placé demain en raison des choix effectués aujourd'hui ». Dans ce contexte la prospective d'inspiration française mettra en avant des préoccupations différentes des préoccupations de la futurologie d'inspiration américaine : caractère volontariste de la projection dans le futur, vision à long terme, prédominance de l'analyse qualitative, mesure de la prise de risque, globalité des aspects pris en compte.

Si les premières initiatives institutionnelles de la prospective ont émané des Etats, ce sont ensuite d'autres types d'organisation qui prendront le relais vers la fin des années 1960, comme le Club de Rome ou de grandes organisations internationales comme l'ONU, l'OCDE, ou aujourd'hui le Giec.

Mais le point commun entre les différentes approches de l'avenir telles qu'elles apparaissent au milieu du xxe siècle, c'est qu'elles ont à affronter l'énorme mutation technoscientifique et économique qui s'est répandue à l'échelle du monde : après deux guerres *mondiales*, viennent d'autres considérations qui aspirent à un rayonnement *mondial*, et en premier lieu l'économie libérale, qui n'est pas qu'affaire d'Etats.

## *Le développement économique, nouvel impératif catégorique*

La prévision économique est un domaine privilégié d'interférence entre présent et futur. Ici les prévisions sont facilement auto réalisatrices : prévoir une hausse des taux et l'annoncer, c'est un peu la provoquer. L'économie vit d'anticipation. Pour autant, nombre de nos poncifs contemporains dans le domaine économique sont loin de représenter des vérités éternelles. Par exemple, cela ne fait pas très longtemps que la croissance est devenue un repère central de l'activité économique, quelques décennies tout au plus. Les théoriciens ne se préoccupaient auparavant que d'équilibre. Ce n'est que depuis les années soixante que des chercheurs ont entrepris de mesurer la croissance, et cela fait encore moins longtemps qu'elle fait l'objet de publications annuelles (annuelles, trimestrielles, mensuelles...) et de théories multiples. Avant l'élaboration de ces doctrines, il était courant de considérer que l'optimisation collective pouvait être laissée aux bons soins du seul effort des particuliers tendant à l'optimisation de leurs situations particulières. Il aurait alors été saugrenu d'imaginer qu'un gouvernement pouvait avoir une quelconque responsabilité dans cette affaire.

On ne se méfie pas assez du concept de développement et de tout ce qu'il charrie sans le dire. Au-delà des concepts de progrès et de croissance, la notion de développement provient d'une métaphore biologique et prend modèle sur le développement des animaux et végétaux.

Après le partage de l'Europe à l'issue de la seconde guerre mondiale, les Etats-Unis ont commencé à percevoir le monde comme un système clos, essentiellement occupé par la lutte entre deux superpuissances. La partition Nord-Sud du monde éclipse la division Est-Ouest. Mais la question du « développement » deviendra un enjeu majeur, davantage par souci de stabilité que d'entraide. Car il s'agit d'abord de stabiliser les pays « sous-développés ». On dit communément que la matérialisation de cette stratégie politique a été lancée le 20 janvier 1949, jour où Harry Truman a prononcé son discours sur « le message sur l'état de l'Union », discours dont l'histoire retiendra surtout le fameux *Point IV*, celui qui consacre le couple *développement/sous-développement*. Il nous faut, dit Truman à ses compatriotes,

lancer un nouveau programme qui soit audacieux et qui mette les avantages de notre avance technologique et de notre progrès industriel au service de l'amélioration et de la croissance des régions sous-développées. Plus de la moitié des gens dans ce monde vivent dans des conditions voisines de la misère. Ils sont victimes de maladies. Leurs vie économique est primitive et stationnaire. Leur pauvreté constitue un handicap et une menace, tant pour eux que pour les régions les plus prospères... Ce n'est qu'en aidant ses membres les plus défavorisés à s'aider eux-mêmes que la famille humaine pourra réaliser la vie décente et satisfaisante à laquelle chacun a droit. Seule la démocratie peut fournir la force vivifiante qui mobilisera les peuples du monde en vue d'une action qui leur permettra de triompher non seulement de leurs oppresseurs, mais aussi de leurs ennemis de toujours : la faim, la misère et le désespoir.<sup>351</sup>

---

<sup>351</sup> Repris in Gilbert Rist, *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*, p. 117-118.

Il faut aider, en quelque sorte, les pays *sous-développés* à entrer sur le marché mondial. La suprématie militaire ne suffit plus, la croissance économique devient elle aussi un véritable indicateur de puissance. Ce moment est considéré comme le fait générateur des raisonnements économiques en terme de développement, en lieu et place des raisonnements en termes d'équilibre, ouvrant la voie à une déferlante d'objectifs et de méthodes de prévision, projection, scénarios, modélisation et autres outils des politiques de croissance économique.

Que la croissance et le progrès puissent se développer à l'infini, voilà une idée nouvelle. Aucune autre civilisation n'a exhorté ses ressortissants à « se développer » sans retenue. Avec le recul on se dit qu'il s'agit peut-être là de la plus grande fracture entre l'Occident et le reste du monde, avant que ce « reste du monde » ne soit contaminé par ce type de vision, avec force publicité et aides au sous-développement. Gilbert Rist résume parfaitement l'émergence des nouveaux paradigmes qui ont restructuré les perspectives et les visons du futur de l'ensemble de la planète à l'apparition de cette politique de développement, dont la mondialisation financiarisée actuelle n'est que le prolongement.

Tout d'abord, la problématique du « développement » est inscrite au plus profond de l'imaginaire occidental. Que la croissance ou le progrès puissent se développer infiniment, voilà une affirmation qui distingue radicalement la culture occidentale de toutes les autres. Cette caractéristique, aussi étrange que moderne, détermine entre les peuples une fracture dont la gravité l'emporte largement sur toutes celles qui ont été forgées au cours de l'histoire pour justifier, de manière socio centrique, la prétendue supériorité de l'Occident (sauvages/civilisés ; cultures de l'oralité/cultures de l'écrit ; sociétés sans histoire/sociétés historiques, etc.). Pour toutes sortes de raisons, qui relèvent notamment de la domination militaire, économique et technique, cette anticipation d'un avenir forcément meilleur grâce à l'accroissement constant des biens produits s'est aujourd'hui répandue partout. Toutefois, cette hégémonie du « développement » n'a pu s'installer qu'à la faveur d'une double illusion. La première est sémantique et repose sur la construction et la diffusion de la notion de « sous-développement ». En rompant avec la tradition de la dichotomie, on a fait croire à l'universalisation possible du mode de production occidentale, et l'usage euphémique du terme de « pays en développement » pour définir ceux que l'on qualifiait d'abord de « sous-développés » n'a fait qu'amplifier l'espoir d'une prospérité matérielle à laquelle tous pourraient avoir part. La seconde est d'ordre substantiel car elle dissimule le fait que le « développement » ne peut advenir qu'en prélevant sans cesse de nouvelles ressources énergétiques qui ne sont pas inépuisables : ainsi, loin de réaliser l'abondance promise, la croissance économique ne peut conduire qu'à la pénurie généralisée.<sup>352</sup>

Depuis le lancement de la machine du développement économique on peut distinguer deux périodes, au cours desquelles l'anticipation va revêtir deux vocations également distinctes. La première va de 1945 à 1973 environ, et la seconde de 1973 à nos jours. La première se caractérise par un développement économique rapide et régulier et par une consolidation de la démocratie. On sécurise la victoire sur le fascisme et le nazisme au travers d'une politique de distribution importante des fruits de la croissance économique vers le plus grand nombre. Nous sommes dans l'âge d'or de la consommation, la croissance s'impose en principe collectif prioritaire. La prospective consiste dans ce

---

<sup>352</sup> Gilbert Rist, *Le développement, histoire d'une croyance occidentale*, p. 439. « Limites de l'idéologie du développement ».

contexte à choisir au mieux les investissements à privilégier, les équipements collectifs à organiser, les infrastructures qui structureront les décennies à venir. On n'attend rien de critique de cette prospective de première génération : d'ailleurs il n'y a rien à critiquer, il s'agit d'accompagner, de sécuriser et de redistribuer au mieux les fruits du développement économique. Les mécanismes de la négociation collective qui garantissent la redistribution des fruits du développement sont certes parsemés d'embûches et ne progressent que grâce à des rapports de force, souvent via les syndicats plutôt que l'Etat, mais ils parviennent à redistribuer l'essentiel. Les doutes apparus avant et pendant les deux guerres mondiales quant aux réels bienfaits à attendre du Progrès sont temporairement étouffés par l'élan de la reconstruction, qui coïncide avec l'émergence d'un rythme de développement qui n'avait jamais été enregistré nulle part ailleurs auparavant. Le champ des possibles paraît donc immense et peu menaçant durant cette période. A sa naissance la prospective sera toute entière occupée à choisir, parmi plusieurs possibles globalement attractifs, celui qui sera le plus souhaitable.

Les Trente Glorieuses, c'est aussi l'époque bénie où tout est source d'abondance vu d'Occident : la nature, dépourvue de droits, est à la disposition totale des industriels qui peuvent l'exploiter sans aucun souci de gestion de stocks ou de traitement des déchets ; les générations futures n'existent pas, et ne peuvent prétendre à aucun droit, elles non plus ; enfin le pillage des ressources du Tiers Monde est justifié par l'idée selon laquelle les gouvernements de ces pays n'étant pas démocratiques au sens où nous l'entendons, ils n'ont pas de légitimité à revendiquer la propriété de leurs ressources naturelles. C'est un peu comme si la terre entière était à disposition de l'exploitation économique au sens où la civilisation occidentale s'est mise à l'envisager.

A partir du milieu des années 1970 cette configuration positiviste sera bouleversée sous l'effet de plusieurs coups de boutoir : individualisme croissant, limites des ressources naturelles, puis à partir des années 1980 émergence de la notion de risque technologique majeur, financiarisation et mondialisation de l'économie, et enfin à partir des années 2000, avènement du numérique, des réseaux et de tout ce qui peut en découler. Sans parler du phénomène Anthropocène. Dans ce nouveau contexte l'anticipation devrait changer de registre, mais elle peine à se restructurer. Car nous ne voyons pas le bout des conséquences de toutes ces mutations. Nous y reviendrons.

Notons en attendant à quel point il est difficile d'opérer conceptuellement les virages que l'on pressent nécessaires pour retrouver un équilibre plus satisfaisant entre forces politiques et économiques dans le monde contemporain. Prenons l'exemple de la croissance économique. Nous sommes aujourd'hui encore formatés par l'élan positiviste des Trente Glorieuses, alors même que s'amoncellent des interrogations et des craintes sur les conséquences de ce développement. Aucun gouvernement démocratique ne parvient à légitimer une autre politique que celle qui consiste à maximiser la croissance. Qu'advient-il à plus long terme ? On verra. Nous ne serons certainement plus là lorsqu'il faudra rendre des comptes. D'ailleurs les urgences du court terme ne nous autorisent pas à accorder à cette question autre chose qu'une existence toute théorique. Aujourd'hui encore les cellules de prospective n'ont d'autre but, sauf cas très particulier sur lesquels nous reviendrons, que d'investiguer les diverses opportunités de croissance. C'est clair et sans détour dans le domaine privé, où la

prospective se situent en amont des réflexions marketing au sein des directions de la stratégie. C'est aussi clair malgré quelques détours (notamment le détour de la « participation ») dans le domaine public, où la prospective territoriale recherche surtout dans le fond à repérer ou imaginer des avantages compétitifs entre territoires (nations, régions, villes).

L'avenir est également affaire d'organisation, d'administration. D'où la mise en place d'un nouveau type de pouvoir au xx<sup>e</sup> siècle, historiquement tout à fait original, la bureaucratie à l'occidentale. Un Etat démocratique est nécessairement un Etat bureaucratique, dit Marcel Gauchet. Historiquement, l'Etat administratif ne pouvait s'épanouir qu'en État représentatif. Sa vocation est de donner forme et consistance pratique au pouvoir de la collectivité de se produire elle-même toute entière, pouvoir qui s'installe dans la durée. C'est l'instance de l'avenir collectif.

Plus ainsi l'Etat devient ce que l'orientation du temps social exige qu'il soit, plus en son sein représentation et administration tendent à se rejoindre, à s'interpénétrer et dans une certaine mesure à s'indifférencier. Et plus croît d'autre part l'*infigurabilité de l'avenir*. Plus sa préoccupation est présente et pèse dans la vie sociale, plus son organisation comme organisation du changement mobilise de moyens, occupe de gens, secrète d'institutions destinées à le connaître, à le préparer, à en encadrer le cours, moins il est enfermé dans une représentation définie. La multiplication et la concentration au présent des instruments tournés vers lui et dévoués exclusivement à sa cause, la création d'un véritable pouvoir d'avenir, loin de nous assurer une maîtrise croissante de son dessein, ou pour effet d'en ouvrir toujours plus radicalement l'horizon. Sa béance et son incertitude s'élargissent avec les ressources et les soins que nous lui consacrons. Plus nous sommes pénétrés de l'idée que nous le faisons, plus s'affirme notre sentiment de responsabilité à son égard et le souci, partant, de comprendre comment nous le faisons, par quelle voie, vers où, et plus son visage, son nom, se brouillent, se dérobent, disparaissent, et moins nous saurons ce qu'au bout du compte il sera.<sup>353</sup>

Selon la prospectiviste Fabienne Goux-Baudiment, ce sont principalement trois besoins – affronter l'incertitude, appréhender la complexité, organiser l'action – qui fondent et justifient en milieu institutionnel le recours à la prospective. « Ils correspondent à trois exigences du décideur, public ou privé : la recherche d'un éclairage *utile* du moyen et du long terme – recherche de « germes porteurs d'avenir », de facteurs d'inflexion ou de rupture –, le besoin de comprendre les mécanismes qui sous-tendent les grandes évolutions en cours – multiplicité des grilles de lecture –, la nécessité d'agir pour reconquérir une maîtrise de l'évolution – volontarisme, vision collective, partenariat, représentations »<sup>354</sup>.

La distance prise par les idéologies est mécaniquement investie par la vague de libéralisme et son administration qui disent se diriger vers un avenir pur. L'orientation et la synchronisation des sociétés sont coordonnées par cette institutionnalisation systématique de la puissance administrative, sur fond de garantie étatique. Cette administration sera, à partir des années 1960, grande consommatrice d'études prospectives, notamment en France sous l'égide du Commissariat Général du Plan.

---

<sup>353</sup> Gauchet, Marcel, *Le désenchantement du monde*, p. 358.

<sup>354</sup> Fabienne Goux-Baudiment, *Une nouvelle étape du développement de la prospective : la prospective opérationnelle*, p. 31.

L'émergence de la prospective est indissociable de la politique des Etats qui se renforce dans la planification économique et sociale en France et en Europe, au Japon, et des politiques de souveraineté aux Etats-Unis, où la prospective est d'abord d'ordre militaire et stratégique.

La planification, c'était le terrain naturel de jeu de la prévision économique, qui fonctionnait dans les années 1950 selon la logique de la certitude : la prévision modélisait le présent et élaborait différentes extrapolations quasi linéaires des tendances les plus évidentes, sans chercher à remettre en cause les évolutions à venir. C'est la crise du pétrole qui sonnera le réveil de ces certitudes dogmatiques. C'est pourquoi les anticipations de Berger ont été réellement novatrices, une quinzaine d'années avant la crise du pétrole. Berger a été le premier à repérer à quel point la perception de l'avenir était au début d'une profonde mutation, à quel point les apports de la prévision allaient devenir inopérants, à comprendre comment la prévision devait évoluer pour entrer en ligne de compte l'incertain qui commençait à sourdre derrière les pseudo-évidences de la croissance à deux chiffres. Si aujourd'hui il est devenu évident que l'on n'est plus certain de rien, il faut bien voir que cela n'était pas la perception courante à l'époque des Trente Glorieuses. Difficile à l'époque de saisir que le futur n'est pas écrit, qu'il est partiellement indéterminé, à une époque où on le perçoit très spontanément comme un prolongement de notre présent... Il faudra toute une période d'acculturation à cette idée d'un futur indéterminé, que nous contribuons à construire. Il faudra apprendre à en parler, à le scénariser, le discuter, avant de saisir également l'espace de liberté qu'il représente pour l'homme moderne, notamment au travers de la puissance apportée par le déploiement de ses nouveaux moyens techniques.

La formalisation des approches du long terme avait longtemps été le parent pauvre de la modélisation économique. Elle l'est de nouveau, depuis quelques décennies. Mais il a existé un moment dans l'histoire économique, justement vers le milieu du xx<sup>e</sup> siècle, où l'on a cru avoir l'assise temporelle suffisante pour envisager ce long terme. Spengler, Toynbee, et dans le domaine économique Braudel, Fourastié entre autres avaient redonné du souffle à l'idée de cycles longs. C'est sur un fond d'ancrage dans un immuable d'un genre nouveau, dit Gauchet, que nous avons pu nous livrer sans réserve à la nouveauté, au changement perpétuel et à la croissance à l'infini. Société de l'avenir grâce au progrès, pérennité collective grâce aux institutions et à la planification, croissance économique à l'infini ne sont envisageables que sur la base de...

... notre foi dans la fécondité de la durée. Non seulement le surgissement le plus imprévu, l'invention la plus déroutante, le changement le plus radical ne mettent pas en péril l'inaltérable stabilité du fonds de l'entité collective, ils la confortent et la nourrissent. L'efficacité du dispositif est incomparable, s'agissant de l'orientation des activités. Il génère une assurance sur les effets du temps qui n'a pas dû peser peu dans la détermination d'affronter l'inconnu du futur. Il fournit le socle solide sans lequel des conduites d'investissement massif, de calcul à long terme, de pari méthodique sur l'avenir n'eussent pas pu prendre leur développement généralisé et leur régularité d'évidence quotidienne. Sous l'économie de l'avenir, il y a une mise en forme politique de la pérennité collective qui en a constitué la condition de possibilité historique et qui continue de lui procurer un

substrat symbolique et pratique de la continuité administrative et de la personnalité de l'Etat, garante de son intangibilité, à l'exercice du pouvoir au nom de la nation, vivante reconnaissance de sa perpétuité personnelle, nous ne cessons de nous appuyer sur l'organisation du temps social qui, de par le *même* qu'elle instaure, conditionne notre ouverture à *l'autre* du devenir.<sup>355</sup>

Pendant quelques décennies le bond économique et agricole fait par la Russie de Staline autour des années 1930 grâce à une structure d'Etat très forte et à une planification centralisée a laissé penser qu'il s'agissait des plus sûrs moyens d'opérer une industrialisation rapide et réussie. On a pensé un moment que les économies planifiées et centralisées étaient plus efficaces que le jeu des économies de marché. L'existence de pays de l'Europe de l'Est à la fin du xx<sup>e</sup> siècle qui étaient à la fois socialistes et développés économiquement semblait également indiquer que planification pouvait rimer avec modernité économique. Mais tout à coup, au début du xxi<sup>e</sup> siècle, les questions ne se posent plus en ces termes. Pas seulement en raison de la chute du mur de Berlin. Plus précisément ces questions semblent marginales, secondaires par rapport à la question de savoir vers quels équilibres pourrait tendre l'économie globalisée, planifiée ou non planifiée.

### *Le contexte de la reconstruction d'après-guerre*

Est apparue la forte croyance après-guerre que la science, pourvu qu'on y mette les moyens, était capable de venir à bout de tout problème technique, mais aussi humain. Comme l'explique Dominique Pestre, cette culture n'exprime pas seulement un culte des solutions de laboratoire ou de centre de calcul, elle exprime surtout une nouvelle culture du management, de l'action encadrée par la science, de l'expérimentation sur les populations :

Elle est une culture de l'analyse et de la planification à partir d'un centre dont l'Etat et les experts scientifiques et industriels sont les acteurs privilégiés. Durant la guerre et la guerre froide, les militaires et les industriels ont appris que, si l'on souhaite être rapidement efficace, les solutions doivent toujours être techniques et logistiques, de hardware et de gestion des hommes. Ils ont appris que la dimension planificatrice vaut autant du côté de la production (qui est une production de masse) que du côté des usagers (ceux des produits chimiques pour l'agriculture par exemple) et du contrôle des hommes.<sup>356</sup>

La légitimité des actions menées au nom de la science se déploie à grande échelle dans la chimie, les essais thérapeutiques, l'énergie par exemple, domaines où la mobilisation du monde scientifique et le nouveau rôle centralisateur joué par les appareils d'Etat invitent à la réflexion prospective que va faire cristalliser Berger au Centre International de Prospective et dans sa vision nouvelle de la prospective comme discipline attentive « aux problèmes du monde de demain. » C'est le moment également où nombre de physiciens, logiciens, mathématiciens, biologistes, économistes ou psychologues, un moment immergés dans les problématiques militaires, avec des moyens de développement souvent

---

<sup>355</sup> Gauchet, Marcel, *Le désenchantement du monde*, p. 366.

<sup>356</sup> Dominique Pestre, *Science, argent, politique. Un essai d'interprétation*, p.66.

considérables, des budgets de recherche quasi illimités, ayant donc amassé nombre de connaissances et d'expérimentations qui ne demandent qu'à être déployées en direction des besoins des marchés civils, se retrouvent « à disposition » de l'industrie en pleine période de reconstruction. Dans cet univers dont l'avenir est perçu pour un temps comme radieux, la prospective a joué la carte de la croyance au progrès illimité, à l'extension des modèles de consommation, d'éducation, de culture, invitant à la politique de redistribution et de construction d'acquis sociaux qui a caractérisé les Trente Glorieuses. La prospective de Berger se voudra inspiratrice d'un Etat devenu pacificateur et médiateur du social, redistribuant du pouvoir d'achat et accompagnant chacun dans son éducation, sa santé, sa retraite, arbitrant entre différents scénarios économiques, industriels et sociaux, soucieux de l'avenir collectif, anticipant l'avenir grâce aux marges de manœuvre qui autorisaient à l'époque de ne pas sacrifier la totalité des bénéfices sur l'autel du court terme. La Nation à ce moment-là se pense au-dessus des forces occultes, tant des pulsions irrationnelles qui avaient conduit aux totalitarismes d'avant-guerre qu'aux forces du marché qui avaient divagué durant la grande crise économique et financière des années 1930. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'ambition de la prospective au sens que lui a conféré Berger. La prospective en quelque sorte pour aboutir le plus rationnellement et équitablement possible au programme des Lumières, pour arriver en ordre de marche vers une société d'abondance qui n'est réellement menacée que par certains risques de dérives – risques technologiques avec l'usage du nucléaire, risque humain avec l'explosion démographique, risque politique avec la découverte du sous-développement, risque d'inégalités dans l'accès aux richesses – risques qu'il suffit d'anticiper pour se donner les moyens de les éviter. Ambition qui sera bientôt moquée, d'abord en raison de son incapacité à anticiper les événements, ensuite pour son ambition excessive de vouloir projeter les développements technoscientifiques et industriels jusqu'à leurs conséquences sociales, chacun préférant cultiver son jardin privé, maximiser l'exploitation de son petit futur sectoriel ou territorial.

### *La filiation Prévision/Prospective*

On connaît le rôle joué par la prévision dans la théorie de la modernité de Max Weber : nous sommes dans un processus d'intellectualisation croissant qui nécessite en retour une augmentation de notre capacité d'anticipation.

L'intellectualisation et la rationalisation croissantes ne signifient donc nullement une connaissance croissante des conditions dans lesquelles nous vivons. Elles signifient bien plutôt que nous savons ou que nous croyons qu'à chaque instant nous pourrions, pourvu seulement que nous le voulions, nous prouver qu'il n'existe en principe aucune puissance mystérieuse et imprévisible qui interfère dans le cours de la vie ; bref que nous pouvons maîtriser toutes choses par la prévision. Mais cela revient à désenchanter le monde. Il ne s'agit plus pour nous, comme pour le sauvage qui croit à l'existence de ces puissances, de faire appel à des moyens magiques en vue

de maîtriser les esprits ou de les implorer mais de recourir à la technique et à la prévision. Telle est la signification essentielle de l'intellectualisation.<sup>357</sup>

Le passé n'éclairant plus spontanément l'avenir, il faut alors faire des prévisions pour nous orienter dans le futur. Les prévisions tentent de remplacer les leçons, trop peu pertinentes, de l'histoire. Il est certain que la prévision, avant que l'on ne parle bientôt de prospective, est le régime d'approche du futur qui a le plus fortement marqué la modernité. Elle est au centre de l'idée moderne d'institution publique, qui donne aux modèles du futur une place centrale dans la recherche des prises sur l'avenir. « Gouverner, c'est prévoir ». Mais dans les années 1950, elle a butté de plus en plus fortement sur la difficulté de stabiliser ses prédictions : l'accélération globale de l'histoire, qui aura si fortement marqué Berger, les fréquentes oscillations entre urgence et planification à long terme, ont contraint les prévisionnistes à produire des cycles de prévisions de plus en plus courts, appelant de ce fait un autre régime d'anticipation pour combler ce vide. L'idée de la prospective naîtra dans ce contexte, sans apporter de réponse précise à la difficulté de se projeter avec certitude, mais avec l'idée de scénariser les différentes options du futur, avec l'ambition de structurer la méthode d'exploration du champ des possibles. Elle ne proposera pas de garantie supérieure à la prévision en matière de projection, elle s'ouvrira davantage à l'analyse de tout ce qui peut interférer dans la fabrique globale de l'avenir. Elle ne cherchera plus, comme la prévision, à agir en amont ou à changer l'ordre de succession des phénomènes, elle misera dès le départ sur la pluralité des futurs possibles, sur la distanciation entre réflexion, action et évaluation. Dès le départ elle force donc la réflexion à s'engager dans le raisonnement, la délibération, à rendre bien visibles et palpables les paramètres et attendus de ses analyses : justement, elle pourra d'autant plus facilement parler de futurs « normatifs » sans choquer les instances politiques de l'époque qu'elle invite systématiquement à discuter et négocier les données d'entrée dans ses scénarios prospectifs. Berger et ses collègues du Centre International de Prospective vers la fin des années cinquante, Bertrand de Jouvenel avec l'équipe qui deviendra celle des Futuribles au début des années soixante – dans des registres assez différents et finalement complémentaires – Pierre Massé à la direction du Commissariat Général au Plan, auront fortement marqué les esprits, de façon très novatrice au regard de ce qui se pratiquait dans le monde à cette époque, dans cette nouvelle façon d'envisager l'avenir collectif dans les démocraties libérales. D'une part en raison de la profondeur de leurs réflexions, d'autre part en raison de leur capacité à susciter autour d'eux l'engagement de décideurs de haut niveau dans les sphères économiques et politiques, qui ont donc relayé rapidement cette nouvelle pratique d'analyse du champ des possibles, notamment pour nourrir les priorités stratégiques des investissements publics et privés nécessaires à la reconstruction d'après-guerre.

Disons ici, seulement pour introduire à la suite des analyses de cette thèse, que cette liaison de la prospective au genre délibératif, qui a largement fait sa force et son originalité depuis les années 1950 et jusqu'à la fin des années 1970, signera également sa mort – je veux dire par là sa dissolution dans une myriade d'entités économiques et politiques qui l'ont « récupérée » pour faire de la prospective un

---

<sup>357</sup> Weber, Max, *le savant et le politique*, p. 90.

outil, non plus d'exploration du futur au sens général et sociétal du terme, mais de recherche d'avantages compétitifs sectoriels ou territoriaux à court ou moyen terme. Trop peu critique, elle est plutôt devenue un outil d'accompagnement de politiques dont elle n'interrogeait plus les valeurs ni les perspectives de long terme. Alors que le principal intérêt de la prospective est de représenter au contraire, c'est en tout cas l'angle de vue de la présente thèse, une « systématique de la critique sociale globale ».

A mon avis, c'est une des raisons pour lesquelles la planète échoue actuellement dans sa capacité à trouver des solutions à ses principaux enjeux stratégiques. La prospective, notamment sous l'impulsion de Berger, avait dans les années cinquante, entrouvert une piste qui s'est trop rapidement refermée, une piste qui consistait à réunir autour d'une même table des décideurs politiques et économiques inspirés par l'ambition de ne se laisser dépasser par rien qu'ils n'auraient cherché à anticiper, et à rendre des comptes publiquement quant aux motivations de leurs choix stratégiques. Ce résumé volontairement schématique et caricatural des intuitions de Berger et du potentiel de la prospective à son origine n'a évidemment aucune valeur historique ; il cherche uniquement dans ce paragraphe à illustrer la piste que j'essaierai de faire revivre dans les chapitres suivants.

### *Les institutions, fabricantes et consommatrices d'avenir au XX<sup>e</sup> siècle*

Née en France à la fin des années cinquante la prospective a connu son essor le plus vif à une période de forte croissance et de foi dans le progrès. Car suite à Hiroshima et à la prise de conscience d'un possible suicide de l'humanité, le monde était resté comme hébété et paralysé pendant deux décennies au moins, et la croyance dans les bienfaits du progrès n'était globalement pas remise en cause. La prospective a accompagné la planification et l'aménagement du territoire, soit pour décrire des futurs possibles, soit pour fournir des argumentaires, donner des clés de lecture des évolutions en cours, ou encore pour favoriser des évolutions culturelles. Dans ce cadre elle représente plutôt une activité de synthèse qu'une discipline proprement dite. Elle s'est développée en partie dans certains organismes qui l'ont en retour également façonnée. Arrêtons-nous sur la période de la fin des années cinquante, qui correspond à la période où Berger a consacré l'essentiel de son énergie à l'élaboration de sa pensée prospective. Cédric Polère a fait récemment un recensement de ces organismes :

Le tournant des années 50-60 voit éclore de nombreuses structures de prospective. Il est même assez incroyable de constater qu'en l'espace de trois ans, entre 1957 et 1960, apparaissent en France le Centre international de prospective de Gaston Berger (1957), puis, l'année suivante, le Bureau d'information et de prévisions économiques (BIPE) spécialisé dans le conseil stratégique, à l'initiative de François Bloch-Lainé, le Club Jean Moulin qui regroupe les principaux hauts fonctionnaires du Plan (Etienne Hirsch, Jacques Delors, Simon Nora) à côté de chercheurs et de journalistes..., Rexeco (futur Coe-Rexecode) institut de conjuncture privé, la Société d'Economie et de Mathématiques appliquées (SEMA) de Jacques Lesourne, et le projet Futuribles de Bertrand de Jouvenel (1960). Si l'on ajoute la DATAR en 1963, on compte quasiment tous les grands acteurs de la prospective française jusqu'à aujourd'hui !... Dans les années soixante, le cercle de ceux qui discutent ou réalisent de la

prospective s'élargit au sein des élites, de la technocratie et de la haute administration, très sensible à la démarche prospective, des milieux économiques et scientifiques. Le militantisme des membres du Centre international de prospective fait parvenir les principes de la prospective dans les principaux centres de décision, jusqu'au sommet de l'Etat. Les partisans de la prospective l'implantent dans leurs milieux d'appartenance, administrations, entreprises publiques et privées (à noter que parmi les chefs d'entreprises, ceux qui se revendiquent chrétiens sont nombreux ; les liens entre christianisme social et prospective seraient à creuser). Les témoignages des protagonistes de cette histoire indiquent l'influence considérable de ce centre au sein de l'administration centrale et des grandes entreprises. Les milieux d'ingénieurs coutumiers du calcul économique et de la prévision intègrent aussi la prospective<sup>358</sup>.

Les années soixante sont souvent qualifiées d'âge d'or de la prospective : elles correspondent en France à la préparation du Vème Plan et à la politique nouvelle d'aménagement du territoire, qui s'accompagnent pour la première fois de la définition d'objectifs à long terme. Les méthodes prospectives s'épanouissent, et l'horizon 2000 stimule l'imaginaire. Polère donne à comprendre le contexte politique et économique très particulier au sein duquel s'est déployée la pensée prospective de Berger.

En France, l'impulsion donnée aux travaux de prospective est directement liée au volontarisme public, à la planification nationale et donc à la stratégie de l'Etat de développement et de rattrapage économique. Ce sont, dans les années 60 et 70, deux administrations de mission, le Plan puis la DATAR, qui vont apporter les moyens intellectuels et financiers les plus importants à la prospective.

Le cadre de la planification nationale a été conçu par Jean Monnet et accepté par le Général de Gaulle en décembre 1945. En 1946 sont créés à la fois le Commissariat général du Plan, et l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee), chargé de rassembler, traiter analyser et diffuser les données statistiques relatives à l'économie et à la société. A l'origine, le Plan, comme plus tard la DATAR, est une administration de mission. Il est un lieu d'apprentissage pour de futurs hauts fonctionnaires ou hommes politiques. Le Commissariat général du Plan bénéficie d'une sorte d'unanimité nationale. Jean Monnet est le premier à occuper ce qu'il appelle « la fonction indéfinissable de Commissaire au Plan ». De Gaulle rattache directement le Commissariat général du Plan au chef du gouvernement. Pendant près de quarante ans, la prévision et la concertation constitueront l'identité essentielle du Plan. C'est avec la fin des plans quinquennaux (1993) que sera ébranlée cette identité.

Le Commissariat général du Plan a pour mission d'éclairer les choix publics. Pour cette raison, c'est l'institution qui produit et consomme le plus grand nombre d'études prospectives. C'est d'ailleurs cette structure qui en France commande les premiers travaux prospectifs, projection macro-économique établie en 1956 pour l'horizon 1965 dans le cadre de la préparation du IIIème Plan, et surtout « réflexions pour 1985 » pour éclairer les orientations du Vème Plan. Cet organisme qui est le symbole par excellence de la volonté modernisatrice de l'Etat est logiquement le plus sensible aux thèses de la prospective. Au Commissariat sont progressivement rattachés ou associés des organismes spécialisés, comme le Centre d'étude des revenus et des coûts, devenu CSERC, le CEPII, Centre d'études prospectives et d'informations internationales<sup>30</sup>, le CREDOC, Centre de

---

<sup>358</sup> Cédric Polère, *La prospective*, vol 1, p. 33.

recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie, le CEPREMAP, Centre de prévision et d'études mathématiques appliquées à la planification, l'IRE, Institut de Recherche Économique et Sociale.<sup>359</sup>

Notons deux inflexions distinctes entre les orientations de Berger et celles de Jouvenel. La tendance spontanée de Berger, pourtant administrateur public en tant que Directeur de l'Enseignement Supérieur, allait vers le déploiement de sa réflexion en direction de l'industrie et des entreprises, dont certaines étaient directement parties prenantes à son projet de CIP.

L'étude du futur n'a pas encore été systématiquement entreprise. C'est seulement il y a peu d'années que certaines grosses firmes industrielles ont ouvert à côté ou au-delà de leurs services de prévision des « départements du futur » ou des « bureaux des hypothèses » où l'on s'applique à dessiner, d'une manière aussi rationnelle que possible, les divers visages que pourrait prendre le monde de demain. Le changement comme tel commence à retenir l'attention...<sup>360</sup>

... tandis que l'équipe « Futuribles » constituée par Bertrand de Jouvenel vise à orienter les recherches en sciences sociales vers les futurs envisageables dans une optique plus internationale de la prospective que Berger. Elle publie à partir de 1961 des essais spéculatifs sur différents aspects de l'avenir, rédigés par des experts souvent étrangers. De Jouvenel a par ailleurs été un véritable précurseur de la réflexion écologique. Ses analyses sur la civilisation de puissance ou le mieux-vivre sont aujourd'hui encore très pertinentes. Enfin il a également déployé une réflexion particulièrement stimulante autour de son concept de « forum futurologique », un lieu d'échanges ouverts au sujet de toutes les questions liées à l'anticipation.

Le Centre International de Prospective mis en place par Berger et André Gros représente la démarche originale d'un intellectuel en direction du monde de l'administration et des affaires. Il a vocation à « étudier en fonction de l'homme et dans une attitude prospective les problèmes généraux que posent les conséquences économiques, sociales et politiques de l'évolution du monde ». A la demande de Berger, sa direction est composée d'un tiers d'hommes d'État, d'un tiers d'industriels et d'un tiers d'intellectuels. En 1958, le premier numéro de la revue du Centre international de prospective paraît : la préface est un texte fondateur de Gaston Berger, « l'attitude prospective ». Par la suite chacun des différents membres cherche à appliquer l'attitude prospective à un domaine donné. Le premier cercle des personnes impliquées s'élargit, dans un certain esprit de « militantisme de l'avenir ». En 1959 Gaston Berger est secondé par Pierre Massé, commissaire au Plan depuis 1959, pour préciser des horizons de la prospective (par exemple, se donner un horizon à 10 ou 15 ans). Pierre Massé mène une réflexion sur les rapports entre la prévision et la prospective appliquée à la décision publique qui alimente son action au Plan.

---

<sup>359</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

<sup>360</sup> Gaston Berger, « L'attitude prospective » [1959], in *TFPF*.

## *La prospective, une loupe pour une société devenue myope ?*

Disons un mot sur les problèmes qui seront rencontrés ultérieurement par la prospective. Même si ces problèmes n'ont pas été perçus ainsi par les pères fondateurs de la discipline ; cela aidera à faire la part, dans les idées de Berger, entre celles qui nous paraîtront datées, appartenant à cette histoire spécifique de la prospective française, et celles qui restent vivantes et pourraient aider à redynamiser la réflexion en direction de l'avenir au  $xxi^e$  siècle.

On prend conscience au milieu du  $xx^e$  siècle qu'il est devenu impossible d'anticiper. Puis on en devient certain à la fin du siècle. Anticiper est peut-être au-delà des forces de l'être humain. L'homme de la fin du  $xx^e$  siècle fait face à un monde rempli de complexités et de dangers, il ne se sent plus capable d'envisager un quelconque avenir. Cette impossibilité est à présent avérée par les scientifiques eux-mêmes, du fond de chacune de leur spécialisation, qui est à présent bien loin des ambitions de Laplace. De Broglie l'avait reconnu depuis longtemps déjà. « Même dans l'hypothèse la plus favorable aux anticipations, celle où demain sortirait d'aujourd'hui par le jeu implacable d'un déterminisme rigoureux, la prévision des faits futurs et leur immense complexité dépasserait infiniment tous les efforts dont l'esprit humain est capable et ne serait possible qu'à une intelligence infiniment supérieure à la nôtre.<sup>361</sup> » D'un côté cette complexité renforce le besoin d'anticiper, d'un autre elle prévient que l'effort d'anticipation risque d'être vain. Dans cet état d'esprit, il est alors surtout demandé à la prospective de mettre de l'ordre, autant que faire se peut, dans cette complexité et d'en tirer quelques profils de futur praticables en tenant compte des réalités technoscientifiques, économiques et politiques.

Nous sommes dans une situation paradoxale au début du  $xxi^e$  siècle : jamais nous n'avons eu autant de moyens de connaître l'avenir, et jamais le futur n'a été aussi incertain, l'avenir aussi rétréci. Certes les prédictions d'autrefois étaient des illusions, mais elles avaient au moins le pouvoir de fédérer autour de ces illusions, elles fournissaient un certain style de certitude suffisant pour guider l'action, pour lui donner un sens. La nouveauté tient à l'absence de prédiction globale, au moment même où triomphe la mondialisation. Bien sûr nous regorgeons de prédictions de détails, nous connaissons précisément la date de la prochaine éclipse de lune, nous savons avant les élections qui sera président grâce aux sondages d'opinion, nous connaissons le temps qu'il fera demain avec une relative certitude. Mais nous n'avons aucune foi dans les quelques prédictions globales, au périmètre de l'humanité, quand ces prédictions existent. Plus précisément nous n'avons plus aucune foi dans ce genre de prédiction, comme si l'épuisement des grands récits avait vidé l'humanité de sa capacité à désigner ce qu'elle souhaite, ou ce en quoi elle peut croire, au moins en Occident. Non seulement le monde est déréglé, mais il n'a plus de sens.

---

<sup>361</sup> Louis de Broglie, *l'avenir de la physique*, 1942, p. 1 et 2.

Les sociétés antérieures, plus stables, pouvaient anticiper sans trop risquer de se tromper. Mais une société de l'innovation ne peut plus être une société prévisible. Nous sommes devenus conscients de notre ignorance. Dans ce contexte « l'imagination occupe une partie de l'espace qui était autrefois celui de l'observation » dit Innerarity. Ce qui ne fait que renforcer le besoin de savoir anticiper. Si les instruments de prévision ne sont pas capables de prendre en charge la réelle complexité du monde, si nous sommes face à une irréductible incertitude, alors « la politique doit être une gestion particulière de cette méconnaissance de ce qui nous attend. » Nous devons apprendre à connaître ce futur incertain par nos propres forces. Innerarity sert ici au plus près le cœur du sujet pour une prospective consciente de cette situation bien particulière. La prospective non plus pour construire le monde, la prospective pour interpréter une construction qui se fait sans elle.

Quand les choses changent très rapidement, les données du présent sont moins pertinentes pour éclairer les décisions. C'est ce qui rend nécessaire un travail de l'imagination qui vise à interpréter les signes en provenance du temps. Nous sommes, pour ainsi dire, condamnés à connaître le futur par nos propres forces. Etant donné la nécessité d'anticiper et la difficulté de le faire en observant simplement la réalité ou en ayant recours au simple sens commun, il n'y a pas d'autre solution que de compenser cette difficulté par un procédé spécial. Telle est la justification de la prospective, qui n'a pas son origine dans le savoir mais dans la méconnaissance structurelle du futur, méconnaissance que nous essayons de combler par les procédés de la science. Le développement de la prospective à partir des années 1960 s'explique par cette nécessité d'affronter scientifiquement la perte de toute certitude sociale au sujet du futur.

L'offre abondante de pronostics que tout un chacun peut consulter et inclure dans ses planifications ne signifie pas que nous ayons enfin à notre disposition un futur qui était caché à d'autres civilisations... Le ministre qui, aujourd'hui, se sert d'un rapport scientifique, n'a pas seulement à sa disposition quelque chose dont toute administration manquait autrefois, il reçoit aussi quelque chose dont aucune administration n'avait besoin. Nos tentatives de gagner le contrôle de la réalité par des procédés scientifiques jouent le rôle d'une prothèse. Et pourtant, aucun institut de prospective n'est en mesure de fournir des orientations aussi stables que celles qui étaient autrefois assurées par les traditions vivantes, à une époque où l'idée de futurologie n'avait à peu près aucun sens. La futurologie est la tentative de rétablir, dans la mesure du possible, par les moyens artificiels de la science, la calculabilité des conditions de notre action. Nous pouvons célébrer notre capacité d'anticipation comme un véritable progrès, mais nous ne devrions pas oublier que cette joie est comparable à celle du myope qui met ses lunettes.<sup>362</sup>

Les raisons qui rendent l'anticipation obligatoire sont aussi celles qui la rendent impossible. C'est le lot d'une société qui poursuit l'innovation, qui dissout les collectifs et favorise l'individualisation. « La difficulté d'acquérir une compétence en relation avec le futur, dit Innerarity, est le prix que nous devons payer pour l'avancée des connaissances et la croissance socio-économique.<sup>363</sup> » Gardons en mémoire ces limites de la prospective, le rôle extrêmement modeste qui lui est *a priori* réservé dans la nouvelle configuration du savoir et de l'action collective au XXI<sup>e</sup> siècle, mais aussi le besoin grandissant pour les sociétés contemporaines d'acquérir d'une façon ou d'une autre une plus grande capacité d'anticipation.

---

<sup>362</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis*, p. 64-66.

<sup>363</sup> *Ibid.*, p. 66.

### ***3.2. Aux fondements de la pensée prospective de Gaston Berger***

Gaston Berger est aujourd'hui quasi inconnu dans le domaine de la philosophie alors qu'il a eu une renommée certaine dans les années cinquante. Il a inventé cette discipline nouvelle, la *prospective*, qui représente une façon assez radicalement nouvelle d'envisager l'avenir ; il fait partie des rares philosophes contemporains qui sont parvenus à avoir un impact significatif sur le cours des événements durant leur vie ; enfin ses idées peuvent encore nous être utiles au début du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, alors que nous sommes confrontés à des enjeux de civilisation radicalement nouveaux. Pour ces différentes raisons il est intéressant de prêter attention à la genèse de cette idée de prospective dans la pensée de son créateur.

*L'attitude prospective* de Gaston Berger, parfois appelée *anthropologie prospective*, son concept fondamental, combine plusieurs facteurs qui caractérisent l'ambition prospective : pensée du temps et de l'avenir, philosophie de l'action, articulation des moyens et des fins, interdisciplinarité, sens de la décision publique, sens de la responsabilité. C'est l'articulation originale de ces paramètres qui confère à la pensée prospective de Berger son originalité forte. *L'anthropologie prospective* de Berger, c'est l'intuition du besoin « d'une science de l'homme à venir ». Il s'agit d'envisager de nouvelles formes de projection qui auraient comme sujet les différentes situations dans lesquelles l'homme pourrait se retrouver à l'avenir. L'objectif est d'anticiper les situations qui existeront au moment où se déploieront les effets des actions envisagées présentement. Par une alliance de la raison et de l'imagination Berger veut analyser la *structure profonde des phénomènes*, grâce au concours d'experts d'horizons divers (statisticiens, démographes, économistes, ingénieurs, chefs d'entreprise, sociologues, psychologues...), et surtout de philosophes, appliqués à découvrir les aspirations humaines et à les formuler clairement, et à faire varier le champ des possibles, par le jeu de l'imagination, jusqu'à identifier la direction collectivement souhaitable vers laquelle il sera pertinent de s'engager.

Berger portera haut et fort cette ambition et parviendra à enclencher autour de lui un mouvement collectif composé de personnalités des domaines politique, économique et intellectuel qui expérimenteront avec lui cette ambition au contact de plusieurs programmes d'aménagement ou d'investissement dans le contexte de la reconstruction d'après-guerre, et poursuivront son œuvre pendant une décennie environ après son décès.

#### ***Personnalité de Gaston Berger, autodidacte novateur et prolifique***

On a parlé de Gaston Berger comme de *l'industriel philosophe*. En fait il a eu une postérité impressionnante, bien que d'assez courte durée, dans le domaine de la prospective ; il a été rapidement et totalement oublié par les philosophes, et ses idées continuent aujourd'hui d'être mises en œuvre

dans plusieurs domaines, dont le domaine de la caractérologie. Comment expliquer cette étrange situation ?

Il est caractéristique que les travaux réalisés sur la pensée de Berger ne s'inscrivent pas dans les filières *philosophiques* au sens académique du terme. Les quatre dernières thèses sur Berger ont été réalisées en Science de gestion, en Sociologie, en Sciences de l'ingénieur et en Géographie. Philippe Durance<sup>364</sup> a cherché à montrer qu'il existe une école française de la prospective, qui s'est principalement construite autour des impulsions données par Berger. Fabienne Goux-Baudiment<sup>365</sup>, en sociologie, s'est interrogée sur le fait de savoir si la prospective territoriale, qui s'est développée à partir des années quatre-vingt-dix était bien un prolongement de la prospective, était bien « encore de la prospective » au sens que Berger lui avait conféré. Sur la base de ses propres missions et contrats d'études prospectives réalisés pour les collectivités territoriales Goux-Baudiment cherche « à démontrer que la prospective territoriale incarne aujourd'hui une forme avancée de la prospective, que j'appellerai opérationnelle. » ... Et tout dernièrement Marie-Pierre Escudié<sup>366</sup> s'est interrogée, sur « Gaston Berger, les sciences humaines et les sciences de l'ingénieur. Un projet de réforme de la société. ». Elle met en exergue l'intérêt de la pensée de Berger dans le domaine naissant de la *Responsabilité sociale de l'ingénieur* ; et Cloé Vidal<sup>367</sup> s'est interrogée sur les « rationalités, savoirs et pratiques de la prospective » appliqués aux questions d'aménagement des territoires, et a notamment développé l'idée de « la prospective comme instrument de gouvernementalité », dans le prolongement d'une étude très fouillée de la critique du temps chez Berger.

Il semble utile de préciser trois points : d'une part Berger est un philosophe à part entière, et c'est justement en cela qu'il reste une référence intéressante pour la prospective contemporaine ; ensuite ses principales intuitions en matière de prospective ont été à la fois profondes, originales et novatrices. Ses idées ont eu un impact réel sur le cours des choses durant les années cinquante-soixante, en inspirant nombre de réflexions structurantes en matière d'infrastructures ou de réflexions stratégiques dans plusieurs domaines d'activités. Enfin, certaines de ses idées semblent encore tout à fait fécondes pour affronter les nouveaux enjeux de civilisation qui se profilent à l'horizon, au XXI<sup>e</sup> siècle. Vu du XXI<sup>e</sup> siècle, il y a peut-être autant à tirer de l'anthropologie prospective de Berger que du structuralisme, de la psychanalyse, ou de l'existentialisme, le cas du marxisme étant à part, pour affronter ces nouveaux enjeux.

---

<sup>364</sup> Philippe Durance, *Gaston Berger et la prospective. Genèse d'une idée*, Thèse de doctorat, Paris, Conservatoire national des Arts et Métiers, 2009.

<sup>365</sup> Fabienne Goux-Baudiment, *Une nouvelle étape du développement de la prospective : la prospective opérationnelle*, [1997], Thèse de doctorat, université pontificale grégorienne, faculté des sciences sociales, Rome, 2008.

<sup>366</sup> Marie-Pierre Escudié, *Gaston Berger, les sciences humaines et les sciences de l'ingénieur. Un projet de réforme de la société*, Thèse de doctorat de science politique, Lyon, INSA, 2014.

<sup>367</sup> Chloé Vidal, *La prospective territoriale dans tous ces états. Rationalités, savoirs et pratiques de la prospective (1957-2014)*. Thèse de doctorat, Ecole Normale Supérieure de Lyon, Géographie, 2015.

Gaston Berger est né en 1896 au Sénégal d'un père officier colonial, lieutenant des tireurs sénégalais, et d'une mère d'origine métropolitaine. Dès sa plus jeune enfance, il apprend deux langues, comprend deux civilisations. Sa mère se sépare rapidement de son père et rentre à Paris brièvement, puis s'installe à Perpignan où le petit Gaston vivra l'essentiel de ses jeux d'enfant. Il doit abandonner l'école à l'entrée en seconde pour gagner sa vie et celle de sa famille alors qu'il vient d'emménager à Marseille. Il trouve un premier emploi dans une fabrique d'huile. Il devance l'appel lors de la déclaration de la première guerre mondiale, un peu avant ses dix-huit ans, et restera sous l'uniforme pendant cinq ans, avec une longue période passée dans les Dardanelles. Il est décoré de plusieurs médailles en récompense de ses services remarquables durant le conflit.

Après la guerre il reprend son emploi dans son entreprise d'origine, la CEOSE, qui est devenue entre-temps un fabricant et distributeur d'engrais pour le secteur de l'horticulture. Il travaille sur tous les fronts dans cette modeste entreprise artisanale, s'intéressant notamment à la chimie appliquée tout en étant responsable de la promotion et de l'organisation commerciale. Mais il reprend surtout ses études, passe son baccalauréat à vingt-cinq ans avec l'assentiment de son patron qui va bientôt le promouvoir directeur du personnel, puis directeur commercial, et lui proposera ensuite le statut d'associé.

C'est lors de la préparation de son bac qu'il fait la connaissance de René Le Senne. Connaissance qui se transformera en une amitié de trente-cinq ans. Le Senne l'invite à poursuivre ses études de philosophie à la faculté d'Aix, qui vit alors au rythme des pensées de Maurice Blondel. Coup de foudre de Berger pour la pensée de l'action selon Blondel. Nombreuses rencontres et courriers entre Blondel et Berger. Berger passe parallèlement un diplôme d'études supérieures en physiologie, et en philosophie sur « Les conditions de l'intelligibilité et le problème de la contingence » en 1925. Aucune trace de prospective à ce moment-là, mais déjà un souci de lier réflexion et action aussi intimement que possible, ainsi qu'en témoignent les premiers mots de son mémoire. « Je veux comprendre ; je veux agir. Ces deux tendances qui expriment, je le sens, le plus intime de mon être, tantôt s'entrelacent et tantôt se repoussent, créant dans mon esprit une douloureuse confusion. »

Fondation de plusieurs revues, associations et sociétés d'études philosophiques, animation de plusieurs cercles où se croisent industriels, professeurs, commerçants et hommes d'affaires. Son domicile rue Ferrari à Marseille devient un lieu de passage de nombreuses personnalités françaises et étrangères, jusqu'à la seconde guerre mondiale. Rencontre de Brunschvicg, qui deviendra après la guerre son directeur de thèse. Rencontres avec différents philosophes, dont Bergson, Lalande, Bréhier, et surtout Husserl (et Finck) dont Berger sera l'un des principaux introducteurs en France, avec l'assentiment de Husserl lui-même suite à plusieurs rencontres à Marseille et plus souvent à Fribourg.

Mobilisé en août 1939 en tant que capitaine de Cavalerie, puis démobilisé en juillet 1940, il entre en résistance, intègre le Comité National des experts de Conseil National de la résistance. Il présente sa

thèse, en deux parties, en 1941. La thèse principale s'intitule : « *Recherche sur les conditions de la connaissance, essai d'une théorétique pure* », et la seconde, qui bénéficiera d'une reconnaissance certaine, porte sur « *Le cogito dans la philosophie de Husserl* ».

Après la libération, à près de cinquante ans donc, il quitte définitivement le monde des affaires pour se consacrer à la philosophie, tout d'abord en tant que professeur à la Faculté de lettres d'Aix. Mais il est rapidement amené à représenter la France dans de nombreux programmes d'action culturelle à l'étranger, notamment aux Etats-Unis.

Il publie en 1950 « *Traité pratique d'analyse du caractère* », puis en 1954 « *Caractère et personnalité* ». A la différence de ses contemporains qui verront souvent dans la caractérologie une discipline mineure, Berger y voit une porte d'entrée vers les profondeurs de la nature humaine, via les variations phénoménologiques. Sa proximité avec Le Senne est à l'origine directe de cet investissement de Berger dans cette discipline, mais Berger saura l'approfondir à la suite du maître, en imposant plusieurs modifications de fond et de méthode dans l'analyse proprement dite du caractère. Berger obtiendra finalement une véritable reconnaissance dans cette discipline, qu'il considérait de la même nature que le « traitement psychanalytique », en devenant le principal représentant de l'école française de caractérologie. Ses ouvrages et son questionnaire seront réédités de nombreuses fois, jusqu'en 2003 pour son *Traité*.

Il devient Directeur de l'Enseignement Supérieur en 1953, après avoir passé une année comme adjoint de Jacques Donzelot à ce poste. Tâche écrasante qui va le conduire à lancer de très nombreux chantiers de rénovation de l'enseignement en France, dans le contexte de la poussée démographique du *baby-boom* et de reconstruction du pays après-guerre : mise en valeur de la recherche et de l'innovation, élargissement des enseignements de culture générale comme facteur de lien entre des disciplines qui se spécialisent de plus en plus, création de centres de recherches spécialisés, instauration d'un troisième cycle scientifique, réforme de l'enseignement supérieur, création de l'Institut National des Sciences Appliquées (INSA), institutionnalisation des sciences humaines. Berger laissera ici l'image d'un grand administrateur ayant profondément réformé et modernisé le dispositif français d'enseignement supérieur.

Son fils Maurice Béjart donne le résumé certainement romancé mais néanmoins instructif du souvenir de son père :

Mon père est mort à 63 ans et je crois pouvoir dire qu'il savait tout faire. Monter à cheval, parler sept langues, jouer du violon, travailler la terre, réparer un moteur, peindre une toile (oui, j'ai un très beau portrait de grand-mère peint par lui), allumer du feu sans allumettes, connaître les étoiles par leur nom, préparer la soupe au pistou, tracer un millier d'idéogrammes chinois, me construire un poste de radio à galène, nager le crawl à merveille, réciter la Bhagavad-gîtâ en sanscrit, accorder un piano, construire une crèche provençale (elle a même pris feu une veille de Noël et brûlé la moitié de la salle à manger), apprivoiser les renards (avait-il rencontré St-Ex. ?), planter des cyprès (ils sont toujours là à Pierrevet, et très grands maintenant), parler patois avec les paysans à qui il vendait (ou essayait de vendre tout en buvant l'apéro) l'engrais de la CEOSE, traduire Husserl en

français, faire du ski, dire à sa belle-mère qu'elle avait un portefeuille à la place du cœur, construire des feux d'artifice... et écrire des livres !<sup>368</sup>

Vient donc pour Berger, à partir de 1955, le temps de la prospective, sur les six dernières années seulement de cette vie extrêmement active sur divers fronts. Je ne partage pas les analyses qui trouvent dans ses ouvrages antérieurs des traces de prospective. Berger n'est pas né avec la prospective, ni même avec la problématique de l'avenir dans la peau : ses quatre livres publiés de son vivant ne comportent aucune trace réelle de prospective dans le sens où nous l'entendons ici. Surdéterminer l'emploi que fait Berger de l'adjectif *prospectif* dans ses premiers ouvrages conduirait à des contresens vis-à-vis de la véritable originalité qu'il a su conférer à ce concept dans les dernières années de sa vie. Même s'il s'intéresse à la question du temps, nous le verrons, à partir du début des années cinquante – c'est-à-dire très tardivement. En revanche il y a quelque chose de franchement nouveau dans ses écrits et engagements à partir de 1955. On peut distinguer trois temps durant cette période excessivement active de Berger.

Premier temps : c'est à partir de 1955 qu'il commence à élaborer ses réflexions sur la prospective, avec notamment l'invention du terme « prospective » et les premières formulations des *concepts d'attitude prospective* et *d'anthropologie prospective*, c'est-à-dire de réflexion systématique sur les conditions dans lesquelles l'homme se retrouvera placé demain en raison de ses choix et actes d'aujourd'hui. Le texte inaugural de cet élan prospectif est son très court texte de 1955 sur *L'homme et ses problèmes dans le monde de demain – Essai d'anthropologie prospective*. Pour qui est à la recherche de points d'appui en matière d'anticipation, ce simple titre fait l'effet d'un choc. Il y a là, côte-à-côte, plusieurs idées fortes dont l'association donne d'emblée l'impression de pouvoir faire un pas significatif en direction de l'anticipation : l'idée que l'avenir est une question d'importance, qu'elle doit être abordée pour elle-même, rationnellement et professionnellement, au travers de disciplines spécialisées ; le fait d'évoquer *des* disciplines prospectives suggère d'emblée l'idée d'interdisciplinarité ; la notion de *monde de demain*, ambition nettement supérieure à celles qui consistent à étudier les effets d'une seule technologie ou autre type d'innovation sur une région de l'agir humain, enfin et surtout l'idée de mettre l'homme au centre de cette réflexion tournée vers l'avenir. Les premiers mots de ce court article confirment le potentiel novateur du projet de Berger. « Notre civilisation repose principalement sur des études rétrospectives. À la recherche des régularités observées, qui est l'objet des sciences de la nature, correspond dans les sciences humaines, la recherche des précédents... Il nous faut aussi élaborer des disciplines « prospectives », dans lesquelles l'idée classique de « prévision » se trouvera complètement transformée.<sup>369</sup> » Pour qui s'intéresse à la généalogie de l'anticipation, la naissance du concept de prospective au milieu du xx<sup>e</sup> siècle dans les quelques courts textes de Berger à ce sujet représente une rupture avec les pensées antérieures.

---

<sup>368</sup> Maurice Béjart, *Berger Gaston, La mort subite. Journal intime*, p.77.

<sup>369</sup> Gaston Berger, « L'homme et ses problèmes dans le monde de demain. Essai d'anthropologie prospective » [1956], in *TFPF*.

Second temps : la création du CIP (Centre International de Prospective) en mai 1957, instance d'échanges entre chefs d'entreprises, universitaires et représentants des pouvoirs publics. Lancement de plusieurs études concrètes sur des sujets d'intérêt public qui fourniront à Berger de précieux éléments concrets pour préciser sa pensée et sa méthode prospective. Energie atomique, astronomie, aéronautique, cybernétique, ou sujets plus sociétaux : conséquences générales des nouvelles technologies, progrès scientifique et condition de l'homme moderne, rapport de l'Occident avec le reste du monde...

Troisième temps : lancement de la revue *Prospective* en 1958, avec le Dr André Gros, ancien inspecteur du travail et président de la SICS<sup>370</sup>, société de conseil de plusieurs grandes entreprises françaises, pour diffuser les analyses réalisées au CIP. Idées qui convergent vers « la certitude de grands changements auxquels l'humanité doit se préparer », avec l'objectif d'offrir une vision plus claire sur les perspectives pour les générations futures. Les fondements de la prospective selon Berger sont résumés dans l'article *L'attitude prospective*, daté de 1959, où Berger fait la synthèse de son concept de prospective à partir de cinq caractères fondamentaux : voir loin (se tourner vers l'avenir en regardant au loin et en intégrant les dynamiques du changement), voir large (en associant des compétences et responsabilités différentes), analyser en profondeur (rechercher les facteurs déterminants, significatifs), prendre des risques (il fait distinguer les personnes en charges de l'étude prospective de celles en charge de la mise en œuvre de la prospective), et penser à l'homme (la prospective s'attache au fait humain).

Il n'y aura pas de quatrième temps. Désireux depuis quelques temps de retrouver le temps de la recherche et de la réflexion, il décide de quitter l'enseignement supérieur en 1959 (poste qu'il quittera effectivement en juillet 1960) pour saisir un poste devenu vacant à l'Ecole Pratique de Hautes Etudes, sur proposition de Fernand Braudel. Mais il meurt dans un accident de voiture en novembre 1960, avant d'avoir eu le temps de synthétiser ses réflexions sur la prospective, réflexions finalement restées assez éparées par manque de consolidation dans une œuvre vraiment posée et construite du point de vue théorique. Après sa mort, et avant d'être ensuite rapidement oublié par la philosophie, sa pensée sera prolongée par ses collègues du CIP qui en appliqueront les principes dans la mise en œuvre de plusieurs grandes orientations économiques et politiques.

Il semble que Berger n'a jamais estimé utile de s'expliquer sur la façon dont il avait créé ce néologisme *prospective*. Bernard Cazes s'est penché sur « Les origines du mot *prospective* »<sup>371</sup> et a repéré quelques occurrences de ce terme dans la littérature des siècles passés, sauf au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais dans une

---

<sup>370</sup> SICS : Société Internationale des Conseillers de synthèse, actuellement dirigée par Armand Braun, que je remercie pour les divers renseignements historiques et documents qu'il a bien voulu me transmettre.

<sup>371</sup> Bernard Cazes, « Sur les origines du mot *prospective* », *Futuribles*, décembre 1997. Cazes m'a expliqué que sa recherche n'avait pas pu être complètement exhaustive, malgré toute l'aide apportée pour ce recensement par l'Institut national de la langue française de Nancy.

acception éloignée du sens que nous lui donnons aujourd'hui.<sup>372</sup> C'est surtout l'adjectif prospectif qui a été quelquefois utilisé, avant son usage répété par Berger à partir de 1955 et dans un sens proche de celui que nous lui connaissons, notamment par F. De Saussure, M. Merleau-Ponty, E. Mounier et P. Ricœur. Le seul emploi du substantif *prospective* dans un sens relativement proche du nôtre aujourd'hui remonte à un poème de François Villon de 1456, qui évoque « l'estimative, par quoi prospective nous vient ». Cazes a retrouvé une étude qui fait un lien entre cet emploi du substantif *prospective* par Villon et l'utilisation du verbe *prospicere* par saint Thomas d'Aquin. Ce qui lui fait dire que Berger n'a pas vraiment inventé ce terme, mais qu'il « lui a redonné vie. »

Essayons de comprendre pourquoi Berger est tombé dans un oubli presque total pour les philosophes alors que l'intérêt de sa réflexion prospective est si souvent rappelée par les professionnels de la prospective. Il faut admettre qu'en dépit d'une grande qualité rédactionnelle, d'une tonalité très vivante et d'une remarquable clarté dans l'approche de tous les sujets abordés, y compris des sujets réputés classiquement difficiles d'accès, la découverte de la pensée de Berger peut se révéler malaisée, éventuellement même rebutante dans un premier temps, et ceci pour deux raisons au moins.

La première raison tient à la découverte de la personnalité même de Berger : tour à tour fabricant d'engrais, représentant de commerce, engagé volontaire lors de la première guerre mondiale, combattant puis résistant lors de la seconde, professeur de philosophie après avoir interrompu ses études en seconde puis repassé son bac à vingt-cinq ans, Directeur de l'Enseignement Supérieur, administrateur de plusieurs organismes publics, créateur de nombreuses associations et revues philosophiques, créateur ensuite du Centre International de Prospective (dont les mauvaises langues ont pu dire dans un premier temps qu'il s'agissait d'un organisme destiné à promouvoir ses propres intérêts et ceux de son entreprise auprès du patronat français de l'époque), la découverte de ce personnage hyperactif et éclectique procure immanquablement une impression de dispersion, suscite un soupçon d'opportunisme, fait craindre un manque de sérieux et de profondeur. La clarté même de son expression peut en première analyse se retourner contre lui en donnant l'impression d'un survol rapide des sujets traités. On verra qu'il n'en est rien, et qu'au contraire c'est la richesse de son expérience exceptionnellement variée qui donnera à sa pensée une épaisseur et une profondeur tout à fait originales, notamment dans sa dernière expression lorsqu'il s'agira de chercher les fondements philosophiques de cette *attitude prospective* dont nous reparlerons longuement.

La seconde raison qui peut rebuter le lecteur dans l'approche de l'œuvre de Berger tient au déroulé de son cheminement philosophique : le séquençage de ses centres d'intérêts donne l'impression d'une

---

<sup>372</sup> *Ibid.*, « La plus grosse surprise de cette petite enquête a été de constater le mutisme au XIX<sup>e</sup> siècle du Dictionnaire de la Langue française de Bescherelle et même de Littré. Le Nouveau Larousse Illustré ... sauve l'honneur en définissant au moins l'adjectif – 'qui regarde l'avenir'... »

recherche d'originalité à tout prix. La cohérence de ses travaux n'est pas perceptible en première analyse. D'une part Berger semble tellement en marge de tous les courants philosophiques de son époque (existentialisme, marxisme, psychanalyse, historicisme...) que l'on peine à le situer clairement au sein de la *filière* de la philosophie. D'autre part, si l'on fait un pas de plus dans la découverte de ses principaux ouvrages, on retrouve encore la fâcheuse impression d'une recherche systématique d'un positionnement « à la marge », avec ici encore le soupçon d'une recherche par Berger d'un « avantage compétitif » en termes d'image, une volonté de se faire entendre auprès du grand public ou des instances économiques et politiques dirigeantes, au détriment éventuel d'une réelle profondeur de réflexion. Car Berger semble en rajouter dans ce souhait de distinction dans l'intitulé même de ses axes de recherche. Cette remarque vaut pour les trois principales étapes de sa production philosophique : lors de la première vague de ses travaux il ne parlera pas, comme tout le monde dans les années quarante, de phénoménologie ou d'épistémologie mais de *théorétique* alors même qu'Husserl sera au centre de ses références ; ensuite il ne travaillera pas sur le domaine de la *psychologie* mais sur celui de la *caractérologie* ; enfin, pour la période qui nous intéressera plus particulièrement, Berger ne cherchera pas à approfondir la notion de *prévision* mais cherchera à établir celle de *prospective*, alors que nombre de ses contemporains peineront à faire la distinction entre ces deux notions. D'abord ces intitulés sont en première analyse déroutants, ensuite on ne voit pas bien le rapport, et encore moins l'enchaînement, entre théorétique, caractérologie, puis prospective.

C'est vraisemblablement ce côté déroutant et éventuellement rebutant qui est à l'origine de l'oubli total dans lequel est tombé aujourd'hui l'œuvre philosophique de Berger. Passée cette première impression, le ressenti à la lecture de ses écrits est tout autre : il a réellement l'art de guider la réflexion, avec quelques mots simples, aux fond des plus importantes questions qui se posent pour l'avenir de la société, au carrefour de la pensée et de l'action. Berger lui-même devait être conscient de cette situation, car la façon dont il a donné une explication des apparentes ruptures dans les préoccupations philosophiques de Le Senne donne l'impression qu'il s'exprimait également pour lui-même, notamment en ce qui concerne la justification de la caractérologie comme objet d'étude réellement pertinent :

L'œuvre de Le Senne surprend certains lecteurs par son étendue et sa variété. Quelques-uns, sensibles à la force de sa métaphysique et de sa morale, ne voient dans les descriptions et les analyses du caractérologue qu'un exercice d'importance mineure et comme un délassement que peut légitimement se permettre un esprit trop longtemps appliqué aux grands problèmes et aux abstractions les plus poussées. D'autres, au contraire, frappés par la richesse des études caractérologiques, par leur précision et par l'intérêt des applications qu'elles peuvent avoir, y placent l'essentiel de ce qu'il nous apporte. Les uns et les autres seraient tentés de croire qu'il existe chez Le Senne deux entreprises juxtaposées par accident et entre lesquelles on pourrait librement choisir, se détournant même de l'une au profit de l'autre, comme si l'on était d'autant meilleur philosophe qu'on laisserait plus complètement de côté les investigations concrètes et inversement... C'est là, nous semble-t-il, laisser échapper ce qu'il y a de plus fort et de plus original dans sa doctrine. René Le Senne fait porter son effort

principal sur le point où s'opère la jonction de la nature et de la liberté, de la détermination et de la valeur. C'est pour cela que sa métaphysique veut être concrète et que sa caractérologie est philosophique.<sup>373</sup>

Sans aucun doute Berger a dû penser à son propre cheminement au moment où il a écrit ces lignes destinées à éclairer la compréhension de l'œuvre de Le Senne. Nous reviendrons au-delà de ces apparentes incohérences dans l'œuvre de Berger sur les fils directeurs bien réels et solides qui ont guidé sa réflexion, depuis ses premiers travaux jusqu'aux derniers, ainsi que sur la profondeur de ses réflexions. Nous comprendrons alors, comme Edouard Morot-Sir, qui l'a bien connu, nous l'indique :

*Ce qu'il a voulu être* : un philosophe, partout, en toutes circonstances, et qu'elles qu'aient été les péripéties de son existence. *Ce qu'il a cherché* : une philosophie vivante, une 'science du pratique', selon la formule de Maurice Blondel, qui soit à la fois pensée et action, organisation intellectuelle et fusion émotionnelle – une philosophie qui soit enracinée, qui marche du même pas que le siècle, et qui parfois le devance en dévoilant ce qui est à la fois le plus *profond* et le plus *neuf*.<sup>374</sup>

Au total les raisons de l'oubli de l'œuvre philosophique de Berger sont vraisemblablement de quatre ordres :

1 Il est **inclassable**, et notamment en ce qui concerne la prospective il n'a laissé qu'une suite d'articles, certes profonds, mais non reliés en un système de pensée bien organisé – articles épars donc. Il a certes eu une forte présence, une forte influence sur son temps, mais il doit davantage cette influence à son impressionnant rayon d'action, à son infatigable souci d'anticipation et à ses qualités d'animateur et d'administrateur, qu'à une pensée réellement bien structurée.

2 Il a **disparu prématurément**, au moment où, dit Braudel, « cette Prospective, science fragile, qu'il avait créé et portée sur les fonts baptismaux, il entendait... en consolider et en améliorer l'ébauche ». Nul ne sait exactement ce qui serait sorti des deux projets de livres qu'il avait en préparation, mais on peut supposer qu'il aurait eu à cœur de consolider ses réflexions en matière de prospective.

3 Ensuite Berger a commis des « erreurs ». A mon sens il ne s'est pas suffisamment appuyé sur Wells et surtout sur **Nietzsche**. Voire sur Bergson, et même sur Husserl, dont il n'a pas tiré tout ce que la phénoménologie pouvait apporter à la réflexion prospective, que ce soit au niveau des analyses intentionnelles, des concepts de rétention/protension, ainsi que dans les travaux du dernier Husserl, celui de la *Krisis*, où il aurait pu puiser des ressources critiques intéressantes – analyses qui auraient pu lui permettre d'approfondir encore sa pensée prospective.

4 Enfin, avec du recul on s'aperçoit que son Anthropologie prospective est **trop peu critique**, elle est trop facilement *accompagnatrice* des projets des dirigeants au pouvoir. C'est pourquoi Berger peut finalement apparaître comme un promoteur naïf des Trente Glorieuses et de leur euphorie inconsciente des retombées dont l'Anthropocène nous dévoile aujourd'hui les risques. Il faut dire qu'à son époque personne n'avait imaginé la domination exercée aujourd'hui par une économie mondiale

---

<sup>373</sup> Gaston Berger, « La vocation dans la philosophie de René Le Senne », in *HME*, p. 81.

<sup>374</sup> Edouard Morot-Sir, « Ascèse philosophique et amitié selon Gaston Berger », in *Étapes de la prospective*.

financiarisée, personne n'avait anticipé la démission du politique devant les forces technicoéconomiques qui dirigent le monde. La nécessité d'un contre-pouvoir était moindre, il s'agissait plutôt pour Berger d'aider les dirigeants à prendre les bonnes décisions.

Mais il reste de nombreuses raisons de s'intéresser à Berger, particulièrement aujourd'hui, au début XXI<sup>e</sup> siècle. L'anthropologie prospective telle qu'il en a posé les jalons reste peut-être notre plus solide héritage pour affronter les questions posées par l'entrée dans l'Anthropocène.

### ***Théorétique, caractérologie, prospective : l'enchaînement des travaux de Berger***

Théorétique, caractérologie et prospective correspondent incontestablement à trois étapes chronologiquement distinctes des réflexions philosophiques de Berger<sup>375</sup>. Pourquoi cet enchaînement, déroutant en première analyse ? En plongeant dans les travaux de Berger relatifs à la théorétique, on est frappé par la proximité avec Descartes et, à un degré moindre et comme progressant au fil des analyses, avec Husserl, plus particulièrement le Husserl des « Méditations Cartésiennes ». On est clairement ici dans le monde des *Méditations Métaphysiques* : même recherche de clarté, même simplicité d'analyse et d'expression, même quête d'un « socle » sur lequel asseoir la connaissance... Mais là où Descartes avait débouché sur le Cogito, Berger, vraisemblablement aussi préoccupé par l'action que par la réflexion, débouchera sur le monde, sur autrui et sur les valeurs. En fait, grâce à la théorétique, Berger veut aller plus loin que Descartes et va chercher à toucher le « fond de l'être ». Mais rien cependant, à cette période, qui ne soit d'inspiration *prospective* au sens où il en parlera quinze ans plus tard. Tout juste pourra-t-on noter un fond de pragmatisme, d'utilitarisme qui sera le matériau que la prospective aura en charge d'organiser dans une perspective temporelle, en le tournant vers l'avenir. Mais au départ, sa théorétique sera plutôt conçue comme une étude devant déboucher sur une praxéologie, indépendamment de toute mise en perspective temporelle.

Pourquoi la théorétique chez Berger ? Nous pouvons à présent répondre à cette question : pour repartir de la question de la connaissance, d'une façon très spécifique, originale, où le besoin de voir parfaitement clair et celui d'agir de façon de façon efficace et responsable sont consubstantiels. Le projet théorétique de Berger, c'est l'intuition qu'un travail sur la connaissance, de l'intérieur même de cette connaissance, va pouvoir en éclairer le statut et les implications sous un jour nouveau. C'est pourquoi Berger critique vigoureusement la définition de la théorétique de Lalande lorsque celui-ci énonce « Théorétique : étude du rapport qu'ont entre eux le sujet et l'objet dans l'acte de connaître ».

---

<sup>375</sup> La théorétique depuis la reprise de ses études en 1925 jusqu'à l'exposé de ses thèses sur la *Recherche des Conditions de la Connaissance – Essai d'une théorétique pure*, et sur le *Cogito dans la philosophie de Husserl*, en 1941 ; La caractérologie, dans le courant des années 1940 et jusqu'à la publication de ses deux ouvrages consacrés à cette question : *Traité pratique d'analyse du caractère* (1950) et *Caractère et Personnalité* (1954) ; la prospective, qui n'a donné lieu à aucun ouvrage dédié mais à une série d'articles ou d'interventions devant différentes instances, surtout entre 1955 et le décès de Berger en novembre 1960, regroupés et publiés dans trois ouvrages posthumes.

Selon Berger cette définition « anticipe sur les résultats de la recherche, puisqu'elle reçoit sans l'avouer d'une réflexion antérieure les notions de sujet et d'objet.<sup>376</sup> » La théorétique selon Berger, c'est une position qui consiste « à assumer l'idée que l'on part de la connaissance ». La théorétique, dit-il encore, « est une étude de la connaissance qui renonce tout à fait à la tâche impossible de la ramener à autre chose qu'elle<sup>377</sup> ». La « théorie de la connaissance, dit-il, est le faux problème des cinquante dernières années. » Là est l'originalité de l'approche de Berger : en restant à l'intérieur du processus du « connaître », en refusant de prendre un appui substantialiste sur l'un des deux pôles de l'expérience vécue, le moi ou le monde, il s'interdit de réifier le sujet au travers de l'inférence cartésienne « *Je pense, donc je suis* » qu'il estime illégitime. De la certitude du *je pense* ne s'ensuit pour Berger aucune évidence substantialiste ni ontologique. « Une pensée concrète ne part pas du cogito, elle part des choses, de l'expérience confuse, qui n'est encore très nettement ni ceci, ni cela. Elle conquiert le cogito dans l'élucidation progressive des difficultés auxquelles elle s'attache.<sup>378</sup> »

Berger laisse donc délibérément de côté l'épistémologie, l'existentialisme, et y compris les « données immédiates de la conscience » de Bergson sur ce chemin du retour aux sources de la connaissance, et se retrouve ici en compagnie de Descartes et Husserl. C'est donc tout naturellement que l'expérience du doute cartésien se retrouvera au centre des deux thèses de Berger à cette époque, en 1941. Car dans un sens, la théorétique, c'est d'abord un combat avec Descartes, au même niveau, au lieu même où s'exerce le doute cartésien dans toute la largeur et la profondeur de son déploiement.

Si la connaissance est un absolu, on ne peut se placer en face d'elle pour la juger et la comprendre. Vouloir « connaître la connaissance » c'est chercher à voir son propre regard. Pour savoir ce qu'est la vision il faut regarder les objets, puis réfléchir ; il ne faut pas fermer les yeux. Les philosophes soutiennent une gageure analogue, qui croient saisir « la pensée » en la privant de son contenu. Ce n'est pas cette exténuation que vise la théorétique lorsqu'elle se présente comme une recherche pure. Celui qui révoque tout en doute, ou qui met le monde entre parenthèses, n'a pas écarté les choses pour se trouver en face du moi. Le monde subsiste en face de lui, au moins comme occasion de douter ou de suspendre son jugement. C'est le doute ou *l'épochè* qui permettent l'affirmation de la pensée, mais c'est le monde, problématique ou réservé, qui permet l'exercice du doute. Impossible d'éliminer ce monde des choses comme on le ferait d'une impureté.<sup>379</sup>

Et dans le même élan Berger va se servir de la phénoménologie, et notamment de la réduction phénoménologique et du recours au concept d'intentionnalité, pour poursuivre l'analyse cartésienne. Il va préciser encore l'originalité de son point de vue *théorétique*. Berger estime que nous sommes généralement trop portés, parce qu'entraînés par « l'élan prospectif » du cartésianisme, à négliger tout ce qui précède le cogito ou, dit-il, nous n'y voyons...

---

<sup>376</sup> Gaston Berger, *RCC*, p. 33.

<sup>377</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>378</sup> Gaston Berger, *Cogito*, p. 11.

<sup>379</sup> Gaston Berger, *RCC*, p. 42.

... que l'indication des difficultés à vaincre, alors qu'il y a un renversement total que chacun de nous doit opérer pour son propre compte. La réduction phénoménologique refait méthodiquement les étapes de cette libération par le doute... La réduction phénoménologique n'apparaît pas, dans tout cela, comme une démarche originale : elle ne fait que reprendre, avec plus de rigueur – un peu plus de lourdeur aussi – la tentative de Descartes.<sup>380</sup>

C'est bien le va-et-vient de la conscience au monde, du sujet à l'objet qui caractérise la vie du moi incarné. C'est donc ce va-et-vient qu'il faut décrypter et analyser, c'est ce cheminement qu'il faut décrire. Parce que l'essence de la connaissance est de d'ordre intentionnel, l'analyse du connaître devra être de type intentionnel. Ce qu'il faut mettre à jour, c'est le va-et-vient du moi au monde, et c'est précisément ce mode d'interaction fondateur et incontournable que la théorétique se doit de faire reconnaître. Dans un premier temps Berger approuve les progrès permis par la réduction phénoménologique, notamment parce qu'elle mettra à jour ce que le doute cartésien n'avait pas découvert, la *structure en feuille de l'être*, la superposition de plusieurs niveaux d'existence.

Quelque peu différents dans leur façon de conduire le doute, Husserl et Descartes se retrouvent dans la manière dont ils s'assurent du cogito : le « je pense » n'est pas un fait qu'on éprouve, ce n'est pas une existence qu'on saisit, c'est la *vérité* d'une existence qu'on reconnaît par une intuition de l'intelligence. C'est à partir d'ici que Husserl et Descartes se séparent décidément et que la phénoménologie élargit l'horizon du cartésianisme. Descartes ne connaît pas plusieurs types différents d'existence.<sup>381</sup>

Berger estime que Descartes avait pressenti l'intentionnalité, mais n'est pas allé au bout de son intuition et ne l'a pas mise à jour. Ainsi le grand mouvement que Descartes avait amorcé pour échapper au dogmatisme a manqué son but.

Il nous recommande d'éviter la précipitation, mais il est impatient de construire une science valable. Son désir de rendre l'homme « comme maître et possesseur de la nature » subordonne en fait, sinon en droit, la contemplation à la technique et réduit la métaphysique à n'être que l'antichambre de la physique. La rationalité de l'univers ne doit plus servir à nous détacher du sensible et à nous faire pressentir la perfection de l'être, mais à nous permettre d'agir dans le monde avec une efficacité accrue. Descartes est tourné vers le monde. Rien d'étonnant à ce qu'il croit avoir sauvé, par le cogito, une petite partie du monde à partir de laquelle on pourra conclure par raisonnement à la réalité du reste.<sup>382</sup>

La théorétique, grâce à la phénoménologie, ne dévoilera pas un égo pur, mais un monde et des valeurs. Des valeurs rivées au monde, des valeurs qui deviendront motrices pour l'action humaine. « La théorétique ne peut employer que l'analyse intentionnelle. Mais celle-ci ne peut prendre son appui que sur ce qui nous est donné, sur le monde.<sup>383</sup> »

---

<sup>380</sup> Gaston Berger, *Cogito*, p. 133.

<sup>381</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>382</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>383</sup> Gaston Berger, *RCC*, p. 43.

On perçoit alors de mieux en mieux l'originalité de l'approche théorique. Ayant mis à jour cette corrélation fondamentale entre le moi et le monde, Berger pourrait se contenter de montrer qu'elle conditionne toutes nos perceptions, tous nos jugements. Henry Duméry apporte une lecture intéressante du travail de Berger à ce moment, et donne à comprendre le positionnement de Berger par rapport à ses contemporains.

Il pourrait se borner à signaler que les deux pôles (sujet, objet) sont indispensables à l'initiative connaissante, qu'il n'y a pas lieu de privilégier l'un ou l'autre. Ainsi ont fait certains phénoménologues français. Il ne s'engage pas dans cette voie. Au reste, il ne désire pas résoudre la connaissance dans ses éléments principaux. Il s'efforce de dévoiler les conditions qu'elle porte en elle, les exigences qu'elle déploie, pour se constituer à travers ses constitutions successives. Or, ces exigences, loin de s'étaler sans ordre et sans lien, vont se hiérarchiser. Elles ne suscitent aucune dialectique de notions. Elles font apparaître une diversité de natures dans l'homme, elles révèlent que l'homme est « un être qui vit à la fois sur plusieurs plans<sup>384</sup> ».

Suivre le déroulement de la connaissance, ce n'est pas construire un système. C'est dégager systématiquement une gamme de niveaux de conscience. C'est découvrir que connaître et signifier renvoient, non simplement au monde, mais à une fonction-monde, ou encore à des « types de mondes » qui transposent le couple sujet-objet de plan en plan, qui transforment et renouvellent son visage au fur et à mesure que la connaissance s'approfondit, se radicalise. « C'est pourquoi la théorique est plus qu'une science théorique. Elle est une conversion continue, une purification méthodique.<sup>385</sup> » On comprend par anticipation également pourquoi Berger se consacra dans la décennie qui va suivre à l'analyse caractérologique, tant celle-ci viendra chercher à instrumentaliser, documenter, décrypter le *pôle sujet* de son questionnement.

Poursuivons encore le déroulé de la thèse de Berger. Il est intéressant d'essayer de mieux comprendre la spécificité de la théorique par rapport à la phénoménologie de Husserl. Partie timidement à la découverte de la connaissance de « l'intérieur », la théorique prend toujours plus d'envergure au fil des développements du travail de Berger.

La phénoménologie nous demande de prendre une attitude nouvelle. Elle n'est rien moins qu'une dialectique purement intellectuelle. C'est un mouvement de l'être tout entier... On ne perd pas l'être en s'attachant exclusivement aux significations, parce que le champ de la signification est plus vaste que celui de l'être. Avoir un sens n'est pas une certaine manière d'être. C'est au contraire l'être qui est une certaine signification. Il n'apparaît plus comme le fond général et absolu sur lequel tout se détache. C'est un sens, une idée... Si la philosophie transcendantale passe au-delà de l'ontologie, ce n'est pas pour la détruire, c'est pour la fonder. Elle peut donc prendre elle-même le nom d'ontologie concrète et se présenter comme une « logique concrète de l'être... Ainsi la constitution n'est pas seulement 'informante', elle est vraiment 'créatrice'<sup>386</sup> ».

---

<sup>384</sup> Henry Duméry, « La théorique », in *Les études philosophiques*, n°4, octobre-décembre, 1961 (numéro consacré à G. Berger), p. 351.

<sup>385</sup> *Ibid.*, p. 349 à 362.

<sup>386</sup> Gaston Berger, *Cogito*, p. 97.

Nicolas Monseu voit dans cet effort de Berger une recherche de « l'intention motrice de la phénoménologie<sup>387</sup> ». Pour Duméry, Berger aura complété sur plusieurs points la recherche husserlienne. « Berger n'est pas le premier à avoir mis en valeur l'héritage husserlien. Mais il est le premier qui ait refusé de prolonger la phénoménologie en scolastique ; l'idée de la théorétique est husserlienne. Mais la découverte des niveaux de conscience, leur hiérarchisation, leur intégration à un mouvement de conversion, portent la marque d'une réflexion toute personnelle<sup>388</sup> ».

Gardons-nous cependant de penser que la phénoménologie aurait représenté la principale porte d'entrée de Berger à sa réflexion sur la théorétique. Plusieurs analystes de ses travaux ont noté l'importance des pensées de Le Senne et de Blondel à ce stade de ses développements. D'ailleurs Berger lui-même a souvent pointé ce que, de son point de vue, il caractérisait comme des lacunes de la phénoménologie. « On ne peut manquer de remarquer que la phénoménologie n'est pas une philosophie complète : elle n'a ni morale, ni esthétique, ni théorie de la religion. Seules les valeurs logiques y ont été approfondies. Mais ce qu'elle perd ainsi en étendue, elle le gagne en pénétration et, par la logique, Husserl retrouve la métaphysique et la dépasse.<sup>389</sup> » Par ailleurs, trois mois avant la soutenance de ses thèses, Berger a adressé à Blondel un résumé de ses projets de thèse comprenant des indications très précises sur la teneur de ses travaux et surtout sur leur motivation profonde. Son travail l'ayant mené à forger ce concept de théorétique « est sorti d'un double effort également impuissant : effort pour rechercher, à la manière des théories de la connaissance, les « conditions » de la connaissance – effort pour atteindre en moi-même la pureté de la subjectivité. C'est en somme de cette double impuissance que j'ai cherché à retracer les étapes<sup>390</sup> ».

On le voit, il est bien difficile de chercher à démêler ce qui est inspiré de Husserl, de Blondel, voir directement de Descartes, qui aura été présent tout au long de sa réflexion, dans ces orientations de Berger. Avec ses concepts de niveau de conscience d'une part, et de conscience constituante d'autre part, Berger se situe peut-être avec la théorétique à égale distance d'une recherche phénoménologique et d'une pensée de l'action.

Partie modestement comme une façon d'éviter les pièges des théories classiques de la connaissance, la théorétique selon Berger fait figure de curiosité, de méthode originale pour laisser de côté ce qui doit l'être et se concentrer sur ce qui est. Mais voilà qu'elle nous porte « aux limites du monde », qu'elle nous mène à travers « les régions dénudées de la subjectivité transcendantale », qu'elle nous conduit à

---

<sup>387</sup> Nicolas Monseu, « Gaston Berger, lecteur de Husserl — L'élégance française », *Les études philosophiques*, 3, n°62, juillet-septembre 2002, pp. 293-315.

<sup>388</sup> Henry Duméry, « La théorétique », *op. cit.*, p. 361.

<sup>389</sup> Gaston Berger, « Les thèmes principaux de la phénoménologie de Husserl », in *PTP*, p. 36.

<sup>390</sup> Nicolas Monseu, « L'élégance française... », *op. cit.*, Monseu fait ici référence à un courrier du 17 février 1941, conservé au Centre d'Archives A 23881-85.

vivre dans « une atmosphère raréfiée<sup>391</sup> ». Elle touche aux frontières de l'éthique et de la mystique. Elle voudrait finir par dévoiler le « fond de l'être ».

Dès que je retrouve cette fraîcheur et cette force de l'être, je comprends ce dont je m'étais privé par négligence ou par docilité. Je reprends ma place dans la grande famille des êtres ; je retrouve la camaraderie de l'animal, l'amitié plus discrète de l'arbre, la fidélité de la terre... Ce manteau accroché au mur, ce crayon que pressent mes doigts, cet homme qui écrit à ma droite n'existent ni plus ni moins que moi-même.<sup>392</sup>

Notons au passage que Berger pointe dès la *Théorétique* la nécessité de se préparer à une « conversion ». En effet la théorétique invite à la dépossession, au « dégagement », à la simplicité libératrice. Mais il y a quelque chose de créateur dans ce mouvement de dépossession. Alors que le philosophe croit se contenter de « manier les idées », il engage des démarches qui seront vécues, il réalise en fait des opérations constitutives du sens de l'être. Il décrit les chemins de l'âme. Et lorsque l'âme parcourt ces chemins elle se convertit en avançant. « Pour parvenir au cogito, il faut se dégager de l'emprise de la société et 'réduire' aussi son moi psychophysiologique. Le sujet qui juge n'est pas un homme ; il est ce qui donne à l'humanité sa signification<sup>393</sup>. » Aucune intention vraiment prospective ici, mais ce type de conversion auquel invite Berger au sortir de sa thèse sur la théorétique préfigure la « conversion du regard » à laquelle il invitera plus tard pour se dégager de l'emprise du passé et appréhender l'avenir selon *l'attitude prospective*. De même qu'en cet extrait du *Cogito* dans lequel on perçoit tout le « potentiel prospectif » pour la période ultérieure de Berger :

C'est entre une doctrine du *monde* et une doctrine d'un *autre monde* que la phénoménologie transcendante doit trouver sa voie propre. Elle court perpétuellement le risque – et il faut qu'on s'en souvienne – de retomber dans la nature ou de s'évanouir dans l'ineffable. Elle n'a rien d'une doctrine confortable où l'on pourrait s'établir à l'aise ; il faut un effort incessant pour se maintenir sur la mince arête qui est son domaine propre.<sup>394</sup>

Pourquoi Berger s'est-il ensuite intéressé à la caractérologie ? Y-a-t-il un lien entre ces recherches et le développement ultérieur de la prospective ? On peut tout d'abord noter que la caractérologie représente pour Berger une formidable table d'observation des plus grandes personnalités de l'histoire. Elle représente d'abord en cela une grille d'analyse tout à fait inattendue, réjouissante. C'est vrai, pourquoi ne pas y avoir pensé plus tôt ? L'étude du comportement des personnalités est forcément instructive : « En étudiant 110 biographies de personnages célèbres et en soumettant à leur enquête plus de 5000 personnes, les psychologues hollandais Heymans et Wiersma ont constaté que les traits qu'ils avaient relevés se trouvaient fréquemment associés les uns les autres et semblaient dépendre

---

<sup>391</sup> Gaston Berger, *RCC*, p. 134.

<sup>392</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>393</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>394</sup> Gaston Berger, *Cogito*, p. 114.

d'un petit nombre de facteurs simples.<sup>395</sup> » Berger voit un grand intérêt à poursuivre ce travail. Mais la caractérologie représente plus que cela pour Berger, une véritable porte d'entrée à la métaphysique.

La caractérologie est tout à fait semblable aux sciences dont parle Platon dans la République et qui ont une double fonction : d'une part elles permettent d'utiles applications ; de l'autre, elles ont la faculté éminente d'éveiller la réflexion et d'apprendre à l'âme à se détourner du sensible et à saisir le réel par l'intelligence... On sera ainsi d'autant meilleur métaphysicien qu'on aura été psychologue plus rigoureux...<sup>396</sup>

En fait la caractérologie se combine chez Berger avec la phénoménologie pour aboutir à une déconstruction critique radicale. « En conférant à l'analyse caractérologique une place nécessaire dans un mouvement complet de réduction phénoménologique, Berger introduit une « réduction caractérielle » et réunit ainsi les leçons méthodologiques de Husserl et de Le Senne.<sup>397</sup> » Où est le véritable apport de la caractérologie à la réflexion philosophique ? Elle nous apprend que loin d'être une nature, nous *avons* une nature dont justement la caractérologie peut montrer la porte d'entrée. Afin que la démarche philosophique puisse aboutir, il faut que « la nature ait été d'abord reconnue, faute de quoi l'on risquera de prêter des vertus exceptionnelles et d'accorder un privilège injustifié à de simples aspects de l'objet, érigés en réalités absolues<sup>398</sup> ». Georges Bastide exprime bien la difficulté de comprendre l'intérêt de la caractérologie tout en invitant à y voir l'orientation vers une grande ambition d'ordre anthropologique. Parlant de Berger et Le Senne, il précise :

Il m'était alors difficile de donner à la caractérologie la place privilégiée à laquelle tenaient mes deux amis. C'était dans la perspective de sa théorétique que Berger posait pour sa part le problème, et l'on voyait très clairement se dessiner les grandes lignes de la façon originale dont il devait finalement concevoir une Anthropologie où les diverses disciplines se mettaient en place comme plans successifs, par réductions phénoménologiques effectives et concrètes, de l'accès à la pureté noétique de l'Ego transcendantal... Il est incontestable que la constitution d'une Anthropologie fut l'une des pensées dominantes de Berger, tant du point de vue du statut épistémologique qu'il convenait de lui donner, que de celui des réalisations pratiques touchant les moyens efficaces de recherche, auxquelles Berger s'appliqua lorsqu'il disposa d'un certain pouvoir administratif.<sup>399</sup>

De ce point de vue, il aura suffi à Berger de reprendre le flambeau avec la même ambition que son maître Le Senne, qui tenait également la caractérologie en très haute estime.

La caractérologie se trouve au centre, d'une part de toutes les techniques qui cherchent à appréhender l'homme dans ses réactions physiques, la psychologie physiologique, la psychotechnique, les études tayloriennes et ainsi de suite... ; d'autre part, de toutes les recherches qui sont susceptibles de renseigner sur l'homme concret :

---

<sup>395</sup> Gaston Berger, CP, p. 10.

<sup>396</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>397</sup> Edouard Morot-Sir, « Introduction à la vie de Gaston Berger », [1962], HME.

<sup>398</sup> Gaston Berger, *Traité*, p. 9.

<sup>399</sup> Georges Bastide, en introduction à Bernard Ginisty, *Conversion spirituelle et engagement prospectif. Essai pour une lecture de Gaston Berger*, en parlant de René Le Senne et de Gaston Berger, p. 15.

l'histoire, la criminologie, la graphologie, la psychologie de l'enfant et ainsi de suite. Scientifique par sa face tournée vers la matière, la caractérologie est littéraire par celle qu'elle tourne vers l'esprit.<sup>400</sup>

Pourquoi encore la caractérologie ? Parce que le souci de psychologie concrète rend de multiples services : « celui qui est rompu à la caractérologie peut faire tout de même une réduction caractérologique qui permettra d'imputer au caractère ce qui vient du caractère, au social ce qui appartient au milieu social, etc. » « Il faut que je cesse de me croire un individu, non pas que je cesse de me croire : je sais très bien que je reste un passionné quand je fais la réduction, je sais que je parle en 1950 et que je subis les influences de mon milieu, mais j'essaie de voir ce qui se passerait indépendamment de tout cela.<sup>401</sup> » Berger a donné une définition qui décrit bien l'angle de vue avec lequel il a abordé cette discipline.

Les facteurs et les types reconnus par Heymans et Wiersma et qu'a repris René Le Senne pour les élaborer et les compléter, ont la solidité des connaissances nées d'une expérience impartiale et que la pratique a mise à l'épreuve. On peut s'appuyer sur eux pour continuer la recherche ou passer aux applications... Il ne s'agit là ni d'une « doctrine », ni d'un « système », qui seraient seulement plus ingénieux ou plus séduisants que d'autres. Il n'y a pas à décider, après quelques heures ou quelques semaines de réflexion, si l'on préférera classer les hommes d'après la forme de leur visage, la rapidité de leurs réactions ou le groupe sanguin auquel ils appartiennent. On ne suppose pas, au départ, qu'on a découvert une *cause* profonde des comportements. On part simplement, modestement, de la variété des individus pour essayer de voir comment leurs conduites, leurs représentations, leurs sentiments se rattachent les uns aux autres. L'idée même qu'il y a un ordre dans leur multiplicité est une hypothèse qu'il s'agit de mettre à l'épreuve.<sup>402</sup>

Berger renvoie explicitement à plusieurs reprises au *Traité de Caractérologie* de Le Senne comme à un « ouvrage fondamental » en la matière. Plusieurs années plus tard il précisera encore l'intérêt de la démarche caractérologique. « Après avoir *compris* que le « je » n'est pas dans la nature, il reste à *l'éprouver*. C'est ici que la caractérologie peut nous apporter une aide précieuse. Elle nous apprend à voir le jeu des lois là où nous pensions être maîtres du jeu. Elle nous montre que nous ne sommes l'origine de rien et que toutes ces pensées, tous ces sentiments qui semblent former notre être, nous ne pouvons même pas dire que nous les avons.<sup>403</sup> » La caractérologie au sens de Berger propose une manière nouvelle de reprendre la psychologie toute entière, à partir de la réalité concrète des individus et non plus en étudiant quelques grandes fonctions supposées identiques ou analogues chez tous les hommes. Berger autoévalue en conclusion de son *Traité* l'intérêt de la démarche :

Suis-je à même à présent de répondre à la question que je posais au début de ma recherche. Puis-je dire « qui je suis ? » Rien n'est moins sûr. J'ai appris à reconnaître, dans ma personnalité, des couches plus ou moins profondes. J'ai ramené des propriétés à leurs principes. Mais des couches recouvrent un centre et des propriétés

---

<sup>400</sup> René Le Senne, *La destinée personnelle*, p. 27.

<sup>401</sup> Gaston Berger, *PTP*, p. 145.

<sup>402</sup> Gaston Berger, *Traité*, p. 22.

<sup>403</sup> Gaston Berger, « Caractère et liberté » in *HME*, p. 340.

renvoient à un propriétaire. J'ai poussé aussi loin que possible mon investigation positive sans jamais atteindre autre chose que mes « appartenances ». Les reconnaître pour miennes, c'est m'en distinguer.<sup>404</sup>

Contre toute attente la caractérologie mène aux mêmes lieux que la théorétique.

Pourtant si je ne me vois pas, si je ne puis nulle part réussir à me saisir, *je sais pourtant que je suis* et que je ne puis douter d'être... La découverte du « je » n'est donc point celle d'une *substance transcendante*, ayant en soi sa propre suffisance, et dont le monde serait simplement le rêve. Elle est celle d'un *sujet transcendant*, pauvre et dénué, qui *se sait* hors du temps et de l'espace, mais qui pourtant *se sent* pris dans ces cadres, qui n'est sujet qu'en intention et qui se retrouve à tout instant – et au cœur même de sa méditation – soumis à bien des faiblesses et attaché à cela même qu'il condamne.<sup>405</sup>

Berger relativise lui-même, ou met en perspective son chemin personnel en caractérologie par rapport à ses principaux maîtres en matière de théorie de la connaissance. « On peut découvrir la réalité transcendante au terme de démarches très diverses. Descartes y accède et pose son *cogito* à la suite d'un effort énergique pour atteindre une proposition dont il lui est impossible de douter. Husserl y parvient par ce qu'il appelle la 'réduction phénoménologique'. La vérité est une, mais chaque démarche philosophique marche vers elle par ses voies propres. Le chemin que nous avons suivi n'est pas le seul ni peut-être le meilleur. Lorsqu'on a reconnu l'originalité du domaine transcendantal, on comprend d'ailleurs que ce qui nous a permis de l'apercevoir n'était qu'une occasion. Cette illumination de la conscience n'a pas, à la rigueur, de causes naturelles. Au prisonnier encore enchaîné dans la caverne, dont parle Platon, on ne peut pas 'démontrer' l'existence du soleil.<sup>406</sup> »

J'ai appris à replacer dans le monde mes aptitudes, mon caractère, mes goûts, mes opinions. C'était déjà m'en dégager, recouvrer à l'égard de ces dispositions une certaine indépendance et, en somme, m'approcher de la liberté. De cette liberté, que seule ma réflexion rend possible, je puis maintenant faire usage et revenir au monde par un acte qui sera vraiment un engagement. J'étudiais des individus, je sais maintenant qu'ils ne sont tels que par des sujets transcendants qui s'y expriment. Cela leur confère une dignité particulière que j'exprime en disant que ce sont des personnes. Ces trois notions correspondent à des domaines différents : la première ressortit à la psychologie, la deuxième à la métaphysique, la dernière à la morale. Il faut à la fois se garder de les confondre et apercevoir pourtant comment elles se relient l'une à l'autre.<sup>407</sup>

Plusieurs analyses de l'œuvre de Berger ont tenté de comprendre en quoi ses travaux sur la théorétique et la caractérologie ont pu servir de fondement, d'une façon ou d'une autre, à ses développements ultérieurs dans la prospective. Aucune n'est vraiment convaincante, sauf à considérer que phénoménologie et caractérologie sont fondamentalement des démarches à caractère prospectif. Les prémisses de la disposition de Berger à la prospective ressortent plutôt des dispositions d'esprit qu'il nous a laissés entrevoir au cours de ses premiers travaux. Dans cet esprit Bastide avait noté dès la

---

<sup>404</sup> Gaston Berger, *CP*, p. 103.

<sup>405</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>406</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>407</sup> *Ibid.*, p. 107.

disparition de Berger : « La prospective repose toute entière sur cette révélation puisée au plus profond de l'expérience théorique, qu'il y a un régime de conscience dans lequel l'action de l'esprit fait converger ce que la conscience empirique fait diverger d'une façon irrémédiable à ses propres procédés...<sup>408</sup> ». Effectivement cette notion de « régime de conscience » semble pertinente pour décrire l'orientation d'esprit qui conviendra aux réflexions sur la prospective, notamment pour décrire l'angle d'attaque qui conviendra pour la « construction de l'avenir ». Mais plonger dans les réflexions théorétiques et caractérogiques de Berger ne suffit pas à comprendre véritablement d'où lui est venue l'intuition prospective.

### *La recherche par Berger des fondements d'une science de la pratique*

La réflexion de Berger sur l'action ressemble en tous points à la description qu'a faite Hannah Arendt du projet de Marx.

Il se pourrait que la philosophie ait prescrit certaines règles d'action, quoiqu'aucun grand philosophe n'ait jamais tenu cela pour sa tâche la plus importante. Essentiellement, la philosophie, de Platon à Hegel, ne fut « pas de ce monde », qu'il s'agisse de Platon décrivant le philosophe comme l'homme dont seul le corps habite dans la cité de ses semblables, ou de Hegel admettant que, du point de vue du sens commun, la philosophie est un monde à l'envers, un *Verkehrte Welt*. Le défi à la tradition, cette fois non pas seulement impliqué mais directement exprimé dans la thèse de Marx, réside dans la prédiction que le monde des affaires communes des hommes, où nous nous orientons et pensons en termes de sens commun, deviendra un jour identique au royaume des idées où le philosophe se meut, ou bien que la philosophie, qui a toujours été seulement « pour quelques-uns », sera un jour la réalité de sens commun pour tous.<sup>409</sup>

Même prise au sérieux chez Berger que chez Marx du monde des affaires humaines, du domaine de l'action. Dans la suite de ses investigations théorétiques et caractérogiques Berger poursuit son analyse du va et vient entre le détachement de la pensée et l'engagement dans l'action. Comment penser à autre chose que des rêves, et comment engager des actions réfléchies ? Il faut que nous soyons suffisamment engagés pour que la structure de l'action se manifeste, et assez dégagés de l'action pour pouvoir la penser, voire la guider. Ces questions, posées par Berger dès les premières lignes de sa *recherche sur les conditions de la connaissance*, trouveront dans la pensée de l'action de Blondel de puissants appuis. Blondel — dont Berger a souvent loué le courage et l'intelligence d'avoir persévéré dans l'étude d'un sujet, capital, auquel les philosophes classiques refusaient le statut d'objet sérieux de la réflexion. On commence à percevoir comment la tension vers l'avenir va représenter le moyen pour Berger pour faire converger pensée et action. Mais pour cela il faut rehausser la conception que l'on se fait couramment de l'action, ce que Berger va faire à l'aide de Blondel.

---

<sup>408</sup> Georges Bastide, *Hommage à Gaston Berger*, p. 48.

<sup>409</sup> Hannah Arendt, *La crise de la culture*, p. 36.

Blondel disait de la réflexion qu'elle « constitue un fait nouveau, une initiative originale, une force ultérieure et supérieure à celle des éléments qui en ont été l'occasion... tantôt elle vise les conditions antécédentes et efficaces du fait de conscience, ou de la réalité donnée qui est l'objet de son étude et qu'elle rattache à des idées générales ou à des lois, et c'est une *rétrospection* analytique. Tantôt elle se porte pour ainsi dire en avant, vers l'intention et la réalisation finale, concrète et singulière qui est le terme pratique de son mouvement complexe et total : et c'est une *prospection* synthétique ». Et si ces deux mouvements dans leur fond n'en font qu'un, c'est que la réflexion « tend à constituer dans l'unité du sujet d'inhérence, la solution du problème ontologique et la solution du problème de la destinée »<sup>410</sup>. Georges Bastide poursuit :

Rétrospection analytique et prospection synthétique, prise de conscience libératrice du donné et réalisation personnelle de l'œuvre que chacun est à soi-même, connaissance de l'être et constitution de la destinée, je crois que c'est là, dans le maniement de la réflexion ainsi comprise, que se trouve la clé de compréhension de la structure de l'œuvre philosophique de Gaston Berger, ce qui en fait l'unité sous l'apparente dispersion des objets si divers qui la sollicitèrent. A la rétrospection analytique, il faut rattacher tous les efforts qu'il fit, qu'il ne perdit jamais de vue, en faveur d'une anthropologie naturelle constituée en corpus des sciences humaines, et parmi lesquels prend place son travail d'analyse du caractère. À la prospection synthétique se rapporte le grand mouvement de prospective qui emprunte à la définition blondélienne même le nom qui en fit un étendard. Entre les deux, il faut situer les importantes fécondations qui lui vinrent de Husserl, d'une part, pour son respect de la clarté des essences, et de René Le Senne, d'autre part, pour son sens des problèmes axiologiques existentiels. Et par-dessus tout cela, la réoccupation métaphysique de l'être et de la destinée dont Blondel nous dit que la réflexion constitue la solution pratique, et dont toute la densité se concentrait, pour Berger, dans le problème du temps.<sup>411</sup>

Nul doute que la prospective de Berger devra beaucoup à la distinction opérée par Blondel entre réflexion et *prospection*. Le terme de *prospection* est apparu chez Blondel dans un long article de 1906 intitulé *Le point de départ de la recherche philosophique*<sup>412</sup>. Dans ce texte Blondel distingue plusieurs niveaux de connaissance : une connaissance immédiate, liée à l'action en cours, une connaissance « inverse et réfléchie » qui représente une sorte de retour sur l'action effectuée, les résultats obtenus ou les moyens employés. Le problème, explique Blondel, c'est que l'on désigne par l'unique terme de *réflexion* ces deux démarches de la pensée pourtant radicalement différentes. Et pour sortir de cette impasse Blondel propose de conserver le terme de réflexion pour la connaissance réfléchie, d'essence rétrospective, tandis qu'il propose le terme de *prospection*, « qui n'existe pas dans la langue philosophique commune », pour caractériser la connaissance directe, celle « qui reçoit sa lumière et son être même de ce vers quoi elle s'oriente ». Delpech rappelle que l'origine de la notion de *prospection* provient des travaux de deux « allemands, Dilthey et Driesch », et à laquelle le maître d'Aix sait donner toute l'ampleur qui est un des traits caractéristiques de sa pensée. Il s'agit ici de l'attitude de l'homme en face du réel, qui ne peut être saisi par une intuition fatalement morcelante, comme

---

<sup>410</sup> Maurice Blondel, *Le point de départ de la recherche philosophique*.

<sup>411</sup> Georges Bastide, *Hommage à Gaston Berger*, p. 43.

<sup>412</sup> Maurice Blondel, *Le point de départ de la recherche philosophique*.

dans le bergsonisme, ni mis entre parenthèses, comme le veut Husserl, mais pénétré par « une connaissance directe et tournée vers la solution totale du problème<sup>413</sup> » Avec Blondel, l'action prend de l'envergure.

Il est certain que ce concept de *prospéction*, qui découle de la pensée de l'action précédemment élaborée par Blondel, représente un solide et nouvel appui pour la philosophie dès le tout début du xx<sup>e</sup> siècle. Il aura beaucoup compté pour Berger dans l'élaboration de sa réflexion prospective. D'autant que la connaissance prospective selon Blondel est franchement orientée vers le futur. Agir selon Blondel, c'est ajouter quelque chose de soi au monde. On comprend combien cette philosophie convient à Berger. Mais les choses ne sont pas toujours simples à la naissance de nouveaux concepts. Ainsi Emmanuel Gabellieri note que Blondel a proposé le terme de *prospéction* dans le cadre de sa philosophie de la connaissance plutôt que dans le cadre de sa philosophie de l'action<sup>414</sup>, ce qui nous paraît, rétrospectivement, difficile à comprendre. Mais c'est ce qui explique vraisemblablement que personne n'avait avant Berger utilisé tout le potentiel conceptuel de sa philosophie au début du xx<sup>e</sup> siècle. Delpéch, qui a bien connu Berger, nous donne quelques indications utiles pour comprendre le positionnement de Berger par rapport à certains de ses contemporains à propos de sa pensée de l'action.

« ... Berger a précisé que son intérêt envers les principes de finalité avait été en augmentant ; il rejoignait donc la *prospéction* blondélienne qui est, en même temps qu'une intuition partielle du réel, une visée de son au-delà. Au lieu de considérer un au-delà absolu, un transcendant, ce que le Père Teilhard de Chardin nomme le point Omega, l'intentionnalité, telle que la conçoit Berger, se situe horizontalement dans le temps de l'action, plus précisément dans l'avenir. Sur le plan psychologique, Berger a trouvé la prospective « en voulant chercher quelle est la place de l'homme dans le monde<sup>415</sup> ».

Berger cherche aussi dans la phénoménologie de Husserl – bien qu'il a vraisemblablement trouvé davantage de ressources conceptuelles chez Blondel à ce sujet – le fondement théorique de la méthode prospective, bien que de façon surprenante il n'ait que très peu développé le lien qui paraît pourtant naturel entre *protention*, *propension*, *intentionnalité* et *prospéctive*.

Au lieu de prendre d'une manière globale les phénomènes étudiés, comme faisaient le précédent, l'analogie ou l'extrapolation, on s'appliquera à saisir, à travers les formes, les facteurs profonds d'où elles dérivent. La méthode privilégiée pour connaître les faits humains est l'analyse intentionnelle. Sans doute faudra-t-il procéder aux dénombrements indispensables et faire jouer tous les procédés d'élaboration dont dispose la statistique moderne. Mais, à travers les nombres qui mesurent les résultats, on s'attachera à mettre en évidence les

---

<sup>413</sup> Léon Delpéch, « Maurice Blondel et Gaston Berger. Les courants précurseurs et la *prospéction* », in *Prospective* N°7 : *Gaston Berger, un philosophe dans le monde moderne*, p. 17 à 30.

<sup>414</sup> Emmanuel Gabellieri, « De la *prospéction* blondélienne à la prospective de Gaston Berger » in *Gaston Berger : humanisme et philosophie de l'action*, p. 33.

<sup>415</sup> Léon Delpéch, « Maurice Blondel et Gaston Berger. Les courants précurseurs et la *prospéction* », in *Prospective* N°7 : *Gaston Berger, un philosophe dans le monde moderne*.

intentions profondes et souvent inconscientes qui animent les individus et les sociétés et que les faits manifestent sans les constituer. Alors s'expliqueront des transformations qui, d'abord, pouvaient surprendre.<sup>416</sup>

L'originalité de Berger est illustrée ici par la force avec laquelle il cherche à pénétrer toute prise de décision opérationnelle d'une réflexion profonde, même si la vocation de la prospective consiste à éclairer l'action. Il dit encore : « La méthode phénoménologique... nous rappelle d'abord que toute signification prend sa source dans une intention de la conscience et que les gestes et les pensées sont proprement incompréhensibles lorsqu'on les détache de ce mouvement qui les constitue. Elle nous apprend aussi que, s'il nous est impossible de supprimer nos croyances propres et nos sentiments personnels lorsque nous étudions les faits humains, nous pouvons, au moins, les mettre 'entre parenthèses' »<sup>417</sup>.

Notre conception de l'avenir intègre l'idée, nouvelle dans l'histoire humaine et perçue très explicitement par Berger au moment de l'élaboration de sa réflexion prospective, d'une capacité d'inflexion du cours des choses. « L'avenir nous effraie (..), parce que nos actes nous dépassent, qu'ils sont lourds de conséquences que nous n'apercevons pas clairement (...) »<sup>418</sup>. » Cette prise de conscience de nos nouveaux pouvoirs s'accompagne donc de la prise de conscience des dangers liés à ces pouvoirs : si l'homme « est devenu assez puissant pour altérer définitivement certains équilibres naturels », une pensée de l'action susceptible d'encadrer ces nouveaux pouvoirs doit être engagée. Chaque invention fait donc apparaître de nouveaux problèmes dans de multiples domaines, sociaux, moraux, religieux, économiques... que nous ne pouvons prévoir. Berger cite l'exemple des progrès médicaux qui ont permis dans de nombreux pays de diminuer la mortalité infantile, ce qui suscite des problèmes d'alimentation, d'éducation, ou de culture consécutifs à l'accroissement de la population qui en découle. Par ailleurs Berger identifie précocement l'accroissement de l'incertitude liée à ce nouveau potentiel d'innovation accélérée.

Il nous faut décidément abandonner l'idée que le monde aurait une problématique finie. Nous avons tendance à croire que l'humanité a devant elle un certain nombre de difficultés que nous ne connaissons pas encore toutes, mais qui, du moins, existent et qui sont en nombre fini. (.) La réalité est toute autre. Chaque invention nous permet de résoudre d'anciens problèmes, mais en fait aussitôt apparaître de nouveaux, dans un autre domaine.<sup>419</sup>

D'où sa perception très en avance sur son époque des limites intrinsèques à ces nouveaux pouvoirs, en des termes qui annoncent souvent ceux de Jonas, bien que jamais Berger n'ait promu l'idée d'une heuristique de la peur ou de quelque concept qui puisse s'en approcher. D'où également sa critique précoce du mythe prométhéen.

---

<sup>416</sup> Gaston Berger, « Sciences humaines et prévision » [1957], in *TFFP*.

<sup>417</sup> Gaston Berger, « Avant-propos », in *l'Encyclopédie française, t. XIX, Philosophie et religion*, [1957].

<sup>418</sup> Gaston Berger, « L'idée d'avenir » [1960], in *PTP* p. 234.

<sup>419</sup> Berger, Gaston, « L'idée d'avenir » [1960], in *PTP* p. 232.

Une raison simple semble s'offrir pour expliquer l'actualité du vieux mythe : celui-ci traduirait le sentiment qu'ont les hommes du xx<sup>e</sup> siècle d'une puissance brusquement accrue dans des proportions extraordinaires. Notre planète, singulièrement rétrécie par la rapidité des communications, n'a plus guère de régions mystérieuses et n'en a point d'inaccessibles. La circulation intersidérale est déjà théoriquement possible. Les chimistes, réalisant le vœu des chercheurs de pierre philosophale, transmutent en or les métaux les plus pesants et voici que bientôt les biologistes façonneront à leur gré la matière vivante. Le feu du ciel lui-même et les fureurs des volcans n'ont pas plus de violence que les explosions provoquées. L'homme n'est-il donc pas devenu le maître de son propre destin ? N'est-il pas naturel que cette expansion soudaine corresponde à une volonté d'indépendance totale ?... Remarquons d'abord qu'un brusque accroissement de puissance peut augmenter la confiance de l'homme dans ses propres forces : il ne saurait pourtant justifier que soient brisés les liens de dépendance rattachant la créature contingente à l'Etre nécessaire qui l'a créée ; il n'affranchit pas davantage l'homme de l'obligation de reconnaître et de servir les Valeurs.<sup>420</sup>

Ainsi Berger appelle explicitement de ses vœux « une morale qui convienne à des êtres dont les actes sont lourds de conséquences... » Rappelons que dès l'époque de la *Théorétique*, Berger était préoccupé par une pensée de l'action. « En montrant que toute la connaissance est ordonnée au détachement, la théorétique n'aboutit pas à une doctrine de la passivité et de l'inaction. Elle s'épanouit, au contraire, en une philosophie du courage. Il nous faut accepter notre situation pour en tenir compte dans nos jugements et corriger la déformation qu'elle implique.<sup>421</sup> » Mais comme le dit Delpech, c'est plutôt vers une sorte de science de la pratique qu'il s'était finalement orienté.

Comme on le voit, l'idée de prospective était dans l'air, mais il a été l'homme de la situation en transformant des intuitions éparses en une réalité, aidé, d'ailleurs, par la pensée blondélienne, comme il le reconnaît dans son dernier article, où on peut lire : « une réflexion sur l'avenir conduit ainsi moins à une théorie de l'action qu'à une science de la pratique, suivant l'expression de Maurice Blondel, qui donnait d'ailleurs à ce terme toute sa portée philosophique, alors que nous nous limitons ici intentionnellement à l'action positive.<sup>422</sup>

L'action, c'est aussi et surtout l'activité professionnelle. Et c'est assez naturellement que Berger a porté sa réflexion sur les réalités du monde qu'il connaissait finalement le mieux, le monde de l'entreprise. Son exposé sur *le chef d'entreprise, philosophe en action*, a fait l'objet de nombreux commentaires.

Il avait inventé pour le chef d'entreprise cette dignité : le philosophe en action ; elle manifestait à ses yeux le lien de nature et de valeur qui existe entre l'action et l'engagement. Plus l'action s'enfonce dans le concret de la vie, plus elle concerne l'existence d'autres hommes, plus alors elle s'engage. Le philosophe en action, ce n'est pas le philosophe de l'action, celui qui construit de savantes volutes intellectuelles pour s'expliquer à lui-même et pour expliquer aux autres la fin de son action. C'est celui dont l'action construit les fins : il ne façonne pas simplement des objets, il construit le destin des hommes<sup>423</sup>.

---

<sup>420</sup> Gaston Berger, « L'homme prométhéen » [1951], in *PTP*, p. 95.

<sup>421</sup> Gaston Berger, *RCC*, p. 176.

<sup>422</sup> Léon Delpech, « Maurice Blondel et Gaston Berger... » *op. cit.*

<sup>423</sup> Marcel Demonque, « Gaston Berger », in *Etapes de la prospective*.

## Berger à la recherche d'une théorie de la valeur

Ce qui nous intéresse ici est le statut de la valeur tel qu'il a été pressenti par Berger. Pour nous qui sommes aujourd'hui tombés dans un relativisme généralisé, comprendre comment Berger a cerné « la force motrice de la valeur » peut être utile. Ici encore c'est en arrimant la valeur au processus de la connaissance que Berger, à la suite de Le Senne, parvient à en trouver la source.

Il y a chez Berger une pensée originale de la valeur comme moteur de la connaissance et de la vie. Il nous faut, dit-il, comprendre comment « la valeur nous détourne du rêve pour nous inciter à l'action ». La valeur, c'est ce par quoi je cesse d'avoir pour l'existence une attention exclusive. « Ce qu'il faut faire, ce qu'il faut aimer, a plus d'importance – plus de réalité – que les moyens d'agir ou les possibilités de s'unir. La valeur a plus de réalité que l'existence. On ne vit pas, tout simplement. On vit « pour quelque chose <sup>424</sup> ». Selon Georges Bastide, Berger reprenait dans les années quarante presque sans retouches les idées de son maître et ami Le Senne, notamment dans la forme stimulante que ce dernier leur avait donnée dans *Obstacle et Valeur*. Il est vrai que l'on trouve facilement d'évidentes sources d'inspiration chez Le Senne pour ce qui deviendra la prospective : « Le souvenir est une construction dont le présent n'a pas permis l'achèvement, la prévision, une construction que nous espérons mener jusqu'au bout. Comme nous ne pensons que pour prévoir, la théorie de la prévision se confond avec la théorie de l'intelligence même ». On trouve également chez Le Senne les idées de rétroversion et de *proversion*, dont on perçoit l'intérêt immédiat pour la démarche prospective. Dans les démarches *proversives*, « le moi se suppose à l'origine de ce qui sera ». René Le Senne avait également parlé avant Berger d'une *responsabilité* non seulement *rétrospective*, mais aussi *proversive*, c'est-à-dire tournée vers l'avenir. Ce qui constitue un pan important de ce que Berger intitulera l'attitude prospective.

Mais on sentira plus tard l'influence, sur ce même thème de la valeur, de la phénoménologie. Berger veut développer une « phénoménologie des faits humains, attentive à retrouver les intentions fondamentales qui donnent un sens aux événements » et projeter ainsi quelques lumières sur l'avenir. De la sorte, la prospective devra apporter à l'homme la possibilité de se détourner de l'emprise de l'extrapolation, qui fait « comme si les directions prises au moment présent étaient l'expression exacte » de ce qu'il voulait vraiment, pour lui permettre d'exprimer ce qu'il désire véritablement. Nicolas Monseu fait le lien avec la prospective à venir.

Autrement dit, l'homme prospectif est celui qui comprend certaines possibilités et pressent qu'une nouvelle situation pourrait être créée. Prospector, c'est donc saisir la potentialité qui n'est pas encore explicitée dans un état de choses, c'est pressentir le potentiel dans ce qui est déjà réalisé... Prospector est d'abord et avant tout reconnaître le présent, seul lieu d'insertion possible de l'action. Plus qu'un ensemble de méthodes établies ou une synthèse théorique solidement élaborée, elle repose davantage sur une conception du futur qui est envisagé comme la série des actions possibles à entreprendre dans le présent. Elle se distingue donc

---

<sup>424</sup> Gaston Berger, *RCC*, p. 92.

profondément de la prévision : il ne s'agit pas d'annoncer les réalités les plus probables auxquelles il faudra s'adapter, mais de chercher les objectifs possibles et réalisables auxquels il y aura lieu de parvenir...<sup>425</sup>

Berger rappelle tout ce que sa réflexion doit à Le Senne, de qui il tient que « la destinée personnelle commence au sein du caractère et ne peut en devenir indépendante », et la théorie des valeurs ne décrit pas ce qui se passe entre l'homme et la valeur ; « elle s'applique à la relation qui existe entre *tel* moi et *telle* valeur, et par elle entre tel moi et la valeur souveraine ». Berger rencontre Le Senne lorsqu'il a vingt-trois ans, en 1919. Ils considèrent tous les deux que le déterminisme est « une philosophie de la facilité ». Nous voyons à présent les liens, paradoxaux mais bien solides, qui relient les différents sujets d'étude de Berger.

Nous remarquerons d'abord qu'une réflexion sur l'axiologie permet d'établir que la transcendance des valeurs est impliquée par leur signification même. Nous renverrons ici aux travaux de René Le Senne dont les conclusions nous paraissent établir ce point d'une manière définitive. Nous sommes nous-mêmes parvenus à un résultat identique en opérant la description psychologique et l'analyse phénoménologique d'expériences vécues de valeur<sup>426</sup>... Pour Le Senne, l'expérience humaine n'est pas celle d'un fait, passivement reçu et complet en lui-même, elle est celle de la « valeur » qui est précisément l'irruption de la transcendance dans la conscience individuelle<sup>427</sup>... La philosophie que nous proposons est pourtant tout autre chose qu'une philosophie du désespoir. C'est quand nous pensons à notre absence de mérites que l'angoisse nous saisit. Mais le devoir n'est pas de chercher le mérite ; il est de chercher la valeur. Et quand nous nous livrons à elle, quand nous faisons l'expérience de ce que René Le Senne appelle l'inspiration, la pensée des causes disparaît autant que la pensée des conséquences. L'éternité semble gonfler le présent et l'approcher de la plénitude<sup>428</sup>.

Bernard Ginisty, lui aussi, a pointé le lien entre la pensée de la valeur chez Le Senne et la prospective en germe chez Berger. « Le Senne lui indiquera la liaison entre la démarche prospective et la valeur. On peut lire dans *Obstacle et valeur* « Si le psychologue applique à l'existence les procédés qui servent à fixer la détermination, il use de la rétrospective et altère l'existence comme elle doit le faire. Quand l'existence est inspirée par la valeur, elle est prospective, elle se penche vers demain, sonde le vide de l'avenir, commence à créer »<sup>429</sup>. Analyse confirmée beaucoup plus tard par Philippe Durance.

Berger est profondément marqué par la philosophie concrète, « vivante », dira-t-il, de René Le Senne. Il y reconnaît une volonté, non pas tant d'expliquer le monde, mais de proposer une méthode de conduite, « efficace », « tenant compte de la nature concrète des hommes », non pas une simple morale, *i.e.* un système, mais une moralité, *i.e.* une morale en action, et s'inscrivant dans une véritable anthropologie philosophique. Constatant que « la contradiction, le mal, la souffrance sont à la fois réels et inadmissibles », Le Senne ne va pas proposer une réponse dialectique, mais une philosophie de l'action : « l'absurdité qui nous scandalise doit être réduite par un acte et non dissipée par un argument. Le devoir n'est pas de découvrir l'origine du mal, il est de

---

<sup>425</sup> Nicolas Monseu, « La vie propre du sujet : Gaston Berger et la phénoménologie », in *Gaston Berger : humanisme et philosophie de l'action*.

<sup>426</sup> Gaston Berger, « L'homme et ses limites », in *PTP*, p. 77.

<sup>427</sup> Gaston Berger, « L'homme et ses limites », in *PTP*, p. 84.

<sup>428</sup> Gaston Berger, « La liberté et le temps », in *PTP*, p. 119.

<sup>429</sup> Bernard Ginisty, *Conversion spirituelle et engagement prospectif. Essai pour une lecture de G. Berger*, p. 213.

remplacer le mal par le bien »... La contradiction est une expérience intime. Entre les deux termes qui la composent, Le Senne ne pose pas une relation logique, mais établit l'existence d'une tension qui nécessite une intervention personnelle de la part d'un homme libre. La tension est source de création efficace. Berger verra dans cette approche une idée directrice de la prospective : « il ne s'agit plus de comprendre le monde, mais de le changer »<sup>430</sup>.

Grâce à la valeur le monde apparaît comme autre chose qu'un ensemble de choses à manipuler ou d'objets à construire. Le sujet, devenu puissant, doit décider du sens qu'il veut donner à son engagement dans le monde. Le Senne était allé jusqu'à considérer le réel comme une spécification du sentiment de la valeur. Cette idée sera reprise sous diverses formes par Berger.

La réalité, disait Le Senne, est la valeur pour la connaissance théorique, et celle-ci suppose déjà une détente de l'ardeur qui nous oriente vers l'avenir, de sorte qu'ordinairement, ce qu'elle obtiendra comme réalité, ce ne sera que du réalisé. Impossible d'y restreindre la valeur, puisque ce réalisé pourra être jugé décevant ou utile, nuisible ou vil... Voyons donc si la valeur, considérée sans restriction, peut être exilée de l'expérience. Comment serait-ce possible s'il faut que quelque chose soit perçu ou éprouvé pour que la valeur ne soit pas une absence universelle, ou mieux, le *rien* ? *Une valeur sans efficacité et sans influence dans l'expérience serait sans valeur.*<sup>431</sup>

La valeur, c'est ce qui permet la *perception*, c'est-à-dire la *discrimination*.

Kant a établi l'irréductibilité de l'existence au concept. Bergson a consolidé le sentiment de l'existence en demandant à la durée de lui fournir son contenu. Il faut poursuivre le travail en multipliant les descriptions allusives, qui permettront de conquérir le domaine de l'existence... Puisqu'elle est donnée comme existante, même dans le rêve, puisqu'elle vaut, la valeur est un néant positif, ou, si l'on préfère, plus-que-positif : il est positif, en tant qu'il pose les déterminations, plus-que-positif, en ce que l'existence même est, suivant sa valeur, susceptible de s'élever ou de se dégrader.<sup>432</sup>

« La réalité, poursuivra Berger, est vraiment une valeur particulière que nous attribuons à une idée, c'est-à-dire un appel, ou que nous lui refusons, tout comme nous attribuons à un acte la valeur d'être juste ou à une statue la valeur d'être belle. »<sup>433</sup> La valeur, dit encore le Senne, est *atmosphérique* : elle teinte, elle sublime le *je*. « La valeur est absolue ou n'est pas la valeur. » Une existence, dit encore Le Senne, est « une coupe dans la valeur ». Plus précisément « l'existence se présente dans l'intervalle entre la valeur infinie et le néant, ayant en commun avec eux de nier la détermination. La valeur pure est une expansion, une diffusion inépuisable. De même que toute détermination est définie, toute existence est bornée ; et il faut bien que la valeur vienne dynamiser la détermination en relation, inspirer la création à l'existence, pour que la détermination ne devienne pas une routine, et l'existence,

---

<sup>430</sup> Philippe Durance, « Aux origines de la prospective, René Le Senne et Gaston Berger », in *Gaston Berger : humanisme et philosophie de l'action*.

<sup>431</sup> René Le Senne, *Obstacle et valeur*, p. 16.

<sup>432</sup> René Le Senne, *Obstacle et valeur*, p. 174.

<sup>433</sup> Gaston Berger, *RCC*, p. 82.

une illusion en train de s'évanouir<sup>434</sup> ». La valeur, dit encore Le Senne, fait tache d'huile sur l'expérience.

Il y a clairement chez Le Senne un matériau solide pour la pensée prospective, et plus particulièrement pour le caractérologue Berger qui voulait « élever le monde vers la justice en prenant des appétits comme matière première ».

Sentir l'insuffisance du monde est tout autre chose que le mépriser ou le fuir. Consentir à l'absolu c'est le servir en cherchant à promouvoir la valeur dans le monde — c'est-à-dire dans le monde présent. L'ordre du devoir n'est pas de préparer une cité juste pour nos arrière-petits-enfants. Il est d'être justes nous-mêmes et tout de suite.<sup>435</sup>

---

<sup>434</sup> René Le Senne, *Obstacle et valeur*, p. 180.

<sup>435</sup> Gaston Berger, « La liberté et le temps » [1949], in *PTP*, p. 119.

### 3.3. *L'anthropologie prospective, science de l'homme à venir*

#### *Le projet d'une critique du temps selon Berger*

Les deux premiers textes de Berger sur le temps datent de 1949, immédiatement suivis dans les premières années cinquante d'une dizaine d'autres sur ce thème, dont la remarquable « Approche phénoménologique du problème du temps » présentée en 1950 devant la société de Philosophie de Bordeaux. Berger avait dès 1955 annoncé la préparation d'un ouvrage intitulé « Phénoménologie du temps. Recherches concrètes sur l'expérience commune du temps et sa signification scientifique », ouvrage dont son décès accidentel empêchera la concrétisation. C'est donc sur la base d'une série d'articles consacrés au thème du temps qu'une analyse de la consolidation de sa pensée prospective sera possible. Georges Bastide, qui avait bien connu Berger, a témoigné dès sa disparition de la quasi obsession qui animait Berger autour de la question du temps.

Quant au problème du Temps, il devenait de plus en plus harcelant pour Berger, à mesure que celui-ci avançait en carrière et en âge. Il avait pris, à la fin, cette insistance obsédante que connaissent, je pense, tous les philosophes lorsqu'ils prennent une conscience de plus en plus aiguë du point où git l'essentiel de ce qu'ils ont à dire, de la pauvreté des approximations qu'ils ont pu en donner jusque-là, et du resserrement de l'éventail des possibilités ultérieures, sans cesse plus étroit à mesure que va la vie... Combien de fois n'avons-nous pas senti Berger distendu, dans son infatigable dynamisme, entre le temps qu'il eût voulu consacrer à la spéculation philosophique et celui qu'exigeaient de lui les immenses tâches administratives dans lesquelles il s'était engagé ?<sup>436</sup>

Sentiment partagé par Bernard Ginisty.

En cette moitié du xx<sup>e</sup> siècle, c'est donc la critique du temps qui semble primordiale aux yeux du philosophe. Une destinée personnelle, comme réponse de l'homme à l'appel de la valeur n'est possible que si l'homme échappe, par quelque endroit, au dieu Chronos. Dans l'anthropologie de Berger, cette critique du temps n'est donc pas « épisodique », mais tend à s'imposer comme une des tâches essentielles du projet philosophique.<sup>437</sup>

C'est donc bien la critique du temps qui semble primordiale aux yeux de Berger. Si l'essentiel pour l'homme est de résister à la mort, la construction du temps apparaîtra comme la tâche essentielle. Il y a donc « une entreprise philosophique à tenter », ébauchée par plusieurs philosophies mais jamais développée de façon poussée ni systématique, « elle consiste à rejeter délibérément toute croyance à la réalité du temps et à voir quelle figure prend le monde quand on le débarrasse de la mythologie qui l'encombre<sup>438</sup> ».

---

<sup>436</sup> Gérard Bastide, *introduction à Bernard Ginisty, op. cit.* p. 15.

<sup>437</sup> Bernard Ginisty, *Conversion spirituelle et engagement prospectif*, p. 195.

<sup>438</sup> Gaston Berger, « La liberté et le temps », [1949], in *PTP*, p. 117.

On s'est souvent demandé ce que réservait l'avenir ; on ne s'est pas interrogé sur le sens même de la notion. Le mot n'éveillait pas l'intérêt des philosophes, puisqu'il ne figure pas dans le Vocabulaire de la Société française de Philosophie. Il n'était non plus ni dans le Dictionnaire de Bayle, ni dans l'Encyclopédie de Diderot, ni dans le Dictionnaire philosophique de Voltaire. On le trouve dans la Grande Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle, mais seulement avec le sens très particulier qu'il prend dans la procédure. C'est dire qu'il n'a pas été oublié mais que l'on n'avait rien à dire à son sujet. Le mot n'apparaît pas davantage dans les index qui, à la fin des grands ouvrages, mettent en évidence les idées sur lesquelles l'auteur a pu apporter des lumières nouvelles.

...Si je ne puis partir de quelque théorie antérieure, et si je cherche, en phénoménologue, non pas ce que l'avenir est « en soi », mais le sens que nous lui attribuons, soit explicitement dans nos discours, soit implicitement dans nos actes, je dois montrer quelles préoccupations assez différentes des nôtres avaient les hommes de l'Antiquité et des Temps Modernes, avant de faire remarquer tout ce qu'il y a de nouveau dans l'idée même d'avenir.<sup>439</sup>

Berger s'est toujours défendu de l'idée de proposer une nouvelle pensée du temps, mais force est de constater qu'il a singulièrement secoué les pensées traditionnelles sur ce sujet, et proposé avec la prospective une véritable critique conceptuelle et opérationnelle de la temporalité. « Nous nous élevons ainsi à l'idée d'une sociologie et d'une psychologie intentionnelles, ou si l'on préfère, d'une phénoménologie des faits humains, attentive à retrouver les intentions fondamentales qui donnent un sens aux événements.<sup>440</sup> » Au départ, la conception du temps de Berger est plutôt augustinienne. Seul le présent existe vraiment ; le passé et le futur ne sont jamais que des présents des choses passées, et des présents des choses futures. Le présent selon Berger est notre seul point d'appui sur le réel, il représente notre perspective enchâssée dans la réalité. Il n'est pas une limite ni un instant ponctuel. Ce présent « épais » représente le donné immédiat de l'expérience, nous ne pouvons pas mettre en doute sa positivité, sa solidité, c'est à partir de lui que toutes nos intentions s'organisent, nos significations apparaissent, nos valeurs résonnent. Le présent ainsi conçu y gagne donc en épaisseur, ainsi qu'en potentialités et en responsabilités humaines, pour tous ceux qui refusent de se laisser aller à la paresse.

Donc rien chez Berger qui concerne directement l'avenir. Paradoxe pour l'inventeur de la prospective ? Non, à bien y réfléchir. L'étude phénoménologique du temps fait apparaître une différence de nature entre la structure élémentaire du devenir et l'idée du temps conçu comme une suite d'événements. Prenant l'exemple très simple du battement du métronome ou du tic-tac de l'horloge, Berger montre que ce que nous prenons en première analyse pour un devenir physiologique ou un devenir sonore se « réduit » à des « représentations qui naissent et qui meurent ». Ce que nous saisissons, dit Berger, c'est un présent qui change, non pas une série d'instant successifs, plutôt une « épaisseur », une « plénitude ». Les contenus qui s'évanouissent ne donnent qu'une *impression* d'écoulement du temps. En réalité, ils correspondent à ce que Husserl appelait des « rétentions ». Mais rien d'autre dans mon expérience, que l'état psychologique de mon attente, qui ne correspond pas à l'idée d'avenir qui, en toute rigueur, se trouve exclue de l'expérience phénoménologique du temps. Voyons ce qu'il en est de l'avenir, ou du prétendu avenir :

---

<sup>439</sup> Gaston Berger, « L'idée d'avenir », [1960], in *PTP*, p. 227.

<sup>440</sup> Gaston Berger, *L'avenir des sciences de l'homme*, p. 40.

Je veux me donner un exemple et je m'apprête à frapper la table du doigt. Dirai-je que j'ai, alors, la connaissance de l'avenir ? Sans doute, j'attends le contact du bois sous mon doigt et mon oreille guette le bruit qui va se produire. Mais l'attente n'est pas un débordement de ma conscience sur ce qui n'est pas encore ; elle est une qualité de mon être actuel, de cet être que je n'appelle présent que par référence au schéma classique, mais qui, sous mon regard, se contente d'être. L'attente introduit ainsi dans ma conscience un système de tensions, d'émotions, de préperceptions qui n'ont rien de mystérieux. Je me prépare à la fois à produire le bruit et à l'accueillir et, si j'ai l'impression que « l'avenir devient présent », c'est parce que je transfère à cet être fictif que j'appelle « temps » la réalité de mon présent qui dure. L'événement est une transformation particulière de mes impressions qui m'apporte la résolution de mon attente. Il est un présent épanoui au lieu d'être un présent concentré et tendu. Tension vers une perception possible ou probable, voilà tout ce que livre l'analyse de l'attente. L'avenir n'est pas offert à l'expérience : il est la projection imaginaire de l'objet, de la forme, de la structure vers laquelle se tend mon désir. Mais en va-t-il de même pour le passé ? Ce petit bruit que fait mon ongle en heurtant le bois ne disparaît pas tout à fait de ma conscience dès qu'il y a retenti. J'en demeure marqué, je sais qu'il a eu lieu. C'est donc que je m'en souviens, puisqu'il n'est plus là. L'inférence semble correcte ; pourtant elle suppose encore ce qui est en question. Si l'instant est ponctuel, la conscience que j'ai du bruit qui a cessé ne saurait être que la conscience d'un instant passé, c'est-à-dire un souvenir : mon présent est ainsi gonflé par ma mémoire...<sup>441</sup>

Le présent selon Berger est bien notre seul appui possible sur le réel, il représente notre perspective enchâssée dans la réalité. Il n'est pas une limite ni un instant ponctuel. C'est le « secret » de la prospective selon Berger, dit Ginisty, l'avenir « n'existe » pas. Les implications de cette approche d'inspiration phénoménologique du temps sont importantes. Elles préparent la place pour la vision prospective à venir, en remettant l'homme, son pouvoir d'agir et ses responsabilités au centre de l'expérience humaine.

A celui qui accepte les sacrifices nécessaires, il est permis, non de saisir comme une chose ou de vivre comme une émotion, mais de concevoir, dans une parfaite évidence, la réalité d'un « je » soustrait au devenir et au temps et devant qui les choses naissent, passent et meurent. La philosophie accomplit son œuvre lorsqu'elle aide l'homme à prendre conscience de son éternité... Mais c'est vouloir faire sortir le présent du temps, ce qui va en sens inverse de l'expérience. Le présent est « épais » et c'est dans le présent que nous faisons l'expérience du devenir ... Il semble possible, au point où nous en sommes, d'apercevoir les raisons qui poussent l'homme à construire le mythe du temps. L'expérience fondamentale de la conscience est celle de l'insuffisance du donné. Ce que nous voyons, non seulement ne nous suffit pas (ce qui ne serait pas de grande conséquence), mais ne se suffit pas. Le donné renvoie toujours à quelque autre chose, qui le soutienne et lui donne un sens... Si une philosophie du moi éternel nous interdit toute paresse et toute complaisance en nous rappelant que notre liberté est toujours en acte, elle nous interdit aussi de considérer l'éternité comme un refuge, au sein duquel nous pourrions oublier les soucis et les bassesses du monde.<sup>442</sup>

Delpech a donné une réponse intéressante à la question de savoir pourquoi Berger s'est plutôt appuyé sur la pensée de Husserl que sur celle de Blondel pour formuler sa pensée du temps, alors que Berger a clairement indiqué que Blondel pouvait être considéré comme « le précurseur » de la prospective.

---

<sup>441</sup> Gaston Berger, « Mémoire et rétention » [1950], in *PTP*, p. 120.

<sup>442</sup> Gaston Berger, « La liberté et le temps » [1949], in *PTP*, p. 113.

Comme on le remarquera, la notion de temps n'est pas envisagée par Blondel, c'est que pour lui la seule mesure du temps est sa référence à l'éternité. L'action morale est un projet que sans cesse nous nous efforçons d'égaliser, pour l'achever dans une option décisive qui nous constituera pour l'éternité. C'est ici qu'interviendra l'heureuse initiative de Berger, qui, volontairement, se placera sur un plan phénoménal, laissant de côté, par la méthode husserlienne, le rapport temps-éternité et dissociera le temps en deux aspects : le temps existentiel et le temps de l'action. Le temps existentiel pouvant être significatif d'une fuite de l'angoisse, chez Berger, alors que chez Blondel il est un pur symbole de l'éternité. Mais il y a aussi le temps de l'action, avec toutes ses qualités... Cette dualité que fait éclater Berger par une distinction qui est un trait de lumière, a ses prémises dans l'histoire...<sup>443</sup>

La naissance du concept de prospective chez Berger doit beaucoup à son point de vue sur la temporalité. Dans un sens, la prospective est avant tout une critique du temps. Elle cherche à nous soustraire à notre naturelle soumission au temps, et énonce quelques principes pour y parvenir.

La philosophie vit de la critique et meurt de la complaisance. Rien ne saurait y « aller de soi ». Les philosophes contemporains parlent beaucoup du temps, mais pour s'y soumettre plus que pour le comprendre. La critique du temps est à reprendre. A celui qui s'y livrerait elle pourrait rappeler que l'actualité présente est foncièrement insuffisante, mais que la construction du temps n'est qu'un moyen illusoire d'échapper à cette inconsistance. Prométhée, l'homme du « projet » n'est pas foncièrement différent de son frère Épiméthée, l'homme de l'histoire. L'un et l'autre oublient à quelle solidité véritable s'appuie notre présent évanescant. Par le regret ou par le désir, ils cherchent à donner un semblant d'existence à leurs fantômes et ils oublient l'espérance — qui est d'un autre ordre.<sup>444</sup>

Approfondir la critique du temps déployée par Berger<sup>445</sup> nécessiterait de chercher les réponses aux questions suivantes : comment et pourquoi la question du temps est-elle subitement apparue dans le questionnement philosophique de Berger au tout début des années 1950 ? En quoi la réduction phénoménologique s'avère nécessaire à l'élucidation de la notion de temps ? Comment Berger va-t-il pouvoir tirer parti de façon originale des enseignements de Husserl et de Blondel (et de Bergson, qu'il connaissait bien, ou encore de Valéry et de Lavelle) pour dessiner les contours d'une « puissante philosophie du temps » ? Comment Berger en arrive à concevoir le temps comme une construction humaine ? Comment, et en s'appuyant sur quelles expériences concrètes, découvre-t-il « la structure élémentaire du devenir » ? Comment la conception originale du temps et du devenir selon Berger va lui permettre de redynamiser ses réflexions précédentes sur l'action et la valeur, pour se matérialiser cinq ans plus tard dans sa nouvelle *anthropologie prospective*, capable d'éclairer d'une nouvelle lumière l'action des hommes et des responsables économiques et politiques du milieu de xx<sup>e</sup> siècle ?

On parle de crises, de dérèglements temporaires... puis on fait appel à l'histoire pour sans cesse replacer nos problèmes quotidiens dans la galerie des crises passées et surmontées... Berger s'élève contre cette façon de voir :

---

<sup>443</sup> Léon Delpéch, N° 7, *Prospective*, « Gaston Berger, Un philosophe dans le monde moderne ».

<sup>444</sup> Sur le besoin d'une profonde analyse critique du temps, voir « L'homme prométhéen », in *PTP*, p. 95.

<sup>445</sup> On pourra se reporter ici à la thèse de Chloé Vidal dont les trois premiers chapitres, (des pages 33 à 258) donnent plusieurs éclairages très documentés sur la critique du temps selon Berger. *La prospective territoriale dans tous ses états – Rationalités, savoirs et pratiques de la prospective (1957-2014)*.

Cet optimisme n'est que de l'aveuglement. Il ne s'agit, pour l'humanité, ni de traverser une crise, ni même, à l'opposé, de s'installer dans la crise. Il s'agit de renoncer à un idéal de tranquillité et de reconnaître que l'accélération est la loi normale des transformations, dans le domaine des choses humaines. Mais cette conversion heurte trop d'habitudes et de préjugés pour être facilement opérée... Si tout est muable, si plus rien n'est assuré, l'avenir peut-il encore être prévu ? Il faut au moins convenir qu'il ne saurait plus l'être suivant les anciennes méthodes, qui consistaient en somme à présenter au passé un miroir, en croyant que cette image rétrospective pouvait nous donner la figure du monde futur.<sup>446</sup>

Voilà qui éclaire bien un des malentendus récurrents de notre époque : on pense parfois qu'une réforme suffirait à nous remettre sur le bon chemin mais c'est illusoire ; ce qu'il faut envisager à présent, ce sont des structures en état permanent de réforme, suffisamment souples pour intégrer les accélérations de l'histoire. Là est un des objectifs de fond de la prospective. Il ne s'agit plus de tenter de remplacer un équilibre par un autre ; la prospective veut nous aider à surmonter cette évolution structurelle inhérente à la civilisation occidentale, et cette définition reste plus que jamais d'actualité.

### *La structure expérimentale du devenir*

L'objectif essentiel pour Berger est de dégager l'homme du mythe du temps pour lui permettre de construire plus lucidement son avenir individuel et collectif. Position pour le moins originale de Berger à une période où les philosophies de l'histoire, très en vogue, disent tout juste le contraire. C'est pourtant par là qu'il veut aller, avec détermination. « Les problèmes les plus délicats apparaissent à propos de la représentation du temps. C'est là sans doute que nous courons les plus grands risques de construire des mythes en croyant saisir directement des réalités. Mais on ne saurait aborder l'étude du temps représenté avant d'avoir éclairci la signification des autres temps. C'est sur le temps de l'action que nous voudrions présenter quelques remarques.<sup>447</sup> » En effet, nier toute réalité au futur nous ramène au temps *opérateur* de l'homme et de ses projets. C'est ainsi que Berger distingue un temps existentiel et un temps opératoire. Pour dissiper l'angoisse existentielle, l'homme aura recours au divertissement, à la résignation, à la foi ou au sacrifice, ce dernier opérant en fait à la jonction du temps existentiel et du temps opératoire. Le temps opératoire, de son côté s'exprimera en projets, ordre, quantité, consistance, travail, effort, vitesse...

Épaisseur du présent, temps existentiel et opératoire, sens de la vie, attachement et détachement sont intimement liés chez Berger. Ils imposent l'idée de l'avenir comme réalisation humaine. L'avenir comme « ce que l'ensemble du monde va faire ».

Nous chercherons à montrer comment la notion d'avenir se présente aujourd'hui aux hommes sous des formes assez nouvelles... Le philosophe qui a le plus contribué à ébranler les représentations statiques du monde et à « ouvrir » notre conception du temps est probablement Henri Bergson. Ce qu'il y a d'original dans son œuvre ne réside pas tellement dans certaines distinctions qu'il a introduites et qui sont devenues classiques, voire

<sup>446</sup> Gaston Berger, « L'accélération de l'histoire et ses conséquences pour l'éducation », in *HME*, p. 127-128.

<sup>447</sup> Gaston Berger, « Le temps de l'action » [1952], in *PTP*, p. 170.

scolaires, telles que celles de la durée et de l'espace, de l'image et du concept, de la mémoire et de l'habitude, mais dans le fait que, chez lui, la conception traditionnelle du temps éclate pour la première fois. L'avenir n'est plus ce qui doit inévitablement se produire, il n'est même plus ce qui va arriver, il est ce que l'ensemble du monde va faire.<sup>448</sup>

Berger s'est étonné du peu de traces qu'il a trouvé dans la culture philosophique jusqu'au milieu de xx<sup>e</sup> siècle au sujet de l'avenir. Les rares fois où l'avenir est évoqué, il ne tient pas le rôle central. Bergson avait bien noté comment l'accroissement de notre pouvoir sur la nature pouvait modifier notre conscience du temps, et Berger rappelle un de leurs échanges à ce sujet. « À une remarque que nous lui avons présentée sur la distinction qu'il convient de faire entre une mystique de la durée et une mystique de l'éternité, il avait répondu que la différence entre l'une et l'autre était en effet fort sensible, mais qu'elle tendait à se réduire à *mesure qu'augmentait notre puissance sur la matière*.<sup>449</sup> » En fait il faut selon Berger une véritable « conversion du regard » pour envisager correctement l'avenir. Dès le départ de ses réflexions à caractère prospectif, Berger contestait les méthodes généralement employées pour envisager l'avenir.

Si l'on examine les procédés qui sont le plus couramment utilisés pour suggérer ou justifier les décisions, on constate qu'ils entrent généralement dans l'une des trois catégories suivantes : l'action entreprise invoque un précédent, s'appuie sur une analogie ou repose sur une extrapolation. ... Nous ne songeons point à refuser toute valeur au précédent, à l'analogie et à l'extrapolation. Ces trois procédés sont précieux pour suggérer des hypothèses. Ils nous dispensent aussi de recourir en toute occasion à la pensée explicite et à l'analyse originale. Comme l'habitude, d'où ils dérivent, ils nous libèrent de l'obligation d'être constamment actifs. Ainsi nous permettent-ils d'être disponibles pour d'autres tâches. Ces mêmes raisons font pourtant qu'ils nous exposent, sous trois formes assez différentes, à une même paresse. « Tout se répète », dit souvent l'administrateur timoré, pour couvrir les défaillances de sa volonté. « Tout se ressemble », ajoute-t-il, pour justifier la rapidité de ses analyses et excuser la pauvreté de son imagination. « Tout continue », poursuivra-t-il, avec l'autorité que confèrent les chiffres et en donnant les apparences de la prévision scientifique à une simple routine opératoire... Surtout, les trois procédés dont nous dénonçons l'insuffisance supposent un monde relativement stable où l'on peut prendre les choses du dehors, parce que leur forme extérieure s'est trouvée longtemps associée à des propriétés définies. Quand tout se transforme lentement, les mêmes structures complexes se maintiennent et les surprises ne sont pas trop à craindre<sup>450</sup> ... Pour reprendre les diverses expressions dont je me suis servi, je dirai que les animaux ont un futur, que les individus ont un destin, que les âmes ont une destinée, mais qu'il appartient aux hommes, ces esprits incarnés, d'avoir un avenir, dans la mesure où ils sont capables de le construire.<sup>451</sup>

Par rapport aux moyens généralement employés pour envisager l'avenir (analyse des précédents, repérage des analogies, extrapolation) il faudra donc envisager ici une « révolution », la révolution

---

<sup>448</sup> Gaston Berger, « Le temps » [1959], in *PTP*, p. 210.

<sup>449</sup> L'Encyclopédie Française, T. XX, *le monde en devenir : histoire, évolution, prospective*, 1958.

<sup>450</sup> Gaston Berger, « Sciences humaines et prévision » [1957], in *TFFP*, p. 218.

<sup>451</sup> Gaston Berger, « L'idée d'avenir » [1960], in *PTP*, p. 230.

prospective. Par exemple sur le modèle des inventeurs de la perspective à la Renaissance, explique Berger :

La projection dans l'avenir de la connaissance acquise par l'observation du passé, même de ce passé récent qu'on nomme le présent, nécessite un certain nombre de corrections. Le futur à explorer doit être reconstruit sous la forme d'un « milieu-temps » compensé, pour réduire au minimum les distorsions. En somme, un travail assez analogue à celui que, dans le domaine de la représentation spatiale, effectuèrent les inventeurs de la perspective. L'analogie entre la « perspective » dans l'espace à l'époque de Léonard de Vinci et la « prospective » dans le temps qu'il nous faut construire aujourd'hui est frappante... Il s'agit, maintenant comme alors, de parvenir à une vision nouvelle du monde, aussi nouvelle que l'est un paysage de Léonard par rapport aux tapisseries de Bayeux ou aux estampes chinoises : une vision en profondeur, qui, cette fois, ne sera plus dans l'espace, mais dans le temps.

L'analyse phénoménologique ne nous délivre pas du monde, elle permet seulement d'en comprendre et d'en pénétrer un peu mieux le sens. Le temps ne serait plus le cadre rigide à l'intérieur duquel nous serions prisonniers, mais une des façons de nous représenter notre présence au monde. Berger insistait sur la nouveauté de la problématique que nous avons à affronter en raison de l'innovation permanente et de l'accélération de la civilisation contemporaine. Il s'inspire ici de l'idée d'avenir selon Teilhard de Chardin pour clarifier cette intuition qui est au centre de la démarche prospective.

L'idée d'avenir est une idée qui nous préoccupe tous. Nous sentons venir, dans le monde, des transformations profondes et inconnues et aussi nous sentons que l'avenir est à la fois quelque chose qui ne dépend pas de nous et quelque chose qui dépend de nous. Notre puissance nous inquiète et parfois nous exalte. Notre question n'est donc pas simplement : « Qu'est-ce qui nous attend ? », comme si l'avenir était déjà écrit en lettres définitives au grand livre des destinées, mais : « Où allons-nous ? », c'est-à-dire, au fond : « Qu'allons-nous faire ? » Cette idée d'avenir, il faut voir que c'est une idée nouvelle<sup>452</sup>.

Il est malhonnête de se réfugier dans l'histoire, dit Berger, pour nous exonérer de nos responsabilités liées à nos nouveaux pouvoirs. L'avenir n'est pas écrit à l'avance et rien ne nous impose de rester en situation d'échec : le temps est ouvert, il n'est plus ce qui va arriver, il est ce que nous en ferons. « Si rien n'est garanti, rien du moins n'est fatal ni inexorable. » Nous libérer du temps consiste à en faire notre temps, le temps de la prospective, qui selon Berger doit laisser une large place aux sciences humaines de son époque.

L'homme du xix<sup>e</sup> siècle croyait volontiers qu'il aurait résolu tous les problèmes lorsqu'il serait devenu 'maître et possesseur de la nature'. Mais le rêve des hommes de la Renaissance, que Descartes avait repris en essayant de le subordonner à une sagesse supérieure, et que la science moderne semblait devoir réaliser, a perdu pour nos contemporains beaucoup de son prestige. Nos découvertes posent plus de problèmes qu'elles n'en résolvent. On s'aperçoit qu'il est vain de chercher à rendre les hommes heureux et sages en s'occupant uniquement des choses et l'on forme l'idée de sciences de l'homme qui s'ajouteraient aux sciences de la nature et dont les techniques psychologiques et sociales permettraient d'orienter le comportement dans le sens désirable.<sup>453</sup>

---

<sup>452</sup> Gaston Berger, « L'idée d'avenir et la pensée de Teilhard de Chardin » [1960], in *PTP*, p. 237.

<sup>453</sup> Gaston Berger, « L'avenir des sciences de l'homme » [1956], in *TFFP*, p. 37.

## *Elaboration de la notion d'anthropologie prospective*

Nous sommes là au cœur de la réflexion prospective de Berger, au lieu où convergent ses préoccupations sur l'action, la valeur, le temps et la responsabilité. Berger défendra formellement à partir de 1955 son idée d'une science de "l'homme à venir", d'une "anthropologie prospective" dont l'objectif est d'étudier les différentes situations dans lesquelles l'homme devrait se trouver à l'avenir, pour ne pas "manquer demain les buts que nous poursuivons, plus sûrement encore que nous n'avons manqué aujourd'hui ceux que nous nous proposons hier". Profonde idée, qui tient en peu de mots. Quelques citations de Berger suffiront à en saisir l'essentiel.

Notre civilisation s'arrache avec peine de la fascination du passé. De l'avenir, elle ne fait que rêver, et, lorsqu'elle élabore des projets qui ne sont plus de simples rêves, elle les dessine sur une toile où c'est encore le passé qui se projette. Elle est rétrospective, avec entêtement. Il lui faut devenir 'prospective'. Notre dessin n'est point de nous interroger sur le sens ou la valeur de l'histoire... Il n'est plus possible de transposer dans l'avenir en les modifiant à peine les expériences que nous avons faites ou celles dont on nous a transmis le récit. Du passé, l'homme d'action doit savoir dégager des éléments permanents et des règles efficaces ; il ne saurait y découvrir des modèles qu'il lui suffirait de reproduire.<sup>454</sup>

Sur trois ans, principalement de 1955 à 1957, Berger va consolider son intuition d'un besoin de prise en considération de l'avenir dans la préparation des orientations de la société. Il est imprégné de l'idée que le rythme des transformations s'accélère alors même que nous « abordons l'avenir à reculons », dit-il en citant à plusieurs reprises cette formule de Valéry. Il s'agit d'apprendre à regarder l'avenir en face, le saisir dans sa nature originale en lui appliquant d'autres méthodes que celles qui valent pour le passé ou pour le présent. Mais la conversion du regard qu'il s'agit d'opérer demande des efforts soutenus. « Sans doute pensons-nous souvent à l'avenir, mais c'est pour en rêver plus que pour le construire. Or le rêve est le contraire du projet. Au lieu d'amorcer l'action il nous en détourne ; il nous fait jouir en imagination du fruit d'un travail que nous n'avons pas construit.<sup>455</sup> » Dans ce texte de Berger de 1955, le plus ancien de ses écrits annonçant aussi clairement son projet relatif à la prospective, il précise clairement son ambition :

Notre civilisation repose principalement sur des études rétrospectives. A la recherche des régularités observées, qui est l'objet des sciences de la nature, correspond, dans les sciences humaines, la recherche des précédents... Dans un univers en accélération, comme le nôtre, il faut faire face constamment à des situations originales. Les solutions envisagées ne doivent plus seulement tenir compte des circonstances antérieures, ni même des conditions actuelles, mais de celles, toutes différentes, qui existeront au moment où se développera l'action que nous préparons... Les philosophes parlent souvent aujourd'hui d'anthropologie pour désigner non l'étude d'une « nature » humaine, mais celle des « situations » dans lesquelles l'homme se trouve engagé et qui fournissent les données des problèmes qu'il doit résoudre. Si nous appliquons à cette anthropologie les remarques qui précèdent, l'idée s'impose d'une *anthropologie prospective* dont le défaut nous condamnerait à manquer demain les buts que nous poursuivons, plus sûrement encore que nous n'avons manqué aujourd'hui ceux que

<sup>454</sup> Gaston Berger, « Sciences humaines et prévision » [1957], in *PTP* p. 55.

<sup>455</sup> Gaston Berger, « L'attitude prospective » [1958], in *TFPF*.

nous propositions hier... On cherchera à montrer, à titre d'exemple, quels aspects de la situation de l'homme dans le monde de demain il est possible d'apercevoir dès aujourd'hui. On s'appliquera aussi à déterminer en quel sens et dans quelle mesure la transformation profonde des situations influera sur la position et peut être sur la solution des problèmes philosophiques traditionnels.<sup>456</sup>

L'esprit prospectif selon Berger n'est en aucune manière l'esprit d'une planification généralisée de l'agir humain ; Il n'est pas sensé prédéterminer quoi que ce soit, il est sensé éclairer l'action collective. Bien au contraire, ce serait plutôt de l'impossibilité de prévoir que naît justement l'attitude prospective. Il ne prétend pas éliminer tous les risques et donner à nos actions une structure parfaitement rationnelle, il se contente d'inviter à un maximum de réflexion et d'anticipation aussi rationnelle que possible.

... L'anthropologie prospective veut donner à nos actions un cadre précis, des fins valables et des bases solides. Elle en prétend pas nous épargner la responsabilité de choisir. Malgré ses efforts, bien des choses resteront toujours obscures, bien des choses aussi dépendront de ce que nous aurons décidé. Elle n'esquisse pas la figure d'un ordre auquel nous serions inéluctablement condamnés : elle dessine à grands traits plusieurs mondes possibles, dont l'un seulement sera promu à l'existence. Elle ne tend pas à nous dispenser de juger, mais à éclairer notre jugement et à nous permettre de le former assez tôt pour qu'il soit encore efficace...<sup>457</sup>

Pour faire face à des situations originales, Berger préconise des moyens originaux. C'est d'autant plus nécessaire que tous les procédés employés du temps de Berger sont, dit-il, inopérants dès qu'il s'agit d'inventorier concrètement le champ des possibles.

La conclusion qui en découle, banale par son évidence, est d'abord que nous sommes contraints, non seulement de nous poser des problèmes imprévus, mais encore d'inventer des méthodes originales pour les aborder. C'est aussi que dans un univers où tout se transforme si rapidement, la prévision est à la fois absolument indispensable et singulièrement difficile. Sur une route bien connue, le conducteur d'une charrette qui se déplace au pas, la nuit, n'a besoin, pour éclairer sa route, que d'une mauvaise lanterne. Par contre l'automobile qui parcourt à vive allure une région inconnue doit être munie de phares puissants... On ne sait pas très bien où l'on va, mais on y va vite.<sup>458</sup>

Avec l'anthropologie prospective, Berger souhaitera donner aux actions humaines « un cadre précis, des fins valables et des bases solides »... Il s'agira d'établir, on l'a déjà souligné mais il faut le répéter, « une morale qui convienne à des êtres dont les actes sont lourds de conséquences... ». La ressemblance est frappante avec le projet de Jonas qui avec le *Principe Responsabilité* voudra vingt ans plus tard élaborer « une éthique pour la civilisation technologique ».

Berger insiste tout particulièrement sur le fait que la prospective est l'étude de l'avenir « lointain » et « large ». La « totalité de la vision est indispensable », précise-t-il avec des arguments qui seront exactement ceux dont nous aurons besoin pour bâtir la Table dans les chapitres suivants. Connaissant

---

<sup>456</sup> Gaston Berger, « L'homme et ses problèmes dans le monde de demain. Essai d'anthropologie prospective » [1956], in *TFPF*.

<sup>457</sup> Gaston Berger, « Sciences humaines et prévision » [1957], in *TFPF*, p. 62.

<sup>458</sup> Gaston Berger, « Sciences humaines et prévision » [1957], in *TFPF*, p. 58.

ces cinq objectifs majeurs de la réflexion prospective de Berger, nous voyons mieux comment sa démarche originale pourra venir utilement combler les lacunes de la prévision et de la planification : il ne s'agit pas d'une technique de gestion. Elle ne permet pas de faire l'économie d'un projet politique, d'une conscience collective. Bien au contraire, elle appelle le projet politique en lui fournissant matière à opérer ses arbitrages. Elle élève le débat, elle permet aux décideurs de regarder l'avenir la tête haute, dégagée des événements qui se complexifient et s'accélèrent et qui, sans l'effort prospectif, les contraindraient à rester embourbés dans la contingence sans percevoir l'horizon lointain.

La prospective ne cherche pas à satisfaire notre curiosité, mais à rendre nos actes plus efficaces. Elle ne veut pas deviner, mais construire. « Ce qu'elle préconise, c'est une attitude pour l'action ». Se tourner vers l'avenir, c'est passer du 'voir' au 'faire'. L'avenir est affaire de volonté. Prendre l'attitude prospective, c'est se préparer à faire car « ce qui est à faire est plus important que ce qui est déjà fait ».

Voyons à présent comment Berger, qui avait nettement plus approfondi sa réflexion que sa méthodologie en matière de prospective, pensait s'y prendre concrètement pour mettre en œuvre ses idées. Nous trouvons davantage d'assurance, dit-il, dans l'étude des choses déjà faites, et nous reprochons volontiers aux anticipations de manquer de sérieux. La rigueur semble ici impossible et nous acceptons de nous en remettre à la fantaisie pour envisager ce qui n'est pas encore, dans les rares occasions où nous nous sentons en demeure d'anticiper. Il n'est pas incontournable d'en rester là, selon Berger, et c'est tout l'objet de sa « science de l'homme à venir », qui s'articule autour des concepts de méditation, d'interdisciplinarité et de projection dans l'avenir.

L'anthropologie prospective... s'organisera ainsi autour de la méditation des philosophes appliqués à découvrir les aspirations humaines, mais soucieux de les exprimer sous une forme qui s'adapte au monde dans lequel les hommes auront bientôt à vivre. Aussi devra-t-on réaliser une collaboration étroite entre les divers spécialistes capables d'indiquer, avec toute la précision désirable, la manière dont les choses ont tendance à évoluer. Ils chercheront moins, dans la perspective propre aux sciences humaines, quelles *applications* les récentes découvertes scientifiques sont susceptibles d'avoir, que les *conséquences* qu'elles semblent devoir entraîner.<sup>459</sup>

Deux notions importantes de la pensée de Berger sont ici à souligner, au-delà de la définition de son concept d'anthropologie prospective : d'une part l'idée de la prospective comme approche interdisciplinaire, impliquant hommes de réflexion, d'action et toutes les spécialisations requises pour l'étude de situations réelles complexes ; d'autre part une nette démarcation de sa vision de la prospective par rapport à la futurologie d'inspiration anglo-saxonne, en cours de déploiement à cette période aux Etats Unis – futurologie dont l'objet consiste plutôt à maximiser les utilisations possibles des innovations technologiques, sans véritable interrogation sur les mutations sociales ou anthropologiques qu'elles impliquent. Aux antipodes de ce type de futurologie, Berger donne avec l'anthropologie prospective la priorité « au facteur humain dans la formation des événements à venir ».

---

<sup>459</sup> Gaston Berger, « L'avenir des sciences de l'homme » [1956], in *TFFP*.

Il s'agit d'une réflexion structurée sur l'avenir qui s'applique à en décrire les structures les plus générales et veut dégager une méthode applicable dans un contexte de complexification et d'accélération croissantes. Pierre Massé, qui appliquera au Plan les réflexions de Berger, rappelle que la prospective est avant tout « un réducteur de complexité ». La prospective reconnaît, dit-il « la richesse du futur et l'intentionnalité de l'action. Au lieu de se satisfaire du prévu, elle cherche à imaginer, pour y parer, l'imprévu. En outre, au sein de l'imaginaire, elle recherche le souhaitable, soit pour ses éléments positifs, soit pour sa valeur décisive pour certains périls <sup>460</sup>».

Avant la prospective, dit Berger, les méthodes d'anticipation sont excessivement frustrées. Lorsqu'on les observe avec attention, elles se réduisent à se projeter dans l'avenir sans méthode, sur la base de vagues analogies tirées du passé.

Si l'on examine les procédés qui sont le plus couramment utilisés pour suggérer ou justifier les décisions, on constate qu'ils entrent généralement dans l'une des trois catégories suivantes :: l'action entreprise invoque un précédent, s'appuie sur une analogie ou repose sur une extrapolation. <sup>461</sup>

Or, plus rien de tout cela ne reste pertinent et efficace pour prendre des décisions aujourd'hui. Hier et demain sont hétérogènes, dit encore Berger, et tout l'intérêt de la prospective est de mettre en lumière leur différence, car c'est ce qui rend possible et efficace un projet. « C'est un regard qu'on jette sur le passé, puisque, de ce côté-là, il n'y a plus rien à faire. C'est un projet qu'on forme pour l'avenir, car là des possibilités sont ouvertes. Passer de la rétrospection à la prospection n'est pas simplement diriger ailleurs l'attention : c'est se préparer à l'action. » <sup>462</sup> Et pour envisager l'avenir, sans forcément parler de fantaisie il faudra recourir à l'imagination. C'est tout le cœur de l'anthropologie prospective qui est « une étude dont les méthodes sont à élaborer, mais qui est indispensable et qui s'appliquerait à regarder l'avenir avec une imagination si vive, mais aussi avec une objectivité si parfaite qu'il deviendrait possible de préparer nos enfants aux situations dans lesquelles ils pourront se trouver placés <sup>463</sup> ». La prospective, dit encore Berger, pour s'organiser collectivement vis-à-vis de *l'intenabilité* du devenir.

C'est avec ces principes que Berger pose les premiers jalons de la prospective. Il indique que la prospective n'aura pas à prédire, qu'elle ne s'intéressera que marginalement aux événements, mais qu'elle doit mettre à jour les tendances générales du futur pour faire les bons choix de société au présent. Car « Demain ne sera pas comme hier. Il sera nouveau et il dépendra de nous. Il est moins à découvrir qu'à inventer. L'avenir de l'homme antique devait être révélé. Celui du savant d'hier pouvait être prévu. Le nôtre est à construire — par l'invention et le travail <sup>464</sup>».

---

<sup>460</sup> Pierre Massé, *Le Plan ou l'anti-hasard*, p. 33.

<sup>461</sup> Gaston Berger, « Sciences humaines et prévision » [1957], in *TFFP*.

<sup>462</sup> Gaston Berger, « L'attitude prospective » [1959], in *TFFP*, p. 270.

<sup>463</sup> Gaston Berger, « L'accélération de l'histoire et ses conséquences pour l'éducation », in *HME*, p. 68.

<sup>464</sup> Gaston Berger, « L'idée d'avenir » [1960], in *PTP*, p. 233.

L'anthropologie prospective, c'est aussi pour Berger l'objectif de maximiser les opportunités de réconcilier puissance et sagesse. C'est pourquoi il se tiendra très au fait de tous les développements technologiques et industriels. Il annonçait clairement Jonas lorsqu'il pointait, en reprenant Blondel, combien « notre puissance va toujours plus loin que notre science ». Pour Gérard Bastide c'est l'objet essentiel de l'œuvre de Berger.

Il s'agit pour la prospective de relever le défi et de faire en sorte qu'au lieu de suivre péniblement et avec retard le progrès technique auquel nous sommes enrôlés, la pensée puisse prendre une bonne fois toute l'avance et tout le champ nécessaire pour qu'à la finalité de la puissance se substitue celle de la valeur. C'est à cette sorte de gageure que Berger, conscient de la gravité de l'enjeu, conviait tous ceux qui, en France et dans tout le reste du monde, ont la responsabilité parce qu'ils ont l'efficacité, dans l'édification de l'avenir : grands industriels, grands politiques, grands éducateurs. La civilisation nous somme de gagner de vitesse par l'esprit le progrès des techniques. La partie se joue donc sur l'axe philosophique du temps.<sup>465</sup>

Nous reviendrons sur cet objectif central de toute démarche d'anticipation, plus encore aujourd'hui qu'à l'époque de Berger. L'idée sous-jacente de Berger semble être là : la réflexion prospective pourrait susciter une réelle « révolution », procurant à l'homme une vision en profondeur de son avenir conçu non plus uniquement comme un destin, mais comme le résultat d'une œuvre commune.

L'anthropologie prospective veut donner à nos actions un cadre précis, des fins valables et des bases solides. Elle ne prétend pas nous épargner la responsabilité de choisir. Malgré ses efforts, bien des choses resteront toujours obscures, bien des choses aussi dépendront de ce que nous aurons décidé. Elle n'esquisse pas la figure d'un ordre auquel nous serions inéluctablement condamnés ; elle dessine à grands traits plusieurs mondes possibles dont l'un seulement sera promu à l'existence. Elle ne tend pas à nous dispenser de juger, mais à éclairer notre jugement et à nous permettre de le former assez tôt pour qu'il soit encore efficace. Elle ne veut faire de nous ni des surhommes libérés des servitudes temporelles, ni des mécanismes aveugles : seulement des hommes, conscients de leurs limites et de leurs faiblesses, mais attentifs à leurs devoirs et prévenus des risques qu'ils courent... Si l'humanité d'aujourd'hui avait de son avenir cette vision relativement claire que la prospective voudrait lui donner, elle serait invitée à la prudence. Elle apprendrait à surveiller sa marche, à bien calculer ses mouvements et à prendre à temps les précautions nécessaires. Elle pourrait découvrir aussi dans cette vision assez de possibilités exaltantes pour que ses futures obligations lui paraissent légères et pour qu'elle renaisse à l'espérance en découvrant un sens à sa destinée.<sup>466</sup>

On a moqué Berger car il a parlé, pour illustrer son concept d'anthropologie prospective, d'un projet de « science de l'homme à venir. » Mais ce qu'il est important de retenir, c'est l'orientation, l'effort et la méthode qu'il nous a proposés. L'anthropologie prospective, cette profonde intuition de Berger reste à notre programme pour le XXI<sup>e</sup> siècle. Car personne à ma connaissance n'a jusqu'à présent proposé une pensée aussi proche de concilier puissance et sagesse, rationalité et utopie sociale, expertise et humanisme, analyse et décision, avec comme idéal régulateur la situation dans laquelle l'homme risque de se retrouver dans un avenir lointain. Aujourd'hui encore cette idée pourrait représenter un solide fil

---

<sup>465</sup> Georges Bastide, « G. Berger et la philosophie de la spiritualité militante », in *Hommage à Gaston Berger*, p. 49.

<sup>466</sup> Gaston Berger, « Sciences humaines et prévision » [1957], in *PTP*, p. 223.

conducteur pour une approche interculturelle des enjeux de civilisation tels qu'ils se présentent à nous en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle.

### *La prospective, philosophie de l'être en instance*

Il faut bien comprendre que c'est de l'impossibilité de prévoir que naît la prospective. Pour Berger, la prospective tient davantage du concept médiéval de *création continuée* que de la prévision.

Les théologiens du Moyen Age avaient élaboré la profonde théorie de la création continue : l'action par laquelle Dieu conserve le monde est la même que celle par laquelle il l'a primitivement produit. Cette identité entre « créer » et maintenir était la conséquence de l'éternité divine. Pour nous, qui vivons dans le temps, nous reproduisons à notre manière et par le renouvellement incessant de notre effort cette permanence de l'action créatrice : nous devons perpétuellement donner au monde une nouvelle forme. La vie est pour nous une invention continue.<sup>467</sup>

Il s'agit selon Berger de « faire l'avenir », au travers de l'action, en évitant d'entrer dans l'avenir à reculons, c'est-à-dire avec les yeux rivés sur les modèles du passé. Notons au passage l'invitation, excessive, à oublier le passé. Ce sera une des limites de la prospective telle que définie à ses débuts et nous y reviendrons. C'est cette philosophie que Pierre Massé cherchait à faire vivre au Plan.

La logique de la recherche prospective est ainsi d'inverser le cheminement traditionnel et de partir de l'exploration de l'avenir — non pas d'un avenir déduit, mais d'une pluralité d'avenirs imaginés. Ici une question se pose. Puisqu'en définitive il s'agit de joindre l'avenir au présent, puisque la décision doit de toute manière opérer prospectivement cette jonction, les deux cheminements sont-ils tellement différents ? Je crois pouvoir répondre qu'en inversant la démarche la prospective reconnaît beaucoup plus largement la richesse du futur et l'intentionnalité de l'action. Au lieu de se satisfaire du prévu, elle cherche à imaginer, pour y parer, l'imprévu. En outre, au sein de l'imaginaire, elle recherche le souhaitable, soit pour ses éléments positifs, soit pour sa valeur décisive contre certains périls. Au commencement est ainsi l'imagination, complétée par la volonté.<sup>468</sup>

C'est ainsi que Berger installe la prospective au cœur de plusieurs contradictions : l'expérience d'un monde en accélération qui fait exploser les repères temporels traditionnels, celle d'une civilisation produisant quotidiennement des nouveautés qui « posent plus de problèmes qu'elles n'en résolvent ». Au total la prospective impose de revoir bien des habitudes. Elle invite d'abord à une réflexion originale à propos de la notion d'invention. En régime d'innovation continue il est inutile et vain d'essayer de continuer à prolonger le passé dans l'avenir. L'innovation bouleverse nos habitudes et nos conditions d'existence à une vitesse croissante.

Lorsque le changement s'opère lentement, on peut vivre sur son acquis. Aujourd'hui, tout est partout et sans cesse remis en question. Ce n'est pas seulement dans la vie économique, c'est dans tous les domaines que la sécurité nous échappe. La tranquillité, qui pour les uns était l'assurance, pour les autres la résignation, est

---

<sup>467</sup> Gaston Berger, *à préciser*.

<sup>468</sup> Pierre Massé, *Le plan ou l'anti-hasard*, p. 33.

définitivement derrière nous. En face de nous c'est un avenir mystérieux, où tout semble possible, en bien comme en mal, et sur lequel notre humanité adolescente projette ses rêves. Il reste à transformer ces rêves en projets... [Ou encore] Ce phénomène prévisible, calculable peut-être, paraît comporter l'apparition d'un type humain nouveau. Il nous faut sans doute abandonner la vieille berceuse de l'humanisme : *l'éternel fonds de l'homme*, donner le branle à nos imaginations routinières, ranger dans un tiroir les pièces du vieil échiquier, et nous apprêter à quelque chose de tout à fait autre.<sup>469</sup>

La prospective entend faire la place et utiliser au mieux tous les nouveaux moyens de connaissance du futur, à une période au cours de laquelle de nouveaux outils éclairent la prise de décision sous des angles nouveaux.

Mais un autre aspect du monde moderne doit retenir notre attention, si nous voulons comprendre de quelle manière se transforme l'idée d'avenir. Nos moyens de prévoir se sont considérablement accrus. Nous connaissons mieux les lois des phénomènes, nous savons faire des enquêtes, des dénombrements, des statistiques de plus en plus précis et nos machines peuvent en tirer, en quelques secondes, les renseignements qui nous intéressent. Mais notre science même nous montre que tout est plus complexe que nous ne l'imaginions. Nos lois physiques, que nous tenions pour absolues, ne sont que statistiques et expriment seulement la résultante de phénomènes élémentaires qui nous échappent. En théorie comme en pratique, la formule traditionnelle qui accompagnait les prévisions : « toutes choses égales d'ailleurs » est inapplicable.<sup>470</sup>

Ensuite la prospective est conçue comme remède à « l'inquiétude contemporaine », pour « libérer du fatalisme ». Berger s'efforce de voir dans la croissance des incertitudes une augmentation de la liberté humaine, et montre comment la prospective peut éclairer avec pertinence les choix à réaliser pour peu que l'on ait une vision claire et partagée de « l'avenir souhaitable ».

Tout se passe comme si l'humanité n'avait pas été créée jadis une fois pour toutes et voyait peu à peu décliner ses forces et s'éparpiller ses opérations. Elle semble, au contraire, le résultat d'une création continuée. A l'idée de la « chiquenaude » initiale dont les conséquences se dérouleraient automatiquement, il faut substituer celle d'une « aspiration » constante qui accroît sans cesse — et de plus en plus vite — la complexité, l'organisation, « l'information » au sens que donnent à ce terme ceux qui s'occupent de cybernétique... On a dit que toute la dignité de l'homme est dans la pensée. Mais celle-ci n'est pas simplement faite pour aider un animal supérieur à obtenir quelques satisfactions médiocres. Elle est la condition de notre liberté et d'abord l'instrument de notre libération. Elle culmine dans la réflexion sur le sens de notre existence.<sup>471</sup>

...les contemporains sont naturellement portés à voir dans la science un système indéfiniment extensible, capable de résoudre tous les problèmes. Il s'agit là d'une sorte de foi religieuse, qui diffère pourtant de la plupart des religions parce que les résultats escomptés sont matériels et sensibles et qu'on pense les obtenir à bref délai... Cessant d'être inconditionnels, les impératifs s'opposent entre eux. Il ne faut pas moins de courage aujourd'hui qu'hier, mais il faut aussi un effort spécial de lucidité — et l'on n'est pas toujours certain d'avoir vu clair...<sup>472</sup>

---

<sup>469</sup> Gaston Berger, « Sciences humaines et prévisions » [1957], in *PTP*, p. 222.

<sup>470</sup> Gaston Berger, « L'idée d'avenir » [1960], in *PTP*, p. 231.

<sup>471</sup> Gaston Berger, « L'idée d'avenir » [1960], in *PTP*, p. 230.

<sup>472</sup> Gaston Berger, « L'inquiétude contemporaine », [1959], in *PTP*, p. 256.

La prospective, on l'a dit, a surtout pour objectif de réconcilier puissance et sagesse. Thème particulièrement bien illustré chez Berger, sur influence probable de Teilhard De Chardin et son idée de « prendre en main l'évolution », en raison d'une « pression humaine en augmentation », qui pose la question de la régulation d'une « agitation croissante »

... le Père Teilhard a pris conscience de cette pression humaine qui augmente et il a montré d'une façon assez convaincante que cette pression, créant des structures nouvelles, contraint à des organisations qui, suivant notre habileté et notre générosité, seront, ou bien exclusivement des mesures de contrainte ou, au contraire, des points d'appui pour un épanouissement plus large de nos libertés. Mais de toute façon, nous n'avons plus le choix. Nous pouvons choisir entre l'esclavage ou la liberté, mais nous ne pouvons pas éviter la pression.<sup>473</sup>

À l'impitoyable loi naturelle nous entendons substituer une loi plus humaine. En même temps nos moyens se sont accrus et cessent d'être négligeables à l'échelle cosmique. Sans doute sommes-nous encore trop ignorants pour reproduire à notre guise toutes les formes que la nature a engendrées, et d'abord toutes les formes vivantes ; nous sommes du moins assez puissants pour créer des substances originales et dépasser ainsi le cadre qui nous était offert.<sup>474</sup>

La prospective également pour tenter « le grand bond en avant » qui parviendrait à poser les valeurs humaines avant celles de la technique ou de l'économie. « Relever le défi des techniques affolées, de la croyance naïve en un progrès automatique, de l'abandon de l'amélioration de l'humanité aux mains des seuls techniciens ».

Enfin la prospective place au premier plan la nécessité d'aborder la question de l'avenir de façon interdisciplinaire, comme nous le dirions aujourd'hui. L'interdisciplinarité est un moyen de lutter contre l'organisation des savoirs en silo, contre les prises de décision « avec des œillères », avec tous les risques que ce type de décision comporte.

Nous dirons d'abord que toute entreprise de ce genre repose sur la collaboration étroite de philosophes attentifs aux fins et préoccupés des valeurs, et de spécialistes qui soient parfaitement informés des réalités de leur domaine et de tous les moyens que les diverses techniques mettent à notre disposition. Nous voulons ainsi que travaillent ensemble un philosophe, un psychologue, un sociologue, un économiste, un pédagogue, un ou plusieurs ingénieurs, un médecin, un statisticien, un démographe... Nous avons trop souffert de voir la sagesse séparée de la puissance pour ne pas souhaiter la collaboration de ceux qui déterminent le désirable et de ceux qui savent ce qui est possible.<sup>475</sup>

---

<sup>473</sup> Gaston Berger, « L'idée d'avenir et la pensée de Teilhard de Chardin », [1960], in *PTP*, p. 249.

<sup>474</sup> Gaston Berger, « Sciences humaines et prévision », [1957], in *PTP*, p. 220.

<sup>475</sup> *Ibid.*, p. 220.

La prospective est une pensée de l'être en *devenir*, ou plutôt de l'être en *instance*. Prendre une attitude prospective, c'est prendre une attitude en direction de l'action, se préparer à « faire » donc à créer : « Je ne suis ni un existant qui se connaît tel, ni un homme en sursis. Je suis un *être en instance* ». Là réside le paradoxe qui constitue la racine philosophique de la prospective : l'être humain est donné à lui-même non par ce qu'il fait naturellement – par le fait qu'il soit toujours déjà pré-donné à lui-même – mais par ce vers quoi il tend intentionnellement – par ce dont il est en quête. Sur ces bases la prospective telle que proposée par Berger représente à la fois une philosophie et une pratique du courage, de la responsabilité, de la liberté et du dépassement.

- La prospective, philosophie du courage : « Regarder un atome le change, regarder un homme le transforme, regarder l'avenir le bouleverse ». C'est peut-être dans la mise au point de nouveaux concepts, dans la création de valeurs conceptuelles nouvelles, pour remplacer ce que Berger appelle « le vieillissement des concepts », que réside la principale tâche de la prospective. L'effort de la prospective consiste à toujours reconstruire un avenir nouveau sur des terrains en constante évolution. La prospective doit aussi s'adapter à ce monde moderne en constante évolution, toujours plus rapide.

- La prospective, philosophie de la responsabilité, invitation à la sagesse. Paul Valéry posait la question principale : « Que veut-on et que faut-il vouloir ? ». « L'avenir n'est pas seulement ce qui peut arriver ou ce qui a le plus de chance de se produire, c'est aussi ce que nous aurons voulu qu'il fût » répondait Berger. Ou encore : « La phénoménologie transcendantale n'est pas une philosophie confortable. La pureté du sujet est gênante comme la pensée de la mort. On respire mal à cette hauteur. Le bonheur est en bas, dans les vallées. Courons y oublier notre découverte... Le philosophe pourra chercher au-delà du monde la valeur absolue qui seule peut donner un sens aux discriminations qu'il fait dans le monde.<sup>476</sup> »

- La prospective, philosophie de la liberté : Il y a quelque chose de fataliste dans une conception déterministe du futur : si tout ce qui devient suppose, par avance, une cause qui le produit nécessairement, si le futur ne peut vraiment être rien d'autre que le résultat d'une cause qui le détermine, alors il y a quelque chose d'accablant, qui relève de la fatalité, dans cette conception du monde. « Il faut le redire, la critique du temps chez Berger n'est pas faite pour nous fixer dans une pseudo-éternité, mais pour bien montrer à l'homme contemporain qui se croit « prisonnier du temps » qu'il n'est prisonnier que de son propre mirage. Dire que le temps est une construction de l'homme signifie qu'il y a la possibilité d'une aventure par laquelle l'homme s'ouvrira progressivement à l'Être et qui, loin de l'isoler des autres hommes, le ramènera vers eux et vers leurs entreprises temporelles ». <sup>477</sup>

Mais les moyens, dans un monde complexe qui les multiplie, peuvent devenir un vrai danger pour l'homme en ce que, au lieu de servir sa liberté, ils finissent par l'emprisonner. « La société nous facilite toutes les actions matérielles mais elle nous enserme, nous surveille et parfois nous étouffe. Nous ne

---

<sup>476</sup> Gaston Berger, « La phénoménologie transcendantale », [1957], in *PTP*, p. 53.

<sup>477</sup> Sur Gaston Berger, (PP, 80) à renseigner

craignons plus les loups. Il n'y a plus de famines. Les épidémies se font rares. Restent les contraventions et les formalités<sup>478</sup> ; c'est-à-dire la prolifération des moyens minuscules où s'ensevelit finalement la liberté.

- La prospective, philosophie du dépassement, dans une vision à la fois lucide et dynamique du monde. D'où l'importance des bases philosophiques de l'approche de la prospective. Philosophie et prospective réunies autour d'une exigence critique. Exigence d'efficacité pratique imposée à la philosophie, au travers de l'attitude prospective qui décidément gouverne l'ensemble de l'œuvre de Berger, exigence vraisemblablement toujours d'actualité pour penser le XXI<sup>e</sup> siècle. « Le temps qui sera alors *retrouvé* recevra sa valeur de son principe auquel on l'aura explicitement rattaché et l'homme comprendra que, loin d'être *dans le temps* et pour la mort, comme on le lui répète, il est *dans l'éternité* mais *pour le temps*.<sup>479</sup> » Berger semble parfois inviter à une sorte de prométhéisme supérieur et lucide : « Ainsi, par-delà le prométhéisme vulgaire, qui est moins une révolte qu'une fuite et fait seulement de l'homme le roi de son propre désert, pourrait s'esquisser une philosophie du dépassement qui réaliserait, mais d'une manière toute différente et dans une nouvelle dimension de la pensée, le vieux rêve de Prométhée.<sup>480</sup> »

- Enfin Berger n'aura cessé de promouvoir le besoin de clarté, de ses premiers à ses derniers écrits. Il en sera de même pour la prospective, dont une des tâches essentielles est d'aider à faire la part des choses dans le flux continu des informations et événements quotidiens.

A une philosophie de la vision correspond un amour de la lumière ; le philosophe est fait pour la lumière. Quand il est incompréhensible et obscur, c'est qu'il a mal travaillé, c'est qu'il est faible, c'est qu'il a mal réussi. Mais il n'est pas là pour animer notre ennui, éveiller notre curiosité en nous vantant les mérites de l'ombre et les prestiges de la confusion ; il est là pour qu'on y voie clair.<sup>481</sup>

Clarté, vision, valeurs, action, devenir, tels sont les composantes de la philosophie de Berger au moment où il formalise les quelques textes fondateurs de sa pensée prospective. Nous verrons que le monde a bien changé en un demi-siècle, et que ces composantes ne trouvent plus à s'appliquer avec autant d'évidence aux enjeux qui se présentent aujourd'hui. C'est certainement dans la mise au point de nouveaux concepts, dans la création de valeurs nouvelles, pour remplacer ce que Berger appelle « le vieillissement des concepts », que réside la principale tâche de la prospective. Le devoir de la prospective consiste à toujours reconstruire un avenir nouveau sur des terrains en constante évolution. Le contemporain « regrette l'époque heureuse de Descartes où un philosophe pouvait entreprendre *une fois dans sa vie* de se débarrasser de ses opinions injustifiées. Cette nostalgie de tranquillité, de sécurité et de repos, il découvre avec tristesse qu'elle ne saurait être satisfaite : tout est

---

<sup>478</sup> Gaston Berger, « Le monde en devenir : histoire, évolution, prospective. » *Encyclopédie Française*, t. XX.

<sup>479</sup> Gaston Berger, « L'homme et ses limites », [1949], in *PTP*, p 80.

<sup>480</sup> Gaston Berger, « L'homme prométhéen » [1951], in *PTP*, p. 98.

<sup>481</sup> Gaston Berger, « L'idée d'avenir et la pensée de Teilhard de Chardin » [1960], in *PTP*, p. 246.

toujours à reprendre.<sup>482</sup>» Au final on comprend mieux ce qui fait le lien entre les différentes phases de la réflexion de Berger, on voit plus clairement ce qui va se dynamiser dans ses travaux sur la contingence, la théorétique, la caractérologie, les valeurs, l'action, le tout dans un projet de critique permanente de la temporalité. C'est pourquoi je souscris assez facilement à ce résumé de Bernard Ginisty :

Les recherches sur le temps apparaissent relativement tard dans son œuvre, après sa réflexion sur les sciences humaines et notamment sur la caractérologie. Il semblerait que tout le travail préliminaire de sa théorétique, comme de caractérologie, trouve son aboutissement dans cette réflexion critique sur le temps. Bien qu'elle ne soit pas développée dans toute son ampleur, cette critique l'a amené à l'élaboration de la notion d'attitude prospective. Théorétique et prospective, l'une à la base, l'autre au terme de la démarche bergerienne, se réfèrent toutes deux à cette attitude fondamentale, héritée de la tradition méditerranéenne : le goût de la vision, préalable à la passion ou à l'action<sup>483</sup>

### *Berger, une pensée pour le XXI<sup>e</sup> siècle ?*

S'il fallait résumer la pensée prospective de Berger et ce qu'elle conserve de plus vivant pour affronter nos enjeux contemporains, nous pourrions nous arrêter sur ces deux citations, datant toutes deux de 1957. « L'anthropologie prospective veut donner à nos actions un cadre précis, des fins valables et des bases solides. » Cette définition lapidaire représente, en fait, un très ambitieux programme de travail. D'autant que Berger inscrit ce programme dans l'optique d'une pensée résolument empreinte de réalisme et d'une forme de positivisme qui peuvent, aujourd'hui encore, utilement nous inspirer, pourvu qu'ils soient dégagés de toute naïveté.

Bien sûr il ne s'agit plus tout à fait, comme à l'époque de Berger, de « dessiner à grands traits plusieurs mondes possibles, dont l'un seulement sera promu à l'existence ». Il y avait dans cette vue prospective un excès de prétention dans la capacité de l'homme à construire le monde tel qu'il l'entendait. L'imprévisibilité croissante des implications sociales et humaines de nos activités technoscientifiques et économiques mondialisées interdit à présent toute ambition de ce type. L'entrée dans l'ère de l'Anthropocène interdit d'en rester là. Dans ce contexte, c'est la vocation même d'une anthropologie prospective qui doit évoluer. Elle devient affaire d'herméneutique, d'interprétation. Elle doit prioritairement aider à comprendre comment reprendre la main sur des évolutions qui, à ce stade, nous échappent. *L'anthropologie prospective, c'est le décryptage des futurs possibles, souhaitables, et des options pour les configurer dans la perspective d'un avenir ouvert sur longue durée* : telle pourrait être une nouvelle définition de la prospective, inspirée de la pensée de Berger, mais faisant place aux nouveaux impératifs d'une pensée anticipatrice au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Définition en apparence plus modeste, en ce qu'elle ne miserait plus sur la capacité de l'homme à faire le monde tel qu'il le souhaiterait, mais finalement tout aussi ambitieuse que celle de Berger si l'on considère qu'entre-

---

<sup>482</sup> Gaston Berger, « L'inquiétude contemporaine » [1959], in *PTP*, p. 261.

<sup>483</sup> Ginisty Bernard, *Conversion spirituelle et engagement prospectif*. p. 251.

temps la question de la capacité de survie de l'humanité est devenue plus centrale. La tentative de prolonger plus précisément cet objectif est étudiée dans les deux derniers chapitres de cette thèse.

Pour l'instant, je voudrais tenter un bilan de ce qui reste bien vivant aujourd'hui, soit plus d'un demi-siècle après sa disparition dans l'intuition d'une anthropologie prospective au sens que Berger lui avait donnée. Nous avons listé les principales raisons de l'oubli, par les philosophes contemporains, de la pensée de Berger – raisons qui renvoient peut-être à certaines lacunes de sa pensée. Ne négligeons pas non plus les questions de testostérone entre mâles dominants dans les années cinquante, période où les questions de l'engagement dans la Résistance ou dans le militantisme prosoviétique pouvaient être déterminantes de diverses manières en matière de carrière professionnelle, notamment dans le monde universitaire parisien où Berger a beaucoup regretté de ne pas se sentir apprécié. Car il reste beaucoup d'aspects vivants dans sa pensée, et notamment l'exigence d'une assise philosophique solide pour envisager l'avenir. Pas d'illusion, pas de naïveté, fort sens des réalités et des responsabilités. Forte ambition de ne se laisser dépasser par rien qui ne soit maîtrisable. Forte attirance pour comprendre les mécanismes de l'innovation. Cinq caractéristiques au moins de sa pensée restent plus que jamais utiles aujourd'hui :

1 . D'abord l'approche critique du temps et d'une sorte de Principe Prospective. Puissante interrogation du temps, avec de profondes notions de temps ouvert, d'inversion du temps, de rajeunissement du monde... Le devoir de projection comme ardente obligation pour un homme moderne qui est devenu trop puissant pour continuer de se permettre de négliger les conséquences de ses actes. Pensée de l'accélération, de la coexistence de plusieurs temporalités, tant à titre individuel que collectif (temps existentiel et temps opératoire).

2 . Ensuite la notion d'anthropologie prospective : obsession (qui le distingue très nettement de la futurologie américaine, ainsi que de ses successeurs en France) de situer l'homme comme horizon de toute valeur. Idée directrice, régulatrice de « l'homme à venir » (inspirée de Le Senne), discipline qui doit faire des différentes situations dans lesquelles l'homme risque de se retrouver à l'avenir son objet d'étude. Idée qui reste féconde aujourd'hui, mais qu'il faut vraisemblablement élargir à la notion « d'humanité », peut-être en parallèle du courant actuel de pensée « cosmopolitique » contemporain.

3 . Le sens de l'interdisciplinarité, qui s'exprime sous deux formes : d'abord la forte ambition de la prospective en matière de lien entre réflexion et action, moyens et fins, décision privée et publique. Ensuite au sens où Berger s'adresse en même temps, avec les mêmes mots, tout autant à l'individu qu'à l'industriel, l'homme d'État, l'intellectuel. Pour Berger, la pluridisciplinarité doit être au cœur de la démarche prospective.

4 . La réconciliation entre puissance et sagesse. Réflexion et action. Pensée de l'action, inspirée en cela par la philosophie de l'action de Blondel, mais certainement plus encore par la nécessité pratique de penser l'action publique. Ses réflexions restent ici tout à fait actuelles, au moment où nous devons renforcer les dispositifs de critique organisée de la décision publique. Maîtriser notre puissance

technoscientifique sur fond de disparation de la notion de progrès, sur fond de croissance de la menace. La capacité, rare, du philosophe de descendre dans les arènes où se prennent les décisions technicoéconomiques structurantes pour l'avenir de l'humanité.

5 . Une philosophie de la liberté ; recherche de « dégagement », espérance, liberté. La prospective pour « libérer du fatalisme ». La grande et nouvelle question contemporaine, bien entrevue par Berger, n'est plus de savoir ce qui nous attend, mais bien ce que nous allons faire – ceci sans maîtriser la totalité des effets collatéraux de nos actions désormais trop puissantes et profondes pour notre modeste capacité humaine d'anticipation.

La prospective serait certainement apparue, bien que de façon probablement différente, sans la personnalité de Berger. Elle était dans l'air du temps. Mais ce qu'elle a eu d'unique en France, grâce à Berger, c'est une ambition inégalée d'associer réflexion, action et responsabilité dans l'affrontement des questions liées à l'avenir lointain, ainsi que l'ambition de faire porter la question du sens par les dirigeants des sphères économiques, industrielles et publiques. C'est en cela qu'elle reste une source d'inspiration. Car personne après la disparition de Berger n'a plus porté cette ambition à ce niveau d'exigence. Il faut dire que le contexte a rapidement évolué, et il est bien difficile de dire ce qu'il en aurait été si Berger n'avait disparu prématurément.

Depuis 1960 la prospective s'est répandue dans tous les domaines de l'économie, de la recherche, de la politique. Elle a vécu une décennie de très forte expansion. Elle a investi tous les secteurs d'activité, tous les territoires, mais au prix d'une grande contraction de ses ambitions initiales ; elle a abandonné l'idée de porter des valeurs, elle s'est plutôt reportée sur l'identification des avantages compétitifs possibles pour ses donneurs d'ordre. A tel point qu'on peut dire que la prospective au sens de Berger est morte. Elle est même morte trois fois, et peut-être quatre :

- Morte d'abord dans les années 1970, à la fin des Trente Glorieuses, lorsqu'il lui a été reproché de ne pas avoir su « prédire » Mai 68, la crise du pétrole, (puis plus tard l'avènement de la micro-informatique, de la chute du mur de Berlin à la fin des années 1980) et lorsqu'elle a été « reprise en main » par des ingénieurs qui ont recentré son objet au plus près de la futurologie, puis du marketing, figures avancées de la recherche de nouveaux produits ou marchés en régime d'économie libéralisée, en phase de mondialisation.
- Morte également suite à l'incroyable déni de réalité suscité par la réaction des milieux d'affaire et des intellectuels occidentaux au rapport du Club de Rome au début des années 70 : le manifeste d'Heidelberg de 1992, lancé la veille du sommet de Rio, signé par plusieurs prix Nobel et des dizaines d'intellectuels célèbres, est une claire invitation à l'insouciance généralisée vis-à-vis des questions technoscientifiques et écologiques soulevées dans le rapport du Club de Rome – une invitation à dénigrer les enseignements possible d'une prospective d'envergure planétaire.
- Morte ensuite en raison de la « crise de l'avenir »<sup>484</sup> qui s'est répandue en Occident à la fin du xx<sup>e</sup> siècle. Car il semble bien que l'avenir au sens où il a été compris pendant deux siècles soit

---

<sup>484</sup> Voir l'analyse détaillée de cette question dans un prochain chapitre.

effectivement en cours de dissolution, qu'il ne reviendra plus. L'idée d'un avenir porteur d'émancipation individuelle et de progrès collectif a du plomb dans l'aile et nous ne percevons pas clairement ce qui pourrait lui redonner vie. Nous ne sommes toujours pas sortis de ce qui apparaît comme une véritable *impasse de civilisation*. Car si l'avenir disparaît, c'est le terrain de jeu de la prospective qui disparaît également. A moins de revoir profondément les choses, ce qui est l'objet des prochains chapitres.

Enfin, la question se pose de savoir si le concept d'Anthropocène ne condamne pas définitivement la pensée prospective à l'oubli. Je voudrais plutôt creuser l'idée que ce concept lui apporte, paradoxalement, une opportunité de rebond. Je crois que l'Anthropocène remet la question de l'anthropologie prospective au centre du jeu, tout en lui demandant d'évoluer, une fois encore. J'émet l'hypothèse que c'est ainsi que l'aurait envisagé Berger. Mais pour reprendre vie, elle doit redevenir critique, synthétique, se ressourcer aux intuitions humanistes initiales de Berger. Elle doit retrouver une ambition qui s'est égarée.

Avec du recul, Berger l'avait déjà rappelé à plusieurs occasions, il faut bien voir que la dimension de l'avenir et de tout ce qui s'y rattache est une question relativement récente, pour laquelle la civilisation occidentale n'a pas encore trouvé un dispositif adéquat dans l'optique d'une utilisation structurée et collective de cette dimension de la pensée. Rappelons qu'avant l'Anthropocène toute transformation significative de l'homme et accessoirement de son habitat terrestre n'était pas attendue avant la fin des temps. Ni les utopistes, ni la pensée des Lumières, ni les philosophies de l'histoire, ni le marxisme n'avaient réellement modifié cette perspective. A tel point, peut-être, que la dimension du futur a pu longtemps rester aussi atrophiée dans la pensée occidentale sans heurter personne. D'un certain point de vue, il s'agit peut-être d'un bug énorme dans l'algorithme de notre civilisation. A ce jour, paradoxalement, la question du futur n'est pas considérée comme pertinente, bien qu'elle concerne directement l'homme et son destin concret. Certainement parce que l'homme a mis longtemps à comprendre à quel point il pèse sur les équilibres de la biosphère. Avec la technoscience tout le jeu de l'évolution, et donc du destin, est faussé. Il est très difficile de prendre la mesure de ce nouveau pouvoir. Avec la production industrielle et la consommation de masse, ce sont toutes nos échelles de grandeur qui sont bouleversées. Mais aujourd'hui le concept d'Anthropocène rend la question du futur complètement pertinente, incontournable, brûlante. Il ré-ouvre la porte pour une pensée de l'anticipation porteuse d'une ambition sociale. Il en fait même une question de vie ou de mort.

On croit sentir qu'il y a tout autant opacité radicale qu'ouverture radicale dans le champ de nos possibles contemporains. Mais pourquoi l'avenir nous paraît-il « bouché » ? Parce que notre imaginaire futurologique atrophié ferait obstacle à la perception de ce nouveau futur dans toute sa largeur, dans toute sa profondeur ? Ou parce qu'une partie de ce futur nous semble si loin de nos conditions actuelles d'existence que nous préférons le ranger dans la rubrique du « non humain », que donc nous préférons lui retirons d'emblée le statut de futur possible ?

### 3.4. Expertise, modélisation et scénarisation : les méthodologies de la prospective

#### Berger et la question des méthodes

L'héritage laissé par Berger en matière de méthodologie prospective est relativement frustré. Néanmoins les quelques indications qu'il a donné méritent d'être soulignées car elles témoignent d'une profonde réflexion sur la faculté d'introduire le souci de l'avenir dans la prise de décision telle qu'elle doit s'opérer au présent. Elles délimitent assez précisément le champ où devront s'élaborer de nouvelles catégories pour la réflexion prospective.

Ce qui nous préoccupe ici est la manière dont il convient de préparer nos décisions. Nous pensons qu'il est aujourd'hui périlleux d'en chercher l'inspiration dans une simple évocation du passé. Il n'est plus possible de transposer dans l'avenir en les modifiant à peine les expériences que nous avons faites ou celles dont on nous a transmis le récit. Du passé, l'homme d'action doit savoir dégager des éléments permanents et des règles efficaces ; il ne saurait y découvrir des modèles qu'il suffirait de reproduire.<sup>485</sup>

S'interrogeant sur les méthodes en vigueur pour opérer les choix de société dans les années cinquante, Berger pointe l'absence de la prise en compte de l'avenir en tant que tel. Le prévisionniste, nous l'avons vu, « invoque un *précédent*, s'appuie sur une *analogie* ou repose sur une *extrapolation*. »<sup>486</sup> Précédent, analogie, extrapolation... procédés qui engendrent la paresse, le refus de l'obstacle pour Berger. Il ne s'agit pas de nier toute valeur à ces procédés, ils peuvent nous aider encore à suggérer des hypothèses, à établir des comparaisons, mais ils tendent également à nous exonérer de réfléchir au rôle actif que nous pouvons avoir sur certaines options du futur, ainsi qu'en matière de responsabilité pour ce qui concerne les conséquences des choix que nous opérons dans le présent. Or, c'est à ce lieu précis que doit s'insérer la démarche prospective. Car les trois procédés identifiés par G. Berger ne sont plus valables dans un monde en accélération : ils supposaient un monde relativement stable où l'on peut prendre appui sur le passé pour se repérer et se projeter comme par habitude.

De façon très novatrice dans les années cinquante Berger avait l'intuition de vivre dans un monde en pleine transformation, transformation résultant pour une bonne partie de l'agir humain. De nouvelles forces sont pour lui à l'œuvre, « elles font craquer les cadres dans lesquels nous avons coutume d'inscrire nos modestes changements ». On peut se permettre de somnoler ou d'être distraits lorsque

---

<sup>485</sup> Gaston Berger, *Sciences humaines et prévision*, 1957.

<sup>486</sup> *Ibid.*

l'on marche lentement, mais on doit rester en éveil quand nous sommes en forte accélération ou quand le chemin devient périlleux. Nous sommes pour ainsi dire condamnés à un effort d'anticipation d'essence nouvelle. Une nouvelle approche est indispensable « ... nous sommes contraints, non seulement à nous poser des problèmes imprévus, mais encore d'inventer des méthodes originales pour les aborder. C'est aussi que dans un univers où tout se transforme si rapidement, la prévision est à la fois indispensable et singulièrement difficile». <sup>487</sup>

Berger avait bien identifié la nature des méthodes à mettre au point. À sa façon, il cherche à donner au futur un poids qui viendrait jusqu'à peser dans les évaluations et décisions du présent.

Les solutions envisagées ne doivent plus seulement tenir compte des circonstances antérieures, ni même des conditions actuelles, mais de celles, toutes différentes, qui existeront au moment où se développera l'action que nous préparons.... On essayera de montrer les caractères que devraient avoir ces études prospectives. Elles s'appuieront sans doute à des statistiques, mais le « comptage » aura été précédé d'une analyse de type spécial, attentive, comme nous l'a enseigné la phénoménologie, à dégager les structures profondes des phénomènes. Les résultats obtenus devront ensuite être mis en œuvre par une « combinatoire » où l'imagination jouera un rôle dont la théorie kantienne du schématisme fournissait une première esquisse. <sup>488</sup>

Il s'agit, précise encore Berger dans une formule qui aura marqué les esprits de plusieurs générations de prospectivistes « de dessiner à grands traits plusieurs mondes possibles dont l'un seulement sera promu à l'existence ». Dessiner plusieurs mondes possibles en s'appuyant sur cinq préceptes plusieurs fois rappelés par Berger « Voir loin, voir large, analyser en profondeur, prendre des risques et penser à l'homme ». En plusieurs occasions Berger aura également insisté sur le fait que l'originalité d'une approche prospective devait résider dans un couplage volontariste de la raison et de l'imagination, le tout dans la perspective d'une « totalité de la vision » des avenir possibles. Nous sommes ici très proches de la notion de scénario, même si Berger n'a jamais employé ce terme.

Nul ne sait si Berger aurait pris le temps, s'il n'était décédé prématurément, de développer son approche prospective dans une direction plus précise sur le plan méthodologique. S'il est vrai que ses préconisations n'ont pas été accompagnées d'outils méthodologiques prêts à l'emploi pour ses successeurs, il aura fixé la barre très haute en matière d'ambition prospective. Et il me semble que les quelques conseils d'ordre méthodologiques que nous venons de souligner sont *a posteriori* d'une grande fécondité opérationnelle. Nous verrons que cette ambition reste encore, en bien des aspects, largement programmatique à l'heure actuelle. Mais laissons là les premières approches de Berger en matière de méthode et observons comment se sont déployées, après lui, les premières démarches de prospective appliquées dès le début des années soixante.

---

<sup>487</sup> *Ibid.*

<sup>488</sup> Gaston Berger, « L'homme et ses problèmes dans le monde de demain. Essai d'anthropologie prospective » [1956], in *TFPF*.



En première analyse la démarche prospective s'apparente aux démarches de toutes les disciplines non expérimentales : elle doit recueillir des faits, les hiérarchiser, en proposer une interprétation. En fait, l'avenir étant un objet de nature très particulière, elle a cherché à mettre en place des procédés adaptés. Il existe actuellement des centaines d'outils méthodologiques appliqués à la démarche prospective. D'innombrables manuels et sites internet expliquent comment les ressources offertes par la science et ses multiples déclinaisons, le calcul, l'ordinateur, les bases de données, l'analyse systémique, la statistique... peuvent nous aider dans l'appréhension du futur. Plusieurs tentatives de classifications de ces méthodes ont été engagées au fil du temps. Un des derniers travaux de ce type est à ma connaissance celui de Fabienne Goux-Baudiment, qui propose un classement faisant ressortir les dix premières méthodes de prospective par région du monde.<sup>489</sup>

Lorsque l'on cherche à prendre du recul sur ce foisonnement d'outils, trois d'entre eux semblent sortir du lot et caractérisent de façon satisfaisante la réelle innovation apportée au milieu du xx<sup>e</sup> siècle par la discipline prospective naissante : expertise, modélisation et scénarisation. (En tout cas pour le point de vue philosophique qui nous occupe ici, et dans la perspective assumée de rechercher des outils qui demeurent valables pour affronter les enjeux stratégiques du xxi<sup>e</sup> siècle). L'utilisation soutenue et structurée de ces trois outils, et surtout les différentes combinaisons que ces outils rendent possibles, est la réelle nouveauté introduite par la prospective dans la gestion des affaires du monde. Le tout dans un état d'esprit propice à l'utilisation, parfois abusive, de toutes les ressources nouvelles apportées à cette époque de mise au point des ordinateurs et de leur gigantesque capacité de mémoire et de calcul, et dans une atmosphère intellectuelle attentive aux multiples apports des sciences humaines alors naissantes à la compréhension des affaires sociales – cette dernière caractéristique représentant la spécificité de l'approche prospective française et européenne, notamment dans la suite de l'assise philosophique que Berger lui avait construite, en opposition à la *futurologie* d'inspiration américaine.

### *L'avis d'expert dans le cadre de la méthode Delphi*

Je ne traiterai pas ici de l'épineux problème de la relation globale entre expertise et capacité d'anticipation. D'une part parce qu'il s'agit d'un profond sujet en lui-même, qui nécessiterait un sérieux développement dépassant le cadre de la présente étude, d'autre part parce que je serai plus loin amené à revenir partiellement sur cette question sous un angle bien particulier. Concentrons-nous ici sur la façon dont les pères fondateurs de la prospective ont appréhendé la question de l'expertise, et sur la méthode très spécifique qu'ils ont mis au point pour coordonner les avis d'experts.

---

<sup>489</sup> Fabienne Goux-Baudiment, *De l'attitude à l'action prospective, une métaméthode*, p. 93 à 158, in *Construire les futurs, contribution épistémologiques et méthodologiques à la démarche prospective*, édité par Jean-Luc Guyot et Sebastien Brunet, 2014.

La méthode Delphi (ou méthode de Delphes) fut inventée dans les années 1950 aux Etats-Unis spécifiquement dans le but de traiter des problèmes militaires : elle visait initialement à structurer un processus de communication au sein de groupes qui devaient résoudre des problèmes complexes, pour lesquels des expertises pointues étaient requises. Olaf Helmer est, avec Theodor Gordon, considéré comme le fondateur de cette méthode qui sera définitivement structurée vers le milieu des années 1960, lorsqu'elle cessera d'être confinée au domaine militaire pour trouver de nouveaux débouchés dans la planification à long terme pour les domaines scientifique et technologique.

La méthode Delphi répond en fait à deux présupposés : le présupposé qu'un avis collectif sera plus pertinent qu'un avis individuel ; le présupposé qu'un avis d'un collectif d'experts reconnus sera plus pertinent qu'un avis collectif de non spécialistes. En structurant ces deux postulats somme toute assez peu originaux, elle va engager des recueils d'avis sur de nombreux grands chantiers qui nécessiteront des avis d'expert. A également été avancée l'idée que la somme de connaissances détenues par un groupe est supérieure à celle que détient un individu isolé, ainsi que l'idée qu'un groupe peut vraisemblablement faire preuve d'une plus grande capacité à prendre des risques qu'un individu seul. Il est bien clair que tous ces postulats sont largement discutables, mais il n'est pas indispensable d'entrer ici dans ces considérations.

Concrètement le procédé se déroule comme suit : l'analyste, chargé d'organiser et de coordonner une étude prospective, réunit un groupe d'experts. A chaque expert est envoyé un questionnaire. Les experts formulent leurs réponses et peuvent dans certains cas réagir à celles des autres. On respecte l'anonymat des experts afin de leur permettre d'exprimer sans crainte leurs avis et pour prévenir la procédure d'éventuels effets de mimétisme ; plusieurs itérations sont possibles, conduites sous la coordination de l'analyste ; on aboutit normalement en fin de procédure à un avis clair et plus ou moins concerté sur le sujet étudié. Deux théories s'affrontent parfois dans la gestion de la fin du processus Delphi : celle qui estime que le processus ne doit pas s'arrêter avant d'avoir trouvé un consensus entre experts, celle qui considère qu'il ne faut en aucun cas rechercher le consensus, mais laisser aux décideurs la responsabilité d'opérer le choix final en connaissance des avis, éventuellement divergents, des experts.

La méthode Delphi a d'abord été déployée dans le domaine des sciences physiques et des sciences de l'ingénieur, puis s'est élargie, notamment en Europe, au domaine des sciences sociales. On imagine facilement combien l'informatique et les télécommunications qui commençaient à se déployer au milieu du xx<sup>e</sup> siècle ont pu représenter une véritable révolution dans la consultation d'experts lors de la naissance de la prospective ; d'un seul coup devenaient rapidement accessibles des personnalités spécialisées alors qu'au siècle précédent il aurait fallu des années pour les rencontrer ; on imagine de la même façon comment la révolution actuelle d'internet et des communications interplanétaires en temps réel viennent encore renforcer la capacité de communication entre ce type d'experts. Nous reviendrons ultérieurement sur une des dernières initiatives méthodologiques de la prospective, initiative qui consiste à étendre à d'autres acteurs ce type de communication et recueil d'avis autour

d'un sujet prospectif. On vise par exemple à tirer parti des télécommunications numérisées pour consulter également les citoyens. On parle alors de *prospective participative*.

La méthode Delphi convient particulièrement bien aux recherches à vocation prospective dans lesquelles l'objet d'étude est nouveau, et présente de ce fait un degré d'incertitude élevé. Mais on peut avoir des avis très divers sur l'intérêt d'un tel procédé. Ariel Colonomos par exemple voit dans cette méthode une simple poursuite, sous une forme contemporaine, de la très ancienne préoccupation de se protéger des points de vue individuels trop prononcés lorsqu'il s'agit d'envisager le futur, ainsi qu'une façon pour les décideurs de se protéger d'échecs qui pourraient facilement leur être attribués en cas d'erreur d'aiguillage trop flagrante.

Des techniques se développent au cours des années 1960, quand l'armée de l'air s'adresse à la Rand en vue d'appliquer ce modèle dans sa planification interne. Tout comme dans l'Antiquité, les expéditions guerrières sont à l'origine de la demande de *futurité*... Delphi formule une hypothèse qui fait écho à la préoccupation ayant animé le monde antique : se protéger des aléas des prédictions individuelles isolées, et donc donner la parole à une institution ou un groupe chargé d'assumer la parole du futur... Le groupe sera cette fabrique. Cicéron avait peur de l'anarchie des voix singulières et déréglées ; ici le collectif rassure, car les avis qu'il produit sont crédités d'objectivité. Le collectif a une autre vertu. Il permet de dissoudre les responsabilités en cas d'erreur et de dédouaner aussi bien les diseurs du futur que celui qui les consulte (qui pourrait sinon être accusé de s'être adressé à un illuminé et donc d'avoir agi négligemment).<sup>490</sup>

Notons aussi les réserves des pays en développement à l'utilisation de la consultation d'experts. Ils voient dans le déploiement de ce type d'approche sur la base d'expertise une dernière forme de mainmise de l'Occident sur des choix qu'ils estiment pouvoir opérer eux-mêmes, indépendamment des avis des spécialistes qui sont souvent perçus comme des lobbyistes de leur filière industrielle de rattachement. Par ailleurs, on pourrait citer de multiples questionnements quant à la pertinence de la consultation d'experts au sens où elle s'est trouvée instituée par les prospectivistes à partir des années 1960 : choix du panel d'experts, compétences du coordinateur, nature et nombre des questions posées, incapacité de vérifier que les experts ont réellement la capacité et la volonté de se projeter dans le futur, risque de confusion entre désirabilité et faisabilité, confiance excessive dans les avis d'experts... Il restera que la notion d'expertise devient toujours plus incontournable dans un monde qui se complexifie, et il restera que la consultation en général, en régime de démocratie et de communication en temps réel, est devenue un pivot de la vie quotidienne dans les sociétés contemporaines. Dans le pire des cas, la consultation d'experts resterait un forum d'idées instructif ; en fait, elle resterait vraisemblablement une aide efficace à la décision tant que l'avenir sera perçu comme ouvert. On devrait plutôt s'inquiéter des raisons qui conduisent parfois à prendre des décisions engageantes pour l'avenir sans avoir recueilli leur point de vue. Le recours à l'expertise, avec toutes ses limites, exprime une sorte de foi plutôt rassurante dans la pensée rationnelle.

---

<sup>490</sup> Ariel Colonomos, *La politique des oracles*, p. 58.

## *Le recours à la modélisation*

C'est moins l'étude de la modélisation en elle-même que son application à la démarche prospective qui nous intéressera ici. Avec une attention particulière sur le sujet qui reviendra ultérieurement dans notre exposé : les apports de la modélisation au regard des problématiques planétaires que nous estimons centrales depuis la mondialisation.

Dès les années 1960, dans un monde qui se complexifiait rapidement dans le cadre de l'expansion de la société industrielle à l'ensemble de l'Occident, et indépendamment de toute velléité de nature « prospective », des auteurs comme Nicholas Georgescu Roegen ou Herman Daly avaient eu à cœur de montrer qu'une nouvelle conception de la science économique devrait conduire à intégrer dans sa réflexion les paramètres définissant l'environnement physique des sociétés industrielles. Leurs premiers développements avaient pris la forme d'une approche « thermodynamique » du processus économique. Ils avaient fortement influencé le mouvement environnementaliste. Malgré leurs points de vue divergents sur bien des aspects de cette nouvelle approche, ils avaient en commun l'idée qu'il devenait indispensable de réfléchir de la façon la plus rationnelle possible à l'avenir ; l'idée qu'il nous appartenait de faire du futur une nouvelle catégorie de la réflexion. Dans la mesure où l'être humain a acquis des pouvoirs d'une envergure nouvelle et dans la mesure où son appareil industriel commence à ingurgiter et régurgiter des quantités imposantes d'énergie et de matières premières, il lui devient indispensable de s'interroger sur le niveau des ressources naturelles dont il fait un emploi si intensif, et il lui devient nécessaire de s'interroger sur les conséquences, notamment en termes de pollution, sur son environnement physique. Ces nouvelles questions émergent sur fond de ce qu'on qualifiait couramment à ce moment-là d'« explosion démographique ».

D'où l'idée de « problématique mondiale » évoquée dès le milieu des années soixante par exemple par Aurélio Peccei, qui a cherché à relayer cette approche dans le cadre d'un modèle mondial d'analyse prospective. Fondateur du Club de Rome, Peccei mobilisera les équipes du MIT<sup>491</sup> sur la mise au point du premier grand modèle d'approche quantitative et modélisée d'envergure mondiale qui visera à projeter, sur longue durée, les conséquences probables d'une poursuite du développement démographique et économique des sociétés occidentales au rythme enregistré durant les Trente Glorieuses. Nous y reviendrons.

En plus de la modélisation proprement dite, à base de méthodes quantitatives utilisant des modèles mathématiques informatisés, les modèles mondiaux ont utilisé, dans des proportions variées, l'approche systémique et l'ensemble des méthodes et recherches à vocation prospective disponibles à la fin des années soixante. Ils ont pris une connotation descriptive, normative, ou se sont destinés à donner l'alerte sur un sujet particulier. D'un côté ils émanaient de la prise de conscience d'une

---

<sup>491</sup> MIT : Massachusetts Institute of Technology.

complexité croissante de la situation mondiale qui s'éveillait alors ; d'un autre côté ils ont largement contribué à forger les contours de cette nouvelle représentation planétaire naissante.

L'opposition entre prévision et prospective, très vive à la fin des années cinquante, s'est estompée avec le temps et a laissé la place à un mode de coopération entre ces deux approches, coopération qui a reposé en bonne partie sur le recours à la modélisation. Dès la décennie suivante le rôle des modèles est devenu incontournable dans les tentatives d'appréhender l'avenir. En bien des cas en effet, ce sont les modèles numériques qui structurent à la fois le diagnostic de départ, la mesure des tendances, l'importance du changement, voire la posologie dans le traitement à privilégier pour prendre la direction d'un avenir souhaitable. Prenons l'exemple de la question de l'effet de serre d'origine anthropique et des évolutions climatiques qui devraient en découler. La menace est-elle vraiment grave ? Quels sont précisément, et en quelles régions du monde, les évolutions probables ? Quelles sont les modalités d'évaluation de cette gravité ? Comment va-t-on imaginer des réponses publiques face à ce phénomène ? Sur cette seule question deux catégories au moins de modèles sont déjà impliquées : les modèles en provenance des communautés de chercheurs des sciences de la nature, et les modèles en provenance des sciences économiques.

Creusons un peu la question avec l'exemple du réchauffement climatique disséqué par Amy Dahan<sup>492</sup> : le problème du réchauffement climatique pose une question inédite en raison des caractéristiques globales et planétaires de ses origines, mais aussi de ses conséquences. Pour les climatologues les modèles numériques sont incontournables tant pour la mesure du climat passé et présent que pour les projections à long terme, ainsi que pour la mesure des sensibilités des différentes régions du monde à l'effet anthropique. Il en est de même pour les économistes qui cherchent à proposer des actions à entreprendre face au phénomène. Le recours aux modèles est indispensable pour traiter la complexité du problème : la mesure de l'ampleur des dégâts possibles, les implications économiques globales pour les diverses sociétés de par le monde, l'approche des coûts et économies à attendre des diverses actions possibles, y compris de l'inaction, le caractère là aussi d'emblée planétaire du problème et l'inextricable question de la mesure des effets locaux d'une décision dans telle région du monde en fonction des multiples initiatives possibles dans telle région voisine... Rien de tout cela ne serait quantifiable ni évaluable sans modélisation.

Qu'apportent les modèles en tant qu'instruments d'investigation, d'argumentation et de communication ? Plusieurs types de modèles sont identifiables : ceux qui visent à éclairer une réalité complexe, ceux qui visent à optimiser la pertinence d'une décision dans le champ des possibles, et ceux qui cherchent explicitement à se projeter dans la longue durée. Leurs postulats, méthodes et objectifs sont différents.

---

<sup>492</sup> Amy Dahan Dalmédico (Dir.), *Les modèles du futur : Changement climatique et scénarios économiques : enjeux scientifiques et politiques*, 2007, p. 8.

Les modèles affichent généralement l'objectif de prolonger autant que possible le regard de l'homme sur les perspectives de la société, et cela parfois sans idée préconçue sur un quelconque avenir souhaitable. Il s'agirait d'utiliser ici toutes les ressources de la mémoire et de la raison, voire de l'imagination, pour dresser, sur la base d'un diagnostic du présent et des grandes tendances en cours de déroulement, les grandes lignes du champ des possibles tel qu'il ressort de ces projections. La réalité est plus compliquée, car la notion d'objectivité en matière de modélisation est ici bien difficile à cerner.

Elodie Vieille Blanchard a analysé en détails les principaux modèles qui se sont intéressés, dans les années soixante-dix, à la problématique mondiale telle qu'elle apparaissait sur plusieurs fronts simultanément : guerre froide, développement économique, environnementalisme, ... Elle note au passage le caractère spontanément opérationnel de ces modèles : « D'une manière générale, les modèles qui ont été conçus l'ont été dans cette perspective de gestion du monde, pour servir d'outils aux décideurs plutôt que pour simplement permettre la réflexion et la discussion. »<sup>493</sup>. C'est cette caractéristique qui nous intéressera ici, en dépit de toutes les limites et problèmes liés à cette ambition.

Ces premiers modèles ont été centrés, dans la lignée des premiers écrits du club de Rome, sur la question des risques liés à la poursuite d'un développement démographique et économique dans un monde fini. *Limiths to growth*, le titre original du premier rapport du Club de Rome, exprime bien le fond de la question traitée.<sup>494</sup> Elodie Vieille Blanchard s'intéresse donc en particulier à la réponse apportée par ces modèles à la fameuse question de la possibilité ou non de poursuivre ce modèle de développement. « La croissance économique peut-elle et doit-elle continuer ? ». Elle repère un échantillon varié de réponses à cette question, mais également une insistante tendance à conclure dans des directions politiquement souhaitées par les promoteurs de l'étude. La réponse apportée par le modèle World 3, utilisé dans l'étude *Limiths to growth* du Club de Rome était clairement que le monde allait vers une impasse qui devrait conduire à un effondrement dans les premières décennies du XXI<sup>e</sup> siècle. Pour ce modèle, un ralentissement de la croissance était donc indispensable à la survie de l'humanité sur le moyen long terme. Mais ne faisait-il pas que détailler avec force modèles et courbes l'intuition initiale d'Aurélio Peccei et du couple Meadows, intuition de risque d'effondrement qui conduisait à d'acheminer la société occidentale vers l'idée d'une stabilité plutôt que d'une croissance continue ?

La réponse apportée par le modèle Bariloce, modèle d'inspiration latino-américaine, donc soucieux de combler le fossé entre les visions des pays pauvres et celles des pays riches, explique que la croissance peut et doit se poursuivre pour les Pays en développement, mais doit cesser dans les pays développés. On fait ici complètement confiance dans les possibilités supposées exclusivement positives de la technologie, pour accroître les rendements agricoles et industriels, sans aucune crainte d'éventuelles

---

<sup>493</sup> Elodie Vieille Blanchard, « Croissance ou stabilité ? L'entreprise du Club de Rome et le débat autour des modèles. » In Amy Dahan Dalmedico (Dir.), *Les modèles du futur : Changement climatique et scénarios économiques : enjeux scientifiques et politiques*, 2007, p. 32.

<sup>494</sup> Notons que sa traduction française sous le titre *Les limites de la croissance* témoignait déjà d'une prise de position excédant les conclusions des auteurs.

limites naturelles. Si ce modèle préconise un ralentissement de la croissance des pays riches, c'est moins en raison d'un risque de limite dans les ressources qu'en raison d'un risque de déséquilibre planétaire pour un modèle qui considère que l'égalité satisfaction des besoins essentiels est primordiale pour tous les pays du monde. Le monde étant ici considéré comme un tout organique, une partie de ce monde ne doit pas se développer aux dépens de l'autre sous peine de déséquilibre global. Pour les modèles Nordhaus, d'inspiration libérale nord-américaine, il n'y a aucun problème de limite à craindre en termes de ressources et les Etats Unis peuvent tranquillement augmenter leur consommation d'énergie et de matières premières sans souci. Elodie Vieille Blanchard a analysé les exposés de Nordhaus<sup>495</sup> avant l'élaboration de son modèle DICE et a noté que ses conclusions étaient déjà de la même veine que celles qui ont résulté, la décennie suivante, de l'application de ce modèle aux différents thèmes qu'il a modélisés.

Cette convergence entre la visée initiale des promoteurs de l'étude et les conclusions résultant de leur modélisation pose problème. On suspecte alors que ces modèles ne servent parfois que d'outils rhétoriques destinés à appuyer telle ou telle idée préexistante. D'où l'importance « de comprendre d'où ils viennent, ce qu'ils ignorent ou charrient implicitement »<sup>496</sup>.

Une analyse<sup>497</sup> est allée jusqu'à observer l'ensemble des études prospectives réalisées dans les années soixante-dix sous l'angle de leur idéologie sous-jacente : épurées de tout leur appareil démonstratif, ces études peuvent être lues comme des moyens de préconiser des virages radicaux pour éviter des orientations jugées au départ catastrophiques. Il s'agit de présenter, dans quelque domaine que ce soit (la démographie, la pollution, l'éducation, l'énergie..), un devenir « naturel » comme catastrophique afin de mieux étayer une réponse qui était déjà contenue dans les postulats de départ de l'étude. L'objectif est au final de chercher à infléchir le chemin suivi par l'humanité et d'échapper à un avenir catastrophique. Selon cette analyse l'exemple du Club de Rome serait particulièrement parlant : il s'agissait dès le départ d'engager des recherches sur l'avenir planétaire avec l'idée qu'une croissance indéfinie était impossible en raison de ressources, notamment minières, limitées et en raison de l'accumulation de pollutions en tous genres.

En fait il est probable que des choix éthiques et des jugements de valeur sont incorporés d'entrée dans les modélisations économiques : le concept de « choix économiquement optimal » n'existe pas en réalité. En l'absence d'une pensée et d'une pratique partagée de l'anticipation, l'orientation des sujets passés à la moulinette de la modélisation est en partie biaisée dès le départ. Il y a donc

---

<sup>495</sup> Elodie Vieille Blanchard, « Croissance ou stabilité ? L'entreprise du Club de Rome et le débat autour des modèles. » In Amy Dahan Dalmedico (Dir.), *Les modèles du futur : Changement climatique et scénarios économiques : enjeux scientifiques et politiques*, 2007, p. 34.

<sup>496</sup> Amy Dahan Dalmedico (Dir.), *Les modèles du futur : Changement climatique et scénarios économiques : enjeux scientifiques et politiques*, 2007, p. 8

<sup>497</sup> Philippe Braillard, *L'imposture du Club de Rome*, 1982.

vraisemblablement une *cosmologie* sous-jacente à la mise au point de tout modèle. Elodie Vieille Blanchard estime que c'est finalement un différentiel dans la vision du progrès technique et de ses implications qui explique le mieux l'origine des différentes conceptions du monde au fond des modèles qu'elle a analysés. Conceptions du monde qui imprègnent autant le discours, le diagnostic de départ que les équations des modèles. Kahn de son côté n'a pas réellement produit de modèle, mais ses projections étaient également orientées vers une certaine *vision du monde* visant à permettre à l'humanité de s'affranchir toujours mieux de sa gangue terrestre et biologique. C'est certainement pourquoi il a tant promu les idées de nourriture synthétique, de colonies dans l'espace, d'énergie infinie par fusion nucléaire...

Par ailleurs il est courant, notamment dans les milieux économiques, de discréditer largement l'intérêt des modèles qui cherchent à appréhender le futur. Mais il faut bien voir que ces modèles (malgré leurs postulats éventuellement discutables, leurs méthodes imparfaites, et leurs conclusions parfois démenties dans les faits) ont permis de soulever des problèmes essentiels, de montrer par exemple à quel point les questions environnementales devenaient sérieuses, et ceci près de deux décennies avant que ce sujet acquière une légitimité internationale. Revenons encore sur le cas du Rapport du Club de Rome : on a mondialement critiqué ce rapport, on l'a défendu, mais en tout cas il a existé, et il a nourri nombre de réflexions et orientations politiques, sur un sujet qui est clairement d'utilité publique. Par ailleurs, il a popularisé l'idée que le futur devenait un vaste sujet d'étude : l'avenir ne pouvait plus seulement reposer sur une projection du passé. En raison des forts développements démographiques, technologiques et économiques en cours, des modifications irréversibles dans les équilibres socio-écologiques sont à l'œuvre et il n'est plus possible de les ignorer. Il s'agit là d'une véritable révolution, qui n'a d'ailleurs pas encore produit toutes les conclusions souhaitables. Il a pour la première fois à cette échelle légitimé la nécessité d'appréhender les questions de long terme, au-delà des horizons envisagés par les « prévisions » économiques et les échéances politiques. Ce faisant, il a introduit l'idée de mettre en balance de façon inédite des phénomènes, décisions, actions, investissements qui s'échelonnent sur une échelle temporelle longue. Typiquement, la nécessité de rendre compte de l'impact des activités humaines sur la biosphère est née dans la suite de ces rapports. Ce sujet allait mobiliser toujours plus de nombreux scientifiques et économistes, pour qui ces questions n'existaient pas avant les années soixante-dix. On dirait aujourd'hui qu'il a été un formidable lanceur d'alerte.

Il ne résulte donc pas nécessairement des importantes limites de la modélisation une totale inutilité pour envisager l'avenir. Doit-on se désintéresser des modèles au motif qu'ils n'apportent pas de contenu nouveau à la réflexion prospective et qu'ils se contentent d'appuyer des idées préexistantes, qu'ils ne représentent finalement que des gages de rationalité des orientations qu'ils préconisent ? Non, car la façon dont ces modèles incorporent des choix de société est instructive. On peut aussi voir les modèles comme une grammaire structurant la communication entre disciplines, comme la tentative de structuration d'une négociation entre acteurs aux intérêts divergents, comme le travail jamais achevé d'élaboration d'une vision du monde universalisable. Ou aussi comme un outil permettant de

produire les paramètres « objectifs » qui serviront d'unités d'œuvre aux politiques et stratégies applicatives à venir.

Observons l'analyse du recours à la modélisation dans différents chantiers de prospective. Le Rapport du Club de Rome de 1972 sur *les limites de la croissance* a été un événement médiatique de première importance. Après les travaux du complexe militaro-industriel américain, après la conceptualisation par Berger de la prospective, il propose une troisième grande étape du cheminement de la prospective dans les esprits. Il illustre la capacité nouvelle de la discipline prospective encore naissante d'attirer l'attention du monde entier sur une question d'ordre planétaire. Le message central de ce rapport est radical : il préconise en 1972 d'arrêter la croissance économique et démographique mondiale sans quoi, explique-t-il à l'aide de nombreuses projections, le monde risque un effondrement global sous l'effet conjugué d'hypothèses diverses d'évolutions des cinq variables clés analysées en détail dans le rapport, à savoir les ressources naturelles, la population, l'industrie, l'agriculture, la pollution. Dès sa sortie il fait l'effet d'une « bombe » : les médias en ont détaillé les paramètres, méthodes de calcul et conclusions ; les autorités politiques en ont été ébranlées et ont envisagé d'initier divers types d'économies de pénurie ; les scientifiques et les économistes en revanche lui ont réservé un accueil plutôt critique : offusqués par l'idée que des inconnus du monde académique se mêlent de mettre en cause le paradigme des bienfaits du progrès technique et de développement économique, ils ont rapidement orchestré une myriade de réponses, contre-modèles et prises de positions publiques par des personnalités reconnues pour dissiper tout doute sur la bonne orientation de l'économie libérale alors en plein essor de *mondialisation*.

Plusieurs modèles d'inspiration méthodologique identique (reposant sur un modèle mondial) chercheront à contrer les conclusions du Club de Rome. La critique la plus féroce du rapport du Club de Rome est certainement celle qui a émané de William Nordhaus, dont nous verrons qu'il abordait les sujets de prospective avec une conception de la croissance économique inversée par rapport à celle des promoteurs du Club de Rome. Nordhaus s'est livré à une analyse détaillée de la structure des équations du modèle Forster et Meadows, et il conclut à une série de sentences qui visent à enterrer définitivement l'intérêt du rapport : le rapport omet les mécanismes de régulation par les prix et les ruptures introduites par le progrès technique ; la dynamique des systèmes n'est qu'une variante des techniques employées en économie depuis longtemps ; les représentations économiques inhérentes au rapport représentent un recul par rapport aux travaux récents, à l'époque, notamment en matière de macro-économie ; il ne fait aucune référence à une théorie économique reconnue ; les données empiriques ne valident pas les hypothèses envisagées ; on obtient des résultats très différents avec des petites variations de la valeur des périmètres d'entrée...<sup>498</sup>

Nordhaus illustre le mieux la réponse apportée par le monde des économistes au rapport Meadows. Il refuse catégoriquement d'entrer dans le schéma de pensée qui aurait à craindre un épuisement des

---

<sup>498</sup> Paragraphe inspiré de l'étude de Pierre Matarasso, « *La construction historique des paradigmes de modélisation intégrés* », in Amy Dahan Dalmedico (Dir.), *Les modèles du futur*, 2007, p. 58.

ressources : c'est selon lui ne pas comprendre les mécanismes fondamentaux de l'économie de marché. Nordhaus revendique explicitement la possibilité de substitution entre capital, travail, matière et également entre différentes matières premières : de ce fait les industriels disposent en réalité d'une palette de différents moyens de réaliser leurs productions, d'un pouvoir de remplacement d'une ressource par une autre, et enfin d'une capacité d'améliorer leur processus de production, de façon à réduire le cas échéant leur besoin de telle ou telle ressource. Par ailleurs, Nordhaus rappelle que les mécanismes d'ajustement des prix sur un marché ouvert permettent de préserver efficacement les ressources : il montre comment la rareté d'une ressource conduit à une augmentation de son prix dans des proportions telles que sa demande va inéluctablement chuter et son risque d'épuisement disparaître.

Dans son modèle DICE (Dynamic Integrated Model of Climate and Economy) Nordhaus propose un modèle de gestion des ressources énergétiques qui vise à optimiser sur le long terme les coûts liés à l'extraction, au transport et à l'emploi des ressources dans les processus industriels. Ce modèle visait à intégrer la contrainte climatique : il s'agissait d'évaluer, pour les prévenir ou les traiter, les conséquences de toutes sortes liées au changement climatique. En fait il n'en a rien été, mais le modèle DICE a connu une certaine reconnaissance dans le monde économique.

Alors que les modèles fondés pour le club de Rome sont aujourd'hui tombés en désuétude et que les modèles thermodynamiques du processus économique n'ont jamais été pris en considération par les décideurs, ce modèle DICE a connu une véritable postérité. Il a donné naissance à tout un courant de modélisation et de résultats qui, encourageant une attitude attentiste par rapport au changement climatique, ont vraisemblablement influencé la prise de décisions (ou l'absence de prise de décision) de la part des autorités américaines dans la période récente.<sup>499</sup>

Herman Kahn, le fondateur du Hudson Institute, après un début de carrière consacré aux recherches dans le militaire et notamment autour de la question des armes nucléaires, élabore la plus emblématique des réponses au Rapport du Club de Rome. Dès les premières lignes de « scénario pour les 200 prochaines années », publié en 1976, il prend l'exact contrepied de l'équipe Meadows en expliquant combien le projet d'une croissance zéro est une erreur car la civilisation occidentale serait en passe de trouver un équilibre « post-industriel », où progrès technologiques et mécanismes de marché vont rapidement procurer aux sociétés occidentales une stabilité éliminant tout risque d'effondrement :

Voici deux siècles, partout, ou presque, les humains étaient peu nombreux, pauvres et à la merci des forces de la nature, mais nous pensons que, dans 200 ans, la population sera à peu près partout très nombreuse, riche et capable de contrôler les forces naturelles.<sup>500</sup>

---

<sup>499</sup> Amy Dahan Dalmedico (Dir.), *Les modèles du futur : Changement climatique et scénarios économiques : enjeux scientifiques et politiques*, 2007, p. 31.

<sup>500</sup> Herman Kahn, *scénarios pour 200 ans, 1976-2176*, p. 15.

On ne peut imaginer un diagnostic plus antagoniste sur un même sujet, à quatre ans d'intervalle, en provenance dans les deux cas d'institutions américaines prestigieuses. La réception du livre de Kahn sera un peu moins médiatisée que celle du rapport Meadows, mais son influence n'en sera pas moins forte, car d'une part Kahn, figure emblématique de la futurologie américaine, était déjà très connu pour ses travaux et conseils de haut niveau à l'industrie américaine de défense, d'autre part parce que nombre de gouvernements et de multinationales dans le monde le solliciteront pour venir déployer ses heureuses et prometteuses conjectures au sein de leurs secteurs ou territoires d'activité.

Autre initiative remarquable pour compléter ou contrer celle du Club de Rome : celle provenant des Pays du Sud, pour lesquels l'approche Meadows représente un *problème de riche*. Vu des pays du Sud les problèmes d'épuisement des ressources ne sont pas perçus comme prioritaires, et les risques de catastrophe n'ont pas de quoi les effrayer : pour nombre d'entre eux la catastrophe représente déjà le lot quotidien. C'est la fondation argentine Bariloche qui va soutenir ce groupe de recherche. L'objectif principal pour eux sera de s'inspirer de la « problématique mondiale » pour identifier tous les moyens de satisfaire les besoins fondamentaux des pays en développement, ainsi que les mesures à mettre en œuvre pour y parvenir.

En termes de méthode le modèle Bariloche, dont l'initiateur Mesarovic avait développé une théorie « des systèmes hiérarchiques multiniveaux », met en évidence pour un système donné le besoin de coordination entre différents niveaux de prise de décision et la manière dont ces décisions vont impacter l'ensemble du système global. L'idée est ici de faire ressortir l'hétérogénéité des différentes parties du monde, ainsi que leur interdépendance. Le monde selon Bariloche est ainsi divisé en quatre grandes régions : l'Occident développé, l'Asie, l'Amérique latine et l'Afrique. Comment peuvent évoluer les variables clés afin de permettre aux trois dernières régions de sortir de l'impasse dans laquelle elles se trouvent dans les années soixante-dix ? Les variables sont ici l'alimentation, l'éducation, l'espérance de vie, le logement : sur la base d'un montant de ressources humaines et financières disponibles, il s'agit pour l'ordinateur de déterminer la répartition optimale de ces ressources entre différents secteurs d'activités, différentes régions, de montrer comment ces variables évoluent les unes en fonction des autres.

Deux enseignements importants découlent (ou sont supposés découler) du modèle Bariloche : d'une part il pose sur la table la nécessité pour les pays développés d'envisager une stabilisation de leur niveau de vie afin de laisser aux trois autres régions les ressources nécessaires à leur développement ; d'autre part, à titre indicatif notons que ce modèle d'inspiration latino-américaine était relativement optimiste : il estimait pouvoir parvenir à une situation rapidement acceptable pour l'Amérique latine, et à moyen terme pour l'Asie et l'Afrique.

On dénombre<sup>501</sup> une dizaine de modèles « globaux » apparus dans le courant des années 1970, se rencontrant parfois dans le cadre d'un institut mondial créé par Peccei. Ils ont plutôt pour vocation de chercher un éclairage précis sur une question particulière, par exemple le doublement de la population mondiale et ses implications géopolitiques, que de remettre en cause l'approche globale du rapport Meadows. Ensuite, à partir des années 1980, la plupart des personnalités du milieu académique impliquées dans ce type de recherche délaissent cette activité de prospective sur base de modèles globaux, pour s'orienter vers des questions plus concrètes concernant un territoire délimité ou une filière industrielle spécifique.

Mais nous aurons à poursuivre la réflexion. Les modèles servent-ils réellement à affiner un diagnostic ? Que penser du fait des importantes divergences de vues actuelles exprimées par différents modèles « scientifiques » relativement à la question de l'effet de serre ? Le célèbre modèle DICE de l'économiste de renommée mondiale Nordhaus continue à expliquer qu'il serait économiquement optimal de laisser les émissions à effet de serre se multiplier par trois d'ici la fin du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, tandis que d'autres modèles estiment qu'il est économiquement justifié d'engager de lourds programmes de réduction dès à présent.

Poursuivons le questionnement au sujet du rapport entre modélisation et prospective sous l'angle de leur fécondité pour affronter nos incertitudes contemporaines au début du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle. On pourrait multiplier les exemples : les modèles sont omniprésents, incontournables dans tous les travaux de prospective. Pourtant ils ne parviennent pas à supprimer le sentiment de grande confusion et de grande incertitude que nous pouvons éprouver vis-à-vis de l'avenir. Nous ne pouvons plus actuellement leur faire la même confiance qu'aux débuts de la prospective. Notamment parce que ces modèles renvoient à l'ère de l'Anthropocène à l'idée d'un futur qui se jouerait sans nous – plus exactement un futur qui se joue bien au travers de nous, une résultante de l'agir humain pour reprendre l'expression de Jonas, mais un futur sur lequel nous n'avons pas de prise, un futur qui prend des orientations de sa propre initiative, sans consultation de l'avis des sociétés concernées, et sur lequel nous n'avons à ce jour pas identifié de modèle d'intervention adapté. Il est vrai que le problème est à la fois inédit et gigantesque : se mettre d'accord sur un diagnostic planétaire et trouver des réponses susceptibles d'être à la fois comprises, utiles et acceptables sur toute la surface du globe, voilà clairement un enjeu nouveau et de taille. Nos modèles peuvent-ils trouver des réponses à ce genre d'interrogation ? Telle est la question.

La modélisation ne concoure-t-elle pas à façonner certaines représentations, à promouvoir certains styles d'anticipation ? Ne sert-elle pas plutôt à orienter les regards plutôt qu'à affiner la visibilité ? D'ailleurs, la modélisation supporte-t-elle réellement la pluralité des avenir possibles ? L'étude de

---

<sup>501</sup> Amy Dahan Dalmédico (Dir.), *Les modèles du futur : Changement climatique et scénarios économiques : enjeux scientifiques et politiques*, 2007, p. 30.

cette pluralité devrait être le fondement même de la démarche prospective, mais n'est-ce pas contradictoire avec le simple recours à la modélisation ? Une modélisation peut-elle rester réellement ouverte, accueillante à la pluralité des tendances possibles ? La modélisation ne dissimule-t-elle pas une inclination par essence à la modélisation *intégrée*, après incorporation et agrégation de toutes les variables qui entrent dans son champ d'étude ? Enfin, si modélisation et pluralité n'étaient pas par essence incompatibles, la pluralité serait-elle pour autant *souhaitée* par les décideurs, c'est-à-dire les clients demandeurs de modèles, qu'ils soient publics ou privés ?

### *La méthode des scénarios*

Les scénarios représentent une séquence d'événements qui permettent d'illustrer la façon dont une situation peut évoluer, étape par étape, à partir d'une situation donnée, en commençant par une situation de départ et en allant jusqu'à une situation future. La prospective des années soixante a institué le recours aux scénarios comme un exercice interdisciplinaire et multiculturel, dans une dimension d'emblée multiculturelle. On mesure mal, aujourd'hui, à quel point la prospective a permis de faire un véritable bond en avant dans l'approche du futur avec cette nouvelle notion, qui reste actuellement encore au centre de toutes les méthodes de projection dans l'avenir.

Les scénarios tendent à clarifier les décisions possibles, dans une situation donnée, en proposant des lignes directrices à ces décisions. La méthode des scénarios est donc implicitement liée à l'idée selon laquelle il existe plusieurs futurs potentiels sur lesquels l'action humaine peut avoir prise. Il s'agit essentiellement d'une méthode de représentation des possibles et d'aide à la décision. Avec les scénarios, on cherche à décrire un contexte pour planifier et programmer ; il s'agit d'abaisser le niveau d'incertitude, puis d'élever et de structurer le niveau des connaissances liées aux conséquences des actions qui seront entreprises.

La méthode des scénarios n'est réellement utilisable qu'à la condition de partager certaines convictions : conviction qu'il existe un certain nombre de tendances lourdes dans la vie des sociétés, que ces tendances sont repérables et qu'elles structureront de façon forte les sociétés à venir ; conviction qu'un nombre significatif d'événements plus incertains (le déclenchement d'une guerre, le choix d'un investissement lourd, le vote d'une loi...) peut venir influencer de façon significative sur le cours de l'histoire ; conviction enfin que l'action humaine peut jouer un rôle décisif dans la prise de ce type de décision.

Berger n'est pas à l'origine du concept de scénario, même si, nous l'avons évoqué, il a rapidement évoqué l'idée d'une méthode « combinatoire » à appliquer à l'analyse prospective. Le terme et la méthode des *scénarios* ont clairement été introduits au début des années 1950 aux Etats-Unis par Herman Kahn, travaillant alors à la Rand Corporation : il a employé ce terme alors qu'il exposait sa vision de la stratégie nucléaire américaine à l'ère nucléaire. Dans son premier livre (*On Thermonuclear*

*War*) il propose un certain nombre d'alternatives possibles dans le cadre d'une éventuelle guerre avec l'Union Soviétique. Il s'agit pour lui de démontrer que l'on peut identifier certains problèmes avant qu'ils ne se transforment définitivement en crises : parfois on pourra repérer, contourner, éviter, parfois même modifier les données du problème et ainsi interférer d'une façon réfléchie rationnellement et collectivement.

Kahn utilise le terme scénario pour la première fois en 1965 : il était alors à la recherche d'un terme pour désigner les fictions qu'il avait préparées, et il aurait choisi ce terme à l'issue d'une conversation avec un scénariste d'Hollywood.<sup>502</sup> La première utilisation intensive de ce concept figure dans son célèbre ouvrage de 1967 *The Year 2000*, ouvrage dont l'objectif est de fournir un cadre de pensée pour les trente années à venir, c'est-à-dire jusqu'à l'an 2000. Il faut noter qu'il s'agit à ce moment-là d'un exercice tout à fait nouveau, il s'agit donc d'abord de convaincre de l'intérêt d'une démarche qui cherche aussi explicitement à s'intéresser à l'avenir jusqu'à en faire le sujet central d'une Commission spécifique. Dès l'introduction les auteurs précisent qu'ils ne se lanceront pas dans un exercice de prédiction, mais qu'ils chercheront à donner des éléments de contexte aussi étayés que possible, éléments qui pourront être pris en compte dans l'élaboration des choix de politique publique à venir. Il s'agit de montrer qu'étudier l'avenir permet de formaliser un avenir souhaitable et d'éclairer les choix à opérer pour rendre ce souhait réalisable, tout en écartant ce qui apparaît indésirable.

Pour Kahn, la prospective (Kahn parlait plutôt de *futurologie*, mais la nuance est pour nous ici sans conséquence), dans la mesure où elle cherche à structurer la vision de l'avenir, a besoin d'instruments de représentation puissants, qui parlent autant à l'imagination qu'à la raison. En 1961, suite au succès de son premier livre, Kahn avait quitté la Rand Corporation pour fonder sa propre agence, le Hudson Institute, qui affichait l'objectif de *penser le futur de façon non conventionnelle*. C'est dans ce contexte que les scénarios se révéleront d'excellents outils de communication : ils permettent de bien visualiser les séquences logiques d'événements possibles. Kahn présentait les scénarios comme des « machines à penser ».

En moins d'une dizaine d'années le concept de scénario est devenu incontournable. En réalité, il existe toute une panoplie de définitions du concept de scénarios. L'évolution de ces définitions est en elle-même intéressante, elle semble s'éloigner avec le temps de la visée quantitative qu'elle avait souvent dans les premiers modèles. Citons par exemple la définition d'E. Jantsch, (spécialiste des scénarios d'ordre technologique, 1977) « Les scénarios sont une tentative d'établir une séquence logique d'événements afin de montrer comment, en partant de la situation présente, ils peuvent évoluer, étape par étape. » Ou encore la définition, une décennie plus tard, de Miles (1985). « Les scénarios sont une conséquence de processus ou d'événements par lesquels le présent du monde, de la nation ou de l'objet considéré se transforme en un état futur du monde, de la nation ou de l'objet considéré. ». Ou enfin celle de Loveridge, au milieu de la décennie suivante (1995) « L'une des tâches des scénarios, qui

---

<sup>502</sup> Philippe Durance, « Herman Kahn et la méthode des scénarios : histoire d'une idée », in *La prospective stratégique en action*, ouvrage collectif sous la direction de P Durance, 2014, p. 168.

est ou devrait être un exercice intégrateur, est d'exploiter les possibilités et de minimiser les menaces, la seconde tâche est de créer de nouvelles visions du monde et de futurs alternatifs pour une organisation donnée ».

Les scénarios ont toujours une dimension temporelle spécifique : on se projette à horizon cinq, dix, ou cinquante ans... Ils doivent être alternatifs : on doit en construire deux *a minima*. Normalement ils partent d'une situation présente objectivée par des données quantitatives et qualitatives, puis intègrent de nouveaux paramètres dont on cherche à comprendre les implications à moyen et long terme. Observons plus en détail le fonctionnement de ce procédé. Les principales lignes des scénarios et les hypothèses de fond sont choisies par le prospectiviste. Il doit expliciter les hypothèses de départ, par exemple les rythmes de croissance, l'état de la technique disponible, les volontés de changement... On détaille les moment-clés, dont le processus de décision doit tenir compte, qui peuvent altérer les tendances de départ.

On parle au départ de « scénario de référence », de « scénario sans surprise », de « scénario tendanciel », ou encore de « scénario au fil de l'eau », car il s'agit dans un premier temps de décrire la route la plus probable vers le futur, ce futur qui a de fortes probabilités de se concrétiser *si rien ne bouge*. Ensuite on fait évoluer des variables et on cherche à repérer l'éventail des possibles grâce à des scénarios *extrêmes* ou *contrastés* : on parvient à cet éventail des possibles par l'intermédiaire de scénarios *exploratoires* ou *normatifs*. Les scénarios *exploratoires* se basent sur les informations provenant du présent ou du passé et dessinent le futur selon des lignes directrices exprimées en termes de possibles ou de probables. Autour du scénario tendanciel, celui qui sert de fil rouge tout au long de l'exercice, se construisent les alternatives envisageables par modification de certaines variables, ou par introduction de nouveaux paramètres. Ensuite entrent en ligne de compte les objectifs ou les valeurs que l'on souhaite promouvoir dans le futur : les scénarios deviennent alors *normatifs* au sens où ils intègrent les *futurs souhaitables*.

Concrètement l'intervention humaine sur le cours de l'histoire se matérialise par l'intermédiaire de variables-clés, qui seront modifiées par des décisions-clés : différentes stratégies émergent de l'analyse et le rôle du prospectiviste est ici d'illustrer au mieux les décisions et événements qui peuvent conduire aux situations futures, dans le cas de scénarios exploratoires, ou aux images représentant les objectifs visés, dans les scénarios normatifs. Précision complémentaire : pour construire un scénario, on peut choisir de partir du début ou de la fin de l'histoire. Quand on choisit d'analyser les cheminements possibles à partir d'une situation présente, on parlera de *forecasting*. Si à l'inverse on part du point d'arrivée, c'est-à-dire du futur souhaité, pour reconstituer à l'envers le cheminement qui nous relie à la situation présente, on parlera de *backcasting*.

Résumons le déroulé du procédé pour en faire apparaître la dernière caractéristique forte : on repère les principales variables d'une situation donnée, on les formalise dans un modèle descriptif, on dessine

des scénarios hétérogènes et on fait jouer les variables en les projetant dans l'avenir afin d'obtenir différents scénarios présentés comme la panoplie des évolutions envisageables dans le futur. C'est le modèle plutôt français de prospective, à base de variables, de modélisation et d'imagination. A l'opposé du modèle américain, souvent dénommé *futurologie*, qui consiste plutôt à identifier et croiser les informations en provenance de différentes disciplines et à en faire ressortir des tendances d'évolution – tendances qui seraient restées dans l'ombre de leurs sources respectives sans cet effort d'identification et de cartographie. La futurologie apporte une réelle capacité d'identification du champ des possibles, au moins de ce type spécifique de possible qui ressort des évolutions scientifiques et technologiques. Elle est nettement moins efficace – voire elle est aveugle – pour le repérage de toutes les autres évolutions d'origine sociétales ou anthropologiques. La *prospective* de son côté illustre de façon souvent plus intéressante le fonctionnement des systèmes et sous-systèmes qui ont une influence sur les différents scénarios.

Il existe nombre de scénarios devenus célèbres. *L'an 2000* de H. Kahn et A.J. Wiener est certainement le plus connu, notamment parce qu'il aura représenté le premier exemple de scénarisation de portée réellement internationale. En France, suite notamment à des rencontres entre Kahn et des responsables politiques français, intrigués par cette nouvelle façon d'envisager l'avenir, on décide en 1968 « de se livrer à un essai de futurologie en fabricant des scénarios pour la France de l'an 2000 » sous la responsabilité conjointe du Plan et de la Datar<sup>503</sup> : l'objectif en toile de fond est d'accompagner les décisions en matière d'aménagement des territoires en fournissant une meilleure connaissance de leurs effets prévisibles sur l'avenir. « La Datar part d'un constat simple : *dans un monde en très forte évolution, la construction d'un schéma général d'aménagement de la France nécessite une réflexion prospective particulièrement structurée*. Pour cela, cette réflexion doit aller au-delà de l'attitude proposée par Gaston Berger et déboucher sur un véritable choix politique, c'est-à-dire l'expression d'une volonté suite à *une confrontation avec la pluralité des avenir possibles*. »

La méthode des scénarios finalement développée par la Datar va naître de cette nécessité d'exploration systématique des états possibles du futur, avec l'idée d'éclairer en permanence les décideurs quant aux conséquences des choix qu'ils ont à opérer. Dans un premier temps, la Datar souhaitera disposer de scénarios correspondant à trois thèmes bien précis, qui constituent autant d'hypothèses de base et serviront de catalyseurs : *la France de cent millions d'habitants*, *la France côtière*, et *l'agriculture sans terre*. L'objectif est alors, pour chaque scénario, *de traduire géographiquement les implications contenues dans l'hypothèse de départ, en découvrant par une analyse logique les relations majeures entre les phénomènes à horizon 2000*. Il est également de créer des nouvelles connaissances et de *définir une méthode systématique permettant de réitérer de telles expérimentations*.

---

<sup>503</sup> Philippe Durance, « Herman Kahn et la méthode des scénarios : histoire d'une idée », in *La prospective stratégique en action*, ouvrage collectif sous la direction de P. Durance, 2014. Ce paragraphe est extrait des pages 175 à 180.

En fait cet effort de scénarisation à l'échelle nationale n'est pas tout à fait le premier, mais il est le premier à recourir à l'emploi du terme *scénario*, ainsi qu'à la terminologie qui entoure cette nouvelle technique. Philippe Durance rappelle à la fois le contexte de naissance de ce nouveau besoin de scénarisation du champ des possibles pour les hommes politiques des années 1960, et donne à comprendre le lien de cette nouvelle méthodologie d'inspiration futurologique américaine avec le fond de culture prospective construit au cours de la décennie précédente, en France, principalement au sein du Centre International de Prospective de Berger.

En 1962, sous la Direction de Pierre Massé, le Commissariat Général du Plan (CGP) lance le premier exercice de prospective de grande ampleur, chargé d'étudier, *sous l'angle des faits porteurs d'avenir, ce qu'il serait utile de connaître dès à présent de la France de 1985 pour éclairer les orientations générales (Réflexions pour 1985, La documentation française, 1964, p.5)* du prochain Plan. Mais, à cette date, ni le concept de *scénario*, ni une quelconque *méthode* ne sont apparus. Les Réflexions pour 1985 sont constituées de scénarios tendanciels partiels et d'un scénario souhaitable qui n'en porte pas le nom et dont la réalisation trouve son origine dans les réflexions de Pierre Massé, menées auprès de Gaston Berger au sein du Centre International de Prospective à partir de 1959.<sup>504</sup>

Il faut également mentionner l'entrée massive de la méthode des scénarios dans le monde de l'entreprise. Dans la majeure partie des cas la démarche prospective ou d'anticipation aura pénétré les modes de gestion par l'intermédiaire de cette méthode, largement popularisée au début des années 1980 par Michael E. Porter, véritable gourou de l'analyse stratégique au cours de cette période. Depuis sa chaire à la *Harvard Business School*, Porter détaille sa nouvelle vision de l'analyse stratégique d'entreprise, et précise l'emploi de nouvelles matrices d'analyse du positionnement stratégique, matrice au sein desquelles apparaissent de nouvelles notions : intensité concurrentielle, barrières à l'entrée d'un secteur, risques de substitution entre produits, risques d'intégration verticale entre clients et fournisseurs... Nous sortons à ce moment d'un monde régi par les notions d'équilibres économiques, et nous entrons dans le monde tiré par l'objectif de croissance économique dans un contexte concurrentiel. Pour se repérer dans la nouvelle approche du champ des possibles dans ce nouveau monde, Porter consacre un chapitre entier de son ouvrage central sur la stratégie d'entreprise à la méthode des scénarios, qui devient ainsi dans l'esprit de nombreux dirigeants un moyen de renforcer le positionnement stratégique, et plus particulièrement un moyen d'identification de tous les *avantages compétitifs* à proximité de cœur de métier de leurs entreprises.

Avant cette forte notoriété apportée à la méthode des scénarios par Porter, de significatives avancées avaient été effectuées dans certains secteurs à cycle long, notamment dans le secteur de l'énergie. Le cas des méthodes employées par la compagnie pétrolière Shell mérite d'être mentionné. Dès 1965, cette entreprise avait mis en place un système de planification de ses activités qui fonctionnait à un horizon de six ans. Après quelques années le besoin s'est fait sentir de disposer d'un moyen de

---

<sup>504</sup> *Ibid.*

visualiser le champ des possibles au-delà de cet horizon. Dans un premier temps Shell décide alors de lancer des réflexions prospectives à horizon de l'an 2000, qui font rapidement apparaître des risques de modifications profondes de l'environnement global de l'entreprise : risques de fortes variations de prix du pétrole, interrogations sur l'importance de certaines réserves pétrolières, probabilité de modifications structurelles du marché... autant de risques qui suscitent le besoin de changer de système de planification stratégique. L'entreprise charge alors Pierre Wack, qui travaille dans la filiale française du groupe, et qui a entendu parler des travaux de Kahn, de travailler à un exercice de projection à horizon quinze ans dans plusieurs de ses entités opérationnelles. Après une première tentative qui présentait quatre scénarios résultant d'un jeu de deux variables sur le marché français (l'importance de l'offre de gaz naturel et la libéralisation ou non du marché), de premières projections économiques sont effectuées. Plusieurs années de tâtonnements méthodologiques seront nécessaires pour finalement aboutir à l'incorporation de la méthode des scénarios dans le processus de planifications stratégiques de l'entreprise : à cette période et sur ce type de marché ce sont les scénarios qui fournissent le meilleur cadre de prévision pour prendre en compte l'avenir et ses différentes incertitudes. A partir de 1973 Wack obtiendra une reconnaissance forte, bien que « malheureusement » limitée au monde du pétrole : ses scénarios avaient clairement exploré les tendances lourdes et les principales ruptures possibles sur ce marché, faisant clairement apparaître les risques qui conduiront moins d'une année plus tard au premier choc pétrolier. La capacité de la méthode des scénarios à anticiper d'éventuelles évolutions hors de portée des autres modes de prévision va conduire à son intégration progressive dans le monde des grandes entreprises, jusqu'à la popularisation mondiale de cette idée par le relais que lui apporteront Porter d'abord, puis d'autres auteurs par la suite.

Ce déploiement de la méthode des scénarios dans le monde de l'entreprise n'est pas allé sans heurts, notamment parce que la séparation fondamentale entre l'exploration des futurs possibles et le choix d'un futur souhaitable perturbe le mode de prise de décision traditionnel, et met en lumière un besoin de revoir l'équilibre entre le temps de l'anticipation et celui de l'action, et donc de la hiérarchie des pouvoirs dans les entreprises publiques et privées. Par ailleurs, on reprochera dès les années 1990 nombre de défauts à la méthode des scénarios<sup>505</sup> : tendance à la macroanalyse, souvent inadaptée aux situations stratégiques concrètes ; simple récapitulatif de ce qu'une imagination fertile est capable de produire ; tendance à paralyser l'action par la complexité de l'analyse et l'étourdissement devant le champ des possibles, minimisation excessive de rôle des hommes de l'intérieur de l'organisation, et exagération de l'importance de l'environnement extérieur...

Au milieu des années soixante-dix une équipe universitaire canadienne dresse un premier bilan sur l'utilisation de la méthode des scénarios<sup>506</sup>. Elle interroge plus de 500 chercheurs et organismes du

---

<sup>505</sup> La première étude critique élaborée de la méthode des scénarios est à ma connaissance celle de H. Mintzberg, *Grandeur et décadence de la planification stratégique*, 1994. De nombreuses autres critiques ont suivi.

<sup>506</sup> *La méthode des scénarios*, P.-A. Julien, P. Lamonde, D. Latouche.

domaine de la prospective, qui indiquent que la méthode des scénarios vient en tête des méthodes d'anticipation aux Etats Unis. Mais l'étude relève un emploi finalement disparate de cette notion. Elle identifie trois principales catégories de scénarios : les scénarios inspirés du pionnier Herman Kahn, qui ont eu le mérite de faire prendre conscience d'une nouvelle manière d'explorer l'avenir, mais à qui on reproche son emploi exclusif de scénarios tendanciels et son manque de rigueur et d'objectivation dans ses scénarios exploratoires, qui apparaissent *a posteriori* saturés de jugements implicites. La seconde catégorie est représentée par la méthode élaborée en France par la Datar, qui a l'originalité de s'inscrire d'emblée dans une démarche normative et procure ainsi de bons moyens d'éclairer les objectifs visés et les différents moyens d'y parvenir. Enfin l'étude identifie, autour des méthodes proposées par H. Ozbekahn, une orientation nouvelle de la méthode des scénarios vers le monde de l'entreprise, dans le souci de clarifier la relation entre anticipation et planification, notamment lors de périodes de changement de cap stratégique ou à l'occasion d'importants projets d'investissements. Les travaux de Wack déjà cités sont à comprendre dans cette troisième catégorie.

A cet inventaire on ajouterait volontiers, avec le recul, la catégorie de la prévision technologique, en mentionnant le rôle pionnier joué ici par la figure d'Erich Jantsch qui inspirera nombre d'ingénieurs qui chercheront à imaginer la portée possible de leurs innovations.

Un scénario, c'est finalement la description ordonnée de ce que le regard prospectif permet d'apercevoir. La méthode des scénarios répond bien à la question centrale de tout exercice de prospective : l'élaboration d'un panorama cohérent des futurs possibles. En cela elle reste aujourd'hui encore au cœur de la démarche prospective, comme les scénarios du Giec l'illustrent bien actuellement. Les scénarios permettent d'élargir les frontières mentales et de développer une sensibilité à la pluralité des situations envisageables. Ils représentent une tentative de gérer de façon organisée la complexité de changements dynamiques, à haut degré d'incertitude : ils permettent mieux que toutes les modélisations possibles, d'intégrer l'importance des dynamiques sociales ou la sensibilité des collectifs à certaines valeurs.

L'objectif du recours aux scénarios est normalement de détecter tous les futurs alternatifs. Le terme scénarios est devenu, et reste aujourd'hui encore, un des mots clé du monde de la prospective. Principalement parce que ce procédé est particulièrement bien adapté pour décrire l'éventail des possibles. De même il permet de visualiser aussi bien les aspects optimistes que pessimistes d'une situation à venir, et représente de ce fait une rampe de lancement pour tous les modes d'interventions sur le futur, jusqu'à créer parfois des situations *d'autoréalisation*, ou *d'empêchement* de certains scénarios.

Parfois, les anticipations *a priori* les plus pessimistes conduisent à retarder ou bien tout simplement à annuler le déclenchement de ce qu'elles envisagent et redoutent. Le cas des théories de l'escalade nucléaire est tout à fait probant. Dans son célèbre ouvrage *On Escalation*, Herman Kahn dresse le portrait d'une possible escalade entre des Etats possédant l'arme nucléaire et se réservant la possibilité d'en faire usage. Le détail des différentes étapes qui mènent vers le point de non-retour est à la fois effrayant et rassurant. Il montre la possibilité d'une guerre totale. Cette forme de connaissance – le scénario – est aussi une aide pour tous ceux qui voudront

essayer de désamorcer le processus : elle donne les moyens de ralentir les effets de la crise et par là, comme il est souhaitable, de la faire dévier de sa trajectoire.<sup>507</sup>

Le recours aux scénarios pose naturellement un problème de déontologie et de méthode. L'avenir n'étant pas connaissable au sens usuel de terme, l'élaboration de scénarios ne pourra prétendre à l'exactitude au sens scientifique du terme. Car tout en empruntant à la démarche scientifique plusieurs de ses outils classiques (description des faits, exhaustivité, clarté des hypothèses de base et des variables-clés, démarche rationnelle, transparence des méthodes utilisées) la prospective en général et la méthode des scénarios en particulier ne pourra devenir expérimentale au sens où la démarche scientifique l'exige. Par ailleurs, dans la mesure où le recours à l'imagination est fortement sollicité pour faire varier les variables-clés du système, on restera à mi-chemin de l'intuition et de la logique, de la réflexion et de l'action. Enfin, les divergences de points de vue entre les auteurs quant aux ingrédients méthodologiques requis pour une bonne construction de scénarios décourageront les dernières tentatives de définition d'un corpus stabilisé. En permanence le métier de scénariste devra s'adapter aux problèmes d'évolution des modes de construction des décors.

### *Un besoin d'évolution des méthodes prospectives ?*

Expertise, modélisation et scénarios constituent le fond de caisse à outils du prospectiviste. En complément ou en parallèle, d'autres méthodes sont ou ont été utilisées au cours de la courte histoire de la prospective : théorie des jeux, analyse systémique, management stratégique, analyse morphologique, ainsi que les théories issues des sciences physicochimiques ou sociales : cybernétique, statistique, génétique, sociologie, psychologie, ethnologie... Les prospectivistes, de leur côté, insistent actuellement sur le fait que la prospective n'est pas seulement une affaire de concepts, de paradigmes, de méthodes et de grilles de lecture, mais aussi, de sensibilité, de finesse, d'intuition, de sens historique, d'imagination, d'ouverture d'esprit, d'honnêteté et de rigueur intellectuelle. Ils insistent également sur ce qu'ils estiment représenter un biais important de leur approche, biais souligné par tous les prospectivistes chevronnés : l'énorme difficulté de leurs interlocuteurs – qu'ils soient experts, décideurs, citoyens, salariés, consommateurs, clients ou fournisseurs – à s'extraire du court terme pour se projeter dans le moyen long terme.

Lorsque les outils se substituent trop nettement à la réflexion, la prospective n'est plus capable d'imaginer que de pâles variations autour du schéma tendanciel de la pensée unique. En fait, ce n'est pas la prospective elle-même qui est capable de faire évoluer ses pratiques. Elle appelle de ses vœux, comme si elle n'était pas elle-même en capacité d'y parvenir, à une refonte de ses pratiques. Il ne suffit pas d'avoir des méthodes d'identification des composantes de la société, d'utiliser des modèles ou

---

<sup>507</sup> Ariel Colonomos, *La politique des oracles*, p.22.

d'imaginer des scénarios surprenants pour parvenir à décrypter correctement les paramètres d'une situation devenue trop complexe. Tout se passe comme si la prospective refusait l'obstacle de la complexité. Car tel est le nouveau challenge de la prospective : parvenir à penser la complexité, le lien entre cette complexité et le devenir de la civilisation. Reprendre l'exigence formulée, certes lapidairement, par Berger de penser « la totalité de la vision » de l'avenir. Tâche évidemment difficile, nettement plus difficile aujourd'hui qu'au moment où Berger formulait ce précepte. Tant que la prospective ne parviendra pas à ré-aborder cette complexité – ce qu'elle était parvenue à réaliser, temporairement, dans les années soixante, jusqu'à représenter un véritable phare pour l'aide à la décision dans les situations complexes durant cette période – elle restera dans l'incapacité de reformuler les questions susceptibles de ré-ouvrir le champ des possibles.

Dispose-t-on de concepts ou de formes de raisonnement aptes à appréhender la situation présente et les profils de futur qui en découlent à l'ère de l'Anthropocène ? On sent que l'expertise, la modélisation, l'élaboration de scénarios ne sont pas des procédés périmés, mais on mesure également qu'ils ne suffisent plus aujourd'hui à ouvrir, en période de *crise de l'avenir*, le champ des possibles comme ils étaient parvenus à le faire lors des Trente Glorieuses, en régime de fort développement. Dans la suite de la présente analyse, je chercherai à imaginer comment ces méthodes pourraient s'atteler utilement à dessiner des profils de futur autour de nos principaux enjeux contemporains de civilisation.

### 3.5. Crise de l'avenir et anticipation au XXI<sup>e</sup> siècle

L'optimisme qui caractérisait la philosophie des Lumières n'est clairement plus de mise, à tel point que l'on parle ouvertement depuis quelques décennies de *crise de l'avenir*.<sup>508</sup> Les nombreuses et intéressantes analyses de plusieurs philosophes et historiens, notamment allemands et français, nous aident à toucher du doigt les réalités pratiques auxquelles renvoie cette idée. Les notions de perte des repères temporels classiques, de nouveaux régimes d'historicité, de réduction des horizons d'attente, de crise du progrès, d'émergence de nouveaux risques, d'effacement de l'avenir, de perte de volonté d'avenir, de clôture de l'avenir, d'accélération de l'histoire, de tyrannie du présent, tout cela nous aide à comprendre les tenants et aboutissants de notre incapacité contemporaine à nous projeter dans le long terme. Mais peut-on ordonner ces notions, ont-elles un fil conducteur ? Sont-elles en mouvement et, si oui, dans quelle direction ?

L'idée qui sera creusée ici, est l'idée que la crise de l'avenir que nous éprouvons actuellement – crise patente, lourde, destructurante pour les toutes stratégies politiques et économiques dans la mesure où elle sape les bases de la pensée collective de la temporalité – n'équivaut pas à une disparition complète de la notion d'avenir dans la culture occidentale. Ce qui a disparu, c'est l'illusion d'un avenir garanti, d'un avenir nécessairement prometteur. Mais l'idée d'un avenir à travailler collectivement n'a pas complètement disparu. Certes les signes de subsistance de ce type de futur sont ténus. Ils nous conduiront au repérage d'un certain néo futurisme qui s'exprime de façon encore hésitante, balbutiante, éruptive, mais dont nous voyons des signes incontestables par exemple dans la montée du souci pour les générations futures, la préservation de la biodiversité, les changements climatiques – signes dont il faudra, ce sera l'objet de la section suivante, rechercher la cohérence possible dans les limbes d'une nouvelle pensée de l'anticipation.

Dans un premier temps, tâchons de comprendre les principales manifestations de la crise de l'avenir qui s'est abattue dans les sociétés occidentales depuis les années quatre-vingt environ, de mesurer ce qui est définitivement mort et ce qui reste vivace, après trois ou quatre décennies de mise en accusation de cette notion d'avenir. Peut-on mesurer l'impact de la crise de l'avenir et ses implications en matière de stratégie pour les principaux acteurs du monde contemporain ? Quelles en sont les conséquences en

---

<sup>508</sup> Deux articles sont souvent cités comme origine de la conceptualisation de cette crise de l'avenir : « La crise de l'avenir » de Krzysztof Pomian (Le Débat, N° 7, 1980), et « Du progrès : réflexion sur une idée morte » de William Pfaff (Commentaires, N° 74, 1996). De nombreux auteurs contemporains ont consacré un ou plusieurs ouvrages sur cette question au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Ci-après la liste, non exhaustive, de ceux qui ont inspiré plus particulièrement le présent chapitre, par ordre alphabétique, sachant que les références précises des ouvrages en question figurent dans la bibliographie : Arjun Appadurai, Marc Augé, Jean-Michel Besnier, Christophe Bouton, Régis Debray, Jean-Pierre Dupuy, Marcel Gauchet, François Hartog, Gilbert Hottois, Daniel Innerarity, Frédéric Jameson, Etienne Klein, Bruno Latour, André Lebeau, Zaki Laïdi, Jean-François Mattei, Edgar Morin, Pierre Rosanvallon, Peter Sloterdijk, Isabelle Stengers, Michel Serres, Pierre-André Taguieff.

matière d'anticipation pour les principaux acteurs du monde technicoéconomique ? S'en trouvent-ils complètement libérés de toute obligation éthique, morale, de toute obligation en matière de responsabilité ? Ou au contraire voit-on apparaître les signes d'un nouveau type de responsabilité vis-à-vis du futur ?

Les premières manifestations de désynchronisation de l'expérience contemporaine ont été décrites sous la forme de *décalages*, *gaps* ou *brèches* dans la perception temporelle. Elles expriment les premiers sentiments d'une coexistence de logiques temporelles distinctes, parfois incompatibles car antagonistes.

### *Des brèches dans la perception du temps*

Concentrons-nous sur quelques-unes des expressions les plus tranchées de l'écartèlement grandissant entre passé et avenir tel qu'il s'est imposé à la modernité, notamment au XIX<sup>e</sup> siècle. Je ne ferai que citer quelques paroles célèbres à ce sujet, sans chercher à aller au fond de toutes leurs implications. Il s'agit principalement ici de comprendre en quoi cet écartement entre passé et futur prépare la place, depuis longtemps donc, à l'apparition de notre énorme présent contemporain – et de toutes les complications qui en découlent pour notre appréhension adéquate du long terme.

Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Kant avait déjà beaucoup intrigué avec sa courte mais célèbre remarque sur les conditions de possibilité d'une lecture de l'avenir. A la question de savoir comment peut se réaliser « un récit divinatoire sur ce que réserve l'avenir » il avait en effet répondu « Si le devin organise lui-même les événements qu'à l'avance il prédit »<sup>509</sup>. Il introduisait ainsi de façon très précoce la possibilité d'un développement rationnel et progressif de l'histoire, ainsi que le moyen pour l'homme d'y jouer un rôle. L'idée que l'homme puisse intervenir sur le destin, grâce à son libre arbitre, commence à poindre. Le paradigme de l'action entre en jeu et va investir le devenir. Ce qui ne fera que simplifier la production d'une histoire cohérente : si nous en sommes les auteurs, si nous la configurons sur la base de principes rationnels, l'histoire deviendra plus clairement le suivi des étapes de la transformation de l'humanité. Mais pas encore de trace de prospective au sens contemporain du terme à cette époque, l'avenir n'est pas encore l'objet de suffisamment d'attentions pour nécessiter l'organisation d'une réflexion collective à son sujet.

Prenons alors trois exemples bien connus, trois illustrations de la rupture pressentie dans le parcours linéaire de la flèche du temps, trois exemples de sensation de la déchirure de la trame générale de la temporalité moderne. Ils illustrent bien les difficultés de positionnement de la raison sur le plan politique, au niveau de l'organisation de la pensée ou de l'action collective, plusieurs décennies après l'instauration initiale des principes démocratiques. Ces trois auteurs ont pointé, chacun à leur manière, l'existence d'une « brèche » qui apparaît, lorsqu'on observe le déroulement des choses avec minutie, à

---

<sup>509</sup> Emmanuel Kant, *Le conflit des facultés*, Vrin, 1973, p. 94.

leur point de jonction entre le passé et l'avenir. « Je remonte de siècle en siècle jusqu'à l'Antiquité la plus reculée, dit Tocqueville ; je n'aperçois rien qui ressemble à ce qui est sous mes yeux. Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres »<sup>510</sup>. Dans cette situation troublante, Tocqueville envisage alors deux tendances, l'une qui « porte l'esprit de chaque homme vers des pensées nouvelles »<sup>511</sup>, l'autre au contraire qui consisterait « à ne plus penser ». S'avance l'idée que l'opinion peut déterminer le jugement, ou le jugement contribuer à former l'opinion.

Au même moment les analyses de Chateaubriand sont remarquablement symétriques : « Le mode actuel, le monde, sans autorité consacrée, semble placé entre deux impossibilités : l'impossibilité du passé... et l'impossibilité de l'avenir »<sup>512</sup>. L'historien François Hartog a analysé en détail cette situation de *brèche* dans la pensée de Chateaubriand<sup>513</sup>, ainsi que les deux arguments, pense-t-il, qui ont permis à Chateaubriand de sortir de ce constat paralysant. Il s'est appuyé d'abord sur l'exemple romain pour garder en tête que les excès de liberté ne mènent qu'au despotisme, et l'excès de tyrannie qu'à la tyrannie. Il s'est ensuite appuyé sur l'espérance chrétienne, « plus longue que le temps », seule à même d'aider ce futur à devenir, à être, conjuguant croyance eschatologique et foi dans le progrès. Ainsi Chateaubriand pourra avoir cette perception étonnante : « Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. » Observer ce qui va pouvoir faire autorité, du fond de cette brèche, est particulièrement instructif. Quoiqu'il puisse en être concrètement, il devra nécessairement provenir d'un signe en provenance du futur, car l'action ne peut s'augmenter du fond de cette brèche que par son inscription dans un devenir.

Arendt va creuser ensuite l'analyse de cet intervalle à la fois déterminé par des choses qui ne sont plus, et par des choses qui ne sont pas encore, notamment dans la préface de *La crise de la culture*, dont le titre anglais désigne plus précisément l'objet d'étude central : *Between past and future*. Il faut relire les quelques pages de la préface où Arendt expose de façon saisissante une autre perception de cette même *brèche*. Préface dont les premiers mots sont ceux de *l'aphorisme étrangement abrupt* de René Char : « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament ». Aphorisme qui sonne, dit-elle comme une variation de la sentence déjà citée de Tocqueville : « Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres ».

Nous avons là, dit Arendt, une réalité qui est devenue opaque à la lumière de la pensée et une pensée qui n'est plus liée à l'événement comme le cercle doit le rester avec son centre, nous découvrons une pensée tout juste bonne « à réchauffer de vieilles vérités qui ont perdu toute pertinence concrète ». Arendt recourt alors à la célèbre parabole de Kafka pour éclairer la situation nouvelle où les événements semblent suspendus, dit-elle, entre ciel et terre. La scène se déroule au moment où le

---

<sup>510</sup> Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, t II, p. 399.

<sup>511</sup> Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, t II, p.18.

<sup>512</sup> Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Gallimard, tome II, p. 477.

<sup>513</sup> François Hartog, *Régimes d'historicité*, Points, 2010. L'idée citée ici est résumée page 258, mais F. Hartog dédie un chapitre entier de son livre à Chateaubriand sous l'intitulé : Chateaubriand : entre l'ancien et le nouveau régime d'historicité.

cours de l'action est achevé, mais quand l'histoire attend d'être parachevée « dans les consciences qui en héritent et qui questionnent ». Le champ de bataille illustré par la parabole illustre la brèche du temps, ce « petit tracé de non-temps » au cours duquel l'homme semble pouvoir commencer quelque chose de radicalement nouveau. La parabole citée est la suivante :

Il a deux antagonistes : le premier le pousse de derrière, depuis l'origine. Le second barre la route devant lui. Il se bat avec les deux. Certes, le premier le soutient dans son combat avec le second car il veut le pousser en avant et de même le second le soutient dans son combat contre le premier, car il le pousse en arrière. Mais il n'en est ainsi que théoriquement. Car il n'y a pas seulement les deux antagonistes en présence mais aussi, encore lui-même, et qui connaît réellement ses intentions ? Son rêve, cependant, était qu'une fois, dans un moment d'inadvertance – et il faudrait assurément une nuit plus sombre qu'il n'y en eut jamais – il quitte d'un saut la ligne de combat et soit élevé, à cause de son expérience du combat, à la position d'arbitre sur ses antagonistes dans leur combat l'un contre l'autre.<sup>514</sup>

Le temps n'est pas un continuum, il existe une brèche en son centre, un lieu où le temps apparaît privé de tradition, et en même temps ouvert à la possibilité de l'inédit, sous-tendu par la capacité de l'homme à sortir des chemins battus du déterminisme prémoderne. Arendt fait de la *Brèche* du temps une donnée anthropologique qui structure le rapport de l'homme au monde commun.

La situation devint désespérée quand il fut montré que les vieilles questions métaphysiques étaient dépourvues de sens ; c'est-à-dire quand il commença à devenir clair à l'homme moderne qu'il vivait à présent dans un monde où sa conscience et sa tradition de pensée n'étaient même pas capables de poser des questions adéquates, significatives, pour ne pas parler des solutions réclamées à ses propres problèmes. Dans cet embarras l'action, sans être engagée, semblait offrir l'espoir, non de résoudre les problèmes, mais de rendre possible de vivre avec eux sans devenir, selon l'expression de Sartre, un *salaud*, un hypocrite.<sup>515</sup>

D'où certaines remarques sur la prévisibilité de cette action : la fabrication est prévisible, planifiable, calculable à l'avance. L'action, elle, est imprévisible, elle se soustrait aux tentatives de planification : Arendt dit : « quiconque commence à agir doit savoir qu'il a déclenché quelque chose dont il ne peut jamais prédire la fin, ne serait-ce que parce que son action a déjà changé quelque chose et l'a rendu encore plus imprévisible ». Les effets d'une action font boule de neige, ils ne cessent de modifier le monde sur lequel se basait la prévision initiale, en la rendant du même coup de plus en plus incertaine. On peut objecter à Arendt que le processus de fabrication ne peut parfois être entièrement prévu à l'avance, qu'il échappe lui aussi à la volonté de son auteur, que ce soit dans le cas d'une œuvre d'art ou même dans la simple production d'une chaise. Arendt accorde l'objection, mais elle signifie simplement que selon elle l'homme ne se réduit jamais un *Homo faber*, qu'il est toujours également un être agissant, qui déclenche comme tel des processus imprévisibles. Et la *brèche*, « ce petit tracé de non-temps », est le lieu privilégié de l'inscription de son action la plus intense.

Ce n'est que dans la mesure où il pense, et cela veut dire dans la mesure où il est sans âge... que l'homme dans la pleine réalité de son être concret vit dans cette brèche du temps entre le passé et le futur. Cette brèche, je

---

<sup>514</sup> Franz Kafka cité par Hannah Arendt, *La crise de la culture*, p. 17.

<sup>515</sup> Hannah Arendt, *La crise de la culture*, p. 18.

présume, n'est pas un phénomène moderne, elle n'est peut-être même pas une donnée historique mais va de pair avec l'existence de l'homme sur la terre. Il se peut bien qu'elle soit la région de l'esprit ou, plutôt, le chemin frayé par la pensée, ce petit tracé de non-temps que l'activité de la pensée inscrit à l'intérieur de l'espace-temps des mortels et dans lequel le cours des pensées, du souvenir et de l'attente sauve tout ce qu'il touche de la ruine du temps historique et biographique. Ce petit non-espace-temps au cœur même du temps, contrairement au monde et à la culture où nous naissons, peut seulement être indiqué, mais ne peut être transmis ou hérité du passé ; chaque génération nouvelle et même tout être humain nouveau en tant qu'il s'insère lui-même entre un passé infini et un futur infini, doit le découvrir et le frayer laborieusement à nouveau... Mais l'ennuyeux est que nous ne semblons pas équipés ni préparés pour cette activité de pensée, d'installation dans la brèche entre le passé et le futur. Pendant de très longues époques de notre histoire, en fait à travers les millénaires qui ont suivi la fondation de Rome et furent déterminés par des concepts romains, cette brèche fut comblée par ce que, depuis les romains, nous avons appelé la tradition. Que cette tradition se soit usée avec l'avance de l'âge moderne n'est un secret pour personne. Lorsque le fil de la tradition se rompit finalement, la brèche entre le passé et le futur cessa d'être une condition particulière à la seule activité de la pensée et une expérience réservée au petit nombre de ceux qui faisaient de la pensée leur affaire essentielle. Elle devint une réalité tangible et un problème pour tous ; ce qui veut dire qu'elle devint un fait qui relevait du politique.<sup>516</sup>

Nous avons vu là trois expressions de l'arrachement du futur au présent et à l'avenir, trois espaces par où le présent vient prendre en charge l'avenir, à la place d'un passé qui commence à perdre cette capacité. La nouvelle responsabilité de l'homme vis-à-vis de lui-même le rend en même temps responsable à l'égard de l'avenir du monde. C'est à ce moment-là que « la temporalité devient le handicap décisif de l'esprit humain »<sup>517</sup>. Par où l'on voit également qu'il ne suffisait pas d'essayer de « se rendre comme maître et possesseur de la nature » pour opérer cette orientation massive des temps modernes en direction de l'avenir. Il fallait encore que par une opération qui tient certainement beaucoup à la foi ou à l'espérance, le devenir historique de l'homme acquière une valeur en lui-même. Il fallait l'intervention de cet appel par-delà la raison pour que l'incertitude grandissante, à mesure de l'élargissement de la sphère de l'agir humain, à laquelle l'homme se trouve livré, puisse se résoudre par une projection vers l'avenir. C'est aussi pourquoi l'idée de progrès, si centrale dans l'historicité moderne, ne représente pas seulement le simple prolongement de l'espérance eschatologique dans la modernité occidentale. Le progrès comprend une bonne part d'intervention humaine, il incorpore, digère et sédimente l'agir humain dans ses propres productions. Théoriquement, cette part d'avenir d'origine humaine devrait être prévisible et c'est en quoi l'homme peut chercher à faire l'histoire. Et réciproquement l'histoire peut avoir un sens, qui est la matérialisation de l'œuvre de l'homme. « L'historicité de l'homme moderne est liée au projet et le présent s'organise en fonction de l'avenir. En cela réside aussi la *nouveauté* des Temps modernes : ils creusent la distance temporelle entre le passé et l'avenir en sorte que les acquis du passé apparaissent de plus en plus éloignés des attentes et des

---

<sup>516</sup> Hannah Arendt, *La crise de la culture*, p. 24.

<sup>517</sup> L'expression est de Hans Blumenberg, qui a longuement développé cette idée dans *La légitimité des temps modernes*.

aspirations portées par le présent<sup>518</sup> ». C'est la thèse, si forte qu'elle a été reprise par de nombreux analystes, de l'écartement croissant entre les *champs d'expérience* et les *horizons d'attente* de Reinhardt Koselleck. L'homme se retrouve finalement contraint d'anticiper, de se projeter vers l'avenir en accordant d'emblée à cet avenir une autorité qui surpasse l'autorité fléchissante en provenance du passé. Les attentes, dit Koselleck, « dans leurs impatiences se sont de plus en plus éloignées de toutes les expériences faites auparavant »<sup>519</sup>.

Les acquis de l'expérience, même les acquis du passé incorporés dans le présent, ainsi que les *habitus*, s'éloignent des horizons d'attente, c'est-à-dire des différentes modalités au travers desquelles l'avenir sera anticipé. L'attente ne se déduit plus de l'expérience. La tradition ne sait plus configurer le futur. Myriam Revault d'Allones résume les trois thématiques fortes contenues dans ce nouveau rapport des temps modernes entre espace d'expérience et horizon d'attente : « L'idée que le temps est dynamisé en force historique, la croyance en une accélération liée à l'idée de progrès, la conviction que l'histoire est à faire et qu'elle est maîtrisable par l'homme »<sup>520</sup>. Revault d'Allones cite alors Paul Ricœur qui parlait à ce propos d'une « nouvelle qualité du temps » apparue à ce moment, « issue du rapport nouveau au futur ». L'idée nouvelle et forte que l'histoire peut être voulue, réfléchie et réalisée par les hommes. Notons qu'avec cette idée de progrès, c'est un peu *lui-même* que l'homme s'autorise à privilégier, au travers de sa conviction dans la force de son avenir.

Une rapide évocation de ces trois *brèches* a permis d'illustrer le caractère novateur de la situation issue d'un nouveau rapport à l'histoire. Bien d'autres illustrations seraient certainement tout aussi pertinentes. Temps nouveau, temps accéléré, pouvoir humain de faire l'histoire seraient donc les principales caractéristique de cette temporalité moderne : il faudrait s'interroger sur l'état de ces trois caractéristiques des Temps modernes aujourd'hui.

### ***Principaux motifs d'extinction de la force motrice de l'avenir***

L'homme du début du xx<sup>e</sup> siècle se croyait à l'aube d'un siècle radieux, l'homme de la fin de ce même xx<sup>e</sup> siècle redoute davantage qu'il n'espère de l'avenir. Echech des tentatives d'anticipation, crise du progrès et constat d'une accélération du temps et de l'histoire sont certainement les trois raisons majeures de l'extinction, à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, de la force motrice de l'avenir, cette force motrice dont nous avons mesuré toute la puissance d'entraînement tout au long des deux derniers siècles.

- *Echec des tentatives d'anticipation* tout d'abord, avec la prise de conscience du caractère illusoire de l'ambition de Laplace. C'est Poincaré qui a établi ce constat d'imprévisibilité d'un strict point de vue

---

<sup>518</sup> Cette idée correspond à la thèse centrale du livre de R Koselleck : *Le futur passé, contribution à la sémantique des temps historiques*, 1990. Le paragraphe cité correspond à un résumé de Myriam Revault D'Allones, *Le pouvoir des commencements, essai sur l'autorité*, Seuil, 2006, p. 133.

<sup>519</sup> Reinhardt Koselleck, *Le futur passé, contribution à la sémantique des temps historiques*, 1990.

<sup>520</sup> Myriam Revault d'Allones, *Le pouvoir des commencements, essai sur l'autorité*, Seuil, 2006, p. 134

scientifique. Poincaré vivait à une époque où nous progressions rapidement en matière de prévision scientifique, avec le sentiment de mettre au point des outils qui nous permettraient de connaître le futur, sur la lancée des ambitions de Laplace pourrait-on dire de façon schématique. L'avenir apparaissait comme devant à terme découler de nos certitudes scientifiques et technologiques. Le grand mérite de Poincaré a été de découvrir et d'expliquer que nos capacités de prédiction se heurtaient en fait à des limites fondamentales de nos équations. Il a mis à jour le concept des *non-linéarités*, c'est-à-dire des effets mineurs qui peuvent avoir des conséquences de grande envergure. D'où le nom de *théorie du chaos* par lequel sa théorie a parfois été désignée. Appliquées au domaine de la prévision, ces non-linéarités imposent d'importantes limites aux ambitions du prévisionniste, et à la limite elles invitent à ne pas recourir aux techniques mathématiques pour faire des prévisions sur le long terme. L'idée de Poincaré est la suivante : plus on se projette dans l'avenir, plus le taux d'erreur augmente rapidement car on a besoin d'un niveau de précision de plus en plus important sur la dynamique du processus que l'on est en train de modéliser. Poincaré a illustré cela avec sa démonstration « des trois corps » qu'il a appliqué au mouvement de planètes dans l'espace : il a démontré qu'une infime imprécision dans les coordonnées de l'une d'entre elles peut se traduire par un reconditionnement total du futur des deux autres. Si l'on ajoute à cela toute l'indétermination qui règne dans le domaine du vivant, puis enfin les conséquences du libre arbitre pour ce qui concerne les phénomènes sur lesquels l'homme peut intervenir, on touche précisément du doigt ce que l'on nomme l'imprévisibilité fondamentale du futur au sens le plus général du terme. Indirectement Poincaré suggère que nous devons travailler avec du qualitatif plutôt que du quantitatif en matière d'anticipation. Certaines propriétés des systèmes se prêtent mieux à la discussion qu'au calcul. Il vaut mieux conjecturer avec rigueur que se servir de chiffres sans comprendre et maîtriser pleinement leurs implications.

Par la suite, Lorenz baptisa « effet papillon » ce même constat, en le redécouvrant par hasard dans les années soixante suite à l'utilisation d'un très léger arrondi qui avait totalement modifié le calcul d'une prévision météorologique. D'où l'idée qu'un faible battement d'aile d'un papillon en Inde pourrait potentiellement déclencher une tornade deux ans plus tard aux Etats-Unis. On commence à penser que la prévisibilité, surtout celle qui devrait ressortir du progrès des sciences et des techniques, devient illusoire. En fait les prévisions des experts ne sont valides que s'il n'arrive rien, si rien ne vient troubler le prolongement dans leurs calculs de l'image qu'ils se font de l'avenir à partir du présent. Mais en fait lorsque l'on cherche à prévoir l'avenir au sens plus global du terme, le degré d'incertitude grandit au fur et à mesure que la dimension des phénomènes étudiés se rétrécit — la vulnérabilité aux conditions extérieures s'accroît — et que l'horizon temporel visé s'éloigne.

Quelles en sont les conséquences en matière d'anticipation collective, notamment pour l'appréhension de la longue durée ? Dans le domaine des phénomènes physiques, nous atteignons effectivement une forte capacité de prévision, et donc souvent d'anticipation. On peut considérer que les lois sont ici précisément connues et exprimables sous forme mathématique, même si leur manipulation n'est pas toujours aisée. Le comportement d'un système purement physique peut faire l'objet de prévisions

précises, et ceci sur un horizon éloigné : les mouvements des planètes régis par les lois de la mécanique céleste offrent le meilleur exemple de prévisions qui peuvent être considérées comme des certitudes. Mais il n'en va déjà plus de même par exemple pour les mouvements de l'atmosphère, qui est régie par les mêmes lois, mais dont l'horizon de prévisibilité est réduit à une ou deux semaines.

Tant qu'un modèle se borne à emprunter ses composantes et ses équations au monde de la physique, on peut considérer que son objectivité est garantie. Lorsqu'il doit introduire dans le modèles des composantes biologiques ou des descriptions empiriques de certains éléments physiques dont les propriétés peuvent se modifier avec la température, le vieillissement... la prédictibilité se réduit mais on peut encore considérer que l'on est en registre anticipable tant que l'homme et ses activités restent absents du modèle. C'est surtout l'introduction de la composante humaine dans les modèles d'anticipation qui constitue l'élément radicalement nouveau. L'introduction de comportements humains dans un modèle mathématique pose la question du traitement des postulats idéologiques, des valeurs : lorsque l'élément humain intervient dans une prévision il introduit d'emblée une forte dose d'incertitude – justement parce que le futur décrit par cette prévision aura souvent pour objectif d'être modifié par l'action humaine, notamment lorsqu'il s'agira, selon le terme consacré par Bertrand de Jouvenel, d'un *futur dominable*. Il en résulte un mécanisme d'incertitude « inhérent aux événements particuliers qui nous intéressent le plus directement puisque toute connaissance que nous en pouvons acquérir nous incite éventuellement à une action qui donnera le démenti à cette connaissance »<sup>521</sup>.

Enfin, dans une société de l'innovation, l'imprévisibilité devient la règle : comment pourrait-on prévoir les découvertes qui dépendent elles-mêmes de découvertes ou de technologies inattendues ? La percée du futur se fait moins à coup de lumière rationnelle qu'à coup d'innovations, trop souvent imprévisibles. C'est pourquoi nous commençons à partager aujourd'hui cette idée qui aurait été inconcevable au début du xx<sup>e</sup> siècle : le développement de la civilisation occidentale s'accompagne nécessairement d'une opacité croissante de son futur. Comme le résume Giddens, « ... la thèse selon laquelle une meilleure connaissance de la vie sociale (même si cette connaissance est aussi empirique que possible) équivaut à un meilleur contrôle de notre destinée, est fautive. Elle est valable (et cela est démontrable) pour le monde physique, mais pas dans l'univers des phénomènes sociaux<sup>522</sup> ». S'il est vrai, comme nous l'avons souligné, que l'homme dispose à présent d'une grande capacité à impacter son milieu naturel, à configurer le futur, il faut bien comprendre qu'en parallèle il n'a pas progressé, et il a peut-être même reculé dans sa capacité à connaître ce futur, à comprendre ce qui peut résulter de ces configurations. Le progrès de notre connaissance ne permet pas d'accroître la validité de nos pronostics. Au contraire il la diminue. Il se pourrait donc que notre civilisation soit celle qui en connaît le moins sur son avenir, et que cette situation soit amenée à perdurer, à s'intensifier.

Dans ce contexte il vient parfois à l'idée que le long terme pourrait avoir complètement disparu de l'horizon de la civilisation occidentale ; que le degré d'intrication des phénomènes et des intérêts

---

<sup>521</sup> Bertrand de Jouvenel, *l'Art de la conjecture*.

<sup>522</sup> Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité*.

divergents qui les animent aurait littéralement anéanti toute possibilité d'anticiper quoi que ce soit. Nous approchons cette idée lorsque le futur semble totalement déconnecté du passé, ce qui est souvent le cas dans les situations complexes, faisant intervenir de nombreux processus d'origine humaine. Le futur semble alors recréé à chaque instant, dans le minuscule intervalle temporel qui permet à la foule de nos actions de se croiser et, sans aucun lien avec le passé, de reconfigurer le futur probable pour un court instant. C'est pourquoi on peut parler de croissance de l'imprévisibilité au sens général du terme.

L'anticipation s'avère également problématique pour une autre catégorie d'événements qui exigeraient, théoriquement, une forte capacité de prévision : les événements rares, ou particulièrement exceptionnels. L'observation empirique ne peut permettre d'estimer la fréquence d'événements très rares, précisément parce qu'ils sont très rares. Nous avons donc un besoin incontournable de modèles pour les appréhender. Mais plus l'événement est rare, plus les données d'entrée du modèle seront hypothétiques, et plus la dépendance aux modèles sera élevée. C'est la raison pour laquelle l'anticipation des événements rares, sauf en ce qui concerne les événements dans la sphère physique au sens strict, devra s'en remettre au sens commun plutôt qu'à une foi trop prononcée dans les prévisions des experts. Il semble y avoir quelque chose de radicalement imprévisible dans le déclenchement d'une avalanche, d'un crash boursier, d'une guerre, ou dans l'émergence d'une idéologie, et il semble peu probable que la croissance de notre connaissance puisse remédier à cela.

En intégrant des paramètres de plus en plus nombreux, en exigeant davantage de précisions, les modèles débouchent sur des marges d'appréciation plus grandes, et finalement sur une imprévisibilité accrue. Il existe à présent une foule de disciplines où l'on butte sur une pluralité d'interprétations divergentes. Les connaissances scientifiques sont, elles aussi, historiques, donc datées et relatives. L'universalisme des Lumières butte sur l'Anthropocène, ou plutôt il conduit à vitesse accélérée vers l'Anthropocène. Philippe Descola souligne que même notre idée d'universel doit être relativisée<sup>523</sup>. Il parle d'« universalisme relatif ». Un tel concept, comme celui d'Anthropocène, fait un peu peur : on ne comprend pas spontanément tout ce qui peut en découler, on craint la désintégration. Mais il propose peut-être aussi une voie d'accès décalée pour la reprise en main de certains enjeux de civilisation.

Tout le progrès de la connaissance ne suffit donc pas à combler ce besoin croissant de précision qui permettrait à nos modèles de nous aider à mieux anticiper. Le constat d'une limitation intrinsèque de nos capacités d'anticipation sur la base de notre corpus de connaissances et d'outils *rationnels* a certainement contribué à nous désintéresser de la valeur avenir. Si la prévision est faible, pourquoi y consacrer d'importantes ressources ? Mais le problème reste entier car notre besoin d'anticiper plus efficacement n'a jamais été aussi impératif.

---

<sup>523</sup> Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005.

- *Epuisement de l'idée de progrès* ensuite. Tout a été dit sur la crise de l'idée de progrès qui s'est emparée des sociétés occidentales à la fin du xx<sup>e</sup> siècle. Il y a crise de l'idée de progrès en ce sens que la croyance dans l'amélioration indéfinie de notre existence terrestre n'a plus vraiment de consistance ; le changement se vit plutôt comme un étonnement menaçant et fataliste. Et après le progrès il n'y a plus réellement d'avenir dans le sens que ce terme a pu revêtir pendant deux siècles. Nous retombons dans *l'expectative*. Les grands récits porteurs d'espoir sont remplacés par les récits de la fin du monde, dont l'Anthropocène est peut-être l'une des incarnations.

La disparition des grands récits classiques fondateurs du devenir historique, qui avait profondément perturbé le fonctionnement des sociétés occidentales à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, ne représente plus la seule question réellement importante au début du xxi<sup>e</sup> siècle. Elle est supplantée par l'appréhension de catastrophes qui rendent irréprésentable le destin des hommes sur la planète. D'où la spécificité de la période présente : nous constatons notre échec dans la tentative de modifier profondément l'humanité en même temps que la multiplication des raisons pour lesquelles nous pourrions la détruire. Stupeur de constater brutalement jusqu'où peut aller notre capacité de destruction. L'homme est bien devenu, pour une part non négligeable, « comme maître et possesseur de la nature », mais cette puissance s'est très largement matérialisée dans la construction d'une civilisation à fort contenu apocalyptique. Comme Jonas l'a montré, contre Kant, « l'idée que le bonheur de la génération présente ou des générations suivantes puisse être acheté au prix du malheur, voire de l'inexistence des générations ultérieures, ne contient pas ... d'auto contradiction »<sup>524</sup> et c'est pour cette raison que Jonas cherchera à ouvrir la responsabilité des générations présentes au futur de l'humanité et à la préservation de l'environnement, afin que ce futur ne devienne pas invivable après nous.

Par ailleurs, l'horizon actuel de la globalisation technicoéconomique porte un coup fatal aux espoirs de progrès au début du xxi<sup>e</sup> siècle. Avec du recul on s'aperçoit que le sens du progrès reposait sur un monde qui devait rester ouvert, indéterminé, infini dans le temps et dans l'espace. Nous sommes assaillis à présent par la multitude des manifestations de la finitude de notre condition terrestre. Cette finitude n'est plus seulement un souci individuel, (avec le spectre de la mort de l'individu), elle devient un souci collectif, un souci d'envergure planétaire : la biosphère est en état de perturbation avancée par les activités humaines, et à l'intérieur du frêle esquif de la civilisation nous craignons d'être trop nombreux, bientôt en concurrence pour l'accès aux ressources finies de la biosphère, en état de surexcitation généralisée en raison de l'emploi popularisé de millions d'outils si puissants qu'ils pourraient se transformer en armes de destruction massive à la moindre occasion. Sentiment de rétrécissement, de fermeture qui prend le pas sur le sentiment d'ouverture et de progrès, sentiment de finitude et de saturation qui prend le pas sur l'envie de conquêtes diverses sur fond d'infini. Des milliards d'informations accessibles en rythme accéléré procurent le sentiment paradoxal de rétrécir le monde, de rapetisser le globe, d'engendrer un sentiment de promiscuité généralisé, un risque d'accroissement des inégalités dans des proportions qui vont devenir explosives.

---

<sup>524</sup> Hans Jonas, *Le principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*, p. 39.

L'Occident en perd sa capacité à imaginer quelque futur que ce soit. Si le progrès devient une idée morte, en quelle direction s'orientera la recherche d'émancipation, que deviendra la figure d'un avenir meilleur ? Les limites au maintien de l'idée de progrès ne proviennent plus des résistances rencontrées au contact d'autres civilisations, toutes les civilisations sont quasi devenues occidentales au sens capitaliste du terme. Nous ne sommes plus devant un problème d'exportation d'un modèle destiné à régenter le monde entier. C'est l'Occident lui-même qui éprouve les limites de son modèle et craint davantage un effondrement sur lui-même qu'une défaite au contact d'un autre modèle.

Là réside l'essentiel du problème : non seulement la civilisation occidentale perçoit ses limites, mais elle est également devenue comme incapable de secréter un modèle alternatif. Paralysie de l'imagination futurale, vacuité de la relance des thèmes du progrès technologique et de la croissance économique. Insignifiance du progrès pour configurer un avenir. Le sens de l'histoire, l'idée de progrès, le sens du devenir, semblent avoir déserté l'horizon. En perdant le sens de son destin au sens religieux de terme, la civilisation occidentale a perdu la trame sur laquelle reposait une grande partie de l'agir humain. Il nous faudrait être capable d'envisager un avenir sans progrès. Nous y reviendrons.

- *Accélération du temps et de l'histoire* enfin. Ce phénomène avait déjà été analysé par Berger.

Nous vivons dans un monde qui change, qui change vite et surtout, qui change de plus en plus vite. Ce n'est pas le temps qui précipite sa course – ce qui n'aurait guère de signification. C'est le « contenu » du temps qui devient de plus en plus dense. Dans une même période de temps, nous voyons s'opérer des transformations de plus en plus nombreuses, et aussi de plus en plus profondes.<sup>525</sup>

Berger parlait d'accélération du devenir humain, phénomène général mais surtout concentré autour des domaines de l'expérience où la technique a le plus fortement bouleversé les conditions de vie. Le cas des transports avait suscité plusieurs réflexions dans le cadre du CIP. Ce phénomène d'accélération s'exprimait autrefois à l'échelle cosmique, voire historique, disait Berger ; il s'exprime à présent à l'échelle humaine. Il est aujourd'hui banal de constater à quel point nombreux parmi nous auront vécu dans *des mondes différents* au cours de leur vie individuelle. Cela n'était pas banal voici un siècle, disait-il. Pour Berger ce phénomène n'avait pas encore été étudié dans toutes ses dimensions. On le subit plus qu'on ne le vit. « Le monde dans lequel nous sentons et dans lequel nous vivons ne correspond plus en effet au monde de nos opinions et de nos habitudes. Le devenir est en avance sur nos idées. » Nous vivons ce décalage sur le mode d'une crise qui serait temporaire, attendant avec patience que revienne la stabilité. C'est une illusion à laquelle nous devons renoncer définitivement, et « reconnaître que l'accélération est la loi normale des transformations, dans le domaine des choses humaines ».

Après Berger plusieurs auteurs ont analysé ce phénomène, dont Hartmut Rosa, qui a défini ce type d'accélération par la multiplication du nombre d'actions et d'expériences vécues par unité de temps<sup>526</sup>.

---

<sup>525</sup> Gaston Berger, « L'accélération de l'histoire et ses conséquences pour l'éducation » [1957], in *HME*.

<sup>526</sup> Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*.

La vitesse des actions augmente, et ces actions sont opérées par le truchement de dispositifs techniques qui en multiplient les effets : temps réel, juste à temps, haut débit, flexibilité, mobilité cadencent la perception contemporaine de la temporalité. D'où la spirale de l'accélération décrite par Rosa. Plus le rythme de la vie s'accélère, plus on manque de temps, plus on cherche des moyens techniques pour gagner du temps, moyens qui finissent par accroître l'accélération. Autrement dit, l'accélération est devenue un processus autonome, qui s'alimente de lui-même et sur lequel les hommes perdent prise. Le temps est devenu « le repère central du devenir social » notait Jacques Ellul à l'issue de son analyse de l'impact de l'informatisation sur les phénomènes sociaux de la vie quotidienne.

Au total l'ensemble de ces évolutions, en quelques générations, se traduit par l'émergence de nouveaux générateurs de temps. Aux côtés de la nature et de la religion, qui se sont partagées pendant de nombreux siècles le monopole de la détermination du temps, apparaissent la technique, l'économie, les médias, le travail, les congés, l'adolescence, la retraite, autant de générateurs de temps qui impriment leur rythme à la société en supposant une standardisation du temps à l'intérieur de chacun de ces systèmes. Avec comme conséquence l'apparition de nouveaux conflits des temporalités, comme dit Innerarity, conflits dont la résolution représente selon lui la priorité de la *chrono politique*, objectif politique majeur du début de ce siècle.

Le temps est désormais plus étroitement lié au pouvoir, qui le configure expressément, dans la mesure où il n'est plus régi par des cycles naturels ou des desseins divins. Parallèlement, la société industrielle différenciée se définit non pas seulement par sa grande capacité d'organisation, mais par un haut degré d'exigence de synchronisation. C'est pourquoi le temps est devenu le grand thème de la modernité. C'est aussi pourquoi la maîtrise du temps reflète les structures de pouvoir d'une société.<sup>527</sup>

Ce n'est pas seulement que l'Occident ne parvient plus à exporter, à imposer son futur au reste du monde. C'est plutôt que ce futur, pour lui-même principalement, n'a plus de consistance. Fin du grand récit d'émancipation qu'elle s'était forgée voici un peu plus de deux siècles. Mais qu'est-ce qui s'est vidé exactement ? Pourquoi le prophétisme n'exprime plus rien, ne parvient plus à nous projeter en avant, à alimenter notre foi collective dans l'avenir ? La crise de l'idée de progrès, la montée de l'imprévisibilité et le sentiment d'une accélération de l'histoire ne sont pas les seuls motifs du désintérêt de la question du long terme.

### ***Dissolution de la valeur avenir dans l'économie financiarisée***

Le temps, c'est de l'argent. Cet adage est de plus en plus vrai au fur et à mesure de la financiarisation de l'économie et, partant, d'une grande partie des activités humaines. L'accélération du temps résulte en bonne partie de l'accélération que font subir les marchés financiers aux valorisations et échanges qui sont sous leur influence. La temporalité des marchés financiers imprime un rythme bien spécifique à

---

<sup>527</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis*, p. 94.

une grande partie des affaires humaines. C'est le lieu où les horizons futurs sont le plus efficacement rabattus sur leurs valeurs au présent. Loin des échanges de l'économie réelle et de ses lenteurs et frottements, une anticipation sur le marché financier sera immédiatement transcrite dans les valeurs boursières. Le long terme, qui englobait il y a encore peu de temps le passé, le présent et l'avenir, ce long terme est à présent rabattu sur l'instant présent. Sur les marchés financiers c'est lui, le long terme, qui est englobé dans le présent. Le taux de détention d'une action sur le marché américain était de huit ans vers le milieu du xx<sup>e</sup> siècle, il était de 22 secondes début 2015. Fascination du profit à court terme. De nombreuses questions ne peuvent trouver réponse sur les marchés au sens où on l'entend communément, car les marchés sont caractérisés par la brièveté des délais et par un privilège accordé aux projets de court terme. Les marchés parviennent à anticiper les risques et opportunités à court terme en lien avec une stratégie simple, en univers modélisable et bien stabilisé, mais pas ceux qui concernent le moyen ou long terme dans une société complexe.

La mondialisation, ce n'est pas seulement l'amplification des échanges, c'est aussi la mise en concurrence des systèmes politiques, sociaux, fiscaux et environnementaux dans l'optique de gagner en attractivité pour les activités économiques. C'est relativement nouveau, l'amplification de ce mouvement date de deux décennies environ. C'est pourquoi l'économie mondialisée apparaît si déstabilisatrice car elle prétend régenter d'énormes pans de l'activité de l'humanité alors qu'elle affiche ostensiblement son a-responsabilité vis-à-vis de toute considération liée à l'avenir de cette même humanité.

Poursuivons. Je souhaite attirer l'attention sur un lien probable entre taux d'intérêt et dévaluation globale de la valeur avenir. Qu'est-ce qu'un taux d'intérêt ? C'est le taux auquel on escompte le temps, le degré de dévalorisation qu'on inflige par principe au futur. Un taux d'intérêt mesure l'exacte dépréciation de l'avenir telle que perçue par les agents ou processus qui déterminent ce taux. S'il est élevé, il témoignera d'une forte préférence pour le présent, soit parce que les risques liés au passage du temps sont estimés importants, soit parce que les faibles espoirs de développement dans le futur conduisent à surpondérer les valeurs présentes. Il n'a pas été suffisamment souligné qu'il pouvait exister un lien entre le reformatage des règles d'échanges financiers mondiaux à la fin du xx<sup>e</sup> siècle et la crise de l'avenir dans laquelle s'est enfoncée en parallèle la civilisation occidentale.

Rappelons alors les grandes lignes de l'histoire financière récente de l'Occident. L'économie mondiale fonctionnait depuis la fin de la seconde guerre mondiale et les accords de Breton Woods sur le *Gold Exchange Standard*, c'est-à-dire sur le principe de la convertibilité des différentes monnaies mondiales en dollars, à un taux de change fixe ou au moins contrôlé, avec des dollars eux-mêmes convertibles en or. Toutes les monnaies étaient donc lestées par ce principe de convertibilité indirecte, et le pouvoir politique tenait en main le rythme des échanges au travers de son pouvoir de détermination des taux de crédit et des taux de change. La rupture introduite par le Président américain Nixon en 1971 avec la décision d'inconvertibilité du dollar (« le dollar est *notre* monnaie, mais c'est *votre* problème »), puis en

1973 la décision de laisser flotter les taux de change, représentent des décisions d'une ampleur et d'une portée inouïes en matière d'anticipation collective, décisions dont on prend seulement la pleine mesure actuellement. Un peu comme si le pape Grégoire IV, en plein moyen-âge, avait subitement décidé que le Paradis n'était plus accessible aux justes, mais plutôt aux libertins. Décisions dont découlent deux vagues de conséquences distinctes : tout d'abord le plongeon dans l'inconvertibilité du dollar et dans les taux de changes flottants, qui sont identifiés par de nombreux experts comme les origines essentielles de l'instabilité économique constatée depuis les années 1970 – instabilité augmentée et non freinée par la mondialisation et la financiarisation de l'économie telle que nous la connaissons au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Pics, bulles, krachs et crises en séries deviennent la norme, c'est sous ce régime que l'on atteint la volatilité extrême, c'est-à-dire les gains extrêmes pour la minorité qui maîtrise « l'industrie de la finance ». Ensuite, seconde conséquence de ce plongeon dans l'inconnu, ou plutôt dans le laisser faire ultra libéral inspiré de l'École de Chicago, l'incapacité pour le pouvoir politique de reprendre la main en situation d'urgence planétaire, comme par exemple pour l'entrée dans l'Anthropocène. Tant que les urgences liées à l'Anthropocène ne seront pas traduites en décotes boursières, en *profit warning*, les marchés financiers encourageront le saccage de la planète. Est-on sur la voie d'une prise de conscience du problème ? Non, au contraire. On parle actuellement de faire un pas supplémentaire dans cette même direction, avec l'engagement récent des négociations entre les Etats-Unis et l'Europe pour aboutir au traité de libre-échange transatlantique. C'est-à-dire que l'on vise le franchissement d'une étape supplémentaire dans la libéralisation des échanges, qui aboutirait cette fois-ci à sanctuariser l'interdiction pour un gouvernement national de prendre des mesures législatives contraires aux intérêts des entreprises transnationales. Au motif que ces mesures nationales pourraient représenter des freins à l'expansion du commerce international. Les exemples des procès intentés par le fabricant de cigarettes Philip Morris contre l'Etat Australien qui avait décidé d'interdire la consommation de tabac, ou encore l'exemple du groupe suédois Vatterfall qui a intenté un procès à l'Allemagne pour avoir cessé son activité nucléaire, après l'accident de Fukushima, ce qui menaçait de diminuer les retours sur investissement que ce groupe avait réalisés sur le territoire allemand. Pour caricaturaux qu'ils soient, ces exemples témoignent d'un choix stratégique mondial – non pas réellement d'un choix, plutôt d'un laisser faire institutionnalisé qui représente l'équivalent pratique d'un droit pour les plus puissants acteurs de l'économie mondialisée – qui est caractéristique d'une impasse stratégique majeure de civilisation.

Observons plus précisément une autre implication des mutations de l'organisation financière mondialisée sur l'incapacité politique de l'Occident de reprendre la main en situation d'urgence. Nous sommes entrés dans une ère qui a abandonné toute valeur refuge, mais ce constat ne se limite pas aux échanges libellés en dollars. Par ricochet c'est une grande partie des valeurs occidentales qui a glissé dans le fluctuant, le virtuel, le spéculatif. S'est imposé en parallèle une sorte de régime existentiel de la dette qui non seulement favorise mais promeut l'oubli du futur et des conséquences de l'agir technicoéconomique présent sur ce futur. Comment ? A partir de 1971 s'est substituée à la réserve-or, à l'échelle internationale, la constitution de réserves en dollars par un grand nombre d'Etats dans le monde. C'est-à-dire qu'un grand nombre de nations se sont constituées des réserves fondées sur la

confiance dans la capacité du Trésor américain de pouvoir les rembourser en dernière instance. Il y a là une véritable incitation – institutionnelle pourrait-on dire – à oublier les conséquences de toute politique publique sur ses implications à long terme.

Avec ce déplacement d'un trésor matériel présent et disponible à un Trésor institutionnel qui n'est que la promesse d'un remboursement futur par un Etat qui vend ses « bons du Trésor », va se jouer, aux USA, tout un scénario d'endettement facile. La dette toujours extensible de l'Etat (mais pour autant seulement que le dollar reste la grande et presque seule monnaie de réserve mondiale) repousse toujours à plus tard, vers un futur de plus en plus éloigné, et dans une irresponsabilité totale vis-à-vis des générations futures, son remboursement.<sup>528</sup>

Passons sur toutes les dérives strictement financières ou fiscales qui résultent de cette situation globale, en lien avec la panoplie des opérations de spéculation, de levier financier, de titrisation ou d'évasion fiscale qui fleurissent au soleil de cette nouvelle situation. Restons concentrés sur les implications de cette situation en matière d'anticipation collective. Le dispositif financier contemporain suscite une frénésie de la dette qui imprègne à présent tout autant les Etats, les entreprises, que les individus. Sentiment qui pourrait ne pas poser un problème fondamental pour une civilisation jeune, en plein essor, avide d'oublier le passé pour se jeter avec confiance dans un présent et un futur prometteurs. Mais sommes-nous encore dans cette situation, avec une population de bientôt huit milliards d'individus dont la moitié vit aujourd'hui dans une situation précaire et les neuf dixièmes ont à redouter des impasses climatiques, génétiques, sanitaires, alimentaires à moyen terme, impasses qui ne profiteront qu'à une minorité, voire à personne en cas d'effondrement global de la civilisation ? En régime d'Anthropocène, le dispositif financier international tel qu'il fonctionne est un accélérateur de suicide collectif et, sauf retournement massif de situation, il interdit à présent toute réaction politique d'envergure pour contrecarrer ses orientations. Les dispositifs réglementaires, militaires, les agences de notation, les cabinets de conseil, les lobbies, les normes comptables, les effets de modes et de communication viennent à présent plutôt renforcer que contrarier l'alignement de toutes les valeurs sur le modèle de la valeur boursière. L'homme, et encore moins l'humanité, n'est plus la mesure de toute chose. Par une étrange opération de décentrement de lui-même, l'homme s'est défait de son futur et, par le biais des mécanismes économiques, n'hésite pas à sacrifier son avenir pour optimiser son exploitation du présent. Vivre à crédit, sans correction des déséquilibres au sein de l'humanité présente et sans regard pour les conséquences de nos immenses pouvoirs sur l'évolution de la biosphère, telle est la règle de fonctionnement qui s'étend actuellement à la surface du globe, dans une ambiance d'insouciance diffuse, sans attention à de la créance globale que l'Occident a tiré sur la planète, sans constitution de provision pour financer le remboursement de la perte de la biodiversité, de la fonte des glaciers de l'Arctique, de l'inversion du courant du Gulf Stream, sans programme de remplacement pour les services naturels en voie d'épuisement comme la photosynthèse, le cycle de l'azote. A quoi peut bien servir un étalon dollar pour résoudre ce type de question ? Existe-t-il des invariants suffisamment stables pour y arrimer une vision alternative crédible ? Existe-t-il des étalons

---

<sup>528</sup> Jean-Joseph Goux, *Fractures du temps*, p. 217.

suffisamment solides et universels pour effectuer avec justesse un état des lieux planétaires et proposer une échelle de valeur pour l'action collective ?

Valéry l'avait souligné voici déjà un siècle : il y a risque que le régime boursier contamine toutes les valeurs, y compris la *valeur esprit*. La volatilité des valeurs financières se répand : toutes les valeurs s'en trouvent affectées, deviennent sujettes au relativisme, aux phénomènes d'inflation, de surévaluation, de dépréciation. Des indicateurs mondiaux, changeants, multiples, gonflent et dégonflent les valeurs, font l'objet de spéculation qui accroissent encore leur volatilité *réelle*. Les valeurs sont remplacées par les cotes, disait Valéry. L'histoire prend ainsi une tonalité fiévreuse, chaotique, sismographique, le temps long disparaît des écrans, des valeurs, de la vie, de l'imaginaire occidental. Nous avons implicitement admis et entériné le relativisme de toutes les valeurs. En l'absence de vision partagée sur le long terme, nous avons entériné le principe du recouplement d'intérêts divergents arbitrés par les lois de l'offre et de la demande sur le marché comme principe de détermination de la valeur. La valeur boursière est devenue le paradigme fondateur de toutes les valeurs en général, non seulement pour les valeurs économiques. La seule véritable valeur est celle du prix, à l'intersection de l'offre et de la demande - ce prix instantané, fluctuant. Il n'y a plus réellement de valeur, il reste des placements, des cotes, dont la vie humaine dans la civilisation occidentale s'active à repérer les tendances à la hausse et à la baisse. Nous sommes entrés en régime de *benchmarking* généralisé. Dans ce contexte les règles du marché, qui font figure de finalité la plus solide, font merveille. A tel point qu'il y a corrosion de la démocratie par le marché, et ceci dans toutes les démocraties libérales. Mise en concurrence des régimes sociaux, fiscaux, environnementaux, sur fond d'incapacité à reprendre en compte les nécessités de long terme, y compris lorsque ces dernières prennent la forme d'alertes relatives à la survie de l'humanité. D'où la perception angoissée d'un événement aussi monumental que l'Anthropocène : nous n'avons pas la sensibilité adéquate pour en saisir toutes les implications.

### ***Tyrannie du présent et éclipse de l'anticipation***

Notre représentation de l'avenir était positive, elle est devenue négative. La promesse s'est inversée en menace. Le changement s'est opéré au cours des deux dernières décennies du xx<sup>e</sup> siècle, et n'a fait que s'amplifier depuis. C'est perceptible au travers de nombreux d'indicateurs, dont le plus synthétique est le suivant : une majorité des familles occidentales considère que l'avenir de ses enfants sera plutôt moins attractif que le leur. Le changement est énorme : au lieu d'être tirée en avant par un avenir prometteur, la société est lestée au présent, un présent qui se referme sur lui-même, un présent au sein duquel prévalent les corporatismes, les frilosités communautaires, le chacun pour soi, la défense des acquis. Un élan s'est brisé. Régis Debray a caractérisé cette situation en disant que la société occidentale ressemble à présent davantage à un *tas* qu'à un *tout*.

La modernité avançait sur un fond d'avenir infini, la postmodernité ne sait plus si elle a encore un avenir. Chacun vaque à ses occupations, le travail, la retraite, les vacances en famille, chacun se soucie du temps qu'il va faire demain, de l'avenir des enfants également, mais ces perspectives privées ne se consolident plus dans un avenir collectif qui ferait l'objet d'un sens commun. Que s'est-il passé ? La transformation du monde était bien prometteuse au départ, mais elle s'échoue sur de gros dangers de dérèglement. Les services marketing s'affairent à trouver des relais de croissance pour la civilisation en déprime. Quelques-uns proposent des virées dans l'espace pour échapper aux catastrophes terrestres, mais il n'est pas certain que cela soit possible, ni même que cette perspective soit réellement attrayante. D'autres proposent de freiner drastiquement toute activité industrielle ou proposent même un retour en arrière, afin d'éviter ces catastrophes, mais on ne sait ni où ni comment, ni pour quoi y faire. D'autres encore proposent d'investir dans le dépassement de la condition humaine par l'acquisition de nouvelles capacités technoscientifiques, voire par une victoire sur la mort.

Devant ce vide de perspectives solides sur longue durée l'Occident se rabat sur le présent. D'où le concept de *tyrannie du présent*, apparu en parallèle du concept de crise de l'avenir. Car autant l'avenir est devenu un problème dans les démocraties libérales contemporaines, autant le présent fait office d'absolu. Disqualification du futur et intensification du moment présent semblent corrélatifs, comme si nous exigeons du présent ce que nous ne pouvons plus attendre du futur. La société cherche une satisfaction immédiate de ses besoins et impose une temporalité courte, qui gagne toutes les sphères de la recherche, de l'économie, de la politique, de la culture. Selon Hartog, ce « présentisme »<sup>529</sup> a aujourd'hui supplanté le régime moderne d'historicité, le « futurisme », qui avait prévalu de 1789 à 1989. Le futurisme se caractérisait par le primat de l'horizon d'attente sur les champs d'expériences desquels il s'était affranchi. Le présentisme est un régime d'historicité qui tend à oublier le passé et à ne plus chercher à se projeter dans l'avenir. Ce présentisme résulte certainement – outre la crise de l'idée de progrès et la montée d'un sentiment d'imprévisibilité généralisée – des innovations techniques de plus en plus rapides, de la temporalité raccourcie des télécommunications et des médias, de la montée du chômage de masse, autant de motifs de rabattre le futur sur le présent immédiat, tant à titre individuel que collectif. Il s'agit d'un « présent lourd, massif, envahissant, omniprésent, qui n'a d'autre horizon que lui-même, fabriquant quotidiennement le passé et le futur dont il a, jour après jour, besoin. Un présent déjà passé avant d'être complètement advenu. » Hartog se demande s'il s'agit d'un présentisme plein ou « par défaut », un moment d'arrêt avant que le temps ne se remette en marche, qu'il reparte vers le futur.

Mais en fait le futur a moins disparu qu'il n'est devenu menaçant. Là est le véritable retournement : le futur s'est retourné ; de promesse il s'est inversé en menace et nous n'avons pas encore tiré tous les enseignements de ce revirement. Une menace dont nous avons été hier, sans le savoir où en feignant de l'ignorer, les véritables instigateurs. Politiquement la question est difficile à traiter : soit nous

---

<sup>529</sup> François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*.

craignons pour l'avenir, au risque de minimiser la somme des dysfonctionnements actuels ; soit nous restons concentrés sur l'objectif de traiter les questions présentes, au risque de ne pas être en mesure de repérer ce qui peut se produire, et donc de ne pas être en mesure de l'anticiper. Tout comme les stoïciens méprisaient l'avenir dans la mesure où il s'agit d'un temps qui ne dépend pas de nous, nous trouvons refuge dans le présent parce que l'avenir nous échappe. Entre un passé inavouable et un avenir menaçant, la meilleure solution est d'hypertrophier le présent. Chantal Delsol voit dans notre situation contemporaine les signes d'un retour à l'antique conception cyclique du temps.

Ramener le bonheur au seul temps présent est une remise en cause radicale du prométhéisme occidental. A notre insu encore, nous sommes en train d'abandonner la vision millénaire du temps fléché pour retourner au temps cyclique, qui est l'apanage de toutes les civilisations.<sup>530</sup>

Les démocraties modernes pondèrent excessivement les « droits du présent » aussi parce qu'elles sont nées d'une révolte contre les structures aristocratiques. Elles refusent de « se laisser emprisonner dans une temporalité prédéterminée »<sup>531</sup> dit Pierre Rosanvallon. C'est pourquoi elles souffrent d'une certaine myopie congénitale. Le mode de fonctionnement des constitutions en vigueur actuellement invite très clairement à privilégier la satisfaction des intérêts présents, ne serait-ce que « parce que les générations futures ne votent pas », comme nous l'avons déjà noté. Or, c'est bien dans l'avenir que le changement climatique par exemple aura ses conséquences les plus dommageables. Chercher à ralentir ce changement est une entreprise qui demande des sacrifices au présent pour éviter des dommages dans l'avenir. Le problème de fond est finalement qu'en l'état du fonctionnement actuel des démocraties libérales les gouvernants n'ont pas la *légitimité* requise : ils ne sont pas élus pour défendre les intérêts de ces générations à venir qui ne leur ont pas accordé leurs suffrages. Le futur est donc très profondément un problème pour les démocraties libérales. A côté de l'innovation technologique tous azimuts incontrôlée, de la croissance économique destructrice de son propre milieu, il se pourrait que le mode d'organisation démocratique, dans son incapacité à prendre en compte l'avenir, représente un dangereux adversaire dans le traitement des effets collatéraux négatifs des stratégies qui se déploient sur leurs territoires. Il se pourrait que les forces de l'ordre soient plus prioritairement sollicitées pour assurer le bon fonctionnement de stratégies présentes possiblement dévastatrices que pour contraindre ces stratégies à respecter l'avenir. D'où les incessants rappels d'Innerarity à « redonner à l'avenir son poids politique » adéquat. Après avoir bien compris pourquoi les entreprises privées, focalisées sur leur profits à court terme, sont incapables d'appréhender les enjeux de longue durée, il est déconcertant de constater que les difficultés du politique à prendre en compte le long terme ne résultent pas d'un dysfonctionnement des régimes démocratiques, mais au contraire proviennent directement de l'application même des règles du fonctionnement des mécanismes de la représentation politique.

---

<sup>530</sup> Chantal Delsol, *L'âge du renoncement*, p. 184.

<sup>531</sup> Pierre Rosanvallon, « Sortir de la myopie des démocraties », *Le Monde*, 07 décembre 2009.

Pour beaucoup la perspective temporelle se réduit au présent, jusqu'à ne plus représenter qu'un point collant pour l'individu qui doit faire un effort surhumain pour rapporter du passé et projeter vers l'avant les causes et conséquences de ses pensées quotidiennes. Tout se passe comme si l'augure nietzschéen était en train de s'accomplir. En cherchant à détacher la terre de son soleil, l'homme s'avère doublement perdant : il a misé sur l'abandon du destin que les Dieux lui proposaient, mais il s'avère finalement incapable d'inscrire son salut dans un autre territoire que celui du paradis de ces religions desquels il s'est éloigné.

### *Le temps de la fin – ou la compression de l'avenir dans un délai*

Repartons de l'idée que nous sommes entrés dans un monde fini, et réfléchissons à ce que cela peut impliquer en termes de gestion concrète du temps et des ressources, physiques et temporelles, de l'humanité. Sommes-nous en procédure d'alerte, comme diraient les managers voyant arriver la faillite de leur entreprise ? Devant ce type de constat, les managers en question appellent aux *procédures de sauvegarde*, c'est-à-dire des mesures de protection juridique, ou de mise en redressement judiciaire. Pour se donner du temps et, avec l'aide des pouvoirs publics et des créanciers appelés à faire un effort spécifique pour la *sauvegarde* de l'entreprise, déterminer si l'affaire doit aboutir à une mise en faillite ou à un plan de continuation. Le temps donc de retrouver les moyens de reprendre la gestion de leur entreprise « en bon père de famille ». Voilà comment fonctionne la gestion des périodes de crise dans le monde de l'économie libérale.

Pense-t-on qu'il suffira de faire de même pour rembourser la facture entropique liée au développement de la civilisation occidentale ? Oui, la civilisation occidentale est toute entière organisée dans l'idée qu'il suffira de faire appel à une force extérieure, un Dieu peut-être, pour résoudre cette question, le moment venu. Elle n'est en aucun cas organisée pour prendre elle-même son destin en main, elle s'estime totalement exonérée de la responsabilité vis-à-vis de l'avenir. Plus précisément, on commence à comprendre qu'elle s'est constituée, vraisemblablement sans le savoir et sans le vouloir expressément, sur cet oubli de la responsabilité vis-à-vis du long terme. Le *dumping temporel* comme avantage compétitif de la civilisation occidentale vis-à-vis de toutes les autres civilisations et sagesse terrestres. La capacité de l'Occident à provoquer le destin, à hypothéquer le long terme, à le jouer à la roulette russe, voici peut-être la meilleure explication de sa supériorité au sens technicoéconomique, ainsi que de sa capacité d'entraînement de l'ensemble de la planète en régime de mondialisation – il y aurait assurément une belle recherche à engager dans cette direction.

Il apparaît que la formidable prospérité qui s'est sentie totalement libérée de toute contrainte en matière d'équilibre après la seconde guerre mondiale, comme si l'urgence de reconstruction à court et moyen terme autorisait à sacrifier le long terme, s'est construite sur un déni d'écocide qui tout à coup saute aux yeux. Notre révéree économie libérale contemporaine n'est finalement que le gigantesque pillage d'un capital, notamment énergétique, accumulé depuis des millions d'années, capital que nous

« arraisonnons » pour l'optimisation des conditions de vie de quelques générations entre la fin du xx<sup>e</sup> et le début du xxi<sup>e</sup> siècle. La prise de conscience de l'entrée dans l'Anthropocène rompt les dernières illusions qui pouvaient servir de paravent aux diverses stratégies de conquête des entreprises publiques et privées. On pressent qu'une reprise en main de la question de l'avenir impliquerait de gigantesques remises en cause de la quasi-totalité de nos modes de penser et de vivre. Là réside une grande partie des causes de la crise de l'avenir qui s'est diffusée dans les sociétés occidentales depuis la fin du xx<sup>e</sup> siècle.

L'anticipation à l'intérieur d'un délai : voilà ce qui reste à notre portée. Chez Anders, il s'agissait de comprendre le monde et ses évolutions, de réinterpréter ces évolutions afin de transformer le monde plus consciemment, dans l'optique de le conserver. « Je suis devenu conservateur en matière d'ontologie » précisait Anders. Car la menace d'apocalypse contemporaine relègue toutes les apocalypses antérieures, et notamment l'apocalypse chrétienne, au rang d'aimables plaisanteries : les menaces de destruction à venir ne sont plus à imaginer sur une toile de fond mondaine indestructible. « Cette fois-ci, c'est une menace indubitable, réelle – au sens quotidien et technique – qui est en vue et va devenir vraie si nous ne la prévenons pas en y répondant par une action tout aussi indubitablement réelle. »<sup>532</sup> A partir de « maintenant » (c'est-à-dire à partir de la mise au point de l'arme atomique dans la pensée d'Anders) les expressions « apocalypse » ou « fin des temps » passent du statut de métaphores au statut de perspectives concrètes. On perçoit ici l'énormité de la tâche qui bascule dans le champ de l'anticipation. Car la messe n'est pas tout à fait dite : dans l'absolu, ce que l'homme fait, il peut encore s'abstenir de le continuer, il peut encore le réorienter, peut-être même peut-il essayer de le défaire.

Pourquoi un délai ? Parce le processus de destruction prend du temps, c'est ce qui nous offre peut-être l'opportunité d'en changer la donne. « Il n'est pas certain que nous ayons déjà atteint la fin des temps. Il est certain revanche que nous vivons définitivement dans le temps de la fin et que le monde dans lequel nous vivons est par conséquent un monde incertain. »<sup>533</sup> C'est en ce sens qu'Anders nous invite à réfléchir en termes d'anticipation : à l'intérieur d'un délai – dans l'urgence pourrait-on dire. Avec Anders la longue durée devient décidément une question *urgente*. Voici donc la nouvelle tâche de la prospective : dans ce temps de la fin, à l'intérieur de ce délai qui nous sépare de la fin des temps, retrouver la longue durée qui s'est échappée, chercher à rendre infini ce délai qui reste à l'Occident avant son anéantissement.

« L'homme est enclin à négliger ce qu'il prend pour une vague menace adressée à un lointain futur. » Or, les menaces se précisent à présent. On imagine depuis quelques décennies la puissance de destruction consécutive au déploiement sur l'ensemble de la planète d'un arsenal nucléaire explosif ; on commence à enregistrer que le problème du réchauffement climatique est une affaire sérieuse et complexe, pour laquelle nous l'avons pas de solution claire ; les questions relatives aux limites de nos

---

<sup>532</sup> Günther Anders, *Le temps de la fin*.

<sup>533</sup> Günther Anders, *Le temps de la fin*, p. 116.

ressources, ainsi que celles de l'accroissement des inégalités ont une odeur de soufre dans le mesure où rien ne semble prévu pour les contenir et où elles peuvent d'un jour à l'autre dégénérer en conflit planétaire ; et nous nous demandons si, dans le prolongement de la crise financière de 2008 qui a dévoilé d'énormes dysfonctionnements non résolus à ce jour, le spectre d'un effondrement sur elle-même de l'économie libérale ne nous guette pas.

Ce que nous apprenons avec l'Anthropocène, c'est que nous sommes nombreux sur une toute petite et fragile planète, que nous avons en main des outils aux capacités prodigieuses, y compris des capacités d'autodestruction, que nous faisons intégralement partie de notre milieu naturel, que nous pourrions périr en cas de maltraitance excessive de ce milieu, et que notre seule destinée réside sur cette terre car les dernières utopies de délocalisation sur des planètes habitables par l'homme sont à présent éteintes, inconciliables en tout cas avec le calendrier au sein duquel nous avons à résoudre la restructuration planétaire qui apporterait quelque garantie en matière de capacité survie de l'humanité au-delà du *xxi*<sup>e</sup> siècle. Ce que l'Anthropocène nous invite à penser, c'est que nous faisons de nouveau face à la simple question de notre survie.

L'autodestruction de l'humanité est à présent suffisamment crédible pour en faire un sujet de réflexion pertinent. Finie l'idée d'une prospective dont l'objectif consistait à étudier la panoplie des futurs possibles afin de pouvoir tranquillement choisir celui qui nous conviendrait le mieux. Jean-Pierre Dupuy a réfléchi à ces questions, dans le sillage de Jonas et Anders. Pour tenter de résoudre ces questions il a promu l'idée d'un « catastrophisme éclairé ». Le catastrophisme éclairé de Dupuy vise à faire comme si nous étions la victime d'un destin tout en gardant à l'esprit que nous sommes la seule cause de ce qui nous arrive. Il nous faut assigner à la raison la tâche de faire du destin une fiction, mais une fiction vitale. « Ma thèse est qu'il nous faut vivre désormais les yeux fixés sur cet événement impensable, l'autodestruction de l'humanité, avec l'objectif, non pas de le rendre impossible, ce qui serait contradictoire, mais d'en retarder l'échéance le plus possible. Nous sommes entrés dans l'ère du sursis ».<sup>534</sup> Le catastrophisme est le dénouement tragique d'une pièce qui clôt le temps en lui donnant un sens. « C'est cette clôture du temps que le catastrophisme éclairé invite à penser à propos de l'histoire humaine ». La porte de sortie réside selon Dupuy dans notre capacité à penser notre action, et en premier lieu notre action technique, sur un mode narratif qui oblige chaque discipline scientifique à projeter la conséquence de ses innovations dans l'ensemble de l'expérience humaine. Il s'agit principalement de dépasser le caractère débilisant de la spécialisation, dont nous avons vu à quel point il peut s'avérer dangereux. Dupuy rappelle comment l'hyperspécialisation est un gage de forte rentabilité dans le champ de l'économie. Si nous en savons beaucoup sur notre petit morceau de compétence, et s'il existe un marché solvable derrière cette compétence, nous serons alors très peu de spécialistes à nous partager un énorme gâteau. Se spécialiser à outrance est une excellente stratégie lorsque l'on ne vise que le profit. Nul besoin non plus de nous remémorer l'histoire de notre discipline, et encore moins l'histoire en général, c'est une pure perte de temps de point de vue de la rentabilité

---

<sup>534</sup> Jean-Pierre Dupuy, *La marque du sacré*, p. 62.

financière : la science hyperspécialisée est hyperconcurrentielle, hautement profitable mais hautement inconsciente de ses conséquences. Projeter les conséquences de mes actions au-delà du court terme constitue également une pure perte de temps : aucune mesure de ma prudence, aucun suivi de la pertinence de mes choix, hormis le suivi de ma rentabilité ne sera réellement signifiant. D'ailleurs il n'existe aucune méthode d'identification des risques que je pourrais prendre, aucune méthode d'évaluation de ces risques, aucune procédure pour en discuter, aucune instance pour légiférer en la matière, hors les quelques sujets qui font l'objet « d'autorisations de mise sur le marché », ou des quelques initiatives qui doivent passer au travers des procédures de type *principe de précaution*.

C'est la notion de promesse qui gisait au fond de l'idée d'avenir, qui faisait de l'avenir un astre resplendissant. C'est cette promesse qui avait réussi à déloger la vie future de l'au-delà pour l'attirer dans les parages de notre devenir terrestre. Au pouvoir consolateur du futur se substitue la version eschatologique de l'histoire, promettant à présent des bouleversements brutaux, une fin violente. Mais sommes-nous contraints à n'envisager l'avenir que sous une forme eschatologique ? Non, nous avons encore le temps de recréer de l'infini dans le temps qui nous sépare de la fin du monde, nous devons mettre à profit le délai qui nous sépare de la fin du monde pour rouvrir le futur. Renvoyer la perspective eschatologique si loin dans le temps que nous aurons retrouvé la place et la durée suffisantes pour réformer nos valeurs et le sens de nos stratégies humaines.

### ***Un défi : reconstruire l'éternité dans le cadre d'un délai***

Est-on capable de faire le bilan de ce que nous apprend la présente crise de l'avenir, de ce qu'elle interdit, de ce qu'elle permet, de ce qu'elle exige ?

Ce qu'elle interdit, c'est de prolonger les stratégies actuelles en feignant de croire qu'elles nous conduisent vers le mieux, pour le plus grand nombre : la stratégie technicoéconomique actuelle de la civilisation occidentale est suicidaire pour une grande partie de l'humanité. La mise au point d'une stratégie alternative de civilisation est une question de vie ou de mort pour des pans entiers de l'humanité, pour un horizon relativement rapproché. Sloterdijk l'exprime ainsi :

Nous touchons là le point le plus névralgique de la crise de l'époque présente. Aussi longtemps que la modernité n'avouera pas qu'elle s'est établie discrètement mais inflexiblement comme le règne du temps de la Fin, aussi longtemps elle restera crispée avec une violence inconsciente dans sa prétention selon laquelle aucun autre temps ne doit plus faire date. Cette prétention la précipite dans un dilemme insoluble : d'un côté, la modernité ne peut voir venir après elle que le pire ; d'un autre côté, le pire se trouve exactement sur l'itinéraire qu'elle s'interdit de quitter, parce qu'elle ne considère pas comme pensable une alternative par rapport à elle. Par conséquent, elle ne peut ni se dépasser ni se représenter réellement un avenir. Si elle continue comme par le passé, elle produit le pire ; si elle cesse de produire le pire, elle ne serait plus elle-même mais quelque chose de tout à fait autre. Mais comme elle ne voit littéralement plus *rien* après elle en dehors du déluge, la modernité est condamnée à être elle-même. Parce qu'elle croit, sans l'exprimer et sans pouvoir se corriger, qu'elle est l'ère finale, elle est fixée dans une sombre processualité linéaire qui ne voit devant elle que l'ajournement sans fin de

la fin là où il faudrait considérer la possibilité d'un *novum*... Il devient explicite et impérieux de savoir si la modernité a déjà le caractère véritable du temps de la Fin ou si elle est encore un temps intermédiaire qui peut être dépassé. En d'autres termes, la modernité constitue-t-elle encore une période d'une histoire ouverte ou n'est-elle pas déjà la formation finale du processus de la civilisation occidentale planétaire ?<sup>535</sup>

« Si loin que nous nous efforcions de porter le regard, dit encore Marcel Gauchet, nous nous découvrons bel et bien prisonniers en pensée de ce qui s'impose à nous sous la figure d'une *fin* ». <sup>536</sup> L'avenir au sens moderne du terme était finalement comme une énergie non renouvelable. Cette énergie a artificiellement dopé la culture de conquête de l'Occident, l'a motivé dans nombre de grandioses projets de développement technoscientifiques, économiques, militaires, culturels, mais s'épuise devant le constat de la finitude de la biosphère. Un peu comme le pétrole a dopé artificiellement le développement économique de l'Occident pendant près de deux siècles : nous avons extrait, transformé, mangé, pensé au pétrole avant de devoir constater que ce mode de vie est non extrapolable à l'ensemble de la planète.

Sous des apparences de puissance et de solidité, la civilisation contemporaine dissimule des vulnérabilités nouvelles, qui procèdent de l'interdépendance qui s'est établie entre des régions ou des disciplines éloignées ou, en d'autres termes, de la propagation rapide de phénomènes locaux à l'ensemble de la planète. Prendre le futur au sérieux dans ce contexte nécessitera de nouvelles compétences, de nouveaux outils, de nouveaux objectifs. Mettre au point une prospective de nouvelle génération, apte à gérer l'ignorance et les incertitudes, psychologiquement plus proche de la gestion des risques que de l'exaltation devant la nouveauté, là où la prospective de première génération s'est abîmée.

Dans ce contexte d'une opacité particulière du futur, où les causalités connues perdent de leur force explicative, la prospective ne dispose plus de procédés exacts de calcul, elle doit se contenter d'une gestion plus ou moins raisonnable de l'insécurité. Les experts en prospective reconnaissent chaque jour davantage l'incertitude de ce genre de connaissance en affirmant que leurs études présentent nécessairement une combinaison des futurs possibles, probables et souhaités. Il ne s'agit plus tant de pronostiquer que de construire des procédés pour gérer l'ignorance... La prospective cesse d'être une science exacte pour devenir une constellation de connaissances, de configuration de projets et d'exercices de responsabilités. <sup>537</sup>

Il n'est pas certain, il est vrai, que l'avenir et la pensée aient quelque chose en commun. Que la pensée puisse encore provoquer (convoquer ?) le monde à son avenir, rien n'est moins sûr. Les événements qui impriment actuellement le rythme de la civilisation occidentale sont-ils de l'ordre de la pensée ? Prendre l'avenir au sérieux, nous le verrons, requiert le recours à un certain *principe prospective* qui n'existe pas à l'heure actuelle – qui ne fait pas partie du bagage culturel de l'Occident, mais dont

---

<sup>535</sup> Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, p. 288.

<sup>536</sup> Marcel Gauchet, *La révolution moderne*, p. 23.

<sup>537</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis*, p. 83-84.

l'Occident se découvre à présent un besoin vital. Mais l'avenir de l'humanité ne peut s'envisager en termes de rupture ou de table rase du passé. C'est en puisant dans son patrimoine culturel que l'Occident a les meilleures chances de refaire surgir l'intemporel au sein de son expérience présentéiste. Il nous faut pour cela retrouver les centres où la conscience pourra de nouveau s'imaginer un avenir sur longue durée. « Nous allons devoir créer artificiellement les outils et les rouages que nous empruntons sans le savoir à la forme religieuse »<sup>538</sup> dit M. Gauchet pour rappeler combien il semble inconcevable de ne pas puiser également dans notre patrimoine spirituel pour retrouver quelques motifs d'espérance, ou au moins les règles d'une certaine aptitude à nous projeter sur longue durée.



Rien n'interdit d'essayer de cesser de titaniquer. L'histoire n'est certes pas de notre côté, mais elle semble bien dépourvue de téléologie, ce qui est finalement rassurant. Cependant il faut à la base de la pensée prospective une sorte d'idéalisme utopique ou au moins un principe régulateur. Dans la mesure où les avènements alternatifs sont souvent en mesure d'influer sur le cours des choses, il ne s'agit pas de verser dans un catastrophisme accélérateur d'apocalypse. La pensée anticipatrice a besoin d'un minimum de réalisme utopique. C'est dans ce cadre que je proposerai les notions d'« humanité » et « d'atteinte du xxii<sup>e</sup> siècle » comme objectifs destinés à hiérarchiser l'analyse des risques et opportunités en termes de réflexion prospective.

Nous sommes plutôt confrontés à un désarroi qu'à un véritable pessimisme ou catastrophisme : théoriquement rien n'interdit de garder espoir, les jeux ne sont pas faits, la fin du monde n'est pas assurée. Il n'est pas encore certain que l'avenir sera plus problématique pour les générations futures. Nos sciences, nos cultures, la planète... recèlent encore de nombreux moyens et potentiels non actualisés. Partiellement délivrés du poids du passé, nous pourrions théoriquement envisager l'avenir comme une aventure moins contrainte, plus ouverte, remplie de possibles à notre portée, plus facilement connectable avec nos besoins ou désirs fondamentaux. Rien n'interdit encore formellement d'atteindre par notre civilisation actuelle quelque chose qu'aucune autre civilisation n'avait permis d'imaginer, à savoir une vie sans violence, dans un contexte de relative égalité des chances à la naissance. Le problème réside plutôt dans une sorte de désarroi, qui n'est peut-être que conjoncturel, devant les choix à effectuer, les options à prendre, devant la complexité du monde moderne et l'enchevêtrement confus de nos priorités. Manque de visibilité par absence de grille d'analyse, de carte stratégique, de véritable diagnostic, de matrice d'aide à la décision.

---

<sup>538</sup> Marcel Gauchet, *La révolution moderne*, p. 247.

Dans le fond la crise de l'avenir ne nous impose qu'une seule chose : prendre l'avenir au sérieux, et se donner tous les moyens pour y parvenir. Mais il s'agit d'une question véritablement urgente. Notre *crise de l'avenir* n'est pas un dysfonctionnement temporaire à l'issue duquel nous retrouverons facilement de nouveaux horizons. J'avance l'idée que cette crise est doublement cruciale pour la civilisation occidentale. D'une part pour éviter les impasses stratégiques qui pourraient remettre en cause l'avenir de l'humanité. D'autre part pour sortir du malaise psychologique qui se répand dans les sociétés occidentales – un malaise qui tient au sentiment que personne, à aucun niveau, n'assume la responsabilité pour l'avenir de l'humanité, sentiment de culpabilité généralisée à l'égard de l'avenir en général. Anders avait parlé de la *honte prométhéenne* qui s'emparait de l'humanité au milieu du xx<sup>e</sup> siècle en raison du constat d'infériorité de l'homme par rapport aux capacités de ses propres fabrications. Mais ce constat d'Anders était trop parcellaire. Il n'y avait dans le fond rien de vraiment honteux dans le fait de fabriquer des objets performants. Cette honte-là n'était qu'un détail par rapport à la honte qui nous envahit en contexte de techno économie mondialisée au xxi<sup>e</sup> siècle : honte de jouer avec des objets dont on pressent le potentiel apocalyptique sans avoir le courage de nous y opposer, incapacité à regarder au loin, incapacité à faire fonctionner un modèle social réellement démocratique, honte de nous être laissés déposséder de notre avenir sans avoir eu le courage de nous opposer aux prétendues *lois* du marché, incapacité à préparer un avenir prometteur aux générations futures, honte finalement d'avoir abdiqué toute capacité humaine à assurer l'avenir de l'humanité.

Il n'est pas certain que nous soyons encore en capacité de sortir de cette crise de l'avenir. Il n'est pas certain que la pensée puisse encore faire quelque chose vis-à-vis des processus technicoéconomiques enclenchés voici quelques siècles. Il n'est pas certain que l'humanité puisse échapper aux impasses stratégiques qui s'avancent à l'horizon de ces processus. Mais il est certain qu'il appartient aux sociétés occidentales, à partir du moment où l'Anthropocène devient une évidence publique, de réviser leurs priorités et de remettre la question de la préservation de l'avenir au centre de leurs processus de prise de décision pour toute question stratégique d'envergure mondiale. Cette question sera au centre de notre réflexion dans les prochains chapitres.

### ***3.6. L'avenir, vu de l'extérieur de l'Occident***

Le monde occidental contemporain déploie un horizon de périls déprimants à la surface du possible et il devient tentant de rechercher dans d'autres mondes d'éventuelles échappatoires à sa métaphysique de la rentabilité. Le contenu implicite du développement à l'occidentale, c'est le couple innovation technologique et croissance économique et tous leurs effets combinés dont nous avons parlé, dont les fameuses externalités négatives, qui pourraient se transformer en impasses stratégiques majeures et mettre fin à l'aventure de l'humanité à moyen terme. Est-on capable d'imaginer un projet d'émancipation hors de ce noyau dur du développement à l'occidentale ? Les moteurs de l'innovation et de la croissance sont-ils des moteurs universels ? L'extension de la mondialisation doit-elle se poursuivre jusqu'à ce que la totalité de la biosphère ait été ingurgitée dans les usines du productivisme à l'occidentale ?

Progresser dans les réponses possibles à cette question serait clairement déterminant pour l'avenir de l'humanité à l'horizon du <sup>XXII</sup><sup>e</sup> siècle. A l'examen, cette question générale peut se décomposer en quatre volets. Cette ventilation permettra d'illustrer le champ des possibles et d'identifier plus précisément la voie qui sera privilégiée dans la poursuite de la présente recherche : le déploiement des valeurs occidentales sur l'ensemble de la planète vient-il combler un désir universel ? Ou agit-il comme un poison mortifère que l'ensemble de l'humanité serait obligée de consommer à partir du moment où elle y a goûté, ou en raison de la publicité qui l'accompagne ? Ce déploiement peut-il trouver des poches de résistance et, si oui, sur quelles valeurs reposeraient ces capacités de résistance ? L'ensemble de la civilisation occidentale peut-il envisager de se réorienter à la suite d'une prise de conscience massive des impasses liées à ses orientations actuelles ? L'intuition de la présente thèse, on l'a compris, est que la voie la plus consistante pour sortir de nos impasses stratégiques, est la quatrième et dernière de ces hypothèses, bien qu'elle soit très difficile à conceptualiser et encore plus difficile à mettre en œuvre. Tout le dispositif de la Table déployé dans les chapitres suivants y sera consacré. Il est tentant de chercher des sources d'inspiration dans d'autres cultures, pour le peu qu'il en reste, hors des circuits de l'offre et de la demande tels qu'ils ont été conçus par les démocraties libérales. Ce chapitre tente de comprendre comment les peuples restés plus ou moins distants de nos valeurs occidentales conçoivent l'avenir, et surtout qu'elle est leur perception – perception donc relativement extérieure, si toutefois ils se préoccupent de cette question sous cette forme – de la façon dont l'Occident pourrait sortir de ses impasses stratégiques. Seul un rapide survol de cette question est ici proposé : il s'agit là de questions très profondes qui mériteraient à elles seules un développement très complet qui, à ma connaissance, n'existe pas à l'heure actuelle.

## *Vie et mort des civilisations – l'exemple de l'île de Pâques*

Le cas de l'île de Pâques est souvent cité comme exemple d'une société incapable de comprendre les mécanismes de son interaction avec l'environnement et ses limites physiques et biologiques. Le sous-titre du livre *Effondrements*<sup>539</sup> de Jared Diamond consacré à cette question, sur l'île de Pâques et dans d'autres civilisations aujourd'hui disparues, pose une question centrale pour notre propos : « Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie ? » A l'analyse l'auteur ne répond pas vraiment à cette question. Pour autant son travail est instructif.

Diamond évoque huit processus participant de l'anéantissement des civilisations anciennes : la déforestation et la restructuration de l'habitat, les problèmes liés au sol, la gestion de l'eau, la chasse et la pêche excessives, l'introduction d'espèces allogènes, la croissance démographique et l'impact humain. Aucune civilisation ne s'est pour l'instant effondrée par excès d'innovation technologique, ni pour une seule raison écologique. L'effondrement résulte toujours d'une combinaison de ces facteurs. Diamond détaille comment les habitants de l'île de Pâques sont allés jusqu'à sacrifier les derniers grands palmiers qui leur permettaient de subvenir à leurs besoins alimentaires – notamment pour être en mesure d'aller en mer et de pêcher – afin de les utiliser comme outils de confection et de déplacement de leurs gigantesques idoles de pierre. Ce faisant, ils donnent l'impression d'avoir consenti presque consciemment au rétrécissement de leur avenir pour poursuivre leurs querelles idéologiques de court terme. Mais en fait il n'est pas très clair, dans l'étude de Diamond, de conclure si les pasqualiens avaient ou non conscience du rétrécissement de leurs ressources, et surtout du fait qu'ils étaient eux-mêmes directement à l'origine de ce rétrécissement. Il est compréhensible que Diamond reste prudent sur cette question brûlante. Il reste possible que, comme dans la plupart des autres exemples d'effondrement sociétal étudiés dans cet ouvrage, les sociétés primitives n'aient finalement pas eu les outils culturels leur permettant de comprendre pourquoi et comment ils étaient en train de détruire leur milieu de vie. Il est probable que notre situation actuelle est différente, notamment parce que nous disposons de nombreux outils de mesure, de projection, de communication et d'action. C'est probable, mais non certain. Car les similitudes entre les exemples d'autodestruction analysés par Diamond (et Joseph A. Tainter<sup>540</sup>) avec notre situation actuelle, surtout depuis qu'il est de notoriété publique mondiale que notre empreinte énergétique globale est supérieure à « un », peut effectivement conduire à la perplexité. Si nous avons certainement progressé dans le diagnostic, ce diagnostic n'est pas encore partagé à l'échelle à laquelle il s'applique, et rien n'indique que nous ayons beaucoup avancé en matière d'action collective. Il n'est même pas exclu que nous n'ayons jamais été aussi proche de l'extinction de l'espèce humaine dans sa totalité.

Même avec toutes les précautions d'usage, on ne peut manquer d'être saisi par la similitude de la situation présente de notre civilisation avec les situations qui ont précédé le déclin de certaines

---

<sup>539</sup> Jared Diamond, *Effondrements, comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*.

<sup>540</sup> Joseph A. Tainter, *L'effondrement des sociétés complexes*.

civilisations, notamment celle de l'île de Pâques. Les images sont identiques : des sociétés qui s'obstinent longtemps dans une stratégie vouée à l'échec sans le reconnaître, une prise de conscience tardive de l'impasse dans laquelle est engagée cette civilisation, et finalement une impossibilité de prendre à temps les décisions qui s'imposent. André Lebeau, avec son regard d'homme de science et d'expérience, a bien caractérisé cette situation au moyen de son concept d'« enfermement planétaire ».

Nous vivons l'instant singulier dans l'histoire de notre espèce, dit-il, où de toutes parts elle se heurte aux limites de la planète. Le terme « instant » est approprié pour décrire la soudaineté du phénomène, rapportée à l'histoire de la vie ou même de la civilisation. Littéralement parlant, nous allons dans le mur, mais rien ou presque rien ne manifeste encore ni le caractère inéluctable ni la violence du choc. À quoi peut-on attribuer un tel aveuglement? Peut-être à notre tendance à interpréter les premières manifestations discrètes de ce phénomène comme des dysfonctionnements locaux ou temporaires, qu'il faudra corriger par des actions locales, plutôt que comme les premiers indices concrets d'une menace globale... Pour prendre la mesure du problème auquel nous confronte l'évolution technique, il nous faut rapprocher, d'une part, les limites auxquelles se heurte la continuation de ce que les économistes appellent la croissance ou le développement et, d'autre part, les comportements collectifs de l'homme gouvernés par ce que, faute d'un meilleur mot, on peut appeler la nature humaine. Beaucoup de facteurs ont contribué et contribuent encore à inhiber une réflexion objective sur ce sujet, au premier rang desquels le prodigieux narcissisme de l'espèce humaine, amoureuse de sa propre image, qui se place au centre de la création et ne saurait admettre de limite à ce qu'elle peut entreprendre. Ce sentiment de l'exception humaine, que les monothéismes expriment et exaltent, subsiste lorsque le sentiment religieux s'est effacé; il interdit de considérer le destin commun des espèces, le déclin et l'extinction, comme une issue possible, sinon probable.<sup>541</sup>

La terre entière est-elle en train de devenir une île de Pâques en cette période de globalisation accélérée, d'endettement généralisé, d'empreinte écologique déficitaire ? Sommes-nous en train de refermer tous les possibles sur le seul programme d'exploitation optimisée du très court terme ? C'est un fait que les scénarios catastrophes viennent plus facilement à l'esprit que les voies nouvelles d'émancipation. La terre entière peut-elle encore devenir autre chose qu'une île de Pâques refermée sur elle-même, où la promiscuité des entreprises privées, des nations, des individus va bientôt éclater en conflits pour la survie de quelques-uns ? Quelles seraient les conditions à réunir pour qu'il en soit autrement ? D'anciennes sagesse peuvent-elles nous mettre sur des pistes plus sécurisées ?

### *Sur l'inévitabilité de l'Occident*

Si effectivement notre difficulté à configurer le futur provient du mode de développement technoscientifique et économique promu par la civilisation occidentale, il serait instructif de comprendre ce qu'il en est de la perception du futur dans les sociétés qui restent à l'écart de ce mode de développement. Innovation permanente, croissance économique, libre concurrence ou compétition

---

<sup>541</sup> André Lebeau, *L'engrenage de la technique*, p. 220.

généralisée, acceptation des inégalités, extraction sans retenue des ressources naturelles, pollution sans souci de recyclage... toutes ces composantes de notre culture résultent de nos idéaux de maîtrise de la nature, de raison universelle et de perspectives de progrès et de croissance illimitées. Ces valeurs sont somme toute très récentes et ne correspondent peut-être pas à des idéaux universels. Peut-on alors trouver des repères hors de la civilisation *occidentale*, justement pour sortir de la crise *occidentale* de l'avenir ? Sloterdijk déplore le peu d'intérêt porté par les philosophes au sujet des cultures extra-européennes, et l'arrogance de certains de ses collègues lorsqu'on leur rappelle par exemple l'existence d'un univers aussi complexe que celui de la pensée indienne. Or, dit-il, « il existe des chemins spécifiquement indiens pour entrer dans la modernité, et même un type indien d'ironie romantique, un surréalisme indien, un œcuménisme indien, un dé-constructivisme indien. »<sup>542</sup> Rémi Brague va plus loin, et envisage que les plus sérieuses réserves de sens, pour la culture occidentale, doivent à présent provenir de l'extérieur de cette culture qui en est réduite à l'état de perfusion.

De plus en plus, l'Europe est appelée à vivre sous perfusion. Et sous perfusion de peuples qui ont gardé des croyances et des pratiques très modernes. L'Europe ne pourra donc survivre que si le reste de l'humanité n'en adopte pas les usages. Les philosophes de l'école de Francfort avaient ainsi décrit la fin de la seconde guerre mondiale la « dialectique des Lumières ». Elle trouve ici une réalisation concrète : l'espoir de durée du mode de vie moderne réside dans l'échec même de son projet, à savoir élever jusqu'à son propre niveau l'ensemble de l'humanité.... Il n'est pas impossible que, dans l'Europe du Centre et de l'Est, ou ailleurs dans le monde, des réserves de matériau humain soient encore disponibles. Mais on peut aussi espérer qu'on trouvera quelque part ce qui est bien plus précieux : des réserves, non seulement d'humain, mais de ce qui fait que l'humain est humain, de nouveaux gisements de sens.<sup>543</sup>

Plus qu'aucune autre civilisation, la civilisation occidentale a fait le choix de mettre l'individu au centre de ses valeurs. Cela a toutes sortes d'implications, en dehors de celle de privilégier l'accroissement de la durée et des conditions de vie des êtres humains. Lévi-Strauss estimait que les massacres causés par les totalitarismes européens n'auraient pas pu se produire dans une autre civilisation, pour la simple raison que nulle part ailleurs l'homme ne se retrouve aussi séparé ontologiquement des autres espèces et de son environnement. Et pourtant, ce ne sont pas les massacres qui manquent dans les autres civilisations : ces massacres sont davantage camouflés par les pouvoirs qui les ont perpétrés et ils ne font pas l'objet d'un même devoir de repentance qu'en Occident.

Partie d'un tout petit coin d'Europe la civilisation consumériste occidentale a bouleversé le monde entier, y portant sa vision du monde et ses pratiques technoscientifiques et commerciales, balayant sur son passage toutes les formes précédentes d'organisation, tout comme elle fait craquer la propre tradition dont elle est issue. Le vent de l'occidentalisation s'est levé depuis maintenant plus de deux siècles ; qu'en tire-t-on comme enseignement ?

Alors que l'Orient réel se précipite sur la mobilisation industrielle, scientifique, politique et militaire pour laisser derrière lui ses anciens modes de penser et d'être, l'Occident vit une asiatisations culturelle pour laquelle il n'y

---

<sup>542</sup> Peter Sloterdijk, *Ni le soleil ni la mort*, Hachette, p.15.

<sup>543</sup> Rémi Brague, *Modérément moderne*, p. 46.

a pas de parallèle historique à moins qu'on accepte à titre d'analogie l'imprégnation de l'Empire romain par les éléments de la culture gréco-hellénistique... En s'identifiant à un Orient disparu et en évoquant une antiquité asiatique comme modèle déterminant de civilisation pour la vie actuelle, l'Occident cherche dans un passé étranger des possibilités pour son propre avenir.<sup>544</sup>

Il nous faudrait être capable de voir la pensée de l'Occident d'aussi loin que celle de l'Afrique, de l'Inde ou de la Chine. C'est alors que nos paroles nous paraîtraient peut-être aussi inarticulées que celles des philosophes chinois, mais peut-être y gagneraient-elles, elles aussi, comme les paroles des philosophes chinois, en puissance de suggestion. Ou peut-être s'apercevrait-on qu'on ne peut comprendre une civilisation que de l'intérieur, qu'elle reste totalement inaccessible de l'extérieur ? Mais que faire lorsque l'on prend conscience que les philosophies hors de l'Occident n'ont pas vraiment cherché à penser le monde, mais plutôt à le rendre présent ? Nous sommes projetés en terrain inconnu, nous perdons nos repères. Perdons-nous nos repères, ou commençons-nous à en percevoir de nouveaux, éventuellement plus solides, au moment où justement nous établissons le bilan de notre incapacité occidentale à nous prévaloir d'une pensée radicale, d'une possession intellectuelle du monde, d'une projection dans l'avenir ? Maurice Merleau-Ponty a écrit quelques belles pages sur *l'Orient et la philosophie*. Il les a clôturées sur ces mots : « Les philosophies de l'Inde et de la Chine ont cherché, plutôt qu'à dominer l'existence, à être l'écho ou le résonateur de l'être. La philosophie occidentale peut apprendre d'elles à retrouver le rapport avec l'être, l'option initiale dont elle est née, à mesurer les possibilités que nous nous sommes fermées en devenant *occidentaux* et, peut-être, à les rouvrir »<sup>545</sup>.

Le marché n'est pas le seul principe unificateur au sens occidental. Les droits de l'homme agissent indirectement dans le même sens : en faisant des droits individuels la pierre angulaire des sociétés libérales, ils structurent profondément le lien des individus à l'ordre social. Les droits de l'homme concourent à individualiser les comportements et les aspirations des particuliers tout en mondialisant un modèle d'organisation de la vie en société. C'est pourquoi certains idéologues des pays du Sud dénoncent l'universalisme des Lumières au nom de la diversité des cultures. Ils cherchent hors de cet universalisme qu'ils estiment trop *occidental* des valeurs spécifiquement africaines, islamistes, asiatiques... Force est cependant de reconnaître que la culture occidentale n'est pas seulement une culture parmi d'autres : les principes cardinaux de la technico économie d'essence occidentale semblent dotés d'une sorte de validité universelle qui s'étend inexorablement à la surface du globe. Ce qui est en cours de déploiement, ce n'est pas une unification culturelle mondiale, ce sont plutôt des versions diversifiées d'une même culture technicoéconomique fondée sur le consumérisme en univers concurrentiel.

La propagation de la culture des droits individuels est certes en plein déploiement, mais il n'est pas certain qu'elle puisse représenter un modèle durable sur longue durée. L'Anthropocène en tout cas

---

<sup>544</sup> Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, p. 70.

<sup>545</sup> Maurice Merleau-Ponty, « L'Orient et la philosophie », in *Eloge de la philosophie*, Gallimard, 1960.

nous invite à mesurer l'immense pouvoir de ces comportements individuels non coordonnés par une vision politique globale en termes d'orientation des équilibres de la biosphère. Marcel Gauchet semble penser que le primat des droits individuels<sup>546</sup> sera peut-être un jour réinterrogé. Il indique qu'il n'a repéré dans le cours de ses analyses historiques que deux principes de légitimité capables de fonder la vie en société : soit dans un corpus de droits qui prend sa source au-delà de la sphère humaine, dans le divin, le sacré, ou la tradition, soit dans une source immanente à la vie sociale ; et dans ce dernier cas, les principes de légitimité ne proviennent pas toujours de droits originaires des individus, ils peuvent émaner de la primauté d'un collectif, de son unité, de sa vision stratégique. Telle ou telle occasion de la vie sociale peuvent porter sur le devant de la scène la nécessité d'une dimension *holiste* au périmètre du collectif et légitimer la soumission des droits individuels à cette vision globale. Restons-en-là sur ce sujet ; il nous suffira ici de rappeler qu'il ne doit pas y avoir nécessairement corrélation entre le déploiement des aspirations individuelles et des règles de fonctionnement de la vie sociale.

Nous ne mesurons pas véritablement ce que signifie l'avancée de bientôt neuf milliards d'individus polarisés par un désir *occidentalisé*. Un désir d'infini, porté par neuf milliards d'individus, dans un monde fini. Cela se traduira par une explosion du coût de la vie. Dès aujourd'hui il faudrait neuf planètes pour vivre au standard américain, cinq planètes au standard européen. Le modèle économique occidental est obsolète, il reste à espérer qu'il n'entraîne pas la mort de l'humanité entière. Il faut ré-encastrier les lois du marché à l'intérieur de principes politiques élaborés démocratiquement. Il faut oublier les postulats de gratuité des ressources naturelles, d'innovation technoscientifique dépourvue de modèle social, de spécialisation des nations sur de prétendus avantages concurrentiels, de compétition et d'inégalité comme mode d'organisation de la vie terrestre. Si la planète veut conserver ses aspirations à l'émancipation individuelle et à la gouvernance sous la forme démocratique, elle doit très rapidement abandonner ces principes qui hypothèquent la possibilité de sa simple survie.

Jusqu'où le développement tel que l'a conçu l'Occident correspond-il à une trajectoire inscrite dès le départ dans le cours du temps ? En posant la question ainsi un anthropologue oriental nous aide à porter un regard décalé sur notre histoire. Le développement à l'occidentale est, dit Appadurai, un méta piège qui nous conduit implicitement à croire en l'*inévitabilité* de l'Occident au sens où il se manifeste actuellement sous nos yeux.

... Il y a les pièges et les méta pièges. J'aimerais discuter de l'un de ceux-ci, qui consiste à penser en termes de « trajectoires », ou de ce que l'on peut appeler, de façon élégante, le « trajectorisme ». Le trajectorisme a une vieille histoire en Occident, qui remonte au moins à la Bible, avec ses idées sur le périple qui conduit du péché au salut, de ce monde à l'autre, de l'aveuglement à la rédemption, illustré d'un côté par la vie de Jésus et de l'autre par le chemin de Damas. Les Grecs n'étaient pas exempts de ce mode de pensée, et la célèbre allégorie de la caverne de Platon est une première version du parcours de l'obscurité à la lumière, de l'ombre à la substance.

---

<sup>546</sup> Marcel Gauchet, *La condition politique*, Gallimard, 2005, p. 485 et suivantes.

Depuis, l'idée d'une trajectoire a formé et encadré la pensée occidentale, au point de créer une narration rétrospective de l'inévitabilité de l'Occident lui-même, construite sur les débris de la philosophie grecque, la mythologie biblique, de la loi romaine, de l'architecture gothique, de l'humanisme de la renaissance et d'autres éléments mineurs, sans cesse réarrangés en une histoire rétrospective de « grandeur et de décadence », de progrès et de stase, d'épisodes d'obscurité et de splendeur. Mais cette histoire de l'Occident n'est rien d'autre qu'une illustration de notre fort biais en faveur de ce que j'appelle le « trajectorisme ». Tel est le méta piège que les sciences sociales ont hérité de leurs grands ancêtres – la religion et l'humanisme industriel. J'ajouterai que le trajectorisme n'est pas la même chose que l'évolutionnisme, le triomphalisme, la croyance à la prédestination, le mythe du progrès, de la croissance ou de la modernisation convergente, même si tous s'appuient sur l'ontologie invisible du trajectorisme. Le trajectorisme est une habitude épistémologique et ontologique plus profonde, qui suppose toujours l'existence dans les affaires humaines d'un parcours cumulatif d'ici à là-bas, ou plus exactement du maintenant à plus tard, aussi naturel que la terre est aussi omniprésente que le ciel. Le trajectorisme est l'idée que la flèche du temps a fatalement un *telos*, et que ce *telos* contient tous les schémas significatifs de changement, de procès et d'histoire. Les sciences sociales modernes ont hérité de ce *telos* et en ont fait une méthode d'étude de l'humanité.<sup>547</sup>

Ce piège du trajectorisme, dit Appadurai, n'est jamais devenu le cadre conceptuel majeur des cultures comme celle de la Chine, de l'Inde, de l'Afrique ou du monde islamique, et encore moins des contrées plus sauvages restées à l'écart des circuits de l'économie mondialisée. Ces autres cultures ont, elles aussi, leurs propres méta pièges, par exemple le mythe de l'éternel retour, l'idée de naissances successives, ou encore l'idée du néant primordial du monde. Il est probable que cette idée d'une trajectoire prédéterminée, premier piège narratif de l'Occident, est également à l'origine de sa réussite dans les sciences et l'industrie, dans sa conquête du monde. Il fallait certainement viser une expansion mondiale totale, et savoir y sacrifier bien des présents, pour mériter le terme de modernité, terme par lequel un renversement complet de toutes les valeurs antécédentes devenait possible. Notamment grâce à une *vision défectueuse de la temporalité* à l'occidentale, dit Appadurai en des termes qui nous interpellent fortement.

...j'avance que cette qualité est liée à l'idée de modernité dans l'Europe d'après la Renaissance, qui exige une expansion mondiale totale pour voir révélée et justifiée sa propre logique interne. Dans l'exemple de Rome et de l'islam, le projet éthique tenait de lui-même et la conquête n'était qu'une extension secondaire de ce projet. Mais la modernité européenne ne pouvait se consolider comme complète sans couvrir la surface du globe. Ce que j'appelle le « trajectorisme » n'est donc pas une simple vision provinciale de processus temporels ; c'est aussi une idéologie problématique d'expansion spatiale. L'empire, et en particulier l'impérialisme européen des trois derniers siècles, est une mise en œuvre spatiale transversale d'une vision défectueuse de la temporalité, où la flèche du temps a toujours une unique direction, une destination connue. Cette destination est le monde écrit à l'image de l'Europe. L'Europe, dans ce mode de pensée, est impensable si ce n'est en tant qu'expression singulière de la flèche du temps, et cette flèche est ainsi conçue qu'elle exige que l'Europe domine le globe. Dès lors, le monde et le globe deviennent le même, et chacun est perçu comme le futur et l'ailleurs de l'Europe.<sup>548</sup>

D'où l'intérêt de rechercher hors de l'Occident de nouvelles bases d'échanges, d'analyse, de convivialité pour inspirer les réflexions politiques de la civilisation occidentale. Nous y trouverons, plus

---

<sup>547</sup> Arjun Appadurai, *Condition de l'homme global*, p. 279.

<sup>548</sup> Arjun Appadurai, *Condition de l'homme global*, p. 281.

certainement qu'en Occident, des images et imaginaires susceptibles de renouveler nos modes de vie et de penser. Ou des concepts, disait Merleau-Ponty, susceptibles de rouvrir le champ de nos possibles occidentaux.

Il faut cependant noter que les civilisations – ou religions – non occidentales n'ont pas réussi jusqu'à ce jour à imposer une vision du monde réellement alternative, en tout cas suffisamment alternative pour infléchir les aspirations « de la classe moyenne mondiale ». Ou peut-être les ont-elles exprimé, mais pas d'une façon qui permette de résister efficacement à l'expansion du rêve occidental. Selon les estimations de l'ONU il n'existerait plus qu'environ 370 millions de personnes indigènes, soit environ cinq pour cent de la population mondiale, disséminées en 70 pays dans le monde. Le plus gros risque est bien celui de la disparition complète des cultures non occidentales. Même la Chine qui ne possède officiellement aucun dieu n'a pas parvenue à prendre des directions de développement significativement différentes de celles du rêve occidental qui pousse notamment à négliger les perspectives de long terme au profit du court terme.

Le contenu implicite de la culture du développement telle que conçu par l'Occident, c'est le progrès technique et la croissance économique en univers concurrentiel. Il n'est pas certain que ces valeurs correspondent à des valeurs universelles profondes. Elles ont vraisemblablement été indirectement imposées à nombre de peuples qui s'organisaient selon d'autres équilibres avant de devoir subir les effets de la christianisation, de la colonisation, du dollar, de la publicité, et des télécommunications. Mais soyons réalistes : les « petites » civilisations qui restent vivantes au début du XXI<sup>e</sup> siècle ne semblent pas avoir les épaules suffisamment larges pour reprendre en charge le destin de l'humanité. D'ailleurs aucune de ces civilisations n'a eu à adapter ses modes de vie à la terre entière, à l'humanité dans son ensemble. Enfin il ne s'agit pas de pourfendre la civilisation occidentale dans toutes ses réalisations. En dépit de ses crises et de ses échecs, l'Occident reste pour l'instant le centre du monde, l'endroit où la vie quotidienne pose le moins de problèmes. Il reste extrêmement attractif pour nombre de citoyens du monde en perdition dans certaines contrées et cultures à la dérive, pas toujours en raison des politiques occidentales.

En face des méta pièges de l'Occident Appadurai a identifié des méta capacités typiquement occidentales, elles aussi. Son regard d'anthropologue oriental le rend particulièrement sensible aux différentiels de « capacités à l'aspiration » qui distinguent notamment les riches et les pauvres. Vu de Mumbay il apparaît plus clairement que l'avenir est aussi une question de moyens. Méta capacités, dit-il, qui ne sont pas également distribuées dans toutes les sociétés. Elles offrent pour ceux qui en bénéficient, notamment les classes sociales élevées, un éventail de possibles nettement plus large qu'aux autres.

... tous ceux qui sont relativement riches et puissants ont systématiquement une capacité plus développée à l'aspiration... Les mieux lotis par définition, ont une expérience plus complexe de la relation entre une vaste gamme de fins et de moyens, ils ont un plus grand stock d'expériences du rapport entre aspirations et résultats,

ils sont dans une meilleure position pour exploiter diverses expériences d'explorations et d'erreurs, ils ont souvent l'occasion d'associer des biens matériels et les opportunités immédiates à des possibilités et des options plus générales... La capacité à l'aspiration est donc une capacité de navigation. Les plus privilégiés d'une société utilisent simplement la carte de ces normes pour explorer le futur plus souvent et de façon plus réaliste, et pour partager ce savoir entre eux plus souvent que ne peuvent le faire leurs voisins plus pauvres ou plus faibles. Les plus faibles, précisément du fait de leur manque d'opportunité de participer à cette capacité de navigation (du fait que leur situation permet moins d'expériences et un archivage moins aisé des futurs alternatifs), ont un horizon d'aspirations plus fragiles.<sup>549</sup>

Cette méta-capacité selon Appadurai est un atout équivalent, et peut-être complémentaire, aux *capacités* définies par Amartya Sen. La capacité à l'aspiration offre un horizon éthique là où les capacités apportent du sens, de la substance et de la durée. Capacités et capacité d'aspiration sont porteuses d'avenir pour les individus, et lorsque ces horizons sont absents, c'est toute la perception de la liberté humaine qui pose problème. Appadurai ne le dit pas ainsi, mais nous devrions dire avec nos concepts occidentaux que la capacité à l'aspiration est un besoin humain primaire, au même titre que la soif et la faim.

### *Anticipation et stratégie dans la pensée chinoise*

Un détour par la pensée chinoise peut-il représenter un angle de vue pertinent pour mieux situer notre problématique ? Plusieurs caractéristiques de la pensée chinoise semblent en rapport direct avec le problème de la temporalité, mais peut-on en tirer des enseignements susceptibles d'éclairer la période de crise de l'avenir telle qu'elle se manifeste en Occident ? « Car on ne voit pas un auteur chinois, du moins avant que la Chine n'ait rencontré l'Europe et que le concept de temps se soit mondialisé, dire que le temps « fait » ceci ou cela ; ou même seulement que le temps « passe ».<sup>550</sup> L'écart de conception du temps entre Orient et Occident paraît si immense qu'il sera de toute façon intéressant d'en saisir quelques caractéristiques. Question qui, selon Anne Cheng, suscite un fort engouement depuis quelques décennies.

Depuis plus d'un demi-siècle, la question de la philosophie chinoise n'est plus seulement la préoccupation des intellectuels chinois, elle est devenue l'affaire d'Occidentaux qui pensent trouver dans cette tradition une façon « autre » de faire de la philosophie. Nous avons là en vérité une belle rencontre au sommet entre le désir occidental d'altérité et le désir chinois d'identité.<sup>551</sup>

Notons au passage, pour le simple plaisir de rappeler des proportions que nous oublions trop régulièrement, que jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle la civilisation chinoise avait été considérée par les Chinois comme la seule qui méritait le nom de *civilisation*. Les premières réactions des intellectuels Chinois, lors de la sortie de l'isolement de la Chine suite à sa rencontre brutale avec l'Occident au milieu

---

<sup>549</sup> Arjun Appadurai, *Condition de l'homme global*, p. 236.

<sup>550</sup> François Jullien, *Les transformations silencieuses*, p.110.

<sup>551</sup> Anne Cheng (Dir.), *La pensée en Chine aujourd'hui*, p. 184.

du XIX<sup>e</sup> siècle, ont suscité des réactions du type de celle de Feng Guifen. « Le plus grand affront depuis la création du monde et le plus intolérable outrage pour toutes les honnêtes gens, c'est que le plus grand pays du monde soit maintenant soumis à la volonté de petits barbares. »<sup>552</sup> Cette remarque fournit l'opportunité de rappeler qu'aujourd'hui encore, la population de la Chine à elle seule est supérieure à celle de l'Occident tout entier.

Mais il ne sera question dans le cadre de la présente étude que d'approcher quelques-unes des caractéristiques de la pensée chinoise, notamment grâce aux analyses qu'en a effectué François Jullien. Comment expliquer, par exemple, que...

... les Chinois ne se soient pas préoccupés du Début et de la Fin des choses ? Ni du but premier ni de la fin dernière ? Ni qu'ils ne se soient pas passionnés pour l'énigme de la Création ni qu'ils n'aient dramatisé d'Apocalypse : le monde meurt tous les jours, le monde naît tous les jours... Il ne donne pas à songer à l'Éternel, mais plutôt à l'inépuisable de ses ressources : tel est le « Ciel » qui, parce qu'il ne dévie pas de son cours, ne discontinue pas d'engendrer.<sup>553</sup>

... ou bien, question aussi perturbante pour l'interrogation centrale de notre étude, comment comprendre qu'une œuvre majeure de la civilisation chinoise « ...ce *Classique du changement* ait conçu, non pas de figures de la Révolution, forçant dangereusement la situation, mais celle de l'Essor et du Déclin, tels qu'ils s'inversent l'un dans l'autre et que l'un met déjà sur la voie de l'autre ? »<sup>554</sup>.

« En Chine, écrit Granet, aucun philosophe n'a songé à concevoir le Temps sous l'aspect d'une durée monotone constituée par la succession, selon un mouvement uniforme, de moments qualitativement semblables... Tous préfèrent voir dans le Temps un ensemble d'ères, de saisons et d'époques. »<sup>555</sup> Nous mesurons d'emblée que la plus grande prudence s'impose avant de tirer le moindre enseignement de ces déroutantes considérations. On sait par exemple que Confucius ne cherche pas à légitimer le passé par quelque intervention divine. Il mentionne comme une évidence le fait que l'ordre social doit être conforme à la volonté du Ciel, que l'ordre social doit se déployer conformément à l'ordre de la nature. Les anciens Empereurs n'ont pas instauré de nouvelles ères, ils ont su se conformer, parfois avec des styles différents, à l'ordre naturel et en montrer les justes conditions de réalisation. Il n'y a pas chez Confucius d'exaltation de l'avenir, pas d'utopie à réaliser. L'objectif n'est pas de faire advenir un futur différent mais d'aboutir à la perfection du présent, au respect des rituels et au renouvellement des liens sociaux. Pas de promotion de l'innovation dans le confucianisme classique : le changement ne peut qu'être inquiétant, il ne pourrait que bouleverser l'ordre déjà établi, et dont il s'agit au contraire de conserver les équilibres. Un fort hédonisme du présent trouverait facilement sa place dans cette conception chinoise du temps. Jullien délimite ici les quelques points sur lesquels il est instructif d'éclairer la situation vue de Chine :

---

<sup>552</sup> Feng Guifen, cité par Anne Cheng (Dir.), *La pensée en Chine aujourd'hui*, p. 281.

<sup>553</sup> Jullien, François, *Les transformations silencieuses*, p.73.

<sup>554</sup> Jullien, François, *Les transformations silencieuses*, p.75.

<sup>555</sup> Marcel Granet, *La pensée chinoise*, Albin Michel, 1934, L II, chap. 1.

Quelles autres possibilités de cohérence, qu'on voit développer ailleurs, aurions-nous donc laissé échapper, en Europe, et qu'il nous faut recommencer aujourd'hui de rattraper ? Car embarqué comme elle est dans ses propres choix, du Sujet, de l'action et d'abord de l'invisible promu métaphysiquement en intelligible, la raison occidentale paraît tout à coup surprise, et comme ingénuement en défaut, devant ces grands rappels à l'ordre de la nature. Tel n'est-il pas – thème du jour – le réchauffement climatique ? Or, qu'est-ce que le réchauffement climatique si ce n'est, lui aussi, par excellence, de façon typée, une « transformation silencieuse ? »<sup>556</sup>

C'est peut-être la spécificité de la pensée chinoise du temps qui offre la meilleure clé de compréhension de ces immenses écarts de conception des choses ; et c'est peut-être aussi par-là que la pensée chinoise pourra le plus efficacement nous stimuler. Nous avons mesuré à quel point nous sommes empêtrés, dans la pensée occidentale, avec la question du temps, mais cela n'est pas une nouveauté. On a souvent dit du temps qu'il s'agit de la plus vieille question posée par la philosophie occidentale et de fait la somme des traités qui lui ont été consacrés depuis Saint Augustin est impressionnante. Mais cela n'a pas suffi à rendre ce concept vraiment limpide pour le sens commun, et peut-être même pour personne, experts compris, aujourd'hui encore. « Tant que nous en parlons, nous croyons savoir ce que nous disons ; mais si nous nous arrêtons d'en parler, pour l'expliquer, nous ne savons plus ce que nous en pensons ». C'est ainsi que Saint Augustin avait formulé le problème. Et tout se passe comme si chaque grande philosophie développait une nouvelle conception du temps. La pensée chinoise fournit-elle une alternative solide et durable à notre conception occidentale si imparfaite du temps ?

Jullien nous aide à comprendre comment la Chine, saisissant d'emblée le cours ininterrompu des événements, a plutôt pensé en termes de *procès* que de *temps*<sup>557</sup>. C'est pourquoi elle serait restée fermée à l'inquiétude tout comme à l'inspiration temporelle. La Chine parle plutôt de *Voie* et de *Ciel* là où nous parlons de *Création* ou d'*Éternité* – sans véritable correspondance entre ces termes. « Comme elle n'a pas extrait d'*être* du devenir, qu'elle n'a par conséquent pas envisagé d'*au-dessus* ou d'*au-delà* du temps, la Chine n'a pas conçu d'*atemporel* à opposer au temps. Elle n'a donc pas eu – tant il est vrai que la pensée ne se *plie* et ne se forge que par opposition – à penser le *temps*. »<sup>558</sup> A tel point que lorsque les Chinois ont dû traduire le mot temps en chinois, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment de leur rencontre avec la pensée occidentale, ils l'ont traduit par « l'entre-moment ». Ils n'avaient jamais éprouvé le besoin jusque-là d'isoler un élément homogène de la durée des processus.

La Chine n'a donc pas *abstrait* le temps parce qu'elle ne l'a pas extrait de ce qu'elle conçoit comme le cours en constant renouvellement du monde, le *tao* ou la *voie*. Elle s'est préoccupée de la continuité des événements et non du temps comme cadre de ces événements. Cela ne l'a pas empêchée de décompter avec précision les moments du jour, les années et les ères. Les Chinois ont construit des

---

<sup>556</sup> Jullien, François, *Les transformations silencieuses*, p.17.

<sup>557</sup> François Jullien, *Du temps. Éléments d'une philosophie du vivre*, p. 27 et suivantes. F. Jullien attribue à Marcel Granet la primauté de ce constat que la Chine n'avait pas élaboré de concept de temps.

<sup>558</sup> François Jullien, *Du temps. Éléments d'une philosophie du vivre*, p. 41.

horloges très sophistiquées et se sont montrés très rigoureux dans l'élaboration des calendriers ; l'histoire est une discipline centrale de leur culture.

Arrêtons-nous un instant sur une importante différence de recours à la temporalité entre les deux civilisations : pour la pensée occidentale, que le temps existe ou pas en lui-même, le simple fait de pratiquer la conjugaison commence à lui conférer un certain degré de réalité, une certaine épaisseur ontologique. Le simple fait de dire que cette chose *était*, ou *sera*, suffit à la doter de caractéristiques bien distinctes, quasi morphologiques. Il s'agit dans la pensée occidentale de passer d'un état à un autre. Or, la Chine ne conjugue pas. Elle n'est donc pas portée à opérer cette distinction si fondamentale pour nous. On peine à mesurer les incidences d'un fait aussi massif. Comment peut donc fonctionner une pensée pour qui passé, présent et futur ne sont pas des catégories définitivement structurantes ? Par où l'on voit combien le temps occidental est une construction du langage. Qui dit construction dit possiblement déformation. Possiblement déviation de la logique des processus au sens chinois de la représentation du monde. A moins que le temps ne soit qu'une fiction occidentale, la fiction au moyen de laquelle nous repoussons au loin toutes les énigmes du devenir. Se pourrait-il que cette fiction aille jusqu'à nous exonérer de remplir les tâches qui devraient s'imposer en suivant le *cours naturel des choses* au sens chinois ? Se pourrait-il qu'il y ait là une des raisons de nos penchants apocalyptiques contemporains ?

La Chine, sans notre tripartition occidentale passé-présent-avenir, en sort elle plutôt fragilisée ou plutôt libérée par rapport à nous ? Et qu'elles en sont les implications en matière d'anticipation ? Projets, modèles, programmes étouffent le devenir dans la pensée chinoise ; ils font de l'ombre à l'inédit et l'empêchent probablement d'éclorre dans les meilleures conditions. Tout plan contribuera à réduire l'ouverture au futur, à restreindre la portée de l'événement. Il freinera le rythme du renouvellement qui fait l'unicité du moment. Rappelons que la nature grecque vise à *fabriquer* là où la nature chinoise cherche à *transformer*. Là où le stratège grec utilisera la prévision rationnelle dans l'optique de dépasser les apparences de la situation pour atteindre des vérités cachées mais plus véridiques, tapies au fond de l'être, le stratège chinois ne cherchera pas à conjecturer, argumenter, prouver, ni construire.

Il n'échafaude pas d'hypothèse, n'entre dans aucun calcul de vraisemblance. Tout son art, en revanche, est de détecter au plus tôt les moindres méandres qui sont portés à se déployer : en les décelant, à peine elles commencent à orienter, en secret, le cours ininterrompu des choses, avant donc qu'elles n'aient eu le temps d'émerger et de manifester leurs effets, il est en mesure de prévoir à quoi elles conduisent.<sup>559</sup>

La Chine ne recourt pas à notre schéma de modélisation basé sur le couplage moyens-fins. Elle n'envisage pas le cours des choses sur cet angle moyens-fins. Jullien dit qu'elle ne vise pas une *application*, mais plutôt une *exploitation*. Dans la pensée chinoise, le stratège efficace est celui qui saura détecter au plus tôt le mouvement qui s'amorce à peine, celui qui saura l'appréhender à son

---

<sup>559</sup> François Jullien, *Traité de l'efficacité*, p. 91.

stade le plus initial, au moment où la tempête n'est pas encore déclenchée, la crise encore secrète, le changement pas encore actualisé.

Le stratège chinois ne délibère pas des moyens... Il ne projette ni ne construit rien. Il ne « délibère » pas non plus, ni n'a à « choisir » (entre des moyens qui seraient également possibles). Ce qui suppose qu'il n'y ait même pas de « fin » pour lui, dressée à distance sur un modèle idéal, mais qu'il ne cesse de tirer parti de la situation au fur et à mesure de son déroulement (et ce qui le guide est simplement le profit à tirer). Plus précisément, toute sa stratégie consiste à faire évoluer la situation de façon telle que l'effet résulte progressivement de lui-même et qu'il soit contraignant.<sup>560</sup>

Le détour par la pensée chinoise permet donc d'identifier d'autres ressources d'intelligibilité pour affronter nos questions liées à l'anticipation. Jullien pense percevoir dans la pensée chinoise un lien sagesse-stratégie tout à fait intéressant pour notre propos, lien appuyé sur une notion de *temps stratégique* qu'il propose à notre réflexion<sup>561</sup>. On l'a dit, il met à jour dans son analyse de la conception du temps ce qui représente le principal fondement de la différence de conception du monde entre la Chine et l'Europe. Le temps des processus, dit-il, tel qu'il est conçu en Chine, n'est pas un vraiment un objet de connaissance ni un objectif d'action. Ce n'est pas non plus un temps dont on se contente de contempler la mesure d'un point de vue extérieur, ni un temps sur lequel on cherche à intervenir avec force. C'est « plutôt un déroulement avec lequel on cherche à être en continuelle adéquation, et dont on épouse chacun des stades : aussi bien en coïncidant, par scrutation, avec l'amorce des processus qu'en se conformant, dans sa conduite, avec la logique de leur évolution ». Ce temps n'est pas régulier comme le temps de la science occidentale. Ce n'est pas non plus un temps totalement rebelle à l'action des hommes, c'est plutôt « un temps régulé : qui maintient l'équilibre à travers la transformation et reste cohérent tout en ne cessant d'innover. » Ce temps n'a rien à faire avec le temps occidental qui se partage entre théorie et pratique. « Ce temps qui se répète et sur lequel on peut compter, je crois qu'on ne pourrait l'appeler plus justement que : le temps stratégique ».

« C'est, en effet, parce que son déroulement est régulé que le stratège sait prévoir et peut attendre (prévoir le temps à venir et attendre qu'il s'améliore). Sage et stratège à la fois, c'est là un lieu commun sur lequel la pensée chinoise n'a cessé de revenir, qu'elle n'en finit pas d'élucider. » Cette relation consubstantielle entre sagesse et stratégie dans la pensée chinoise est hautement intéressante et mériterait à elle seule une réflexion plus approfondie. Je me contenterai ici de mentionner quelques remarques complémentaires, suggérées par la lecture de Jullien, principalement en regard avec la question de l'anticipation. Reprenons : le stratège chinois, grâce à sa capacité à dissoudre tous les points de focalisation auxquels conduisent spontanément idées et projets, élimine toutes les fixations particulières que la sclérose autorise habituellement à sédimenter, élimine de ce fait tout point de vue strictement individuel et le sage-stratège est ainsi...

---

<sup>560</sup> François Jullien, *Traité de l'efficacité*, p. 56.

<sup>561</sup> François Jullien, *Traité de l'efficacité*. Le paragraphe ci-dessous est repris des pages 94 à 96.

...en mesure d'épouser la cohérence d'ensemble du devenir et peut ainsi anticiper avec certitude les modifications à venir – comme s'il en éprouvait en lui-même, nous dit-on, le manque objectif. Parce qu'il sait que, perçu de ce point de vue global, le renouvellement auquel ne cesse d'être en proie le réel n'est jamais aberrant, il s'attend au rééquilibrage nécessaire, entre ses tensions adverses, avant même que celui-ci n'ait débuté. Détecter serait peut-être le terme le plus approprié : en scrutant le plus précisément le présent, il y décèle déjà la présence de ce dont il est gros, mais qui n'est pas encore apparu.

Anticiper est donc affaire de détection. Il y aura dans cette façon de concevoir les choses de quoi frustrer le stratège occidental, qui se satisfera difficilement de rechercher la dissolution de son point de vue individuel, lui qui est souvent engagé spécifiquement pour identifier (ou créer, avec le concours de ses collègues publicitaires) de nouveaux besoins à destination de l'individu consumériste occidental. Pour nous européens qui n'avons cessé de faire appel aux dieux, aux hasards de la guerre, au génie individuel ou encore à la chance pour avancer dans l'histoire, nous découvrons avec la pensée chinoise une pratique de la stratégie qui doit nous interroger. Pourrait-elle nous aider à négocier le virage requis par l'Anthropocène ? Que peut-elle bien penser, d'ailleurs, de l'Anthropocène ? Saurait-elle attaquer la question de l'Anthropocène en disant, comme le dit l'ancien traité militaire chinois, que la victoire toujours « est faisable »<sup>562</sup> ? Pourrait-on s'inspirer de cette conception chinoise de la manipulation stratégique, dont il est dit qu'elle aboutit invariablement au succès, pour résoudre, ne serait-ce qu'en partie, les nombreux problèmes rencontrés par la civilisation occidentale au fond de ses impasses stratégiques contemporaines ?

Les deux pistes de réflexion qui s'amorcent alors sont les suivantes. D'abord la pensée chinoise traditionnelle peut représenter une nouvelle ressource en terme d'efficacité pour une pensée occidentale qui découvre (ou redécouvre, si l'on admet que les quelques siècles d'idéologie du progrès n'ont été qu'une étape transitoire en Occident) sans savoir comment y faire face l'énormité de l'imprévisible. Car le stratège chinois qui part du potentiel de la situation serait peut-être en meilleure posture pour structurer son rapport à l'avenir que ne peut l'être le stratège occidental, qui s'épuise à faire rentrer dans ses modèles des innovations toujours plus rétives à l'anticipation. D'autre part Jullien nous aide à repérer un autre aspect intéressant de la pensée chinoise pour notre propos : il se pourrait bien que le stratège chinois sache faire preuve d'une meilleure résistance au stress vis-à-vis de l'avenir que son confrère occidental. Le rapport à l'invisible ou à l'inconnu en Chine ne suscite pas d'angoisse particulière. Nul besoin d'imaginer des catastrophes à grande échelle devant l'invisible, qui n'est jamais que du *non encore visible*. Le sage-stratège chinois dispose d'une large palette pour aider ce non visible à se manifester calmement :

...entre l'invisible et le visible les stades du subtil et de l'infime permettent d'assurer la transition, et c'est sur eux que le sage-stratège s'appuie pour s'orienter. Aussi, tout en sachant qu'il ne dispose pas de règles ou de normes pour codifier le futur, puisque le cours de la réalité est en constante innovation, est-il libre d'angoisse à son

---

<sup>562</sup> François Jullien, *Traité de l'efficacité*. p. 177.

égard – cela dit à l'encontre de notre dernière mode idéologique – celle de l'« incertitude », des « turbulences » et du « chaos »...<sup>563</sup>

Ce point d'appui sur la pensée chinoise offre d'abord un certain recul vis-à-vis des théories occidentales les plus marquantes, qu'il s'agisse de Saint Augustin, Kant, Bergson, Heidegger, et même Berger. « Le concept de temps est ce par quoi se rouvre, et se reconfigure, à chaque grande philosophie, la possibilité même de la philosophie : ce qui fait qu'il est à ce point crucial en même temps que, d'une philosophie à l'autre, il ne se trouve pas tant enrichi, voire transformé, que radicalement réorienté – ou, plus exactement, *redispósé* ; et que ces embranchements successivement ouverts, plutôt que d'appeler à être poursuivis, ne peuvent être ensuite qu'inlassablement réempruntés. »<sup>564</sup> Il ne faut donc peut-être pas prendre excessivement au sérieux les conceptions occidentales de la temporalité. En creux, nous pouvons supposer que la crise occidentale de l'avenir n'est vraisemblablement que l'attente d'une vision du monde capable d'en redynamiser le cours – à moins que l'Occident ne se mette, lui aussi, à apprendre à mieux observer le cours des choses au travers d'une nouvelle pensée des processus. S'il s'avérait impossible de reconstruire une notion d'avenir suffisamment prometteuse pour retrouver la force motrice qu'elle a pu avoir pendant quelques générations en Occident, la pensée chinoise représenterait vraisemblablement une source d'inspiration pertinente pour imaginer de nouveaux équilibres planétaires.

### *Ce que nous dit la culture amérindienne de la fin du monde*

Depuis que l'Anthropocène s'est levé à l'horizon de notre présent, il impose une reconsidération de nos concepts de moyens et de fins. S'il s'avère que nous filons tout droit vers des déséquilibres qui mettront l'humanité en péril c'est, comme le disait Anders, que « l'absence de futur a déjà commencé ». Il s'agit d'un événement capital pour nous, Occidentaux, mais ce n'est pas une situation complètement nouvelle pour d'autres civilisations pour qui le futur fait problème depuis parfois très longtemps, et pour des raisons bien différentes. Pouvons-nous tirer parti de ces expériences et des cultures qu'elles ont engendrées ? Pouvons-nous y trouver le matériau nécessaire à la reconstruction d'une mythologie adaptée à nos nouveaux besoins, pour échapper au *devenir fatal* de l'humanité, vu de l'Occident ? L'intérêt d'une pensée de la fin du monde, c'est qu'elle pose la question du commencement, du recommencement, et même la question du temps d'avant le commencement.

Plusieurs mythes amérindiens imaginent l'existence d'une *humanité* primordiale, là où nous voyons pour notre part une *nature* primordiale. Cette humanité primordiale représente la substance à partir de laquelle le monde pourra être formé. Ces récits parlent donc du temps d'avant le commencement du

---

<sup>563</sup> François Jullien, *Traité de l'efficacité*. p. 230.

<sup>564</sup> François Jullien, *Du temps. Éléments d'une philosophie du vivre*, p. 99.

monde, une période que nous pourrions appeler « pré-cosmologique ». Je m'appuie dans les paragraphes dédiés à ce sujet sur le long et intéressant article de Déborah Danowski et Edourdo Viveiros de Castro intitulé « l'arrêt du monde ». Les Yanomami et les Campa sont évoqués. Dans ces deux exemples l'humanité est la semence et le sol primordial du monde. Ces mythes racontent les différentes façons de fabriquer le monde par les hommes « primordiaux ».

Dans notre tradition, nous concevons l'animalité et la nature en général comme renvoyant au passé. Nous tirons notre existence actuelle d'espèces ancestrales, de plus en plus proches de nous au fur et à mesure que nous reculons dans le temps. Les Amérindiens voient les choses différemment.

L'humanité était une multitude polynomique ; elle se présente dès le début sous la forme de la multiplicité interne dont l'externalisation morphologique, autrement dit le processus de spéciation, est précisément la matière du récit cosmogonique. C'est la Nature qui « naît » ou se « sépare » de la culture et pas le contraire, comme pour notre anthropologie. La subsomption du monde par l'humanité dans les cosmologies amérindiennes se fait, dès lors, dans la direction opposée à celle du mythe de la Singularité technologique. Elle renvoie au passé, pas au futur ; elle met l'accent sur la stabilisation des transformations qui en vinrent à différencier les animaux de ces humains qui sont restés tels, et non pas sur l'accélération de la transformation des animaux que « nous fûmes » dans les machines que « nous serons. » La praxis indigène met l'emphase sur la production réglée de transformations capables de reproduire le présent ethnographique (rituels de cycle de vie, gestion métaphysique de la mort, chamanisme comme diplomatie cosmique), en empêchant de la sorte une prolifération chaotique des transformations régressives.<sup>565</sup>

Les Amérindiens ont-ils quelque-chose à nous apprendre en matière de pensée ou de gestion de « fin du monde » ? Ces peuples mineurs, dont le monde est déjà fini, ou en train de se finir, qui résistent dans un monde qui leur devient de plus en plus étranger, peuvent-ils nous mettre sur la piste d'alternatives crédibles ? Ont-ils de leur côté trouvé des remèdes à cette situation ?

Danowski et de Castro soulignent tout le potentiel de reconception de la vie humaine que recèle cette façon de voir les choses. A nous qui avons tendance à penser que l'on ne peut être réellement humain qu'en société, que l'homme est un être fondamentalement politique, les Amérindiens pourraient rétorquer qu'il y a de la place, entre le ciel et la terre, pour une infinité d'êtres, davantage que ce que l'anthropologie occidentale permet de concevoir. Pour les Amérindiens, ce que nous appelons la nature correspond à une infinité de multiplicités interconnectées. Leur présent y gagne énormément en épaisseur. Les auteurs cités attribuent l'actuel intérêt des projets sud-américains de société alternative aux logiques libérales comme reposant peut-être sur ce fond de vision du monde opposé au nôtre.

Le présent ethnographique n'est aucunement un *temps* immobile ; les *sociétés latentes* connaissent des vitesses infinies, des accélérations extra-historiques, en un mot, des *devenir-autre* qui font du projet politique contemporain de l'Amérique Latine indienne, dont la devise est *vivir bien*, quelque chose de métaphysiquement plus semblable à un sport extrême qu'à une confortable retraite à la campagne.<sup>566</sup>

---

<sup>565</sup> Déborah Danowski et Edourdo Viveiros de Castro, « L'arrêt du monde », in Collectif, (B Latour Dir), *De l'univers clos au monde infini*, p. 278.

<sup>566</sup> *Ibid.*, p. 279.

Ce que nous nommons environnement est pour eux d'emblée une arène internationale, une société de sociétés. Il n'y a donc pas chez eux de distinction ontologique entre société et environnement. Il faut se souvenir que pour les quelques Indiens rescapés de la découverte de l'Amérique par les Européens, la fin du monde a déjà eu lieu, juste après 1492. « En vrais spécialistes de fins du monde, les Mayas et tous les autres peuples indigènes des Amériques ont beaucoup à nous apprendre maintenant que nous nous trouvons au seuil d'un processus de transformation de la planète en quelque chose de ressemblant à l'Amérique du XVI<sup>e</sup> siècle : un monde envahi, rasé, décimé par de barbares étrangers. »<sup>567</sup> Latour a également noté de son côté que nos crises contemporaines en Occident conduisent à « un retour progressif aux cosmologies anciennes et à leurs inquiétudes dont on s'aperçoit, soudain, qu'elles n'étaient pas si mal fondées ». <sup>568</sup>

Pour les peuples amérindiens qui n'ont jamais pensé que le monde devrait durer pour toujours, ni que le temps puisse être porteur d'un quelconque progrès, la destruction du monde actuel est ressentie comme imminente. Car dans les mythologies amérindiennes, où les apocalypses sont la règle, l'activité des Blancs est perçue comme concourant à l'affaiblissement et au pourrissement de la Terre, notamment dans les contrées où les entreprises occidentales exploitent intensivement les ressources énergétiques ou minières. « Les Guarani ont récemment développé une eschatologie dans laquelle la recreation du monde et de l'humanité après la catastrophe n'inclura pas les Blancs ». <sup>569</sup>

La piste intéressante que creusent Danowski et de Castro consiste à comprendre comment la pensée occidentale pourrait ou non s'inspirer des cosmologies amérindiennes pour revivifier sa conception du monde face au défi que représente l'Anthropocène. Ils mobilisent certains travaux sur *la fin du monde* tels que les ont présentés Anders, Chakrabarty ou Latour pour déployer leur questionnement.

De manière très simple, nous pouvons partir de l'opposition entre un « monde sans nous », c'est-à-dire un monde après la fin de l'existence de l'espèce humaine ; et un « nous sans monde », une humanité sans monde, la subsistance de quelque forme d'humanité ou de subjectivité après la fin du monde. Mais, comme nous l'avons vu, penser la future disjonction des termes évoque irrésistiblement l'origine de sa conjonction présente et précaire. La fin du monde rétro projette un commencement du monde ; du même coup, le destin futur de l'humanité nous transporte vers sa jeunesse. L'existence du « monde avant nous », bien qu'elle soit considérée par certains comme un défi philosophique, ne semble pas difficile à imaginer. Mais la possibilité d'un « nous avant le monde », la préexistence onto cosmologique de l'humain au monde, est une figure moins usuelle dans la vulgate mythologique occidentale. Nous verrons qu'elle est en revanche une possibilité largement explorée par la pensée amérindienne... La dualité mythique « humanité/monde », pensée à partir de sa dissolution par soustraction d'un des pôles, nous met ainsi face à quatre cas de figure, quand nous tenons compte de sa projection vers le futur ou vers le passé. Mais cette matrice simple se dédouble tout de suite en huit cas, si l'on considère la tonalité ou la valeur attribuée à chacune de ces résolutions soustractives. Le monde avant nous peut être vu alternativement comme un âge d'or pour la vie ou comme un désert silencieux et mort ; l'humanité

---

<sup>567</sup> *Ibid.*, p. 323.

<sup>568</sup> Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, p. 452.

<sup>569</sup> Déborah Danowski et Edouardo Viveiros de Castro, « L'arrêt du monde », in Collectif, (B Latour Dir), *De l'univers clos au monde infini*, p. 289.

après la fin du monde peut être vue comme une race de surhomme dont le destin est le cosmos infini, ou comme une poignée de survivants misérables sur une planète dévastée. Et ainsi de suite... quant à ce « monde » dont on imagine la fin, il peut concerner la totalité de la biosphère terrestre ; il peut désigner le cosmos comme un tout (la collection des entités et des processus spatio-temporels, soit le « monde » de la physique), ou même la « réalité » dans son sens métaphysique, ou encore l'être comme telle, mais il peut aussi désigner le *Umwelt* socioculturel humain, ou, de façon plus restreinte, un certain mode de vie considérée comme le seul qui soit digne de véritables êtres humains<sup>570</sup>.

Ce que les Amérindiens ont à nous apprendre face à nos craintes d'apocalypse, de perte de mondes, de catastrophe démographique ou de fin de l'histoire, c'est surtout que nous avons à redéployer l'analyse critique de la temporalité telle qu'elle formate en sous-main nos stratégies occidentales de développement. Berger nous avait déjà mis sur cette piste, il faut la rouvrir et l'étendre à l'idée d'un avenir nettoyé de « la mythologie du progrès qui l'encombre ».

Serge Latouche attire aussi notre attention, sur la base d'études anthropologiques réalisées en Afrique, sur l'ethnocentrisme de la conception occidentale du développement.

Les Bubi de Nouvelle Guinée équatoriale utilisent un terme qui signifie à la fois croître et mourir, et les Rwandais construisent le développement à partir d'un verbe qui signifie marcher, se déplacer, sans qu'aucune directionnalité particulière ne soit incluse dans la notion... Cette lacune n'a rien d'étonnant ; elle indique simplement que d'autres sociétés ne considèrent pas que leur reproduction soit dépendante d'une accumulation continue de savoirs et de biens censés rendre l'avenir meilleur que le passé... En ce qui concerne l'Afrique noire, les anthropologues ont remarqué que la perception du temps est caractérisée par une nette orientation vers le passé... Les Sara du Tchad estiment que ce qui se trouve derrière leurs yeux et qu'ils ne peuvent pas voir, c'est l'avenir, tandis que le passé se trouve devant, puisqu'il est connu.<sup>571</sup>

Mentionnons également le concept de *noa* qui existe dans les îles du Pacifique : ce concept désigne la possibilité, mais aussi l'obligation morale, qu'ont les parties à entamer des négociations lors de conflits, en éliminant autant que possible leurs perceptions, leurs réflexions, leurs sentiments et toute forme d'engagement antérieur ou de calendrier prédéterminé.

### ***Le futur comme capacité culturelle et comme conquête***

Dans un registre tout à fait différent, la littérature d'anticipation parvient à enjamber tous les obstacles logico-économiques et à nous transporter directement là où l'auteur pressent un cadre de vie imaginable.<sup>572</sup> Voyons comment Alan Weisman, dans son roman de fiction *Homo Disparitus*<sup>573</sup> imagine

---

<sup>570</sup> *Id.*, p. 234.

<sup>571</sup> Sur l'ethnocentrisme du concept de développement, cf Serge Latouche, *Survivre au développement*, principalement des pages 74 à 78.

<sup>572</sup> Le film de Lars Von Trier *Melancholia*, ou le roman de Cormac McCarthy *The Road* (Paris, Points, 2009), sont des exemples récents de projection du cadre de vie désolé ou barbare qui pourrait résulter de la poursuite des logiques technicoéconomiques en vigueur dans la civilisation occidentale.

le destin de la planète à l'issue de la disparition absolue de l'espèce humaine sur terre. Weisman imagine un monde dans lequel toute présence humaine aurait disparu, sans trop savoir pourquoi mais certainement en raison d'un épuisement écologique sur lequel il reste volontairement évasif, pour « dégénérer en une sorte de terrain vague où rats et corbeaux se pourchasseront parmi les mauvaises herbes ». Weisman ne nous demande pas d'imaginer un scénario catastrophe, genre explosion nucléaire ou spectaculaire réchauffement climatique, car il a besoin de conserver une terre relativement identique à celle que nous connaissons aujourd'hui pour déployer son intrigue.

Si ces instincts – trompeurs, en l'occurrence – nous amènent à attendre qu'il soit trop tard, ça ira mal. S'ils fortifient notre résistance face à l'escalade des présages : tant mieux. Ce ne serait pas la première fois qu'un espoir tenace et insensé aurait inspiré le coup de génie qui sauve les hommes du malheur. Essayons donc de mener une petite expérience : admettons que le pire soit arrivé. L'extinction de l'humanité est un fait accompli... N'allons pas non plus penser à un scénario catastrophe écologique dans lequel notre disparition entrainerait celle de dizaines d'autres espèces. Imaginons plutôt un monde dont nous aurions tous soudain disparu. Demain.<sup>574</sup>

Weisman observe à partir de là combien de temps il faudrait à la nature pour retrouver une situation d'avant la civilisation actuelle. Comment la nature s'y prendra-t-elle pour écouler – détruire – les stocks accumulés par la civilisation en termes de pollution, de chaleur... Y parviendra-t-elle, comment pourra-t-elle détruire et « digérer » nos gigantesques villes et constructions de toutes sortes, nos milliards de sacs plastiques ? Quelques-unes de nos créations parviendront-elles à rester visibles jusqu'à ce que le soleil grille complètement notre planète ?

Intéressant point de vue radicalement différent de ce dont nous avons l'habitude d'envisager sur plusieurs sujets structurants pour notre avenir. Ce roman nous force à entrer dans un type de futur d'où nous nous sommes disparus, un futur qui exige notre disparition pour continuer à exister. Ce futur-là devient radicalement différent du passé. Il est vidé de toute Histoire humaine, la notion d'Histoire se détériore, elle devient passagère du temps. Comme le disait Anders, l'Histoire elle-même « sera Histoire ». Mais Weisman cherche aussi à se demander : « notre disparition pourrait-elle appauvrir un tant soit peu la planète, en la privant d'une de nos contributions ? Se pourrait-il que, au lieu de pousser un gigantesque soupir de soulagement, le monde se retrouve, une fois débarrassé de nous, à nous regretter ?<sup>575</sup> ».

Un point de vue comparatif des modes d'appréhension du futur entre diverses sociétés fait apparaître le futur comme une conquête à assurer et consolider en permanence. Le futur n'est pas donné à l'avance, il est certainement, avance Appadurai qui a consulté les archives importantes dont dispose l'anthropologie à ce sujet, en permanence à reconstruire en fonction de l'idée de *vie bonne* que se font

---

<sup>573</sup> Weisman, Alan, *Homo disparitus*, 2007.

<sup>574</sup> *Id.*, p. 16.

<sup>575</sup> *Id.*, p. 18.

les sociétés au fil du temps : la vie bonne est « ...comme une carte du parcours d'ici à là-bas, et de maintenant à plus tard... ». Nous devons, dit Appadurai, sortir de la vision anthropologique de cultures comme logiques de reproduction et comprendre que les images du futur sont fonction des composants de l'éthique de la vie quotidienne, elle-même tirée par la conception de la vie bonne telle qu'elle encadre le paysage des fins visées et des voies praticables conformément aux règles de cette éthique. C'est pourquoi le futur n'est pas un « élément routinier » et identique d'une société à l'autre. Il est plutôt, dit Appadurai, une « capacité culturelle. »

... comme d'autres domaines des sciences sociales, la tendance en anthropologie a été d'osciller entre les études des mouvements utopistes et millénaristes d'une part et, plus récemment, les études des traumatismes culturels d'autre part. Cela a créé un écart notable dans l'étude systématique de la variabilité des visions de la bonne vie, de la vie dans l'au-delà et de la vie juste, qui a eu pour conséquence de renforcer le sentiment que l'espoir est le produit de moments d'exception et d'urgence, et que le futur n'est pas un élément routinier de pensée et de pratique dans toutes les sociétés. Si l'on s'intéresse au futur en tant qu'élément du façonnement des pratiques sociales, on constate cette même tendance à osciller entre la métaphysique et l'abstraction d'une part (par exemple dans le travail de lecture de l'ethnologue française Geneviève Calame Griaule sur la vision du monde des Dogons d'Afrique), et à décrire d'autre part les paysans et des peuples non occidentaux comme des décideurs hyper rationnels, agissant à partir de tendances et d'algorithmes de choix rationnels universels.

La pièce manquante ici est un effort systématique pour comprendre comment les systèmes culturels, en tant que combinaison de normes, de dispositions, de pratique d'histoire, encadrent la bonne vie comme un paysage de fins discernables et des voies pratiques vers la réussite de ses objectifs. Cela exige de se départir de la vision anthropologique des cultures comme logiques de reproduction, en faveur d'une image plus complexe où les systèmes culturels façonnent aussi des images spécifiques de la bonne vie comme une carte du parcours d'ici à la bas, et de maintenant à plus tard, en tant qu'élément de l'éthique de la vie quotidienne. Cette approche, considérant les idées de la bonne vie comme systématiquement variables et valides, serait une avancée majeure pour comprendre que la capacité à l'aspiration est bien capacité culturelle, même si elle est partout la clé pour changer les termes du statut quotidien en matière de reconnaissance et de distribution.<sup>576</sup>

Il existe donc bien dans la réalité d'aujourd'hui, dans l'histoire et dans la littérature d'anticipation, des sagesse qui peuvent servir d'exemple à la civilisation occidentale, mais il n'existe aucun modèle prêt à l'emploi qu'il suffirait d'étendre à l'ensemble de l'humanité pour atteindre le xxii<sup>e</sup> siècle sans dommage pour l'humanité dans son ensemble. L'avenir comme critique de la temporalité, comme conquête, comme résultat d'une négociation, sont les principaux enseignements qui ressortent d'un rapide regard sur les expériences extra occidentales de l'avenir.

---

<sup>576</sup> Arjun Appadurai, *Condition de l'homme global*, p. 366.

## 4.Éléments pour une théorie générale de l'anticipation

### *Le futur, nouvelle dimension de la vérité*

Il est temps de reposer la question entrevue en introduction, la question de l'anticipation. C'est la clé. Comment se fait-il que la civilisation occidentale n'a toujours pas accouché d'une méthode d'anticipation solidement structurée ? Comme se fait-il que nous en soyons réduits aujourd'hui encore à découvrir après coup les conséquences de l'agir humain ? D'où vient ce mystère d'une lacune aussi énorme dans l'édifice par ailleurs si remarquable et globalement performant de notre civilisation ? Pourrait-on imaginer une méthode d'anticipation qui permettrait de faire quelques progrès en matière d'anticipation collective ?

Nous voyons plus précisément où se situe le problème essentiel : la civilisation occidentale est véritablement en danger si nous ne parvenons pas à orchestrer les développements technico économiques qui rythment - sans notre consentement et selon des modalités qui nous échappent totalement, à nous, les acteurs de cette civilisation - l'orientation vers des impasses stratégiques dangereuses. Le danger encouru n'est pas mineur, il peut concerner la survie totale ou partielle de l'humanité, disons à l'horizon de une à trois générations. Il y a de fortes probabilités que sans virage significatif dans nos modes de vie, la civilisation s'écroule par manque de ressources, par accident, par dérapage incontrôlé, par effet collatéral d'une mise au point technoscientifique mal maîtrisée dans les domaines chimiques, nucléaire, génétique, numérique, ou plus probablement à la croisée de ces disciplines, cette contrée où personne n'est capable de prévoir quoi que ce soit, où le principe d'incertitude au sens de Poincaré joue à fond. Nous pressentons que l'évolution susceptible de nous mettre à l'abri de l'effondrement redouté ne pourrait pas se contenter d'être « mineure », de type alternance gauche/droite, ou libéral/conservateur, ou encore de type principe de précaution, développement durable, décroissance... Nous pressentons que l'effort collectif qui pourrait permettre

de cesser de titaniquer, de prendre un virage décisif susceptible de remettre la société sur des rails plus sécurisés est certainement gigantesque, il impliquerait un retournement de paradigme touchant jusqu'au plus profond de nos équilibres actuels, touchant par exemple nos concepts de rationalité, de temporalité, de progrès. Nous touchons ici aux limites de nos modèles de représentation.

Pourtant l'histoire nous enseigne aussi que de très profonds renversements se sont produits au cours des siècles passés. Des renversements d'une portée équivalente peut-être à celle aujourd'hui recherchée se sont produits et ont véritablement modifié l'orientation de peuples, des nations, tantôt par effet de surprise (Abraham, Jésus, la découverte de l'Amérique, la Révolution française), tantôt comme conséquences collatérales de découvertes scientifiques (les haruspices, l'astrologie, le progrès), tantôt suite à une évolution progressive des facultés humaines de perception et d'analyse (la perspective, l'histoire) tantôt encore par la volonté consciente des humains (oracles), ou au moyen des utopies sociales qui ont si profondément réorienté des régions entières de notre civilisation actuelle. D'autres modifications plus locales ou conjoncturelles (psychanalyse, socialisme, systémique, le cas du marxisme état certainement particulier...) ont également représenté de grandes forces d'entraînement, régionalement ou ponctuellement.

Sommes-nous à l'aube d'un tel retournement ? Rien n'est moins sûr. Il n'est pas non plus certain qu'un quelconque retournement suffise à redonner à la civilisation occidentale des perspectives réellement durables sur le long terme, il n'est pas certain que l'avenir de cette civilisation soit encore ouvert, il n'est pas certain qu'il soit encore possible d'inverser les tendances lourdes à l'effondrement qui se laissent deviner sous les divers angles sous lesquels nous l'avons observé. Pourtant, c'est l'objet de ce chapitre. Il s'agit de rassembler ici toutes les aspirations, toutes les possibilités théoriques, toute la matérialité disponible dans la contingence de l'existence contemporaine, tous les ingrédients à notre disposition pour envisager une poursuite de l'aventure de la civilisation occidentale sur longue durée. Pour cela, nous avancerons dans cette direction en reposant la question : quelles seraient les conditions à réunir pour que la civilisation puisse conserver un avenir ouvert sur longue durée ? Depuis l'Anthropocène, on sait qu'on ne peut plus compter sur le fonctionnement de lois sectorielles aveugles pour produire un résultat d'ensemble cohérent pour l'avenir de l'humanité. Nous sommes dans l'obligation de faire aujourd'hui ce dont nous pouvions nous exonérer jusqu'à présent : élaborer un plan de développement, décider où nous souhaitons aller en matière d'organisation sociale, remettre sur la table le projet d'anthropologie prospective de Berger. Non pas un plan au sens « planification », un plan plutôt défensif, un plan qui cherche à maintenir ouvert un avenir qui est en train de se rétrécir au fur et à mesure du rapprochement de la civilisation avec les limites de son environnement (physique et psychique). A l'ère de l'Anthropocène la dimension du futur devient la véritable dimension de la vérité. Il s'agira ici de pousser cette *découverte* au bout de ses implications, de la torturer pour lui faire avouer ce qu'elle exige de nous en matière d'anticipation.

D'abord baliser le champ de l'anticipation. L'anticipation collective devient un devoir, soit. Mais rien n'a préparé à cela la civilisation occidentale, qui n'a donc trouvé pour l'instant que quelques mesures curatives pour traiter ses problèmes planétaires (divers traités comme par exemple : non-prolifération

nucléaire, procédures d'autorisation de mise sur le marché, normes sectorielles diverses). Quels seraient les jalons d'une pensée de l'anticipation, comment en baliser le champ, comment passer outre les énormes problèmes de divergences de points de vue, d'inégalités matérielles et donc de perspectives entre les peuples et les individus ? Si la science a perdu le monopole de la certitude, si la technique engendre à présent autant de menaces que de promesses, si l'économie libérale accroît les inégalités et dévore la planète dans des proportions insoutenables, quels seront nos repères ? Ce que je cherche dans ce chapitre, c'est la définition d'une nouvelle approche de l'anticipation à la fois sous l'angle d'une aspiration, d'une méthode et d'une sagesse. Dans la perspective d'en tirer ultérieurement le cadre général d'évaluation des choix stratégiques relatifs aux principaux enjeux stratégiques contemporains.

#### ***4.1. Le Principe Prospective, pour ouvrir le futur***

Je suis tenté de faire d'un *principe prospective* un principe tout aussi structurant pour l'appréhension de l'avenir que *l'espérance* et la *responsabilité* l'ont été pour Bloch et Jonas<sup>577</sup> : nous sommes parvenus à un point mondial de développement qui interdit toute nonchalance vis-à-vis des conséquences de nos actions. Par rapport à *l'attitude prospective* de Berger, la dénomination *Principe Prospective* veut souligner le caractère devenu impérieux de la démarche d'anticipation. Là où ce geste était à l'état naissant chez Berger, qui cherchait d'abord à instaurer l'idée que l'avenir peut être le résultat de l'action réfléchie des hommes, l'Anthropocène a inversé les priorités : il ne fait plus aucun doute que l'action des hommes peut susciter des effets de grande envergure, la question devient au contraire d'anticiper au maximum les conséquences de l'agir humain pour tenter de parer à ses effets potentiellement dévastateurs.

Il s'agit alors d'imaginer les règles de fonctionnement d'une sorte de *futurocentrisme méthodologique*, j'entends par là une façon de penser qui aurait pleinement intégré le fait que l'agir humain s'étend sur des champs d'irréversibilité qui exigent à présent lucidité et débat démocratique avant acceptation, validation, ou éventuellement suspension. Il n'est plus possible de laisser le pouvoir d'agir sur des questions structurantes pour l'avenir de l'humanité à des entités technicoéconomiques dépourvues de toute norme de comportement politiquement acceptée, ou qui basent ostensiblement leur stratégie sur des principes de conquête, de concurrence, de recherche de profit, de dumping social, environnemental ou temporel. De la même manière que le Général de Gaulle avait fait du Plan une « ardente obligation » pour la France en reconstruction, au sortir de la seconde guerre mondiale, nous

---

<sup>577</sup> En référence aux *Principe Espérance* et *Principe Responsabilité* d'Ernst Bloch et Hans Jonas, deux ouvrages majeurs, qui ont occasionné en Allemagne « un combat de titans » entre les deux façons d'envisager l'avenir défendues par ces deux puissants penseurs.

avons à creuser l'idée d'un futurocentrisme méthodologique, d'une ardente obligation d'utiliser tous les moyens à notre disposition pour anticiper au mieux les probables conséquences de l'agir humain dans tous les domaines où cette action dispose d'une portée mondiale, dans toutes ses principales catégories d'intervention sur le réel.

S'adresser au futur ? Mais au fond on ne fait que cela dira-t-on, du matin au soir, le plus naturellement possible. La plupart de nos faits et gestes *tendent* vers le futur. Je veux, je vais, je refuse, j'ai soif, tout cela tend vers le futur. Les neurosciences nous apprennent tous les jours plus précisément pourquoi et comment le cerveau est d'abord un organe qui sert à anticiper. On le pensait tout occupé à archiver nos souvenirs, on le découvre tendu vers le futur ; il passe son temps à anticiper la suite des événements, à simuler certaines hypothèses<sup>578</sup>. C'est à la fois vrai et faux. Notre cerveau a peut-être des dispositions pour l'anticipation, il n'en reste pas moins que le futur au sens collectif n'est toujours pas pris au sérieux dans les sociétés occidentales. En témoignent tous les débordements cristallisés dans le concept d'Anthropocène. Il faut dire que l'entrée de l'humanité dans l'ère de l'Anthropocène est un phénomène extrêmement complexe à propos duquel la réflexion ne peut être guidée par aucun précédent de même envergure.

Anticiper dans ce nouveau contexte n'est pas plus simple qu'auparavant, c'est seulement plus nécessaire et urgent. Peut-être aussi plus complexe dans la mesure où l'imprévisibilité gagne tous les jours du terrain. Le diagnostic de Sloterdijk n'invite pas à l'optimisme : « Quoi que l'on entreprenne à l'avenir pour faire face aux dangers reconnus, dit-il, ce sera placé sous cette loi de l'improbabilité croissante qui domine une évolution en surchauffe. »<sup>579</sup> Vertige de la raison, perdue au milieu de ses propres gouffres, apeurée par ses propres réalisations. Mais les dangers liés à nos stratégies occidentales si problématiques revendiquent d'eux-mêmes une limite dans leur expansion incontrôlée. Et la réflexion prospective dans ce cadre peut ici devenir un puissant aiguillon pour la pensée. Comment modèles, scénarios, expertises peuvent-ils contribuer à une anticipation efficace ? Peuvent-ils s'étendre à l'anticipation des interactions entre le scientifique, l'économique, l'écologique, le politique ? On pressent le besoin d'une approche nouvelle de l'anticipation pour développer la conscience futurologique qui fait actuellement défaut, et parallèlement pour réhabiliter l'idée de l'avenir. Une théorie dont on attendra qu'elle remplace ce qui n'est finalement qu'une philosophie de la précipitation qui cherchait à amonceler quantité d'affects et d'objets sur les rampes de la rationalité universelle pour les propulser dans le tourbillon de l'économie mondialisée. Anticiper aussi pour cesser d'avoir peur de l'avenir. Comment s'y est-on pris pour remettre les clés de notre avenir à des intérêts privés aveugles, pour abdiquer de notre capacité à définir collectivement ce qui doit ou non s'appeler progrès ?

---

<sup>578</sup> Alain Berthoz, *La décision*, Odile Jacob, 2013.

<sup>579</sup> Peter Sloterdijk, *Tu dois changer ta vie*, p. 638.

Tâchons d'avancer dans cette réflexion au moyen de notre fil conducteur : quelles sont les conditions de possibilité d'atteindre, mettons, le XXI<sup>e</sup> siècle dans des conditions acceptables, c'est-à-dire avec des horizons encore ouverts ? N'a-t-on pas plus à perdre qu'à gagner à ne rien faire, à laisser la civilisation occidentale titaniquer sans chercher à reprendre le gouvernail ?

### *Elargissement du champ de l'anticipation*

Par divers chemins on arrive au même constat : au début du XXI<sup>e</sup> siècle une théorie générale de l'anticipation fait gravement défaut face aux enjeux qui se profilent à l'horizon. Sans cette théorie, il est à craindre que nos diverses initiatives ne parviennent jamais à se coordonner efficacement. Comment en effet les décideurs, qu'il s'agisse des scientifiques, des industriels, des politiques du monde entier pourraient-ils trouver un terrain d'entente sans une référence commune à un corpus fixant *a minima* le vocabulaire, les catégories et les valeurs d'une conception générale de la longue durée, au périmètre mondial ? Nous avons pu faire l'économie de cette théorie jusqu'à présent car la biosphère était assez vaste et dotée de réserves suffisantes pour fournir les intrants et absorber les rejets de l'activité humaine, sans dommages vraiment visibles. Mais le niveau d'expansion démographique d'une part, le degré de développement de nos entrées-sorties par tête en régime consumériste d'autre part, et enfin le caractère mondialisé de nos échanges de marchandises et d'informations imposent à présent une structure de pensée coordonnée à l'échelle planétaire, faute de quoi nous sommes exposés à un nombre toujours plus élevé d'impasses stratégiques qui cloisonneront notre futur et celui des générations à venir dans des proportions grandissantes, possiblement mortelles pour l'humanité.

D'un point de vue pessimiste nous pouvons considérer qu'il sera quasi impossible de nous défaire des utopies progressistes qui poussent à poursuivre nos « développements ». Mais d'un point de vue optimiste nous pouvons considérer au contraire que le monde entier est en attente d'une sortie définitive de ces utopies dont on s'accorde de plus en plus à penser qu'elles sont cancérigènes, voire suicidaires, donc *a priori* nocives pour tout le monde.

C'est entendu : nous sommes dans l'incapacité de prédire le futur. Cependant cette incapacité ne doit pas nous exonérer de tenter de construire un avenir acceptable. C'est là toute la nouveauté du challenge qu'implique le maintien de perspectives ouvertes au XXI<sup>e</sup> siècle. Nous avons à promouvoir une méthode de construction de cet avenir, une méthode qui n'aura pas pour objectif d'encadrer les destins individuels de chacun, mais une méthode qui servira de repère à l'évaluation des dangers, à l'identification des directions souhaitables, aux arbitrages en matière de tout investissement porteur d'implications possiblement planétaires. Dans cette optique il ne s'agit pas d'établir une fois pour toutes une théorie générale de l'anticipation : il s'agit de lancer un processus et de le faire progresser par la pratique concrète. Il faudra en partie quitter le régime du *pourquoi* et nous pencher sur le *comment* en ce qui concerne la configuration de l'avenir collectif. Pour cela nous aurons besoin d'une

théorie de l'anticipation parce que nous avons besoin de méthode et de rigueur pour parler du sujet très difficile qu'est le long terme. Non pas parce que l'avenir serait un absolu clair et bien identifié, duquel il s'agirait de se rapprocher. Seulement pour permettre de diagnostiquer le plus clairement possible ce qui semble souhaitable et ce qui semble problématique en ce qui concerne les sujets d'envergure planétaire.

Il faut rendre possible le fait d'avoir des débats transparents et argumentés avec soi-même et les autres, de façon à traiter certaines revendications rivales avec ambition et rigueur plutôt que de prolonger la pente actuelle de « tolérance désengagée » qui, de fait, déresponsabilise tout le monde. Ce débat doit également être de caractère holistique : il n'est plus possible, par exemple concernant les questions climatiques ou nucléaires, d'avoir des positions du type : « vous avez raison sur votre continent et moi sur le mien ». La pluralité des points de vue à laquelle la méthode d'anticipation conduira parfois devra résulter d'une évaluation, et non de l'absence d'évaluation. Ce qui est coupable, ce n'est pas d'innover et d'investir. Ce qui doit devenir coupable, c'est de le faire à présent sans avoir mesuré les conséquences de nos actions. Suite à la perte de nos repères traditionnels (grands récits, croissance, progrès...) nous devons réapprendre à anticiper, même si cela nous oblige à un énorme effort dans la mesure où nous nous sommes laissés bercer depuis deux siècles par nos utopies progressistes qui ont programmé pour nous nos lendemains. Il s'agit moins de chercher à maîtriser l'avenir que les moyens d'appréhender ce qu'il pourrait être.

La prospective ne peut plus se définir comme une opération de prédiction, ni même de prévision, même si ces opérations peuvent revêtir quelque intérêt : chacun dans son domaine - un gouvernement, une entreprise, une discipline scientifique - cherchera à projeter ses prévisions, et peut lui importer qu'il ne fasse qu'emprunter au passé ses ambitions pour l'avenir. La prospective doit se muer en dispositif d'analyse critique. Elle doit se recentrer sur la partie imprédictible de l'avenir, qui représente l'avenir encore ouvert, qui n'est pas totalement colonisé par les intérêts aujourd'hui majoritaires. Le travail de la prospective consiste dans ce contexte à élargir au maximum, à l'aide de concepts et d'angles de vue nouveaux, le côté imprédictible de l'avenir. Comment trouver l'étalon absolu de l'anticipation ? Porter en soi les objectifs de la planète, est-ce possible ? Rien n'est ici certain. Mais la nécessité de redoubler d'efforts en direction de l'anticipation est à présent avérée. Qu'elle pourrait être la grammaire de cette anticipation de grande envergure dont nous avons besoin ?

### ***Pour une Théorie Générale de l'Anticipation***

Il faut alors distinguer entre le principe général que nous voulons identifier, conceptualiser, établir et les institutions qui en garantiront l'existence concrète. Distinguer les principes d'anticipation et la méthode destinée à garantir l'application de ces principes. Je propose de rassembler sous le terme *Théorie Générale de l'Anticipation* les premiers efforts à entreprendre ici pour organiser ces principes, et *Table des Situations Stratégiques* (Table) le dispositif destiné à déployer l'application de ces

principes. Le présent chapitre fait les premiers pas en vue de définir les contours d'une théorie de l'anticipation. Le prochain chapitre sera entièrement consacré à l'élaboration de la Table.

L'objectif est d'imaginer une théorie de l'anticipation qui généralise et porte au plus haut niveau d'abstraction possible la projection sur longue durée des conséquences de nos actions présentes. Une théorie *générale* au sens où il ne s'agira pas de se satisfaire de l'anticipation de phénomènes étroits, déconnectés de leurs effets collatéraux. Rien ne doit nous exonérer ici d'une anticipation de la totalité des conséquences de nos actions. Seule sera reconnue ici une théorie nous permettant de nous approcher d'une *sagesse globale* vis-à-vis de la préservation de l'avenir, quelque soient les incidences auxquelles cette théorie nous contraindra. Allons au bout de cette idée, il sera toujours possible de la rejeter s'il s'avère qu'au final il est globalement préférable de ne pas chercher à anticiper.

Il faut donc ici définir par avance quels sont les principes qui vont inspirer nos diagnostics, nos évaluations, nos préconisations, de quoi pourraient être constitués les principes fondateurs d'une charte de comportement collectif attentif au futur. Ces principes de base doivent être suffisamment forts pour que sous leur autorité puisse se déployer toute une gamme de comportements *rationnels*. Une TGA doit avoir pour objectif de commencer à structurer puis promouvoir une forme d'autocontrôle de la société, des principes d'échanges entre les décideurs au sujet des implications de leurs options stratégiques, d'initier une réflexion *multicritères* chez les acteurs qui veulent donner leur point de vue sur un sujet, déterminer une échelle de valeur des actions engageant le respect de l'avenir.

Quels principes seront ici envisagés ? Réflexe systématique de projection dans la longue durée, promotion du recours à l'expertise pour analyser, réhabilitation du lien passé/avenir qui s'est souvent distendu, effort pour aboutir à une vision holistique des conséquences des actions analysées, recours au raisonnement public pour arbitrer... En fait la TGA ne correspond pas à une attitude complètement nouvelle. Elle ne fait qu'exprimer en de nouveaux termes et déployer plus profondément l'« attitude prospective » dont parlait Berger. Il ne faut pas envisager l'avenir à partir du présent, disait-il en substance, car l'avenir ne sera pas seulement un présent qui se prolonge. Il faut considérer l'avenir, selon Berger qui citait ici Bourbon-Busset, à partir de lui-même. « La vertu suprême devient alors l'imagination qui n'est point le jeu dérégulé des images, mais cette disponibilité de l'esprit qui refuse de se laisser enfermer dans des cadres et qui considère que rien n'est jamais atteint et que tout peut toujours être remis en question.<sup>580</sup> » L'avenir selon Berger n'est pas ce qui vient tout simplement après le présent, c'est au contraire ce qui est ouvert, c'est finalement tout ce qui est présent *plus* ce qui va pouvoir se concrétiser dans le futur. Les professionnels contemporains de la prospective l'expriment diversement mais avec une même préoccupation d'ensemble : nous sommes à un moment où l'anticipation a besoin d'un cadre général ambitieux pour prolonger et fédérer les différents efforts de projection engagés en de multiples domaines :

---

<sup>580</sup> Gaston Berger, « Culture, qualité, liberté », in *TFPF*, 1959.

L'exigence d'anticipation est-elle le fait de notre seule modernité organisationnelle ? Vraisemblablement pas. L'attitude de pro-activité, de projection systématique dans des avenir virtuels, est depuis toujours le fait de celles et ceux qui vivent dans des contextes mouvants, parfois hostiles, toujours aléatoires, aux rythmes capricieux, que ceux-ci aient pour noms conjoncture erratique, mer changeante ou sécheresse imprévue... En fait, ce qui change aujourd'hui, c'est plutôt la banalisation de la perte des repères, la non prédictibilité des événements et des comportements. L'exigence d'anticipation se diffuse à présent jusqu'aux couches les plus profondes, les plus protégées du corps social. Pour chacun d'entre nous, il n'y a plus d'alternative au temps court, au « zéro-délai » psychologique en quelque sorte... Pour le professionnel, le citoyen, l'homme ou la femme d'aujourd'hui, *anticiper* ne signifie plus simplement *prévoir*, encore moins *devenir*, *supputer*, voire *prophétiser* dans le vide. Car comment prévoir sans repères fixes et dans un environnement chroniquement instable ?... L'anticipation authentique consiste avant tout à voir, sentir, ressentir *dans le présent* ce qui pourrait affecter le schéma futur, tout en affirmant en toute circonstance une détermination à agir, une volonté d'intervention sur le cours des choses... Par temps de grande incertitude, quand la raison analytique et raisonnée n'est plus qu'un outil parmi d'autres, il faudrait être bien sûr de soi pour prendre le risque de ne plus rêver plusieurs rêves à la fois...<sup>581</sup>

Jérôme Bindé parle de son côté d'un besoin de réhabilitation du long terme sur une *route neuve vers l'avenir*.

En premier lieu il nous faut construire une perspective temporelle nouvelle. Il nous faut ouvrir une route neuve vers l'avenir. Il nous faut changer d'optique vis-à-vis du futur. Face au double écueil de l'incertitude et du déni, seule une vision délibérément tournée vers le futur saurait en effet l'emporter. La solution proviendra donc, avant tout, d'une *réhabilitation du long terme*. Elle sera nécessairement (et étymologiquement) *prospective*... La reconstruction du temps suppose que les acteurs sociaux et les décideurs cessent de s'« ajuster » ou de s'« adapter », qu'ils anticipent et prennent les devants. Le XXI<sup>ème</sup> siècle sera prospectif ou ne sera pas ; prévoir pour prévenir, tel est l'objectif. Le court et le moyen terme étant déjà sur les rails pour l'essentiel, le sort des générations futures dépendra de plus en plus de notre capacité à lier long terme et décisions présentes. Le renforcement des capacités d'anticipation et de prospective est donc une priorité pour les gouvernements, les organisations internationales, les institutions scientifiques, les collectivités locales et territoriales.<sup>582</sup>

Mais parler d'une théorie de l'anticipation, n'est-ce pas présomptueux, vain, inutile ? Oui, en première analyse, c'est une tâche immense, à la limite de l'envisageable. Mais existe-t-il une solution plus pertinente, plus fiable, plus susceptible de parvenir à structurer un débat mondial sur la promotion du souci de la longue durée auprès des principaux acteurs qui dessinent les contours de cet avenir ? Effectivement nous sommes ici plus proches de l'élaboration d'un projet de société que d'une seule réflexion sur l'anticipation. Pourquoi serait-il définitivement inenvisageable de progresser dans l'élaboration d'un regard collectif en direction de l'avenir dans la mesure où la question intéresse tout le monde ? A situation exceptionnelle - la civilisation titannique peut-être avant de sombrer - projet exceptionnel. On ne peut compter sur l'ordinaire pour nous sortir de l'extraordinaire. Si le problème mondial numéro un est un risque d'effondrement suite à des dangers technoscientifiques et

---

<sup>581</sup> Philippe Gabillet, *Les conduites d'anticipation*, p. 143.

<sup>582</sup> Jérôme Bindé, « L'éthique du futur – Pourquoi faut-il retrouver le temps perdu ? » *Futuribles*, Déc. 1997.

économiques non maîtrisés, l'objectif numéro un doit être de trouver un moyen d'anticiper efficacement ces dangers. Aucun argument n'aura d'emblée la légitimité suffisante pour s'opposer à cette tentative.

### *Nouveaux objectifs prospectifs*

Peut-on viser de nouveaux objectifs en matière d'anticipation ? De quoi s'agirait-il ? L'avenir durant les Trente Glorieuses était clair, prometteur, tiré par l'idée d'un progrès sans limite ; il fallait effectivement que la prospective aide à choisir, parmi tous les mondes envisageables, celui qui serait le plus « souhaitable », celui qui « serait promu à l'existence ». G Berger lui-même a beaucoup contribué à cette orientation conceptuelle. Le souvenir de deux guerres mondiales remplies d'atrocités et la menace d'un hiver nucléaire étaient les deux plus importants soucis géostratégiques à son époque ; aucun autre souci n'était de dimension véritablement planétaire. Les questions lourdes sont nettement plus nombreuses et plus enchevêtrées à présent. Si l'avenir devient aujourd'hui plus court, complexe, opaque, menaçant, il faut intégrer ces caractéristiques pour redéfinir les objectifs de cette prospective de seconde génération qui paraît nécessaire : elle devra procurer de la durée, de la clarté, de la simplicité et de la confiance. Sans retomber dans un positivisme quelconque qui nous éloignerait encore de la vision claire, exhaustive et « détachée » que nous recherchons. Est-ce possible ? Au moment où la civilisation se pose de nouvelles et lourdes questions sur son avenir, l'histoire, la philosophie et la prospective ont peut-être un rôle original à jouer *ensemble* : l'histoire (l'enseignement à tirer de l'expérience sur longue période), la philosophie (son point de vue *désintéressé* pour porter une appréciation sur des orientations stratégiques) et la prospective (en tant que discipline qui cherche à instruire de façon optimale le regard sur l'avenir). Croiser le regard de ces trois disciplines peut-il permettre d'améliorer la visibilité sur les véritables menaces et opportunités à long terme de la civilisation ?

Anticiper en 2015, ce n'est plus extrapoler sur la base d'une exploitation accélérée de ressources terrestres gratuites grâce à une puissance technologique démultipliée. Ce n'est plus positionner ses activités à la frontière la plus proche du non-droit en matière de dumping social, fiscal, environnemental, temporel. Anticiper, c'est envisager frontalement la question de la longue durée, c'est repérer les principaux *enjeux de civilisation* et préparer le terrain pour une meilleure visibilité des impasses stratégiques planétaires, c'est réorienter en permanence les stratégies en fonction des menaces/opportunités identifiées dans la lignée de ces enjeux, afin que ceux-ci se transforment en enjeux de transition, c'est-à-dire en terrain de réflexion, d'investissement, de négociation de façon consciente et transparente. Sans naïveté mais avec un optimisme réaliste<sup>583</sup> je présume que toutes les grandes nations et les grandes entreprises ont dès à présent un besoin vital d'une grille d'analyse et

---

<sup>583</sup> Ce point de vue est explicité au chapitre suivant.

de repérage de ces enjeux pour pouvoir poursuivre leurs activités en minimisant leurs risques d'aboutir à des impasses.

Peut-on franchir un seuil ? Anticiper d'une façon réellement nouvelle, avec une ambition, une force et des moyens réellement efficaces ? La question qui inspire la présente étude concerne la possibilité de dépasser l'acception courante qui veut que l'anticipation ne soit qu'une vague orientation psychologique. Peut-on dépasser ce stade ? Peut-on donner à cette intention un contenu plus précis, structuré, susceptible de guider l'action ? Peut-on parler de « professionnalisation » ou de « politisation » de la question de l'anticipation au sens où sa nécessité ferait sens de façon radicalement nouvelle, notamment suite aux découvertes issues de la prise de conscience de l'Anthropocène ? Politisation qui la ferait sortir de son cadre essentiellement théorique et la ferait entrer dans le domaine des obligations publiques. La présente thèse peut être comprise comme une tentative de construction de cette nécessité d'ériger l'anticipation en principe d'organisation de la civilisation à l'ère de l'Anthropocène. Mais l'évidence d'un besoin d'anticiper ne suffit pas à en fonder la concrétisation. La densité de l'impératif théorique d'anticipation n'est à ce jour réellement matérialisée dans aucun mode de gouvernance public ou privé, en tout cas pas jusqu'au lieu où l'anticipation devrait faire l'objet d'une discussion, évaluation, négociation claire et transparente.

Nous avons besoin d'un ensemble de principes nouveaux pour nous guider dans l'approbation ou la condamnation de certaines options stratégiques de portée internationale. Une théorie de l'anticipation au sens où elle est ici recherchée ne se contentera pas de promouvoir le bien immédiat de ses membres, elle intégrera dans ses jugements, autant qu'elle le pourra, l'intérêt des générations à venir, sur un horizon qui reste à préciser. Il s'agit de structurer un point de vue commun à partir duquel pourront s'engager des revendications, des négociations. Un désir général d'équité est susceptible de limiter la poursuite d'autres fins. Est-on capable de jeter les bases d'une conception publique de l'anticipation qui devienne à terme une sorte de charte de comportement collectif ?

### *Anticiper n'est pas deviner*

Deviner l'avenir ? Le pourrait-on, essayer de deviner l'avenir ne serait pas une bonne idée. Cela signifierait que l'on souhaite que l'avenir dérive du passé. Or, c'est tout l'inverse qui est nécessaire, rendre possible un avenir qui ne soit pas déjà écrit, préempté par le passé, colonisé par les intérêts du présent. Ce qu'il est urgent de mettre à jour, ce sont des conditions de possibilités d'un futur qui resterait tout neuf pour demain. Identifier, et transmettre la possibilité du nouveau, tel est l'objectif essentiel d'une réflexion sur l'anticipation. Sortir le futur des ornières dans lesquelles il est d'ores et déjà embourbé dans l'industrie, dans les médias, dans les écoles, dans les études de marché, dans les processus de R&D (Recherche et Développement). Sortir de ces ornières tant que c'est possible. Identifier ces risques d'ornières, les impasses stratégiques et les chemins pour en sortir, pour échapper aux évolutions irréversibles.

Mais comment ouvrir l'avenir sachant que toute tentative d'y réfléchir aura d'emblée tendance à le dessiner, puis le figer ? Comment faire de l'anticipation, c'est-à-dire de la prévision, de la conjecture, sans figer l'avenir ? Il faudra parfois renouveler les termes avec lesquels nous chercherons à l'appréhender. Ne pas se contenter de *laisser faire* ou de renoncer à toute forme d'anticipation, plutôt modifier les mots avec lesquels nous aurons à l'évoquer. À plusieurs égards on devine que l'avenir est pour une grande part une question de tournure d'esprit et de langage. « Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de renouveler les langages avec lesquels nous pensons et sentons, grâce auxquels nous prenons et comprenons les choses, le futur aussi bien que le présent et le passé. C'est pourquoi il y a quelque chose de fondamentalement poétique dans l'attitude que nous devons avoir à l'égard du futur ».<sup>584</sup> Fort d'une longue expérience de prospectiviste dans le domaine des transports collectifs, Georges Amar explique que son travail consiste souvent à donner sens à des éléments, des « brins » évolutifs qui sont souvent déjà présents et connus au moment où il intervient. Son rôle consiste alors à rassembler tous ces éléments qui sont « déjà demain ».

Ces brins de futur, ces aiguilles de nouveauté, sont mêlées à des tas d'autres, beaucoup moins ou tout autrement aimantées. Cela produit un espace amorphe, isotrope, confus. Le rôle du prospectiviste est d'élaborer une sorte de champ magnétique capable de sélectionner les particules de futurité, de les orienter et de les ordonner selon des lignes de champ. Comme un aimant avec la limaille de fer ! Ainsi se dessineront clairement les lignes de force du futur.<sup>585</sup>

Nous devons assurément nous situer plus près de l'imagination que de la modélisation ou de la divination. Le monde n'est pas seulement écrit en langage mathématique, mais également en termes juridiques, financiers, politiques, spirituels. Faire monde avec tout cela. C'est concrètement ce qui se produira dans la réalité - avec nombre d'accidents. Mais saurons nous l'anticiper ? Anticiper cela est un immense chantier. Il faudra stimuler l'imagination afin qu'elle se rende aussi performante dans l'anticipation que la raison sait l'être dans la configuration du réel.

### ***Anticiper pour élargir l'avenir***

L'innovation radicale est imprévisible tant dans ses causes que dans ses conséquences. Or, cette innovation est aujourd'hui au centre du fonctionnement des sociétés technicoéconomiques. Elle était restée à la périphérie des sociétés classiques, de la naissance de la civilisation occidentale à l'époque de la Renaissance ; elle se tient à présent en leur centre, elle en impulse l'essentiel de la dynamique depuis les Lumières et le début de l'ère industrielle. Dans ce contexte la prospective est donc impossible, car l'innovation – la vraie innovation, celle qui n'avait pas été anticipée- interdit d'emblée toute ambition de prédictibilité. D'où l'idée d'une prospective non prédictive, imaginée par Amar « nous avons besoin désormais d'une prospective *non-prédictive* où le *non* ne doit pas être entendu comme une restriction

---

<sup>584</sup> Georges Amar, *Aimer le futur. La prospective, une poétique de l'inconnu*, p. 10.

<sup>585</sup> *Ibid.*, p. 70.

mais comme une ouverture ».<sup>586</sup> Sur le modèle, dit Amar, des géométries non euclidiennes qui n'ont pas rétréci, mais plutôt considérablement enrichi le champ des mathématiques, et se sont révélées rapidement indispensables en physique pour la formulation de la théorie de la relativité. Amar s'est livré à un exercice d'abstraction visant à approfondir son intuition de l'utilité d'un mode d'anticipation non prédictif. Il estime que la dynamique d'innovation dans le secteur des transports y est plus compliquée qu'ailleurs dans le sens où

La multiplicité et l'intrication des acteurs et des facteurs techno-socio-politico-écologico-économiques, et culturels, y est assez évidente pour que la prétention d'une prédictibilité soit perçue d'emblée comme irréaliste.... Cette prospective sous hypothèse d'innovation intensive a pour principe le suspens du désir de prédire l'avenir comme condition d'une capacité à dire le futur... On parlera alors de prospective *conceptive*, par contraste avec la prospective *prédictive*, en observant qu'elles correspondent à deux représentations du temps. La *prédictive* suppose un temps uniforme continu, les phénomènes étudiés variant selon des paramètres déterminés dont seule la valeur change au cours *du* temps. La *conceptive* repère des changements de temps et d'époques. C'est une prospective *discontinuiste*, le changement d'époque correspondant à un « saut conceptuel », à une discontinuité paradigmatique.<sup>587</sup>

Pourquoi anticiper nous paraît-il aux limites du possible ? Pourquoi ne parvenons-nous pas à nous dépêtrer de cette incapacité à anticiper correctement, au sens où tout organisme le réalise avec succès à toutes les étapes de sa vie quotidienne ? Peut-être sommes-nous victimes d'une trop forte volonté de prévoir, de calculer, de prédire les situations dans lesquelles le futur nous conduira ; d'un trop fort désir (ou d'une défaite) de déterminisme qui tue en nous la capacité d'anticipation adéquate. Pour sortir de cette situation, il s'agit peut-être surtout *d'accroître nos capacités de formulation*. De quoi s'agit-il ? Amar tente une définition.

Faire de la prospective en *régime d'innovation intensive* suppose à la fois de relaxer la prétention déterministe (accepter et même revendiquer que le futur soit ouvert et en partie indéterminé) et d'accroître nos capacités de formulation. Le futur ouvert n'est pas affaire de prédiction mais de « diction », pas de prévision mais de « vision ». Voilà pourquoi aux courbes et aux tableaux de chiffres, utiles seulement pour la part déterministe du futur (l'avenir), il faut sinon préférer au moins ajouter les mots et les phrases (et d'autres formes de langages)... Telle est la dimension poétique de la prospective en situation de *non-prédictibilité*.<sup>588</sup>

Dans ce contexte, l'essentiel est de faire en sorte de ne pas oublier le futur : il faut dire le futur de façon à éviter son oubli sous le simulacre de rationalité qui tend à l'enrôler dans les diverses logiques qui le traversent. La connaissance du futur n'est pas cette catégorie de connaissance qui peut maîtriser son objet au sens où la science l'entend généralement : on sait à présent que rien ne rendra le futur prédictible ni vraiment manipulable. D'un certain point de vue il n'est plus vraiment nécessaire de prédire quoi que ce soit, car nous ne faisons alors que qu'énoncer les prolongements que le passé nous

---

<sup>586</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>587</sup> *Ibid.*, p. 29-30.

<sup>588</sup> *Ibid.*, p. 28.

autorise à entrevoir. La prospective est plutôt « une oreille pour des mélodies inouïes » dit encore Amar. Même lorsque nous sommes en capacité de prédire ce qui va se produire, et de prédire le moment où cela va se produire – situations somme toute assez rares – nous ne sommes jamais en capacité d’anticiper les ruptures.

Anticiper les ruptures, n’est-ce pas contradictoire ? Il s’agit peut-être simplement de repérer les différentiels d’évolution. Car tout ne change pas à la même vitesse. Le savoir et ses applications, les désirs, les échanges, les mœurs, les institutions, le droit, toutes ces strates plus ou moins profondes de l’expérience humaine ne se meuvent pas à la même vitesse, ni dans les mêmes directions. La « prospective conceptive » selon Amar représente cette forme d’anticipation à l’écoute des différentiels de déplacement des paradigmes constitutifs de l’expérience. À l’image des plaques tectoniques qui déterminent la majeure partie des phénomènes à la surface du globe, « la prospective est possible grâce à la différentielle de vitesse d’évolution entre la strate rapide des événements, actions et stratégies, et celle des concepts structurants ou paradigmes. » La prospective devrait devenir, selon lui, l’étude des concepts émergents, des glissements paradigmatiques. Discipline impliquant le devoir de *nommer* les choses « détecter ET dire, percevoir ET formuler, voir ET nommer ce qui émerge, les paradigmes naissants. »<sup>589</sup> Pour Amar, l’exercice prospectif consiste autant à reformuler le passé que la perception du futur. Prendre conscience, et nommer le paradigme au sein duquel nous sommes présentement, sans nous en rendre compte, c’est faire un grand pas en direction de l’anticipation, car le futur n’apparaîtra jamais vierge de toute représentation. Interpréter et réinterpréter le passé et le futur représentent un seul et même geste.

Or, ce qui permet de ré ouvrir le futur, de rejouer le jeu de l’avenir, ce n’est pas de (prétendre) le prédire mais de forger et de transmettre des capacités conceptuelles et langagières fraîches. Ce dont le futur est si souvent prisonnier, ce sont les ornières langagières, les modèles de pensée figés. Ouvrir le futur, lui redonner du jeu, suppose d’une part un travail critique des modèles figés – et d’abord d’en prendre connaissance -, et simultanément de proposer de nouvelles ressources de pensée et d’imagination.<sup>590</sup>

Proposer des ressources cognitives nouvelles, opérationnelles pour envisager les futurs individuels et collectifs. D’où l’expression *a priori* étrange d’Amar : la prospective n’a pas pour objectif de connaître le futur, mais au contraire de le « recharger en inconnu ».

Ce qu’il faut saisir dans cette optique, c’est le mouvement, le passage, le contraste, le changement de paradigme. Le lieu de frottement des plaques tectoniques, les endroits où ces plaques s’écartent, s’entrechoquent ou au contraire se mêlent en se chevauchant sans heurt. Mais sans objectif de délivrer une vérité définitive sur le futur étudié. L’effort de formulation suggéré par Amar vise à proposer de nouveaux concepts, à enrichir le langage du domaine étudié. Il s’agit explicitement de rompre les logiques d’anéantissement inhérentes aux processus technicoéconomiques, d’aiguiser le regard en direction des interstices entre ces logiques, de les repérer, les mémoriser, et pour cela d’abord les

---

<sup>589</sup> Georges Amar, « *Prospective conceptive : pour un futur ouvert* », in *Futuribles* N° 404, Janv-fév. 2015, p. 20.

<sup>590</sup> *Ibid.*, p. 20.

nommer. Il s'agit de dire le futur pour lui éviter de disparaître sous les vérités intemporelles de la divination ou du rationnel, qui n'ont pas d'histoire ni de futur. La parole et l'imagination ayant pour vocation ici de reprendre le fil du futur en mobilisant des ressources susceptibles de descendre au-dessous des logiques scientiste et religieuse qui confisquent le futur, le rétrécissent dans la logique de leurs intérêts propres.

S'ouvre alors une autre façon de résister à la crise de l'avenir : le constat que l'avenir de l'homme moderne se trouve préempté par différentes logiques, notamment technologies et économiques, avec tout l'arsenal « administratif » qui les accompagne, et qu'il devient quasi impossible de s'extraire de ces logiques – logiques d'optimisation de pans entiers de l'expérience humaine, logiques technicoéconomiques, logiques d'anéantissement du futur des individus et des collectifs. Futur préempté par les logiques technologiques telles qu'Illich les décrit, ou telles qu'Anders les illustre, notamment lorsqu'il pointe l'explosion de l'individu en « *dividus* »<sup>591</sup> éparpillés dans les décombres des machines qui lui livrent le monde à domicile. Logiques automobile, aéronautique, numérique, médiatique. Logiques économiques, financières, avec leurs multiples paramètres - salariat, chômage, retraite, sécurité sociale... pour les individus. Logiques de croissance, de profit, d'optimisation fiscale, sociale, environnementale pour les entreprises privées. Ou logiques de puissance pour les États nations : logique historique, militaire, financière, diplomatique. Explosion des collectifs sous l'emprise des injonctions multiples et parfois contradictoires de ces logiques qui cherchent, chacune, à faire prévaloir ses propres intérêts en misant sur une planète disponible pour elle seule. Dans ce contexte l'objectif de la prospective n'est pas de situer ses travaux à la pointe de l'une de ces logiques, ni d'entrevoir comment faire de ses anticipations le plus rapidement possible un argument de puissance, de croissance, ni de profit. L'objectif premier de la prospective est au contraire de trouver les moyens d'échapper à ces logiques. Dans ce contexte sa priorité n'est pas de connaître ni de construire l'avenir - ces deux objectifs restant finalement l'expression de la volonté cartésienne de maîtrise de l'environnement humain. La priorité devient celle de rouvrir ce qui, en vertu des logiques inhérentes à l'environnement technicoéconomique de l'homme contemporain, tend à se refermer. Donc en premier lieu imaginer, décrypter, nommer, reformuler le champ des possibles.

Mais, plus précisément, comment dire le futur ? Le futur est totalement naturel, notamment dans le règne du vivant. Une graine, une fleur, un papillon sont des façons de *dire* le futur, mais pas de le *prédire*. Dans quoi pourra-t-on alors dire le futur ? Dans la consistance de la graine, la couleur de la fleur, la luxuriance des parures du papillon ? Vraisemblablement dans tout ce qui peut bouger, dans les écarts possibles de leurs comportements à venir. Les lois physiques, si solides, peuvent-elles prédire quelque chose ? Non. Elles décrivent très précisément le mouvement des astres, mais selon des lois mathématiques intemporelles, qui ne distinguent rien dans le passé ni dans l'avenir. Elles ne prédisent pas vraiment les réalités à venir, elles ne font que les décrire, certes selon des trajectoires parfaitement claires. Amar avance le néologisme de « *prodiction* », inspiré des termes *prédiction* et *production*, pour

---

<sup>591</sup> Gunther Anders, « *Le monde comme fantôme et comme matrice* », in *L'obsolescence de l'homme*, Tome 1.

désigner ce futur radical qui ne peut être ni prédit ni produit, mais qui peut être « prodit ». Pour lui, l'équivalent de notre Principe Prospective consiste en ceci que ce qui ne peut être prédit peut cependant être dit.

On prédit des événements, des faits, parce que l'on possède ou connaît leurs lois de production. Ou du moins, pour parler comme la science contemporaine, des « modèles » des phénomènes, dont la validité est provisoirement assurée par la vérification de leurs prévisions. L'imprédictibilité du futur dans ce qu'il a de véritablement ouvert ne signifie pas que l'on ne puisse rien en dire de pertinent ou d'utile. Dire n'est pas prédire, ai-je avancé à plusieurs reprises. Dire le futur, ou plus sobrement « en direction » du futur – ce que l'on pourrait désigner par le néologisme *prodition*, est possible et intéressant. C'est même la seule vraie façon de faire de la prospective dès lors que l'on admet la dimension d'inconnu du futur.<sup>592</sup>

Car il nous appartient de rendre le futur intéressant. Lui qui est souvent prédit comme banal, triste, bouché, dangereux... il nous appartient de le rendre intéressant, ouvert, prometteur. Le travail de la prospective n'a pas pour objectif de prononcer des vérités certifiées sur l'avenir, ni même de documenter l'avenir. Il est de fournir aux différents acteurs du futur des angles de vue qui viendront élargir leurs perspectives. La prospective ne vise pas à décrire un chemin qui serait tracé par avance, elle doit plutôt travailler et imaginer un maximum de chemins possibles, sans arrière-pensée sur la destination finale de l'avenir. Il s'agit moins de planifier l'avenir que de l'ouvrir. Tel est le nouvel impératif du travail d'anticipation à l'ère de l'Anthropocène. « La fonction de la prospective est de fournir du langage en vue du futur »<sup>593</sup>, dit encore Amar, au moyen de concepts susceptibles de raviver l'articulation entre les mots et des choses. Car là réside le plus fort potentiel d'avenir. Savoir s'il est possible de conjecturer en situation d'évolution généralisée, donc en situation difficilement prévisible, est une question légitime. Mais ne pas conjecturer conduirait à accepter l'idée de n'avoir aucun regard, aucune volonté, aucune ambition vis-à-vis de cette évolution ; accepter l'idée d'avancer vers l'avenir les yeux bandés. C'est entre ces bornes qu'il faut situer l'exercice d'anticipation adapté à nos exigences contemporaines : jeter les bases d'une pensée de l'anticipation qui fasse de *l'élargissement* de l'avenir son objectif prioritaire.

### ***L'anticipation comme principe régulateur et comme ardente obligation***

L'anticipation : sans doute ne s'agit-il là pas d'une préoccupation complètement nouvelle. Ce qui est nouveau, c'est l'obligation d'élever l'anticipation dans la hiérarchie des normes de comportement collectif, et notamment sur les questions stratégiques structurantes. Jusqu'à un passé récent, notre savoir et notre pouvoir étaient trop limités pour devoir incorporer l'avenir lointain dans la prévision : au contraire, devant l'immensité de la nature, de l'univers, de la temporalité, nous étions jusqu'au milieu

---

<sup>592</sup> Georges Amar, *Aimer le futur. La prospective, une poétique de l'inconnu*, p. 64.

<sup>593</sup> *Ibid.*, p. 106.

du XXe siècle un peu comme les conquérants européens débarqués dans les vastes plaines américaines. On pouvait bien y perpétrer quelques viols ou carnages, c'est l'immensité des étendues à conquérir, confinant à l'infini, qui restait l'horizon, le régulateur de l'action au quotidien. Il suffisait de régler l'agir humain sur les normes morales en vigueur pour l'instant présent, de s'assurer que nos actes momentanés, selon le précepte kantien, n'empiètent pas sur la liberté immédiate de notre prochain. Mais dès le milieu de XXe siècle la crise financière et les guerres mondiales, ainsi que l'utilisation de la bombe atomique, ont subitement attiré l'attention sur l'envergure et les implications mondiales de certains des comportements humains collectifs. Il n'en est cependant résulté à cette période aucune recommandation, aucun impératif en matière d'anticipation collective. Plusieurs organisations internationales ont bien vu le jour au sortir de la seconde guerre mondiale, comme le Fonds Monétaire International et la Banque Mondiale notamment. Ces organisations ont eu pour mission de coordonner les actions des États-nations au niveau mondial, mais pas d'anticiper quoi que ce soit. Plusieurs alertes ont été données, surtout depuis l'émergence reconnue d'une *problématique mondiale*, notamment par les prospectivistes de la seconde moitié du XXe siècle, mais rien jusqu'à ce jour n'a réellement permis d'infléchir les logiques techno libérales qui inspirent l'essentiel du développement de la civilisation occidentale. Pourtant, avec les questions climatiques, génétiques, numériques ou anthropologiques qui se profilent à l'horizon, le besoin d'anticipation prend une dimension nouvelle : à l'extrême, on pourrait dire qu'il conviendrait idéalement d'inclure la mesure de la totalité des conséquences planétaires de ces activités, pour chaque décision stratégique d'envergure mondiale. Programme démentiel ? Oui. Mais existe-t-il une autre possibilité d'accompagner efficacement les progrès de notre développement ? Déterminer si la croissance de notre savoir prévisionnel est suffisamment établie pour encadrer la réflexion collective et inspirer une déontologie adaptée pour les dirigeants de la planète sera une question cruciale dans la présente étude. En tout cas cette perspective impose de placer l'anticipation au centre de la prise de décision collective. Nous avons à faire face à une inversion complète du rapport entre savoir et pouvoir, et à faire passer cette inversion dans les règles qui gouvernent le monde. Face à la mondialisation financiarisée et dévergondée qui préside aux principales orientations stratégiques de la civilisation occidentale doit s'imposer une pratique de l'anticipation raisonnée à l'échelle mondiale, elle aussi. Si le futur peut encore receler un avenir humain, ce sera parce que l'homme aura repris la main sur la direction du monde. La transformation de l'agir humain, tant dans ses composantes technicoscientifiques que dans les règles assurant les échanges économiques, impose une transformation générale de l'anticipation dans les affaires humaines.

Il doit y avoir rupture dans notre conception de l'anticipation, si notre objectif est bien de garantir que les progrès actuels de la civilisation n'aboutiront pas à rétrécir l'avenir pour les générations futures. Jusqu'à présent l'anticipation ne visait qu'à garantir les intérêts immédiats, ou à court terme, des acteurs en présence. Nous devons rompre avec cette pensée, pensée qui s'est souvent muée en doctrine pour encadrer l'agir humain dans ses plus grandes expéditions, innovations, dans ses plus grands développements. L'extension temporelle des conséquences de nos puissantes actions contemporaines implique une prise en compte dès l'action présente des conséquences de ces actions.

C'est le prix à payer pour une certaine capacité d'orientation du destin de l'humanité, d'évitement des impasses de civilisation.

Vue sous cet angle, l'anticipation ne possède aucun caractère d'évidence massive. Il ne suffira pas de marteler un devoir d'anticipation aux oreilles des décideurs de la planète pour parvenir à des résultats satisfaisants pour toutes les parties en présence. Elle représente plutôt un mince filet d'espoir sur lequel il faut s'appuyer pour tenter de construire un système nouveau d'appréhension des sujets d'envergure planétaire. Ce filet paraît bien faible face à la contrainte des systèmes en place et à la force des intérêts en présence, mais il n'est peut-être pas définitivement impossible d'introduire ici davantage de *rationalité*. Pour cela, trois conditions principales paraissent indispensables : d'abord renforcer notre capacité à *identifier* les sujets sur lesquels devraient se mobiliser prioritairement les instances internationales, ensuite améliorer notre capacité à prévoir, mesurer, puis *évaluer* les profils de futur envisageables sur ces sujets, et enfin perfectionner notre capacité à faire ressortir les intérêts globaux et les *leviers d'action* qui rendront des négociations mondiales envisageables sur les sujets les plus engageants pour l'avenir de l'humanité.

Utopie irréaliste ? Une remarque à ce propos. Il est clair qu'au regard des logiques qui gouvernent le monde aujourd'hui, l'anticipation systématisée au sens où nous l'entendons ici fait pâle figure, est quasi inexistante. Mais n'est-ce pas clairement une lacune, un manque, une source évidente d'immenses problèmes au moment où un nombre toujours plus grand d'enjeux prennent une dimension planétaire ? C'est pourquoi j'invite plutôt à considérer qu'avec un principe prospective il s'agit moins d'innover que de rétablir une pratique (la mesure des conséquences à long terme de nos actions) qui a existé dans toutes les civilisations, y compris la nôtre, mais qui a disparu depuis deux siècles en Occident, depuis que les Lumières nous ont invités à considérer l'avenir comme un champ d'investigation libre de toute contrainte vis-à-vis de notre agir au présent.

### *Processus de civilisation et prospective selon Elias*

Le *processus de civilisation* au sens que Norbert Elias a donné à ce terme offre une autre illustration du fonctionnement du principe prospective au sens où je cherche à l'approfondir. En insistant sur la nécessité d'avoir un regard aussi profond que possible, et conjointement, en direction du passé et de l'avenir. Un processus de civilisation, explique Elias, consiste en une « modification de la sensibilité et du comportement humain dans un sens bien déterminé »<sup>594</sup>. Rien n'indique que l'histoire de la civilisation puisse résulter d'une volonté ni d'une action ou série d'actions consciemment choisies, décidées, puis mises en œuvre. Rappelons d'emblée que le processus de civilisation selon Elias ne répond en aucun cas à un quelconque plan rationnel, avec des mesures arrêtées à cet effet. Le processus de civilisation n'est qu'un des aspects de la question beaucoup plus générale de l'évolution historique dans son ensemble, évolution historique qui n'est pas davantage l'aboutissement d'une

---

<sup>594</sup> Norbert Elias, *La dynamique de l'Occident*, p. 181.

planification rationnelle et consciente. Pourtant, elle n'est pas seulement une suite d'apparitions et de disparitions incohérentes. Comment peuvent apparaître, demande Elias, « dans ce monde des hommes, des structures qu'aucun individu n'a expressément voulues et qui ne sont pas, pour autant, des mirages sans consistance, des formations amorphes ? ». <sup>595</sup> Si le processus de civilisation n'opère selon aucun plan, il n'en est peut-être pas moins soumis à un ordre spécifique. Il obéit selon Elias à une puissante *mécanique sociale* qui confère au processus de civilisation un ordre spécifique : il y a interpénétration des plans et des actes humains, des mouvements émotionnels et rationnels qui interfèrent continuellement. « Cette interpénétration fondamentale des plans et des actes humains peut susciter des transformations et des structures qu'aucun individu n'a projetées ou créées. L'interdépendance entre les hommes donne naissance à un ordre spécifique, ordre plus impérieux et plus contraignant que la volonté et la raison des individus qui y président. » <sup>596</sup> Si l'on parvient à décrypter plus finement la marche de cette évolution, on parviendra peut-être à comprendre dans quelle direction va la civilisation.

Cette marche n'a rien, elle non plus, de rationnel si l'on entend par ce qualificatif un ordre élaboré par des hommes raisonnant en fonction d'une quelconque finalité. Elle n'est pas davantage « irrationnelle » au sens où elle résulterait de circonstances totalement fortuites. Pour Elias, l'appel au concept de la « ruse de la raison » prouve à quel point Hegel avait été frappé par le fait que nombre des projets et des actions humains aboutissent à des résultats qui n'étaient ni prévus, ni souhaités.

Passons rapidement sur les analyses détaillées d'Elias qui montrent comment les mécanismes de la féodalisation ont été peu à peu éliminés par un conditionnement social fait d'une recherche de sécurisation croissante, sécurisation qui s'est lentement affirmée par le déploiement de logiques militaires, puis fiscales, qui ont abouti à la création des *monopoles* de la force physique et de redistribution des richesses. Le processus de civilisation peut alors se déchiffrer comme résultat d'un conditionnement social à base de consentements individuels obtenus en échange d'une sécurisation croissante des conditions de vie des individus. Là où l'analyse d'Elias devient intéressante dans la perspective de notre recherche des fondements d'une théorie de l'anticipation, c'est lorsque qu'il décrypte la mécanique par laquelle se concrétise cette recherche d'autocontrôle individuel croissant : on peut alors parler du processus de civilisation comme du déploiement d'une *conscience prospective croissante*. Pourquoi, comment ? Dans les sociétés avancées les individus acceptent, afin de diminuer leur exposition aux risques de conflits naturels et sociaux de toute nature, d'échanger une partie de leur liberté d'action individuelle en compensation d'une vie à l'abri des monopoles militaires et fiscaux des États-Nations. Et la capacité des hommes de se souvenir des causes passées et de projeter les conséquences futures de leurs actions devient une qualité déterminante de la position sociale dans les sociétés complexes. Puisque le réseau d'interdépendances entre les hommes s'amplifie à mesure de la division des tâches dans les sociétés occidentales, l'homme incapable de réprimer ses pulsions spontanées compromet sa situation sociale à venir. Au contraire l'homme qui maîtrise ses passions

---

<sup>595</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>596</sup> *Ibid.*, p. 183.

bénéficiera d'avantages sociaux évidents. En ce sens le processus de civilisation peut se lire comme l'habitude croissante de chercher dans le passé lointain, et de projeter dans le futur également le plus lointain, les causes et conséquences de ses actes. La population croissante, le niveau de technicité croissant de la société industrielle, la hiérarchie et la complexification croissantes de la division des tâches dans la civilisation occidentale... Tout cela se concrétise par des contraintes nouvelles dans l'ensemble des fonctions ouvertes aux individus au sein de la société – contraintes qui obligent les individus à constamment dépasser le présent, « à tenir compte aussi du passé et de l'avenir, puisque des enchainements plus longs et plus différenciés suivent automatiquement tout acte et l'insèrent dans un ensemble d'interdépendances. »<sup>597</sup>

Il faut lire ces pages pénétrantes dans lesquelles Elias explique a contrario comment, dans les sociétés antiques peu structurées, on suppose « l'âme toujours disposée à se porter avec la même ferveur d'un extrême à l'autre. Il suffit parfois d'une impression futile, d'une association d'idées non contrôlées pour déclencher une réaction d'angoisse et un changement d'attitude. »<sup>598</sup>. Elias prend l'exemple du guerrier libre des sociétés antiques : sa fonction se prête mal à l'anticipation, à l'évaluation des dangers à long terme. Il n'a pas ce besoin qu'il découvrira dans les sociétés complexes de procéder à l'évaluation des conséquences à long terme des dangers qu'il encourt. Personne ne détenant le monopole de la force, les dangers peuvent venir de tous côtés, la situation change sans cesse, les manifestations émotionnelles se modifient au même rythme et la recherche de l'efficacité commande de réagir au présent. Si la situation « apporte la détresse, la captivité, la défaite, on s'y résigne sans la moindre réserve. L'inquiétude irrémédiable, la proximité du danger, l'atmosphère générale d'une vie imprévisible, quelques îlots fragiles d'une relative tranquillité, donnent lieu à de brusques sautes d'humeur, survenant sans motif extérieur, et faisant passer l'homme de la joie la plus débridée à la contrition la plus sincère. »<sup>599</sup>. L'essentiel du processus de civilisation peut alors se lire dans la distance croissante que l'individu prend avec le présent, la recherche des causes et des conséquences les plus lointaines devenant en quelque sorte une police d'assurance qui minimisera son exposition aux risques dans une organisation sociale complexe. Ce processus de civilisation n'est pas propre à l'Occident. S'il est vrai que le modelage de l'appareil psychique est plus profond et englobant en Occident, Elias estime que des processus de civilisation similaires se déroulent aussi ailleurs. Ils sont selon lui l'apanage de toutes les sociétés complexes, là où la division des tâches crée, « sous l'impulsion de la pression concurrentielle, des interdépendances étendues, où la monopolisation de la violence physique rend possible et nécessaire une coopération dépassionnée entre les hommes, où s'élaborent des fonctions exigeant une vue rétrospective et prospective des actes et intentions des autres membres de la société. »<sup>600</sup>. C'est donc la croissance des interdépendances qui provoque la poussée civilisatrice originelle. À cette croissance répond la nécessité de prévoir les prolongements futurs de nos actes -

---

<sup>597</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>598</sup> *Ibid.*, p. 192.

<sup>599</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>600</sup> *Ibid.*, p. 202.

prévision qui ne s'en est pas simplifiée pour autant. Un début de mise en marche du principe prospective, pourrait-on dire.

L'évolution se fait toujours dans le sens d'accroître l'autocontrôle, dans le sens de la répression des pulsions du moment au profit d'une attitude prospective visant à dominer et contrôler ces pulsions. Et l'itinéraire suivi par la conscience que les pulsions du moment doivent être subordonnées à des fins futures est à peu près le même dans toutes les civilisations : cette conscience s'empare d'abord des élites, puis des couches de plus en plus vastes de la société occidentale. Mais si l'impulsion est donnée par les élites dans l'analyse d'Elias, les « couches inférieures » de la société doivent suivre rapidement, et c'est d'ailleurs leur inscription dans ce schéma prospectif général qui leur permettra de s'extraire d'autant plus efficacement de ces couches inférieures. Dans un passé lointain, ou encore actuellement mais hors de la sphère du monde occidental, les travailleurs peu qualifiés se trouvent insérés dans les tissus relationnels de sociétés peu hiérarchisées ; dans ce contexte ils commencent à devoir s'inscrire dans des certains schémas prospectifs qui leur donnent à percevoir quelques scénarios de leur situation à venir. En cas de mécontentement par exemple, les premières manifestations de cette conscience prospective les conduisent à exprimer leur décharge émotionnelle à travers l'agitation ou la révolte. Au fur et à mesure du développement du processus de civilisation et en réponse à la complexification croissante des sociétés, les couches inférieures en viennent à transformer leurs contraintes extérieures sous la forme, dans leur psychisme, d'autocontrainte. Peu à peu ils apprennent à refouler leurs désirs et leurs émotions immédiats au profit d'un objectif plus lointain, l'attitude prospective au sens d'Elias leur apparaissant petit à petit comme un moyen d'améliorer leur condition d'existence. Ce qui fait la spécificité de l'Occident et de ses sociétés au fonctionnement complexe et différencié, c'est justement que la division du travail est conditionnée par le fait que les couches inférieures, qu'elles soient rurales ou citadines, ont commencé très tôt à régler leur comportement et leurs activités en fonction de la connaissance qu'elles acquièrent de leurs interdépendances futures et lointaines. L'ascenseur social à l'occidentale, c'est justement la capacité à s'extraire d'une condition initiale grâce à une projection pertinente dans une situation imaginée très différente dans un futur lointain ; projection qui reste difficile pour les couches inférieures, car les élites leur fournissent des modèles de pensée plutôt destinés à leur faire accepter définitivement leur statut de subordonnés.

Voici donc en résumé le fonctionnement du processus de civilisation selon Elias : ce que donne à voir un regard sur l'histoire du développement des civilisations, c'est donc l'extension des normes de comportement civilisé par le recours généralisé à l'anticipation, à la modération des pulsions, au développement progressif de mécanismes d'autocontrainte. Développement d'une autodiscipline active et permanente, toujours soucieuse de l'avenir. Recherche des causes les plus lointaines et généralisation de l'attitude prospective qui se traduit par une adaptation active des comportements individuels aux obligations découlant d'une projection située très en avant dans le temps. Elias ne dit pas si ce processus de civilisation tend à réduire ou à accroître les inégalités au sein de cette civilisation, même s'il laisse indirectement penser qu'à l'échelle d'une vie humaine, la capacité individuelle

d'anticipation est finalement le meilleur moyen pour chacun de chercher à améliorer ses conditions d'existence futures.

### *Destins individuels, destins collectifs*

Je propose de reprendre telle quelle la conclusion de Jonas à l'issue de ses réflexions au sujet du niveau de risque acceptable dans les choix opérés par les sociétés contemporaines : nous pouvons bien à titre individuel, tel Achille, choisir une vie brève, faite d'exploits glorieux, plutôt qu'une longue vie prudente et ennuyeuse. Mais nous n'avons pas le droit d'engager dans cette voie risquée l'ensemble de la civilisation ; tout risque de mutilation des conditions d'une vie « authentiquement humaine » pour les générations à venir doit être proscrit. Jonas, dans la perspective éthique qui est la sienne, déroule à ce sujet de longues analyses sur lesquelles je ne reviendrai pas. Nul besoin, dans la présente tentative, de définir un cadre d'appréhension des questions de long terme, de sonder la validité juridique, morale ou métaphysique de cette assertion. Bien au contraire, je propose de mettre cette nécessité de préserver le long terme sur le devant de la scène, y compris s'il n'est pas possible d'en justifier pleinement la nécessité du point de vue théorique. Car s'il s'avère que la raison classique éprouve des difficultés à assumer cette option, c'est à mettre sur le compte des lacunes de cette raison, cela ne nous exonère pas d'en faire une question prioritaire. L'entrée dans l'Anthropocène n'autorise plus ce genre de tergiversations. Ce n'est plus le bien-être ou le mal-être contemporain qui doivent légiférer dans l'arbitrage de nos options présentes, c'est la perspective d'avenir.

Une précision s'impose face à cette orientation apparemment exigeante : il faut clairement distinguer entre les éthiques individuelles, qui peuvent viser à la maximisation des intérêts individuels au présent, quels qu'ils soient, et les éthiques collectives, qui doivent faire de la préservation de l'avenir leur idéal régulateur. Notre approche critique des stratégies de court terme est exclusivement orientée vers les entités qui ont à gérer des problématiques collectives. Elle ne vise pas les conduites individuelles. En aucun cas je n'invite ici à considérer que les individus auraient à s'imprégner d'une conduite visant à s'interroger systématiquement sur leurs perspectives à long terme. Attirer l'attention sur la nécessité de prendre en compte les problématiques de long terme dans la vie des entreprises et des États est tout à fait compatible avec les philosophies qui invitent les hommes à « vivre le moment présent ». L'épicurisme est certainement une attitude tout à fait adaptée à la vie contemporaine. La préoccupation de long terme ne doit représenter une priorité que pour les entreprises ou les États, au moment où ces entités prennent des décisions potentiellement lourdes de conséquences pour l'avenir. Il est cependant vraisemblable que l'individualisme des sociétés occidentales détourne l'individu de s'intéresser à l'avenir du collectif. À la limite, dans la mesure où un individu ne s'intéresse qu'à son propre avenir et à celui de son entourage proche, la notion même de projet collectif se confond en partie avec celle de son projet personnel. Tocqueville l'avait diagnostiqué dès l'instauration de la démocratie en Amérique :

Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas : il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.<sup>601</sup>

L'individualisme inhérent à la civilisation occidentale est vraisemblablement une des origines du manque d'intérêt général pour les questions de long terme, mais cela n'est pas l'objet de la présente étude. Car quoiqu'il en soit de nos morales individuelles et collectives, l'Anthropocène impose de convertir rapidement notre lien de domination en un lien de réciprocité avec la planète. Car la biosphère est fragile, nous l'avons rendue récemment plus fragile encore qu'elle ne l'était avant l'avènement de l'époque industrielle, et la survie de l'humanité dans ce contexte n'est pas acquise. La valeur *humanité* s'en trouve fortement dépréciée. Il ne servirait pourtant à rien de redevenir soumis et craintifs vis-à-vis de la nature, paralysés par nos nouveaux pouvoirs. Nous devons certes mettre un terme au saccage de la nature qui trouvait sa justification dans la croyance plus ou moins sincère en une abondance de ressources naturelles illimitées, mais nous ne pouvons même pas nous reposer sur l'idée qu'il suffirait de freiner nos développements pour retrouver un équilibre pérenne. Car il semble déjà illusoire d'envisager qu'une simple *retenue* de nos prélèvements sur la biosphère soit suffisante pour garantir l'accès au XXI<sup>e</sup> siècle sans encombre pour l'ensemble de l'humanité. Nous avons à inventer un modèle économique planétaire vraiment nouveau, dont seule l'orientation de tous les paramètres dans le sens de la longue durée, la très longue durée, est susceptible de servir de support à la reconfiguration adaptée des valeurs de l'Occident à ses perspectives concrètes.

Actuellement il y a brouillage des prérogatives des uns et des autres : en tant qu'effets secondaires, les risques collatéraux à l'activité technicoéconomique seraient plutôt du ressort du politique, sauf défaut d'anticipation ou erreur de gestion dûment prouvés. En d'autres termes l'économie n'est pas vraiment responsable de ce qu'elle engendre ; ses faits et gestes ont en réalité un certain droit à l'inconséquence et à l'*anonymat*. De son côté le politique serait responsable de ce qu'il a accepté de ne plus contrôler depuis bien longtemps, et de ce qu'il n'est de toutes façons plus du tout en mesure de contrôler aujourd'hui. Cette configuration si incohérente des rôles et responsabilités dans les sociétés démocratiques libérales est le nœud du problème, en tout cas en ce qui concerne les enjeux de civilisation qui sont au centre de notre réflexion. C'est exactement à ce point qu'une réflexion sur l'anticipation doit proposer un nouveau schéma directeur qui devra s'imposer à la fois aux *big players*, aux pouvoirs politiques et aux citoyens, dans l'intérêt de toutes les parties.

---

<sup>601</sup> Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, T. 2, p. 434.

## 4.2. Aux origines de l'anticipation

À ma connaissance aucun auteur n'a complètement développé la notion d'anticipation au sens où je l'entends ici. En effet le concept d'anticipation qu'il s'agit de configurer aujourd'hui doit être imprégné de plusieurs impératifs dont certains sont très nouveaux : faire de l'avenir un objet systématique pour la réflexion, avoir le souci de replacer toute question stratégique dans la chaîne des temporalités qui proviennent du passé le plus lointain et seront projetées sur la plus longue durée possible, respecter le principe de rationalité universelle, rechercher la totalité de la vision, déployer une aptitude à la vigilance au sujet de nombreux enjeux dont nous avons perdu la maîtrise, intégrer la question des limites (ressources, délais), réfléchir sur fond de risque d'effondrement global toujours possible...

C'est certainement la notion *d'anthropologie prospective* de G Berger qui s'approche le plus directement de ces objectifs, bien qu'elle soit loin d'englober tous les angles de vue nécessaires à la pensée de l'anticipation requise pour encadrer les enjeux stratégiques du XXI<sup>e</sup> siècle. Plusieurs auteurs ont plus ou moins directement approché ce sujet, de façon plus ou moins volontaire, souvent au détour ou à la périphérie de leurs principaux centres d'intérêt. Outre Berger, et sans revenir sur les idées de Nietzsche, Wells, ou de Jouvenel déjà mentionnées, je pense particulièrement ici à Valéry, Jonas, Anders et Innerarity, qui chacun à leur manière ont ressenti le besoin de faire de l'avenir un objet de réflexion bien spécifique et ont commencé à en structurer l'approche d'une façon intéressante pour notre propos. Chacun à leur manière, et comme Berger, ils invitent à pratiquer la philosophie sous la forme prospective.

Nietzsche est le premier penseur à avoir conjugué importance de l'avenir, rôle moteur de l'homme dans la configuration du futur et vision planétaire. Ce triptyque lui confère une position de pionnier dans la recherche qui nous occupe ici, même s'il est resté très éloigné de la préoccupation de traduire ces pensées en outils pratiques d'aide à la décision politique. Justement les quatre penseurs dont nous allons apprécier les analyses se sont montrés soucieux de l'application de leurs idées pour l'encadrement de l'agir collectif.

### *L'entrée dans l'avenir à reculons et l'idée d'une Table des situations stratégiques*

Les réflexions de Paul Valéry au sujet de l'avenir sont profondément intéressantes et conservent aujourd'hui encore toute leur capacité d'interpellation. Quatre idées particulièrement fortes de Valéry renforcent l'idée du *principe prospective* étudié ici : l'idée d'une capacité transformatrice de l'esprit humain sur le cours des choses, l'idée que la prévision est une activité fondamentale de la civilisation, l'idée d'imaginer le possible sous la forme d'une *table des situations* sur laquelle nous reviendrons

longuement, et enfin le caractère holistique qui doit devenir la marque de fabrique des réflexions contemporaines sur l'avenir. Il est probable que Berger se soit profondément inspiré de Valéry, même s'il le cite assez peu. En effet, la force avec laquelle Valéry insiste pour illustrer le besoin de retourner de fond en comble notre façon traditionnelle de concevoir l'avenir n'a pas pu laisser insensible Berger qui a si souvent répété à quel point la juste prise en considération de cet avenir exige à présent une véritable « conversion de regard ». Or, il se pourrait que cette exigence perdure aujourd'hui, pour d'autres raisons, et que nous ayons de nouveau à nous poser cette question dans le cadre d'une conception du monde contemporain encadrée par le concept d'Anthropocène. De quoi s'agit-il d'abord chez Valéry ? « Nous entrons dans l'avenir à reculons », a souvent répété Valéry. Que voulait-il dire ? Nous devenons de plus en plus incapables d'anticiper le futur sur la base de nos expériences passées mais nous continuons à le faire, maladroitement, par réflexe ; or nous sommes invités à déployer une nouvelle faculté, jusqu'ici très mal employée, pour nous aider à ne pas commettre l'irréparable.

Plus la civilisation avance, explique Valéry dans *La politique de l'esprit*, plus nous pétrissons et modifions les corps, la matière, le temps à l'aide de nos nouvelles idées, de nos nouveaux mots, de nos nouveaux pouvoirs. Jamais nous n'avons occasionné à notre environnement de transformations si rapides et profondes. Il devient de plus en plus impossible d'anticiper. « Quel est donc le penseur, le philosophe, l'historien même le plus profond, même le plus sagace et le plus érudit, qui se risquerait aujourd'hui à prophétiser le moins ? »<sup>602</sup> Plus nous avançons dans ces temps réellement nouveaux, plus nous sommes mis en face de cette très remarquable nouveauté : nous sommes de plus en plus incapables d'imaginer l'avenir. Il devient de plus en plus vain d'essayer de conjecturer en se fondant sur des connaissances historiques. Le nombre, l'importance et la production croissante des innovations qui s'introduisent dans l'univers humain abolissent toute possibilité de comparer hier à aujourd'hui, et encore moins de projeter demain sur des bases aussi mouvantes. Les raisons pour lesquelles Valéry avance ce constat sont originales, éloignées des raisons le plus souvent invoquées face ce diagnostic somme toute plutôt partagé : « Nous avons introduit des pouvoirs, inventé des moyens, contracté des habitudes toutes différentes et toutes imprévues. Nous avons annulé des valeurs, dissocié des idées, ruiné des sentiments qui paraissaient inébranlables pour avoir résisté à vingt siècles de vicissitudes et n'avons, pour exprimer un si nouvel état de choses, que des notions immémoriales. »<sup>603</sup> L'origine de notre trouble ne vient pas d'autre chose que de la *puissance de transformation* de notre esprit. « Un monde transformé par l'esprit n'offre plus à l'esprit les mêmes perspectives et les mêmes directions que jadis. Il lui impose des problèmes entièrement nouveaux, des énigmes innombrables. »<sup>604</sup> Nous devenons incapables d'imaginer l'avenir alors même que nous avons fait de cet avenir le principal moteur de nos actions ; c'est pourquoi « demain est une puissance cachée », mais une puissance qui risque de nous échapper. Comment Valéry conclut alors cette analyse ? « La seule conclusion d'une étude comme celle-ci, d'un regard sur le chaos, la seule qu'une

---

<sup>602</sup> Paul Valéry, « La politique de l'esprit », *Variété III*, p. 198.

<sup>603</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>604</sup> Paul Valéry, « Notre destin et les lettres ». In *Regards sur le monde actuel*, p. 185.

étude de ce genre fasse désirer, serait une anticipation ou un pressentiment de quelque avenir », dit Valéry qui précise avoir horreur des prophéties, « ... En somme il devient de plus en plus vain, et même de plus en plus dangereux, de prévoir à partir des données empruntées à la veille ou à l'avant-veille ; mais il demeure sage, et ce sera ma dernière parole, de se tenir prêt à tout, ou à presque tout... »

Nous pouvons à présent bien plus que nous ne savons. Cet état de fait modifie tout le système de nos attentes. C'est pourquoi « *nous entrons dans l'avenir à reculons...* Vous sentez l'importance de la question. Elle ne tend à rien moins qu'à modifier en nous tout le système de nos attentes, tout le réseau des extrémités sensibles qui nous donne l'illusion du futur, toutes les formes de nos espoirs et de nos craintes. En d'autres termes, il y a en nous une crise de l'imprévu ». <sup>605</sup> D'où la nécessité d'une *conversion du regard* pour envisager à présent l'avenir avec quelque espoir de pertinence. Condition nécessaire mais non suffisante pour répondre à toutes les questions posées par cet avenir bien problématique. Car Valéry nous avertit dans d'autres textes de « l'entrée du genre humain dans une phase de son histoire où toute prévision devient – par cela même qu'elle est prévision – une chance d'erreur, une production suspecte de notre esprit ». <sup>606</sup>

Or « le travail mental de prévision est une des bases essentielles de la civilisation » disait aussi Valéry. Car l'intérêt des réflexions de Valéry en matière d'anticipation ne s'arrête pas là. Sans qu'il l'exprime ainsi, Valéry propose un début de méthode pour approcher la question de l'avenir d'une façon structurée. Chacun a en mémoire les mots maintes fois cités par lesquels Valéry introduit *La crise de l'esprit* en 1919, soit à l'issue de la première guerre mondiale.

Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles... Nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde. Nous sentons qu'une civilisation est aussi fragile qu'une vie... Tant d'horreurs n'auraient pas été possibles sans tant de vertus. Il a fallu, sans doute, beaucoup de science pour tuer tant d'hommes, dissiper tant de biens, anéantir tant de villes en si peu de temps...

Et Valéry d'énumérer dans ce texte saisissant toute l'étendue des productions de l'esprit européen en quelques pages. Jusqu'à clôturer son panorama de la culture européenne par ce constat « Partout où l'esprit européen domine, on voit apparaître le maximum de *besoins*, le maximum de *travail*, le maximum de *capital*, le maximum de *rendement*, le maximum de *ambition*, le maximum de *puissance*, le maximum de *modification de la nature extérieure*, le maximum de *relations* et *d'échanges* ». <sup>607</sup> Vers où se dirigent donc tous ces maximums ? Vers où nous conduisent-ils ? Peut-on en dresser la carte ?

Nous sommes une espèce zoologique qui tend d'elle-même à faire varier son domaine d'existence, et l'on pourrait former une table, un classement systématique de nos rêves, en considérant chacun d'eux comme dirigé contre quelqu'une des conditions initiales de notre vie... Supposons que nous ayons construit cette table et que

---

<sup>605</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>606</sup> Paul Valéry, « Le bilan de l'intelligence », *Variété III*, p. 261.

<sup>607</sup> Paul Valéry, « La crise de l'esprit », *Variété I*, p. 51.

nous la considérons. Nous serions assez vite tentés de la compléter par le tableau des réalisations... D'ailleurs, il faudrait construire également une table des *déceptions*, des rêves non réalisés...<sup>608</sup>

Il me semble que Valéry introduit ici une notion tout à fait nouvelle dans le suivi des productions humaines, et peut-être également un début de méthode pour anticiper l'avenir. Tenter, devant l'avalanche des découvertes et l'infini des possibles imaginables, d'en dresser la carte, et de tenir cette carte actualisée du mieux que nous le pourrions ; lier au mieux notre futur à notre passé et notre présent. Dans un autre texte Valéry précise cette idée de *table des situations*. Conséquence de la puissance de transformation de l'esprit humain, l'histoire pourra prendre part à l'histoire même : les sentiments, les ambitions, les habitudes, les souvenirs viendront configurer nos perceptions peut-être bien plus fortement que la perception des données factuelles. Le passé, plus ou moins réel, plus ou moins rêvé, plus ou moins organisé après coup agira sur le futur avec la même force que les données du présent. Mais c'est l'idée du futur qui confère au passé sa force de propulsion. La puissance du passé ne sera donc vraiment établie que par la passion de l'avenir. « L'avenir, par définition, n'a point d'image. L'histoire lui donne les moyens d'être pensé. Elle forme pour l'imagination une table des situations et de catastrophes, une galerie d'ancêtres, un formulaire d'actes, d'expressions, d'attitudes, de décisions offerts à notre instabilité et à notre incertitude, pour nous aider à devenir ».<sup>609</sup> Dresser la table des situations passées et présentes, pour en dessiner les profils de futur envisageables. Objectif ambitieux pour une pensée de l'anticipation. Profonde idée que je chercherai plus loin à prolonger en la disposant de façon à porter une appréciation sur les principaux enjeux stratégiques contemporains.

Valéry insiste aussi sur le caractère nécessairement holistique de cette table des situations. Toute la terre ayant été de nos jours reconnue, inventoriée, partagée entre les nations... « *Le temps du monde fini commence*. Le recensement général des ressources, la statistique de la main d'œuvre, le développement des organes de relation se poursuivent. Quoi de plus remarquable et de plus important que cet inventaire, cette distribution et cet enchaînement des parties du globe ? Leurs effets sont immenses. Une solidarité toute nouvelle, excessive et instantanée, entre les régions et les événements est la conséquence déjà très sensible de ce grand fait. Nous devons désormais rapporter tous les phénomènes politiques à cette condition universelle récente ».<sup>610</sup> A une période de prospection doit succéder une période de mise en relation. Il devient dangereux de spéculer sur l'isolement des événements dans un monde fini. Tant que le monde était perçu comme infini il était possible, il était même rationnel de prévoir, calculer, entreprendre de façon isolée : toute perturbation du globe se tenait tranquillement dans la région émettrice de cette perturbation, ainsi que dans son époque d'origine. Il y avait donc place pour différentes grandes stratégies simultanément, puisqu'aucune d'entre elles n'était susceptible de traverser les océans ou les époques pour venir perturber la vie des sociétés voisines. Voici donc une seconde vertu de la table générale des situations stratégiques : elle impose la mise en relation d'éléments que toute notre activité technicoéconomique nous « force »

---

<sup>608</sup> Ibid., p. 35 et 36.

<sup>609</sup> Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, p. 14.

<sup>610</sup> Ibid., p. 21.

habituellement à dissocier, inconsciente qu'elle veut à rester des conséquences à long terme de ses activités. Il ne sera pourtant pas simple de traduire ces principes en une grille d'analyse réellement utilisable pour apprécier les orientations stratégiques les plus structurantes pour l'avenir de la civilisation.

### *Jonas : Futurologie comparée et casuistique imaginative*

J'ai précédemment expliqué en quoi le principe prospective ici en phase de construction ne correspondait pas à une recherche d'ordre éthique au sens de Jonas, mais plutôt à une recherche d'efficacité au sens d'Illich. Il vise à fonder un dispositif d'anticipation qui se propose d'encadrer l'évaluation des enjeux stratégiques contemporains. Pour autant, il est intéressant de s'arrêter un instant sur quelques traits saillants de la pensée de Jonas. Ses profondes analyses, dégagées de leur visée éthique et de l'heuristique de la peur dont Jonas cherchait prioritairement à consolider les fondements, mettent à jour de féconds concepts qui peuvent inspirer aujourd'hui encore la recherche d'une *attitude prospective* adéquate, comme disait de son côté Berger, ou d'un *principe prospective*, comme j'essaie ici de le préciser. Je pense notamment à ses concepts *d'avenir calculable*, *d'impératif d'avenir*, de *futurologie scientifique*, de *futurologie comparée*, *d'éthique du futur* ou de *casuistique imaginative*<sup>611</sup>. Car à travers ces concepts Jonas a plusieurs fois côtoyé la question du juste recours à la prospective dans l'optique d'une politique générale de prévention des risques résultant de nos pouvoirs technoscientifiques devenus exorbitants.

#### *4.2.1.1. Bloch : conscience anticipante et apprentissage de l'espérance*

Il faut au préalable rappeler le contexte particulier de la relation entre les pensées d'Ernst Bloch et de Hans Jonas. On sait que le *Principe Responsabilité* de Jonas a été écrit en partie pour répondre au *Principe Espérance* d'Ernst Bloch. Il est donc intéressant de rappeler les principaux motifs *d'espérance* au sens de Bloch, même si sa posture d'esprit semble *a priori* éloignée des impératifs de l'anticipation à l'ère de l'Anthropocène. Il est clair que Bloch n'a pas saisi comme Jonas les dangers inhérents au développement des techniques modernes. Pour Bloch le sens de l'histoire n'est pas le fruit d'une ruse de la raison mais la production d'une conscience anticipante. Il y a chez Bloch l'intuition de l'avènement d'un monde meilleur ; il s'agit essentiellement d'orienter l'homme vers les moyens qui l'amèneront à maturité. « ... c'est le fait d'investir l'avenir selon l'utopie ou selon la responsabilité pour l'avenir qui

---

<sup>611</sup> Notons que les traducteurs des œuvres de Jonas ont parlé de *futurologie* plutôt que de *prospective* pour décrire ses visées anticipatrices. Il s'agit à mon sens d'une erreur au sens où les préoccupations de Jonas sont nettement plus proches de celles des pères fondateurs de la prospective d'origine latine (c'est particulièrement net pour ce qui concerne G Berger) que des préoccupations de type futurologique anglo-saxon où l'on reste très centré sur l'analyse du champ des possibles technoscientifiques, sans réel intérêt pour les causes et conséquences anthropologiques, environnementales ou politiques des avancées de la civilisation. Afin de ne pas modifier le texte des extraits empruntés ici à Jonas, je respecterai les choix effectués par les traducteurs et parlerai de futurologie lorsque j'évoquerai la pensée de Jonas.

décide du caractère éthique de la philosophie de Jonas quand il décide du caractère plus politique de Bloch.<sup>612</sup> »

Chez Bloch c'est à partir d'un désir de libération que se déploie la conscience anticipante. Cette conscience n'anticipe pas un devenir qui serait déjà tracé dans l'histoire car il ne s'agirait là que d'une réminiscence, elle n'anticipe que des possibilités de libération. C'est au fond le refus de la servitude qui représente le moteur de cette recherche de liberté. Bloch cite pour illustrer la force de la conscience anticipante un extrait des *Rêves d'un visionnaire* de Kant « La balance de l'entendement n'est pas tout à fait impartiale, et le bras qui est marqué : espérance dans l'avenir a un avantage mécanique, qui fait que des raisons mêmes légères, tombées dans le plateau qui est le sien soulèvent de l'autre côté les arguments spéculatifs intrinsèquement d'un plus grand poids ».<sup>613</sup>

L'espérance est permise par l'activation de la tendance utopique en l'homme qui est tournée vers l'avenir. Nous avons donc chez Bloch une conscience anticipante, tirée par la tendance utopique, vers l'espérance. L'espérance chez Bloch met en œuvre une *prophétie active* qui cherche à investir le néant de l'avenir ; une disposition de l'esprit qui lutte contre le destin et la fatalité. Le prophétisme possède un « germe actif » d'espoir.

... celui qui tient un discours clair s'améliore lui-même, mais celui qui prophétise améliore la communauté ; cependant il est plus important encore que le Moi qui s'améliore ne se perde pas dans le monde... L'objectif serait alors atteint si l'on parvenait à unifier ce qui ne l'a jamais été totalement jusqu'ici : le discours clair et la prophétie, l'âme et le tout cosmique de telle sorte que l'âme dépasse, illumine le vaste monde, mais sans rester étriquée, sans se réduire à un idéalisme subjectif ou encore humain.<sup>614</sup>

Mais y-a-t-il un apprentissage possible de cette espérance ? Ici la réponse de Bloch, si on l'extrait de son contexte marxiste, reste très incertaine. Il n'empêche : Bloch représente certainement une source d'inspiration importante à laquelle nous reviendrons ultérieurement.

Pour Avishag Zafrani, Bloch et Jonas ont en commun la poursuite de la réflexion nietzschéenne sur le nihilisme européen. Tous deux cherchent, dans leur « combat de titans », à surmonter ce nihilisme. Tous deux vont jusqu'à interroger l'être et le devoir être, tous deux en regardant l'avenir aussi loin que possible. « Nous retrouvons chez Bloch et Jonas l'aspect décisif de l'anticipation. La différence, de taille, est l'horizon qui détermine cette anticipation. L'horizon de l'espoir, sous la forme d'un optimisme militant chez Bloch et au contraire l'anticipation de la menace qui prend la forme d'une heuristique de la peur chez Jonas. C'est bien la considération de l'avenir qui acquiert une force causale ».<sup>615</sup> Mais pour les deux il demeure très difficile de penser réellement l'avenir très lointain.

---

<sup>612</sup> Avishag Zafrani, *Le défi du nihilisme, Ernst Bloch et Hans Jonas*, p. 282.

<sup>613</sup> Ernst Bloch, *L'Esprit de l'Utopie*, p. 228.

<sup>614</sup> Ernst Bloch, *L'Esprit de l'Utopie*, p. 228.

<sup>615</sup> Avishag Zafrani, *Le défi du nihilisme, Ernst Bloch et Hans Jonas*, p. 329.

L'angle d'attaque de Jonas, à partir du *Principe Responsabilité* (Publié en 1979, mais Jonas a expliqué qu'il y avait travaillé depuis le début des années 1960) c'est le constat du passage d'une civilisation tirée par la promesse à une civilisation hantée par la menace. Notons au passage que cet angle d'attaque fournit par anticipation à Jonas une sorte d'équivalent du concept d'Anthropocène. Pour Jonas le nihilisme annoncé par Nietzsche est bien devenu réalité. Nous sommes en crise, crise du sens et de l'orientation. Cette vision nihiliste de l'avenir résulte de diverses dynamiques au-delà de notre puissance technologique incontrôlée : croissance démographique, logique économique concurrentielle, exercice du pouvoir politique problématique, particulièrement vis-à-vis du long terme. D'où la nécessité d'une nouvelle éthique qui prenne au sérieux l'ensemble de ces dynamiques, et intègre la dimension des effets lointains et irréversibles de nos actions, situation jusqu'alors inédite dans toute l'histoire de l'humanité. D'où également une urgence éthique inédite. « Nulle éthique antérieure n'avait à prendre en considération la condition globale de la vie humaine et l'avenir lointain et l'existence de l'espèce elle-même<sup>616</sup> ». Jusqu'à un passé récent, la présence de l'homme était une donnée première d'où toute éthique tirait son impulsion. Maintenir cette présence pour l'avenir doit devenir l'objet de la nouvelle éthique au sens de Jonas.

On peut parler chez Jonas, c'était déjà le cas chez Bloch, d'une ébauche de *principe prospective*. Car ce n'est pas le fond de la question posée par Jonas « l'homme doit-il être ? » qui retiendra notre attention ici, mais ce qui en découle, ou plutôt ce qui devrait en découler : la responsabilité politique comme exigence d'extrapolation, de prospective, de construction de modèles d'avenir... En effet l'intérêt des réflexions de Jonas consiste en son intuition d'une éthique de la responsabilité qui serait appréhendée en termes prospectifs, à l'échelle de l'humanité. L'impératif kantien est prolongé et conjugué au futur. Comment faire accepter le principe d'une responsabilité générale vis-à-vis des générations à venir ? Les scénarios établis par la science prédictive attendue par Jonas pourraient conduire à des politiques d'empêchement ou de maintien au *statu quo*, selon les nécessités. C'est à ce niveau justement que la réflexion de Jonas devra être complétée (ou précédée) par un principe prospective habité par d'autres motifs que ceux de l'éthique, car on ne voit pas comment son éthique de la responsabilité pourra contraindre les stratégies d'acteurs puissants à l'ère de la mondialisation.

#### 4.2.1.2. *Prévision et puissance*

Excès de puissance et nécessité d'anticiper sont intimement mêlées. Pour Jonas la puissance nouvelle due à la pensée implique un nouveau type de responsabilité, et certainement de nouvelles tâches pour cette pensée. Le temps est venu pour la philosophie de compléter son questionnement sur la juste vie pour l'homme, la société ou l'État, et de s'intéresser à l'homme en tant que force agissant au sein de la nature. Car « l'esprit a fait de l'homme la plus vorace des créatures. Et cela au rythme d'une

---

<sup>616</sup> Hans Jonas, *Le principe Responsabilité*, p. 33.

progression où l'espèce entière se trouve aujourd'hui poussée à consommer non plus le revenu capable de se régénérer, mais le capital unique de l'environnement.<sup>617</sup> » Va-t-il aller jusqu'à saper la base qui le soutient ? Aucun Dieu ne viendra l'exonérer de cette tâche. Disant cela quelques années seulement après que les premières approches en matière d'empreinte écologique ont établi l'importance des prélèvements de la civilisation sur la biosphère, Jonas s'est révélé fin analyste. Mais comment anticiper au sujet de la puissance que nous exerçons quotidiennement quand on sait que les répercussions au loin de nos actions nous sont parfois inconnues au moment de la prise de décision. Or la responsabilité, dit Jonas, doit être « du même ordre de grandeur que cette puissance, et, comme celle-ci, englobe donc tout l'avenir de l'homme sur terre ». <sup>618</sup>

Le principal problème auquel nous nous heurtons réside dans l'avance systématique de notre pouvoir sur notre savoir : nous ne pouvons exercer la responsabilité accrue que nous avons sans moyen d'accroître également notre capacité d'anticipation. Idéalement, nous devrions pouvoir anticiper avec la même puissance que celle qui détermine notre action. « Idéalement, la longueur de la prévision devrait équivaloir à la longueur de la chaîne des conséquences. Mais pareille connaissance de l'avenir est impossible, pour bien des raisons, dans le domaine de l'homme et de la vie. Certes, l'augmentation de la puissance contient déjà en soi l'augmentation du savoir, car elle est pour sa part le fruit et l'application de ce dernier, si bien qu'avec elle s'améliorent également les méthodes, l'acuité et la portée de la préscience. Mais non pas au même rythme que le rayon *d'action* de la puissance comme telle ; et, quand il s'agit de l'avenir, il reste toujours (et ce d'autant plus qu'on anticipe davantage) un excédent de conséquences dont elle est porteuse par rapport au connaissable et au prévisible »<sup>619</sup>. Même s'il en a peut-être toujours été ainsi, ce qui pose problème aujourd'hui réside dans l'énorme excédent de la puissance sur toute pré connaissance à son sujet, à tel point que la simple « routine de la civilisation moderne » pose des problèmes de plus en plus significatifs pour la pérennité de notre civilisation.

Ce n'est plus comme jadis la nature, mais justement notre pouvoir sur elle, qui désormais nous angoisse – et pour la nature et pour nous-mêmes. D'abord à notre service, cette puissance s'est finalement imposée comme notre maître. Il faut que nous parvenions à exercer sur elle un contrôle dont nous ne sommes pas jusqu'à présent capables, bien que cette puissance soit intégralement l'œuvre de notre savoir et de notre vouloir. Le savoir, le vouloir et la puissance sont collectifs, leur contrôle doit l'être également : seuls les pouvoirs publics peuvent l'exercer – par conséquent il sera politique, et cela nécessite finalement un large accord à la base.<sup>620</sup>

Il faut viser ... « la formation de la conscience et l'éducation du sentiment qui peuvent découler de la futurologie pratiquée sous un tel signe... ». Ici également Jonas reste sur le seuil du chantier futurologique à engager car il est « plus facile de fonder en théorie l'éthique d'une responsabilité

---

<sup>617</sup> Hans Jonas, *Pour une éthique du futur*, p. 60.

<sup>618</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>619</sup> Hans Jonas, *Pour une éthique du futur*, p. 83.

<sup>620</sup> *Ibid.*, p. 105.

collective... que d'indiquer les moyens de sa réalisation<sup>621</sup> » conclut Jonas en rappelant que la futurologie pratiquée sous le signe de cette responsabilité représenterait un premier pas intéressant. Jonas fournit cependant plusieurs pistes de réflexion dans la direction qui nous intéresse. Que Jonas n'ait pas tenté de structurer davantage sa pensée en direction de l'action reste toutefois surprenant. Dupuy y voit la trace d'une conception trop restrictive de la responsabilité normative chez Jonas, et cherche à situer l'effort de Jonas par rapport au courant conséquentialiste américain.

Cette conception restrictive de la responsabilité normative est devenue totalement inadaptée à notre situation actuelle. Les devoirs positifs sont devenus aussi importants que les devoirs négatifs. La distinction entre tuer par un acte individuel intentionnel et tuer parce qu'on ne se soucie que de son bien être égoïste de citoyen d'un pays riche tandis que les autres meurent de faim, cette distinction est pour le conséquentialisme de moins en moins tenable. Nous devons nous soucier de *toutes* les conséquences de nos actions et pas seulement des plus proches ni des plus visibles. Jonas, qui n'est pas conséquentialiste, abonde dans ce sens et oppose cette situation nouvelle au monde traditionnel dans lequel 'personne n'était responsable pour les effets ultérieurs non voulus de son acte bien intentionné, bien réfléchi, et bien exécuté. Le bras court du pouvoir humain n'exigeait pas le bras long du savoir prédictif.' Bien des menaces qui pèsent sur notre avenir sont le résultat de la mise en synergie d'une multitude d'actions individuelles minuscules dont chacune prise isolément a des conséquences inéluctables (songeons au réchauffement climatique). La distinction entre omission et action perd tout sens.... Jonas fait écho à cette extension démesurée de la portée de l'action et donc du champ de l'éthique en écrivant : 'aujourd'hui la puissance humaine et *son excédent* par rapport à toute pré connaissance certaine des conséquences ont pris de telles dimensions que le simple exercice quotidien de notre pouvoir, qui constitue la routine de la civilisation moderne – et dont nous vivons tous -, devient un problème éthique'.<sup>622</sup>

#### 4.2.1.3. *Futurologie scientifique*

Jonas fournit d'autres pistes de réflexion dans la direction qui nous intéresse. Celle par exemple d'une interdisciplinarité incontournable pour adresser la question du futur.

Les articles d'une paix possible ne peuvent être eux-mêmes élaborés qu'à partir des plus grandes compétences, et donc aucunement par la philosophie. Toutes les sciences de la nature et de l'homme, de l'économie, de la politique, de la société doivent conjuguer leurs efforts pour établir un bilan de la planète, avec des propositions en vue d'un budget équilibré entre l'homme et la nature. Est-il possible d'arriver en la matière à un accord au moins théorique ? Je ne le sais pas, et je sais encore moins si l'accord le mieux fondé objectivement aura quelque chance de pouvoir être mis en œuvre.<sup>623</sup>

Jonas est revenu sur cette idée dans un texte plus tardif : « La nouvelle tâche de la philosophie demandait soudain à être conçue avec les biologistes, les physiciens et les théoriciens de l'économie – en vue du maintien de la gestion terrestre ». <sup>624</sup> Celle surtout d'une nouvelle *futurologie scientifique* à mettre au point. « Doit donc être constituée une science des prédictions hypothétiques, une *futurologie comparative*. Cette discipline aurait pour objectif de structurer le savoir prédictif, hypothétique. Pour

---

<sup>621</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>622</sup> Jean-Pierre P Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé*, p. 154.

<sup>623</sup> Hans Jonas, *Pour une éthique du futur*, [1992], p. 64.

<sup>624</sup> Hans Jonas, *Souvenirs*, p. 253.

aboutir à une sorte de vérité des futurs extrapolables pour l'homme et pour le monde... »<sup>625</sup>. La vérité relative aux états futurs extrapolables de l'homme et du monde... « doit être soumise au jugement de ces vérités premières, philosophiques, et à partir desquelles reçoivent rétroactivement une appréciation les actions présentes, dont la causalité prolongée en pensée a permis de les extrapoler comme leur conséquence certaine, vraisemblable ou possible. » Jonas parle de « ce savoir du réel et de l'éventuel » comme devant s'intercaler entre le savoir idéal et la pratique politique, dont l'objectif global reste de favoriser ce qui paraît souhaitable et d'éviter ce qui paraît indésirable. Pour lui, les imperfections de notre capacité de prévision ne représentent pas un frein définitif à l'organisation structurée du champ des possibles.

Cela n'empêche pas cependant la projection d'effets finaux probables et même simplement possibles ; et le simple savoir des *possibilités* qui certes est insuffisant à la prédiction, suffit parfaitement aux fins d'une casuistique heuristique, entreprise au service de la doctrine éthique des *principes*. Ses moyens sont des expériences de pensée qui ne sont pas seulement hypothétiques par l'acceptation de la prémisse (« si telle chose est faite, alors en découle telle autre »), mais ils sont également conjecturaux dans la conclusion du *si-alors* («... alors *peut* résulter telle chose »)<sup>626</sup>.

Jonas parle également d'*expériences de pensée conjecturales* dont l'objectif est d'identifier les simples possibilités à partir desquelles « la réflexion au sujet du possible pleinement développé en imagination livre l'accès à une vérité nouvelle<sup>627</sup> ». Vérité qui appartient à la sphère de l'idéal, précise Jonas, donc plutôt d'ordre philosophique :

... sa certitude à elle ne dépend pas du degré de certitude des projections scientifiques qui lui fournissent sa matière paradigmatique. Que cette vérité ait son ultime légitimation dans l'auto-évidence de la raison ou dans un *a priori* de la foi ou dans une décision métaphysique de la volonté, ses énoncés sont apodictiques, alors que les expériences de pensée hypothétiques ne peuvent dans le meilleur des cas que revendiquer une probabilité.<sup>628</sup>

S'il est bien clair que ces exercices de pensée n'ont pas à livrer des évidences ou des preuves, mais bien des illustrations, des profils de futur, alors nous commençons à concevoir ce que pourrait représenter une discipline dont la vocation serait de structurer une activité de recherche des orientations de civilisation. Dans le vocabulaire de Jonas, « on parle donc d'une casuistique imaginative qui ne sert pas, comme le fait d'habitude la casuistique en droit et en morale, à mettre à l'épreuve des principes déjà connus, mais à débusquer et à découvrir des principes encore inconnus ».<sup>629</sup> C'est par exemple, tout l'intérêt de la science-fiction dans ce contexte : bien documentée, elle illustre pour Jonas les conséquences possibles de certains choix qui se présenteront à nous dans la vie réelle.

---

<sup>625</sup> Hans Jonas, *Le Principe Responsabilité*, p. 65.

<sup>626</sup> Hans Jonas, *Le Principe Responsabilité*, p. 70.

<sup>627</sup> *Ibid.*, p. 71

<sup>628</sup> *Ibid.*, p. 71

<sup>629</sup> *Ibid.*, p. 71

Et Jonas d'expliciter notre «... besoin de cette futurologie – projection au loin, selon une méthode scientifique, de ce à quoi notre agir d'aujourd'hui *peut* conduire par un enchaînement de cause à effet, pour s'occuper de l'avenir non pas en aveugle, mais en gardant les yeux ouverts... Pour parvenir à l'autorégulation de notre pouvoir déchainé »<sup>630</sup> ou pour « revenir au savoir factuel de la futurologie ». Si Jonas n'a pas vraiment concrétisé son projet de mise en place d'une systématique futurologique, il est revenu sur cette idée dans *Pour une éthique du futur*. Philippe Ivernel propose en préface de ce petit ouvrage une définition synthétique du projet futurologique de Jonas.

La futurologie apparaît alors non comme un charlatanisme de plus, mais comme un nécessaire avertissement, comme l'indispensable évaluation des conséquences à longue portée, pour les générations à venir, des révolutions technologiques déferlantes d'où peuvent surgir le meilleur et le pire. Dresser les critères de cette évaluation, telle est la tâche du philosophe qui n'a pas renoncé.<sup>631</sup>

#### 4.2.1.4. Casuistique imaginative et globalité de la prévision

Autre piste de réflexion : Jonas évoque l'idée d'une « *casuistique imaginative* qui ne sert pas, comme le fait d'habitude la casuistique en droit et en morale, à mettre à l'épreuve des principes déjà connus, mais à débusquer et à découvrir des principes encore inconnus.<sup>632</sup> » C'est encore l'idée d'une systématique de la projection d'effets finaux probables ou simplement possibles. Car pour Jonas le simple savoir des possibilités reste insuffisant pour la prédiction, « mais suffit parfaitement aux fins d'une casuistique heuristique, entreprise au service de la doctrine éthique des principes. » En d'autres termes une telle connaissance reste insuffisante pour fonder des pronostics, mais elle justifie la règle de conduite qui cherchera à privilégier le bon pronostic par rapport au mauvais. Il reste étrange que Jonas se soit contenté de considérer que ce principe était « inutilisable » en politique. Le lien entre cette casuistique et son impact pour l'orientation de l'action collective, même si Jonas reste sur le terrain de l'éthique, s'appréhendent en des termes extrêmement proches de ceux de Berger trente ans auparavant, notamment dans l'idée de bien ajuster les recours à la raison et à l'imagination en direction de l'anticipation.

Il existe deux angles d'attaque ou deux tâches préliminaires : 1) maximiser la *connaissance* des conséquences de notre agir, dans la mesure où elles peuvent déterminer et mettre en péril la future destinée de l'homme ; et 2) élaborer à la lumière de ce savoir, c'est-à-dire de la nouveauté sans précédent qui *pourrait* advenir, une connaissance elle-même nouvelle de ce qui convient et de ce qui ne convient pas, et de ce qu'il faut éviter. Bref, de manière positive, une connaissance du *Bien* - de ce que l'homme doit être : à cela peut précisément contribuer une vision anticipatrice de ce qui n'est *pas* permis, mais qui apparaît désormais pour la première fois comme *possible*. L'un relève d'un savoir factuel, l'autre d'un savoir axiomatique. Nous avons besoin des deux pour nous assurer d'une boussole pour l'avenir. ... la scientificité de la déduction doit se conjuguer à la vivacité de l'imagination, afin que la chose vue à distance exerce sa force sur notre comportement. Il faut tout d'abord que la préscience d'une portée de nos actes susceptibles de lui échapper tende à égaler notre puissance, et qu'à

---

<sup>630</sup> Hans Jonas, *Pour une éthique du futur*, p. 71.

<sup>631</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>632</sup> *Ibid.*, p. 71.

partir des effets lointains nous soumettions à la critique ses objectifs proches, même s'ils peuvent ne pas être en soi source d'erreur. Ainsi toute *futurologie* sérieuse, telle que l'exige l'objectif de la responsabilité, devient-elle une branche de la recherche qu'il convient de cultiver en soi et sans relâche, en suscitant la coopération de nombreux experts dans les domaines les plus divers. En confrontant notre puissance avec la synthèse de ses effets futurs, cette méthode va contribuer à dégriser cette connaissance de son ivresse, et à la protéger d'elle-même.<sup>633</sup>

Une autre caractéristique de la pensée de Jonas réside dans sa tentative de fonder le devoir de responsabilité dans une interprétation globale de l'Être aussi rationnelle que possible. Il tente de penser à neuf l'idée de la responsabilité et de son exigence d'extension jusqu'à de nouvelles questions, comme celle de la question du comportement de l'espèce humaine vis-à-vis de la biosphère. Jonas vise avec le Principe Responsabilité une éthique pour une société technologique, mais il étend sa perception de la menace technologique à l'ensemble de la civilisation qui s'étend de façon exponentielle et étend sa contamination à la sphère technicoéconomique à l'échelle de la planète : Jonas s'attaque bien à l'ensemble de l'espace terrestre, à la totalité de l'habitat humain – et ceci pour le temps à venir. En cela sa réflexion est extrêmement ambitieuse et reste en chantier.

#### 4.2.1.5. *De Jonas au Principe prospective*

Au total les raisons pour lesquelles Jonas en appelle à une futurologie sont intéressantes, bien que difficiles à intégrer dans une réflexion pratique sur l'anticipation. Jonas ne recherche pas une éthique pour une époque à venir, mais bien pour aujourd'hui, en vue de traiter des conséquences pour l'avenir de notre agir technique à l'époque présente. L'objectif essentiel de cette éthique serait d'assurer qu'un futur sera possible sachant que l'existence de ce futur dépendra principalement de nos actions à venir, ainsi que de la gestion à venir des actions que nous avons déjà engagées aujourd'hui, bien que sans savoir au préalable comment étudier leurs conséquences. « La responsabilité nous en incombe sans que nous le voulions, en raison de la dimension de la puissance que nous exerçons quotidiennement au service de ce qui est proche, mais que nous laissons involontairement se répercuter au loin ».<sup>634</sup> Que ces actions aient déjà été engagées ou qu'elles soient encore à l'état de projet, il nous appartient de nous préparer à en gérer les effets ultérieurs, obligation qui prend avec le temps des proportions énormes au regard de nos pouvoirs technicoéconomiques croissants, impliquant à présent des conséquences et des échelles gigantesques, dépassant à présent les capacités d'absorption des entrées/sorties de notre dispositif industriel par la biosphère. D'où le besoin d'une futurologie pour structurer la réflexion face à ce challenge nouveau, qui s'annonce suicidaire si nous ne parvenons à nous entendre sur des principes éthiques de notre civilisation technologique. Mais il reste un décalage entre la futurologie au sens de Jonas et le besoin d'un encadrement de l'action stratégique au sens où nous le recherchons ici. Si rien n'est fait pour traduire les alertes de la futurologie scientifique de Jonas dans une politique de l'action collective, ses avertissements courront le risque de rester vains. Certes les réflexions de Jonas ont déjà servi à nourrir de nombreuses initiatives en matière de précaution ou

---

<sup>633</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>634</sup> *Ibid.*, p. 70.

de développement durable, mais cela ne suffira pas à répondre aux questions posées par l'Anthropocène.

Ce n'est pas faute d'avoir entrevu le problème. Jonas a pointé la nécessité de mettre en place une systématique pour « redresser la pensée et le vouloir », mais il n'est pas allé au bout de la démarche et conclu ainsi son *Principe Responsabilité* : « Je conclurai cette systématique par quelques paroles générales concernant cette dernière. Les obligations nouvelles concrètes ne peuvent pas **encore être mises en système**, ne fut-ce que pour la raison qu'elles commencent tout juste à devenir visibles comme reflets des faits nouveaux de la praxis technologique » dit Jonas qui précise en note de bas de page du *Principe Responsabilité* « Nous espérons pouvoir fournir dans une publication ultérieure une casuistique d'exemples illustratifs qui, en attendant mieux, doit prendre la place de la systématique. »<sup>635</sup> A ma connaissance Jonas n'a pas concrétisé ce projet, d'autant qu'il a conclu ultérieurement *Pour une éthique du futur* sur le même constat d'impuissance. « Je n'ai malheureusement rien de mieux à offrir. Peut-être une métaphysique future le pourra-t-elle ?<sup>636</sup> »

Mais le simple fait que Jonas fasse de cette *systématique anticipative* un objectif est instructif pour la recherche présente. Peut-on dire qu'aujourd'hui, près de quarante ans après l'évocation de ce chantier par Jonas, nous serions arrivés au point où ce chantier serait plus facilement réalisable ? Dispose-t-on à présent de suffisamment de « reflets de faits nouveaux » pour envisager l'ouverture d'un dossier qui aurait quelque chance de couvrir avec pertinence l'ensemble des enjeux de civilisation en ce début de XXIe siècle ? Certainement pas, car la situation s'est encore plutôt complexifiée que simplifiée, la spécialisation des savoirs s'est encore accrue et brouille davantage encore l'anticipation de nos perspectives d'ensemble. Mais en revanche l'urgence d'ouvrir cette analyse systématique s'est accrue car les enjeux globaux se sont eux aussi multipliés - et rendent encore plus incontournable la mise en place d'une table des situations stratégiques universelles pour préserver nos chances d'éviter des catastrophes de grande ampleur. Pour Jonas une éthique du futur devait avoir pour objectif, grâce à la futurologie de l'avertissement, d'apprendre à parvenir à l'autorégulation de notre pouvoir déchainé au sens très général du terme. Ce premier travail de Jonas doit à présent être poussé jusqu'à encadrer la réflexion des principaux acteurs de la civilisation, et se traduire par une grille d'appréciation des orientations stratégiques en ce qui concerne les questions les plus brûlantes de la civilisation.

Jonas parle d'assurer prioritairement la présence de l'homme à l'avenir. Mais comment fonder une obligation à l'égard des générations futures ? C'est manifestement très difficile, car rien ne nous y prépare. Il n'existe pas de loi de l'histoire qui rende nécessaire l'existence future des sociétés en général, ni de la nôtre en particulier. L'avenir de l'humanité, dit Jonas, est « la première obligation du comportement collectif humain à l'égard de la civilisation technique devenue toute puissante ». <sup>637</sup> S'il est primordial « que les hommes vivent », il importe d'empêcher tout ce qui comporte des risques

---

<sup>635</sup> Hans Jonas, *Le Principe responsabilité*, p. 420.

<sup>636</sup> Hans Jonas, *Pour une éthique du futur*, p. 100.

<sup>637</sup> Hans Jonas, *Le Principe Responsabilité*, p. 261.

d'extinction de l'humanité. L'éthique de Jonas est donc bien une éthique de la conservation, et non une éthique du progrès ou du perfectionnement de l'homme.

Pour Jonas la question de l'avenir de l'homme est la question centrale de son éthique de la responsabilité, et il s'agit à présent de prolonger ses analyses pour en faire la question centrale d'une *politique de l'avenir*. Mais qu'elle est l'idée exacte de l'homme ou de l'humanité proposée par Jonas ? Comment prolonger l'éthique de la responsabilité en dispositif politique ? Les réponses ici ne sont pas claires, car nous butons sur d'insondables questions ontologiques, métaphysiques, éthiques, tandis que la civilisation technicoéconomique poursuit son déploiement, totalement insensible à ce questionnement. A l'ère de l'Anthropocène il est devenu bien clair qu'une éthique de la responsabilité ne suffira pas à modifier la trajectoire suicidaire de la civilisation occidentale. Envisager comment l'objectif de préservation de l'existence de l'humanité peut rester compatible avec le régime des libertés individuelles reste la question importante, à accorder à la question de savoir comment nous pouvons modifier la trajectoire de certains enjeux globaux.

### *Anders et l'intuition d'une herméneutique pronostique*

Les analyses d'Anders comprennent de multiples angles d'attaque de la question de l'anticipation dont je cherche ici à renforcer l'approche. Si lui non plus n'est pas allé jusqu'à préciser les fondements d'une théorie de l'anticipation, il l'a cependant approchée à diverses occasions, souvent de façon très suggestive. Le moment où il s'en est le plus ouvertement rapproché est certainement lorsqu'à la fin du second tome de *L'obsolescence de l'homme*, il clôture son analyse d'un besoin d'anticipation devenu pour lui incontournable sous le programme d'une « *herméneutique pronostique* ». Il s'agit chez Anders de déceler les tendances de l'agir à partir d'une analyse des relations de cause à effet enclenchée par diverses techniques aux implications potentiellement gigantesques. Il s'agira dans mon optique de m'inspirer de ce concept pour l'appliquer à l'analyse des orientations stratégiques contemporaines (dont les innovations technologiques, qui n'en représenteront de mon point de vue qu'un aspect).

Ces réflexions d'Anders doivent être resituées dans sa vision d'un monde qui évolue à présent seul, en raison de l'autonomie qu'il a acquise grâce à la technique, sans besoin d'intervention humaine. « Il ne suffit pas de changer le monde. Nous le changeons de toute façon. Il change même considérablement sans notre intervention. Nous devons aussi interpréter ce changement pour pouvoir le changer à son tour. Afin que le monde ne continue pas ainsi à changer sans nous. Et que nous ne nous retrouvions pas à la fin dans un monde sans hommes ».<sup>638</sup> Cet angle de vue est tout à fait nouveau, il n'a à ma connaissance jamais été intégré par aucune méthodologie prospective. Il s'agit en fait de chercher à récupérer une évolution qui nous échappe, et de proposer une approche *interprétative* des grandes tendances de ces évolutions. Pour en comprendre la portée nous devons repartir de l'idée d'Anders qui

---

<sup>638</sup> Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme. Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, T2, quatrième de couverture.

consiste à penser que dans les pays industrialisés, « *le futur est déjà terminé* »<sup>639</sup>, à l'inverse de la situation qui prévaut selon lui dans les pays en développement, où le rôle moteur du futur ne ferait que vraiment commencer. « Ce que je vise, c'est le fait que *nous* – et quand je dis « nous » je comprends la majorité de nos contemporains vivant dans des pays industrialisés, y compris les hommes qui dirigent ces pays – *avons renoncé* (ou que nous nous sommes laissés pousser à renoncer) à nous considérer (nous, les nations, les classes ou l'humanité) *comme les Sujets de l'histoire*. Nous nous sommes détrônés (ou nous nous sommes laissés détrôner) *et avons mis à notre place un autre Sujet de l'histoire, non, le seul autre Sujet possible de l'histoire, la technique* ». <sup>640</sup> Ces points de vue d'Anders sont à comprendre dans le contexte de sa vision eschatologique d'un risque d'achèvement du monde, ou de fin des temps provoquée par la destruction du monde en raison de l'agir humain. Je ne rappelle ces thèmes récurrents de l'œuvre d'Anders que pour bien situer les fenêtres à partir desquelles son regard sur l'anticipation peut aider à nous orienter.

Sous les termes de « compréhension pronostique » et « d'herméneutique pronostique » Anders se tient tout près du fondement possible d'une théorie de l'anticipation, en tout cas pour les projections à caractère technologique. « Si j'écrivais un texte universitaire, dit-il, j'introduirais le terme de *compréhension pronostique* et j'appellerais la doctrine de cette compréhension *l'herméneutique pronostique* ». Et Anders note immédiatement que ces termes sont vains car personne, au moment où il écrit cela, ne pratique ce type de doctrine. Il souligne ici une question éminemment intéressante dans l'optique d'une ré-interrogation des méthodologies prospectives et propose une sorte d'inversion du regard sur le cours des événements dans les sociétés industrialisées : non seulement nous avons un regard trop spécialisé pour comprendre le sens global de l'histoire, mais il se pourrait que nous voyions les choses à l'envers : lorsque les rares philosophes qui s'intéressent à l'avenir, « boitant derrière leur époque, ... *comprennent* ou *interprètent*, ils cherchent encore exclusivement à découvrir ce que les auteurs des produits (pas seulement littéraires) ont voulu *dire*, pas ce que ces produits *vont faire* de nous. » Il me semble qu'Anders ouvre là une première fenêtre d'analyse tout à fait originale pour la réflexion prospective contemporaine. Philosophes, hommes de science ou futurologues sont logés à la même enseigne par Anders : tous incapables de faire autre chose que proposer de simples « prolongements de l'état technique actuel des instruments ». Tous incapables de se préoccuper de l'essentiel, c'est-à-dire de l'emprise de l'homme, au travers de ses productions, sur sa propre histoire.

Lorsque les scientifiques effectuent des pronostics – et ces derniers ont pullulé au cours des dernières décennies -, ils se rapportent presque exclusivement à l'état futur du monde des instruments ou, dans la mesure où ils tiennent compte des hommes, à l'accumulation physique de la population mondiale ou au fait qu'elle meurt de faim... De tels pronostics peuvent être réalisés par des instruments, par des ordinateurs. <sup>641</sup>

---

<sup>639</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>640</sup> *Ibid.*, p. 275.

<sup>641</sup> *Ibid.*, p. 424.

Les seuls auteurs qui sont parvenus à nous ouvrir les yeux sur les évolutions structurantes pour la civilisation sont, selon Anders, les auteurs de littérature d'anticipation. Il cite Huxley, Orwell et Lem. Eux seuls sont parvenus à comprendre « les représentations des hommes frappés par les machines » ; et ils « laissent les philosophes professionnels qui sont leurs contemporains loin derrière eux ». Les professionnels de la prospective n'ont pas, eux non plus, réussi à franchir le cap. « Même parmi les futurologues, il n'y a guère d'exceptions ». Dans la foulée Anders formule à l'encontre des auteurs du rapport Meadows une critique tout à fait originale, jamais évoquée à ma connaissance dans les innombrables commentaires critiques que ce rapport avait jusque-là suscités. « Dans les prédictions des experts, ceux du « Club de Rome » par exemple, on n'a jamais trouvé l'idée que *nos catégories pourraient s'altérer* ou que notre être spatial et temporel – c'est-à-dire *les « formes de l'intuition » - seraient déjà sur le point de s'altérer.* » Anders ouvre là une seconde fenêtre d'analyse anticipatrice originale, qu'il faudrait idéalement extrapoler à l'ensemble de l'expérience humaine, et ne pas laisser cantonnée à la mesure des impacts de la civilisation technicienne. Anders invite à l'idée d'une évolution de l'homme lui-même au cours de l'histoire. Evolution dont il faudrait prolonger l'analyse aujourd'hui en comprenant comment les marchés financiers, les biotechnologies, le numérique... représentent des forces productives d'avenir équivalentes aux forces de la *technique* au sens d'Anders. Telle est finalement la vraie vocation de la prospective aujourd'hui : s'intéresser aux effets que la civilisation provoque sur elle-même, ainsi que sur son propre modèle d'évaluation (ou d'autoévaluation). C'est ainsi que nous aurons les meilleures chances d'exorciser les démons qu'elle recèle, voire d'ouvrir des perspectives d'émancipation qui nous échappent actuellement.

Mais comment prendre en compte les effets que nos instruments exercent sur nous, qui sommes contraints de les utiliser ? Nous devons mettre en place une discipline qui consistera à « *torturer les choses jusqu'à ce qu'elles avouent* », suggère Anders. Il ne s'agit donc pas seulement d'établir des faits, il faut les plonger dans leur dynamique évolutive. « Il nous faut surtout développer cette faculté de reconnaître dans les instruments d'aujourd'hui l'humanité qu'ils frappent, puisque notre destin futur et l'apparence de l'homme de demain en dépendent ». <sup>642</sup> Anders nous livre presque la définition exacte de la « prospective de seconde génération » ici recherchée.

L'interprétation n'est plus aujourd'hui le magasin spécialisé des représentants des « sciences humaines », c'est devenu notre tâche morale à tous. Qu'une telle « interprétation pronostique » soit possible, c'est ce qu'attestent de nombreux romanciers utopiques remarquables, qui n'ont pas « déduit » aujourd'hui de demain, mais ont « vu » aujourd'hui dans demain. L'importance de Jules Verne, qu'on a minimisée en en faisant un auteur pour enfants, est énorme. *Il a été le prophète de la révolution technique, comme Marx a été le prophète de la révolution sociale.* Peu importe, nous devons apprendre ce que les augures de l'Antiquité ont fait ou fait croire qu'ils faisaient ; nous devons apprendre à prévoir l'avenir. Les entrailles dans lesquelles nous devons apprendre à lire de façon pronostique ne sont pas celles des bêtes sacrifiées mais celles des appareils. Celles-ci nous

---

<sup>642</sup> Ibid., p. 426.

révèlent quel sera le monde de demain et à quel type d'humanité appartiendront nos enfants et petits-enfants, pour autant qu'il existe encore des hommes demain.<sup>643</sup>

Anders reste évasif sur le programme concret qui permettrait de matérialiser ces objectifs ambitieux. Il précise ne pas savoir comment fonctionne cette compréhension pronostique, qui selon lui renvoie vraisemblablement aux mêmes mystères que la compréhension en général. Mais cette ignorance ne l'exonère pas du devoir d'alerter quant aux dérives actuelles de la civilisation technicienne. « Les dangers que nous, futurologues, pronostiquons, sont immenses. Ils sont donc trop grands pour que nous devions les taire parce que nous sommes incapables de donner le moindre renseignement statistique sur la méthode de leur découverte » dit-il sur une tonalité très nietzschéenne. Alors, « comment fonctionnent de telles « compréhensions » ou « interprétations pronostiques » ? A cette question je ne peux répondre qu'une chose : moi aussi, j'aimerais le savoir » avoue Anders qui en fait néanmoins un objectif incontournable pour que la civilisation puisse reprendre en main son destin. « Si nous n'y arrivons pas, nous ne pourrons rien contre la ruine qui nous menace. La probabilité d'y arriver ne me semble pas vraiment élevée mais, aussi longtemps qu'une impossibilité n'est pas prouvée, il reste moralement impossible de renoncer à cette tentative ».<sup>644</sup>

Le seul et mince indice qu'Anders nous livre consisterait peut-être, Anders reste très prudent à ce sujet et clôture le second tome de *l'Obsolescence de l'homme* sur cette idée, à nous comporter comme des *historiens tournés vers le futur*. Que veut-il dire par là ? Peut-être que la connaissance pronostique fonctionne selon les mêmes principes que la « compréhension des expressions ». Il est possible que les meilleurs interprètes - Anders vise ici les romanciers d'anticipation évoqués ci-avant - « voient directement les instruments, les perspectives qu'ils offrent et en quelle sorte d'êtres ils vont nous transformer si nous ne retenons leurs bras mécaniques. Aussi directement que, face à un poing levé pour frapper, nous voyons quel sera l'effet du coup. Dans ce cas aussi, il y va de l'expérience de quelque chose à venir. Cet exemple est important, parce que la compréhension du geste y est *en même temps une compréhension de l'expression et une compréhension de l'effet* ».<sup>645</sup> Il est probable que les romanciers d'anticipation qui sont parvenus à voir dans les outils d'aujourd'hui les grandes lignes de l'humanité de demain ont procédé de cette façon, explique Anders. Il note au passage que, pour ceux qui possèdent de l'imagination, - faculté qui selon Anders représente la véritable *perception* d'aujourd'hui - « regarder vers le futur n'est pas plus difficile que regarder vers le passé ». C'est donc sur ce mince indice qu'Anders clôture sa thèse et formule un programme *renversant* : « Schlegel a qualifié les historiens de « prophètes tournés vers le passé. N'avons-nous pas le droit aujourd'hui de considérer ceux qui font des pronostics comme des « *historiens tournés vers le futur* ? »<sup>646</sup>.

Les réflexions d'Anders en matière d'anticipation ouvrent donc deux fenêtres intéressantes : la nécessité d'opérer le diagnostic de ce que nos propres productions sont en train de faire de nous ; la

---

<sup>643</sup> *Ibid.*, p. 426.

<sup>644</sup> *Ibid.*, p. 427.

<sup>645</sup> *Ibid.*, p. 428.

<sup>646</sup> *Ibid.*, p. 428.

nécessité de plonger chacune de ces productions dans sa propre dynamique évolutive et organiser la projection systématique de notre situation dans l'avenir lointain. Deux intuitions à transformer en leviers pour reprendre en main un futur qui sans cela s'écrira comme obsolescence programmée de l'homme. Car pour Anders nous vivons dans un délai : soit un délai avant l'effondrement, soit un délai avant le virage stratégique qui reconstruirait les perspectives de la civilisation vers de nouveaux horizons.

Nous sommes avec Anders dans le prolongement de la pensée de Kant, mais en phase d'industrialisation et de mondialisation, pourrait-on dire. La vie humaine ne prend plus son sens dans le monde physique, ni dans le monde psychique, mais dans le monde historique. Or, chez Anders, ce monde historique comprend pour la première fois une dimension industrielle : le mouvement historique qui résulte des désastres nucléaires, des caractéristiques technoscientifiques de notre environnement immédiat, de la somme des énergies et matières nécessaires au fonctionnement de notre civilisation consumériste et de l'obsolescence programmée. Tout ceci confère à notre époque une orientation bien réelle – spontanément suicidaire et/ou apocalyptique selon Anders. Nous aurons à essayer de poursuivre cette réflexion, si possible en prenant de la distance avec la menace nucléaire au sens d'Anders, et si possible en élargissant son intuition à l'ensemble des enjeux contemporains de civilisation au début du XXI<sup>e</sup> siècle.

### *Innerarity : faire du futur une catégorie réflexive*

L'intérêt des réflexions de Daniel Innerarity pour la présente recherche est de se situer d'emblée sur un terrain politique : ses analyses apportent par là un autre éclairage pour une théorie de l'anticipation. Innerarity s'interroge directement sur la façon adéquate d'envisager le futur : peut-on envisager de façon positive l'incertitude du futur ? Comment procurer à l'incertitude du futur un caractère attractif ? Sur quelles bases pourrait-on redessiner un projet collectif prometteur ? Comment faire ou refaire de l'espérance un projet politique ? « La question que je veux formuler est celle de savoir comment nous pourrions construire l'espérance politique après la désillusion, la destruction de la naïveté et l'épuisement de la vieille idée du progrès ». <sup>647</sup> Comment faire rimer histoire et espérance ? Peut-on décoloniser le futur ?

Il cherche à passer « de la confiscation de l'avenir à l'espérance politique ». Un peu comme Machiavel qui voyait déjà dans l'art d'utiliser le temps un élément constitutif de la charge du Prince, Innerarity réfléchit aux conditions d'exercice d'une *chronopolitique*. La réinvention du politique ne pourra selon lui passer que par la réappropriation d'un futur aujourd'hui confisqué. Si le futur est devenu un problème alors qu'il était encore voici peu de temps une ressource, c'est qu'il a aussi cessé d'être désirable ; vraisemblablement parce qu'il contient, ou semble contenir, davantage de menaces que d'espoirs.

---

<sup>647</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, p. 163.

Ce qui fait l'intérêt des analyses d'Innerarity, c'est que la profonde lucidité de ses constats ne le conduit pas à verser dans le découragement, et semble au contraire renforcer sa détermination à étudier tous les moyens de « redonner un poids politique au futur ».

#### 4.2.1.6. Histoire de la prospective selon Innerarity

Pour Innerarity la multiplication des cellules de prospective dans les sociétés libérales ne doit pas faire illusion : ces cellules doivent moins leur existence à leur capacité réelle à éclairer l'avenir qu'à la difficulté toujours plus grande de faire face à l'imprévisible.

Voilà ce qui explique le fait qu'il y ait autant de sciences du futur ou, mieux, qu'autant de sciences aient renforcé cette dimension qui a à voir avec le futur. Les attentes ont des résultats scientifiques plus intéressants que les faits, mais pas pour longtemps. C'est pourquoi toutes les sciences ont acquis une teinte futuriste, une plus grande conscience de caractère provisoire de leurs conquêtes, tout en réfléchissant avec attention sur les scénarios futurs.<sup>648</sup>

La multitude de pronostics à disposition de tous et que chacun peut introduire dans ses prévisions ne met pas à notre disposition un futur qui était caché à d'autres civilisations. C'est plutôt l'inverse : c'est l'insécurité croissante concernant nos perspectives à dix ans ou à un siècle qui rend nécessaire un effort compensatoire afin de récupérer le niveau de confiance que nous pouvions avoir dans l'avenir aux époques où il était moins imprévisible. Par le passé il était plus simple d'entrer en relation avec le futur. C'est pourquoi il n'était pas nécessaire d'opérer autant de calculs prévisionnels, dans autant de domaines de l'agir humain. Des implications plus surprenantes, des conséquences plus hasardeuses, des dangers moins reconnaissables jouent maintenant un rôle plus central que par le passé.

Ce n'est pas exagéré de parler de notre incapacité collective à anticiper le futur : l'inexactitude de nos prédictions a augmenté par rapport au savoir dont nous disposons. Tout présent antérieur par rapport au nôtre a joui de l'extraordinaire avantage culturel de pouvoir dire de son propre futur des choses beaucoup plus exactes que nous ne pouvons le faire maintenant. Aucune civilisation n'a connu aussi peu de son futur que la nôtre. La quantité de situations que modifient les conditions structurelles de notre vie augmente proportionnellement avec le volume de savoir disponible. Loin d'être améliorées par le progrès du savoir, l'exactitude et la validité de nos pronostics en sont plutôt réduites. Bien que nous n'ayons jamais eu à notre disposition autant de données sur le monde et sur nous-mêmes, le futur est de moins en moins transparent.<sup>649</sup>

La prospective au sens d'Innerarity n'est pas à proprement parler une nouvelle discipline scientifique ; c'est plutôt un effort interdisciplinaire permanent pour profiter du potentiel anticipatoire des différentes disciplines scientifiques.

Aucun institut spécialisé en prévision à long terme n'est en mesure de maintenir la stabilité qu'auparavant garantissaient les traditions vivantes, c'est-à-dire, au moment où la futurologie n'avait à peu près aucun sens. La futurologie est la tentative de rétablir dans la mesure du possible le caractère calculable des conditions de notre

---

<sup>648</sup> Daniel Innerarity, *Le société invisible*, 2012, p. 139.

<sup>649</sup> *Ibid.*, p. 140.

action par les moyens artificiels de la science. Nous pouvons célébrer notre capacité d'anticipation comme un véritable progrès, mais nous ne devrions pas oublier que cette joie est comparable à celle du myope qui met des lunettes... Nous vivons dans une société si dynamique que, sans un effort d'imagination, le futur pourrait nous échapper dans l'agitation quotidienne. La complexité élevée de notre société nous pousse vers un présentisme sans perspective..<sup>650</sup>

Il s'agit de lutter le plus efficacement possible contre cette inclination naturelle contemporaine.

#### 4.2.1.7. Donner au futur un poids politique

Pour Innerarity nous sommes entrés dans un temps homogène, une temporalité dépourvue du fardeau du futur, mais aussi dépourvue de ses connotations émancipatrices. Il en ressort une plus grande difficulté, mais également une plus grande nécessité de cultiver nos capacités d'anticipation. Il renouvelle le questionnement autour de l'intuition déjà décrite par Berger : comment passer d'un futur garanti à un futur plus ouvert, mais aussi plus risqué ? Et en quoi cette vision finalement ne réduit pas les perspectives humaines, mais au contraire pourrait les accroître ? Il réfléchit aux conditions de possibilité d'une prospective dont l'objectif ne serait plus d'user du temps pour consolider tels ou tels pouvoirs politiques ou intérêts économiques, une prospective qui prenne acte de la désynchronisation de multiples temporalités de l'expérience contemporaine et du régime des *hétérochronies* qui ont investi la vie sociale, une prospective qui entérine la nécessité d'un lourd travail sur l'organisation des conditions temporelles de l'existence.

Innerarity vise prioritairement à « redonner au futur un poids plus important » dans les prises de décision stratégique. Pour lui la tâche la plus urgente des démocraties contemporaines n'est pas d'accélérer les transformations sociales mais plutôt de *recupérer* le futur. Un des plus grands défis à l'époque de la mondialisation consiste à structurer le temps différemment. D'où son idée d'une *chronopolitique*, qui serait l'art de rétablir la médiation rompue entre le legs du passé, les priorités du présent et les défis du futur. Il vise des stratégies pour se libérer de la tyrannie du court terme. Le plus grand défi de la politique actuelle, dit Innerarity, serait de parvenir à « faire du futur une catégorie réflexive ». Théoriquement la perte du contrôle de la société n'implique pas la disparition de toute possibilité de configurer l'avenir en relation avec un futur souhaitable. Mais nous devons trouver de nouvelles sources d'inspiration pour guider cette idée du souhaitable, des inspirations de nature possiblement plus démocratiques.

Dans le contexte de la complexité actuelle, explique Innerarity, la rénovation de la politique passe par une reformulation de l'anticipation cognitive du futur et de sa configuration. Il n'y aura de futur meilleur que si nous ne parvenons à nous en faire une image. Quand on désire modifier réellement le monde, le premier pas consiste à analyser correctement le présent, de manière à pouvoir se représenter les divers futurs possibles à partir de celui qui est considéré comme souhaitable. Il ne s'agit pas seulement d'observer avec exactitude un environnement auquel il faudrait simplement s'adapter. Il faut aussi explorer toutes les possibilités

---

<sup>650</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, p. 66.

d'anticipation et de configuration. Parler aujourd'hui, à une époque qui déguise son manque d'idées en improvisation intelligente, de gouvernement du futur, c'est prendre le risque d'être accusé de favoriser un étatsisme planificateur. Les évidences collectives actuelles parlent de logique de la concurrence, de dynamique de marché et de contingence de l'évolution. Mais un tel monde, apparemment dérégulé, exige une planification et une anticipation, et ce, dans une proportion jusqu'ici inconnues...<sup>651</sup>

#### 4.2.1.8. *Prospective sans progrès, sans croissance*

Innerarity cherche les éléments de reconstruction de l'espérance politique suite à l'épuisement de la vieille idée de progrès. Il se demande comment et à quelles conditions il reste possible de penser le futur après la crise du progrès.

Quel genre de futur produisons-nous dans notre société une fois que l'idée de progrès a été vidée de son sens ? Ce qui est mort, dans l'héritage du progressisme, c'est essentiellement la croyance au progrès automatique, la foi en l'enchaînement nécessaire et harmonieux de tous les ordres du progrès (du scientifique à l'économique, du moral au politique). Il y a des dynamiques partielles de progrès, mais sans la vue d'ensemble que procurerait un tableau historique d'intelligibilité et une gouvernance articulée. Il s'est produit une sorte de fractionnement du progrès, un éclatement discursif.<sup>652</sup>

En fait la croyance dans un progrès inéluctable avait peut-être affaibli les « raisons de vivre ». On retrouve là l'idée déjà développée par Berger. Peut-être qu'il n'existe pas un Progrès unique et bienfaisant, mais une pluralité de progrès possibles. En quoi cette nouvelle responsabilité, qui résulte d'un avenir non plus garanti mais conditionné par ce que nous en ferons, (même si nous prenons très tardivement conscience de l'influence de notre propre industrie sur l'avenir de la planète), peut donner une nouvelle énergie à l'existence humaine, peut constituer une véritable occasion de sortir de la crise de l'avenir que nous venons de décrire, peut redynamiser l'agir collectif ? Le recul du mythe du progrès porte un coup sérieux à la capacité des sociétés à se projeter collectivement dans le futur. Levinas l'avait pointé voici déjà plus de vingt ans dans *Le Monde* « Il nous est indispensable à nous, Occidentaux, de nous situer dans la perspective d'un avenir prometteur »<sup>653</sup>. L'effacement d'un avenir suffisamment attractif comme bannière de ralliement de toutes les stratégies sectorielles, territoriales et politiques laisse un trou béant dans le mode d'organisation des démocraties libérales. En ce sens, redonner un poids suffisamment lourd à l'avenir sera certainement le projet philosophique et politique le plus structurant pour le début du XXIème siècle. « Ce dont nous manquons, résume Innerarity, c'est de projets élaborés par l'imagination configurant un futur souhaitable »<sup>654</sup>. Apprendre à dessiner des projets collectifs en situation d'incertitude. Une nouvelle opportunité saura-t-elle se faire jour suite au retrait de tous les grands récits qui inscrivaient le futur dans l'ordre rationnel des causalités ou dans

---

<sup>651</sup> Dominic Desroches, *Penser le temps politique, entretiens avec D. Innerarity*, p. 16.

<sup>652</sup> Dominic Desroches, *Penser le temps politique, entretiens avec D. Innerarity*, p. 144.

<sup>653</sup> Emmanuel Levinas, *Entretiens, Le Monde*, 2 juin 1992.

<sup>654</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, p. 172.

l'ordre utopique des destins individuels ou collectifs ? C'est en tout cas le chantier ouvert pour une perspective *postprogressiste*. La prospective devra entériner « la fin d'un certain usage du temps ».

#### 4.2.1.9. Innerarity et le principe prospective

Anticiper devient pour Innerarity affaire d'interprétation, comme Anders l'avait bien senti. Innerarity précise sa pensée dans la même direction. Il démontre combien il est à présent plus difficile mais aussi plus indispensable d'être en capacité d'anticiper. Que cette capacité d'anticipation devienne fonction de notre capacité à interpréter le sens des événements ouvre un nouveau champ d'investigation pour la prospective. Comment approcher plus finement cette idée ? On ne peut plus imaginer le futur comme une suite du présent, ni comme la rupture d'une continuité historique dont on saurait repérer le germe à l'avance. Nous devons abandonner tous ces concepts généralistes du type *révolution*, ou *décadence*, car les crises contemporaines ne peuvent plus s'exprimer avec des catégories aussi radicales.

Le lieu de *la révolution* est maintenant occupé par des *trends*, que l'on doit canaliser et interpréter, ce qui est une tâche bien différente de l'herméneutique classique révolutionnaire. Interpréter les signes des temps est une tâche subtile et prosaïque, dont on doit exiger moins d'enthousiasme que de sens commun et de précaution. Les nouvelles échelles du monde nécessitent des pronostics modestes et susceptibles d'être corrigés. Nous faisons face au chaos des temps régionaux, avec des turbulences qui engendrent des évolutions entrecroisées. Cela n'est plus possible de fonctionner avec le modèle primitif d'un temps historique homogène.<sup>655</sup>

Plus une civilisation est différenciée, complexe, organisée, plus ses évolutions obéissent à des logiques plurielles qui s'entrecroisent, et moins il est facile de ranger sous un seul concept sa structure et son évolution probable. D'où le besoin d'une méthode d'interprétation pour combattre ce désarroi.

Innerarity avance à plusieurs reprises l'idée que la prospective pourrait enrichir ses méthodologies en recourant à « certaines procédures du monde de l'espionnage ». Car le prospectiviste, qui doit être un peu philosophe, doit aussi être un peu espion ; il ne peut se contenter d'enregistrer tout simplement les signes qui apparaissent à la surface du monde. « Les évidences se font rares dans un monde complexe, où tout ce que l'on peut savoir a le statut d'une supposition ou d'un doute. Le savoir est quelque chose qui ressemble beaucoup au soupçon ».<sup>656</sup> Il faut alors « ... faire valoir le rôle du philosophe de façon analogue au travail d'un espion ou d'un détective qui se méfie, suspecte et interprète les choses... On ne peut construire un observatoire intelligent dans l'empressement, la simplification ou l'immédiateté<sup>657</sup> ». L'ontologie classique se demandait surtout ce qui se cachait sous les manifestations de la nature, la philosophie dans un monde médiatisé doit se demander ce qui se cache derrière les signes, l'imaginaire culturel, les messages et ses représentations.... De la même manière on doit aujourd'hui se demander ce qui se cache derrière les cours de bourses, les choix d'investissements

---

<sup>655</sup> Daniel Innerarity, *La société invisible*, 2012, p. 142.

<sup>656</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>657</sup> Dominic Desroches, *Penser le temps politique*, entretiens avec D. Innerarity, p. 10.

structurants, les flux planétaires de marchandises, les stocks des ressources naturelles. Il faut que le « monde finisse par faire un aveu »

Innerarity parle également du besoin de *cartographier* les enjeux auxquels nous avons à faire face, et évoque la nécessité de mettre en place des observatoires de ces nouveaux enjeux. Mais il prévient : « Il n'existe rien de semblable à une sorte d'identification définitive qui pourrait arrêter la chaîne des suppositions et configurer un observatoire inexpugnable, assuré de toute critique. En raison de la nature même des sociétés, par la configuration des marchés et les possibilités technologiques, le pouvoir, la responsabilité et la visibilité se distribuent de façon diffuse.<sup>658</sup> » Pour Innerarity la prospective est à la fois de plus en plus difficile et, à certains égards, vaine ; mais elle est de plus en plus indispensable. Il faut se faire à l'idée que l'anticipation de l'avenir est une tentative toujours provisoire.

---

<sup>658</sup> Daniel Innerarity, *Le société invisible*, p. 43.

### 4.3. *L'avenir, affaire de synchronisation*

On se souvient que le projet d'une analyse critique du temps avait été à l'origine du concept de prospective chez Gaston Berger.

La philosophie vit de la critique et meurt de la complaisance. Rien ne saurait y aller de soi. Les philosophes contemporains parlent beaucoup du temps, mais pour s'y soumettre plus que pour le comprendre. La critique du temps est à reprendre. A celui qui s'y livrerait elle pourrait rappeler que l'actualité présente est foncièrement insuffisante, mais que la construction du temps n'est qu'un moyen illusoire d'échapper à cette inconsistance. Prométhée, l'homme du « projet » n'est pas foncièrement différent de son frère Épiméthée, l'homme de l'histoire. L'un et l'autre oublient à quelle solidité véritable s'appuie notre présent évanescant. Par le regret ou par le désir, ils cherchent à donner un semblant d'existence à leurs fantômes et ils oublient l'espérance — qui est d'un autre ordre.<sup>659</sup>

Plusieurs changements profonds dans notre rapport à la temporalité invitent à reposer cette question aujourd'hui. Réinvestir le passage du temps, retrouver la juste proportion entre l'attention à porter au passé, au présent et à l'avenir, sont peut-être de bons moyens pour tenter de sortir de la crise contemporaine de l'avenir. Avec le sentiment qu'il s'agit prioritairement de trouver le moyen de sortir du présentisme actuel, trop exclusif, qui sacrifie notamment l'avenir à long terme, pour retrouver un plus juste équilibre entre les différentes dimensions de la temporalité.

Passé et traditions représentent nos plus solides appuis pour affronter le présent et l'avenir. Comme Illich qui prenait conscience au soir de sa vie de « l'énorme privilège qu'il y a à être issu de certaines traditions et d'avoir été profondément imprégné par elles »,<sup>660</sup> Simone Weil avait noté auparavant combien le passé représente davantage un levier sur lequel reconstruire notre vie qu'un fardeau à oublier pour nous orienter efficacement.

Il serait vain de se détourner du passé pour ne penser qu'à l'avenir. C'est une illusion dangereuse de croire qu'il y ait même là une possibilité. L'opposition entre l'avenir et le passé est absurde. L'avenir ne nous apporte rien ; c'est nous qui pour le construire devons tout lui donner, lui donner notre vie elle-même. Mais pour donner il faut posséder, et nous ne possédons d'autre vie, d'autre sève, que les trésors hérités du passé et digérés, assimilés, recrées par nous.<sup>661</sup>

---

<sup>659</sup> Gaston Berger, *L'homme prométhéen*, in *PTP*.

<sup>660</sup> David Cayley, *Entretiens avec Ivan Illich*, p. 144.

<sup>661</sup> Simone Weil, *L'Enracinement*, Œuvres, p. 1057.

## *Restructurer le temps. Vers une nouvelle analyse critique de notre temps ?*

On a *privatisé* le futur dans des proportions telles que non seulement les industriels s'en estiment les propriétaires exclusifs, les politiques ne s'estiment plus en devoir de s'en préoccuper, mais les intellectuels et les citoyens ont aussi perdu la motivation et la capacité à le reprendre en main. « Le futur est déjà terminé », disait Anders. S'agirait-il alors de se battre pour faire exister la temporalité là où l'on est poussé à ne considérer que le seul présent ? « Le rêve de notre époque est de se débarrasser du temps. Une société sans temps (au lieu d'une société sans classe), voilà ce que nous espérons pour demain... Comme on l'a dit, cette façon de rendre le temps obsolète, ce désir de s'en débarrasser est complètement plausible parce que l'idéal de notre époque est le pays de cocagne. Comme dans ce pays horriblement heureux, l'usage était que les alouettes tombent dans le bec des habitants, le temps entre le souhait et son accomplissement, entre le désir et le plaisir était inexistant ; retrouver cet Age d'Or est le rêve de notre époque ».<sup>662</sup> C'est pourquoi l'urgence, exprime Innerarity en d'autres termes, n'est pas d'accélérer, ni les innovations technoscientifiques ni les transformations sociales, l'urgence est plutôt de récupérer ce futur qui s'échappe toujours davantage le long de nos logiques technicoéconomiques qui ne configurent pas vraiment le monde dont nous avons besoin. Un des défis à l'ère de la mondialisation, comme à l'époque de Berger, c'est de restructurer le temps : il est nécessaire d'établir une médiation nouvelle entre l'héritage du passé, les priorités du présent et les enjeux de l'avenir. Il faut entre autres nous libérer de la tyrannie du court terme. Les campagnes électorales visent la reconnaissance de ceux qui votent ici et maintenant, non ceux qui subiront les conséquences des programmes qui sont présentés lors de la campagne. Et, comme l'illustre dans plusieurs analyses Innerarity, il n'existe aucun avocat du futur, aucun lobby chargé d'articuler les intérêts des absents ni des êtres à venir. D'où la véritable myopie temporelle des démocraties occidentales, prises et accaparées dans les logiques du présent, du court terme et de l'urgence. Le présent est devenu quelque chose de crucial, le futur est devenu un problème : sont-ce là des causes ou conséquences de la crise de l'idée de progrès ? En tout cas, c'est bien dans le futur que se jouent, à l'ère de l'Anthropocène, les questions les plus importantes ; il est donc crucial de retrouver le moyen de donner au futur sa juste proportion dans le tout de l'expérience humaine.

Mais comment restructurer notre perception du temps ? Le futur de la civilisation occidentale est actuellement réduit à la panoplie des innovations technologiques et aux perspectives de croissance des marchés mondialisés, sans égard pour l'innovation sociale qui représente certainement la seule planche de salut pour assurer une poursuite de notre éthique de l'émancipation dans un monde fini. Nous avons vu comment Innerarity parle de « faire de la catégorie du futur une catégorie réflexive », c'est-à-dire une catégorie au travers de laquelle la civilisation occidentale pourrait acquérir le réflexe de penser les opportunités et menaces que recèlent nos actions présentes. Il s'agit là d'un lourd chantier qui le

---

<sup>662</sup> Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, Tome II. p. 339.

conduit dans la direction d'une « chronopolitique » visant à redonner au futur un nouveau poids politique.

Un trait marquant de notre contemporanéité est celui de la désynchronisation et de l'absence de l'horizon, de sens unificateur. Innerarity est très sensible à cette désynchronisation qui nous place selon lui sous le nouveau régime des « hétéronomies ». Que différentes temporalités coexistent au sein de l'expérience humaine en général n'est pas nouveau : le temps de la voiture n'est pas celui de la famille, du travail, d'Internet. Ce qui est nouveau, c'est la multiplication, l'éclatement et l'accentuation de ces temporalités désynchronisées qui vont jusqu'à rendre illisible toute orientation globale vers le futur. Ce qui pose un lourd problème de constitution de projet collectif. Habermas avait déjà relevé ce problème :

Dès lors qu'on ne se représente plus la société dans son ensemble comme un projet d'ordre supérieur qui entreprend de se connaître, de se déterminer lui-même et de se réaliser... quelque chose comme une connaissance auto-réflexive de la totalité sociale est tout aussi peu pensable qu'une action sur la société elle-même. Les sociétés modernes ne disposent plus d'aucune instance centrale d'autoréflexion et de régulation.<sup>663</sup>

Les différents processus d'accélération au travail dans les sociétés technicoéconomiques libérales s'autonomisent et n'ont plus de trajectoire orientée vers un quelconque progrès, fut-il illusoire, et s'estiment habilités à *s'éclater* en divers champs d'expérience dont on s'aperçoit que certains viennent en retour menacer plus ou moins consciemment l'avenir de l'humanité.

Les habitants de l'île de Pâques avaient tout pour subsister, il leur a seulement manqué le sens de l'anticipation. Obnubilés temporairement par leurs luttes claniques, comme nous le sommes peut-être aujourd'hui par la recherche de la croissance économique, ils ont perdu tout repère dans leur orientation vers le futur. À ce stade il n'y a rien, rien du tout, qui sépare notre attitude de celle des habitants de l'île de Pâques qui, voyant se réduire leurs ressources forestières, ont pourtant continué à arracher les derniers arbres qui représentaient leur unique moyen de subsistance pour en faire des monuments à l'effigie de leurs idoles du moment.

### *Passé et futur : deux intrigues à dévoiler et à remettre en ligne ?*

La similitude entre notre attitude envers le passé et notre attitude envers le futur avait été repérée par E. Burke dans ses « Réflexions sur la Révolution française » : « des gens qui ne regardent jamais en arrière vers leurs ancêtres ne regarderont pas en avant vers la postérité. » Burke tendait ici à souligner que la négation de l'origine et l'insouciance de l'avenir, c'est-à-dire la négligence entre ces deux dimensions du temps, dénotent une même attitude finalement cohérente.

---

<sup>663</sup> Jürghen Habermas, *Le discours de la modernité*, p. 422.

Par ailleurs, on connaît le fameux principe d'incertitude de Heisenberg : la connaissance de la position d'un objet et celle de sa vitesse sont corrélées négativement. Mieux on connaît la position de l'objet, moins on connaît son déplacement. S'agit-il d'une indication sur les limites de nos capacités humaines à connaître notre environnement ? Ces limites seraient-elles applicables à notre connaissance de la temporalité ? Doit-on redouter de n'être capables de bien connaître le futur que si l'on reste distant du passé, ou à l'inverse qu'une vie très impliquée dans le présent devient incapable de projection dans le futur ? Y-a-t-il un équivalent de l'oubli pour le futur ? La flamme de l'avenir doit-elle, comme celle du souvenir, être entretenue ? Nous disons actuellement avoir « oublié » l'avenir. Cela pose-t-il un réel problème ?

Appliquons ces réflexions à l'idée d'une restructuration de la pensée anticipatrice. L'histoire n'est pas réellement ce qui s'est passé, mais ce que nous en disons aujourd'hui. C'est notre point de vue du moment. De la même façon l'avenir n'est pas ce que nous en percevons le plus spontanément, il incorpore de nombreuses perspectives qu'il nous appartient d'identifier, de nommer, d'articuler. Par exemple la prise de conscience du contexte de l'Anthropocène, claire à présent, interdit tout à coup de se pencher sur l'histoire de la révolution industrielle au XIXe siècle sans y faire référence. Ou encore l'étude de la paléontologie, qui nous renseigne sur les espèces aujourd'hui disparues, est devenue subitement vaine si elle ne fait référence à la notion d'évolution des espèces suite à la publication des travaux de Darwin. Nous devons apprendre à pousser les raisonnements vers l'infini, passé ou futur. Le futur prend son élan dans le passé, et non dans les vérités rationnelles, dépourvues de temporalité, qui peuplent la couche superficielle du présent.

Il faut donc en conclure à une certaine similarité entre le passé le futur, qui s'explique par une de leurs caractéristiques communes : ils sont tous deux essentiellement *des intrigues*. Souvent, l'intrigue du futur se dégage de l'intrigue du passé et vice versa, un trait que certaines philosophies de l'histoire élaborées au XIXe siècle et les explications évolutionnistes de l'humanité ont mieux que pressenti. Quatre auteurs clés de la culture et de la science occidentale, Hegel, Marx, Darwin et Freud, décrivent le futur comme une histoire continue dans laquelle ce futur serait en miroir du passé. Valéry appliquait ce précepte au processus de prise de décision :

Quand un homme ou une assemblée, saisis de circonstances pressantes ou embarrassantes, se trouvent contraints d'agir, leur délibération considère bien moins l'état même des choses en tant qu'il ne s'est jamais présenté jusque-là, qu'elle ne consulte ses souvenirs imaginaires. Obéissant à une sorte de loi de moindre action, répugnant à créer, à répondre par l'invention à l'originalité de la situation, la pensée hésitante tend à se rapprocher de l'automatisme ; elle sollicite les précédents et se livre à l'esprit historique qui l'induit à se souvenir d'abord, même quand il s'agit de disposer pour un cas tout à fait nouveau. L'histoire alimente l'histoire.<sup>664</sup>

Les lectures de l'Histoire peuvent être multiples, mais il est difficile de se départir totalement de la perception intuitive d'une direction générale du déploiement de la temporalité. On peut percevoir

---

<sup>664</sup> Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, p.14.

l'histoire comme étant en marche, sur la route du progrès, vers une plus grande liberté pour un nombre toujours croissant d'individus (Hegel). Comme Tocqueville, on peut la percevoir comme la concrétisation d'une égalité démocratique en voie de généralisation. Mais avec Spengler, on peut aussi la comprendre comme un déclin inexorable de la civilisation, en attente d'une fin plus ou moins lointaine... Progrès, déclin et redéfinition du monde : peut-être ne pouvons-nous pas échapper à l'une de ces catégories lorsque l'on tente de percevoir le sens du mouvement dans lequel nous sommes embarqués.

Les religions monothéistes et les idéologies rationalistes qui ont germé dans leur sillage étaient des cultures eschatologiques. Les mythes, de leur côté, sont de type archéologique. Notre pensée toute entière tournée vers le futur depuis plusieurs siècles doit réapprendre à se tourner vers ses origines, d'où elle doit retrouver une partie de son art de vivre. L'avènement de l'Anthropocène nous invite indirectement à reprendre en considération les tenants et aboutissants de notre enracinement archéologique. L'invitation au déni est tentante, reposante, mais ses menaces de sanction s'avancent à présent sur des horizons rapprochés. Nous n'avons d'autre choix que de remettre en ligne le passé et l'avenir en fonction des perspectives de l'humanité telles que nous les percevons aujourd'hui, c'est-à-dire celles qui nous paraissent suffisamment crédibles, comprises et partagées actuellement pour représenter un socle susceptible de supporter de nouveaux projets communs. Toute futurologie sérieuse devra faire le maximum pour articuler judicieusement les séries provenant du passé et les ouvertures vers l'avenir. Pour chaque enjeu de civilisation il s'agira en premier lieu de trouver le pôle passé, le pôle futur, et d'identifier le vecteur qui impulse le mouvement. Ne pas chercher la flèche qui irait du passé vers l'avenir, mais plutôt la double flèche qui s'enfonce dans le passé à mesure qu'elle s'étend vers le futur, passé et futur se réinventant l'un l'autre. Ou l'on verra que l'anticipation, c'est aussi une façon de revisiter des pans entiers de la culture, parfois sédimentés autour d'habitudes ou de rites oubliés, tout en restant riches de capacités de projection pour notre présent. Passé et futur sont tous les deux à reconstruire, mais nous éprouvons des difficultés à le faire autrement qu'au travers de nos *intrigues* du présent. Sortir du tunnel de nos intrigues présentes et trouver d'autres intrigues possibles, telle est une des principales vocations de la prospective aujourd'hui.

Il est vrai qu'en bien des cas ce projet consistera en premier lieu, comme nous l'avons vu précédemment, à nous extraire de l'intrigue de l'urgence qui représente la toile de fond de notre exposition contemporaine à la temporalité. Si l'on acquiesce à l'idée que l'histoire s'accélère, alors on devra admettre également que le futur se rapproche ; parallèlement à l'oubli du passé et au raccourcissement du temps présent, le futur se rapproche, il devient imminent. « Le futur n'est plus ce qu'il était, à savoir quelque chose de lointain et de distant ; il est devenu une réalité rapprochée dans l'espace et dans le temps, qui tend à dévorer notre séjour dans le présent ».<sup>665</sup> Il est à la fois plus étrange, parce que plus imprévisible, mais à la fois plus proche, plus obnubilant : ce futur proche nous pose tellement de questions que le futur plus lointain ne parvient même plus à nous concerner. On ne

---

<sup>665</sup> Daniel Innerarity, *La société invisible*, p. 138.

le connaît pas mais on le craint et on l'attend. Un effort de remise en lignes des intrigues du passé et du futur sur des horizons plus longs devrait détendre cette propension à cristalliser tous nos espoirs et craintes dans le très court terme. Une analyse critique du temps conduit, disait Berger, à nous délivrer de l'idée d'un « emprisonnement » dans le temps.

D'un côté nous en savons plus aujourd'hui sur l'avenir que nos ancêtres, d'un autre côté nous en savons moins. Nous en savons davantage parce que notre connaissance se traduit par des applications pratiques de bien plus grande étendue sur le monde ; nous en savons moins parce qu'au point où nous agissons nous modifions à présent nos propres conditions d'existence là où nos ancêtres pouvaient compter sur la Terre comme sur un habitat stable et immuable qui leur permettait de faire des plans sur de plus longs horizons. Par exemple construire une maison pour soi, ses enfants, voire ses petits-enfants – projet qui paraîtrait à la fois utopique et dérisoire aujourd'hui. Nos ancêtres pouvaient tabler sur une relative permanence des mœurs, des sentiments, des ressources naturelles, des rapports de force politiques et économiques. Nous pensons, nous, que tous ces éléments du décor de l'expérience humaine ont maintenant de fortes probabilités d'évoluer au cours du temps, au cours d'une génération, voire moins.

Revenons alors sur la segmentation passé-présent-avenir telle qu'elle opère implicitement dans notre façon de penser contemporaine. Concernant les principaux enjeux de civilisation nous devons apprendre à situer nos analyses et évaluations dans une perspective temporelle longue, où le passé et l'avenir ne doivent pas être pris tels qu'ils nous apparaissent en première analyse. Distinguer jusqu'au contraste les anciens paradigmes et les nouveaux, engager un travail qui sera simultanément rétrospectif et prospectif, chacun enrichissant l'autre. Passé et avenir sont également à interpréter, analyser, reconstruire<sup>666</sup>. S'il y a de l'inconnu tant dans le passé que dans l'avenir, il faudra dresser la carte de ce que l'un fait bouger dans l'autre. Ainsi sera concevable un exercice de réouverture de l'avenir. Nous ne retrouverons vraisemblablement pas d'avenir sans reconsidération du passé. C'est le passé qui fournit des hypothèses nouvelles à l'avenir, ou l'inverse, toujours est-il que par ce jeu de miroir on rouvre certains pans de l'avenir qui pouvaient paraître bouchés en première analyse. Ce type d'analyse apporterait des pistes nouvelles tout autant aux historiens qu'aux prospectivistes. Débusquer les contrastes, les élargir. Traquer les nouvelles idées organisatrices de l'avenir dans de nouvelles lectures du passé.

Il faut comprendre à quel point le savoir de type scientifique nous laisse démunis vis-à-vis de cette problématique : la science, en tant que telle, ne considère ni le passé, ni l'avenir, elle ne connaît pas ces notions. Elle ne connaît que le connu, au présent. Or, l'inconnu apparaît dès que l'on approche le vivant. La distinction entre le connu et l'inconnu prend naissance avec la vie. Qui dit vie dit mémoire et anticipation. Prenons conscience avec Darwin que les espèces n'ont pas été créées une fois pour toutes

---

<sup>666</sup> A propos du lien passé/futur, devrait-on s'inspirer des principes de la comptabilité en partie double ?

par Dieu, mais qu'elles résultent d'un processus d'évolution des espèces, et voyons combien vont se transformer toutes les questions à poser au sujet de l'avenir de l'humanité. Appliquons ce mode de réflexion à tous les enjeux de civilisation. Il y a là un chantier tout désigné pour une prospective de nouvelle génération, ainsi que cherche à le préciser Jérôme Bindé.

La reconstruction du temps à l'aube du XXI<sup>ème</sup> siècle exige donc d'inaugurer une nouvelle forme de prospective : la prospective des valeurs qui, bien loin de constituer une référence immobile et intouchable, forme un patrimoine en mouvement, tourné vers le futur. Autant dire que la mutation temporelle à l'œuvre dans l'éthique du futur ne sera convaincante que si elle conjugue habilement rétrospective et prospective, prétériton et futurition. Se tourner vers le futur, c'est aussi, en effet, savoir y faire passer la richesse du passé. Dans cette perspective, une réforme de l'histoire, comme matière de spéculation et comme champ d'expérience, s'avère indispensable. La richesse de l'expertise historique peut en effet éclairer le présent et orienter l'avenir, pour peu que la mémoire érudite du seul révolu fasse place à une mémoire vivante, inscrite dans le présent et tournée vers l'avenir. Il faut dès aujourd'hui, acquérir une « mémoire du futur ». De fait, selon le mot de Ricœur, « nous avons tellement de projets inaccomplis derrière nous, tellement de promesses encore non tenues, que nous aurons de quoi reconstruire un futur par la revivification de ces multiples héritages. » C'est là en définitive la condition d'émergence de l'utopie réaliste que nous préconisons plus haut. Celle-ci ne procédera en effet ni d'une crispation idéologique sur le passé ni d'un idéal venu d'ailleurs. Elle procédera plutôt d'un réinvestissement des possibles, d'une pénétration au cœur même de l'histoire. Car le temps clé de la conscience historique, ce n'est pas le passé, c'est le futur.<sup>667</sup>

Reprenons la question de l'anticipation à l'une de ses sources, le lieu où R Koselleck a éclairé la modification des tensions qui s'est opérée avec la modernité entre *champ d'expérience* et *horizon d'attente*. Ce qui est au cœur de l'historicité telle qu'elle se perçoit avec la modernité, c'est la distance croissante qui sépare les expériences héritées du passé et les attentes qui, dans leur impatience, s'en éloignent toujours davantage. Cette distance n'a pas été ressentie brutalement, d'un coup. Elle s'est lentement insinuée dans les modes de pensée, s'est régulièrement accentuée, jusqu'à conduire à cette situation qui caractérise nombre des situations vécues par nos contemporains : l'homme ne perçoit plus aucune continuité entre les expériences dont il a hérité et qui pouvaient lui servir d'exemple dans son orientation vers l'avenir. L'avenir, avait déjà remarqué Valéry, « n'est plus un réservoir d'expériences ». Nous comprenons maintenant, nous qui sommes juchés sur le point de départ du XXI<sup>e</sup> siècle, combien c'est l'utopie du progrès qui a servi un temps à nous exonérer d'avoir à enraciner l'agir en direction de l'avenir dans les réserves d'expérience du passé. Pourtant, tout cela n'est qu'artificiel. *Consolant* peut-être, au sens kantien, mais artificiel. Champ d'expérience et horizon d'attente ne peuvent fonctionner l'un sans l'autre, ni à l'échelle d'une vie humaine, ni à l'échelle des nations, des entreprises, ni certainement à l'échelle de l'histoire universelle. Koselleck le sait bien et, autant il a clairement insisté sur l'écartement croissant entre ces deux polarités, autant il a laissé toutes les portes ouvertes à une étude des liens qui peuvent, qui doivent subsister entre ces deux notions qui s'éloignent l'une de l'autre. Leurs rapports ne disparaissent pas, ils évoluent, se transforment. Peut-être suffit-il d'apprendre à penser et agir dans cet intervalle qui s'agrandit. Car enfin, tout individu, tout collectif d'individus dispose d'un espace d'expérience vécue qu'il lui est impossible d'oublier au moment de

---

<sup>667</sup> Jérôme Bindé, *Futurible* déc. 1997.

penser et d'agir, et à l'inverse on ne peut imaginer une orientation vers l'avenir complètement déconnectée du vécu qui permet de lui donner un sens, un but, une valeur. Toute action humaine, individuelle et collective, procède de ce mix d'expériences vécues et d'attentes plus ou moins désirées, voulues, redoutées. Que la distance entre ces pôles s'accroisse est une chose, qu'on doive oublier le lien qui les unit en est une autre. C'est pourtant dans ce piège qu'est tombée la pensée anticipatrice à la fin du XXe siècle. Elle a voulu se construire en rupture trop marquée avec le passé, Berger lui-même est allé trop loin dans cette direction. Sans doute s'agit-il d'un excès de focalisation lié aux efforts importants qu'il lui fallait déployer pour attirer l'attention de ses contemporains sur la question de l'avenir. Toujours est-il que Berger ayant disparu prématurément, personne n'a repris la réflexion prospective à la hauteur d'une réflexion sur le temps, la durée, la construction d'un modèle social. Peut-être aussi que, sans l'exprimer ainsi, l'effort de Berger visait à structurer cet espace avec ses premières réflexions prospectives. Notons au passage que Koselleck semble ici avoir fait une lecture plus attentive que Berger des notions de *rétenion* et de *protension* constitutives de la réflexion phénoménologique de Husserl, et surtout du potentiel que ces notions recèlent pour une démarche prospective.

Il y a potentiellement quelque chose de libérateur dans cette remise en ordre de l'expérience temporelle. Il est bien probable que les exercices de décolonisation de l'avenir soient à prescrire à toutes les époques, à la nôtre ni plus ni moins qu'à celle de Berger et à toutes les autres époques. Berger y voyait l'opportunité de concevoir de nouvelles *aventures métaphysiques*, et son propos a conservé jusqu'aujourd'hui toute sa fraîcheur.

En nous redonnant le sens de l'Absolu véritable et le respect de la transcendance, une telle critique du temps ne nous ramènerait pas à un jeu stérile avec des mots. Elle ne nous délivrerait pas non plus de toute responsabilité et de tout souci. Mais elle nous libérerait du mythe de « l'emprisonnement » dans le temps et nous assurerait de la réalité d'une « ouverture ». Ainsi, par-delà le prométhéisme vulgaire, qui est moins une révolte qu'une fuite et fait seulement de l'homme « le roi de son propre désert », pourrait s'esquisser une philosophie du dépassement qui réaliserait, mais d'une manière toute différente, et dans une nouvelle dimension de la pensée, le vieux rêve de Prométhée. Le temps est un cercle magique dans lequel nous enferment nos propres fautes et les illusions nées de l'attachement égoïste. Dissiper le mirage ne nous détourne pas des tâches proprement humaines, mais nous donne au contraire plus de force pour les accomplir, parce que nous retrouvons conscience de notre mission d'hommes. Et, dans ce monde ouvert, redeviennent possibles des aventures métaphysiques qu'on avait trop tôt considéré comme chimériques.<sup>668</sup>

### **Profiter autrement du passage du temps**

Peut-on changer notre futur ? L'Anthropocène nous invite à y réfléchir. En effet nous devons nous demander si, au lieu de progresser, nous ne sommes pas à présent en train de régresser. C'est le

---

<sup>668</sup> Gaston Berger, « L'homme prométhéen », in *PTP*.

diagnostic tenté auparavant qui nous y invite : s'il est vrai que la civilisation occidentale court vers un effondrement, cela pose problème. Essayons à présent d'analyser la question sous l'angle de la flèche du temps qui nous oriente du passé vers le futur avec cette évidence telle que la catastrophe nous apparaît à présent comme la perspective la plus rationnelle pour la civilisation. Peut-on modifier le cours de cette flèche ?

À quoi reconnaît-on que l'on va de l'avant ? On progresse parce que l'on pense gagner en éclaircissement dans la distinction des multiples événements, objets, fantasmes qui peuplent l'expérience quotidienne. Bruno Latour explique comment la flèche du temps découle selon lui d'un mode spécifique de relation entre la science et la société.

Dans le passé, nos ancêtres confondaient les faits avec les valeurs, l'essence des choses avec les représentations qu'ils en avaient, la dure réalité objective avec les fantasmes qu'ils projetaient sur elle, les qualités premières et secondes. Demain, les modernes en sont sûrs, la distinction sera plus vive, on saura plus clairement arracher les faits établis à leur gangue de désirs et de fantaisies humaines. Pour les modernes, sans l'espoir d'une Science enfin extirpée du monde social, pas de mouvement repérable, pas de progrès, pas de flèche du temps, et donc pas d'espoir de salut... Si la Science ne peut plus sortir de l'enfer du social, alors il n'y a plus d'émancipation possible – la liberté n'a plus de futur que la raison... C'est à toute cette machinerie temporelle, cette fabrique du temps, cette horloge, cette pointeuse, que l'écologie politique doit s'attaquer en toute connaissance de cause. Elle doit modifier le mécanisme qui génère la différence entre le passé et l'avenir, suspendre le tic-tac qui rythmait la temporalité des modernes.<sup>669</sup>

Nous allions résolument à la découverte du monde en traquant dans le présent les qualités premières, et en reléguant les qualités secondes dans le passé, le futur, ou encore dans l'intériorité insignifiante des existences humaines. C'est ainsi que nous allions de l'avant, jusqu'à apercevoir le mur de l'Anthropocène. Mais comment pourrait-on aller ailleurs que vers l'avant au sens décrit ci-dessus ?

Alors que les modernes allaient toujours du confus au clair, explique Latour, du compliqué au simplifié, de l'irrationnel au rationnel en suivant le chemin du Progrès, il est possible que nous ayons changé de futur en même temps que nous avons modifié le monde extérieur. Après l'entrée dans l'Anthropocène nous ne pouvons clairement plus attendre du futur qu'il nous détache encore plus de nos liens initiaux au monde pour nous construire des personnalités isolées, monades encore plus individualisées et autonomisées dans un monde extérieur et distant de ces monades humaines.... Le futur change donc s'il doit inverser sa trajectoire et *retourner* son travail pour reconfigurer notre survie dans un monde fragilisé. L'idée de cette nouvelle destinée peut aller jusqu'à réorienter la notion de *progression*. Latour continue sa réflexion :

Nous n'attendons plus du futur qu'il nous émancipe de tous nos attachements, mais qu'il nous attache, au contraire, par des nœuds plus serrés à des foules plus nombreuses *d'aliens* devenus membres à part entière du collectif en voie de formation... Demain le collectif sera plus intriqué qu'hier. Il faudra, en effet, nous mêler encore plus intimement à l'existence d'une multitude encore plus grande d'êtres humains et non humains dont

---

<sup>669</sup> Bruno Latour, *Politiques de la nature, Comment faire entrer les sciences en démocratie*, p 250-251.

les demandes seront encore plus incommensurables avec celles du passé, et qu'il nous faudra pourtant devenir capables d'habiter dans une demeure commune.<sup>670</sup>

L'Anthropocène met fin à l'histoire du Progrès en offrant au contemporain une image radicalement nouvelle de son destin. Il engendre toutes sortes de points de vue nouveaux sur le passé et l'avenir. Il n'annule pas l'histoire du Progrès, il l'englobe et cherche à lui éviter des impasses stratégiques : il ne s'agit pas d'oublier ses fruits, ni de retourner à une époque qui le précédait. Il s'agit d'en saisir les intérêts et les dangers selon une nouvelle échelle de valeurs et de nouveaux horizons temporels. Après tout, le coup fatal n'a pas été porté, malgré le déjà lourd fardeau écologique qui le fait tituber dès à présent, et il reste certainement possible de l'éviter. Cela reste théoriquement possible, mais cela reste-t-il possible également en pratique ?

Il existe donc une seconde flèche du temps, dit Latour, qui pourrait nous permettre de « profiter autrement du passage du temps » et pourrait modifier profondément la donne en matière d'irréversibilité : il se pourrait que ce qui est à venir soit plus irréversible que ce qui est passé.

Dans notre carquois, nous n'avons pas une seule flèche du temps, mais deux : la première, moderniste, qui va vers le détachement ; la seconde, non moderne, vers le rattachement. La première nous prive peu à peu de tout ingrédient pour construire notre collectif puisque les essences fondées en nature sont de plus en plus indiscutables et les identités fondées sur l'arbitraire de moins en moins discutables. La seconde flèche du temps, à l'inverse, multiplie peu à peu les transcendances auxquelles le collectif peut faire appel pour reprendre au coup d'après ce qu'il voulait dire en réarticulant les propositions, en leur offrant d'autres habitudes.<sup>671</sup>

Les fondements de notre existence ne sont pas derrière nous, mais devant nous. La Terre n'est pas notre mère, mais plutôt notre arrière-petite-fille. L'ancienne forme d'avenir n'a plus d'avenir. La liberté, sur longue durée, ne consiste pas à se trouver de plus en plus libérés de nos attachements terrestres, mais au contraire à nous attacher à un nombre de plus en plus important d'êtres. Nous sommes dans l'obligation de construire avec tous les autres un seul monde commun, sur longue durée.

L'Anthropocène rend caduc notre horizon intellectuel traditionnel et impose une reconsidération de ce que l'on nomme *l'avenir*. Nous sommes plongés dans les courtes perspectives scientistes, qui nous conduisent à considérer le « sujet », ou l'« objet », ou la « chose », enfin la « nature » comme des entités indépendantes, qui existeraient indépendamment l'une de l'autre. C'est une illusion. Une illusion difficile à dissiper en l'absence d'une solide perspective de long terme, mais une illusion tout de même. Pour autant il reste éminemment difficile de tirer des enseignements positifs de l'Anthropocène : nul ne sait ce que peut ou ne peut pas un milieu de vie, nul ne sait où aboutirait un humain qui persévérerait dans une quête pour s'extraire de son milieu. Myriam Revault d'Allones s'interroge également, en élargissant le champ de ces questions.

Certes, le temps où nous vivons nous confronte à de nouveaux modes de dissolution de la certitude : les effets paradoxaux de la mondialisation, les développements insaisissables du capitalisme financier, l'insécurité sociale

---

<sup>670</sup> *Ibid.*, p. 254.

<sup>671</sup> *Ibid.*, p. 258.

croissante, l'épuisement des modalités traditionnelles de l'action politique, la sémantique de la flexibilité qui s'étend bien au-delà de la sphère des conditions de travail...Envisagée sous l'angle des « hétérochronies » et de la désynchronisation, la confusion et la perte de repères touchent maintenant la durée vivante des sociétés occidentales.<sup>672</sup>

Ces questions affectent la quasi-totalité de l'expérience contemporaine et renvoient à des mutations fondamentales. Mais sur quelles bases pourrions-nous reconstruire une approche positive du futur si la totalité de nos certitudes se trouvent fragilisées ? Les processus puissants de la technicoéconomie façonnent le devenir, mais le destin semble échapper à l'homme d'une façon tout à fait nouvelle. Le monde contemporain se retrouve subitement comme exproprié de ses devenirs. Nous produisons de plus en plus le temps, et donc le futur. L'idée s'impose que l'homme n'a pas à attendre ou subir l'avenir qui au contraire lui appartient, au moins en partie. Il s'agit de comprendre comment il doit l'imaginer, l'interpréter, l'accepter ou le refuser, le réorienter parfois, et c'est bien cette nouvelle approche qu'il s'agit de consolider. Mais là où le futur aujourd'hui se conçoit assez spontanément en lien avec les développements technoscientifiques et industriels il s'agit d'introduire un dispositif qui ré encastre les profils de futurs envisageables au sein d'un avenir mieux réfléchi, un avenir dont on aura mieux évalué les incidences humaines.

### *Dynamique temporelle longue. Souci du long terme*

L'orientation vers la longue durée devrait être au cœur des préoccupations et méthodologies de la prospective. Il ne s'agit pas seulement d'apprendre à regarder l'avenir. Berger l'avait noté dès l'élaboration du concept même de prospective :

L'attitude prospective ne nous livre pas encore tout son sens lorsque nous disons qu'elle nous tourne vers l'avenir. Il faut ajouter qu'elle nous fait *regarder au loin*. À une époque où les causes engendrent leurs effets à une vitesse sans cesse croissante, il est nécessaire de ne pas considérer simplement les résultats immédiats des actions en cours. La prospective est tout particulièrement l'étude de l'avenir lointain.<sup>673</sup>

Mais en bien des circonstances cet objectif de Berger a été amoindri, comme raccourci avec le temps. Est-ce que nous nous occupons actuellement de ce qui est important, et disposons nous des outils appropriés pour le faire ? Non. La crise économique actuelle en est la parfaite illustration. Nous méprisons tous les scénarios futurs autres que ceux qui conduisent à augmenter à court terme les innovations, la consommation, les profits, jusqu'à foncer tête baissée dans toutes sortes d'impasses en terme d'inégalités sociales, de prise de risque technologique, d'épuisement des ressources, de saturation des pollutions, de réchauffement climatique... Il s'agit clairement de stratégies collectives peu pertinentes, dangereuses, qui rétrécissent clairement l'avenir collectif. Je fais l'hypothèse que cette lacune tient en partie au fait que nous ne disposons pas d'outils appropriés à la prise en compte de la

---

<sup>672</sup> Myriam Revault d'Allonnes, *La crise sans fin, essai sur l'expérience moderne du temps*, p. 151.

<sup>673</sup> Gaston Berger, "L'attitude Prospective", 1958, in TFPF.

longue durée : dans un univers d'urgences, c'est l'échéance qui détermine l'agenda, nous ne savons rien faire de plus pertinent que de régler nos comportements sur toutes les urgences à rattraper, sur l'accélération qui passe. Dans un monde d'urgences il devient apparemment vain et stérile de chercher à appréhender le long terme. C'est pourtant ici qu'il faut concentrer notre attention.

Et d'abord nous interroger sur les horizons adéquats pour appréhender nos principaux enjeux de civilisation. Il est temps de préciser les raisons pour lesquelles j'ai proposé en introduction de caler ma réflexion sur un objectif régulateur qui vise à « atteindre le XXI<sup>e</sup> siècle sans encombre pour l'ensemble de l'humanité ».

Ici encore, c'est G Anders qui est allé le plus loin dans la définition de notre programme de travail pour le XXI<sup>e</sup> siècle<sup>674</sup>. Même s'il est vrai, dit-il, que « personne à l'exception de nous, bouffons de philosophes », ne se sent réellement en devoir de se poser ce genre de question. D'autant que « je ne sais ni l'ultime conséquence des conséquences des conséquences des conséquences de mon acte ni de quoi je suis finalement responsable ». Comment arbitrer alors entre l'horizon trop court et l'horizon trop long ? Entre le caractère ponctuel de la vie courante et la perspective infinie qui est au bout de l'agir humain ? « entre la limitation orale et la *démésure morale* ? », demande Anders.

« De même qu'il est établi qu'il nous faut vivre et agir dans un espace de temps qui dépasse le maintenant ponctuel (et qu'il faut donc nous demander : quels sont les effets des effets de mes actes, c'est-à-dire quel est leur *sens* ?), de même il est établi que nous ne pouvons pas réfléchir cette itération infinie de responsabilité (pour ne rien dire du fait que nous en sommes totalement incapables). En termes pragmatique, dit Anders, *la catégorie de « sens » ne vaut probablement que si nous nous protégeons contre l'itération sans fin, si nous l'utilisons dans un horizon limité et lui accordons une valeur uniquement pragmatique.* » Et Anders de citer l'exemple de la mère qui doit élever son enfant en fonction du sens présumé de sa propre vie d'enfant, et non en fonction de celui de sa mère, et encore moins de celui des enfants de ses enfants.

C'est dans l'exercice concret de la vie qu'il devient possible, et même souhaitable, de sortir de l'alternative théorique entre le maintenant ponctuel et la perspective infinie. Ce qui ouvre en revanche un immense chantier de reconfiguration des obligations morales de l'humanité. « Nous ne sommes pas obligés de vivre et de travailler du point de vue de l'infini, mais nous devons pourtant... sortir du maintenant et nous projeter dans un espace de prévision et de responsabilité très large, souvent imperceptible et seulement imaginable, souvent pas encore imaginable mais seulement concevable. Nous devons aussi prévoir ce que nous ne voyons pas avec les yeux. L'impératif d'aujourd'hui est « anticipez ! ... Le sens de mon travail ne se trouve pas dans l'infini, il est juste loin de moi. La vérité

---

<sup>674</sup> Toutes les citations de ce paragraphe sont extraites de trois pages d'une analyse percutante d'Anders dans le tome 2 de *L'obsolescence de l'homme – Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, pages 386 à 388. La réflexion d'Anders est ici calée sur le moment de l'apparition de l'arme nucléaire.

morale se tient au milieu, entre le maintenant et l'infini. Autant il est important de sortir du maintenant ponctuel, autant il est superflu de pousser infiniment la question du sens. »

Loin devant nous. Là réside l'horizon adéquat pour projeter les implications de l'agir humain. Il ne s'agit pas de se demander en permanence si nous ne sommes pas en train de fabriquer des produits qui anéantiront l'humanité. Car, dit Anders comme en écho aux réflexions de Jonas, la question de savoir « *quel sens cela peut-il avoir qu'il y ait une humanité plutôt qu'il n'y en ait pas* » est certainement une bonne question dans le domaine théorique, en revanche elle est inintéressante pour la raison pratique. Le moraliste doit se concentrer sur « l'avant dernière » question, et s'estimer heureux s'il parvient à échafauder un plan pour atteindre cet « avant-dernier degré ». Il en va à présent, dit Anders, du « *to be or not to be* » de l'humanité.

C'est très précisément dans le prolongement de cette perception du nouveau devoir de projection qui nous incombe à l'entrée dans l'Anthropocène, et avec une visée tout aussi pratique que celle ici décrite par Anders, que je propose d'utiliser, lorsqu'au cours de la présente recherche le besoin se fera sentir de fixer notre regard sur un horizon précis : *l'atteinte du XXIIe siècle sans encombre pour l'ensemble de l'humanité*, comme ligne de mire. Il m'a semblé que cet horizon est suffisamment impliquant pour mobiliser les vivants d'aujourd'hui tout en forçant la réflexion à intégrer bon nombre de paramètres constitutifs de la situation à venir de l'humanité sur un horizon d'assez longue durée. Il va sans dire que cet objectif n'a rien de très évident, et nous aurons vraisemblablement à l'adapter au fil du temps.

Tout se passe comme si l'homme moderne s'était trompé d'infini. Au lieu de chercher à étendre l'expérience humaine aux confins de ce que son environnement autorisait *naturellement*, il a voulu modifier cet environnement au moyen des nouveaux pouvoirs que ses expériences occidentales de manipulation ontologique lui ont conférés. Ce faisant, il s'aperçoit aujourd'hui qu'il est en train de rétrécir son avenir. Il s'agit alors de ré-encastrent ces pouvoirs dans le champ d'un vrai possible ontologique, et d'apprécier les perspectives offertes par ces pouvoirs à hauteur d'homme, sur longue durée, par exemple à l'horizon du XXIIe siècle.

Pendant que nous exploitons des systèmes de long terme comme les ressources fossiles ou les forêts, nos principes d'évaluation et notre horizon de temps restent concentrés sur les optimisations de court terme. Jusque récemment il paraissait ridicule de chercher à faire des prévisions sur très longue durée, 2050 ou 2100 ou 2500 par exemple. Il faut dire que rien ne l'exigeait. Si un être humain vivant au XVe siècle avait tenté l'exercice d'imaginer le contexte global de l'an 2000, c'eût été par pure envie de s'amuser, car rien dans la culture de son époque ne rendait nécessaire cet exercice. Le monde était illimité, dans le temps et dans l'espace, c'était une affaire entendue. Mais ce principe de liberté totale vis-à-vis de l'avenir vient de perdre ses droits, il devient invalide dans le monde d'aujourd'hui. Nos choix stratégiques actuels et toutes leurs implications, volontaires et involontaires, influent déjà profondément sur les contours de l'avenir en 2100 et au-delà, tant au travers des déchets radioactifs,

de la création de nouveaux matériaux et espèces, de la destruction d'espèces endémiques, du changement climatique, des pollutions de diverses natures... Il devient clair que la pensée de court terme qui est devenue le paradigme temporel commun à l'ensemble de la civilisation occidentale n'augure rien de bon pour le XXI<sup>e</sup> siècle au regard des enseignements de l'Anthropocène. Les exigences d'anticipation qui en découlent sont gigantesques, quasi inimaginables. Elles requièrent un immense effort de réflexion, définition, méthodologie, mise en œuvre, contrôle. Il faut réinvestir la question du temps long comme seul socle envisageable pour la reformulation d'un projet de civilisation à l'ère de l'Anthropocène.

Si depuis l'entrée de la civilisation dans l'ère de l'Anthropocène l'homme impacte réellement certains fondamentaux des équilibres planétaires, sans même le vouloir et souvent sans même le savoir clairement, quelles en sont les implications en termes d'anticipation ? Indubitablement le regard sur le futur est touché par cette prise de conscience, mais qu'attendra-t-on précisément d'une prospective instruite de cette information ?

C'est un lourd problème que d'analyser comment l'avenir vient parfois s'imposer dans les choix présents. Nos principes d'action usuels permettent uniquement aux intérêts présents de se faire entendre. Ce sont les intérêts présents que doivent satisfaire les autorités publiques ou les représentants des actionnaires. L'avenir n'est représenté par aucun groupement, aucun lobby : ce que nous devons à l'avenir ne repose sur aucune réalité économique ni politique. Les générations à venir n'ont pas d'avocat qui chercherait à défendre leur cause. Comment le futur peut-il conditionner le présent ? Répondre à cette question, estimait Raymond Ruyer, imposerait d'instituer la durée comme valeur. C'était là selon lui que résidait la clé de la longévité des « peuples long vivants ».

... la prospective n'est pas la conquête du temps, mais seulement l'aménagement au tableau noir des effets calculables des fonctionnements actuels de la civilisation. Il n'y a pas de plans quinquennaux, décennaux ou séculaires possibles que pour de futurs grands travaux géographiques tels que le percement d'isthmes, etc., mais nul, ou guère, pour les aménagements démographiques. Les architectes ou les urbanistes peuvent dessiner le plan d'une ville nouvelle, les démographes ne peuvent dessiner le profil et le genre d'une population qui l'habitera... Il y a un apprentissage possible pour la conquête de l'espace. Les performances, réussites ou échecs sont faciles à voir, et donc faciles à contrôler, à répéter, et à améliorer. Il n'y a pas d'apprentissage direct pour la conquête du temps. Les peuples actuels ne peuvent savoir s'ils réussissent ou non à assurer leur longue survie. Il n'y a pas de signaux de retour, revenant de l'avenir vers le présent, et leur disant « réussite » ou « échec ». C'est pourquoi les peuples vivent dans l'illusion naïve que, quoi qu'ils fassent – dénatalité, dysgénisme, atteinte grossière à la régularité des mœurs – la vie continuera toujours à peu près comme aujourd'hui.<sup>675</sup>

Le présent conditionne le futur, et l'inverse est parfois vrai. L'acte prospectif de l'inventeur en témoigne : ce qu'il veut modifier ce qu'il est en train de faire. Il y a relation entre le présent et le futur, à tel point qu'il paraît vain de les penser indépendamment l'un de l'autre. Nous devons donc nous

---

<sup>675</sup> Raymond Ruyer, *Les cent prochains siècles*, p. 213.

concentrer sur leur relation. Prospections, démarches novatrices, anticipations, utopies témoignent d'un impact de ce qui n'est pas encore sur ce qui est et qui va devenir. Il y a donc une forme de puissance agissante dans ces formes de futur, comme si la réalité puisait dans ce que l'homme souhaite voir advenir pour y trouver la formule qui va cristalliser tel ou tel événement au présent. Comme si le futur offrait à la pensée des mirages d'avenir. En suivant les reflets de ces mirages, on peut nourrir l'espoir de tomber sur la réalité espérée, recherchée. Car c'est bien là que réside notre question essentielle. Il s'agit de donner au futur le poids de réalité (qu'il n'a pas) qui convient pour l'avenir. Il s'agit, dit Dupuy, de « nous projeter dans l'avenir et de voir notre présent avec l'exigence d'un regard que nous aurons nous-mêmes engendré... Il se peut que l'avenir n'ait pas besoin de nous, mais nous, nous avons besoin de l'avenir, car c'est lui qui donne sens à tout ce que nous faisons <sup>676</sup> ». Renvoyons ici aux multiples aphorismes de Nietzsche sur cette question, ainsi qu'à toutes les circonstances concrètes qui ont pu donner, avec l'idéologie du progrès, à l'avenir sa force motrice durant les deux derniers siècles. La question est donc de comprendre comment le souci de l'avenir peut rester actif sans la croyance au progrès.

### *L'avenir après le progrès, sans croissance économique, est-ce possible ?*

Nous disons fréquemment que nous sommes à la fin d'un cycle et au début d'un autre. Mais ce monde n'en finit pas de mourir, et le nouveau tarde à apparaître. Plusieurs catégories motrices de l'expérience moderne se sont déjà retirées. On pense ici à Dieu, l'idéologie, l'autorité, la politique... et en premier lieu à l'idée de progrès. L'épuisement de la notion moderne de progrès constitue une caractéristique fondamentale de notre époque. Le progrès n'est plus qu'un concept vide, tout juste bon à boucher les trous dans certains discours technicoéconomiques ou politiques. C'est un fait entendu qu'il n'est plus possible d'envisager tel ou tel objectif au seul motif qu'il irait « dans le sens du progrès ». Notons cependant que nombre de stratégies d'entreprises continuent à faire d'une certaine idée de progrès le fond de leur stratégie : elles parlent encore de « promouvoir le changement pour le changement », expliquent que « stagner, c'est mourir », ou encore qu'elles recherchent des managers aptes à « prendre des risques » et à avancer en situation d'incertitude.

Mais alors, quel type de futur sommes nous en train d'élaborer une fois la notion de progrès vidée de son sens ? En fait le progrès n'est pas mort, c'est son enveloppe générale de sens qui s'est dissipée. Ce qui a disparu, ce n'est pas la somme des progrès envisageables dans telle ou telle situation locale, c'est la foi dans un progrès général et dans le fait que toutes nos petites avancées sectorielles peuvent s'accorder harmonieusement. Il nous reste des dynamiques partielles de progrès, mais elles ont perdu le cadre global d'intelligibilité qui nous permettait de les ordonner en vue d'une maîtrise politique ou sociale. Il y a eu éclatement de la notion de progrès, dispersion en une multitude de domaines

---

<sup>676</sup> Jean-Pierre Dupuy, *La marque du sacré*, p. 83.

scientifiques, techniques ou économiques qui ont perdu toute prétention à l'universalité. Ce qui pose un redoutable problème car cela exonère en quelque sorte ces dynamiques partielles d'avoir à se projeter sur un quelconque horizon global de responsabilité. La fin de l'idée de progrès représente, dit Innerarity, la fin d'un certain usage du temps. « Le temps comme la politique se sont sécularisés, les illusions liées au pouvoir comme entreprise de libération et promesse de félicité ont été abandonnées. Nous sommes entrés dans un temps homogène, dans une temporalité dépourvue du fardeau du futur, mais aussi de ses connotations émancipatrices ». <sup>677</sup> Du coup, nous devons, comme Berger nous y invitait au travers de la prospective comme expérience critique de la temporalité, réapprendre à vivre dans le temps. L'idéologie du progrès nous avait dispensés d'avoir à réfléchir aux conséquences de nos actions dans le temps, l'éviction de cette idéologie nous impose de réapprendre à investir le temps. Sachant qu'entre-temps la temporalité s'est pluralisée, est devenue plus imprévisible. D'où la question de savoir de quoi peut être composé l'avenir une fois dissipées toutes les illusions du progrès. Comment viser un avenir meilleur sans l'arrimer à une pensée du progrès ? Ou bien doit-on considérer différemment le futur, lui conférer une nouvelle signification ? On se souvient que Berger y voyait l'opportunité d'envisager enfin un monde réellement humain, composé d'un futur plus surprenant et novateur que celui que le progrès nous invitait à imaginer. Un futur peut-être plus risqué et dangereux, plus accidenté, mais un futur non dépourvu de l'idéal d'un monde meilleur. Ce nouveau type de futur met en exergue le rôle des hommes dans la configuration du monde et de l'avenir, mais il refuse tous les alibis conduisant à l'irresponsabilité ou à la passivité. Nous avons perdu, disait Berger, une certaine figure de l'espérance, celle qui se fondait sur la foi dans un progrès inexorable, mais nous nous sommes en même temps libérés de son déterminisme et de toutes les contraintes imposées au nom de ce progrès finalement illusoire.

Il s'agit alors de sortir d'un futur assuré, sur les rails du progrès, pour nous tourner vers un futur ouvert, fragile, dépendant essentiellement de nous. Nous ne pouvons plus nous reposer sur les paternalismes ou moralismes qui invitaient à faire confiance en l'avenir les yeux fermés. L'avenir n'est plus connu, encadré, planifié. Les choses ne se font plus sans nous, et nous devons imaginer le moyen de reporter l'énergie de l'existence humaine d'une course pour arriver le premier vers un futur assuré, vers une véritable responsabilité face au temps, et notamment face au futur. Berger y voyait l'occasion d'un regain d'énergie et d'intérêt pour l'existence des hommes, que la foi dans un progrès aveugle avait endormie. Il s'agit de passer d'une sorte d'obligation de progrès à une véritable volonté de progrès, à l'engagement de mettre en œuvre nos petites avancées locales ou sectorielles dans des projets collectifs bien définis. Ce que le progrès perd en capacité de dissimulation, il le gagne en puissance d'activation de projets humains dans de nouvelles directions, avec de nouveaux pouvoirs de configuration de l'avenir. Innerarity fait un parallèle avec la révision récente de notre conception de l'histoire.

De la même manière que l'histoire globale a éclaté en une multiplicité d'histoires, le progrès doit céder la place aux progrès, comme autant d'améliorations sectorielles, provisoires et contingentes. De cette manière, nous

---

<sup>677</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique* p. 168.

pourrons ouvrir l'horizon des sociétés démocratiques, en substituant à la version simplement consolatrice du progrès la volonté et la responsabilité d'agir dans le cadre de l'une ou l'autre des possibilités multiples ouvertes par le futur. Ce dont nous manquons, c'est de projets élaborés par l'imagination configurant un futur souhaitable, même si ce dernier ne peut plus prendre la forme d'un processus nécessaire et mécanique et doit rester plus imprévisible et controversé... S'ouvrirait alors, avec la fin de la croyance en un avenir inscrit dans l'ordre rationnel des connexions causales ou dans l'ordre magique des destins, une perspective post-progressiste. Libérée de tout fatum, l'histoire cesserait d'être une histoire universelle, dotée d'une fin et d'un centre. La notion de progrès perdrait l'unité et qui en faisait un instrument idéologique, mais sa force mobilisatrice et sa capacité à donner un sens au travail de la société sur elle-même ne disparaîtraient pas pour autant. À supposer que les grands récits qui construisaient et ordonnaient notre expérience soient effectivement épuisés, il se pourrait qu'une nouvelle opportunité se fasse jour dans ce lieu désormais vacant. Cet espace, c'est celui de la politique, qui est l'art de transformer les limitations en opportunité.<sup>678</sup>

Il en sera de même dans la sphère économique. La notion de croissance ou de développement, comme celle de progrès, doit être ré-encadrée dans le tout de l'expérience humaine. Il nous faut relayer la pensée de la croissance par celle de la cyclicité, qui doit devenir la figure fondamentale de la nouvelle économie, celle qui permettra peut-être d'atteindre le XXI<sup>e</sup> siècle sans avoir à consommer l'essentiel des stocks de la biosphère. Révolution indispensable dans le domaine de l'extraction, de la production, de la distribution, de la consommation et de l'innovation. Besoin d'une rupture avec la conception attentiste d'une croissance mesurée à l'aide du PIB et autres indicateurs strictement comptables. Nous devons réapprendre à viser les équilibres qualitatifs, incluant les hommes, leurs valeurs et leur milieu de vie, les êtres naturels et leurs espèces animales et végétales. Le concept de développement, intimement lié à celui de progrès, doit subir les mêmes révisions.

Les Lumières avaient rempli l'avenir de significations imaginaires, mélanges de possibles et de promesses. Il ne nous reste de cet héritage qu'une orientation globale vers cet avenir qui, entre temps, s'est vidé de tous ses contenus. « Privé de ses principaux attributs (linéarité, nécessité, irréversibilité, univocité, prévisibilité), l'idée de progrès tend à se réduire à un mot vide, qui sonne toujours bien et qui sert comme référence stimulante dans la rhétorique économique et politique.<sup>679</sup> » Il parvient encore à mobiliser un peu, sans compromettre réellement : l'utiliser peut encore dans certains contextes exempter son usager de fastidieuses explications. Mais quel type de futur saurons-nous produire dans les sociétés occidentales à partir du moment où l'idée de progrès a été vidée de son sens ? Il reste des dynamiques partielles de progrès, mais dépourvues d'une vision holistique qui apporterait à ces dynamiques une vue d'ensemble, un tableau synthétique d'intelligibilité, une échelle de valeurs, d'urgences ou de priorités. Comment résister au fractionnement du progrès, comment en conserver une intelligibilité à la hauteur de ses capacités d'intervention sur le réel ? Le progrès a perdu ses finalités mais a conservé sa dynamique, qui semble auto-portée aujourd'hui encore par l'innovation technologique et la croissance économique. Existe-t-il un futur sans progrès, c'est-à-dire après le

---

<sup>678</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique* p. 172-173.

<sup>679</sup> Daniel Innerarity, *La société invisible*, p. 144.

progrès ? Comment imaginer un futur qui ne s'inscrirait pas dans la perspective historique qui lui a donné naissance ? Ou bien doit-on imaginer une mutation de l'idée de progrès, afin de la rendre compatible avec les limites instaurées par l'Anthropocène ?

Il est probable, comme Berger l'avait remarqué voici un demi-siècle, que nous sommes dans cette situation transitoire, intermédiaire, au cours de laquelle nous avons à changer de paradigme, pour passer d'un avenir recherché pour sa sécurité à un avenir dont nous avons à maintenir l'ouverture. Un avenir connu d'avance, disait Berger, dans lequel peu de changements sont attendus, exonérait les hommes de la véritable responsabilité de choisir et d'agir. Il nous a suffi, pendant deux siècles, d'être à la hauteur de notre époque, c'est-à-dire pas trop dépassés par le champ des possibles offerts par le progrès, car les choses se faisaient finalement sans nous. Et elles se faisaient plutôt bien d'ailleurs, sans que l'on perçoive de risque majeur pour l'avenir de l'humanité pendant longtemps. Depuis l'entrée dans l'Anthropocène en revanche le futur devra se mériter : la nouvelle responsabilité envers ce futur pourrait rendre l'existence humaine plus tendue, plus risquée, mais aussi moins automatique, moins banale, et pourquoi pas plus engageante et stimulante ? D'où la question de savoir si la démocratie dans sa forme actuelle est capable de développer une conscience de l'avenir suffisamment structurée pour ne plus avoir à subir cet avenir, à constater *a posteriori* vers quelles orientations nous avons été dirigés sans l'avoir souhaité. La démocratie est-elle en mesure de résoudre ses contradictions entre la pensée et l'action sur longue durée et les objectifs de très courts termes tels qu'ils ressortent des logiques des consommateurs et des citoyens ?

Le véritable progrès n'est certainement pas mort mais nous devons apprendre à le considérer comme une résultante de la volonté, de la responsabilité et de la liberté plutôt que de la nécessité et de l'automatisme. Apprendre à considérer l'avenir comme un espace de possibilités qui résulteront de nos choix et non plus dans la direction d'un progrès linéaire unidirectionnel. Un espace de possibilité apparenté, comme nous l'a expliqué Anders, au concept de délai. Ce que rappelle Sloterdijk, qui y voit lui aussi un motif renouvelé d'espérance.

Si l'on était amené à caractériser la structure temporelle spécifique de la vie actuelle, on trouverait le concept de temps intermédiaire *après* le pronostic du pire et *avant* la vérification des pronostics par le réel. Pour une telle situation, il n'y a pas de meilleur concept que celui de délai (cf G Anders). Etant donné que notre délai ne va pas vers une échéance précise mais qu'il ne précise pas le jour, ni l'heure, ni la cause de la catastrophe, la vie, instruite de son caractère risqué et de sa finitude, peut s'installer et s'étaler dans l'étendue du délai comme si elle était sûre d'elle-même. C'est dans l'imprécision du délai que l'espérance trouve son altitude.<sup>680</sup>

Innerarity résume cette évolution en des termes dont la ressemblance avec les formules de Berger est frappante.

Le futur dépend de nos décisions et de nos engagements plus que ne l'ont pensé ceux qui ont forgé l'idée moderne de progrès comme force irrésistible à laquelle nous pourrions nous abandonner en toute confiance. Les cyniques n'ont pas davantage raison quand ils envisagent le présent actuel comme quelque chose d'inévitable. Le futur n'est pas tant ce qui

---

<sup>680</sup> Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, p. 276.

doit être deviné que ce que nous devons imaginer et construire. La question principale n'est pas, par conséquent, de savoir ce qui nous attend mais ce que nous allons faire, de substituer aux grandes excuses idéologiques des projets concrets.<sup>681</sup>

Au final la crise de l'idée de progrès n'est peut-être pas une mauvaise chose en soi. Au contraire elle peut libérer notre idée de l'avenir de son déterminisme facile, de ses manipulations idéologiques. Elle laisse également espérer qu'un glissement sur les pentes de l'Anthropocène n'est peut-être pas inéluctable. L'incertitude vis-à-vis d'un progrès possible nous ré-oblige à penser le progrès selon plusieurs voies possibles, hors des sentiers de la pensée progressiste unique : là où la notion de progrès servait à couvrir toute innovation sans réfléchir nous sommes plus directement appelés à nous interroger sur le sens et les conséquences de telle ou telle amélioration de la société, sans pouvoir éluder notre responsabilité à l'égard de ces améliorations.

La prospective peut-elle devenir l'organe de ce nouveau rapport au temps (temps critique, temps ouvert). Peut-elle combler cet écart croissant, se substituer au rôle autrefois joué par la tradition ?

Imaginer l'avenir sans progrès est un exercice difficile. Car l'utopie du progrès avait une fonction consolante : elle rendait la vie supportable au travers de programmes d'amélioration des conditions de vie du plus grand nombre. Elle permettait de mobiliser énergiquement autour de différents programmes de travail collectif. Par ailleurs, l'utopie du progrès donnait un sens aux sacrifices qu'elle imposait. La foi dans le progrès a permis bien des sacrifices individuels au présent pour construire des projets collectifs pour l'avenir. Raisonner aujourd'hui sans cette foi dans le progrès ne sera pas une mince affaire. Il faut une force d'attraction extrêmement puissante pour sacrifier du présent individuel, il faut un rattachement symbolique au monde, à autrui, à l'histoire, au destin collectif.

La question est de savoir à quelles conditions nous pourrions poursuivre la mondialisation, mais en abandonnant l'illusion de penser qu'il s'agit d'aller de la servitude vers la libération. Nous sommes arrivés au bout de ce chemin, qui nous a certes libérés d'une grande partie de la servitude initiale de l'homme envers ses conditions naturelles d'existence mais qui nous a également transportés en un lieu menacé par divers dangers... Personne ne peut plus sérieusement croire en un progrès qui conduirait sans encombre vers un avenir plus libre, plus ouvert, comportant moins de contraintes et davantage de possibilités pour la majorité. L'avenir qui nous attend sera nécessairement très complexe. Nous devons intégrer l'idée qu'il s'agit plutôt d'aller d'un type de complexité vers un autre type de complexité – une complexité plus grande, plus imprévisible. Saurons-nous poursuivre ce chemin en évitant les impasses qui se profilent par exemple avec la détérioration de l'environnement, avec divers risques technologiques majeurs, ou avec les difficultés d'intégration sociale d'une partie importante de l'humanité ?

---

<sup>681</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, p. 179.

L'idée de progression garde-t-elle un sens ? Peut-on encore imaginer éviter les impasses que nous redoutons ? Avons-nous conservé les marges de manœuvre pour ce faire ? Ce en quoi nous pouvons encore progresser, et les possibilités apparaissent sur ce point considérables, c'est dans l'articulation de tous les possibles technicoéconomiques avec les aspirations sociales, c'est la possibilité de réduire les tensions induites par la privation, pour une grande partie de l'humanité, de la multitude de produits et services rendus théoriquement disponibles par le progrès. Le débat doit se substituer au calcul dans la prise de décision sur les enjeux stratégiques car tous les acteurs classiques ont perdu leur légitimité. Gardons en mémoire cet impératif au moment où nous cherchons à établir un nouveau modèle d'investigation de l'avenir.



Les limites de l'idée de progrès conduisent à réinterroger le statut de l'utopie. Serions-nous entrés dans un temps propice à la formulation de nouvelles utopies ? Devons-nous solliciter notre imagination devant le blocage du futur ? Non plus pour prolonger l'utopie prométhéenne, mais tout simplement pour imaginer une société meilleure sans laquelle nous perdons tout fil conducteur, sans laquelle nous restons esclaves des propositions des technosciences et des sollicitations du marché ? Comment résister collectivement à ces propositions sans idée partagée d'un progrès dans l'organisation de la société ? Y a-t-il encore démocratie sans organisation collective en direction d'un changement possible et souhaitable ? Comment retrouver le goût pour des futurs alternatifs sans utopie mobilisatrice ?

Peut-on distinguer une utopie raisonnable de celles qui le seraient moins ? Une utopie raisonnable, ne serait-ce pas tout simplement l'idée que la société peut être modifiée par le discours ? L'idée que le déterminisme de la technoscience et du marché ne sont pas inévitables ? Il est certes difficile pour une idée quelconque de se sentir en position de force par rapport à un message publicitaire, par rapport à un nouvel horizon de consommation à portée de la main. Tout discours alternatif souffre d'un défaut d'attractivité, et finalement d'un défaut de réalisme par rapport au déterminisme techno libéral. La Table voudrait porter cette ambition de donner du souffle aux idées alternatives, en rappelant systématiquement que des alternatives existent, que les projets collectifs ne sont pas impossibles.

#### ***4.4. L'anticipation comme sagesse, la sagesse comme anticipation***

Doit-on désespérer d'une sagesse mondiale sous prétexte qu'il n'existe pas de gouvernement mondial ? Peut-on espérer qu'une forte exigence de sagesse, aidée par les moyens modernes de communication à l'échelle planétaire, permette de faire des progrès significatifs dans la gestion des affaires mondiales ? En régime de communication interplanétaire en temps réel, peut-être n'avons-nous pas besoin de gouvernement établi ni de législation coercitive pour opérer un virage significatif dans les comportements individuels et collectifs. Un nouveau type de débat public d'envergure mondiale est peut-être en train de naître, et pourrait potentiellement peser d'un poids considérable sur les stratégies des pouvoirs en place. Qu'est-ce qui fait penser qu'une nouvelle inflexion, en direction de la sagesse, pourrait à présent être envisageable ?

Dans notre civilisation accélérée la capacité à faire des prévisions diminue à proportion de l'accroissement de nos difficultés à faire face, avec nos catégories traditionnelles, à de nouveaux processus trop complexes pour être déchiffrables avec précision. Pour autant, il ne faut pas confondre incertitude et risque de catastrophe. La plus grande facilité à prévoir l'avenir pour les générations précédentes tenait certainement à la plus grande probabilité que cet avenir allait ressembler au passé. C'est la dynamique croissante de notre civilisation, avec l'augmentation de nos moyens d'action, qui est à l'origine de la difficulté croissante à anticiper nos modes de vie et ceux des générations à venir. On meurt toujours aujourd'hui comme hier, et on ne connaît toujours pas la date de notre mort ; mais notre désarroi devant la mort est certainement plus grand aujourd'hui, par comparaison à l'ensemble des processus, notamment scientifiques, qui nous permettent d'anticiper dans de nombreux domaines pratiques. L'incertitude est finalement la conséquence logique, rationnelle pourrait-on dire, de cet accroissement de nos pouvoirs : la rationalité occidentale ne s'accompagnera donc pas de stabilité, de contrôle, de prévision, de capacité d'anticipation tant que nous utiliserons nos catégories traditionnelles pour affronter l'avenir. La question se pose alors de notre capacité à imaginer un mode alternatif d'anticipation.

#### ***Le besoin d'une grande ambition en terme d'anticipation***

Le premier objectif en matière d'anticipation est de contrer cette tendance à l'expansion du futur dans des zones où nous ne disposons pas de repère adéquat. Ce nouveau futur aux confins de notre capacité de percevoir est constitué de fluctuations, de pénétrations de l'étrange, de ruptures des continuités. Le progrès de la civilisation nous entraîne alors dans des certitudes décroissantes par rapport au monde où nous vivons. Or, l'exercice routinier de nos principales institutions, guidées pour l'essentiel par les

impératifs de l'économie mondialisée, corsete notre perception du futur et empêche de nous donner à percevoir d'autres opportunités. C'est ainsi, nous l'avons suffisamment analysé, que cette routine nous conduit vers des impasses. Nos évolutions technologiques nous ont permis, de façon quelque peu artificielle, de survivre avec des concepts, des valeurs et des institutions qui ne sont pas à la hauteur de nos nouveaux besoins, qui ne traitent pas nos problèmes de fond. Car nous pressentons que les problèmes actuels, tels qu'ils ressortent notamment depuis notre entrée dans l'ère de l'Anthropocène, exigent des perspectives d'une plus large envergure. Les effets de surface de la société consumériste contemporaine sont clairs : on recherche toujours plus de développement, de rentabilité, d'innovation, de flexibilité. Est-on certain que cela ne conduise qu'à un nihilisme technicoéconomique aveugle ? L'algorithme de la société occidentale tourne-t-il vraiment à vide, sans signification ? Nous devons envisager l'hypothèse que nos craintes actuelles ne résultent pas seulement de notre excès de puissance, mais peut-être aussi d'un manque d'ambition dans la prise en charge de l'avenir. Normalement, comme le rappelle Edgar Morin, « l'abandon d'une grande illusion doit conduire à la formation d'un grand projet. ». Ce grand projet tarde à se manifester. Or les révolutions, la naissance des utopies ou autres manifestations de ce genre s'annoncent en général lorsque des collectifs humains se trouvent placés devant de nouvelles expériences, de nouveaux problèmes qui nécessitent de nouvelles politiques, de nouvelles options pratiques, organisationnelles ; pour résoudre des problèmes qui se posent dans la pratique et en même temps pour la pensée. Nous en sommes là aujourd'hui : l'Anthropocène impose une nouvelle réponse collective, un nouveau récit, de nouvelles valeurs, mais l'alternative à nos valeurs déclinantes tarde à se dessiner.

Innerarity nous rappelle que la capacité humaine à se projeter dans l'avenir est d'abord une faculté qui doit s'entretenir, au risque de se retourner contre l'humanité.

Les hommes seraient autre chose que ce qu'ils sont sans cette capacité de se projeter vers le futur, de l'anticiper par l'imagination et de le déterminer. Cette inquiétude qui nous fait désirer, espérer et craindre, est celle qui nous permet d'entrer en relation avec le futur sous ses diverses formes. Si on ne la cultive pas, cette anticipation peut devenir destructrice : elle s'atrophie, fait de nous des fanatiques, des êtres qui craignent sans raison, ou au contraire des créatures trop crédules... Comme toutes les autres aptitudes humaines, la relation avec le futur doit être cultivée...<sup>682</sup>

Dans le même sens Jérôme Bindé perçoit dans la montée de l'urgence comme un début d'abandon de l'ambition politique qui doit nécessairement accompagner toute action collective. « ... La montée en puissance de l'urgence procède à la fois du primat du « temps réel » et à l'absence de référence à une finalité collective. Il convient d'inverser la logique de l'urgence qui préside à l'autojustification des politiques actuelles : ce n'est pas l'urgence des problèmes qui empêche l'élaboration des projets à long terme, mais l'absence de projets qui nous soumet à la tyrannie du présent ». <sup>683</sup> Une société ne peut se passer de l'idéal d'un monde meilleur. Que se passe-t-il si elle ne parvient plus à imaginer ce monde meilleur ? La mise au point de futurs alternatifs, ou au moins l'établissement d'un terrain propice à

---

<sup>682</sup> Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, p. 185.

<sup>683</sup> Jérôme Bindé, « L'éthique du futur – Pourquoi faut-il retrouver le temps perdu ? », *Futuribles*, Déc. 1997.

l'émergence de tels futurs est une question centrale pour la gestion des enjeux contemporains de civilisation.

Une pensée et une pratique de l'anticipation pourraient-elle représenter la colonne vertébrale d'un projet de civilisation compatible avec le maintien des acquis de la civilisation et la préservation de ses perspectives sur le long terme ? Quelles seraient les conditions à réunir pour clarifier la question, quels seraient les principes envisageables ? En fait nous voudrions qu'en toute circonstance d'envergure planétaire un souci d'anticipation généralisé et sécurisé parvienne à mettre l'humanité à l'abri des conséquences néfastes de ses développements. En d'autres termes, nous voudrions qu'un profond souci de sagesse irrigue toute décision d'envergure planétaire. Restons-en quelques instants à ce principe très général avant d'imaginer comment il pourrait se décliner concrètement jusqu'à guider les prises de décisions. Nous recherchons en fait une profonde symbiose entre anticipation et sagesse : nous voudrions que sagesse égale anticipation ; ou encore qu'anticipation égale sagesse. Est-ce souhaitable, est-ce possible, est-ce faisable ?

Est-ce souhaitable ? Anticiper pourrait-il représenter un « projet de civilisation » ? Anticiper, c'est-à-dire organiser la vie de tous les jours autour de l'idée qu'une grande partie du présent doit être sacrifiée pour préserver l'avenir à long terme, peut-il devenir la norme, une sorte d'impératif catégorique ? Ce projet serait-il susceptible de structurer la vie de sept milliards d'individus, dont un milliard est si riche qu'il se croit à l'abri de tout accident grave, et dont deux milliards sont en situation de grande pauvreté, focalisés sur la question de leur survie à moyen terme ? Aurons-nous l'obligation de résoudre l'immense question des inégalités et de la pauvreté avant de pouvoir envisager un retournement culturel généralisable dans les consciences ? Le constat (mon constat, de ma fenêtre personnelle) que nous n'avons pas d'autre choix est-il suffisant pour opérer le retournement recherché ? Il est probable qu'il faille rendre l'anticipation attractive, au moins pour tous ceux qui n'ont pas le luxe de pouvoir raisonner à moyen long terme. Nous aurons certainement à revenir sur la notion d'utopie raisonnée.

Ce constat pose la question de ce que nous voulons, de ce dont nous sommes capables et de comment nous nous préparons aux incertitudes et surprises qui peuvent surgir à tout moment. Le futur reste absolument imprévisible. Mais il est possible de revoir dès maintenant notre manière d'influer sur l'avenir (et d'arrêter ainsi de limiter la liberté future de nos enfants). Nos actes collectifs ont déjà des conséquences à long terme. Mais nous ne sommes pas encore suffisamment matures pour penser, sentir et agir dans cette dimension.<sup>684</sup>

C'est l'idée qu'il s'agit de pousser ici : l'idée qu'un chemin de sagesse s'annonce possible autour du concept d'anticipation, guidé par les notions d'*humanité* et de *commun* ; l'intuition que la civilisation est peut-être mûre pour opérer une profonde mutation visant à admettre que la gestion des affaires humaines ne peut plus être laissée à l'abandon, au hasard ; l'idée qu'il y aurait trop à perdre à continuer dans cette direction ; l'idée que la lente prise de conscience de nos immenses pouvoirs

---

<sup>684</sup> Christian Schwärgerl, *L'âge de l'homme. Construire le monde de demain à l'ère de l'Anthropocène*, p. 36.

technoscientifiques, du fait que nous ne pouvons plus échapper à la reconnaissance de notre responsabilité, que nous devons à présent plutôt ralentir qu'accélérer ; l'idée que nos enfants auront vraisemblablement un avenir moins ouvert que le nôtre... C'est la notion d'anticipation, parce qu'elle est facile à comprendre, éventuellement facile à transformer en principe d'action, qui peut ici servir de levier. Anticiper à la fois à la fois au niveau de la volonté, de la raison et de l'action. L'anticipation érigée en principe de vie, en sagesse. Chercher à anticiper dans le présent pour conserver un avenir ouvert et profond. *Ouvert dans la largeur* : un avenir qui ne serait pas handicapé par un manque de ressources, par une modification radicale de nos facultés, par un rétrécissement de notre environnement, par un devoir de restriction qui contracterait l'étendue de l'expérience humaine. Un avenir plus large que celui que nous pratiquons aujourd'hui, car nous verrons qu'un formidable potentiel d'émancipation reste envisageable dans la mesure où nous n'avons pour l'instant pas exploité toutes les immenses possibilités qui résulteraient d'une désécialisation, d'un abandon des régimes de division du travail, d'une sortie de nos vies en silos juxtaposés. Obnubilés par le piétinement frénétique de la foule au présent nous avons oublié de vivre plusieurs vies en parallèle. *Ouvert dans la profondeur* : par un réinvestissement du passage du temps, et notamment une sortie de la tyrannie du présent qui contraint nos perspectives dans des proportions devenues exorbitantes.

### *Des signes d'ouverture, des capacités de retournement*

Nous cherchons à quelles conditions pourrait naître un nouveau récit susceptible de permettre un renversement de nos valeurs actuelles, dans l'optique de réapprendre à intégrer la longue durée. Nous sommes parfois désespérés devant l'énormité de la tâche, pas loin de penser que rien ne pourra empêcher les sociétés occidentales d'aller au suicide à force de n'envisager que le court terme. Rassemblons et analysons ici quelques signes *porteurs d'avenir*. Norbert Elias par exemple, qui a beaucoup étudié le mode d'apparition des utopies sociales, nous rappelle la difficulté de la tâche qui s'est présentée à Thomas More. On a trop tendance à penser qu'il a suffi à More de coucher sur le papier quelques idées éparses sur sa perception de la société idéale pour aboutir à son *Utopie*. En réalité, nous rappelle Elias, il s'agissait d'une tâche extrêmement compliquée, pour laquelle aucun modèle alternatif n'était au point, ni en théorie, ni en pratique. Car tout le monde était convaincu à l'époque de More que le monde, avec sa misère et ses lumières, était une création divine. Et si More était manifestement insatisfait de cet état de fait, aucun modèle de pensée disponible à son époque ne lui permettait de s'imaginer dans le rôle d'un homme aux commandes de la société. Sa marge de manœuvre pour mettre au point *l'Utopie* était très faible. Erasme et More, nous explique Elias,

... faisaient partie des tout premiers groupes de l'histoire européenne qui concevaient leur mission de réforme de l'État et de l'Église essentiellement comme une mission des humains eux-mêmes, comme une tâche propre à ce monde, sans que cela ne les détournât de leur foi personnelle, de leur loyauté personnelle vis-à-vis de l'Église... Mais cette première étape d'une conscience sociale plus sécularisée se distinguait du niveau actuel sur un point important. La possibilité de réaliser une critique de l'État était encore extrêmement réduite. La marge

de manœuvre était toute petite. Cela, on ne peut véritablement s'en rendre compte qu'à une époque où la marge de manœuvre pour réaliser des projets de réformes sociales, tout limitée qu'elle soit, est devenue considérablement plus grande.<sup>685</sup>

Il fallait une grande capacité de reconfiguration du possible pour voir dans les immenses difficultés des peuples européens de l'époque des projets de réforme. Il fallait une grande force pour voir ces difficultés, non comme des fléaux envoyés par Dieu en répression des fautes commises par les hommes, mais comme des situations dont les humains sont la cause, et donc possiblement la solution. Percevoir la misère comme un projet de changement social résultait d'un effort que l'on peine à reconstituer mentalement. « Certaines de ses idées ne surgirent que bien des siècles plus tard dans les échanges publics, en tant que sujets de réflexion de courants philosophiques à la mode. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, il fallait une imagination hors du commun, une audace absolument extraordinaire pour élaborer de pareilles idées, a fortiori pour les formuler et les représenter de manière vivante... »<sup>686</sup> Autrement dit, il était peut-être aussi difficile pour More au début du XVI<sup>e</sup> siècle d'accoucher de son *Utopie* qu'à nous autres aujourd'hui d'accoucher d'un modèle de société susceptible de résoudre nos impasses stratégiques contemporaines. En fait il nous suffirait peut-être aujourd'hui de savoir diagnostiquer nos préjugés, faiblesses, contradictions actuelles avec la même acuité que More à son époque pour être en mesure de formuler une nouvelle utopie réaliste. Avoir le courage de réaliser un diagnostic critique sans concession en quelque sorte. Peut-être nous faudra-t-il quelque courage également, car il est certainement aussi coûteux aujourd'hui qu'à l'époque de More de s'opposer aux forces dominantes du moment. Chacun sait combien More s'est retrouvé en position délicate au pays d'Henri VIII. Aujourd'hui la peine de mort n'est plus utilisée aussi rapidement qu'à l'époque de More pour sanctionner les pensées déviantes, mais les processus d'exclusion restent drastiques.

Autre motif d'espoir : aujourd'hui, nous craignons beaucoup pour l'avenir en raison de l'important décalage entre notre maîtrise des technosciences d'application physique, biologique, numérique... et redoutons de prochaines catastrophes qui résulteraient de l'utilisation malveillante de tout ce potentiel d'intervention sur le réel. En redoutant ainsi ce type de scénario – *i.e.* les conséquences de nos pouvoirs - nous ne prenons pas la question par les deux bouts, causes et conséquences. Ce que nous redoutons peut-être, c'est plutôt notre incapacité à contrôler les comportements individuels et les processus sociaux, qui nous paraissent de plus en plus difficiles à maîtriser au fur et à mesure des développements du savoir. Nous sommes enclins à penser que rien ne pourra réduire ce genre de dangers, un peu comme nos ancêtres avaient fini par accepter un taux de mortalité infantile élevé, ou l'impossibilité pour eux d'envisager enrayer une épidémie. Mais finalement, notre incapacité actuelle à contrôler les processus sociaux n'est pas plus faible que ne l'était, voici quelques siècles, notre incapacité à contrôler la nature non humaine. Il n'est peut-être pas définitivement acquis que les sociétés humaines restent éternellement dans cette situation. Cette situation est certes porteuse de risques, mais elle n'est pas nécessairement irrémédiable. Même s'il est difficile de l'imaginer, rien n'interdit de penser que les

---

<sup>685</sup> Norbert Elias, *L'utopie*, p. 76.

<sup>686</sup> *Ibid.*, p. 76.

processus sociaux puissent à terme être mieux stabilisés. Par exemple qu'il devienne inconcevable pour tout individu d'engager lourdement l'avenir de ses congénères. Ce serait d'ailleurs dans l'intérêt de tous. Ce qui est en doute, ou ce qui reste à éclaircir, c'est peut-être alors la crainte que d'éventuels progrès ne soient pas équitablement partagés, c'est peut-être le manque de clarté sur les processus qui rendraient l'avenir mieux sécurisé pour chacun.

C'est peut-être la paresse qui explique la faiblesse du regard que nous portons vers l'avenir. Si la démocratie produit sa propre culture, il faut rester attentif à tous les signes de renouveau qui se reconfigurent forcément derrière ce que nous appelons trop hâtivement la clôture de l'avenir. Le problème réside peut-être dans le fait que nous continuons à vouloir appréhender l'avenir avec des lunettes inadaptées. La question des générations futures, la prise de conscience mondiale de l'attention à porter à la biodiversité, les multiples chantiers ouverts par les ONG, les débats autour du changement climatique, le Printemps Arabe, témoignent d'un authentique souci de l'avenir et d'une forme de responsabilité envers l'avenir qui sort franchement des optiques de court terme qui dominent la pensée. L'extension du domaine de la gratuité, tel que l'avait décrit André Gorz, ou l'élargissement de l'économie de la connaissance offre un autre exemple caractéristique de mutation profonde en direction du bien commun : quand le contenu immatériel d'un produit ou service contient une partie immatérielle significative, cette partie immatérielle est susceptible d'être traduite en logiciel, puis dupliquée en quantités illimitées pour un coût marginal infime. Puis tomber dans le domaine public comme bien commun gratuit, et à partir de là l'existence de brevets ou de *copyrights* n'y changeront plus rien. Enfin Internet a montré qu'une révolution psychotechnique mondiale était réalisable en seulement quelques années. D'autres mutations de ce genre sont alors certainement envisageables, pourquoi ne pourraient-elles devenir compatibles avec les conditions d'accès de l'humanité au XXI<sup>e</sup> siècle ?

Parfois il suffit de saisir au bond ce qui est en train de naître, et de simplement l'aider à prospérer. Il faut repérer au sein du flux réorganisateur les moments, les lieux, les opportunités qui donnent l'occasion de penser autrement, d'anticiper, de peser sur le cours des événements. Nous sommes condamnés à reprendre en main la civilisation, à inventer et créer une humanité capable de porter la condition qui est devenue la sienne. Quels mots, quels désirs, quels outils permettront d'y parvenir ? Ré-ouvrir l'avenir, ré-ouvrir ce qui s'est fermé n'est pas revenir en arrière - projet ni possible, ni souhaitable. C'est aller plus loin, retrouver le large de l'espace plus grand, de la durée plus longue, un avenir délivré de tout ce qui le rétrécit. Je reprends ce long texte d'Edgar Morin, tant il résume précisément les quelques pas que souhaite faire la présente étude.

Le probable est la désintégration. L'improbable mais possible est la métamorphose. Qu'est-ce qu'une métamorphose ? Nous en voyons d'innombrables exemples dans le règne animal. La chenille qui s'enferme dans la chrysalide commence alors un processus à la fois d'autodestruction et d'auto reconstruction, selon une organisation et une forme de papillon, autant que la chenille, tout en demeurant la même... L'histoire humaine a souvent changé de voie. Tout commence, toujours, par une innovation, un nouveau message déviant, marginal, modeste, souvent invisible aux contemporains. Ainsi ont commencé les grandes religions : bouddhisme,

christianisme, islam. Le capitalisme se développa en parasite des sociétés féodales pour finalement prendre son essor et, avec l'aide des royautés, les désintégrer.

La science moderne s'est formée à partir de quelques esprits déviants dispersés, Galilée, Bacon, Descartes, puis créa des réseaux et des associations, s'introduisit dans les universités au XIXe siècle, puis au XXe siècle dans les économies et les États pour devenir l'un des quatre puissants moteurs du vaisseau spatial Terre. Le socialisme est né dans quelques esprits autodidactes et marginalisés au XIXe siècle pour devenir une formidable force historique au XXe siècle. Aujourd'hui, tout est à penser, tout est à reconstruire. Tout en fait a recommencé, mais sans qu'on le sache. Nous en sommes au stade des commencements, modestes, invisibles, marginaux, dispersés. Car il existe déjà, sur tous les continents, un bouillonnement créatif, une multitudes d'initiatives locales, dans le sens de la régénération économique, ou sociale, ou politique, ou cognitive, ou éducationnelle, ou éthique, ou de la réforme de la vie...<sup>687</sup>

### *Instinct de survie de l'humanité*

Même si l'on considère l'amoncellement des dangers contemporains, le projet d'émancipation rationnelle de la modernité n'est pas clôt. Il s'est certes trop laissé encastrer dans les logiques technoscientifique et économique, mais il n'est pas définitivement condamné. Il pourrait être réorienté et prolongé en une théorie dynamique de la construction d'un modèle social adapté à nos nouveaux pouvoirs et responsabilités. Il faudrait pour cela que l'humanité vise plus énergiquement à accoucher d'un nouveau modèle social de ses débats politiques ou parlementaires et cesse d'attendre passivement l'apparition spontanée de ce nouveau modèle dans les cartons des produits et services technoscientifiques dernier cri. Il faut reprendre en main la volonté et le pouvoir de constitution des utopies politiques. Actuellement l'élaboration de l'avenir au sens où il est aujourd'hui vécu ressort davantage des laboratoires de recherche et des comités de direction des grands groupes que du travail des parlements ou des partis politiques. En conclusion de son travail sur l'émergence de ce qu'il qualifie de *société du risque*, Beck pointe une direction possible pour imaginer un retournement de la situation.

Le potentiel de menaces que libère la modernité dans la logique systématique de la société industrielle, sans prospective et dans un sens contraire à la prétention à la rationalité qui la concerne elle aussi, *pourrait* lui aussi constituer un défi pour l'imagination créatrice et les potentiels humains de transformation, si on le considérait et le prenait au sérieux pour ce qu'il est, sans transposer plus longtemps les comportements inconséquents si bien rôlés dans la société industrielle à un contexte qui à présent ne permet plus du tout que l'on pratique ainsi la politique de l'autruche<sup>688</sup>.

Dans son vocabulaire très évocateur, Koroneos explique que l'homme contemporain doit apprendre à raisonner en termes de symbiose, et non plus d'obstination utopique de domination, sous peine de disparaître à brève échéance.

---

<sup>687</sup> Edgar Morin, *Le Monde*, article du 09 janvier 2010.

<sup>688</sup> Ulrich Beck, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, p. 477.

L'homme d'aujourd'hui est malade. Sous peine de disparaître, il se trouve désormais obligé de réinterpréter les processus auquel il participe. Il doit élaborer et appliquer les règles de comportements fondés non plus sur la domination mais sur la symbiose. Il doit construire différemment, c'est-à-dire en accord avec sa propre polyvalence et avec la polyvalence du monde. Sous peine de disparaître à brève échéance l'homme doit essayer de construire en état de veille... L'humanité, mise en péril par une dialectique dont la volonté de domination est l'instigatrice, se trouve devant un virage décisif. Soit l'homme accepte d'affronter les nécessités nouvelles, soit il sera détruit. L'identité, aussi bien d'un important nombre d'individus que du corps social dans son ensemble, commence à ne plus remplir ses fonctions. Les hommes semblent cheminer à travers un *no man's land* où tout repère se révèle artificiel, et donc remplaçable. Leur activité devient unilatérale. Leur psychisme s'appauvrit graduellement. La quête de l'utopie instaure le règne d'une technologie tératogène. Frankenstein et son automate fusionnent. La volonté de domination impose au troupeau humain les normes de l'absurde. Désormais la mort, occultée par l'obstination utopique, apparaît en sa nudité (sous forme de conflit exterminateur et ou de catastrophes écologiques).<sup>689</sup>

Koroneos témoigne ici d'une réelle capacité à résumer brièvement de très ambitieux objectifs stratégiques. Ses conseils en matière de reconstruction, pour sortir de notre « imbroglio planétaire contemporain », sont moins précis. Il pose toutefois plusieurs questions intéressantes pour notre propos. « Pour construire en accord avec lui-même et avec le monde, l'homme doit modifier sa logique existentielle, et donc sa méthode de calcul. Il doit modifier son regard. Cette modification mène vers une modification de toute activité humaine » ...<sup>690</sup>

Sur le plan pratique : un renversement de tendance est-il encore possible ? Sous quelles conditions ? Par quels moyens ? Y aura-t-il à découvrir de nouvelles maximes d'investigation ? Comment éviter les pièges de l'Utopie dans l'élaboration et dans la tentative de concrétisation d'un projet ?... L'hypnose qui règne actuellement dans le corps social est commanditée par une oligarchie multiforme au service de la volonté de domination. Cette oligarchie est également en état d'hypnose : elle agit sous l'emprise de l'irréel, en l'occurrence de l'Utopie. Derrière une politique apparemment rationnelle opère un ensemble de pulsions incontrôlées, en d'autres termes les meneurs se trouvent eux-mêmes menés.<sup>691</sup>

Ce qui apparaît à présent au premier plan, particulièrement depuis l'avènement de l'Anthropocène, c'est le caractère destructeur de la technicoéconomie capitaliste. Le point auquel l'expansion de l'Occident a conduit l'humanité fait d'un rapide retournement de pensée et d'action une question de simple survie. Le monde qui est capable de produire une possibilité d'anéantissement doit aussi être capable de produire un retournement de perspective. On pressent spontanément que le délitement des conditions de survie de l'humanité représente le scénario le plus probable, mais peut-être qu'une telle évidence subitement partagée à l'échelle de la planète entière grâce aux nouveaux moyens de télécommunication peut conduire à un retournement brutal. On ne peut plus s'en remettre à l'attente d'un événement extraordinaire : révolution, insurrection planétaire, mutation rapide du modèle technicoéconomique... Mais on ne peut pas attendre non plus la génération spontanée puis la cristallisation de micro événements ou de gestes individuels aux marges du système. Un espace se fait

---

<sup>689</sup> Koroneos, *Faut-il inventer le réel ?* p. 280.

<sup>690</sup> *Ibid.*, p. 284.

<sup>691</sup> *Ibid.*, p. 286.

jour pour structurer la réflexion entre ces deux postures : la remise sur le devant de la scène de l'attitude prospective au sens que lui avait conféré Berger. Une attitude prospective à adapter aux dangers mis en lumière par l'Anthropocène. C'est dans cette voie que doit s'engager une pensée de l'anticipation.

### *Anticiper pour reprendre en main la destinée de la civilisation ?*

Abordons à présent la question de l'anticipation sous l'angle d'une reprise en main volontariste, au moins sur les enjeux qui semblent cruciaux. Nous n'échapperons pas au devoir d'envisager la sortie de crise à l'aide de la raison. Ne pas croire qu'un retour à la religion pourrait constituer une solution après « l'échec » de la modernité. Pour l'instant, nous calons, incapables de proposer un schéma directeur de l'agir humain qui puisse guider valablement les sociétés humaines, gouvernements, entreprises, religions, dans la réalisation de projets collectifs acceptables. Rien ne saurait décharger l'expérience humaine de son obligation de reprendre la main sur son propre développement, rien ne saurait du moins l'exonérer de son devoir d'anticipation des conséquences de son agir. En version défensive, s'impose la vigilance à propos de tout risque de déformation des conditions de vie humaine et naturelle, particulièrement lorsque des phénomènes irréversibles se profilent à l'horizon. En version offensive, la question est de comprendre s'il est possible de reprendre la main sur notre développement collectif en régime de prévention. Il faut distinguer, devant ce très lourd problème, trois questions distinctes. La première concerne la possibilité de voir clair dans les sujets à traiter (disons pour simplifier les sujets sur lesquels l'Anthropocène menace de faire disparaître l'humanité), la seconde concerne la question de savoir si, voyant clairement ce qu'il convient de faire, nous sommes encore en état de rattraper les conséquences sédimentées de notre histoire technico industrielle afin de les freiner et d'effacer leurs séquelles susceptibles de rétrécir l'avenir des prochaines générations. La troisième visera à identifier de nouvelles lignes de fuite pour la reconstruction d'un projet collectif sur longue durée.

Peut-on « rattraper » les conséquences de nos découvertes, les résultats de nos dispositifs technico industriels par exemple ? L'expérience nous montre que nos mises au point technologiques dans la perspective d'atteindre certains objectifs de court-terme (résultant par exemple d'un programme de R&D qui avait pour objectif de satisfaire un besoin identifié par une étude de marché) ont tendance à se rendre autonomes, à acquérir une dynamique propre et une inertie qui les empêche de rester réversibles, qui au contraire les conduit à ne représenter qu'une étape dans la dynamique cumulative des développements techniques d'une filière, d'un segment de marché. Cette dynamique nous prive en fait de toute capacité d'initiative réelle quant aux orientations à venir : ces orientations sont déjà partiellement en germe, même si nous n'avions pas cette intention au départ, dans nos premiers développements. Cette dynamique est l'ébauche d'une loi de continuation dont nous avons perdu le levier d'action, comme Jonas l'a bien mis en évidence : « Même s'il se peut que *'nous prenions en main notre propre développement'* celui-ci échappera à nos mains simplement du fait qu'il s'est incorporé

son impulsion et plus que partout ailleurs vaut ici la loi qu'alors que le premier pas relève de notre liberté, nous sommes esclaves du second et de tous ceux qui suivent ». <sup>692</sup> Par ailleurs, l'accélération du développement augmente régulièrement la difficulté d'opérer les corrections nécessaires, éloignant encore la possibilité d'une reprise en main véritablement sécurisée de notre développement. Dans la perspective éthique de Jonas, cet état de fait renforce la nécessité de veiller aux commencements, grâce à une heuristique de la peur qui doit nous aider à éliminer tout ce qui recèle dès le départ davantage de « possibilité de malheur » que de motif d'espérance.

Peut-on élaborer un principe d'anticipation rigoureux, dans la perspective de traiter avec une certaine rationalité des faits ou des choix dont nous savons qu'ils auront dans un avenir lointain des conséquences imprévisibles ? (Jonas parlait d'accorder un poids plus important aux pronostics de malheur, notamment pour les questions à fort potentiel apocalyptique). C'est un fait nouveau d'avoir à traiter ce genre de question, une obligation incontournable depuis la mise à jour de l'Anthropocène ; l'histoire ne nous renseignera donc certainement pas à ce sujet. L'histoire nous enseigne simplement que nous avons pris l'habitude d'enquêter sur les conséquences directes et à court terme de nos actions, en laissant finalement le long terme prendre soin de lui-même. C'était particulièrement vrai pour les actions individuelles, ça l'était également devenu pour l'action collective. Encore actuellement le refus de prise de responsabilité pour la longue durée caractérise l'essentiel des décisions politiques ou stratégiques, même à très haut niveau, pour des décisions d'envergure planétaire : les perspectives attirantes ou repoussantes à long terme d'un choix stratégique n'entrent pas en ligne de compte dans les processus de décisions collectives – ou alors de façon très marginale. C'est certainement en partie, nous y reviendrons, par absence d'outils d'analyse susceptibles de servir de support à des stratégies mondialisées et compatibles entre elles. Chacun est pour l'instant parti à la conquête du monde sur les simples bases de la recherche de croissance et de profit à base d'innovations, sans manuel d'utilisation de la civilisation ni de la biosphère, avec pour seuls repères les règles d'une concurrence économique aussi *pure* que possible. Du coup, personne n'éprouve le besoin de se faire du souci à propos de cet avenir lointain qui reste de toute façon incertain. Certes, il s'agit en première lecture d'une attitude de négligence généralisée, mais cette négligence n'est pas forcément inscrite dans le patrimoine culturel de la civilisation. Elle ne résulte pas forcément d'une fatalité incontournable, d'une orientation congénitale vers le mal, l'effondrement ou le nihilisme. Je montrerai que c'est plutôt par manque de culture de l'anticipation et surtout par manque d'outils adéquats que la civilisation se trouve dans une situation de fortes incertitudes au sujet de nombreux sujets stratégiques.

Apparaît dans ce contexte le besoin d'une nouvelle forme de prospective, qui fonctionnerait comme à l'envers de sa propension naturelle à viser les développements. Une prospective pour rendre le futur libre et concevable. Faire de la prospective un peu comme une pratique religieuse. Car il faut un peu de foi pour croire au futur, pour croire en l'existence du lendemain. L'anticipation pour décider plus judicieusement ? La prospective comme aide à la décision ? Pas sûr, peut-être pour ne rien décider du

---

<sup>692</sup> Hans Jonas, *Le principe Responsabilité*, p. 75.

tout : la prospective comme suspension de l'irrépressible besoin de décider, pour arrêter toute décision. Celui qui veut maîtriser l'avenir n'y parviendra pas, mais se prive de la possibilité de l'écouter, de le lire, de le dire. Mais il y a beaucoup à faire pour libérer le futur, il est souvent presque totalement bouché, ou précontraint. Comme le dit Serge Latouche, c'est aussi une affaire de décolonisation de l'imaginaire.

Face à la mondialisation, qui n'est autre que le triomphe planétaire du tout-marché, il nous faut concevoir une société dans laquelle les valeurs économiques ont cessé d'être centrales (ou uniques), où l'économie est remise à sa place comme simple moyen de la vie humaine et non comme une fin ultime. Il nous faut renoncer à cette course folle vers une consommation toujours accrue. Cela n'est pas seulement nécessaire pour éviter la destruction définitive de l'environnement terrestre, mais aussi et surtout pour sortir de la misère psychique et morale des humains contemporains. Il s'agit là d'une véritable *décolonisation* de notre imaginaire et d'une *déséconomisation* des esprits nécessaires pour changer vraiment le monde avant que le changement du monde ne nous y condamne dans la douleur. Il faut commencer par voir les choses autrement pour qu'elles puissent devenir autres, pour que l'on puisse concevoir des solutions vraiment originales et novatrices. Il s'agit de mettre au centre de la vie humaine d'autres significations que l'expansion de la production et de la consommation... Tchernobyl hier, la vache folle aujourd'hui, l'effet de serre demain, sans parler des innombrables risques technologiques adjuvants de la réflexion. La pédagogie des catastrophes impulse le nécessaire changement de l'imaginaire qui constitue la condition non moins nécessaire à l'émergence et au triomphe des alternatives.<sup>693</sup>

Il faudrait selon Latouche décoloniser nos mentalités pour changer vraiment le monde avant que les changements du monde ne nous affectent douloureusement.

En définitive il n'est pas certain qu'il soit encore possible de reprendre en main le destin de l'humanité, mais il devient clair que rien ne pourra nous permettre de nous approcher de cet objectif tant qu'une pensée de l'anticipation ne sera pas parvenue à consolider les différentes approches possibles de la longue durée - éventuellement sous forme provisoire, dans l'attente d'être précisée et validée, avec l'objectif d'offrir une vision synthétique, globalisée, négociable des orientations stratégiques les plus structurantes pour l'avenir de l'humanité.

### *L'anticipation comme sagesse*

L'apparence cauchemardesque des perspectives de la civilisation résulte en partie du décalage entre les progrès réalisés en matière d'anticipation dans les sciences naturelles et le manque de progrès réalisés dans les sciences sociales. Durant deux siècles une illusion collective d'une ampleur exceptionnelle, une utopie positive très puissante, avait fait correspondre le progrès technique avec l'idée d'une progression du bien-être humain. La prise de conscience graduelle, tout au long du XXe siècle, d'un décalage croissant entre la progression de notre pouvoir sur la nature, et la stagnation de notre emprise sur les collectifs humains, fussent-ils animés de l'idéal démocratique, a conduit au

---

<sup>693</sup> Serge Latouche, *Survivre au développement*, p. 115 et 117.

remplacement progressif des utopies positives par les utopies négatives, expressions directes des craintes d'un emploi « sauvage » de nos pouvoirs à présent d'envergure quasi divine.

Se greffe depuis peu sur ce constat un phénomène de « dispersion de la puissance » qui, même s'il a peu été étudié pour l'instant à ma connaissance, est en passe d'accroître considérablement les désordres sociaux de toute nature. Je veux ici parler du fait que les acteurs traditionnels au plan planétaire, les gouvernants des états nations ou les dirigeants des multinationales, sont bien souvent doublés en termes d'influence par une série de nouveaux acteurs en phase d'acquisition d'une portée mondiale, notamment grâce aux nouveaux outils de communication en réseau et en temps réel : ONGs, agences de notation, marchés financiers, lobbies, chercheurs indépendants sur une niche technologique, hackers, lanceurs d'alerte... soit des entités qui promettent des progrès en termes de qualité et de transparence de l'information, non sans occasionner toutefois des perturbations au sein des équilibres traditionnels du pouvoir - terroristes, organisations mafieuses et autres entités mal intentionnées qui acquièrent cependant un pouvoir de nuisance d'envergure planétaire. À l'évidence cette dispersion de la puissance occasionne, elle aussi, autant de progrès effectifs qu'elle ne suscite de craintes, et nous ne sommes pas allés au bout de l'analyse de ce très récent phénomène.

Dans ce contexte la prise de conscience de l'Anthropocène au début du XXI<sup>e</sup> siècle occasionne dans un premier temps un effet de massue, de sidération, qui accroît plutôt le sentiment de menace globale pour la survie de l'humanité : elle raccourcit considérablement l'échelle de temps sur laquelle nous pouvons continuer à jouer de façon inconsciente avec nos immenses pouvoirs sans risquer l'explosion ou l'effondrement. Aujourd'hui, il est possible que cette prise de conscience représente notre meilleur atout pour la sauvegarde d'une civilisation en bout de cycle, mais peut-être pas en fin de vie. Pour cela le nécessaire changement global du rapport de la civilisation à elle-même et au monde qu'elle façonne et qui la supporte requiert un progrès immense en matière d'anticipation : seule une base raisonnée et transparente imposant une norme collectivement applicable pour toutes les questions touchant à l'avenir sera à même de façonner les contours d'un destin collectif à l'échelle planétaire. Plus précisément, la notion de destin collectif planétaire qui résulte automatiquement de la prise de conscience de l'Anthropocène peut fournir le déclic à un renversement des valeurs liées à l'utilisation de nos pouvoirs et des réserves naturelles : ainsi pourrait naître une sagesse d'un type nouveau, centrée sur la préservation de l'avenir.

D'où l'idée de rechercher ce qui pourrait constituer les bases d'une Théorie Générale de l'Anticipation, vouée à servir d'outil de repérage de tout ce qui met l'avenir de l'humanité en question, puis de cadre d'évaluation des décisions engageant l'avenir de l'humanité. Un support à la prise de décision pour toute question d'envergure planétaire, et un support d'échange public raisonné à disposition des citoyens du monde.

Avant d'aller plus loin dans l'analyse de ce projet quelque peu démesuré, utopique pourrait-on dire, restons un moment sur ce postulat d'une adéquation entre nos besoins actuels d'anticipation et de sagesse. Il faut confesser qu'il s'agit d'une intuition difficile à *prouver*. Mais sans être trop naïf, je suis

persuadé que le sentiment de s'approcher toujours plus prêt du gouffre pour la civilisation, je veux dire le sentiment en voie de généralisation, largement relayé à présent par les scientifiques, les intellectuels et les médias, bien que minimisé ou dissimulé par les pouvoirs en place ; ce sentiment en voie d'étalement sur l'ensemble de la planète, ce sentiment lui aussi en voie de mondialisation en quelque sorte, est en train de préparer le terrain à un renversement brutal et peut-être salvateur de nos priorités et valeurs. Dans cette optique il devient de plus en plus clair que l'ensemble de l'humanité est engagée dans des impasses stratégiques qui mettent son destin en danger et nécessitent de vigoureuses mesures de redressement, par le biais d'une prise en main politique du destin de la planète.

Il existe un autre éclairage de cette intuition d'un besoin grandissant de « sagesse ». Observons le mode de fonctionnement du gouvernement d'un État-nation ou du conseil d'administration d'une multinationale : nous rencontrons dans ces instances nombre d'acteurs largement conscients, en raison de leur niveau global de formation et leur position de dirigeants généralistes, des limites du système actuel. Il est fréquent d'aborder ce type de réflexion de façon très ouverte en conversation privée. Mais aucun relais n'est possible dans la prise de décision collective. En effet ces dirigeants ont été sélectionnés et sont évalués quotidiennement dans le fonctionnement de ces instances pour leur capacité à *jeter un voile d'ignorance* (pour reprendre cette belle expression de J. Rawls, qui l'utilise dans un tout autre registre) sur les conséquences à long terme de leurs décisions. En effet, par une étrange capacité des institutions tant publiques que privées à rabattre leurs perspectives temporelles sur le court terme, toute évocation en public par un dirigeant d'une autre stratégie que celle qui maximise les intérêts de ses mandants à court terme l'expose à son remplacement immédiat par l'un des membres de la cohorte de ses successeurs potentiels qui se tiennent prêts à étendre encore ce voile d'ignorance. D'où l'impossibilité, pour schématiser ce propos, ou la grande difficulté (parfois aussi le simple manque de courage) pour un dirigeant de prendre des orientations stratégiques empreintes de sagesse même en cas de conscience individuelle des risques encourus, sauf à perdre sa place. Là aussi, sans être excessivement naïf, il semble que nous soyons allés au bout de ce jeu de rôle suicidaire : n'excluons pas que parmi les dirigeants des plus puissantes entités économiques et politiques mondiales, un sursaut de responsabilité puisse se faire jour.

Pour toutes ces raisons il n'est pas hors de propos d'imaginer qu'un besoin de « sagesse », en lieu et place de la promotion systématique du « changement », de l'innovation, de la recherche de profits rapides, parvienne à s'imposer. Rechercher systématiquement l'innovation, le changement et le profit ne peut plus représenter un objectif suscitant une adhésion massive en raison des risques que ces options comportent à présent de façon évidente et bientôt mondialement comprise. Il s'agit finalement de chercher un nouvel art de vivre qui représenterait l'intérêt objectif de tous les acteurs de la civilisation. « Nous avons trop souffert de voir la sagesse séparée de la puissance, disait Berger, pour ne pas souhaiter la collaboration de ceux qui déterminent le désirable et de ceux qui savent ce qui est

possible ». <sup>694</sup> L'anticipation comme sagesse, c'est aussi ce que préconise Jonas en creux. Son éthique de la peur peut être analysée comme un substitut au manque de sagesse de la civilisation technologique.

Ce que nous pouvons appeler le programme baconien, à savoir orienter le savoir vers la domination de la nature et utiliser la domination sur la nature pour l'amélioration du sort humain, n'a sans doute possédé dès l'origine dans sa mise en œuvre capitaliste ni la rationalité ni la justice avec lesquelles il aurait de soi pu être compatible ; mais sa dynamique de succès conduisant nécessairement à la démesure de la production et de la consommation aurait, compte tenu de la brièveté de la fixation humaine des buts et de l'imprévisibilité réelle des proportions de succès, probablement envahi n'importe quelle société (car aucune ne se compose de sages). <sup>695</sup>

Mais peut-on prendre le manque de sagesse de la civilisation comme une donnée irrémédiable, et imaginer une heuristique de la peur pour pallier un manque de sagesse ? Si la menace de catastrophe réside finalement dans le succès de l'idéal baconien, rien ne dit que la peur serait plus efficace que la sagesse pour y remédier. Devant l'énormité de l'effort que nous avons à réaliser pour reprendre les rênes de la civilisation, imaginer un cadre de réflexion inspiré par une recherche de sagesse ne paraît pas plus gigantesque et pas plus repoussant ni moins efficace, qu'un cadre de réflexion inspiré par une logique de peur et de sanction. C'est certainement une lourde question qui ne saurait être tranchée de façon péremptoire mais la présente thèse privilégiera, au contraire de Jonas, cette piste de la sagesse.

Nous nous rapprochons des exigences d'une pensée globale de l'anticipation. Quel système de représentation permettra d'engager des réflexions collectives à visée anticipatrice ? On voit que les difficultés sont énormes : les faits dont on veut parler sont mal identifiés, les modèles pour les analyser sont incomplets et incapables de prendre en charge la complexité du réel planétaire, nous sommes incapables de prévoir de façon sécurisée dans de nombreux domaines du vivant, aucun cadre théorique, même imparfait, n'émerge à la surface du globe (si ce n'est celui du marché mondial), et enfin les acteurs sociaux obéissent à des objectifs très divers, souvent incompatibles les uns avec les autres. Plusieurs des tentatives de restructurer la civilisation occidentale au nom de la sauvegarde de l'humanité se sont soldées par des boucheries qui ont sacrifié des millions d'êtres humains dans le courant du siècle dernier. Pour autant, en dépit de toutes ces difficultés, nous avons pris le parti de chercher à avancer dans l'idée d'une pratique collective de l'anticipation. Car le risque de catastrophe planétaire est devenu une perspective trop assurée pour prolonger l'inaction. D'autant que la catastrophe qui menace l'avenir de la civilisation occidentale est déjà une réalité pour une grande partie de l'humanité d'aujourd'hui si l'on en juge par le nombre effarant et croissant de laissés pour compte en bordure de la société.

L'anthropologie prospective de Berger visait expressément cet objectif de sagesse. Berger était aussi conscient qu'on pouvait l'être au milieu du XXe siècle des responsabilités nouvelles qui incombent à un homme doté de pouvoirs nouveaux. Il y voyait non pas l'occasion de se plaindre du poids de ce nouveau fardeau qui pèse sur les épaules humaines, mais une donnée nouvelle qui comporte autant de bienfaits

---

<sup>694</sup> Gaston Berger, « Sciences humaines et prévision » [1957], in *PTP*.

<sup>695</sup> Hans Jonas, *Le principe Responsabilité*, p. 268.

que de dangers, et qui impose la mise au point de nouveaux devoirs à la hauteur de nos nouveaux pouvoirs.

Voici peut-être qu'est venue pour les hommes l'heure de vérité. La sagesse antique était celle d'un homme accablé, à qui un seul pouvoir restait en propre, celui de refuser ; L'univers pouvait écraser le sage, il ne pouvait le contraindre à déclarer juste ce qui était seulement fatal. Le christianisme a libéré l'homme du désespoir en le livrant à l'orgueil qui n'en est que le masque. Mais la sagesse de l'homme moderne exige que soient résolus des problèmes pressants et concrets que ni le désespoir ni l'espérance ne suffisent à trancher. Pour le croyant comme pour l'athée, il est difficile de bien faire et de faire le Bien. C'est qu'à une morale faite pour des hommes sans grand pouvoir doit se substituer une morale qui convienne à des êtres dont les actes sont lourds de conséquences.<sup>696</sup>

L'anticipation ne sera pas plus simple aujourd'hui qu'elle ne l'était hier : elle devient seulement plus incontournable. Elle le devient à la foi sous l'angle scientifique, politique, moral. Elle a traversé les époques avec le statut d'option facultative, elle devient aujourd'hui obligatoire, sous peine de mort. Car la politique par exemple, bien que focalisée sur ses enjeux de court terme, est de plus en plus objectivement confrontée à des scénarios qui promettent des effets et conséquences de grande envergure. Il est clair que la politique doit manager plus d'incertitudes qu'autre chose. Il devient de plus en plus clair que le court termisme et la satisfaction des besoins du présent ne peuvent constituer des politiques acceptables. Le management des sociétés qui constituent les sociétés occidentales requiert une imagination projective apte à anticiper, autant que faire se peut, les différents profils de futur qui se dessinent sur la base des tendances repérables dans le présent. Nous devons à présent mettre au point une pensée plus systématique, ordonnée, concertée vis-à-vis de l'avenir. Nous devons apprendre à anticiper le futur tout en sachant que cela n'en fera pas une réalité définitive, mais au contraire une tentative toujours provisoire, un travail à perfectionner chaque jour. Non pas parce que nous aurions de nouvelles dispositions pour cela, mais parce que nous avons créé une situation qui impose cette anticipation pour avoir quelque chance de cesser de titaniquer.

Notre exigence de changement est à présent guidée par la nécessité d'éviter des catastrophes. C'est une différence de taille de devoir passer d'une représentation de l'avenir comme promesse à une représentation motivée par une tentative de survie. Nous devons apprendre à gérer notre futur sans pouvoir compter sur un dieu, une nature bienveillante ou l'illusion d'un progrès perpétuel qui nous rapprocherait d'un salut sur terre. Il y a trop de catastrophes probables. Il s'agit de ne pas se laisser paralyser par ces probabilités, aussi élevées puissent-elles paraître. Trop d'impasses à éviter, trop d'ornières qui mènent au désastre. Il y a du travail pour les volontaires de l'avenir. Il y a des transitions à créer. La futurophilie peut aider à faire les bons choix ; mue par le désir d'un avenir lointain ouvert, cette volonté d'avenir sera gage de sagesse.

---

<sup>696</sup> Gaston Berger, « Humanisme et technique » [1958], in *HME*.

## *Anticipation et inégalités*

Conséquence des télécommunications planétarisées : on perçoit mieux les inégalités et elles sont de moins en moins supportables. Si les perceptions locales sont accompagnées de perceptions externes, c'est-à-dire de références avec ce qui se constate ailleurs, dans des contextes voisins du nôtre, les inégalités deviennent choquantes. On ne saurait pas que l'on est pauvre si l'on n'était entouré que de pauvres. Or, avec le développement des outils modernes de communication en temps réel, tout le monde ou presque peut prendre de multiples repères pour porter des appréciations sur sa propre situation. Même si l'on ne partage pas l'idée que les inégalités s'accroissent *objectivement* en régime d'économie libérale, il n'en demeure pas moins que ces inégalités deviennent de plus en plus visibles, palpables, mesurables, et donc de moins en moins supportables.

Vient alors à l'esprit une obligation d'un type nouveau en matière d'anticipation. Déjà l'Anthropocène nous impose théoriquement d'entrer le devenir total de la biosphère dans le cadre de nos anticipations, mais ce n'est pas tout. Il faut ici introduire l'idée d'une obligation de nature nouvelle, sans laquelle il sera certainement vain de rechercher les bases d'une quelconque stratégie planétaire : l'obligation d'illustrer aussi clairement que possible l'état actuel, et surtout les orientations que prennent les inégalités parmi les peuples et les hommes. Qu'est-ce à dire ? Les bases d'une évaluation mondiale des enjeux de civilisation ne pourront pas s'édifier en partant de la rationalité au sens étroit où nous l'entendons actuellement ; en effet, qu'est-ce qu'une rationalité qui propage, voire accroît les inégalités à la surface du globe, et cela de façon de plus en plus visible et mesurable publiquement, si ce n'est un vulgaire instrument de domination ? Comment serait-il possible de viser un consensus planétaire, au sens démocratique du terme, sur quelque sujet que ce soit tant que les destinées individuelles et collectives ne seront pas plus équilibrées, les richesses plus équitablement partagées ? Comment mobiliser la civilisation entière autour d'un objectif à long terme tant qu'une partie importante de l'humanité en reste réduite à rechercher les conditions de sa survie à court terme ?

Car à la réflexion la question des inégalités et de leur accroissement pose au moins deux problèmes importants pour notre propos – en plus du caractère inacceptable en soi de cet état de fait. Deux problèmes incontournables en fait, pour nous qui cherchons à établir les bases d'une théorie de l'anticipation réfléchie. Sauf à considérer que la force - financière, militaire ou terroriste par exemple - pourrait venir à bout de nos impasses de civilisation au moyen d'un totalitarisme quelconque. Le premier problème est relatif à l'histoire et aux responsabilités passées, sujet sur lequel de significatives divergences de vue peuvent s'avérer bloquantes pour envisager l'avenir. Le second problème est relatif aux moyens matériels de subsistance à disposition de certaines populations exclusivement occupées à assurer les conditions de leur survie à court terme. En fait, s'attaquer aux remèdes susceptibles de retrouver des équilibres environnementaux satisfaisants ne sera certainement pas possible sans retrouver d'abord, à très court terme, des conditions de vie mieux équilibrées sur toute la surface du globe. Etant donnée l'extraordinaire inégalité des conditions globales de vie actuellement en vigueur,

inégalités qui semblent encore s'accroître au rythme de la mondialisation des échanges, et ceci en dépit d'une visibilité accrue de ces inégalités, nous sommes là face à deux très lourds problèmes. Des problèmes potentiellement bloquants pour l'établissement d'une réflexion planétaire sur l'anticipation.

Cependant, ici également, l'importance de l'obstacle constitue une bonne raison de persévérer dans l'avancée du projet. En effet, sans parvenir à élaborer une pensée de l'anticipation suffisamment solide pour reprendre en main le sens de son développement, l'Occident n'a plus aucune chance d'aboutir à un avenir acceptable d'ici quelques décennies. Si ce sombre pronostic s'avance, il existera toujours quelques tyrans richement pourvus et armés pour, dans l'urgence, imposer des solutions eugénistes, pharmacologiques ou militaires pour réduire au silence les hordes d'empêcheurs de s'enrichir en rond – cela pour gagner un répit supplémentaire devant les impératifs de l'Anthropocène. Dans ce contexte la recherche d'une pensée de l'anticipation qui exprime ouvertement son ambition de raisonner à l'échelle de la planète, uniquement sur la base d'enjeux de civilisation dûment expliqués et illustrés, sans distinction de nations, de peuples, d'écoles, de filières industrielles, de monnaies, aura une double vertu : d'une part elle rendra visibles et palpables les inégalités, illustrant plutôt que dissimulant leur état présent – et en cela elle préviendra les risques d'intervention de type totalitaire ; d'autre part elle préparera les esprits à une prise de conscience de ces enjeux planétaires, même si sur certains d'entre eux les différences dans les situations de départ rendront quasi impossible une stratégie mondiale. Dans tous les cas le projet d'élaborer une théorie de l'anticipation reste gagnant.

On l'a vu, les anciennes sagesse étaient formatées pour affronter la question du manque. Aucune de ces sagesse n'est appropriée à la gestion des surplus tels que l'Occident les expérimente aujourd'hui : excès de puissance, surplus locaux, manques globaux, sur fond de finitude récemment redécouverte. Des états de fait qui interrogent nos modèles en profondeur.

### ***Valeurs, humanité, bien commun***

Il faudrait un équivalent fonctionnel, au niveau mondial, à ce que l'on nommait autrefois *intérêt public, bien commun, raison d'État*. Ces idéaux ont déserté l'actualité parce que différents angles de vue s'imposent à présent au sujet des valeurs à promouvoir, en raison des rationalités distinctes, voire contradictoires entre disciplines. Quelles seraient les valeurs susceptibles d'encadrer ces divers points de vue ? Nous avons à initier ici la recherche non pas d'une valeur absolue, ni d'un bien commun universel, ni même d'un invariant dans le domaine des sciences, mais d'un dispositif d'anticipation qui, modestement, imposerait un certain type de questionnement avant lancement d'une action de dimension mondiale. Il s'agit de mettre en marche un processus de repérage et d'évaluation des risques et opportunités liés aux initiatives de dimension mondiale.

La notion de bien commun que je propose pour servir de déclencheur à ce processus est la suivante : c'est le *devoir d'examen des différentes implications de nos actions sur l'humanité à long terme*. Bien sûr ces termes sont lourds de sens, équivoques, difficiles à manier et encore plus difficiles à articuler. Je

reviendrai ultérieurement sur leur définition, et souhaite dans un premier temps préciser les intentions de la démarche. Les valeurs qui sont ici proposées concernent un devoir d'anticipation étendu aux extrémités de ce que la rationalité et l'imagination permettent d'envisager.

L'absence d'anticipation devient létale pour l'humanité, mais les points de vue semblent impossibles à accorder : comment passer outre cette impasse ? « Car nous avons affaire à des êtres qui agissent librement, auxquels à vrai dire on peut dicter à l'avance ce qu'ils *doivent* faire, mais auxquels on ne peut *prédire* ce qu'ils feront... ». Ainsi Kant énonçait-il le caractère indécidable de l'avenir de l'humanité, pour qui prétendrait le déduire de l'expérience. Mais il invitait également à une pédagogie de la prévention qui n'a pas été beaucoup travaillée. Au contraire nous avons abandonné la gestion du futur aux aléas des effets collatéraux de la satisfaction de nos désirs. Pensons alors à ce mot de Maurice Bellet : « Désormais, ce peut être notre choix : nous préférons ce qui dans la durée offre une chance de genèse, de création touchant au cœur de l'humain ; et ce qui, nous déplaçant et nous délogeant, donne une chance à l'autre d'exister, à notre proche d'être aussi notre lointain. C'est, pour chacun, avoir du temps et de la place ». <sup>697</sup> Pensons également à cette définition de l'humanité par Jean-François Mattei.

L'idée est une promesse de création qu'elle tient du passé pour donner une chance à l'avenir. Que le commencement prenne le visage de Dieu, de la nature, de l'œuvre ou du sujet, il reste animé par l'idée qui le surplombe. Et, à nos yeux d'hommes, c'est en définitive l'idée d'humanité qui est en cause dans sa désagrégation. Cicéron demandait à ses auditeurs de respecter en chacun, sinon l'homme, du moins l'humanité. <sup>698</sup>

C'est peut-être alors en remettant l'idée d'humanité systématiquement au centre des réflexions que nous parviendrons à donner le maximum de poids au long terme dans la gestion des affaires planétaires. L'idée d'humanité telle que je l'avance ici est une notion strictement *opérationnelle*. En effet elle n'implique rien de nouveau en matière d'ontologie, de cosmologie, ni même d'un point de vue éthique ou métaphysique. Je ne parle *d'humanité* que pour désigner l'acteur et le récepteur (peut-on parler encore de *bénéficiaire* ?) des principaux enjeux de civilisation pour lesquels nous sentons poindre des limites ou des changements irréversibles dans les conditions de vie de l'humanité contemporaine ou de l'humanité à venir, sur longue durée. En régime de technico économie avancée et mondialisée, l'humanité désigne ici le client/fournisseur de l'agir humain dans son sens le plus large, mais plus spécialement il est vrai en ce qui concerne l'impact des stratégies déployées mondialement et à fort impact géophysique, vital, environnemental ou humain. Il est vrai que nous ne sommes pas capables de donner une définition parfaitement claire de ce concept, et encore moins d'en déterminer a priori le contenu possible pour le XXI<sup>e</sup> siècle. La question est ici *seulement* de savoir si ce concept peut jouer un rôle suffisamment consistant pour engager les moyens utiles à préserver l'existence de

---

<sup>697</sup> Maurice Bellet, *L'avenir du communisme*, p. 109.

<sup>698</sup> Jean-François Mattei, *L'homme dévasté*, p. 265-266.

l'humanité, s'il peut représenter une fiction suffisamment crédible pour être au centre d'une reconfiguration des valeurs de l'agir humain.

Elias a porté ce type de raisonnement voici plusieurs décennies, en abordant la question par d'autres voies. Il voyait l'intérêt du concept d'humanité comme découlant de l'évolution des relations géopolitiques contemporaines. Pour Elias, à partir de 1980 environ le rôle de l'État se révèle de moins en moins prioritaire en raison de l'accroissement des interdépendances planétaires. L'État reste une forme agissante de première importance, mais rester focalisé sur la seule capacité d'action de l'État est un leurre conceptuel hérité du XIXe siècle, un leurre qui gêne la juste prise en considération des enjeux globaux du monde contemporain. Elias exprimait le souhait de s'appuyer sur de nouvelles catégories, dont celle d'« humanité », pour repérer les dynamiques globales déterminantes pour l'avenir de la civilisation. C'est ainsi par exemple qu'Elias parlait du caractère à la fois « utopique » mais « réaliste » d'un « Parlement d'États ». Nous devons aujourd'hui, selon Elias, promouvoir ce type d'utopie pour nous opposer avec force de conviction aux utopies dominantes et proposer de nouvelles voies d'action à l'échelle planétaire. Il estimait que ces nouvelles utopies pourraient avoir des impacts significatifs sur notre futur, à condition toutefois qu'elles s'articulent avec de réelles possibilités de changements. Il comptait en fait sur le pouvoir *globalisant* du concept d'humanité pour opérer les synthèses que sont incapables de réaliser chacun des acteurs, coincés dans leur logique privée.

Dans ce contexte la tâche est aujourd'hui de proposer des projets souhaitables ou d'éviter des projets cauchemardesques à l'échelle de l'humanité. Mais le concept d'humanité, s'il paraît pourtant bien clair, n'est pas encore opérationnel, notamment parce que les pouvoirs exécutifs sont en grande partie aux mains des États ou des multinationales. C'est un concept clair auquel il faut donner une force agissante, afin qu'il soit en mesure de fédérer l'ensemble de nos réflexions pour l'avenir. En fait, on devrait se préoccuper bien moins des processus intra étatiques et bien davantage des processus interétatiques. Les États sont tellement interdépendants qu'il devient difficile d'envisager l'avenir à l'intérieur d'une frontière, fût-elle naturelle. Ce qui détermine nos perspectives aujourd'hui, ce sont les changements qui s'opèrent à l'échelle de l'humanité. Les utopies de demain devront être planétaires, non plus étatiques.

Le *commun* est un concept également indispensable, c'est le complément « naturel » du concept d'humanité. Il s'agit de passer d'un rapport sujet-monde à un rapport humanité-commun. Si nous nous contentons d'agrèger les préférences présentes, il y a risque d'insuffisance de profondeur ou d'horizon. Il y aura tendance à sous-estimer les conséquences de nos actions sur le futur. Les projets à long terme, les projets de type intergénérationnels par exemple, exigent la mise en œuvre de paramètres visant la définition d'un bien commun. Ni les technologies, ni les marchés financiers, ni les processus démocratiques ne suffisent à anticiper les situations collectives qui peuvent résulter d'initiatives individuelles cumulées. Un programme de sauvegarde de l'environnement, la stabilité d'une monnaie, l'évolution d'un système de protection sociale, nécessitent des horizons longs, adossés à une idée de bien commun. Sans ces idéaux régulateurs (l'idée d'humanité, de bien commun...) nous pourrions rester embourbés dans ce que A.E. Kahn désigne sous le terme de « tyrannie des petites décisions »,

c'est-à-dire le constat que chacun d'entre nous peut contribuer à détériorer l'espace public ou l'environnement par défaut de repères pour y adosser ses gestes : chaque citoyen, chaque consommateur, dans ses gestes privés, a besoin d'échelles de valeurs, adossées à l'idée d'un bien commun.

Il n'existe plus d'alternative à la nécessité de réfléchir à long terme, même si nous n'avons pas encore vraiment acquis cette maturité. Penser à « horizon cent ans » était un exercice de style avant le XXI<sup>e</sup> siècle, un acte récréatif. C'est à présent une nécessité vitale, avec en ligne de mire la préservation de l'humanité. Belle opportunité pour la prospective car l'Anthropocène impose également la mise sur pied de contrepouvoirs puissants aux logiques technicoéconomiques à l'œuvre aujourd'hui. Nous devons proposer l'énoncé d'un principe intelligible capable de promulguer un ordre, de dessiner un horizon qui fait sens pour tous. La responsabilité pour l'humanité, c'est ce supplément de responsabilité, indirect, qui s'ajoute à la responsabilité directe de nos actions individuelles ou collectives. Elle signifie que nous portons au fond de nous l'idée de l'humanité toute entière dont nous sommes solidaires, en lien étroit avec l'ensemble du monde vivant.

#### 4.5. Synthèse, ruptures et vigilance

Il s'agit à présent d'introduire à un nouveau concept de *vigilance*. Une pensée de l'anticipation devra s'appuyer sur une nouvelle forme de *compétence vigile*. D'une certaine manière cette notion pourrait représenter une sorte d'actualisation de *l'attitude prospective* de Berger, avec toutefois deux nuances significatives. D'une part il s'agit de rompre avec la grande confiance qui imprégnait la pensée de Berger à propos du développement de la civilisation occidentale – confiance résultant du fait qu'assez peu d'effets négatifs de notre puissance technico-scientifique ne s'étaient manifestés à l'époque de Berger, aux exceptions notables des horreurs de la guerre et de l'emploi de l'arme atomique ; confiance également dans le fait que les dirigeants politiques, les commis de l'État et les chefs d'entreprise qu'il côtoyait au sein du CIP étaient porteurs d'un profond sens civique qui suffisait à éviter certaines prises de risque inconsidérés – sens civique qui a disparu de nombreuses sphères du pouvoir aujourd'hui, notamment dans le monde des entreprises. D'autre part il s'agira ici de nous concentrer sur les enjeux mondiaux, donc de façonner un concept de vigilance adapté à cet objectif « planétaire » qui n'avait jamais été celui de Berger. Et d'analyser en quoi les études contemporaines autour du concept de cosmopolitisme peuvent représenter une source d'inspiration pour définir l'échelle à laquelle nous voulons ici appréhender les enjeux de civilisation.

##### *En réponse aux risques globaux*

Le fait de parler aujourd'hui très directement de risques systémiques, de dangers globaux, est une invitation frontale à réviser nos approches traditionnelles du risque. Que dire de l'analyse des *dangers globaux* et du type particulier d'anticipation qu'ils impliquent ? Il est probable que la notion de danger global, repéré au moyen d'une politique de vigilance active, impliquera d'anticiper avec une force et une méthode nouvelles. Ceci pour deux raisons : devant un danger global il est plus simple de mobiliser une réaction collective, et surtout de sanctionner tout écart par rapport à un refus d'anticiper : l'anticipation sur un enjeu global, d'importance planétaire, devient potentiellement un acte de salut public, une priorité de civilisation, susceptible de transcender tous les systèmes de valeurs. Par ailleurs, le fait d'être *global* représente la promesse de mieux cerner le sujet, d'être autorisés à en fouiller de fond en comble l'identité et l'environnement, et de prodiguer tous les soins adaptés, sans exception, sur la surface du globe : par exemple on peut supposer qu'une lutte contre un virus mortel sera plus efficace et définitive si cette lutte s'applique à l'ensemble de la planète qu'au périmètre d'un seul pays, voire d'un seul continent. Une politique de la vigilance est donc envisageable au niveau le plus global, elle peut faire sens spontanément d'une façon telle que son déploiement ne heurte pas les consciences à partir du moment où il serait garanti que cette vigilance ne sert pas les intérêts de tel ou tel acteur privé, mais reste à usage exclusif de « l'avenir de l'humanité ».

Pour le dire simplement, on oscille quotidiennement en ce qui concerne ces enjeux globaux entre vision d'apocalypse et perspective de post-humanité. D'où un sentiment d'alerte généralisé, fondé sur des standards d'évaluation, des réseaux d'experts internationaux, sur la base d'enjeux liés à la santé, à l'environnement ou aux pouvoirs des technosciences : les attitudes à adopter vis-à-vis des maladies émergentes, de l'évolution du climat, de l'enchaînement des catastrophes et des conflits résultent de jeux d'acteurs en constante reconstitution. Notons que l'on assiste, surtout en Europe, à une remise en cause d'un gouvernement par les technosciences, particulièrement visible sur les dossiers relatifs au nucléaire et aux OGM.

Le sentiment global qui ressort de la perception de ces dangers croissants, c'est un sentiment de rétrécissement du futur : plus les dommages se précisent - et c'est encore plus net lorsqu'ils se concrétisent - plus ils semblent rétrécir le champ des possibles pour notre propre futur et pour celui des générations à venir. Comme si les profils de futurs envisageables initialement se resserraient au contact des conséquences de nos développements actuels. Prenons, avec Dominique Bourg, l'exemple du réchauffement climatique : nous venons certainement de laisser passer les dernières chances historiques d'enrayer le réchauffement selon des schémas humainement acceptables. En laissant passer depuis Rio 1992 et jusqu'à Copenhague 2009 toutes les occasions de prendre des décisions énergiques, nous sommes à présent assurés d'aboutir à un réchauffement supérieur à 3°C ou plus d'ici la fin du siècle. Je ne souhaite pas entrer ici dans l'analyse de cet enjeu précis, mais souligner la conclusion qu'en tire Bourg :

C'est une fenêtre d'action majeure qui s'est ainsi définitivement refermée... Le monde vers lequel nous allons va se rétrécir, au premier degré et au sens figuré. L'écoumène, avec la montée des mers qui devrait se situer entre 80 cm et 1.40 m, voire un peu plus, d'ici la fin de ce siècle, est en effet appelé à rapetisser ; et le phénomène se poursuivra pendant des millénaires. Au sens figuré, nous sommes voués à habiter une planète plus pauvre en ressources fossiles facilement accessibles, en ressources minérales, aquatiques et biotiques, avec un climat plus hostile sur fond de biodiversité appauvrie. Les possibles qui nous resterons ouverts ne pourront que se réduire.<sup>699</sup>

Ce qui est nouveau à présent, bien illustré par le concept d'Anthropocène comme nous l'avons vu en début d'analyse, c'est l'énormité des questions nouvelles charriées par les disciplines scientifiques, la rupture brutale qu'elles imposent à l'idée d'un progrès linéaire. La civilisation occidentale fonçait tête baissée en direction d'un paradis sur terre. Elle se réveille, soudainement, en train de creuser sa tombe sur cette même terre et se demande comment elle pourrait mettre un terme à cette dérive dangereuse.

Il y aura vraisemblablement des liens forts entre changements globaux et enjeux de civilisation. Prenons le cas du nucléaire. Il ne s'agit pas simplement de la mise au point d'une nouvelle technique. Il ne s'agit pas seulement d'un arsenal actuellement disponible qui conduirait en cas d'accident ou

---

<sup>699</sup> Dominique Bourg, « Temps, catastrophes et écologie », in ouvrage Collectif, *La fin du monde. Analyses plurielles d'un motif religieux, scientifique et culturel*, p. 146.

d'action malveillante à ravager la planète de fond en comble. La bombe atomique n'est pas seulement une arme, c'est plutôt une nouvelle *atmosphère* que la terre entière doit à présent respirer en permanence : nous n'avons pas « entre autres, des armes dites « atomiques » qui seraient utilisables, stratégiquement ou tactiquement, pour telle ou telle fin politique. » Au contraire, explique Anders, « étant donné que notre monde est confronté, du fait des « armes atomiques », à son *to be or not to be*, la situation mondiale se définit par des réalités atomiques. En un mot : *la politique a lieu au sein de la situation atomique*<sup>700</sup> ». Même si on a mis longtemps à le comprendre : on s'aperçoit aujourd'hui que, côté militaire, nous sommes passés à un fil de la troisième guerre mondiale, et que, côté civil, dans l'enthousiasme que les perspectives offertes par le nucléaire suscita dans les années 1960, nous n'avions pas du tout anticipé ce qui devient aujourd'hui de lourds risques pour l'ensemble de la planète : la gestion des masses de déchets radioactifs, la hausse du niveau des mers, le terrorisme international, la prolifération des drones... autrement dit une série d'évolutions qui, sans parler des déconvenues observées dans l'utopie du *risque zéro*, constituent à présent l'environnement risqué au sein duquel nous devons faire fonctionner les centrales existantes et nous apprêter à apprendre à les démonter. Le cas du nucléaire est intéressant pour nous ici en ce qu'il est extrême : il représente un défi pour la pensée, il oblige à dépasser nos catégories d'analyse classique si l'on veut en tirer tous les enseignements. Il représente, dit Anders, un potentiel de puissance devenu si énorme qu'il excède « tout but souhaitable », voire même « tout but d'un acte pensable ». Son potentiel apocalyptique est si proche de son exploitation courante qu'il entoure la planète entière de cette nouvelle *atmosphère* dont Anders parlait auparavant pour le domaine militaire, mais qu'on pourrait aujourd'hui étendre au domaine civil. Car le pire dans cette affaire, c'est que ce constat ne représente plus forcément une raison suffisante pour cesser l'exploitation de cette source d'énergie – si tant est que nous soyons capables de l'arrêter. En effet, le bilan énergétique global de la civilisation n'autorise peut-être déjà plus un retour en arrière sur ce sujet. Nous aurons à revenir sur ce constat caractéristique des impasses stratégiques dans lesquelles risque de s'enfoncer dramatiquement la civilisation occidentale si elle ne met pas sur pied une réelle capacité d'anticipation et de réorientation de son évolution.

Les changements dits « globaux » représentent autant d'opportunités d'évaluer nos enjeux les plus sérieux. Sans doute les règles de conduite de l'action quotidienne ne se sont-elles pas radicalement modifiées en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle : l'honnêteté, la justice, la solidarité continuent à prévaloir dans les sphères humaines, quotidiennes, familiales. Mais ces mêmes règles, qui ont assuré le fondement de l'essentiel des échanges et décisions entre gouvernements et entreprises jusqu'à un passé récent, ne conviennent plus à l'ère de l'Anthropocène. Or elles n'ont été remplacées par aucun nouveau système d'évaluation des comportements collectifs. Dans un contexte fait d'outils technoscientifiques aux effets puissants, de stratégies dictées par une économie mondialisée et financiarisée, ces règles de conduite deviennent inaptées à orienter valablement l'action collective ; elles peuvent même avoir des effets pervers, en servant de paravent à des stratégies délibérément nocives (je dépense un million de dollars de communication à propos de mes actions pour l'environnement pour pouvoir continuer sans entrave de réaliser des bénéfices de cent millions de dollars dans le prolongement de mes activités industrielles

---

<sup>700</sup> Günther Anders, *Hiroshima est partout*, p.73.

polluantes par exemple). On le voit : l'acteur, l'action et son effet, en raison des dimensions qu'ils ont pris depuis quelques décennies, impliquent l'établissement de nouvelles règles de conduite, et en premier lieu impliquent que tous les efforts soient faits en matière d'anticipation. La tâche s'annonce difficile, mais on ne voit pas comment nous pourrions sécuriser l'avenir de l'humanité sans faire de l'anticipation une règle de comportement d'une force nouvelle. Le champ des risques que l'on nomme « risques globaux » est tout particulièrement désigné pour nourrir la réflexion à ce sujet.

Une des conséquences les plus manifestes des changements globaux, c'est que la planète, ou la biosphère, devrait s'inviter en toile de fond de tous nos raisonnements. Elle devrait peser de toute sa masse dans nos réflexes d'anticipation. Objet énorme, explosif et néanmoins précieux, fragile, déterminant essentiel de la possibilité même d'un avenir concret, la biosphère devrait oblitérer toutes les règles habituelles d'évaluation. Elle devrait bousculer à l'avenir tous les autres paramètres de nos calculs traditionnels et s'inviter durablement au premier rang de la réflexion anticipatrice. Notons que dans la réalité du monde technicoéconomique contemporain nous en sommes loin : pour l'instant, aucune considération de ce type n'imprègne réellement les « méthodes d'évaluation » mondialement utilisées pour prendre les décisions stratégiques, pas même sous forme d'un infime coefficient : ce qui est très prisé au contraire, ce qui est perçu comme « créateur de valeur », c'est la capacité des acteurs à contourner les obligations en matière humaine ou environnementale, la capacité à reporter sur le futur les effets collatéraux des stratégies déployées dans le présent. Pour l'instant les changements globaux invitent directement à modifier nos règles d'anticipation et d'action, mais dans la réalité rien n'a encore modifié les règles de conduite des agents technicoéconomiques les plus influents de la planète.

Dans une pensée du délai, le temps est pour les hommes ce que l'eau est aux poissons. C'est la monnaie avec laquelle nous allons devoir tout régler pour accéder à un avenir praticable.

### *Synthèse, panorama, vision mondiale*

Je reprends volontiers cette définition d'un dispositif susceptible d'enclencher une dynamique d'autodétermination collective telle que décrite par J.A. Scholte, sociologue et politologue, car elle convient bien avec les objectifs ici recherchés.

Partout à la surface de la planète, les gens « appréhendent le monde » de manière extrêmement diverse. Si l'on souhaite enclencher une véritable autodétermination collective, il est indispensable de pratiquer la démocratie globale selon des procédures *significativement* démocratiques pour chacun de ces mondes vécus. Comment réaliser cela ? Il est nécessaire de trouver un dénominateur commun à toute cette diversité, soit, en l'absence d'une telle « superculture » partagée, de négocier entre ces différents mondes vécus de sorte que tous ceux qui

sont concernés puissent définir la situation comme démocratique au sens où ils l'entendent. Les approches étatiques et cosmopolites n'offrent ni l'une ni l'autre de réponse viable à un problème de ce genre.<sup>701</sup>

Vu sous cet angle, il est vrai que nous ne pourrions pas négliger le fait que pour une grande partie de la population mondiale, les stratégies occidentales ressemblent à des exercices de soumission. Or, pas de possibilité de tendre vers une vision mondiale, sur quelque sujet que ce soit, tant qu'une partie de l'humanité se sent aliénée par l'autre. De tous côtés l'analyse de l'avenir de l'humanité boucle sur la question des inégalités actuelles qui semblent bien représenter le principal frein à la représentation d'une perspective de long terme.

La mondialisation remet en cause la capacité de décision des entités politiques et elle entre en conflit ouvert avec certains *acquis*, dans la plupart des États, qui étaient perçus comme des progrès au regard des expériences politiques passées. Pensons par exemple aux systèmes de protection sociale qui ont été négociés en Europe lors des Trente Glorieuses. Habermas a bien décrit cette évolution, perceptible depuis les années quatre-vingt, période à partir de laquelle on peut parler de l'établissement d'un nouveau paradigme mondialisé : sous couvert d'une recherche de baisse des prix pour le consommateur et de profit pour les actionnaires, les États sont poussés à déréguler pour rester attractifs dans un contexte de libre circulation des capitaux et d'absence de règles juridiques applicables à ce nouveau périmètre commercial mondial. A l'intérieur d'un État les dépenses publiques destinées à l'éducation, la santé ou aux couvertures sociales sont donc réduites afin de pouvoir abaisser le niveau des recettes fiscales, promettant ainsi des résultats à court et moyen terme plus élevés aux investisseurs. Comme le dit Habermas, l'État social n'a justement plus la capacité d'être social, c'est à dire de fiscaliser et de redistribuer à la hauteur de ses objectifs politiques.

L'éviction de la politique par le marché se traduit donc par le fait que l'État national perd progressivement sa capacité à recouvrer ses impôts, à stimuler la croissance et à assurer par-là les bases essentielles de sa légitimité : or, cette perte n'est compensée par aucun équivalent fonctionnel... Confrontés au risque permanent de voir s'enfuir les capitaux, les gouvernements nationaux s'engagent dans une course folle à la dérégulation par l'abaissement des coûts, d'où résultent des bénéfices obscènes et des écarts inouïs entre les salaires, la croissance du chômage et la marginalisation sociale d'une population de plus en plus pauvre.<sup>702</sup>

Les conséquences en matière d'anticipation sont dramatiques : les gouvernements ne cherchent même plus à préparer l'avenir de leurs concitoyens, seulement celui de leurs employeurs. Perte d'autonomie du pouvoir politique et nivellement par le bas des prestations sociales sont les principales conséquences de cet accroissement d'influence des sphères financières en contexte de mondialisation : les actions et réactions des marchés délimitent sur de nombreux sujets les capacités réelles de décision des gouvernements. S'agit-il d'un mouvement irréversible ? La politique pourrait-elle se « remettre au

---

<sup>701</sup> Jan Aart Scholte, « Les démocraties globales postmodernes », in ouvrage collectif : *Le tournant global des sciences sociales*.

<sup>702</sup> Jürgen Habermas, *Après l'état-nation, une nouvelle constellation politique*, p. 74.

niveau » de l'économie mondialisée ? Le passage (ou le rapprochement) à une gouvernance mondiale serait-il susceptible de traiter démocratiquement les problèmes mondiaux, à l'échelle mondiale, en éliminant les effets de dumping qui mettent actuellement le domaine politique en état de servitude par rapport au domaine financier ?

Nous avons pris l'habitude de segmenter notre conception du monde selon les lignes de partage des différents domaines scientifiques ou industriels de spécialisation. Mais un certain holisme est évidemment incontournable : notre pensée scientifique ne peut pas être praticable sur le long terme si, en parallèle des divisions en atomes qu'elle réalise en laboratoire, elle suscite une société qui divise également et de façon générale les organismes de l'homme et du monde en disciplines séparées. Husserl s'interrogeait déjà en ce sens. Pour que le conflit ne s'impose pas prioritairement sur les divers « nous » qui composent l'humanité, Husserl estimait qu'il fallait instituer une perspective transcendante pour rendre transparents aux yeux de tous « toutes les socialités et les mondes environnants qui leur sont liés. »

Nous en sommes toujours là un siècle après ces mises en garde, et n'avons pas avancé d'un pouce dans notre aptitude à relier « toutes les socialités et les mondes » dont parlait Husserl. Le problème essentiel qui se pose plus précisément aux hommes du XXI<sup>e</sup> siècle est qu'ils ne disposent d'aucun principe qui puisse les assurer d'un fonctionnement *efficace* de la raison, je veux dire un fonctionnement qui ne se précipite pas dans les impasses mise à jour par l'Anthropocène. C'est la logique économique qui aujourd'hui fait office d'éthique mondiale. On parle d'améliorer encore les « règles transparentes d'une saine concurrence » comme s'il s'agissait d'un objectif destiné à garantir le salut sur terre alors que l'Anthropocène nous indique que cette logique conduit au suicide. Comment s'y prendre pour convaincre des gens de cultures différentes d'aborder les enjeux de civilisation de manière globale ? L'idée de mesurer la pertinence d'une stratégie à l'aune de ce qu'elle implique pour « les conditions de vie de l'humanité à l'horizon du XXI<sup>e</sup> siècle » peut-elle représenter un des volets de la perspective transcendante que recherchait Husserl ?

Gaston Berger l'avait bien pressenti : les hommes sont pris dans un tissu de relations sans cesse plus dense avec leurs concitoyens, et avec des objets et institutions nouveaux. « Nous comprenons que nous devons progressivement substituer à l'idée d'une finalité hiérarchique, qui comparait les moyens par rapport à une fin précise, l'idée d'une finalité réciproque... Le *monde humain* est en train de devenir une réalité véritable au lieu de n'être qu'un simple mot, désignant une collection de systèmes largement indépendants ». <sup>703</sup> Pour Berger la prospective, bien qu'attentive aux faits humains, s'accompagne nécessairement d'un objectif de synthèse. Il serait vain de prévoir les conséquences de quelques événements artificiellement isolés si l'on ne perçoit pas le contexte général dans lequel ces événements auront à se produire. Dans un monde où chacun doit subir de façon toujours plus rapprochée les conséquences des actions exécutées par les autres, l'interdépendance devient la règle. Une action technique isolée expose à davantage de risques qu'elle ne promet de bénéfices. Pour Berger

---

<sup>703</sup> Gaston Berger, « L'attitude prospective » [1958], in *TFPF*.

il s'agit d'anticiper la façon dont nos décisions et actions se relient et comment elles impactent leurs domaines connexes. La vision d'ensemble est indispensable dans la mesure où, en matière de stratégie, des vérités fragmentaires peuvent être aussi nocives que des erreurs. Cette *attitude prospective*, qui fut bannie des approches de la plupart des études prospectives peu après le décès de Berger, redevient plus que jamais centrale au XXI<sup>e</sup> siècle.

Un certain bon sens cosmopolitique est en train d'irradier les consciences : les idéaux de justice mondiale, les préoccupations écologiques commencent à acquérir une certaine puissance normative. Bien que, précise Habermas, « la conscience cosmopolitique n'est pas capable de fonder le cosmopolitisme contemporain ». Car pour l'instant, on ne *pense* pas encore réellement les enjeux de notre globalité, on les *subit* tout au plus.

### *Vigilance, précaution, repérage des risques*

Redonner tout son poids au futur, reprendre en charge l'orientation vers le futur, ouvrir une route nouvelle vers l'avenir, tels sont les aspirations qui nourrissent l'élan du présent chapitre. Rouvrir une troisième voie, à l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle, entre la phobie du risque et l'inconscience du danger. Les incertitudes et angoisses contemporaines sonnent comme un appel à la réflexion, à la mesure, mais elles ne doivent pas conduire à un nihilisme inhibiteur qui nous figerait dans la soumission à toutes ces incertitudes sans capacité de réaction. Même s'il est vrai que le rayon d'action de nos nouveaux pouvoirs, l'imprévisibilité croissante du futur, les effets à retardement de nos actions et l'irréversibilité de certaines de leurs conséquences nous obligent à repenser les mécanismes de l'anticipation. Et un des problèmes que nous rencontrons sur ce chemin, c'est que nous ne disposons d'aucun idéal régulateur en matière de vision à long terme. C'est pourquoi il s'agit dans un premier temps d'apporter clarté et mesure dans le brouillard tourbillonnant des annonces quotidiennes de promesse d'un paradis terrestre ou au contraire de menaces de catastrophes imminentes. Je souhaite, avec un peu de méthode et grâce à quelques concepts nouveaux, grâce surtout à de nombreux travaux qui inspireront la présente thèse, dessiner les contours d'un outil, de repères, d'une ossature de réflexion permettant d'ordonner la confusion. Il ne s'agira ici que d'un premier effort, mais il voudrait ouvrir la voie à des travaux complémentaires, notamment sur les volets éthique et juridique, comme j'y inviterai plus précisément en conclusion.

Est-ce que le fait d'être entrés dans une civilisation du risque devrait nous conduire à rechercher systématiquement davantage d'anticipation ? La représentation du futur est certes un élément déterminant dans la préparation de l'agir. Mais en quoi une anticipation *inquiète* modifie-t-elle cet agir ? Est-ce que la force agissante du risque (ou du danger) est plus déterminante que celle de l'utopie ? Il n'est pas certain qu'une heuristique de la peur telle que Jonas cherchait à la promouvoir suffise à contrer la force motrice d'utopies positives éventuellement dangereuses. Par exemple aucune

heuristique de la peur ne semble capable d'entraver les multiples tentatives de manipulation du réel et de l'humain qui se font jour actuellement dans les domaines d'activité communément désignés sous le terme de *posthumanisme*. C'est ici que la notion de vigilance apporte un éclairage plus dynamique que la notion de crainte et de représailles.

Paul Valéry avait souvent souligné le lien entre anticipation et vigilance. Mais il faut noter que dans son esprit vigilance et anticipation étaient clairement distinctes, voire opposées. La vigilance chez lui ne se fondait sur aucune anticipation : bien au contraire elle ouvrait sur l'imprévisible. « Veiller, c'est prévoir – attendre – à l'état le plus général... Tout ce que nous voyons dans la veille, est, en quelque mesure, prévu. C'est cette prévision même qui rend la surprise possible... Je veille - signifie : si quelque chose arrive, il y sera répondu de façon appropriée...<sup>704</sup> » Toute prévision ou anticipation risque d'entraîner une diminution de la vigilance dans le sens où elle invite à penser que l'imprévisible a été réduit, ou qu'il est maîtrisé d'une façon ou d'une autre. Toute anticipation comporte donc intrinsèquement un risque d'augmentation de la confiance et de diminution de la vigilance. À noter que Maurice Béjart, à la question de savoir quelle définition il donnerait du concept de prospective inventé par son père Gaston Berger, avait donné cette réponse en première analyse surprenante, mais assez cohérente avec cette vision de Valéry : « La prospective ? Voir loin et rester souple ».<sup>705</sup>

Quoiqu'il en soit l'Anthropocène invite aujourd'hui à repenser de fond en comble les notions de danger et de vigilance. Mais de nombreuses analyses se contentent d'identifier les risques, de repérer les vulnérabilités, d'éclairer les sujets où les tensions s'accumulent, où les risques de fractures se font sentir. Elles sont parfois instructives et nous pourrions nous appuyer sur certaines d'entre elles. À ma connaissance aucune n'a la prétention à l'exhaustivité, à la couverture de la totalité des principaux enjeux planétaires. Or, c'est justement ce côté exhaustif qui, me semble-t-il, pourrait représenter le meilleur argument pour donner au futur son véritable poids dans les prises de décision sur les sujets d'envergure planétaire. Dans cet esprit, Habermas par exemple a bien montré que la globalisation des risques a *uni* le monde, objectivement *uni* le monde, pour en faire une communauté involontairement fondée sur les risques encourus par tous. En complément Innerarity souligne que notre approche lacunaire des risques en général représente une des raisons qui explique l'immobilisme politique contemporain : « nous n'avons pas une cartographie précise des risques » dit-il très justement. De même il faudrait certainement réfléchir au rôle nouveau que jouent les lanceurs d'alerte. Ne représentent-ils pas le nouveau mode d'expression d'une certaine *vigilance* ?

Actuellement d'importantes décisions sont prises quotidiennement par des puissances politiques ou économiques sans qu'existe aucun cadre d'analyse ni d'évaluation de ces décisions. Et le cumul d'innombrables initiatives locales conduit également à des effets significatifs au niveau planétaire. Aucun système d'alerte, aucune méthode d'appréciation, aucun cadre théorique reconnu ne permet aux acteurs de se repérer entre l'incitation aux développements tous azimuts à l'invitation de la

---

<sup>704</sup> Paul Valéry, *Cahiers I*, Tome 1, p. 1269 et 1274.

<sup>705</sup> Maurice Béjart, *Berger Gaston, La mort subite*. Journal intime.

technicoéconomie mondialisée et la réserve éthique individuelle des acteurs. Et dans le doute le choix est souvent vite fait : en univers concurrentiel on tend systématiquement à privilégier la prise de risque. Il faut assumer que nous sommes entrés dans une civilisation du danger (du *danger* et non du risque, le terme risque suggérant implicitement la préexistence d'une sorte *d'assurance*, et donc la déresponsabilisation des acteurs) au sein de laquelle nous devons apprendre à déployer une nouvelle aptitude à la vigilance.

De tous temps il a existé une critique d'inspiration écologique qui dénonçait les risques technologiques, instrumentaux ou anthropocentriques liés à la modernité. Il était resté possible de ne pas prendre au sérieux les implications de ces techniques tant qu'elles ne touchaient pas à la survie de l'humanité dans sa globalité. Les innovations dans le domaine du nucléaire avaient ouvert au milieu du XXe siècle le grand livre des innovations dont la civilisation ne contrôle finalement pas grand-chose. Depuis, la manipulation génétique ou dans un autre registre le réchauffement climatique ont largement légitimé l'émergence d'un devoir de vigilance, tant pour le présent que pour les générations futures. Car des limites sont clairement franchies depuis l'entrée dans l'Anthropocène. C'est donc à ce niveau qu'il faut imaginer une attitude vigile adéquate. Intégrer la notion de durabilité de la planète, qui va devoir supporter bientôt neuf milliards d'individus à l'espérance de vie encore augmentée par rapport à aujourd'hui et dont le standard de vie cherchera à être le plus haut possible. D'où les perspectives bien connues des prospectivistes : urbanisation, changement climatique, raréfaction des ressources en énergie et matières premières, diminution des stocks d'eau potable et des surfaces de sols arables, perspectives de recours à la réalité augmentée et redéfinition de la vie (pour la nature et pour l'homme). Que signifie être vigilant vis-à-vis de ces enjeux stratégiques ? Comment l'être, que viser ? Où sont les mesures ? Quelles alternatives viser ? Discerne-t-on des lignes de fuite praticables ? C'est vraisemblablement parce que ces questions sont d'une immense complexité que nous enregistrons aussi peu de travaux qui tentent de réfléchir à ce niveau de généralité. On hésite à se lancer dans ces questions qui touchent aux grands changements historiques ou politiques. D'autant qu'on se méfie des « grands récits » qui nous ont si souvent induits en erreur.

Mais il n'est plus possible d'éluder notre responsabilité vis-à-vis des dérives technicoéconomiques de divers ordres. Le repérage des dangers devient une nécessité de premier ordre. Soit pour repérer les effets non désirés de nos actions, soit pour identifier les erreurs de nos prévisions. Une pensée de la vigilance doit voir le jour. Elle pourrait réhabiliter l'approche catastrophiste qualitative qui pourrait faire contrepoids au concept de risque qui, lui, tend à nous éloigner du danger et de la responsabilité. Vigilance également dans l'accès à la connaissance. La mondialisation ne fait pas qu'accroître la demande de savoir partagé et inclusif, elle en a privatisé la propriété en bien des domaines. Est-il possible d'envisager un consensus mondial sur un enjeu stratégique entre une minorité qui détient le savoir et une majorité qui n'en aurait à sa disposition qu'une connaissance partielle ?

#### 4.5.1.1. Précaution et vigilance

Le principe de précaution a en partie cet objectif d'attitude vigile. Le principe de précaution n'est ni un principe philosophique, ni un principe moral. C'est un principe pragmatique qui cherche à parer certains risques engendrés par la société elle-même. Il représente une introduction à la pensée de la vigilance telle que je tente ici de l'envisager, bien qu'il se cantonne à l'encadrement de notre surpuissance technologique. Il ne cherche pas à promouvoir quelque vision que ce soit, il cherche à parer les dangers. Il témoigne du fait que les avertissements de Jonas et de quelques autres commencent à être pris au sérieux : dangers relatifs à l'utilisation d'une technologie, impact d'un produit nouveau sur l'environnement, l'alimentation, la santé des populations présentes et des générations à venir. Il faut noter une évolution des mentalités à ce sujet : ce n'est plus faire preuve de catastrophisme exagéré que d'envisager les dérèglements naturels potentiels consécutifs à certaines activités humaines.

Concrètement le principe de précaution se déploie en actionnant plusieurs types d'approches préventives. Il se réfère à des risques nouveaux non établis, donc incertains ou simplement envisageables. Il concerne les risques pour le présent, ainsi que les risques pour l'avenir, sans que l'horizon de cet avenir soit fixé précisément. Il ne concerne que les risques graves ou irréversibles, et repose sur des procédures d'évaluation de ces risques. Il envisage des mesures provisoires et proportionnées pour parer aux dommages identifiés. Il est déployé par les autorités publiques juridiques et administratives. L'application du principe de précaution fait l'objet de multiples controverses. Il ne s'agit pas de condamner la technique ni les appréciables avantages qu'elle procure à ceux qui peuvent en profiter, tant sur le plan du travail, de la santé, de la culture, que de la vie quotidienne dont elle décuple souvent les plaisirs. Il s'agit de ne plus faire une confiance les yeux fermés à la technique. La précaution est le temps d'arrêt, la réserve, le contrôle, l'anticipation que les sociétés avancées veulent imposer en toute situation de risque technoscientifique majeur potentiel. Il s'agit de rompre franchement avec l'optimisme technoscientifique classique et soumettre toute innovation d'envergure à examen avant autorisation d'exploitation industrielle et commerciale. Rien pourtant, pas plus le principe de précaution qu'autre chose, ne permettra de sortir totalement du régime d'incertitude dans lequel nous sommes plongés, particulièrement en ce qui concerne les effets collatéraux de toute innovation d'envergure – envergure qui n'apparaît souvent qu'*a posteriori*. On ne peut faire que chercher à circonscrire au maximum cette incertitude, en essayant de modéliser au mieux le champ des possibles qui paraît découler des initiatives envisagées – en « utilisant au mieux raison et imagination, et en multipliant leurs anticipations croisées », auraient pu dire Berger ou Jonas. Le travail sur l'incertitude ne peut avoir pour objectif une maîtrise intégrale des dangers, cela paraît définitivement inaccessible à nos capacités humaines. Il ne peut faire que combler une partie, mais une partie importante, de l'écart qui sépare notre pouvoir, immense, de notre savoir, plus limité. Retenons à ce stade les premiers enseignements de la courte histoire de la précaution : il s'agit principalement d'inventorier tous les profils de futurs envisageables au départ d'une innovation ; le degré de risque ou

l'acceptabilité des risques identifiés sont du ressort de la société civile, donc relèvent du domaine du droit et de la politique et non des estimations du promoteur de l'innovation proposée.

Dupuy<sup>706</sup> a illustré l'insuffisance des principes de prévention ou précaution dans leur capacité à saisir certains objets au fonctionnement dépassant le cadre de fonctionnement habituel de l'entendement. Il cite les écosystèmes dont la complexité est proprement inanticipable ; les ruptures technologiques par essence imprévisibles, comportant de surcroît de nombreux effets collatéraux également imprévisibles ; les systèmes techniques complexes. Idéalement nous aurions par exemple besoin d'une chimie pronostique, dont les objectifs seraient d'évaluer le résultat de l'interaction de milliers de substances, dont une grande partie créée par l'homme, qui s'amassent sur la planète. Et préparant ainsi des possibilités de chimie régénératrice dont les produits seraient adaptés aux nécessités de la biosphère de demain.

Notons que pour passer du principe de précaution à une politique globale de la vigilance, il faudrait ne pas se contenter d'identifier les risques. Il faudrait aller jusqu'à porter une appréciation sur l'ensemble des risques de fermeture ou les opportunités d'ouverture de l'avenir. L'exercice de la vigilance au sens où je cherche ici à la consolider est une vigilance attentive aux possibilités d'ouverture du futur, et c'est en cela qu'elle recèle les attributs d'un nouveau projet de civilisation. Parlons alors de vigilance plutôt que de recensement de la menace. Car il y a bien quelque chose d'humiliant dans le fait d'être réduit à constater une menace qui devient visible au point où l'Anthropocène le révèle aujourd'hui, et de ne pas avoir été en état de l'anticiper. Il ne s'agit cependant pas de se recroqueviller sur une heuristique de la peur car on ne voit pas quel projet de civilisation mobilisateur pourrait naître dans la peur. La vigilance en revanche comporte une part de visée anticipatrice à des fins de reconstruction : observer, dans les interstices de logiques qui nous condamnent, de nouveaux horizons pour l'avenir de l'humanité. Ce que la vigilance ainsi conçue condamnera certainement, ce seront les intérêts des pouvoirs en place, et non l'avenir de l'humanité qu'elle ne vise qu'à libérer des dangers qui l'assaillent.

La nécessité de reprendre en main le destin de la civilisation pose de multiples questions. Le succès du programme occidental de domination de la nature s'avère finalement très relatif et paradoxal : il a effectivement permis une réelle maîtrise sur de nombreux pans du rapport à notre milieu de vie, mais il conduit parallèlement à une soumission la plus complète à ce programme, sans véritable capacité de freiner ou réorienter les menaces inhérentes à ce programme, jusqu'à représenter aujourd'hui une question de vie ou de mort pour l'humanité.

Le pouvoir s'est rendu maître de lui-même, alors que sa promesse a viré en menace et sa perspective de salut en apocalypse. Ce qui est devenu nécessaire maintenant, à moins que l'arrêt ne soit dicté par la catastrophe elle-

---

<sup>706</sup> Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible devient certain.*

même, c'est un pouvoir sur le pouvoir – le dépassement de l'impuissance face à la contrainte de son exercice progressif qu'entretient le pouvoir lui-même.<sup>707</sup>

Cet état de fait pose un redoutable problème pour concevoir un mode de vigilance adéquat.

#### 4.5.1.2. Vigilance selon Duval

Il faut ici rappeler l'approche originale de la vigilance développée par Raymond Duval, qui situait sa réflexion dans le prolongement de celle de Husserl. La première ligne de son livre principal ouvre sur un immense programme : « L'essence de ce qu'on appelle la conscience n'est pas connaissance mais vigilance ».<sup>708</sup> Duval s'appuie sur les *Méditations cartésiennes* de Husserl pour rappeler que l'on doit à Descartes la responsabilité d'avoir dissocié conscience et vigilance. En logeant à la même enseigne le dormeur et le veilleur, Descartes a fait émerger cette étrange idée d'une « conscience pure de toute variation de vigilance ». Pour Duval une grande partie du travail de Husserl a consisté à remettre en cause cette « séparation inaperçue entre conscience et vigilance ». Car la coupure philosophique amorcée par Descartes entre conscience et vigilance s'est trouvée par la suite thématisée dans l'opposition entre conscience transcendantale et conscience empirique ; et se retrouve peut-être aujourd'hui encore sédimentée dans notre mode de perception des risques. Dans ce contexte Duval a une définition ambitieuse et dynamique de la vigilance.

Etre vigilant, ce n'est pas seulement se tenir prêt contre toute fatigue et contre toute sollicitation pouvant détourner de ce pour quoi il faut être prêt. La vigilance exclut non seulement l'assoupissement – ne fût-ce qu'une seconde, au volant par exemple – mais aussi tout changement d'orientation, d'intérêt ou d'urgence. Il est essentiel à la vigilance de ne pas se relâcher ou de ne pas s'interrompre. Il ne faut pas se tromper sur le sens de cette prolongation : elle n'est pas d'abord prolongation avec la durée, comme une veille qui fait demeurer debout, elle est résistance au glissement de l'oubli qui constitue l'intermittence et la fragilité de toute présence vigile.<sup>709</sup>

Duval parle de « situations téléologiques de vigilance » qui constituent des « expériences révélatrices du temps »<sup>710</sup>, un peu comme Merleau-Ponty disait que « percevoir... c'est croire à un monde ».<sup>711</sup> On confond souvent anticipation et vigilance sous un autre angle encore.

Quand on prend conscience que *X* est à venir et sera présent ou que *X* est présent et sera passé, on ne fait pas face à ce qui ne s'est pas encore produit : on ne se projette pas vers ce moment où, enfin, tel objectif sera atteint, où telle crainte sera hélas réalisée... Il ne s'agit pas d'anticipation. Une anticipation ne peut relever que d'un point de vue externe : elle présuppose la représentation d'une suite d'événements et d'objets différents. L'anticipation est organisation, elle prépare à l'avance à ce qui est prévu ou projeté ; elle survole un déroulement représenté du temps. La prise de conscience du passage du temps ne nous met pas en alerte sur ce qui n'est pas encore, pour que nous nous préparions à ce qui se produira : le retrait de ce qui est maintenant, l'arrivée de ce à quoi l'on s'attend ou de ce que l'on redoute. Au contraire, elle laisse être à venir ce qui est à venir. La prise de

---

<sup>707</sup> Hans Jonas, *Le principe Responsabilité*, p. 270.

<sup>708</sup> Raymond Duval, *Temps et vigilance*, p. 7.

<sup>709</sup> *Ibid.*, p. 124.

<sup>710</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>711</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 343-344.

conscience du passage du temps nous *met en alerte* sur ce qui est encore, ou, plus exactement sur l'événement de l'éveil.<sup>712</sup>

Il n'est pas question d'approfondir davantage l'analyse phénoménologique de la vigilance, à la suite de Husserl, telle que l'a engagée de façon très intéressante Duval. Cela demanderait un travail considérable. Par ces rappels à la thèse de Duval il était toutefois intéressant de rappeler combien notre positivisme technoscientifique, par l'environnement sécurisé qu'il a créé autour de nous, par la croyance qu'il a suscitée dans un progrès illimité, a imprégné nos comportements pendant plusieurs générations d'une confiance *anormale* dans l'avenir. Confiance qui doit être réveillée et reconvertie en apprentissage de la vigilance au moment où cet environnement que l'on pensait sécurisé s'avère finalement fragilisé.

#### 4.5.1.3. *La vigilance, plus loin que la pensée du risque*

Il s'agit alors d'essayer de penser plus loin que la pensée du risque, qui cherche à vivre un peu trop tranquillement dans les parages des dangers en feignant de ne pas craindre ces dangers. L'approche traditionnelle du risque s'exonère surtout de penser ces risques dans le cadre d'une vision totalisante ; elle prend note de l'extrême diversité des possibles, pointe les risques liés à quelques catégories de possibles, mais reste libre de tout jugement moral. Prenons l'exemple du génie génétique : la pensée en termes de risques identifie bien, d'un côté la possibilité de combattre efficacement certaines maladies, d'un autre côté le risque de transgression, avec les pratiques éventuelles de clonage. La société du risque cherche à éviter le pire, mais sans poser la question de la visée du bien. De fait elle reste ambivalente sur la question du génie génétique et de ses applications souhaitables. Par contraste le type de bien vers lequel la Table des situations stratégiques cherche à tendre, c'est la visée totalisante : à partir du moment où, d'abord, telle direction que je souhaite prendre est repérable sur la carte des possibles de l'humanité, à partir du moment où j'ai pu ensuite repérer les conséquences à long terme de cette orientation et m'assurer que cette orientation ne rétrécira pas l'avenir des générations à venir, et enfin après avoir pu délibérer sur l'opportunité de mes choix dans des conditions objectives et transparentes au niveau planétaire (énorme chantier qui reste à structurer, ce qui est l'objet du prochain chapitre), alors je pourrai dire que la direction de développement envisagée est bonne pour l'avenir de l'humanité. Bien sûr l'homme contemporain n'est plus certain d'être à même de se représenter l'avenir, il n'est plus réellement capable d'avoir la vision claire d'un avenir souhaitable, il ne se sent plus capable d'énoncer les valeurs qui encadrent ses actions au présent, et encore moins les valeurs qu'il souhaite pour l'avenir lointain. Je ne crois pas que la Table peut en elle-même faire office de projet de société ; elle n'est *a priori* qu'un moyen, elle aussi. Un moyen pour nous repérer dans l'extrême diversité des possibles qui s'offrent à l'humanité – possibles dont certains recèlent un potentiel suicidaire. Mais elle est aussi un peu plus qu'un moyen : l'immensité du champ des possibles qui s'offrent à l'humanité au début du XXI<sup>e</sup> siècle fait de la Table un chantier, plutôt qu'un moyen - qui

---

<sup>712</sup> Raymond Duval, *Temps et vigilance*, Vrin, 1990, p. 168

plus est un chantier permanent. À certains égards l'immensité et la durée prévisible de ce chantier pourraient l'apparenter à un projet de civilisation.

### *Anticipation et ruptures. Innovation vitale, innovation létale*

Notre puissance est devenue notre destin, notre risque et notre chance réunis. Rien dans notre histoire ni dans notre culture ne nous a préparé à cette situation. Nous vivons sous l'emprise de l'innovation et de la croissance : à tel point que l'innovation est en cours de banalisation, c'est devenu une sorte d'impératif ordinaire de toute stratégie d'entreprise. Mais il se peut que l'incertitude quant à l'avenir soit devenue notre destin permanent. Il se peut que, assommée par les succès concrets remportés sur nos besoins à court terme, la perspective du long terme disparaisse à jamais, qu'il lui soit devenu définitivement impossible de se faire entendre. Partout présentée comme vitale, il se pourrait que l'innovation, à trop forte dose, devienne létale pour l'avenir de l'humanité.

Les inventions à venir ne sont pas anticipables, elles ne peuvent être incluses dans aucun calcul pour l'avenir, mais elles sont quasi certaines. Elles seront parfois de grande portée pratique, parfois elles révolutionneront notre regard sur le monde. Nos anticipations modélisées et informatisées ont acquis une puissance de prédiction qui nous permet d'estimer certaines régions du futur de façon plus précise et plus lointaine dans le temps que par le passé, mais elles laissent dans l'ombre une part également plus importante de leurs retombées collatérales, et ces retombées sont porteuses de lourds dangers pour l'avenir de l'humanité. Comment faire ici ? Se préparer à toutes les éventualités en matière de rupture et organiser par avance le cadre de réflexion dans lequel auront à s'exprimer les porteurs de toute innovation, pour en comprendre la portée directe et les retombées indirectes à leur naissance, au moment où il est encore possible de les réorienter si besoin ? En effet, nous ne pouvons prévoir ces innovations, mais dans le cadre dynamique de l'expansion de la civilisation nous pouvons « jouer un rôle dans l'évaluation philosophique des chances à l'intérieur du grand pari qu'est devenue l'entreprise humaine dans son ensemble<sup>713</sup> ».

Il y avait clairement dans la pensée de Berger une idée extrêmement ambitieuse de la notion d'innovation et du rôle que devait jouer la prospective dans les processus de l'innovation. Personne, en tout cas dans le domaine de la prospective, n'est parvenu à maintenir la réflexion prospective à la hauteur de ses ambitions initiales. La liberté selon Berger était « moins un don qu'un parti pris. » Dans ce contexte philosophique la prospective n'avait pour lui rien d'une projection romanesque, sur l'avenir, de nos préoccupations d'aujourd'hui. La recherche de rupture ne s'arrêtait pas chez Berger à l'identification du potentiel de commercialisation des innovations technoscientifiques.

---

<sup>713</sup> Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, p 234.

Penser à ce que sera la condition humaine, dans vingt, quarante ou soixante ans ne consiste pas à rechercher si nous aurons envoyé des savants dans la lune ou dans la planète Mars. Ce n'est pas non plus s'interroger sur le confort dont bénéficieront les maisons de l'an 2000 ou sur le temps qu'il faudra pour voler –ou sauter- de Paris à San Francisco. Ces problèmes ne sont certes pas dénués d'intérêt, mais ils sont homogènes à ceux que nous nous posons déjà aujourd'hui. C'est à des nouveautés plus profondes et plus déroutantes que nous devons nous préparer.<sup>714</sup>

Si d'un côté on peut dire que Berger a été victime, un peu comme tout le monde à son époque, d'un positivisme excessif à l'égard des possibilités offertes par le progrès, d'un autre côté il plaçait d'emblée son attitude prospective devant l'anticipation des conséquences anthropologiques qui résulteront de nos propres actions.

À ceux qui font une confiance absolue dans le progrès scientifique et technique et estiment qu'il suffit de ne pas l'entraver pour aboutir aux meilleurs bénéfices pour la société et les individus Berger répond qu'ils ont une confiance exagérée dans l'idée que les problèmes que nous avons à résoudre préexisteraient dès aujourd'hui, et en nombre fini. Par exemple « des êtres humains à nourrir ou des milliers de tonnes de pétrole à découvrir. Il suffirait de s'attaquer résolument à ces problèmes, avec tous les moyens dont nous disposons, pour les voir progressivement se résoudre. La part de l'inconnu diminuerait alors constamment »<sup>715</sup>. Mais la réalité est bien différente, dit Berger, et cette différence représente la matière première de la réflexion prospective : les problèmes de demain n'existent pas encore aujourd'hui ; mais les plus nombreux et les plus structurants de ces problèmes naîtront vraisemblablement de nos actions humaines et là réside l'essentiel du travail de la prospective.

La science, le savoir, produisent finalement plus d'énigmes qu'ils ne résolvent de problèmes mais ce n'est pas cela qui pose vraiment problème aujourd'hui ; cela pourrait au contraire avoir un côté intéressant, ouvert, palpitant. Berger voyait dans cette caractéristique l'apparition d'un monde qui *rajeunissait*, avec tout ce que cela pouvait comporter pour lui de perspectives stimulantes. Ce qui pose problème, c'est que les nouvelles énigmes posées par le savoir contemporain font craindre un rétrécissement de l'avenir. La nouvelle tâche de la réflexion anticipatrice consiste alors à retrouver les conditions d'exercice d'une civilisation qui produise des savoirs et techniques ne renfermant pas l'avenir. Là est le point crucial. D'où la question de la performance de l'anticipation : théoriquement, il serait souhaitable d'avoir un savoir des prévisions qui dépasse le savoir des innovations et des applications. D'avoir une capacité de projection du possible supérieure en étendue et en profondeur à notre capacité d'agir. Est-ce définitivement impossible ? Comment faire eu égard au caractère insondable des réactions humaines, dont rien ne permet de prédire les comportements face à la nouveauté, et comment faire au regard du caractère imprédictible des inventions futures et de leurs effets collatéraux inanticipables ?

---

<sup>714</sup> Gaston Berger, « Culture, qualité, liberté » [1959], in TFPF.

<sup>715</sup> Id.

La nature inédite de notre pouvoir d'agir contemporain réclame une faculté d'anticipation sur le long terme à la mesure de notre pouvoir. Mais comment faire si notre pouvoir excède largement notre capacité d'anticiper ? Peut-on établir une interdiction d'aller dans toute direction dont on serait incapable d'anticiper les effets ? En fait, notre capacité d'innover est paradoxalement vierge de toute théorie de l'anticipation globale : nous savons faire des micros projections sur la base du développement d'une technique, d'un marché, d'un territoire, mais nous ne savons pas anticiper les conséquences globales de nos actions.

Comment alors penser l'innovation, une fois admis qu'elle était inanticipable ? Question perturbante pour la prospective qui aime assoir ses scénarios sur des bases bien stabilisées, si possible immobiles. Prospective de l'innovation, non pas déploiement des conséquences de découvertes déjà connues, pour maximiser leur utilisation commerciale dans l'intervalle de temps entre la découverte et la banalisation de cette découverte. Prospective de l'innovation au sens où il s'agirait non pas de repérer les innovations déjà en germe dans le présent – mais celles qui génèrent ou régénèrent l'inconnu, qui lui donnent ou redonnent vie, qui ne se contentent pas de décrire le champ des possibles, qui élargissent le champ des possibles ; apprendre ou réapprendre à voir large, loin, profond, tout autour de l'innovation. Appréhender l'innovation dans tous ses états, actuels et futurs. Et anticiper les effets cumulatifs de l'agir technico-industriel contemporain : comment faire ? L'anticipation doit devenir une obligation prioritaire, comme elle ne l'a jamais été auparavant. Elle doit s'étendre jusqu'aux limites de nos actions, et comporter une compétence spécialisée dans la gestion des rétroactions. Il semble que Jonas soit allé au bout de cette idée : il en est ressorti avec l'idée de son heuristique de la peur, peut être pensée comme étape transitoire en attendant la mise sur pied de la *futurologie scientifique* censée combler le fossé qui sépare notre pouvoir de notre capacité actuelle d'anticipation. Nous y reviendrons.

L'innovation est également affaire de mouvement et de vitesse. Il ne faut pas parler de *la* vitesse du changement, mais *des* vitesses de changement. Si effectivement tout change, tout ne change pas à la même vitesse. Notre environnement technique change plus rapidement que nos institutions, nos valeurs, nos imaginaires. Un des grands chantiers de la prospective réside précisément dans la lecture de ces différences, dans le décryptage des écarts d'évolution des paradigmes qui structurent notre perception du monde. Plus accessible que l'innovation radicale, le décryptage des déplacements de paradigmes représente un large champ d'investigation pour la prospective. « La prospective comme lecture d'une tectonique des plaques conceptuelles <sup>716</sup> » propose G Amar. « Voir loin et rester souple », disait Berger. Moins le futur est prévisible, plus il faut rester mobile, souple, flexible, réactif.

Le fait est que nous avons progressé, dans de nombreux domaines, en matière de prévision. Comme l'avait pointé Berger, en nous libérant des catégories traditionnelles de la prévision, la prospective a

---

<sup>716</sup> Georges Amar, *Aimer le futur. La prospective, une poétique de l'inconnu*, p.122.

permis de passer de l'expérimentation à la déduction de ce qui n'est pas encore ; nous sommes passés de la divination au calcul de l'avenir. Par ailleurs les progrès en matière d'archivage, de bases de données offrent un matériau d'entrée essentiel aux projections de tendances. Enfin la communication planétarisée en temps réel intensifie les échanges d'informations et de contrôles et participe en même temps du renforcement de la capacité de diagnostic et de pronostic. Notons qu'en dépit de ses multiples faiblesses et incertitudes, il existe actuellement une connaissance théorique bien plus étendue dans l'espace et bien plus profonde dans le temps, projetable sur un horizon temporel plus lointain, que par le passé. L'avenir n'est toujours pas écrit, mais des profils de futurs se laissent approcher avec davantage de finesse. Il est vrai que ces profils semblent d'autant plus précis qu'ils sont circonscrits à des objets bien délimités ; par ailleurs, sur ces objets étroits, l'avenir à moyen long terme semble parfois plus simple à prédire que l'avenir à court terme : par exemple il est à peu près certain que le prix de l'énergie ira en s'accroissant tout au long du XXI<sup>e</sup> siècle, mais les évolutions erratiques du prix de l'énergie d'un mois à l'autre et d'une région du monde à l'autre n'en sont que plus volatiles. Quoiqu'il en soit et malgré toutes les imperfections qui continuent d'entacher la prévision de nombreuses approximations, les sociétés occidentales disposent à présent d'une certaine capacité d'anticiper dans de nombreux domaines, domaines il est vrai souvent très circonscrits, qui correspondent rarement à des enjeux globaux de civilisation.

Enfin, nous ne devons pas nous laisser abuser par nos propres artifices, ou notre propre paresse intellectuelle, en matière d'anticipation. N.N. Taleb a détaillé dans sa théorie du *Cygne Noir* la situation de la dinde qui, dans la perspective du *Thanksgiving* à venir, va être nourrie quotidiennement pendant mille jours. « Chaque apport de nourriture, explique Taleb, va la renforcer dans sa croyance que la règle générale de la vie est d'être nourrie quotidiennement pas de sympathiques membres de la race humaine « soucieux de ses intérêts », comme le disent les hommes politiques. Le mercredi après-midi avant Noël, quelque chose d'inattendu va arriver à la dinde, qui va l'amener à réviser ses croyances ». Et Taleb de tirer la morale de l'Histoire « L'histoire d'un processus sur mille jours ne nous apprend rien sur ce qui va arriver après ». <sup>717</sup>

---

<sup>717</sup> Nassim Nicholas Taleb, *Le cygne noir, la puissance de l'imprévisible*, p. 71-72.

#### 4.6. Mondialisation, responsabilité et émancipation

Il faut bien intégrer que dans le mode de fonctionnement actuel des démocraties libérales, la domination de la rationalité économique s'impose à toute autre forme de rationalité. Laisée à elle-même, elle aboutirait vraisemblablement à consommer-rejeter le monde dans sa totalité et aboutirait à l'extinction de la vie, et donc d'elle-même. S'il pouvait jusqu'à la fin du XXe siècle subsister un doute à ce point de vue, le passage en régime d'économie mondialisée et financiarisée tel qu'il se développe sous nos yeux depuis le début du XXIe siècle aura fini de nous en convaincre. C'est pourquoi la rationalité économique représente, avec l'innovation technoscientifique, un moteur de développement tout aussi puissant, tout aussi susceptible d'échapper au contrôle de ses principaux acteurs.

Marcel Gauchet a bien cerné à quel point ces évolutions ont des conséquences philosophiques immenses : les implications des routines technicoéconomiques contemporaines sont en passe de modifier la perception de l'homme par lui-même, et donc de son avenir. « C'est à une véritable intériorisation du modèle du marché que nous sommes en train d'assister – un événement aux conséquences anthropologiques incalculables, que l'on commence à peine à entrevoir »<sup>718</sup>.

#### *Capitalisme, spéculation et anticipation*

Il y a assurément quelque chose de totalitaire dans la façon dont le capitalisme impose sa logique au monde entier. Voyons par exemple comment le spéculateur de métier Georges Soros incarne à la fois le capitalisme spéculatif le plus sauvage et la contestation radicale de ce capitalisme. D'un côté il clame haut et fort que les logiques strictement financières sont autodestructrices et conduisent l'humanité au suicide, de l'autre côté il continue à spéculer et s'enrichir sur la base de la volatilité que ses propres énoncés provoquent sur les marchés. De nombreux observateurs ont constaté que la spéculation digère partisans et opposants et s'alimente de ce qui la critique. Elle est totalitaire dans le sens où elle abolit le principe même de ce qui s'oppose à elle. Les sociétés technicoéconomiques avancées se nourrissent des risques qu'elles produisent et en font des *relais de croissance*. La redoutable capacité du capitalisme à transformer tout ce qui le conteste ou le met en difficulté en marchandise fait craindre que sa logique, poussée à bout, soit une logique de suicide collectif. Même les coûts humains et environnementaux toujours plus importants et plus visibles ne parviennent pas à remettre en cause le capitalisme qui se reproduit et se renouvelle encore malgré tout. La prise de conscience de l'Anthropocène parviendra-t-elle à modifier la donne ?

---

<sup>718</sup> Marcel Gauchet, *La Religion dans la démocratie*, p. 118-119.

C'est une constante de l'activité économique, surtout depuis qu'elle est financiarisée à haut degré, que d'externaliser autant que possible ses coûts, c'est-à-dire de les reporter sur autrui, sur l'État, sur le salarié, sur le consommateur, sur l'étranger, dans le futur, vers tous les acteurs ou entités qui offrent une résistance moindre. Il y a par ailleurs dans le domaine économique une prime à la myopie, au très court terme. Le rythme court des comptabilités publiques ou privées, des distributions de dividendes, des élections, donne le tempo ; ce tempo se raccourci au fur et à mesure de l'accroissement de la performance et de la diffusion des outils de mesure du temps.

Est-on capable de projeter les implications de ces orientations sur longue durée ? Ce que l'on nomme le consensus de Washington correspond à l'imposition conjointe de stratégies mondiales de libéralisation du commerce et des marchés financiers, d'investissements directs à l'étranger et d'introduction de la concurrence dans tous les secteurs de l'économie et des services. Stratégie sans alternative réelle depuis la chute du communisme à la fin des années 1980, poussée par l'action démultipliée à partir des années 1990 de la Banque mondiale, du FMI, par la transformation du GATT en OMC, institutions sans légitimité démocratique directe mais dotées de larges pouvoirs réglementaires, dont certains s'imposent aux États. La négociation actuelle de l'Accord Transatlantique (TAFTA) propose de prolonger encore ces orientations. Ce panorama de l'activité économique mondiale est bien connu. Que peut-on dire des implications de ce dispositif en matière d'avenir à long terme de l'humanité ?

On dit communément que le « doux commerce » favorise la paix entre les peuples. Mais s'il s'avère que ce doux commerce, régi par le jeu des marchés financiers et étendu à l'échelle de la planète, conduit à des dérèglements massifs, c'est qu'il est peut-être plus dangereux que la guerre. S'il s'avère qu'il pourrait détruire le milieu de vie de l'humanité, il doit être abandonné, ou recadré. Le néolibéralisme cherche à faire reconnaître sur le plan institutionnel son besoin de capter le maximum de ressources naturelles et humaines à moindre coût. Il rend l'État superflu dans la mesure où il assure qu'une maximisation du pouvoir du capital est en fin de compte le meilleur moyen d'assurer la richesse de tous. Il concède l'existence de certains dérèglements, mais les présente comme des dysfonctionnements passagers sur la longue route de l'humanité vers un bonheur bientôt partagé équitablement.

Il ne semble pas que l'économie mondialisée soit capable de prendre en charge le futur lointain. Tant dans ses principes que dans son organisation il s'agit d'un dispositif d'optimisation des facteurs d'extraction de ressources, de production et d'échange de services et marchandises qui a besoin d'être encadré par le politique pour avoir une chance d'éviter l'enfoncement dans des impasses stratégiques irréversibles. Il faut cesser d'imaginer que l'économie libérale détiendrait la capacité d'envisager l'avenir à long terme de l'humanité.

#### 4.6.1.2. *Dissimulation des risques, avantages compétitifs et perspectives de longue durée*

Dans les modes de pensée technicoéconomiques, la priorité va systématiquement à la croissance économique. On brandit la menace de la perte d'emplois pour faire accepter une élévation d'un taux de toxicité des produits distribués ou d'un risque de pollution de l'environnement. La curiosité technoscientifique va à l'accroissement de la productivité, pas à la maîtrise des risques. Ce n'est qu'après, longtemps après, que l'on s'intéresse aux risques encourus suite à une innovation. On s'y intéressera d'ailleurs plus sincèrement si ces risques peuvent représenter des relais de croissance. Tandis que l'on étudie en détail l'évolution des désirs des consommateurs, que l'on développe de multiples produits et services nouveaux avec célérité, que l'on projette toutes les hypothèses de rentabilité à venir, avec différentes formules de résultats et de capitaux employés, avec de multiples scénarios de développement finement adaptés aux différents marchés mondiaux concernés, on ne pratique la prévention des risques que de façon défensive, parcimonieuse, sous contrainte réglementaire. Ne parlons pas ici des cas de minimisation consciente des risques pressentis, la presse s'en fait régulièrement l'écho ; ni des moutons qui paissent à proximité de l'unité thermo-chimico-nucléaire de Tarquimpol : ils peuvent bien avoir cinq pattes à la naissance et mourir avant l'adolescence, tant que rien ne sera scientifiquement « prouvé », il s'agira d'un non-événement. Avec aussi peu d'énergie et de moyens dévolus à la prévention, il n'est pas surprenant que l'on constate *a posteriori* autant d'effets collatéraux soi-disant imprévisibles, inattendus. Il est concevable que d'importantes erreurs aient été commises aux époques où la croyance généralisée dans les bienfaits du progrès autorisait un certain relâchement dans l'appréhension des risques ; cela devient criminel à l'époque où l'on sait que toute innovation sera porteuse par définition d'autant de menaces que de promesses. C'est doublement criminel depuis la prise de conscience de notre entrée dans l'Anthropocène – date à partir de laquelle on sait que tout développement, y compris s'il semble dépourvu de risques dans la zone d'influence de proximité de l'innovation proposée, peut avoir des effets collatéraux très éloignés de cette zone et requiert un surcroît d'attention avant déploiement.

Imaginons un instant qu'une énergie aussi importante soit consacrée à la prévention des risques qu'à la recherche de profits, et posons-nous la question de savoir ce qu'il en résulterait en matière de suivi des risques en général, au niveau des principaux enjeux de civilisation. Il n'est pas interdit de penser qu'une véritable culture du risque, aussi outillée, entretenue, protégée et mondialisée que peut l'être aujourd'hui la culture du profit, aboutisse à des résultats profondément différents du point de vue des impasses actuelles de civilisation. Imaginons en parallèle un arsenal juridique et culturel aussi élaboré et sédimenté dans les inconscients collectifs, pour combattre le risque, que ne l'est l'arsenal actuel pour la défense de la propriété privée. Vus sous cet angle, des leviers apparaissent pour l'anticipation des conséquences de l'Anthropocène.

Autre exemple de mise en perspective d'un paradigme économique qui pourrait un jour être remis en question alors qu'il régit actuellement la quasi-totalité des stratégies des gouvernements et des

entreprises transnationales : la fameuse notion d'avantage comparatif élaborée par Ricardo. C'est l'idée que toute entité (Ricardo pensait plutôt aux pays dans ses écrits, mais ce raisonnement peut également s'appliquer aux entreprises privées à qui tous les cabinets de conseil en stratégie conseillent de *se recentrer sur leur cœur de métier*) a intérêt à se spécialiser sur ce qu'ils font de mieux, soit en raison des ressources naturelles dont ils disposent facilement, soit en raison des compétences que l'histoire leur a conférées. On perçoit aisément que cette stratégie globale conduira effectivement à une certaine optimisation des facteurs de développement en régime de croisière, lorsque rien d'important ne vient perturber son déploiement. Mais introduisons dans cette affaire quelques complications, comme par exemple l'extinction d'une ressource naturelle, une explosion démographique locale qui modifie radicalement le type de besoins sur un territoire, un blocus économique en raison d'un conflit durable, ou encore une transition énergétique si drastique qu'elle imposerait une profonde modification des capacités de déplacement des flux physiques de matières et marchandises sur la surface du globe. La conséquence directe de tels scénarios serait très exactement l'inverse du principe de Ricardo : les effets négatifs de ces évolutions seraient d'autant plus graves que les entités concernées auraient appliqué avec force le principe de spécialisation sur leurs avantages comparatifs tels qu'ils étaient perçus à un certain moment de l'histoire de cette entité. On aboutit alors à un constat sévère en matière d'anticipation dans la sphère de l'économie libérale : notre économie ne vise pas à la préparation du long terme, bien au contraire. Elle peut même conduire à sacrifier le long terme pour maximiser l'intérêt immédiat de ses décideurs. L'économie libérale telle qu'elle s'est récemment développée, financiarisée, mondialisée n'est qu'une vulgaire stratégie globale de maximisation des intérêts à court terme des instances présentement au pouvoir. Sauf erreur dans ce constat il n'y a rien à attendre de la pensée économique pour envisager les questions de longue durée.

#### 4.6.1.3. *Endettement et anticipation.*

Les dettes fragilisent la situation des débiteurs et des créanciers en cas de perturbation du système et créent une atmosphère de tension qui multiplie les risques de conflit lors d'imprévu. Un des programmes majeurs de toutes les écoles de management, dans le monde entier, vise à *optimiser l'effet de levier financier*. Il s'agit de viser le niveau d'endettement maximal que vous pourrez supporter en raison des perspectives de profit attachés aux projets que vous envisagez de financer par emprunt ; vous aurez bénéficié *de l'effet de levier* de l'endettement si vous êtes capables de conserver un profit résiduel, après remboursement de votre dette. En d'autres termes vous employez des ressources prêtées par autrui afin de financer vos propres projets. Tout le monde peut y trouver son compte si le prêteur est satisfait de son taux d'intérêt, et si le débiteur est certain d'envisager des profits résiduels consistants. Il existe de nombreux autres cas de figure de l'effet de levier financier, dont certains sont très sophistiqués et recourent à des montages financiers superposés, au LBO (Leverage By Out), à différents dispositifs d'optimisation fiscale ou encore à la spéculation financière. Mais je souhaite ici en rester à son expression la plus simple. Elle suffit à montrer comment le fonctionnement de l'économie occidentale, à l'inverse de toutes les traditions historiques, encourage l'endettement, et ceci dans des

proportions exorbitantes, y compris en des domaines où le niveau de risques de toute sorte devrait conduire à une grande prudence. Toutes les traditions connues encourageaient prioritairement la constitution de réserves, et n'invitaient à prendre des risques qu'avec les moyens excédentaires par rapport aux besoins prévisionnels identifiés à l'échelle de la vie d'un individu, d'une entité économique. Pourquoi les sociétés occidentales ont-elles alors opéré un virage sur ce point ? Parce qu'à l'issue des Lumières la notion de Progrès est venue modifier profondément la perception de l'avenir. Le Progrès invite à une confiance forte dans un avenir qui sera toujours meilleur que le passé ou le présent. Le renversement des traditions classiques sur la question des dettes vient de là. De nombreuses études l'ont bien montré et ceci n'est pas l'objet de mon analyse. Je souhaite seulement éclairer une conséquence indirecte vis-à-vis de notre capacité d'anticipation : l'endettement implique une déclaration de confiance très forte sur l'avenir, ainsi qu'une forte confiance dans les prévisions qui peuplent cet avenir. Or nous prenons conscience, depuis peu, que notre capacité de prévision diminue globalement. Notons alors que la propagation au niveau mondial de cette culture de l'endettement, de la vie à crédit, rend l'économie mondiale plus vulnérable pour deux raisons au moins : d'une part elle invite au développement de produits ou services plus ou moins artificiels sur la seule base de leur capacité à générer des bénéfices supérieurs au taux d'intérêt qui permettra d'en financer la mise au point. D'autre part elle rend l'ensemble de la société plus vulnérable aux erreurs de prévision, et peut ainsi générer nombre de tensions qui n'auraient pas lieu d'être dans une société qui serait moins fortement scindée entre débiteurs et créanciers. Car au final la culture de l'endettement alimente artificiellement la confiance, sans augmenter la connaissance, et lorsque la spéculation s'en mêle, elle multiplie les conséquences des effets de surprise qu'elle promeut elle-même. Nous bouclons ainsi le raisonnement sur le lien anticipation-volatilité qui mériterait à lui seul une analyse approfondie que je n'engagerai pas ici. Restons-en au constat d'un stress global en augmentation, dans l'ensemble de l'économie mondialisée, résultant du fait d'une tension montante autour des relations créanciers-débiteurs dans une atmosphère de sensibilisation croissante aux risques liés, pour rester très synthétique, à notre entrée dans l'Anthropocène.

#### 4.6.1.4. *Globalisation et anticipation*

Il est nécessaire de faire quelques pas supplémentaires dans le mode de fonctionnement de l'économie globalisée pour percevoir à quel point nous faisons face à un énorme défi en matière d'anticipation. Il existerait bien des manières d'aborder cette question qui fait actuellement couler beaucoup d'encre. Choisissons la façon dont Leslie Sklair a synthétisé son analyse. Qu'est-ce que la globalisation ? Sklair en distingue trois conceptions possibles.<sup>719</sup> La première est une conception internationale et stato-centrée, pour laquelle internationalisation et globalisation sont équivalentes. La seconde est une conception plus transnationale, avec création de forces et institutions diverses en cours de déploiement. La troisième est la conception « globaliste de la globalisation, qui estime que l'État est sur le point de disparaître. »

---

<sup>719</sup> Leslie Sklair, « La « globalisation » capitaliste et la classe capitaliste transnationale », in *Le tournant global des sciences sociales*, 2013.

Sklair privilégie nettement la seconde conception, et je partage cette analyse, qu'elle voit se déployer au moyen de « pratiques transnationales » qui traversent allègrement les frontières et structurent de nombreux pans de l'activité économique notamment. Par exemple les pratiques économiques transnationales se concrétisent au travers des règles de fonctionnement « d'une classe capitaliste transnationale » qui réfléchit à ses implantations commerciales, industrielles, humaines, juridiques et fiscales dans une optique totalement mondialisée, dans la perspective claire de maximiser l'intérêt de ses membres. Ces règles résultent principalement d'une cohérence mondiale dans la formation des managers, avec l'explosion des MBA<sup>720</sup> de connotation très internationale depuis quelques décennies. Le recours au *benchmarking*, c'est-à-dire à la comparaison systématique des performances avec les bonnes pratiques mondiales sur tous les indicateurs essentiels de performance des entreprises, fait partie de ces bonnes pratiques. L'emploi récurrent de cabinets conseils spécialisés en management global, comme McKinsey ou Anderson Consulting, joue également un rôle important en matière d'homogénéisation des pratiques économiques mondiales, ainsi que les agences de notation financières, les standards-Qualité (ISO), les matrices standardisées d'analyse stratégique, les normes comptables internationales (IFRS, SEC), les méthodes d'évaluation et les procédures d'accréditation. L'ensemble de ces pratiques économiques transnationales formate très concrètement l'activité économique mondiale et participe activement à ce que l'on appelle la mondialisation.

Par ailleurs, une grande partie des décisions économiques ont des implications qui dépassent toutes nos capacités de pronostic. Notre économie est bourrée d'incertitudes à forts impacts potentiels. Et il y a cécité quasi congénitale des dirigeants dans la sphère économique. Taleb a raison de rappeler combien le fait que les cadres d'entreprise n'ont pas une perception profonde des conséquences de leurs actions est une des principales *forces* de l'économie de marché<sup>721</sup>. *Force* au sens où leurs initiatives permettront une maximisation des bénéfices et une minimisation des risques à court terme. Il leur faut « prendre des risques », annihiler les « résistances au changement », « atteindre la taille critique », se « recentrer sur le cœur de métier » en ayant la « force » de ne pas s'interroger sur les conséquences à long terme de leurs stratégies. Un peu comme on « savait », voici quelques siècles, sacrifier sa vie pour une question d'honneur. L'atmosphère générale dans l'économie mondialisée est à la prise de risque maximale. L'analyse approfondie des stratégies des plus grandes multinationales le montre clairement, et l'entrée dans l'Anthropocène n'y a pour l'instant rien changé.

Il serait vain de chercher à anticiper sans comprendre le fonctionnement de ces lignes de forces qui façonnent le futur de grandes puissances technicoéconomiques avec méthode et rigueur au niveau mondial, et formatent très concrètement dans leur sillage l'avenir de l'humanité. On l'a dit, la morale ou l'esprit sacrificiel ne suffiront pas à infléchir les stratégies publiques ou privées qui s'expriment à l'international, ils ne peuvent se substituer aux logiques politiques ni économiques. Aucun raisonnement en termes de valeur ne parviendra à franchir le seuil des conseils de ministres ou des comités exécutifs des grandes entreprises. Et c'est certainement aussi bien ainsi, la question n'étant pas

---

<sup>720</sup> Master of Business Administration.

<sup>721</sup> Nassim Nicholas Taleb, *Le cygne noir, la puissance de l'imprévisible*, p. 44.

de chercher à inculquer à ces institutions des modes de raisonnement éthiques ni moraux. La question est de doubler ces institutions par un surcroît de réalisme et d'efficacité. Actuellement il devient clair que les stratégies des plus grandes puissances politiques et économiques mondiales conduisent la civilisation au suicide. Là réside le point sensible par lequel elles peuvent avoir intérêt à reconsidérer le champ des possibles, là réside un début de diagnostic susceptible d'être exprimé auprès des *stakeholders*, à partir du moment où une *institution* rendrait perceptible cette question d'impasse stratégique planétaire.

La perception d'une menace comme déclic pour envisager un changement de stratégie, une réorientation de l'objet social des entreprises ? Non pas une heuristique de la peur, au sens de Jonas, pour susciter un revirement stratégique ; plutôt un surcroît de clarté dans la compréhension des impasses en cours de déploiement et un effort à systématiser en matière de projection des tendances lourdes à propos de nos principaux enjeux de civilisation. Car actuellement on peut dire que les stratégies globalement suicidaires engagées par les plus grandes puissances *n'optimisent plus* les intérêts de leurs *stakeholders*. L'objectif est de le faire savoir, d'en objectiver la démonstration. Nous sommes entrés depuis l'Anthropocène en période de rendements décroissants au sens où rien ne pourra plus ramener la confiance de la société dans son avenir tant que nous restons gouvernés par les modèles actuels. Comme le dit Innerarity, l'idée d'invoquer un autre monde possible sans changement de modèle économique est devenue obsolète. « Aujourd'hui, la position la plus révolutionnaire est une bonne théorie... économique. La question n'est donc pas d'imaginer un autre monde, mais de développer une autre économie par sa description et les moyens de l'améliorer. Il n'y a pas d'autre monde, nous avons besoin d'une autre économie »<sup>722</sup>.

Il y a un profond dérèglement dans un système économique mondialisé dont les principaux acteurs, les grandes multinationales, parviennent à mettre les démocraties en concurrence fiscale ou sociale pour maximiser leurs intérêts privés. Comme dit Beck les grandes multinationales ont réussi à se retirer dans leurs États – les paradis fiscaux de toutes natures – et à profiter des États ordinaires des autres en exigeant appui militaire, calme social, aides financières, exemptions environnementales et protection légale, parfois en exigeant aussi des obligations légales, validées par les parlements nationaux, de consommer leurs produits ou services. Elles ont reconquis le pouvoir qu'elles avaient dû temporairement abandonner à la fin du XIXe siècle devant la force des États nations en construction, qui avaient nationalisé plusieurs domaines d'activité et instauré l'idée d'activités régaliennes. Ce serait faire insulte au présent et à l'avenir de l'humanité que d'accepter cette situation ou faire croire que les logiques technologiques et économiques seules, coordonnées par le fonctionnement du marché global, peuvent résoudre les problèmes qu'elles ont elles-mêmes engendrés. Nous faisons comme si les États-nations allaient bientôt résoudre ces questions, nous ne voulons pas encore admettre que ces États-nations n'ont plus ce pouvoir, elles l'ont perdu. Il y a un parallélisme certain entre la façon dont les multinationales se servent des conditions politiques et juridiques pour optimiser leur situation

---

<sup>722</sup> Dominic Desroches, *Penser le temps politique—Entretiens philosophiques à contretemps avec Innerarity*, p. 162.

économique et fiscale et la façon dont les terroristes stigmatisent les insatisfactions latentes à la surface du globe : les premiers cherchent l'endroit d'où ils optimiseront tous les paramètres de leur « chaîne de valeur » tandis que les seconds cherchent le conflit qui leur fournira le plus profond retentissement possible.

L'économie mondialisée et globalisée est en échec. C'est un système de pensée qui n'est pas parvenu à réfléchir à ses propres problèmes. Il ne perçoit pas ses propres limites, il encourage la transgression des équilibres de la biosphère ou promeut d'énormes inégalités sans voir qu'il entraîne ainsi la civilisation à sa perte. La situation est d'autant plus problématique que le politique lui a abandonné ses prérogatives. La question n'est plus de savoir si la civilisation devra ou non sortir du capitalisme. En régime d'Anthropocène il est avéré que nous sortirons du capitalisme, et rapidement, que nous le voulions ou non. La question est de savoir si nous avons encore les ressources naturelles, culturelles et temporelles pour le faire de façon relativement civilisée.

#### 4.6.1.5. *Spéculation et risques pour l'avenir*

L'économie financiarisée a ceci de particulier qu'elle porte non pas sur des biens, mais sur des perspectives de résultats à venir. Même lorsque la spéculation porte en dernier ressort sur des marchandises ou des matières premières, les options d'achat ou de vente sont déterminées par des espérances de gain en relation avec la mise des autres spéculateurs sur le même segment de marché. Le métier du spéculateur, c'est de gérer au mieux l'incertitude et la volatilité des cours. Plus il y a de volatilité, plus la matière première du spéculateur est importante. C'est l'incertitude qui représente son opportunité de pari, de perte ou de gain. Jusqu'il y a peu, ces opérations de spéculation étaient l'apanage des institutions financières spécialisées dont la raison d'être était d'assurer une libre circulation des capitaux : la spéculation avait pour vocation de corriger les aberrations financières qui pouvaient résulter de situations erratiques sur les marchés réels, dans la globalité de la vie économique qui peut connaître famines, bulles financières, guerres, blocus... toutes sortes d'impondérables à l'issue desquels la spéculation garantissait une fluidification de masses financières qui avaient pu rester temporairement coincées dans un recoin de la planète. Une activité de spéculation ainsi conçue ne posait pas de problème majeur en termes d'anticipation. La question se pose différemment depuis que l'économie mondiale s'est « financiarisée ».

De quoi s'agit-il ? On parle d'économie *financiarisée* pour décrire entre autre le fait que les opérations de spéculation sont sorties de leurs institutions spécialisées pour représenter un mode de gestion à la portée directe de nombreux acteurs économiques. De nombreux gouvernements, entreprises et institutions de toute sorte complètent ainsi leur activité économique de base par une activité directe de spéculation sur les marchés spécialisés. Il en résulte une extraordinaire tension sur les perspectives de résultats financiers à très court terme sur toute la surface du globe. C'est ici que le phénomène prend une importance capitale vis-à-vis de nos capacités d'anticipation pour la plupart de nos principaux enjeux de civilisation. Au moment de notre entrée dans l'Anthropocène, le phénomène de spéculation à outrance qui détermine actuellement le comportement de tous les principaux acteurs de la vie économique mondiale menace de jeter un voile définitivement opaque sur notre capacité à bien

observer la situation et les évolutions en cours sur la plupart des sujets les plus stratégiques pour l'avenir de l'humanité. Il n'est pas exagéré de dire que la spéculation ainsi généralisée représente, toutes choses par ailleurs égales, une menace pour l'avenir, quelque représentation que l'on se fasse de cet avenir. Elle dissémine sur l'ensemble des marchés financiers et, par ricochet, à l'ensemble de l'économie mondiale, un rythme effréné qui conduit globalement à une dépréciation claire et nette du futur et une survalorisation du présent dans des proportions extrêmement préoccupantes. Il n'y a pas de meilleure image pour représenter cette situation que celle d'un groupe de jeunes conducteurs inconscients qui jouent à accélérer le plus vite possible vers un gouffre, et où le gagnant est celui qui réussit à freiner le dernier. Ainsi se font et se défont les projets technicoéconomiques en régime d'économie mondialisée et financiarisée.

### *Anticipation, finitude, et responsabilité*

Le projet d'envisager un modèle technicoéconomique soutenable sur longue durée est le pari le plus difficile qui soit. Il suppose en fait de profondes redéfinitions de nos rôles et responsabilités, une nouvelle manière d'habiter le monde. Le simple fait d'envisager la poursuite de nos équilibres sociétaux ne pourra résulter d'un maintien de nos modèles actuels ; bien au contraire, ces modèles nous condamnent. Atteindre le XXI<sup>e</sup> siècle ne sera certainement pas possible sans l'équivalent d'une révolution. Il ne semble pas pertinent de viser la stabilité pour conserver nos acquis, cela paraît impossible. Il s'agit au contraire d'opérer plusieurs mutations d'envergure pour envisager de conserver quelques acquis. Atteindre le XXI<sup>e</sup> siècle ne pourra résulter que de la mise en œuvre d'une toute nouvelle sagesse au niveau mondial. Nous titaniqons si près des icebergs que les fins et les moyens se confondent. La sagesse doit réintégrer l'action elle-même, il n'y plus de place entre les deux : nous sommes trop puissants, trop nombreux, trop lourds pour risquer les divergences d'options stratégiques sur tout enjeu d'envergure planétaire. Nous ne pouvons plus nous permettre d'avoir des stratégies différentes, voire des logiques concurrentielles sur des questions telles que le mode d'utilisation des énergies fossiles, les manipulations génétiques, le recours à la géo ingénierie, la faim dans le monde, le réchauffement climatique, les paradis fiscaux.

La pensée moderne apparaît rétrospectivement comme un produit de l'idée d'infini et de ses différentes déclinaisons possibles. L'idée de finitude dont nous prenons conscience aujourd'hui est diamétralement opposée à celle des Anciens. Elle représentait chez les Anciens, et c'est encore le cas dans certaines civilisations contemporaines restées à l'écart des effets d'occidentalisation, une sagesse qui guidait l'action *a priori*, la base positive d'un art de vivre orienté par l'idée d'économie. La finitude dont nous parlons aujourd'hui est totalement différente, négativité radicale. Elle exprime l'échec des politiques de l'infini déployées par l'occident sur de multiples fronts.

Dominique Bourg classe en trois grandes catégories ces manifestations de la finitude au sens contemporain du terme<sup>723</sup>. Il identifie d'abord les limites en termes de ressources énergétiques, minérales, biotiques, et en eau douce : il faut rappeler que la civilisation occidentale dépend actuellement à 80 % environ de ressources fossiles, les énergies renouvelables au sens strict du terme ne représentant que 2 %. Non seulement les réserves en énergies fossiles sont limitées, le pétrole par exemple a déjà franchi son *pic* de production, mais la limite ici ne se mesure pas seulement à l'importance de la dot fossile de l'humanité : elle résulte plutôt des capacités d'absorption de CO<sup>2</sup> par la biosphère. Sans parler de l'impact environnemental et des efforts toujours plus coûteux et risqués d'extraction ou de mise au point d'énergies non conventionnelles comme les gaz de schistes ou la fusion nucléaire. Bourg identifie une triple finitude sur le front des métaux précieux ou semi-précieux : or, argent, palladium, zinc, cuivre, plomb, peut-être le fer. Ici la finitude en question est de nature *relative* car ces métaux existent vraisemblablement en d'autres lieux ou sous d'autres formes dans la géosphère. Mais il faudra mettre au point de nouvelles méthodes d'identification, d'extraction et peut être d'utilisation de ces matériaux. Une seconde source de finitude relative réside dans les limites de disponibilité des métaux de la table de Mendeleïev, très utilisés par le secteur des technologies et de la communication, secteurs dont la demande est en forte croissance. Le fait que ces métaux se trouvent souvent à des endroits très ciblés sur la planète, comme par exemple pour le tungstène ou les terres rares dont les réserves sont localisées en Chine pour les trois quarts, représente une autre forme de finitude, de nature plutôt géopolitique.

Bourg parle en revanche de finitude absolue en ce qui concerne la disponibilité de l'eau douce ainsi que de certaines ressources biotiques, comme les ressources halieutiques. Depuis l'enclenchement de la période industrielle, la pression spatiale et l'augmentation des flux d'énergie et de matière fragilisent le bon fonctionnement des services rendus à l'humanité par les écosystèmes : services de régulation (régulation climatique, purification de l'eau et de l'air, contrôle de l'érosion, traitement des déchets, *gestion* de la vie et de la mort des organismes vivants...), fourniture de ressources primaires (récoltes, cheptel, pêche, animaux et plantes sauvages et l'ensemble des matériaux destinés à l'industrie humaine). Dans la perspective d'une relative maîtrise des impacts de l'activité humaine sur le fonctionnement de la biosphère, Bourg rappelait en 2010<sup>724</sup> les neuf domaines où les experts estiment qu'il conviendrait de fixer des seuils de dangerosité à ne pas dépasser : « le changement climatique, le taux d'érosion de la biodiversité, l'interférence de nos activités avec les cycles de l'azote et du phosphore, la déplétion de l'ozone atmosphérique, l'acidification des océans, l'usage de l'eau douce et celui des sols, la quantité et la qualité de la pollution chimique et enfin l'impact des aérosols atmosphériques ».

Récapitulons : le sentiment de rétrécissement de nos horizons est bien lié à la perception d'un certain rapprochement de limites qui, petit à petit, viennent resserrer la liberté d'action humaine. L'humanité

---

<sup>723</sup> D. Bourg, K. Whiteside, *vers une démocratie écologique. Le citoyen, le savant et le politique*. Le paragraphe qui suit fait référence aux pages 29 à 36.

<sup>724</sup> *Ibid.*, p. 35.

plus nombreuse, dont chacun des membres a acquis un pouvoir et des besoins plus importants, dont l'interdépendance des membres est croissante, voit en parallèle ses ressources se contracter et commence à douter de la pertinence des *progrès* auxquels elle a cru les yeux fermés pendant quelques générations. C'est en ce sens que je parle de rétrécissement de l'avenir. De toute stratégie qui tendra à accroître ces constats, nous dirons qu'elle conduit à des *impasses stratégiques* pour l'humanité, et nous proposerons un devoir d'explication, sur la base d'une méthode d'évaluation adaptée à ce sujet si particulier, méthode unique et transparente à tous les échelons des composantes de l'humanité et, en cas de confirmation du diagnostic, nous demanderons une réorientation de cette stratégie ou une cessation de cette activité.

Rivée à sa démesure rationnelle et privée de toute retenue, la modernité a pensé que tout était de droit à la disposition des hommes. Comment la finitude a réellement pu être oubliée à ce point, aussi massivement et aussi longtemps, de façon généralisée à l'ensemble de la planète, reste une question provocante. L'illusion d'absence de limites, l'illimitation constitutive de l'utopie du progrès qui dilatait l'avenir à l'infini en donnant à l'homme le sentiment de tout pouvoir conquérir, se retourne aujourd'hui contre nous et nous propose, soit de vivre nos désillusions en recherchant un mode de vie profondément alternatif, soit de chercher à nous évader encore plus loin dans les idéologies réactionnaires de la réalité augmentée.

La nature de l'agir humain s'est transformée dans des proportions telles qu'elles modifient nos catégories classiques d'évaluation et imposent, comme l'a mis en lumière Jonas, « une *responsabilité* en un sens inapplicable jusqu'alors, comportant des contenus entièrement nouveaux et une portée d'avenir jamais encore connue... dans la sphère d'action de l'agir politique et ainsi également de la morale politique »<sup>725</sup>. J'ajouterai : aussi et surtout dans la sphère de l'agir économique au sens le plus contemporain du terme.

La civilisation technicoéconomique permet à une forme de vie, celle de l'homme, de mettre en danger toutes les autres, ainsi que lui-même. Ce constat a quelque chose d'effrayant, il s'apparente à un tournant dans le destin de l'humanité et rien ne semble nous avoir préparé à cela. C'est une réalité qui a lentement mûri au cours du processus de civilisation, et qui subitement nous apparaît dans toute sa puissance, ne livrant aucun remède adapté à cette situation inédite. Le danger est à présent manifeste et critique. Il provoque une extension considérable de la responsabilité humaine sur le cours des événements à partir de cette prise de conscience.

Le pouvoir, dit encore Jonas, associé à la raison, entraîne de soi la responsabilité. Cela allait de soi depuis toujours concernant le domaine intersubjectif. Le fait que depuis peu la responsabilité s'étende au-delà jusqu'à l'état de la biosphère et de la survie future de l'espèce humaine est simplement donné avec l'extension du pouvoir sur ces choses qui est en premier lieu un pouvoir de destruction. Le pouvoir et le danger dévoilent une

---

<sup>725</sup> Hans Jonas, *Le principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*, p. 237.

obligation qui, par la solidarité avec le reste, s'étend de l'être propre à l'être général sans même un consentement particulier.<sup>726</sup>

Mais le vrai sens de la responsabilité ne consiste pas seulement à reconnaître le poids de l'agir humain dans l'état du monde et de ses perspectives, il consiste surtout à trouver le moyen avec lequel la civilisation va pouvoir remédier à cette situation. Dans un sens il s'agit d'anticiper pour *reconstruire* le futur. Pour sortir du fameux « délai » qu'il reste à vivre à la civilisation, aurait dit Anders. Car dès aujourd'hui on peut dire que la civilisation occidentale a significativement empiété sur les conditions de vie des générations à venir, elle a rétréci leurs perspectives d'avenir. Elle doit opérer un virage radical et rapide dans son mode de développement. Quel plus beau cadeau peut-elle faire à ses enfants que s'engager dans une reconstruction de cet avenir actuellement mis à mal ? Ne pas se complaire dans l'impuissance : s'il est vrai que nous avons fortement accru notre puissance, que ce qui dépend de nous est devenu immense, il serait irresponsable d'avancer en permanence notre excuse de l'impuissance ou de l'incertitude augmentée pour ne pas rechercher les règles d'une action correctrice exigeante.

La leçon précédente de notre analyse sur la *catastrophe comme perspective rationnelle*, montrait qu'on ne peut imaginer reprendre la main sur le processus de civilisation que par un surcroît de pouvoir et d'action « politique », et non par un laisser faire de la logique technicoéconomique débridée : au comble de son succès, cette logique met à jour son incapacité à assurer l'avenir de l'homme et de la biosphère. Le devoir de protéger l'un et l'autre devient un impératif stratégique de premier plan, il implique une définition élargie de la responsabilité humaine sur la suite du développement de la civilisation occidentale. Comme disait Jonas, nous devenons, sans l'avoir choisi mais sans possibilité de refuser ce nouveau métier, les *chargés d'affaires* de la condition globale de la vie humaine.

Nulle éthique antérieure n'avait à prendre en considération la condition globale de la vie humaine et l'avenir lointain et l'existence de l'espèce elle-même. Le fait que l'enjeu présent porte précisément là-dessus exige, pour le dire en un mot, une nouvelle conception des droits et obligations, dont nulle éthique et nulle métaphysique du passé n'offrent ne fût-ce que les simples principes, sans parler d'une doctrine achevée... Aucune éthique du passé (mise à part la religion) ne nous a préparés à ce rôle de chargés d'affaires – et moins encore la conception scientifique dominante de la *nature*.<sup>727</sup>

La responsabilité est le principal levier d'action collective dans une société dont la puissance est devenue immense. Il s'agit d'assumer cette puissance qui nous a été léguée par la modernité. La responsabilité concerne en premier chef les principaux acteurs de la civilisation technicoéconomique contemporaine. Jonas avait certainement raison d'en appeler à la responsabilité de chacun, puissants et faibles. Mais en impliquant trop largement l'ensemble des acteurs, il dilue finalement la responsabilité des plus actifs, des plus directement responsables. Les démocraties futures devront concilier les prérogatives des individus et celles de l'espèce humaine. Une pensée de l'anticipation, aidée d'un outil d'analyse adapté, devra veiller et aider à canaliser la puissance de nos technologies et de nos marchés

---

<sup>726</sup> Ibid., p. 265.

<sup>727</sup> Ibid., p. 33.

dans un monde saturé et fragile, où le pouvoir d'agir et de consommer des uns menacera les prérogatives, voire la vie des autres, et peut-être même l'avenir de l'humanité.

Les questions se précisent, le programme de travail s'organise. Sait-on imaginer ce qui pourrait résulter de l'emploi à grande échelle d'un mode d'anticipation collectif ? Serait-il à même de nous aider à réfléchir et agir vis-à-vis des enjeux les plus structurants pour la civilisation ? De nous aider dans l'identification « des conditions à réunir pour une poursuite de l'humanité dans des conditions acceptables pour le XXI<sup>e</sup> siècle et au-delà ? »

### *Anticipation, espérance et émancipation*

L'espoir dans l'avenir ne peut être éludé au seul motif que nous peinons à le concevoir théoriquement. Nous avons des preuves d'espoir régulièrement, avec l'apparition du printemps, le retour des hirondelles, l'éclosion des nouvelles générations. Il n'est pas encore certain, même en régime d'Anthropocène, que l'espoir ait déjà disparu. Chaque génération n'a d'autre choix que de refaire le monde, même si cette exigence s'exerce aujourd'hui dans une période d'érosion des grands récits qui donnaient un cadre solide à ces reconstructions cycliques du monde. Il y a une jeunesse de l'utopie sur laquelle l'avenir pourra compter pour porter un regard neuf sur le possible, une action nouvelle sur le réel. Serions-nous définitivement incapables de réaliser ce qu'ont proposé Platon ou Thomas More, à savoir abandonner de vieilles organisations à bout de souffle, et entamer la construction d'un modèle d'organisation sociale résolument nouveau, essentiellement fondé sur la capacité humaine de faire autre chose qu'hériter d'un avenir bouché et de proposer un nouveau format d'organisation humaine face au destin ?

Il existe de toute façon pour chaque génération, rappelle Jean Chesneaux, une aspiration à *affronter l'avenir la tête haute*. Cet acquis bio-culturel est certainement un solide appui pour conserver l'espoir d'une capacité de la civilisation à regarder en face les enjeux qu'elle doit aujourd'hui surmonter.

Si les « grands récits » ont eux aussi échoué en tant que construction dogmatique élaborée *ex cathedra* – chaires ecclésiastiques ou chaires académiques –, cet échec ne renvoie pas, bien au contraire, à l'inanité de toute vision cohérente du devenir. Ce qui survit à tel ou tel récit particulier, c'est l'aspiration à affronter l'avenir la tête haute. C'est la demande de futurition... L'heure ne survient-elle pas d'une « philosophie de l'histoire » toute différente, parce que active et non plus spéculative ? Une philosophie qui renonce à normaliser le devenir en fonction de systèmes rigidelement préétablis, qui ne se dérobe pas non plus devant la prétendue opacité du futur, mais qui soit capable de l'affronter dans un mouvement ouvert, flexible, discontinu et au besoin conflictuel. Qui soit notamment capable de se déployer dans toute la durée bidirectionnelle du temps, mais en ce nouant sur la singularité du moment – *kairos*.... Un peu comme Jonas et son éthique de « responsabilité » vis-à-vis du futur. Comme Jankélévitch et sa « temporalité du courage ». Ouvrir l'avenir, encore une fois sans ni l'enfermer dans des *a priori* ni le nier, c'est encore le saisir dans son double mouvement de pluralité des cultures humaines et de convergences solidaires face à tant de périls communs et d'attentes communes.<sup>728</sup>

---

<sup>728</sup> Jean Chesneaux, *Habiter le temps*, p. 237.

Notre difficulté à penser l'avenir sous un angle utopique tient certainement à l'obligation contemporaine qui nous incombe de penser en mouvement. L'utopie classique au sens de Platon ou de More se dessinait sur fond de société stabilisée : on partait d'un état pour envisager un autre état. L'effort était certes important mais sans commune mesure avec la nécessité de nous projeter au sein d'un mouvement perpétuel. Car nous sommes tellement pénétrés de l'idée d'innovation et d'évolution permanente qu'il nous faudrait inventer la notion d'un avenir en mouvement, d'une utopie mobile pour répondre à cet état de fait contemporain : la télévision, le téléphone mobile, la géolocalisation instantanée, la pharmacologie, les bébés éprouvettes, les nanotechnologies nous plongent dans des mondes *in-imaginables* au sens littéral du terme. Pourtant, suggère Goux, si l'utopie ne peut plus se formuler sous la forme d'un *modèle*, elle reste certainement motrice en tant que *principe* et peut être en tant que *fonction*. Car « la tension créatrice vers le futur ne peut être éludée. Elle est même d'autant plus forte que les capacités transformatrices et la volonté de nouveauté sont exacerbées. ... L'utopie n'a plus de visage ou d'image (la République de Platon, la cité de More la société icarienne de Cabet, le monde harmonien de Fourier), mais elle est encore un élan, une espérance, peut-être un moteur. La cité utopique n'a plus de représentation, elle est infigurable, mais son appel est toujours puissant ».<sup>729</sup> Goux pense percevoir deux traits nouveaux et caractéristiques des nouvelles tendances utopiques : d'abord une exigence de diversité, empreinte de désir d'égalité, de respect, d'identité, de différence. Ensuite un droit à la singularité, à l'identité propre, à la prise en compte des appartenances multiples. Et il rejoint de nombreux penseurs qui aboutissent au même constat d'un besoin d'une redéfinition du sujet, de la personne : « il est certain qu'une utopie réellement contemporaine devrait être à la hauteur de cette double exigence, ce qui impose une conception de la personne beaucoup plus complexe que les penseurs des Lumières ne l'avaient prévu ».<sup>730</sup> Nous ne sommes décidément plus à l'époque où la règle et le compas suffisaient à dessiner un nouveau monde, un monde de surcroît conçu comme immuable. À coup sûr la notion d'utopie mobile devra se frayer un chemin dans notre contemporanéité si l'on veut retrouver le goût de l'avenir.

Nous avons besoin d'une *théorie générale de l'anticipation* à la hauteur des nouveautés, risques et opportunités, auxquels nous avons affaire avec le numérique, les biotechnologies, la géolocalisation, la mondialisation des échanges. Est-il envisageable de recadrer l'agir humain dans le champ du prévisible et du souhaitable ? Peut-on envisager de retrouver des plages d'émancipation qui permettent à la fois de préserver l'avenir collectif tout étant suffisamment attractives pour satisfaire aux besoins de chaque individu d'exercer sa vie individuelle d'une manière satisfaisante ? Sans rien exclure car, comme le dit Koroneos, « ce qui est exclu ne peut être éliminé. Quand on exclut un contenu psychologique, il ressurgit déguisé en destin (C.G. Jung) exerçant désormais une influence déterminante. L'ombre se

---

<sup>729</sup> Jean-Joseph Goux, *Fractures du temps*, p.229.

<sup>730</sup> *Ibid.*, p.230.

venge. Ainsi les déchets en quantités croissantes prolifèrent menaçants. Un individu et ou un corps social assoiffé de pureté se condamne à l'anéantissement ». <sup>731</sup>

De quoi peut-on encore rêver ? Immortalité, paix perpétuelle, élimination de la souffrance, des inégalités. Allons plus loin : doit-on rêver d'ingurgiter des potions qui nous rendraient hilares, nous offriraient une jouissance permanente ? Jusqu'où peut-on « s'augmenter » de prothèses et de pharmacopée tout en restant « humains » ? A long terme, les perspectives se brouillent. Le post-humain ? Nous « brancher » sur des machines, acquérir de la mémoire supplémentaire ? Se faire injecter un « doctorat instantané » ? Et tout va de plus en plus vite - travail, information, images, loisirs – tandis que les arrières plans historiques et les visions du futur collectif s'estompent. L'histoire se poursuit bien, mais avec des moyens plutôt que des fins, avec des innovations qui visent le changement pour le changement plutôt que des recherches d'alternatives, avec des conquêtes - de produits, de marchés, de pouvoirs - plutôt que des motifs d'espoir. La référence à de meilleures situations a perdu sa force motrice. Le futur se rétrécit, il dessine un halo de vide à la périphérie de ce qu'il donne à percevoir dans le prolongement des tendances technicoéconomiques actuelles. Mais, s'il n'existe plus d'utopie motrice, existe-t-il une méthode pour lui trouver un substitut ? « Une fois que l'on a critiqué les utopies, existe-t-il un équivalent fonctionnel pour dessiner des possibilités alternatives ? Devons-nous renoncer aux forces d'anticipation de la pensée utopique ? Si l'utopie se présentait comme la grande alternative face à ce qui existe, est-il possible d'avoir une alternative à l'alternative, c'est-à-dire de penser l'utopie autrement ? <sup>732</sup> ». En fait il est probable que ce ne soit pas l'utopie qui ait complètement disparu ; c'est plutôt que nous avons des difficultés à repérer ce qui est devenu utopique ; ou comment l'utopie a muté et incarne certainement de nouvelles formes d'aspiration à l'alternative.

Ne pas aboutir à l'autodestruction peut-il représenter une utopie motrice ? Comment faire pour que ce genre d'idéal acquière une force d'entraînement positive ? Pour qu'elle puisse devenir motrice, cette utopie doit-elle se construire sur la base d'une dramatisation orchestrée des dangers auxquels la civilisation devrait avoir à faire face, comme le souhaitait Jonas avec son heuristique de la peur ? La prospective comme scénarios, comme courbes ? La courbe, c'est une mise en forme du connu, avec l'espoir que l'avenir sera suffisamment aimable et obéissant pour rester bien calé dans les ornières de notre imagination calculatrice. La prospective dont nous avons besoin n'a pas grand-chose à voir avec cela. Elle doit s'atteler à dialoguer avec l'inconnu, l'inimaginable. On se remémore, on dynamise ses souvenirs, on rêve, on programme. Et on devient utopique lorsque l'on dessine des situations normatives qui s'éloignent des situations historiquement prévisibles. Les profils de futur utopiques résultent de programmes d'action qui cherchent à construire l'avenir hors des prolongements naturels des tendances perceptibles au présent. Mais comment faire évoluer les mentalités dans les mêmes proportions que les énormes changements matériels au cours du siècle dernier ont modifié les conditions de vie concrètes de tous les individus au sein du monde entier ? On retrouve là le besoin

---

<sup>731</sup> Koroneos, *Faut-il inventer le réel ?* p. 280.

<sup>732</sup> Daniel Innerarity, *La société invisible*, p. 152.

d'une utopie mobile. Quelles sont les grandes causes qui seront aujourd'hui capables d'engendrer du sacrifice, dans le sens positif, constructif, d'un avenir ouvert ?

### *Anders ou la tentation du recours à la violence*

Je cherche dans ce paragraphe à attirer l'attention sur autre rôle attendu d'une pensée de l'anticipation : elle doit représenter une méthode d'intensification de la conscience collective. De quoi s'agit-il ? Cette idée sera illustrée sous un nouvel angle par référence à certaines idées de Anders. Après avoir été pacifiste toute sa vie durant, Anders se déclare dans ses derniers écrits favorable au recours à la violence dans les cas de « légitime défense ». De façon surprenante, il parle d'une « violence défensive » à opposer à « ceux qui préparent l'apocalypse ». Il prend l'exemple du nazisme, et estime qu'il aurait été légitime et moral de mettre Hitler hors d'état de nuire avant qu'il ait perpétré ses différents actes de barbarie. Anders a été beaucoup critiqué pour ce texte. Rappelons que Jonas également, dans un registre différent, n'excluait pas l'hypothèse d'accepter certaines tyrannies si elles pouvaient permettre de sauver de l'humanité.

Aussi puissantes et profondes les réflexions d'Anders puissent-elles être, elles ont de mon point de vue, vu d'aujourd'hui, trois défauts. Elles pèchent d'abord par naïveté, ensuite par erreur, enfin par un certain manque de réalisme. Je voudrais ici montrer que la Table ici en construction est une tentative de répondre à ces trois lacunes de la pensée d'Anders.

Au soir de sa vie, à 85 ans, comme las et désespéré du peu de résultat des manifestations pacifistes auxquelles il a participé, et toujours profondément persuadé d'un accroissement régulier des risques technico-scientifiques menaçant l'humanité de son autodestruction, il a publié plusieurs petits textes et donné des interviews dans lesquels il prône tout à coup, à l'opposé exact du principal engagement de sa vie entière, le recours à la violence comme seul moyen de freiner l'humanité sur sa pente mortelle. Au soir de sa vie donc les logiques financières, les violences inhérentes au progrès technique et la servilité de l'ordre public démocratique qui garantit leur bonne marche lui paraissent sans espoir : il y a « état d'urgence », « notre survie est à l'ordre du jour ». Si rien ne freine brutalement ces logiques, c'est l'autodestruction assurée. Et l'ensemble des manifestations pacifistes avec lesquelles nous tentons de nous opposer au déploiement de ces logiques ne sont absolument d'aucun effet, elles ne sont que d'aimables plaisanteries tout justes bonnes à amuser les puissants qui ne parviennent même pas à les prendre au sérieux. Je renvoie au petit livre<sup>733</sup> qui reprend l'ensemble des communications, réponses et débats suscités par cette prise de position, qui a fait couler beaucoup d'encre, du « vénéré » Anders. Il soulève de nombreuses questions et réponses qui, je pense, ne font que commencer à agiter les démocraties libérales. Anders veut réveiller « les hommes qui se laissent endormir par les médias de masse<sup>734</sup> », ces médias qui « lui donnent son opinion à la cuillère » à tel point que l'expression « avoir sa

---

<sup>733</sup> Günther Anders, *La violence : oui ou non, une discussion nécessaire*.

<sup>734</sup> *Ibid.*, p. 93.

propre opinion est devenue absurde »<sup>735</sup>. « Seuls les exaltés surestiment la force de la raison. La première chose qui incombe au rationalisme, c'est de ne se faire aucune illusion sur la force de la raison, sur sa force de conviction. C'est pour cela que j'aboutis toujours à la même conclusion : la non-violence ne vaut rien contre la violence ». A partir de là Anders inverse son regard habituel sur les choses et déploie l'argument de recours à la violence comme unique moyen de sauvegarde de l'humanité.

Il cherche à mobiliser la réflexion autour « d'événements mondiaux irrévocables » et, s'adressant aux dirigeants auteurs ou responsables de ces événements, principalement des dirigeants politiques mais aussi, indirectement, des industriels promoteurs de produits ou technologies dangereuses, il suggère de les menacer. « Puisqu'ils nous terrorisent en permanence, ils pourraient bien se retrouver à leur tour intimidés en permanence et devoir sans cesse se tenir sur leurs gardes – tous, sans exception, et dans un ordre imprévisible...<sup>736</sup> » afin qu'ils ne puissent plus aussi facilement propager leurs stratégies techno-libérales mortelles à l'ensemble de la planète. Il clôt ainsi son article intitulé « le tabou brisé » : « C'est pourquoi je déclare avec douleur mais détermination que nous n'hésiterons pas à tuer les hommes qui, par manque d'imagination ou de cœur, n'hésitent pas à mettre l'humanité en danger et à se rendre ainsi coupables d'un crime contre elle ». Manifestement, l'abandon de sa philosophie non-violente, l'engagement de sa vie entière, lui fait mal « Ceux qui m'obligent à briser le tabou du meurtre peuvent être certains que je ne leur pardonnerai jamais<sup>737</sup> ».

Mais laissons là les intrigantes implications du débat engagé sur le thème de la violence par Anders et restons en à l'essentiel de son message. Il s'agit ici uniquement d'utiliser la profondeur de la position d'Anders pour mesurer l'intérêt du dispositif proposé avec la Table : indépendamment du point de vue moral que représente ce texte d'Anders, il me semble pêcher par trois lacunes mentionnées en introduction, trois lacunes que la Table permet de lever.

J'ai parlé de naïveté, d'erreur et de manque de réalisme. D'abord la manière dont Anders reste focalisé sur le problème de l'utilisation de l'atome est « naïve ». J'hésite naturellement à utiliser ce terme s'agissant d'Anders, mais je souhaite par-là illustrer mon propre point de vue : oui, la civilisation occidentale est menacée d'autodestruction, mais ceci pour bien d'autres raisons que des raisons d'ordre nucléaire. Il est fort probable que nous ayons à faire face à des problèmes énergétiques, génétiques, démographiques, financiers, numériques, chimiques tout aussi problématiques, et peut-être plus urgents... C'est en ce sens qu'il y aurait *naïveté* à rester trop obnubilé par le risque nucléaire. Dans cette optique nous identifierons ultérieurement seize enjeux tout aussi épineux pour la poursuite de l'aventure occidentale.

Par erreur ensuite : en effet je pense que la manière dont Anders pense pouvoir freiner quoi que ce soit par des menaces personnalisées de violence à l'encontre des « puissants » de la planète est un leurre.

---

<sup>735</sup> *Ibid.*, p. 28

<sup>736</sup> *Ibid.*, p. 161

<sup>737</sup> *Ibid.*, p. 161

En effet, la façon dont s'organisent le pouvoir, les responsabilités, les prises de décision et les mises en œuvre des décisions stratégiques dans les sociétés libérales occidentales, qu'elles soient publiques ou privées, met justement les stratégies à l'abri des menaces visant les individus qui portent ces stratégies. Par ailleurs, vraisemblablement trop polarisé sur le péril nucléaire symbolisé et son « geste fatal », le fameux « doigt sur le bouton » qui déclenchera une apocalypse mondiale, et fortement ébranlé par la puissance qu'a pu acquérir le personnage d'Hitler tout au long de la montée du nazisme en Allemagne, Anders commet une double erreur dans la façon dont il « individualise » la responsabilité dans les choix aujourd'hui problématiques pour notre avenir. D'une part il n'existe pas de responsabilité individualisée qui soit à l'origine des enjeux de civilisation dont nous parlerons ultérieurement. Il existe bien sûr quelques dirigeants charismatiques et dotés provisoirement de suffisamment de puissance pour prendre des directions collectives très significatives, - des décisions par exemple de nature politique, technologique, industrielle - mais aucun des enjeux planétaires qui nous intéressent ici ne sont sous la dépendance d'individus clairement identifiés. Ce serait, si j'ose dire, trop simple. Ce type de danger est partout, en premier lieu en nous-mêmes. La vitesse avec laquelle nous nous dirigeons vers l'abîme ne résulte pas de l'action de quelques pionniers égarés, elle résulte de nous-mêmes, de notre propre vitesse de consommation, des logiques de développement de nos économies. Il en est de même sur le versant de l'exécution des stratégies qui posent problème : nous sommes à l'heure des sociétés anonymes, à responsabilité limitée, et le mode de prise de décision stratégique dilue les responsabilités individuelles : qui donc symbolise le porteur de la décision de prendre telle ou telle décision ? Qui, - entre les dizaines de membres des conseils de surveillance, conseils d'administration, comités stratégiques, les centres de recherche et d'expérimentation, les conseils de direction, les différentes agences publiques ou privées d'homologation et de mise sur le marché, les centaines d'analystes financiers qui attirent ou repoussent les fonds qui soutiendront ces stratégies, et enfin les centaines de cadres intermédiaires qui vont, sur une ou deux dizaines d'années, déployer la stratégie décidée sans être en mesure d'en comprendre toutes les implications - qui, parmi tous ces leviers de la décision collective, porte davantage de responsabilité que les autres ?

Manque d'efficacité enfin : la naïveté et les erreurs d'appréciation d'Anders interdisent d'envisager le recours à la violence individualisée à l'encontre des « puissants » de ce monde comme une solution pertinente. Il est même probable que cette stratégie serait contreproductive : elle n'empêcherait pas la prise de décision, n'entraverait pas la mise en application, sauf à imaginer des carnages de grande envergure, ce dont il est certain qu'Anders ne voudrait pas entendre parler. Et pour aboutir à quoi ? Un stress généralisé ? Une industrialisation de la menace ? En quoi la position d'Anders nous éclaire-t-elle quant à la qualité des choix que nous (ou les dirigeants) avons à effectuer ? En quoi cette sorte de « terrorisme » ferait-elle progresser nos perspectives d'avenir ? On peut donc faire à Anders et à ses dernières prises de position (qui ne doivent pas conduire à oublier le reste de son œuvre) le même type de reproche qu'à Jonas et son heuristique de la peur : elles ne nous exonèrent pas du devoir d'éclaircissement visant à promouvoir une sensibilisation transparente et collective quant aux bonnes et mauvaises stratégies.

Pour puissante et troublante qu'elle soit, l'incitation d'Anders à la violence pour faire cesser les débordements suicidaires de la civilisation ne paraît pas praticable : il ne pourrait qu'en résulter une cacophonie mortelle, sans aucune garantie de stabilisation sur des bases durablement sécurisées. La substitution de la raison par la violence n'apporterait pas de solution réelle aux problèmes identifiés par Anders. Nous ne pouvons faire l'économie d'un recours à la raison pour nous sortir des impasses dans lesquelles cette même raison, mal encadrée et contrôlée, abandonnée aux logiques libérales, dépourvue de l'éthique adéquate, nous a conduits. C'est précisément l'objet d'une Table de construire le cadre de réflexion pertinent pour affronter les questions posées par Anders : intensifier notre conscience collective et notre faculté d'anticiper collectivement à l'aide d'un cadre de réflexion dont la couche supérieure serait unique pour les citoyens, les décideurs et les médias, un cadre de référence pour les institutions qui auront à organiser, évaluer, négocier, arbitrer, juger de certaines des orientations stratégiques publiques ou privées qui engagent l'avenir de l'humanité.

La Table des situations stratégiques, objet la prochaine section, représente la tentative d'élaboration de ce cadre de référence pour l'anticipation collective.

## 4.7. Politique et cosmopolitique de l'avenir

Ce chapitre clôt la présente section et ouvre la prochaine, celle qui aura à dresser les principaux piliers de la Table de situations stratégiques mondiales. Il est centré sur l'approche politique de nos principaux enjeux, car c'est dans notre capacité à élaborer une nouvelle conscience mondiale que réside peut-être un levier pour envisager une reconfiguration de fond de nos stratégies.

### *Reproblématiser : vers une nouvelle conscience mondiale*

Il semble impossible de stopper le déferlement technoscientifique contemporain et nous avons souvent le sentiment qu'il ne peut mener à rien d'autre qu'à un suicide collectif – sentiment accru depuis la conscience claire d'être entrés dans l'ère de l'Anthropocène. Pourtant tout peut changer rapidement ; l'histoire nous montre quelques exemples de reproblématisations généralisées qui ont engendré des révolutions dans la façon d'envisager les choses, et donc l'avenir. L'histoire du christianisme, de sa naissance, de son déploiement et de la métamorphose qu'il a occasionnée pour des millions d'êtres humains dans la façon de concevoir la vie, et notamment le partage entre la vie présente et la vie future. La naissance et le développement de la science moderne en offrent un autre exemple. L'apparition et la propagation du capitalisme, dans les marges des sociétés féodales, plutôt en parasite de la féodalité au départ, est une autre manifestation de la capacité humaine à tout reconsidérer, tout repenser, reproblématiser l'ensemble de l'expérience humaine. Saurions-nous refaire ce que nous avons fait à la Renaissance ? En fait il est possible, comme le dit Edgar Morin, que tout soit déjà en marche.

Tout, en fait, a déjà commencé, mais sans qu'on le sache. Nous en sommes au stade des préliminaires modestes, invisibles, marginaux, dispersés. Il existe déjà, sur tous les continents, en toutes les nations, des bouillonnements créatifs, une multitude d'initiatives locales dans le sens de la régénération économique, ou sociale, ou politique, ou éducationnelle, ou éthique, ou existentielle. Mais tout ce qui devrait être relié est dispersé, séparé, compartimenté. Ces initiatives ne se connaissent pas les unes les autres, nulle administration ne les dénombre, nul parti n'en prend connaissance. Mais elles sont le vivier du futur. Il s'agit de les reconnaître, de les recenser, de les collationner, de les répertorier afin d'ouvrir une pluralité de chemins réformateurs.<sup>738</sup>

Pour Morin cet effort est nécessaire à la fois pour comprendre comment doit se décomposer notre voie actuelle, suicidaire, et comment devra se recomposer « la Voie nouvelle » susceptible de remettre l'humanité sur un chemin qui fera sens pour tous. Il parle de « multiplier les processus de communication et de planétarisations culturelles » pour que se dessine la conscience d'une communauté de destin.

---

<sup>738</sup> Edgar Morin, *La voie, pour l'avenir de l'humanité*, p. 34.

Peut-être la prise de conscience de la communauté de destin terrestre en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle pourra-t-elle devenir un évènement d'une portée telle qu'il préparera la place à une reconfiguration globale de nos échelles de valeur et de nos politiques d'action collective. Certes les intérêts économiques, les logiques technoscientifiques, les institutions sclérosées, les blocages culturels constituent de très lourds obstacles sur la voie de cette prise de conscience. Il n'existe pas un seul gouvernement au monde qui a fait de notre condition écologique contemporaine le cœur d'un renouvellement de sa pensée politique. Pas un gouvernement au monde qui n'ait proposé une réelle prise en compte des inégalités croissantes de par le monde. Il est bien clair que nous sommes très loin de l'émergence de la force planétaire qui serait nécessaire pour contrebalancer l'ensemble des forces qui nous propulsent au fond de l'Anthropocène. Il faut cependant rester confiants dans la possibilité d'un revirement rapide à ce sujet, qui sera possiblement favorisé par l'urgence de la situation écologique et anthropologique globale et la diffusion des communications interplanétaires en temps réel. Ainsi que, pourquoi pas, par les méthodologies d'analyse stratégique déployées par les multinationales dans de nombreux domaines - en effet, rien n'interdit de penser que ces méthodes d'analyse pourraient être détournées de leur seule utilisation actuelle en vue d'accroître la croissance et les profits, pour se redéployer dans la direction de l'analyse des enjeux de civilisation. Au total il y a là de quoi faire cristalliser une nouvelle conscience mondiale, c'est en tout cas la perspective d'utopie raisonnée dans laquelle je situe explicitement la présente recherche. Nécessité peut finir par faire force de loi, y compris à propos du devenir de l'humanité.

### *Le fonctionnement démocratique de la Table*

Les menaces croissent, chacun en convient. Pourtant, on n'est pas parvenu à imposer une politique préventive à la hauteur de ces menaces. Pire, on ne conçoit même pas clairement ce qui pourrait être fait à ce sujet. Le vide conceptuel à ce sujet contraste dramatiquement avec la nécessité croissante d'anticiper. Divers acteurs aux jeux troubles se prélassent dans ce vide conceptuel, qui se traduit par un vide juridique, moral, éthique laissant toute la place aux utilitarismes de toute sorte. Beck pose la question : « Est-il tout bonnement possible de doter d'une organisation politique une situation universelle d'exposition à des risques intangibles ?<sup>739</sup> ». La globalité des enjeux de civilisation ne constitue-t-elle pas un prétexte indépassable pour ne pas prendre connaissance des risques, ou n'accepter de le faire que de façon décalée, avec des avocats dressés à renvoyer la balles aux autres ?

Ulrich Beck a développé à la fin de son livre sur la *Société du risque* l'idée d'une « démocratisation de l'évolution technicoéconomique ». Il imagine plusieurs dispositifs susceptibles de servir de support à une nouvelle conception des rapports entre les différents acteurs de la société du risque pour appréhender et traiter ces risques, avec entre autres l'idée de « rendre cette base de décision accessible à l'opinion publique, et ce selon les règles prévues dans le livre de recettes de la modernité :

---

<sup>739</sup> Ulrich Beck, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, p. 89.

la démocratisation. » Le principe directeur de Beck, c'est l'élargissement du système politique actuel à des éléments qui sont à ce jour extérieurs à ce système : « contrôle des évolutions technologiques par le Parlement, constitution de *Parlements de la modernisation* dans lesquels on brasserait, soumettrait à examen et élaborerait des projets dans des sessions d'experts interdisciplinaires en passant par l'implication de groupes de citoyens dans les projets technologiques et les processus décisionnels dans la politique de la recherche ». <sup>740</sup> Et Beck d'expliquer qu'il s'agit principalement de faire soumettre à la responsabilité parlementaire les domaines de la recherche et de l'économie, pour tout nouveau projet d'investissement ou de développement. Ces domaines d'activité doivent, s'ils veulent rester libres, « au moins se plier à l'exigence de justification, et soumettre aux institutions démocratiques leurs décisions de base ». Les débats dans la sphère politique et l'opinion publique doivent se mener parallèlement et cesser de constituer deux étapes successives. Par exemple « les conséquences et les marges de manœuvre laissées à la microélectronique, à la technologie génétique, etc., doivent être soumises aux parlement *avant* que soient prises les décisions fondamentales qui portent sur leur application » <sup>741</sup>. Notons que ces recommandations de Beck, datées de 1986, paraissent déjà bien théoriques à l'époque contemporaine du numérique, des NBIC et des réseaux.

Dans un monde où tout est à disposition de chacun, où tout est configuré par l'homme, devenu hyperpuissant, les situations hasardeuses doivent faire l'objet d'une vigilance accrue. Plus rien ne doit rester hors du champ de responsabilité des acteurs en présence. Il faut apprendre à anticiper, diagnostiquer, évaluer, peser, simuler, faire circuler les points de vue, arbitrer, négocier dans des proportions inconnues jusqu'ici, le tout à l'échelle mondiale. Tribunaux, médias, expressions publiques directes, contre-expertise, controverse... Nous devons inventer les fondements d'une prospective critique sur fond d'une philosophie de la vigilance. Une philosophie de la vigilance, c'est-à-dire une pensée qui fait de la recherche d'ouverture du futur sa tâche fondamentale, une pensée qui apprend à visualiser les dangers, à les traiter comme dangers et, à leurs interstices, saura repérer les possibilités d'émancipation initialement étouffées par les fondamentalismes technicoéconomiques de toutes sortes. La Table comme outil destiné à généraliser la critique et l'autocritique sous toutes ses formes ; car ces principes semblent les plus à même d'identifier et évaluer avant que ne se produisent les erreurs les plus graves, les impasses stratégiques les plus pénalisantes pour l'avenir de l'humanité.

Il faut partir du constat que la mondialisation, en raison d'une économie et de circuits logistiques et de communication à présent globalisés, a engendré de fait une société mondiale, même si cette société mondiale est dépourvue pour l'instant d'une conscience commune ainsi que d'institutions communes réellement solides. Avec la Table, il s'agit de tenter d'organiser les premiers éléments de cette conscience mondiale. Non pas de faire comme font les multinationales dont la réflexion stratégique est, dès à présent, d'envergure mondiale : il s'agit pour elles d'envisager leur positionnement stratégique de telle façon qu'elles pourront en tirer le maximum de développement et de profit, au détriment s'il le

---

<sup>740</sup> *Ibid.*, p. 481.

<sup>741</sup> *Ibid.*, p. 482.

faut des autres entreprises, voire au détriment du futur de l'humanité et de la planète. La Table ne représente les intérêts d'aucune institution publique ni privée, elle structure sa méthodologie d'approche des enjeux stratégiques dans la seule perspective de maximiser la possibilité de survie de l'humanité sur très longue durée. La définition même des enjeux stratégiques, le questionnement qui leur sera adressé, les évaluations proposées, devront répondre à ce seul objectif de permettre une projection sur le très long terme des principaux composants du devenir de l'humanité. Il est parfaitement clair qu'il ne suffit pas de claironner cet objectif pour qu'en découle immédiatement une méthodologie claire et pertinente aux yeux de tous.

### *La Table, pour redonner du poids au politique*

L'idée d'un monde dominé sans contre-pouvoir par une alliance de la technoscience et de l'économie est devenue banale, tristement probable. La question est alors de comprendre comment réintégrer le sens du politique dans la gestion des principaux enjeux de notre civilisation technicoéconomique. Avec un peu de recul, on constate que la catégorie du politique avait été écrasée par les totalitarismes guerriers du XXe siècle. Elle a ensuite été plutôt tirée que motrice lors des Trente Glorieuses, les syndicats jouant à cette période un rôle assimilé à celui d'instances politiques, sans toutefois être en capacité de tenir ce rôle sur longue durée. Elle est au début du XXIe siècle écrasée par cette sorte de fondamentalisme technicoéconomique qui représente la toile de fond unique de toutes les orientations stratégiques planétaires. Que la Table permette de modifier quoi que ce soit à cet état de fait, rien n'est moins sûr. Mais c'est l'objectif qu'elle se propose de structurer.

Engageons alors la réflexion. Plutôt que de viser des réformes politiques, l'établissement de normes de comportement pour les dirigeants, la promotion d'une responsabilité sociale des entreprises ou des états, nous visons ici l'établissement d'une Table des Situations Stratégiques Universelles : cette Table veut représenter une même référence, pour la terre entière, pour les décideurs comme pour les citoyens, pour les riches comme pour les pauvres, pour les jeunes et les plus âgés. Pour autant, notons bien que la Table ne vise pas l'établissement d'une sorte de mondialisation démocratique et polycentrée. Le monde est morcelé, et il le restera. « Pourtant, disait Castoriadis, il ne tombe pas en morceaux. Réfléchir à cela me semble une des premières tâches de la philosophie »<sup>742</sup>. Pour ce qui nous concerne il ne s'agira pas de prolonger les nombreuses analyses critiques qui visent plus ou moins intentionnellement à poursuivre les œuvres de déconstruction engagées dans la seconde partie du XXe siècle, dans le sillage de Heidegger<sup>743</sup>. Même en ce qui concerne les logiques technicoéconomiques dont nous soulignons la prégnance éventuellement létale pour la civilisation, je ne chercherai pas à prolonger ici les mises en accusation et les dangers qu'elles impliquent pour la poursuite de l'aventure

---

<sup>742</sup> Cornelius Castoriadis, *Le monde morcelé*, Les carrefours du labyrinthe III, avertissement p. 7.

<sup>743</sup> J'ai été particulièrement sensible à la façon dont Jean-François Mattei a présenté cette œuvre de déconstruction, et les limites que cette démarche comporte, dans son dernier ouvrage : *L'homme dévasté*.

de la civilisation. Faire vaciller davantage encore ces dernières logiques, faire tomber le monde en morceaux n'est pas l'objectif ici poursuivi. Il s'agit plutôt, pour reprendre encore une fois mais sous un autre angle de vue l'idée d'André Gorz, de préparer le terrain à une révision drastique de nos systèmes de valeur, sans chercher à « détruire la plateforme matérielle du capitalisme », plutôt en visant son maintien. Il me semble que l'humanité aurait davantage à perdre qu'à gagner avec une destruction de cette plateforme. Cette destruction conduirait vraisemblablement à un recul tel, dans de nombreux domaines, que l'hypothèse d'aboutir à une barbarie d'envergure planétaire serait élevée. Si nous devons chercher à comprendre pourquoi le monde ne tombe pas en morceaux, c'est certes pour en faire émerger les forces motrices ou constructives, mais c'est aussi pour identifier et faire vivre aux côtés de ces forces actuellement motrices les nouvelles forces que nous devons faire monter dans l'échelle de valeur de la société. Il ne suffira certes pas de décréter qu'une orientation est souhaitable pour qu'elle s'impose d'emblée dans la réalité des options stratégiques concrètes qui seront mises en œuvre par les différents acteurs, mais au moins un dialogue unifié et transparent pourra commencer et harmoniser les points de vue à ce sujet.

La civilisation occidentale, celle qui a le plus fortement cherché à réfléchir sur son sort pour en modifier le contenu, celle qui a poussé le plus loin la tentative de prendre en main sa destinée jusqu'à prétendre devenir maître de son environnement, cette civilisation n'a plus d'autre choix que de pousser à bout cette logique qui sous-tend chacun de ses faits et gestes, mais en reconnaissant à présent les responsabilités qui incombent à ses immenses pouvoirs ; elle doit prendre en charge les risques et opportunités qu'elle engendre, pour le meilleur et pour le pire, et entrer dans une phase de transformation de ses prérogatives.

Kant s'était trompé. Avec du recul on s'aperçoit qu'à la fin du XVIIIe siècle il n'a jamais été question d'atteindre la majorité<sup>744</sup>. Nous étions encore mineurs ; pétulants et ambitieux, certes ; sûrement pleins de bonne volonté politique, mais nous étions encore totalement mineurs, nous n'avions ni le recul ni la sagesse de l'âge adulte, nous n'avons pas cherché à comprendre les implications des expérimentations que nous avons lancées tous azimuts. A la fin du XVIIIe siècle nous avons déjà suffisamment de vivacité et de puissance pour accélérer en toute chose, nous maîtrisions suffisamment l'expérimentation pour élargir le champ de l'expérience humaine, nous étions en train de nous découvrir la force de déplacer des montagnes. Mais nous ne savions pas nous orienter, nous diriger. Nous ne savions pas conduire, et nous ne savons toujours pas conduire aujourd'hui. Nous titaniquons depuis deux siècles – sans réelle menace sauf celle de ne pas savoir où nous allions jusqu'au milieu du XXe siècle, avec la menace d'un basculement radical depuis l'expérience du nucléaire en 1945, menace confirmée et amplifiée par la découverte de l'Anthropocène au début du XXIe siècle. Nous nous sommes engagés sur des voies inconnues, à vive allure, et nous ne savons toujours pas prendre un virage concerté ni freiner quand le besoin s'en fait sentir. Encore mineurs, nous n'avons toujours pas acquis la sagesse nécessaire à la reprise en main de l'orientation et de la vitesse de la civilisation. Aujourd'hui nous sommes plus âgés,

---

<sup>744</sup> En référence au célèbre texte de Kant : *Qu'est-ce que les Lumières*.

encore plus nombreux et puissants, mais toujours pas sages dans le sens où nous ne savons toujours pas adapter notre direction et notre vitesse à la puissance de nos moteurs. C'est cette sagesse qu'il s'agit à présent d'acquérir dans l'urgence. La Table dont je cherche à esquisser les contours vise à dresser la cartographie des événements à prendre en charge pour aider la civilisation occidentale à conquérir sa majorité. Il s'agit d'ouvrir les yeux le plus largement possible pour identifier les sujets qu'une civilisation qui entre dans l'âge adulte doit prendre en charge. Sujets sur lesquels un mineur, souvent insouciant et peu disposé à mesurer les risques, tend à reporter sur ses parents ou ses enfants les incertitudes ou éventuels accidents de son parcours. Non seulement la Table doit représenter la carte routière nécessaire à chaque conducteur à l'intérieur de son véhicule, mais elle doit donner à percevoir le déplacement de tous les autres véhicules importants sur la planète entière. Donner à percevoir la situation et les perspectives de l'ensemble des sujets engageant l'avenir de l'humanité, tel est le premier objectif recherché par la Table. Exprimer ces enjeux sous une forme accessible à la fois aux dirigeants de la planète et aux citoyens du monde qui pourront porter des appréciations sur les choix stratégiques effectués, tels est son second objectif. Le pari qui sous-tend cette thèse, c'est que ces deux objectifs, certes si ambitieux qu'ils peuvent paraître vains et inaccessibles en première analyse, pourraient suffire à opérer une transformation radicale dans les modes de penser et d'agir, au moins en ce qui concerne les enjeux technicoéconomiques d'envergure planétaire. Car la conscience des limites du système actuel devient si claire qu'un brusque renversement des valeurs devient plausible, deviendra vraisemblablement souhaitable à terme. Ce pari, c'est donc également le pari que les logiques technicoéconomiques, qui corsettent présentement l'agir humain dans des proportions anormalement élevées, pourraient être remplacées prestement par des normes qui proposeront de prendre en ligne de compte les conséquences de nos actions. Il n'est pas interdit de penser qu'une sorte de déontologie s'esquisse un jour en matière de stratégie, poussée par la nécessité. Car il y a là matière à reconstruire l'avenir de la civilisation occidentale.

Que la prudence et le partage priment sur l'innovation et la croissance, ce ne serait finalement qu'un retour aux sources des sagesse millénaires. Pourra-t-on conserver la plateforme matérielle actuelle du capitalisme, opérer un ralentissement de certains développements, une réorientation d'autres, un arrêt de certains qui seraient évalués dangereux ? La réponse à cette question conditionne la capacité de l'humanité à assurer son avenir. Il y a un constat commun : nous sommes les témoins de changements majeurs sur base de compromis historiques définitivement fragilisés depuis la fin des Trente Glorieuses. Il s'agit avec la Table de retrouver les bases d'une approche rationnelle repensée à la lumière des enseignements de la mondialisation et de l'Anthropocène.

Mais comment faire pour que toute tentative de réflexion et d'évaluation ne soit pas discréditée d'emblée par la priorité à accorder aux impératifs économiques qui sont déterminants en matière de compétitivité internationale ? Les règles en vigueur en régime de démocratie et d'économie libérale invitent à foncer tête baissée en direction de l'innovation et de la croissance afin de rester en bonne place dans la course à la concurrence internationale. Comment sortir du débat manichéen entre la sorcellerie technicoéconomique incontrôlée qui menace de saccager l'avenir de l'humanité et l'écologie

profonde qui fait de la préservation de la biosphère un impératif si fort qu'il exigerait la disparition de cette même humanité pour cesser une œuvre de destruction sans retour en arrière possible ? Il se pourrait, disait Arendt, que

... nous ne soyons plus jamais capables de comprendre, c'est-à-dire de penser et d'exprimer, les choses que nous sommes cependant capables de faire. S'il s'avérait que le savoir (au sens moderne de savoir-faire) et la pensée se sont séparés pour de bon, nous serions bien alors les jouets et les esclaves non pas tant de nos machines que de nos connaissances pratiques, créatures écervelées à la merci de tous les engins techniquement possibles, si meurtriers soient-ils.<sup>745</sup>

Entre la passivité et la planification la Table offre la possibilité de confronter les stratégies sur les sujets les plus sensibles au regard de tiers, à maximiser les efforts de projection des implications de ces stratégies sur les conditions d'existence de l'humanité à long terme, à envisager le développement de la civilisation comme un processus complexe et susceptible de produire un chaos d'autant plus grand que ses acteurs seront puissants et inconscients des conséquences de leurs actions. Elle vise à structurer une certaine forme d'autocontrôle pour une société démocratique avancée mais complexe, engluée dans sa difficulté actuelle à réaliser le diagnostic de ses réelles menaces et opportunités, présentement paralysée par la crainte des conséquences de son entrée dans l'Anthropocène et de la faiblesse des réponses qu'elle a été capable pour l'instant d'y apporter.

Je voudrais ici tenter d'explicitier dans quel contexte politique la Table cherche à se placer. Pour tenter de reprendre en main le cours des événements, notamment à propos des principaux enjeux planétaires, il n'existe pas une multitude de schémas directeurs envisageables. On peut en distinguer quatre, sachant que la situation actuelle est un mélange des premier et second schémas en question. Le premier schéma consiste à penser que la résolution de nos enjeux devra résulter des rapports de force entre États-nations tels qu'on les connaît aujourd'hui. Le second schéma est celui dont la réalisation peut sembler en voie d'accomplissement *naturel*, quoique de façon bien incertaine et contestable : c'est la confirmation du rôle renforcé des *Big Players*, c'est-à-dire des principales multinationales, personnalités, et des principaux États-nations qui détiennent dès aujourd'hui la quasi-totalité des pouvoirs et des patrimoines mondiaux. Le troisième schéma table sur la mise en place rapide d'institutions internationales, aux pouvoirs renforcés, qui prendraient énergiquement en main les questions d'ordre planétaire ; on dénomme généralement cette hypothèse sous le terme de *gouvernement mondial*.

Mais aucun de ces trois schémas, pour des raisons diverses, ne paraît susceptible de détenir la compétence adéquate pour traiter des enjeux planétaires ni d'enclencher la confiance mondiale suffisante pour aboutir à une gestion à la fois efficace et démocratique de ces enjeux. Un quatrième et dernier schéma vient alors à l'esprit : la constitution d'une conscience mondiale, déconnectée des

---

<sup>745</sup> Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, p. 9-10.

enjeux politiques et économiques, au travers des outils modernes de communication, et sur la base d'échanges de type « raisonnement public » mondialisé. C'est prioritairement ce quatrième schéma qui est ici privilégié et pour lequel la Table se propose de devenir un outil de communication et d'évaluation. Devant l'incapacité des logiques technologiques, économiques et politiques actuelles à proposer des voies de sortie de nos impasses stratégiques il n'est peut-être pas vain de tableer sur l'émergence de cette *conscience mondiale*, et qu'elle parvienne à peser significativement sur les enjeux stratégiques mondiaux. En fait, on peut considérer que cette conscience mondiale est déjà à l'état naissant dans de nombreuses initiatives citoyennes, ONG, et associations de divers types. Et qu'elle ne manque finalement que d'un support et d'une méthode universels pour s'exprimer avec une force démultipliée. Il faut que *l'espérance* collective ne reste pas ce sentiment vague d'avoir partie liée, il faut qu'elle clarifie ses souhaits, qu'elle se transforme en force agissante et impose ses idées aux acteurs scientifiques, économiques et politiques dépassés par l'ampleur de la tâche de reprise en main des orientations de la civilisation occidentale.

Voyons la question par son autre versant : ou bien l'humanité compte sur les dispositifs de pouvoir actuels disséminés à la surface du globe pour coordonner ses orientations stratégiques, ou elle parvient à former une communauté de pensée capable d'exprimer ses propres choix stratégiques. Je ne vois pas d'autre solution pour prolonger l'aventure de la civilisation depuis son entrée dans l'ère de d'Anthropocène. Il nous faut viser un retournement des logiques aujourd'hui au pouvoir et retrouver le chemin d'un humanisme « concessionnaire » de la planète. Ou accepter une fois pour toutes d'abandonner l'idée de maîtriser notre destin. Dans tous les cas, mais principalement dans ce dernier cas, la Table se propose de poser les premières pierres en termes d'arguments et de méthode.

Comme le dit joliment Innerarity, « il m'est apparu que la façon de nous rapporter à l'avenir pourrait être au cœur d'une réflexion renouvelée sur ce que nous sommes en droit d'attendre de la politique à l'heure actuelle ».<sup>746</sup> La Table vise explicitement cet objectif de renouveler notre façon d'envisager l'avenir, en prenant comme axes prioritaires d'investigation les principaux enjeux stratégiques auxquels nous pensons devoir faire face dans les années à venir. Elle vise à établir les conditions de possibilité d'une reprise en main démocratique (au sens de prise de décision à l'issue d'un processus de décision transparent, au sein duquel une majorité a pu imposer ses points de vue) à propos des principaux enjeux planétaires. Peut-être s'agit-il de la dernière tentative possible de configuration de l'avenir sur la base d'un consensus démocratique. Avant l'avènement probable de deux autres issues : un effondrement de civilisation, consécutif ou non à une ou plusieurs catastrophes ; ou l'avènement d'un genre de totalitarisme adapté à ce nouveau contexte, par exemple un totalitarisme de type écologique, ou numérique, ou génétique ou un mélange d'un genre nouveau. Un totalitarisme qui dirait par exemple : « *voici à présent les calories, les autorisations de déplacement, les minutes de connexion internet et les bouffées d'air pur qui seront à votre disposition pour ce mois-ci – tout dépassement*

---

<sup>746</sup> Dominic Desroches, *Penser le temps politique – Entretiens philosophiques à contretemps avec Innerarity*, p.

*conduira à votre autodestruction par tel ou tel procédé qui a été décidé en haut lieu – ceci pour conserver suffisamment de réserves pour atteindre le XXI<sup>e</sup> siècle ».*

Ou bien faut-il imaginer un éco-communisme mondial pour gérer équitablement la répartition et l'utilisation des ressources mondiales ? Ou une commission de sages qui fixerait les quantités de bovins que chacun peut élever, les quantités d'énergie utilisables ... ? Devra-t-on imaginer l'inoculation d'un vaccin contre la surconsommation, ou le développement d'une pharmacologie apte à développer une hormone d'empathie généralisée envers les futurs équilibres de la biosphère ? Si l'on veut éviter ces extrêmes, nous devons trouver le moyen de faire naître non pas l'homme augmenté mais l'homme éclairé, celui qui saurait respecter la liberté de ses descendants, celui qui prendrait en charge la question du futur, celui qui reposerait la question de l'émancipation à l'intérieur des possibilités qui lui sont offertes par son environnement et ses propres réalisations. Mais cet homme éclairé aura besoin d'une capacité nouvelle de diagnostic, d'anticipation et de négociation pour parvenir à déployer ce nouveau type de sagesse. C'est à la formation de cette capacité nouvelle que doit travailler la Table.

#### 4.7.1.1. *Raisonnement public et Table des Situations Stratégiques Universelles*

Nous pouvons nous appuyer sur les efforts de réflexions et d'innovations qui ont été entrepris par plusieurs philosophes sur les dernières décennies dans le domaine de la justice. Je pense prioritairement à John Rawls qui a élaboré sa célèbre *Théorie de la justice* dans les années 1970, ainsi qu'aux analyses complémentaires effectuées par Habermas ou Sen. Ces auteurs ont beaucoup réfléchi autour du concept de *raisonnement public*. Je me demande si la théorie de l'anticipation que j'appelle ici de mes vœux ne devrait pas s'inspirer de l'esprit de recherche qui a présidé au saut conceptuel réalisé par ces auteurs en matière de conception renouvelée de l'idée justice. Comme ils l'ont posée pour la justice, nous pourrions poser pour l'anticipation la question suivante : dans quelle mesure le raisonnement public peut-il fournir une base fiable à une théorie de l'anticipation ?

Une des objections possibles au recours au raisonnement public pour évaluer certains choix stratégiques tient au fait que l'anticipation étant non prévisible, il pourrait s'avérer inutile, vain et coûteux de chercher à anticiper collectivement de façon coordonnée ; l'idée que le monde entier puisse s'engager dans la direction de la délibération publique sur les sujets stratégiques pourrait être considérée comme une utopie définitivement irréaliste. Il est vrai qu'une résistance des partisans de la déraison pourrait affaiblir nettement l'efficacité du processus rationnel recherché ici. Mais ce serait une lourde erreur d'appréciation, qui pourrait finalement être vaincue par le bon sens : si l'on admet que les orientations actuelles de la civilisation occidentale, effectivement bourrées de déraison, conduisent à titaniquer sans perspective de stabilisation, si d'autre part on admet que titaniquer n'est une vocation souhaitable pour personne (pour aucun agent collectif ni individuel) sur longue durée, alors il devient stratégiquement judicieux de recourir au raisonnement public si celui-ci permet de gagner en cohérence et en sécurité pour l'ensemble des acteurs.

On ne peut se satisfaire d'attendre que les individus modifient d'eux-mêmes leurs habitudes de consommation ou de style de vie, ni même que des lois sur l'environnement parviennent à s'imposer dans quelques pays. Ce qui doit changer, rapidement et très massivement, ce sont les règles d'extraction, consommation, rejet, partage, dans tous les principaux domaines d'activité de la société. Les principes d'une bonne conduite technicoéconomique mondiale doivent commencer à poindre, un dispositif d'évaluation mondial, synthétique, transparent et ouvert à la négociation doit voir le jour. Nous devons commencer à rédiger le manuel utilisateur de la civilisation.

La Table n'a pas pour objectif d'alimenter le débat public, même si elle pourra occasionnellement être requise dans cette perspective. Son objectif premier est de constituer un outil de repérage du positionnement d'un choix stratégique dans la cartographie exhaustive des principaux enjeux de civilisation. Objectif déjà trop ambitieux pour prétendre en même temps structurer la délibération publique sur tous les sujets que l'actualité suggère. Par ailleurs, la Table cherche à structurer l'évaluation des stratégies uniquement sur les sujets dont on estime qu'ils ont, ou peuvent avoir, des incidences fortes sur l'avenir de l'humanité - et notamment en vue de « franchir le seuil du XXI<sup>e</sup> siècle sans encombre pour l'humanité ». Des enseignements de la Table on déduira des mesures qui s'imposeront dans l'intérêt de l'humanité entière, aux décideurs et aux citoyens et consommateurs, mais il n'appartiendra pas à la Table de légiférer ni de contrôler. L'idée n'est pas non plus de transférer un pouvoir de décision à des forums hybrides. Il ne s'agit pas qu'un échantillon de citoyens, qui éprouveront déjà beaucoup de difficultés à se comprendre d'un point de vue international, sur des sujets souvent extrêmement complexes, puisse décider de la stratégie d'un État ou d'une multinationale. L'idée est plutôt avec la Table de proposer un lieu et une méthode d'analyse qui permette à une multiplicité de forums hybrides d'échanger, d'évaluer et de proposer des alternatives au moyen d'un vocabulaire et d'une grammaire communs, partagés qui plus est entre citoyens, experts et gouvernants. Il ne saurait être question de résoudre démocratiquement des problèmes d'impasses stratégiques mondiales mais, devant l'incapacité de la science, de l'économie et de la politique à éditer des valeurs et des normes prescriptives en matière de préparation de l'avenir au sens global du terme, il s'agit d'imaginer un dispositif qui force tous les acteurs à regarder dans une même direction (l'avenir à long terme pour l'ensemble de l'humanité à horizon 2200) à l'aide d'une même grille d'analyse (la Table) et en focalisant l'attention sur la série de sujets stratégiques les plus structurants, tels que nous les percevons aujourd'hui, pour l'avenir de l'humanité (les enjeux de civilisation).

Allons plus loin : l'idée est moins d'aboutir à des consensus qu'à stimuler une prise de conscience de l'importance, et aussi de la complexité des enjeux de civilisation les plus lourds. L'idée est d'initier un circuit de communication et d'évaluation sur les questions qui interrogent le plus directement l'avenir de l'humanité. Dans les faits, il faudra certainement réfléchir aux meilleures pratiques à déployer en parallèle en ce qui concerne les études d'impact et les audiences publiques, mais je renvoie ces questions à d'autres travaux ultérieurs. Je ne crois pas, à ce stade de mes réflexions, qu'il soit envisageable d'attendre de la Table des instruments normatifs pour l'avenir en matière de stratégie, mais la question peut rester ouverte.

La Table vise également, bien qu'indirectement, à représenter une échelle de valeur en termes de comportement individuel. Car il y a quelque chose de profondément irresponsable dans les modes de vie occidentaux. Certes les dangers les plus significatifs émanent des principaux acteurs au niveau mondial, mais ils puisent également leur origine dans l'ensemble des désirs qui composent la demande économique au sens global. On doit projeter notre mode de vie occidental au total de l'humanité, soit environ sept milliards d'individus aujourd'hui, et bientôt neuf ou dix milliards. De nombreuses projections ont été réalisées sur ce sujet, qui disent toutes que le mode de vie occidental (au sens surtout américain et européen) actuel n'est pas tenable s'il est extrapolé à l'ensemble de la planète, notamment parce que nous « consommons » depuis trente ans environ, au niveau mondial, davantage de ressources que la terre ne peut en régénérer annuellement. Nous puisons donc depuis trente ans dans les stocks de la biosphère, à un rythme qui s'accroît régulièrement, augmentant ainsi chaque année notre *dette écologique*. Dans ce cadre, ce que vise indirectement la Table, c'est que dans la foulée de son utilisation pour l'évaluation des enjeux stratégiques, elle devienne possiblement un point de repère à l'échelle individuelle. Non pas que cet outil puisse représenter le cadre réellement approprié pour évaluer les actions individuelles, mais en offrant un cadre très général de visualisation des principaux enjeux mondiaux, il pourra représenter la toile de fond, bien que lointaine, des zones d'impact des faits et gestes de chaque individu dans une vision globalisée.

Nous sommes entrés dans une nouvelle dimension du pouvoir humain. Dès aujourd'hui l'homme est producteur de nouvelles formes de vie. Il envisage d'être capable à court terme de devenir le créateur de répliques humaines. Bientôt donc, l'éventualité de l'élevage humain offrira à la démocratie une bonne raison d'imposer ses modes d'intervention : ce sera le seul mode de gouvernance habilité à légiférer sur une question de ce type, le seul à pouvoir donner son point de vue sur le niveau envisageable (ou non) des interventions sur les fondements biologiques de l'homme. Non pas que le principe démocratique soit une garantie de prendre toujours la bonne décision, mais c'est le seul dont les erreurs seraient acceptables moralement en cas de conséquences négatives pour l'humanité.

En raison de ses nouveaux pouvoirs *sur-humains*, à l'âge de la biologie synthétique et de la neurogéologie, l'homme a encore de fortes probabilités de se retrouver devant des initiatives incontrôlées de certains de ses contemporains et de découvrir un matin aux informations télévisées qu'un nouveau type d'humain, plus ou moins surdoté en capacités physiques et neuronales, ou peut-être en sous capacités, volontairement, plus ou moins obéissant, a fait son apparition dans un laboratoire discret à l'autre bout du monde. Décidemment, plus rien ne peut exonérer la civilisation occidentale d'établir et promouvoir des valeurs cohérentes avec l'idée qu'elle se fait d'elle-même pour le futur. Voici plus d'un demi-siècle Berger avait jeté les bases de cette ambition.

Le prométhéisme ne consiste pas à découvrir que l'homme peut façonner les choses. Il est l'affirmation que l'homme est, au sens le plus fort du terme, un créateur et qu'ainsi il est semblable à Dieu. Or la création véritable n'est pas celle des instruments, elle est celle des valeurs. L'homme prométhéen renverse l'ordre antérieurement

accepté. Il ne veut pas faire des choses bonnes et belles ; il prétend que ses œuvres, parce qu'elles émanent de lui, sont la mesure du beau et du bien. Il ne fait pas simplement la science : il fait la vérité. Il n'essaie pas de découvrir quelles actions sont justes dans certaines circonstances, ni par quelles règles le Bien doit s'exprimer : il pose librement le Bien à chercher. Il ne se tourne pas avec amour vers une nature préexistante pour essayer de fixer dans un ouvrage le visage secret et mobile de la beauté : il construit, d'une manière autonome, un édifice original de formes sensibles. Pour lui, rien ne vient plus d'en haut, ni lumière, ni ordre, ni appel. Tout au plus reçoit-il du dehors la matière brute à laquelle il donnera le sens qui lui plaît. Le prométhéisme contemporain s'est préparé au XIXe siècle, par l'importance croissante accordée au développement temporel. L'histoire devient la discipline fondamentale : elle explique la structure des sociétés, les croyances des individus, les instincts des animaux et les formes de vie des plantes. La géographie elle-même n'est que l'aboutissement de l'histoire terrestre. Partout le temps prend l'universalité et l'efficacité d'une substance : l'évolution devient créatrice. Nous ne pensons pas que le développement des sciences ait provoqué cet abandon de la métaphysique. Nous croyons, au contraire, que le déclin de la métaphysique et l'appauvrissement de la vie spirituelle ont suscité les activités de remplacement qui projettent, dans le mirage des représentations temporelles, l'explication illusoire des insuffisances du présent.<sup>747</sup>

Il est temps d'élaborer une théorie de l'anticipation qui encourage l'émancipation et condamne la destruction. Nous avons tout simplement à ranimer l'intérêt de la philosophie pour la question de l'avenir, par le truchement de la juste anticipation des enjeux de civilisation. Est-il exagéré de dire que la marche du monde, aujourd'hui, n'est pensée par personne ? En tout cas par aucun des principaux acteurs de la civilisation, qui se satisfont de statistiques, d'études de marchés, de rapports d'experts, voire de sondages lorsque la situation devient critique. La communauté de destin mise en exergue par L'Anthropocène appelle une conception globale de la marche du monde.

### **Cosmopolitisme**

Le cosmopolitisme est par essence l'expression d'un recours philosophique et juridique contre la logique du profit qui anime la mondialisation. Il invite à reconsidérer *l'économie monde* en raison de ses dangers, et aussi en raison des évolutions considérables constatées dans les modes de production, d'échange, dans les progrès des télécommunications, dans l'existence de divers types de réseaux mondiaux. Il est en lui-même contestataire : par sa simple présence il tend à limiter la propriété et les droits individuels et régionaux, qui doivent se ranger, si conflit, dans les catégories supérieures du cosmopolitisme.

Le cosmopolitisme représente la responsabilité pour l'humanité. Il est le supplément d'âme qui recouvre la responsabilité directe et qui s'ajoute à nos considérants professionnels, politiques, publics ou privés. Je ne suis pas seulement salarié de telle entreprise, citoyen de tel pays, je suis également citoyen du monde, d'un monde que je sais à présent fragile, un monde qui requiert mon attention et celle de tous les citoyens du monde dans la mesure où il n'est le souci d'aucune des plus grandes puissances mondiales. Le sentiment cosmopolitique me conduit à rechercher une Table pour échanger

---

<sup>747</sup> Gaston Berger, « L'homme prométhéen », in *PTP*.

avec mes concitoyens et avec les plus grandes puissances mondiales dans l'optique de comprendre ce qui se trame à la surface du monde. J'attends de cette Table qu'elle unifie le vocabulaire à l'aide duquel je vais pouvoir échanger avec tous, et si possible qu'elle propose un début de classification des sujets les plus structurants pour l'avenir de l'humanité.

Il est possible que nous soyons définitivement sortis de l'ère de l'État providence, dont la vocation essentielle consistait à redistribuer une partie significative des richesses produites sur un périmètre donné, pour entrer dans une ère de prévention des risques systémiques d'origine anthropique, dans un contexte qui rend nécessaire l'établissement de nouvelles stratégies, ainsi que de nouveaux outils et méthode d'analyse de ces stratégies. Nous n'avons d'autre choix que de développer de nouvelles méthodes d'anticipation, de nouveaux procédés d'analyse des risques. Nous devons reconnaître que nos situations les plus critiques sont d'origine anthropique, en tirer les leçons et trouver le moyen d'y faire face. Innerarity dit que nous avons prioritairement besoin d'institutions politiques capables de gérer adéquatement le savoir ; que nous avons prêté jusqu'ici trop d'attention au rôle de la connaissance dans nos sociétés occidentales, sans attirer suffisamment l'attention sur les conséquences ambivalentes de cette connaissance. Il cite par exemple la crise économique actuelle, qu'il estime tenir au décalage entre la capacité d'innovation des marchés financiers et notre incapacité à réguler intelligemment ces marchés financiers.

Les marchés se sont développés spectaculairement ces trente dernières années, alors que les attentes en matière de régulation financière n'ont pas vraiment reçu de réponse. L'innovation financière a toujours une longueur d'avance sur la réglementation. Il y a une asymétrie entre la connaissance privée, celle de la finance mondialisée, et la connaissance publique, celle des institutions régulatrices.<sup>748</sup>

Le macro scénario de la globalisation semble s'imposer, avec son cortège de possibilités de reconfigurations : nouvel ordre mondial, institutionnalisation croissante de relations internationales, libéralisation des échanges en économie, société civile mondiale en marche dans de nombreux domaines, réseaux planétaires de communication en temps réel. On dirait une sorte d'équivalent contemporain du monde qui était apparu à la fin du XIXe siècle autour des idées de société et d'État nation. Ce changement vers davantage de relations internationales est décrit au moyen de termes nouveaux : cosmopolitisme, globalisation, mondialisation, glocalisation, transnationalisation, internationalisation. On parle aussi de société monde, d'empire mondial (Hardt et Negri) de trans-monde (Scholte), de trans-société (Stichweh). Ces termes illustrent l'enchevêtrement des composantes sociales et spatiales des entités dont on sent poindre la densité croissante. Les déplacements à l'échelle planétaires se développent alors qu'ils étaient voici peu de temps encore l'apanage d'une minorité de marchands ambulants. Le développement des communications sur longue distance et en temps réel accroît la possibilité de s'informer et de maintenir des liens sociaux forts pendant longtemps sur de vastes espaces. Mais les sociologues ne savent pas dire vers quels ensembles nous nous dirigeons finalement : « Il est encore impossible de savoir si le XXIe siècle sera celui des nationalismes, des

---

<sup>748</sup> Daniel Innerarity, *Démocratie et société de la connaissance*, p. 133.

régionalismes ou encore de toute autre forme d'espaces sociaux « conteneurs », ou bien celui de la diaspora et des espaces sociaux transnationaux »<sup>749</sup>.

Qui dit cosmopolitisme dit souvent, en parallèle, aspiration à une gouvernance mondiale. Je ne sais pas ce qu'il en est de l'avancée ou non, de l'intérêt ou non d'aller dans la direction de la constitution d'un gouvernement mondial. Il s'agit manifestement d'une question fort complexe, à propos de laquelle nombre de personnalités sont en réflexion et débat. Ce n'est pas le sujet de la présente thèse. En revanche la présente thèse considère comme indispensable, et heureusement en cours de consolidation, la conscience d'une *communauté planétaire*. Il s'agit avec la Table d'aider cette conscience planétaire à se renforcer, à élargir et approfondir ses domaines d'investigation jusqu'à lui permettre d'engager le dialogue, participer au diagnostic et aux arbitrages à propos des questions qui touchent à l'avenir de la civilisation. La Table a l'ambition de proposer un premier outil destiné à engager une confrontation interculturelle sur des sujets stratégiques de portée mondiale.

Bien que nous vivions dès à présent une vie globalisée et confrontée à des forces puissantes et mondialisées, nos pensées et gestes sont mus par le caractère privé, localisé et immédiat de nos expériences. Il n'est pas naturel de *penser global* à titre individuel, de ressentir et agir en accordant un poids significatif au global. La situation est différente pour les gouvernements, les entreprises et toutes entités qui assurent des relations internationales depuis longtemps : ces entités ont mis en place des organisations et développé des stratégies adaptées à leurs besoins, souvent au périmètre du monde entier. De nombreuses entreprises par exemple ont de véritables stratégies d'approche mondiale d'un marché, de l'emploi d'une technologie, des circuits logistiques, des réseaux physiques ou numériques. En revanche il n'existe pas, ou peu, d'imaginaire global inclusif, ni pour les individus, ni pour les collectifs.

P. Kennedy<sup>750</sup> propose une lecture intéressante de cet état de fait sur lequel nous pouvons nous arrêter un instant. Il décrit précisément la toile de fond sur laquelle la Table proposera une architecture de raisonnement. Considérons à titre didactique, dit Kennedy, que nous avons ici affaire à deux scénarios différents.

Dans le premier scénario nous constatons un très dense réseau de relations sociales qui prospèrent hors des cadres nationaux : « grand nombre de migrants, de criminels transnationaux, d'hommes d'affaires occupés à gérer des filières mondiales de marchandises, de touristes, de professionnels, de terroristes, de chefs religieux, de pèlerins, et bien d'autres encore, cherchant à étendre leurs affaires et leurs relations par-delà les distances géographiques et sociales ». Ajoutons à cela les expériences

---

<sup>749</sup> Ludger Pries, « Les espaces enchevêtrés du « tournant global » », in *Le tournant global des sciences sociales* (Dir. A. Caillé et S. Dufoix).

<sup>750</sup> Paul Kennedy, « Rééquilibrer les comptes : la résilience du local et la fragilité d'une conscience globale », in *Le tournant global des sciences sociales* (Dir. A. Caillé et S. Dufoix). Les citations dans ce paragraphe renvoient à des extraits repris des pages 134 à 139.

culturelles rendues possibles par le consumérisme mondialisé, le pouvoir des marques et l'internationalisation de certaines rubriques des *mass media*. Malgré cela le « noyau minimal » de globalisation reste faible. Malgré tout cela « la grande majorité des habitants du globe ne peuvent ou ne veulent pas encore penser, ressentir ou se comporter – ne serait-ce qu'un peu – comme si l'existence du monde comme un tout avait de l'importance et/ou comme si la vie de gens inconnus à l'autre bout du monde leur imposait parfois une certaine responsabilité ». En fait dans ce scénario le global est vécu comme une condition d'existence mais pas comme un projet. « La globalisation est avant tout le résultat cumulatif accidentel, involontaire et imprévu, des agendas privés, locaux ou nationaux mis en œuvre par une multitude d'acteurs, hier et aujourd'hui ». Dans ce scénario la multiplication des échanges internationaux n'aboutira jamais à un sentiment d'appartenance à un même monde, décidément trop grand et trop lointain pour pouvoir pénétrer dans le circuit des raisonnements privés.

Le second scénario prend le contre-pied du premier : « ... le global comprend de plus en plus un monde agissant « pour soi », un monde rendu possible par le partage d'une conscience globale », entraînant une masse critique d'individus et de collectifs qui tendent à considérer que la vie des autres et celle de la planète méritent attention et soutien. Dans ce scénario qui « demeure en réalité embryonnaire et n'est guère confirmé par la réalité » Kennedy note que la notion de « global implique, et même exige de construire et d'adopter un imaginaire global inclusif », afin de considérer la globalisation comme un projet collectif et pas seulement comme une condition de l'environnement. Mais tout dans l'expérience montre qu'il « ne faudrait pas confondre l'existence d'une condition globale avec l'existence d'un sentiment massif d'appartenance à la communauté mondiale. »

L'intérêt de cette analyse de Kennedy est de souligner que « nous sommes confrontés à une disjonction massive entre le monde *en soi* actuel et la potentialité ou le besoin urgent d'un monde qui soit de plus en plus capable d'agir collectivement *pour soi*, au moins de temps en temps. » Nous sommes ici au cœur de la question que la présente thèse voudrait participer à éclairer. Sur des questions stratégiques qui engagent l'avenir de l'humanité il est indispensable de tendre vers la constitution d'un *monde pour soi*, dont le projet global ne correspondra pas nécessairement à la somme des stratégies individuelles de chacun des acteurs. C'est une autre manière d'exprimer les conditions minimales d'une reprise en main par la civilisation de ses propres enjeux vitaux. Ma propre analyse de cette situation me conduit à prolonger ce constat de la façon suivante : les acteurs sont confrontés à ce niveau à des phénomènes ou enjeux qu'ils ne *comprennent* pas. Qu'il s'agisse du changement climatique, du fonctionnement des marchés financiers, de l'accès à l'emploi, du prix des marchandises, de la sécurité de l'épargne, de la fiabilité des régimes de retraite : les gens sont incapables de saisir dans toute leur complexité les multiples rouages de ces forces, ne perçoivent donc pas par quel bout ils pourraient participer à leur évolution - sauf à exécuter des tâches qui leur seraient dictées par des tiers, sans les comprendre. Or sans compréhension intime d'un phénomène on ne perçoit pas clairement comment ce phénomène pourra nous concerner, en tout cas pas précisément, et la règle de prudence nous invite à ne pas nous

impliquer, en partie par manque de motivation profonde, en partie en raison de notre compréhension imparfaite de la situation.

Décidemment il ne suffit pas d'évoquer le cosmopolitisme pour modifier les points de vue sur la réalité. Il est peut-être illusoire d'envisager un quelconque moyen d'organiser l'unité sociale dans les démocraties avancées. Les notions de point de vue global ou de sphère du général sont peut-être définitivement obsolètes : il est possible qu'il soit devenu radicalement impossible de gouverner, voire simplement d'observer le monde dans une perspective globale sans faire naître un soupçon d'incompétence. La richesse, la densité, le nombre des éléments composants les systèmes interdit peut-être toute ambition de cette nature, et c'est vraisemblablement pour cette raison qu'un gouvernement mondial n'est toujours pas en voie de constitution alors qu'il s'agit d'un objet de réflexion depuis près de deux siècles. À ce sujet le renversement de pensée requis par l'Anthropocène n'implique aucun dispositif particulier. Il impose un changement de direction, mais sans rien suggérer en matière d'organisation pour y parvenir.

### *Le potentiel « renversant » du cosmopolitisme*

Ulrich Beck parle à juste titre de la mondialisation comme d'un processus de transformation historique que seule une nouvelle politique intérieure mondiale pourrait encadrer. Il cherche à penser un monde et une dynamique mondiale dont les piliers et les logiques d'action issues de l'organisation en États-nations, ainsi que la plupart des institutions nées en leur sein, sont en train de devenir caduques, inopérantes, laissant un trou béant dans la distribution des pouvoirs au niveau mondial. Il estime que les règles de bases et les nouvelles frontières dans ce contexte mondialisé font l'objet de renégociations dans le cadre d'un *réalisme cosmopolitique* en phase de déploiement « dont la logique de pouvoir reste à sonder, et qui accorde une place centrale au rôle décisif de l'économie mondiale et de ses acteurs au milieu d'États partenaires ou adversaires mais aussi aux stratégies des mouvements transnationaux de la société civile, y compris aux mouvements anti-civils comme les réseaux terroristes, qui dans la poursuite de leurs propres objectifs mobilisent contre les États une violence privatisée »<sup>751</sup>. De fait, cela fait plusieurs décennies déjà que certains problèmes mondiaux font partie de notre quotidien. La faim dans le monde, l'accroissement des inégalités, le changement climatique, les angoisses liées à l'emploi du nucléaire, les diverses applications d'innovations chimiques ou génétiques, tout cela provoque nombre de questions relatives au vivre ensemble. Chacun peut en faire l'expérience à titre privé ou collectif. L'entrée dans l'Anthropocène ne fait ici que sonner le moment à partir duquel il devient ouvertement et publiquement suicidaire de continuer à ignorer ces enjeux.

---

<sup>751</sup> Ulrich Beck, *Pouvoirs et contre-pouvoirs à l'heure de la mondialisation*, p. 11.

Mais comme le dit Beck de façon fort suggestive, « l’imaginaire du cosmopolitisme n’a pas encore eu l’occasion d’user de sa force utopique ». Le nationalisme a eu cette occasion, dramatique, au cours du XXe siècle. L’économie libérale est en train d’avoir la sienne, mais elle butte sur le problème de son empreinte écologique et sur les inégalités qu’elle engendre. Il est possible qu’une perspective réellement cosmopolitique, développée en parallèle avec une notion de conscience universelle montante, puisse représenter une nouvelle opportunité de reprendre en main les orientations de la civilisation occidentale. Il y a assurément quelque chose d’intéressant dans l’idée de cosmopolitisme. Pour qui réfléchit en termes d’anticipation, le cosmopolitisme offre un cadre théorique cohérent avec le rayon d’action des principaux enjeux contemporains de civilisation. La définition qu’en donne Beck par exemple invite à réfléchir :

... Le cosmopolitisme est la prochaine grande idée qui succédera à celles, trop usées par l’Histoire, de nationalisme, de communisme, de socialisme, de néolibéralisme, et il se *pourrait* que cette idée rende possible l’improbable, c’est-à-dire qu’elle permette à l’humanité de survivre au XXIe siècle sans sombrer à nouveau dans la barbarie.<sup>752</sup>

Ni effondrement, ni *clash of civilizations*, le cosmopolitisme ambitionne de faire coexister dans un nouveau type de civilisation humaine différentes histoires, différentes traditions. Il pourrait user et tirer profit des menaces planétaires et catastrophes humanitaires en gestation pour mobiliser sur de nouvelles bases une conscience mondiale progressivement excédée par les perspectives de crise écologique, de déploiement d’un individualisme stérile, d’une précarité sociale accentuée par les inégalités, d’une mondialisation culturelle consumériste peu attractive.

C’est la perception des menaces que la civilisation fait peser sur elle-même, dit Beck, qui lève le verrou de l’optique nationale, mais se transforme en même temps en une source de nouveaux dangers politiques globaux d’autant plus problématiques qu’il n’existe pas de cadre culturel à la même échelle pour les accueillir. Dans ce vide et par manque de cadre conceptuel, certains acteurs comme les États-nations mais également les multinationales ou les ONG, revêtent l’habit du gendarme et proposent le *statu quo* en invoquant la nécessité d’éviter les dangers planétaires redoutés. En l’absence d’une grille d’analyse permettant la mesure et l’évaluation concertée, neutre et transparente de ces risques, ces acteurs peuvent aisément déguiser leurs stratégies locales ou sectorielles en mesure de défense de la société civile mondiale. Et nous touchons là un problème d’une très grande importance : comment faire en sorte que notre récente prise de conscience de l’extrême fragilité de la civilisation ne se transforme en argument de premier choix pour justifier toutes sortes de totalitarismes ? Que la prise de conscience de l’entrée dans l’ère de l’Anthropocène suscite des réflexions d’ampleur est une bonne chose, qu’elle serve d’alibi à la poursuite d’intérêts d’ordre privé ou totalitaire équivaldrait à une accélération dans la direction de l’effondrement. Il s’agit là d’une très lourde question qui fait actuellement l’objet de nombreuses réflexions d’ordre politique un peu partout dans le monde – ce qui n’est pas l’objet de la présente recherche. Il fallait toutefois mentionner cette problématique dans la mesure où la Table dont

---

<sup>752</sup> Ibid., p. 19.

nous parlons à présent a l'ambition de commencer à structurer ce cadre de réflexion stratégique mondial.

Dans l'optique de la Table, le risque de suicide de l'humanité doit se compenser par l'éveil d'une *vigilance de nature démocratique*. De quoi s'agit-il ? C'est le droit - de toute nation, entreprise, individu - de demander examen de toute la chaîne des conséquences prévisibles d'une décision de résonance mondiale avant engagement de cette décision. Conséquences « en largeur », pourrait-on dire, c'est à dire implications de l'action envisagée sur l'ensemble des questions stratégiques qui conditionnent la survie de l'humanité ; et conséquences « en profondeur », c'est-à-dire en projetant aussi loin dans le temps que nous en sommes capables les conséquences prévisibles et imaginables de l'action envisagée. Considérée sous cet angle, à condition naturellement de lui assurer un fonctionnement réellement démocratique et transparent, la Table se dresse contre toute tentative de colonisation de l'avenir par des intérêts autres que ceux de l'humanité dans sa globalité.

L'optique cosmopolitique a ceci d'intéressant qu'elle met à jour le fait que l'humanité est à la fois sujet et objet des menaces qu'elle engendre, et qu'elle détient donc possiblement les remèdes pour contourner ces menaces. Elle rend manifeste que toute considération à l'échelle de l'humanité ne trouvera de solution dans les institutions classiques en fonctionnement actuellement. Elle explicite clairement le besoin d'un nouveau mode d'identification et d'évaluation de nos enjeux stratégiques pour éviter que ceux-ci ne deviennent la proie d'une recherche privée de profits ou de toute autre forme de pouvoir. « Ce n'est donc pas la *croyance en la communauté nationale* (Max Weber), mais la croyance en la possibilité d'écarter le danger qui menace l'humanité par l'action politique représentative et pour l'humanité menacée, qui fonde la légitimité »<sup>753</sup>. Cette posture ne garantit pas que l'humanité elle-même sera capable d'identifier et de mettre en œuvre ce qui pourra empêcher son suicide, mais elle permet d'écarter tout risque d'assassinat pur et simple.

On peut même poser la question suivante : quel pouvoir, de quelle portée, pourrait seulement être en mesure de protéger l'humanité de l'humanité ? Certainement pas tous les '*sauveurs*' que l'Histoire et l'histoire de la théorie politique ont produits : ni le prolétariat, ni les pauvres parmi les pauvres de l'âge global, ni les dirigeants des partis ni les chefs de gouvernement, ni même un '*bon dictateur*' de la société mondiale. Si tant est que cela soit possible, seule la perception des risques qui pèsent sur l'humanité et ne peuvent ni être niés ni être externalisés pourra parvenir à éveiller les forces, instituer une communauté globale de destin capable de briser les murailles formées par les frontières et les égoïsmes nationaux – au moins l'espace d'une seconde dans l'histoire de la planète.<sup>754</sup>

L'enjeu est assez clair, mais il est gigantesque : il faudrait que la conscience mondiale d'un destin partagé imprègne suffisamment les esprits et les cœurs de la grande majorité des sept milliards d'individus qui composent cette humanité, et en premier lieu les principaux acteurs mondiaux, pour que se dissolvent tranquillement nos logiques actuelles suicidaires et pour que naisse, ou renaisse, un nouvel ordre mondial. Que cette conscience mondiale se traduise par une nouvelle perception des

---

<sup>753</sup> Ibid., p. 461.

<sup>754</sup> Ibid., p. 461.

risques et opportunités de la civilisation, après renversement de nos perceptions antérieures. Beck dessine ce que cela impliquerait en termes d'anticipation.

*Perception* signifie aussi *anticipation*. Avec la perception des dangers qui menacent l'humanité, le gouvernement d'hier, la dictature des frontières et des traditions, est renversé et remplacé par un gouvernement d'avenir, dans lequel l'incertitude des dangers se propage. Les coordonnées de l'espace et du temps sont redéfinies. Les champs d'expérience et les horizons d'attente divergent.<sup>755</sup>

Beck compte sur la réflexion à propos des dangers globaux dans l'opinion publique mondiale pour combler le déficit de consensus spontané sur ces sujets complexes. On retrouve là une variante de l'heuristique de la peur de Jonas. C'est, dans l'esprit de Beck, la perception du risque, davantage que l'objectivité des dangers écologiques, économiques ou terroristes, qui dégage des marges de manœuvre et d'action pour la transnationalisation des marchés financiers, des mesures de protection du climat, et éventuellement pour édifier une concertation mondiale sur les politiques antiterroristes. C'est encore la perception de la globalité des dangers qui « fluidifie » et ouvre des failles dans les systèmes apparemment implacables des logiques de recherche de pouvoir ou de profit.

Il est indispensable que cette conscience mondiale trouve les moyens de se structurer par elle-même, selon une logique qui ne soit pas la transcription de la logique d'un groupe transnational, d'une ONG... nombreux étant les prétendants à revendiquer le mandat de l'humanité et pour agir en son nom. D'où l'intérêt du concept de *cosmopolitisme autocritique* de Beck, dont j'ai longuement cité quelques idées tant elles dessinent bien le fond de la position sur laquelle la Table cherche à se caler : nourrir une *réflexion stratégique autocritique*, voilà qui résume bien la vocation de la Table dont il s'agit ici de poursuivre la construction. La critique la plus radicale possible, opérée de la façon la plus transparente possible, représente certainement la meilleure assise pour envisager une nouvelle façon d'appréhender les enjeux contemporains de civilisation.

La Table est d'essence cosmopolitique au sens où elle ne s'intéresse qu'aux conséquences planétaires des enjeux qu'elle met au centre de ses réflexions. Elle veut promouvoir la vision cosmopolitique comme norme de la réflexion stratégique. La table peut s'inspirer du véritable système panoptique mondial mis en place par les agences de notation qui tiennent à jour les notes qu'elles appliquent aux États, aux entreprises cotées, aux villes, pour apprécier leur bonne gestion conformément aux règles de conduite néolibérale orthodoxe : agences de notation et FMI dirigent en fait une grande partie des entités dites souveraines. Il faut admettre que la réalité elle-même est devenue cosmopolitique. La mondialisation échauffe les esprits. Au sujet du cosmopolitisme Beck parle d'un « trésor qui n'a pas encore été totalement découvert<sup>756</sup> ».

---

<sup>755</sup> Ibid., p. 462.

<sup>756</sup> Ulrich Beck, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, p. 12.

De nombreux penseurs ont perçu ce passage sur ce que l'on appelle, *a posteriori*, le cosmopolitisme : Kant, Adam Smith, Tocqueville, Goethe, Nietzsche, Marx sont certainement les plus célèbres. Ils ont cherché, dans divers domaines, les lois d'une histoire mondiale qu'ils percevaient en cours de déploiement sous leurs yeux, surtout à partir du début du XIXe siècle. Car il devient clair que l'optique nationale, régionale, sectorielle, corporatiste, toutes ces optiques sont à présent caduques : elles sont aveugles au fait que les informations, les marchandises, les hommes, les capitaux ignorent les frontières. Il en est d'ailleurs de même pour les frontières temporelles : la longue période de germination ou de latence de certains problèmes comme le réchauffement climatique, l'élimination des déchets nucléaires, le vieillissement d'une population mondiale urbanisée, les produits alimentaires génétiquement modifiés, tout cela échappe aux routines juridiques territoriales et renvoie à des considérations d'emblée planétaires.

Ce qui voit le jour actuellement, ce qui est tout à fait nouveau, c'est cette optique cosmopolitique dans laquelle les hommes se perçoivent comme des entités faisant partie d'un tout, d'un tout fragile et menacé par leur histoire et leurs projets. Une conscience quasi collective de l'appartenance au monde est en train d'apparaître, favorisée par les échanges d'informations accélérés par la numérisation et le déploiement des réseaux sociaux. La perception par l'opinion publique mondiale d'une menace climatique globale, les risques liés à l'utilisation de technologies mal maîtrisées, les crises financières et les désordres mondiaux qu'elles occasionnent, ainsi que les attentats terroristes sont autant d'éléments constitutifs de cette prise de conscience mondiale. Les principales tragédies de notre époque ont cette double caractéristique d'être à la fois d'origine anthropique et d'envergure mondiale, de se déployer sur un horizon d'expérience et d'attente planétarisé.

Mais il existe de nombreux freins au déploiement de cette conscience globalisée. Dans bien des cas ses premiers développements peuvent s'avérer totalement contreproductifs et se traduire par des verrouillages de la pensée locale, nationale, sectorielle. De nombreuses études sont consacrées actuellement aux forces d'attraction respectives des pôles globaux et locaux de l'expérience contemporaine. On a même parlé de *glocalisation* pour décrire cet état de questionnement. Là n'est pas mon sujet, car la présente étude est justement consacrée aux enjeux de civilisation, donc aux enjeux typiquement internationaux, globalisés. Le présent technicoéconomique colonise l'avenir. C'est patent si l'on considère la nature des stratégies mises en œuvre actuellement : jusqu'où et jusque quand conditionneront-elles la vie des générations à venir ?

## *Chronopolitique : la Table pour rétablir un temps commun*

On ne mesure pas à quel point les principales discriminations à l'époque contemporaine proviennent d'une inégalité d'accès au temps. La temporalité n'est pas une donnée partagée équitablement, et il y a actuellement accroissement de l'inégalité de l'accès au temps. Aujourd'hui il s'agit plus de contrôler les ressources des autres que de conquérir les pays détenteurs de ces ressources. Le contrôle du temps a pris la place de la maîtrise de l'espace. Comme dit Innerarity, « la *chronopolitique* est devenue plus importante que la géostratégie ». Les stratégies de *Google* et des *Gafa* sont des stratégies de conquête du temps et de l'imaginaire, elles n'ont que faire de conquérir des espaces, sauf éventuellement des espaces publicitaires.

Comment en est-on arrivés là ? Aux origines de la civilisation occidentale les sociétés traditionnelles étaient essentiellement structurées par les temporalités de la nature et de la religion. Mais les principales avancées de la civilisation, par exemple l'imprimerie, l'économie, la technique, l'industrie, les communications, ou encore le mariage, le travail, la retraite, toutes ces innovations techniques ou sociales fonctionnent comme de nouveaux générateurs de temps, ou des générateurs de temps nouveaux : ils impriment au devenir humain de nouveaux rythmes et supposent un éclatement de la synchronisation initiale articulée autour des seuls rythmes naturels et religieux. Il en ressort une articulation désynchronisée de ces temporalités nouvelles autour des pouvoirs des machines, de la consommation, des réseaux sociaux, du politique ; donc une maîtrise du temps accessible aux individus et aux collectifs à la mesure de leur rapports de force non seulement naturels et divins, mais également techniques, économiques, politiques. Les véritables discriminations actuellement, par exemple entre sexes, entre peuples, entre classes sociales, s'expriment peut-être davantage en termes de domination par le temps que de possession d'un espace. Les vrais étrangers au XXI<sup>e</sup> siècle ne sont pas ceux qui vivent loin, ce sont ceux qui vivent dans un autre temps. Les mécanismes d'exclusion ne s'établissent plus sur la base d'expropriations physiques mais plutôt sur la base de la confiscation du temps d'autrui. Il en va ainsi à titre individuel et collectif. Le temps est la véritable sphère des risques et opportunités sociales. « Un exclu est quelqu'un à qui l'on ne permet pas d'ajuster son temps à un temps public dans lequel circulent les opportunités vitales, comme le pouvoir, l'emploi ou la reconnaissance. Le marginal n'est pas à la périphérie spatiale, mais il vit littéralement dans un autre temps<sup>757</sup> ». Il en est de même pour les stratégies gouvernementales ou économiques en régime libéral. Le nouvel axe des conflits sociaux réside dans la tentative d'imposition de temps spécifiques. Ces stratégies visent, de façons plus ou moins conscientes, à enlever le temps des autres, à les enfermer dans leur propre volonté d'hégémonie sur le temps. De là vient certainement l'impression de piétinement nerveux, de stress en surplace, de présentisme sans perspective qui caractérise les sociétés occidentales contemporaines.

L'accès au temps, la perception de la temporalité disponible, la capacité de projection dans la longue durée sont étroitement dépendantes de l'espérance de vie, du pouvoir d'achat, de l'accès aux

---

<sup>757</sup> Dominic Desroches, *Penser le temps politique – Entretiens philosophiques à contretemps avec Innerarity*, p. 24.

informations, de la mobilité possible ou impossible au présent. Aucune anticipation collective ne sera envisageable sans retour à une égalité d'accès au temps – nous retrouvons là, une fois encore, cette incontournable exigence d'égalité qui déterminera la capacité de la civilisation à pouvoir *durer*. Il s'agit là d'une exigence de premier plan, une exigence de synchronisation en quelque sorte. Une égalité d'accès au futur est une condition *sine qua non* pour envisager un avenir commun. D'une façon ou d'une autre la Table aura donc à incorporer dans ses dispositifs d'analyse cet immense besoin de synchronisation qui s'accroît au fur et à mesure de la complexification de la société.

Cette inégalité d'accès au temps s'illustre encore d'une autre manière. On peut dire qu'un colonialisme d'un genre nouveau consiste dans les sociétés postmodernes à exproprier les autres de leur propre temps : tout comme l'ancien colonialisme visait à occuper l'espace d'autrui, dans un registre où l'occupation physique des lieux était perçue comme primordiale, un nouveau type de colonialisme vise à s'approprier le temps d'autrui, qu'il s'agisse du temps de nos contemporains ou de celui des générations à venir. La question de l'endettement public et la négligence des sociétés industrielles vis-à-vis des questions environnementales sont des questions aussi cruciales que la question de l'occupation des régions colonisées autrefois.

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité les transformations technologiques et politiques de fond viennent de constituer les bases d'un espace simultané d'expériences pour une civilisation planétarisée qui se caractérise par la quotidienneté des événements globaux, la globalisation des échanges économiques, le début d'une conscience mondiale. Nous sommes les premiers témoins de l'apparition de cette nouvelle possibilité d'un horizon de perception et d'expérience d'un monde unique, avec interdépendance accrue de tous les acteurs. Mais il faut noter que cette conscience globale d'un avenir partagé est une conscience dépourvue de toute forme d'analyse et d'action établies. La Table doit ici être perçue comme un premier effort en ce sens. La pluralité des formes de pensée à propos des enjeux mondiaux s'exprime selon des grammaires nationales, entrepreneuriales ou sectorielles, tant dans les domaines du droit que de la politique. Seuls les domaines de la géopolitique, pour les États, ou de la stratégie, pour les entreprises, ont suscité une véritable réflexion mondialisée de leurs actions. Même la Cour de justice internationale, ou l'OMC par exemple, instances clairement internationales, n'ont pas prioritairement pour objectifs de défendre le point de vue de la planète, ni du monde d'aujourd'hui, et encore moins de l'humanité à venir. Dans bien des cas ces structures internationales visent à défendre les intérêts de telle ou telle nation, de telle ou telle entreprise. Comme l'explique Beck, « jusqu'à présent, il existe extrêmement peu d'institutions permettant de mettre en place une politique de l'avenir collectivement partagé et menacé ».<sup>758</sup> Mais il faut également noter qu'il n'existe à l'heure actuelle aucune mémoire d'un quelconque passé global, aucun acteur en charge d'en tenir les chroniques. C'est pourquoi, précise-t-il, il faut noter le grand écart « entre la conscience présente d'un avenir globalement partagé et menacé *sans* forme adéquate d'action institutionnelle, et une mémoire nationale orientée sur le passé *sans* avenir global

---

<sup>758</sup> Ulrich Beck, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, p. 156.

collectivement partagé, il y a une contradiction flagrante ». <sup>759</sup> Ces remarques de Beck nous situent exactement au point où la Table cherche à effectuer quelques pas, au moins en termes d'objectifs et de méthode. La Table devra fournir l'ossature d'une grille d'évaluation des stratégies pour faire en sorte que les acteurs globaux, principalement les États et les grands groupes, puissent expliquer et donner à comprendre comment leurs activités peuvent impacter, ou non, l'avenir de l'humanité sur longue période.

La question se déplace : le fonds d'idées du cosmopolitisme peut-il se cristalliser en un ensemble normatif, et, si oui, cet ensemble a-t-il quelques chances de représenter un réel intérêt en matière de sauvegarde des intérêts de l'humanité sur longue période ? Ce fonds peut-il apporter une vision sécurisée, des éléments de politique concrets, locaux ou internationaux, adaptés à cette civilisation occidentale qui fait peser des menaces sur elle-même, qui s'automutile jusqu'à rendre son avenir sur longue période très hypothétique ?



Il faut reprendre le monde en main si nous ne voulons pas payer le prix, énorme, de son évolution spontanée vers l'Anthropocène, les inégalités, l'insécurité. Ce monde ne peut plus être dirigé par des États, qui n'en ont plus les pouvoirs ni la capacité, ni par les grands groupes, qui ont certes acquis une très grande puissance mais n'ont aucune vocation à faire fonctionner le monde dans la perspective d'assurer l'harmonie au présent ni de préserver l'avenir de l'humanité à long terme. La seule voie praticable nous oriente vers une recherche de *coopération éclairée* : viser davantage de visibilité, de clarté, de possibilité d'échanger les points de vue afin d'obtenir davantage d'efficacité dans les choix effectués, davantage de responsabilité dans la sage application des décisions prises et dans le respect des engagements, davantage de maîtrise du destin collectif de la civilisation. La prise en compte des réalités technoscientifiques, économiques, écologiques et anthropologiques du monde contemporain invite à viser cette politique de coopération éclairée dans la mesure où aucune autre politique ne semble avoir prise sur les évolutions spontanées de notre civilisation technicoéconomiques qui court à son suicide.

La prochaine section est entièrement consacrée à cette tentative de construction de la Table des situation stratégiques, outil de diagnostic et d'évaluation des principaux enjeux que l'humanité doit prendre en main pour envisager plus sereinement son avenir à long terme.

---

<sup>759</sup> *ibid.*, p. 156.

## 5. La Table des situations stratégiques au début du XXI<sup>e</sup> siècle

A partir de ce chapitre nous entrons dans un registre quelque peu expérimental. Le présent chapitre rompt avec la logique discursive précédente, il ne vise plus prioritairement la vérité, l'histoire, la cohérence, l'anticipation ; il vise à la fabrication d'une Table, aussi imparfaite soit-elle, destinée à structurer les échanges autour de la question de l'avenir de l'humanité. J'ai nommé cette Table : *Table des Situations Stratégiques Universelles* (TSSU) pour donner clairement à comprendre sa vocation. Cette « Table » est un diminutif pour dire : « *dispositif d'analyse et d'évaluation des principaux enjeux stratégiques dans l'optique d'atteindre le XXI<sup>e</sup> siècle sans encombre pour l'ensemble de l'humanité* » ou encore « *méthode de décryptage des principaux enjeux de civilisation et appréciation des options envisageables pour éviter les impasses stratégiques irréversibles pour l'humanité* ».

A la fin de cette section il sera prioritaire d'être parvenu à dresser les premiers piliers et autres accessoires basiques d'une Table de cette sorte. Il faudrait y parvenir quoiqu'il en coûte, et y compris s'il faut balayer d'un revers de main certains arguments scientifiques, philosophiques, logiques, juridiques, financiers ou politiques qui chercheraient à prouver qu'il est impossible de fabriquer cette Table, ou impossible de convier l'humanité autour d'une même Table, ou encore qui voudraient en retarder la livraison, et qui chercheraient à la démolir d'entrée de jeu. Parvenir à dresser cette Table, convier autour de cette Table la totalité des principaux acteurs de l'humanité, commencer à organiser les échanges et compter sur la reconnaissance des invités d'avoir été conviés autour de la Table pour qu'ils nous pardonnent ses malfaçons, les convier aux travaux de modification et réparation de la Table..., telle est l'expérience proposée ici.

Cette section représente donc un chantier qui cherche à inventorier tous les matériaux à disposition pour cette fabrication d'un genre spécial. On sait par avance que ce chantier aura à faire avec des matériaux et des outils imparfaits, qui n'avaient pas été conçus au départ pour constituer une Table comme celle-là, une table aussi grande, une table orientée vers le XXI<sup>e</sup> siècle, une table au centre de

laquelle devront pouvoir prendre place tous les grands enjeux stratégiques de la civilisation, une table qui devra comprendre et traduire les pensées, les désirs et le langage de tous les convives, venant de tous les horizons du monde.



Nous venons de rappeler dans le précédent chapitre les raisons pour lesquelles une capacité d'anticipation d'un genre nouveau devient nécessaire à une poursuite plus sécurisée de l'aventure de l'humanité. Il s'agit ici de matérialiser cette ambition dans un dispositif susceptible d'en encadrer la mise en œuvre. Comment la théorie générale de l'anticipation dont nous avons esquissé les contours pourrait-elle trouver le moyen d'imposer ses points de vue vis-à-vis des impératifs en vigueur dans le monde des sciences, des techniques, du marketing, de l'industrie, de la finance – et comment pourrait-elle y parvenir en redonnant la main au pouvoir démocratique, en lieu et place des fondamentalistes de toutes sortes qui font actuellement la loi dans de très nombreux domaines structurants pour le devenir de l'humanité ? Tout l'enjeu consiste, très concrètement, à trouver le moyen de prendre l'avenir au sérieux. Car la question de l'avenir est ensevelie sous les urgences du présent et rares sont les moments où il parvient à peser d'un poids significatif dans les options stratégiques qui s'engagent. C'est l'objet du présent chapitre que de définir les conditions de possibilité d'un nouveau dispositif capable de faire respecter la prise en compte de la longue durée dans nos processus de prise de décision.

Les dénonciations de l'effritement, de l'effacement, de la disparition de l'avenir sont nombreuses mais les tentatives de structuration ou de restructuration du futur sont bien rares. C'est à cette question qu'il s'agit à présent de s'atteler : la prospective peut-elle nous y aider, certaines intuitions de Berger pourront-elles nous guider dans cette perspective ? C'est l'enseignement principal à l'issue de notre analyse de la « crise de l'avenir » : l'avenir devient imprévisible, court, opaque, menaçant, mais il reste moteur, le plus souvent certes sur le modèle de l'anxiété, non pas qu'on veuille construire l'avenir avec autant de force qu'à l'époque des utopies positives, mais la civilisation occidentale se sent comme « poussée dans le dos » par ses propres développements technoscientifiques et économiques incontrôlables, et craint de se retrouver acculée à un mur ou poussée dans un gouffre. Le besoin de prospective n'en est que plus criant, mais plus pour les mêmes raisons qu'à la naissance de cette discipline au milieu du siècle dernier. L'ambition du présent chapitre est d'intégrer pleinement tous les enseignements tirés des limites de la prospective telles qu'elles ont été soulignées, et d'évaluer la possibilité de prolonger « l'attitude prospective » de Berger. Et, le cas échéant, à quelles conditions, avec quels objectifs, selon quelle méthode ?

En fait le futur n'est généralement pas pris au sérieux dans les sociétés libérales et, lorsqu'il l'est, c'est sous la forme d'un fardeau dont ni les institutions, ni les entreprises ne veulent se charger. C'est un poids qui pose problème, on cherche à l'oublier et s'il le faut on est prêt à organiser cet oubli. Sera

gagnant celui qui pourra acheter ou vendre une fraction de seconde avant les autres, mais on ne veut surtout pas comprendre davantage, et surtout pas quelles seront les implications de nos actions présentes sur longue durée. On communique au travers d'outils redoutablement présentéistes, par courrier électronique, on « tweet ». Rien, strictement rien ne prépare à la prise en compte de l'avenir au sens où l'Anthropocène nous invite à le faire. On parle beaucoup de l'avenir, mais c'est une notion totalement absente des circuits de prise de décision d'un point de vue opérationnel dans les sociétés libérales avancées.

### *A la recherche de l'architecture du devenir au XXI<sup>e</sup> siècle*

La fin des idéologies dans les sociétés occidentales a conduit à l'effondrement de l'architecture de leur devenir, et ceci pour la première fois depuis l'Antiquité. Cette architecture ébauchée par le monothéisme de la Révélation, consolidée par la découverte grecque de la vérité, puissamment relayée ensuite par l'idéologie du progrès, s'effondre actuellement, au moment où le besoin d'une vision d'ensemble se fait le plus cruellement sentir. Ce qu'il convient de mettre à jour, même si cet objectif ne représente la priorité de personne – je veux dire d'aucun gouvernement, d'aucune multinationale ou aucune autre institution –, c'est le principe général qui pourrait servir de support à un projet de « conservation » du monde. Telle pourrait être l'ambition d'une nouvelle pensée de l'anticipation : initier et organiser un travail de conservation du monde.

La Table sera sous tendue par une philosophie du je peux. *Je peux, donc je serai*. L'inverse est également valable : je ne serai que si je peux. Elle cherche le moyen d'avoir une action d'essence démocratique sur le cours des enjeux de civilisation. Car le pire n'est pas que l'agir humain soit imprévisible ; il l'a toujours été et c'est très bien ainsi. Le pire, c'est que lorsque cet agir se sédimente jusqu'à faire brutalement émerger d'énormes icebergs qui menacent la coque du navire, nous en soyons réduits à titaniquer sans capacité de réaction ; l'objectif de la Table est de reprendre le gouvernail, soit pour éviter les icebergs, soit pour les affronter, les faire fondre, les repousser au large, soit, pourquoi pas, pour tenter de les domestiquer, les intégrer au cosmos de nos objets et valeurs souhaités.

La sécurisation de l'avenir de l'humanité devient la première obligation du comportement collectif à l'ère de l'Anthropocène. Préserver cet avenir face à des logiques de prédation, de destruction qui ne sont que l'expression directe et spontanée des institutions techniques, économiques et politiques que nous avons construites au fil des derniers siècles. Maintenir la biosphère en état de fonctionnement par exemple devient un impératif de premier ordre, un impératif métaphysique au sens où il est devenu une condition *sine qua non* de survie de l'humanité. Se dire clairement que l'homme est devenu

dangereux pour lui-même et pour l'humanité à venir, surtout, mais pas seulement, parce qu'il est en passe de détruire la biosphère.

L'originalité de la Table est de fonctionner à partir d'enjeux de civilisation, et non à partir des catégories classiques : car on ne sécurisera pas l'avenir de l'humanité en cherchant à encadrer la R&D, le marketing, en feignant de vouloir interdire les paradis fiscaux. Il faut inventorier les enjeux tels qu'ils apparaissent aujourd'hui quelle que soit notre capacité ou incapacité à en comprendre la genèse et l'importance, et les traiter en tant qu'enjeux pour l'avenir. Il faut plutôt viser une autocensure volontaire de tout développement qui clôturerait l'avenir, autocensure dont on ne doit pas attendre qu'elle provienne des milieux technoscientifiques ou économiques mais de l'ensemble de la société civile mondiale. Utopie irréaliste ? Non, utopie réaliste dans la mesure où il n'existe pas d'autre moyen de reprendre en main la destinée de la civilisation et d'essayer d'assurer son existence à long terme. Cela passe par l'introduction d'une dimension nécessairement globale dans toute évaluation et choix d'orientation stratégique important. Aucun autre dispositif ne semble en mesure d'interférer avec la puissance des logiques technicoéconomiques en cours de déploiement ; aucune puissance politique, économique, religieuse n'est en mesure de s'attaquer à des sujets comme le changement climatique, le recours à la manipulation génétique, l'utilisation de la technologie nucléaire, un mode d'exploitation raisonné des énergies fossiles... ces puissances locales ou régionales ne peuvent que *participer* au déploiement d'une politique globale alternative, elles n'en seront jamais le promoteur. Seule une concertation internationale soutenue par une vision partagée d'un horizon commun à assurer est susceptible d'enclencher une mécanique d'évaluation inversant le cours des enjeux risqués de la civilisation.

Le concept de changement global veut signifier que notre destin est engagé dans les mutations en cours. La Table comme lieu de convergence de toutes les mutations qui modifient les perspectives de l'humanité sur le long terme. Puissance de l'homme qui met en branle des changements globaux là où nous ne connaissons que la stabilité, faiblesse de l'homme qui ne comprend pas réellement ce qu'il modifie, qui subit les conséquences de ses prouesses sans réelle capacité de les anticiper, de les comprendre, de les modifier. Il est clair que la Table s'attaque là à d'immenses problèmes, mais nous devons rester confiants : ce n'est pas parce que nous n'avons pas encore trouvé de solution qu'il ne peut en exister. Le vrai problème, celui qui serait définitif, serait de conclure que rien ne peut modifier le cours des événements. Restons dans l'idée que nous pouvons encore être le sujet, et non seulement l'objet, de notre propre histoire.



Il faut rappeler les principaux traits de la « théorie évolutionniste » de la citoyenneté mondiale telle que définie par Kant dans son *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, publiée en 1784, pour situer ensuite mon propre propos.

C'est certes une ambition étrange, et en apparence insensée, que de vouloir composer une *histoire* d'après l'idée que l'on se fait de la façon dont le cours des choses devrait avancer ; il semble que pareille intention ne puisse conduire qu'à l'écriture d'un *roman*. Cependant, s'il est permis de supposer que la nature ne procède pas sans plan ni intention ultime, y compris pour ce qui est de la liberté humaine, alors cette idée pourrait tout de même être utilisable ; et même si nous avons la vue trop courte pour déceler le mécanisme secret de ses manipulations, cette idée pourrait bien nous servir de fil conducteur pour représenter de manière systématique, dans ses grandes lignes tout au moins, un agrégat d'actions humaines qui sinon semble dépourvu de tout plan.<sup>760</sup>

La Table ne cherche rien d'autre que comprendre cette *composition de l'histoire* dont parle Kant, avec la différence toutefois que nous sommes aujourd'hui devenus plus prudents sur « l'idée que l'on se fait de la façon dont le cours des choses devrait se faire ». On l'a dit, dans un monde qui pour partie se *fait tout seul*, sans l'intervention volontaire, consciente et maîtrisée de la main de l'homme, nous avons perdu cette prétention de diriger le cours des choses. Notre tâche consiste plutôt à *interpréter* ce cours des choses qui s'est autonomisé, grâce aux outils humains, mais hors de tout plan stratégique d'origine humaine. Pour autant, cela n'enlève rien à l'intérêt du projet kantien. Notre exigence d'interprétation est toute aussi prégnante aujourd'hui que l'exigence de construction, dans une optique de progrès perpétuel, ne l'était dans l'esprit de Kant. Plus que jamais il s'agit de comprendre le cours des choses, plus que jamais il s'agit d'essayer de se situer au carrefour des tensions qui configurent le tout de l'expérience humaine. La Table cherche à se situer en plein milieu de ce carrefour, au centre des tensions technoscientifiques, économiques, écologiques et anthropologiques qui nous semblent configurer aujourd'hui la réalité présente et préparer la réalité à venir.

Lorsqu'il avait esquissé son *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolite*, Kant avait mentionné que le nouveau Newton ou le nouveau Kepler qui chercherait à expliquer les lois universelles de l'évolution historique devrait à la fois être philosophe, pour discerner ce qui importait le plus dans les affaires humaines, et historien, afin d'assimiler l'histoire de tous les temps et de tous les peuples dans une vision ayant un sens. C'était une idée très profonde, qui va encore nous inspirer tout au long du déroulement de ce chapitre.

---

<sup>760</sup> Emmanuel Kant, *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, repris et analysé par Ulrich Beck, in *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, p. 93.

## *Une vision globale. Est-ce possible ?*

Est-il réellement possible d'envisager une vision globale des principaux enjeux planétaires ? N'est-ce pas voué d'emblée à l'impossibilité, à l'inefficacité ? N'est-ce pas totalement vain, inutile ? N'est-ce pas une excuse pour ne pas traiter tous les problèmes qui se posent concrètement, au présent, et exigent des réponses immédiates ? Oui et non. Non parce qu'effectivement toutes les urgences ont à être traitées comme elles le doivent, ou le devraient, et la Table n'apporte ni ne retranche rien à cette nécessité ; elle ne cherche pas à interférer dans l'évaluation des politiques ou stratégies de terrain. Non encore, parce qu'en proposant un cadre global de représentation des principaux enjeux planétaires, elle peut indirectement aider à évaluer les proportions en jeu, les urgences à traiter, les interrelations entre les différents enjeux ; et la simple existence de la Table, si elle est accessible à tous, représente un « lieu de réflexion » légitime où chacun peut venir poser des questions, exiger des réponses, faire entendre des demandes d'alternatives.

En d'autres termes il s'agit d'imaginer une nouvelle instance démocratique dont la vocation serait de traiter des questions stratégiques qui engagent l'avenir de l'humanité. Bien sûr tous ces termes : *instance, démocratie, vocation, traitement, stratégie, engagement, avenir, humanité...* tous ces termes sont éminemment ambivalents, et il existera quantité de bonnes raisons de ne pas s'engager dans cette démarche au motif que les composants de cette démarche ne sont pas clairs, ou paraissent incompatibles, ou trop enchevêtrés. Mais il restera tout de même vrai que la civilisation occidentale est en train d'hypothéquer lourdement l'avenir de l'humanité sans que quiconque ne s'en préoccupe au niveau global, stratégique, international. La Table voudrait s'inspirer pour l'esprit des multiples initiatives citoyennes qui témoignent quotidiennement d'un souci du commun, et s'inspirer pour les moyens de l'OMC par exemple, qui exprime ouvertement l'ambition de coordonner au niveau mondial les échanges commerciaux, ou encore du GIEC, qui commence à faire émerger un début de diagnostic réellement planétaire sur la question de l'évolution du climat. En d'autres termes la Table cherche à structurer une démarche institutionnelle de type OMC ou GIEC, dont l'objet serait de traiter des questions stratégiques mondiales, avec le souci du commun.

Avec la Table il ne s'agit pas de faire collaborer des disciplines scientifiques d'origine diverses autour d'un sujet technique particulier, mais de s'affronter à des enjeux stratégiques globaux qui ressortent de problématiques commerciales, industrielles, économiques, politiques et humaines entremêlées. Il ne s'agit pas ici de trancher sur la question locale de savoir si tel ou tel pesticide doit être employé dans la réserve naturelle de Basse Normandie, ou de savoir quelle politique d'urgence adopter vis à vis d'une suspicion d'invasion de prions dans telle ou telle filière agroalimentaire. Il s'agit de monter le dispositif conceptuel susceptible d'encadrer la réflexion à propos de questions d'envergure mondiale telles que le changement climatique, l'accroissement des inégalités, la prolifération nucléaire... La Table propose une approche synthétique visant à caractériser toutes les mutations d'origine anthropique en cours. Elle vise l'efficacité pratique au sein d'un monde du savoir indémêlable du monde du commerce, de

l'industrie et de l'écologie politique. Elle n'exprime aucune prétention à une vérité surplombante, sauf à considérer que l'avenir représente un impératif devant surplomber toute autre considération ; car effectivement elle devra représenter le lieu où la question du futur sera prise au sérieux comme jamais elle ne l'a été jusqu'à présent. C'est l'entrée dans l'Anthropocène qui l'exige. Mais là encore la Table ne cherchera pas à exprimer une vérité qui traduirait telle ou telle vision de l'avenir : l'avenir est imprévisible et la Table ne changera rien à ce constat, elle ne prétend qu'à devenir le lieu d'affrontement des diverses visions de l'avenir de l'humanité et à exprimer aussi clairement que possible ce que ces visions impliquent pour ce qui concerne les enjeux contemporains de civilisation.

La Table est un outil neuf au moyen duquel on cherche à regarder au fond du profil des futurs de la civilisation occidentale, à une échelle qui n'est pas l'échelle naturelle à laquelle nous mesurons habituellement le monde, raison pour laquelle cet objectif normalement incontournable a fait jusqu'à présent l'objet d'une impasse de la pensée. Un peu parce que les philosophes rois ont fait des bêtises, un peu parce que Dieu est mort, un peu parce que l'homme est actuellement en état de trop grande fragilité psychique, un peu parce que les visions synthétiques sont moquées depuis deux siècles par les techniciens et financiers au pouvoir... et vraisemblablement pour d'autres raisons encore, plus personne n'a cherché à porter des appréciations sur les questions d'intérêt général au sens planétaire du terme, alors même que la mondialisation et l'Anthropocène font de cette exigence une priorité de premier plan. Cette priorité devrait occuper le ministère le plus important d'une gouvernance mondiale, si cette dernière existait. Mais elle n'existe pas, et attendre l'émergence d'une démocratie parlementaire mondiale ne paraît pas judicieux. Cela risque de prendre trop de temps et n'est peut-être même pas envisageable. Et pendant ce temps on ne prête pas suffisamment attention à ce qui existe déjà : de nombreuses pratiques technicoéconomiques ou logiques politiques d'échelle mondiale formatent déjà une très grande partie de l'activité humaine sans aucun modèle social en ligne de mire – en considérant les modèles sociaux comme des cumuls accidentels et résiduels des activités de consommation et production de biens et services de l'économie libérale mondialisée.

## 5.1. *L'avenir, affaire de cartographie*

Nous avons un pressant besoin d'outils de réduction de la complexité. Il s'agit avec la Table de proposer des cartes cognitives du futur. Il faut que le futur retrouve son rôle d'ordonnateur du présent, de déchiffreur des masses de données du présent. C'est le futur qui doit permettre de localiser le savoir pertinent. Passé un certain amoncellement, les informations deviennent inutiles, elles doivent être filtrées, structurées en fonction d'un objectif futur. Qui mieux que le futur pourrait servir à configurer le présent ? Il faut réapprendre à discriminer l'essentiel de l'inessentiel, et ceci à l'aune de notre entrée dans l'Anthropocène. Mais simplifier le monde de manière pertinente constitue un défi majeur pour les sociétés avancées. De plus, toute tentative de simplification connaît une limite au-delà de laquelle elle débouche sur une simplification inopérante. Comme l'explique Innerarity, la société de la connaissance est à présent *plus savante que nous*. L'individu dans ce contexte devient une sorte de goulot d'étranglement : il s'agit de réduire l'immensité du savoir disponible à l'échelle humaine, et tout le problème devient celui de distinguer correctement ce qui est pertinent et ce qui ne l'est pas. L'idée avancée ici, c'est que des objectifs en matière de long terme pourraient représenter des critères de sélection du réel, de reconfiguration du possible. La Table est une tentative de réduction du réel à quelques enjeux, ceux qui paraissent les plus structurants à l'échelle de l'humanité toute entière, afin de réduire le possible à une gamme de leviers sur lesquels nous pourrions chercher à avoir prise, à *reprendre la main*.

Nous avons alors à établir un cadre formel et public de pensée de l'anticipation. La Table devra offrir un cadre suffisamment solide et permanent pour qu'une évaluation puisse s'y dérouler sur la base de raisons et de preuves, d'évaluations objectivables : on devra pouvoir y détecter (indépendamment des notions de part de marché, de profit, de faisabilité technique...) si une option stratégique est intéressante ou dangereuse pour l'avenir de l'humanité. Il faut parvenir à institutionnaliser le passage de toute question stratégique au crible du raisonnement public selon les catégories proposées dans la Table.

### *Abondance et pénurie d'institutions en charge du futur*

Les Etats-Nations aujourd'hui ne sont plus les seuls acteurs sur la scène politique mondiale, ils ne sont même plus les plus importants. La seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle a mis fin au monopole dont ils bénéficiaient dans leur rôle de seuls acteurs d'envergure mondiale. Il existe aujourd'hui des puissances économiques et industrielles qui dominent nombre d'Etats, c'est-à-dire qui opèrent sur la scène internationale hors de tout cadre réellement démocratique. Il existe également des puissances non étatiques armées qui déploient une logique de terreur. Il existe enfin diverses sortes de mafias qui interviennent dans les domaines du crime, du blanchiment d'argent, dans la politique, le sport. Il existe

également des institutions internationales, dont la principale est l'ONU. Le Fond Monétaire International et la Banque Mondiale jouent également un rôle considérable. C'est vraisemblablement au travers de ces institutions internationales que se résolvent le moins mal les divergences de point de vue entre acteurs mondiaux.

Le pouvoir s'est déplacé aujourd'hui vers des conglomérats anonymes dont les centres de décision sont localisés en des endroits incertains et échappent à tout contrôle d'ordre politique. Personne n'est plus vraiment responsable de quoi que ce soit dans la nouvelle configuration des pouvoirs en régime de mondialisation. Qui saurait identifier les interlocuteurs pertinents lorsqu'il s'agit de comprendre pourquoi les marchés s'agitent, le climat se réchauffe, les abeilles meurent ? Et comment se plaindre de ces dérives ? Comme le dit Innerarity, « c'est la nouvelle configuration de notre monde qui fait qu'il est aussi difficile de protester que de gouverner<sup>761</sup> ». En l'absence d'un système partagé d'observation et d'évaluation les réalités restent incertaines, les responsabilités ne sont pas clairement identifiées, les représentations inexactes, les risques non avérés, les preuves douteuses. Cette irresponsabilité généralisée ressemble-t-elle à une complicité généralisée ? Oui, en première analyse. Mais qui sont les acteurs de la mondialisation ? Le capital, les entreprises, les marchés financiers, les patrons, les classes, les actionnaires, les consommateurs, les banques ? Ces acteurs sont-ils plutôt de type individuel ou collectif ? Ce que l'on désigne sous le terme de stratégie d'action émane-t-il des États, des entreprises, de la société civile ou encore d'autres agrégats sociologiques mouvants au gré des domaines à considérer ? Non, en réalité, il n'y a pas de responsable clairement identifiable – pas de Dieu, d'individu, d'institution, de banque ni d'activité industrielle qu'il suffirait de stopper pour assurer l'avenir de l'humanité.

La sociologue Saskia Sassen voit se multiplier « des assemblages mondiaux partiels, et souvent très spécialisés, des fragments de territoires, d'autorité, de droits qui échappent peu à peu à l'emprise des cadres institutionnels nationaux<sup>762</sup> ». Ils s'enracinent dans des structures très diverses, rarement nationales ou mondiales, plutôt institutionnelles, territoriales, voire subjectives. Ces assemblages sont très divers, ils peuvent aller de la cour pénale internationale à des « lois » privées développées par les grands groupes à travers le monde. Pour Sassen ces formations se développent rapidement et bousculent en profondeur les cadres traditionnels national ou supranational qui règlent habituellement les questions d'ordre et de justice. Même les Etats les plus forts sont ébranlés par ces nouveaux assemblages qui vont plutôt dans la bonne direction lorsqu'ils poussent par exemple à la reconnaissance des droits de l'homme, qui sont plus discutables lorsqu'ils conduisent à des optimisations fiscales à la limite du détournement de fonds. Sassen distingue quatre types<sup>763</sup> d'assemblages territoriaux qui finissent pas produire un saut qualitatif important : nouvelles géographies juridictionnelles, par exemple transfrontalières ; espace mondial standardisé pour les

---

<sup>761</sup> Dominic Desroches, *Penser le temps politique – Entretiens philosophiques à contretemps avec Innerarity*, p. 203.

<sup>762</sup> Saskia Sassen, « Territoires, autorité, droits, nouveaux assemblages », in *Le tournant global des sciences sociales*.

<sup>763</sup> *Ibid.*, p. 190 à 193.

opérations des entreprises ou des marchés ; réseau mondial de centres financiers ; réseaux électroniques mondiaux et imaginaires qui leur sont liés.

Il existe une myriade d'entités qui impactent les enjeux stratégiques mondiaux, mais il n'existe pas de conscience collective au sens où l'on peut la rencontrer dans la plupart des pays du monde, et ceci pour deux raisons fortes : d'une part il n'existe pas d'institutions réellement mondiales, d'autre part il n'existe pas de conscience mondiale, ou planétaire. D'abord, il n'existe pas d'institutions réellement mondiales : L'ONU n'a qu'une faible légitimité et un faible pouvoir, l'OMC et le FMI sont dotés de certains pouvoirs, mais opèrent dans le seul cercle de l'économie. La FAO, L'Unesco, le TPI ne représentent que des embryons d'institutions. A ce jour le contrepouvoir le plus sérieux est le courant altermondialiste, dynamisé par les ONG humanitaires telles Greenpeace, Amnesty International, Médecins sans frontières. Institutions de faible poids face aux multinationales et autres acteurs mondiaux qui ne rendent de comptes à personne. Pourtant il est clair qu'une nouvelle déontologie politique s'impose depuis que nous manions l'atome (1945), l'ADN (1950), la création de chimères (1974), les bébés éprouvettes (1978), et plus récemment le clonage, les cellules souches, les produits dérivés, la géolocalisation, le numérique.

Le cas des produits dérivés est particulièrement intéressant. Prenons l'exemple de la crise financière de 2008 : il s'agit surtout d'une crise de responsabilité. En témoigne notamment le développement, dans le domaine de la finance, des pratiques de titrisation, qui sont une façon de repousser jusqu'à les dissimuler les risques à l'infini, c'est-à-dire sans avoir finalement à en assumer les conséquences. Il en résulte une véritable perversion dans les rapports d'échange, de crédit, de risque. La titrisation a joué là un véritable rôle d'instrument mondial de déresponsabilisation, sans avoir été freinée ni par les agences de notation, ni par les banques centrales, ni par les Etats. Elle a, en compagnie d'autres produits financiers dérivés, conduit à une opacité complète des marchés financiers et déresponsabilisé tous les acteurs en feignant de compter sur l'autorégulation des marchés pour assurer les équilibres du système. Mais comment faire lorsque le droit, le pouvoir politique et les instances de contrôle fiscal continuent de fonctionner dans des cadres nationaux, alors que la question est typiquement d'ordre mondial ? En fait nous ne disposons pas d'institutions capables de gérer cette mondialisation et les risques qu'elle fait encourir.

Cet exemple de dysfonctionnement récent des marchés financiers illustre le besoin face auquel nous sommes confrontés actuellement, celui de concevoir et d'organiser une nouvelle forme de responsabilité qui sache tenir compte d'empilements de diverses strates de réalités enchevêtrées. Comment conserver une notion de responsabilité opérationnelle quand devient invisible le lien entre le comportement individuel (du client, du consommateur, du fournisseur, du prêteur, de l'électeur) et ses effets sur la société dans son ensemble ? « Nous parviendrons à articuler l'individuel et le collectif si nous mettons au point un concept de responsabilité qui fasse justice à la complexité sociale actuelle et

corresponde à notre désir raisonnable d'un monde enfin gouvernable, dont nous puissions nous sentir responsables »<sup>764</sup>.

### *Anthropocène et stratégies alternatives*

Revenons un instant au concept d'Anthropocène et voyons en quoi il pourrait servir de support à une reconfiguration des règles de l'agir collectif. Il nous impose de prendre au sérieux et de mettre au centre de nos évaluations la question du futur. Que ce concept soit scientifiquement validé ou non est ici une question sans intérêt. Plus sérieuse est la question de comprendre s'il nous invite à de nouvelles hiérarchisations des priorités, de nouvelles échelles de valeur. Il ne s'agit pas seulement d'un effet de communication, expliquent L. Laurius et L. Carpentier, il ne s'agit pas seulement

...d'un concept destiné à faire prendre conscience aux hommes de la fragilité de leur existence. Non, c'est une démarche philosophique. Elle correspond à la nécessité d'offrir à toutes les disciplines un socle conceptuel commun pour définir une époque sans commune mesure avec une autre... C'est une démarche d'explorateur qui a besoin de repères pour établir ses objectifs, de base pour édifier ses expériences, de cartes pour marcher sur des chemins nouveaux. A quoi sert d'étudier le passé si nous n'essayons pas d'en tirer des indications pour le présent et des modèles pour le futur ?<sup>765</sup>

Essayons de comprendre en quoi ce concept est susceptible d'impulser de nouvelles valeurs. Avant l'Anthropocène la science pouvait prouver que la planète était une et indivisible, mais elle échouait à prouver que les hommes avaient un intérêt commun. Après l'Anthropocène, cet intérêt commun est *prouvé* dans le sens où l'Anthropocène impose une inversion de la charge de la preuve. Avant l'Anthropocène, un industriel pouvait *attendre* qu'on lui démontre la nocivité de ses produits avant de les retirer du marché. Après l'Anthropocène, ce même industriel se range du côté des mafias et des terroristes s'il persiste dans sa stratégie initiale. Mais avant l'Anthropocène cet industriel ne disposait pas de preuves suffisantes pour imposer une stratégie alternative à ses actionnaires et aux marchés financiers. Après l'Anthropocène ces preuves existent en théorie. Certes elles ne sont pas encore opérationnelles, pas encore véritablement *opposables à des tiers*, comme disent les juristes. C'est tout l'objectif de ce chapitre que d'essayer de transformer la validité théorique du concept d'Anthropocène en outil pratique susceptible d'encadrer l'agir humain dans de nouvelles directions, au moins en ce qui concerne les principaux sujets qui engagent l'avenir de l'humanité.

Mais l'Anthropocène ne représente qu'un déclic dans l'obligation de modifier nos pratiques. Avant ce concept, d'autres raisons nous mettaient déjà sur la voie d'un devoir de reconsidérer les valeurs et priorités de la civilisation occidentale. Le souvenir encore vivace d'atrocités sans nom perpétrées par l'homme lui-même durant le xx<sup>e</sup> siècle, la conscience diffuse d'une menace sur les ressources de la

---

764 Daniel Innerarity, *Le futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*.

765 L. Laurius et L. Carpentier, *Voyage dans l'Anthropocène. Cette ère nouvelle dont nous sommes les héros*, p. 178.

planète, la mesure de la panoplie d'outils technologiques ou industriels qui pourraient rapidement se transformer en machines de guerre contre l'humanité, la communication interplanétaire facilitée par les télécommunications modernes... tout ceci constitue certes un terrain de grande vulnérabilité pour les décennies à venir, mais cela représente également des opportunités de changement dans les règles d'hygiène de civilisation.

Il faudrait idéalement caler le dispositif dont nous cherchons à établir les bases sur l'architecture du devenir. Il faudrait pouvoir envisager tous les profils de futur possibles et, comme le souhaitait Berger, choisir tranquillement ceux qui nous paraîtraient les plus *souhaitables*. Mais nous voyons plus clairement aujourd'hui que le devenir est totalement imprévisible, toujours en avance sur nos analyses et tentatives d'anticipation. A tel point que le dispositif recherché ici peut également être vu comme une simple étape devenue indispensable à un stade avancé de notre développement. Une étape *naturelle* de développement en quelque sorte, que nous aurions à franchir, certes avec un peu de retard, mais dont le bien-fondé ne ferait pas de doute. Nous n'en sommes pas là, sans que nous soyons en mesure de déterminer clairement si c'est par incapacité radicale ou par manque de volonté ou d'outils adaptés à ce nouveau besoin. Des décisions lourdes sont prises par différentes entités extrêmement puissantes comme le G20, la Commission Européenne, les plus grands Etats, les plus grandes multinationales, mais également les millions d'actions locales dont la somme engendre des effets globaux considérables, sans qu'existe aucune trame d'analyse et d'appréciation de ces actions ou décisions. Nous nous concentrerons dans les pages suivantes sur la possibilité d'intervenir sur les enjeux stratégiques qui paraîtront les plus cruciaux, les plus immédiatement engageants pour l'avenir de l'humanité, repoussant à d'autres travaux la question de savoir comment traiter les situations parfois problématiques qui résultent de l'accumulation de millions d'initiatives individuelles.

On pense généralement qu'il n'est pas envisageable de compter sur l'apparition, dans un délai compatible avec nos besoins, d'un gouvernement mondial. Mais cela n'est pas une raison pour désespérer de notre capacité à viser une réflexion mondiale sur certains sujets. La pratique d'une démocratie mondiale n'est pas nécessairement dépendante de l'existence d'un état mondial. D'une part, il existe des institutions mondiales qui ont parfois un certain poids dans les prises de décision stratégiques : l'ONU et ses satellites spécialisés, les ONG et certains médias ; les « class actions » ont également leur rôle à jouer. Voyons comment Greenpeace est parvenue à faire valoir ses points de vue en plusieurs occasions. Les lanceurs d'alerte ou le mouvement altermondialiste constituent une importante source d'informations et de réflexions alternatives. Les accords internationaux, les institutions de type, OMC, FMI, BM, TPI, OMS, FAO, le droit des brevets, concourent largement à l'instauration de règles internationales souvent respectées, bien qu'ils ne soient pas directement en charge d'évaluer les stratégies économiques et politiques et leurs conséquences sur le long terme. D'autre part, il existe de nouveaux outils de communication qui modifient la donne eux aussi. Ils permettent des échanges moins officiels, mais influents, grâce à des réseaux mondiaux de communication. Mentionnons ici la presse, les autres médias, internet, les forums, les blogs, les réseaux

sociaux. Ce n'est pas l'idéal pour organiser des débats argumentés au niveau mondial, mais ils progressent rapidement, et on pourrait parfaire et encadrer leur utilisation pour le recours à la Table.

Poussons alors ce raisonnement et observons ses implications. De nombreux enjeux stratégiques sont d'envergure pratique mondiale : climat, nucléaire, terrorisme, ... Les activités dont les effets franchissent les frontières nationales sont légion. Cependant, attendre la mise en place d'un gouvernement mondial, avec ses instances opérantes en matière d'évaluation des stratégies, c'est se condamner à l'immobilisme ; il faut donc trouver le moyen d'avoir une possibilité d'évaluation et d'action mondiale sans attendre l'apparition d'un gouvernement mondial. Au cours du xx<sup>e</sup> siècle s'est déployé un réseau d'interdépendances fonctionnelles de plus en plus étroites à l'échelle mondiale. Ces relations d'interdépendance produisent des processus sociaux difficilement prédictibles et contrôlables. Or, même si tout le monde participe plus ou moins directement à ces processus, ils requièrent idéalement un niveau d'autocontrôle qui n'est absolument pas aujourd'hui à la hauteur du besoin. D'autant que les principaux acteurs du progrès, qu'il s'agisse des scientifiques ou des gouvernants, ont rarement conscience des implications potentielles de leurs innovations : leur formation ne les prépare généralement pas à l'appréhension des processus sociaux de long terme, que personne d'ailleurs ne maîtrise. Le type d'imagination à l'œuvre dans leurs travaux quotidiens est clairement différent de ce que devrait requérir une mise en évidence des conséquences de leurs productions en matière de développement des sociétés humaines. Rien ne les prépare à cela, et les diverses analyses critiques qui ressortent des travaux de certains intellectuels sont nettement trop fragmentaires et trop peu structurées pour représenter une plateforme de comportement alternatif.

Le monde est devenu un théâtre universel, c'est donc à l'échelle du monde qu'il faut envisager l'importance des enjeux et les remèdes à y apporter. Il est à présent indispensable que la pensée anticipatrice se hisse à la hauteur du monde, descende dans les profondeurs du monde, s'étire sur toute la largeur du monde et vienne imposer la vision de long terme partout où règnent les tyrannies des intérêts de court terme. Une approche d'ambition mondiale est la seule solution face à des problèmes qui se moquent allègrement des frontières, des disciplines scientifiques, des croyances religieuses, des filières industrielles ou encore des lois du marché.

Les sociétés modernes sont dépourvues de centre de régulation. La Table ambitionne de représenter un outil universel utilisable par les principales parties prenantes du processus de modernisation. La Table prend acte de l'absence d'institutions susceptibles de coordonner le développement des sociétés technicoéconomiques contemporaines, et propose un dispositif universel pour encadrer la réflexion stratégique sur les zones les plus sensibles pour l'avenir de l'humanité. Elle aura à lutter contre la tendance à l'autonomisation de toutes les entités constitutives des sociétés libérales avancées. Mais en se présentant comme un outil technique, qui n'appartient à personne, ne sert les intérêts d'aucune nation, filière, discipline, ou individu, un outil dont la seule vocation consiste à structurer la réflexion sur des enjeux mondiaux, la Table pourrait apparaître comme l'encadrement à la fois minimum, léger mais efficace, pour servir de support à l'appréciation de dangers dont chacun commence à percevoir l'énormité et l'urgence.

Il n'est finalement de l'intérêt de personne que le domaine privé, c'est-à-dire principalement les multinationales, modifie les conditions de vie de populations entières sans avoir de compte à rendre à aucune instance démocratique. Il est à présent suffisamment avéré que ce développement centrifuge incontrôlé n'a d'autre issue que l'explosion ou l'effondrement.

### *Viser un surcroît d'anticipation pour combler un déficit de visibilité*

Le futur est conjoncturellement colonisé par une somme d'intérêts technicoéconomiques non contrôlés politiquement. Intérêts qui au contraire imposent à présent leurs vues et leurs exigences au politique. Ces intérêts déploient sur la surface du monde leur métaphysique de l'utilité et de la rentabilité et, dans un contexte concurrentiel, considèrent chacun que la terre entière est à sa disposition. Il en résulte une cacophonie des stratégies mondiales, chacune orientée vers la conquête du monde à partir de sa niche écologique initiale.

Nous devons trouver une capacité à reformuler une pensée de l'anticipation qui saurait précéder ces intérêts technicoéconomiques. « Il n'y aura de futur meilleur, dit Innerarity, que si nous parvenons à nous en faire une image. » Si l'on souhaite reprendre en main le destin de la civilisation, le premier impératif consistera à analyser le présent avec pertinence ; le second impératif consistera à pouvoir se représenter des avenir possibles sur la base de ce qui sera considéré comme souhaitable. En effet, observer le présent avec précision ne suffit pas pour s'adapter correctement à tous les possibles en germe dans le présent. Il faut également cultiver l'exploration de toutes les possibilités d'anticipation, de configuration et de reconfiguration du futur. La Table dont nous parlons ici se veut l'outil central d'une reprise en main démocratique de l'orientation vers le futur ; elle veut représenter l'architecture conceptuelle d'un gouvernement mondial du futur. Dans un monde dérégulé, qui ne maîtrise pas ses innovations, qui a perdu toute capacité d'anticipation, qui *subit* ses orientations stratégiques et en est réduit à chercher à éviter leurs retombées nocives, la Table veut forcer tous les acteurs à projeter les conséquences de leurs décisions sur longue durée, dans un cadre unique, qui force chacun à mesurer les effets de ses initiatives sur l'ensemble des organes qui constituent le corps de la civilisation contemporaine. Effets avérés, probables, possibles, éventuels... selon des échelles à préciser, à structurer. Nous devons apprendre à anticiper dans des proportions inconnues jusqu'ici – inconnues tant en largeur qu'en profondeur. Tel est le challenge qui nous est proposé pour que nous puissions survivre au milieu de nos créations démiurgiques. Il en va de notre capacité à construire notre avenir. Mais ce challenge n'a plus grand-chose à voir avec la planification d'autrefois.

Parlons plutôt de configuration que de planification. La configuration du futur doit à présent être envisagée avec la conscience de ses propres limites – conceptuelles –, ainsi que des limites – physiques – de la biosphère. Nous devons apprendre à structurer une démarche prospective qui fonctionne de façon coordonnée, flexible, tantôt proactive, lorsqu'elle voudra intervenir sur le cours des événements, tantôt réactive, lorsqu'elle choisira de se laisser aller au gré d'innovations qui ne semblent pas remettre

en cause l'avenir de la civilisation. Innerarity a fait quelques pas prometteurs dans cet univers inconnu, un univers où seule une nouvelle culture de l'anticipation paraît susceptible de résoudre des antagonismes qui nous semblent aujourd'hui suicidaires. « Pour une telle conception de la complexité du futur, l'opposition entre marché et hiérarchie n'est plus utile dans la mesure où elle requiert des systèmes de coopération entre acteurs multiples. Ce qui se perd en matière de souveraineté est alors récupéré sous forme d'initiatives et d'interventions ». <sup>766</sup> Il nous faut simplement nous départir de toute idée déterministe de l'avenir. L'orientation de la civilisation n'est pas complètement écrite à l'avance ; mais nous n'en sommes pas complètement maîtres non plus. Elle dépend d'une impulsion qui ne vient pas de nous, et elle peut bifurquer dans des directions inattendues, inanticipables à l'échelle de nos stratégies humaines. C'est dans cet entre-deux que nous avons à reconstruire une capacité de configuration de l'avenir pour la civilisation occidentale. L'efficacité possible de cette stratégie n'est plus affaire de puissance, de conquête, de rapport de force ; elle devient affaire de clarté, de coordination, de responsabilité. Enorme challenge : il s'agit de trouver de la clarté dans le brouillard épais de nos actions diffuses sur la surface du globe ; d'imposer de la coordination là où la civilisation occidentale nous a appris à cultiver l'individualisme ; de raisonner en termes de responsabilité là où cette même civilisation nous a invité si prestement à nous comporter avec insouciance à l'égard des conséquences de nos actes dans le futur. Berger avait déjà entrevu qu'il y a là une opportunité de rebond formidable pour les sociétés occidentales. « Voici peut-être qu'est venue pour les hommes l'heure de la vérité. La sagesse antique était celle d'un homme accablé, à qui un seul pouvoir restait en propre, celui de refuser. L'univers pouvait écraser le sage, il ne pouvait le contraindre à déclarer juste ce qui était seulement fatal. Le christianisme a délivré l'homme du désespoir en le délivrant de l'orgueil qui n'est en que le masque. Mais la sagesse de l'homme moderne exige que soient résolus des problèmes pressants et concrets que ni le désespoir ni l'espérance ne suffisent à trancher. Pour le croyant comme pour l'athée, il est difficile de faire bien et de faire le Bien. C'est qu'à une morale faite pour des hommes sans grand pouvoir doit se substituer une morale qui convienne à des êtres dont les actes sont lourds de conséquences ». <sup>767</sup> Innerarity prolonge cette intuition et exprime plus directement l'idée qu'il pourrait y avoir un rapport à l'avenir entre démocratie et efficacité. « La perte du contrôle absolu de la société ne signifie pas qu'aient disparues les possibilités de la configurer en relation avec un futur souhaitable, ce qui implique plutôt que cette aspiration doit maintenant être menée à bien d'une autre manière, peut-être même plus démocratiquement et efficacement que ne l'étaient les planifications d'autrefois, soi-disant souveraines » <sup>768</sup>.

Cette conception de l'anticipation transfère dans le domaine du politique nombre de paramètres civilisationnels qui se situaient jusqu'ici dans le domaine de la technico économie. Mais un domaine du politique qui devra apprendre à apprendre. S'il n'existe plus aucune utopie sociale suffisamment forte pour précéder les productions du marché dans l'imaginaire planétaire, le pouvoir politique a perdu

---

<sup>766</sup> Dominic Desroches, *Penser le temps politique – Entretiens philosophiques à contretemps avec Innerarity*, p. 17.

<sup>767</sup> Gaston Berger, « Humanisme et technique », 1958, in *HME*.

<sup>768</sup> Dominic Desroches, *Penser le temps politique – Entretiens philosophiques à contretemps avec Innerarity*, p. 17.

toute légitimité à imposer ses vues aux différents acteurs des stratégies technicoéconomiques, aussi incohérentes ces stratégies puissent-elles paraître. Il a perdu toute légitimité, sauf à faire de cette nouvelle articulation entre savoir et ignorance son véritable domaine de compétence. Il y a là un vaste domaine laissé en jachère par tous les acteurs de la civilisation. La reconnaissance de la contingence n'implique pas un défaut de volonté dans la maîtrise du destin de la civilisation, elle implique une nouvelle manière d'envisager l'articulation entre savoir et ignorance, elle dessine un nouvel espace pour de nouvelles réflexions, de nouvelles évaluations, de nouvelles options de développement, de nouvelles stratégies d'action. Nous devons aborder notre cécité latente à l'égard du futur en toute transparence, et envisager la reprise en main de notre destin d'une manière plus modeste, mais plus déterminée que par le passé. Nous devons compenser par un surcroît de transparence et de volonté politique de configuration de l'avenir notre déficit croissant en termes de visibilité. Il est probable qu'aucun modèle ne viendra ici à notre secours. De tels objectifs ne pourront être envisagés qu'à partir de structures de réflexion capables d'établir une communication entre tous les acteurs, d'identifier les enjeux, de mesurer les menaces et opportunités, d'imaginer des négociations et des alternatives. Une Table des Situations Stratégiques Universelles doit faire ce premier effort de rassemblement des concepts susceptibles de soutenir ces réflexions.

### *La Table, affaire de cartographie*

Nous trouvons dans la littérature contemporaine de multiples appels à engager une cartographie des menaces et opportunités de notre monde contemporain. Celui de Marcel Gauchet résume bien la question nouvelle qui se pose à nous depuis quelques décennies. « Depuis les années soixante-dix, nous sommes dans une phase inédite de l'histoire. Sur tous les plans : société, économie, politique, anthropologie, tout est renouvelé en profondeur. La première caractéristique de ce nouveau monde est que nous n'y comprenons pas grand-chose ! Nous avons le sentiment que les changements nous dépassent. Il faut donc essayer de les cartographier pour mieux le saisir<sup>769</sup> ». Mais précisément, comment « trouver de la clarté dans le brouillard épais de nos actions diffuses à la surface du globe ? » Si l'on dit si souvent que nous évoluons dans un monde complexe, c'est justement parce que nous ne parvenons pas à le cartographier correctement. Ne pas disposer d'une carte, être désorienté, c'est évoluer dans l'incertitude. Voir clair dans une situation donnée ne signifie pas nécessairement disposer d'une grande quantité d'informations au sujet de cette situation, c'est surtout avoir des points de repères les plus solides et permanents possible, et être capable de situer et ordonner ces repères les uns par rapport aux autres. Cartographier un espace physique ou social correspond à une opération de simplification ordonnée et significative. Il s'agit ici de se demander s'il paraît envisageable de cartographier les principaux enjeux auxquels l'humanité doit faire face dans la perspective d'assurer

---

<sup>769</sup> Interview de Marcel Gauchet par Gérard Jolivet le 21 avril 2011 dans le cadre d'une conférence à l'IEP de Lyon portant sur « Le xx<sup>e</sup> siècle ou les cauchemars de l'idéologie ».

son avenir à long terme, avec l'objectif par exemple « d'atteindre le xxii<sup>e</sup> siècle sans encombre pour la totalité de l'humanité ».

Comment donc disposer et composer des éléments distincts, de type enjeux de civilisation, dans un cadre unitaire ? On parle d'opacité pour signifier la difficulté à embrasser la réalité d'un seul regard, l'ensemble de la réalité sociale. Nous sommes entrés dans un monde complexe, c'est-à-dire qui a rendu imperceptible la dynamique des interactions de ses acteurs visibles. A ce stade de notre exercice nous pouvons reprendre l'expression très pertinente de Pascal Chabot, « ... l'activité qui se rapproche le plus de celle du philosophe est celle de l'éclairagiste de théâtre<sup>770</sup> ». Car il s'agit effectivement d'essayer d'*éclairer* le terrain des enjeux stratégiques universels. Les anciens avaient tenté de décrire « le système du ciel, de la terre, des dieux et des hommes », et ils ont longtemps raisonné à l'aide de ces concepts qui étaient pour eux devenus des réalités. Platon voyait le cosmos comme « la communauté du ciel et de la terre, des dieux et des hommes<sup>771</sup> ». Le monde doit être pensé à la jointure de toutes ses composantes, sa représentation ne doit pas être préemptée par l'une ou l'autre de ces composantes, mais comment y parvenir en ce début de xxi<sup>e</sup> siècle ? Peut-être la philosophie a-t-elle un mot à dire à ce sujet, elle qui normalement n'a pas d'intérêt spécifique à privilégier les points de vue naturalistes, scientifiques, économiques ou politiques qui chercheront à attirer chacun dans leurs filets le champ global des possibles de l'expérience humaine. Kant parlait d'articuler toutes les connaissances humaines grâce à une « architectonique de tout le savoir humain ». Il ne s'agit pas ici de s'aventurer dans ce genre de projet, mais seulement d'envisager la construction d'un dispositif de repérage, de cartographie de tous nos enjeux stratégiques contemporains, et notamment les projets technicoéconomiques et politiques d'envergure planétaire. Il ne s'agit pas d'ériger un système complet de la connaissance, plutôt d'élaborer un dispositif d'investigation capable de proposer une approche adéquate des enjeux planétaires, approche guidée, il faut le rappeler clairement, par l'idée de *préservation* du monde à horizon d'un siècle environ.

Le simple repérage de ces principaux enjeux représente déjà un défi. Innerarity parle de *société invisible* parce que nous sommes entrés dans un niveau de complexité tel que le premier de nos enjeux et de parvenir à voir clair, tout d'abord dans le présent. Ce premier défi est donc un objectif de lisibilité dans un contexte d'opacité croissante. D'où l'idée chez Innerarity d'une réflexion prospective qui doit s'inspirer des méthodes *d'espionnage*. Sa « société invisible » s'intitule ainsi pour exprimer l'idée que le principal objectif de sa réflexion est de la rendre *visible*, son analyse vise à ordonner des phénomènes qui résistent à l'unité conceptuelle. Car il demeure fondamentalement difficile de se faire une idée de la totalité des fils qui relient cette société invisible.

---

<sup>770</sup> Pascal Chabot, *L'âge des transitions*, p. 178.

<sup>771</sup> Platon, *Gorgias*, 508 a.

C'est pourquoi il faut créer un observatoire, dit Innerarity, ce qui exige des attitudes semblables à celles de l'espionnage, ainsi qu'une attitude critique très différente de la critique sociale traditionnelle... De nombreuses choses ne sont plus ce qu'elles étaient : le pouvoir, la guerre, les territoires, la communication, la peur, l'économie. L'invisibilité affecte tout particulièrement le futur, dont on peut de moins en moins se passer, tout en étant lui-même si peu prévisible<sup>772</sup>.

Dans le même ordre d'idée, Sloterdijk avait déjà remarqué que le monde « s'exprime mieux sous la forme d'aveux que sous la forme de programmes d'action ». Il s'agit donc de monter un observatoire des faits de civilisation. La Table comme observatoire, comme *carte stratégique universelle* : il convient de préciser ce que je veux dire par là. L'avenir global de l'humanité à l'horizon d'un siècle sera le produit de l'action croisée de multiples paramètres démographiques, économiques, technologiques, politiques... L'idée est d'effectuer le repérage le plus exhaustif possible des « unités d'œuvre » qui composent, depuis le présent, les perspectives d'avenir à long terme de l'humanité. Arrêtons-nous un instant sur la question de savoir s'il est envisageable de parvenir à dresser ce panorama de tous les enjeux les plus structurants de notre civilisation. Il faut raisonner en termes de strates, ou cartes superposées.

On pourra distinguer la carte au sens géographique du terme, le terrain par exemple que le géomètre est capable de borner, seul, à l'aide de ses outils de mesure physique. S'il a travaillé avec précision, le géomètre parviendra à déterminer son terrain sans contestation possible de la part d'autres géomètres. Mais ce type de bornage ne suffit pas pour figurer nos enjeux de civilisation, car ces enjeux seront souvent enchevêtrés, parfois contradictoires. Le géologue pourra apporter sa contribution au travail du géomètre : en mettant à jour le substrat géologique du terrain à borner, il enrichira les premiers calculs du géomètre qui pourra inclure dans son bornage des éléments relatifs à la nature des sous-sols par exemple. Mais ni le géomètre, ni le géologue ne connaîtront les limites d'un terrain en front de mer : ici ce sont les conventions internationales qui permettront de préciser avec davantage de validité le périmètre de notre terrain pour sa partie immergée. Ensuite l'histoire, ou l'administration cadastrale ou encore les actes notariés compléteront utilement le dossier. Terrains et cartes – réalité et représentation – ne sont donc pas toujours exactement superposables, en tout cas pas sur la base des seules mesures physiques du terrain. De plus, ils ne permettent ni l'un ni l'autre de se projeter dans le temps : quelle est la dynamique temporelle qui sous-tend une carte ? Ici la géologie doit de nouveau reprendre la main. Grâce à la théorie de la tectonique des plaques, qui permettra de comprendre comment des mouvements souterrains sur longue durée sont à l'origine de la parcelle telle qu'on la perçoit aujourd'hui, et comment ces mouvements vont probablement évoluer dans un lointain futur. Il faut penser à ces différents angles de vue en construisant la carte des situations stratégiques de la civilisation occidentale.

Se pose ensuite la question de la granularité des enjeux que nous voudrions mettre en exergue. Je propose de rechercher ici les leviers efficaces pour l'action. Il est souhaitable de ne sélectionner en premier niveau que les enjeux les plus importants, les plus impactants pour l'avenir de l'humanité, mais

---

<sup>772</sup> Daniel Innerarity, *La société invisible*, p. 4-5.

d'en limiter le recensement de façon à ce qu'ils puissent être représentés d'un seul regard – cette vision *synthétique*, et se voulant très prioritairement *synthétique*, étant destinée à faire contrepoids à la tendance centrifuge de notre connaissance au développement par spécialités de plus en plus éloignées les unes des autres. Voici pour ce qui concerne la granularité du point de vue de la visualisation de nos enjeux. Exprimés en perspective d'action possible sur ces enjeux, il s'agira d'identifier les enjeux les plus clairs et concis, afin de percevoir clairement quels peuvent être les conséquences sur longue durée des différentes évolutions possibles de ces enjeux. Mais ces enjeux devront être manifestement importants et structurants, afin que leur faible importance éventuelle, aux yeux de certains, ne puisse pas servir d'alibi à l'inaction, au laisser-faire.

La Table doit également capter le « trop grand », ce trop grand qui, selon Anders, nous laisse froids car il échappe à notre perception – ce trop grand auquel nous n'osons plus nous affronter – ce trop grand que seuls, aujourd'hui, les multinationales ont encore la force de configurer. J'avance ici l'idée que les plus audacieuses idées, qui malheureusement se contentent d'être audacieuses sans chercher à être sages, émanent des milieux d'affaires. Ainsi Elon Musk ou les patrons de « GAFA »... ne sont-ils pas les personnalités les plus innovantes dans le monde contemporain ? Ces personnalités n'ont-elles pas acquis la capacité de *désécialiser* leurs projets de développement ? Nous devons nous inspirer des analyses stratégiques dynamiques et mondiales des *Big Players* au niveau mondial pour nous représenter les types de leviers avec lesquels il est envisageable de déployer des stratégies (ou des alternatives à ces stratégies) au niveau mondial.

Parlons donc plus précisément *d'organisation* et *d'interprétation* de la connaissance. La prospective comme *tentative d'organisation* de la connaissance des enjeux de civilisation, ces nouveaux enjeux déterminés par l'action de l'homme occidental et de l'ensemble de son industrie sur les équilibres planétaires. Non plus seulement la prospective comme repérage des « faits porteurs d'avenir », comme le disait Pierre Massé. La prospective comme repérage des enjeux les plus lourds, qui engagent l'avenir de l'humanité ; la prospective comme proposition de hiérarchisation des urgences. La prospective comme colonne vertébrale d'une vision synthétique et exhaustive des enjeux de civilisation. Persévérer dans l'idée de conjuguer les regards historique, philosophique et prospectif dans l'identification de ces enjeux. Comme le confirme explicitement Rémi Brague, c'est d'abord et avant tout une *affaire de cartographie*. « Je ne saurais prétendre suggérer des stratégies pour faire face à ce que je viens de décrire. Je voudrais cependant tenter de prendre en vue, sinon la stratégie, du moins la cartographie du champ de bataille »<sup>773</sup>.

La Table propose un projet dont la visée est similaire au projet de « reconstruction » dont parlait John Dewey voici près d'un siècle.

---

<sup>773</sup> Rémi Brague, *Modérément moderne*, p. 62.

La philosophie, expliquait-il, est relevée de la mission consistant à trouver des méthodes ingénieuses pour prouver que les maux ne sont pas réels mais apparents, mission qui peut aussi consister à élaborer des stratégies pour évacuer les problèmes, ou pire encore, les justifier. Son nouveau mandat consiste à apporter une contribution, même modeste, à l'élaboration de méthodes qui nous aideront à mettre en évidence les causes des maux de l'humanité<sup>774</sup>.

Même si l'environnement stratégique, et donc les objectifs de Dewey, étaient bien différents des nôtres aujourd'hui, il était déjà au début du xx<sup>e</sup> siècle préoccupé par la possibilité d'avoir un regard d'ensemble sur les grandes orientations de la civilisation. Dewey parle de la mise au point d'une technique d'enquête dont le fonctionnement serait encadré par la réflexion philosophique ; il parle également de *Reconstruction en philosophie*, titre d'un de ses principaux ouvrages.

L'autre possibilité est une reconstruction fondamentale et généralisée qui doit s'appuyer sur une double reconnaissance : les maux qui découlent aujourd'hui de l'introduction de la science dans le champ du quotidien sont bien réels, mais ils sont dus à l'immunité critique et scientifique dont a bénéficié « l'éthique » sous-jacente aux vieux rituels institutionnels. Pour la philosophie, la reconstruction doit porter sur ce point : elle doit faire pour le développement de l'enquête dans le domaine de l'humain, et donc, dans le domaine de l'éthique, ce que les philosophes de ces derniers siècles ont fait pour la promotion de l'enquête scientifique dans le domaine de la vie humaine envisagée du point de vue physique et physiologique<sup>775</sup>.

Ce type d'enquête est selon Dewey inexistante au moment où il parle, ou immature. Dewey estime que cette lacune provient en partie d'un défaut d'institutions dévolues à cet objectif. La priorité consiste selon Dewey à établir un nouveau paradigme en philosophie, paradigme qui sera nourri par des instruments intellectuels destinés à guider l'enquête vers l'analyse des faits profondément et spécifiquement humains. On devine au passage combien Berger a pu puiser dans cette intuition de Dewey. Dans un effort d'explicitation du nouveau rôle qu'il entend faire jouer à sa technique d'enquête vis-à-vis des productions scientifiques (rôle que j'extrapole ici à l'ensemble des enjeux technicoéconomiques en régime de mondialisation), il pointe l'utilité renouvelée du point de vue philosophique dans l'évaluation des affaires de l'humanité. Dans les limites de ce qui est humainement possible, dit-il :

Son but est de devenir l'instrument permettant d'appréhender ces conflits. Ce qui peut être irréal à force de prétention, dans une formulation métaphysique, devient intensément significatif une fois reliée au drame de la lutte des croyances et des idéaux collectifs. La philosophie qui abandonne son monopole quelque peu stérile du commerce avec la réalité ultime et absolue trouvera une compensation en éclairant les forces morales qui animent l'humanité et en contribuant à l'effort des hommes qui aspirent à un bonheur mieux ordonné et plus intelligent<sup>776</sup>.

Cette reconstruction permettrait une interaction efficace des expériences du passé et des ressources d'une « intelligence tournée vers l'avenir ». Dewey évoque ensuite ce qu'il estime être des outils

---

<sup>774</sup> John Dewey, *Reconstruction en philosophie*, [1919], p. 235.

<sup>775</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>776</sup> *Ibid.*, p. 84.

nécessaires au fonctionnement de sa technique d'enquête : classification des enjeux, catalogue d'instruments destinés à s'attaquer à l'avenir et à l'inconnu. Je prends ci-après une longue citation dans laquelle Dewey, dans une optique certes très différente de celle de la présente thèse, donne de précieux renseignements sur le dispositif qu'il avait de son côté imaginé pour encadrer l'activité scientifique de son temps.

Les choses doivent être triées et disposées de telle sorte que leur regroupement aidera l'action à atteindre son but. Le caractère pratique, l'économie et l'efficacité sont les bases de la classification, mais ces caractéristiques ne se limitent pas à la communauté verbale avec d'autres ou à la conscience intérieure : elles concernent l'action objective et doivent prendre effet dans le monde... En même temps, une classification n'est pas la simple transcription ou copie de quelque arrangement qui serait donné dans la nature dans un état d'achèvement définitif. Il s'agit plutôt d'un catalogue d'instruments destinés à s'attaquer à l'avenir et à l'inconnu. Pour que cela marche, il faut que les détails du savoir du passé soient réduits à leur plus simple expression signifiante ; moins ces détails sont nombreux, plus ils sont simples, plus ils ratissent large, et mieux cela vaut. Ils doivent avoir un spectre assez large pour préparer l'enquête à faire face à n'importe quel phénomène, quel que soit son caractère inédit. Ils doivent être disposés de façon à ne pas se chevaucher, faute de quoi, lorsqu'ils sont appliqués à de nouveaux événements, ils interfèrent les uns les autres et créent la confusion. Pour que la formidable diversité des événements qui se présentent soit traitée avec efficacité et souplesse, nous devons pouvoir passer rapidement et clairement d'un instrument à un autre. En d'autres termes, ce sont nos différentes classes et catégories elles-mêmes qui doivent être classées de la plus large à la plus pointue. Il doit y avoir des rues, mais le réseau doit être conçu de façon à permettre le passage de l'une à l'autre. Une classification transforme un entrelacs de traverses rencontrées dans l'expérience en un système bien ordonné de routes, ce qui, au cours de l'enquête, facilite le déplacement de la communication. Dès l'instant où les hommes commencent à vouloir anticiper l'avenir et à se préparer pour y faire face avec efficacité et dans la prospérité, les opérations déductives et leur issue deviennent plus importantes. Dans chaque démarche pratique, il y a des biens à produire et tout ce qui contribue à éviter du gâchis et à améliorer la productivité et l'efficacité est précieux<sup>777</sup>.

Ces réflexions de Dewey sont particulièrement instructives au moment de réfléchir à l'organisation plus concrète de la Table.

### *Le besoin de normes pour les entités internationales ?*

Le projet d'observatoire stratégique que nous essayons de concevoir ici sera-t-il nécessairement perçu comme une volonté de rétorsion vis-à-vis des principes de libre capacité d'innovation technoscientifique ou de libre fonctionnement des marchés mondiaux ? Non, pas nécessairement. Car les organisations puissantes et complexes qui sont les principaux moteurs d'évolution de la civilisation prennent conscience, notamment au travers du concept d'Anthropocène, qu'elles produisent du chaos en grande quantité. Certains effets collatéraux de leurs styles de développement sont à présent clairement perçus comme mortifères. Dans la lignée de la théorie d'Elias (l'autolimitation comme

---

<sup>777</sup> *ibid.*, p. 210.

progrès spontané des organisations sociales au fur et à mesure de leur développement) on pourrait estimer que la Table n'est qu'un outil destiné à matérialiser le besoin des principaux acteurs de la civilisation occidentale de s'autolimiter afin de préserver l'écologie globale de leur environnement. La Table apparaît peut-être tout simplement au moment où la civilisation en a besoin. Il n'est pas interdit de penser que même les acteurs les plus puissants, soucieux en première analyse de leur indépendance d'action, apprécieraient de prendre connaissance d'une méthode d'identification et de vigilance quant aux principaux risques inhérents à leurs activités. Il est même envisageable que toute entité qui intervient régulièrement au niveau planétaire (dans la défense, l'énergie, la production, la logistique, les médias...) soit en attente d'une telle méthode. D'une part pour bénéficier d'un regard externe sur la question, d'autre part pour structurer son approche et son discours au sujet de ces activités vis-à-vis des tiers. On pourrait considérer qu'au début du *xxi*<sup>e</sup> siècle, toute entité qui intervient au niveau mondial et refuse de faire la transparence sur les tenants et aboutissants de ses activités est une entité hors la loi. Nous titaniqons à un point tel que la méthode envisagée ici ne sera bientôt plus perçue comme un surcroît de formalisme coercitif, mais plutôt comme une innovation salvatrice pour nombre d'entreprises qui ont à cœur de retrouver des aires d'investissements et de développement déchargées de leur implications pathogènes.

Je fais l'hypothèse que les *big players* à l'échelle mondiale ont besoin d'une stratégie de moyen-long terme, et qu'elles seraient prêtes à investir dans un outil comme la Table. Car elles ont aussi besoin de comprendre comment les entités voisines se représentent le monde à un horizon assez éloigné. Et elles ne se contentent qu'à contrecœur des stratégies de marchandage conjoncturel avec les contraintes environnementales ou sociales qui s'imposent à elles. Ensuite la Table pourrait représenter un outil d'objectivation de leurs échanges avec leurs compagnies d'assurance. Enfin et surtout, elles apprécieraient grandement d'avoir accès à une instance au sein de laquelle elles pourraient mesurer publiquement (ou expliquer, justifier, évaluer, corriger) le bien-fondé de certains de leurs choix stratégiques. Je suis persuadé que la Table ne rebutera qu'en première analyse ces *big players*. Le temps qu'ils prennent conscience de l'intérêt que peut revêtir pour eux un tel dispositif. Eux aussi ont intérêt à évoluer dans un monde dont l'avenir est plus sécurisé. Devrait-on à l'inverse estimer que la Table imposerait une révolution inacceptable pour certains acteurs, qui préféreront courir le risque d'un effondrement généralisé plutôt qu'accepter une redéfinition des rôles et responsabilités des individus, peuples, des nations, des entreprises à l'échelle mondiale ? Ce serait là surdéterminer les intentions de faire le mal de la part de ces acteurs. L'analyse de plusieurs cas de figure laisse au contraire penser que c'est par manque de normes internationales acceptées que les principaux acteurs de l'économie et de la politique mondiale prennent des décisions dont les conséquences peuvent s'avérer dangereuses. Il ne faut donc pas se tromper d'objectif : la priorité ne consiste peut-être pas à trouver le moyen de contraindre les décideurs à ne pas prendre de risques, elle consiste plutôt à proposer des moyens d'éclairer l'action, sa dynamique, ses conséquences à long terme et le besoin d'en encadrer et sécuriser la mise en œuvre.

D'ailleurs on peut aussi considérer qu'il ne s'agit, avec un outil comme la Table, que d'opérer une légère adaptation des processus de décision mondiaux – processus qui par une caractéristique difficile à comprendre sont restés si longtemps sans procédure de validation au niveau mondial. Il ne s'agit après tout que de doter la société mondialisée d'instruments de prises de décision à l'échelle de son rayon d'action. Vu sous cet angle, il n'est pas interdit de penser qu'un dispositif comme la Table vienne à point nommé libérer nombre de décideurs des différentes contraintes que cette lacune leur impose. Qu'est-ce que cela peut signifier concrètement ? Que le principal intérêt d'une méthode d'anticipation d'envergure planétaire, s'il parvenait à fonctionner correctement, permettrait peut-être de retrouver un certain état de confiance entre les différents acteurs de la technico économie mondialisée.

Il se pourrait même que les *big players* cherchent avec le temps à abuser d'un tel outil, et visent à en extraire des normes (juridiques, techniques, environnementales, ...) de façon, entre autres, à constituer de nouvelles barrières à l'entrée pour leurs challengers. Ce serait dévoyer le sens de la Table, dont la vocation réside dans la structuration du repérage des enjeux de civilisation, de l'évaluation de leurs risques et opportunités et de l'identification des leviers susceptibles de permettre une reprise en main de la démocratie sur le déploiement des sujets les plus structurants pour l'avenir à long terme de l'humanité.

Gaston Berger avait rencontré paraît-il un franc succès lors de la présentation de sa conférence sur « *Le chef d'entreprise, philosophe en action*<sup>778</sup> » dans les années 1950. Il faut faire un gros effort intellectuel, au début du *xxi*<sup>e</sup> siècle, pour comprendre les raisons de ce succès. Plus aucune des remarques de Berger dans ce texte ne restent fécondes aujourd'hui, alors même que Berger reste une formidable source de régénération de la pensée de l'avenir sous plusieurs autres angles. Car les choses ont changé dans des proportions extrêmement importantes dans le monde de l'entreprise en un demi-siècle, plus encore que dans les autres domaines de l'expérience humaine. D'où le décalage chez Berger l'*industriel philosophe* entre l'intérêt que peuvent susciter aujourd'hui encore ses réflexions en matière d'anthropologie prospective, de pensée du temps, de l'action et des valeurs (sans parler de ses écrits en matière de théorétique ou de caractérologie, sur lesquels je fais ici l'impasse) et l'impression de naïveté vieillotte que suscite le texte de sa conférence sur les prérogatives du chef d'entreprise. Productivité, flexibilité, réactivité, mobilité, délocalisation, optimisation fiscale, profitabilité immédiate, retours rapides sur investissements, flux tendus, agilité, recentrage sur le cœur de métier, gestion par projet, R&D incrémentale, deviennent les maîtres mots des managers au début du *xxi*<sup>e</sup> siècle. Que disent ces évolutions ? L'entreprise, elle aussi, subit les pressions du présentisme : ses ambitions, ses vocations, ses horizons se raccourcissent et, elle aussi cherche à s'enfler telle la grenouille de la fable dans un présent hypertrophié.

---

<sup>778</sup> Gaston Berger, « Le chef d'entreprise, philosophe en action » [1955], in *HME*.

La nature de la prospective requise par ce nouvel environnement est bien différente des premières ébauches élaborées au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, dans l'euphorie des Trente Glorieuses, même si l'esprit des réflexions de Berger et notamment son concept *d'attitude prospective* reste toujours aussi central pour affronter nos enjeux contemporains. Chacun est aujourd'hui obligé de s'insérer dans les multiples circuits de l'économie libérale. Le dirigeant qui voudrait s'éloigner de ces règles et objectifs s'exclurait lui-même de la scène libérale, aussi haut perché soit-il dans les échelles hiérarchiques des instances transnationales. Ces dirigeants gagnent des fortunes tant qu'ils tirent leurs entités vers davantage de développement ou de profit, idéalement les deux à la fois. Ils ont le pouvoir de prendre des orientations stratégiques significativement engageantes pour l'avenir de leurs entités, mais ils n'ont pas le pouvoir de freiner, encore moins d'arrêter un pan d'activité pour la seule raison que ce pan serait néfaste pour la société, sauf cas exceptionnel. Pour acquérir ce pouvoir, il faudrait que des normes suffisamment sensées et coercitives parviennent à s'imposer, qu'une déontologie s'installe en matière de stratégie planétaire. Afin que ces normes deviennent *opposables* aux parties prenantes. La Table pourra servir de support à l'élaboration de ces normes.

### **La Table : phénoménologie et généalogie**

La Table pourra aussi servir d'architecture de « rétention du monde », c'est-à-dire de dispositif d'accumulation de sens qui a une tendance naturelle à la dispersion. On se souvient de l'insistance avec laquelle Anders cherchait comment nous pourrions faire appel à des matrices pour contenir des fragments de réalité dans un monde qui tend à se dissoudre<sup>779</sup>, à se peupler de simulacres, sans unité, comme des images dispersées sans la continuité du « montage cinématographique » dont elles auraient besoin pour exister pleinement.

De fait la Table ne représente pas la matrice de reconstruction consciente du monde, puisque nous n'avons pas ce pouvoir, elle représente la matrice d'évaluation des risques et opportunités liées aux enjeux technicoéconomiques les plus structurants pour l'avenir de l'humanité. Elle doit repérer les principaux axes de configuration de la réalité tels qu'ils résultent des logiques technicoéconomiques à l'œuvre dans la civilisation occidentale, identifier toutes les directions dans lesquelles le monde risque de se dissoudre, fixer les ordres de grandeurs et établir les priorités. En d'autres termes, rappelons que la Table ne peut pas déployer une architectonique qui permette d'orienter le développement souhaitable de la société au sens où Berger pouvait l'imaginer au milieu du xx<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit pas de choisir une des options possibles de l'avenir pour la faire « advenir à l'existence ». Il faut repérer les profils de futur en cours de déploiement dès aujourd'hui et s'interroger sur le besoin, la possibilité et la faisabilité d'en réorienter le cours si nécessaire. La Table doit aider à débusquer ce qui « fait monde »,

---

<sup>779</sup> Günther Anders, « Le monde comme matrice et comme fantôme », in *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Tome 1. [1956].

avec ou sans notre consentement. Elle représente un dispositif pour envisager de monter d'un cran dans la compréhension des orientations stratégiques et de leurs implications planétaires.

Il n'y a plus d'un côté des fins à atteindre et de l'autre côté des moyens à mettre en œuvre pour les atteindre. D'un côté des objectifs politiques ou marketing par exemple, de l'autre côté des moyens technologiques. Tout est politique, mais rien n'est purement politique. Tout est technoscientifique, mais rien n'est purement technoscientifique, tout est économique, mais rien n'est strictement économique, tout est écologique, mais rien n'est exclusivement écologique. Ce sont des lacunes, des défauts de pensée, ou bien des totalitarismes déguisés qui se dissimulent derrière ces concepts univoques. C'est l'objectif de la Table de donner à comprendre ces interférences, de décrypter les bifurcations probables, possibles, souhaitables et les conditions à réunir pour opérer ces bifurcations si besoin. Nous verrons ultérieurement comment la Table proposera pour cela un regard croisé systématique en direction des quatre angles de vue les plus instructifs, à savoir les angles technoscientifique, économique, écologique et politique.

La question n'est pas de comprendre jusqu'où la rationalité, spécialement dans ses déclinaisons technicoéconomiques, risque de dissoudre l'homme et le monde. Nous pensons entrevoir assez clairement à présent que les logiques actuellement à l'œuvre dans la civilisation occidentale se dirigent tout droit vers l'anéantissement. Dans ce contexte ce qui compte n'est pas d'y parvenir le plus rapidement possible, mais bien de parvenir à un développement sans risque de perdre l'humanité en cours de route. De tout temps, vraisemblablement, toute œuvre humaine a consisté dans la création d'une rupture dans le cours naturel des choses. Toute œuvre humaine s'arrache aux cycles du végétal et de l'animal pour constituer une expérience spécifique et, par sédimentation, un nouveau monde. C'est ainsi que les hommes peuvent se considérer comme « maîtres et possesseurs de la nature ». Non pas parce qu'ils auraient à se substituer au créateur de l'univers, non pas parce qu'il s'agirait de mettre la totalité du monde au service leur usage exclusif, mais seulement pour reconnaître leur position originale dans ce monde où ils parviennent tant bien que mal à modifier le réel par leur capacité à nommer les choses, à raconter certains événements, à fabriquer de nouveaux objets, à instaurer une législation entre les hommes, à mettre leur milieu de vie en intrigue. Sous cet angle il n'y aurait finalement rien de neuf à l'ère de l'Anthropocène, si ce n'est un énorme problème d'échelle qui risque de faire basculer brutalement la civilisation complète dans l'anéantissement. Ce sera la fonction de la Table d'identifier toutes les occurrences de basculement dans l'irréversible, dans le néant, mais sa fonction sera aussi d'identifier et encadrer les conditions de *persistance* d'un monde. Le véritable projet contemporain à structurer consiste à retrouver des règles de conduite et d'action qui ne détruisent pas le monde, qui ne déconstruisent pas l'idée d'homme, qui mettent à jour les conditions de continuité de l'aventure humaine.

Nous ne pouvons changer ce qui a été. Mais nous pouvons contribuer à ce qu'il en soit autrement à l'avenir. « Nous ne maîtrisons pas le futur, disait Prigogine, mais nous pouvons contribuer à le

construire ». Nous pouvons changer le regard sur ce qui a été et, ce faisant, nous changeons notre regard sur ce qui est au présent, et ainsi nous commençons à réorienter le futur. D'ailleurs, si nous ne cherchions pas à les retravailler dans la perspective du futur, passé et présent resteraient des masses de faits bruts, tout juste distinguables dans les catégories du présent.

Il faut laver l'horizon de toute téléologie technoscientifique et économique et reprendre l'analyse factuelle des faits qui questionnent l'avenir de l'humanité. Les faits, c'est-à-dire les enjeux structurants pour l'avenir, doivent être identifiés à l'issue d'une investigation de type phénoménologique.

La Table est une pragmatique de l'analyse des enjeux stratégiques de la civilisation. Elle se veut le lieu de tous les diagnostics, de toutes les controverses, de tous les conflits d'opinions au sujet de ces enjeux ; elle propose un recensement exhaustif, une analyse phénoménologique de tous les enjeux les plus déterminants pour la survie de l'humanité sur longue durée. Mais le noyau des principaux enjeux n'est pas fixe et définitif, il se réajuste constamment en fonction des matières disponibles, des effets voulus ou non voulus des innovations, des *attentes des consommateurs*, de la conjoncture économique, des jeux de pouvoir parmi les principaux acteurs de la mondialisation... Il s'agit donc de saisir les éléments constitutifs d'un ensemble toujours en transformation, en mouvance, duquel d'ailleurs il n'est pas possible de s'extraire complètement pour en avoir une vision complète. D'où le perspectivisme méthodologique proposé pour combler cette lacune de notre regard naturel sur les choses.

La phénoménologie qui inventorie les enjeux, la généalogie qui révèle les types de rationalité en déploiement : pour le recensement des enjeux de civilisation, il faut s'appuyer sur une démarche de type phénoménologique, viser une *description* de tous les phénomènes qui semblent avoir une importance pour la survie de l'humanité, en « mettant entre parenthèse » toutes les autres formes d'intérêts (politique, financier...) qui peuvent agiter ces enjeux. Les promesses des chercheurs, les lois du marché, les masses financières en jeu, les directives politiques, les phénomènes de mode, tout doit être *mis entre parenthèses*. Observer le réel dans toute sa complexité et sa globalité, recenser tout enjeu qui peut significativement peser sur l'avenir de la civilisation dans des proportions et selon une mesure détaillée ci-après. Nommer ces enjeux, les classer selon une hiérarchie cohérente. Puis enclencher l'analyse généalogique pour chacun de ces enjeux : d'où viennent-ils, vers où dirigent-ils la civilisation, quels sont leurs composants, qui en profite et qui les subit, quel est l'éventail de leurs évolutions possibles, comment définir le vocabulaire et la grammaire susceptibles de soutenir un dialogue démocratique mondial autour de tel enjeu ; comment interfèrent-ils avec les autres enjeux, comment peut-on influencer sur leur orientation à l'avenir, de façon à ce qu'ils ne referment pas l'avenir global de la civilisation ?

La Table comme dispositif critique de premier niveau. L'analyse phénoménologique pour décrire, l'analyse généalogique pour comprendre et saisir les orientations en marche, semblent représenter les meilleurs moyens de réaliser le diagnostic dynamique de la situation planétaire globale en déploiement

sous nos yeux et de saisir les leviers par lesquels nous pourrions peut-être en reprendre en main les grandes orientations. Généalogie : faudra-t-il aller jusqu'à envisager des moratoires pour certains développements, une décroissance économique dans certains secteurs d'activité ou régions du monde, un jardinage de la planète pour maintenir en équilibre la biosphère, un contrôle de la démographie mondiale ? La Table doit fournir la toile de fond du diagnostic de la situation mondiale et identifier tous les risques et opportunités dans la perspective *d'atteindre le xxii<sup>e</sup> siècle sans encombre pour l'ensemble de l'humanité*. La fin qui est proposée avec la Table, en tant que carte stratégique mentale universelle, n'est plus le développement technicoéconomique maximisé, c'est l'analyse critique de tous les dangers à circonscrire et de toutes les opportunités de redressement à éclairer dans cette perspective qui constitue le fil conducteur des arbitrages envisagés.

Nous devons aujourd'hui mettre au point de nouveaux dispositifs de pensée et d'action, voire les institutionnaliser dans l'optique de les voir coordonner les actions humaines les plus structurantes au niveau mondial. Nous avons à passer d'une pensée de l'avenir comme rêve à une pensée de l'avenir comme réalisation du devenir de l'humanité. Dans le premier cas nous ne sommes pas à l'initiative, nous nous contentons de découvrir les résultats de l'action des hommes, au fur et à mesure de leur manifestation publique. Dans le second cas nous avons perdu l'illusion de pouvoir configurer le monde selon les plus grandes lignes de nos aspirations humaines, nous avons enregistré que les effets secondaires de nos actions sont aussi importantes, mais moins prévisibles, que nos programmes d'action conscients. Mais nous avons aussi compris que le devenir de l'humanité est entre nos mains, au moins partiellement, malgré notre incapacité à anticiper les résultats concrets de la configuration que nous lui imposons.

Ainsi la conscience inquiète de l'avenir doit se compléter d'une mobilisation concrète pour le « devenir » de cet avenir, afin de rompre avec une certaine peur du futur, exploitée par des « experts » futurologues, médiatisés et autoproclamés. Les philosophes des Lumières nous réapprennent à oser « avoir l'avenir devant nous » et à fonder une espérance entée sur une raison que la République s'efforce de toujours mieux former chez tous les citoyens.<sup>780</sup>

Doit-on dans ce contexte viser une sorte de néo-méliorisme ? Si nous voulons viser autre chose qu'une pensée de la simple préservation du monde tel qu'il est aujourd'hui, si nous envisageons positivement de nouvelles possibilités d'évolution et d'émancipation, alors nous devons avoir en tête quelques grandes options de type mélioriste. Charles Coutel a détecté chez Kant une notion de *signe historique* qui pourra utilement nourrir la réflexion présente à propos de la Table et des enjeux de civilisation, dans la perspective *d'améliorer le monde*.

Kant voit dans l'harmonisation du Droit public international et du Droit cosmopolitique (qui met le devoir d'hospitalité au centre de nos relations), un moyen de viser l'amélioration du monde. Améliorer le monde, c'est

---

<sup>780</sup> Charles Coutel, « Améliorer notre monde complexe : les leçons du Siècle des lumières ». In *L'avenir en question : la fin des promesses ? Religion et politique face à l'imprévisible*, p. 28.

faire appliquer cette hospitalité universelle, entre états et entre individus (vers la paix perpétuelle) ... Kant, dans le *conflict des facultés* de 1798, nomme *signe historique* un événement qui aurait ainsi dans le même temps une portée *démonstrative* (pour le présent), une portée *remémorative* (pour le passé) et une portée *pronostique* (pour l'avenir). Améliorer le monde, c'est scruter, voir susciter, des événements qui « déshabituent » les esprits d'eux-mêmes et ouvrent des possibles nouveaux. Le signe historique « possibilise » le temps et l'histoire : améliorer le monde, c'est s'appuyer sur le présent pour stimuler notre pensée de l'avenir comme *devenir* possible et amplifié de notre liberté future.<sup>781</sup>

Selon Kant, les événements qui font date et sens (faits porteurs d'avenir ?) mobilisent notre discernement vers le passé tout autant qu'ils développent notre orientation vers l'avenir et notre ancrage dans le présent. Notons que les *enjeux de civilisation* dont nous allons chercher à établir la cartographie précise auront de forts traits communs avec les *événements, ou signes historiques* au sens kantien. Comme les signes historiques de Kant nos enjeux de civilisation devront répondre à des critères à la fois critiques, problématiques et programmatiques.

---

<sup>781</sup> Charles Coutel, « Améliorer notre monde complexe : les leçons du Siècle des lumières ». In *L'avenir en question : la fin des promesses ? Religion et politique face à l'imprévisible*, p. 23.

## 5.2. *L'avenir, affaire d'institution*

De même que l'époque de la Renaissance a inventé la notion de perspective, nous sommes en train actuellement d'élaborer la notion de prospective. Mais la prospective, si elle est bien apparue à un moment relativement précis dans l'histoire, au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, n'est pas encore allée au bout de sa logique et de sa capacité de configuration du futur. C'est en tout cas la thèse défendue ici. Tout comme l'emploi de la perspective s'est peu à peu répandu au cours des ans à partir de la Renaissance, la prospective doit parachever la mutation qu'elle rend possible dans l'appréhension de l'avenir collectif. Elle doit poursuivre la « conversion du regard » qu'elle a initié avec Berger afin d'intégrer les nouvelles données que représentent l'Anthropocène, le dépassement de notre savoir par notre pouvoir, l'accélération de l'histoire et l'éclatement des temporalités, ainsi que les menaces stratégiques les plus tangibles qui pèsent sur l'avenir de l'humanité. Il faut opérer sur fond de vigilance ce que Berger avait opéré sur fond de croyance dans le progrès, à savoir un repérage des principaux enjeux tels qu'ils s'offrent à notre regard au xxi<sup>e</sup> siècle. La prospective doit refaire l'exercice qu'avait tenté le Club de Rome au début des années soixante-dix, mais sans le restreindre à la projection des risques d'inadéquation entre les besoins et les ressources naturelles en regard des développements de l'économie mondiale. Elle doit étendre le même regard de vigilance critique à la totalité des enjeux contemporains de civilisation.

Avec la Table il ne s'agit pas de faire parler une voix du fond de l'avenir. Cela reviendrait à clôturer l'avenir, à l'enfermer dans une certaine perception du présent. Il faut bien intégrer que c'est définitivement impossible : la Table n'est pas une machine à explorer le temps. Rappelons-nous pour nous en convaincre combien la *Time Machine* de Wells a surtout permis à son auteur de pointer toutes les imperfections de son époque, très précisément datées de 1895. Les esclaves *découverts* dans l'avenir de Wells (les Morlocks) ainsi d'ailleurs que les hommes libres (les Eloïs) ne faisaient qu'incarner, en les exagérant, les dysfonctionnements et les inégalités du monde industriel de l'Angleterre de la fin du xix<sup>e</sup> siècle. Ils ont illustré les risques d'évolution de l'humanité tels que Wells pouvait les pressentir sur la base des données objectives dont il disposait à cette date. En fait la *Time Machine* de Wells n'a fait qu'explorer son propre présent, et nous avons vu combien le siècle qui nous sépare de Wells a encore accru la difficulté qu'il en soit autrement aujourd'hui. En aucun cas la Table ne devra reproduire l'illusion de pouvoir deviner quoi que ce soit. Il s'agit bien au contraire de mettre à jour des logiques déjà à l'œuvre dans nos processus de détermination du futur. Car il en est vraisemblablement de même aujourd'hui : lorsque nous imaginons les machines du futur, les cyborgs par exemple, en leur conférant intelligence, autonomie, capacité de reproduction, lorsque nous nous interrogeons sur la question de savoir quelle place et quels droits nous aurons à leur accorder, il est probable que nous ne faisons que projeter dans nos simulations nos catégories logiques et morales d'aujourd'hui. Il est probable que l'émergence de ces machines du futur susciterait d'elle-même bien d'autres mutations de nos catégories actuelles.

## *La Table comme programme et comme chantier*

La Table n'est pas une finalité, c'est une tâche. Elle n'est pas une position, mais un chantier pour les hommes et, en premier lieu, pour leurs dirigeants. Elle veut aider à la prise de position dans un monde où l'inaction est devenue impossible.

Le futur ne peut plus être la poubelle du présent. Il représente le premier bien commun de l'humanité. Nous devons apprendre à le comprendre, l'apprécier, le respecter, le construire, le rendre le plus large, le plus profond et le plus long possible. Il en va de la qualité, de l'étendue et de l'intensité de nos propres vies actuelles et futures. Il s'agissait à la naissance de la modernité d'utiliser au mieux toutes les ressources à notre disposition pour faciliter et adoucir nos vies humaines difficiles dans une nature perçue comme froide et hostile. Nous avons amélioré une partie importante de ces conditions de vie difficiles au départ, nous avons considérablement réduit la souffrance et la solitude de l'homme face aux accidents naturels. Certes nous n'avons pas résolu les énigmes de la vie, de l'amour, de la haine, de la mort, mais nous avons fait un pas significatif, au moins en Occident, dans la satisfaction des besoins primaires. Il ne s'agit plus prioritairement, au début du *xxi*<sup>e</sup> siècle, de prolonger notre tentative de nous rendre comme « maîtres et possesseurs de la nature », car cette stratégie touche à présent aux conditions de survie de l'humanité. Jouer avec les atomes, les molécules, les gènes, les neurones ou la psyché nous porte aux limites du compréhensible, du gérable, et certainement du souhaitable dans la mesure où nous sommes incapables d'en anticiper les effets sur longue durée. Nous *subissons* actuellement, sans les comprendre ni en mesurer la portée réelle, nombre de nos innovations. Ces innovations nous poussent, en aveugles, vers des régions inconnues de l'être, nettement plus mystérieuses et plus dangereuses que les nouveaux continents de l'époque moderne. Mais ces innovations cessent à présent de nous paraître exaltantes car elles comportent davantage de dangers et de nuisances que de promesses d'amélioration de nos conditions de vie. Elles impliquent de dérégler le climat, d'épuiser les stocks de la biosphère, de modifier le patrimoine génétique d'une partie du vivant, de polluer la terre, les eaux et les airs et elles exposent des pans entiers de l'humanité à des dérèglements socioéconomiques plus destructeurs que les catastrophes naturelles.

La priorité de la civilisation occidentale au début du *xxi*<sup>e</sup> siècle n'est plus de prolonger la stratégie de conquête d'une nature perçue comme extérieure, indépendante et insensible aux activités des hommes. Certes nous avons encore un gros travail de partage des fruits du progrès à effectuer, car ce progrès est perçu par les trois-quarts de la population mondiale comme un rapt par l'Occident des ressources de la planète. Mais devant l'assurance objective d'une apocalypse d'origine anthropique la priorité consiste surtout à récupérer le futur. Le futur nous échappe et il convient de tout mettre en œuvre pour le reconquérir. Voilà la priorité de toutes les civilisations terrestres en ce début du *xxi*<sup>e</sup> siècle. Tout comme l'Occident est parti voici cinq siècles à la conquête de la nature, dans la perspective de la dominer et la soumettre, nous devons partir aujourd'hui à la conquête du futur, non pas pour le soumettre et le dominer mais au contraire pour lui donner toutes les chances de demeurer ouvert,

inconnu, profond. Afin que l'avenir ne devienne pas le futur « gouffre de l'histoire », afin qu'il reste ou redevienne le terrain de jeu infini à disposition de chaque homme à la naissance. Un terrain possiblement incertain, risqué, dangereux pour les hommes les plus hardis, mais un terrain qui demeure solide, vaste, inconnu et inébranlable pour tous les peuples, un terrain dont nous devons être certains, à l'approche de la mort, qu'il restera toujours aussi vaste et profond pour tous les enfants de la terre, pour la totalité des générations à venir, aussi loin que notre regard puisse porter.

Car en cherchant à dominer la nature nous avons, sans le vouloir, rétréci le futur dans des proportions énormes, jusqu'à entrevoir très clairement aujourd'hui plusieurs dangers de catastrophes qui pourraient remettre en cause l'existence même de l'humanité. Il s'agit donc d'opérer une vaste restructuration des activités technicoéconomiques sur l'ensemble de la planète, de modifier en profondeur la stratégie et les règles de gouvernance des principaux acteurs mondiaux. Il s'agit de libérer l'humanité des fardeaux qui l'assaillent de toute part, de rouvrir le futur qui semble coincé, comprimé, presque éteint au fond de nos plus profondes impasses stratégiques.

À coup sûr, au point où nous en sommes, récupérer l'avenir sera une vaste, difficile et longue tâche. Certains préféreront certainement le suicide qui s'annonce, en espérant qu'il ne soit pas trop douloureux. D'autres, les plus riches aujourd'hui, préféreront jouir ostensiblement et au maximum des derniers fruits de la terre en acceptant le risque de voir le rideau tomber soudainement sur les horizons humains. D'autres enfin, choisiront de cultiver cette utopie qui consiste à penser qu'une reprise en main de l'avenir de l'humanité est possible ; qu'il suffit peut-être de chercher à en structurer l'approche pour rendre possible une capitalisation des efforts orientés vers un changement global de stratégie technicoéconomique planétaire. C'est très exactement à cette tâche que cherche à s'atteler la Table. C'est pourquoi la Table n'est pas un état, elle est à la fois un programme et un chantier. Un programme qui vise à assurer et consolider l'existence d'un avenir ouvert pour les générations à venir, aussi loin que l'on puisse les imaginer. Un chantier qui structure les échanges, le diagnostic et le traitement de tous les sujets qui posent question pour l'avenir à long terme de l'humanité.

### *La Table comme recherche d'efficacité*

Nous sommes dans une étrange situation : un consensus semble s'établir sur l'idée que notre civilisation a pris des orientations dangereuses, mais aucun de ses principaux acteurs ne semble envisager un changement de cap. Personne ne demande une modification du mode d'organisation de la société-monde telle qu'elle est engagée et poursuit actuellement son déploiement. Voyons comment on a cherché à sortir des dernières grandes crises économiques : aucune grande puissance publique ou privée ne s'est élevée contre le mode d'organisation du système technicoéconomique tel qu'il fonctionne actuellement. On pardonne immédiatement à ce système tous ses défauts : on pointe bien ses *imperfections*, les frottements du système libéral (les acquis sociaux, les contraintes environnementales, les résistances humaines au changement...) mais c'est pour chercher à les

éliminer : on vise à rétablir la confiance, à assurer la sécurité bancaire, à faciliter les échanges internationaux, à réformer les institutions financières, à oublier la faim dans le monde. On voit la sortie de crise comme devant découler d'un perfectionnement et d'un élargissement de l'économie de marché. Il est vrai que l'idée de révolution a perdu de sa capacité à faire bouger le monde : le monde est un complexe d'humains, de végétaux, d'animaux, d'outils, d'idées, d'usines, de réseaux, de règlements si compliqué qu'un renversement de ce monde donne l'impression de ne pouvoir aboutir qu'à un chaos peu attirant, sauf éventuellement pour les plus désespérés, qui vivent déjà dans un chaos de ce type. Pour ces différentes raisons il paraît plus pertinent de viser une prise –ou reprise- en main de la démocratie (entendue ici comme capacité à organiser un débat sincère et transparent, ouvert à tous) sur les enjeux à propos desquels l'urgence ou l'importance demandent une réflexion de niveau mondial. Il paraît plus pertinent de viser à réguler la mondialisation que de la perturber dans ses principes fondamentaux. Réguler, mais sans prétendre pouvoir maîtriser ni sa direction générale, ni ses composantes tout au long de la chaîne des échanges internationaux. Seulement anticiper et empêcher son potentiel autodestructeur d'aller au bout de sa logique de spécialisation (qui aboutit à des stratégies sectorielles concurrentielles et complètement insensibles à leurs effets collatéraux hors du périmètre de leur filière) et de rentabilité (qui vise l'optimisation économique à court terme des ressources dont la longue durée aura besoin pour survivre) – logiques dont tout porte à penser qu'elles conduisent à un effondrement de la civilisation. Ou à la sauvegarde des intérêts d'une très faible minorité, au détriment des conditions de vie et d'avenir d'une grande majorité, ce qui équivaut dans la présente étude à une sorte d'effondrement. La Table ne cherche pas à élever des digues juridiques ou militaires contre des supposés débordements de la technico économie mondialisée ; il s'agit de réfléchir à la mise au point d'un dispositif qui permette le diagnostic, l'évaluation et l'inflexion des stratégies dangereuses ; en espérant vivement initier, par la force du raisonnement proposé et sa capacité à influencer sur les processus de prise de décision des *Big Players*, un changement global dans l'appréhension des enjeux relatifs aux questions de long terme.

En un sens la Table recherche un principe *d'efficacité globale* au sens où Illich a plusieurs fois avancé cette notion. Un principe dont l'ambition d'efficacité serait supérieure à la logique marchande actuelle dans la mesure où il apprendrait à tenir compte du long terme, et ceci pas seulement de son propre point de vue, également du point de vue des tiers à qui la Table apporterait un droit de regard et d'évaluation sur toute question d'intérêt public mondial. Rappeler aux logiques marchandes qu'elles n'ont rien d'une évidence universelle : elles ne sont que des programmes d'optimisation à court terme des ressources mondiales, elles n'ont pas à imposer leurs logiques hors de leurs sphères d'intervention, elles doivent au contraire apprendre à projeter les conséquences de leurs orientations sur l'état du monde dans son ensemble, à soumettre leurs projets à l'opinion publique mondiale. La Table s'avance comme un outil destiné à structurer ces échanges avec l'ambition de couvrir le champ des possibles avec suffisamment de largeur et de profondeur pour organiser un nouveau type de réflexion à propos des enjeux de civilisation.

La Table ne porte pas d'appréciation définitive sur la possibilité ou la nécessité de faire évoluer ou non le système technicoéconomique actuel. Elle vise à le laisser fonctionner selon ses règles actuelles, ne serait-ce que parce qu'il n'est pas trop lourd et généralisé et que sa dynamique actuelle ne permet aucun changement de cap ; aucun acteur public ou privé n'est en capacité de l'infléchir, pas même les Etats Unis d'Amérique qui, de toute façon, ne le souhaitent pas. Dans ce contexte la Table vise à surveiller, faire cesser ou réorienter ses éventuels débordements, au moyen d'un dispositif suffisamment solide pour engager un nouveau type d'échanges de nature démocratique sur ces risques de débordement.

### *La Table pour institutionnaliser la prise en compte du long terme*

Comment sortir des horizons de court terme de l'action politique ou économique ? On l'a vu, il n'est guère possible pour les dirigeants de s'extraire des logiques de pouvoir et de court terme qui s'articulent autour des élections ou des publications de résultats annuels. Et il ne paraît pas raisonnable de compter sur la générosité ou la motivation personnelle de quelques dirigeants sacrificiels pour résoudre nos enjeux de civilisation. Nous avons à instaurer des procédures institutionnelles adaptées à la situation et aux enjeux contemporains, c'est-à-dire adaptés au besoin de visibilité quant aux enjeux les plus manifestes, à la prise en compte de la longue durée, à la mesure des implications possibles des décisions présentes, à la modification des trajectoires qui paraîtront plus néfastes qu'intéressantes pour l'avenir de l'humanité. Il faut prioritairement sortir de nos logiques actuelles d'enchaînement d'intérêts à court terme, négligentes de leurs implications sur la durée et menant à des impasses stratégiques majeures. Mais introduire la prise en compte du long terme représente un challenge majeur auquel rien ne prépare, si ce n'est la légère angoisse qui se répand depuis la prise de conscience de notre entrée dans l'Anthropocène.

Il s'agit de trouver le moyen de combiner de manière nouvelle nos ressources cognitives et imaginatives dans le cadre de nouvelles procédures d'analyse, d'évaluation et de gouvernance. Le marché, ainsi que le processus démocratique, ne peuvent que repérer les risques de leurs activités et processus à court terme. Ils ne savent pas percevoir les risques potentiels pour le long terme. Car d'abord la simple poursuite des intérêts individuels de chaque individu ne conduit pas à une maximisation de l'intérêt collectif. L'image des embouteillages aux heures de pointe illustre parfaitement ce constat. De plus, la simple addition des intérêts individuels ne conduit pas à la construction du bien collectif le plus souhaitable car il est probable que l'ensemble des options individuelles auront été projetées sur des horizons trop courts. Personne à titre individuel ne prend sur ses épaules le fardeau que représente la responsabilité vis-à-vis de la très longue durée, par exemple les implications de nos actions de portée intergénérationnelle comme les exigences de l'environnement ou de la gestion à long terme des ressources fossiles. Ni le marché ni les processus démocratiques ne suffisent à eux seuls à anticiper correctement les situations collectives qui résulteront du cumul des options individuelles. A partir du moment où nous constatons que la question de l'avenir à long terme doit être prise au sérieux, il

devient indispensable de proposer les institutions qui auront pour objectif de faire vivre ce souci du long terme, des institutions qui permettront la prise en compte de la question du long terme avant toute prise de décision ayant potentiellement des répercussions sur la longue durée, à titre préventif donc, ou bien des institutions qui auront pour objectif de repérer toute dérive imprévue au départ et de proposer des corrections, donc plutôt ici à titre curatif.

Le projet de Table dont nous parlons ici représente un premier pas dans la direction de cette institutionnalisation de la prise en compte de la longue durée, au moins pour ce qui concerne toute question stratégique susceptible d'avoir des incidences sur la capacité de survie de l'humanité. Faire en sorte qu'aucune décision stratégique ne puisse être prise sans passer par un examen de sa pertinence sous une forme démocratique serait une grande avancée sociale. Que la civilisation puisse avancer dans une direction dont les perspectives sur la longue durée auraient été envisagées, auraient fait l'objet de débats transparents, ou seraient en voie de subir des correctifs adaptés aux nécessités en cas de problème, voilà qui constituerait un grand pas dans la tentative de maîtriser le destin de la civilisation.

Vue sous cet angle, la Table représenterait une immense innovation sociale. Car la question est bien de proposer une avancée dans la prise en compte du long terme et de la responsabilité collective. Tout le monde s'accorde à dire que dans les démocraties libérales avancées, la capacité du politique à configurer le futur recule de façon significative. Dans les sociétés complexes, où peuvent germer toutes sortes d'innovations technologiques, financières, culturelles, le poids du politique devient marginal. En régime libéral l'État ne parvient plus à résister à la vigueur de la technico économie. En première analyse le politique ne semble plus en mesure de proposer des innovations sociales. A tel point que l'on se surprend à penser que le véritable rôle du politique consisterait peut-être à s'effacer après avoir construit et consolidé la place et les dispositifs de fonctionnement du marché, à perturber le moins possible les processus plus performants du marché dans sa capacité à susciter et gérer le changement. Mais en seconde analyse il n'en est plus ainsi. Tout d'abord les lourds problèmes d'inégalités et d'environnement au sens large conduisent rapidement à nous interroger sur l'efficacité réelle des dispositifs politiques et économiques actuellement en exercice. Mais surtout, depuis la prise de conscience de l'Anthropocène, il est devenu patent que ces logiques sont suicidaires, notamment parce qu'elles échouent à incorporer la question du futur lointain dans leurs dispositifs de gouvernance. Que la Table propose un dispositif susceptible d'encadrer la prise de décision sur les questions les plus structurantes constituerait donc une réelle avancée.

Mais comment nous y prendre ? Nous savons que la vitesse réduit la visibilité. Vivrons-nous alors dans un temps de plus en plus opaque, dans notre monde en accélération, jusqu'à rendre le futur totalement imperceptible, infigurable ? Comment gérer la complexité croissante de la société ainsi que la liberté et la puissance accrues des acteurs dans un contexte de perte graduelle de la visibilité sur le futur ? Le problème réside dans le fait que le futur ne dispose d'aucune institution ni d'aucun avocat pour le défendre – et ceci pour la raison historique qu'il n'en avait pas réellement besoin avant l'entrée dans

l'Anthropocène. Dans une conception du monde guidée par l'objectif de se rendre maître d'une nature perçue par ailleurs comme inébranlable et disposant de ressources infinies, la question du futur demeurerait un sujet d'inquiétude individuelle, et non pas un sujet d'inquiétude collective, encore moins un problème de civilisation. L'humanité n'a jamais eu réellement à craindre pour sa survie face aux risques de catastrophes naturelles ; il n'en est plus de même face aux risques contemporains d'origine anthropique.

Jusqu'à récemment, dans le même ordre d'idée, notre responsabilité à l'égard du futur n'était que très théorique : dans la mesure où le futur est inconnu et inanticipable, en quoi aurais-je le devoir de me sentir responsable des incidences lointaines de mes actions présentes ? Pour quel motif ce type de devoir pourrait s'imposer par rapport à celui d'optimiser ma situation politique et économique présente, pour servir quels intérêts ? Plus exactement quels intérêts de long terme auraient la force de résister aux arbitrages avec les intérêts « présentéistes » des acteurs contemporains ? Quel argumentaire pourrait devenir *opposable* vis-à-vis des tiers ? On voit que nous sommes à la peine, tant que nous restons dans le registre de la raison classique, pour donner au futur une visibilité et un poids suffisants pour peser réellement dans les choix stratégiques de grande envergure. Vient à l'idée qu'une sorte de *révolution* est nécessaire pour cela.

Vient à l'idée que seules de nouvelles institutions seraient susceptibles d'y parvenir, sur le modèle par exemple des constitutions. Un peu comme les constitutions sont parvenues petit à petit à consolider l'idée et le fonctionnement d'un gouvernement du peuple par lui-même, nous avons besoin d'institutions qui confèreraient au long terme un poids adéquat dans les grandes orientations de la civilisation. Si je parle d'institutions, ce n'est pas par attrait particulier pour les processus administratifs. C'est plutôt parce que les institutions représentent la seule façon pour qu'une nécessité – ici la nécessité d'envisager la longue durée – puisse se construire hors de schémas autoritaires. En effet, l'urgence d'une prise en compte de la longue durée devient telle, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, qu'elle est exposée à un risque d'instrumentalisation par toutes sortes de pouvoirs qui pourraient se servir de cette urgence pour imposer leurs propres desseins publics ou privés : hommes politiques providentiels, résurgences fondamentalistes, replis communautaires, évasion technoscientifique et industrielle par exemple vers la géo ingénierie ou la mutation des espèces à grande échelle...

La Table représente une tentative de reprise en main par un processus démocratique de l'avenir à long terme sur toute question qui engage l'avenir de l'humanité. Elle représente vraisemblablement le seul chemin praticable, dans les sociétés occidentales avancées, pour envisager un ordre social dégagé de ses angoisses de catastrophes d'origine anthropique. Notons bien qu'il n'est pas certain que la Table suffise réellement à anticiper toutes les évolutions à long terme dont nous parlons ici, nous y reviendrons. Mais elle peut représenter un fort et stimulant challenge sur la base duquel une réorientation profonde de la civilisation semble envisageable, et ce serait déjà beaucoup. Travailler à

proposer, consolider, imposer l'usage de cette Table représenterait peut-être une formidable occasion pour le politique d'innover dans une direction dont lui seul détient la capacité d'initier la démarche.

Posons la question en sens inverse : existe-t-il une autre manière d'envisager une reprise en main démocratique de la destinée de la civilisation ? Ou doit-on abandonner l'idée que cette reprise en main soit possible ? Ou doit-on envisager une reprise en main qui ne soit pas d'inspiration démocratique ? Depuis l'entrée dans l'Anthropocène, si nous voulons conserver l'idée générale d'une marche de la société vers la poursuite de son émancipation, il nous faut envisager l'avancée de la civilisation comme une capacité à réduire le nombre des fatalités qui la menacent. Et dans la mesure où toujours davantage de choses relèveront de notre responsabilité à l'avenir, sauf à envisager d'importantes régressions dans le processus de civilisation, nous devons mettre au point un système de gestion rationnel de cette nouvelle configuration. Il serait définitivement suicidaire de continuer à déléguer aux seules forces du marché l'avancée vers l'émancipation collective. Les instruments et les pouvoirs dont dispose le marché ne sont absolument pas appropriés à la conduite des affaires de civilisation : les lois de l'offre et de la demande, la constitution de richesse par spécialisation croissante des acteurs sur leurs avantages compétitifs, le recours à l'innovation permanente comme stimulant de l'idée de progrès, rien de tout cela ne permet la gestion pertinente des enjeux de civilisation sur le long terme. Le passage par un système d'évaluation et de concertation doit être imaginé pour toute question qui détermine dans des proportions significative l'avenir collectif, à l'instar de ce qui a été engagé avec le GIEC sur le problème climatique.

### *Contrecarrer les logiques technicoéconomiques centrifuges*

Les distinctions classiques entre les hommes et le monde, les fins et les moyens, les sciences et les humanités, ne sont plus pertinentes. La Table doit intégrer tout cela, et notamment les nouvelles combinaisons du politique avec la technoscience. Innerarity a réfléchi à cela et il précise le nouveau rôle que doit jouer le politique.

L'alternative n'est pas de contrôler la science (aucune institution n'est capable de le faire sans détruire la capacité d'innovation de celle-ci) ou de s'abandonner à elle et de « naturaliser » l'existence (ce qui reviendrait à considérer les processus comme le changement climatique ou l'évolution de l'économie mondiale comme une réalité inévitable sur laquelle l'action humaine n'a aucune prise). La place de la politique est entre le volontarisme et le fatalisme, elle est une instance essentielle de médiation dans le labyrinthe des controverses, intérêts et culture.<sup>782</sup>

La Table cherche à poursuivre, développer et structurer un dispositif dans cet interstice. Elle vise à articuler la réflexion autour de cette intuition que l'évaluation des stratégies est une affaire de diagnostic, qui doit déboucher sur des orientations et négociations transparentes, sous le regard de la planète entière, chaque fois que les enjeux étudiés sont susceptibles d'affecter l'avenir de l'humanité.

---

<sup>782</sup> Daniel Innerarity, *La démocratie sans l'état. Essai sur le gouvernement des sociétés complexes*, p. 161.

Ne perdons plus de temps à chercher le commun qui pourrait représenter le fondement indiscutable de nos évaluations. Il est trop tard pour cela. Nous devons réserver nos forces pour dessiner un monde commun comme *objectif* pour les temps à venir. C'est en cherchant à *faire monde* pour demain que nous avons une opportunité de retrouver le sens de la longue durée.

La Table veut matérialiser le fait que la science et l'économie ne doivent plus avoir le monopole de l'orientation des sociétés contemporaines. La science a perdu le monopole de la certitude, et l'économie a perdu la légitimité que la théorie de « la main invisible du marché » lui avait un temps conféré pour l'exploitation des ressources et la répartition des richesses. La réflexion sur l'évaluation des orientations stratégiques doit intégrer ces disqualifications et proposer de nouveaux critères d'évaluation, qui tiendront compte notamment des effets de ces disciplines sur la société et ses perspectives de long terme. En clair la qualité et la pertinence d'un choix stratégique ne peuvent plus être laissées à l'appréciation des scientifiques et des économistes lorsqu'il est manifeste que ce choix peut avoir des conséquences qui débordent, dans l'espace ou dans le temps, du cadre de l'enceinte qui les initie. La qualité et la pertinence d'un tel choix doit faire l'objet d'une série de compromis, notamment écologiques et sociaux, au travers desquels cette évaluation devient une affaire politique.

Il faut admettre que le modèle de la prise de décision stratégique classique (analyse marketing des besoins sur un segment de marché, confrontation avec le possible scientifique et industriel, évaluation des retours sur investissements et des profits à en attendre) est totalement discrédité, car suicidaire au niveau planétaire. A l'avenir, une décision stratégique devra s'habituer à descendre dans l'arène du débat public dès qu'elle aura la prétention d'exercer des activités de portée mondiale. Cela concernera prioritairement les décisions prises par les Etats-nations et les entreprises transnationales. Le processus classique de validation des décisions politiques et économiques doit être extrait de sa situation actuelle de laboratoire confidentiel (comités d'experts, conseils des ministres, comités de direction). La montée du nombre de controverses, sur des sujets de plus en plus divers, montre à quel point les modèles traditionnels de validation scientifique et économique ont perdu leur efficacité. Ils sont directement invalidés par le concept d'Anthropocène, qu'ils n'ont pas vu venir et dont ils ont souvent accéléré la manifestation. Innerarity résume parfaitement cette idée, bien qu'il la cantonne trop à l'analyse des processus de prise de décision politique, sans chercher à l'étendre au domaine de l'économie libérale. « Agir rationnellement dans un milieu donné n'est pas mettre en œuvre un plan préconçu mais rechercher les conséquences imprévues d'un projet provisoire et révisable »<sup>783</sup>.

Une des exigences de la prospective est de retrouver les conditions d'une certaine souveraineté démocratique sur tous les processus technicoéconomiques d'envergure planétaire. Elle doit d'abord identifier ces conditions, et si possible proposer un dispositif d'analyse, de mesure, d'évaluation de la pertinence de ces processus. Il lui faut combattre l'idée selon laquelle il n'y aurait pas d'alternative au déploiement sans contrôle de ces processus. Le concept d'Anthropocène annonce la fin du déploiement de stratégies conçues dans la perspective de maximiser les seuls intérêts d'une nation ou d'une

---

<sup>783</sup> Daniel Innerarity, *La démocratie sans l'état. Essai sur le gouvernement des sociétés complexes*, p. 163.

entreprise au détriment de la planète entière. Il devient tout simplement impraticable de proposer des stratégies d'envergure planétaire sans soumettre les tenants et aboutissants de ces orientations au processus de délibération publique.

À l'inverse et en parallèle, la Table représentera une porte d'entrée pour la participation des citoyens à ces évaluations. D'abord en se familiarisant avec les outils classiques de la prise de décision sur des sujets planétaires, ensuite en favorisant la participation aux débats, afin de passer du statut de sujets soumis à des choix qu'ils ne comprennent pas au statut de citoyens façonnant un monde commun.

Il faut à présent confronter le projet de Table aux modes effectifs de prise de décision dans les sociétés de notre modernité tardive. Il ne faut pas croire que les processus d'élaboration, sélection et décision dans les sociétés complexes fonctionnent simplement. La représentation d'une décision prise du sommet d'une pyramide, puis déployée par ruissellement jusqu'à la base de cette pyramide, cette représentation-là est bien finie, à supposer qu'elle ait réellement existé un jour. Les sociétés contemporaines sont des systèmes sans sommet hiérarchique. Elles tentent de coordonner des systèmes fonctionnels sectorisés et en grande partie autonomes. Cela est vrai pour le fonctionnement des états-nations (résultat d'arbitrages permanents entre des logiques diplomatiques, militaires, fiscales, culturelles, économiques...), ça l'est également pour le fonctionnement des multinationales (dont les décisions résultent d'arbitrages permanents entre des logiques d'actionnaires, de clients, de fournisseurs, d'employés, sur fond de contraintes de marché, industrielles, financières, sociales...). Dans ce contexte il est clair que les systèmes fonctionnels d'une démocratie libérale avancée (l'économie, l'art, la religion, l'éducation, le droit, la famille, les arts, la science, la politique... pour les Etats-nations ; le marketing, la R&D, la finance, l'industrie, la logistique, les ressources humaines... pour les entreprises privées) ne peuvent plus être rendus cohérents par une logique qui s'imposerait à eux de l'extérieur. Bien sûr chacune de ces sphères tend à inclure dans ses propres calculs la société entière. Ainsi l'idée d'unité ne disparaît pas totalement mais se disperse en un ensemble de points de vue. Pour les uns, l'ensemble se laissera plutôt guider par une recherche de puissance, pour d'autres cet ensemble s'auto-construira plutôt selon une logique coûts/bénéfices orientée par la recherche du meilleur profit, pour d'autres encore c'est en tant que phénomène culturel ou artistique qu'il conviendra d'opérer les arbitrages nécessaires. Mais l'horizon des possibles pour chacun de ces points de vue ne sera pas celui de la société dans son ensemble. Tenter le cumul, ou la somme de ces possibles, n'aurait pas de sens. Il y a quelque chose d'autodestructeur dans la façon dont se sont constitués les systèmes de décision dans les démocraties avancées. La surproduction de points de vue divergents, sur fond de pression concurrentielle pour la puissance ou le profit, crée un stress généralisé en vue de la conquête d'avantages compétitifs plutôt qu'une orientation vers une cohérence d'ensemble. Tant que le rayon d'action des nations et des entreprises était resté local, c'est-à-dire jusqu'au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, cela n'avait pas représenté une question de survie pour l'humanité. A présent, en régime d'économie mondialisée et de production instantanée d'informations et de services, il devient incontournable de faire de cette question un sujet de premier plan. Car spontanément les critères politiques,

économiques, scientifiques, éthiques ou sanitaires ne parviennent pas à s'harmoniser. Les concepts et jeux de langage qu'ils utilisent configurent leurs propres règles de fonctionnement et d'évaluation. D'ailleurs ils préservent jalousement leurs principes d'évaluation des interventions extérieures, sur le modèle des protections de brevets dans le domaine scientifique. Chacun de ces points de vue considère la réalité globale selon les principes qui lui paraissent les plus solides (ou vrais, urgents, imposés - prouvés, rentables, opportuns, sains...) et rechigne à intégrer le point de vue des autres : que la science ait des comptes à rendre à la sphère publique, que l'industrie respecte le principe de précaution, que l'économie ait un objectif d'amélioration des conditions de vie pour tous, que la protection sociale coûte cher, tout cela est difficilement audible et intégrable dans un point de vue global.

Dans ce contexte je m'inspirerai du programme politique d'Innerarity et chercherai à l'étendre aux domaines de l'économie.

Il y a dans les systèmes sociaux ce que l'on pourrait nommer une *absence de loyauté sociale*, car ils doivent une bonne partie de leur efficacité à une totalité qu'ils sont incapables de percevoir. C'est ici précisément que se concentre la nouvelle fonction de la politique, fonction de médiation sociale, qui consiste à confronter les systèmes sociaux autonomes à leurs conditions de possibilité et de compossibilité. Contrecarrer la dynamique centrifuge des systèmes différenciés, voilà le vrai problème de la politique dans une société complexe<sup>784</sup>.

Apprendre à *percevoir cette totalité*, tel est l'objectif premier de la Table ; obliger les acteurs à intégrer un point de vue global sur toute question d'ampleur planétaire représente un objectif de premier plan, il appartient à la philosophie et à la prospective de proposer un schéma de pensée en ce lieu où aucun acteur ne dispose d'une crédibilité avérée. Ce n'est pas que philosophie et prospective disposeraient d'emblée de ce type de légitimité ; c'est plutôt que ces disciplines peuvent peut-être, moins mal que d'autres si elles parviennent à rester le plus *indépendantes* possible, endosser la responsabilité de pousser aussi loin que possible le concept de *point de vue global à long terme pour l'humanité*. Elles auront de toute façon à se nourrir de tous ces points de vue diffractés que leur renverront les multiples disciplines qui participent à l'élaboration de la stratégie aux alentours des enjeux de civilisation.

On doit néanmoins discuter ces formules remarquablement signifiantes d'Innerarity, car elles sont trop exclusivement centrées sur le politique au sens très diplomatique du terme : il n'est pas tout à fait exact de dire que *l'absence de loyauté sociale* des différents acteurs tient à leur *incapacité de percevoir la réalité*. Il y a dans cette formule une sorte de naïveté qui ne traduit pas la réalité dans le domaine de l'économie financiarisée par exemple : comme je l'ai montré auparavant, l'efficacité au sens économique du terme, en régime de compétition mondialisée, tient ouvertement à la capacité des managers à *négliger* ostensiblement les impacts de leurs stratégies au niveau global. Les notions de dumping social, environnemental, fiscal, temporel sont partie intégrante des choix de gestion des multinationales ; penser qu'ils sont incapables de percevoir la réalité serait leur faire un mauvais procès. Ils sont très souvent conscients des implications de leurs décisions, et déploient souvent de lourds moyens pour dissimuler ces implications. Ils sont formés, sélectionnés, assistés et contrôlés pour

---

<sup>784</sup> Daniel Innerarity, *La démocratie sans l'état. Essai sur le gouvernement des sociétés complexes*, p. 192.

cela – pas exactement pour aboutir à une vision globale, mais plutôt pour optimiser les retours sur investissements dans leur segment d'activité.

Pour autant il ne faudrait pas dénoncer ces processus de prise de décision sans précaution : les logiques à l'œuvre actuellement dans l'économie mondiale, y compris dans ses activités de spéculation, d'optimisation fiscale ou de recherche de profit à court terme, ne sont pas *fondamentalement* antinomiques avec la notion d'émancipation au sens le plus bénéfique pour l'humanité. Ce n'est pas *fondamentalement*, c'est *pratiquement* qu'il y a problème : il n'existe aucune échelle de valeur permettant de structurer des actions de grande envergure hors de critères d'optimisation de chacun des systèmes fonctionnels des multinationales. Imaginons le cas du président d'une grande multinationale ayant quelques doutes au sujet du lancement d'un produit nouveau et apparemment lucratif au motif que ce produit recèlerait des risques pour l'humanité à long terme. S'il rend ses doutes publics il aura immédiatement à affronter en interne la cohorte des managers remontés dans l'optique de maximiser le développement de ce produit « porteur d'avenir » dans leur domaine ; et il aura à affronter en externe les analystes financiers qui ne parviendront certainement pas à intégrer ce type de doute dans leurs modèles d'analyse de la valeur tels qu'ils sont aujourd'hui paramétrés. Ce que l'on perçoit avec cet exemple fictif et caricatural, c'est que la tyrannie des décisions locales (commerciale, industrielle, financière, sociale) peut venir configurer une stratégie globale négativement, indépendamment des bonnes volontés de toutes les parties prenantes à cette orientation stratégique. On perçoit ainsi qu'une population d'experts, de managers, de commerciaux, d'industriels, de salariés peuvent prendre une orientation négative pour leur propre intérêt à long terme, non pas parce qu'ils seraient particulièrement mal intentionnés ou incapables à titre personnel de percevoir le type de risque auquel ils vont exposer l'humanité, mais parce qu'il n'existe aucune échelle de valeur qui soit suffisamment solide pour contrecarrer la dynamique centrifuge de leurs intérêts partiels et divergents.

Or, la dynamique de spécialisation qui continuera à propulser l'Occident vers de nouveaux développements prolongera nécessairement ce phénomène de dispersion des orientations stratégiques des différentes catégories d'acteurs dans l'ensemble de la société. Ce qui pourrait théoriquement correspondre à une très réelle et profonde perspective de nouveaux progrès, ouvrir de nouveaux champs de découverte et d'émancipation pour l'homme du XXI<sup>e</sup> siècle, si seulement il parvenait parallèlement à anticiper suffisamment les conséquences de ses innovations pour éviter les accidents mortels – accidents dont le risque d'occurrence augmente au fur et à mesure de la mise au point de dispositifs technicoéconomiques mal maîtrisés.

La Table veut représenter le point d'ancrage qui permettra de stopper, lorsque la communauté internationale en percevra la nécessité, l'éparpillement des conséquences multiples des orientations stratégiques retenues sur les questions touchant au devenir de l'humanité. Elle représente un effort pour faire converger les logiques centrifuges des principaux acteurs mondiaux, pour leur imposer de

rendre des comptes, de rendre visibles les implications de leurs stratégies dans le schéma d'ensemble des principaux enjeux de la civilisation mondiale. La Table est une sorte de point d'Archimède, le point par lequel doivent pouvoir transiter toutes les questions stratégiques mondiales et leurs conséquences prévisibles sur longue durée. Elle n'a pas la prétention de proposer un schéma d'action unitaire. Les seules légitimités envisageables sont celles qui seront apportées par les systèmes sociaux concernés par les enjeux stratégiques étudiés (gouvernements, entreprises, ONG, religions, lanceurs d'alerte...) et pour lesquels la Table a l'ambition d'offrir un lieu commun d'unification du vocabulaire, d'identification des problèmes, d'évaluation des risques, et de pointage des leviers possibles pour l'action.

La Table ne propose pas une intégration sacrifiant la pluralité : elle vise à apporter une visibilité sur les implications de certaines stratégies afin de freiner celles qui semblent poser problème et libérer celles qui proposent d'élargir le champ des possibles pour l'avenir. Il s'agit de faire en sorte que chaque rationalité locale soit en mesure de visualiser et d'apprécier ce qu'elle propose sans perdre de vue le contexte global dans lequel elle s'insère et sur lequel elle aura vraisemblablement une influence. La contrepartie de la reconnaissance et de l'acceptation de ces rationalités locales, c'est la reconnaissance de leur partialité inévitable, donc de la nécessité de projeter les implications de leurs logiques au sein d'un panorama d'ensemble qui devra être sans cesse réactualisé en fonction des entrées/sorties dans la Table comme lieu de projection des principaux enjeux de civilisation. La Table représente la fenêtre au travers de laquelle nous chercherons en permanence le point de vue le plus panoramique possible sur l'ensemble des enjeux de civilisation, de leurs orientations actuelles et des directions qu'ils prennent pour le long terme ; la fenêtre donc au travers de laquelle nous proposons à chaque acteur de venir observer les conséquences probables de son action sur le monde.

La Table ne tranche pas la question de savoir à qui il revient de configurer l'harmonie de l'ensemble, d'arbitrer au sujet des choix stratégiques à promouvoir ou à proscrire. Cela n'est pas de son ressort. Elle se contente de proposer un cadre pertinent de projection des conséquences de l'agir mondial sur les perspectives à long terme pour l'humanité. Elle a un rôle de supervision permanente des principaux enjeux de civilisation et de leurs orientations sur longue période.

Le point de départ de la Table des Situations Stratégiques Universelles, c'est la reconnaissance de la complexité et de la contingence qui caractérisent les sociétés et les entreprises complexes, ainsi que l'abandon de l'idée qu'une organisation hiérarchique, qu'elle soit de type dirigiste ou démocratique, puisse l'encadrer. Les processus technicoéconomiques que nous avons enclenchés depuis la naissance de l'ère industrielle ainsi que l'idée d'émancipation telle qu'elle a été promue depuis les Lumières sont inarrêtables, ingouvernables au sens que nous donnons classiquement à ce terme. L'autonomisation des diverses sphères d'influence multiplie les forces d'entraînement du monde économique et du monde politique et, en l'absence de toute utopie régulatrice, se traduit par une explosion de logiques partielles, locales, parfois temporaires mais néanmoins à forte capacité d'entraînement. Il n'est pas pertinent de chercher à s'opposer au déploiement de cette différenciation opérationnelle, à l'explosion des innovations qui résulte de l'approfondissement de ces possibles locaux et de la grande force centrifuge de ces multiples rationalités ou stratégies locales. Il semble plus pertinent et opérationnel

d'en comprendre les ressorts et de proposer d'en ralentir le déploiement, le temps du passage dans les circuits d'échanges et d'analyse que constitue la Table.

Mais pour l'instant n'oublions pas que la recherche de puissance et de profit demeurent (par « effraction » depuis l'entrée dans l'Anthropocène) les principaux critères de prise de décision pour les *Big players*, indépendamment de toute considération des impacts de ces décisions sur longue durée.

### 5.3. *Le besoin d'une grille de lecture en direction de l'avenir*

A ma connaissance aucun auteur n'a élaboré cette idée d'une Table destinée à l'analyse systématique des questions stratégiques qui se posent, pour l'humanité présente et à venir, telle que je propose ici de le faire. Toutefois, de nombreuses réflexions ont abordé indirectement cette problématique. Plusieurs auteurs ont imaginé des grilles de lecture adaptées au monde contemporain. Le présent chapitre cherche à repérer les idées les plus structurantes à ce sujet dans l'optique d'en tirer parti pour la consolidation des fondements de la Table.

Pour imaginer un modèle de fonctionnement de la civilisation aux prises avec ses implications sur le devenir de la planète et de l'humanité, il faut constituer des agrégats. Rappelons-nous comment était constitué le premier rapport Meadows en 1971 : il distinguait cinq grandeurs fondamentales, dont il tentait de mesurer les évolutions probables et implications réciproques : population, investissement, nourriture, ressources naturelles non renouvelables et pollution. Ces cinq agrégats ne permettent plus aujourd'hui de couvrir la totalité des interrogations sur l'avenir de l'humanité, mais l'idée de distinguer ce type d'agrégats reste valide : ils représentent des nœuds de réalité, de perception, de visibilité, de champs de décision... Ils représentent le matériau de base de la prise de décision stratégique, tant au niveau des entreprises que des gouvernements. Restons donc attentifs à l'idée de distinguer les agrégats qui font sens aujourd'hui. La Table doit assumer l'ambition de les identifier, d'en proposer un inventaire qui garantira une vision exhaustive des enjeux stratégiques mondiaux.

#### *Un besoin de grille de lecture, dans le sillage de la philosophie de Berger*

Souvenons-nous de la façon dont Berger avait consolidé ses premières réflexions à caractère prospectif : il avait dénoncé les procédés les plus courants utilisés à son époque pour justifier les décisions relatives aux projets d'avenir : « L'action entreprise invoque un *précédent*, s'appuie sur une *analogie* ou repose sur une *extrapolation* ». Voilà comment s'y prend un dirigeant pour envisager ses projets, disait-il. Or, ces procédés ne conviennent plus à notre monde en accélération, poursuivait-il. Les rapprochements que l'on serait tenté d'opérer entre ces attitudes « rétrospectives » et la découvertes des lois scientifiques resteraient artificiels. « La loi scientifique ignore l'histoire et ne conclut pas du passé à l'avenir. Elle est proprement intemporelle. Elle est aperçue par le savant à l'occasion des événements qu'il observe, mais elle est indifférente à leur date ».<sup>785</sup> Plus précisément encore, les trois procédés couramment utilisés pour feindre l'anticipation sont devenus d'autant plus obsolètes qu'ils supposaient un monde relativement stable, où l'on pouvait encore prendre les choses de l'extérieur, sans tenir compte de la transformation que l'homme leur applique au travers de ses

---

<sup>785</sup> Gaston Berger, « Sciences humaines et prévision » [1957], in *TFFP*.

choix stratégiques. « Nos moyens se sont accrus et cessent d'être négligeables à l'échelle cosmique », précise Berger. Cette époque de stabilité est derrière nous, et ici Berger a l'intuition précoce des thèmes centraux en matière d'anticipation tels qu'ils seront repris par Anders ou Jonas quelques années plus tard. L'ancienne foi dans cette stabilité s'est longtemps exprimée dans l'idée générale de « nature », expliquait Berger, mais nous ne pouvons plus nous appuyer sur cette « bonne nature » sans chercher à comprendre les risques de déséquilibres provoqués par nos actions.

C'est sur le constat de cette insuffisance des méthodes de prévision utilisées à son époque que Berger a élaboré les cinq principes de base de sa réflexion prospective – voir loin, large, en profondeur, prendre des risques, penser à l'homme –, cinq principes qui ont dynamisé et structuré les recherches prospectives à la naissance de cette discipline. Dans le même esprit, je cherche à établir les principes de la Table applicables en 2015. Dans notre monde qui change à présent tout seul, avec l'objectif de rechercher les conditions de possibilité d'une survie de l'humanité à l'horizon du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, je propose d'avancer dans la recherche en disant qu'anticiper avec le sens des responsabilités doit répondre aux cinq principes suivants : *projeter, élargir, élever, repérer les mutations irréversibles et en préparer les négociations*. Plus précisément : faire de la projection vers le futur des conséquences de nos actions un principe incontournable, au moins sur les sujets qui auront été reconnus d'importance planétaire ; élargir la réflexion pour s'efforcer d'atteindre en toute circonstance une vision planétaire sur les questions étudiées ; élever et approfondir la question étudiée du passé le plus lointain vers le futur ou les profils de futur les plus éloignés afin d'apprécier toute mutation dans sa dynamique temporelle longue ; identifier tous les dangers et impasses stratégiques perceptibles ; préparer les négociations, c'est-à-dire montrer le plus explicitement possible quelle est la panoplie des risques et opportunités liée à chaque décision stratégique, et structurer un début de réflexion sur les conditions à réunir pour en faire des stratégies mondialement acceptables.

Ces cinq principes ont pour objectif d'ouvrir le futur, ou de le maintenir ouvert là où nous pressentons des risques de fermeture ou de mutation irréversible. Ils ne comportent pas de présupposés ontologiques, éthiques ni moraux particuliers, si ce n'est l'objectif de maintenir pour le futur le maximum de perspectives possibles, pour autant que l'on puisse en juger collectivement, depuis la situation présente. Il ne s'agit pas de deviner, encore moins de planifier, mais de maintenir ouvert ce qui risque de se fermer avec le temps. Systématiser l'effort de réflexion sur les avènements probables pour en brider les risques de dérives et privilégier les évolutions qui auront été avalisées au moyen d'une méthode indépendante de tout intérêt autre que celui de la mesure, pour l'avenir sur longue durée, de ce que nous aurons défini comme étant des conditions de vie acceptables pour le <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle.

Si notre perspective la plus rationnelle est la catastrophe, la tâche principale de l'intelligence collective sera alors de concevoir des alternatives à la catastrophe. Ce qui devient proprement humain à l'ère de l'Anthropocène, c'est de trouver des moyens de faire autrement, de porter des appréciations sur les stratégies sectorielles qui nous mènent à la catastrophe, de reconfigurer la civilisation là où elle nous

semble titaniquer dangereusement, de recréer des diversifications possibles, de sortir des ornières de la catastrophe, d'initier de nouvelles manières de faire.

### *La matrice des futurs selon Raymond Duval*

La réflexion de Duval est intéressante car elle conduit sur une piste utile pour la Table : Duval parle d'une *matrice des futurs*, c'est-à-dire d'une méthode pour distinguer les différents types d'attente par rapport aux futurs envisageables selon les circonstances. Malgré les réflexions des classiques sur le temps, et à la suite de quelques analyses célèbres chez Husserl, Heidegger, Merleau-Ponty ou Derrida, Duval part du constat d'une grande pauvreté des analyses concernant le sens de l'avenir. Il ne cite pas Berger, qu'il semble ne pas connaître. Il s'agit selon lui de dire en quoi consiste le sens de l'avenir et comment la conscience de l'avenir est possible. Pour cela, dit-il, il faut cesser de considérer l'avenir comme une totalité, car le temps n'est pas univoque. En considérant le temps comme univoque, les philosophes se sont fermés la possibilité de distinguer dans l'avenir ce qui est de l'ordre de l'éveil et ce qui est de l'ordre de la durée ouverte. Reprenons les analyses de Duval car elles nous serviront dans l'analyse du champ des possibles concernant les enjeux stratégiques tels que nous aurons à les envisager ultérieurement.

... penser le temps sous le concept de totalité conduit à confondre deux perspectives différentes sur l'avenir. L'une relève de la promesse et de l'exigence inhérente à l'événement de l'éveil : on se trouve face à des possibilités d'être qui doivent être assumées, accomplies ou créées. L'autre relève de la grandeur du temps ouvert au présent. Les possibilités, qui sont traces d'éveil, ne sont pas totalisables, tandis que la grandeur du temps ouvert au présent peut l'être, sous l'hypothèse d'un événement posé comme ultime.<sup>786</sup>

Tant que l'on confond ces deux perspectives il est impossible de dire en quoi consiste le sens de l'avenir ; il faut abandonner, dit Duval, la recherche du sens de l'avenir dans une approche du temps comme totalité. Il y a manifestation des grandeurs différentes dans la durée à venir, ou des distances différentes par rapport au vécu présent, et des intensités différentes dans les événements attendus. Tout cela n'est pas cumulable dans une approche totalisante, sauf à en réduire drastiquement le sens pour le vécu et l'intérêt pour l'analyse. Duval introduit alors la notion d'*accessibilité* pour analyser le sens de l'avenir.

Ce qui constitue le sens avenir aussi bien ontologiquement que phénoménologiquement est l'*accessibilité* d'un *accomplissement*... La notion d'*accessibilité* présente deux aspects indépendants l'un de l'autre, chacun comportant des degrés. Il y a d'une part la grandeur de la durée qui nous conduit vers cet accomplissement tout en nous en séparant : sous cet aspect, l'avenir change de sens selon qu'il est imminent, « pour bientôt », ou qu'il est « pour plus tard » et qu'il y a encore « tout le temps ». Il y a d'autre part la force d'être avec laquelle s'annonce cet accomplissement : il peut être inéluctable, c'est-à-dire nécessaire, ou simplement possible. Toute

---

<sup>786</sup> Raymond Duval, *Temps et vigilance*, p. 179.

conscience d'avenir comporte à la fois une signification particulière de durée engagée ou donnée et l'affirmation d'une force modale d'accomplissement.<sup>787</sup>

En gardant fermement à l'esprit que ces deux perspectives constituent deux voies d'accès différentes au futur, peut-être sera-t-il possible de dégager une approche méthodique des différentes significations d'avenir que la conscience peut vivre. Les conséquences de cette approche en matière d'anticipation ne sont pas neutres : l'avenir ainsi conçu ne se prête à aucune forme d'anticipation car tout ce qui sera pensable ou faisable à l'avance n'appartiendra pas vraiment à l'avenir mais au présent, par le biais de la sérialité d'un programme ou la structure d'une organisation. Il en est de même pour la dimension modale de la conscience d'avenir : le sens de l'avenir dépend ici également fortement du présent qui l'envisage.

Sur ces bases Duval s'engage alors dans la construction d'une *matrice des futurs*. « Nous allons tout d'abord reprendre l'analyse de l'avenir en termes d'accessibilité d'un accomplissement. Cette analyse nous permettra de constituer une matrice des futurs, c'est-à-dire un instrument conceptuel pour décrire et classer toutes les significations d'avenir que la conscience peut vivre »<sup>788</sup>. Il y a bi-dimensionnalité de l'avenir au sens où le « pas encore » est différent du « sera présent », ils correspondent à deux dimensions différentes et indépendantes : celle, modale, des occurrences et celle, extensionnelle, de la durée. Et le long de ces deux axes on peut distinguer des degrés d'accessibilité de l'avenir, qui correspondent à une pluralité de formes vécues d'avenir, hétérogènes entre eux.

Il y a des degrés d'accessibilité extensionnelle selon l'échelle de grandeur du temps qui nous sépare d'un événement visé : la durée du « pas encore » peut déjà laisser transparaître l'événement visé ou au contraire le situer « hors de portée » de toute modification perceptible. De même, le « sera présent » s'annonce avec une force d'affirmation modale qui varie selon les événements visés et selon ce que l'on croit être la nature du réel<sup>789</sup>.

D'où l'idée d'une matrice des futurs pour engager une analyse systématique de ce que représente l'ouverture de l'avenir pour la conscience éveillée. Sur le premier axe de la matrice, « l'avenir est l'accessibilité d'être entrouverte à un présent », il s'agit donc de distinguer différents degrés d'accessibilité. Duval distingue alors des « pôles d'avenir qui n'ont pas le même degré d'accessibilité », à savoir principalement des situations qui évoquent soit un espoir, une certitude, une éventualité ou encore la concrétisation d'une décision conforme à une constitution. Tous n'ont pas le même « poids d'avenir ». Et indépendamment de cette détermination modale, sur le second axe de la matrice des futurs, Duval distingue trois degrés pour qualifier l'intervalle qui sépare le « est présent » et le « sera présent » en comparant les trois énoncés suivants : dans une heure, il va faire nuit ; dans cinq ans, il y aura le marché unique européen ; dans cinq milliards d'années le soleil commencera à se refroidir.... Bien que ces trois événements apparaissent certains, leur horizon n'est pas le même. On parlera d'un

---

<sup>787</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>788</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>789</sup> *Ibid.*, p. 184.

*avenir proche*, d'un *avenir éloigné* et d'un *avenir à l'infini*. Le premier se situe dans la proximité du présent, le second dans « un temps qui n'excède pas la capacité de continuité collective pour l'exécution d'une tâche ou d'un projet », quant au troisième il renvoie à un horizon que n'affecte en rien la stabilité de la Terre et encore moins celle des sociétés humaines.

L'intérêt de la démarche de Duval est de partir de ces différences d'accessibilité pour engager l'analyse de différentes gammes de vécus relatifs à l'avenir. Sa matrice des futurs croise l'accessibilité en termes de grandeur de temps qui sépare de l'évènement visé, avec le degré de certitude de l'accomplissement de ce même évènement. Duval propose même d'introduire dans son analyse la modalité d'accomplissement « impossible-possible » pour faire de la place à l'utopie, la croyance ou l'espérance, aucune analyse sérieuse de l'avenir ne pouvant ignorer le rôle moteur de ces catégories.

Dans la problématique centrale de la présente thèse, la possibilité d'anticiper au sujet d'enjeux vitaux pour la civilisation, on se situe clairement dans *l'avenir éloigné* au sens de Duval : on n'est pas dans l'avenir proche, qui forme le voisinage quasi immédiat du présent et semble donné avec lui ; on n'est pas non plus dans l'avenir à l'infini car dans cette dimension aucun homme, aucune société n'est en mesure de pouvoir agir ; nous sommes clairement dans *l'avenir éloigné*, cet avenir qui suppose plusieurs changements intermédiaires avant d'apparaître comme atteignable. « Les conditions de sa réalisation ne sont pas encore données et il faudra beaucoup de transformations pour qu'elles le soient ». L'avenir éloigné n'est pas simplement disponible, il faudra beaucoup de transformations avant qu'il ne se concrétise. « L'avenir éloigné se situe aussi bien dans un an que dans cinquante... Paraissant irréel au regard du présent et de l'avenir proche, l'avenir éloigné est une dimension essentielle de la conscience de la réalité. Ainsi tout regard sur le devenir de sa propre vie implique l'ouverture de cet avenir éloigné. Et celle-ci n'est pas limitée par notre propre mort. Car l'avenir éloigné peut-être porteur d'actions et de projets qui dépassent la sphère de l'existence individuelle<sup>790</sup> ». La matrice conduit à envisager neuf types de futur, dont quatre sont plus particulièrement utiles à la description de l'avenir éloigné, celui qui nous intéresse le plus directement ici : délai, urgence, compte à rebours et attente.

Duval situe sa recherche sur le sens de l'avenir comme un complément par rapport aux analyses de Husserl, Heidegger et Merleau-Ponty. Ce n'est pas sur ce terrain que se situe la présente thèse. Il n'est donc pas nécessaire d'aller plus loin dans l'approfondissement du travail de Duval. Mais son analyse bidimensionnelle de la notion d'avenir en seuils d'accessibilité (qui rappelle la distinction entre temps opératoire et temps existentiel chez Berger) propose trois types d'éclairage intéressants pour nous. Tout d'abord elle ouvre la voie d'une approche relativement structurée et pragmatique de la diversité du champ des possibles : il sera donc envisageable de s'appuyer sur le modèle de cette matrice des futurs pour organiser l'analyse et l'évaluation de certains enjeux stratégiques. Ensuite le fait de s'efforcer d'envisager différents seuils d'accessibilité d'un évènement, et ceci selon deux dimensions distinctes, représente un véritable exercice d'ouverture de l'avenir. Comme le note Duval sans vraiment développer cet aspect très intéressant pour nous de son travail, « la matrice des futurs est un

---

<sup>790</sup> *Ibid.*, p. 193.

instrument nécessaire pour analyser de façon rigoureuse l'ouverture de l'avenir. Autrement on risque de réduire le sens de l'avenir à une métaphore soit de l'absence, soit du champ de présence, soit de l'inconnu, soit du progrès<sup>791</sup> ». Enfin et dans un tout autre registre, dans l'optique d'une utilisation mondiale de la Table, c'est-à-dire entre individus ou sociétés aux valeurs possiblement très éloignées, cette matrice des futurs représentera une possibilité de structurer le dialogue : nous risquons d'être confrontés, à propos de certains enjeux stratégiques, à des degrés d'accessibilité qui seront pour les uns du registre de l'urgence quand ils seront pour d'autres du registre de l'attente ou du délai. Un différentiel important de pouvoir d'achat ou de niveau d'endettement, par exemple, ou le fait d'habiter dans une zone exposée à la montée des eaux ou dans la proximité d'une centrale nucléaire, sont des situations qui conduiront à classer différemment les actions à envisager. Une matrice des futurs au sens de Duval pourra clairement aider à structurer les échanges en situation de positions divergentes.

### *La synthèse configurationnelle selon Elias*

Norbert Elias a proposé une approche intéressante de l'avenir comme mouvement général résultant d'un complexe de dynamiques entrecroisées. Dynamiques qui deviennent compréhensibles au travers d'une *synthèse configurationnelle*, concept particulièrement intéressant et adapté à l'analyse des enjeux de civilisation. Elias s'inspire de l'œuvre de Wells, dont les *Anticipations*, datées de 1901, se situent à un moment de basculement des perspectives de la civilisation occidentale. Il se demande pourquoi plusieurs des anticipations de Wells, comme celles de l'importance de la guerre défensive ou l'apparition des chars dans le domaine de la guerre, se sont révélées exactes : « la prédiction que fait Wells..., qui par la suite s'est révélée plutôt précise et fiable, est une prédiction en termes de synthèse configurationnelle »<sup>792</sup>, dit-il. Ce type de synthèse met Elias sur la piste de sa propre méthode. Pour anticiper le plus correctement l'avenir, il s'agit d'embrasser un ensemble de dynamiques qui sont *a priori* disjointes, afin de saisir le mouvement général qu'elles forment puis, par un effort structuré de l'imagination, faire apparaître toutes les évolutions possibles. Mais quelle est la nature exacte des « utopies réalistes » de Wells, ces prévisions justes et agissantes ? Décrivent-elles une réalité potentielle, qu'il suffirait d'exprimer clairement pour les faire émerger, ou ne sont-elles que des fictions interprétatives rétrospectives ?

Pour Elias, appliquer une grille de lecture configurationnelle ferait faire un saut qualitatif important à l'évaluation de nos enjeux contemporains. Les conséquences qui s'imposeraient suite à l'utilisation d'une grille de ce type auraient à inspirer les décideurs en priorité, mais également les citoyens. En effet, en régime de démocratie, tout un chacun dispose à la fois et de façon consubstantielle d'un pouvoir d'évaluation et d'une responsabilité agissante. Elias semble exprimer l'idée que si une analyse configurationnelle telle qu'il la pressent parvenait à devenir un support de réflexion généralisé, elle

---

<sup>791</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>792</sup> Norbert Elias, *L'utopie*, p. 23.

permettrait à chacun de prendre de la distance avec son présent, de faire la part des choses entre les bons et les faux problèmes, de jeter de la lumière sur certains sujets émotionnels qui s'en trouveraient mieux éclairés, et donc compris et acceptables, d'apaiser les rapports de force... Nous aurons à approfondir ces apports éventuels car Elias ne dit pas précisément en quoi sa synthèse configurationnelle permettrait par exemple de faire disparaître les perspectives guerrières...

Il est vrai que la réflexion d'Elias est ambitieuse : il impose une visée d'émancipation à la fois intellectuelle, sociale, individuelle et collective. Pour cela il cherche à réévaluer le rôle de l'imagination, interroge l'ensemble de notre rapport au réel, s'oppose au fatalisme du pragmatisme en vigueur dans les instances dirigeantes. La question que nous aurons ici à creuser ne consistera pas à contester ce type d'ambition portée par Elias, aussi démesurée puisse-t-elle paraître : car il est de toutes façons inconcevable que la civilisation occidentale puisse cesser de titaniquer sans un effort colossal de rétablissement de ses propres valeurs. Il s'agira plutôt d'apprécier en quoi cette idée de synthèse configurationnelle reste pertinente aujourd'hui pour affronter d'autres enjeux de civilisation que les questions très centrées, chez Elias dans les années 1980, autour de la guerre froide précédant la chute du Mur de Berlin.

Elias est particulièrement exigeant par exemple lorsqu'il insiste sur « la nécessité d'être parfaitement au clair sur la sociogenèse d'une utopie »<sup>793</sup>. Avec sa notion de synthèse configurationnelle, il cherche à s'opposer aux pratiques futurologiques en vogue dans les années 1970. Parlant de Wells, il loue sa capacité d'anticipation notamment pour ce qui concerne la première guerre mondiale, particulièrement bien prédite par Wells, la chute de Saint Pétersbourg, la défaite de l'Allemagne, l'apparition des tanks, la montée de la guerre défensive. Capacité selon Elias non égalée par les batteries de modèles quantitatifs des futurologues de son temps. « On peut souligner que ce type de prédiction diffère en effet de celles qui s'appuient sur des groupes de variables quantifiées et qui sont considérées aujourd'hui comme le moyen de prédiction de plus sûr et le plus précis. La prédiction que fait Wells quant à la forme de la guerre future, qui par la suite s'est révélée plutôt précise et fiable, est une prédiction en termes de synthèse configurationnelle »<sup>794</sup>. Cette approche configurationnelle consiste en la reconnexion de tous les aspects du développement social, les configurations humaines formant la substance profonde de ce développement – avec leurs rapports de force. Prévoir par exemple l'importance naissante de la notion de guerre défensive, prévoir la guerre des tranchées, c'est autre chose que prévoir le simple déploiement, sur un segment de marché, d'une innovation technologique quelconque. La Table dont nous cherchons l'architecture retiendra cette idée de synthèse configurationnelle au sens d'un dispositif qui doit forcer l'anticipation à prendre ses appuis sur l'expérience humaine dans toute son étendue.

---

<sup>793</sup> Norbert, Elias, *L'utopie*, p. 37.

<sup>794</sup> *Ibid.*, p. 130.

## Les scapes de Appadurai

Pour comprendre la mondialisation, ou la globalisation, il faut peut-être sortir des termes génériques avec lesquels nous cherchons habituellement à l'appréhender et mettre au centre de la réflexion la notion de flux. Mettre entre parenthèse les questions du *pourquoi* de la mondialisation, et l'observer sous l'angle du *comment*. Sous cet angle s'ouvre en effet un champ d'analyse gigantesque : flux migratoires, flux logistiques, flux financiers, flux médiatiques ont certainement beaucoup à nous dire. Ils sont vraisemblablement pour beaucoup dans les nouvelles formes que revêt la perception du réel dans le monde actuel. Jusqu'à récemment, l'individu occidental se concevait à l'intérieur de certaines limites nationales, géographiques, identitaires, et construisait son identité dans un jeu permanent d'opposition entre soi et l'autre, entre l'intérieur et l'extérieur. L'explosion de nouveaux flux de toutes sortes, leur extension à l'échelle de la planète modifie radicalement les règles classiques de coexistence entre le réel et l'imaginaire, entre le possible et le réalisable. Il est certain que la perception du futur, tant à titre personnel que collectif, sera radicalement bouleversée par cet état de fait. Mais comment, selon quelles lignes de fuite ?

S'agissant de comprendre la mondialisation et ses conséquences, peut-être que chercher à commencer par le commencement est une stratégie vouée à l'échec. S'il s'avère que nous avons perdu la trace de ces commencements, il vaut peut-être mieux chercher à analyser les enjeux tels qu'on les perçoit aujourd'hui, tels qu'ils semblent concrètement possibles, voire tels qu'on les imagine pour demain : ainsi nous aurons davantage de chance de saisir l'éventail de leurs orientations possibles. Dans un monde de flux globaux disjonctifs, peut-être faut-il déployer une analyse en termes de flux et d'incertitudes, et donc de chaos, que se baser sur nos classiques images d'ordre, de stabilité et de systématisme. Et envisager un résultat en termes de *négociation* possible, plutôt que de *vérité* définitive, afin de ne pas donner l'illusion de viser un ordre que nous n'avons plus les moyens d'imposer à un monde si manifestement imprédictible et immaîtrisable.

C'est dans cet esprit qu'Appadurai s'est appliqué à rompre avec les principes classiques de la recherche anthropologique. Pour cela il a renoncé « à ce qui a été jusqu'ici son principal fonds de commerce – donner à voir le sauvage »<sup>795</sup>. Appadurai est intéressant pour ma recherche car, alors que les anthropologues empruntent généralement les points de vue de la tradition, lui ne cesse de se projeter en avant, au-delà du présent, et cherche à dessiner *l'anthropologie du futur* qu'il appelle de ses vœux. Ainsi pour Appadurai, ce qui définit le monde contemporain, c'est la circulation, bien plus que les structures et les organisations stables. Il met au centre de ses réflexions la notion de flux, et observe cette circulation globalisée au moyen de concepts originaux, basés sur des *scapes* qui renvoient à l'idée de *paysage* : les *ethnoscapes* par exemple seront en quelque sorte les paysages que se reconstituent des groupes humains en mouvement suite à des migrations plus ou moins souhaitées. En fonction de leurs origines, mais également en fonction de ce qu'ils subissent, des difficultés nouvelles qu'ils ont à

---

<sup>795</sup> Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, p. 113.

affronter, ces groupes en mouvement se redessinent un nouvel *ethnoscape* commun. Ce paysage emprunte à la fois des éléments à l'extérieur, au monde tel que nous le vivons réellement, et au monde intérieur, au monde tel que nous nous le représentons en fonction de notre intériorité et de notre culture collective d'origine.

Pour analyser la mondialisation au sens d'Appadurai cinq types de *paysages globaux* sont requis, « cinq dimensions des flux culturels globaux » : outre les *ethnoscares* dont nous avons parlé, Appadurai a forgé les concepts de *technoscares*, de *médiascares*, de *financescares* et d'*idéoscares*. Ainsi les gens, les machines, l'argent, les images et les concepts sont mis en perspective au sein de paysages globaux qui mêlent, à divers degrés, ces différentes dimensions de la réalité qui se recompose. Ils représentent de nouvelles formes de « localité » dans le contexte de la « dénationalisation » pointée par Appadurai.

Le suffixe *scape*, tiré de *landscape*, « paysage », permet de mettre en lumière les formes fluides, irrégulières de ces paysages sociaux, formes qui caractérisent le capital international aussi profondément que les styles d'habillement internationaux... il s'agit de constructions profondément mises en perspective, infléchies par la situation historique, linguistique et politique de différents types d'acteurs : Etats-nations, multinationales, communautés diasporiques, certains groupes et mouvements sous-nationaux (qu'ils soient religieux, politiques ou économiques), et même des groupes plus intimes comme les villages, les quartiers, les familles.<sup>796</sup>

Ces paysages d'Appadurai sont comme des briques de base pour la construction de la civilisation mondialisée, des *mondes imaginés* par les imaginaires d'individus ou de groupes dispersés sur toute la planète, individus en quête de *relocalisation* dans de nouveaux paysages globaux, dans de nouveaux mondes, avec de nouvelles limites, de nouvelles frontières. Ils décrivent de nouveaux flux, de nouvelles relations qui traversent la planète de part en part et secrètent dans leur sillage de nouveaux besoins en matière de localisation. Il s'agit donc d'une tentative pour prendre en compte les nouvelles échelles qui se diffusent au travers de la mondialisation généralisée des échanges dans le monde contemporain. Quelques mots sur la façon dont Appadurai a construit ses *scapes*<sup>797</sup>, car à certains égards ils pourront nous aider dans la mise sur pied des leviers de la Table. Un *ethnoscape* est « un paysage formé par les individus qui constituent le monde mouvant dans lequel nous vivons : touristes, immigrants, réfugiés, exilés, travailleurs invités et d'autres groupes et individus mouvants constituent un trait essentiel du monde qui semble affecter comme jamais la politique des nations » car, tandis que le capital international fait évoluer ses besoins, tandis que la technologie et l'industrialisation génèrent de nouveaux besoins, tandis que les Etats-nations modifient leurs politiques vis-à-vis des populations réfugiées, « ces groupes mouvants ne peuvent jamais, quel qu'en soit leur désir, laisser leur imagination trop longtemps inactive ».

Pour Appadurai, l'imagination possède dans la vie sociale mondialisée une nouvelle force qui lui est spécifique, et les *scapes* permettent d'en saisir les principales lignes de force. « Davantage de gens, dans de plus nombreuses parties du monde, peuvent envisager un éventail de vies plus large que

---

<sup>796</sup> *Ibid.*, p. 70-71.

<sup>797</sup> Les citations ci-dessous relatives à la définition des *Scapes* sont reprises des pages 71 à 75.

jamais... ». C'est particulièrement tangible avec les « médias, qui présentent désormais un stock riche et toujours changeant de vies possibles, dont certaines pénètrent l'imagination vécue des gens ordinaires avec plus de succès que d'autres. »<sup>798</sup> Un *technoscape* est pour Appadurai une configuration toujours fluide de la technologie et surtout de ses enjeux économiques associés, notamment dans leurs déplacements à grande vitesse entre des frontières jusque-là infranchissables. Il donne à comprendre sous un angle original les flux financiers, les flux d'investissement, ainsi que les phénomènes de spéculation monétaire et de transferts de capitaux qui relient les entités nouvellement reliées par les différents *technoscapes* qui se détachent dans le paysage global de la mondialisation.

Les *financescapes* tenteront de décrire « la disposition du capital mondial qui forme désormais un paysage plus mystérieux, plus rapide et plus difficile à suivre que jamais : les marchés de change, les bourses nationales et les spéculations sur les biens et les services font passer, à la vitesse de la lumière, des sommes colossales à travers les tourniquets nationaux, chaque petite différence de point et d'unité pouvant avoir d'immenses implications ». Il faut bien noter que « la relation globale entre *ethnoscapes*, *technoscapes* et *financescapes* est profondément disjonctive et imprévisible, parce que chacun de ces « paysages » est soumis à ses propres contraintes et stimulations (certaines politiques, d'autres informationnelles et d'autres encore technico-environnementales) en même temps que chacune agit comme une contrainte et un paramètre des mouvements au sein des autres. » De la même façon, bien qu'à l'aide d'autres concepts, nous aurons à faire fonctionner la Table en prenant en compte des paramètres profondément disjonctifs.

Les *médiascapes* permettent d'introduire les nouveaux possibles engendrés par « la distribution des moyens de produire et de disséminer de l'information (journaux, magazines, chaînes de télévision et studios cinématographiques), désormais accessibles à un nombre croissant d'intérêts publics et privés à travers le monde, et les images du monde créées par ces médias ». Les *médiascapes* pourront connaître des altérations très diverses en fonction de leur mode d'expression (documentaire, publicité, divertissement) ou de leur support (papier, électronique) ou de leur public (local, national, transnational) ou encore des intérêts de ceux qui les possèdent et les contrôlent.

Cela signifie que de nombreux publics, à travers le monde, perçoivent les médias eux-mêmes comme un répertoire complexe et interconnectés d'imprimés, de celluloid, d'écrans électroniques et de modes d'affichage. Les limites entre les paysages réels et fictionnels qu'ils visionnent sont brouillées, de sorte que plus ces publics sont éloignés de l'expérience directe de la vie métropolitaine, plus ils sont susceptibles de construire des mondes imaginés qui soient des objets chimériques, esthétiques, voire fantastiques, notamment si ces mondes sont évalués selon les critères d'une autre perspective, d'un autre monde imaginé.

Car les *médiascapes* n'offrent que des comptes rendus d'intérêts privés ou publics, des fragments de réalité, et ils laissent les hommes se faire l'idée qu'ils pourront de leurs propres identités et du récit de leur propre vie, ainsi que des récits de la vie de l'Autre. Ils offrent des proto-récits de vies possibles,

---

<sup>798</sup> Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, p. 98.

charge à chacun de se débrouiller, notamment au contact des autres *scapes* qui l'environnent, pour reconstituer ses propres intrigues.

De la même façon les *idéoscapes* sont eux aussi des concaténations d'images, mais ils sont souvent plus directement politiques et en rapport avec les idéologies des Etats et les contre-idéologies de mouvements explicitement orientés vers la prise du pouvoir d'Etat ou d'une de ses parties. Les *idéoscapes* sont composés d'une « chaîne d'idées, de termes et d'images : liberté, bien-être, droits, souveraineté, représentation et, pour finir, le maître mot : démocratie. » La fluidité des *idéoscapes* est compliquée par les diasporas croissantes, volontaires ou non, géographiques ou non, d'intellectuels qui injectent en permanence de nouveaux flux de signification dans le discours de la démocratie en certains lieux de la planète. Selon Appadurai, les flux globaux qui caractérisent la mondialisation contemporaine opèrent dans et à travers les disjonctions croissantes entre ces cinq types de paysages. Car

... les gens, les machines, l'argent, les images et les idées tendent de plus en plus à suivre des voies non isomorphiques. Bien sûr, toutes les périodes de l'histoire humaine ont connu des disjonctions dans les flux de ces éléments, mais chacun de ces flux a désormais atteint une telle vitesse, une telle échelle et un tel volume que ces disjonctions sont devenues un fait central de la politique de la culture globale.

Dans l'absolu il faudrait montrer en quoi une analyse de la globalisation en termes de *scapes* sera plus pertinente ou heuristique que les distinctions classiques entre technologique, économique, politique... Mais de mon point de vue, cette approche d'Appadurai est très instructive dans l'optique d'aboutir à une Table. En effet, l'idée même d'envisager une analyse des enjeux stratégiques les plus structurants de la planète en termes de flux plutôt qu'en termes de constituants statiques apportera une perspective dynamique sur des entités en constante réélaboration. Voyons ce qu'il en est sur un exemple concret : l'*ethnoscape* permet de rendre compte de la production d'une identité de groupe fondée sur certaines images, sur un paysage partagé : Appadurai montre sur l'exemple du chauffeur de taxi sikh de Chicago comment la radio, le câble et Internet apportent de nouveaux moyens de reconstituer des communautés incluant à la fois les migrants et ceux qui sont restés au pays. Dans un autre contexte ce concept donne également à comprendre sous un angle instructif les ressorts de l'affaire Rushdie, en posant « la question d'un texte qui s'est mis à circuler comme une marchandise, et que sa trajectoire a mené loin du havre rassurant des normes occidentales, garantes de la liberté artistique et des droits des artistes, jusqu'aux contrées où règne la fureur religieuse et où l'autorité des savants religieux s'exerce à l'intérieur de leurs propres sphères transnationales »<sup>799</sup>. Cet exemple montre comment les processus globaux, impliquant des textes mobiles et des publics migrants, créent des événements implosifs et engendrent des tensions globales d'un genre nouveau. « Le passé n'est plus une terre où l'on retourne par le biais d'une simple politique de la mémoire. Il est devenu un

---

<sup>799</sup> Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, p. 38-39.

entrepôt synchronique de scénarios culturels, une sorte de casting temporel central auquel on peut avoir recours à sa guise en fonction du film à faire, de la scène à montrer, des otages à sauver »<sup>800</sup>.

C'est surtout la méthode employée par Appadurai qui retiendra mon attention, méthode consistant à proposer une grille de lecture de la totalité de l'expérience à l'aide de catégories qui permettent des simplifications telles qu'une vision réellement globale devient possible. Mais je ne reprendrai pas ses catégories car la pertinence des scapes d'Appadurai me semble limitée ; d'une part la terminologie qu'il emploie n'est pas toujours adaptée (par exemple ses *technoscapes* semblent dessiner des paysages plus financiers que réellement technologiques) et paraît finalement peu opérationnelle pour l'analyse des enjeux réels de civilisation. Ils ne font pas ressortir de leviers susceptibles de favoriser une reprise en main de ces enjeux. Et au final les cinq scapes d'Appadurai sont intéressants mais ne permettent pas de couvrir l'ensemble des flux que l'Anthropocène nous impose aujourd'hui de couvrir : ils donnent, c'est certainement le prisme de l'anthropologue, une importance excessive aux questions humaines et un rôle atrophié aux enjeux technoscientifiques et économiques. Retenons ici la méthode proposée : l'analyse de la complexité du monde contemporain sous l'angle de flux à appréhender grâce à une grille de lecture adaptée à cet objectif.

### *Parlements et institutions du futur*

Dominique Bourg et Kerry Witheside, de leur côté, identifient « quatre types de dispositifs pour corriger les tendances court-termistes de nos institutions représentatives : l'introduction de considérations écologiques dans l'ordre constitutionnel ; l'extension de la définition et du rôle patrimonial de l'Etat ; l'institution d'une *académie du futur* ; le développement de procédures participatives »<sup>801</sup>. La proposition de création d'une académie du futur est particulièrement suggestive. Elle serait chargée de conférer un sens précis, avec la collaboration des experts et scientifiques les mieux informés sur les questions techniques, concernant les limites de la planète et l'état des ressources.

Elle aurait pour vocation d'informer toutes les autorités publiques et, au premier chef, le Sénat. Son domaine relèverait de la science éclairante et non agissante... Elle devrait aussi donner des avis sur les solutions proposées par la science agissante... Elle devrait être, pour l'essentiel, composée de scientifiques dont les domaines de compétences permettent une forme de *monitoring* planétaire... Les considérations économiques ou financières n'y auraient aucune place. Les scientifiques seraient nommés pour une période déterminée et n'interviendraient que dans leur strict domaine de compétence, internationalement reconnu<sup>802</sup>.

Et Bourg de proposer, comme Berger à l'époque du Centre International de Prospective, la participation de philosophes et intellectuels pour faire contrepoids à la spécialisation croissante des approches scientifiques. On pourrait émettre de sérieuses réserves sur les concepts de *science éclairante* et de

---

<sup>800</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>801</sup> D. Bourg, K. Whiteside, *Vers une démocratie écologique. Le citoyen, le savant et le politique*, p. 88.

<sup>802</sup> *Ibid.*, p. 92.

*monitoring planétaire* ici présentés. Voire défendre l'idée que ces concepts sont certainement contradictoires et représentent peut-être les plus grands risques d'un type d'expertocratie sans rapport aucun avec les principes de la démocratie. D'autant que les auteurs précisent leur peu de foi dans la capacité de la démocratie à mettre sur la voie des bonnes décisions lorsqu'il s'agit de questions planétaires. « Il ne saurait être question de résoudre *démocratiquement* les problèmes d'environnement en renonçant à la science, tout comme il ne saurait être question de *démocratiser* la science en faisant intervenir la volonté populaire dans le processus d'évaluation des hypothèses scientifiques ». <sup>803</sup>

Poursuivons toutefois le raisonnement qui a le mérite de creuser une question importante. Bourg et Whiteside ont ensuite détaillé cette idée sous le terme de *collège du futur*. L'objectif n'est plus seulement d'informer les dirigeants politiques, mais également les citoyens. Neuf domaines formeraient l'ossature du *monitoring* planétaire envisagé. (Le changement climatique ; le taux d'érosion de la biodiversité ; le cycle de l'azote ; la déplétion de la couche d'ozone ; l'acidification des océans ; la consommation mondiale d'eau douce ; l'usage des sols ; la pollution chimique ; pollution atmosphérique par des aérosols). Les échelles de temps y seraient particulièrement observées.

« Le collège du futur informera également les autorités publiques, là encore tout spécialement la troisième chambre, sur l'évolution des connaissances touchant le substrat biologique de la condition humaine, les possibilités d'action volontaire, par exemple en termes d'amélioration humaine (*human enhancement*), ou d'interfaces involontaires. L'essor des connaissances et des savoir-faire en matière de biologie, de biotechnologies, de biologie de synthèse, d'anthropotechniques, de développement de la biologie de garage ou du phénomène des *bio hackers*, etc., a pour conséquence que le substrat biologique de la condition humaine, et plus généralement le vivant, devrait également tomber dans le domaine de l'action publique ».

Les auteurs introduisent ensuite une nouvelle idée de devenir *volontaire* de l'espèce du genre humain, une idée semble-t-il très proche de l'idée d'humanité qui est ici proposée, comme fil directeur de l'évaluation des enjeux de civilisation.

Nous touchons ici un autre aspect de long terme de ces enjeux, celui du devenir « volontaire » de l'espèce du genre humain, d'autant plus sensible qu'aujourd'hui les gouvernements comme les parlementaires, sur ces sujets comme sur les précédents, ne disposent le plus souvent d'autres sources d'information que la presse, laquelle peut se contenter de relayer un discours de la promesse scientifique et technologique, qui n'entretient en réalité qu'un rapport très distendu avec des possibles réellement ouverts par la connaissance <sup>804</sup>.

Dans l'idée de Bourg, le collège du futur représente « une agence de moyens importante pour la troisième chambre », ou pour le Sénat. « L'idée est de rendre possible une chambre dédiée aux enjeux environnementaux à long terme, qui se prononcerait sur les sujets d'intérêt général, voire universel, concernant les conditions d'existence de l'humanité, pour autant qu'en dépendent la communauté nationale elle-même ».

---

<sup>803</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>804</sup> Dominique Bourg, *Pour une 6<sup>e</sup> République écologique*, p. 176 à 178.

On voit toute la puissance et toute la fragilité qui composent un tel projet. Puissance du projet de s'attaquer à la nécessité de formuler des avis planétaires sur des questions d'ordre planétaire. Fragilité du dispositif envisagé, qui mixte expertise et démocratie dans des proportions qui interrogent, et dont les modalités de fonctionnement ne semblent pas claires : désignation des *experts*, des *philosophes* et des *intellectuels* censés faire « contrepoids à la spécialisation inhérente aux approches scientifiques » ; mode de rémunération et de renouvellement de ces personnalités. Yves Charles Zarka<sup>805</sup> a fait une critique sévère de la proposition de Bourg et Whiteside, critique qui s'articule principalement autour de deux idées – deux idées qui nourrissent indirectement mes propres réflexions sur le mode de fonctionnement de la Table. D'une part il est nécessaire de trouver le moyen de donner à l'avis du peuple le moyen de s'exprimer pour de bon, y compris sur des sujets complexes et planétaires car le peuple est certainement détenteur d'une sagesse largement égale à celle de toutes les assemblées imaginables d'experts et d'intellectuels, fussent-ils mondialement reconnus. D'autre part le parlement du futur imaginé ici a pour principale vocation de faire contrepoids aux technosciences et à leurs effets incontrôlés. Or ces technosciences ne fonctionnent pas toutes seules, elles sont le produit, autant que l'origine, d'un système économique qui en dynamise le recours. Zarka souligne ici un point central, souvent négligé lorsque l'on évoque les risques liés aux technosciences : « Le danger vient-il des dispositifs techniques eux-mêmes, ne résulte-t-il pas plutôt du système économique qui non seulement les utilise mais les suscite et, en définitive, les produit. N'est-ce pas une réflexion sur la production-échange-consommation qu'il faudrait mener ? N'est-ce pas là que se trouve la dynamique qui développe certaines technologies plutôt que d'autres ?<sup>806</sup> ». Il propose alors de considérer différemment trois questions qu'il estime décisives dans la perspective d'une vaste mobilisation, notamment sur les enjeux environnementaux : il faut repenser l'information des citoyens afin qu'ils soient en mesure de comprendre les grands enjeux qui les concernent directement, car le rôle des médias est ici à reconsidérer. Il convient ensuite de reposer la question de la légitimité démocratique et de l'exercice du pouvoir pour rendre réellement la souveraineté au peuple. Il faut enfin rendre à la consultation populaire le rôle qui ne lui est pas dévolu actuellement à propos des grands enjeux environnementaux et autres, car ce n'est qu'en revenant à la source de la démocratie, au peuple, que l'engagement des citoyens sera gagné. Le réalisme des propositions de Zarka n'est pas, lui non plus, évident. Mais il y a peut-être quelque chose de fondamentalement irréaliste dans le projet de favoriser à la fois un questionnement théorique au sujet des enjeux de civilisation, et de proposer conjointement un modèle d'application des avis ainsi exprimés sur ces sujets. Le projet de Table envisagé ici est à la fois plus large dans les sujets qu'il adresse, mais moins ambitieux en terme d'exécution car il ne dit rien des institutions qui auraient à mettre en œuvre ses préconisations.

---

<sup>805</sup> Yves Charles Zarka, *L'inappropriabilité de la terre, principe de refondation philosophique*, p. 78 à 86.

<sup>806</sup> *Ibid.*, p. 82.

## *Sortir de la stupidité institutionnelle selon Chomsky*

Noam Chomsky vient récemment d'exprimer une analyse dont je souhaite reprendre l'argumentaire pour illustrer, sous un autre angle encore, le besoin d'un outil universel d'analyse critique pour affronter les enjeux stratégiques contemporains. Un peu comme Kant expliquait que notre expérience dépend non seulement de la nature du monde extérieur mais également de notre appareil perceptif et de nos catégories mentales, Chomsky prolonge ce point de vue et cherche à l'adapter aux caractéristiques de notre expérience contemporaine gorgées de perceptions médiatisées de multiples façons, notamment dans le domaine social et politique. Le monde est devenu tellement vaste et complexe, explique-t-il, qu'il n'est plus possible d'être témoin en direct de la plupart des événements qui s'y déroulent. On prend connaissance de ces événements au travers d'intermédiaires, sous forme médiatisée et condensée. Et cette forme médiatisée, avant d'être diffusée, est façonnée et présentée par de puissants intérêts technicoéconomiques tout aussi efficaces que les régimes autoritaires pour opérer de façon plus ou moins consciente de véritables reconstitutions du champ des possibles avant de les diffuser à la surface du globe. Chomsky identifie dans *La fabrique du consentement* « cinq filtres » qui sélectionnent les éléments du réel tels qu'ils le perçoivent, et imprègnent de la sorte la reconstitution du réel qu'ils diffusent dans les démocraties libérales. Le premier filtre selon Chomsky est celui du propriétaire, c'est-à-dire des conglomérats qui possèdent la plupart des médias dans le monde et ont tendance à décourager toute information qui pourrait nuire à leurs propres intérêts. Le second filtre est celui des intérêts publicitaires dont les médias ont besoin depuis plusieurs décennies pour équilibrer leurs comptes : il n'est pas réellement envisageable pour eux de publier des nouvelles qui contribueraient à décourager les « humeurs d'achat » des consommateurs dans les domaines d'activité de leurs annonceurs. Le troisième filtre est celui de la mise en commun des moyens déployés par les médias pour se tenir au contact du réel : pour réaliser des économies les médias ont recours à des organismes extérieurs, agences gouvernementales ou agences de presse, qui opèrent déjà un premier tri dans la perception du réel, en fonction de leurs propres moyens, outils et raison sociale. Le quatrième filtre consiste à éviter toute information qui pourrait contribuer à une marginalisation des médias eux-mêmes : il s'agit de se tenir à l'abri de toute risque d'être « descendus en flammes » par la critique, en d'autres termes il s'agit prioritairement pour un média d'éviter toute réaction hostile à son encontre. Le cinquième filtre, selon Chomsky, implique de comprendre que les médias travaillent sous contrainte idéologique, qu'il s'agisse d'idéologie anticommuniste dans le passé, ou d'idéologie ultralibérale ou antiterroriste aujourd'hui. Les « bonnes écoles » selon lui sont celles qui vous découragent définitivement de penser de façon inconvenante. Cet environnement forme selon Chomsky l'ensemble qui conduit à une « stupidité institutionnelle » qui mène au suicide collectif. La stupidité institutionnelle est une attitude tout à fait rationnelle dans le cadre où elle s'exerce. C'est le cadre lui-même qui s'étend du grotesque au dément sans qu'on soit en mesure d'en percevoir les dysfonctionnements de l'intérieur du cadre.

Dès les années quatre-vingt, Chomsky avait intitulé un article *La rationalité du suicide collectif*, faisant prioritairement référence à la stratégie nucléaire des puissances étatiques américaine et soviétique qui sont passées très près d'une nouvelle guerre mondiale. Chomsky montrait qu'il s'agissait pour les experts en géostratégie, de l'intérieur de leur cadre d'analyse, d'une stratégie nucléaire tout à fait rationnelle. Qu'une destruction nucléaire mondiale puisse éclater n'est pas pour les experts en stratégie militaire un événement vraiment extraordinaire. Ces experts ne sont certainement pas stupides, mais dans leur fonction institutionnelle, leur stupidité peut avoir des conséquences mortelles. Il est difficile d'imaginer un moyen de sortir des effets pervers de la spécialisation dans les sociétés complexes. Pour Chomsky, remettre une plus forte dose de démocratie dans les circuits de prise de décision constituerait déjà un moyen d'éviter les dérives destinées à préserver trop exclusivement les intérêts des classes dirigeantes. En ce qui concerne le problème nucléaire, « le public ne souhaite pas être confronté à la mort et à la destruction par des armes nucléaires, et dans ce cas nous connaissons, en principe, la façon d'éliminer cette menace. Si le peuple était impliqué dans l'élaboration des politiques de sécurité, je pense que cette stupidité institutionnelle pourrait être surmontée ».<sup>807</sup>

Plus le temps passe, plus il devient difficile de sortir des circuits de cette stupidité institutionnelle. Au début du *xxi<sup>e</sup>* siècle, dit Chomsky, les dirigeants de multinationales deviennent, pour des raisons similaires à celles des stratèges militaires des dernières décennies, des menaces pour la préservation des conditions de la vie sur terre. Il y a un écart entre l'étendue de leurs pouvoirs, qui sont immenses, et celle de leurs responsabilités, qui sont certes significatives dans un cadre strictement entrepreneurial, mais quasi inexistantes à l'égard de la biosphère. Aux premiers rangs de leurs préoccupations figurent la nécessité de déréglementer, de flexibiliser, d'optimiser les facteurs de production... mais pas de préserver les équilibres de la biosphère à long terme. S'appuyant sur une étude relative aux priorités des dirigeants d'entreprise tels qu'identifiés par un grand cabinet de conseil en stratégie, il note par exemple que le changement climatique n'apparaît pas dans ces priorités. Normal, pourrait-on dire, leurs actionnaires ou administrateurs ne leur ont certainement pas fixé comme premier objectif de s'occuper de changement climatique.

Encore une fois, sans aucun doute, les chefs d'entreprise ne sont pas des individus stupides. On peut supposer qu'ils gèrent leurs entreprises intelligemment. Mais la stupidité institutionnelle est colossale, littéralement c'est une menace pour la survie des espèces. On peut remédier à la stupidité individuelle, mais la stupidité institutionnelle est beaucoup plus résistante au changement. A ce stade de la société humaine, elle met réellement en danger notre survie. C'est pourquoi je pense que la stupidité institutionnelle doit être une préoccupation de première importance.<sup>808</sup>

Cette analyse de Chomsky est certainement caricaturale, mais elle met le doigt sur un problème important tout en indiquant une piste de sortie : la démocratisation de toute forme d'institution dans les sociétés libérales. « Encore une fois, la question est de démocratiser les institutions de la vie sociale, politique et économique. Facile à dire, difficile à faire, mais je pense que c'est essentiel ». Dans les

---

<sup>807</sup> « Noam Chomsky et la stupidité institutionnelle », *Philosophy now*, 25 mai 2015.

<sup>808</sup> *ibid.*

sociétés complexes, parier sur l'intelligence collective est un objectif qui peut paraître démesuré. C'est pourtant le seul moyen d'éviter à la biosphère d'être prise en otage par des intérêts privés. La Table dont nous parlons ici vise à poser les premiers principes susceptibles de structurer cette approche.

### *Sources d'inspiration concrètes pour la Table*

D'autres auteurs ont livré des idées intéressantes dans la perspective qui nous anime ici. Dans l'éthique de la discussion selon Habermas la vérité est remplacée par la validité. Et en l'absence de dogmes ou de certitudes, Habermas vise un accord autour de la seule finalité qui compte : la recherche de la concorde. Il s'agit dans l'éthique de la discussion de faire émerger « ce que tous peuvent vouloir » afin de prendre les décisions qui conviennent à tous et seront de ce fait considérées comme bonnes, à défaut d'autres critères. La toile de fond de cette éthique, c'est la recherche de la paix et le confort. Dans la mesure où la disparition de toute croyance ramène la société à l'immanence de sa condition terrestre, elle recherchera prioritairement le confort dans la paix, des références autour desquelles il s'agit de rechercher les consensus.

Une discussion publique, sans entrave et exempte de domination, portant sur le caractère approprié et souhaitable des principes et normes orientant l'action, à la lumière des répercussions socioculturelles des sous-systèmes d'activité rationnelle par rapport à une fin qui est en train de se développer – une communication de cet ordre à tous les niveaux de la formation de la volonté publique, et à laquelle serait restitué son caractère politique, voilà le seul milieu au sein duquel est possible quelque chose qui mérite de s'appeler rationalisation<sup>809</sup>.

Ce texte exprime une volonté d'émancipation qui veut orienter la rationalité dans un sens politiquement souhaitable. Ce qui sera vraiment rationnel, c'est ce qui aura été jugé digne de l'être par une communauté activement démocratique. Les valeurs de l'avenir ne découleront pas du simple déploiement de la raison pure, elles ont à être construites par le dialogue et la critique publique. Cet attrait pour le consensus peut théoriquement s'étendre jusqu'à l'idée de gouvernance mondiale. Mais la recherche de consensus ne se suffit pas à elle-même, comme la critique de cette thèse d'Habermas l'a relevé, car la concorde ne se suffit pas à elle-même. Il faut savoir ce qu'elle contient, ce qu'elle vise, à quelles conditions elle cherche à s'exprimer. L'éthique de la discussion n'échappe donc pas aux contradictions qu'elle voulait éviter. En fixant son regard obstinément sur le <sup>XXII</sup><sup>e</sup> siècle, avec l'idée explicite d'interroger les conditions de vie de l'humanité à long terme, la Table cherchera à éviter cette difficulté.

Nous avons rappelé les termes du cosmopolitisme autocritique selon la vision qu'en a développé Beck. Pour que son régime cosmopolitique puisse devenir un véritable moteur de dimension politique

---

<sup>809</sup> Jürgen Habermas, cité par Dominique Janicaud, *La puissance du rationnel*, p. 254.

mondiale, Beck imaginait le dépassement des ordres politiques et économiques actuels selon sept voies ou modalités d'application<sup>810</sup> : le renforcement des organisations transnationales existantes ou la *création de nouvelles organisations transnationales ou de substructures d'institutions intermédiaires* capables d'instaurer un véritable contre-pouvoir aux groupes transnationaux et de créer et développer un cadre normatif de règles, de directives et de codes de conduite tant pour les gouvernements que pour les entreprises privées ; la *réforme du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale*, afin de les rendre transparents et d'y introduire des notions d'équité qu'ils ne pratiquent pas ; faire vivre une démocratie des Etats, c'est-à-dire instaurer la supériorité des règles de conduite cosmopolitique, et les faire respecter par tous, y compris les Etats et les groupes privés les plus puissants ; refonder une *politique des droits de l'homme* et la faire vivre dans le cadre d'une constitution cosmopolitique à élaborer ; instaurer un *Parlement (des citoyens) du monde*, Beck y voyant l'opportunité d'enclencher la constitution d'une opinion publique mondiale ; la naissance de *droits cosmopolitiques garantis* opposables aux nations ; un apprentissage à effectuer dans la *médiation des conflits*, Beck s'attendant à devoir gérer « un océan de conflits » dans les décennies à venir.

Edgar Morin lui aussi a beaucoup réfléchi à « la pensée complexe » et à ses diverses implications. En plusieurs endroits il invite à une mise en intrigue des enjeux globaux dans une perspective similaire à celle de la Table. Je reprends sans hésitation la définition de la pensée complexe telle qu'il la précise ici : « La connaissance doit savoir contextualiser, globaliser, multidimensionnaliser, c'est-à-dire être complexe. Seule une pensée apte à saisir la complexité non seulement de nos vies, de nos destins, de la relation individu/société/espèce, mais aussi de l'ère planétaire, peut tenter de porter un diagnostic sur le cours réel de notre devenir et définir les réformes vitalemment nécessaires pour changer de voie. Seule une pensée complexe peut nous armer pour préparer la métamorphose à la fois sociale, individuelle et anthropologique<sup>811</sup> ». Il s'agit de développer une aptitude nouvelle à réagir en situation complexe et notamment, en ce qui concerne la Table, en situation d'atteinte potentielle au devenir de l'humanité. Morin cherche plutôt à rénover nos systèmes d'éducation mais ses objectifs sont tout à fait valables pour l'analyse des principales orientations stratégiques planétaires. Parlant du nouveau système éducatif qu'il appelle de ses vœux, il précise : « Il enseignerait l'écologie de l'action qui nous indique que, dès qu'elle est entreprise, l'action subit les inter-retro-actions du milieu où elle intervient, échappe à la volonté de son initiateur et peut aller dans le sens contraire de l'intention de départ. Il enseignerait donc que toute décision, au sein d'un monde incertain, comporte un pari et nécessite une stratégie, c'est-à-dire la capacité de modifier l'action en fonction des aléas rencontrés et des informations reçues en cours de route<sup>812</sup> ».

---

<sup>810</sup> Ulrich Beck, *Pouvoir et contre-pouvoir à l'heure de la mondialisation*, pp. 552 à 557.

<sup>811</sup> Edgar Morin, *La voie, pour l'avenir de l'humanité*, p. 148.

<sup>812</sup> *Ibid.*, p. 153.

Peter Sloterdijk de son côté, dans une réflexion pour envisager « une nouvelle culture rationnelle » adaptée à notre monde contemporain, estime avoir repéré quatre phénomènes universels dont l'analyse sera primordiale en vue d'une compréhension complète du nouveau régime de pensée qui s'instaure depuis la globalisation. D'abord le fait qu'entre global et local, il y a un nouveau *modus vivendi* à négocier ; d'autre part les communautés politiques sont entrées « après la modernité » dans une nouvelle configuration située « au-delà de l'Etat-nation ». Ensuite, le monde globalisé se trouve dans un état de tension politique et morale importante, résultant du fossé grandissant entre riches et pauvres. Enfin, l'érosion croissante de la biosphère et la pollution de l'eau, de l'air et des sols transforme, qu'on le veuille ou non, l'humanité en une communauté d'intérêts économiques. Ces éléments, dit Sloterdijk, « devraient donner le jour à une nouvelle culture rationnelle tenant compte des conséquences à long terme »<sup>813</sup>. Il s'agirait ensuite de repérer les grandes tendances sur ces nouvelles lignes de front en prenant garde que, dit-il en reprenant presque mot pour mot des idées largement développées par Berger voici un demi-siècle « les problèmes d'aujourd'hui ne coïncident plus avec ceux qui les résolvaient hier – et que les problèmes de demain correspondront encore moins à ceux qui les résolvent aujourd'hui »<sup>814</sup>.

La définition de la prospective par Paul Amar est également intéressante. Pas de projet sans la capacité à le formuler dans un langage partagé, dit-il. Pas de réel projet sans partage, et sans projection dans un avenir commun. Le rapport au futur ne peut se prévaloir d'aucune expertise, seulement d'une disposition d'esprit. Amar, ayant dirigé les activités de R&D en entreprise, ayant assuré une activité de prospectiviste dans le domaine des transports et de la mobilité urbaine, insiste sur l'angle de vue généraliste qui fait selon lui l'intérêt de la démarche prospective. « ... si je suis finalement devenu prospectiviste, à ma façon, c'est pour avoir progressivement compris la double nature, disons scientifique et littéraire, de cette activité. On ne saurait se passer des connaissances les plus variées, les plus précises, les plus savantes, et toutes celles que véhiculent les objets, les métiers et les compétences qui constituent l'étoffe réelle d'un domaine de réalité humaine. Mais seul le génie de la langue possède la puissance du futur »<sup>815</sup>. Il poursuit en indiquant la différence apportée par le regard du prospectiviste dans le concert des différentes activités d'une entreprise. De nombreuses fonctions en entreprise ont un rapport avec le futur, rappelle-t-il : planification, réflexion stratégique, R&D, marketing, communication, innovation, direction de projet... dans ce concert la prospective n'a pas réellement de vocation particulière, de fonction précise, si ce n'est de regarder vers l'avenir avec le maximum d'ouverture d'esprit, et d'interagir le plus possible avec les autres fonctions de l'entreprise. A travers ses expériences Amar indique avoir finalement compris « la prospective comme une activité dont le but est de redonner du futur, c'est-à-dire de l'ouvert, de l'inconnu, en interaction avec les

---

<sup>813</sup> Peter Sloterdijk, *Le palais de cristal. A l'intérieur de capitalisme planétaire*, p. 214.

<sup>814</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>815</sup> Georges Amar, *Aimer le futur. La prospective, une poétique de l'inconnu*, p. 123.

autres fonctions dont la propension est au contraire de maîtriser l'inconnu ou de le transformer en connu<sup>816</sup> ».

### *Le modèle du GIEC : une approche novatrice et prometteuse ?*

Observons les diagnostics et préconisations effectués actuellement dans le cadre du GIEC. Le dispositif du GIEC représente peut-être une avancée capitale dans l'histoire de la civilisation occidentale. Une avancée porteuse d'espoir au-delà du seul périmètre de l'analyse des questions relatives aux changements climatiques. Pourquoi, comment ?

Rappelons en quelques mots les objectifs et les méthodes de travail du GIEC. Il s'agit d'un dispositif ayant pour vocation de structurer la réflexion à propos d'un sujet d'envergure planétaire, le changement climatique – sujet aux multiples paramètres climatiques, technologiques, économiques, démographiques, tous interconnectés. Créé en 1988 par le Conseil Exécutif de l'Organisation Météorologique Mondiale (OMM) le GIEC a reçu en 2007 le prix Nobel de la paix. Il se compose de trois groupes de travail qui traitent respectivement des aspects scientifiques, de la vulnérabilité des systèmes socio-économiques et naturels au changement climatique, et de l'évaluation des choix qui permettraient de limiter les effets de ce changement climatique.

La façon dont se déroulent les travaux du GIEC est hautement instructive. Arrêtons-nous un instant sur l'organisation du travail mise en œuvre. Le groupe de travail 1, celui qui traite des aspects scientifiques, bénéficie d'une reconnaissance indiscutable de ses analyses d'ensemble. Sa méthode de travail est considérée comme un modèle de coopération scientifique appliquée à un sujet extrêmement complexe. Tout au long des rapports successifs de 1990 à 2014, on observe le diagnostic se préciser, les analyses s'approfondir, les marges d'incertitude se réduire. S'il existe des désaccords au sein de ce groupe de travail – le contraire serait surprenant – le diagnostic scientifique global qui en ressort est massivement reconnu et soutenu par la très large majorité de ses membres.

En revanche les travaux des Groupes 2 et 3 sont loin d'avoir obtenu, dans les domaines des sciences sociales, le même degré de reconnaissance et de consensus que le Groupe 1 dans les sciences de la nature. Cela n'est pas franchement étonnant, mais il vaut la peine d'en préciser les raisons : dans le Groupe 1 le travail est très complexe mais le genre de complexité qui en constitue l'objet d'étude est assez peu dépendant des questions sociales ; à force de méthode, d'analyses, de mesures et de projections on parvient au final à un consensus fiable et partagé. Dans les Groupes 2 et 3 en revanche on se situe dans la dimension économique et sociale, sujette à des appréciations variées. C'est pourquoi la première réaction des principaux acteurs est de défendre la politique *business as usual*. Néanmoins le diagnostic fait l'objet de rapports détaillés et « d'une synthèse à l'usage des décideurs ».

---

<sup>816</sup> *ibid.*, p. 124.

Bien sûr on pourra reprocher au Giec sa lenteur à élaborer des diagnostics partagés, sa lourdeur organisationnelle et administrative, sa difficulté à établir des préconisations opérationnelles concrètes, et finalement on pourra aller jusqu'à interroger sa pertinence même dans la mesure où il n'a pas réussi jusqu'ici à enclencher des véritables prises de décision susceptibles de sécuriser l'avenir climatique de la planète. Ce serait un jugement bien sévère, qui condamnerait peut-être une des plus belles et rapides réussites de la réflexion internationale depuis les accords de Breton Woods.

Il faut en effet noter qu'en quelques années (2 décennies !) le changement climatique est passé du statut de sujet scientifique complexe, difficilement compréhensible pour le commun des mortels, au statut d'enjeu politique massif et planétaire, et globalement reconnu comme tel par la communauté internationale. La structuration du GIEC en trois groupes de travail, le panel d'étude qu'il suscite, le planning qu'il définit... ont contribué à réorganiser jusqu'à notre perception de la question climatique. Le Giec prend en compte les contributions de 235 auteurs représentant 58 pays, s'appuie sur 10 000 références scientifiques, intègre plus de 38 000 commentaires critiques ; il coordonne une succession de réunions officielles et formelles, d'arènes de négociations internationales ; il intègre le rôle des lobbies, des forums hybrides où se croisent toutes sortes d'entités morales et physiques ; il s'intéresse aux évolutions des problématiques centrales de la recherche scientifique, à l'apparition de nouvelles pratiques, au croisement des enjeux scientifiques, technologiques, économiques, industriels, financiers et politiques... aux nouvelles relations et aux nouveaux échanges entre science, expertise, politique... aux nouveaux rapports de forces, et aux nouvelles distributions des pouvoirs entre gouvernements, militaires et entreprises privées ; il donne corps au concept de partenariat public-privé dans de nouveaux domaines. Tout ceci représente une expérience du plus grand intérêt.

Il est donc possible que le Giec ouvre la voie d'une approche planétaire, structurée, démocratique et transparente qui représente une évolution culturelle majeure de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Dans le marasme des crises financières à répétition, de la montée des intégrismes de toutes sortes, des impasses stratégiques mondiales sur plusieurs sujets engageant l'avenir de l'humanité, des doutes sur les bienfaits du progrès technologique et de la croissance économique, le GIEC apporte la pointe d'optimisme la plus tangible quant à la capacité de la communauté internationale à prendre son destin en main quand l'urgence le commande. Que de tels progrès dans la conscience collective soient possibles si rapidement à l'échelle du monde entier sur un sujet aussi complexe, que l'ensemble des travaux parvienne à converger pour présenter aux décideurs un panel aussi large et précis du champ des possibles climatiques, – il y a consensus sur les scénarios les plus probables pour l'évolution du climat jusqu'à la fin du siècle – et pour illustrer des scénarios suffisamment clairs pour permettre théoriquement l'action collective, voilà qui donne l'envie d'étendre ce type d'expérience à d'autres sujets.

Concernant de nombreux enjeux scientifiques ou stratégiques qui concernent l'ensemble de la planète en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, il n'existe aucune enceinte officielle où ces défis peuvent être étudiés comme ils le sont pour la question du climat dans le cadre du Giec. Il est regrettable qu'ils ne bénéficient pas d'une telle expertise internationale. Ce mode d'expertise, de communication à la fois avec et entre les

instances dirigeantes et les citoyens, cet agencement des données factuelles dans l'optique de préparer des négociations planétaires, voici peut-être un modèle à étendre à d'autres questions de grande envergure, comme la faim dans le monde, la préservation de la biodiversité (en 2010 l'ONU a créé un comité de ce type pour la biodiversité), la transition énergétique, l'usage du nucléaire, la régulation des marchés financiers, la lutte contre l'évasion fiscale, l'usage des composants du génome humain, et pourquoi pas l'attitude à adopter vis-à-vis des actes terroristes.

En fait le Giec occupe la place laissée vide par une gouvernance mondiale qui n'existe pas, dans un univers pourtant de plus en plus régi par des échanges mondialisés, et dont les externalités négatives s'étendent très loin dans l'espace et dans le temps. La plus grande originalité du Giec consiste en ceci qu'il est devenu une institution qui « représente la nature ». C'est une grande première. D'ordinaire, dans toute négociation internationale, ce n'est jamais la nature, le monde, ni la biodiversité (le commun) qui sont représentés, ce sont toujours des états, des industries, des intérêts publics ou privés ; jamais des intérêts véritablement planétaires. Avec le Giec nous assistons à la naissance d'un dispositif ayant pour vocation d'exprimer un point de vue planétaire, en l'occurrence sur la question climatique. Le GIEC n'est certainement pas encore complètement épuré des influences de certaines chapelles scientifiques, industrielles ou politiques, mais nul doute qu'il est sur le chemin pour y parvenir.

C'est en ce sens que le fonctionnement du Giec mérite toute notre attention. Il est bien possible qu'il représente un acquis récent d'importance pour la civilisation occidentale. Il représente la première manifestation d'une approche réellement cosmopolitique dans le sens où l'entrée dans l'ère de l'Anthropocène nous impose d'envisager l'avenir.

Le domaine où la structuration de la réflexion et de l'action internationale a le plus travaillé est bien celui du climat, même si tous les problèmes inhérents à une approche globale sont très loin d'y être maîtrisés. Le climat nous pose un problème caractéristique des nouveaux enjeux de civilisation qui se profilent à l'horizon du XXI<sup>e</sup> siècle : il est d'origine anthropique, d'ampleur planétaire, et il résulte d'un enchevêtrement très dense d'interactions de divers ordres. Qu'un organisme comme le Giec parvienne à structurer un nouvel espace d'échange d'ampleur mondiale sur ce sujet complexe est très prometteur, cela signifie que malgré toutes les difficultés rencontrées et les retards constatés dans les prises de décision opérationnelles, l'espoir de mobiliser la communauté internationale sur un enjeu de civilisation n'est pas impossible. A la réflexion il n'est pas surprenant que le Giec ait à faire face à de grandes difficultés dans l'établissement d'un diagnostic solide et partagé, ainsi que dans l'émission de propositions qui puissent être mises en œuvre sur l'ensemble du globe terrestre : la tâche est gigantesque. Les acteurs en présence sont innombrables, les critères d'appréciations du problème climatique, de même que l'appréciation de dommages et la pertinence des remèdes à envisager, sont extrêmement complexes et peuvent varier d'une région à l'autre, d'une culture à l'autre. C'est pourquoi les avancées du Giec, près de trente ans après sa naissance, sont déjà appréciables et témoignent d'une

certaine capacité de l'humanité à s'entendre, à imaginer des compromis, à négocier entre intérêts divergents ou concurrents. En trente ans le climat est passé du statut de sujet de conversation dans les couloirs au statut d'enjeu de civilisation.

Observons encore plus précisément le fonctionnement du Giec: le fait que le réchauffement climatique soit perçu comme menaçant l'équilibre à long terme de l'humanité n'avait pas suffi en lui-même pour susciter des réactions significatives. Ce n'est qu'en prenant la décision politique de créer le GIEC et en lui assignant l'objectif d'analyser les conséquences du changement climatique sur le long terme que les diagnostics et les remèdes commencent à être envisagés sérieusement. Nous avons là l'exemple qui démontre qu'une question de cette ampleur ne peut pas trouver de solution dans le seul cadre des forces du marché et exige un mode de gouvernance globale. D'où la nécessaire réflexion au sujet de «l'institutionnalisation » du futur qui a fait l'objet de l'un des chapitres précédents.

## 5.4. Croiser les regards pour prendre la main sur le futur

Je cherche ici à jeter les bases d'une nouvelle façon d'appréhender les questions de long terme dans les organisations privées et publiques, c'est-à-dire principalement les entreprises et les gouvernements dans les démocraties libérales. Suffisamment profonde pour qu'elle fasse sens à la fois pour les individus (citoyens, consommateurs, salariés, actionnaires...) et pour les dirigeants (décideurs dans les sphères scientifique, économique, et politique), dans l'optique de faciliter les prises de décision collective sur toutes les questions susceptibles d'avoir des conséquences significatives à long terme.

Je cherche en somme à mettre en place un corpus de connaissances et une méthodologie adaptés à la projection des questions stratégiques sur un horizon lointain et d'envergure planétaire, avec comme fil conducteur l'éclaircissement des conditions de possibilité d'une survie de l'humanité à l'horizon du <sup>xxi</sup>e siècle. D'une façon plus concrète et pratique que dans les précédents chapitres.

J'ai nommé « Table » (pour Table des Situations Stratégiques Universelles) le dispositif en cours de construction. Cette Table, en tant que nouvelle façon d'envisager les questions de long terme, est d'abord un outil de « *décryptage des enjeux de long terme* ». En effet, elle cherche à tirer parti de toutes les méthodes d'*anticipation* existantes, à savoir les approches de type prévision, prospective, modélisation, matrices d'analyse stratégiques, ainsi que des résultats des travaux engagés par plusieurs commissions publiques et privées chargées d'analyser les possibilités d'anticiper de façon collective sur plusieurs sujets spécifiques, mais elle cherche également à dépasser ces approches grâce à une prise en compte des réflexions sur la question de l'avenir à long terme réalisées par différents philosophes, historiens, sociologues et anthropologues principalement.

Il s'agit en fait d'élaborer une sorte de carte mentale des principales évolutions en cours, sur tous les sujets où l'on pressent des risques de modifications importantes, potentiellement impactant pour l'avenir de l'humanité. Le présent chapitre détaille la méthode qu'il convient de déployer pour parvenir à quelques résultats tangibles, et éclaire les principales perspectives offertes par cette nouvelle approche du *décryptage des enjeux de long terme*.

La Table vise à nourrir une vision mondialisée des principaux enjeux de civilisation, elle vise à initier les premiers réflexes et questionnements d'une démocratie mondiale participative. La Table sera l'outil de référence lorsqu'entreprises privées, gouvernements publics, populations et médias devront échanger au sujet de tous les sujets déterminants pour l'avenir de l'humanité. C'est dans cette optique qu'elle doit être conçue, organisée, utilisée. La table ne vise pas à gouverner quoi que ce soit, mais elle devrait favoriser l'éclosion de divers modes de gouvernance, idéalement pour chacun des enjeux stratégiques déterminants pour l'avenir de l'humanité.

## *Une Table pour croiser les points de vue*

La figure décisive dont je cherche à paramétrer le fonctionnement est la *Table comme croisement de points de vue*. De la même façon que le roi Arthur rassemblait ses chevaliers les plus puissants autour d'une même et immense Table Ronde dans le but de faire cesser les affrontements individuels et de fédérer les plus grandes forces de son royaume dans la quête du Graal, la Table a pour objectif de faire converger les plus grandes forces de la civilisation dans la perspective d'assurer son avenir à long terme. Converger, c'est-à-dire : d'abord devenir capable d'un diagnostic partagé de l'état du monde et identifier les enjeux les plus importants tels qu'ils se présentent à notre analyse présente, relativement à nos perspectives d'avenir sur longue durée ; ensuite déterminer une méthode d'échange et d'évaluation quant aux risques et opportunités liés à ces enjeux, notamment sur la base du critère *d'ouverture* du ou des futurs envisageables ; enfin identifier les leviers d'une négociation possible visant à modifier (redresser, accélérer, arrêter, réorienter...) le cours des choses lorsque cela paraîtra nécessaire.

Le Graal à conquérir, ici, n'est pas plus facile à trouver que celui que cherchait Arthur voici près d'un millénaire : il s'agit d'identifier les conditions de possibilité d'une poursuite de l'émancipation humaine telle qu'elle s'est définie puis accélérée depuis les Lumières et se déploie à présent sur l'ensemble de la planète au travers d'une technico économie mondialisée, en faisant le maximum pour identifier tout risque d'accident ou d'effondrement global de la civilisation dans les décennies à venir.

Pour chacun des acteurs, la Table sera également le moyen de prendre connaissance de tous les points de vue alternatifs au sujet de tout sujet défini comme stratégique. En outre, la Table représentera un moyen de visualiser des possibles qui restaient imperceptibles pour certains acteurs en raison des inévitables zones de cécité attachées à leur spécialisation. Ainsi pourra naître non seulement une vision concertée du futur mais aussi un nouveau type d'approche coûts-bénéfices pour apprécier un avantage futur et un inconvénient présent.

Ainsi la Table, en garantissant un croisement de nombreux points de vue à propos des perspectives inhérentes à nos principaux enjeux de civilisation, pourrait à terme aboutir à deux progrès significatifs : le premier consisterait à permettre une véritable évaluation des risques et opportunités au sujet de questions stratégiques qui agitent la planète entière sans que l'on soit en mesure de voir véritablement clair sur les enjeux en présence et sur les modes d'action susceptibles d'influer sur le cours de choses même lorsque cela paraît indispensable ; le second consiste à retrouver des marges de manœuvre et un degré d'ouverture que nous avons perdu vis-à-vis du futur, ainsi qu'une profondeur d'analyse susceptible de nous rapprocher de la longue durée.

Les experts peuvent mettre en équation les activités nucléaires de l'Iran, le taux de dioxyde de carbone dans l'atmosphère, la fonte des glaces de l'Himalaya, les profits futurs liés à un investissement dans un programme de géo ingénierie ou de lancement d'un satellite en direction de Mars. Mais ils ne peuvent

mettre en équation les besoins d'un Inuit qui voit fondre son lieu de vie et les projets de traversée de l'Arctique par les chalutiers du secteur de la logistique. Par ailleurs il n'existe qu'une seule planète mais l'extinction des réserves d'énergie fossile ou la montée des eaux suite au réchauffement climatique auront des incidences bien différentes selon les régions et les populations concernées. Ces remarques ont le seul objectif de nous rappeler la complexité des questions auxquelles nous devons nous apprêter à répondre.

### *Une technique de prise en main du futur*

Entrons à présent dans la mécanique générale d'approche du futur dans la culture occidentale. L'objectif est d'étudier les possibilités de se projeter dans l'avenir, de tenter de surmonter l'indétermination et l'opacité du futur en construisant une représentation plausible, suffisamment solide pour rallier un consensus planétaire sur certains sujets cruciaux sur longue durée, y compris en l'absence de certitude absolue sur une question donnée. Analyser les termes et conditions d'élaboration, de fabrication et de diffusion des visions du futur. Analyser les opérations par lesquelles des visions, des annonces, des souvenirs, des tendances, des controverses surgissent dans le cours des choses, des événements, et offrent des prises sur le déroulement de l'histoire, au moins dans les moments où les enjeux sont stratégiques pour l'avenir de l'humanité. Il s'agit en fait ici d'observer comment sont constituées le plus généralement les visions du futur. Le sociologue Sylvain Chateauraynaud s'est livré à cet exercice dans une sorte d'analyse sociologique des visions du futur.

La tension cognitive en provenance du futur traverse toutes les causes qui animent les acteurs, depuis la courbe des demandeurs d'emploi du mois suivant jusqu'au futur de l'humanité face aux grands enjeux planétaires, en passant par tous les cas de figure où l'anticipation, la prévision, la promesse ou la prophétie sont des ressorts décisifs pour l'action et le jugement. De fait, prendre au sérieux les procédés par lesquels, dans les sociétés contemporaines, sont élaborés des scénarios et des visions du futur est une tâche primordiale pour une sociologie attachée à suivre des processus critiques de longue portée<sup>817</sup>.

Selon Chateauraynaud la notion d'irréversibilité est venue dans les années 1990 impacter notre perception traditionnelle du temps, a en quelque sorte écartelé notre perception de la temporalité entre les deux formules « il est déjà trop tard » et « avant qu'il ne soit trop tard ». Ces formules dénotent une forme de jugement sur l'évolution d'un processus et...

... servent à modaliser les rapports entre le passé, le présent et le futur, témoignant d'un intense travail d'évaluation des capacités d'action face à des menaces ou des opportunités. L'emploi de ces formules dans la vaste collection de dossiers étudiés – de l'amiante aux OGM, les ondes électromagnétiques, les nanotechnologies, les pandémies grippales ou encore les gaz de schiste – montre qu'elles sont incontournables pour qualifier des dangers ou des risques, anciens ou nouveaux. Elles rendent en effet manifeste la modalisation nécessaire des rapports entre perception, argumentation et action, modalisation qui engage les acteurs dans un

---

<sup>817</sup> Francis Chateauraynaud, *Regard analytique sur l'activité visionnaire*, in Bourdieu D. (Directeur) *Du risque à la menace, penser la catastrophe*, p. 288.

travail collectif de prise en compte et de hiérarchisation de multiples scénarios ou modèles du futur – souhaitables ou non souhaitables, ouverts ou fermés, plausibles, probables, possibles ou encore imaginaires<sup>818</sup>.

Chateauraynaud explique par ailleurs comment nos activités sociales sont de plus en plus imprégnées de calculs et d'évaluations, contribuant à leur mise en risque au sens large : risques sanitaires, environnementaux, financiers, politiques, risque d'image. Opacité du futur et perception de risques croissants vont de pair, car la complexité du monde contemporain et les incommensurabilités du monde qu'elle engendre compliquent en même temps la clarté de la vision du présent et la détermination univoque du futur. Cette situation résulte de la désarticulation des plans ontologiques, épistémiques et axiologiques dans le vécu des systèmes sociaux contemporains, elle rend de plus en plus difficile l'emploi des modalités classiques de configuration du monde (modalités autres qu'autoritaires ou totalitaires). La difficulté d'aligner les différents plans du futur, les différentes visions du monde, complique l'appréhension des enjeux de civilisation et augmente les risques de conflits. D'autant que chaque acteur ouvrira ou fermera son angle de vue sur l'avenir en fonction des épreuves ou conflits qui l'affecteront. Sur longue durée, on imagine les étapes et épreuves qu'il s'agirait de surmonter pour parvenir à une vision concertée, au périmètre du monde entier... d'où le rôle indispensable d'une théorie solide de l'anticipation, qui devra se muer en pragmatique de l'action dès qu'elle sera devenue opérationnelle au travers de la Table. Nous y reviendrons.

Dès ce stade nous comprenons à quel point la possibilité d'une prise sur un enjeu planétaire, afin par exemple d'en infléchir le cours pressenti comme problématique, dépendra de la manière dont les acteurs parviendront ou non à identifier et détourner les enjeux à débattre, à harmoniser les échelles de temps et les modes de construction des futurs sur ces enjeux. Dans son « analytique de l'activité visionnaire », Chateauraynaud distingue sept différents régimes à travers lesquels les acteurs tentent de surmonter leurs incertitudes fondamentales concernant le futur. Ces sept régimes ont en commun de lier les grandes figures argumentatives aux expériences ordinaires afin de dégager un minimum de prise sur le futur : urgence, attente, anticipation<sup>819</sup>, prévision, prospective, promesse et prophétie. L'anticipation permet de dépasser l'urgence et l'attente, d'identifier en amont des prises possibles sur le déroulé de l'histoire, puis à l'aide de repères, d'outils et de modèles, de promouvoir plutôt un avenir désirable qu'un avenir non souhaité. Rappelons à quel point dans toutes les crises du début de ce siècle le manque d'anticipation a été pointé, parfois désigné comme responsable, voire condamné comme une faute grave.

Potentiel critique intéressant d'une sociologie du temps, souligné également par Hartmut Rosa, qui cherche à « ... mettre l'accent sur le diagnostic critique des structures temporelles. Car ces dernières sont le lieu où les impératifs systématiques se convertissent en orientations de la vie et de l'action,

---

<sup>818</sup> Francis Chateauraynaud, « Regard analytique sur l'activité visionnaire », in *Du risque à la menace, penser la catastrophe*, Dominique Bourg (Directeur), p. 290.

<sup>819</sup> NB : « l'anticipation » décrite ici par Chateauraynaud ne correspond pas à la notion d'anticipation telle que je l'emploie dans l'ensemble de la présente recherche.

« dans le dos des acteurs<sup>820</sup> ». On peut reprendre contact, retrouver prise sur le futur d'une part si l'on replace tous les paramètres de ce futur dans leurs processus de transformation, en les réinscrivant tous systématiquement dans la durée ; il s'agit de s'extraire des modèles prévisionnels noyés dans la turbulence et les urgences superposées de l'action publique ou entrepreneuriale.

D'abord, comment organiser, hiérarchiser notre perception des urgences du présent, des projets de moyen terme et des visions à long terme ? Ensuite, comment faire la part entre les visions spontanément positives et les visions spontanément négatives au sujet des principales perspectives auxquelles nous avons affaire présentement ? On parle d'un côté de mise au point de sources d'énergies infinies et non polluantes (ITER, réacteurs à neutrons rapides), d'amélioration des performances humaines (convergence des nanosciences : nanotechnologies, biotechnologies, numérique, robotique), et d'un autre côté de risques de catastrophes nucléaires, climatiques, biopolitiques... Vient à l'esprit l'idée que les visions du futur, et notamment en raison du caractère auto-réalisateur de certaines prophéties, résultent en grande partie des angles de vision que nous prenons sur ce futur. Que l'avenir paraisse ouvert ou fermé, pourvoyeur d'améliorations des conditions de vie ou porteur de catastrophes, cela pourrait résulter en partie de notre propre façon d'appréhender cet avenir.

En appréciant les perspectives d'avenir sous l'emprise de l'optimisme futuriste ou sous l'angle des risques et des catastrophes, on crée donc un biais cognitif. Comment sortir de ces biais ? Il faudrait pouvoir garantir deux angles de vue équilibrés entre ces deux biais cognitifs, garder à égale distance les perspectives positives et les négatives, apporter aux possibilités d'ouverture la même *densité ontologique* qu'aux risques de fermeture de l'avenir. Mettre au point une sorte de vision binoculaire de type nouveau sur le futur, qui garantisse un poids égal aux perspectives utopiques et dystopiques. On doit traiter la confection des visions progressistes de la même façon que la confection des visions catastrophistes. Le poids des bénéfiques, réussites, améliorations de bien être, doit compter autant que le poids des dangers et risques, le tout à l'échelle de l'humanité.

Mais comment distinguer et pondérer correctement les opérateurs épistémiques, ontologiques, axiologiques... qui garantiront à la fois la profondeur d'analyse, la capacité de projection adéquate et l'équilibre (ouverture/fermeture de l'avenir) nécessaires à nos évaluations ? Telle est la question qui se pose à la Table. Quelle méthode envisager sur des sujets où la frontière entre réalité et fiction est nécessairement brouillée, où enquête et rhétorique sont entremêlées de façon substantielle – c'est justement ce brouillage qui devient notre objet d'étude si l'on veut formuler anticipations, prévisions, évaluations et recommandations en matière d'action collective. Et comment intégrer ici les risques de ruptures ? Par exemple, les nanotechnologies sont-elles créatrices de nouvelles modalités

---

<sup>820</sup> Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, p 365.

d'appréhension du futur ou ne font-elles que prolonger les tendances observables dès à présent ? Habermas par exemple a montré, sur l'exemple des perspectives inhérentes aux sciences du vivant, qu'il en va de « l'avenir de la nature humaine ».

Chateauraynaud précise son point de vue sur cette question dans la perspective de ce qu'il nomme un *essai de balistique sociologique* : « Le concept qui s'impose n'est plus celui d'ouverture d'avenir proposé jadis par Raymond Duval et longtemps utilisé pour caractériser l'orientation des acteurs vers des futurs soumis à des temporalités différentes, mais celui d'angle d'ouverture des futurs<sup>821</sup> ». D'où le besoin d'une « pragmatique des angles de vision des futurs » dont Chateauraynaud a tenté l'application sur les affaires liées à l'amiante, la vache folle, les alertes aux virus H5N1 puis H1N1. Chateauraynaud veut effectuer « l'examen minutieux des angles de vue sur le futur et des échelles de temps offertes aux acteurs par les processus dans lesquels ils sont pris<sup>822</sup> ».

En fait, suite à la mise à jour d'une nécessaire et nouvelle pensée de l'anticipation, notre problème est ici d'envisager une pragmatique de la projection dans l'avenir après fermeture, par l'Anthropocène, des issues de secours traditionnellement utilisées que sont la foi dans un progrès linéaire, l'éternité du temps, l'infinité des ressources disponibles à l'homme sur cette terre ou encore l'utopie d'un déménagement spatial de l'humanité. Que reste-t-il de nos capacités de projection après fermeture de ces voies d'accès à l'infini ? Plus précisément, notre objectif est de voir venir les événements qui comptent en matière de stratégie planétaire, idéalement d'être en mesure d'identifier les choix stratégiques qui peuvent apporter quelque chose à l'humanité, ouvrir ses perspectives d'émancipation ; l'objectif est de repérer également, si possible avec la même profondeur de champ, les risques de fermeture de l'avenir, les événements susceptibles d'amputer notre avenir ou celui des générations à venir. Immense sujet, mais dont il faut rappeler qu'il est strictement limité aux questions d'orientations stratégiques planétaires, qu'il n'examine en rien les implications éthiques et morales individuelles induites par ces situations stratégiques.

### **La confrontation des points de vue**

Accompagnons un instant Chateauraynaud dans sa réflexion en termes de « balistique sociologique » appliquée ici au réglage des *angles d'ouverture des futurs*. Sa perspective visant ultimement à « argumenter dans un champ de forces » est pertinente pour l'objectif ici recherché, et le sera plus encore lorsque je chercherai, dans le chapitre suivant, à identifier des enjeux qui, eux, seront clairement voués à la structuration d'une négociation planétaire. Il s'agit, dit Chateauraynaud, d'aller au-delà de la mise à plat d'un ensemble de visions du futur qui resteraient perçues comme de pures représentations, mais sans pour autant réintroduire la conception déterministe du visionnaire qui chercherait, après coup, à fixer les conditions qui ont rendu possible l'exactitude d'une projection.

---

<sup>821</sup> Francis Chateauraynaud, *Argumenter dans un champ de forces, essai de balistique sociologique*, p. 377.

<sup>822</sup> *Ibid.*, p. 340.

En considérant les prises sur le futur en termes d'angle de vue, de degré d'ouverture aux potentiels ou encore de degré d'attention aux possibilités de bifurcation, on reformule positivement la question du visionnaire... Difficile de clarifier et d'évaluer les actions et les intentions, les causes et les projets, sans déployer la matrice des visions du futur<sup>823</sup>.

Mais l'homme peut-il intervenir à ce niveau, peut-il finalement « faire l'histoire » ? Il n'y a au fond que deux façons de considérer cette question, dit Chateauraynaud : le modèle qui consiste à penser la construction sociale du tout, et donc également du futur. Et...

... le modèle qui décrit l'angle formé par l'espace des trajectoires possibles telles que les acteurs les appréhendent au cœur des processus. On peut certes rappeler que les prédictions ne marchent jamais, et que toute vision du futur est illusoire, mais les acteurs ayant incorporé cette contrainte dans leurs attentes, leurs anticipations ou leurs projections, sont capables de faire varier l'angle de vision et d'introduire des changements de direction ou des ruptures<sup>824</sup>.

Une des prémisses du raisonnement constructiviste est, de façon largement majoritaire selon Chateauraynaud, que tout est construit, ce qui vaut également pour ce qui reste à venir à court ou moyen terme. Quant à l'avenir lointain, il résulte d'éléments collectés dans le passé, ou bien d'illusions actives dans le présent. Ressouvenirs ou mirages en quelque sorte.

Mais ce qui ne permet pas de penser la figure générale du futur comme pure représentation construite en situation par la convocation des séries passées, c'est *l'angle de vue* dont disposent les acteurs, le visionnaire étant celui qui dispose, du fait de sa participation au processus, d'un angle de vue assez ouvert pour incorporer dans sa vision des possibles latéraux, et suffisamment fermé pour discerner, à quelques variantes près, la propension des choses<sup>825</sup>.

Voici en effet l'une des caractéristiques de la Table que nous cherchons à mettre sur pied : elle devra permettre la confrontation des différents points de vue possibles sur la longue durée, pour chacun des enjeux stratégiques dont nous aurons auparavant attesté du caractère planétaire, et ce au plus haut degré possible d'abstraction. De façon à dégager des angles de projections souhaitables, d'une façon transparente, sur la base d'un argumentaire qui devra à terme être capable de supporter l'analyse critique la plus profonde. Ceci pose la question du type de compétence requise pour le bon réglage de ces angles de vision.

L'angle de vision est déterminé par l'ensemble des futurs possibles que peuvent voir venir des acteurs, à un moment déterminé, ce qui s'annonce étant mis en rapport ou confronté, dans la situation présente, à ce qui reste des épreuves passées. Autrement dit, les épreuves futures sont anticipées, comme pour la représentation du futur du modèle standard, grâce aux séries passées et aux contraintes actuelles, mais aussi grâce à deux autres caractéristiques généralement oubliées : l'expérience du processus en cours, de sa tendance et de sa propension... ; le jeu des développements possibles créés par l'ensemble des futurs compossibles tels qu'ils sont *ab duits* à partir... de la synthèse du passé qui a été retenue. L'ouverture de l'angle varie à la fois en fonction des

---

<sup>823</sup> *Ibid.*, p. 377.

<sup>824</sup> *Ibid.*, p. 378.

<sup>825</sup> *Ibid.*, p. 380.

propriétés de la situation, qui favorise (ou non) l'expression des désirs ou des projets capables d'ouvrir ou de refermer le futur, et selon la capacité *d'abduction* ou de prolongement des possibles qu'offre le processus en cours. Pensées en termes d'angles de vue, les variations que font subir les acteurs à leurs visions du futur traduisent le degré d'opacité ou de clairvoyance autorisées par les entités et les relations qui sont mises en perspective.<sup>826</sup>

Mais l'analyste, le visionnaire, doit être en prise avec les événements, disposer de fortes références au passé et comprendre l'ensemble des intérêts en jeu dans la situation présente. Pour chaque sujet d'importance stratégique planétaire (je parlerai plus loin d'enjeux de civilisation) la vision adéquate du champ des possibles dépendra du réglage de l'angle de vue souhaitable : l'angle devra être suffisamment ouvert pour repérer tout ce qui n'est pas perceptible par les acteurs aveuglés par leurs représentations du passé, épuisés par leurs efforts présents et tiraillés par la force de leurs intérêts en jeu, et suffisamment fermé pour viser juste, pour envisager l'anticipation la plus probable, percevoir le probable niveau de cristallisation des aspirations collectives planétaires. La Table, sur la base des principes généraux d'anticipation décrits ci-avant, doit préparer les analystes au croisement de ces angles de vue avec les rapports de force en présence pour pouvoir proposer des interférences sur les affaires en cours...

Chateauraynaud, sur la base d'une vaste compilation de visions du futur extraites de la littérature des sciences sociales, caractérise cinq grandes conceptions du futur :

. 1 - Le **modèle de la prophétie auto-réalisatrice** : que l'on pourrait également dénommer modèle d'analyse de la contagion des idées. Ce modèle, souvent mobilisé pour expliquer le succès de leaders d'opinion dotés d'une puissance d'expression leur permettant de tellement marquer les esprits qu'ils transforment les conduites collectives : l'énonciateur parvient à transmettre sa vision de futur avec une telle force que sa propre vision devient effective, à travers un nombre réduit de boucles et de cycles. Chateauraynaud voit ce modèle de la prophétie auto réalisatrice, parfois avec des airs de « psychose collective », à l'œuvre notamment dans les phénomènes de la vache folle ou de la grippe aviaire, ainsi que dans le dossier des OGM : des alertes lancées en Europe au moment de la prise de conscience de ces phénomènes par des personnes en vue sur la scène médiatico scientifique auraient nettement configuré la perception, dans l'opinion publique, des futurs envisageables sur ces problématiques.

. 2 **Le modèle du plan ou du programme**. La figure du plan, ou futur planifié, du programme d'action, a marqué économie et politique au cours du xx<sup>e</sup> siècle, et a permis un alignement sans précédent des visions collectives, un peu « comme on ajuste les œillères d'un cheval ». Le futur ainsi planifié rend impossible dérivations, bifurcations, retours en arrière... Celui qui détient le pouvoir imprime sa marque au futur, non plus ici en raison de la profondeur de sa vision, mais plutôt grâce à l'étendue de ses pouvoirs de coercition : il s'agit d'imposer des règles formelles qui contraindront les comportements individuels de façon si pressante que toute alternative en deviendra excessivement difficile à imaginer et encore plus difficile à concrétiser.

---

<sup>826</sup> *ibid.*, p. 381.

.3 – Le **modèle de l’alignement rhizomiques**, construit en réaction au modèle de la planification. L’énonciateur change ici d’un nœud de réseau à l’autre, l’avenir devient immanent aux différentes connexions et reconnexion continues. « Ce qui advient dans nos sociétés ne se réduit plus à un conflit entre un modèle charismatique ou prophétique et un modèle rationnel ou bureaucratique, car il n’y a tout simplement plus d’histoire linéaire et donc aucun processus de rationalisation viable »<sup>827</sup>. Différents nœuds de réseaux livrent leurs points de vue passagers sur l’histoire et l’avenir.

.4 – Le **retour du passé, ou le futur inscrit dans une série passée – le déterminisme**. L’expérience impose souvent de revenir à ce « vieux » modèle selon Chateauraynaud car derrière les prophéties auto réalisatrices ou les connexions et reconnexion à divers réseaux, il redonne le poids nécessaire aux longues séries passées. Dans ce modèle, connaître les potentialités suppose de fouiller inlassablement dans les séries passées, d’en repérer les traces et d’en transformer les signes annonciateurs.

. 5 – Le **modèle de l’attention-vigilance**. Correspond à la figure du sage telle que l’a développée la culture chinoise. François Jullien a exposé, avec la notion de *propension*, cette figure positive du visionnaire qui discernera très en amont, à l’abri de toute tentation interventionniste, la propension des choses à converger naturellement vers son point d’inflexion. Il s’agira alors d’être là, au bon moment et en bonne disposition, pour en tirer toute la substance. Sur ces bases Chateauraynaud engage une mise en regard du statut des lanceurs d’alerte avec les contraintes identifiées dans le mythe de Cassandre : comment faire adhérer les autres aux visions que je tiens pour vraies ? Dispose-t-on d’une réelle capacité à fonder la possibilité d’une vision qui ne soit pas seulement le résultat d’une représentation sociale préétablie ?

Les sciences sociales ont longtemps considéré qu’on ne peut voir que ce qui a été préalablement fixé dans des « catégories de perception ». Ce qui vaut pour la perception dans le monde sensible, l’appréhension du monde tel qu’il est, sous nos yeux, est *a fortiori* encore plus vrai de choses qui ne sont pas encore advenues. Les philosophes n’ont sur ce point aucune hésitation. Concernant l’avenir, il ne peut d’agir que de « croyance »<sup>828</sup>.

Il n’est donc pas simple de maintenir les bons angles de vue sur le futur. On devine dès à présent qu’il s’agira d’un art plutôt que d’une science. Et il faut souvent revenir au raisonnement inductif pour « maintenir la cohérence d’un raisonnement qui engage le futur ».

### **La Table, réflexivité, déspecialisation**

Nous avons beau savoir que certains développements technico industriels peuvent poser problème, un moratoire des recherches et des expérimentations est peu probable. Il requerrait en outre un encadrement réglementaire international qui n’existe pas. Comment procéder alors ? La Table peut

---

<sup>827</sup> *Ibid.*, p. 385.

<sup>828</sup> *Ibid.*, p. 387.

apporter dans ce contexte trois types de réponse. D'abord elle propose d'offrir le cadre le plus factuel possible pour une analyse d'impact du projet envisagé, dans sa sphère naturelle d'impact. Ensuite elle propose un repérage des implications du projet hors de sa propre zone naturelle d'impact, c'est-à-dire en regard des implications collatérales que le projet pourrait avoir sur d'autres champs du devenir de la civilisation. Enfin elle cherche à structurer l'échange entre les décideurs et les citoyens, à organiser les consultations et négociations visant à autoriser, limiter, circonscrire ou interdire certains projets. Identification des risques et opportunités, repérage des risques, évaluation globale, tels sont les trois moments d'intervention de la Table pour structurer la réflexion au sujet des principaux enjeux de civilisation.

La tâche, il est vrai, est immense. Elle impliquerait une véritable révolution dans l'évaluation et la prise de décision au niveau mondial. Pratiquement, il s'agirait de se doter des moyens d'une mise en réflexivité en temps réel, sur tous les champs de la technologie et du marketing, de tous les changements en germe dans les projets à analyser. Mais cette tâche est déjà devenue incontournable en raison de la puissance et de l'accélération des phénomènes en cours. Elle représente le dernier moyen, me semble-t-il, de reprendre en main démocratiquement le destin de la civilisation sans avoir à attendre une catastrophe majeure ou l'apparition d'un totalitarisme d'un genre quelconque qui, devant l'urgence d'une situation énergétique, écologique, numérique ou militaire, invoquera la gravité de la situation pour imposer son propre point de vue à l'ensemble de l'humanité.

Laissons encore un instant de côté les immenses problèmes pratiques de mise en œuvre de la Table et restons au niveau de sa vocation de fond. A vrai dire, cette mise en réflexivité généralisée ne suffirait pas à garantir la capacité à réellement anticiper toutes les incidences de nos projets de développement. Nous avons vu à quel point l'imprévisibilité est devenue une loi quasi incontournable étant donnée l'imbrication de phénomènes complexes dans tout enjeu d'envergure planétaire. La plus profonde des révolutions sous-jacentes à l'utilisation de la Table serait certainement d'ordre sociétal : la révolution dans l'approche même du changement, dans l'idée que le changement ne peut plus être décidé sous impulsion d'intérêts privés qui n'ont de comptes à rendre à personne. Le changement reste possible, oui ; l'idée même de progrès reste accessible, oui également, mais à la condition que ses conséquences puissent être anticipées par un moyen transparent et démocratique. Là résiderait la principale innovation induite par l'utilisation de la Table. Avec en toile de fond la question : la perception d'une menace globale liée au développement incontrôlé de la civilisation est-elle suffisamment claire pour inviter à un changement aussi structurant ? Où se situe la balance des intérêts en jeu dans cette perspective de retournement des modes d'anticipation, d'évaluation, de communication, de négociation au sujet des questions d'ordre planétaire ? Existe-t-il d'autres moyens de poursuivre l'aventure de l'humanité de façon relativement sécurisée et encadrée démocratiquement ?

Revenons encore sur ce sujet central et quelque peu exorbitant de la « reprise en main démocratique des orientations de la civilisation ». Dans les chapitres précédents nous avons longuement pointé les dérives et emballements des deux principaux moteurs des sociétés occidentales. Nous avons bien établi la nécessité de sortir du dogme de la neutralité du savoir, et notamment du savoir scientifique : tout

outil est une arme potentielle, et aucun scientifique n'est à même de garantir l'emploi qui sera fait de ses découvertes et mises au point. Il en est de même du dogme libéral : il n'est plus vrai que la *main invisible du marché* représente le meilleur moyen d'équilibrer les chances de chacun sur la planète, ni que le *doux commerce* représente le principal facteur de pacification dans le monde. Il est inutile de chercher à savoir si les évolutions enregistrées jusqu'ici l'ont été pour le bien de l'humanité, et s'il s'avère finalement que ces bienfaits sont ou non ressentis comme tels par l'ensemble des acteurs au niveau mondial. J'ai déjà indiqué mon point de vue à ce sujet : les progrès technicoéconomiques réalisés jusqu'ici par la Civilisation Occidentale semblent réellement bénéfiques aux hommes, en tout cas pour la partie des hommes qui parviennent à tirer parti de ces progrès. Mais les questions redoutables que pose ce progrès concernent la répartition des richesses créées et la capacité de maintenir le niveau global actuel de consommation de ressources sans hypothéquer l'avenir de l'ensemble de l'humanité.

Venons-en alors aux remèdes pressentis : science et économie ne peuvent plus échapper à leurs responsabilités. Il faut désamorcer ces dogmes fortement autopropulsés et imposer à leur place une évaluation démocratique des programmes d'action technicoéconomiques, en tout cas pour ceux dont on imagine qu'ils sont d'une envergure de nature à toucher les équilibres planétaires. Un mot sur le terme *équilibres planétaires* souvent utilisé ici : je veux dire par là *équilibres de la biosphère* principalement, en vision de longue durée, mais également *équilibre sociaux*, après prise en compte des énormes évolutions démographiques, sociétales et politiques passées et à venir. Science et économie peuvent rester libres d'imaginer toutes sortes d'innovations d'ordre technologiques ou marketing, mais il revient à la société dans son ensemble de choisir les voies qu'elle souhaite expérimenter, partout où l'on pressent que les équilibres planétaires sont en jeu. Le tout dans une logique de *désécialisation* des modes d'évaluation des intérêts, limites ou dangers inhérents aux enjeux analysés.

Mesurons l'ampleur de la tâche sur ce point spécifique de la *désécialisation* attendue : là réside certainement le risque de blocage le plus massif dans la démarche présentée ici. D'un côté nous devons faire avec cette évidence que les principaux enjeux de civilisation sont à présent d'ordre global, qu'ils excèdent le champ d'une discipline, d'un pays, d'une filière – ainsi en va-t-il pour le réchauffement climatique, pour l'accroissement des inégalités, pour le traitement de la pollution, pour l'emploi de l'énergie d'origine nucléaire... mais d'un autre côté rien ne prépare les responsables scientifiques et économiques à admettre cette évidence. Bien au contraire ils sont en train de dicter leurs objectifs aux dirigeants politiques qui, nous l'avons vu, s'estiment réduits à préparer le terrain au déploiement de leurs stratégies technicoéconomiques en leur procurant les meilleurs avantages réglementaires, fiscaux, sociaux et environnementaux possibles. Nous avons également pointé en introduction de cette thèse à quel point la sélection même des dirigeants dans les démocraties libérales s'opère en fonction de leur aptitude à se spécialiser dans un domaine et à s'exonérer des conséquences collatérales de leurs stratégies. Car nous avons avec la spécialisation (sur un segment de marché, sur un produit...) les meilleures perspectives de rentabilité dans la sphère économique. Voici tout juste un siècle, en 1917, Max Weber soulignait déjà ce même problème dans la sphère scientifique en indiquant qu'il trouvait sa

source à la fois dans la psychologie individuelle des savants et dans le mode d'organisation collective du savoir scientifique :

... la science est parvenue à un point de spécialisation qu'elle ne connaissait pas autrefois et dans lequel elle se maintiendra à jamais, pour autant que nous puissions en juger. L'affaire ne tient pas seulement aux dispositions extérieures du travail scientifique qu'aux dispositions intérieures du savant lui-même : car jamais plus un individu ne pourra acquérir la certitude d'accomplir quelque chose de vraiment parfait dans le domaine de la science sans une spécialisation rigoureuse... de nos jours, l'œuvre vraiment parfaite et importante est toujours une œuvre de spécialiste<sup>829</sup>.

Cette citation de Max Weber permet de pointer très précisément, comme pour essayer de le faire mentir et de démontrer qu'il peut en être autrement, le lieu auquel la Table entend se situer pour apprécier les risques et porter ses évaluations, avec une ambition clairement non spécialisée, généraliste – avec toutes les difficultés pratiques inhérentes à cette ambition. Il s'agit certainement d'une des conditions à réunir pour atteindre le xxii<sup>e</sup> siècle sans accident majeur pour la civilisation. La Table est une tentative, modeste, d'organiser le chaos des interprétations. Elle doit tous les jours mettre ou remettre en relation des choses qui tendent à s'isoler, trouver des voies là où tout semble bouché, organiser des rencontres entre les savoirs, les habitudes et les espoirs. Seront principalement concernées ici les décisions de politique publique et les options stratégiques des grandes entreprises privées. Rien aujourd'hui ne permet d'articuler les responsabilités entre science, économie et société. C'est explicitement cette articulation qui est visée au travers de la Table.

C'est dire à quel point la Table s'attaquera là à déraciner des habitudes profondément ancrées dans notre univers technicoéconomique mondial. Mais la civilisation n'a aucune chance de reprendre en main sa destinée sans affronter cette question à bras le corps. D'ailleurs, l'ampleur de la tâche représente peut-être également le meilleur espoir pour la Table de devenir un outil efficace dans la prise de décision : l'espoir de retrouver une possible adhérence entre les politiques publiques, les stratégies d'entreprise et les problématiques humaines et politiques. Nous en sommes à un point où, on l'a vu, l'organisation disjonctive de la connaissance scientifique produit des savoirs morcelés et éparpillés, jamais rassemblés en connaissances globales d'intérêt général. Notre mode de connaissance produit pour cette raison une ignorance globale grandissante. Nous avons sous-développé notre aptitude à intégrer nos innovations dans un ensemble qui fasse sens. Nous éprouvons les plus grandes difficultés à contextualiser nos productions, à les organiser avec pertinence, à en comprendre la portée. Nos considérations utilitaristes morcelées font office de pensée. De là vient certainement notre inaptitude à comprendre et résoudre les impasses stratégiques globales dans lesquelles nous nous retrouvons au début du xxi<sup>e</sup> siècle. Pour combler en partie ces lacunes, la Table veut rassembler le maximum de points de vue sur un sujet donné au sein d'une même vision d'ensemble de nos principaux enjeux.

---

<sup>829</sup> Max Weber, *Le savant et le politique*, p. 62-63.

## *Vision et supervision*

La Table pourra s'apparenter à une fonction de *superviseur*. La supervision constitue effectivement un mode d'intervention qui correspond en partie au rôle que veut jouer la Table. Innerarity en donne une définition dans le champ du politique qui pourrait aisément se décliner sur toutes les activités que cherche à couvrir la Table. « La supervision est la forme d'autogouvernement la plus appropriée dans une société de la connaissance, dont le principal problème, face à la menace écologique, aux risques technologiques et à la surabondance d'informations, est sa propre viabilité ». <sup>830</sup> Je reprends volontiers cette définition pour l'appliquer à la Table si l'on précise bien clairement qu'il ne s'agit pas de réintroduire l'idée d'une primauté de la vision étatique ou de tout autre point de vue spécifique (scientifique, moral, financier), mais bien de viser un autocontrôle sur fond de transparence généralisée sur tous les problèmes stratégiques pour toutes les composantes de la société civile.

La Table modifie les relations classiques qui s'instaurent généralement entre la perspective interne (la direction de la stratégie de tel groupe) et la perspective externe (l'évaluation qui en est faite par le marché, ou au moment des élections). Elle fait intervenir une myriade de points de vue complémentaires, dont les légitimités peuvent ressortir de rationalités très différentes. Il s'agit de forcer tous les acteurs à s'interroger sur les risques encourus par les orientations stratégiques en débat et, au travers de l'idée « d'entrer dans le <sup>xxii</sup><sup>e</sup> siècle sans encombre pour l'humanité », de forcer tous les acteurs à étirer leurs perspectives dans le temps aussi loin qu'ils le peuvent.

Par ailleurs la Table concourra à rendre accessible la logique d'un acteur pour un autre acteur, et contribuera ainsi à consolider la notion de bien commun que pour l'instant, faute de mieux, j'ai de façon caricaturale désigné comme « l'atteinte du <sup>xxii</sup><sup>e</sup> siècle sans encombre pour l'humanité ». En rendant transparente les logiques d'action de différents acteurs, même de façon partielle et pour la seule analyse de tel ou tel enjeu stratégique, on contribue à désamorcer la cécité propre aux conditions d'action de chacun d'eux. Ainsi espère-t-on faire quelques pas pour corriger cet énorme bug dans l'algorithme occidental : le bug qui consiste à permettre que chaque acteur pris dans ses propres logiques en vient à détruire le bien commun, sans le vouloir expressément, plutôt par manque de connaissance des implications de ses propres actions, ainsi que des points de vue alternatifs sur les risques qu'il engendre pour la collectivité. La Table cherche à renforcer la capacité d'observation, à multiplier les perspectives et à allonger les horizons. Elle veut éclairer les zones d'ombre et de ce fait élargir le champ des possibles. Elle cherche à rendre visibles et palpables les implications que les agents n'avaient pas spontanément perçues de leurs propres actions. Elle veut réactiver des possibilités latentes, pointer de nouvelles directions d'émancipation. Elle cherche à contrecarrer la tare congénitale d'une civilisation qui s'enfoncera toujours plus profondément dans la spécialisation, la myopie et le non-sens au gré de ses développements technicoéconomiques à venir, en forçant tous les acteurs à évaluer les conséquences globales de leurs projets avant mise en œuvre politique, commerciale ou

---

<sup>830</sup> Daniel Innerarity, *La démocratie sans l'état. Essai sur le gouvernement des sociétés complexes*, p. 220.

industrielle. Mais la Table n'est pas un laboratoire d'expérimentation. Elle ne délivre pas d'« autorisation de mise sur le marché », cette tâche est dévolue à d'autres institutions. Tout juste peut-elle représenter un lieu de confrontation de réalités hypothétiques, avant matérialisation des orientations étudiées. Elle laisse jouer leur rôle naturel à la politique, la finance, le droit, l'administration, le marché et toute autre instance habilitée à le faire.

En résumé la première fonction de la Table est celle d'exhorter : c'est un appel à renseignement. Il s'agit dans un premier temps de rassembler les données factuelles qui caractérisent la situation sur un sujet d'envergure mondiale. Elle vise non seulement à faire cohabiter des informations et images de nature différentes, mais également des rationalités différentes et des horizons hétérogènes. Elle accepte toutes les entrées en amont de la Table, et demande aux acteurs en présence de projeter dans le temps aussi loin que possible les conséquences des stratégies étudiées, et d'engager le dialogue avec toutes les questions posées et les appréciations alternatives. Le rôle de la Table est de structurer les échanges avec rigueur, rien de plus. Elle ne prend aucune décision, elle ne vise aucun autre objectif qu'organiser la réflexion autour des enjeux les plus déterminants dans l'optique de répondre à la question : quelles seront les implications des sujets dont nous parlons sur le long terme ? Paraissent-elles compatibles avec la possibilité pour l'ensemble de l'humanité d'atteindre sans encombre le <sup>xxii</sup> siècle ? Enfin la Table vise à ce que chaque acteur sorte de sa passivité mercantile individuelle qui se satisfait spontanément de bénéfices à court terme et d'optimisation sectorielle ou locale, pour envisager une perspective globale et un avenir commun.

## ***5.5. Les quatre piliers de la Table des situations stratégiques***

La perte des repères historiques du jugement, l'épuisement des réponses traditionnelles quant aux orientations de l'avenir, l'accélération des changements de toute nature, la perception d'une incertitude portée à un point extrême : ces caractéristiques affectent la quasi-totalité de notre expérience contemporaine et témoignent de mutations fondamentales. Dans ce contexte la réflexion stratégique et prospective classique est hors-jeu : elle n'ose pas affronter ces questions qui ne sont pas de son ressort classique, et se réfugie dans l'analyse hyper détaillée du local, du sectoriel et du court terme pour voir si, dans l'épaisseur du seul présent, elle parvient à imaginer quelques avantages compétitifs fugitifs. D'où le foisonnement des réflexions autour des notions de juste à temps, de réactivité, de flexibilité, d'effets d'annonce, tout cela pour satisfaire à la nouvelle tyrannie du présent, et notamment aux exigences des marchés financiers qui réagissent à la milliseconde. Ce faisant elle déserte le terrain du long terme, de la durée, et finalement de l'histoire et du futur des organisations humaines. C'est précisément ce terrain de la longue durée que la Table se propose de retravailler, sans sous-estimer aucune des difficultés inhérentes à cet exercice devenu quasi impossible mais pourtant incontournable en ce début du <sup>e</sup>xxi siècle.

Il s'agit de prendre à bras le corps la totalité de la complexité du monde. Mais est-ce possible ? Prendre à bras le corps tous les enjeux de civilisation, c'est-à-dire tous les sujets où l'avenir de l'humanité dans son ensemble paraît en jeu. Il s'agit en fait d'élaborer une sorte de carte mentale des principales évolutions en cours, sur tous les sujets où l'on pressent de possibles évolutions, et de préparer l'action collective. Comment observer l'avenir de l'humanité depuis notre entrée dans l'Anthropocène, ou plus exactement depuis que nous avons conscience de notre entrée dans l'Anthropocène ? Comment repérer les problématiques nouvelles engendrées par cette situation ? Une vision synthétique de ces problématiques est-elle envisageable ? Comment organiser la carte des situations stratégiques découlant de cette situation ? C'est à cette question que cherche à répondre la Table, sur la base des piliers et angles de vue qu'il s'agit à présent de préciser. Le présent chapitre cherche à avancer dans cette direction, selon les étapes suivantes : identifier les enjeux à l'échelle du monde (1), dans leur dynamique temporelle longue (2) et de façon synthétique (3), en vue d'une négociation sur fond de transparence planétaire (4). Il s'agit de dessiner la carte qui permettra de visualiser, évaluer et négocier les nouveaux futurs, en se concentrant sur nos principaux enjeux stratégiques. Il s'agit d'envisager une carte des politiques du futur.

### ***La Table comme dispositif public de questionnement sur les questions stratégiques mondiales***

Nous connaissons tous les formidables réalisations de la technologie moderne, et nous tenons clairement à pouvoir en bénéficier le plus longtemps possible. Nous espérons même de nouveaux

progrès pour résoudre les nombreuses questions restées jusqu'ici sans réponse satisfaisante (injustice, souffrance, faim...). Nous cherchons prioritairement ici le moyen de sécuriser le fait que notre excès de puissance ne se traduise pas accidentellement ou en raison d'un fondamentalisme quelconque (religieux, financier, terroriste, totalitaire...) en accident majeur pour l'avenir de la civilisation. Nous continuons à faire confiance aux technosciences pour apporter de nouvelles satisfactions à l'humanité, mais nous cessons de faire confiance *les yeux fermés* aux logiques économiques et politiques qui président aux grandes orientations stratégiques dans les démocraties libérales. (Si toutefois nous pouvons encore parler « d'orientations stratégiques » dans des domaines qui *subissent* plutôt qu'ils ne maîtrisent les effets collatéraux de leurs innovations). Nous cherchons donc à intercaler, dans le fonctionnement actuel des institutions, la Table comme dispositif public de questionnement sur toute question d'importance stratégique pour l'humanité.

Aucun préjugé antiscientifique ou antiéconomique ne cherche à s'introduire ici. Je serais dans l'incapacité la plus totale d'imaginer un fonctionnement de la civilisation sans les acquis scientifiques et économiques des deux derniers siècles. Bien au contraire, je m'interroge sur la possibilité de les conserver, de les partager avec l'ensemble de l'humanité, voire de leur permettre de progresser encore, mais pas sans la garantie que toute décision majeure, engageant l'avenir de l'humanité, n'aura à partir de maintenant été prise sans l'aval de l'humanité elle-même. (Je propose de laisser de côté pour l'instant l'immense question de savoir comment pourrait se dérouler d'un point de vue pratique l'information et de la consultation de cette « humanité » toute entière, sur tous ces sujets d'importance capitale).

Qui voudrait le prolongement du développement de la technoscience de façon anarchique et sa prolifération incontrôlée ? Personne, ou de rares individus ou institutions, très minoritaires, qui auraient délibérément choisi de maximiser leurs intérêts à l'échelle de leurs seules vies individuelles, quitte à sacrifier l'avenir de l'humanité. En fait je crois plutôt que la très grande majorité des acteurs du développement technicoéconomique mondial est en attente de normes de comportement. Certainement d'ailleurs parce que c'est dans leur intérêt bien compris sur longue durée.

Il faut le dire : nous sommes face à des problèmes insurmontables, mais ce n'est pas une raison suffisante pour ne pas essayer de les surmonter. Prenons un exemple qui illustre à la fois ce constat et l'intérêt de cet objectif. Je m'inspire ici d'un exemple cité par Castoriadis<sup>831</sup> pour illustrer à la fois les objectifs précis de la Table et indiquer d'emblée les limites prévisibles à cet exercice. Comment par exemple, demande Castoriadis, mobiliser la population mondiale (ou locale) contre la destruction de la forêt tropicale ? Il faut bien que ces populations mangent. On pourrait leur distribuer les surplus des pays industriels, ou autoriser les paysans de ces pays tropicaux à prélever davantage tout en restreignant le droit de prélèvement des industriels étrangers. On s'exposera alors à l'accusation de

---

<sup>831</sup> Cornelius Castoriadis, *Le monde morcelé*, Les carrefours du labyrinthe III, p. 82.

vouloir maintenir les pays de tiers monde dans la dépendance à l'égard des pays riches. Pour être valable cette proposition devrait pouvoir compter sur un changement global des modèles économiques en vigueur dans l'économie mondiale. Utopique, peine perdue. Le véritable réalisme, celui qui conduit aux prises de décisions concrètes à l'heure actuelle, consiste donc à donner raison à la logique qui raisonne à horizon deux ans, donc à laisser faire la déforestation, alors qu'il s'agit typiquement d'une problématique de longue durée. Stoppons là le déroulé de cet exemple : le constat est bien celui d'un problème insurmontable, en l'état du mode de fonctionnement dans les processus de prises de décision sur de tels sujets, nous faisons face à des confrontations de logiques inconciliables, sans issue visible. Pourquoi maintenir avec la Table l'objectif de tenter malgré tout la mise en œuvre d'une réflexion structurée sur un tel sujet ? Parce que la Table, même si elle n'est pas capable de fournir une réponse à ce type de question aujourd'hui, représente le meilleur moyen de commencer à structurer une réflexion mondiale sur cette question. Si chaque acteur commence à organiser son propre questionnement autour des axes proposés, et si la Table (qui pourra être évolutive) permet effectivement de couvrir l'ensemble des questions les plus structurantes pour l'avenir de la civilisation à long terme, alors nous pouvons envisager un reformatage graduel des réflexions stratégiques mondiales autour d'un questionnement critique profond. La clé du problème réside ici dans notre capacité à élaborer ce questionnement avec suffisamment de force, de profondeur, de complétude qu'il en devienne une infrastructure de raisonnement plus efficace que les logiques actuelles à l'œuvre en régime de technico économie libérale. Car nous l'avons vu, il ne s'agit plus de montrer en quoi ce régime est imparfait et conduit au suicide de l'humanité, ceci est une affaire entendue. Ce qui importe est de mettre à jour un mode d'approche alternatif plus efficace que ce régime. Le monde économique court à sa perte, mais nous ne pourrions pas changer de monde ; nous pourrions peut-être changer d'économie. Nous avons cru jusqu'à la fin du xx<sup>e</sup> siècle que nous pourrions changer le monde, où alors abandonner celui-ci pour aller *terraformer* d'autres astres et y déménager l'humanité. Ce projet a du plomb dans l'aile vu du début du xxi<sup>e</sup> siècle, y compris en tenant compte des dernières réalisations extrêmement instructives de la recherche spatiale ; il est *a minima* retardé pour de longues décennies, c'est-à-dire à une date ultérieure au délai vital que nous indique l'Anthropocène.

Personne ne contrôle la méga-machine mondiale que représente la technico économie mondialisée. Personne ne la domine, personne ne la dirige, ces questions ne se posent généralement même pas. Même le politique ne pose plus ces questions. Il les posait encore à l'époque de Gaston Berger par exemple, mais il a perdu aujourd'hui ce pouvoir, cette force. Si un dirigeant politique en exercice aujourd'hui dans une démocratie occidentale insistait pour poser ces questions d'orientations stratégiques à long terme en pointant la responsabilité des acteurs économiques mondiaux à ce sujet, il serait débarqué en peu de temps par les puissances technicoéconomiques et les marchés financiers. La Table veut poser ces questions, et offrir à qui veut s'en servir une plateforme de questionnement adapté à la nature des questions les plus structurantes pour l'avenir à long terme de l'humanité.

La Table considère que les dysfonctionnements de la civilisation technicoéconomique sont du ressort d'une responsabilité collective. Car nombre de situations critiques ont bénéficié de l'appui actif des peuples, soit en tant que producteurs, consommateurs, négociateurs... Alors devrait-on convoquer l'humanité entière devant un tribunal ? Et qui les convoquerait ? Et quel type de tribunal ? Qui statuerait, selon quels critères d'évaluation ? Qui contrôlerait la mise en application de ses arbitrages, selon quels moyens ? Cela n'aurait pas de sens, d'autant que cet appui actif s'est souvent réalisé sans *connaissance de cause* de la part d'une grande partie de ces acteurs. La première et plus fondamentale question parmi toutes celles qui se posent ici concerne la grille d'analyse qui serait capable de détecter les sujets les plus structurants pour assurer l'avenir global de l'humanité, et de les donner à comprendre à l'humanité dans sa grande majorité. La seconde question concerne le mode de questionnement à déployer face à ces sujets structurants afin d'en dégager des priorités d'action (validation, interdiction, report, négociation).

Ce qui aurait du sens pour l'avenir, c'est d'instaurer une grille d'analyse qui permette un échange entre les initiateurs, les fabricants, les consommateurs et les citoyens pour toutes les innovations à venir pour lesquelles on soupçonne de possibles effets non désirables – effets directs ou collatéraux. Mais rien en ce sens ne pourra voir le jour sans l'établissement d'une solide grille d'analyse, universelle et synthétique, capable de soutenir une réflexion planétaire sur les principaux sujets qui mettent en question l'avenir de l'humanité. Ce qui est recherché au fond, c'est l'ébauche d'un modèle technicoéconomique dont les critères de décision dépendraient de plus en plus d'un contrôle d'ordre politique, en substitution du rôle actuel joué par les marchés financiers ou les décideurs privés.

Encore un mot pour éviter de se bercer d'illusions dans le domaine stratégique. Il faut éliminer toute illusion qui consisterait à penser que la technoscience est un excellent outil dans de mauvaises mains – sous-entendu nous allons rapidement régler les questions de sa gouvernance, et tout rentrera dans l'ordre. La technico économie produit toujours davantage de pouvoir, entendu au sens restreint de capacité concrète de réaliser un outil, un produit, un service... Des pans entiers de la civilisation sont opprimés (les enfants dans les usines ou les mines, les femmes dans certains systèmes de pensée esclavagistes, des peuples entiers suite à la colonisation, puis à la décolonisation...), mais personne ne dirige ouvertement ses actions dans cette optique, il s'agit d'effets collatéraux plus ou moins connus, plus ou moins acceptés, plus ou moins ajustables. La technoscience ne résoudra aucunement ces problèmes, elle n'y pense même pas. C'est la reprise en main politique de ces questions qui la contraindra peut-être à s'en occuper. La Table doit pouvoir faire émerger ces situations critiques. La Table ne visera pas à proposer des décisions concrètes sur de tels sujets, elle visera à organiser un échange structuré de tous les acteurs, au niveau mondial, qui concourent à ces situations critiques, soit en tant qu'acteurs, soit en tant que victimes.

## *Une Table, pour que le futur prime sur la raison*

Il faut interroger notre « impouvoir<sup>832</sup> » disait Castoriadis, c'est-à-dire interroger les grandes zones d'action dans lesquelles nous déployons sans en maîtriser les implications notre immense pouvoir d'action. Peut-on segmenter, hiérarchiser, pondérer d'une quelconque façon cet immense champ d'action, de façon à le rendre perceptible par les principaux acteurs (chercheurs, investisseurs, industriels, ...) Castoriadis parlait d'un « impouvoir » au sens où il cherchait à stigmatiser le fossé toujours plus large entre le pouvoir de la technoscience contemporaine et la passivité totale des humains vis-à-vis de ce pouvoir – y compris la passivité des scientifiques et techniciens en situation de citoyens. Passivité complète et souvent complaisante, alors même que la seule confiance devant le cours de ces événements n'est plus perçue comme bénéfique. Qui a décidé, demandait-il, que la voie était libre pour les manipulations génétiques ? Qui a décidé les fécondations *in vitro* et les transplantations d'embryons ? Qui va décider demain des dispositifs adéquats de géo-ingénierie ? Doit-on rester plus longtemps encore sans questionnement structuré, argumenté, transparent, donnant tout son poids aux différents points de vue anthropologique, écologique, politique ? Comment faire pour donner à ces points de vue un poids équivalent au poids économique, qui configure aujourd'hui la majorité des orientations stratégiques mondiales ? Car là réside une grande partie de la question. Ce sont ces questions qu'il s'agit très concrètement de cartographier pour en avoir le panorama global le plus exhaustif possible. La Table voudrait ici pousser le questionnement rationnel là où il ne peut jamais s'aventurer, car étouffé d'emblée par les considérations politiques, juridiques, et surtout financières. La Table propose de prolonger ce questionnement en direction conjointe de nos enjeux et perspectives technoscientifiques, économiques, écologiques et anthropologiques (ou politiques), en pondérant de façon équivalente ces questionnements, en analysant le plus objectivement possible le champ de ces quatre profils de futur à horizon du xxii<sup>e</sup> siècle.

Cartographier les risques et opportunités de notre civilisation, en vue d'une poursuite de l'aventure de l'humanité sur longue durée. Il ne s'agit pas seulement d'enregistrer les signes qui posent problème à la surface du monde. Il faut en concevoir la présentation de façon à rendre ces signes *configurables*. Comme le dit Innerarity, les éléments prospectifs les plus intéressants ne sont pas ceux qui nous livrent les états de fait les plus sûrs et les mieux circonscrits, ce sont ceux qui conservent encore un pouvoir de configuration du monde, idéalement un pouvoir de configuration à la main de l'homme.

La prospective comme moyen privilégié d'interroger le destin de l'humanité ? C'est nouveau. Non pas un moyen de décalquer au plus vite un modèle prévenu par un parti politique ou une étude de marché. Non pas la recherche du plus rapide chemin pour parvenir à une fin spécifique. La prospective comme dispositif critique destiné à raisonner dans les failles des logiques en cours de déploiement, comme moyen d'inventorier le champ des possibles en marge de ces logiques, la prospective comme discipline spécialisée dans la recherche d'alternatives. Il n'est nul besoin d'arriver plus vite à quel

---

<sup>832</sup> Cornelius Castoriadis, *Le monde morcelé*, Les carrefours du labyrinthe III.

qu'endroit que ce soit en régime d'Anthropocène, en revanche il devient vital de repérer toutes les *possibilités d'être* recouvertes par les routines de la technico économie mondialisée. Une prospective informée du passage du temps, désireuse de dévorer l'avenir total, indépendante de toute filière professionnelle. La prospective comme service public mondial de vigilance et d'alerte quant aux risques d'impasses de civilisation. L'histoire, la philosophie et la prospective doivent unir leurs efforts pour reprendre en charge la question de l'avenir, elles doivent être les animatrices des échanges et arbitrages à proposer au sujet des principales questions stratégiques qui engagent l'avenir de l'humanité. Elles n'ont pas le devoir de savoir, de comprendre, de deviner, de décider, de contrôler ; elles ont le devoir de repérer tout ce qui peut impacter, favoriser ou contrarier « l'atteinte du <sup>xxii</sup> siècle sans encombre pour l'humanité », elles ont le devoir de le poser sur la Table, de le mettre en débat, de proposer une architecture de raisonnement, puis des alternatives lorsque les échanges s'enlisent, de relancer les débats lorsque le silence profite à l'un des convives qui continue ses petites affaires en cachette. La prospective comme chef du chantier de l'avenir de l'humanité. La prospective en charge du maintien de la Table en bon état de fonctionnement : à tout moment l'analyse d'un enjeu stratégique particulier doit pouvoir être mis en situation, ou en confrontation avec la totalité des enjeux stratégiques planétaires, de façon à visualiser son panel de conséquences potentielles sur l'ensemble des autres enjeux globaux.

La Table des Situations Stratégiques Universelles a pour vocation de construire cette **utopie** indispensable d'une visibilité complète sur les principaux enjeux que doit ou devra affronter l'humanité devenue trop lourde, trop puissante, trop diverse, trop craintive pour continuer, comme par le passé, à vivre sans avoir à se soucier de son futur. Nous sommes bien trop nombreux, trop outillés, trop joueurs pour continuer à fabriquer notre futur chacun de notre côté, il n'y a plus assez de place pour tous ces futurs dépareillés à la surface du globe. Heureusement ou malheureusement l'humanité doit prendre son futur global au sérieux pour pouvoir assurer celui de tous ses enfants, au moins en ce qui concerne les sujets dont dépendra sa capacité de survie, les enjeux les plus stratégiques. Pour le reste elle pourra rester épicurienne.

Disons qu'il s'agit d'un projet « utopique ». Le terme « utopie » étant requis pour éviter de perdre du temps à retrouver/constituer une chaîne de raisonnements logiques qui pourrait représenter le plan du chantier de cette Table. La logique ne semble pas avoir nécessairement un rôle à jouer à ce stade – il n'est pas certain que la raison soit bonne conseillère en matière d'avenir, il semble même qu'elle ait partie liée avec de nombreux débordements qui hypothèquent cet avenir. En régime d'Anthropocène l'avenir de l'humanité et les conditions à réunir pour assurer cet avenir priment, lors de l'établissement du cahier des charges du chantier de l'avenir, sur toute autre considération. Le futur prend temporairement le pouvoir sur la raison – à charge pour la raison de prouver qu'elle pourra reprendre la direction des affaires.

La Table est l'outil d'un droit d'inventaire sur l'évaluation de toutes les stratégies actuellement en cours de déploiement, dans le monde entier. Elle est l'outil qui propose une juxtaposition des enjeux, une mesure de leurs implications probables sur longue durée, un outil de repérage d'autres lignes de fuite

potentielles, d'autres stratégies envisageables, praticables. La Table pour traquer le possible et les alternatives partout où elles pointent à la surface, où elles cherchent à advenir. Ne pas verser dans une *culpabilisation prospective*. Ne pas recourir aux générations futures pour nous donner des leçons comme nous avons longtemps recouru aux générations passées pour nous laisser dicter leur loi. Parlons de responsabilité prospective plutôt que de culpabilité prospective.

### *Les quatre piliers de la Table, infrastructure conceptuelle des enjeux planétaires*

Comment observer l'avenir de l'humanité et ses enjeux majeurs depuis notre entrée dans l'Anthropocène, ou plus exactement depuis que nous avons conscience de notre entrée dans l'Anthropocène ? Comment repérer les problématiques nouvelles engendrées par cette situation ? Une vision synthétique de ces problématiques est-elle envisageable ? Comment organiser la carte de situations stratégiques découlant de cette situation ? Quels seront les *piliers* de la Table universelle des situations stratégiques ?

Les productions technoscientifiques contemporaines « excèdent étrangement notre capacité humaine de mise en histoire humaine<sup>833</sup> ». C'est bien clair, la mise en intrigue globale de la civilisation et ses nombreuses productions n'est plus à notre portée. Car le réel est devenu « trop énorme », dit encore Edgar Morin. La Table veut aider à combler ce fossé entre une capacité de production quasi illimitée de nouveaux objets et une difficulté croissante d'en mesurer les implications, ne serait-ce qu'en offrant la possibilité de les ranger et classer d'une façon ordonnée vis-à-vis des principales questions stratégiques qui se posent en direction de l'avenir à long terme.

Les mythes, les religions, les utopies ou l'idéologie de progrès ont permis un temps d'ordonner les productions humaines en récits cohérents. La dissolution de ces grands récits projette nos productions actuelles dans un univers de contingence radicale. Cette contingence représente une grande difficulté, elle perturbe la possibilité de percevoir le sens et la direction de l'agir humain. Mais cette contingence représente aussi une opportunité, l'opportunité de ré-ouvrir des voies qui étaient dissimulées sous les injonctions mobilisatrices des récits fondateurs de la modernité. Cette contingence représente peut-être une réouverture de l'avenir. Gilbert Hottois creuse cette voie : « Cette contingence est aussi une chance, notre chance. Elle ouvre, en effet, le possible à l'infini. Si tout est contingent nous pouvons – nous devons – nous saisir de cette contingence pour l'infléchir, la reconstruire selon notre volonté, dont il importe alors aussi absolument qu'elle cherche à être la volonté du bien<sup>834</sup> ». Si notre liberté d'action est devenue si grande et si puissante que nous devons apprendre à la dompter, il ne faut pas oublier que cette liberté n'existe qu'au travers de nous, que grâce à nous en quelque sorte. Cette remarque nous permettra peut-être de circonscrire le problème ultérieurement

---

<sup>833</sup> Gilbert Hottois, « Entre phénoménologie et technologie », in *Temps cosmique, histoire humaine*, p. 183.

<sup>834</sup> *Ibid.*, p. 183.

La Table ne propose aucun idéal susceptible de remplacer les grands récits disparus au début du siècle, mais en l'absence, peut-être temporaire, de tout récit capable de transcender la réalité contemporaine dans sa totalité, elle propose une règle d'approche stratégique sur les sujets les plus déterminants pour la survie de l'humanité. Elle veut établir la cartographie des enjeux à surmonter dans l'optique d'une projection de la civilisation sur longue durée, offrir une grille de lecture de ces enjeux. Elle ne s'appuie sur aucun *dieu*, sur aucune idée du *bien*, elle n'arbitre rien dans les affaires des hommes, des gouvernements ni des entreprises, elle se contente de désigner les situations dans lesquelles l'humanité a les plus fortes chances de se retrouver, *toutes choses étant par ailleurs égales*, selon les règles en vigueur du *business as usual*.

Il s'agit d'essayer de compenser l'hypertrophie de la complexité par un surcroît de vigilance critique. Mais pour que cette vigilance ne soit pas vaine, pour qu'elle ne reste pas systématiquement en retard par rapport à notre pouvoir qui toujours devance notre compréhension de ses effets totaux, la Table institue le regard croisé sur tout enjeu selon les différents angles de vue qui permettent d'inventorier le champ des possibles, sinon avec exhaustivité, du moins avec une relative exhaustivité qui devrait permettre d'éviter des irréversibilités ou des impasses stratégiques majeures pour la civilisation.

Il s'agit d'ordonner la confusion des multiples mirages et dangers papillonnant tout au long de la routine des productions technicoéconomiques de la civilisation. Il s'agit d'éviter de céder à la facilité de plonger vers ce que l'urgence nous intimera de mettre au centre des débats, ou de refaire chaque jour l'inventaire des sujets qui nous posent réellement question. Comment s'organiser pour ne pas nous fatiguer et nous désespérer devant des accumulations de sujets et de points de vue sans tropisme clair et fort. Comment prendre du recul vis-à-vis de l'actualité bouillonnante, comment trouver les bons angles d'attaque ?

Le mieux serait certainement de nous appuyer sur les plus grandes et permanentes aspirations humaines. Telles qu'elles se présenteraient à une analyse de type phénoménologique. Ou telles qu'elles résulteraient d'une analyse des plus grandes mythologies dans l'Histoire. Ces dernières nous offriraient l'avantage d'avoir cristallisé les grandes figures de l'ontologie et de la métaphysique, de l'existence humaine, de ses désirs et de leurs refoulements. Mais serait-elle adaptée à notre besoin de caractériser une situation postérieure à l'entrée dans l'Anthropocène ?

Je crois distinguer quatre axes différents de conflits dans une perspective ainsi mondialisée : les opportunités et menaces d'ordre technoscientifiques, qui découlent du savoir humain, de la capacité humaine d'innovation et de technicisation. Ensuite des conflits liés à notre interdépendance économique de plus en plus globalisée. Ensuite une interdépendance écologique, qui résulte pour partie des deux précédentes zones de tensions d'origine anthropique, se traduit principalement en termes d'empreinte écologique et met en branle une dynamique globale. Enfin une dynamique

anthropologique, c'est à dire une véritable évolution ontologique de l'homme, un début de mutation profonde résultant des extraordinaires modifications de nos conditions de vie sur les derniers siècles, modifications qui conduisent à devoir réviser nos points de vue traditionnels sur le bien et le mal, la naissance et la mort, et éventuellement à réviser le postulat bimillénaire qui voulait que l'homme soit « la mesure de toute chose ».

Ces quatre catégories fondamentales de l'expérience contemporaine, ces quatre grandes familles d'enjeux stratégiques universels ont ceci en commun qu'elles ne peuvent être interprétées comme résultant d'un jeu de stimuli externes. Elles doivent être comprises comme un jeu de menaces et opportunités que la civilisation a elle-même fabriquées. Ces enjeux civilisationnels se renforcent mutuellement et, notamment depuis l'accélération de la mondialisation des échanges numérisés d'informations, de capitaux et de produits et services, invitent implicitement à la mise en place d'une optique cosmopolitique plus concrète, susceptible d'éclaircir les rôles et responsabilités de tous les acteurs mondiaux, susceptible également de favoriser l'éclosion d'une déontologie d'un genre nouveau concernant les actions d'envergure planétaire. La Table vise à fournir une sorte d'infrastructure conceptuelle à cette vision d'ensemble des principaux enjeux planétaires. Car ces situations nouvelles font surgir des conflits nouveaux et, sur fond d'entrée dans l'Anthropocène, appellent à grands cris l'établissement de nouvelles règles de conduite au périmètre de nos stratégies et actions mondialisées. Il s'agit en fait de donner une forme conceptuelle à une unité qui est déjà donnée dans la réalité.

La technique, les échanges, la monnaie, le management, les institutions sont des manières d'entrer en contact avec le réel, des manières de le façonner. Or, ces moyens bouleversent les équilibres initiaux de la biosphère dans des proportions supérieures aux cycles naturels habituels. Voitures, usines, cargos, propulsés par le pétrole, conduisent à des massifications humaines, matérielles, logistiques : le visage du monde est largement le reflet de nos puissants moyens technicoéconomiques. Ce n'est plus avec des catégories dérivées de l'utopie cartésienne consistant à se rendre *comme maîtres de la nature* que l'on peut comprendre les enjeux contemporains. Maîtres de la nature ? Nous sommes déjà maîtres de la nature ; nous sommes à la fois plus et moins. Plus parce que nous fabriquons nous-mêmes à présent en grande partie cette nature là ; moins parce que nous ne savons pas comment nous la fabriquons, nous la fabriquons en aveugle, nous pourrions aisément la détruire sans nous en rendre compte. Ce sont les principales forces motrices de notre action configurant le monde qu'il s'agit d'utiliser comme *piliers* de la Table. Nos quatre piliers correspondent aux quatre principales forces d'origine humaine qui concourent au *reengineering* que la civilisation occidentale impose au monde, notamment depuis son entrée dans l'ère industrielle.

Tout état de fait peut se réduire à une combinaison de ces quatre piliers, de leur articulation. L'objectif est de sortir de l'idée que nous sommes en période de crise écologique, de crise financière, de crise énergétique, de crise de civilisation, de sortir du constat que nous titaniquons sans capacité de

reprendre le gouvernail en main, et de proposer un bilan général de situation ainsi que des pistes de réflexion pour trouver de nouvelles voies d'émancipation qui sauraient éviter ces écueils.

Rappelons encore à ce stade nos principaux objectifs : la Table doit nous apporter davantage de *visibilité* dans un monde complexe et opaque, et doit permettre la *construction de nouveaux processus démocratiques*, notamment en renforçant le sens de ce qui est public, tant au niveau local, national que mondial. Pour reprendre les termes couramment utilisés par les acteurs de la sphère économique, il s'agit d'envisager une refonte du modèle économique global des démocraties occidentales, par le biais d'une restructuration drastique de l'ensemble des circuits d'approvisionnement, de fabrication, d'échange et de consommation, des modes de gouvernance et des normes d'évaluation des choix stratégiques sur l'ensemble des plus importantes catégories de l'expérience contemporaine.

La technoscience redessine continuellement le champ des possibles jusqu'à envisager une réalité augmentée permise par nos pouvoirs humains. L'économie extrait, échange, modifie, affecte et distribue l'ensemble des ressources naturelles, techniques ou culturelles. L'écologie réajuste le bilan mouvant des rapports entre l'humanité et son environnement global. L'anthropologie enregistre les mutations ontologiques en cours et tente de redéfinir en permanence le besoin des hommes et de l'humanité. C'est au carrefour de ces angles de vue qu'il s'agit de replacer tout enjeu stratégique, d'identifier ses origines, de mesurer ses impacts et ses rapports avec les autres enjeux planétaires, d'apprécier ses profils de développement, d'envisager les moyens d'en reprendre en main l'évolution selon un schéma compris et souhaité par l'ensemble de l'humanité.

Extrapolons encore un peu, pour bien faire ressortir les priorités : la Table doit représenter un cadre pertinent pour apprécier quelles seraient les conditions optimales pour la survie de l'humanité à long terme. La simple existence de la Table devrait rendre plus difficile le fait de réaliser des oublis ou des impasses stratégiques sur tous les sujets touchant à notre survie. Le dispositif Table comprend donc : quatre angles de vue sur les situations mondiales, quatre orientations de la vision pour apprécier les dynamiques temporelles longues, quatre piliers sur la base desquels nous pourrions apprécier les sédimentations de la civilisation occidentale. Dans le prochain chapitre nous devons faire l'effort de nous hisser sur cette Table, soutenue par ses quatre piliers technoscientifique, économique, écologique et social pour avoir une vision synthétique des enjeux stratégiques structurants pour l'avenir de l'humanité. Mais poursuivons encore l'examen de nos angles de vue possibles et de ce qu'ils nous apportent.

### ***La carte mentale des conditions de survie à long terme de l'humanité***

La Table propose donc d'apprécier tout enjeu d'importance en l'observant sous les quatre angles stratégiques qui configurent le réel selon leur rationalité propre : technoscientifique, économique, écologique, anthropologique. Notons que le rationalisme intégral est en échec, il est devenu impossible d'organiser la connaissance et l'action à partir de ce rationalisme. Il nous a conduit à des impasses

stratégiques maintes fois dénoncées, et menace à présent l'humanité dans sa propre possibilité d'existence à long terme. C'est pourquoi en lieu et place de ce rationalisme dépassé, je propose d'observer systématiquement ce morceau de réel très particulier qu'est un enjeu stratégique au travers de ces quatre prismes, ces quatre « angles de vue sur le futur » pour reprendre les terminologies de Duval et Chateauraynaud. Il est probable que cette méthode ne couvrira pas la totalité du champ des possibles, et il est également possible que cette méthode ne s'appliquera qu'imparfaitement à l'analyse de certains enjeux ; j'ai cependant bon espoir qu'elle permette de couvrir la très grande partie du champ des possibles. En effet, quel type de rationalité pourrait prétendre apprécier la pertinence d'engager l'exploitation des gaz de schistes, d'autoriser le clonage humain, de recourir à la géo ingénierie pour maîtriser le changement climatique, d'entamer la négociation du traité transatlantique, d'autoriser ou non l'Iran à exploiter la technologie nucléaire ? Aucune rationalité générale et globale n'est en mesure d'y parvenir et dans ce vide de rationalité globale, ce sont les logiques militaires et économiques qui s'imposent le plus sûrement. En revanche, analyser chacun de ces sujets en les soumettant systématiquement à l'observation des conséquences technoscientifiques, économiques, écologiques, et anthropologiques qui peuvent en résulter, selon une méthodologie qui reste certes à préciser, serait de nature à offrir des profils de futur bien plus complets et pertinents que les seules appréciations militaires ou économiques. En d'autres termes il faut que la Table représente un outil conceptuel et méthodologique plus efficace que les logiques technicoéconomiques libérales pour identifier et apprécier les conditions qui rendront possible la survie de l'humanité à l'horizon d'un siècle au moins.

Nous cherchons ici la grille d'analyse qui garantira le meilleur observatoire et l'analyse la plus pertinente de l'ensemble des phénomènes d'origine humaine susceptibles d'avoir une incidence significative sur les équilibres écologiques et anthropologiques planétaires. Il ne s'agit pas de remonter à la source de ce qui motive les actions individuelles de chaque être humain, ni des composants concrets des stratégies des entités économiques ou politiques, il s'agit plus modestement de comprendre les tenants et aboutissants de tous les grands chantiers d'origine anthropique, chantiers dont les retombées massives au niveau mondial sont susceptibles d'avoir d'une façon ou d'une autre une influence sur l'avenir de l'humanité. Une Table, en quelque sorte pour cesser la complaisance, le silence, les non-dits au sujet des événements engageant l'avenir de l'humanité ; une Table pour structurer solidement un questionnement vis-à-vis des logiques anthropiques contribuant à configurer la civilisation, dans une logique de préservation de tous les profils de futur imaginables d'ici au xxii<sup>e</sup> siècle, dans une logique d'ouverture maximale des futurs à horizon 2200.

Les piliers de notre Table sont les principes organisateurs de fond de la société contemporaine, tels qu'ils se donnent à percevoir aujourd'hui, en vision planétaire, pour l'ensemble des réalités et populations sur la surface du globe. Ces quatre angles de vue – technoscience, économie, écologie, humanité – correspondent aux quatre piliers du monde contemporain semi-reconstitué par l'homme depuis les évolutions démographiques, industrielles et culturelles engagées à l'entrée dans l'Anthropocène. Les fins, les moyens, les ressources de ces quatre piliers organisent l'ensemble de l'agir

humain, de l'expérience contemporaine actuelle et façonnent dès aujourd'hui le champ des possibles pour l'avenir. Ils ne sont pas des absolus, ils ne renvoient pas à des réalités ontologiques. Ils sont des principes organisateurs qui permettent de couvrir et de comprendre, d'interpréter la totalité des enjeux que l'humanité aura à affronter avant d'atteindre le xxii<sup>e</sup> siècle<sup>835</sup>. Je propose de considérer que tout enjeu stratégique est le produit, selon des dosages parfois très différents, de ces quatre forces déterminantes de l'expérience humaine au xxi<sup>e</sup> siècle, quatre forces de *reeengineering* du monde, biosphère et humanité comprises, quatre logiques qui configurent les conditions de possibilité d'une survie de l'humanité pour le xxii<sup>e</sup> siècle et au-delà. La Table doit devenir la matrice de représentation du futur global de l'humanité, la carte mentale des profils de futurs de l'humanité – La Table comme support structuré de la représentation mentale que la civilisation se fait d'elle-même et de son avenir.

Il n'y a plus de règne unique de la raison, il y a des champs de rationalité. L'observation de la réalité au travers de ces quatre angles de vue dresse un portrait déjà plus complet d'une situation donnée. Il faut en finir tant avec l'idée que la prospective aurait à rechercher dans un futur prédéterminé les signes de ce qui nous attend demain. En finir également avec l'idée que le futur serait la conséquence de nos choix conscients et réfléchis, que nous aurions, comme le disait Berger, choisi de faire advenir à l'existence l'un des mondes que nous avons imaginé, plus précisément celui qui nous était apparu le plus souhaitable. Il s'agit d'élaborer la Table sur la base d'une vision du monde qui, comme le dit Anders, se crée et se modifie à présent lui-même, sans intervention humaine réfléchie et consciemment voulue. Vouloir imaginer tous les mondes possibles et « promouvoir à l'existence » celui que nous aurions choisi, c'est rester encore dans la perspective cartésienne de tentative de domination du monde. Or la question n'est pas de parvenir à dominer le monde, à de nombreux égards nous le dominons déjà, même si cette domination s'exerce en aveugle. Ce qui compte, c'est de comprendre comment nous le façonnons déjà, c'est de retrouver les logiques déjà à l'œuvre dans l'agir humain tel qu'il se déploie actuellement dans les arènes technicoéconomiques et politiques contemporaines, tel que nous pouvons l'analyser dans la genèse, l'analyse et la négociation de grands enjeux stratégiques qui sont en train de façonner le monde sous nos yeux.

Si toutefois un tel objectif ne paraissait pas si démesuré, je dirais que la Table cherche à *faire en sorte que l'humanité puisse agir en connaissance de cause*. Interrogeons-nous un instant sur le côté insensé de ce projet. Comment en sommes-nous arrivés à considérer qu'il était quasi insensé que la civilisation puisse agir en connaissance de cause ? Il est vrai que depuis qu'existe le fusil, nous ne sommes pas à l'abri de prendre une balle perdue. Ce constat doit-il suffire à nous résigner dans le projet de maîtrise des grandes lignes de la destinée humaine, ou plus modestement dans l'évitement des catastrophes planétaires ? Il ne s'agit pas uniquement avec la Table de découvrir des vérités ou des proportions qui auraient été cachées, il s'agit d'opérer un diagnostic partagé à l'échelle de la planète et de proposer un nouveau langage pour apprécier les valeurs à promouvoir et celles à circonscrire dans le but d'atteindre le xxii<sup>e</sup> siècle sans encombre pour l'ensemble de l'humanité.

---

<sup>835</sup> Ultérieurement – prochain chapitre – ces quatre piliers seront subdivisés en 16 *Enjeux de Civilisation*.

La Table veut proposer une sorte de *Nouvelle Alliance* à l'humanité : devant les dangers de l'évolution et devant l'impossibilité de trouver un état statique qui conviendrait à l'ensemble de la civilisation, la Table propose une vision dynamique du développement de la civilisation mais sur la base d'une approche critique structurée de façon à maximiser l'identification de tous les risques liés à ce développement et à faire en sorte d'avoir consulté l'ensemble de l'humanité avant prise de toute décision qui engage l'avenir de l'humanité. Ce faisant, il est clair que le recours à la Table ne va pas accélérer le développement technicoéconomique de la civilisation. Il faut assumer ce fait, ce risque de ralentissement ; car cela fait bien longtemps que l'avenir à long terme de l'humanité ne dépend plus de la rapidité avec laquelle nous allons pouvoir inonder la planète de nouveaux objets. En toute logique, le recours à la Table devrait faire germer et consolider l'idée d'une communauté de destin entre tous les hommes.

### *Quatre angles de vue pour cerner un nouveau type de réalité*

La table veut tenir compte du fait que les distinctions entre les hommes et la nature, les faits et les valeurs, la vérité et la légitimité se sont effacées et que les décisions stratégiques qu'il convient d'éclairer se situent à présent à la croisée des points de vue scientifiques, économiques, écologiques et anthropologiques. Ce qui représente une difficulté particulière en terme de méthode et de quantité d'informations à traiter ; ce qui représente également la garantie de se situer à l'endroit où se prennent les décisions les plus structurantes pour l'avenir de l'humanité. En effet les domaines scientifiques et économiques, où les choses sont claires et nettes, où les facteurs extérieurs sont aisés à appréhender sont au début du *xxi<sup>e</sup>* siècle les domaines les moins innovants, ceux qui ne posent pas les problèmes les plus difficiles à résoudre en matière d'anticipation. Là où la connaissance de fond se présente au milieu d'un labyrinthe de données, de controverses, d'intérêts divergents et de cultures plurielles, la Table offre un cadre unitaire de projection des différentes hypothèses envisageables à propos des principaux enjeux planétaires. Elle veut offrir la toile de fond stratégique universelle de toutes les données possibles, de toutes les hypothèses imaginables, de toutes les stratégies envisageables car cette toile de fond s'efforcera de ne jamais oublier les quatre angles de vue qui permettent d'avoir un regard exhaustif (ou quasi exhaustif, à compléter ultérieurement en cas d'imperfection qui serait constatée en cours d'utilisation), c'est-à-dire les regards technoscientifiques, économiques, écologiques et anthropologiques.

La technoscience, l'économie, l'écologie et l'anthropologie doivent trouver des voies nouvelles pour confronter les tenants et aboutissants de leurs enjeux respectifs et gérer d'une façon nouvelle l'incertitude qui naît au carrefour de leurs rencontres avec les trois autres logiques à l'œuvre dans le *reengineering* du monde. Il faut sortir des alternatives qui visent à contrôler les sciences ou les marchés mondiaux – ces mêmes alternatives qui conduiraient à penser que le processus du changement

climatique par exemple, ou celui de la contraction de la biodiversité, sont des réalités inévitables sur lesquelles il est d'ores et déjà impossible d'intervenir. Par ailleurs ces alternatives de nature « coercitives » sont peu susceptibles d'engager un réel mouvement d'inversion des orientations globales de la civilisation – tout juste pourront-elles en freiner l'évolution. C'est au contraire au carrefour de ces quatre angles de vue qu'il convient d'opérer les diagnostics et de porter des évaluations : c'est en confrontant ces quatre lignes de fuite, au travers d'un processus d'échange largement ouvert à toutes les expressions, que pourront voir le jour de réelles alternatives à la fois technicoéconomiques et sociétales.

Nous devons sortir de la situation où la science et la finance, souvent de concert, dictent leurs vérités à la terre entière. L'entrée non sollicitée dans l'Anthropocène, c'est d'abord l'échec des stratégies technoscientifiques et économiques qui en ressortent décrédibilisées pour imposer leurs points de vue exclusifs. Il est manifeste que ces stratégies ne servent les intérêts que d'une minorité, qu'elles desservent la majorité des citoyens du monde et qu'elles conduisent la biosphère et des pans entiers de l'humanité à la déroute. Leurs points de vue restent intéressants en ce sens que le projet d'émancipation de l'humanité n'est pas achevé, mais ils doivent à présent être énergiquement *challengés* par les perspectives écologiques et anthropologiques associées à leurs stratégies concrètes. C'est un objectif structurant pour la Table que de parvenir à faire vivre dans des proportions pertinentes ces quatre angles de vue avant prise de décision sur tout enjeu d'envergure planétaire. Dans une société de la connaissance une grande partie de l'humanité a acquis ou peut acquérir une réelle capacité de juger de façon pertinente. De nouvelles organisations et groupes d'intérêt peuvent émerger et jouer un rôle de contre-pouvoir tout à fait significatif. Le savoir hyperspécialisé des experts ne parvient plus, c'est d'ailleurs parfois regrettable, à résister à la force entraînant d'autres points de vue dans le cours d'un débat public. Car l'hyperspécialisation vers laquelle s'est engagée la civilisation conduit à cette situation paradoxale, bouchée politiquement, qui met finalement les experts en concurrence. Il s'agit à présent, comme le dit Innerarity, de politiser la différence entre l'expertise et la vie profane.

La pensée anticipatrice doit imposer de nouvelles catégories propres à la reprise en main par l'homme de son œuvre terrestre. La pensée anticipatrice ne peut plus s'appuyer sur les anciennes évidences qu'ont pu représenter les premières perceptions ontologiques (eau, feu, terre, air) ni sur les catégories modernes (vérité, universalité, recherche du bien-être individuel terrestre, marché mondial, avantage compétitif), encore moins sur les notions d'innovation, de progrès, de croissance qui ont servi de relais pendant deux siècles à la mort de Dieu, à la mort de l'homme. Plus rien de tout cela n'est suffisamment évident et solide pour faire sens pour les sept milliards d'individus qui composent actuellement l'humanité.

Nous sommes définitivement entrés dans une époque *post-naturelle*. Nous devons mettre en place un dispositif d'anticipation qui sache tenir compte de cette donnée fondamentale. Nous rétroagissons sur notre environnement depuis si longtemps et dans de telles proportions que nous sommes irréversiblement sortis de l'époque où l'on pouvait concevoir l'homme comme agissant, sans

conséquence importante, sur une nature relativement inerte et indifférente à ses actions. Avec l'Anthropocène l'heure du rendez-vous entre l'histoire de l'homme et de son l'industrie avec l'histoire de la terre a sonné : la civilisation occidentale est devenue une force géologique telle qu'elle est susceptible de faire basculer l'humanité hors de l'Holocène. Le temps de la Terre ne s'étale plus forcément sur des durées extérieures, gigantesques, indifférentes à l'action des hommes : il est subitement recroquevillé sur quelques décennies. A l'heure justement où les stratégies d'entreprise et des gouvernements abandonnent toute ambition de voir à long terme, à l'heure des stratégies politiques et financières trimestrielles, donc sur un horizon très court, le véritable enjeu de société consiste à reconquérir la capacité à voir loin. La Table aussi pour penser sous un angle pluridisciplinaire les questions stratégiques de notre temps. La Table comme boîte à outils pour prendre en main les stratégies technologiques, économiques, écologiques et anthropologiques en main. Boîte à outil pour réaliser les diagnostics, structurer les réflexions et proposer des premiers traitements à effectuer sur les impasses stratégiques les plus criantes.

### *Retour sur l'idée d'anthropologie prospective*

Que nous le voulions ou non, nous serons les architectes de l'avenir. Il ne nous appartient déjà plus d'enrayer le progrès technique, le développement économique, l'influence de notre activité sur les équilibres de la biosphère, la mutation ontologique provoquée par l'évolution rapide de nos conditions de vie. Ce n'est d'ailleurs pas notre souhait. La table ne cherche pas à porter une appréciation sur les mérites et responsabilités liées à cet état de fait. Elle prend acte de ce positionnement haut perché sur les cimes de notre développement occidental, et tente, depuis cette position, de mesurer en quoi nos prochaines actions de grande envergure pourraient poser question et demandent délibération collective.

Car en un sens, il faut accepter d'être pris en otage sur la Table, hissé en haut de ces quatre piliers dont nous n'apercevons plus les pieds, dont nous ne savons plus exactement sur quel type de réalité ils reposent. Nous sommes pris en otage par les dispositifs culturels qui formatent notre connaissance. On ne peut plus raisonner sans la technique, sans l'économie, sans la mesure de notre empreinte énergétique, sans les mutations anthropologiques incorporées, somatisées, « cyborguées » dans *l'homme mesure de toute chose*. L'homme mesure de toutes choses ne doit plus prendre ses repères dans les catégories classiques de son histoire, mais doit apprendre à mesurer ses possibles au regard de ses points de repères contemporains, qui ne sont plus à chercher dans la nature au sens physicochimique du terme, lieu de toutes les angoisses et espoirs de nos ancêtres, mais dans l'Anthropocène, le climat, les inégalités mondiales, le monde numérique, les réseaux sociaux.

Vu sous cet angle le projet d'anthropologie prospective de Berger était un ambitieux projet. Ne doit-on pas revenir à « l'homme mesure de toutes choses » ? L'Anthropologie prospective ne devrait-elle pas viser à remettre ce concept sur le devant de la scène, quitte à étendre ce concept à la notion d'espèce ?

N’y a-t-il pas là un espace où une démarche normative nouvelle pourrait prendre place ? Si l’avenir de l’humanité est en danger, ne doit-on pas revenir à une sorte d’anthropocentrisme méthodologique, dont l’objectif serait de réaliser les arbitrages en mettant l’homme – ou l’espèce humaine, ou l’humanité – au centre des évaluations ? Oui, il faut remettre l’humanité au centre, mais au centre de quoi ? Tentons tout d’abord de la replacer, elle et ses incertitudes stratégiques les plus cruciales, au centre des quatre tropismes les plus forts que nous avons pu identifier, les tropismes technoscientifique, économique, écologique, et social.

La perspective de plus en plus réaliste d’un danger d’effondrement global est suffisamment crédible pour mobiliser à présent, davantage que par le passé, certaines énergies et faire émerger une politique plus sage de prévention constructive. Voici une proposition qui pourrait être entendue par un nombre croissant d’individus de par le monde, mais peut-être pas si facilement par les sphères dirigeantes dans les domaines politique et économique. Il est vrai que les moteurs puissants que représentent la recherche de la puissance (domaine politique, y compris en régime démocratique) et de la recherche de profit (domaine économique, surtout en régime de libre concurrence) ne pourront s’arrêter au seul motif qu’ils comportent par exemple des risques d’embrasement de la planète. Rien dans les logiques politiques et économiques telles qu’elles sont actuellement à l’œuvre ne les conduira à modifier leurs stratégies de développement. Sloterdijk est catégorique à ce sujet.

Même l’utopie négative, l’attente d’une catastrophe naturelle mondiale, n’est pas en état de créer un horizon commun d’élans créateurs d’obligation. L’esprit de la désolidarisation, au niveau privé, local, national, multinational ou impérial, pénètre tellement en profondeur, que toute unité aimerait à sa manière considérer comme certain qu’elle-même sera épargnée, même si les autres seront englouties dans le maelström. Les années qui viennent montreront de quels périls est porteuse la situation multi-égoïste. Si l’une des leçons du xx<sup>e</sup> siècle a été l’idée que l’universalisme depuis le haut est voué à l’échec, le stigmate du xxi<sup>e</sup> siècle pourrait être de ne pas réussir à former à temps, depuis le bas, le sens des situations communes.<sup>836</sup>

Mon point de vue est moins définitif : il consiste à penser que ces logiques requièrent la soumission à un impératif extérieur, qu’elles pourraient éventuellement reconnaître positivement en tant que condition de poursuite, certes plus encadrée, de leur propre activité. La véritable question me semble devenir, dans cette perspective, la question de la force avec laquelle une grille d’évaluation des actions politiques et économiques (entre autres actions) pourrait parvenir à s’imposer comme cadre de référence pour la totalité des activités humaines de grande envergure. Pourquoi avoir une certaine confiance dans ce projet ? Comment parviendrait-il à venir interférer avec les modes actuels d’évaluation, jusqu’à impacter les prises de décisions stratégiques concrètes. Réponse : car il offrirait un cadre de référence qui fait actuellement cruellement défaut au bon fonctionnement de la civilisation. On ne mesure pas assez à quel point c’est peut-être ce seul défaut qui occasionne autant d’erreurs stratégiques, de craintes d’accidents et de perspectives catastrophistes.

---

<sup>836</sup> Peter Sloterdijk, *Colère et temps*, p. 259.

## 5.6. *Qu'est-ce qu'un enjeu contemporain de civilisation ?*

De la même façon que Berger estimait dans les années cinquante que le regard vers l'avenir avait pour objectif de « construire l'avenir », ou que Pierre Massé estimait que le Plan était un « réducteur d'incertitude », j'introduis ici l'idée que la prospective doit prioritairement en 2015 repérer les *enjeux de civilisation* et identifier les leviers qui permettront d'engager la réflexion et les négociations adéquates pour éviter les crises que nous craignons. Au cours des dernières décennies un nombre considérable de questions majeures pour l'avenir de l'humanité a pris une envergure universelle. Il s'agit donc d'identifier ces questions, de décrypter leurs évolutions possibles et probables, d'essayer de les hiérarchiser. Le précédent chapitre a posé les jalons d'une méthode d'observation des enjeux de civilisation : il a instauré l'idée de regards croisés, en direction de quatre profils de futurs, selon un horizon d'un siècle, et précisé les principaux profils de questions qui contribueront à diagnostiquer et évaluer les risques et opportunités liés aux enjeux les plus importants.

Le présent chapitre est consacré à cet exercice très particulier d'identification de ce qui constitue un enjeu stratégique au sens où il faut l'entendre dans l'optique proposée par la Table des situations. Il s'agira ensuite, dans le chapitre suivant, d'en dresser l'inventaire. Au final la Table sera une sorte d'observatoire de l'évolution de ces principaux enjeux. Elle devra les identifier précisément, tout en donnant à percevoir l'enchevêtrement des situations stratégiques mondiales de façon synthétique (c'est la vision claire et complète qui pourra susciter l'action juste) et dans leurs orientations de longue durée (c'est la perception claire des horizons lointains qui doit scander les évaluations, négociations et décisions mondiales, lorsque le besoin s'en fait sentir). On s'efforcera ici d'évacuer tout jugement de valeur, toute recherche de profit immédiat, toute surdétermination sectorielle, territoriale ou nationale, pour rester dans une approche planétaire, et repérer les sujets sur lesquels nous risquons des impasses stratégiques lourdes. Notre idéal régulateur, ce sont les conditions à réunir pour atteindre sans encombre le <sup>XXII</sup> siècle pour l'ensemble de l'humanité.

Les enjeux de civilisation sont les unités d'œuvre de la Table. Il est donc important que la liste des enjeux que nous allons identifier couvre effectivement la totalité des questions les plus stratégiques pour l'avenir de l'humanité. L'idéal étant que l'on identifie le plus petit nombre possible d'enjeux afin que nous puissions en conserver à l'esprit le panorama complet.

Les enjeux de civilisation sont les icebergs qui menacent le navire civilisation : on ne sait pas vraiment comment ils naissent, fondent et disparaissent. On ne sait pas facilement les repérer par temps couvert, on ne sait pas exactement à quel point ils sont liés ou non entre eux, s'ils sont en phase de refroidissement ou de réchauffement. Certains sont repérés de longue date, et ne sont finalement pas si dangereux, d'autres surgissent brutalement du fond des eaux sans que l'on comprenne pourquoi et

comment, sans que l'on sache si la taille imposante qu'ils semblent avoir correspond à un phénomène d'importance capitale ou s'il s'agit d'un tout petit iceberg porté par l'élan de sa remontée vers la surface. Dans cette optique le mieux que l'on puisse faire consiste à considérer le devenir de l'humanité comme le produit des différentes stratégies des principaux acteurs qui déterminent l'évolution de ces icebergs. Nommons *enjeux de civilisation* ces différentes stratégies et tentons de comprendre ce qu'elles impliquent pour l'humanité d'aujourd'hui et de demain. Tentons d'abord de les repérer, c'est-à-dire de les identifier et d'en réaliser la cartographie. Est-ce possible ? Un enjeu de civilisation, ce sera parfois une sorte de *devenir fatal* de l'humanité ; une *OPA hostile* sur le futur de l'humanité.

Les réseaux classiques d'observation de la Terre peuvent-ils nous renseigner sur le repérage des enjeux de civilisation ? L'histoire, les médias, les satellites d'observation de la terre, les registres des assurances, l'analyse phénoménologique, l'analyse généalogique ? Qui pourra donc nous aider à débusquer, si possible avant qu'ils n'explorent, ces enjeux qui nous menacent, ces icebergs dont on croit apercevoir l'ombre menaçante se rapprocher de la coque lorsque nous titaniquons dans le brouillard ? Ces questions représentent l'objet du présent chapitre.

### ***Pourquoi parler d'enjeux de civilisation ?***

Le développement centrifuge des forces technicoéconomiques et l'extension aux dimensions de la biosphère de nombreux enjeux structurants pour l'avenir de la civilisation à long terme sont les deux principes face auxquels nous sommes mis au devoir de reprendre la situation en main, au risque d'une dérive définitivement incontrôlable. Longtemps la réaction s'est faite attendre car les premiers penseurs qui s'étaient intéressés aux problèmes de la mondialisation s'en remettaient plus ou moins explicitement à l'émergence d'un gouvernement mondial pour harmoniser tout ce qui menaçait de virer au chaos. Deux raisons majeures doivent conduire à présent à rompre avec cette attente improductive : le constat que les Etats-nations ne sont pas prêts, pour diverses et fortes raisons, à s'en remettre à une forme quelconque de gouvernement mondial, qui a donc de très faibles probabilités de voir le jour dans les délais où l'Anthropocène nous impose d'agir. De plus, nous percevons à présent clairement que la force qui aurait quelques chances de réorienter le développement de la civilisation hors de ses impasses stratégiques ne sera pas d'ordre politique au sens où fonctionnent actuellement les Etats-nations ni aucun des gouvernements actuellement en exercice. Il ne suffirait pas de décréter l'existence d'un pouvoir mondial pour que ce pouvoir sache ce qu'il aurait à traiter en priorité, soit capable d'imposer ses choix aux marchés financiers et aux principaux acteurs technicoéconomiques, et soit capable de diffuser à l'échelle de la planète un vaste désir d'émancipation dans des directions compatibles avec l'existence à long terme d'une humanité à l'avenir ouvert, soucieuse des équilibres de très longue durée de la biosphère. Il paraît raisonnable de ne pas compter sur l'émergence d'un pouvoir planétaire centralisé ; nous devons raisonner en marge de cette éventualité. Nous sommes en devoir d'imaginer des leviers d'un genre tout à fait nouveau si nous voulons doter d'une force nouvelle la question de l'avenir de l'humanité : aucun gouvernement, aucune institution, aucune discipline,

aucune technologie, aucune filière industrielle, aucun parti politique ne raisonne aujourd'hui en ces termes. Ce qui est relativement normal, nous l'avons vu, dans la mesure où aucune civilisation ni aucune génération nous précédant n'a eu à affronter cette question de l'avenir de l'humanité. L'objectif de la notion *d'Enjeu de Civilisation* vise à pallier cette carence.

Eclairons un autre postulat de la présente recherche : peut-on encore tabler sur le progrès pour résoudre les questions que se pose aujourd'hui la civilisation occidentale ? Non, à partir du moment où ces questions s'expriment en tant *qu'enjeux de civilisation*, c'est-à-dire en tant que questions qui interrogent l'avenir global de la civilisation, il ne semble pas envisageable que le progrès au sens technicoéconomique courant puisse suffire à remédier aux interrogations posées par ces enjeux. Au contraire, il faudra soupçonner que c'est le progrès lui-même qui est à l'origine de certains dérèglements de civilisation. Le progrès au sens technicoéconomique pourra résoudre encore de nombreuses questions relatives à l'amélioration de la santé, des conditions de vie, peut-être à la résolution du problème de la faim dans le monde, voire à quelque autres questions très significatives de cet ordre, permettant d'améliorer les conditions de vie d'un grand nombre d'êtres humains. Mais dès qu'une question prend la forme spécifique d'un *enjeu de civilisation*, avec en toile de fond la volonté d'éclairer les conditions de survie de l'humanité, c'est bien parce que l'on doute de la capacité du progrès au sens technicoéconomique à continuer à imprimer un caractère positif et émancipateur au devenir. La notion de progrès requiert à présent un sens de l'anticipation qui fait totalement défaut aux logiques en vigueur dans l'orientation des stratégies qui touchent à l'avenir de l'humanité. Notre pouvoir d'agir est tel qu'il requerrait, s'il s'avère que nous restions dans l'incapacité de coordonner nos avancées, un arrêt de tout « progrès ». Sauf à accepter l'idée de jouer l'avenir de l'humanité à la roulette russe.

Au cœur de l'idée d'enjeu de civilisation il y a le postulat que la réforme mondiale dont nous appelons la mise en réflexion ne concerne pas la totalité de l'agir humain, mais prioritairement les principales décisions technicoéconomiques qui engagent l'avenir de l'humanité. En effet, s'il s'avérait que l'on doit attendre un retournement complet et rapide des modes d'existence de l'ensemble des sept milliards d'individus qui composent aujourd'hui l'humanité, il serait vain de l'envisager, comme je propose ici de le faire, sur la base d'une réflexion qui se veut *rationnelle*. Il est absolument illusoire d'attendre de la moitié de la population humaine qui accède tout juste à la consommation de freiner ses ambitions de développement au sens occidental du terme alors même qu'elle ne fait que découvrir les alléchantes publicités au travers desquelles nous l'invitons à se jeter à corps perdu dans le consumérisme qui est sensé la sortir de sa condition misérable.

Si je fonde l'espoir de mettre au point une méthode d'anticipation qui permette une réorientation significative des stratégies humaines dans le sens de la longue durée, c'est parce que je vise prioritairement un impact auprès des quelques acteurs qui configurent le plus fortement l'avenir de l'humanité dans son ensemble. Je pars du principe que les risques encourus par l'humanité depuis son entrée dans l'Anthropocène résultent davantage des prises de décision des principales puissances politiques et économiques mondiales que de l'action quotidienne des sept milliards d'humains qui ne

font, en matière de consommation, que consommer ce que ces acteurs puissants leurs suggèrent ou leur imposent de consommer.

Tout l'objectif de ce chapitre vise à identifier ces enjeux. Ces enjeux seront les unités d'œuvre de la Table. Au travers du terme *enjeu de civilisation*, je cherche à identifier les quelques sujets qui sont les plus déterminants en matière d'ouverture ou de fermeture de l'avenir pour l'humanité dans son sens le plus large. La tâche dans un premier temps peut paraître immense, disproportionnée. En fait elle est « simplifiée » par le fait que la mondialisation a nettement concentré les plus grands pouvoirs d'action concrète de l'humanité. De ce fait, elle a singulièrement réduit le nombre de leviers sur lesquels il suffirait de jouer afin d'obtenir une réorientation significative des stratégies mondiales qui posent le plus profondément question.

Nous sommes à l'ère des changements globaux et la première urgence consiste à comprendre ce qui est en mutation, ce que nous avons mis en mouvement avec notre économie, notre industrie, notre culture, notre droit, notre politique. Il est possible que nous ayons occasionné la plus brutale des évolutions de l'humanité. D'ailleurs nous n'actionnons plus seulement les leviers du seul devenir de l'humanité mais également celui de la terre. Nous faisons bouger ce qui paraissait il y a encore peu de temps immuable, comme le climat, les espèces, le cycle de l'eau, de l'air, de l'azote ; pendant quelques générations nous avons pensé qu'il s'agissait d'accroître notre liberté, notre potentiel, notre bien-être. Il s'avère que nous sommes peut-être en train d'accroître notre servitude, de rétrécir notre avenir. Peut-être pas le nôtre, pour nous, déjà adultes au début du  $\text{xxi}^{\text{e}}$  siècle, mais celui de nos enfants. Il paraît acquis que nous ne pourrons pas atteindre le  $\text{xxii}^{\text{e}}$  siècle en poursuivant certaines tendances aujourd'hui constatées et il n'est pas certain que nous ayons la capacité, le temps et les moyens d'opérer le virage susceptible de nous remettre sur la voie d'un avenir ouvert. Plus précisément la question est de savoir comment, ayant compris cela, nous pouvons reprendre ou non en main notre destinée. Pour cela il convient d'abord de comprendre ce que nous avons réellement mis en marche, d'en dresser la carte, et de proposer un traitement des problèmes ou d'imaginer des perspectives alternatives. La prospective comme tentative de clarification du sens des événements, comme identification des enjeux, comme recherche des issues possibles à l'Anthropocène.

Ce que l'on nomme classiquement les *lois* d'évolution ne sont pas applicables selon les schémas classiques du raisonnement scientifique pour les phénomènes où se mêlent les composantes humaines, technologiques, écologiques. L'enchevêtrement des strates phénoménales et des intérêts croisés des acteurs en présence met en cause notre approche classique du réel. Mais, s'il rend caduque notre capacité globale d'anticipation, il ne retire pas à ces acteurs leurs capacités d'action dans leur domaine d'intervention. Comment toucher alors les objets d'étude, où trouver les leviers sur lesquels on s'appuiera pour engager la recherche d'anticipation collective ? Nos unités d'œuvre seront certainement davantage d'ordre méthodologique qu'ontologique.

Il s'agit d'envisager les notions de diagnostic et de pronostic de façon nouvelle. La civilisation titanique aussi car elle fonctionne en silo, à la fois dans le diagnostic, le pronostic et le remède. Limites de la théorie rationaliste de l'action : j'établis les faits, je discute des mesures à prendre, je passe à l'action, et tout rentre dans l'ordre. Cela ne fonctionnera pas ainsi pour les enjeux de civilisation. Cela n'a pas fonctionné ainsi pour la crise nucléaire en période de guerre froide, cela ne peut fonctionner ainsi pour le climat aujourd'hui : en effet, les échanges portent sur des positions dans lesquelles les acteurs sont politiquement impliqués, dans lesquels certains ont à gagner, d'autres à perdre, et où donc la distinction entre vérité et erreur, entre fait et valeur n'est plus pertinente. Les enjeux de civilisation doivent se négocier dans une configuration qui ressemble davantage à celle d'une guerre civile, et non pas d'une opération de police qui serait exécutée depuis un poste d'autorité incontesté. Il ne s'agit pas simplement de rappeler à l'ordre un délinquant, il s'agit de se mettre d'accord sur une stratégie planétaire pour un sujet stratégique donné.

Pourquoi parler d'*enjeux de civilisation* ? Pour bien cerner les choses, et plus encore pour les bouger, il faut d'abord le nommer correctement. Or, ce dont il faut parler pour de bon, c'est bien des *principaux enjeux* - ceux qui peuvent déterminer les options de vie et de mort étant les plus structurants – *pour la civilisation occidentale* entendue ici comme la civilisation qui se répand à la surface du globe et est en passe d'étouffer tout autre mode d'organisation sociale significativement alternatif. Parler d'*enjeux de civilisation*, c'est une façon d'essayer de segmenter la catastrophe globale que prépare la civilisation occidentale en vertu de ses principes d'innovation incontrôlée, de concurrence, de spécialisation, d'épuisement de la biosphère et de segmentation sociale. En segmentant cette perspective globale selon différents « enjeux stratégiques », on espère comprendre où l'on va et on espère être capables de reprendre en main certains de ces enjeux au travers d'une réflexion collective et transparente. Tout enjeu de civilisation est traversé par des transformations qui en modifient le contenu initial, les contours, la signification, et donc les risques et opportunités. Le travail prospectif consiste à sonder ces éléments, à en repérer les lignes de transformation engagées ou simplement possibles, à identifier les leviers par lesquels nous pouvons en conserver la maîtrise, les orientations. En modifier l'architecture conceptuelle par extension de leurs racines et de leurs branches le plus loin possible dans le passé et le futur. Aboutir à une vision à la fois cohérente et ouverte, riche du maximum de possibles. Faire en sorte que la totalité des connaissances disponibles sur un enjeu ne serve pas à masquer ses évolutions possibles, mais au contraire à élargir le champ des possibles.

Tout n'est pas *enjeu de civilisation* : la très grande majorité des actions et motivations des hommes sur cette terre ne posent aucun problème pour l'idée d'humanité telle que nous pouvons nous la représenter à long terme. La révolution que nous impose l'Anthropocène ne concerne que l'infime partie des orientations stratégiques de la civilisation qui sont susceptibles d'avoir une incidence significative sur les équilibres à long terme de la biosphère et de l'humanité. C'est uniquement pour aborder ces sujets les plus lourds que fonctionne la Table.

## *L'entrée en politique des enjeux de civilisation*

Nous ne pouvons échapper au devoir d'identification de ce qui pose vraiment question. Pour reprendre une expression d'Anthony Giddens, il y a rupture de la « garantie de fiabilité »<sup>837</sup> dans les systèmes experts. Plus précisément c'est l'accès à ces systèmes experts qui pose problème, alors même que ces points d'accès constituent traditionnellement le centre du terrain des engagements en face à face, ou anonymes. Pour Giddens il y a parallélisme entre la nature des institutions modernes et les mécanismes de la confiance dans les systèmes abstraits, qui prennent souvent la forme de systèmes experts, donc spécialisés. L'orientation futuriste inhérente à la modernité repose en grande partie sur cette confiance, au travers d'une sorte de « garantie de fiabilité » d'un savoir-faire confirmé, souvent garanti par les institutions. Cette garantie de fiabilité, dans les sociétés prémodernes, procurait un sentiment de sécurité vis-à-vis d'un environnement, quel qu'il soit. Ce qui est à présent nouveau et profondément perturbant, dit Giddens, c'est que dans les sociétés contemporaines il y a évolution du « calcul du profit-risque dans les circonstances où le savoir expert ne se contente pas d'assurer ce calcul mais crée (ou reproduit) véritablement l'univers d'événements, ceci étant le résultat de la mise en œuvre réflexive continue de ce savoir même<sup>838</sup> ». C'est une autre façon d'aborder la question des fonctions instituantes des activités humaines. Cela implique pour le travail engagé ici un surcroît d'attention à un type d'enjeux que les générations précédentes n'avaient pas à faire entrer en ligne de compte dans leurs analyses, et notamment aux enjeux d'origine sociétale. Poursuivons le raisonnement de Giddens :

Cela signifie entre autres, dans le contexte fréquemment modalisateur de la modernité, que personne ne peut complètement échapper aux systèmes abstraits des institutions modernes. C'est évidemment presque toujours le cas pour des phénomènes comme le risque de guerre nucléaire ou de catastrophe écologique. Mais cela s'applique encore à des pans entiers de la vie quotidienne de la majorité de la population. Dans un contexte prémoderne des individus pouvaient ignorer, en principe et dans les faits, les déclarations des prêtres, sages et sorciers, et vaquer à leurs activités habituelles. Mais cela n'est plus possible, dans le monde moderne, relativement au savoir spécialisé.<sup>839</sup>

Giddens introduit là un type de *vérité* qui doit attirer notre attention : l'idée que l'importance d'un événement, d'un danger ou d'une opportunité quelconque puisse se mesurer au fait de concerner *des pans entiers de la vie quotidienne de la majorité de la population*. Cette idée est toute à fait nouvelle et semble, nous le verrons, particulièrement adaptée au repérage de ce qui constitue un véritable enjeu de civilisation au sens où nous cherchons à les identifier dans le fonctionnement de la Table.

Une autre façon d'exprimer cette idée consisterait à dire qu'un événement quelconque devient un enjeu de civilisation à partir du moment où il « entre en politique » : cette entrée en politique est un

---

<sup>837</sup> Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité*, p. 89.

<sup>838</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>839</sup> *Ibid.*, p. 90.

réel critère de définition d'un enjeu de civilisation, même si ce n'est pas le seul. Dans cet ordre d'idée Philippe Pignarre et Isabelle Stengers, disent que, depuis peu, « les médicaments sont entrés en politique »<sup>840</sup>, c'est-à-dire qu'il est en train d'advenir ce que l'industrie pharmaceutique redoutait et cherchait à éviter au maximum : le fait que toute avancée importante dans la pharmacologie doive passer par une étape d'évaluation de caractère politique avant autorisation de mise sur le marché.

On peut dire que le nucléaire depuis la moitié du xx<sup>e</sup> siècle, puis le réchauffement climatique ou les OGM sont « entrés en politique ». Ce sont des questions qui n'existaient pas avant leur « production » par la civilisation occidentale qui les a façonnés de toute pièce, avec tous les besoins de reconfiguration de l'agir humain qu'ils impliquent à présent, notamment si nous maintenons l'objectif de vouloir « atteindre le xxi<sup>e</sup> siècle sans encombre pour l'ensemble de l'humanité ». Bruno Latour a montré comment une série d'êtres dont le rôle ne peut se réduire à celui de répondre à des besoins strictement humains sont entrés en « écologie politique ». Il a montré comment une conscience croissante de la question écologique conduisait à identifier toujours plus précisément les obstacles à la préservation du monde. Le nucléaire, le climat et les OGM sont entrés en politique, ils font largement débat, publiquement, mais cela ne suffit pas pour élaborer de véritables politiques de grande envergure susceptibles de mettre l'humanité à l'abri des éventuelles répercussions négatives de ces enjeux d'ici le xxi<sup>e</sup> siècle et au-delà. Peut-être est-il définitivement hors de portée de trouver des accords mondiaux qui mettent définitivement l'humanité à l'abri de dérives sur de tels enjeux ? La Table est un dispositif qui voudrait pousser le plus loin possible l'idée que des consensus mondiaux ne sont pas complètement inenvisageables, y compris sur des questions de ce genre.

Poursuivons le repérage de ce qui constitue un enjeu de civilisation : d'un autre point de vue, nous porterons une attention particulière à tous les événements/situations pour lesquels la planète joue le rôle de laboratoire en direct. Il y aura souvent enjeu de civilisation là où l'expérimentation collective se fait en direct : réchauffement climatique, OGM, nucléaire, pour conserver les mêmes exemples. D'une part ces expérimentations ont une envergure telle qu'elles sont incontrôlables avec les outils actuels de la politique, de la science ou de l'économique, d'autre part elles engagent des processus irréversibles : ce sont de véritables enjeux de civilisation au sens où une partie de l'avenir de l'humanité se joue, pour le meilleur et pour le pire, tout au long de la chaîne de décision dans les diverses déclinaisons locales touchant ces enjeux. Toute décision concernant ces enjeux intrigue, irrite, fait craindre des impasses stratégiques qui pourraient rétrécir l'avenir de l'humanité. Le nucléaire et les OGM ont leurs fervents défenseurs, y compris le réchauffement climatique qui est en passe de faciliter la vie d'une petite proportion de l'humanité dans certaines contrées aujourd'hui très froides de la planète. Ils ont aussi leurs détracteurs, qui voient dans ces enjeux de sérieux risques de remettre en cause les grands équilibres bio-anthropologiques de l'humanité d'aujourd'hui. Nous ne disposons d'aucun protocole pour ces expérimentations sur nous-mêmes ou sur la biosphère. Innerarity estime qu'en ces domaines la médiation entre la science et les désirs collectifs ne pourra surgir que dans les forums hybrides où ont

---

<sup>840</sup> Philippe Pignarre et Isabelle Stengers. *La sorcellerie capitaliste. Pratiques de désenvoûtement*.

lieu les controverses scientifiques et politiques. Manifestement les rôles et responsabilités se brouillent sur ces enjeux planétaires. « Jusqu'à présent, nous avons vécu avec l'idée que la science et la politique étaient parfaitement distinctes. Mais nous assistons aujourd'hui à un phénomène inédit, l'effacement de la frontière entre les critères de précision et d'exactitude régissant le travail scientifique et l'espace de la politique, où ce dont il s'agit est de faire naître la confiance et de prendre des décisions<sup>841</sup> ». Mais une des limites des forums hybrides, c'est leur autonomie. Ils ne sont pas reliés par une vision d'ensemble de tous les enjeux planétaires. Ils sont donc en permanence soumis au risque de surdéterminer tel ou tel enjeu, sans jamais avoir à en établir la synthèse. La Table cherche à établir prioritairement cette vision synthétique et exhaustive des enjeux de civilisation, aussi compliqué cet objectif puisse-t-il paraître.

### *Les enjeux de civilisation, plaques tectoniques de l'humanité à venir*

On pourrait dire que ces enjeux sont, dans le tout de l'expérience humaine, des *champs magnétiques*, des *plaques tectoniques*, ou encore des *paradigmes*. Le poète Kenneth White se demandait « comment, dans la mouvance des choses, choisir les éléments fondamentaux qui feront du confus un monde qui dure »<sup>842</sup>. Dans le même esprit, Merleau-Ponty disait de Max Weber qu'il recherchait les « noyaux intelligibles autour desquels s'installe l'infini détail des faits ». Ces noyaux de Weber ne visaient pas la lecture dans l'histoire d'un sens achevé ou univoque, mais ils cherchaient à tenir suffisamment la réalité en bloc pour qu'elle ne s'effrite pas. Les enjeux de civilisation dont nous cherchons à préciser la nature sont de cet ordre.

La définition que nous cherchons pourrait aussi s'inspirer de la célèbre définition des « faits sociaux totaux » de Marcel Mauss. « Les faits que nous avons étudiés sont tous, dit Mauss, qu'on nous permette l'expression, des faits sociaux totaux ou, si l'on veut – mais nous aimons moins le mot – généraux : c'est-à-dire qu'ils mettent en branle dans certains cas la totalité de la société et des institutions (potlatch, clans affrontés, tribus se visitant, etc.) et, dans d'autres cas, seulement un très grand nombre d'institutions, en particulier lorsque ces échanges et ces contrats concernent plutôt des individus »<sup>843</sup>. Selon ce principe Mauss réfléchissait d'emblée à l'intersection de l'histoire avec l'ethnologie, l'anthropologie, la psychologie, la statistique, la géographie, la linguistique, les sciences politiques, les religions. Mais là où Mauss cherchait prioritairement des grandes lois de l'organisation sociale permanente des sociétés primitives, nous cherchons plus prioritairement les événements et situations typiquement modernes qui sont susceptibles de déstructurer l'avenir de l'humanité. C'est pourquoi nous retiendrons plutôt le terme de plaques tectoniques pour figurer l'objet de la présente recherche.

---

<sup>841</sup> Daniel Innerarity, *La démocratie sans l'état*, p. 161.

<sup>842</sup> Kenneth White, « Le Grand Rivage », in *Un monde ouvert*, 2006, p. 87.

<sup>843</sup> Marcel Mauss, *Essai sur le don. Formes et raisons de l'échange dans les sociétés primitives*, [1924], p. 102.

Il y a aujourd'hui disjonction entre sphères qui ne subissent pas la même poussée accélératrice. L'accélération technique et les rythmes d'actualisation du futur sur les marchés financiers ne s'effectuent pas au même rythme que ceux de la vie courante, et n'ont pas de lien avec le périmètre et la vitesse des diverses accélérations sociales et culturelles. Les enjeux de civilisation sont composés de lignes de force bien souvent contradictoires. Ils représentent de puissantes plaques tectoniques technoscientifique, économique, écologique ou anthropologique – comme des plaques tectoniques déposées sous nos pieds par la civilisation occidentale et ses productions sédimentées, surtout depuis notre entrée dans l'ère industrielle. Un enjeu de civilisation est un fait massif qui, à lui seul, serait susceptible de faire basculer la civilisation de son relatif équilibre actuel vers un état dont, souvent, nous ne sommes pas capables d'envisager les retombées concrètes. Ainsi en va-t-il pour les trois enjeux déjà pris en exemple, à savoir le nucléaire, les OGM et le climat. Un enjeu de civilisation est à la fois un enjeu pratique, technique, industriel, financier, écologique, humain et politique, et de dimension mondiale.

Il faudrait pouvoir établir la balance coûts/bénéfices, du point de vue de l'humanité toute entière et au regard d'une projection à l'horizon du siècle, pour chacun des enjeux pour lesquels l'avenir de l'humanité semble engagé. Ce calcul ne représenterait pas une assurance tout risque d'éviter un accident stratégique, mais une garantie raisonnable, susceptible de modifier grandement la psychologie de l'humanité toute entière, et pourquoi pas de lui rendre la confiance collective qui lui fait si cruellement défaut et va jusqu'à liguer certains pans de la planète les uns contre les autres. En raison des profondes modifications que l'utilisation de la Table susciterait dans le mode d'arbitrage des questions mondiales, en raison de la grande place qui serait faite aux plus démunis pour faire entendre leurs points de vue et faire valoir leurs intérêts, en raison d'une nouvelle logique qui pourrait également profiter aux plus riches dans la mesure où la Table serait mieux à même de sécuriser leur situation sur longue durée, pour toutes ces raisons il vaut la peine de prolonger la démarche.

### ***Cartographier les enjeux de civilisation***

Poursuivons l'investigation. Est-il possible de cartographier les enjeux de civilisation ? De les identifier, les repérer, les sélectionner, les hiérarchiser, les classer en une seule carte synthétique, une sorte de mappemonde des enjeux stratégiques universels ? Donner à percevoir leurs racines historiques, leurs orientations probables, et surtout leurs interactions les uns avec les autres ? Hans Jonas pensait, il y a maintenant bientôt quarante ans, qu'il était impossible de tenter davantage qu'une « casuistique provisoire », que « le temps d'une théorie systématique des obligations (qui devrait être en fin de compte visée) n'est pas encore venu, compte tenu du caractère *en devenir* des choses dont elle

traite<sup>844</sup> ». Mais nous l'avons mentionné : il est temps de prolonger son questionnement au-delà d'une casuistique, il faut prendre le risque d'élaborer un dispositif d'aide au diagnostic concret des situations à risque, y compris et surtout sur les *choses qui restent en devenir*, dans l'optique d'une reprise en main sur tous les enjeux qui l'exigeront. André Lebeau rappelle comment les météorologistes cherchaient à s'y prendre avant qu'ils ne disposent de la simulation numérique. Il voit une similitude entre les tâtonnements de ces météorologistes et ceux de l'équipe Meadows qui a produit le premier rapport du Club de Rome. « Ils en étaient réduits à essayer de distinguer, dans l'atmosphère terrestre, de grandes structures dotées d'une certaine permanence, dépressions, anticyclones, fronts séparant les masses d'air, et à extrapoler empiriquement l'évolution de ces structures. Cette démarche autorisait des prévisions très utilisables à échéance de vingt-quatre heures, mais guère au-delà ».<sup>845</sup> Nous sommes dans la même situation aujourd'hui, bien que dans l'impossibilité de limiter, comme l'équipe Meadows en 1971, nos enjeux contemporains de civilisation aux cinq agrégats retenus dans le modèle utilisé alors : la population, les réserves naturelles, la pollution, la production alimentaire et l'industrialisation.

Cartographier les enjeux de civilisation est bien la première tâche d'une Table. Voir clair dans une situation donnée ne signifie pas disposer d'une montagne de renseignements sur cette situation, cela signifie d'abord disposer d'une capacité à en distinguer des agrégats et à en ordonner les relations. L'élaboration d'une carte de cette nature n'est pas une opération passive qui consisterait à collecter ce qui nous serait donné d'emblée, ni à recopier un modèle qui nous serait directement fourni de l'extérieur ; au contraire il s'agit de l'élaboration d'une structure cohérente, organisée, qui permettra l'accumulation hiérarchisée d'éléments susceptibles d'enrichir la compréhension d'une situation analysée, et parfois d'en inférer des profils d'évolution dans le futur.

Comment les répertorier, plus concrètement encore ? Il faut partir de l'éventail des questions qui sont celles de l'avenir du système Terre et de l'espèce humaine, en gardant le siècle comme horizon, tenter de les répertorier, les nommer, les disposer les unes à côté des autres de façon à visualiser l'ensemble qu'elles forment d'un seul regard. On ne peut pas se sentir concerné et responsable de ce que l'on ne perçoit pas. Le fait d'aboutir à une vision d'ensemble est primordial dans l'esprit de la Table. Il faut pouvoir rattacher toute question à un enjeu principal, dont on comprend le comportement au regard de l'ensemble des enjeux de l'humanité, afin d'être en mesure de percevoir les impacts globaux de ces enjeux les uns sur les autres. Cette vision panoramique des enjeux actuels et de leur évolution prévisible représente la base solide et stable qui permettra d'investiguer et légiférer à propos des effets et des régulations devant entourer les productions technoscientifiques et industrielles actuelles et à venir : clonage, inégalités, vieillissement, empreinte écologique, biodiversité, concurrence, climat, sécurité...

---

<sup>844</sup> Hans Jonas, *Le principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*, p. 19.

<sup>845</sup> André Lebeau, *L'enfermement planétaire*, p. 74.

## Entre phénoménologie et généalogie : le journalisme des enjeux

En l'absence d'institutions dont ce serait la tâche d'appréhender les enjeux de civilisation, et en l'absence de toute culture préparant l'humanité à envisager et prendre en charge son avenir à long terme, nous n'avons d'autre choix que de revenir aux *choses mêmes*, aux phénomènes. C'est de toute façon, en bien des domaines, un des apports les plus significatifs du xx<sup>e</sup> siècle selon Patocka qui situe sa réflexion dans le prolongement de celle de Husserl : « Il s'agit du principe du *phénomène*. Il faut philosopher sur la base de *phénomènes*, et non pas de constructions hypothétiques issues de principes. La dialectique n'est un problème vivant que dans la mesure où elle nous aide à voir, à lire, à expliciter les *phénomènes*<sup>846</sup> ». Mais l'incertitude, les dangers sont partout. La pensée s'affole devant ces tas de risques répandus à la surface du globe. Le retour aux choses mêmes est certainement notre seule solution pour identifier ces enjeux, mais on touche la limite de toute description phénoménologique devant un réel aussi anarchique et explosif. Par quel bout l'attraper ? Comment décrire la totalité de ce monde bouillonnant et le réduire à l'essentiel, sachant qu'il s'évertue à évoluer en se différenciant, à se répendre à la surface des choses selon une force centrifuge ?

Doit-on répertorier les phénomènes socialement très nouveaux, partant du principe qu'ils expriment certainement des préoccupations réelles et significatives à l'échelle de l'humanité ? La meilleure phénoménologie est peut-être un condensé des programmes de CNN. Nous aurions là, exprimé à l'état sauvage, un véritable récapitulatif des événements les plus significatifs dans le monde. Toucherons-nous ainsi les enjeux de civilisation au sens où nous l'entendons ? Non, pour plusieurs raisons. D'abord la télévision, quand elle ne fait pas directement la promotion de la vision du monde de ses propriétaires, fonctionne selon le principe de la recherche *d'audience*, à base de phénomènes d'une actualité *brûlante* (les urgences, les faits divers, les images choc, la mode), qui ne correspondent que rarement à des enjeux de civilisation au sens de *déterminants* de la capacité de survie de l'humanité à long terme. Ensuite l'écran de télévision se prête mal à un perspectivisme qui pourrait donner un sens profond à ses objets : tout est là, en vrac, flux d'effets bruts amoncelés puis oubliés aussi rapidement, et l'on peine à faire la part des choses entre l'essentiel et le futile. Il faudrait à l'intérieur de l'écran une généalogie en action, un perspectivisme, une visée méthodologique, une échelle de valeur.

La métaphore du journaliste en quête des phénomènes les plus structurants est néanmoins intéressante. Je reprends ci-dessous la définition que donne Koroneos de la façon dont les journalistes doivent identifier les phénomènes les plus significatifs dans la structure complexe du réel. La similitude entre ce que Koroneos nomme les « unités d'information » et les « enjeux de civilisation » que nous cherchons ici est frappante. Dans un paragraphe intitulé « propositions avant le naufrage », il liste et hiérarchise les tâches du journaliste tel qu'il se le représente.

Il faut :

---

<sup>846</sup> Jan Patocka, *L'art et le temps*.

*Constituer des unités d'information*, dont les membres travailleront en commun, et qui se réuniront régulièrement ou à titre occasionnel mais resteront en communication permanente pour échanger, vérifier des informations, pour les comparer, les approfondir. Les unités seront soit autonomes, soit se formeront à l'intérieur des structures existantes. Leurs membres ne seront pas uniquement des journalistes mais pourront appartenir à plusieurs domaines professionnels, c'est-à-dire qu'elles seront ouvertes au public. N'importe qui pourra donc y participer même si le travail d'information accorde aux journalistes un rôle privilégié.

*Le travail de ces unités sera transparent*. Les sources d'information ne peuvent pas toujours être dévoilées par leurs utilisateurs. Toutefois nulle information vérifiée ne doit être tenue secrète sous prétexte que sa diffusion provoquerait des réactions irrationnelles (l'alibi des dictatures et ou des régimes corrompus). Ce qui advient dans le monde, concerne l'ensemble du genre humain. Pour juger équitablement, il faut tenir compte d'un plus grand nombre d'informations possibles. Nul individu ne se sent responsable de ce qu'il ignore.

*Chaque unité traitera un domaine d'activité spécifique*. Sans écarter pour autant des informations en direct avec d'autres domaines qui lui proviendront. Il faut : inclure dans ce travail un maximum de domaines ; constituer différentes unités s'occupant d'un même domaine ; constituer des unités « généralistes » ayant comme tâche de centraliser des informations ; constituer des unités de réflexion ayant comme tâche de « décoder » les informations, et donc de les interpréter provisoirement et de les situer dans leur contexte ; réfléchir sur une méthode à découvrir permettant une relative impartialité lors du tri des informations.

La communication entre ces unités sera internationale. Par exemple via Internet. Il faut réfléchir à titre individuel et au collectif sur le développement et l'application de stratégies afin de contourner les restrictions imposées à la communication par des dictatures et ou par des lobbys. Il faut inventer constamment de nouvelles méthodes.

*Ces unités doivent coopérer avec des structures indépendantes*. C'est-à-dire non soumises à des influences et aux contraintes idéologiques et ou économiques etc. par exemple avec l'Unesco, Amnesty International, Quart-monde, Médecins Sans Frontières, d'autres O.N.G., etc.

*Le destinataire des informations est le corps social, et par extension le genre humain en sa totalité*. Pour atteindre leur objectif, les unités d'information doivent utiliser tout moyen de communication qui leur est accessible : elles s'adresseront aux médias, se serviront de l'Internet, imprimeront et propageront des bulletins et des tracts, improviseront des opérations de communication encore inédites.

*Les unités d'information seront neutres (apolitiques)*. Leurs membres ne doivent se lier à aucun mouvement idéologique. Leur seul impératif est de se mettre au service du processus d'information conformément aux droits de l'homme (dont la survie est menacée par une désinformation planifiée).

*Le travail des unités d'information implique acceptation de certains postulats, par exemple que* : les faits qui adviennent au monde sont interconnectés ; il est difficile, voire impossible, de comprendre une information sans la situer dans son contexte ; la totalité des informations doit être disponible à la totalité du corps social ; en tant que fragmentaire, une information doit pouvoir être éclairée selon différents points de vue ; une information incontrôlée est préférable à une information censurée, le droit à l'information est un droit vital pour le genre humain.<sup>847</sup>

---

<sup>847</sup> Koroneos, *Faut-il inventer le réel ? Etude sur le principe*, p. 250.

Il y a assurément symétrie entre le travail du journaliste ainsi conçu et celui du prospectiviste qui doit identifier les principaux enjeux de l'humanité dans la perspective d'atteindre le xxii<sup>e</sup> siècle. Nous pourrions largement nous inspirer de ces conseils de Koroneos pour la poursuite de notre propre travail.

C'est l'occasion de remarquer que notre monde est en perpétuelle reconfiguration, on le constate à l'observation des négociations géopolitiques, des fusions/acquisitions dans les grandes entreprises, des délocalisations/relocalisations industrielles, dans la circulation des capitaux et des informations, dans la perte en biodiversité, dans le phénomène d'urbanisation, de vieillissement de la population, voire dans les grandes migrations humaines. Si d'aussi importants paramètres sont mouvants, nous aurons donc à en saisir les évolutions les plus profondes, en remontant à leur source la plus lointaine possible dans le passé, et aurons à projeter ces phénomènes vers le futur le plus éloigné. Car notre objectif n'est pas d'ordre médiatique, il vise la généalogie des enjeux stratégiques. Comprendre d'où vient un enjeu stratégique, comment il est devenu stratégique, comment il pourrait s'arrêter de l'être, à quelles conditions il pourrait être réorienté de façon à ne plus représenter un danger pour l'avenir.

L'identification des enjeux de civilisation ne sera donc qu'une coupe phénoménologique instantanée, qu'il s'agira d'actualiser en permanence car leurs développements et jeux de pouvoirs modifient sans cesse la situation mondiale globale, et modifient plus encore les perspectives de l'humanité sur longue durée. Mais restons concentrés sur notre premier objectif : comment extraire de l'océan de données qui nous entourent celles qui sont les plus significatives ? Comment repérer les faits utiles pour *ma* stratégie, *mes* objectifs ? Comment repérer les faits utiles pour l'avenir de l'humanité ? Il est nécessaire d'avoir des règles pour gérer la recherche et la sélection des données. Au-delà de conseils pratiques de Koroneos il faut des principes et des critères de sélection. Il nous faut adopter une sorte de perspectivisme méthodologique pour espérer embrasser d'une vue sérieuse un enjeu de civilisation, ce qui sera effectué à l'aide des quatre regards croisés dont nous avons précédemment validé l'intérêt : technoscientifique, économique, écologique et anthropologique.

Rappelons aussi l'idée qu'un enjeu de civilisation doit être à la fois un objet scientifique, un objet d'expertise, et un objet politique ; et que chaque enjeu exprimera une rationalité spécifique, dosage particulier des quatre rationalités technoscientifique, économique, écologique et humaines (ou sociale ou politique) tels que nous les avons définies.

### ***Historique des enjeux : les exemples du nucléaire et du climat***

En fait le concept d'Anthropocène ne fait actuellement que généraliser à l'ensemble de l'agir humain une question qui était déjà apparue de manière sporadique ou sectorielle à plusieurs occasions depuis le milieu du xx<sup>e</sup> siècle. Le premier véritable enjeu de civilisation au sens précis que je donne ici à ce terme était apparu avec la naissance et l'utilisation de l'arme atomique. Et il reste aujourd'hui encore un enjeu de civilisation dans le sens où il continue à représenter une lourde question vis-à-vis de la capacité de l'humanité à atteindre le xxii<sup>e</sup> siècle. Quels que soient les théories politiques ou militaires et

la manière dont elles ont été présentées au public, je résumerai la situation, du point de vue qui nous occupe ici, en disant que nous n'avons rien d'autre à attendre de l'arsenal nucléaire à présent déployé sur le globe terrestre qu'un accroissement des risques d'accidents et une accélération de la montée des problèmes nucléaires globaux. Le consensus jusqu'ici trouvé nous a certes évité la catastrophe globale maintes fois redoutée, notamment durant la guerre froide. Mais la sécurité ainsi acquise paraît bien fragile et n'offre aucune garantie de long terme. Le second enjeu pour lequel ont émergé un corpus de connaissance et une prise de conscience mondiale est l'enjeu climatique. Cet enjeu a ceci de particulier qu'il suscite, avec le GIEC, une sorte « de *pool* mondial de connaissances<sup>848</sup> ». Le fonctionnement de ce *pool* est particulièrement intéressant dans la mesure où, bien que tiraillé par de nombreux intérêts parfois non convergents, il cherche explicitement à aboutir à une action mondiale synchronisée sur un enjeu réellement mondial. Dans la recherche d'une théorie et d'une pratique de l'anticipation collective, le GIEC en tant que dispositif de diagnostic, d'évaluation des urgences et force de proposition quant au panel d'actions envisageables, représente peut-être le dispositif le plus fécond que l'on puisse imaginer pour le traitement d'un problème mondial dans une perspective démocratique.

L'exemple des travaux du GIEC illustre aussi d'autres difficultés en vue d'éviter les trajectoires suicidaires pour une civilisation. Ces travaux commencent certes à susciter des réactions de la part des pouvoirs technologiques, économiques et politiques concernés. Mais nous restons loin d'une prise en main de la situation susceptible de nous rassurer pleinement quant à l'avenir du climat. D'abord la perception de la menace, sa compréhension profonde, n'est pas homogène. Ensuite les décideurs, ici comme ailleurs, ont à prendre en compte ce qu'ils perçoivent de la menace globale tout en protégeant les intérêts à court terme des structures dont ils sont responsables. Enfin et surtout les travaux du GIEC ne sont connus et globalement compris que par une infime minorité de la population mondiale. Comprendre pourquoi et comment cette connaissance doit se diffuser au-delà de cercles restreints jusqu'à affecter les comportements collectifs de différents peuples sur la surface du globe fait partie du cahier des charges d'une pratique de l'anticipation à l'échelle des enjeux de civilisation.

Les exemples du nucléaire et de réchauffement climatique sont les deux exemples les plus spontanément représentatifs des enjeux de civilisation au sens où je l'entends ici. Nous sommes là en présence de deux phénomènes importants d'un point de vue mondial, dont les évolutions peuvent éventuellement se traduire par des conséquences lourdes pour de grandes parties de l'humanité présente et à venir. Notons qu'ils ne correspondent pas à des fatalités sur lesquelles l'humanité n'aurait aucune prise : rien n'interdit de penser, en théorie du moins, que la civilisation pourrait prendre des mesures énergiques qui modifieraient les perspectives d'avenir à long terme de l'humanité en ce qui concerne ces deux enjeux précis.

---

<sup>848</sup> André Lebeau, *L'enfermement planétaire*, p. 286.

## *L'importance d'un enjeu stratégique : notion de taille critique*

Qu'est-ce qu'une « civilisation », et comment peut-on apprécier si cette civilisation est confrontée à des enjeux particulièrement bouleversants, à autre chose qu'à ses voies naturelles d'évolution et de régulation ? En quoi les enjeux dont nous parlons représentent vraiment des problèmes de survie pour l'humanité ? Une civilisation, c'est une foule de choses, d'actes, d'événements, de représentations, d'objets, d'idées, d'images, d'outils, d'institutions, de rêves, de perspectives. Et « la » civilisation occidentale, c'est un dosage particulier de ces composantes. Ce sont ces composantes qui déterminent le style de vie, les conditions de vie d'un être humain dans la société, ainsi que les perspectives à terme pour l'humanité dans sa globalité. C'est l'évolution de ces composantes qui peut représenter tout à coup un enjeu de civilisation, c'est-à-dire une menace pour la poursuite des conditions de survie de l'humanité, ou d'une partie importante de cette humanité ; c'est ce genre de phénomène dont l'humanité présente doit, pour la première fois de son existence, apprendre à repérer l'apparition, en mesurer l'importance et, si besoin, trouver des moyens d'influer sur une orientation qui semble sur de mauvais rails.

Un enjeu de civilisation doit d'abord acquérir une identité. Car il devra ensuite, une fois repéré et nommé, vivre sa propre vie, indépendamment de nos objectifs individuels, mais sous le regard de la Table qui en proposera le suivi. Les enjeux de civilisation désignent des réalités qui ne résultent pas spontanément de la mesure humaine des choses. L'homme, personne individuelle, n'est pas la mesure des enjeux de civilisation. Il faut parfois raisonner en termes d'espèce humaine. Un enjeu de civilisation désigne ce nouveau genre de réalité hybride, d'origine principalement anthropique, qui vient perturber les équilibres de la biosphère et menacer les capacités de l'humanité de survivre à ses propres productions.

Qu'est-ce qu'un sujet réellement lourd, quelle est la *dimension* minimale d'un enjeu pour qu'il puisse être qualifié d'enjeu de civilisation au sens attendu dans la Table ? C'est l'énormité des enjeux, exprimé en nombre de vies humaines concernées, qui doit ici servir de repère. Fixons ce seuil à « *un milliard d'individus* » : sera considéré comme un enjeu de civilisation un sujet stratégique dont tout porte à penser qu'il pourra concerner plus d'un milliard d'individus. Soit qu'il concerne déjà un milliard d'individus dès aujourd'hui, soit qu'il soit susceptible de le faire sur un horizon de 15/20 ans, ou et au-delà. Par exemple, pour reprendre un sujet à présent bien connu, nous dirons que la question de l'évolution du climat est un enjeu de civilisation car nous avons de sérieuses raisons de penser qu'un réchauffement climatique significatif pourrait avoir des répercussions importantes – dans le sens où elles pourraient conduire certaines populations à la mort dans certaines contrées du monde, ou à des déplacements massifs et forcés, ou encore au développement de maladies nouvelles pour lesquelles l'homme n'a pas développé son système immunitaire – pour au moins un milliards d'êtres humains d'ici la fin du siècle.

Devrait-on plutôt raisonner en nombre de vies humaines concernées ? Ou bien en pourcentage de l'humanité ? 10 %, 20 %, ou bien « le quart » de l'humanité. Une telle question peut rester ouverte et faire l'objet de précisions ultérieurement. Je me propose de poursuivre le raisonnement avec cet indicateur temporaire du *milliard* de vies humaines. En d'autres termes, il nous faut prendre au sérieux tout état de fait ou événement qui comporte un potentiel apocalyptique significatif, et le mesurer, même approximativement, en nombre de vies humaines directement touchée par cet état de fait.

Il y a des catastrophes qui pourraient être brutales, d'autres qui pourraient avoir des effets diffus mais possiblement plus lourds en nombre de vies affectées. L'importance d'un accident technoscientifique ne se mesurerait pas forcément en nombre de morts instantanées, mais par l'importance des effets cumulés qu'il induira, par exemple sur l'environnement. Encore une fois, l'exemple du risque nucléaire nous aide à appréhender le problème : si le nucléaire civil et militaire est un véritable enjeu de civilisation, c'est moins en raison des quelques millions de morts qu'un accident industriel ou une attaque militaire pourrait causer à court terme, qu'en raison du risque létal diffus qu'il causerait pour l'ensemble des survivants, humains et animaux, dont les conditions de vie seraient affectées durablement, éventuellement jusqu'à remettre en cause à long terme la survivance possible de toute vie animale et humaine sur une partie importante du globe terrestre. En fait les événements brusques n'ont d'importance réelle à terme pour l'espèce humaine qu'en raison des dérives qu'ils imposent à ses conditions de vie – ou de survie.

Notre approche des enjeux de civilisation doit donc s'extraire de la fascination des catastrophes elles-mêmes, et s'attacher à apprécier leurs conséquences possibles à long terme, et notamment le risque d'enfermement de l'espèce humaine dans une impasse stratégique majeure – c'est pourquoi j'ai utilisé auparavant le terme de « risque de rétrécir l'avenir » pour les générations à venir.

Un enjeu de civilisation ne résultera pas forcément d'une catastrophe : prenons le cas des inégalités. Je crois que la croissance des inégalités dans le monde, alliée à la visibilité de plus en plus claire du niveau de ces inégalités au moyen des outils contemporains de communication, est un véritable enjeu de civilisation. Pourquoi ? Parce que les inégalités ont actuellement atteint un tel niveau qu'elles remettent en cause la poursuite du projet de la civilisation au sens occidental du terme, qui risque de se retrouver attaquée de l'intérieur par des millions, voire des milliards d'individus qui ne supporteront pas très longtemps encore la gabegie mondiale du pillage/partage actuel des ressources naturelles et des accumulations capitalistiques. Il y a là un risque objectif qu'une partie substantielle de la population mondiale puisse préférer la destruction de l'avenir de l'humanité sur le long terme, au profit d'une recherche, possiblement violente et n'ayant aucune perspective de longue durée, d'amélioration de conditions de survie à court terme. La conscience à *portée d'internet* de l'état des inégalités présentes, le fait que ces inégalités soient croissantes et bien visibles, parfois ostensiblement affichées, et d'un autre côté la dispersion de la puissance matérialisée par la diffusion à grande échelle de multiples moyens technologiques (connaissances, molécules, atomes, gènes, avec leurs modes d'emploi), qui

peuvent rapidement se transformer en armes de guerre pour des populations à l'agonie – ou qui se perçoivent à l'agonie – constitue une situation potentiellement explosive, en tension croissante, et représente un véritable enjeu de civilisation. C'est pourquoi nous dirons que la question des inégalités représente un enjeu de civilisation.

### *A propos de l'horizon pertinent d'un enjeu de civilisation*

Je postule ici que la prise en compte de la longue durée est un impératif philosophique et prospectif de premier plan au début du *xxi<sup>e</sup>* siècle. Et pour fixer les idées j'ai proposé, sans véritable explication il est vrai, de caler mes réflexions sur l'horizon de *l'entrée dans le *xxii<sup>e</sup>* siècle*. Pourquoi cet horizon d'un siècle environ ? Ici encore, comme pour ce qui concerne la mesure de la *taille critique* d'un enjeu de civilisation, je dois confesser une certaine difficulté à être réellement précis et définitif. Les bâtisseurs de cathédrales engageaient des projets qui n'aboutissaient que plusieurs générations après eux. Les chefs indiens d'Amérique, dit-on, ne rendaient leurs arbitrages qu'après avoir pesé les conséquences de leurs décisions sur un horizon de sept générations. Quel est l'horizon le plus pertinent pour nous, au début du *xxi<sup>e</sup>* siècle, pour apprécier les perspectives de l'humanité ?

Voici encore quelques siècles, ou plutôt voici quelques décennies, l'Occident pensait que Dieu avait créé le monde depuis peu de temps, depuis environ six mille ans, et qu'il s'apprêtait à revenir sur terre pour faire le bilan de son œuvre. Toute pensée relative à l'avenir devait d'une façon ou d'une autre s'intégrer dans ce calendrier d'origine chrétienne, au moins en Occident. Tout à coup, en l'espace de quelques générations, nous venons de prendre conscience des profondeurs temporelles abyssales de l'apparition de la terre, de la vie sur terre, de l'évolution des espèces et savons ou pensons savoir que le soleil s'éteindra d'ici quelques millions d'années, réduisant alors toute possibilité de vie sur terre.

Nous prenons conscience de l'immensité spatiale et temporelle de l'univers, de l'indétermination du futur et de la contingence de l'apparition de la vie humaine. Seules certaines religions avaient jusqu'à présent posé la question de la conservation de la vie et de l'homme tel que Dieu ou la Nature les ont mis au monde. Cependant, si la prise en compte de la longue durée est un impératif de premier plan dans la perspective d'éviter des catastrophes d'origine anthropique rendues possibles par le poids de l'agir humain à la surface du globe, la prise en compte de la très longue durée peut avoir un effet pervers, celui de dédramatiser le moyen terme dans des proportions excessives, dans des proportions qui seraient porteuses de risques, certes indolores vis-à-vis de la poursuite de l'existence *géologique* de la planète, mais possiblement ravageuses *d'humanité*.

Nous sommes donc forcés depuis l'entrée dans l'Anthropocène de situer la question de l'avenir de l'humanité en marge de ces dimensions temporelles abyssales de la cosmologie, de la géologie, de la biologie. Nous ne pouvons plus nous réfugier derrière ces durées qui frôlent l'éternité pour imaginer les conditions de poursuite de l'aventure humaine. Tant que ces immenses durées restent la toile de fond de nos raisonnements, nous ne sommes pas portés à mesurer l'exacte incidence du poids de nos

actions sur le fonctionnement de la biosphère. Tant que cette quasi-éternité reste la seule toile de fond, nous sommes portés à rejeter comme vaines et inutiles toutes nos questions relatives à l'avenir de l'humanité, et à nous refermer sur les horizons courts de l'économie, du social et du politique, selon leurs règles de fonctionnement actuellement en vigueur, c'est-à-dire selon les calculs classiques d'actualisation qui survalorisent l'exploitation du présent ou du très court terme. Pourtant, c'est bien là que réside le défi philosophique de ce début du <sup>e</sup> <sup>xxi</sup> siècle, car la prise en considération des perspectives de longue durée de l'humanité n'innervent aucune morale ni politique d'envergure pour le moment.

Il s'agit donc d'identifier un horizon du temps long compatible avec une pensée prospective qui fasse de la notion d'avenir de l'humanité son principe organisateur. Un temps supérieur au temps court des processus technicoéconomiques qui rythment aujourd'hui la respiration de la civilisation occidentale et menace de la détruire, et inférieur au temps très long des processus géologiques et biologiques qui rendent toute projection humaine anecdotique, voire impossible, et de ce fait minimise l'impact de nos activités actuelles sur les équilibres de la biosphère. C'est dans cet esprit que j'ai proposé pour le présent exercice l'horizon du siècle, qui correspond à l'horizon moyen de nos institutions, à la projection, dans le souvenir ou dans le futur, de quelques générations, ce qui semble globalement compatible avec les capacités de notre mémoire et de notre imagination. Voici l'argumentaire que Rémi Brague vient de déployer pour s'interroger dans un contexte similaire, argumentaire certes assez hésitant mais soulignant bien l'éventail des questions que je souhaite poser ici pour définir l'horizon d'un enjeu de civilisation.

... le millénaire serait l'unité de mesure des événements qui se déroulent dans le monde humain, mais qui touchent aux surhumains. L'unité de mesure de l'humain comme tel serait plutôt le siècle. Le sécularisme serait ainsi la tentative de créer une chronologie purement humaine, à la différence de la chronologie des millénaristes, qui implique quelque chose de surhumain... Passons pour le moment de la durée de ce qui dépasse l'homme à celle de l'homme lui-même. J'envisagerais d'abord l'homme au-delà de l'individu, comme être générique. Quelle serait la durée maximale d'une entreprise qui se comprendrait comme simplement humaine ? Je proposerai quant à moi : quelques siècles. Plus précisément peut-être, quatre siècles. <sup>849</sup>

Je me reconnais parfaitement dans ces questionnements, ainsi que dans ces hésitations. Brague propose ensuite, comme je le propose dans le contexte de la Table, de s'arrêter sur le siècle, d'une façon quelque peu arbitraire, certes, mais cela représente-t-il un réel problème ?

Reste que la durée d'un siècle n'est pas sans fondements concrets. Dans la direction du passé, le siècle est la limite des souvenirs vivants du Moi. Je peux garder un souvenir de mes grands-parents et, plus rarement, de mes arrière-grands-parents. Un siècle est aussi la limite de la mémoire vivante : ce que mon grand-père m'a raconté et que je puis à mon tour raconter mes petits-enfants... Dans l'autre direction, un siècle est aussi la limite des soucis concrets du moi. Je puis me préoccuper de la situation future de mes enfants, de mes petits-enfants, à la limite de mes arrière-petits-enfants. En revanche j'ai du mal à me faire vraiment des soucis pour les générations qui viendront après. Si par miracle les générations antérieures survivaient, ou si, symétriquement, notre

---

<sup>849</sup> Rémi Brague, *Modérément moderne*, p. 254.

lointaine postérité était dès maintenant appelée à la vie, ces gens ne signifieraient pas grand-chose pour nous...  
Le contrat le plus long, dit « emphytéotique », frise la limite du siècle, mais sans la dépasser, puisqu'avec lui on en prend pour 99 ans.<sup>850</sup>

Voici l'ensemble des raisons, éventuellement provisoires, qui conduisent à poursuivre la présente réflexion avec l'idée d'arbitrer, lorsque cela sera nécessaire, selon l'idée que tout enjeu stratégique sera estimé représenter un enjeu susceptible d'avoir une incidence forte sur les conditions de survie de l'humanité sur cet horizon du siècle. Plus concrètement, cela consistera à mesurer le rôle de ces enjeux en fonction des perspectives qu'ils réservent « pour l'entrée dans le <sup>xxii</sup>e siècle sans encombre pour l'ensemble de l'humanité ».

### ***Le travail de la Table : passer d'un enjeu de civilisation à un enjeu de transition***

Un enjeu de civilisation est donc un sujet important au sens où il concerne l'avenir d'un grand nombre d'êtres humains, sur un horizon d'environ un siècle, résultant d'actions d'origine anthropique qui peuvent conduire à des impasses. Mais ce n'est pas tout. C'est également un enjeu qui doit être *configurable* par les différentes options politiques ou économiques que prennent ou que pourraient prendre les gouvernements ou les entreprises : il faut éviter tout écueil de type apocalyptique, ou à l'inverse exagérément optimiste, qui présenteraient les choses sous la forme de thèses métaphysiques substantielles ultimes, ou sous forme de postures figées qui conduiraient à une impossibilité d'agir. Il faut privilégier les hypothèses de travail, de recherche, de création, privilégier les angles de vue au travers desquels l'avenir reste modifiable par la main de l'homme ; s'exprimer dans un vocabulaire et une grammaire qui donne à comprendre comment ces enjeux seront stratégiquement configurables. Je prends ici ouvertement le parti de considérer que l'avenir de l'humanité est en grande partie lié à la façon dont il sera construit pas les hommes, pourvu que ceux-ci deviennent capables de se forger une opinion partagée des orientations à éviter, des orientations à privilégier.

Les enjeux de civilisation sont également des sujets sur lesquels un consensus pourra être envisageable sur la base d'un débat public. John Rawls a expliqué combien ce débat public est nécessaire à l'objectivité en matière de croyance éthique et politique. Je pars du principe qu'il en est de même en matière d'anticipation. Selon Rawls l'invocation par Adam Smith du « spectateur impartial » est « de très grande portée », son « contenu touche simultanément à la procédure et au fond ». En effet, lorsque l'on cherche à éclairer un sujet par le débat public, on est conduit à entendre les points de vue et arguments présentés par tous ceux qui s'expriment, soit parce que leurs intérêts sont en jeu, soit parce que leurs points de vue jettent une nouvelle lumière sur nos propres estimations initiales. La Table aura assurément à s'inspirer de cette façon de considérer les choses pour engager l'analyse des enjeux de civilisation. C'est vraisemblablement le seul moyen d'envisager des consensus élargis sur des enjeux à propos desquels les avis pourront diverger dans de très grandes proportions.

---

<sup>850</sup> *ibid.*, p. 259.

Un enjeu de civilisation, c'est aussi un sujet sur lequel nous estimons qu'il devra y avoir à terme des diagnostics, des dialogues, des pratiques, des normes, des décisions, des négociations en vue d'harmoniser les politiques des hommes, des entreprises et des gouvernements. C'est un sujet stratégique d'envergure mondiale, un pôle avancé du développement de la civilisation, arrivé à un tel point de développement qu'il rend nécessaire un bilan et une concertation collective avant poursuite de son chemin naturel de développement. Il s'agit de repérer quels sont les perspectives d'évolution de la situation mondiale sur les questions qui apparaissent les plus lourdes, les plus structurantes pour l'avenir de la civilisation. Nous mettons temporairement de côté l'histoire, la rationalité, la solidité des positions acquises et les rapports de force présentement en lice et nous tentons d'évaluer les sujets les plus structurants dans une position mondiale purement désintéressée – autant que faire se peut. Pas totalement désintéressée d'ailleurs, mais uniquement intéressée par la réponse à la question de savoir si les phénomènes étudiés représentent des menaces ou opportunités dans la perspective « d'atteindre le xxii<sup>e</sup> siècle sans encombre pour l'ensemble de l'humanité ». Aucune autre considération, qu'elle soit d'ordre technologique, politique, économique, religieuse, ou de toute autre nature, ne doit entrer en ligne de compte à ce niveau dans la démarche de la Table.

Un enjeu de civilisation est un enjeu qui reste *configurable*. Il est nécessaire de préciser ce concept. Nous aurons à affronter, pour tous les enjeux stratégiques les plus lourds, la question de la décision humaine et de ses conséquences possibles dans un écosystème complexe. Ces conséquences seront d'emblée multivoques, c'est-à-dire susceptibles d'une pluralité d'évolutions différentes, en fonction de la dépendance des profils de futur envisageables suite aux décisions humaines prises antérieurement, et en fonction des différentes options qui restent ouvertes pour l'avenir. S'ajoute à ce panorama l'introduction par l'homme de l'idée de *finalité*. En effet, la dynamique qui gouverne par exemple les choix économiques implique des éléments de finalité, certains étant prévisibles, d'autres moins. Les acteurs cherchent à maximiser leur intérêt (la croissance, le profit, l'emploi, la constitution d'un avantage compétitif) qui peut être différent d'un individu à l'autre, d'un sous-groupe à l'autre, d'un continent à l'autre. Comment configurer dans ce contexte un assemblage de processus élémentaires qui traduira la dynamique plausible de ces aléas et finalités concernant l'avenir ? Dans ses réflexions sur la théorie des jeux, Von Neumann parlait d'introduire l'idée d'un calcul « intemporel » des trajectoires, en reprenant une idée chère à Leibniz.

Cette approche cherchait à réconcilier des conceptions qui s'affrontent au moins depuis Leibniz (sinon depuis Aristote) : celles des évolutions causales et celles des évolutions téléologiques. En simplifiant, on peut considérer les premières comme « poussées par le passé » et les secondes comme « tirées par l'avenir »... L'opposition de ces deux modes de calcul joue un rôle essentiel dans les débats autour des modèles intégrés de changement global. Les modèles de « test d'une politique » prennent la forme de modèles faisant l'objet d'un calcul séquentiel (« pas à pas » sur le plan temporel) gouverné par l'imposition d'un contrôle externe, la politique testée, qui rend la dynamique univoque. Les modèles de choix d'une « politique optimale » sont des modèles résolus par optimisation d'un système d'équations simultanés « inter temporelles » dont l'objet est de

déterminer un contrôle sur toute l'étendue temporelle, contrôle permettant d'obtenir un certain résultat ou un certain état final.<sup>851</sup>

Il existe plusieurs façons de rendre plausible une conjecture : reprenons ici les principales orientations envisageables à ce sujet, les principales méthodes contemporaines praticables. Tout d'abord, remonter dans le temps, identifier des trajectoires de longue durée et modéliser autant que faire se peut les probables points d'atterrissage dans l'avenir. Ensuite, croiser les points de vue, si possible avec avis des meilleurs experts mondiaux sur un sujet donné, et en tirer les enseignements adéquats. On peut également « programmer » un futur et imposer, par un travail organisationnel de planification ou politique, sa concrétisation. La logique de projet est une sous-version de cette dernière attitude, avec deux sous-ensembles : la tendance à faire rentrer toutes les variantes possibles du projet initial dans sa première projection, et la technique qui consiste à changer de projet au fur et à mesure de ses besoins d'adaptation. Dans un cas on surdétermine la force de la première vision et on renforce sa capacité d'attraction par moult artefacts technologiques, disciplinaires, politiques, dans l'autre cas on met en avant une capacité d'adaptation qui permettra les micro-déplacements et les anticipations limitées. On peut finalement aussi se déclarer totalement indifférent, c'est l'attitude majoritaire dans les sphères du pouvoir en régime de démocratie, aux différents champs du possible et opter pour un opportunisme délibérément orienté vers l'exploitation optimisée du présent, sans mesure systématique des implications pour le futur ; bien que cette attitude « libérale », qui a eu jusqu'à présent l'immense avantage de n'imposer de force aucune vision religieuse, ethnique ou belliqueuse à ses peuples, soit clairement devenue suicidaire à l'ère de l'Anthropocène – c'est celle que nous cherchons à présent à éviter en imposant le recours à la Table et à son dispositif qui force l'anticipation collective. En fait il s'agit de penser tout enjeu de civilisation comme pouvant devenir l'objet d'une transition, à la main de l'homme, et non d'un destin sur lequel l'humanité n'aurait aucune prise.

Devrons nous aller jusqu'à envisager des moratoires pour certains développements, de la décroissance économique dans certains secteurs d'activité ou régions du monde, un jardinage de la planète pour maintenir en équilibre la biosphère, un contrôle de la démographie... ? La fin qui est proposée avec la Table n'est plus le développement accéléré et maximisé, c'est l'analyse critique de tous les dangers à circonscrire et de toutes les opportunités de redressement à éclairer, toutes les lignes de fuite imaginables à l'interstice des logiques technoscientifiques et économiques qui paraissent en première analyse refermer le destin de l'humanité sur son risque d'effondrement. Envisager l'Etre et la possibilité d'être à l'avenir d'une nouvelle manière, sous de nouveaux angles, en donnant le poids maximum à la garantie d'une survie de l'humanité, cela peut constituer un projet de civilisation consistant. La Table en préambule à la vision éthique de Jonas. La Table comme grille d'analyse des enjeux cruciaux déjà perceptibles aujourd'hui, pour engager l'analyse critique de ces enjeux et leur reconfiguration au moyen d'une méthode de gouvernance d'échelle planétaire.

---

<sup>851</sup> Pierre Matarasso, « Connaissance de l'environnement terrestre et actions humaines », in *Pour un monde habitable, La Terre-Sol*, Yves Charles Zarka (dir), p. 207.

## 5.7. Panorama des principaux enjeux stratégiques au XXI<sup>e</sup> siècle

Nous sommes face aux limites de la connaissance possible de l'avenir de l'humanité dans son environnement terrestre à long terme. Progresser dans cette connaissance impliquerait normalement de perfectionner un ensemble de raisonnements, de schémas mentaux, de modèles informatiques, de projections économiques, d'hypothèses anthropologiques et d'en mesurer les conséquences sur la biosphère au sens général du terme, c'est-à-dire l'état sur l'évolution des écosystèmes des terres émergées, des océans, de l'atmosphère, avec une représentation de l'état des ressources à disposition de l'humanité – et de l'état de l'humanité elle-même. Avec l'idée d'anticiper, ou d'avoir le moins de retard possible, sur la compréhension des changements planétaires en cours de concrétisation. Nous entrons dans une nouvelle phase de l'histoire, une phase où il devient clair que nous configurons cette biosphère d'aujourd'hui et involontairement celle de demain, et nous devons articuler l'ensemble de nos conceptions du changement avec l'objectif d'assumer toute la responsabilité qui incombe normalement à de pareils pouvoirs. Nous cherchons à repérer les risques d'accidents dans la trajectoire de l'humanité.

### *Vers une modélisation d'un nouveau type ?*

Peut-on miser sur la pertinence d'une approche modélisée, tout en échappant aux limites des modèles ? Peut-on faire « un progrès » dans la modélisation ? Quelle confiance peut-on avoir en des représentations du futur dans un contexte où l'imprévisible est la règle ? Comment nous assurer que ces représentations sont suffisamment crédibles pour porter des évaluations sur telle ou telle orientation de l'agir collectif ?

Dans la suite du précédent chapitre sur les modèles et leurs limites, revenons ici sur la problématique de la modélisation en posant la question : si les modèles sont à la fois indispensables pour l'appréhension des questions complexes, mais jamais épurés des postulats qui ont participé à leur construction, comment pouvons-nous franchir un cap susceptible de donner naissance à une intelligibilité nouvelle de l'avenir de la civilisation ?

Suivons le raisonnement de Pierre Matarasso<sup>852</sup>, qui s'est posé ce type de question au sujet de la modélisation du système Terre. Modéliser la Terre, dit-il, est un objet scientifique « limite » qui impose une rupture avec la tradition de la physique. L'analyse de Matarasso est particulièrement intéressante pour notre propos car il cherche non seulement à comprendre le réel de la représentation du système

---

<sup>852</sup> Pierre Matarasso, « Connaissance de l'environnement terrestre et actions humaines », in *Pour un monde habitable, La Terre-Sol*, Yves Charles Zarka (dir.).

Terre, mais surtout le réel *virtuel*, son évolution *possible*, précisément la question que nous posons à propos des perspectives de l'humanité.

Jusqu'à un passé récent il était considéré comme vain de chercher à comprendre les futurs possibles de la planète Terre, dit-il, jusqu'à ce que le changement planétaire (et en particulier le changement climatique) soit considéré comme plausible.

Il est devenu alors patent qu'en dépit des difficultés que présente la modélisation du système terrestre ou, au minimum, l'articulation des raisonnements physiques, chimiques et biologiques relatifs à ce système, il n'existait pas d'autres moyens pour définir un chemin rationnel dans l'adaptation à l'effet de serre ou pour accéder à son contrôle. La même chose peut être affirmée de l'état écologique des différents milieux terrestres et de la biodiversité.<sup>853</sup>

Matarasso voit dans les questions posées par cette prise de conscience toute contemporaine les mêmes difficultés que celles qui ont conduit à distinguer, dans la philosophie grecque, un monde *supra-lunaire* et un monde *infra-lunaire*. Il s'agissait chez les Grecs de distinguer un monde céleste régulier et intelligible peuplé d'objets permanents, et un monde terrestre soumis au changement perpétuel et au sujet duquel nous ne pouvons qu'émettre des opinions. « Cette distinction s'incarne aujourd'hui à nouveaux frais dans l'opposition que l'on peut tracer entre cosmologie et physique d'un côté et écologie et économie de l'autre »<sup>854</sup>.

Matarasso prend note des apports considérables de la science et de ses différents modèles d'analyse et de projection dans toutes sortes d'investigations de nature *physique*, mais il s'interroge sur la capacité de cette même science à appréhender l'évolution des composants écologiques ou économiques du système Terre. Et surtout d'en modéliser les dimensions prospectives en vue d'une projection dans le temps.

Ne faut-il pas aller au-delà de la mathématisation platonicienne de la réalité que nous a léguée Galilée ? Et si l'on donne une réponse positive à la question, de quelle nature pourrait-être le dépassement susceptible de donner naissance à une intelligibilité du monde terrestre dans son avenir, intelligibilité qui a résulté, pour le cosmos et la physique, de la révolution galiléenne ? Une telle intelligibilité est-elle d'ailleurs envisageable ? Ou au contraire le monde terrestre est-il condamné à rester, comme le supposaient les Grecs, très au-delà de nos possibilités de connaissance ? Cette question est au cœur de la construction des modèles « intégrés » du changement global et de toutes les tentatives de penser les milieux terrestres (écosystèmes, atmosphère, océan...)<sup>855</sup>

Le milieu terrestre est sans aucun doute possible gouverné par des lois universelles, mais le mélange des différentes lois est si profond qu'il produit des effets paradoxaux et rendent impossible l'établissement de règles d'anticipation collective, en tout cas selon le modèle de ces lois universelles. Si les oiseaux volent et ne tombent pas, c'est parce que les lois de la mécanique des fluides se combinent aux lois de la gravitation. Nous ne sommes parvenus à le comprendre que très récemment à l'échelle de

---

<sup>853</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>854</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>855</sup> *Ibid.*, p. 192-193.

l'histoire, et nous ne parvenons à apprivoiser ces lois que depuis un siècle, depuis que nous parvenons à faire voler des avions. Quand serons-nous capables d'intégrer les composantes économiques, physicochimiques, sociales, environnementale du phénomène de la réduction de la biodiversité ? Et lorsque nous en approcherons, comment passerons-nous de l'intelligibilité de ce phénomène à celui de l'édiction de normes de comportements adéquats à l'échelle de la civilisation ? Comme l'indique Matarasso sur l'exemple du changement climatique, le problème de la formulation de modèles intégrés est celui du « bon couplage d'un grand nombre de lois connues de l'univers... C'est de l'articulation et du mélange généralisé des phénomènes que nous devons rendre compte de façon rigoureuse ». <sup>856</sup> Nous aurons à nous inspirer de cette idée de couplage au moment de construire la Table.

La puissance explicative de la science physique est prodigieuse : elle repose sur un corpus de théories qui permet d'articuler entre eux des phénomènes de catégories électriques, chimiques, gravitationnels... et donc de décrire et parfois de prédire des phénomènes complexes tels que les mouvements planétaires. Mais la puissance de la physique a aussi des limites : l'intégration des systèmes d'équations différentielles, la présence de phénomènes encore mal identifiés ou ne disposant pas encore de théories adéquates, la question de la sensibilité des phénomènes aux conditions initiales du système... Concernant l'étude d'objets complexes, comme par exemple un écosystème, peut-on imaginer que la construction de modèles comprenant un grand nombre de variables et d'équations pourra nous mettre sur le chemin de la compréhension et d'une possible anticipation collective de l'évolution de cet écosystème ? Vraisemblablement pas, en tout cas pas dans le délai qui est à notre disposition pour préserver l'existence, l'équilibre, ou contrôler l'évolution de cet écosystème. Que devient alors une connaissance qui ne peut plus prétendre à l'exhaustivité et à l'exactitude, dont on soupçonne l'incapacité à prédire de façon suffisamment claire pour servir de support à des décisions qui engagent les sociétés ? L'idée est ici que cette connaissance doit continuer à travailler à parfaire ses diagnostics et préconisations, mais qu'elle doit en attendant laisser la place, en matière d'anticipation collective, à un modèle de type nouveau, dont les paramètres d'entrée ne seront plus des constituants physicochimiques (ni mêmes biologiques ou sociaux) ou des équations, mais des enjeux de civilisation dont l'identification, l'évolution et les relations entre eux doivent s'appréhender en termes de *diagnostic* et de *négociation*. D'où le concept *d'enjeu de civilisation*, éclairé ici sous un autre angle de vue.

Poursuivons le raisonnement appliqué par Matarasso à la mesure de l'évolution du système Terre. Il soulève une autre question redoutable pour toutes les tentatives de modélisation des systèmes complexes, la question des effets de seuil et de changement de régime dans les comportements des individus ou de certains sous-groupes du système. La réalité témoigne de changements qualitatifs majeurs, de nature ontologique, ainsi que de l'apparition de nouveautés radicales comme par exemple l'apparition de nouveaux organismes pour la théorie de l'évolution.

---

<sup>856</sup> *ibid.*, p. 193.

Nous sommes par conséquent contraints d'adopter, dans la modélisation du « changement global » une posture moins ambitieuse, plus proche d'un nominalisme teinté d'aristotélisme dans laquelle les grandes catégories de la description (comme par exemple le nom des variables du modèle, la liste des équations ou contraintes...) sont « construites » (par des opérations mentales, un travail approfondi sur les concepts) et non « trouvées » dans la réalité comme si elles préexistaient au modèle.<sup>857</sup>

Matarasso met en ligne cette évolution avec les termes du débat entre *nominalistes* et *essentialistes* qui seraient au cœur des réflexions entre les théoriciens et praticiens contemporains de la modélisation. Il remarque également que la macro-économie fournit de nombreux exemples de décompositions à fondements plus méthodologiques qu'ontologiques, comme en témoignent les modèles dans lesquels les phénomènes physiques de la production industrielle qui ne sont pris en compte qu'au travers de leurs évaluations monétaires ; ou comme en témoignent les différents niveaux d'agrégation de la comptabilité nationale.

Le débat est actuellement très vif dans le champ de la construction de modèles intégrés entre ceux qui soutiennent qu'une désagrégation importante doit être recherchée et ceux qui sont partisans de modèles stylisés. On voit apparaître ici un débat entre les modèles qui se voudraient « réalistes » (autrement dits « validables ») et des modèles qui ne visent pas au-delà d'expériences de pensée et de raisonnements « mis en forme » en termes d'ordres de grandeurs (des modèles « argumentatifs » pour reprendre la terminologie de Popper). L'exemple des modèles météorologiques qui s'améliorent sans cesse et voient leur horizon de prévision s'éloigner dans le futur et leur précision s'accroître montre bien le caractère complémentaire de ces deux points de vue.<sup>858</sup>

Nous sommes ici dans le contexte d'une réflexion sur l'anticipation : les difficultés de l'adéquation plus ou moins complète d'une représentation à la réalité représentent certes un problème, mais pas le seul problème ; nous cherchons ici, quelque soient les difficultés de représentation, à trouver des principes rationnels et démocratiques susceptibles de guider l'anticipation collective, et ceci sans attendre qu'un hypothétique progrès en matière de représentation vienne apporter la réponse à la question de l'évaluation des enjeux contemporains de civilisation, à propos desquels il est déjà urgent de réfléchir dès à présent, même en l'absence de modèles théoriques satisfaisants.

Ce qui ressort d'une réflexion sur la possibilité d'utiliser des modèles pour la prise de décision en systèmes complexes, c'est aussi qu'il n'est pas possible de s'appuyer sur une représentation de la structure ultime des phénomènes. Il n'existe pas d'échelle universelle déterminant l'importance ou non, l'urgence ou non, l'utilité ou non, les dangers ou non liés à une catégorie de phénomènes. Il faut opérer des regroupements de phénomènes, détourner ces phénomènes en fonction des paramètres qui feront sens ou permettront d'engager des évaluations, débats et négociations à l'échelle planétaire. Matarasso pointe la nécessité d'envisager une nouvelle dialectique entre des formes « langagières », « mathématisées » et « informatiques » de la connaissance destinées à établir des hypothèses

---

<sup>857</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>858</sup> *Ibid.*, p. 197.

nécessaires à la prise de décision. « On peut légitimement se demander si un nouveau *Discours de la Méthode* ne serait pas nécessaire pour nous guider dans cette entreprise assez ambitieuse ».

### *Viser la désécialisation*

Concernant les risques pointés par l'Anthropocène, la science perd le monopole de la rationalité. Comme l'expliquait Ulrich Beck, l'évaluation des risques devrait ressortir d'un entrecroisement de points de vue dont l'architecture, nécessairement mouvante, reste à constituer.

Constater l'existence de risques, voilà la forme que prend l'éthique, et avec elle la philosophie, la culture, la politique – *dans* les centres de la modernisation – dans l'économie, les sciences naturelles, les disciplines techniques. Constater l'existence de risques, c'est réaliser une symbiose inconnue encore, non encore exploitée, entre sciences naturelles et sciences humaines, entre rationalité de la vie quotidienne et rationalité des experts, entre intérêt et réalité. On ne les situe jamais ni d'un côté ni de l'autre, mais toujours des deux à la fois, selon une configuration nouvelle. On en peut plus agir en spécialiste et isoler ces constatations en faisant abstraction de l'un ou de l'autre de ces paramètres, ni les développer et les fixer par rapport à des critères de rationalité spécifiques. La démarche présuppose une interaction qui transcende les frontières entre disciplines, entre catégories et citoyens, entreprises, administrations et domaines politiques ou – ce qui est plus vraisemblable – elle finit par se répartir entre ces différents domaines en prenant la forme de définitions contradictoires et de *conflits de définitions*.<sup>859</sup>

Beck prend un exemple : doit-on envisager qu'une catastrophe écologique puisse se produire pour satisfaire certains intérêts économiques ? Que seront les nécessités, les pseudo-nécessités, celles qu'il faudra modifier ? Il n'existe pas de possibilité d'informer objectivement d'un risque de grande envergure, à moins que l'on souhaite se satisfaire de châteaux de cartes d'hypothèses spéculatives adossées à des coefficients de probabilité. « Lorsqu'elles affrontent les risques civilisationnels, les sciences ont toujours déjà abandonné leur fond de logique expérimentale et conclu une union polygame avec l'économie, la politique et l'éthique – ou, pour être plus précis, elles vivent une sorte de *concubinage* durable avec tous ces domaines ». <sup>860</sup>

Les disciplines scientifiques telles qu'elles ont été conçues, et notamment avec leur répartition de tâches hyperspécialisées, leurs théories et méthodes qui communiquent mal entre disciplines, ainsi que leur absence totale de rapport avec la réalité naturelle et sociale, ne représentent pas de solides appuis au moment de prendre des décisions opérationnelles vis-à-vis des enjeux de civilisation – qu'elles contribuent souvent à faire naître et croître. D'ailleurs elles se muent le plus souvent en défenseuses et légitimatrices de la minimisation d'un risque, d'une pollution de l'air, du déclin de la biodiversité.

Les risques *échappent* à la distinction entre théorie et pratique, ils *échappent* aux frontières des domaines et des disciplines, aux compétences spécialisées et aux attributions institutionnelles, à la distinction entre valeur et fait

---

<sup>859</sup> Ulrich Beck, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, p. 52.

<sup>860</sup> *Ibid.*, p. 53.

(et du même coup entre éthique et science), à la répartition institutionnelle des secteurs de la politique, de l'opinion publique, de la science et de l'économie. Dans la société du risque, d'un point de vue théorético-systémique et organisationnel, le problème crucial est d'arriver à *défaire* la différenciation des sous-systèmes et des fonctions attribuées, et à *reconstituer* une cohésion des spécialistes, à *unifier* le travail de lutte contre le risque.<sup>861</sup>

Mais comment identifier les vrais problèmes, les lieux de prise de décision, les responsabilités, les possibilités de modifier la tournure des événements ? L'interférence des acteurs et intérêts en présence dans les enjeux planétaires est-elle réellement déchiffrable ?

En d'autres termes cette répartition des tâches hyper-élaborée équivaut à un réseau de complicité générale, laquelle équivaut à une irresponsabilité générale. Chacun est cause et effet à la fois, et personne ne peut donc être cause de quoi que ce soit. Les causes se dissolvent dans l'interchangeabilité générale des acteurs et des circonstances, des réactions et des contre-réactions. C'est ce qui assure la popularité du système<sup>862</sup>.

Le problème est déjà significatif lorsqu'il s'agit d'évaluer les conséquences de risques déjà survenus. Qu'en est-il des risques concernant le futur, des risques qui reposent en partie sur le prolongement de tendances visibles, en partie sur des risques présumés, et en partie sur des risques imprévisibles au moment où l'on pose cette question ? En acceptant d'évoluer dans un contexte d'accroissement des risques, on prépare un avenir bouché, rétrécit, pour un délai incertain sur le chemin d'un devenir invivable de l'humanité. Il faut envisager une logique sociale fondée sur le principe de déspecialisation généralisée des tâches, à l'opposé de la division du travail qui se déploie toujours aujourd'hui au nom de l'efficacité économique. Imaginer les bases d'une société de la déspecialisation généralisée, au sein de laquelle les aires d'activité de chacun se multiplient au lieu de se rétrécir, faisant passer au second plan les objectifs de *productivité*.

Les phénomènes mondiaux ne peuvent être appréhendés que sous la forme d'unités à la fois sociale, économique, culturelle, politique. Or, l'organisation disciplinaire de ces phénomènes continue à compartimenter la réflexion selon l'importance historique et politique accordée à chacun de ces domaines par les cultures propres aux différentes nations. Tandis que les pratiques transnationales encadrent l'activité de nombre de domaines, et notamment des domaines de l'économie mondialisée autour de ces pratiques, les disciplines scientifiques et les sciences sociales ont toujours un discours sur le monde qui reste construit sur leurs bases compartimentées. Revient à l'esprit l'image d'Anders de l'intellectuel toujours en retard parce que « boitant loin derrière son époque ». Quelqu'un serait-il encore en capacité d'éclairer autre chose que le passé de nos enjeux stratégiques ? Nous avons d'un côté l'émergence spontanée de pratiques transnationales dynamiques qui formatent activement des pans entiers du présent et de l'avenir de l'humanité, et d'un autre côté une érosion épistémologique

---

<sup>861</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>862</sup> Ulrich Beck, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, p. 59.

des théories sensées décrire, comprendre, reformuler et idéalement proposer des alternatives à ce formatage technicoéconomique qui nous conduit, sauf erreur d'appréciation, vers l'effondrement.

Comme le disait Jonas, ce n'est plus l'esprit individuel, mais de plus en plus l'esprit collectif qui stocke le savoir, au moyen du phénomène de spécialisation inhérent au développement de la civilisation. Spécialisation devant la multiplication des matériaux du savoir, de ses méthodologies, subdivisions et capitalisations toujours plus fines et fragmentées.

L'individu paie la participation créative au processus, et même déjà une authentique compréhension avertie de simple observateur, par le renoncement à partager la possession de tout cela, exception faite de son étroite compétence. Tandis que s'accroît le capital total de savoir, le savoir de l'individu devient toujours plus fragmentaire. Or nous parlons ici de ceux qui participent au processus de la science, des chercheurs et des experts eux-mêmes. En outre tout ce savoir devient toujours plus ésotérique, toujours moins communicable aux profanes, il a ainsi exclu la majeure partie des vivants.<sup>863</sup>

Il est probable que le contemporain de Newton n'était pas aussi démuni devant son œuvre que l'homme d'aujourd'hui devant les mystères de la relativité, des nanotechnologies ou du fonctionnement des marchés financiers. Le fossé s'élargit, pour le citoyen, pour le spécialiste dès qu'il doit réfléchir hors de sa sphère de spécialisation, et surtout pour les dirigeants qui n'ont aucun repère pour apprécier les orientations collectives qu'ils prennent et doivent alors titaniquer à vue, acceptant pour garder le pouvoir au risque de subir des injonctions contradictoires (actionnaires, employés, consommateurs, pouvoirs publics, générations futures...) sur fond de perspective à présent globalement catastrophiste. Ces constats sont des données d'entrée pour la réflexion prospective au XXI<sup>e</sup> siècle. Ils imposent un sursaut en matière d'anticipation. Nous devons rompre rapidement avec la confiance paresseuse que nous accordions à tous les spécialistes qui nous promettaient monts et merveilles aux confins de leurs stratégies de niche.

### ***Améliorer connaissance et responsabilité des enjeux en parallèle***

Viser la déspecialisation est une rude épreuve tant les dispositifs actuels de validation de la connaissance tendent à avantager le point de vue des experts, fut-il faux. L'imbroglia de la dernière crise financière l'a montré : c'est en dernier ressort l'incapacité du pouvoir politique à comprendre, puis à agir face à l'avis des experts qui a conduit à la crise. Face à d'innombrables expertises confiantes dans leurs calculs, fussent-ils contradictoires, il n'existe pas de réel contre poids politique. Le simple fait de présenter les phénomènes technologiques ou économiques comme des réalités excessivement techniques et complexes entame d'emblée la crédibilité des gouvernants. C'est ainsi que la science, puis l'économie ont été soustraites aux décisions relevant du débat politique. Et c'est ainsi que l'ensemble de notre civilisation technicoéconomique mondialisée avance en roue libre, libre de toute considération humaine, politique, écologique, vers des horizons opaques et menaçants.

---

<sup>863</sup> Hans Jonas, *Le principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*, p. 312.

Prenons l'exemple de la crise économique de 2008 : quels enseignements peut-on tirer de ce type d'échec de civilisation ? Nous voyons que le problème essentiel réside dans notre incapacité à discerner les réalités telles qu'elles se constituent et grandissent sous nos yeux. Nous croyons dans un premier temps en l'exactitude des résultats issus de la mathématisation à outrance des phénomènes (ici financiers) en perdant de vue les paramètres politiques et anthropologiques de la situation globale. Nous assistons alors à l'échec de nos croyances illusoire dans ce savoir technique trop parcimonieux. Ce modèle reste exact lorsqu'il se contente de mesurer des grandeurs physiques, extérieures aux questions humaines, mais il montre rapidement ses limites dès qu'il doit prendre en compte les comportements humains, individuels ou collectifs.

Cet exemple soulève le lourd problème du manque d'outils théoriques et méthodologiques aptes à gérer un phénomène aussi complexe qu'une crise financière mondiale. Il en est ainsi de tous les principaux enjeux de civilisation. Le système financier par exemple, et il en serait de même au sujet de l'exploitation des ressources énergétiques fossiles, ou de la question de l'accroissement des inégalités, ne sont pas des réalités qui pourraient se mesurer indépendamment de leur relation à l'humanité. Le cœur du sujet est bien une question *d'anthropologie prospective*. En fait nous avons besoin d'une véritable révolution dans notre approche des questions stratégiques de portée mondiale, nous avons besoin d'un côté de nous libérer de l'illusion que ces stratégies se déroulent dans un monde calculable, et nous avons besoin d'un autre côté de trouver le moyen d'impliquer la société civile dans sa globalité dans les options stratégiques mises en œuvre. Ainsi seulement, en progressant sur ces deux volets de l'approche des enjeux les plus structurants de nos orientations de civilisation, nous aurons quelque espoir d'améliorer à la fois notre compréhension de ces enjeux dans toute leur dimension, et de susciter en parallèle le sentiment de responsabilité global pour l'avenir de l'humanité qui fait totalement défaut aux principaux acteurs de la civilisation. Nous avons en fait besoin d'abaisser notre niveau de description statistique et technique des phénomènes (trop d'information et de précision tue la connaissance), et nous avons besoin de rehausser le niveau global de compréhension de ces phénomènes (une connaissance fine est inefficace et inutile si elle n'est pas à disposition du plus grand nombre) par l'ensemble des parties prenantes à ces phénomènes. Il se pourrait que ce challenge représente un enjeu majeur pour la civilisation à moyen terme.

La difficulté à cerner les situations réelles au sujet des enjeux de civilisation est une question complexe. On peut distinguer quatre principales sources de difficulté : la complexité liée à l'enchevêtrement des éléments (physiques, culturels, économiques) qui composent tel enjeu. Puis la difficulté qui consiste à donner à comprendre les tenants et aboutissants de cet enjeu pour des populations différentes, d'origine géographique, culturelle et de standard de vie différents. Ensuite la difficulté de projection dans le temps, sur longue période, des évolutions possibles de cet enjeu. Enfin la question de savoir comment et à quelles conditions il serait envisageable de chercher à reprendre la main démocratiquement sur une trajectoire qui paraît poser problème, ou à l'inverse vers laquelle il est souhaitable de s'orienter.

Quand les certitudes sont rares, se faire une idée générale solide et partagée est plus important qu'accumuler des données supplémentaires ou examiner en détail un des segments de la réalité qu'il nous importe de comprendre. Dans le cas des enjeux de civilisation, les interprétations générales sont plus utiles que les connaissances spécialisées. Notre destin collectif dépend moins de l'utilisation que nous ferons ou non de la prochaine innovation qui nous sera proposée avec force publicité, que de notre capacité à interpréter nos habitudes quotidiennes et nos besoins individuels et collectifs ; il dépend aussi davantage de notre capacité à définir ce qui pourrait représenter une vie proprement humaine que de nos capacités de traitement des informations à notre disposition.

### *Phénoménologie des enjeux et réalisme utopique*

Anthony Giddens défend l'idée que « sécurité ontologique et angoisse existentielle » coexisteront de façon contradictoire tant que persisteront nos institutions actuelles. D'où l'idée qu'une *phénoménologie de la modernité* est nécessaire pour repérer les risques majeurs qui se traduisent par une angoisse collective contemporaine. Ceci pour répondre à la question :

Dans quelle mesure pouvons-nous – ce *nous* signifiant l'humanité dans son ensemble – maîtriser le semi-remorque de la modernité<sup>864</sup>, ou du moins le diriger de façon à minimiser les dangers et à maximiser les avantages de la modernité ? Et pourquoi vivons-nous dans un monde en fuite permanente, si éloigné de ce qu'avaient rêvé les penseurs des Lumières ? Pourquoi la généralisation de *l'aimable raison* (sweet reason) n'a-t-elle pas engendré un monde selon nos prédictions et soumis à notre contrôle ?<sup>865</sup>

Si la modernité au sens de Giddens conduit à une radicalisation des risques de diverse nature, la réflexion prospective devra devenir critique. A quoi ressemblerait alors une théorie critique sans garantie, demandait Giddens à la fin du xx<sup>e</sup> siècle ?

Elle doit être *sociologiquement sensible* – attentive aux transformations institutionnelles immanentes que la modernité ouvre constamment vers le futur. Elle doit être politiquement, *géopolitiquement, tactique*, dans le sens d'une reconnaissance que les engagements moraux et la « bonne foi » peuvent eux-mêmes être potentiellement dangereux dans un monde lourd de risques majeurs. Elle doit créer *des modèles de la bonne société* non limités à la sphère de l'Etat-nation, ni seulement à celle des dimensions institutionnelles de la modernité. Elle doit aussi reconnaître que la *politique émancipatrice* doit être reliée à la *politique de vie*, ou *politique d'auto-actualisation*<sup>866</sup>.

Mais les tentatives esquissées de concrétisation de ce concept par Giddens paraissent peu opérationnelles. En fait, il faudrait donner corps à sa belle idée de *réalisme utopique*.

---

<sup>864</sup> A noter que Giddens parle de *modernité* là où nombre de ses confrères contemporains parlent plus volontiers de *postmodernité*. Car pour Giddens nous ne vivons pas dans un mode différent de celui des *modernes* ; nous vivons une radicalisation plutôt qu'un essoufflement des principes qui ont guidé la modernité des Lumières jusqu'à l'époque présente.

<sup>865</sup> Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité*, p. 157.

<sup>866</sup> *Ibid.*, p. 162.

La modernité est par nature tournée vers l'avenir, de telle sorte que le « futur » a le statut d'une projection intellectuelle dans l'avenir. C'est à partir de là que je fonde la notion de réalisme utopique. Les anticipations du futur deviennent un élément du présent, rejaillissant sur la manière dont se développe effectivement le futur. Le réalisme utopique combine *l'ouverture de fenêtres* sur l'avenir avec l'analyse de courants institutionnels en cours, par quoi les futurs politiques sont immanents au présent... Les analyses de risques, prescriptions et anticipations utopistes devraient être posées ensemble et débattues comme point de départ à l'évaluation des états de choses futurs sur les enjeux qui paraissent les plus engageants pour l'avenir de l'humanité. Ainsi certains aspects de la vie, ceux qui paraissent les plus menacés, pourraient retrouver une fixité nouvelle, au moins à titre d'idéal régulateur... Cette fixité retrouvée constituerait le fondement d'un sentiment de sécurité ontologique, renforcé par une prise de conscience de l'univers social sous contrôle humain.<sup>867</sup>

Il existe une autre façon d'envisager l'avenir sous l'angle d'un réalisme utopique, celle qui consiste à partir de notre ignorance croissante de l'avenir au fur et à mesure que se déploie notre savoir. On l'a dit, l'énorme machinerie technoscientifique contemporaine produit en flux continu de nouveaux savoirs et pouvoirs dans de nombreux domaines, mais elle déploie en parallèle ignorance et aveuglement. On pourrait soutenir l'idée que le citoyen dans les démocraties libérales a de fait perdu le droit à la connaissance. Non qu'il soit *interdit* de savoir, mais il devient de plus en plus *incapable* de savoir, en tout cas de savoir au sens global du terme. Il a le *droit* d'acquérir des savoirs pointus dans tel ou tel domaine, il est même invité à faire des études spécialisées et de haut niveau. Mais il est de fait *dépossédé* de tout savoir englobant et pertinent à l'échelle de la conduite de sa vie personnelle, et plus encore à l'échelle de la vie dans sa collectivité.

Plus l'économie se financiarise et se mondialise, plus la politique devient technique, plus la vision globale s'estompe et plus la compétence démocratique régresse. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle environ il était envisageable de tenter d'assimiler une connaissance fondamentale dans les domaines de la nature, de la vie, du divin, de la société, et de se forger un point de vue englobant sur la vie, son avenir, et parfois, pour les esprits les plus puissants, sur l'organisation de la vie collective. C'est aujourd'hui peine perdue. Hegel est, semble-t-il, le dernier à avoir tenté une approche globalisante de ce type, au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il ne viendrait plus à l'idée de personne d'engager ce type de synthèse. Le simple fait d'identifier les disciplines dans lesquelles s'accumulent des expertises structurantes pour l'avenir de l'humanité occuperait une partie significative du temps de vie d'un être humain au XXI<sup>e</sup> siècle, toute tentative de synthèse est rendue définitivement impossible en raison de l'extraordinaire étendue, profondeur et évolutivité de nos connaissances. A un point tel qu'il apparaît de plus en plus nécessaire de modifier radicalement notre approche et d'envisager une réforme globale de notre façon d'appréhender la réalité dans sa globalité. Raisonner en termes d'enjeux de civilisation représentera une tentative d'enclencher ce mode alternatif d'appréhension de notre situation et de nos perspectives : puisqu'il est devenu impossible de cartographier le champ des possibles au moyen de nos connaissances trop éparses, lacunaires et évolutives, les « enjeux de civilisation » chercheront, indépendamment de nos catégories classiques du savoir, à figurer tous les situations qui représenteront pour différentes raisons des enjeux importants pour nos perspectives sur longue durée.

---

<sup>867</sup> *ibid.*, p. 185.

## *L'exemple du Vélib'*

Voyons sur un exemple très précis comment naît un nouveau paradigme de portée anthropologique. Georges Amar se réfère à sa propre expérience professionnelle de prospectiviste dans le domaine des transports pour étayer un propos qui éclairera utilement notre réflexion. Il s'agira moins ici d'apprécier la pertinence de ses idées dans le domaine des transports que de nous arrêter quelques instants sur sa pratique de la « prospective non prédictive » et de la fraîcheur du regard qu'il propose. Il prend l'exemple<sup>868</sup> de Vélib', concept apparu à Lyon, puis Paris en 2007, qui s'est ensuite propagé rapidement dans de nombreuses villes dans le monde entier. Il y a là un cas intéressant d'évolution dans les transports urbains, une innovation spécifique suivie d'une rapide diffusion. On dit spontanément de Vélib' qu'il s'agit d'un « service de vélo en libre-service ». Mais disant cela, nous nous servons d'une terminologie ancienne et sans véritable portée prospective au sens où nous cherchons à en trouver une nouvelle définition. En parlant de Vélib' nous n'accroissons pas le champ des possibles à la réelle mesure du possible mis à disposition par cette innovation. Car, dit Amar, le paradigme émergent du Vélib' est nettement plus intéressant que la simple mise à disposition d'une bicyclette en libre-service. Amar propose le nom de TPI, soit « Transport Public Individuel » pour décrire la réelle nouveauté de ce concept – terme inqualifiable dans nos modes de pensée habituels, l'opposition public/individuel étant exclusive dans nos schémas de pensée.

Le TPI n'est-il alors qu'un oxymore inutile ? Mais Amar insiste, car selon lui l'originalité de Vélib' tient à la fois du public et de l'individuel, sans toutefois être un mélange des deux, ni d'ailleurs un compromis. Tout comme le covoiturage, ou l'auto-partage, pour rester dans le domaine de la mobilité, Vélib' est une catégorie nouvelle, inconnue auparavant, qui ne peut être ramenée à l'une de ses composantes, ni à une simple addition entre elles. Le TPI représente une rupture de concept ; il s'agit d'un paradigme émergent, d'un concept mutant, le genre de concept qui peut ré-ouvrir le futur dans le domaine des transports. En effet, il n'est pas impossible que ce genre de concept hybride puisse venir impacter à terme l'ensemble du secteur automobile, en lui offrant une porte de sortie aux impasses stratégiques que constituent pour ce secteur l'épuisement des ressources en pétrole, l'énorme niveau de consommation de matières premières, la pollution, l'engorgement des aires urbaines... Comment ? Amar entrevoit la possibilité d'une « TPIsation » généralisée qui viendrait répondre à une nouvelle demande de mobilité peu soucieuse des stratégies traditionnelles de propriété des véhicules, ou de savoir si notre mode de transport doit être d'ordre privé ou public. Le Vélib' caractérise selon lui la naissance d'une véritable mutation, dans le domaine des transports, vers des formes inédites, hybrides, ou plus précisément « transmodales ». Mutation qui rend caduque la question de savoir si une municipalité doit plutôt privilégier un développement prioritaire des transports publics, ou faciliter l'usage des transports individuels. Les politiques urbaines qui restent dépendantes de ces concepts « parlent un langage usé jusqu'à la corde, prétendent traiter des problèmes d'avenir avec des outils

---

<sup>868</sup> Georges Amar, « Prospective conceptive : pour un futur ouvert », *Futuribles* N° 404, janvier-février 2015. Toutes les citations de ce paragraphe sont tirées de cet article.

conceptuels pris dans la boîte à outils du passé. ». La réflexion prospective « conceptive » selon Amar consiste d'abord à identifier, et ensuite à *formuler* l'émergence de ce type de paradigme, pour en saisir aussi tôt que possible toutes ses implications. Il précise que cette démarche n'apporte guère de précisions sur les formes concrètes - aux plans technique, urbanistique, économique – que le TPI pourra prendre. Il s'agit clairement d'une démarche non prédictive, elle vise principalement ici à attirer l'attention des pouvoirs publics sur l'émergence d'un nouveau paradigme.

L'enseignement peut paraître modeste ; il a en fait une portée certaine. Si l'on raisonne « à paradigme constant », dit Amar, on ne verra en Vélib' rien de vraiment neuf. Mais si l'on creuse ses motivations et ses implications, on voit apparaître une mutation du paradigme général des transports vers celui de la mobilité

... étant entendu que le concept de mobilité est tout sauf un simple synonyme modernisé du transport. En un mot : le transport met l'accent sur les flux et les véhicules, la mobilité est un attribut des personnes. Le transport, c'est une à deux heures par jour en moyenne, la mobilité, c'est toute la vie. En fait il vaudrait mieux nommer le nouveau paradigme celui de la « vie mobile ». Et pour être encore plus précis tout en restant très général, nous entrons dans le paradigme de la personne mobile, dans un univers mobile.

L'analyse du phénomène Vélib' pointe alors une mutation générale qui nous affectera potentiellement au plan des comportements, des représentations, des services, des équipements collectifs, des infrastructures, des actions économiques et politiques...

Comprendre les implications de cette mutation du domaine des transports, fortement configuré par les stratégies des constructeurs automobiles et des transporteurs, vers celui d'une mobilité généralisée est une tâche gigantesque, possiblement aussi importante que l'analyse de l'invention des horloges, de la montre individuelle et de leurs implications dans la vie occidentale au début du xx<sup>e</sup> siècle. Dans cet exemple développé par Amar il s'agirait d'envisager le passage d'une vie postée (par analogie au travail posté) à celui d'une vie « en mobilité ».

L'évolution des représentations sous-jacentes à l'émergence de ce paradigme est potentiellement renversante : on passe d'un monde où les choses se déroulent d'abord sur un lieu fixe (au travail, au lit, à la cuisine, au cinéma, à l'église, au cimetière...), et identifié tant sur le plan physique que fonctionnel et symbolique, à un mode de « vie mobile » qui prend le contre-pied de tout cela : la vie dans son entier pourrait devenir mobile, en mouvement perpétuel, en des lieux transitoires qui ne sont plus des destinations mais de simples étapes. L'ensemble de cette mutation pouvant reconfigurer nos concepts d'espace et de temps. Une heure passée aujourd'hui dans le train n'est plus une heure perdue de la même façon que lorsque je ne connaissais pas les temps d'attente, les horaires d'arrivée, lorsque j'étais déconnecté de tout lien extérieur au train durant le temps du voyage. Le temps de déplacement est devenu utilisable, gérable. Dans ce nouveau contexte la vitesse n'est plus le critère dominant, c'est plutôt l'accès au train, la connexion internet et la capacité de communiquer durant le temps du voyage. C'est toute l'économie des transports et le calcul de la rentabilité des investissements dans les infrastructures qui est à revoir. On se donne rendez-vous sans fixer précisément le lieu de la rencontre

à l'avance, cette question est devenue un détail à arbitrer en dernière instance, comme variable d'ajustement du déplacement des personnes. Les smartphones résoudront la question au dernier moment.

Amar va jusqu'à avancer l'idée que ce nouveau type de mobilité peut « créer du temps », ou encore que « l'analphabétisme en matière de mobilité » peut devenir un facteur d'exclusion sociale. Comme indiqué en préambule de ce paragraphe, il est hors de propos de porter une appréciation quant à la pertinence des analyses avancées ici dans le domaine des transports. Il était cependant intéressant d'illustrer sur un exemple précis ce qui permet d'ouvrir ou de fermer un profil de futurs. Le Vélib' n'est pas un *enjeu de civilisation*, mais cet exemple bien documenté par Amar nous met sur la piste du genre d'évolution qu'il s'agira de repérer parmi les questions les plus structurantes pour l'avenir de l'humanité – repérer là où des basculements s'opèrent et reconfigurent des pans entiers de l'agir humain dans leur motivation, leur exécution, la façon dont ils bousculent leurs paradigmes adjacents.

### *Les enjeux contemporains de civilisation au début du XXI<sup>e</sup> siècle*

Pour nous aider dans la complexité de la tâche qui consiste à identifier les principaux enjeux stratégiques planétaires dans les sociétés occidentales il faut d'appuyer sur les concepts *d'enjeu de civilisation* et de *profils de futur*. Ces concepts permettent de mettre de l'ordre dans le repérage et dans la hiérarchisation des principaux enjeux stratégiques au niveau mondial. Il s'agit de repérer tous les principaux enjeux pour en établir la carte stratégique mondiale, qui deviendra la toile de fond sur laquelle nous pourrons apprécier la pertinence de telle ou telle décision ponctuelle.

Le dispositif conceptuel de la Table repose sur plusieurs postulats qu'il faut clairement expliquer et assumer :

- La Table n'est porteuse d'aucune morale, d'aucune éthique particulière : elle cherche à éclairer le champ des possibles et à projeter les conséquences à long terme de nos choix actuels, sans rien préconiser sur ce qui doit être fait. Elle se borne à essayer de clarifier la vision que nous pouvons avoir du futur, partant de l'idée que c'est cette clarté seule qui permettra les choix judicieux, c'est-à-dire efficaces du point de vue économique et responsables du point de vue environnemental et social.
- La Table est une grille d'analyse délibérément orientée dans l'optique d'établir la carte stratégique des principaux enjeux mondiaux de la civilisation au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Pour servir de matrice d'analyse globale aux entreprises, aux Etats, aux citoyens. Refus délibéré d'entendre que c'est impossible, trop compliqué, trop imprécis, trop aléatoire. Volonté de transformer tous les principaux problèmes planétaires en autant *d'enjeux de transition*.
- La table est l'outil public au moyen duquel quiconque pourra demander des explications aux principaux acteurs de la civilisation occidentale quant aux répercussions de leurs stratégies vis-à-vis de l'avenir de l'humanité.

- Autant l'inconscient collectif des dirigeants est aujourd'hui guidé par l'idée qu'il est de leur responsabilité de maximiser l'intérêt à court terme de leurs électeurs, actionnaires, salariés, et ceci sans attention particulière aux conséquences à long terme de leurs actions, autant il deviendra demain une préoccupation de premier plan de s'enquérir de ces conséquences. Ce qui requerra de nouveaux savoirs, de nouveaux outils, de nouvelles compétences. La Table espère représenter une brique de base de ces nouveaux outils.
- La Table propose un travail « de l'intérieur » du principe de fonctionnement des démocraties libérales : les démocraties libérales devront trouver en elles-mêmes les ressources pour gérer les enjeux qui se dresseront sur leur route. Ne pas attendre l'arrivée miraculeuse d'un système social différent. Ne pas se réfugier derrière l'idée qu'une *révolution* permettrait de changer de système politico-économique, et que nous n'aurions qu'à attendre cette révolution sans rien faire – ne pas croire qu'une *révolution* de nos organisations politiques actuelles suffirait à sécuriser l'avenir de l'humanité. Idée que nous devons dès à présent établir des diagnostics partagés sur les enjeux que nous percevons comme majeurs, parfois le devoir de le faire dans urgence. Idée que les révolutions sont à opérer dans la gouvernance des orientations stratégiques majeures pour l'humanité, pas dans l'éclatement du mode d'organisation d'inspiration sociale de type démocratique, qui reste le modèle politique privilégié de la Table.
- Besoin d'une plateforme d'échange et d'évaluation qui fasse sens à la fois pour les citoyens, les entreprises et les gouvernements. Ne surtout pas dissocier les sphères technologiques, économiques, écologiques et politiques : les intérêts des différents acteurs de ces sphères sont enchevêtrés de façon consubstantielle en régime de démocratie libérale, il serait artificiel et contre-productif de chercher à les dissocier ou de les hiérarchiser.
- Démarche holistique, synthétique : s'interdire de raisonner à l'intérieur d'un secteur, d'une technologie, d'un marché, d'un pays. Projection clairement planétaire. La Table ne rejette pas l'intérêt des multiples analyses sectorielles ou locales, qui ne sont pas dénuées d'intérêt, mais s'inscrit clairement dans un cadre différent. Elle positionne sa réflexion très en amont : la Table cherche à mettre en place *le cadre global de premier niveau pour appréhender ensemble les principaux enjeux contemporains de civilisation*.

Ces postulats sont clairement discutables ; ils font l'objet de développements dans une multitude de publications, de cercles de réflexion, d'instances de lobbying sur tous les continents et dans tous les secteurs d'activité. Rares sont les points de vue qui convergent sur ces sujets. La Table ne refusera aucune des controverses sur ces sujets. Dans ce concert cacophonique l'originalité de la Table consiste à proposer une approche clairement holistique, et, au travers de la notion *d'enjeu de civilisation*, de rassembler dans une grille d'analyse unique l'ensemble des sujets majeurs sur lesquels la civilisation devra travailler dans un futur proche pour éviter toute impasse stratégique irréversible. La Table cherche à préparer le terrain d'une façon rationnelle et ordonnée pour tous les acteurs qui souhaiteront s'engager dans l'analyse des perspectives à long terme de leur entité : activité, produit, filière, territoire.

La Table est avant tout un observatoire, l'observatoire de premier niveau des enjeux majeurs de l'humanité. Elle doit donner à percevoir l'enchevêtrement des situations stratégiques mondiales de façon synthétique (c'est la vision claire et complète qui pourra susciter l'action juste) et dans leurs

orientations sur longue durée (c'est la perception claire des horizons lointains qui doit scander le rythme des analyses, des évaluations, des négociations et décisions mondiales, lorsque le besoin s'en fait sentir).

Percevoir, identifier ces enjeux de civilisation consiste à se positionner dans une sorte d'attitude phénoménologique qui cherche à repérer, à la surface des informations mondiales disponibles, quels sont les sujets les plus structurants pour l'avenir de l'humanité. On s'efforce ici d'évacuer tout jugement de valeur, toute recherche de profit immédiat, toute surdétermination sectorielle, ou territoriale, ou nationale, pour rester dans une approche planétaire, et repérer les sujets sur lesquels nous risquons des impasses stratégiques lourdes.

Mais nous savons que toute prophétie est vaine, toute anticipation impossible, seuls quelques profils de futur sont repérables, concevables. La Table cherche à identifier ces profils de futur pour chaque enjeu de civilisation, essaie de qualifier ces éventails de possibles (acceptables, jouables, souhaitables, ... à éviter, rejeter car, risqués, dangereux, mortels, suicidaires...), et à donner à comprendre comment ils pourront évoluer au gré des stratégies politiques et économiques envisageables pour les gouvernements publics et les entreprises privées. La Table vise à accroître la visibilité des acteurs sur ces enjeux, et ne préconise rien en matière d'orientation. Elle se présente donc comme une grille d'analyse des principaux sujets stratégiques mondiaux sous l'angle de la vigilance. Clarté de la vision sur les situations stratégiques mondiales et repérage des points vigilance sont ses priorités.

La prospective doit accoucher d'une grille de lecture exhaustive des enjeux contemporains de civilisation, d'une *carte mentale qui fasse référence* et devienne la *Table universelle de situations stratégiques*, elle doit proposer une systématique de la projection vers l'avenir. Il s'agit en fait de définir les modalités d'observation du futur lointain. Mettre en évidence les « moteurs », les imaginaires qui tirent (ou devraient tirer) le développement de la civilisation : puissance, échanges, limites, valeurs, tels sont les moteurs des problématiques technoscientifique, économique, écologique et anthropologique retenues pour l'élaboration de la Table : pôles de réflexion, d'investissement, volonté de développement, imaginaire social. Observer le monde selon ces quatre axes.

Un peu comme les premiers philosophes tentaient d'ordonner leur perception du monde autour des *éléments* : eau, terre, air, feu, la Table cherche à organiser une vision complète des enjeux contemporains de civilisation en aiguisant notre regard autour de ces moteurs sociaux contemporains : puissance, échanges, limites et valeurs. Ces forces motrices qui sont à l'origine de la plupart des projets humains permettent d'opérer un tour d'horizon complet des questions les plus stratégiques au sens où nous l'entendons dans la Table, c'est-à-dire le repérage des principaux mouvements pouvant perturber certains équilibres planétaires en raison des innovations et des massifications opérées par la civilisation occidentale. Ce sont les vecteurs constitutifs de l'avenir de l'humanité sur la longue durée. L'analyse

prospective, élevée au niveau des enjeux de civilisation ainsi définis, devient le plus puissant mode de questionnement d'une stratégie : en s'efforçant de positionner les options stratégiques de développement d'une activité, d'un produit, d'une filière, d'un territoire de façon coordonnée avec les profils de futur identifiés dans l'observatoire des enjeux de civilisation, on garantira le maximum de cohérence stratégique à long terme pour toute activité. Ce ne sera pas une garantie tout risque sur l'avenir, ce ne sera que la meilleure anticipation possible, au regard des connaissances et des orientations aujourd'hui repérables.

Puissance, échanges, limites, valeurs délimitent le cadre conceptuel dans lequel nous chercherons à identifier nos enjeux de civilisation, qui deviendront dans le cadre de la Table des *enjeux de transition*, c'est-à-dire des sujets sur lesquels l'humanité devra, d'une façon ou d'une autre, de gré ou de force, trouver des modes de développement concertés, avec des objectifs, des pratiques, des normes négociés au niveau mondial. Pour chaque enjeu la table propose de structurer la réflexion en vue d'identifier la ou les stratégies compatibles avec la préservation d'un avenir ouvert à l'horizon du <sup>e</sup>xxi<sup>e</sup> siècle pour l'ensemble de l'humanité.

Les principaux risques contemporains sont d'origine humaine. Leurs effets potentiels peuvent être plus ravageurs pour l'espèce humaine que les risques naturels – qui eux n'ont jamais remis en cause l'existence de l'espèce - mais ils ont également l'avantage d'être potentiellement sous contrôle humain. Vue du début du <sup>e</sup>xxi<sup>e</sup> siècle, la question doit donc se porter sur les conditions, la possibilité, l'agencement, la faisabilité et les conséquences de ce contrôle. Il en va de même pour les menaces globales mises à jour sous le concept d'Anthropocène, bien qu'ici la question de la sédimentation des effets du développement démographique et industriels de la civilisation depuis deux siècles pose le problème de l'appréciation du niveau de risque déjà emmagasiné à nos stades actuels d'organisation et de développement. Il est clair que si notre empreinte énergétique globale est déjà supérieure à « un », il ne suffit certainement pas de chercher à prévenir les futures menaces, il s'agit également de corriger certaines composantes de nos modes actuels de fonctionnement.

Il serait illusoire d'imaginer que les profils de futur envisageables en régime d'Anthropocène sont prévisibles dans le détail : d'une part les crises, pour lesquelles la prévision relève du court terme, sont rarement anticipées, et d'autre part il n'existe pas de sens de l'histoire suffisamment clair pour fournir les clés de lecture de l'avenir. Comme le disait Berger, il faut cesser de penser que le monde répondrait d'une problématique finie.

Bien sûr nous sommes incapables de prédire le futur. Mais face à l'Anthropocène, nous pouvons faire un minimum de projections qui auront valeur d'anticipation : nombre de caractéristiques de notre orientation générale sont accessibles à la prévision par une observation fine de notre situation actuelle et par une extrapolation réfléchie des principales tendances observées. Encore une fois la Table ne cherche pas à prédire l'avenir, seulement à repérer d'éventuelles impasses stratégiques mondiales. Ce

que l'on connaît de la démographie, du climat, de l'activité économique et industrielle, du potentiel des technologies, des flux de population, de marchandises et de capitaux, tout cela doit suffire à éclairer quelques grandes orientations. Il faut donc élaborer un tableau simplifié de ces enjeux de civilisation. Puis identifier des zones de vulnérabilités, des accumulations de tensions, des risques de fracture, des impasses stratégiques - identifier les domaines ou régions où l'absence d'intervention collective adéquate risque d'occasionner des impasses de civilisation. Les entités que nous avons en ligne de mire sont de l'ordre d'une crise économique globale, d'un déséquilibre environnemental irréversible, d'un risque technologique majeur, d'une mutation anthropologique lourde... tout ce qui touche à l'ontologique, la métaphysique, la place de l'homme dans le monde, pour aujourd'hui et pour demain, sur longue durée.

La Table doit être charpentée autour des principaux axes, éventuellement mouvants, de l'infrastructure du devenir telle que l'on perçoit aujourd'hui cette infrastructure, c'est-à-dire autour des axes technoscientifiques, économiques, écologiques et anthropologiques. Il s'agit d'être attentif à toute naissance d'une normativité commune qui pourrait se dessiner, même en creux. Mettre à jour les finalités des enjeux de civilisation, voir comment ces finalités peuvent être cohérentes ou contradictoires. Aucune normativité générale n'est donnée d'emblée dans la Table. Comment apprécier ou pondérer la juxtaposition de finalités commerciales, industrielles, financières, humaines ? Nous savons bien que la logique du profit peut fausser le jeu de la recherche scientifique, qui peut elle-même fausser le jeu de la bienfaisance. Il faudrait qu'une logique bénéficie d'un tropisme fort parvienne à s'imposer, par exemple le tropisme prospectif, celui qui force le questionnement à regarder systématiquement jusqu'au siècle prochain. Face à toutes les innovations apparues ou à venir, il n'y a pas à être inquiet ou optimiste : il s'agit de rester à la fois inquiet et optimiste à titre méthodologique, et de tout mettre en œuvre pour entretenir cette tension. Il n'y a plus vis-à-vis du futur de chemin tout tracé, il n'y a plus que des bricolages possibles, souvent transitoires.

Les exigences vis-à-vis de la Table sont immenses : il s'agit d'adresser trois grands types d'acteurs. D'une part les dirigeants de la sphère technicoéconomique tels qu'ils sont aujourd'hui organisés. Il s'agit donc de comprendre les tenants et aboutissants des modèles d'analyse et de décision actuellement en vigueur dans les sphères dirigeantes. D'autre part les citoyens du monde, avec tous leurs besoins et leur vécu, mais également leur difficulté à appréhender les questions stratégiques avec suffisamment d'intérêt et de recul pour représenter un réel contre-pouvoir indépendant et pertinent pour peser sur les plus importantes décisions planétaires. Enfin des intellectuels désintéressés, dégagés de toute implication directe ou indirecte dans les sphères du pouvoir, ayant pour principal objectif de projeter sur très longue durée les conséquences des différents enjeux sur les équilibres écologiques et anthropologiques à venir. Notons qu'il ne s'agit pas ici de porter prioritairement des avis en matière d'expertise technique, mais plutôt en matière sociétale.

L'objectif est de disposer d'un outil, fût-il grossier, pour enclencher une réflexion sur le diagnostic des tensions planétaires les plus préoccupantes et imaginer des modifications de trajectoires susceptibles d'éviter les impasses stratégiques ou les risques de bouleversements irréversibles.

Pour l'instant, les premières manifestations de l'Anthropocène apparaissent comme autant de phénomènes isolés. Elles sont perçues dans leur diversité, sans qu'on les relie à une cause profonde. Elles ne sont pas encore perçues comme de véritables enjeux de civilisation, et donc encore moins comme des impératifs de transition à mettre en œuvre. A ce stade, leurs interactions ne sont guère significatives, elles ne s'entrechoquent pas encore réellement, c'est pourquoi elles sont traitées séparément. Par exemple la question des inégalités n'est pas encore perçue comme un véritable enjeu qui menace les conditions de l'humanité dans sa totalité. Il en est de même pour la question de la contraction de la biodiversité, qui représente pourtant également une menace vitale pour l'humanité à l'horizon du siècle. Ainsi que, dans un tout autre registre, les projets de réalité augmentée. On ne perçoit pas ces phénomènes dans toute leur puissance, on ne mesure pas qu'ils représentent des enjeux de civilisation au sens le plus fort, on ne voit pas qu'ils représentent des risques d'anéantissement de l'humanité, on ne les distingue pas dans le flux gigantesque des informations qui circulent quotidiennement tout autour de la planète. Et on perçoit encore moins leur relation les uns avec les autres, les effets d'amplification ou au contraire de compensation qu'ils peuvent avoir les uns envers les autres. C'est l'objectif de la Table d'enclencher ce type de repérage, elle doit à présent plus clairement identifier les enjeux sur lesquels elle invite à porter un regard plus attentif au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Quitte à proposer une maquette transitoire, éventuellement imparfaite, qui aura à être maintenue et perfectionnée au gré de son utilisation et de l'évaluation des enjeux centraux dans les années à venir.

### *Seize principaux enjeux au début du XXI<sup>e</sup> siècle*

Qu'il s'agisse d'innovation technologique, de développement économique, d'équilibres écologiques ou de mutation anthropologique, nous devons à présent identifier les principaux enjeux qui apparaissent dans ces quatre directions. Quels sont les principaux profils de futur selon ces quatre directions, lorsque l'on cherche à les qualifier avec raison, imagination et sagesse, avec réglage des angles de vues adéquats pour l'évaluation de la pertinence d'une orientation stratégique planétaire ?

Nous ne visons pas à porter une appréciation sur de nouveaux absolus, ni sur l'Histoire. Nos quatre angles de vue ne cherchent qu'à saisir la situation et le mouvement des principaux sujets de préoccupation pour l'humanité – uniquement, rappelons-le, pour la partie de ces sujets de préoccupation qui sont relatifs à l'avenir à long terme de l'humanité. Nos angles de vue technoscientifique, économique, écologique et anthropologique peuvent s'exprimer sous forme de questions : Qu'allons-nous créer ? Qu'allons-nous échanger ? Comment vivrons-nous ? Qui serons-nous ?

A ce stade de nos réflexions, nous avons identifié seize enjeux de civilisation, qui seront dénommés enjeux de transition au fur et à mesure de l'identification des paramètres qui permettent de *reconfigurer* ces enjeux, de les *dérisquer*. Ils seront regroupés ici en fonction des quatre axes de questionnement d'ordre technoscientifique, économique, environnemental et anthropologique qui permettent de les identifier.

Sur l'axe **technoscientifique** tout d'abord. Le principal constat est celui d'un immense décalage entre notre capacité d'action et notre capacité d'anticipation et de contrôle des conséquences de l'agir humain. Qu'allons-nous créer ? Quelle puissance nous autorisons nous ? Qu'allons-nous faire de la réalité ? Quelles créations, quelles modifications du réel souhaitons nous ? Quelles incitations ou limites aux expérimentations ? A l'industrialisation ? A la consommation ?

*Il s'agit ici de repérer les principaux enjeux relatifs à l'évolution de la science, des savoirs et des techniques et d'identifier les risques et opportunités liés à ces enjeux.* Force, puissance, sont ici les pôles qui aimantent la recherche d'innovation. Risques, dangers sont les pôles qui peuvent la freiner ou la conduire à des catastrophes. L'observatoire à monter sur cet axe comprendra essentiellement les nouvelles technologies, les évolutions du vivant, les risques industriels et, dans une perspective très particulière, le nucléaire.

En matière **d'économie**, ensuite, la principale question concerne l'énormité des entrées/sorties de la civilisation occidentale consumériste pour bientôt 9 milliards d'êtres humains, la gestion des déchets, la croissance des inégalités. Qu'allons-nous échanger ? Vers quels équilibres économiques mondiaux, vers quels types de régulation, vers quels volumes d'échange, vers quel mode de gestion des stocks des ressources naturelles, vers quelle consommation d'énergie, selon quel modèle économique lorsque l'on se projette sur l'horizon d'un siècle ?

*Il s'agit de repérer les enjeux relatifs au déploiement de l'économie libérale selon les orientations en vigueur actuellement et d'anticiper les risques et opportunités liés à ces orientations.* Par économie il faut entendre tous les moyens d'échange, pour les hommes entre eux et avec le monde. Notion d'échanges au sens large : extraction, production, appropriation, consommation, digestion, pollution... Les quatre enjeux repérés ici concerneront les questions énergétiques et la perspective d'une transition inévitable vers de nouveaux modèles énergétiques, mais pour lesquels nous n'avons pas de solution identifiée à l'heure actuelle, les stocks et les perspectives de disponibilité des matières premières, l'évolution des inégalités de toute nature à la surface du globe, qui nous semblent représenter un enjeu en lui-même, et enfin un enjeu dénommé « modèle libéral » pour observer, sous ce thème, un ensemble de paramètres qui impactent fortement l'avenir des équilibres planétaires au travers des mouvements de financiarisation, de commercialisation, de délocalisation, d'externalisation, de consommation, d'appropriation.

La question **écologique** essentielle est celle d'un risque de déséquilibre irréversible des conditions de vie humaine sur terre. Comment vivrons-nous ? Dans quel environnement ? Dans quel état de la biosphère ? Au moyen de quels échanges avec l'environnement ? Quels liens avec les générations passées et futures ?

*Nous devons mettre en lumière les enjeux résultant de la nouvelle perception contemporaine des limites de la planète, de ses ressources et des déséquilibres prévisionnels emplois/ressources au niveau mondial. Climat, ressources naturelles, biodiversité, pollution sont sur cet axes d'analyse les enjeux de civilisation les plus évidents à notre stade actuel de développement. On pressent qu'ils pourraient nous conduire à des modifications radicales de nos équilibres actuels, avec des conséquences significatives pour de vastes franges de la population mondiale.*

Enfin, le volet **humain** est le grand oublié des échelles de valeur en Occident. La mutation anthropologique en cours, son degré d'avancement et ses implications en matière de configuration de l'humanité à horizon long terme sont des questions déterminantes. Qui serons-nous ? Comment vont évoluer les vies individuelles, la démographie, les moyennes d'âge, la manipulation du génome humain, la cyborgisation ? Allons-nous vers le maintien ou éclatement du statut unique d'être humain ? Vers quelles vies collective, sociale, politique nous dirigeons-nous ?

*Nous avons ici la volonté de mesurer toute évolution stratégique au regard de ce qu'elle promet ou menace pour les individus, les institutions, les peuples, l'espèce humaine. Comment les évolutions démographiques, sanitaires... les équilibres des pouvoirs politiques, économiques, scientifiques, mafieux... les implications pour les notions d'individus, de collectif, de mémoire, de société, de nation, de sécurité... se modifient en fonction des innovations qui touchent l'homme jusque dans sa chair (génétique, numérique, robotique, pouvoir d'achat, espérance de vie...)*

### ***Autorisation d'engagement de l'avenir de l'humanité***

La Table veut tenter de prendre la raison occidentale à son propre piège. A partir du moment où le réflexe serait pris de passer au crible de la Table toute décision d'envergure planétaire, un renversement serait-il envisageable ? Les échanges pourraient éventuellement se focaliser sur des questions de type : qu'est-ce qu'un enjeu planétaire, combien sait-on en repérer, quels sont les liens qui existent entre eux, ont-ils des horizons distincts ou liés.... ? Ce sont des questions qui ne comportent aucune réponse simple, mais qui pourraient constituer la base d'un dialogue mondial (grâce à internet, aux réseaux sociaux...) à partir du moment où un cadre de réflexion serait posé, suffisamment large pour englober tous les sujets d'ordre mondial, suffisamment simple d'accès pour que chacun s'y retrouve autour de concepts clairs, maniables et orientés vers la négociation pour sortir des impasses stratégiques qui seront identifiées. Cette notion *d'impasse stratégique* (sur tel ou tel enjeu) pourrait représenter un challenge motivant pour les nouvelles générations qui pourraient en faire des sujets

centraux de préoccupation, de demande d'explication, pourquoi pas une force politique apte à juger de la pertinence des choix stratégiques effectués par les gouvernants ?

De nouvelles compétences, de nouveaux métiers seront ici nécessaires. Anticiper, dans l'optique de décrypter les risques et opportunités quant à l'avenir à long terme de l'humanité, représente un nouveau challenge qui requerra les plus hautes compétences au niveau mondial. De ces compétences dépendra en partie l'avenir de l'humanité. La Table pour organiser un travail conjoint de l'imagination, de la raison et de la projection dans l'optique d'élaborer des dispositifs d'évitement du pire, le repérage des impasses stratégiques, la consolidation d'une conscience planétaire

Peut-on réellement prétendre servir l'ensemble de l'humanité ? Effectivement, exprimé ainsi, ce n'est pas certain. Cela supposerait une capacité à proposer des styles de vie, des orientations sociétales. La Table ne vise pas ce type de prestation. Elle se centre sur la structuration des échanges, avec en ligne de mire l'évitement des catastrophes et les arbitrages nécessaires à « l'atteinte du xxii<sup>e</sup> siècle sans encombre pour l'humanité. ». Ce qui paraît utile sans aucun doute possible, c'est d'éviter à l'humanité des impasses dramatiques. Repérer ces risques d'impasse, conduire une appréciation collective transparente du danger et de l'urgence, hiérarchiser les priorités, proposer des futurs alternatifs, voilà qui est plus modeste, plus concret, et peut-être plus praticable dans la réalité.

On voit que le premier rôle de la Table est de poser, mesurer, discuter, négocier. Après la Table doivent entrer en ligne de compte les institutions, les règles du droit, du commerce, avec leurs rapports de forces habituels, éventuellement les règles morales et éthiques. La Table ne vise rien d'autre qu'à offrir *une grille d'analyse pour rendre visibles, mesurables, évaluables, négociables les enjeux stratégiques les plus importants*. Idéalement, elle souhaiterait devenir la table universelle d'évaluation de tous les enjeux qui engagent l'avenir de l'humanité. Elle cherche à combler cette immense lacune de la pensée occidentale qui veut qu'il n'existe aucun lieu de confrontation de ces enjeux par anticipation, dans aucune des enceintes politiques, scientifiques, économiques qui configurent pourtant au quotidien notre présent et notre futur.

L'exemple du GIEC est celui qui se rapproche le plus de ce que la Table cherche à promouvoir. Pourtant, tout est loin d'être parfait dans ce modèle. Avec le GIEC nous ne sommes pas réellement dans l'anticipation : il a fallu attendre la suspicion d'un problème climatique grave pour que la communauté internationale enclenche le processus GIEC. Idéalement il aurait fallu enclencher ce processus un siècle plus tôt, au moment où l'orientation de l'ensemble de la civilisation dans l'exploitation à outrance des ressources énergétiques fossiles n'était pas encore aussi engagée. Le GIEC a donc un côté un peu « curatif » ou « palliatif » que la Table cherchera plutôt à surmonter. Par ailleurs, il tend à résoudre son enjeu central, celui du réchauffement climatique, mais il fonctionne plutôt en silo, sans égard pour d'autres enjeux planétaires qui lui sont contemporains (l'accroissement des inégalités, la réduction de la biodiversité, le vieillissement de la population mondiale...). D'un côté c'est certainement un atout

d'avoir su isoler cette importante question du réchauffement climatique jusqu'à en faire un sujet de réflexion autonome, un atout qui permettra peut-être de modifier la trajectoire climatique actuelle très préoccupante. Le sujet est tellement complexe en lui-même, pourrait-on dire, qu'il serait contreproductif de coupler la réflexion sur le climat avec l'ensemble des autres enjeux. Ce couplage représenterait vraisemblablement un énorme risque de n'aboutir à aucune avancée concrète dans les engagements attendus. Je partage ce point de vue, c'est la raison pour laquelle la Table n'aura jamais vocation à annuler ou contourner les enceintes de négociation déjà en fonctionnement sur des enjeux identifiés (je pense notamment au TPI, aux règles de l'OMC, malgré tout ce que l'on peut penser de la pertinence de ces règles, aux normes REACH de l'industrie chimique, aux normes IAATA dans le transport aérien, aux AMF dans la pharmacie, aux traités de non-prolifération nucléaire...).

Prévoir le futur ? Aucune civilisation n'y a pensé sérieusement. Il s'agissait toujours d'organiser les visions (des régimes, des peuples, des travailleurs...) en fonction des intérêts des commanditaires des études, des pouvoirs en place. Il en a été ainsi depuis l'Oracle de Delphes jusqu'aux études de la Rand Corporation. Mais ce projet devient aujourd'hui une nécessité : la civilisation doit mettre en place un observatoire des véritables enjeux de la civilisation, totalement dégagé des objectifs des militaires et des industriels, un observatoire mondial, démocratique, qui ambitionne de répertorier tous les enjeux de civilisation dont le potentiel d'évolution peut impacter le devenir de l'humanité : tel est le programme dont la Table veut poser les bases.

A ce jour, seules les religions se sont essayées à cet exercice. Mais notre niveau actuel de production de réalités extrêmement diverses, capables de perturber les équilibres de la biosphère, nous rapproche du pouvoir de création des dieux. Et nous impose pour cette raison les mêmes devoirs, à savoir assurer la persistance de la création, la nôtre ni plus ni moins que celle des dieux. Car notre responsabilité doit s'étendre à la mesure de l'extension de nos pouvoirs. Aucune science, aucun pouvoir politique ne s'est appliqué jusqu'à présent à envisager l'avenir ainsi. Seules les religions l'ont proposé. Le christianisme par exemple s'est attelé à cet exercice. Devrait-on à présent reprendre ses vues, ses préceptes, tirer parti de ses échecs, de ses limites, et analyser de nouveau sa capacité, en tant « qu'industriel de l'espérance », à inspirer nos réflexions dans la perspective d'atteindre ce XXI<sup>e</sup> siècle que ni les sciences, ni l'économie ni la politique ne semblent en capacité de nous promettre, en tout cas pas pour l'ensemble de l'humanité ?

De même qu'il existe dans certains domaines d'activité potentiellement dangereux (chimie, nucléaire, pharmacie, agro-alimentaire...) des *autorisations de mises sur le marché* pour les produits nouveaux, les fameuses AMM, de même doit voir le jour une sorte *d'autorisation d'engagement de l'avenir de l'humanité* avant toute engagement d'un investissement ou projet susceptible d'avoir des effets significatifs pour l'avenir à long terme de l'humanité. La Table représente l'organe qui assurera la méthode d'investigation des conséquences de tous projets de ce type.



L'absurdité du développement incontrôlé de la Civilisation Occidentale ne peut être reprise en main par des *règles* qui seraient soudainement édictées, ni même par un comité de sages, aussi fourni et compétent soit-il. Ce qui est requis est une sorte de réforme générale de l'évaluation des risques et opportunités liés à toute décision d'envergure planétaire. Ce qui est requis implique de nouvelles procédures d'autorisation d'engagement de l'avenir de l'humanité. C'est à la fois simple et énorme. Enorme parce qu'il s'agit d'enclencher une modification radicale du sens de l'agir humain, de sortir des normes implicites qui impulsent le développement pour le développement, de tenter d'enrayer le cancer qui gangrène de larges pans de la civilisation, sur tous les continents – simple parce qu'il ne s'agit en somme que de s'adapter aux évolutions de notre environnement. Ce que l'humanité a déjà réalisé en plusieurs occasions, comme nous l'avons vu, par exemple lorsque l'humanité est sortie de sa conception cyclique de la temporalité avec la révélation biblique, ou lorsque les grecs ont inventé la notion de vérité et ont substitué à la pensée animiste le recours au logos comme idéal régulateur de l'agir humain, ou encore lorsque les Lumières ont répandu le mythe du progrès et de la croissance comme moyen de création d'un paradis sur terre. Mais c'est la notion d'infini qui pose actuellement problème : l'infini s'évanouit de jour en jour, bouché par les prévisions catastrophistes élaborées par la majorité des disciplines scientifiques, chacune dans sa sphère de compétence, ainsi que par les projections accessibles à chacun dans la sphère de l'économie mondialisée, avec l'énorme problème d'accès aux ressources et de recyclage des entrées-sorties d'une civilisation consumériste de bientôt 10 milliards d'estomacs à nourrir et de cerveaux interconnectés à *contrôler*.

Ce qui est requis en priorité, c'est une table des situations qui permette à la fois aux décideurs d'agir avec une meilleure visibilité quant aux conséquences directes et indirectes de leurs gestes – une table qui représente également un outil d'échange avec l'ensemble des acteurs d'une démocratie mondialisée. Un seul et même outil pour l'ensemble de l'humanité, une même méthodologie d'évaluation pour toutes les régions de l'agir humain. Un seul critère d'évaluation, exclusivement appliqué à propos des enjeux d'envergure planétaire : la promotion de tout ce qui permet d'ouvrir le futur, la restriction de tout ce qui risque de fermer le futur ; viser la substitution de la métaphysique actuelle de la puissance et de la rentabilité par une métaphysique de la durabilité.

Lorsque l'on s'efforce de prendre un maximum de recul sur le sens de l'aventure humaine, on se dit qu'il est peu probable que nous puissions trouver un meilleur programme collectif que celui qui consiste à chercher à améliorer nos conditions de vie sur terre. Le problème réside dans le fait que les voies choisies pour viser cette amélioration conduisent soudainement à faire craindre des déséquilibres de grande ampleur, susceptibles de remettre en cause les possibilités de survie à moyen terme de l'humanité. Continuer à feindre l'indifférence devant les enseignements de l'Anthropocène ne paraît pas pertinent. Les êtres humains ne peuvent déployer une autre stratégie que celle qui consiste à se

faire une idée aussi précise que possible du sort qui les attend. Ils doivent, à partir du moment où il devient patent qu'ils configurent le monde dans des proportions significatives, apprendre à gérer au mieux cette situation, ne serait-ce que pour assumer leurs responsabilités et mettre à profit leur aptitude à coopérer de manière informée et planifiée, afin d'éviter, autant que faire se peut, de préparer un avenir où ils risquent davantage de souffrir que de s'épanouir. Il est peu probable qu'ils trouvent par anticipation la garantie d'éviter tous les drames qui les attendent, mais ils n'ont d'autre choix que de faire le maximum pour y parvenir. Tel est le sens de l'anticipation que cherche à promouvoir la Table. Il est primordial de développer un sens de l'anticipation qui est jusqu'à présent totalement étranger aux processus de prise de décision des plus grands acteurs de la planète, ceux qui réalisent des choix et mettent en œuvre des stratégies qui impactent directement la capacité de survie de l'humanité sur le long terme. Ces acteurs doivent à présent, pour préserver le futur des citoyens de monde et leur propre futur, apprendre à demander à la communauté internationale elle-même un *permis d'engager l'avenir de l'humanité* à propos de toute orientation qui comporte des risques de rétrécir l'avenir collectif. En fixant notre regard sur les seize enjeux identifiés ci-dessus et en restant attentifs à leurs évolutions et interférences nous ferons un grand pas à la fois en matière de gestion des risques et en matière d'identification de pistes réellement émancipatrices pour l'humanité, sur longue durée. Il est probable que le processus cognitif que cherche à promouvoir la Table rencontre des obstacles, nécessite du temps et des correctifs. Son perfectionnement sera une tâche de longue haleine, car nous ne disposons d'aucun modèle permettant d'étudier par anticipation les processus sociaux de longue durée, à l'échelle de l'humanité, surtout lorsqu'ils dépendent dans des proportions aussi énormes de nos propres activités technicoéconomiques.

## ***5.9. Conclusion : consolider l'infrastructure d'une responsabilité prospective***

Mesurer tout enjeu stratégique à l'aune de ce qu'il implique pour l'humanité sur le long terme est peut-être un principe susceptible de nous aider à repenser notre être au monde et de nous mettre sur la piste d'un nouveau projet de civilisation. Car le véritable enjeu est bien là depuis que nous sommes entrés dans l'Anthropocène. Nous sommes dans l'obligation de retrouver un point d'Archimède à partir duquel nous devons réorienter notre mode d'être, l'humanité d'aujourd'hui, pour qu'une humanité future reste possible – de restaurer un mode d'être teinté d'espoir pour sortir du nihilisme nerveux dans lequel s'enfoncent la civilisation occidentale, hantée par les spectres grandissants des catastrophes qu'elle mijote à petit feu.

Nous vivons de plus en plus grâce à des ressources prélevées sur celles des générations à venir : notre empreinte énergétique est supérieure à « 1 » depuis le milieu des années 1980. En 2015, le « jour du dépassement de la Terre » a sonné le 14 août, c'est-à-dire qu'à cette date nous avons déjà consommé tout ce que la biosphère est à même de reconstituer sur une année pleine, alors même qu'une proportion importante de l'humanité vit sous le seuil de pauvreté. A l'issue de deux siècles dopés à un concept d'avenir illusoire mais sur-vitaminé nous avons oublié toutes les règles des sagesses antiques en matière de préservation de l'avenir, et mis au point nombre de procédés pour pouvoir consommer dès aujourd'hui les vivres des temps à venir. Nul ne sait si l'humanité parviendra à sortir de cette situation déficitaire, ni quelle est le degré de tolérance globale de la terre avant qu'elle ne verse dans des changements d'équilibre de grande ampleur. Nul ne sait jusqu'à quel point la civilisation occidentale est responsable ou coupable de cet état de fait, et il paraît peu utile de perdre trop de temps et d'énergie à répondre à cette question. Car une chose est sûre : il lui incombera de remédier à cette situation, qu'elle le veuille ou non, si elle veut survivre sur le long terme. Il faut reposer la question, avec insistance : comment faut-il envisager l'avenir, au moment où nous craignons que notre excès de puissance n'en condamne définitivement les perspectives sur longue durée ?

Chacun sait bien que le cours des choses doit évoluer. Que nous sommes en train de confectionner des bombes à retardement dans diverses régions de l'expérience humaine : nous épuisons la planète, nous prenons des risques technoscientifiques, nous créons des situations sociales explosives, nous hypothéquons l'avenir à force de raisonner à court terme, dans de multiples domaines. Nous devons réinterroger ces sujets si nous souhaitons rester maîtres, au moins partiellement, de notre destin. Les questions que nous devons nous poser sont d'ordre philosophique au sens où la stratégie doit à présent se régénérer à la source des différents modes d'être de l'homme contemporain dans ses rapports avec l'autre et avec la biosphère. Mais elles sont également d'ordre prospectif dans la mesure où il s'agit de prendre l'avenir au sérieux. Or notre patrimoine culturel ne nous a dotés d'aucun repère technique, économique, juridique ou même moral réellement solide pour cela. « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament », avait prévenu René Char. Nous avons à mettre au point des préceptes

d'efficacité économique au sens large – c'est-à-dire incluant l'avenir à long terme – équivalents à ceux qui bornaient l'expérience humaine lorsque la civilisation occidentale fonctionnait à l'intérieur des normes fixées par la *Religion* ou par la *Nature*.

Le dispositif conceptuel proposé ici cherche à faire des premiers pas dans cette direction. La Table des Situations Stratégiques Universelles vise à convoquer les principaux acteurs de la civilisation occidentale autour de ce dispositif et à leur faire expliciter les tenants et aboutissants de leurs décisions stratégiques, ceci afin de rendre visibles les conséquences, directes, probables ou simplement possibles, de ces stratégies. Avec l'objectif d'éviter tout engagement de l'humanité dans de possibles impasses stratégiques irréversibles en *catimini*, sans consultation publique. Il s'agit de faire de l'humanité, et non de l'entreprise ou de l'ego, le point d'arrivée de la réflexion stratégique. Sous cet angle, il ressort immédiatement que la métaphysique du développement, de l'innovation, de la spécialisation, de la concurrence et de la rentabilité à court terme qui gouverne les stratégies des principaux acteurs de la civilisation, représente la véritable tragédie de notre temps. C'est très exactement à ce point que la Table propose de revoir de fond en comble les mécanismes du diagnostic, de l'évaluation et de la décision publics sur tout projet d'envergure planétaire.

En posant obstinément la question de savoir quelles sont les implications des stratégies des principaux acteurs de la civilisation occidentale vis-à-vis des capacités de survie de l'humanité, dans son ensemble, à l'horizon du xxii<sup>e</sup> siècle, nous mobiliserons des ressources encore jamais sollicitées pour réintégrer la question de la longue durée dans les processus technoscientifiques, économiques, politiques et culturels, et ceci au périmètre du monde entier.

### ***L'Anthropocène comme déclic***

Actuellement la globalité de la planète se referme sur nous : c'est l'enseignement essentiel du concept d'Anthropocène. Tous les scénarios qui nous permettaient jusqu'à la fin du xx<sup>e</sup> siècle d'imaginer nous extraire des limites de la biosphère en cas de problème sont en train de se refermer – peut-être temporairement, mais de façon suffisamment durable pour aboutir à des risques de catastrophes irrémédiables : qui peut raisonnablement rêver de trouver rapidement des énergies renouvelables et non polluantes en quantité suffisante pour faire fonctionner correctement une civilisation consumériste de neuf milliards d'individus au quotidien ? Qui peut encore rêver, comme nous le faisons encore en toute bonne foi scientifique voici quelques décennies, de nous extraire en grand nombre de nos conditions de vie terrestre pour aller coloniser un morceau de l'univers qui resterait vierge de nos dérèglements consuméristes ? Ou dans le même registre spatial, qui peut encore parler sérieusement d'aller *terraformer* rapidement Mars ou une autre planète afin de la rendre vivable et accueillante pour les humains que nous sommes, en grand nombre ? Qui peut raisonnablement penser que l'envergure planétaire et l'extraordinaire puissance de nos dispositifs technoscientifiques, industriels et financiers sont à l'abri de dérèglements massifs, qui pourraient plonger subitement dans l'effondrement des pans

entiers de la civilisation occidentale ? Qui peut encore raconter ailleurs qu'à Davos que les ressources naturelles sont illimitées et que seuls quelques esprits chagrins, trop peu croyants dans les capacités de la technoscience à inventer de nouvelles ressources, craignent à tort que nous puissions nous retrouver à court de munitions à brève échéance ? Qui prétendra encore que la main invisible du marché suffira à répartir au mieux les ressources au niveau mondial, alors qu'un milliard d'individus, soit l'équivalent de la population mondiale à la naissance de l'ère industrielle, vit actuellement sous le seuil de pauvreté ?

Telles sont les nouvelles tâches de prospective critique dont la civilisation a besoin pour l'aider à mieux anticiper : non pas énumérer, détailler et illustrer davantage encore les multiples risques de dérive de cette civilisation qui titanique, enfermée dans une perspective globale dangereuse et aux horizons bouchés, dépourvus de possibles attractifs et crédibles, mais tenter au contraire de réfléchir de l'intérieur de ce délai, prendre au sérieux tous ces motifs d'inquiétude, faire le tri entre les enjeux importants et ceux qui le sont moins, et pour tenter de retrouver les voies de la longue durée, voire de l'infini, à hauteur d'homme. Retrouver les conditions de possibilité d'un avenir collectif. Rouvrir l'avenir. Identifier les conditions d'une poursuite de l'histoire. Et pour cela se concentrer sur le cœur du problème : les décisions qui engagent l'avenir de l'humanité qui sont prises de façon totalement déconnectées de leurs possibles conséquences à long terme. Il en a toujours été ainsi, certes, mais la relative modestie de nos moyens technologiques et industriels nous mettait jusqu'à récemment à l'abri de déséquilibres planétaires trop problématiques. Nous dépassons actuellement ce stade, et la présente thèse a montré en quoi cette situation nouvelle implique un nouvel effort – original du point de vue historique et méthodologique – un effort d'anticipation qui tienne compte de ces nouveaux paramètres.

Les modes d'organisation globale de la planète deviennent un enjeu majeur mais ne sont de la responsabilité de personne. Certes la question du devenir planétaire est trop complexe pour tout le monde, mais cela n'est pas une raison suffisante pour éviter de s'y pencher. Certes nous ne disposons pas du « mode d'emploi de la civilisation », mais nous ne pouvons nous contenter de façonner cette civilisation en aveugle. Berger, dans le contexte certes radicalement différent des Trente Glorieuses, avait tenté d'ébaucher cette *anthropologie prospective* dont nous sentons de nouveau aujourd'hui le besoin et l'intérêt, pour de nouveaux motifs. De fait, en mettant au centre de nos réflexions les principaux enjeux stratégiques actuels de la civilisation, en cherchant à imaginer l'impact que pourront avoir ces enjeux sur les conditions de vie de l'ensemble de l'humanité à l'horizon du prochain siècle, nous mettons le doigt sur les dysfonctionnements majeurs de la civilisation.

Oui, sauf erreur de diagnostic, notre futur semble réellement plus dangereux que celui de nos ancêtres. Nous avons pour la première fois à disposition des hommes diverses manières possibles de détruire la biosphère. Mais la mise à jour de l'Anthropocène, alliée à l'avènement du Web planétaire, c'est-à-dire la possibilité d'une communication en temps réel à l'échelle mondiale, offre aussi l'opportunité d'un véritable pivotement de notre rapport au monde, d'un retournement de nombre de nos certitudes,

d'un remaniement de tout le dispositif de représentation de notre situation actuelle et de nos perspectives. L'Anthropocène ferme la porte à l'éternel retour. Comme Moïse avait lancé la flèche du temps, ouvrant la possibilité d'un temps progressif, ouvert, l'Anthropocène referme la porte de l'éternel retour ainsi que de toute autre étape sur la route du temps occidental, voire du temps mondial dans la mesure où ce temps occidental est en passe d'étouffer l'avenir de toutes les autres cultures dans le monde. L'histoire des hommes ne peut plus se vivre calquée sur la circularité du cosmos. En deux tous petits siècles l'homme a transformé la Terre comme jamais aucun volcan, aucun astéroïde ne l'avait fait depuis des millions d'années. L'Anthropocène est une sorte de *copyright* de l'homme sur la nature, il s'agit d'en assumer la pleine responsabilité. Et pour cela de trouver la solution adéquate pour envisager le futur par nos propres moyens puisque la nature ne nous a pas dotés de cette compétence à la naissance.

Il ne s'agit pas de penser l'Anthropocène comme la somme des délits perpétrés par l'Occident à l'encontre de la biosphère. Plutôt d'instaurer les règles d'un nouvel *ethos* mondial. Notons que l'Anthropocène ne représente pas un assassinat de la civilisation, mais un suicide, et ceci est une bonne nouvelle. Notre situation dangereuse ne résulte pas d'une loi naturelle ni de la volonté d'une puissance maléfique hors de notre portée, elle résulte bien de nos propres agissements. Or la prise de conscience de cette situation n'implique pas que le suicide doive obligatoirement se produire : nous avons théoriquement un délai et des moyens pour éviter ce suicide. Comme dit Anders, il s'agit de ne devenir « apocalypticiens que pour avoir tort ». En revanche l'idée que de nouvelles technologies, seules, pourraient nous sauver des blessures infligées par les technologies actuelles relève de l'illusion à l'état pur. Pour de nombreux services ou ressources naturels il n'existe pas de produit de substitution. Aucune technologie humaine ne pourrait remplacer le courant du Golf Stream ou le mécanisme de la photosynthèse s'ils venaient à disparaître.

Les révolutions américaine puis française de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle ont diffusé l'idéal d'égalité entre tous les hommes à l'échelle mondiale. Aujourd'hui, deux siècles plus tard, l'harmonisation par le haut des niveaux mondiaux de consommation par habitant sur la terre entière n'est pas possible matériellement et le monde entier ne doit qu'au retard de développement d'une partie importante de la planète la relative maîtrise de son empreinte écologique globale. La question traditionnelle de l'amélioration des relations entre les hommes, qui est à l'origine de tant de réformes ou révolutions au cours de l'histoire, reste plus que jamais d'actualité. On peut dire qu'elle devient une question vitale, au début du xxi<sup>e</sup> siècle, à bientôt huit milliards d'êtres humains sur la planète. Mais les sagesses anciennes, qui avaient pour fondement la limitation des désirs humains, le respect du passé et le sens de l'anticipation, sont-elles encore à notre portée ? Nous avons plutôt misé ici sur l'émergence possible d'une nouvelle conscience mondiale capable d'intégrer dans ses priorités la notion d'avenir à long terme.

L'homme a perçu clairement depuis longtemps, vraisemblablement depuis qu'il a une conscience réflexive, le sentiment de sa précarité en tant qu'individu. Il a parfois également perçu le sentiment de précarité de sa tribu, de son peuple, de ses idéaux, mais jamais il n'avait jusqu'ici craint pour l'état de fonctionnement de la Terre ni pour la survie de l'espèce humaine en tant que telle. Hannah Arendt

décrivait bien la psychologie collective qui caractérisait, au moins au périmètre de l'Occident, la perception spontanée de l'homme moderne, qui se sentait arriver dans « un monde dans lequel apparaissent et d'où s'en vont les individus..., un monde qui existait avant l'arrivée de l'individu et qui survivra à son départ. » et décrivait ... « l'éternel retour, l'immortelle perpétuité de l'espèce humaine comme des autres espèces animales »<sup>869</sup>. Cette psychologie collective habite encore l'inconscient de la plus grande partie de l'humanité, mais elle est totalement inadaptée pour appréhender nos enjeux contemporains de civilisation – voire elle pourrait devenir carrément suicidaire si elle servait encore durablement de substrat idéologique aux arbitrages stratégiques concernant les grandes orientations économiques et technologiques qui engagent l'ensemble de l'humanité. Rémi Brague exprime d'une autre façon l'idée selon laquelle cette fragilisation de l'espèce humaine devrait représenter un déclin pour les principaux dirigeants de la planète. « Les philosophes qui proposaient ce modèle de jeunesse idéale de la société étaient d'ailleurs parfaitement conscients du caractère fictif du *contrat social*. Mais ils pouvaient se permettre de poser une fiction explicative tant que la survie de l'espèce était assurée par l'instinct. Cette survie et à présent entre les mains de ses dirigeants scientifiques, économiques, politiques, médiatiques. Désormais, l'existence même de l'homme devient un problème, et l'oblige à réfléchir sur des présupposés derniers de la Modernité. Encore faut-il, bien entendu, avoir le courage d'ouvrir les yeux »<sup>870</sup>. Marcel Gauchet, de son côté, distingue là une bonne raison de nous prendre en charge pour de bon : s'il est acquis que nous façonnons l'avenir, inutile de nous réfugier derrière l'imprévisibilité de cet avenir pour essayer de demeurer irresponsables. « L'élucidation de ces contre-mouvements embryonnaires fournit un irremplaçable moyen, en d'autres termes, de nous orienter au présent. Car cet avenir vers lequel nous allons, c'est nous qui le ferons – c'est de nous en tout cas, qu'il sortira. Nous ne pouvons pas ne pas le vouloir, même si nous savons qu'il est destiné à nous prendre en défaut »<sup>871</sup>.

### **Structurer une attitude prospective en situation d'incertitude**

Le recours à la Table proposé ici est ambitieux : il envisage de structurer une architecture de pensée capable d'aborder démocratiquement tous les sujets les plus structurants pour l'avenir de l'humanité. Il veut aboutir à délivrer des *autorisations d'engagement de l'avenir de l'humanité* avant toute prise de décision sur tous les sujets structurants pour l'avenir à long terme.

En toute logique une société du danger devrait avoir généré une culture du danger. Or, dans de nombreux champs d'activité nous disposons d'outils qui impactent concrètement l'avenir de l'humanité, mais sans la capacité de faire des prévisions à long terme véritablement pertinentes. Il en va ainsi dans la chimie, le nucléaire, la génétique, le numérique, la finance par exemple. Il faut alors dire

---

<sup>869</sup> Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, p. 142.

<sup>870</sup> Rémi Brague, *Modérément moderne*, p. 64.

<sup>871</sup> Marcel Gauchet, *La révolution moderne*, p. 55.

clairement que la science ne dispose d'aucune solution certaine vis-à-vis des graves dangers que font courir à l'humanité les diverses applications de cette science. En fait la science ne produit pas seulement du savoir certain, elle produit également de l'incertitude, des points aveugles, des trous noirs pour la pensée et l'action. Il faut comprendre que la science, et la technoscience encore moins, ne peuvent décharger la politique de son devoir de prendre des décisions en fonction des différents profils de futurs envisageables – futurs entendus ici au sens très large, comprenant notamment l'ensemble des répercussions écologiques et anthropologiques des actions envisagées. Il s'agit d'intégrer pleinement les implications de cette situation paradoxale : si les sciences ont largement contribué à produire du savoir fiable en grande quantité, dans de nombreux domaines, il leur est de plus en plus difficile de produire des explications causales ou des prévisions fiables à propos des objets complexes que sont les *enjeux de civilisation* : inégalités, climat, santé, environnement sont des domaines dans lesquels l'avenir dépend plutôt d'une reprise en main du politique que de nouvelles avancées technoscientifiques. Faire aujourd'hui le pari de prendre des décisions d'envergure planétaire sur la seule base du savoir rationnel de la science serait une attitude suicidaire pour la survie de l'humanité.

En régime de technico économie libérale mondialisée et financiarisée on promeut la décision rapide, on invite à dissimuler les conséquences de nos stratégies sur le long terme, on pousse à « aimer le changement pour le changement », à « promouvoir l'innovation », à « décider rapidement en situation d'incertitude », bref à « prendre des risques ». Le duo innovation-croissance est à la manœuvre, rien ne lui résiste en matière de stratégie dans les entreprises, il écrase toute autre considération. Le fait qu'il produise des aberrations, des impasses stratégiques, des drames écologiques et humains n'est pas un problème – ni d'un point de vue technique, ni d'un point de vue économique. Normal, pourrait-on dire, ce n'est pas l'objet de ces stratégies. Le fait que ce duo implique des revirements stratégiques, des changements de caps n'est pas non plus un véritable problème : rien n'est plus profitable dans le fond que les situations de crise. Les situations où la volatilité est maximale sont également les situations où les opportunités de profits sont maximales.

Mais la question est complexe car rumeurs et vérités scientifiques se côtoient sans possibilité de les distinguer clairement. Les informations, les opinions, les révélations des médias, les données chiffrées, les rapports d'experts, les lanceurs d'alerte, les recommandations des agences de notation, les prescriptions religieuses ou juridiques et les points de vue politiques forment un ensemble où les rapports de force sont tirés par les puissances du moment, qui bénéficient d'une longueur d'avance pour imposer leurs stratégies, mais peuvent aussi rapidement être mis en difficulté car personne ne maîtrise cet ensemble disparate et chaotique. Aucun de ces points de vue ne dispose d'une légitimité durable et indiscutable. La Table veut prendre en compte ces différents *points de vue* en focalisant la réflexion sur ce qu'ils impliquent pour *l'avenir à long terme de l'humanité*. Les idées de participation et de consensus doivent s'étendre à présent à des sphères qui se pensaient exonérées d'avoir des explications à donner au public, au-dessus du devoir de trouver des compromis avec les hommes. Ainsi en va-t-il avec les notions de vérité scientifique, de recherche de profit, de stratégie confidentielle,

d'idéal politique ou religieux. Il se pourrait qu'une partie de la solution à nos problèmes réside dans une démocratisation élargie de la prise de décision, élargie dans des proportions importantes.

La caractéristique essentielle de nos sociétés avancées tient dans le fait que les possibilités qui s'offrent aux individus qui la composent sont de plus en plus nombreuses. Innovation et développement accélèrent le mouvement, multiplient les possibles à court terme. A hauteur d'homme, il en découle une contingence accrue du panel des possibles au sein de cette société. Le grand défi de la société n'est plus de dominer la nature, mais de faire avancer au même rythme innovation technicoéconomique et organisation sociale. C'est l'objectif essentiel de la Table.

Nos ancêtres bénéficiaient d'un savoir de première main, tangible, visible, palpable, tandis que nous bénéficions de l'étrange privilège d'être entourés de réalités impalpables : trou d'ozone, nanosecondes, excès de CO<sup>2</sup>, radioactivité, produits dérivés, stress... Notre société est si complexe que nous sommes obligés d'admettre sans les comprendre un nombre croissant de réalités *indirectes*. Spécialisation et fragmentation du savoir ont augmenté la masse des informations disponibles, mais nous ont plutôt éloignés de la compréhension d'ensemble du monde qui nous englobe. Nous sommes dans l'obligation de recourir à de multiples outils ou expertises pour déchiffrer les boîtes noires qui nous entourent, impénétrables à l'aide de nos seuls organes des sens. Le recours à ces outils ou expertises est parfois un véritable aveu de capitulation devant la complexité qui nous entoure. Whitehead disait que l'on mesure le degré d'avancement d'une civilisation au nombre d'opérations que les individus peuvent réaliser sans y penser.

Souvent la découverte, l'expérimentation et l'application se confondent. Comment alors organiser la prise de connaissance, l'évaluation, la recommandation ? Lorsqu'on a affaire à certaines substances chimiques, au génie génétique, à l'énergie atomique, au système financier international il devient parfois impossible de distinguer entre le projet de recherche, la production du savoir et sa mise en application en contexte écologique et anthropologique ouvert. Société et nature sont des laboratoires de même nature, il n'est plus judicieux de les concevoir en opposition mais plutôt en interaction. Qui plus est lorsque ce laboratoire socio-naturel est devenu un laboratoire planétaire dont personne ne détient les droits d'entrée, les plans de site, les modalités d'accès. Les expérimentations y sont souvent faites en temps réel, sans analyse de risque au sens global où nous l'entendons ici, sans mesure des conséquences probables et sans effort particulier d'imagination des risques plus difficilement prévisibles, ces fameux effets secondaires dont la planète commence à être pleine et perturbée. Comme le dit Innerarity, qui n'étend malheureusement pas sa réflexion aux stimuli d'ordre financier et reste centré sur la gestion des effets secondaires des applications purement scientifiques : la science « est désormais obligée de prendre en compte ce qu'elle n'est pratiquement plus en mesure de corriger. Il en découle une tâche nouvelle, celle de la gestion de l'incertitude<sup>872</sup> ».

---

<sup>872</sup> Daniel Innerarity, *Démocratie et société de la connaissance*, p 110.

Toutes les difficultés se concentrent sur l'engagement des processus irréversibles, là où les rétroactions ne sont plus possibles. Ici les décisions stratégiques engagent clairement le devenir de l'humanité. Ils font naître une inquiétude particulière en raison du fait qu'ils paraissent incontrôlables, à l'image du réchauffement climatique, des échanges mondialisés et financiarisés, de l'urbanisation généralisée, de l'utilisation de certaines ressources non renouvelables. Des allers et retours semblent en ces domaines quasi impossibles, il est fort probable que les erreurs stratégiques ne se traduisent ici en expérimentations fatales pour de larges fractions de l'humanité. Nous sommes passés depuis l'entrée dans l'Anthropocène de l'obligation de résoudre les problèmes que suscitait le développement de la civilisation après coup, sur un mode curatif, à l'obligation d'anticiper, prévenir et réduire les conséquences négatives de ce développement.

La Table veut structurer ce nouveau processus collectif de réflexion, un peu comme l'ont engagé certains forums hybrides qui ont pour vocation l'étude des critères sur la base desquels reposent l'évaluation du savoir, la prise en compte de certains facteurs sociaux et la réflexion à propos des différents choix qui s'offrent au périmètre de chacun de ces forums.

Par ailleurs nous dépendons pour beaucoup de lobbies nucléaires, biologistes, pharmaceutiques, numériques extrêmement puissants et clos sur eux-mêmes, qui cherchent tous à préempter le futur dans leurs propres intérêts. Quel industriel du nucléaire pourrait faire croire qu'il maîtrise les conséquences de son activité dans le domaine de l'atome ? Et comment pourrait-il faire croire qu'il connaît les interactions de son activité avec les questions chimiques, génétiques, numériques qui déploient leurs forces centrifuges en dehors de toute vision et contrôle ? Et s'il le pouvait, par quel miracle pourrait-il faire entendre à ses actionnaires qu'il convient de prendre telle ou telle décision qui ne maximise pas leurs intérêts financiers à court ou moyen terme ? La Table est un dispositif d'évaluation de ce type de question. Elle prétend apporter de la transparence et de la visibilité là où il n'y a pour l'instant que de l'obscurité et de l'incertitude. Elle hisse au premier plan le devoir d'attention vis-à-vis de la longue durée. La Table propose une approche structurée et raisonnée de l'incertitude inhérente à une civilisation de la connaissance – cette incertitude qui promet de croître, encore dans de très larges proportions, s'amplifiant à chaque nouvelle innovation.

Chaque avancée de l'humanité produit des zones d'ombre dans lesquelles nous avons logé jusqu'à la fin du xx<sup>e</sup> siècle les espoirs portés par la foi dans un progrès sans fin dans l'amélioration des conditions de vie de l'humanité. Mais nous logeons dans ces zones d'ombre, à partir du xxi<sup>e</sup> siècle, des « monstres » issus d'un nouvel imaginaire du désastre. Car nous n'avons pas encore élaboré la compétence requise pour la prise de décision adéquate en régime d'incertitude. Nous pressentons que nos faits et gestes quotidiens remettent en cause la capacité de survie de l'humanité sur longue durée, tout en restant orphelin de toute méthode pour infléchir cette orientation, et donc nous libérer de ce sentiment de culpabilité. L'interprétation du savoir et la mesure des conséquences de ce savoir en cas d'utilisation dans l'élaboration de stratégies technicoéconomiques deviennent des tâches sociales fondamentales. Si

nous admettons l'idée que notre ignorance croît plus rapidement que notre savoir, nous devons mettre en place un dispositif apte à gérer cette ignorance croissante.

Nous ne sommes déjà plus à l'époque où la sphère technoscientifique était totalement autonome. De nombreux domaines scientifiques ont admis l'idée d'une supervision de leurs expertises par des dispositifs ayant pour objectif de replacer leurs savoirs spécifiques dans un contexte plus large, incluant par exemple le questionnement quant aux retombées environnementales. Dans plusieurs domaines la surveillance politique de l'utilisation du savoir n'est plus vécue comme une violation inadmissible de la liberté scientifique. Nous avons déjà déployé un grand nombre de dispositifs de contrôle, de normes complexes visant à cadrer notre ignorance. Nous mesurons, autorisons, vérifions les innovations dans plusieurs domaines avant autorisation de mise sur le marché. Ainsi en est-il par exemple dans l'industrie chimique (REACH), pharmaceutique, agroalimentaire... Nous cherchons à encadrer la mise en œuvre de technologies à haut risque, les modalités de la recherche, du dépôt des brevets.

Mais il n'est plus possible qu'un petit nombre de contrôleurs surveille un grand nombre d'individus, d'entreprises, d'innovations de par le monde. Il s'agit de passer à l'étape où la civilisation trouve le moyen de contrôler par elle-même l'ensemble du processus d'utilisation de la connaissance, et ceci dans tous les champs des applications possibles de cette connaissance. Une des idées sous-jacentes à l'utilisation de la Table, c'est qu'à l'avenir presque tous puissent avoir un certain pouvoir de contrôle. Dans la mesure d'une part où – et en l'absence d'un gouvernement mondial, dont il n'est pas certain qu'il pourrait, s'il existait, représenter une solution à notre problème – le monde est devenu si complexe qu'aucun individu, aucun Etat, aucune entreprise, aucun système expert n'est en mesure d'en proposer une compréhension adéquate et un mode de gestion pertinent ; dans la mesure d'autre part où l'information sur tel ou tel domaine est de plus en plus facilement accessible à tout un chacun, via la mise à disposition de multiples rapports d'experts et l'accès à ces rapports sur le web, et que cette très nouvelle situation dote les individus ou divers groupes sociaux d'une véritable capacité de compréhension, d'analyse, d'influence, de résistance – d'une capacité à proposer des vues alternatives – il devient envisageable d'utiliser ce nouveau contexte pour rénover totalement la maîtrise politique de l'avenir de l'humanité selon une méthode qui fasse place à ces nouveaux constats. En fait le savoir se répand mais il devient précaire, dispersé. Il est certes facile d'y accéder mais il est fragile et souvent il n'a plus la force ni la crédibilité pour s'imposer face au sens commun, à la publicité ou aux coutumes ancestrales. Il a besoin d'être consolidé par une mise en commun des analyses et points de vue sur les sujets d'envergure mondiale.

Sous-jacent à l'utilisation de la Table il y a également le pressentiment d'une modification nécessaire de nos dispositifs d'apprentissage collectif et d'amélioration de nos mécanismes d'auto-analyse, étendus à la population mondiale. Comme le dit Innerarity dans le domaine politique, « il nous faut parvenir à institutionnaliser des structures et des procédés assurant un plus haut degré de réflexivité ». Il nous faut apprendre à produire du savoir et pas seulement des décisions tactiques. Il poursuit :

La principale tâche du gouvernement, dans une société de la connaissance, consiste précisément à établir les conditions de possibilité de l'intelligence collective. La compétence de base de l'Etat moderne était d'éviter la guerre civile, celle de l'Etat du bien-être de combattre la pauvreté. Celle qui appartient en propre au gouvernement d'une société de la connaissance est d'établir les conditions permettant de tirer parti au mieux de cette ressource qu'est le savoir. Du point de vue de la prévention des risques et des menaces, une des tâches publiques les plus importantes consiste à développer les procédés permettant d'agir malgré l'ignorance dans laquelle nous nous trouvons.<sup>873</sup>

La Table doit fonctionner avec l'idée qu'il s'agit prioritairement de satisfaire à l'exigence d'obtenir des connaissances à la fois scientifiquement solides et politiquement viables, et ceci pour chacun des enjeux stratégiques à propos desquels il s'agira d'aboutir à des évaluations d'envergure planétaire. La juxtaposition des points de vue scientifiques d'un côté, économiques de l'autre, politiques enfin n'a plus lieu d'être sur des sujets comme l'utilisation du nucléaire, l'environnement, le génie génétique, la faim dans le monde, sujets où la science intervient d'emblée sur ces questions hautement économiques et politiques. Les faits et les valeurs cohabitent jusqu'à se confondre. Le monde contemporain n'a plus besoin, en tout cas plus sur les principaux enjeux de civilisation tels que nous pouvons les percevoir au début du xxi<sup>e</sup> siècle, de davantage de division des tâches mais au contraire d'une nouvelle capacité d'appréhension globale de ces enjeux. La Table vise à améliorer la capacité délibérative de la société à propos de ces plus lourds enjeux.

### *Cultiver l'instinct du devenir*

Nous avons pris l'habitude depuis deux siècles de nous orienter sans référence à un monde forcément cohérent et souhaitable, sans un ordre préétabli à garantir, respecter, en un mot sans avoir à *négoier* les termes de l'agir humain avec quelque puissance naturelle, surnaturelle ou institutionnelle que ce soit. L'idée de progrès suffisait seule à satisfaire nos besoins : nous avons appris à accepter, à susciter, voire à aimer le changement pour le changement, quelles que soient les conséquences écologiques ou anthropologiques de ce changement. Nous vivions jusqu'à présent dans un monde *fictif*, au sens où tout ce qui nous entoure a pu passer pendant deux siècles pour un décor indestructible, inépuisable, infini, donc sans valeur, voire en attente de perfectionnement en vertu du caractère bénéfique que nous attribuions d'emblée à nos technologies de « maîtrise de la nature ». Les horreurs du xx<sup>e</sup> siècle et surtout la mise au point de la bombe atomique nous avaient déjà alertés quant aux dommages collatéraux du progrès technologique. La prise de conscience de l'Anthropocène et le développement de l'écologie nous forcent à présent à redécouvrir la notion d'un monde extérieur à nous, monde qu'il faut respecter sous peine de risquer de disparaître. L'écologie nous fait découvrir un nouveau type de conservatisme : le conservatisme de l'avenir.

---

<sup>873</sup> Daniel Innerarity, *Démocratie et société de la connaissance*, p. 96.

La crise écologique impose une rupture dans la conception ontologique de l'homme dans son environnement. Depuis la Renaissance la philosophie de la civilisation occidentale tend à la maîtrise exacerbée de l'homme sur le monde. En transformant nos premiers outils en dispositifs industriels de masse, sur fond de croyance dans un progrès sans fin, nous nous sommes enivrés de puissance jusqu'à prendre notre capacité de production et de consommation pour le destin de l'humanité. Nous nous rendons compte à présent que nous risquons de pervertir un ordre vital par excès de prométhéisme, et que rien ne garantira plus les équilibres nécessaires au maintien de la biosphère en état de fonctionnement si nous franchissons certains seuils : à haute dose nos immersions dans les mondes de la chimie, de la génétique, du nucléaire, des nanotechnologies, multipliées par les formidables pouvoirs de l'idéologie consumériste qui en accroissent les conséquences en termes d'emploi et de ressources de l'énergie et de matières premières, peuvent conduire à des ruptures. Extinction des espèces, réchauffement climatique, pollution, accroissement des inégalités... impliquent certainement des risques de dérèglement de ces équilibres. Une rupture mentale complète avec cette façon de voir est indispensable.

Avec le mouvement écologique nous découvrons un réel effort de penser ce qui nous dépasse, ce qui ne dépend pas de nous, ce dont nous dépendons – et non pas seulement l'homme et ses capacités de création. Que ce courant vienne finalement à être reconnu est un signe annonciateur d'une prise de conscience qui se révélera peut-être au final d'une grande portée. Mais la préoccupation écologique reste finalement parcellaire au regard de l'ensemble des enjeux de civilisation en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Il est nécessaire d'étendre cet effort de penser ce qui nous dépasse à l'ensemble des sujets déterminants pour la survie de l'humanité.

Il faudrait pouvoir analyser la façon dont une vision du futur s'introduit chez les individus pour former, éventuellement, le fondement d'un comportement individuel, puis d'un comportement collectif. Ce mécanisme a toutes les chances de se heurter aux caractères issus de l'évolution des espèces, mais toute modification des habitudes n'est pas à exclure : les religions, le progrès, les utopies sociales, la croissance économique sont parvenus à entraîner des pans entiers de la planète dans des directions significativement différentes des comportements grégaires de l'époque des chasseurs-cueilleurs. Plus profondément enfouis dans l'inconscient collectif planétaire les interdits du cannibalisme, de l'inceste, régissent la vie en commun. En deçà encore l'instinct de survie nous guide souvent efficacement en cas d'urgence. Il faudrait essayer de comprendre par quels mécanismes les dangers liés à l'Anthropocène pourraient, à partir du moment où ils pointent un danger de disparition de l'humanité, susciter une sorte d'instinct qui viserait à la préservation de l'avenir de l'humanité sur le long terme.

Paul Crutzen pense que si l'idée d'Anthropocène est largement diffusée, elle sensibilisera l'humanité aux principaux changements actuels. Il estime que ce concept ne devrait pas accroître la mégalomanie des hommes mais plutôt développer un sentiment de responsabilité généralisé. Il pense également que

si les enfants étaient sensibilisés à ce concept dès les premières classes à l'école, il s'en suivrait une plus grande sensibilité vis-à-vis des réponses à apporter aux questions de l'avenir de la Terre.

Pour reprendre un raisonnement de Freud, peut-on imaginer que l'idée d'Anthropocène puisse intégrer « le patrimoine psychologique de la civilisation », statut à partir duquel il pourrait prétendre à configurer un mécanisme de protection adapté aux nouveaux dangers pressentis ?

... les biens eux-mêmes, les moyens de les acquérir et les dispositions prises pour les répartir ne peuvent être l'aspect essentiel et unique de la civilisation. Car tout cela est menacé par la rébellion et l'envie de destruction des participants à la civilisation. A côté des biens se rangent à présent les moyens pouvant servir à défendre la civilisation, les moyens de contraindre et autres, destinés à réconcilier les êtres humains avec elle et à les dédommager des sacrifices qu'elle demande. Or, ces moyens peuvent être décrits comme le patrimoine psychologique de la civilisation...<sup>874</sup>

Freud semblait confiant dans la possibilité d'envisager la constitution de mécanismes psychologiques adaptés au contexte de la Modernité.

Encore le comportement civilisé face à ces désirs pulsionnels les plus anciens n'est-il nullement uniforme, seul le cannibalisme semble à tous prohibé et, pour une vision non analytique, complètement dépassé ; la vigueur des désirs incestueux, nous sommes encore capables de la ressentir derrière l'interdit ; et le meurtre, dans certaines conditions, est encore pratiqué, voire prescrit, par notre civilisation. Il est possible que nous attendent des évolutions de la civilisation dans lesquelles d'autres satisfactions de désirs, encore aujourd'hui tout à fait possibles, apparaît ront tout aussi inacceptables qu'à présent le cannibalisme.<sup>875</sup>

Peut-on dessiner les grandes lignes d'une nouvelle vision du monde et de soi-même, une vision qui deviendrait suffisamment partagée pour modifier massivement notre rapport à la Terre ? Notre classique vision des choses peut-elle accoucher d'une conscience écologique, planétaire, mondiale et de long terme ? Si l'évolution n'a pas seulement créé des lapins et des serpents, des fougères et des coraux, mais a également créé ou permis l'éclosion de caractéristiques bio culturelles comme l'altruisme, le respect, la morale, la démocratie, c'est peut-être en prévision d'avoir à gérer ce type d'évolution. De nombreuses pensées et initiatives vont dans ce sens aujourd'hui, mais aucune ne s'est à ce jour traduite par un phénomène de masse susceptible d'encadrer les flux capitalistes, démographiques, énergétiques et culturels dans une direction rassurante pour l'avenir de l'humanité. Mais nous devons rester confiants, comme le dit Sloterdijk, même si nous ne comprenons pas toujours par quels moyens nous allons pouvoir matérialiser cette confiance dans l'avenir.

... il faut penser le monde comme un processus intelligent et généreux qui, on ne sait comment, garde la possibilité de vouloir du bien à soi-même. Les consciences morales individuelles seraient des capteurs intelligents d'un monde qui, précisément, grâce à l'apparition de ces capteurs, peut entrer dans un rapport d'auto guérison avec lui-même.<sup>876</sup>

---

<sup>874</sup> Freud, *L'avenir d'une illusion*, p. 45.

<sup>875</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>876</sup> Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, p. 235.

La Table est le dispositif qui permet à tous ces capteurs de dialoguer et d'élaborer des diagnostics les plus complets et partagés possibles. Longtemps le capitalisme était resté encadré par tout un ensemble de dispositifs qui en circonscrivaient et en freinaient l'extension. L'Etat, l'Eglise, la Nation, la Morale... empêchaient la légitimation universelle du marché, représentaient de véritables réalités avec lesquelles le marché devait composer. Ce qui vient de se produire en quelques décennies est un changement de ces équilibres : ces institutions perdurent souvent, mais elles ont perdu la capacité de représenter des freins ou des contre-pouvoirs aux logiques de l'innovation et du marché. Tout se pense, s'exprime et s'organise en termes de compétition et de marché, d'efficacité et de rentabilité. La Table vise à structurer la réflexion dans le sens d'une réinsertion des stratégies d'émancipation contemporaines dans une perspective attentive à la longue durée, et surtout sur la base d'une réflexion de nature réellement anthropologique et prospective. Non pas en réhabilitant L'Etat, l'Eglise, la Nation, ou la Morale comme garants d'un ancien ordre à préserver, mais en proposant un dispositif conceptuel reposant sur la clarté des intentions et sur le croisement des points de vue, autour des quelques enjeux de civilisation qui paraissent les plus structurants pour l'avenir de l'humanité lorsque l'on s'efforce d'imaginer leurs évolutions probables à l'horizon du <sup>xxii</sup><sup>e</sup> siècle.

### *Les contours d'une responsabilité prospective*

La science qui nous rassurait contre la peur est à présent source de peur. Si à présent aucun kilomètre carré de la planète n'échappe plus à notre regard depuis notre poste d'observation satellitaire, si nous avons plongé dans l'infiniment petit jusqu'à y découvrir ses nano-éléments de base, nous voyageons plus que jamais en terre inconnue. Notamment parce que les *big players* de la planète ne mesurent pas les conséquences de leurs options stratégiques. Mais nous l'avons analysé en détail, ils ne pourront mettre au point aucune stratégie alternative d'envergure tant qu'il n'existera pas de système de valeur solide et alternatif à l'analyse de la valeur au sens militaire ou financier du terme. L'option la plus crédible pour sortir de ce système de détermination de la valeur consiste à raisonner en termes d'avenir de l'humanité, et à structurer des règles de droit et une déontologie autour de cet objectif.

Concrètement la Table représente l'infrastructure opérationnelle d'une nouvelle responsabilité pour l'avenir, d'une *responsabilité prospective*. Car il nous appartient aujourd'hui d'élaborer le cadrage d'une responsabilité élargie, à destination de tous ceux qui souhaitent employer des moyens d'action élargis. Une responsabilité non seulement vis-à-vis du passé, du présent, mais aussi résolument tournée vers l'avenir, vers la longue durée, au périmètre de l'humanité. Puisque notre civilisation n'est plus en capacité d'agir sans transformer le monde elle doit encadrer cette faculté de transformation à l'aide de principes et de règles dont l'élaboration et la mise en œuvre devient une des tâches fondamentale pour la civilisation occidentale. L'élaboration d'une véritable déontologie en matière de stratégie est un enjeu majeur pour la civilisation occidentale.

Essayons de situer les implications éthiques d'un recours généralisé à la Table par rapport à nos repères éthiques classiques. Kant préconisait : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité comme une fin, et jamais simplement comme un moyen. » Mais nous voyons les limites de ce précepte lorsque les implications de nos gestes deviennent si grandes qu'elles ne sont plus anticipables. Le précepte kantien valait pour une population entrée dans sa *majorité*. Or, nous l'avons souligné, Kant s'est trompé sur ce point et l'humanité est restée *mineure*. Comme les enfants elle est incapable de maîtriser toutes les conséquences de sa fougue et de sa puissance. Jonas a fait un pas supplémentaire destiné à focaliser l'attention de cette humanité mineure en direction des conséquences de ses faits et gestes. « Agis, dit-il, de façon à ce que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre ». Mais le précepte de Jonas, lourd de recommandation éthique, reste vide de prescription opérationnelle. Il ne donne pas d'explication sur le mode opératoire pour que l'humanité aille dans la direction qu'il pointe. La Table se situe en amont de l'éthique de Jonas. Elle dit : « Fais en sorte que les implications de ta stratégie soient visibles et mesurables dans le cadre de la Table des Situations Stratégiques Universelles ». Elle demande aux principaux acteurs d'explicitier les tenants et aboutissants de leurs choix stratégiques, et elle offre aux tiers une maquette destinée à structurer l'analyse critique de ces choix.

Si un gouvernement mondial devait exister demain il pourrait s'organiser autour de seize ministères correspondant aux seize principaux enjeux de civilisation identifiés ici. Mais il est douteux, nous l'avons souligné, que l'existence d'un gouvernement mondial soit la réponse adéquate à nos enjeux contemporains de civilisation. L'apprentissage progressif d'un autocontrôle du corps social par lui-même semble un objectif moins utopique. Il représenterait certainement un moyen plus pertinent d'aboutir à une réelle prise en considération de l'avenir à long terme de l'humanité. Le recours à la Table représente une voie praticable pour envisager de faire un pas significatif dans cette direction. Je conviens volontiers que les concepts proposés ici pour parvenir à traiter de ces questions sont porteurs d'une certaine utopie. Mais peut-être est-il définitivement impossible de sortir la civilisation de ses ornières sans création de nouvelles utopies.

Il est difficile d'imaginer les répercussions précises de l'emploi de la Table, dans l'esprit proposé ici. Je crois cependant percevoir trois implications majeures, trois inflexions de la pensée qui devraient se traduire par des mutations concrètes dans les équilibres actuels de nos sociétés technoscientifiques : ralentissement, répartition, transparence.

- *Ralentissement*, parce qu'il n'est vraiment plus envisageable de viser la croissance pour la croissance, grâce à des innovations tous azimuts et non contrôlées, ainsi que nous y pousse notre modèle technicoéconomique mondialisé. Tant que l'empreinte écologique globale de l'humanité est supérieure à « un » le recours à la Table conduira mécaniquement à des arbitrages visant à ralentir tous types de développements touchant de près ou de loin aux équilibres de la biosphère.

- *Répartition*, parce que l'emploi de la Table, sans préjuger des diagnostics et négociations qu'elle suscitera, conduira tout aussi mécaniquement à une répartition progressive des richesses mondiales

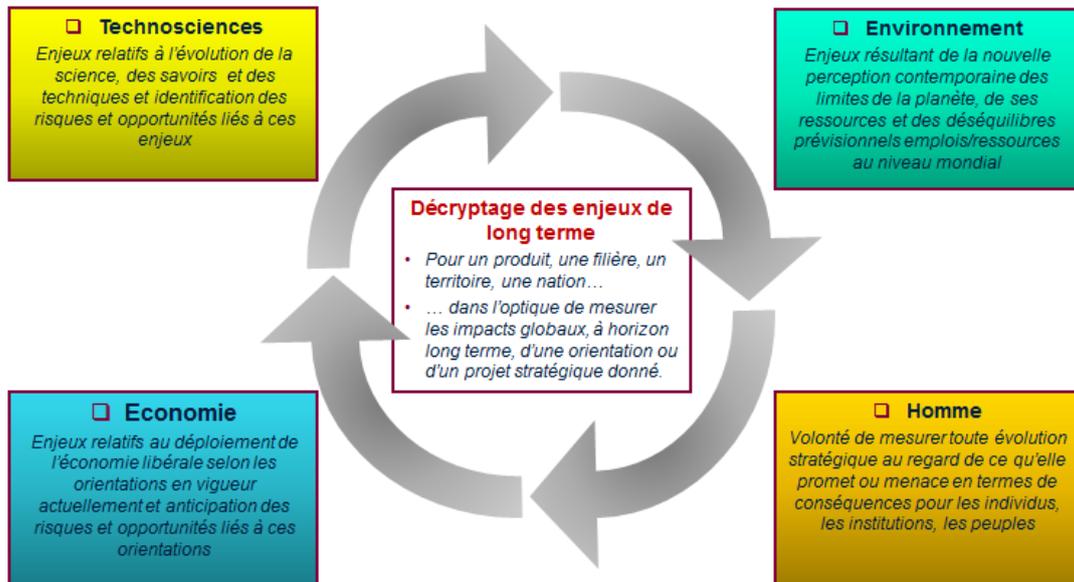
dans des proportions beaucoup plus équitables que celles connues aujourd'hui. Quitte à y perdre en force motrice de développement. En effet, il semble radicalement impossible que l'humanité dans sa majorité, en toute transparence et de façon démocratique, puisse sérieusement se préoccuper de son avenir à moyen et long terme tant qu'une partie importante de la population mondiale peine à satisfaire ses besoins primaires, et qu'une autre frange importante de cette population mondiale se sent exploitée par une minorité. Une réduction rapide des inégalités sera donc vraisemblablement un préalable à toute avancée ultérieure dans la reprise en main du destin de l'humanité.

- *Transparence*, parce qu'il devient évident que le droit à la confidentialité des données stratégiques ne peut plus subsister pour les activités qui peuvent potentiellement mettre l'humanité en péril. Il s'agira à coup sûr d'une mutation qui heurtera le mode de gestion des gouvernements et entreprises privées dont les positionnements stratégiques actuels sont basés sur la confidentialité et la concurrence. Confidentialité et concurrence sont amenées à faire place à transparence et communalité pour tout ce qui concerne les biens communs.

Les Occidentaux trouveront peut-être que le prix à payer est élevé pour eux. Mais c'est peut-être aussi le minimum qu'ils puissent faire pour éviter de subir le reproche d'avoir maltraité une partie importante de l'humanité et d'avoir ensuite entraîné l'ensemble de l'humanité au bord du gouffre. Il faut que l'Occident prenne cette initiative pour lui-même et pour l'ensemble de l'humanité. Il faudra de nouveaux mots, de nouveaux rêves, de nouveaux outils pour aller dans cette voie. J'espère que la Table et ses outils associés permettront de faire quelques pas dans cette direction.

## 5.10. Tableaux synoptiques des enjeux de civilisation

Décrypter les enjeux de long terme pour une orientation stratégique ou un projet donné



### Confronter une option stratégique à ses enjeux de long terme

Cartographie d'ensemble des principaux enjeux de civilisation en 2015

Technoscience	Economie	Environnement	Humain
Nouvelles technologies	Energie	Climat	Démographie, santé
Evolution du vivant	Matières premières	Ressources naturelles	Géopolitique
Nucléaire	Inégalités	Biodiversité	Société numérique
Risques industriels	Modèle libéral	Pollution	Sécurité

## Confronter une option stratégique à ses enjeux de long terme

### Sensibilité aux évolutions d'ordre technoscientifique

Nlles technologies	Evolution du vivant	Nucléaire	Risques industriels
<p>Nanotechnologies</p> <p>Biotechnologies</p> <p>Technologies de l'information</p> <p>Sciences cognitives</p> <p>Robotique</p> <p>« Tout ce qui est possible sera réalisé »</p>	<p>Génie génétique, création des espèces</p> <p>Procréation Médicale Assistée</p> <p>Médecine régénérative</p> <p>Robotisation/Prothèses Quelle filiation Homme Animal Machine ?</p> <p>Vide juridique, éthique et économique</p>	<p>Croissance mondiale du parc des centrales et ogives nucléaires</p> <p>Energie « propre »</p> <p>Problème des déchets</p> <p>Ressource en uranium limitée</p> <p>Vers génération 3, 4, ITER/Fusion + tirs lasers : gros potentiel ?</p> <p>Prolifération nucléaire</p>	<p>Risques nucléaires</p> <p>Risques chimiques</p> <p>Risques génétiques</p> <p>Risques viraux</p> <p>Risques d'accidents industriels</p> <p>Risques de pollution</p>
<p><i>Un potentiel d'inventions qui défie l'imagination, symbolisé par le US NBIC</i></p>	<p><i>Vers un homme « augmenté » dans un monde « reconstruit »</i></p>	<p><i>Archétype d'une technologie porteuse de promesses et de menaces</i></p>	<p><i>Croissance de la puissance industrielle et des risques associés</i></p>

## Confronter une option stratégique à ses enjeux de long terme

### Sensibilité aux évolutions d'ordre économique

Energie	Matières premières	Inégalités	Modèle libéral
<p>Croissance de la demande mondiale</p> <p>Epuisement des ressources fossiles</p> <p>Viser les énergies de substitutions et de renouvellement</p> <p>Hausse des prix de l'énergie</p> <p>Eviter les conflits d'accès à l'énergie</p>	<p>Ressources minérales</p> <p>Ressources minières</p> <p>Matériaux high tech</p>	<p>Inégalités par zone, par pays. Dans un pays, une ville, une entreprise, une famille</p> <p>Inégalités de revenu, de niveau de vie</p> <p>Inégalités d'espérance de vie, d'accès aux soins, à la médecine régénérative</p> <p>Inégalités d'accès aux ressources naturelles</p>	<p>Liens développement, progrès, paix, travail, bonheur</p> <p>Individualisme, modèle de la propriété privée</p> <p>Energies et ressources « gratuites »</p> <p>Financiarisation</p> <p>Mondialisation</p> <p>Délocalisation, transports</p>
<p><i>La transition énergétique : un défi pour la civilisation occidentale</i></p>	<p><i>Prévoir une montée des tensions offre/demande en matières premières</i></p>	<p><i>Croissance des inégalités en vision planétaire : risques d'implosion</i></p>	<p><i>Modèle libéral problématique, mais pas de modèle alternatif en vue</i></p>

## Confronter une option stratégique à ses enjeux de long terme

Sensibilité aux évolutions d'ordre environnemental			
Climat	Ress. naturelles	Biodiversité	Pollution
<p>Accroissement température mondiale : de 1 à 6° selon scénarios</p> <p>Hausse du niveau de la mer</p> <p>Enjeu des GES, exemple des CFC</p> <p>Vers une géo-ingénierie du climat ?</p> <p>Un enjeu technico-politique</p>	<p>Ressources en eau</p> <p>Ressource en air</p> <p>Terres arables</p> <p>Ressources alimentaires</p> <p>Exploitation terre/Mer</p> <p>Fixer « un prix » à la nature ?</p>	<p>Préservation des espèces</p> <p>Déséquilibres planétaires</p> <p>Notion de résilience</p> <p>Archiver ou maintenir en vie le vivant ?</p> <p>Bioéthique</p>	<p>Croissance du niveau global de pollution</p> <p>Fragilisation des écosystèmes</p> <p>Enorme défi pour les pays pauvres</p> <p>Vers de nouvelles pollutions modernes</p> <p>Enjeu des recyclages</p> <p>Négo. internationales</p>
<i>Premier exemple des conséquences de l'entrée dans l'anthropocène</i>	<i>Vers une gestion humaine des ressources naturelles?</i>	<i>Eviter, contourner ou travailler devant le mur écologique</i>	<i>Personne vraiment concerné par cet enjeu planétaire</i>

## Confronter une option stratégique à ses enjeux de long terme

Sensibilité aux évolutions d'ordre social et humain			
Démographie, santé	Géopolitique	Info/Com/Rés/géo	Sécurité
<p>De 1 à 10 milliards d'hommes de 1800 à 2050 : bouleversement</p> <p>Vers quelles évolutions Saturation ? Contrôle ?</p> <p>Ecarts par région : vers de nouveaux équilibres</p> <p>Santé, Vieillessement</p> <p>Urbanisation, Migration</p> <p>Bien être, solidarité</p>	<p>Equilibres Nord/Sud, Est/Ouest</p> <p>Avenir de la démocratie</p> <p>Gouvernance mondiale</p> <p>Equilibres pouvoirs économique/politique</p> <p>Innovations majeures non contrôlables</p> <p>Fragilité croissante des sociétés. Rôle des ONG</p>	<p>Croissance des puissances informatiques</p> <p>Réticulation planétaire</p> <p>Continuité de la géo connexion</p> <p>Avènement du Web sémantique. Elargissement de la conscience</p> <p>Equilibre Information Savoir Liberté Publicité</p>	<p>Pandémies et maladies émergentes</p> <p>Manipulation du vivant</p> <p>Propriété juridique du vivant</p> <p>Prolifération nucléaire, chimique et virale</p> <p>Protection, surarmement individuel et collectif</p> <p>Cyber sécurité</p>
<i>Inventer les règles d'un équilibre durable à 10 Mds d'hommes sur la terre</i>	<i>Vers de nouveaux équilibres entre continents, sociétés, entreprises</i>	<i>Evolution des notions d'identité, Individu, Mémoire, Collectif, Société</i>	<i>Vers quels équilibres Confiance Contrôle Sécurité Armement ?</i>

## 5.11. Bibliographie segmentée et sommaire détaillé

### Ouvrages de Gaston Berger (par ordre chronologique)

#### Ouvrages de Gaston Berger (et abréviations)

Berger, Gaston, *les conditions de l'intelligibilité et le problème de la contingence*, [1925] (mémoire maîtrise) **(CIPC)**

Berger, Gaston, *Recherches sur les conditions de la connaissance, essai d'une théorétique pure*, [1941], Paris, PUF, (Thèse principale). **(RCC)**

Berger, Gaston, *Le cogito dans la philosophie de Husserl*, [1941] Paris, Aubier, éd. Montaigne, (Thèse secondaire). **(Cogito)**

Berger, Gaston, *Traité pratique d'analyse du caractère*, [1950], Paris, PUF, 15ème édition, 2010. (Traité)

Berger, Gaston, *Caractère et personnalité*, [1954], Paris, PUF, coll. « Initiation philosophique ». (CP)

Berger, Gaston, *Questionnaire caractérologique pour l'analyse d'un caractère individuel*, [1950], Paris, PUF, coll. «Caractères», 12ème édition, 1992.

#### Ouvrages ou recueils de textes posthumes de Gaston Berger

Berger Gaston, *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF, 1962. **(HME)**

Berger, Gaston, *Phénoménologie du Temps et Prospective*, Paris, PUF, 1964. **(PTP)**

Berger, Gaston, Bourbon-Busset, Jacques, Masse, Pierre, *De la prospective. Textes fondamentaux de la prospective française 1955-1966*, Paris, L'Harmattan,, série « Mémoire », 2ème édition, 2008. **(TFPF)**

Collectif : *prospective* N° 7 consacré à G Berger, « un philosophe dans le monde moderne ». N° 7, PUF, 1961.

Collectif : Encyclopédie Française, articles de Gaston Berger : plusieurs articles, principalement dans les tomes XIV, (Civilisation quotidienne), XIX (Philosophie-Religion) et XX, (Le monde en devenir : histoire, évolution, prospective)

Collectif : *Etapes de la prospective*, Paris, PUF, 1967. Introduction par Jean Darcet.

#### Principaux articles ou conférences de Gaston Berger

La liste des articles ci-dessous de Gaston Berger est extraite des travaux de recensement initialement effectués par Gilbert Varet et complétés récemment dans les thèses de Fabienne Goux-Baudiment et Philippe Durance. Sur près de 200 références rassemblées, la liste ci-dessous ne reprend que les principaux articles relatifs au sujet de la présente thèse.

Berger, Gaston, « La morale et les affaires modernes », *Les études philosophiques*, n°1, mai 1930.

Berger, Gaston, « Husserl et Hume » [1939], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « L'idée d'univers », *Travaux du II<sup>e</sup> Congrès national des Sociétés de Philosophie françaises et de Langue française*, (Lyon, 13-15 avril 1939). (PTP)

Berger, Gaston, « Conscience transcendante et intentionnalité », *Lettre de Gaston Berger écrite à Joseph Vialatoux*, le 6 septembre 1943. (PTP)

Berger, Gaston, « Les thèmes principaux de la phénoménologie de Husserl », *Etudes de métaphysique et de morale*, 1944. (PTP)

Berger, Gaston, « Structure et épanouissement des valeurs » [1947], in *HME*, Paris, PUF, 1962,

Berger, Gaston, « Qu'est-ce que la métaphysique ? » [1947], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « Existence et rationalité » [1948], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « L'homme et les systèmes » [1948], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « Puissance et liberté » [1948], in *HME*, Paris, PUF, 1962,

Berger, Gaston, « L'aventure humaine » [1949], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « La liberté et le temps » [1949], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « Le philosophe et la société » [1949], in *HME*, op.cit., pp.316-325.

Berger, Gaston, « Les discussions des philosophes » [1949], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « Pour un retour à Descartes » [1949], in *HME*, Paris, PUF, 1962, pp.24-33.

Berger, Gaston, « Approche phénoménologique du problème du temps » [1950], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « En hommage à Maurice Blondel », [1950], *Les études philosophiques*, n°1.

Berger, Gaston, « Louis Lavelle » [1951], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « La philosophie de John Dewey » [1952], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « Expérience et transcendance » [1950], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « Mémoire et rétention » [1950], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « L'homme prométhéen » [1951], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « Le temps chez Jean Anouilh » [1952], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « Le temps de l'action » [1952], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « L'originalité de la phénoménologie » [1954], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « Le chef d'entreprise, philosophe en action » [1955], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « L'homme et ses problèmes dans le monde de demain. Essai d'anthropologie prospective » [1956], in *TFFP 1955-1966*, Paris, L'Harmattan, 2<sup>e</sup> édition 2008.

Berger, Gaston, « L'avenir des sciences de l'homme » [1956], in *TFFP 1955-1966*, Paris, L'Harmattan, 2<sup>e</sup> édition, 2008.

Berger, Gaston, « Les sciences humaines », *Les Cahiers de la République*, n°5, Paris, 1957.

Berger, Gaston, « Du prochain au semblable. Esquisse d'une phénoménologie de la solitude » [1957] in *HME*, Paris, 1962.

Berger, Gaston, « L'accélération de l'histoire et ses conséquences pour l'éducation » [1957], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « L'opinion publique, phénomène humain » [1957], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « Sciences humaines et prévision » [1957], in *TFFP 1955-1966*, Paris, L'Harmattan, 2ème édition, 2008.

Berger, Gaston, « Sciences humaines et prévision » [1957], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « La phénoménologie transcendantale » [1957], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston « Humanisme et technique » [1958], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « L'attitude prospective » [1958], in *TFFP 1955-1966*, Paris, L'Harmattan, 2ème édition, 2008.

Berger, Gaston, « Education et enseignement dans un monde en accélération » [1958], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « Hommes politiques et chefs militaires » [1958], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « Le problème des choix : Facteurs politiques et facteurs techniques » in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « Caractère et liberté » [1959], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « Culture, qualité, liberté » [1959], in *TFFP 1955-1966*, Paris, L'Harmattan, 2ème édition, 2008.

Berger, Gaston, « L'inquiétude contemporaine » [1959], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « Le temps » [1959], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « L'attitude prospective » [1959], in *TFFP 1955-1966*, Paris, L'Harmattan, 2ème édition, 2008.

Berger, Gaston, « Quelques caractères généraux du monde actuel » [1959], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « Enseignement et recherche » [1960], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « L'idée d'avenir » [1960], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « L'idée d'avenir et la pensée de Teilhard de Chardin » [1960], in *PTP*, Paris, PUF, 1964.

Berger, Gaston, « Méthode et résultats » [1960], in *TFFP 1955-1966*, Paris, L'Harmattan, 2ème édition, 2008.

Berger, Gaston, « Valeur, signification, existence » [1960], in *HME*, Paris, PUF, 1962.

Berger, Gaston, « Culture et civilisation », in *HME*, Paris, PUF, 1962.

### *Ecrits sur Gaston Berger*

Bastide Georges, « Gaston Berger et la philosophie de la spiritualité militante », in *Hommage à Gaston Berger*, Nouvelle série, n°42, 1964.

Bayen Maurice, « Gaston Berger (1896-1960) », *Revue de l'Enseignement supérieur*, n°4, octobre-décembre 1960.

Béjart Maurice, *Berger Gaston, La mort subite. Journal intime*, Paris, Séguier, 1991.

Braudel Fernand, « Gaston Berger (1896-1960) », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 16ème année, n°1, 1961.

Collectif : Les études philosophiques, n°4, 16ème année, octobre-décembre, 1961 (numéro consacré à G. Berger)

Collectif : Hommage à Gaston Berger, Colloque du 17 février 1962 à Aix-en-Provence, Publication des annales de la Faculté des lettres en Aix-en-Provence, Nouvelle série, n°42, 1964.

Collectif : *Gaston Berger : humanisme et philosophie de l'action*, L'Harmattan, 2012.

Collectif : *Prospective*, « Gaston Berger, Un philosophe dans le monde moderne », n°7, Paris, PUF, 1961.

Collectif : *Hommage à Gaston Berger*, Université de Dakar, Dakar, Université de Dakar, 1962.

Coutagne M.-J. (éd.), *Maurice Blondel et la quête du sens*, Paris, Beauchesne, 1998 (2 articles de J Ferrari « préface » (pp I-XI), et de Cl. Troisfontaines, « Blondel, Berger et le cogito husserlien »).

- D'homme, Emmanuel, Durance, Philippe et Gabellieri Emmanuel (dir.), *Gaston Berger, Humanisme et philosophie de l'action*, Paris, L'Harmattan, 2012.
- Durance, Philippe, (et Cordobes, Stéphane), *Attitudes prospectives, éléments d'une histoire de la prospective en France après 1945*, l'Harmattan, 2007.
- Durance, Philippe, *Gaston Berger et la prospective. Genèse d'une idée*, Thèse de doctorat, Paris, Conservatoire national des Arts et Métiers, 2009
- Escudé, Marie-Pierre, *Gaston Berger, les sciences humaines et les sciences de l'ingénieur. Un projet de réforme de la société*, Thèse de doctorat de science politique, Lyon, INSA
- Ginisty, Bernard, *Conversion spirituelle et engagement prospectif. Essai pour une lecture de Gaston Berger*, Paris, Les éditions ouvrières, 1966
- Gros, André, *La reconstruction de l'homme*, [1956] / Docteur André Gros / Paris : Plon.
- Gouhier, Henri, « Notice sur la vie et les travaux de Gaston Berger », lue dans la séance du 12 novembre 1962 à l'Académie des sciences morales et politiques, n°36, Paris, 1962.
- Goux-Baudiment, Fabienne, [1997], *Une nouvelle étape du développement de la prospective : la prospective opérationnelle*, Thèse de doctorat, université pontificale grégorienne, faculté des sciences sociales, Roma 2008.
- Millet, Louis, « Nature et situation de la prospective », *Etudes philosophiques*, N° 4, 1959.
- Monseu, Nicolas, *Les usages de l'intentionnalité, Recherches sur la première réception de Husserl en France*, Peeters, « Bibliothèque Philosophique de Louvain », 2006.
- Monseu, Nicolas, « Gaston Berger, lecteur de Husserl - « L'élégance française » », *Les études philosophiques*, 3, n°62, juillet-septembre 2002, pp. 293-315.
- Morot-Sir, Edouard, « Introduction à la vie de Gaston Berger », [1962], *HME*, Paris, PUF.
- Morot-Sir, Edouard, « Avant-propos », dans BERGER Gaston, [1962], *HME*, Paris, PUF, 2ème édition, 1967.
- Perroux, François, « Gaston Berger (1896-1960) », *Tiers-Monde*, tome 1, n°4, 1960.
- Tournier Gilbert, *Le cœur des hommes. Essai sur le monde actuel et la prospective de Gaston Berger*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1965.
- Vidal Chloé, *La prospective territoriale dans tous ces états. Rationalités, savoirs et pratiques de la prospective (1957-2014)*. Thèse de doctorat, Ecole Normale Supérieure de Lyon, Géographie.

### **Sur la prospective : histoire et méthodes**

- Amar Georges, *Aimer le futur. La prospective, une poétique de l'inconnu*, Paris, FYP, 2013.
- Amar, Georges, *Ars mobilis*, Editions FYP, 2014.
- Armand, Louis, *Plaidoyer pour l'avenir*, Paris, Calmann-Lévy, 1961.
- Armatte, Michel, « Les économistes face au long terme : l'ascension de la notion de scénario », in Amy Dahan Dalmedico, *Les modèles du futur*, La Découverte, Recherches, 2007, p. 63 à 90.
- Bailly Jean-Paul, *Demain est déjà là. Prospective, débat, décision publique*, Paris, éd. de l'Aube, 1999.
- Barbieri Masini, Eleonora, *Penser le futur*, [1993], (préface de F. Goux-Baudiment) Dunod, 2000.
- Barel, Yves, (DATAR) *Prospective et analyse de système*, TRP, [1971], La documentation française
- Baudrillard, Jean (Dir.), *Les sciences de la prévision*, Seuil/France Culture, 1996.
- Bell, Daniel, *Vers la société post-industrielle*, Robert Laffont, 1976
- Bell, Daniel, *la fin de l'idéologie*, [1988], PUF, 1997.
- Binde, Jérôme, « L'éthique du futur. Pourquoi faut-il retrouver le temps perdu ? » in *Futuribles*, n°226, 1997.

Bourbon-Busset, Jacques (de), « Au rond-point de l'avenir » [1959], in BERGER Gaston, BOURBON-BUSSET Jacques (de), MASSE Pierre, TFPF, 1955-1966, Paris, L'Harmattan, 2008.

Bourbon-Busset, Jacques (de), « Réflexions sur l'attitude prospective » [1962], in Berger Gaston, Bourbon-Busset Jacques (de), *Prospective*, Cahier n°10, décembre 1962.

Bourbon-Busset, Jacques (de), « Naissance de la prospective », in *Prospective et Santé*, 1981.

Braun, Armand, *Le CRC, Centre de recherche et d'études des chefs d'entreprise*, Institut de l'entreprise, 2001.

Brundtland (Rapport), *Notre avenir à tous*, Memphis USA, Classics series, 2011.

Carson, Rachel, *Printemps silencieux*, [1962], Wildproject, 2009.

Cazes, Bernard, *Histoire des futurs, les figures de l'avenir de St Augustin au XXI siècle*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Chauu, Pierre, *De l'histoire à la prospective. La méditation du futur, c'est la connaissance du présent*, R. Laffont, 1975.

Collectif : Esprit, *Prospective et utopie*, N°2, février 1966.

Collectif, Rapport Brundtland : *Commission mondiale sur l'environnement et le développement* (CMED) intitulé « *notre avenir à tous* », Editions du fleuve, Montréal, 1988

Collectif : *Décision, Prospective, Auto-organisation, Mélanges en l'honneur de Jacques Lessourne*, Paris, Dunod, 2000.

Commissariat général au Plan, *Troisième Plan de modernisation et d'équipement*, 1958-1961, JO n°1129, 1959.

Commissariat général au Plan, *Réflexions pour 1985*, Paris, La Documentation française, 1964.

Dalmedico, Amy Dahan, *Changement climatique et scénarios économiques : enjeux scientifiques et politiques*, Paris, La découverte, 2007.

Dartiguepeyrou, Carine (dir.), *Prospective d'un monde en mutation*, Paris, l'Harmattan, 2010.

Delpech, Léon, « Gaston Berger, philosophe, homme d'action » dans *Revue des deux mondes*, 1968.

Decouflé, André-Clément, *La prospective*, Paris, PUF, 1980.

Decouflé, André-Clément (dir.) *Traité élémentaire de prévision et de prospective*, Paris, PUF, 1978.

Durance, Philippe et Cordobes, Stéphane, *Attitudes prospectives. Éléments d'une histoire de la prospective en France après 1945*, Paris, L'Harmattan, 2007.

Durance, Philippe, (Dir.) *La prospective stratégique en action*, Odile Jacob, 2014.

Gabilliet, Philippe, *Les conduites d'anticipation : des modèles aux applications*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Gaudin, Thierry, 2100, *récit du prochain siècle*, Paris, Payot, 1990.

Gaudin, Thierry, (avec François L'Yvonnet) *Discours de la méthode créatrice*, Le Relié, 2013.

Gaudin, Thierry, (entretiens avec François L'Yvonnet) *L'avenir de l'esprit*, Albin Michel, 2001.

Gaudin, Thierry, *Innovation et prospective : la pensée anticipatrice*, Thèse présentée le 17 avril 2008 à Paris X Nanterre.

Gaudin, Thierry, *La Prospective*, PUF, 2005.

Godet, Michel, *Crise de la précision, essor de la prospective*. Exemples et méthodes, Paris, PUF, 1977.

Godet, Michel, « La boîte à outils de la prospective stratégique », in *Cahiers du LIPS*, n°5, 1997.

Godet, Michel, *Prospective et planification stratégique*, Paris, Economica, 1985.

Godet, Michel, *Manuel de prospective stratégique. L'indiscipline intellectuelle*, t.1, Paris, Dunod, 3e éd., 2007.

Gros André, « Introduction », in *Synthèse et action*, Fédération nationale des syndicats d'ingénieurs et de cadres supérieurs (CGC), 1958.

Gros André, *A propos de Gaston Berger*, archives de la SICS, 1961.

Guy, Alain, « le spiritualisme phénoménologique de G. Berger », dans *Revue de synthèse*, N°87, 19862, pp 165-182

Hammani, Kais, *Islam, temps et prospective*, 2008 (thèse avec JM Godet, CNAM, 2008CNAM0615)

Hatem, Fabrice, *La prospective, pratiques et méthodes*, (avec Bernard Cazes), Paris, Economica, 1993.

Heurgon, Edith et Landrieux, Josée, *Prospective pour une gouvernance démocratique*, colloque de Cerisy, Editions de l'aube.

Jouvenel, Bertrand de, *L'art de la conjecture*, Editions du Rocher, Futuribles, 1964.

Jouvenel, Bertrand de, « L'art de la conjecture politique », *La Table Ronde*, N° 177, Séal, Octobre 1962.

Jouvenel, Bertrand de, « Sur la stratégie prospective de l'économie sociale » *Analyse et Prévision*, oct 1966.

Jouvenel, Bertrand de, Arcadie. Essai sur le mieux vivre, Paris, *Futuribles*, 1968.

Jouvenel, Bertrand de, « Tâche de la prévision », *Economie et humanisme*, N° 178.

Jouvenel, Bertrand de, « Prévision et action », *Analyse et prévision*, mars 1970.

Jouvenel, Bertrand de, *La civilisation de puissance*, Paris, Fayard, 1976.

Jouvenel, Hughes de, « La démarche prospective : un bref guide méthodologique », in *Futuribles*, n°247, nov. 1999.

Jouvenel, Hughes de, *Invitation à la prospective*, Futuribles, 2004.

Kahn, Herman, *L'an 2000, la bible des 30 prochaines années*, [1967], Marabout Université, 1972.

Kahn, Herman, *scénarios pour 200 ans, 1976-2176*, Paris, Albin Michel, 1976.

Le Moigne, Jean-Louis, *La modélisation des systèmes complexes*, Paris, Dunod, 1995.

Lesourne, Jacques, (Dir.) *Interfuturs, face aux futurs*, O.C.D.E., 1981.

Lesourne, Jacques, *Les mille sentiers de l'avenir*, Paris, Seghers, 1981.

Lesourne, Jacques (mélanges en l'honneur de), *Décision, Prospective, Auto-organisation*, Dunod, 2000.

Lesourne, Jacques, *Ces avenir qui n'ont pas eu lieu*, Paris, Odile Jacob, 2001.

Lesourne, Jacques, *Les crises et le XXIème siècle*, Paris, Odile Jacob, 2009.

Lesourne, Jacques, *Les temps de la prospective*, Paris, Odile Jacob, 2012

Massé, Pierre, « Prévision et prospective » [1959], in Berger Gaston, Bourbon-Busset Jacques (de), Masse Pierre, *De la prospective. Textes fondamentaux de la prospective française 1955-1966*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Massé, Pierre, « Une approche de l'idée de plan », in *L'Encyclopédie française*, t. IX : « L'Univers économique et social », Paris, 1960.

Massé, Pierre, « L'esprit prospectif et l'application » [1962], in Berger Gaston, Bourbon-Busset Jacques (de), Masse Pierre, *De la prospective. Textes fondamentaux de la prospective française 1955-1966*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Massé, Pierre, *Le plan ou l'anti-hasard*, Paris, Gallimard, 1965.

Meadows, Donella, Meadows, Dennis, Randers, Jorgen, « Rapport au Club de Rome », *Halte à la croissance ? Rapport sur les limites de la croissance (The Limits to Growth)* [1972], Paris, Fayard, 1973.

Meadows, Donella, Meadows, Dennis, Randers, Jorgen, *Les limites à la croissance (dans un monde fini), le rapport Meadows, 30 ans après*, [2004], Paris, éditions Rue de l'échiquier, 2012.

Meynaud, Jean, *Les spéculations sur l'avenir, essai bibliographique*, Imp. Bellanger et fils, 1965.

Meynaud, Jean, « A propos des spéculations sur l'avenir », 1963, in : *La revue française* N° 3, 1963.

Millet, Louis, « La philosophie de Gaston Berger », in *Hommage à Gaston Berger*, Coll. du 17 février 1962 à Aix-en-Provence, Publication des annales de la Faculté des lettres en Aix-en-Provence, Nouvelle série, n°42, 1964.

Morot-Sir, Edouard, « Ascèse philosophique et amitié selon Gaston Berger », in *Les études philosophiques*, n°4, oct.-déc.1961.

Morot-Sir, Edouard, « La mission du philosophe », in *Hommage à Gaston Berger*, Coll. du 17 février 1962 à Aix-en-Provence, Publication des annales de la Faculté des lettres en Aix-en-Provence, Nouvelle série, n°42, 1964.

Musso Pierre, « Saint Simon, pionnier de la prospective ? », in *Futuribles* n°288, juillet-août 2003.

Peccei, Aurelio, *Cri d'alarme pour le XXIe siècle*, [1966], Paris, PUF, 1981.

Peccei, Aurelio, *100 pages pour l'avenir, réflexions du président du club de Rome*, Paris, PUF, 1981.

Polère, Cédric, *La prospective*, vol 1, 2 et 3, Grand Lyon Prospective, 2012.

Richta, *la civilisation au carrefour*, Paris, Seuil, 1974.

Rueff-Armand (Rapporteur), *Rapport sur les obstacles à l'expansion économique*, Paris, Imprim. Nationale, 1960.

Sfez, Lucien, *L'administration prospective*, Paris, Armand Colin, 1970.

Troisfontaines, Claude, « Blondel, Berger et le cogito husserlien », in *Maurice Blondel et la quête du sens*, dir. M.-J. Coutagne, Paris, Beauchesne, 1998, pp.1-10.

Wells, H. -G., *Anticipations, ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines*, [1902], Paris, Société du mercure de France.

### **Sur la prospective : ouvrages contemporains**

Attali, Jacques, *Demain, qui gouvernera le monde ?*, Fayard, 2011 (3.2)

Attali, Jacques, *Histoire de la modernité, comment l'humanité pense son avenir*. Paris, Robert Laffont, 2013.

Attali, Jacques, *Une brève histoire de l'avenir*, Paris, Fayard, 2006.

Attali, Jacques, *Devenir soi*, Fayard, 2014.

Attali, Jacques, Peres, Shimon, *Avant nous, après nous... Apprivoiser l'avenir*, Fayard, 2013.

Collectif : *Construire les futurs, contributions épistémologiques et méthodologiques à la démarche prospective*, Presses Universitaires de Namur, 2014.

Courson, Jacques, *L'appétit du futur, voyage au cœur de la prospective*, Ed. Charles Léopold Mayer, 2005.

Friedman, Thomas L, *La terre est plate, une brève histoire du XXIème siècle*, Londres, Editions Perrin, 2006.

Friedman, Thomas L, *La terre perd la boule – Trop chaude, trop plate, trop peuplée*, Paris, Ed. St Simon, 2008.

Fukuyama, Francis, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Essais, 1992.

Fukuyama, Francis, *La fin de l'homme, les conséquences de la révolution biotechnique*, Gallimard, 2002.

Futuribles, Revue bimensuelle, « L'anticipation au service de l'action », dirigée par Hughes de Jouvenel.

Gore, al, *Le futur. Six logiciels pour changer le monde*, Editions de la Martinière, 2013.

Huntington Samuel, *Le choc des civilisations*, Odile Jacob, 1996.

Kaku, Michio, *Une brève histoire du futur. Comment la science va changer le monde*. Flammarion, 2014.

Klein, Naomi, *La stratégie du choc, la montée d'un capitalisme du désastre*, Leméac/Actes Sud, 2008.

Klein, Naomi, *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique*, Actes Sud, 2015.

Kurzweil, Ray, *Humanité 2.0*, M21 Editions, 2007.

Palacios-Huerta Ignacio - *Le Monde dans 100 Ans*, [2013], Paris, Economica, 2015.

Papon, Pierre, *Bref récit du futur – Prospective 2050, science et société*, Albin Michel, 2012.

Peccei, Aurelio, *Cri d'alarme pour le XXIème siècle*, PUF, 1986.

Piketty, Thomas, *Le capital au XXIème siècle*, Paris, Seuil, 2014.

Rifkin, Jeremy, *La troisième révolution industrielle. Comment le pouvoir latéral va transformer l'énergie, l'économie, le monde*, [2011], Paris, Les liens qui libèrent, 2012.

Rosnay, Joel de, 2020, *les scénarios du futur*, Paris, Fayard, 2008.

Rosnay, Joel de, *Le macroscope, vers une vision globale*, Seuil, 1975

Rosnay, Joel de, *Surfer la vie, Comment sur-vivre dans la société fluide*, Babel, 2012

Rosnay, Joel de, *L'avenir en direct, 200 chroniques*, Editions de la Seine, 1989.

Salomon, Jean-Jacques, *Survivre à la science, une certaine idée du futur*, Paris, Albin Michel, 1999.

Taleb, Nassim Nicholas, *Le cygne noir, la puissance de l'imprévisible*, Paris, Les belles Lettres, 2007

Taleb, Nassim Nicholas, *force et fragilité, réflexions philosophiques et empiriques*, Paris, Les belles lettres, 2010.

Toffler, Alvin, *Le choc du futur*, Paris, Denoël, 1971.

Toffler, Alvin, *La 3<sup>ème</sup> vague*, Paris, Denoël/Gonthier, 1980.

Vasseur, Flore (préface de) *Le monde en 2030 vu par la CIA*, [2012], Edition des équateurs, 2013.

## Bibliographie principale

- Anders, Günther, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Tome 1. [1956], Ed. Encyclopédie des nuisances et Ivrea, 2002.
- Anders, Günther, *L'obsolescence de l'homme. Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, Tome II. [1955-1979] Editions Fario, 2011.
- Anders, Günther, *Le temps de la fin*, Herne, 2007.
- Anders, Günther, *La violence : oui ou non, une discussion nécessaire*, [1987], Editions Fario, 2014.
- Appadurai, Arjun, *Condition de l'homme global*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2013.
- Arendt Hannah, *Condition de l'homme moderne*, [1958], trad. G. Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 2<sup>de</sup> éd., 1983.
- Arendt Hannah, *La crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*, [1961], Paris, Gallimard, 1972.
- Arendt Hannah, *La vie de l'esprit*, Paris, PUF, 2013.
- Beck, Ulrich, *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, [1986], Paris, Aubier, 2001.
- Beck, Ulrich, *Pouvoir et contre-pouvoir à l'heure de la mondialisation*, [2002], Champs-Flammarion, 2003.
- Beck, Ulrich, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?* Aubier-Flammarion, 2006.
- Besnier, Jean-Michel, *L'humanisme déchiré*, Descartes & Cie, 1993.
- Besnier, Jean Michel, *Demain les post humains, le futur a-t-il encore besoin de nous ?*, Fayard, 2010.
- Besnier, Jean-Michel et Bourg, Dominique, *Peut-on encore croire au progrès ?*, PUF, 2000.
- Birnbaum, Jean, (sous la direction de), *Où est passé le temps*, Folio, Essais, 2012.
- Bonneuil, Christophe, et Fressoz, Jean-Baptiste, *L'évènement anthropocène*, Paris, Seuil, 2013.
- Bourg Dominique, *Pour une 6<sup>e</sup> République écologique*, Paris, Odile Jacob, 2011.
- Bourg, Dominique et Witheside, Kerry, *vers une démocratie écologique. Le citoyen, le savant et le politique*, Seuil, 2010.
- Bourg, Dominique et Schlegel, Jean-Louis, *Parer aux risques de demain : le principe de précaution*, Seuil, 2010
- Bouton, Christophe, *Faire l'histoire, de la révolution française au printemps arabe*, Paris, Les éditions du cerf, 2013.
- Brague, Rémi, *Modérément moderne*, Flammarion, 2014.
- Cérézuelle, Daniel, *La technique et la chair*, Lyon, Parangon/Vs, 2011.
- Cicéron, *De la divination*, Flammarion, 2004.
- Chabot, Pascal, *L'âge des transitions*, Paris, PUF, 2015.
- Chesneaux, Jean, *Habiter le temps. Présent, passé, futur : esquisse d'un dialogue politique*, Paris, Bayard, 2<sup>de</sup> éd., 1996.
- Colonomos, Ariel : *La politique des oracles, raconter le futur aujourd'hui*, Paris, Albin Michel, 2014
- Condorcet, Nicolas de, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* [1796], éd. Prior, Paris, Vrin, 1970.
- Delmas-Marty, Mireille, *Résister, responsabiliser, anticiper*, Seuil, 2013.
- Delsol, Chantal, *Les pierres d'angle. A quoi tenons-nous ?* Paris, Les éditions du cerf, 2014.
- Delsol, Chantal, *L'âge du renoncement*, Paris, Les éditions du cerf, 2011.
- Desroches, Dominic, *Penser le temps politique, entretiens avec D. Innerarity*, Presses Universitaires de Laval, 2011.
- Dufourmantelle, Anne, *La vocation prophétique de la philosophie*, Paris, Les éditions du cerf, 1998.
- Dupuy, Jean Pierre, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible devient certain*, Paris, Seuil, 2002.
- Dupuy, Jean-Pierre, *L'avenir de l'économie*, Flammarion, 2012.

Dupuy, Jean-Pierre, *La marque du sacré*, Flammarion, 2008.

Elias, Norbert, *La dynamique de l'occident* [1939], Paris, Presses Pocket, 2003.

Elias, Norbert, *Du temps* [1984], Paris, Fayard, 1997.

Elias, Norbert, *L'utopie*, La Découverte, Paris, 2009.

Foucault, Michel, *Qu'est-ce que les Lumières ?* Bréal, 2004.

Gauchet, Marcel, *Le désenchantement du monde*, [1985], Gallimard, 2012.

Gauchet, Marcel, *La Religion dans la démocratie*, Gallimard, 2001.

Gauchet, Marcel, *L'avènement de la démocratie I, la révolution moderne*, folio essais, 2007.

Gauchet, Marcel, *L'avènement de la démocratie II, la crise du libéralisme*, folio essais, 2007.

Gauchet, Marcel, *L'avènement de la démocratie III, à l'épreuve des totalitarismes*, folio essais, 2007.

Gorz, André, *Bâtir la civilisation du temps libre*, Les liens qui libèrent, 2013.

Gorz André, *Ecologica*, Galilée, 2003.

Gorz, André, *Misères du présent, richesse du possible*, Paris, galilée, 1997.

Gorz, André (Direction Christophe Fourel), *Un penseur pour le XXIème siècle*, La Découverte, 2012.

Granarolo, Philippe, *Nietzsche, cinq scénarios pour le futur*, Encre marine, Les Belles Lettres, 2014.

Habermas, Jurgen, *L'avenir de la nature humaine. Vers un eugénisme libéral*, 2001, Essais Gallimard.

Habermas, Jürgen, *Après l'état-nation, une nouvelle constellation politique*, [1998], Fayard/Pluriel, 2013.

Habermas, Jürgen, *La technique et la science comme « idéologie »*, [1968], Paris, coll. Tel, Gallimard, 1973.

Hadjadj, Fabrice, *Puisque tout est en voie de destruction, Réflexions sur la fin de la culture et de la modernité*, Le passeur, 2014.

Hartog, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.

Heidegger, Martin, *Essais et conférences*, [1954], Paris, Gallimard, 1958.

Heisbourg, François, *L'épaisseur du monde*, Stock, 2007.

Hottois, Gilbert, *Dignité et diversité des hommes*, Vrin, 2009.

Hottois, Gilbert, *Qu'est-ce que la bioéthique ?* 2004, Vrin.

Hottois, Gilbert, *Entre symboles et technosciences, un itinéraire philosophique*, Champ Vallon, 1996.

Hottois, Gilbert, *Généalogies philosophique, politique et imaginaire de la technoscience*, Vrin, 2013.

Hottois, Gilbert, *l'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, Université de Bruxelles, 2011.

Innerarity, Daniel, *Le futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, Paris, Climats Flammarion, 2008.

Innerarity, Daniel, *La société invisible*, Québec, Laval, PUL, 2012.

Innerarity, Daniel, *La démocratie sans l'état. Essai sur le gouvernement des sociétés complexes*, Climats, 2006.

Innerarity, Daniel, *Ethique de l'hospitalité*, Québec, Laval, PUL, 2009.

Innerarity, Daniel, *Démocratie et société de la connaissance*, Grenoble, PUG, 2015.

Jonas, Hans, *Le principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*, [1979], Paris, éd. du Cerf, 1990.

Jonas, Hans, *Pour une éthique du futur*, [1993], Payot & Rivages, 1998.

Jonas, Hans, *Habiter le monde*, par Robert Theis, Editions Michalon, 2008.

Kant, Emmanuel, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, Paris, Bordas, 1988.

Kant, Emmanuel, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, Paris, Hatier, 2007.

Kant, Emmanuel, *Vers la paix perpétuelle*, Paris, Hatier, 2007.

Klein, Naomi, *La stratégie du choc*, Actes sud, 2008.

Koselleck, Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, [1979], éditions EHESS, Paris.

Laïdi, Zaki, *Le sacre du présent*, Flammarion, 2000 (3.9)

- Lebeau, André, *l'enfermement planétaire*, Gallimard, 2008.
- Lebeau, André, *L'engrenage de la technique*, Gallimard, 2005.
- Lebeau, André, *Les horizons terrestres. Réflexion sur la survie de l'humanité*, Gallimard, 2011.
- Lecourt, Dominique, *Humain, post-humain*, PUF, 2003(3.5)
- Lecourt, Dominique, *L'avenir du progrès*, Paris, Textuel, 1997.
- Lenoir, Frédéric, *La guérison du monde*, Fayard, 2012.
- Mattei, Jean-François, *Le sens de la démesure*, Editions Sulliver, 2009.
- Mattei, Jean-François et Nisand, Israël, *Où va l'humanité ? Les liens qui libèrent*, 2013.
- Mattei, Jean-François, *L'homme dévasté*, Grasset, 2015.
- Mumford, Lewis, *Les transformations de l'homme*, [1956], Paris, Edition de l'encyclopédie des nuisances, 2008.
- Nietzsche, Friedrich, *Œuvre philosophiques complètes, XIII, Fragments posthumes*, [Automne 1887-mars 1888], NRF Gallimard, 1976.
- Patocka, Jan, *Essais hérétiques, sur la philosophie de l'histoire*, Lagrasse, Editions Verdier, 1990.
- Pitch, Georg, *Réflexions au bord du gouffre*, [1969], Paris, Robert Laffont, 1970.
- Pomian, Krzysztof, *Sur l'histoire*, (comprenant « La crise de l'avenir »), Folio, 1999.
- Pomian, Krzysztof, *L'Ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984.
- Revault d'Allonnes, Myriam, *La crise sans fin, essai sur l'expérience moderne du temps*, Seuil, 2012.
- Schwärgerl, Christian, *L'âge de l'homme – Construire monde à l'heure de l'Anthropocène*, Manifestô Alternatives, 2012.
- Sloterdijk, Peter, *Règles pour le parc humain et La domestication de l'Etre*, Mille et une nuits, 2000.
- Sloterdijk, Peter, *La mobilisation infinie*, Points, 2000.
- Taguieff, Pierre-André, *L'effacement de l'avenir*, Paris, Galilée, 2000.
- Taguieff, Pierre-André, *Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique*, Paris, Ed. Flammarion, 2004.
- Taguieff, Pierre-André, *Du progrès*, Paris, Libro, 2001.
- Valéry, Paul, *Regards sur le monde actuel et autres essais*, [1945], Œuvres II, Paris, Gallimard, Essais, 2009.
- Valéry, Paul, *Variété I et II*, [1924], dont « La crise de l'esprit », Essais, 2009.
- Valéry, Paul, *Variétés III, IV et V*, [respectivement 1936, 1938 et 1944] Folio, Essais, 2010.
- Wright, Ronald, *La fin du progrès*, Editions Hurtubise, 2006.
- Zarka, Yves Charles, *L'inappropriabilité de la Terre, Principe d'une refondation philosophique*, Armand Colin, 2013.
- Zarka, Yves Charles, *Pour un monde habitable, La terre-Sol, le monde émergent II*, Armand Colin, 2014.
- Zarka, Yves Charles, *Refonder le cosmopolitisme*, PUF, 2014.
- Zawadski, Paul (Dir.), *Malaise dans la temporalité*, Publications de la Sorbonne, 2002.

## **Bibliographie secondaire**

- Abensour, Miguel, *l'homme est un animal utopique*, Sens&tonka, 2013.
- Afeissa, Hicham-Stéphane, *La communauté des êtres de nature*, Dehors, collection MF, 2011
- Afeissa, Hicham-Stéphane, *La fin du monde et de l'humanité, essai de généalogie du discours écologique*, PUF, 2014.

Agamben Giorgio, *Qu'est-ce qu'un dispositif?* [2006], Paris, éd. Payot & Rivages, 2007.

Agamben Giorgio, *Qu'est-ce le contemporain ?* [2005-6], Paris, éd. Payot & Rivages, 2008.

Agier, Michel, *La condition cosmopolite, L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, La découverte, 2013.

Albert, Bruce, *La chute du ciel, paroles d'un chamane yanomami*, Terre Humaine, Plon, 2010.

Amartya Sen, *L'économie est une science morale*, La Découverte, 1999.

Anders, Günther, *La bataille des cerises, dialogues avec Hannah Arendt*, Bibliothèque Rivages, 2013.

Anders, Günther, *Hiroshima est partout*, [1995], Paris, Seuil, 2008.

Anders, Günther, *Nous, fils d'Eichmann*, Payot & Rivages, 2003.

Anders, Günther, *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?* Paris, Editions Allia, 2010.

Appadurai, Arjun, *Après le colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation*, [1996], Paris, Payot, 2005.

Arasse, Daniel, *Histoires de peintures*, Gallimard, 2006.

Arendt, Hannah, Jaspers, Karl, *La philosophie n'est pas tout à fait innocente*, [correspondance 1926-1969], Payot & Rivages, 2006.

Armand Louis, Drancourt Michel, *Plaidoyer pour l'avenir*, Paris Calmann-Lévy, 1961.

Arnould, J. et Blamont, J., *Lève-toi et marche, propositions pour un futur de l'humanité*, Odile Jacob, 2009

Arifin, Yohan, *Généalogie de l'idée de progrès. Histoire d'une philosophie cruelle sous un nom consolant*, Le Félin, 2012.

Aspe, Bernard, *Horizon inverse*, Nous, 2013.

Astor, Dorian, Nietzsche, *La détresse du présent*, Paris, Gallimard, 2014.

Aubert, Nicole, *L'individu hypermoderne*, Editions éres, 2004.

Augé, Marc, *La guerre des rêves*, Paris, seuil, 1997.

Augé, Marc, *Où est passé l'avenir ?*, Paris, Editions du Panama, 2008.

Azam, Geneviève, *Osons rester humain. Les impasses de la toute-puissance*, Les liens qui libèrent, 2015.

Badiou, Alain, *Pornographie du temps présent*, Fayard/France Culture, 2013.

Bataille, *La part maudite*, [1949] précédé de *La notion de dépense*, Les éditions de minuit, 2011.

Baudrillard, Jean, *Pourquoi tout n'a-t-il pas déjà disparu ?* L'Herme, 2008.

Baechler, Jean, *Le devenir*, Hermann Editeurs, 2010.

Baschet, Jérôme, *Adieux au capitalisme*, Paris, La découverte, 2014.

Bauman, Zygmunt, *Le présent liquide*, Seuil, 2007.

Bauman, Zygmunt, *Les riches font-ils le bonheur de tous ?*, Paris, Armand Colin, 2013.

Baumann, Sigmund, *Le coût humain de la mondialisation*, Pluriel, Fayard, 1999.

Bauman, Zygmunt, *La vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité*, Pluriel, Hachette, 1995.

Bellet, Maurice, *La traversée de l'en-bas*, Bayard, 2013.

Bellet, Maurice, *L'avenir du communisme*, Bayard, 2013.

Benjamin, Walter, *Sur le concept d'histoire*, Petite Bibliothèque Payot, Payot & Rivages, 2013.

Benoist, Jocelin et Merlini, Fabio, *Une histoire de l'avenir : Messianité et Révolution*. Vrin, 2004.

Bensaude Vincent, Bernadette, *Vertiges de la technoscience, façonner le monde atome par atome*, La découverte, 2009.

Berger, René, *L'origine du futur*, Editions du rocher, 1995.

Besnier, Jean Michel, *A la croisée des sciences – Questions d'un philosophe*, Seuil, 2006.

Besnier, Jean-Michel, *L'homme simplifié, le syndrome de la touche étoile*, Fayard, 2012.

Besset, Jean-Paul, *Comment ne plus être progressiste... sans devenir réactionnaire*, 2005, Paris, Fayard, 2007.

Bindé, Jérôme, *Les entretiens du 21<sup>e</sup> s. siècle : quel avenir pour la planète ?*, Albin Michel, 2007.

Birnbacher, Dieter, *La responsabilité envers les générations futures*, Paris, PUF, 1994.

Bloch, Ernst, *L'athéisme dans le christianisme*, Paris, Gallimard, 1978.

Bloch, Ernst, *L'esprit de l'utopie*, Paris, coll. NRF, Gallimard, 1977 (version de 1923, revue et modifiée).

Blondel, Maurice, *L'action*, 1893, Quadrige, PUF.

Blondel, Maurice, *Œuvres complètes*, T2 'la philosophie de l'action et la crise moderniste', Paris, PUF, 1998.

Blondel, Maurice, « Le point de départ de la recherche philosophique », paru en deux articles dans les *Annales de la philosophie chrétienne*, 1906.

Blumenberg, Hans, *La légitimité des temps modernes*, Gallimard, Bibliothèque de philosophie, 1999.

Boltanski Luc, Chapiello, Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2011.

Bonneuil, Christophe, *Une autre histoire des « Trente Glorieuses »*, La découverte, 2013.

Bouretz, Pierre, *Témoins du futur*, NRF, Gallimard, 2003.

Bouton, Christophe, *Le temps de l'urgence*, Editions le bord de l'eau, 2013.

Bouveresse, Jacques, *La demande philosophique. Que veut la philosophie et que peut-on attendre d'elle*, Edition de l'éclat, 1996.

Brague, Rémi, *Les ancres dans ciel, l'infrastructure métaphysique*, Seuil, 2011.

Brague, Rémi, *Le règne de l'homme. Genèse et échec du projet moderne*, Gallimard, 2015.

Braudel, Fernand, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, 2008.

Bruckner, Pascal, *La fanatisme de l'apocalypse. Sauver la terre, punir l'homme*, Grasset, 2011.

Brun, Jean, *La machine et le rêve, technique et existence*, La Table Ronde, 1992.

Callon Michel, Lascoumes Pierre, Barthe Yannick, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, Seuil, coll. La couleur des idées, 2001.

Caillé (Alain) et Dufoix (Stéphane), dir., *Le tournant global des sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2013.

Calame Griaule, Geneviève, *Ethnologie et langage, la parole chez les Dogons*, Gallimard, 1965.

Callicott, John Baird, *Ethique de l'environnement*, Paris, Vrin, 2007.

Canetti, Elias, *La conscience des mots*, Albin Michel, 1984.

Canto-Sperber, *Que peut l'éthique ? Faire face à l'homme qui vient*, Paris, les éditions Textuel, 2008.

Carayol, valérie (sous la dir. De) *Discordance des temps : Rythmes, temporalités, urgence à l'ère de la globalisation de la communication*, Pessac, Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2011.

Castoriadis, Cornelius, développement et rationalité, in *Esprit*, mai 1976 (3.3)

Castoriadis, Cornélius, *Le monde morcelé, Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Seuil, 1990.

Castoriadis, Cornélius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

Castoriadis, Cornelius, *Dialogue*, L'aube, 1999

Cazeaux, Guillaume, *Odysée 2.0, La démocratie de la civilisation numérique*, Armand colin, 2014

Chabot, Pascal, *Global burn-out*, PUF, 2012.

Cayley, David, *Entretiens avec Ivan Illich*, Bellarmin, 1996.

Chakrabarty, Dipesh, « Penser et agir en tant qu'espèce », in *La Revue des livres*, N° 008, Nov. Déc. 2012.

Chanda, Nayan, *Au commencement était la mondialisation*, CNRS Editions, 2014.

Charbonneau, Bernard, *Le système et le chaos, où va notre société*, [1973], Sang de la Terre, 2012.

Charle, Christophe, *Discordance des temps: Une brève histoire de la modernité*, Armand Colin, 2011.

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Livres I à XII, Paris, Garnier, 1989.

Chateauraynaud, Francis, *Argumenter dans un champ de forces. Essai de balistique sociologique*, Paris, Petra 2011.

Chatelet, Gilles, *Vivre et penser comme des porcs*, Gallimard, 1998.

Cheng, Anne, *Les grandes civilisations*, Bayard, 2011.

Cheng, Anne, *La pensée en Chine aujourd'hui*, Gallimard, 2007.

Chesneaux, Jean, *De la modernité*, La découverte-Maspero, 1983.

Chomsky, Noam, *Futurs proches. Liberté, indépendance et impérialisme au XXIe siècle*, Lux éditeurs, 2011.

Chomsky, Noam, *La Fabrication du consentement. De la propagande médiatique en démocratie*, avec Edward Herman, Agone, 2008

Cioran, *Histoire et utopie*, Essais, Gallimard, 1960.

Clastre, Hélène, *La terre sans mal, le prophétisme tupi-guarani*, Paris, Seuil, 1975.

Coetzee, JM, *Journal d'une année noire*, le seuil, 2009.

Collectif, *Le monde n'a plus de temps à perdre, appel pour une gouvernance mondiale*, Les liens qui libèrent, 2012

Collectif, *Entretiens sur la fin des temps*, (entre JC. Carrère, J. Delumeau, U. Eco, S. Jay Gould), Fayard, 1998.

Collectif, (Yves Chalas et Claude Gilbert), *Comment les acteurs s'arrangent avec l'incertitude ?* Archives contemporaines éditions, 2009

Collectif, Rir. Afeissa, Hicham-Stéphane *Ecosophie, la philosophie à l'épreuve de l'écologie*, Editions MF, 2009.

Collectif, *Vers une autre science économique (et donc un autre monde)*, La Découverte, MAUSS, 2007.

Collectif, *Visions du futur. Une histoire des peurs et des espoirs de l'humanité*, Réunion des musées nat., 2000.

Collectif, (B Latour Dir), *De l'univers clos au monde infini*, Editions Dehors, 2014.

Collectif, *Perspective, Leibniz, Whitehead, Deleuze*, Vrin, 2006.

Collectif, *La fin du monde, Analyses plurielles d'un motif religieux, scientifique et culturel*, Labor et Fides, 2012.

Collectif, *Du risque à la menace, penser la catastrophe*, (Dir D Bourg), PUF, 2013.

Collectif, *Théorie critique de la crise. Du crépuscule de la pensée à la catastrophe*, Le bord de l'eau, 2014.

Collectif, Alter, *Hans Jonas*, Editions Alter, 2014.

Collectif, *Edgar Morin, aux risques d'une pensée libre*, CNRS Editions, 2011.

Collectif, Pestre, Dominique dir, *Le gouvernement des technosciences. Gouverner le progrès et ses dégâts depuis 1945*, Paris, La Découverte, 2014.

Collectif, *Histoire globale, un autre regard sur le monde*, Editions sciences humaines, 2015.

Collectif, *L'avenir aujourd'hui dépend-il de nous ?* Textes réunis par R.P. Droit, Paris, Le Monde-Editions, 1995.

Collectif : Préface de François Dagognet, *Vers la fin de l'homme ?* Editions De Boeck Université, 2006.

Collectif, *Philosophie et science-fiction*, (Dir Gilbert Hottois), Vrin, 2000.

Collectif, *Le monde dans 100 ans. Dés économistes de renom prédisent l'avenir [2013]* *Economica*, 2015.

Collectif, *De quoi l'avenir intellectuel sera-t-il fait ? Enquêtes 1980, 2010*, *Le débat*, Gallimard, 2010.

Collectif, *L'avenir : Actes du XXIe congrès de l'Association des sociétés de philosophe de langue française*, à Athènes en 1986. Paris, Vrin, 1987.

Collectif, *Philosophies et pensées de notre temps*, Seuil, Sciences humaines éditions, 2011.

Collectif, (coordination J.N. Missa et L. Perbal), *Les philosophes et le futur*, Vrin, 2012.

Collectif (dir JL Blaquart), *L'avenir en question : la fin des promesses ? Religion et politique face à l'imprévisible*, Armand Colin, 2013.

Collectif : Forum Le Monde Le Mans 1994, *L'avenir aujourd'hui dépend-t-il de nous ?* Textes réunis et présentés par RP Droit, Le Monde Editions Paris 1995.

Compère, Daniel, (Dir.), *Albert Robida, du passé au futur*, Paris, enrage, 2006.

Comte Auguste, *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, [1822], Paris, L'Harmattan, 2001.

Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humains* suivi de *Fragment sur l'Atlantide*, Paris, GF Flammarion, 1988.

Conche, Marcel, *Temps et destin*, PUF, 1980.

Conway, E.M., Oreskes, N., *L'effondrement de la civilisation occidentale*, Les liens qui libèrent, 2014.

Crepon, Marc, Nietzsche, *L'art et la politique de l'avenir*, Paris, PUF, 2003.

Courtine-Denamy, Sylvie, *Le souci du monde, dialogue entre H Arendt et ses contemporains*, Vrin, 1999.

Curnier, Jean-Paul, *Prospérités du désastre, Aggravation,2*, Lignes, 2014.

Dahan Dalmedico, Amy, Pestre, Dominique, *Les sciences pour la guerre 1940-1960*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2004.

Debray, Régis, *Un mythe contemporain, le dialogue des civilisations*, Paris, CNRS éditions, 2007.

Debray, Régis, *Du bon usage des catastrophes*, NRF Gallimard, 2001.

Debru, Claude, *Le sens du futur, une science du temps au XXIème siècle*, Hermann éditeurs, 2012.

Debru Claude et Buser, Pierre, *Le temps, instant et durée, de la philosophie aux neurosciences*, Odile Jacob, 2011.

Debru, Claude et Berthoz, Alain, *Anticipation et prédiction, du geste au voyage mental*, Odile Jacob, Paris, 2015.

Deguy, Michel, *La fin dans le monde*, Hermann éditeurs, 2006.

Desbazeille, Madonna, *Ouverture pour le XXIe siècle : saurons-nous changer de cap ?*, L'Harmattan, 2009.

Descola, Philippe, *Diversité des natures, diversité des cultures*, Bayard Editions, 2010.

Descola Philippe, et Ingold, Tim, *Etre au monde : quelle expérience commune ?* Lyon, PUL, 2014.

Devin, Guillaume, *Un seul monde, l'évolution de la coopération internationale*, CNRS Editions, 2013.

De Wever, Patrick, *Temps de la Terre, temps de l'Homme*, Albin Michel, 2012.

Dewey, John, *Reconstruction en philosophie* [1919], Farrago/Université de Pau, 2003.

Dewey, John, *Le public et ses problèmes*, [1927], Paris, Folio, 2010.

Diamond, Jared, *Le troisième chimpanzé*, Folio essais, 1992.

Diamond, Jared, *Effondrements*, Folio essais, 2005 (2.8)

Diamond, Jared, *Le monde jusqu'à hier, ce que nous apprennent les sociétés traditionnelles*, Gallimard, 2012

Dilas-Richerieux, Yolène, *L'utopie ou la mémoire du futur*, Paris, Editions Robert Laffont, 2000.

Dhilly, Olivier, *Faut-il oublier son passé pour se donner un avenir ?* Les éditions de l'Opportun, 2012.

Douglas, M. et Wildawski, A.B., *Pour une anthropologie de la consommation*, Afterparty, 2007.

Droit, Roger-Pol et Henrot, François, *Le banquier et le philosophe*, Plon, 2010. (3.1)

Droit, Roger-Pol et M Atlan, *Humain, une enquête philosophiques sur ces révol. qui changent nos vies*, Flam, 2012.

Dufour, Dany-Robert, *L'individu qui vient... après le libéralisme*, Denoël, 2011.

Dufour, Dany-Robert, *Il était une fois le dernier homme*, 2012, Denoël, 2012.

Dufour, Dany Robert, *Le délire occidental*, Les liens qui libèrent, 2014.

Dufourmantelle, Anne, *Eloge du risque*, Payot & Rivages, 2011.

Dupuy, Jean-Pierre, *Aux origines des sciences cognitives*, [1999], La Découverte, 2005.

Dupuy, Jean-Pierre, *Petite métaphysique des tsunamis*, Paris, Seuil, 2005.

Durand, Rodolphe, *La désorganisation du monde*, Le bord de l'eau, 2013.

Durut-Bellat, Marie, *Pour une planète équitable. L'urgence d'une justice globale*, Seuil et Rép. des idées, 2014.

Duval, Raymond, *Temps et vigilance*, Paris, Vrin, 1990.

Dyens, Olivier, *La condition inhumaine, essai sur l'effroi technologique*, Flammarion, 2008.

Eliade, Mircea, *Le mythe de l'éternel retour*, Gallimard, 1969.

Elias, Norbert, *Théorie des symboles*, [1989], Seuil 2015

Ellul, Jacques, *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Economica, 2008.

Ellul, Jacques, *le bluff technologique*, [1988], Pluriel, Fayard, 2010.

Ewald, François, *Le principe de précaution*, PUF, 2001.

Faber, Emmanuel, *Chemins de traverses : vivre l'économie autrement*, Albin Michel, 2011.

Ferry, Luc, *le nouvel ordre écologique*, Biblio essais, 1992.

Ferry, Luc, *L'innovation destructrice*, Plon, 2014.

Finchelstein, Gilles, *La dictature de l'urgence*, Pluriel, 2013.

Fischbach, Franck, *La privation de monde. Temps, espace et capital*, Vrin, 2011.

Fleury, Cinthia, *La fin du courage*, Fayard, 2010.

Foessel Michael, *Après la fin du monde, critique de la raison apocalyptique*, Seuil, 2012.

Fontenelle, *Histoire des oracles*, [1714], Nouvelle édition augmentée, BNF, Gallica, [www.hachettebnf.fr](http://www.hachettebnf.fr).

Forrestier, Viviane, *L'horreur économique*, Fayard, 1996

Forrestier, Viviane, *Une étrange dictature*, Fayard, 2000.

Forrestier, Viviane, *La promesse du pire*, Seuil, 2013.

Fourastié, Jean, *La réalité économique*, Paris, Hachette, 1986.

Fourastié, Jean, *Les trente glorieuses*, Pluriel, Fayard, 1978.

Fougeyrollas, Pierre, *L'attraction du futur*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991.

Fresso, Jean-Baptiste, *L'apocalypse joyeuse*, Seuil, 2012

Freud, Sigmund, *L'avenir d'une illusion*, [1927], Points, 2011.

Friedman, Yona, *Utopies réalisables*, [1974], Edition de l'éclat, 2000.

Gauchet, Marcel, et Badiou, Alain, *Que faire ? Dialogue sur le communisme, le capitalisme et l'avenir de la démocratie*, Philo Editions, 2014

Georgescu Roegen : *La décroissance. Entropie – écologie – économie*. [1979], Paris, Sang de la Terre, 2011.

Giddens, Anthony, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994

Godin, Christian, *La fin de l'humanité*, Champ Vallon, 2003 (3.2)

Gofette, Jérôme, *Naissance de l'anthropotechnie. De la médecine au modelage de l'humain*, Vrin, 2008.

Goodman, Nelson, *Faits, fictions et prédictions*, Les éditions de minuit, 1984.

Gosseries, Axel, *Penser la justice entre les générations*, Aubier, 2004.

Goux, Jean-Joseph, *Le trésor perdu de la finance folle*, paris, Blusson, 2013.

Goux, Jean-Joseph, *Fractures du temps, Des Femmes-Antoinette Fouque*, 2014.

Guyau, Jean-Marie, *La genèse de l'idée de temps*, [1890], Bibliolife.

Guesnerie, Roger, *L'économie de marché*, Editions Le Pommier, 1996.

Guillebaud, Jean-Claude, *Le goût de l'avenir*, Paris, Seuil, 2004.

Guillebaud, Jean-Claude, *Une autre vie est possible*, Paris, L'iconoclaste, 2012.

Guillebaud, Jean-Claude, *La refondation du monde*, Essais, Seuil, 1999.

Gras, Alain, *Fragilité de la puissance*, Fayard, 2003.

Grisson, Denis, *Qu'est-ce que le principe de précaution ?*, Vrin, 2012.

Gzil, Fabrice, *La maladie du temps. Sur la maladie d'Alzheimer*, PUF, 2014.

Habermas Jürgen, *Théorie de l'agir communicationnel* [1981], t.1 et 2, Paris, Fayard, 1987.

Habermas, Jürgen, *De l'éthique de la discussion*, (1991), Flammarion, 2013.

Habermas Jürgen, *Raison et légitimité. Problèmes de légitimation dans le capitalisme avancé*, Paris, Payot, 1988.

Hadjadj, Fabrice, *Le paradis à la porte. Essai sur une joie qui dérange*, Editions du Seuil, 2014

Hamilton, Clive, *Requiem pour l'espèce humaine, face à la réalité du changement climatique*, Les presses SciencesPo., 2013.

Hatchuel, Armand et Segrestin, Blanche, *Refonder l'entreprise*, Editions du Seuil et République des idées, 2012.

Hawking, Stephen, *Une brève histoire du temps. Les grandes théories du cosmos, du big bang aux trous noirs*, Flammarion, 1989.

Hawking, Stephen, *Une belle histoire du temps*, Flammarion, 2005.

Held, David, *Un nouveau contrat mondial, pour une gouvernance social-démocrate*, Les presses de Sc. Pô, 2005.

Hessel, Stéphane et Morin, Edgar, *Le chemin de l'espérance*, Fayard, 2011

Hongbing Song, *La guerre des monnaies. La chine et le nouvel ordre mondial*, [2007], Le retour aux sources, 2013

Honneth, Axel, *La lutte pour la reconnaissance*, Gallimard, 1992.

Hosle, Vittorio, *Philosophie de la crise écologique*, [1991], Payot & Rivages, 2011.

Hosle, Vittorio, *La crise du temps présent et la responsabilité de la philosophie*, 2004, Théétète Ed. (3.5)

Hottois Gilbert, *Philosophies des sciences, philosophies des techniques*, Paris, Odile, Jacob, 2004

Hottois Gilbert, *Le signe et la technique. La philosophie à l'épreuve de la technique*, Paris, Aubier, 1984

Hottois, Gilbert (dirigé par), *Temps cosmique, histoire humaine*, Vrin, 1996.

Illich, Ivan, *La convivialité*, Paris, Seuil, 1973.

Illich, Yvan, *Libérer l'avenir*, Points, 1973.

Jacquard, Albert, et Amblard, Hélène, *Réinventons l'humanité, Sang de la Terre*, Postface de Serge Latouche, 2013.

Jacquard, Albert, *Voici venu le temps du monde fini*, Seuil, 1991.

Jacquard, Albert et Kahn, Axel, *L'avenir n'est pas écrit*, Paris, Bayard, 2001.

Jameson, Frederic, *Archéologies du futur, le désir nommé utopie*, Paris, Max Milo Editions, 2007.

Jameson, Frederic, *Penser avec la science-fiction*, [2005], Paris, Max Milo, 2007.

Janicaud, Dominique, *La puissance du rationnel*, Paris, NRF Gallimard, 1985.

Jaspers, Karl, *Introduction à la philosophie*, Collection 10/18, Plon, 2012.

Jenni, Alexis, *Le monde au XXI<sup>e</sup> siècle*, PUF, 2014.

Jonas, Hans, *Evolution et liberté*, [1992], Rivages & Payot, 2005.

Jonas, Hans, *L'art médical et la responsabilité humaine*, [1985], Les éditions du cerf, 2012

Janicaud, Dominique, *La puissance du rationnel*, Gallimard, 1985.

Jorion, Paul, *Misère de la pensée économique*, Paris, Fayard, 2012

Jullien, François, *La propension des choses, pour une histoire de l'efficacité en Chine*, Seuil, 1992.

Jullien, François, *Traité de l'efficacité*, Grasset, 1996.

Jullien, François, *Du temps, éléments d'une philosophie du vivre*, Grasset, 2001.

Jullien, François, *Les transformations silencieuses*, chantier I, Grasset, 2009.

Junger, Ernst, *Le travailleur*, Paris, Christian Bourgois, 1989.

Junger, Ernst, *Le mur du temps*, Parsi, Folio, 1994.

Kempf, Hervé, *Fin de l'Occident, naissance du monde*, Seuil, 2013 (3.8)

Klein, Etienne, *Les tactiques de Chronos*, Flammarion, 2004

Klein, Hervé, *Le facteur temps ne sonne jamais deux fois*, Flammarion, 2007.

Kleinpeter, Edouard (Dir.), *L'humain augmenté*, CNRS Editions, 2013.

Korsch, Karl, *Notes sur l'histoire*, [1942], Toulouse, Smolny, 2011.

Koronéos, *Faut-il inventer le réel ? Etude sur le principe*, Editions le Grand souffle, 2007.

Kosseleck, Reinhart, *L'expérience de l'histoire*, Gallimard, éditions du Seuil, 1997.

Kuhn, Thomas S., *La structure des révolutions scientifiques*, [1962], Paris, Flammarion, 2008.

Lagadec, Patrick, *La civilisation du risque*, Seuil, 1981.

Laidi, Zaki, *La grande perturbation*, Champs, Flammarion, 2004.

Laidi, Zaki, *Malaise dans la mondialisation*, Les éditions Textuel, 2001.

Laroui, Abdellatif, *Le futur du monde arabe a-t-il un avenir ?* Publisud, 2004.

Larrère, C. et Pommier, E., *L'éthique de la vie chez Hans Jonas*, Publications de la Sorbonne, 2013.

Larrère, Catherine et Raphaël, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, Flam., 2009.

Larrère, Catherine, *Du bon usage de la nature, pour une philosophie de l'environnement*, PUF, 1997.

Latouche, Serge, *Le pari de la décroissance*, Fayard, 2006.

Latouche, Serge, *Survivre au développement*, Mille et une nuits, 2004.

Latouche, Serge, *Bon pour la casse, les déraisons de l'obsolescence programmée*, Les liens qui libèrent, 2012

Latouche, Serge, *Renverser nos manières de penser, Métaoïa pour le temps présent*, Mille et une nuits, 2013.

Latouche, Serge, *L'âge des limites*, Editions Mille et une nuits, 2012

Latouche, Serge (présentation) , *Jacques Ellul, contre le totalitarisme technicien*, Le passager clandestin, 2013.

Latouche, Serge (présentation), *Cornelius Castoriadis ou l'autonomie radicale*, Le passager clandestin, 2014.

Latour, Bruno, *Politiques de la nature, Comment faire entrer les sciences en démocratie*, La découverte, 1999

Latour, Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique* [1991], Paris, La Découverte, 1997.

Latour, Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

Latour, Bruno, *L'espoir de Pandorre. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, Paris, La Découverte, 2007.

Lasch, Christopher, *Le seul et vrai paradis. Une histoire de l'idéologie du progrès et de ses critiques*, Flammarion, 2002.

Lazzarato, Maurizio, *Gouverner par la dette*, Les prairies ordinaires, 2014.

Lazzarato, Maurizio, *La fabrique de l'homme endetté, essai sur la condition néolibérale*, Paris, Editions Amsterdam, 2011.

Lebreton, Philippe, *Le futur a-t-il un avenir ?*, Sang de la Terre, 2014.

Lecomte du Nouÿ, *L'avenir de l'esprit*, Paris, Gallimard, 1951.

Lecourt, Dominique, *Contre la peur*, PUF, 1990.

Legendre, Pierre, *La fabrique de l'homme occidental*, Arte Editions, Mille et une nuits, 2014.

Léopold, Aldo, *Almanach d'un comté des sables*, [1949], Flammarion, 2000.

Le Goff Jean-Pierre, *Les illusions du management*, La Découverte, 2000 (2)

Leroux, Pierre : *De l'humanité, son principe, son avenir...*, T 1, Paris, Perrotin imprimeur-Libraire, M DCCC XL.

Le Ru, Véronique, *Le temps, la plus commune des fictions*, PUF, 2012.

Le Senne, René, *Obstacle et valeur*, [1934], Saint Amand, Fernand Aubier.

Le Senne, René, *La destinée personnelle*, Paris, Flammarion, 1951.

Le Senne, René, *Le devoir*, Paris, PUF, 1949.

Letonturier (sous la direction de), *Les utopies*, CNRS Editions, 2013

Levinas, Emmanuel, *De Dieu qui vient à l'idée*, [1982], Paris, Vrin, 1992.

Levinas, Emmanuel, *Dieu, la mort et le temps*, Grasset, 1993.

Lévinas, Emmanuel, *Ethique et infini*, Paris, Fayard et Radio-France, 1982.

Lipovetsky , Gilles, *L'ère du vide*, Gallimard, 1983.

Lipovetsky, Gilles, *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset, 2004.

Lipovetsky, Gilles et Juvin, Hervé, *L'occident mondialisé, controverse sur la culture planétaire*, Grasset, 2010.

Lorius, Claude et Carpentier, Laurent, *Voyage dans l'anthropocène, cette nouvelle ère dont nous sommes les héros*, Actes Sud, 2010.

Louis, Florian, *Les grands théoriciens de la géopolitique. De quoi la géographie est-elle le nom ?*, PUF, 2014.

Lourme, Louis, *Le nouvel âge de la citoyenneté mondiale*, PUF, 2014.

Lovelock, James, *La revanche de Gaïa*, [1979], Flammarion, 2007.

Luhmann, Nicolas, *La confiance : un mécanisme de réduction de la complexité sociale*, [1968-2000], Economica, 2006

Lussault, Michel, *L'avènement du monde, essai sur l'habitation humaine de la terre*, Seuil, 2013.

Lyotard, Jean-François, *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Paris, Ed. de Minuit, 1979.

Madisson Angus, *L'économie mondiale : statistiques historiques*, OCDE, Etudes du centre de dévelop., 2003.

Maffesoli, Michel, *Le réenchantement du monde*, La table ronde, 2007.

Malabou, Catherine, *Avant demain, épigénèse et rationalité*, PUF, 2014.

Marquard, Odo, *Des difficultés avec la philosophie de l'histoire*, Paris, La maison des sciences de l'homme, 2002.

Marion, Jean-Luc, *La croisée du visible*, PUF, 1991.

Maris, Bernard, *Lettre ouverte aux gourous de l'économie qui nous prennent pour des imbéciles*, Seuil, 1999

Mattelart, Armand, *Histoire de l'utopie planétaire - De la cité prophétique à la société globale*, Paris, La découverte, 1999

Maucourant, Jérôme, *Avez-vous lu Polanyi ?* Flammarion, 2011.

Mauss, Marcel, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, [1925], PUF, 2012.

Meda, Dominique, *Qu'est-ce que la richesse ?*, Flammarion, 1999.

Meillassoux, Quentin, *Après la finitude, essai sur la nécessité de la contingence*, Seuil, 2006.

Merleau-Ponty, Maurice, *Sens et non-sens*, Paris, Gallimard, 1996

Merleau-Ponty, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

Merleau-Ponty, Maurice, *Signes*, Paris, Gallimard, 1960.

Merleau-Ponty, Maurice, *Eloge de la philosophie*, [1953], Paris, Gallimard, 1960.

Merton, Robert K., *Éléments de théorie et de méthode sociologique* [1953], Paris, Armand Colin, 1997.

Meyer, Michel, *Qu'est-ce que l'histoire ? Progrès ou déclin ?* PUF, 2013.

Meyronis, François, *Proclamation sur la vraie crise mondiale*, Les liens qui libèrent, 2014.

Michaud, Thomas, *Prospective et science-fiction*, Paris, L'Harmattan, 2010.

Michéa, Jean-Claude, *La double pensée. Retour sur la question libérale*, Flammarion, 2008.

Michéa Jean-Claude, *L'empire du moindre mal, essai sur la civilisation libérale*, Paris, Climats, Flammarion, 2007.

Milo, Daniel S. *L'invention de demain*, Les belles lettres, 2011.

Minkowski, Eugène, *Le temps vécu*, [1933], Quadrige/PUF, 1995.

Minois, Georges, *Histoire de l'avenir, des Prophètes à la prospective*, Fayard, 1996.

Moltmann, Jürgen, *De commencements en recommencements. Une dynamique d'espérance* [2003], Empreinte du temps présent, 2012.

Moltmann, Jürgen, *Théologie de l'espérance*, Paris, Cerf-Mame, 1970.

More, Thomas, *L'utopie*, Paris, Flammarion, 1987.

Morin, Edgar, *La Méthode* (t.1.) *La Nature de la nature* [1977], Paris, Seuil, 1981.

Morin, Edgar, *La Méthode* (t.6.) *Ethique*, Paris, Seuil, 2004.

Morin, Edgar, *Introduction à la pensée complexe*, [1990], Paris, Seuil, 2005

Morin, Edgar, *La voie, pour l'avenir de l'humanité*, Fayard, 2011.

Morin, Edgar, *Où va le monde ?*, L'Herme, 1981.

Morin, Edgar, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Seuil, 2000.

Morin, François, *Un monde sans Wall Street*, Paris, Seuil, 2011.

Morin, François, *Le nouveau mur de l'argent, essai sur la finance globalisée*, Paris, Seuil, 2006.

Mounier, Emmanuel, *Le personnalisme*, [1949], Paris, PUF, coll. Que sais-je, 2007.

Naess, Arne, *Vers l'écologie profonde*, Wildproject, 2009

Nancy, Jean-Luc, *L'équivalence des catastrophes, (après Fukushima)*, Galilée, 2012.

Nancy, Jean-Luc, *La possibilité d'un monde*, Paris, les petits Platon, 2013.

Nancy, Jean-Luc, *La création du monde, ou la mondialisation*, Paris, Galilée, 2002.

Negri, Antonio et Hardt, Michael, *Commonwealth*, Gallimard, 2012.

Negri, Antonio, Michael Hardt, *Empire*, Collection 10/18, Exils, 2000.

Negri, Antonio, *Traversées de l'Empire*, L'Herme, 2011.

Oblomof, *Un futur sans avenir : Pourquoi il ne faut pas sauver la recherche scientifique*, Editions l'échappée, 2009.

Ogien, A. et S. Laugier, S., *Le principe démocratie. Enquête sur les nouvelles formes du politique*, La découverte, 2014

Onfray, Michel, *Les consciences réfractaires, contre-histoire de la philosophie*, t.9, Grasset, 2013.

Oreskes, Naomi, Conway, Erik M. *Les marchands de doute*, Le pommier, 2014.

Orléan, André, *L'empire de la valeur*, Paris, Seuil, 2011.

Ortega y Gasset, José, *La révolte des masses*, [1930], Les Belles Lettres, 2011.

Ossola, Carlo, *L'avenir de nos origines, le copiste et le prophète*, Grenoble, Editions Jérôme Millon, 2004.

Pardinas. B.N. et Vigneault, L., *Lire D Innerarity, clés pour le 21ème siècle*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2010.

Partant, François, *La ligne d'horizon, essai sur l'après-développement*, La découverte, 1988

Patocka, Jan, *L'art et le temps*, P.O.L., Essais, 1991.

Pauwels, Louis, *Lettre ouverte aux gens heureux*, Albin Michel, 1971.

Perroux, François, *Pour une philosophie du nouveau développement*, Paris, Aubier les presses de l'Unesco, 1981.

Perroux, François, *Le pain et la parole*, Paris, Les éditions du cerf, 1969.

Pestre, Dominique, *Science, argent, politique, un essai d'interprétation*, Paris, INRA Editions, 2003.

Picq, Pascal, *L'avenir du passé : Modernité de l'archéologie*, La Découverte, 2013.

Polanyi, Karl, *La grande transformation*, [1944], Gallimard, 1983.

Polanyi, Karl, *Essais*, Paris, Seuil, 2008.

Popper, Karl et Lorenz, Konrad, *l'avenir est ouvert*, Flammarion, 1995.

Prigogine, Ilya, *La fin des certitudes*, Paris, Odile Jacob, coll. Sciences, 1996.

Prigogine, Ilya, *L'homme devant l'incertain*, Paris, Odile Jacob, 2001.

Puech, Michel, *Homo Sapiens Technologicus*, Paris, Le Pommier, 2008.

Puech, Michel, *Développement durable : un avenir à faire soi-même*, Le pommier, 2010.

Quessada, Dominique, *L'inséparable, essai sur un monde sans autre*, Paris, PUF, 2013.

Rawls, John, *Théorie de la justice* [1971], trad. C. Audard, Paris, Seuil, 1987.

Rawls, John, *Le droit des gens*, [1993], Collection 10/18, 1996.

Ray, Urmie, *De la démocratie et de la survie de l'homme*, Edition des archives contemporaines, 2014.

Redeker, Robert, *Egobody, La fabrique de l'homme nouveau*, Fayard, 2010.

Redeker, Robert, *Le progrès ? Point final*. Leséditionsovida, 2015

Rees, Martin, *Notre dernier siècle*, Paris, JC Lattès, 2004.

Renaut, Alain, *Un monde juste est-il possible ?* Stock, 2013.

Revault d'Allonnes, *Le pouvoir des commencements, essai sur l'autorité*, Seuil, 2006.

Rey, Olivier, *Une question de taille*, Stock, 2014

Ricœur, Paul, « Prévisions économiques et choix éthiques », in *Prospective et utopie*, Esprit, n°6, février 1966.

Ricœur, Paul, *Temps et récit 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983.

Ricœur, Paul, *Temps et récit 2. La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 1984.

Ricœur, Paul, *Temps et récit 3. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985.

Ricoeur, Paul, *L'idéologie et l'utopie*, Seuil, 1997.

Rist, Gilbert, *Le développement, histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presses de Sciences Po, 2007 (édition revue).

Rist, Gilbert, *L'économie ordinaire entre songes et mensonges*, Paris, Les presses de Science Po, 2010.

Rocard, Michel et Larrousurou, Pierre, *La gauche n'a plus droit à l'erreur*, Flammarion, 2013.

Rocard, Michel, *Lettres aux générations futures, en espérant qu'elles nous pardonneront*, Montrouge, Bayard, 2015.

Rosa, Hartmut, *Accélération. Une critique sociale du temps* [2005], Paris, La Découverte, 2010.

Rosa, Hartmut, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Déc., 2012.

Rosanvallon, Pierre, *Pour une histoire conceptuelle du politique*, Paris, Seuil, 2003.

Rosanvallon, Pierre, *La Société des égaux*, Paris, Seuil, 2011.

Rosanvallon, Pierre, *La contre-démocratie, la politique à l'âge de la méfiance*, Seuil, 2006.

Rufin, Jean-Christophe, *L'empire et les nouveaux barbares*, Editions JC Lattes, 1991.

Rosanvallon, Pierre, *La société des égaux*, Seuil, 2011 (3.0)

Rougemont, Denis de, *L'avenir est notre affaire*, Stock, 1977.

Ruyer, Raymond, *La gnose de Princeton, des savants à la recherche d'une religion*, Fayard, 1975.

Ruyer, Raymond, *L'humanité de l'avenir d'après Cournot*, [1930], Thèse secondaire de doctorat, Paris, Alcan, 1930.

Ruyer, Raymond, *L'utopie et les utopies*, [1950], Editions Gérard Montfort, 1988.

Ruyer, Raymond, *Les cent prochains siècles, Le destin historique selon la Nouvelle Gnose américaine*, Fayard 1977.

Saint Sernin, Bernard, *Le rationalisme qui vient*, Gallimard, 2007.

Saint-Simon, Claude-Henri, *De la réorganisation de la société européenne* [1814], in *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, Paris, 1865-1878, t. XV.

Salof Coste, Michel, *Les horizons du futur, nouvelle économie et changement de culture*, Paris, Guy Détranel, 2000.

Salof Coste, Michel, *Prospective d'un monde en mutation*, Paris, L'Harmattan, 2010.

Sapir, Jacques, *Les trous noirs de la science économique. Essai sur l'impossibilité de penser le temps et l'argent*. Albin Michel économie, 2000.

Sarthou-Lajus, Nathalie, *Eloge de la dette*, PUF, 2012.

Satprem, *La légende de l'avenir*, Robert Laffont, 2000.

Sassen, Saskia, *La globalisation, une sociologie*, Essais, Gallimard, 2009.

Savignac, Jean-Paul, *Oracles de Delphes*, Editions de la différence, 2002.

Schaer, Roland, *Répondre du vivant*, Le pommier, 2013.

Sen, Amartya, *L'économie est une science morale*, La découverte, 1999.

Sen, Amartya, *Repenser l'inégalité* [1992], trad. P. Chemla, Paris, Seuil, 2000.

Sen, Amartya, *L'idée de justice*, Paris, Flammarion, 2010.

Sergeant, Philippe, *Du principe Espérance à l'éternel retour, concepts mineurs, états d'esprit*, L'Harmattan, 2006.

Serres, Michel, *Petite poucette*, Le Pommier, 2012.

Serre, Michel (entretiens avec), *Pantopie : de Hermès à petite poussette*, Le pommier, 2014.

Serres, Michel, *Le contrat naturel*, Editions François Bourin, 1990.

Servier, Jean, *Histoire de l'utopie*, [1967], Gallimard, 1991.

Sersiron, Nicolas, *Dette et extractivisme, la résistible ascension d'un duo destructeur*, Les éditions Utopia, 2014

Sfez, Lucien, *L'administration prospective*, Armand Colin, 1970.

Simondon, Gilbert, *Du mode d'existence des objets techniques*, [1958], Paris, Aubier, 1989.

Sloterdijk, Peter, *Dans le même bateau*, Rivages poche, 2003.

Sloterdijk, Peter, *Le palais de cristal*, [2005], Pluriel, 2010.

Sloterdijk, Peter, *Tu dois changer ta vie*, Paris, Libella, 2011.

Sloterdijk, Peter, *La folie de Dieu*, [2007], Pluriel, 2012.

Sloterdijk, Peter, *Colère et temps*, Pluriel, 2007.

Sloterdijk, Peter, *Sphères I (Bulles) et III (Ecumes)*, Pluriel, 2002 et 2005.

Sloterdijk, Peter, *Repenser l'impôt*, [2010], Paris, Libella, 2012

Sloterdijk, Peter, *Essai d'intoxication volontaire, et L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, Hachette, 2001.

Sloterdijk, Peter, *Ni le soleil, ni la mort, jeu de piste sous forme de dialogues avec H.J. Heinrichs*, Fayard, 2001.

Stanguennec, André, *Les horreurs du monde, une phénoménologie des affections historiques*, La maison des sciences de l'Homme, 2009.

Smith, Adam, *La richesse des nations*, T1 et T2, Paris, Flammarion, 1991.

Spurk, Jan, *Avenirs possibles, du bâtiment de la société, de sa façade et de ses habitants*, Lyon, Parangon/Vs, 2012.

Sorel, Georges, *Les illusions du progrès*, [1921], Slatkine, Ressources, 1981.

Stengers, Isabelle, *Au temps des catastrophes*, La découverte, 2009 (3.3)

Stengers, I. et Pignarre, P. *La sorcellerie capitaliste. Pratiques de désenvoûtement*, [2005], Paris, La découv., 2007

Stiegler, Bernard, *Ars industrialis, - Réenchanter le monde*, Flammarion, 2006.

Stiegler, Bernard, *Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue*, Flammarion, 2011.

Stiegler, Bernard et Demoule, Jean-Paul, *L'avenir du passé. Modernité de l'archéologie*, La découverte, 2008.

Steiner, Georges, *Après Babel, une poétique du dire et de la tradition*, [1975], Albin Michel, 1998.

Streeck, Wolfgang, *Du temps acheté: La crise sans cesse ajournée du capitalisme démocratique*, Gallimard, 2014.

Strenger, Carlo, *La peur de l'insignifiance nous rend fous, une quête de sens et de liberté pour le XXIe s.*, Belfond, 2013.

Supiot, Alain, *La Gouvernance par les nombres*, Fayard, 2015

Tainter, Joseph A. *L'effondrement des sociétés complexes*, [1988], La Fenderie, Aube, Le retour aux sources, 2013.

Tarde, Gabriel, *Fragment d'histoire future*, 1896, Bibliothèque numérique Gallica, reproduit à l'identique, BNF.

Testard, Jacques, *Réflexions pour un monde vivable*, Paris, Mille et une nuits, 2003.

Teilhard de Chardin, *L'avenir de l'homme*, Seuil, 1959.

Teilhard de Chardin : *Les directions de l'avenir*, Seuil, 1973.

Testar, Jacques, *L'humanité au pouvoir, Comment les citoyens peuvent décider en commun*, Seuil, 2015.

Tocqueville A. de, *De la démocratie en Amérique* [1840], vol. 1 et 2, Paris, Gallimard, Folio, 1961.

Toynbee, Arnold J, *L'islam, l'occident et l'avenir*, Editions des malassis, 1951.

Trigano, Shmuel, *Un exil sans retour, lettres à un juif égaré*, Stock, Essais Documents, 1996.

Turgot, *Ecrits économiques* (préface de B Cazes) dont, le « Tableau des progrès successifs de l'esprit humain », Calmann-Lévy, 1970.

Vernant, Jean-Pierre (Introduction), *La Grèce pour penser l'avenir*, l'Harmattan, 2000.

Vico, Giambattista, *La nouvelle science*, Gallimard, [1725]

Vinet, Hugues, *Produire le temps*. Textes réunis par H. Vinet, Hermann éditeurs, 2014.

Virillio, Paul, *La Vitesse de Libération*, Paris, Galilée, 1995.

Virillio, Paul, *Le Futurisme de l'instant*, Paris, Galilée, 2009.

Virilio, Paul, *Le grand accélérateur*, Galilée, 2010.

Wallerstein, Immanuel, *Comprendre le monde : Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris, La déc., 2006.

Wallerstein, Immanuel, *Le capitalisme historique*, [1983], la découverte, 2011.

Viveret, Patrick, *La cause humaine. Du bon usage de la fin d'un monde*, Les liens qui libèrent, 2012.

Vivaret, Patrick, *Pourquoi ça ne va pas plus mal ?* Fayard, 2005.

Vivaret, Patrick, *Reconsidérer la richesse*, L'aube, 2010.

Weber, Max, *Le savant et le politique*, [1959], Paris, Editions 10/18, Département d'Univers Poche, 1963.

Weber, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2003.

Weisman, Alan, *Homo disparitus*, Paris, Flammarion, 2007.

Whitehead, A.N., *Le concept de nature*, Vrin, 2006.

Zafrani, Avishag, *Le défi du nihilisme, Ernst Bloch et Hans Jonas*, Hermann Editeurs, 2014.

### *Philosophes classiques utilisés mais non cités*

La présente bibliographie ne mentionne pas les philosophes classiques, dont les références encombreraient inutilement la présente liste. Parmi ces classiques, je pense plus particulièrement, dans le cadre de cette thèse, à Saint Augustin, Descartes, Kant, Tocqueville, Nietzsche, Freud, Husserl, Heidegger, Arendt et Merleau-Ponty.

Les ouvrages ci-dessous sont mentionnés dans la mesure où ils sont cités dans le texte :

Husserl, Edmund, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard, 1976 (1954). (Traduction de Gérard Granel)

Husserl, Edmund, *Méditations cartésiennes et Les Conférences de Paris*, Paris, PUF, coll. Epiméthée, 2007 (1950)

Husserl, Edmund, *Sur la phénoménologie de la conscience intime du temps*, Paris, PUF, 1964.

Freud, Sigmund, *L'avenir d'une illusion*, PUF, Quadrige, 2013.

Levinas, Emmanuel, *Entretiens*, Le Monde, 2 juin 1992

Ricœur, Paul, *La cité est fondamentalement périssable*, Le Monde, 29 octobre 1991

## Sommaire détaillé

Principaux termes utilisés	4
<b>Introduction</b>	<b>5</b>
De 1914 à 2014 : à un siècle de distance, le futur retourné	8
Le monde en 2030 vu par la CIA	11
Le problème mondial N° 1 et l'idée d'une Table des Situations Stratégiques Universelles	13
Ma démarche par rapport à celle Jonas ou Dupuy	18
L'anthropologie prospective, pour défataliser l'avenir	23
Plan de la thèse	26
<b>1. L'anticipation à l'ère de l'Anthropocène</b>	<b>30</b>
<b>1.1. De profonds dérèglements dans la civilisation occidentale</b>	<b>31</b>
Nouveaux enjeux de civilisation	32
Les impasses du développement économique à l'infini	34
Les impasses liées au développement des technosciences	40
Doutes sur l'efficacité des régimes démocratiques pour préparer l'avenir collectif	45
<b>1.2. Le potentiel renversant du concept d'Anthropocène</b>	<b>53</b>
Bouleversement global des repères traditionnels	53
Anthropocène : naissance et définition	57
Anthropocène : histoire et mise en perspective	61
Nouveaux enjeux et changements d'échelles	64
Retournement de perspective	68
Repenser l'anticipation et la stratégie	71
<b>1.3. Des projets technologiques et industriels qui affecteront l'avenir de l'humanité</b>	<b>77</b>
S'immiscer explicitement dans les équilibres de la biosphère	77
Soupçons de non maîtrise du destin humain	79
Nucléaire, réalité augmentée, transformation des espèces	81
Le cas de la géo-ingénierie	84
Scénarios d'effondrement global	86
Sédimentation-somatisation du progrès et conséquences ontologiques	90
<b>1.4. La catastrophe comme perspective rationnelle. Et après ?</b>	<b>93</b>
Aliénation technico-économique positiviste ?	93
Déni de danger et protection contre les Cassandre	95
Rationalisme et catastrophisme	97
Le catastrophisme : une catégorie historique de la réflexion ?	101
Empêcher la catastrophe ?	105
Un monde à dominer, transformer, saccager, ou sauvegarder ?	107
Le fondamentalisme technico économique selon Anders	111
Recadrer la pensée du futur	116
<b>1.5. L'énigme de la longue durée au XXI<sup>e</sup> siècle</b>	<b>118</b>
Deux moteurs en panne	118
Quatre bouleversements dans la perception du temps	120
Le présentisme, l'urgence	124
Accélération de l'histoire? Nouveaux « générateurs » de temps ?	125
Limites des stratégies de court terme	126
Le souci du long terme dans les sociétés libérales	130
Dumping temporel et guerre des temps	132
La longue durée comme impératif	133
<b>1.6. Impossible anticipation collective dans les démocraties libérales</b>	<b>136</b>
	717

Rappel : nous n'avons jamais su anticiper	138
La difficulté liée à la complexité du monde contemporain	139
La difficulté liée à l'éclatement des savoirs	142
Obsolescence des outils d'aide à la décision	145
La difficulté d'envisager un avenir collectif	148
Myopie et paralysie des principaux acteurs économiques et politiques	150
Sur l'absence de gouvernance mondiale	152
<b>1.7. La civilisation occidentale titanique par manque de modèle</b>	<b>154</b>
Infigurable avenir au XXI <sup>e</sup> siècle	154
La fin des utopies, le futur qui pose problème	155
Complexité croissante du décryptage des phénomènes sociaux	156
Des décideurs en panne d'idées et d'outils	158
Le sens d'une anthropologie prospective	160
La coupable démission des philosophes	162
La civilisation occidentale titanique	165
Quid de la prospective quand la civilisation titanique ?	168
<b>2. Des révolutions dans l'histoire de la temporalité</b>	<b>170</b>
L'intérêt d'une histoire de la prospective	171
<b>2.1. La lente mise au point d'une grammaire du futur</b>	<b>174</b>
La détermination active du temps selon Elias	174
Pas d'anticipation hors du règne humain	177
Les premières traces d'anticipation dans l'humanité	179
Comment les formes grammaticales du futur conditionnent la vision de l'avenir	180
Le chamanisme, très peu décollé du présent	183
<b>2.2. L'Antiquité et ses figures explosives de l'avenir</b>	<b>187</b>
L'âge axial selon Jaspers	187
La prophétie biblique ou la sortie du temps cyclique	189
Retournements consécutifs à l'avènement du monothéisme juif	190
La prophétie dans le monde grec	193
L'oracle de Delphes	196
La divination romaine, monopole d'état	199
La chrétienté ou l'industrialisation de l'espérance	201
<b>2.3. Perspective, histoire, progrès et utopies bousculent le temps</b>	<b>205</b>
L'astrologie, première insertion de la science dans la prédiction	205
L'invention de la perspective ou l'entrée dans un monde en expansion	206
Le progrès et le basculement futurocentrique du temps	209
L'histoire, trace de la volonté humaine sur le cours du temps	214
Utopies sociales et anticipation collective	216
Naissance et signification des dystopies	219
<b>2.4. Nietzsche et le profit de l'avenir</b>	<b>224</b>
Nietzsche, véritable initiateur de la prospective ?	224
Parallélisme entre nihilisme occidental et Anthropocène	226
Limites de la rationalité et anticipation de l'avenir	227
L'homme à venir en perspective de la longue durée	229
Le discours de la méthode prophétique selon Nietzsche	231
Sens historique et devoir d'expérimentation des philosophes	233
Ne pas viser le profit de la société mais plutôt le profit de l'avenir	237
<b>2.5. L'avenir, force motrice de la civilisation occidentale</b>	<b>239</b>
La puissance du futur : considérations mécaniques	239
Prendre ses ordres dans l'avenir	243
Les deux méthodes d'accès au futur chez Wells	245
Husserl et la découverte du futur dans la conscience constituante	246
Futurisme et totalitarisme dans l'Europe du XX <sup>e</sup> siècle	251

<b>3. Gaston Berger, la prospective et la crise de l'avenir au XXI<sup>e</sup> siècle</b>	<b>257</b>
<b>3.1. La naissance de la prospective au milieu du XX<sup>e</sup> siècle</b>	<b>258</b>
La poursuite de la prédiction par de nouveaux moyens	258
Les deux principaux foyers d'origine de la prospective	261
Le développement économique, nouvel impératif catégorique	264
Le contexte de la reconstruction d'après-guerre	269
La filiation Prévision/Prospective	270
Les institutions, fabricantes et consommatrices d'avenir au XX <sup>e</sup> siècle	272
La prospective, une loupe pour une société devenue myope ?	275
<b>3.2. Aux fondements de la pensée prospective de Gaston Berger</b>	<b>277</b>
Personnalité de Gaston Berger, autodidacte novateur et prolifique	277
Théorétique, caractérologie, prospective : l'enchaînement des travaux de Berger	286
La recherche par Berger des fondements d'une science de la pratique	295
Berger à la recherche d'une théorie de la valeur	300
<b>3.3. L'anthropologie prospective, science de l'homme à venir</b>	<b>304</b>
Le projet d'une critique du temps selon Berger	304
La structure expérimentale du devenir	308
Elaboration de la notion d'anthropologie prospective	311
La prospective, philosophie de l'être en instance	316
Berger, une pensée pour le XXI <sup>e</sup> siècle ?	321
<b>3.4. Expertise, modélisation et scénarisation : les méthodologies de la prospective</b>	<b>325</b>
Berger et la question des méthodes	325
L'avis d'expert dans le cadre de la méthode Delphi	327
Le recours à la modélisation	330
La méthode des scénarios	339
Un besoin d'évolution des méthodes prospectives ?	346
<b>3.5. Crise de l'avenir et anticipation au XXI<sup>e</sup> siècle</b>	<b>348</b>
Des brèches dans la perception du temps	349
Principaux motifs d'extinction de la force motrice de l'avenir	353
Dissolution de la valeur avenir dans l'économie financiarisée	359
Tyrannie du présent et éclipse de l'anticipation	363
Le temps de la fin – ou la compression de l'avenir dans un délai	366
Un défi : reconstruire l'éternité dans le cadre d'un délai	369
<b>3.6. L'avenir, vu de l'extérieur de l'Occident</b>	<b>373</b>
Vie et mort des civilisations – l'exemple de l'île de Pâques	374
Sur l'inévitabilité de l'Occident	375
Anticipation et stratégie dans la pensée chinoise	381
Ce que nous dit la culture amérindienne de la fin du monde	387
Le futur comme capacité culturelle et comme conquête	390
<b>4. Éléments pour une théorie générale de l'anticipation</b>	<b>393</b>
Le futur, nouvelle dimension de la vérité	393
<b>4.1. Le Principe Prospective, pour ouvrir le futur</b>	<b>395</b>
Élargissement du champ de l'anticipation	397
Pour une Théorie Générale de l'Anticipation	398
Nouveaux objectifs prospectifs	401
Anticiper n'est pas deviner	402
Anticiper pour élargir l'avenir	403
L'anticipation comme principe régulateur et comme ardente obligation	407
Processus de civilisation et prospective selon Elias	409
Destins individuels, destins collectifs	413
<b>4.2. Aux origines de l'anticipation</b>	<b>415</b>
L'entrée dans l'avenir à reculons et l'idée d'une Table des situations stratégiques	415
	719

Jonas : Futurologie comparée et casuistique imaginative	419
Anders et l'intuition d'une herméneutique pronostique	428
Innerarity : faire du futur une catégorie réflexive	432
<b>4.3. L'avenir, affaire de synchronisation</b>	<b>438</b>
Restructurer le temps. Vers une nouvelle analyse critique de notre temps ?	439
Passé et futur : deux intrigues à dévoiler et à remettre en ligne ?	440
Profiter autrement du passage du temps	445
Dynamique temporelle longue. Souci du long terme	448
L'avenir après le progrès, sans croissance économique, est-ce possible ?	452
<b>4.4. L'anticipation comme sagesse, la sagesse comme anticipation</b>	<b>458</b>
Le besoin d'une grande ambition en terme d'anticipation	458
Des signes d'ouverture, des capacités de retournement	461
Instinct de survie de l'humanité	464
Anticiper pour reprendre en main la destinée de la civilisation ?	466
L'anticipation comme sagesse	468
Anticipation et inégalités	473
Valeurs, humanité, bien commun	474
<b>4.5. Synthèse, ruptures et vigilance</b>	<b>478</b>
En réponse aux risques globaux	478
Synthèse, panorama, vision mondiale	481
Vigilance, précaution, repérage des risques	484
Anticipation et ruptures. Innovation vitale, innovation létale	491
<b>4.6. Mondialisation, responsabilité et émancipation</b>	<b>495</b>
Capitalisme, spéculation et anticipation	495
Anticipation, finitude, et responsabilité	503
Anticipation, espérance et émancipation	507
Anders ou la tentation du recours à la violence	510
<b>4.7. Politique et cosmopolitique de l'avenir</b>	<b>514</b>
Reproblématiser : vers une nouvelle conscience mondiale	514
Le fonctionnement démocratique de la Table	515
La Table, pour redonner du poids au politique	517
Cosmopolitisme	525
Le potentiel « renversant » du cosmopolitisme	529
Chronopolitique : la Table pour rétablir un temps commun	534
<b>5. La Table des situations stratégiques au début du XXI<sup>e</sup> siècle</b>	<b>537</b>
A la recherche de l'architecture du devenir au XXI <sup>e</sup> siècle	539
Une vision globale. Est-ce possible ?	542
<b>5.1. L'avenir, affaire de cartographie</b>	<b>544</b>
Abondance et pénurie d'institutions en charge du futur	544
Anthropocène et stratégies alternatives	547
Viser un surcroît d'anticipation pour combler un déficit de visibilité	550
La Table, affaire de cartographie	552
Le besoin de normes pour les entités internationales ?	557
La Table : phénoménologie et généalogie	560
<b>5.2. L'avenir, affaire d'institution</b>	<b>565</b>
La Table comme programme et comme chantier	566
La Table comme recherche d'efficacité	567
La Table pour institutionnaliser la prise en compte du long terme	569
Contrecarrer les logiques technicoéconomiques centrifuges	572
<b>5.3. Le besoin d'une grille de lecture en direction de l'avenir</b>	<b>579</b>
Un besoin de grille de lecture, dans le sillage de la philosophie de Berger	579
La matrice des futurs selon Raymond Duval	581

La synthèse configurationnelle selon Elias	584
Les scapes de Appadurai	586
Parlements et institutions du futur	590
Sortir de la stupidité institutionnelle selon Chomsky	593
Sources d'inspiration concrètes pour la Table	595
Le modèle du GIEC : une approche novatrice et prometteuse ?	598
<b>5.4. Croiser les regards pour prendre la main sur le futur</b>	<b>602</b>
Une Table pour croiser les points de vue	603
Une technique de prise en main du futur	604
La confrontation des points de vue	607
La Table, réflexivité, désécialisation	610
Vision et supervision	614
<b>5.5. Les quatre piliers de la Table des situations stratégiques</b>	<b>616</b>
La Table comme dispositif public de questionnement sur les questions stratégiques mondiales	616
Une Table, pour que le futur prime sur la raison	620
Les quatre piliers de la Table, infrastructure conceptuelle des enjeux planétaires	622
La carte mentale des conditions de survie à long terme de l'humanité	625
Quatre angles de vue pour cerner un nouveau type de réalité	628
Retour sur l'idée d'anthropologie prospective	630
<b>5.6. Qu'est-ce qu'un enjeu contemporain de civilisation ?</b>	<b>632</b>
Pourquoi parler d'enjeux de civilisation ?	633
L'entrée en politique des enjeux de civilisation	637
Les enjeux de civilisation, plaques tectoniques de l'humanité à venir	639
Cartographier les enjeux de civilisation	640
Entre phénoménologie et généalogie : le journalisme des enjeux	642
Historique des enjeux : les exemples du nucléaire et du climat	644
L'importance d'un enjeu stratégique : notion de taille critique	646
A propos de l'horizon pertinent d'un enjeu de civilisation	648
Le travail de la Table : passer d'un enjeu de civilisation à un enjeu de transition	650
<b>5.7. Panorama des principaux enjeux stratégiques au XXI<sup>e</sup> siècle</b>	<b>653</b>
Vers une modélisation d'un nouveau type ?	653
Viser la désécialisation	657
Améliorer connaissance et responsabilité des enjeux en parallèle	659
Phénoménologie des enjeux et réalisme utopique	661
L'exemple du Vélib'	663
Les enjeux contemporains de civilisation au début du XXI <sup>e</sup> siècle	665
Seize principaux enjeux au début du XXI <sup>e</sup> siècle	670
Autorisation d'engagement de l'avenir de l'humanité	672
<b>5.9. Conclusion : consolider l'infrastructure d'une responsabilité prospective</b>	<b>677</b>
L'Anthropocène comme déclic	678
Structurer une attitude prospective en situation d'incertitude	681
Cultiver l'instinct du devenir	686
Les contours d'une responsabilité prospective	689
<b>Tableaux synoptiques des enjeux de civilisation</b>	<b>692</b>
<b>Bibliographie segmentée et sommaire détaillé</b>	<b>695</b>
Ouvrages de Gaston Berger (par ordre chronologique)	695
Ecrits sur Gaston Berger	697
Sur la prospective : histoire et méthodes	698
Sur la prospective : ouvrages contemporains	701
Bibliographie principale	702
Bibliographie secondaire	704
Philosophes classiques utilisés mais non cités	716
Sommaire détaillé	717

## Généalogie de la prospective

### *L'anthropologie de Gaston Berger : une philosophie pour le XXI<sup>e</sup> siècle ?*

Le concept d'*anthropologie prospective* élaboré dans les années 1950 par Gaston Berger, fondateur de la prospective en France, n'a pas eu la postérité qu'il mérite. Il a été contourné par les prospectivistes, qui ont conduit la prospective dans les parages du marketing, et oublié par les philosophes, qui font trop rarement de l'avenir un véritable sujet de réflexion. Or au début du XXI<sup>e</sup> siècle, après la prise de conscience de l'entrée de l'humanité dans l'ère de l'anthropocène, ce concept représente peut-être le meilleur fil conducteur pour l'élaboration de la toute nouvelle responsabilité prospective qui pourrait faire contrepoids aux stratégies suicidaires des principaux acteurs de la civilisation occidentale – stratégies exclusivement guidées par les objectifs de puissance technologique ou militaire, de croissance économique ou de recherche de profit à court terme – stratégies qui sacrifient ostensiblement l'avenir de l'humanité au bénéfice du présent ou du court terme.

La présente thèse cherche à dessiner l'infrastructure conceptuelle de cette responsabilité prospective qui reste à imaginer et à structurer. La *Table des Situations Stratégiques* esquissée ici représente un premier pas dans cette direction. Elle ambitionne d'aboutir à une grille d'analyse et d'évaluation des stratégies déployées par les principaux acteurs de la civilisation occidentale sur la surface du globe. Elle vise à consolider l'idée d'un « permis d'engager l'avenir de l'humanité », c'est-à-dire l'idée d'un contrôle démocratique de la pertinence des stratégies des entreprises transnationales ou des gouvernements, sur tous les sujets qui concernent l'avenir à long terme de l'humanité.

**Mots-clés :** anticipation ; généalogie de la prospective ; anthropologie prospective ; Gaston Berger ; anthropocène ; enjeux de civilisation ; évaluation des stratégies ; long terme ; responsabilité prospective

## Future studies' genealogy

### *Gaston Berger's prospective anthropology : a philosophy for the 21st century ?*

The anthropological concept of perspective futures developed in the 1950's by Gaston Berger (the founder of future studies in France) was not accorded the posterity it deserves. It was overlooked by prospectivists that led future studies into marketing gimmicks and forgotten by philosophers that rarely engage in true reflection on the subject. Or during the beginning of the 21st century, after becoming aware of the human's entry into Anthropocene era this concept represent possibly the best guide in preparing all the new prospective responsibility that could counter dangerous strategies of major actors of western civilization-strategies that are exclusively guided by military force or technological advancement, economic growth or the pursuit of short term profit-strategies that sacrifices ostensible the future of humanity or the benefit of the present or of the short term.

The present thesis attempts to design conceptual framework of this prospective responsibility that rest on imagination. The foundation of the strategic situation initially sketched out here represents the first step in that direction. It attempts to develop analysis and evaluation of strategies employed by the principle actors of western civilization in the world. It attempts to consolidate ideas on one hand, that enable one to engaged in the future of mankind, that is the idea of a democratic control of series of strategies of transnational firms or of governments, particularly, the subjects that concern the future of humanity.

**Keywords :** anticipation ; future studies genealogy ; future studies anthropology ; Gaston Berger; Anthropocene ; civilization issues ; strategy assessment ; humanity's future ; long-term ; future studies' responsibility

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE : ED 5(ED 433) – Concepts et langages. Laboratoire EA 2559 : Rationalités contemporaines  
Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, FRANCE

**DISCIPLINE :** Philosophie